.n

MISSIONS

DE

LA CONGRÉGATION

DES

Missionnaires Oblats

DE

MARIE IMMACULÉE

Tome LVI (1922)



ROME (2)

MAISON GÉNÉRALE O. M. I.

5, Via Vittorino da Feltre, 5.

—

1922



L. J. C. & M. I.

MISSIONS

DES

OBLATS

DE

MARIE IMMACULÉE

56e Année. N° 215. Mars 1922.



S. S. BENOIT XV (Jacques della Chiesa), Vicaire de Jésus-Christ et 265e Successeur du Prince des Apôtres, Évêque de Rome, Métropolitain de la Province romaine, Primat d'Italie, Patriarche d'Occident, Chef suprême de toute l'Église, etc., né à Gênes le 21 novembre 1854, ordonné prêtre à Rome le 21 décembre 1878, nommé Prélat de Sa Sainteté le 18 juillet 1900, préconisé Archevêque de Bologne le 18 décembre 1907, sacré par Pie X le 22 décembre suivant et intronisé le 23 février 1908, créé Cardinal-prêtre le 25 mai 1914, élu Pape le 3 septembre 1914 et couronné à la Sixtine le 6 septembre suivant, est pieusement décédé au Palais du Vatican le 22 janvier 1922.

L'ÉGLISE EN DEUIL [1]

Sa Sainteté le Pape Benoît XV.

Aux heures où la tempête secoue violemment la Barque de Pierre, DIEU place au gouvernail un homme de son cœur et de sa droite, au clair regard, à l'âme ferme, à la main sûre, animé de son Esprit.

Tel fut BENOIT XV.

Durant la période qui court, à travers le feu et le sang, de 1914 à 1918, il domine le conflit des peuples, prêchant la paix, condamnant le crime, se prodiguant aux infortunés qui gémissent dans les fers ennemis, — et cela avec tant d'impartialité et de prudence que les peuples, lassés enfin de luttes homicides, se donnent rendez-vous au pied de son trône, comme si sa main

---

(1) Notre précédent fascicule portait la date de décembre 1921. Il ne nous a donc pas encore été possible de parler des deux événements — si importants dans la vie de l'Église et dont tous nos lecteurs connaissent, par ailleurs, tous les détails — qui se sont produits depuis cette date : nous voulons dire la disparition, si soudaine et si inopinée, du grand Pontife de la Paix (et des Missions), Sa Sainteté Benoît XV, et l'avènement, salué avec tant d'enthousiasme, de son illustre successeur, Notre Saint Père le Pape Pie XI. Mais nous ne pouvons, cependant, faire moins que de consacrer à chacun d'Eux un article spécial. Le R. P. Joseph LEMIUS, notre Procureur général près le Saint-Siège, veut bien aujourd'hui, en notre nom aussi bien qu'au sien, déposer le gracieux bouquet que voilà, tout parfumé de sa respectueuse admiration et de sa profonde gratitude, sur la tombe de l'auguste Défunt. Nous réservons, pour notre prochain numéro, l'article qu'on nous a déjà promis sur le Pape Pie XI, glorieusement régnant.

seule pouvait panser leurs plaies et, des chartes écrites, faire descendre la paix dans les cœurs.

C'est la preuve éclatante que l'unité de l'Église, parmi tant de divisions et de déchirements, n'a point subi d'atteinte grave, qu'elle en est sortie, au contraire, plus solide et plus étroite.

* * *

L'unité est ce que Notre-Seigneur imprima le plus profondément à son Église, dans le temps même où Il lui donnait l'être : — *Ut sint unum*, qu'ils soient un (1).

Ce fut le thème de son dernier discours au Cénacle, quelques heures avant sa mort. Des paroles solennelles qui tombèrent alors de ses lèvres sacrées, celles-ci — et d'autres semblables — se détachent dans un éclatant relief.

C'est contre l'unité de l'Église que conspirent ceux qui en veulent à son être. C'est à l'unité de l'Église, autant qu'à son être, qu'est assurée la pérennité.

L'hérésie, à proprement parler, ne divise pas l'Église ; le schisme, non plus. L'hérésie et le schisme retranchent de sa communion, excluent de la participation à sa vie, séparent d'elle. Si son extension s'en trouve diminuée, son unité intérieure n'en est pas atteinte. Ce qui l'affaiblit, c'est ce qui relâche en son sein la charité — ciment sacré, ciment vivant des âmes, qui les soude entre elles dans l'unité d'un même corps mystique.

* * *

Or, voici les nations catholiques qui se partagent en deux camps et se ruent les unes contre les autres, dans un choc affreux — dont l'histoire n'offre pas d'exemple. Tandis que des armées formidables s'entre-heurtent, que la mitraille couche, de part et d'autre, sur la terre ensanglantée des millions de vies humaines, qu'en est-il des cœurs ?

---

(1) Joan., XVII, 22.

Comment voulez-vous qu'ils restent calmes, qu'ils ne bouillonnent pas de haine et de colère ? Et, cette haine, n'est-il pas difficile qu'ils la bornent à ce qui doit être son unique objet — le mal ? Et, cependant, pour être légitime, il faut qu'elle s'arrête au crime, de sorte qu'elle ne passe pas outre et qu'elle ne s'attaque ni à l'homme, ce qui serait une injure à DIEU, ni surtout au chrétien, ce qui serait une injure à JÉSUS-Christ, — car l'homme appartient à DIEU, qui l'a fait, et le chrétien à JÉSUS-Christ, qui l'a racheté...

En fait, la guerre creuse entre les nations comme le lit d'un fleuve, qu'elle remplit de sang ; et, des deux bords, d'homme à homme et de chrétien à chrétien, les peuples se jettent, se vomissent l'imprécation — mêlée à la mitraille.

* * *

Du sommet du Vatican, colline qui domine le monde, le blanc Veilleur, l'angoisse dans l'âme, embrassait ce sinistre spectacle, tandis que résonnait à son oreille la recommandation suprême : *Ut sint unum* — qu'ils soient un !...

L'Église n'est pas *internationale :* comme Église, elle ne peut jamais se trouver prise dans l'engrenage des nations, engagée dans leurs conflits. Elle plane au-dessus des nations, parce que ses intérêts ne sont pas de ce monde : elle est *supernationale*. Néanmoins, ses membres sont les hommes qui composent les nations. Parmi ceux qui s'entre-tuent là-bas, combien de ses fils ?

Comprend-on, dès lors, l'angoisse du Pontife suprême ? S'explique-t-on ses appels réitérés à la paix ? Sans doute, la justice lésée exige réparation : les sociétés humaines crouleraient, s'il était possible qu'impunément le droit pût être violé. Mais la justice et la paix ne peuvent-elles donc pas se concilier ? Est-il besoin de cette boucherie humaine pour la restauration du droit ?...

Voilà ce que les uns et les autres peuvent entendre, à travers les cris que le Pontife leur jette du sommet du Vatican. Le spectacle qu'il a sous les yeux le navre,

lui brise le cœur. Surtout, il envisage l'Église. Il ne tremble pas pour son unité, — non, certes, car il la sait éternelle, — mais, parmi tant de divisions, restera-t-elle intacte ?...

* * *

Ces appels à la paix heurtent les passions déchaînées. Contre le Pontife montent, des deux camps, des récriminations amères. Chacun le voudrait bénissant ses drapeaux, jetant à l'autre l'anathème.

Lui, impassible, va répétant, par intervalles, le mot qui fut chanté sur le berceau de Celui dont il continue la mission : *Pax hominibus* — Paix aux hommes, paix aux chrétiens !

Mais la paix ne peut aller sans la justice, car elle n'est autre chose que « la tranquillité de l'ordre », — et l'ordre, entre les hommes, c'est la justice. Aussi le Pape — qui est, d'ailleurs, le gardien de la justice autant que de la paix — ne laisse pas de flétrir et de réprouver, quand il le faut et comme il le faut, les attentats criminels qui viennent ajouter, aux horreurs de la guerre, des horreurs de surcroît.

* * *

En même temps, puisqu'il ne peut empêcher que, là-bas, prise dans le choc des armées, la charité ne défaille, du moins fait-il tous ses efforts pour qu'ailleurs, et surtout dans l'enceinte du Vatican, elle redouble de fécondité et de vie.

Admirable spectacle que celui des armées de la charité encerclant les autres — celles du sang — et se développant, sur de vastes territoires, en réseaux serrés : bataillons de nobles femmes qui, de longues années, restent penchées, tendres et compatissantes, sur les pauvres corps mutilés et sanglants, apportés de la bataille, les pansant d'une main délicate, les consolant, mettant du baume sur leur cœur en même temps que sur leurs plaies, — sans distinction d'amis ou d'ennemis ! Splendide contrepoids à la haine, dans les balances divines !

Remède salutaire aux divisions dont souffre l'unité de l'Église !

Du sommet, Benoit XV les encourage et les bénit. Il fait mieux : il donne l'exemple d'une charité intelligente et active. Les prisonniers — tel est l'objet de sa constante sollicitude. Les soulager, les réconforter, obtenir des adoucissements à leur triste sort et, s'ils sont malades, obtenir leur délivrance : on dirait qu'il a concentré là tout le souci de son pontificat. Détail peut-être inédit mais certain : il n'est pas une lettre, à lui adressée en leur faveur, qu'il ne lise lui-même et qu'il n'annote de sa main (1). Et combien le courrier de chaque jour en verse sur sa table de travail, on peut en juger par le personnel nombreux occupé, du matin au soir, à les dépouiller et à exécuter les ordres qu'une plume auguste y a tracés !

Ainsi, Benoit XV, au cours de la terrible guerre, est, tout ensemble, le Pontife de la charité, de la justice et de la paix...

* * *

Quand sonna l'heure de la Providence, la paix vint. Alors, on dut comprendre avec quelle sagesse Benoit XV avait guidé, à travers la tempête, la Barque de Pierre.

Ce qui importait surtout à l'unité de l'Église, c'est que, tandis que les nations s'entre-déchiraient, le Chef de l'Église — tout en prêchant la paix, en condamnant le crime, en prodiguant sa charité — tînt la balance égale entre les nations et restât le Père commun.

Or, voici ce que nos yeux ont pu admirer. Avec cette conséquence funeste de tourner les nations les unes contre les autres, la guerre a eu cette autre, très heureuse et très inattendue, de les tourner vers le Vatican. C'est un fait que — l'épée à peine remise au fourreau, le silence à peine fait sur les champs où avaient retenti si longtemps la voix du canon — toutes, subissant vers

(1) L'auteur de ces lignes a eu la bonne fortune d'avoir sous les yeux de ces lettres annotées par le Pape.

ce centre une attraction invincible, se sont trouvées comme naturellement orientées vers lui.

Cette seconde conséquence — si étrangère à la première, sinon même en contradiction avec elle — ne s'explique que par un prodige, mais visé, mais préparé, mais amené par Benoit XV. Orientées vers le Vatican, toutes les nations, peut-on dire, — les anciennes comme les nouvelles — s'y sont acheminées. Elles sont allées frapper à la porte de bronze et s'agenouiller aux pieds de Celui qui détient le secret de la vraie paix.

Oui, voici que ces nations, à peine sorties des batailles où elles s'entre-déchiraient, se sont comme donné rendez-vous au Vatican, pour faire couronne au Pape. Ce fut le triomphe de Benoit XV...

* * *

Dans son allocution consistoriale du 13 juin 1921, le Pontife se plaint amèrement que « les haines et les colères ne se soient point encore apaisées entre les peuples et que, l'incendie de la guerre à peu près éteint, ils gardent encore une âme de guerre ». Mais il ajoute aussitôt « quelle consolation ce lui est de constater que, les hostilités à peine terminées, presque toutes les nations civilisées lui ont signifié, spontanément, leur désir de se rattacher au Siège Apostolique et de nouer avec lui des relations amicales ».

Grande consolation, certes, au cœur de Benoit XV ; et gage aussi de réconciliation complète, de paix définitive. La Providence, dans ses insondables desseins, n'a pas voulu lui réserver, ici-bas, cette suprême récompense. Mais, tenant toutes les nations près de son cœur où palpite aussi la charité du Christ, son illustre successeur, Pie XI, pourra, espérons-le, leur transfuser peu à peu cette divine charité. L'unité de l'Église s'en trouvera raffermie.

Qui sait même si Dieu — qui a visiblement frappé de vanité la Société des Nations, fondée en dehors de Lui — ne restaurera pas, dans une certaine mesure, par le Pape glorieusement régnant, l'antique société

catholique, avec le Christ pour Roi et, pour centre, Rome ?

En tout cas, c'est, à n'en pas douter, le but qu'a poursuivi Benoit XV.

* * *

Lorsque Dieu assigne une haute mission à un homme, Il l'y adapte et l'y prépare.

Est-il téméraire de penser que les Cardinaux firent le raisonnement suivant, avant de poser la tiare au front du Cardinal della Chiesa ?

— « Voici un homme d'une haute intelligence, d'une merveilleuse lucidité d'idées, d'une mémoire pour ainsi dire indéfectible, qui garde les événements les plus lointains avec leurs circonstances les plus minimes, d'une facilité et d'une puissance de travail incroyables, — qui a puisé, à l'école de Léon XIII, une prudence consommée, — qui a vécu dans l'intimité du saint Pape Pie X, très estimé de lui, — prêtre de rare vertu, consacrant aux âmes tout ce que lui laissaient de temps ses hautes fonctions à la Secrétairerie d'État, — puis archevêque au zèle ardent, dispensateur assidu et très éloquent de la parole divine, aussi prudent dans le gouvernement de son diocèse qu'il l'avait été dans les relations diplomatiques. Sur lui quelles espérances ne peut-on pas fonder, et qui, mieux que lui, saura conduire la société des âmes et traiter avec les chefs des peuples ? »

On a vu, par sa conduite durant la guerre — où l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de la sagesse, de la force d'âme ou de la charité — et ensuite, par les résultats splendides de sa politique avisée, équilibrée, circonspecte, si, ces espérances, il les a amplement réalisées...

Le divin Maître a été satisfait de l'œuvre si généreusement et si parfaitement accomplie par son Vicaire, et Il l'a prématurément appelé à l'éternelle récompense. Que Sa très sainte volonté soit faite, et qu'Il daigne nous conserver longtemps le Pape Pie XI !

Joseph Lemius, *O. M. I.*

DEUXIÈME PROVINCE FRANÇAISE

Le Scolasticat du Sacré-Cœur à Liège [1].

§ IV. — Économat (1914-1921).

LES Frères. — Avant la Guerre, Liège comptait de 13 à 15 Frères convers ; et le travail — abondant dans notre vaste maison, grande église, large propriété et nombreuse communauté — pouvait ainsi se faire facilement. L'insuffisance du travail nuit au bon esprit des Frères convers ; mais l'excès ne nuit pas moins, sauf vertus qui marchent vers l'héroïsme.

En août 1914, deux départs pour la guerre : FF. Alphonse ASSÉNAT et Georges ROCHER. Le premier devait y mourir et le second ne nous revenir qu'estropié.

En juillet 1915, deux jeunes postulants nous quittent pour le noviciat. Puis, en septembre, un autre Frère est encore donné à Ury. Enfin, en novembre, le vénéré et si précieux Fr. Raymond BOURGARIT, malade et âgé de plus de 60 ans, obtient d'être rapatrié par la Hollande ; on devait le garder en Irlande — où il se trouve encore actuellement, au Scolasticat de Belcamp, comme il y a 40 ans, toujours exemplaire et bienfaisant.

En septembre 1916, sainte mort de notre Frère LEFRAICHE, dont nous reparlerons...

De janvier 1917 à novembre 1918, séjour de notre Frère Valentin SCHÆFFER à l'armée allemande (Russie, etc.).

(1) La première partie de ce Rapport — envoyé à Monseigneur le Supérieur général par le R. P. Pierre RICHARD, Supérieur et Modérateur du Scolasticat — a été publiée dans nos *Missions*, N° 213, pp. 80-101.

Pour combler tous ces vides, nous avions reçu un renfort précieux et bien réjouissant, en mai 1916, avec le bon Frère Édouard Jansen, qui nous resta jusqu'à son séjour à l'hôpital de Jumet (décembre 1918).

Voilà le mouvement de notre Fraternité. La guerre l'a éprouvée très fortement ; et c'est pour elle que ce fléau a réservé quelques-unes des souffrances les plus pénibles — physiques et morales. Les travaux matériels ont été parfois si pénibles, dans l'incertitude des circonstances, la pénurie des matériaux ou des instruments, le caractère obligatoirement dissimulé ou surveillé de plusieurs, enfin avec l'insuffisance des bras et la permanence de certaines situations très douloureuses ! Pour comprendre tout cela, il faudrait des détails impossibles à fournir ici. Ajoutons — c'est une dette de justice — que les épreuves matérielles indiquées sont retombées, pour une bonne part aussi, sur les quatre ou cinq Religieuses, au dévouement vraiment admirable, qui étaient chargées de notre cuisine et de notre lingerie.

2° *Le matériel.* — Notons, en particulier, qu'en 1914 on devait renouveler le fourneau de la cuisine et qu'il fallut finalement le renverser, en 1916, pour le remplacer par une simple cuisinière trop petite — qui dure encore.

En 1914 encore, il fallait refaire une partie de la toiture de zinc, datant de l'origine du Casino ou de la maison, — chose impossible pendant la guerre. On voit d'ici le travail de Pénélope pour boucher sans cesse des gouttières crevant perpétuellement — et cela, avec des moyens insuffisants.

En 1914 toujours, le moteur à gaz et la pompe, qui fournissent l'eau à la maison, devaient être réparés, sinon supprimés. Et ils marchent toujours — maintes fois rapiécés !

Enfin, les réquisitions de nos charbons, la suppression du coke nécessaire à notre calorifère, le service du gaz très défectueux, surtout pendant les derniers hivers, ont entraîné pour nous, et nos Frères convers spécialement, — on le devine — des misères innombrables.

La Providence nous a gardé heureusement nos vaches à la basse-cour, — une vraie fortune au point de vue pécuniaire et... hygiénique.

Peu à peu, tous les membres de la communauté collaborant, on a aussi étendu le jardin, — cultivant un peu partout haricots, pois, pommes de terre, etc. Mais il fallait ensuite garder tout cela contre les voleurs, civils et militaires, — surveillance continue, en deux groupes, par tous les temps, et on ne pouvait encore empêcher toute fuite ! Quelles péripéties, dans ces gardes nocturnes surtout ; et, qui a vécu ces mois-là, comment les oublierait-il ? C'était aussi un peu secteur de bataille pour nous, sur les hauteurs du fort de la Chartreuse ou dans le ravin Lemaître !...

Évidemment, ce qu'on produisait n'était qu'une petite partie de nos dépenses. Il fallait acheter le reste. A quels prix ? A des prix fantastiques, vraiment.

Pour la curiosité, qu'on nous permette quelques chiffres. Le pain passa successivement à 0 fr. 50, 0 fr. 75, 1 fr., 2 fr., et 4 fr. le kilogramme ; — la viande à 2 fr. 50, 5 fr., 14 fr., 25 fr., 35 fr. le kg.; — le riz à 0 fr. 35, 0 fr. 80, 5 fr., 12 fr., 15 fr. le kg.; — les légumes secs à 0 fr. 60, 1 fr. 50, 6 fr., 10 fr., 12 fr. le kg. ; — les pommes de terre à 0 fr. 40, 0 fr. 80, 2 fr., 4 fr., 5 fr. le kg. ; — le sucre à 0 fr. 75, 4 fr., 15 fr. 25, 30 fr. le kg. ; — les œufs à 0 fr. 25, 0 fr. 50, 1 fr. 25, 2 fr. pièce ; — la graisse à 2 fr., 5 fr., 15 fr., 30 fr., 40 fr. le kg. ; — et le foin à 0 fr. 25, 0 fr. 75, 1 fr., 1 fr. 25 le kilogramme !...

Les Comités officiels de ravitaillement, hispano-américains ou communaux, dans l'ensemble fournissaient la moitié de nos provisions, à peu près, — à des prix à peu près la moitié de ceux que je viens d'indiquer ; mais quels prix encore ! Et le reste, il fallait bien l'acheter aux conditions faites par l'accaparement, surtout militaire.

Aussi des sommes colossales devaient évidemment passer dans ce gouffre et creuser quels trous dans certaines caisses ! Heureusement, la Providence, là spécialement, vint extraordinairement à notre secours. Oui,

que le Bon Dieu et notre douce Mère ont été bons pour nous ! A eux tout notre cœur en merci reconnaissant !

Avec tout cela, il n'y eut donc pas trop de dégradations aux santés. Il en était autrement de notre grand Casino, qui souffrit assez bien, en certaines parties, de sa vétusté insuffisamment entretenue par manque de matériaux, à cause aussi des prix et des aléas de guerre suspendus sur nos têtes. Je dis *en certaines parties* — comme le 4e étage et la salle dite de philosophie, qui n'étaient, d'ailleurs, que peu utilisés par la communauté.

On a commencé, évidemment, depuis l'armistice, quelques travaux — qui seront continués au mieux des situations à venir.

3° *La Pancherelle.* — Il n'y a rien de spécial à dire du reste des propriétés de Liège, — l'église Saint-Lambert, cercle, usines, etc. — au point de vue matériel.

Un mot seulement de notre maison de campagne. Abandonnée, en novembre 1914, à la garde relative d'un voisin, elle ne put nous revoir que pendant 15 jours, aux vacances de 1915. Et puis, ce fut fini, — impossible d'avoir des passeports — ce fut la solitude complète, et donc le vol et le pillage. Nous la vidâmes, autant qu'il nous fut possible, avec la complaisance de trois ou quatre voisins. Plus tard, nous prêtâmes une partie de son mobilier à une œuvre locale de Réfugiés français. Mais, dans ce trou perdu au bord des bois, les voleurs de toutes sortes eurent beau jeu, pendant ces longues années, — vitres, loquets de portes et de fenêtres, tuyauteries, meubles divers, etc. : on emporta bien des choses. Enfin, au commencement de 1918, nous pûmes la louer à une petite famille de fermiers, qui la garda désormais de plus près. Cependant, elle ne put empêcher, novembre-décembre 1918, les troupes allemandes d'abord puis les troupes alliées d'y loger et d'y faire plus de dégâts encore que les voleurs : chevaux dans la chapelle, planchers et portes arrachés et brûlés, etc... Nous attendons, là aussi, les événements — ainsi que le payement des dommages de guerre !

§ V. — Événements (1914-1918).

Nous avons raconté, plus haut, les débuts de la guerre à Liège, avec quelques détails ; puis, sans nous laisser retarder par aucun fait, notable ou non, nous avons rapidement parcouru l'évolution du Scolasticat, spirituel et matériel, jusqu'à la fin des batailles.

Il nous faut maintenant revenir sur quelques-uns de ces faits notables — qui méritent vraiment une attention spéciale.

1. — 1914.

Nous avons décrit la vie à la Pancherelle, jusqu'à la reprise des classes, fin septembre. Au commencement de novembre, du 5 au 9, le R. P. Neyroud, bien que malade, voulut faire une visite personnelle à Liège ; il fuyait aussi, sans doute, la Saint-Ernest, — n'ayant le cœur à aucune fête, l'ayant tellement à la souffrance !

En novembre encore, le 7 et le 18, deux autres visites du dévoué P. Isler, — visites toujours inattendues, toujours si pleines de bonnes choses : lettres, nouvelles, argent. En sa visite du 18, il a fait à pied tout le chemin Herbesthal-La Pancherelle-Fléron !...

Le mercredi 11, une autre visite — surprise encore plus inattendue — vint dilater nos âmes, vers midi, en plein réfectoire : le R. P. Provincial, venant de faire le tour de ses maisons de Belgique, était là, en *clergyman*. Oh ! la douceur de posséder l'autorité, en pareilles situations !

L'autorité, qui avait bien vu Liège et qui voyait notre installation, décida la rentrée au vieux Casino... et repartit pour la France, avec nos adresses et nos nouvelles.

Le mardi 17, on fait donc ses adieux au trou de Bayau. Les vaches partent les premières, de grand matin, et la communauté ensuite, avec une voiture de valises, les soutanes et douillettes toutes sur le dos, — il neigeait et gelait, heureusement — évidemment, tout cela à pied jusqu'à Fléron, 20 kilomètres environ ; le tram

ensuite nous descend à la Chartreuse. Pour plus de sûreté, on avait demandé trois passeports — pour nos vaches, nos valises et notre communauté !

A Liège, c'est encore plus la prison et la servitude ; mais c'est le confortable suffisant dans la maison, et le travail reprend, de suite, — régulier, comme nous l'avons déjà expliqué.

En décembre 1914, notons deux visites : le première est du R. P. Joseph Huss, Provincial d'Allemagne, accompagné du *Kreisrektor* de Hünfeld. Peut-on noter ici que M. le sous-préfet s'enferma soigneusement et sérieusement la nuit dans sa chambre, par crainte ou par prudence !

Le 31 décembre, enfin, pour s'unir à nos vœux de nouvelle année, pour la quatrième fois, apparition du Père Isler ! C'est pour nous dire qu'il continuera, en 1915, comme en 1914 ; en effet, sous diverses formes, son dévouement si fraternel ne changera pas en 1915, 1916, 1917 et 1918...

2. — 1915.

Cependant, l'état du R. P. Neyroud allait en s'aggravant : une consultation de docteurs, le 9 janvier, l'avait condamné à la chaise longue ou au lit. Qu'allions-nous devenir ? Le R. P. Bernad, averti, réussit, une seconde fois, à franchir la frontière ; et, le 6 février, nous possédions de nouveau le R. P. Provincial avec nous. Le second semestre scolaire commençant, il se chargea du cours de théologie morale.

Le repos ne fit rien, avec tout cela, pour guérir notre cher Père Supérieur. D'ailleurs, quel repos possible avec les soucis persistants de sa communauté d'ici et de là-bas ! On songea donc à l'envoyer sous d'autres cieux plus favorables ; mais il fut impossible de sortir de notre prison.

Il fallait donc y mourir. Le 15 mars, ce fut sa dernière Messe, après un grand nombre d'autres — déjà si héroïques dans leur édifiante et simple immolation. Une

ponction, ce lundi 15, le soulagea et lui fit croire à du mieux considérable. En réalité, ce fut, dès lors, le dépérissement rapide. Depuis 7 ou 8 mois, la péritonite tuberculeuse le rongeait ; la crise d'août, à la Pancherelle, lui avait bouleversé le sang ; les fatigues des voyages à pied, des privations, des travaux en surmenage, des angoisses de son trop sensible cœur avaient usé les dernières forces de son robuste tempérament montagnard.

Le 19 mars, fête de Saint Joseph, il se fit conduire, sur sa chaise longue, à une Messe dite en notre salle des exercices. Au retour :

— « Il y a 26 ans », dit-il, « c'était mon oblation perpétuelle, la victime a été attachée sur l'autel ; maintenant, c'est le couteau qui s'enfonce pour l'immolation dernière. »

Il espérait, cependant, pour sa communauté surtout, même avec un peu d'illusion. On priait de tout cœur, d'une âme filiale. Le dimanche soir 21, on commença une neuvaine nouvelle au vénéré Fondateur ; et on porta la relique que nous possédons de son cœur dans la chambre du malade — son fidèle enfant, qui l'aimait tant. Mgr de Mazenod allait venir... non le guérir, mais le chercher.

Cette journée de dimanche fut très mauvaise. Plusieurs désiraient qu'on donnât les derniers sacrements. On attendit le lendemain. De bon matin, ce lundi 22, le Frère infirmier vint avertir que l'état du malade semblait très grave. Cependant, à 8 heures, on sonna les classes, qui commencèrent. Elles avaient à peine commencé qu'il fallut courir pour les derniers sacrements ; les Pères se hâtèrent de venir dire les prières des agonisants. A 8 heures 1/2, le R. P. Neyroud était mort !

Atterrés, les scolastiques descendirent à la chapelle, pour faire le Chemin de la Croix.

Quel deuil, en pareil moment ! On devait le sentir, de plus en plus, pendant les longues années de la guerre ; et les anciens, partis à l'armée, revenant à Liège, ne pourront d'abord s'habituer à ne plus le retrouver, le Père si aimant et si aimé — d'amour tout surnaturel.

Les morts, cependant, aident à vivre ceux qui restent, un temps encore, au poste d'ici-bas.

Le jeudi 24, le R. P. RICHARD était nommé Modérateur pour les scolastiques, le P. LeBORGNE restant vice-Supérieur ; heureusement, l'autorité provinciale restait présente avec nous.

De mars à juillet, nous noterons simplement, d'abord, une première visite du R. P. Maximilien KASSIEPE, venant des Flandres, Waereghem, Deynze, etc. Avec lui, on vit quelques bonnes heures de charité fraternelle et on a des nouvelles du Juniorat belge.

En mai, apparition aussi du cher P. ISLER et puis du R. P. Léonard LEYENDECKER (de Bruxelles).

En juin, passage du R. P. Jules PRÉTOT, en route de pèlerinage pour Waterloo — où il passera les heures émouvantes du Centenaire !

Enfin, visite du R. P. HUSS, qui nous fait de sombres prophéties : c'est le moment de la grande débâcle russe.

Au commencement de juillet, Mgr Christiaens, ancien évêque-missionnaire en Chine, résidant à Gand, vient faire nos ordinations. Puis, ce sont les vacances passées à Liège, — sauf 15 jours de Pancherelle.

Septembre augmenta beaucoup le vide pour nous... Le 13, le R. P. BERNAD, après des mois de démarches et de courses, réussissait enfin à partir de Belgique, — d'ailleurs, sans ses papiers.

Nouveau vide considérable, en novembre. Le 8, rapatriement du Fr. BOURGARIT, âgé de plus de 60 ans, par les autorités espagnoles. Qui a vu travailler le cher Frère, vice-économe à Liège, saura ce dont nous étions privés.

Mais la mort allait frapper, avant la fin de cette tragique année, un coup autrement terrible. Le 8 décembre, au matin de la fête de l'Immaculée, mourait notre Père Économe, le P. André BOUDON, — notre Père temporel après le Père spirituel.

Dans une visite de charité à Bas-Oha, par temps de neige et de grand froid, avec des moyens de locomotion sauvages, le cher Père s'enrhuma fort. De retour à Liège,

soins insuffisants. Le 28 novembre, la fièvre éclate. Le Père, qui refuse absolument le médecin, croit à une petite grippe et se soigne à son habitude. Le 30, fête de son saint Patron, il veut aller dire la Messe à Saint-Lambert. C'était une grande imprudence. A l'offertoire, il tombe ; et il faut l'emporter. La pneumonie éclate qui, en quelques jours de fièvre intense et de délire presque continu, l'emporte, — sans qu'il ait pu donner aucun renseignement. Le 6, il avait reçu pieusement les derniers sacrements. Le 10, des obsèques extraordinairement suivies nous montrèrent quelle part d'affection notre Père Économe s'était conquise dans le quartier et au delà.

Avec tant de vides, il fallait une réorganisation de la maison. Le R. P. LeBorgne, directeur de Saint-Lambert et vice-Supérieur, avait dû encore se charger de l'économat. Il garda celui-ci ; et le supériorat, enfin régulièrement constitué, tomba sur les épaules du P. Richard, — une lettre, arrivée via Hünfeld et lue entre les souhaits du 31 décembre, le promulgua.

Mais le vrai Supérieur était le divin Cœur, avec notre céleste Reine et douce Mère — la Vierge Immaculée. On le proclama de nouveau, solennellement, au premier vendredi et au premier samedi de l'année 1916. C'est cela qui donnait le courage pour tous les fardeaux.

3. — 1916.

C'est l'année du Centenaire ! Avec beaucoup de joie intime, toute spirituelle, que de tristesses en ce Jubilé, — à Liège spécialement ! Ne parlons que des joies.

D'abord, cadeau céleste, la Circulaire, si admirable et si goûtée, du Centenaire, nous arriva juste trois jours avant le 25 janvier et fut immédiatement savourée, puis passée à toutes les maisons de Belgique *per circuitum !*

Le triduum jubilaire ayant été renvoyé en des temps espérés meilleurs, il n'y eut fête que le 25 janvier : à la chapelle, — en une chapelle très suggestivement dé-

corée, — un peu au réfectoire, et à la salle des fêtes. Celle-ci fut double : un salon-musée, où l'on exposa tous nos trésors de famille, très nombreux à Liège et à cette occasion minutieusement reconnus et catalogués, et puis la salle de la séance solennelle jubilaire. Grandiose fut cette séance.

Encadrée, tout naturellement, de chants et de poésies de circonstance, elle fit d'abord revivre l'histoire résumée de la Famille, avec brèves statistiques et annotations caractéristiques : 1816-1826, l'enfantement, — 1826-1861, l'enfance, — 1861-1908, la jeunesse, — 1908... à la fin du monde, la virilité.

Puis le R. P. Philippe Romestaing, notre professeur d'histoire ecclésiastique, en deux causeries, tout le long délicatement relevées de bon cœur et d'agréable humeur, charitablement malicieux, nous fit l'histoire détaillée du Scolasticat de Liège.

Par elle nous sommes, en effet, au cœur de l'histoire de la Congrégation. Les origines à Aix, Notre-Dame du Laus, Billens, le Calvaire ; puis, grand Séminaire de Marseille (1839-1859), Montolivet (1859-1862), Autun (1862-1880), Irlande (1880-1888), Hollande (1888-1891), Liège (1891-1916), — ce qui fait pour nous, en l'année courante, un jubilé spécial de 25 ans à Liège.

Les deux parties de cette belle conférence, qui servira bien encore quelque jour, furent coupées par des chants et des chiffres encore — statistiques intéressantes sur le scolasticat, depuis Autun : supérieurs, professeurs, scolastiques, ordinations, professions, frères convers, défunts. En tout : — 1009 scolastiques ; 653 oblations perpétuelles, plus 22 frères convers ; 565 ordinations sacerdotales — la moitié, sans doute, de la Congrégation pour la période étudiée.

Tout cela, évidemment, fit à tous un bien immense.

Puis, la vie de guerre recommence. Fin février, c'est le canon de Verdun ! Fin mars, le R. P. Romestaing, comme second assesseur, complète le conseil de la maison, dont les embarras et les responsabilités vont s'accroissant.

Vers la mi-avril, une grosse épreuve vint encore s'abattre sur nous. Notre Frère « basse-courier », le Fr. Joseph LeFRAICHE, tomba gravement malade : phlébite, phtisie pulmonaire — d'abord, en forme aiguë. Aussi, le vendredi 14 avril, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, avec le plein et si touchant cérémonial traditionnel, devant toute la communauté, le R. P. Supérieur portait à notre cher et saint malade le viatique et les derniers sacrements. Le tout lui était administré, après quelques paroles d'exhortation, quelques mots très touchants du mourant lui-même, puis sa profession perpétuelle *in articulo mortis*. Suave, édifiante cérémonie qu'on demande pour soi à DIEU et aux Supérieurs et qu'on regrette de n'avoir pu procurer à nos deux défunts de l'an passé !

Après cela, la crise aiguë s'apaisa ; et notre bien-aimé malade, bénédiction de la maison, devait vivre jusqu'en septembre suivant.

En mai, signalons l'arrivée à Liège du R. P. Henri MAZURE, qui a dû quitter La Sauvage (Grand-Duché de Luxembourg), et de son Frère convers, le Fr. Edouard JANSEN. Celui-ci va nous rester, — avec sa bonne humeur inaltérable et impayable, dont notre Fraternité a bien besoin, — et le P. MAZURE ira providentiellement tenir compagnie au bon Père Yves LEMASSON, à Bas-Oha, près Huy. Ce dernier — malgré ses 81 ans et malgré de multiples démarches, épiscopales même, à Liège, à Namur, à Bruxelles — ne réussira jamais à obtenir de l'autorité occupante un des Pères de Liège, de Namur ou de Dinant, pas même pour une simple visite. Des visites, d'ailleurs, on lui en fit beaucoup en fraude, avec des marches de 50 km. en un jour ou deux. Et, cependant, pour lui aussi, la mort approche ; il s'y prépare saintement ; elle pourra venir, le 22 juillet ; et des grâces extraordinaires bientôt lui seront attribuées.

Pour juin, il faut rappeler un passage des RR. PP. Simon SCHARSCH et Joseph HUSS, allant à l'inauguration de l'église allemande de Bruxelles.

Puis, le 19 juillet, c'est la visite d'un Frère convers,

soldat allemand, qui nous apporte le Tome I de l'Histoire de la Famille par le R. P. Théophile ORTOLAN — second cadeau tout céleste du Centenaire, une vraie délectation et un puissant réconfort pour tous..

Le premier août, encore un envoi charitable de Hünfeld, mais d'un autre genre : la liste complète de nos défunts depuis juillet 1914 ! Que de Messes à dire et d'Oblats à regretter ou à prier !

Enfin, le 5 septembre, s'endormait pieusement, doucement, saintement notre bon Fr. LEFRAICHE. Depuis six mois, presque immobile dans son lit de souffrance croissante, il n'a pas laissé échapper la plus petite plainte. Jusqu'au bout, il resta d'une régularité parfaite (certainement héroïque), d'une charité et d'une douceur admirables, d'une piété extatique au seul nom de JÉSUS ou de MARIE, même dans la souffrance aiguë — et tout cela dans une simplicité et une modestie qui ravissaient. Quelle protection pour nous! Quels exemples! Quelle consolation sans doute pour le Ciel ! Oh ! sainte mort d'un vrai enfant de MARIE, dans un sourire d'extase ! Il nous promit, peu avant de partir, de bien prier pour nous au ciel ! Avec les Pères NEYROUD, BOUDON et LEMASSON, cela fait quatre Oblats que Liège transmet à la Famille de l'au delà.

Sur les derniers mois de 1916, rien d'extraordinaire. Le 17 octobre, en la fête de la Bse Marguerite-Marie, mémoire jubilaire de notre arrivée à Liège. Au commencement de décembre, une visite du P. ISLER. Du 6 au 8 décembre, solennité du Triduum du Centenaire, à Saint-Lambert : belles assistances, beaucoup de communions, sermons du R. P. Lucien PESCHEUR (Supérieur de Namur), distribution d'un souvenir spécial.

Enfin, pour clôturer l'année, un peu comme l'an passé, une nomination longtemps attendue : le R. P. Albert DEVILLE, Supérieur de Dinant, est nommé vice-Provincial pour les maisons du Nord en territoire occupé ; il a comme consulteurs les PP. RICHARD et LEBORGNE. Maintenant la guerre peut durer !...

4. — 1917.

La guerre va durer, en effet ; et elle sera de nouveau très dure pour nous, en 1917, — un peu comme en 1915.

C'est d'abord le Fr. Schaeffer, — notre cheville ouvrière pour la sacristie, pour la couture et, en particulier, pour la porterie, — qui doit partir, au commencement de janvier, pour l'armée allemande ; il ira d'abord à Cologne, puis sur les routes de Russie en *landsturm*, et ne rentrera qu'à l'armistice.

Puis, c'est l'hiver très rude (pendant trois semaines, — 5° à — 15° centigrades, continuellement) ; c'est la guerre sous-marine sans restriction et le renchérissement de la vie ; c'est la révolution russe et un nouvel envahissement de troupes.

Mais, au 19 mars, Saint Joseph nous envoie deux oblations perpétuelles, — enfin obtenues, avec les indults nécessaires — grande joie et grand réconfort pour tous ; puis, à Pâques, ce sont deux ordinations sacerdotales.

Mais la guerre continue. En avril, c'est le canon terrible de la Somme qui fait trembler nos vitres, à 180 km. de distance. Et, le 28, c'est un nouveau deuil, — le cinquième, depuis août 1914, pour la maison de Liège. Le P. Eugène Aucheron, Aumônier de la Ste-Famille à Saive, y succombait après une brève pneumonie, assisté jour et nuit des Pères de Liège. Le R. P. Deville put aussi lui faire une visite et puis assister aux obsèques.

En juin, nous apprenons que viennent d'être tués notre si bon Fr. scolastique Étienne Joly et le P. Paul Giudicelli — qui devait être professeur à Liège.

Enfin, au 20 juillet, dans la soirée, c'est l'arrestation, par la police secrète allemande, du P. Supérieur avec le Fr. portier, et c'est la fuite du P. LeBorgne.

Gros événement, évidemment, grosse épreuve pour Liège — brusquement privé, pour la seconde fois en pleine guerre, et du Supérieur et de l'Économe, sans personne pour les remplacer. Ce fut aussi, comme toute épreuve chrétiennement supportée et comme tout sacrifice béni

de DIEU, pour nos patries une immense bénédiction — et surnaturelle et temporelle (1)...

Le 22 décembre 1917, à Liège, eut enfin lieu notre jugement. Le R. P. Supérieur fut condamné à cinq mois de prison, avec bénéfice de la prison préventive ; et le Fr. Cyrille FONDER — qui avait fait, lui aussi, plus de cinq mois de cellule préventive — fut déclaré non coupable.

Nous étions libres ; et, le 24 décembre, à 7 heures du soir, nous étions reçus magnifiquement à la maison, ornée du vestibule au réfectoire et à la chapelle, comme jamais peut-être elle ne fut ornée. On devine les fêtes extérieures et intimes de la Messe de minuit, et de ce jour de Noël, et de ces vacances du nouvel an !

5. — 1918.

1918 commençait donc dans la joie. La nouvelle année ramènerait aussi le 50e anniversaire de la consécration de la Belgique au Sacré-Cœur. On espérait la fin de la grande épreuve.

Cependant, ce fut l'année de la culture intensive... en légumes et en pommes de terre. On fit des jardins, un peu partout, dans nos parterres et nos prairies, — tout le monde ayant pris quelque arpent à travailler.

Puis, ce fut l'année des vols et des gardes nocturnes et diurnes — 24 heures par jour, en tours exhaustifs, avec diverses péripéties, plus ou moins dramatiques.

Ce fut l'année encore des soucis de notre hôpital de Réfugiés français, fondé dans notre Cercle Saint-Lambert, où, malgré toutes les promesses et les convenances, certains furent aussi peu charitables que peu polis et même patriotes ; c'est en luttant que nous fîmes le bien, à tous ces points de vue, — y sauvant, spécialement vers la fin de la guerre, par vingtaines (de 130 à 140, en tout), des soldats français évadés.

(1) Nous ne voulons rien dire ici de cet épisode de guerre ; ceux qui désirent en connaître les détails pourront consulter les archives.

Ce fut, en août et septembre, l'année de la fondation d'un noviciat, comme il a été raconté plus haut.

Enfin, ce fut l'année des dernières batailles, suivies anxieusement sur les cartes, barbouillées de lignes bleues ou rouges ou plantées de petits drapeaux, et l'année du grand renversement des choses pour nous !...

Ce ne fut pas le renversement de tout. Après les semaines d'effervescence, de crise, d'enthousiasme peu à peu attristé, déjà décrites, ce fut le travail — régulier, calme, sérieux — du noviciat comme du scolasticat qui reprit simplement, préparant la résurrection complète.

§ VI. — **Résurrection (1919-1921).**

1° 1918-1919. — En décembre 1918, il restait deux scolastiques à Liège — deux prêtres en 4e année de théologie, les Pères Ernest Morel et André Blary. Les novices restèrent jusqu'en mai 1919, puis s'enrôlèrent, 6 à Thy-le-Château et 6 à Nieuwenhove. Liège voyait, en effet, de plus en plus revenir ses chers exilés de la guerre.

Des enfants aussi lui arrivaient d'où on ne les attendait pas : 3 étudiants militaires belges, en février et mars 1919, et 8 Frères lorrains (5 scolastiques et 3 novices), le 10 mai. Et les professeurs se hâtaient comme les élèves : le P. Joseph Méheust, pour la Saint-Thomas d'Aquin, et le P. Hilaire Balmès peu après, pour la Saint-Joseph, remontaient dans leur chaire.

Avant de se fixer enfin ici, ils avaient tous passé et repassé plusieurs fois, en bleu horizon ou en khaki, dans le grand brouhaha et le va-et-vient interminable des premiers mois d'armistice à Liège. Cette première visite prépara, plusieurs fois, le joyeux retour. Car celui-ci fut souvent appréhendé : il y avait si longtemps que le cerveau n'avait plus fait de métaphysique quelconque, et la vie de communauté était si contraire à l'existence vagabonde des tranchées ou des ambulances ! Ce furent des appréhensions : en réalité, le cerveau se remit, avec une facilité merveilleuse, à penser philosophie et théologie,

et le cœur encore plus aisément à vivre son idéal d'autrefois et de toujours, mieux compris même dans sa profonde réalité — humaine et divine.

Le reste tomba tout seul, avec l'uniforme, sauf un certain petit goût pour certaines volutes de nuage nicotineux — qu'on sacrifia bien en principe, mais qu'on sera heureux de réveiller de temps en temps, à l'occasion, aux grandes fêtes.

A côté de ceux qui viennent ici pour s'y fixer enfin, faut-il nommer quelques Oblats, parmi les innombrables visiteurs ayant passé au Casino pendant l'hiver et le printemps de 1919 ? De l'armée belge les Pères Cyprien Delouche, Paul Praet, Marcel Nicks, les Frères Camille de Coene, Flavien Peel, Jean Massart et le Frère convers Henri Majoor, — de l'armée française les PP. Henri Alazard, Alfred Fardet, Jean Champion et Paul Gouranton, — de l'armée anglaise le P. Joseph Morgan et, plus tard, le P. James Leech, — de l'armée canadienne les PP. Ambroise Madden et Adolphe Fortier, — enfin de l'armée américaine le P. Joseph Majorel. Beaucoup de ces Oblats étaient d'anciens Liégeois : quelles joies et quelles heures délicieuses !

A la fin de décembre 1918, nous eûmes une des visites les plus précieuses que nous attendions : celle du R. P. Provincial. Quelle réconfortante et bonne nouvelle année, après les autres ! Quels vœux et quelles prières !

Le Révérend Père revint, vers la fin du second trimestre, pour une visite canonique. Liège était alors redevenu simple scolasticat — avec quatre professeurs, 10 scolastiques, plus 3 étudiants militaires. De suite, on s'était mis au travail, à la régularité, à la ferveur. A la fin de sa visite, le R. P. Provincial voulut bien, en effet, dire son contentement complet pour la bonne marche de la maison et confirma les charges de la maison pour un nouveau triennat.

Rappelons enfin une autre visite officielle, très agréable : celle du R. P. Edmond Dubois, notre nouvel Économe général, du 9 au 11 mars 1919.

Et l'année scolaire s'acheva, tranquille, dans la fête

émouvante du Supérieur — où l'on rappela et chanta si délicatement, avec le Roi divin (fête du Sacré-Cœur, le lendemain), celui qui veillait, ceux qui priaient, ceux qui combattaient : toute l'histoire surnaturelle du scolasticat, de 1914 à 1919.

Comme on n'avait pas travaillé beaucoup intellectuellement depuis longtemps, on continua pendant les vacances quelques études et quelques cours, pour rattraper le temps perdu. Avec les études poursuivies dans une persévérance souvent héroïque pendant la guerre, en captivité ou dans les hôpitaux, cela devait servir à faire gagner une année à plusieurs de nos pauvres retardés — une année d'apostolat !

Mais les grandes démobilisations se faisaient en été 1919 ; et c'est pendant les vacances que nous revinrent enfin tous nos anciens. Hélas ! sans parler des tués au champ d'honneur (4), ils ne revinrent pas tous. Les vides furent comblés par les nouveaux venus de divers côtés.

2° 1919-1920. — Donc, pour commencer l'année 1919-1920, 21 scolastiques étaient présents, — 11 de la Province du Nord, 5 du nouveau Vicariat d'Alsace-Lorraine, 5 de la Province belge, — et, pour la terminer en juillet let 1920, 26 scolastiques : 14 du Nord, 8 d'Alsace-Lorraine, 4 de Belgique.

Le corps professoral, surtout, fut reconstitué merveilleusement pour cette nouvelle année. Qu'il suffise de nommer les RR. PP. Charles THÉVENON, Victor LÉVÊQUE, Prosper HERMANT et Paul PRAET, comme nouveaux professeurs. En retour, nous perdions le R. P. Hilaire BALMÈS, donné à la chaire de dogme de San-Giorgio et le R. P. Philippe ROMESTAING qui, du transitoire noviciat, allait au... Basutoland : heureux missionnaire ! L'économat vit le R. P. Joseph VERHNET succéder au R. P. Corentin LEBORGNE, envoyé comme capitaine recruteur en Bretagne, et, à Saint-Lambert, la direction était confiée au R. P. Albert LOUVEL ; là aussi, en diverses choses, il y avait à faire œuvre de résurrection.

Et l'on continua la vie intense. Ce fut une excellente

année que cette année 1919-1920, à tous points de vue : études, ferveur, professions et ordinations. Celles-ci purent même être hâtées, souvent à la faveur (faveur divine) de divers indults, non sans tracas humains nombreux à Liège et à Rome : c'était de l'anormal, mais si bien mérité ! En tout, au cours de l'année, 4 oblations perpétuelles, 4 ordinations sacerdotales et puis 2 obédiences, toutes deux pour la 2e Province de France, — sans parler des oblations temporaires et ordinations inférieures, échelonnées tout le long des mois scolaires.

L'année fut aussi spécialement animée par de nombreuses visites. Elles méritent une mention. Les 1er et 2 novembre, séjour à la maison du Père Mathéo Crawley, l'impressionnant apôtre du Sacré-Cœur : messe, sermon, conférence spéciale. Ce furent des heures bien remplies de grâces. Fin novembre, séjour du R. P. Henri Hueber, en route pour Ceylan (Colombo), et passage du R. P. Édouard Collin, destiné à Jaffna. Le 9 décembre, saluts au R. P. Rodolphe Smit, professeur nommé du Scolasticat d'Edmonton (Canada). Les jours suivants, visite et sermon du R. P. Arthur Van der Laenen, missionnaire à Natal.

La fin de l'année 1919, 30 décembre, fut solennisée par la fête du « Retour des Mobilisés ». Belle conférence du Fr. Louis Michel sur « nos morts ».

Le second semestre fut, d'abord, plus tranquille. Au début de mars, quelques bonnes heures avec le R. P. Léon Sormany, Économe des missions du Natal.

Du 26 avril au 6 mai, le R. P. Provincial vint nous faire une visite canonique approfondie, préparatoire sans doute au Chapitre général. Cette visite allait être conclue, lorsqu'un accident — heureusement, sans grande gravité et assez vite presque totalement dissipé — vint la terminer brusquement. Le 19 mai, le R. P. Provincial nous quittait, remettant à plus tard la rédaction de l'acte de visite et nous exprimant seulement, en résumé, sa pleine satisfaction.

Le mois de mai nous apporta encore de bien belles fêtes : solennités splendides des canonisations de Sainte

Marguerite-Marie et de Sainte Jeanne d'Arc, et puis du Centenaire de la Sainte-Famille de Bordeaux. Au Casino, à l'église Saint-Lambert et à l'Espérance de la Rue Amercœur, le scolasticat fit de beaux efforts et vécut des heures émotionnantes et bienfaisantes.

Avant la fin de l'année scolaire, notons la visite du R. P. Jules L'Hote, missionnaire des Cafres au Natal, du R. P. François Sachot, et du R. P. Jean Panhaleux, curé de la cathédrale de Prince-Albert ; et puis l'inauguration, en la veille de la fête du Sacré-Cœur, de l'Heure Sainte, au scolasticat, — exercice totalement libre, qui commença de par l'initiative privée des scolastiques et continua de même.

Les vacances de 1920 furent prises, du 20 juillet au 10 septembre, en location, dans un institut de Frères Franciscains à Volkerich-Gemmenich, non loin de Moresnet bien connu de beaucoup d'anciens Liégeois, tout près des frontières (souvent franchies) de la Hollande et de l'Allemagne, au milieu des prairies et des bois.

Pendant ces vacances, visites encore et combien aimées de Sa Grandeur Mgr Jules Brault, le nouvel Évêque de Jaffna, — du R. P. Nicolas Coccola, délégué de la Colombie britannique, qui se rencontra, à Volkerich, avec Jaffna (quelles visions d'apostolat !), — du R. P. Auguste Estève, en route pour Rome, où il devait prendre la direction du scolasticat (il y conduisait avec lui deux scolastiques canadiens), — enfin, du R. P. Joseph Guy, délégué du Keewatin.

Le scolasticat tout entier fit aussi une visite, visite inoubliable et bien significative : il alla fêter la Saint-Augustin, 28-30 août, au Juniorat allemand de Saint-Charles (Hollande). La réception fut extrêmement cordiale et les journées très douces à tous nos cœurs d'Oblats, — Liège et Saint-Charles reprenaient leur tradition de trait d'union entre les provinces allemande et française de la Congrégation. Nous sommes bien résolus à la maintenir toujours.

3° *L'année* 1920-1921 ressembla beaucoup à la pré-

cédente, comme 20 ans ressemblent à 19 ans. Elle débute par quatre oblations perpétuelles et une ardente retraite annuelle prêchée par le R. P. Félix ANIZAN : on se préparait, à la fois, à la nouvelle année et aux grâces du Chapitre général (octobre 1920). Pour commencer, 30 scolastiques — auxquels 3 nouveaux vinrent s'ajouter, dans le courant des études. Des oblations encore et des ordinations, tout le long de l'année. Il faut signaler à part deux oblations perpétuelles, le 17 février 1921, et une autre le 15 mai, dimanche de la Pentecôte. Une ordination, dans notre chapelle intérieure, le 21 novembre, par Mgr Laminne, Auxiliaire de Liège, la première que revoyait cette chapelle depuis de longues années ; puis trois ordinations par Mgr BREYNAT, comme nous allons le dire (la dernière, 5 décembre, avec 3 prêtres) ; d'autres ordinations encore en mars avec 1 prêtre, le 6e de nos Pères scolastiques.

Nous eûmes donc encore quelques visites des vénérés capitulants — pas toutes celles que nous aurions voulues, ni toutes celles qui furent promises. Le R. P. Antonin GUINET vint dire adieu au provincialat belge et aux pays du Nord, à Liège, le 16 octobre. Mgr BREYNAT — notre évêque, étant ancien Liégeois et même le premier prêtre Oblat ordonné au Scolasticat de Liège — put, heureusement, venir nous donner plusieurs journées et plusieurs visites, donc plusieurs ordinations, sans oublier ces causeries et ces conférences, faites dans sa chambre pour cause de fatigue, si lumineuses de doctrine pratique et d'exemple vivant. Le R. P. Supérieur n'eut pas de longs mots pour le remercier, — Sa Grandeur « étant habituée à lire les émotions profondes dans les yeux des gens qui parlent peu ». Ordinations le 30 novembre, puis les 4 et 5 décembre 1920, puis de nouveau le 24 février. Entre temps, Mgr BREYNAT continuait ses courses à Hünfeld, à travers la Belgique et la France, malgré une fatigue très accentuée.

En janvier, deux visites du R. P. Frédéric PORTE, si passionnant pour ses chers noirs du Sud-Africain. Ajoutons les entrevues de plusieurs autres missionnaires,

anciens et nouveaux : le R. P. Ernest LAMBOT, du pays des Kootenay, Colombie britannique, en octobre 1920, — le Fr. Léopold BERENS, Frère convers du Mackenzie, qui rencontra ici son évêque, les 23-24 février 1921, — après avoir fait chez nous sa retraite annuelle, pendant le mois d'avril, le R. P. Victor BELNER, de Durban, — et le R. P. Guillaume PERRIENS, en route pour le Basutoland, — le 7 mai, le Fr. COCK, Frère convers belge, destiné lui aussi au Basutoland, — et enfin, le 18 mai, le R. P. Aloys KIEGER, continuant son tour du monde : Ceylan, Australie, Amérique, Europe, Afrique du Sud.

Dans la vie intérieure de la maison, il y a quelques faits importants à signaler, pendant cette année 1920-1921.

D'abord, un service solennel, au 22 octobre 1920, pour Mme Durand, grande bienfaitrice du scolasticat (à qui elle acheta la Pancherelle) ... et d'autres œuvres.

Puis, au 29 du même mois, l'arrivée du R. P. Louis GULLIENT, quittant Jersey, après 22 ans de laborieux et bien-aimé ministère, pour notre chapelle Saint-Lambert de Liège, dont la direction lui est confiée.

Le 8 décembre, une Académie de la Sainte Vierge, fondée en principe le 12 octobre précédent, donne sa première séance, solennellement : depuis longtemps, *hoc erat in votis* dans nos cœurs d'Oblats de MARIE.

Du 13 au 15 janvier 1921, une première et rapide visite met en contact, confiant et affectueux, notre nouveau Provincial du Nord, le R. P. Adolphe MUNIER, avec une œuvre pour laquelle il aura toujours une sympathie toute spéciale.

Et, le 10 février, libre des hautes charges, revient à Liège le R. P. Marcel BERNAD, qui a trop donné au scolasticat de son intelligence et de son cœur pour ne pas y être très heureux ; outre ses travaux personnels, il voudra bien se charger, dès le second semestre, du cours des diaconales.

Du 6 au 8 avril, le R. P. ANIZAN vient s'entendre avec le corps professoral pour la publication de sa nouvelle revue « REGNABIT — *Revue universelle du Sacré-*

Cœur », approuvée par toutes les autorités et qui s'annonce splendide.

N'omettons pas deux visites très aimables, les 1er et 5 mai, de Monsieur le Consul de France, à Liège. Pendant la première, il a remis au R. P. Supérieur une médaille de reconnaissance civique — merci de la France au couvent des Oblats tout entier pour tout ce qu'il a fait pendant la grande Guerre. La deuxième visite fut une présentation complète et intime de la maison et de la communauté — spécialement de nos anciens combattants, puis du corps professoral. Tout le monde fut enchanté. Les preuves de bienveillance, d'ailleurs, se sont multipliées au Consulat de France pour nous : dès le lendemain de l'armistice, nous avons été heureux, nous aussi, d'en redire le plus profond merci.

Mais la fin de l'année approche. Depuis le Chapitre général, on ne parle presque plus que de Missions étrangères au scolasticat : les appels angoissés ont remué les cœurs, — on parle même de départs hâtifs, et Mgr Breynat semble avoir fait quelque choix au milieu de ses visites.

En effet, le 26 mai voit se dérouler, dans notre chapelle, une cérémonie bien émotionnante. Sans grand apparat (les âmes n'en ont pas besoin), on baise les pieds à un missionnaire du Mackenzie, notre cher Père Louis Michel.

Un gros accident vint ensuite troubler sérieusement nos dernières semaines d'études et nos examens : une sorte d'empoisonnement général — comme il y en eut de divers côtés, à cette époque de chaleur et d'orages — arriva à la communauté, les 6 et 7 juin : 20 à 25 malades, fièvre de 40° pendant 2 ou 3 jours. Ailleurs, il y eut des cas mortels ; chez nous, grâce à Dieu, aucune complication ; et, huit jours après l'accident, on se remettait aux classes.

Trois semaines après, c'étaient les examens un peu allégés ; ceux-ci, cependant, montrèrent que le travail intellectuel de l'année avait été très bon.

Mais, dans le scolasticat ressuscité, nous attendions une dernière apparition — celle de Mgr notre T. R. P.

Général, l'Évêque de nos ordinations et le Père de nos obédiences. Il était chez nous, après sept années d'absence, le 9 juillet au soir. Quelle douce réception ! Le lendemain, ordinations avec 2 prêtres ; obédiences pour nos 5 partants — il y eut encore 2 obédiences pour les missions étrangères (Ceylan, Sud-Afrique), longuement acclamées et embrassées, et 3 pour les Provinces de France.

Les heures de Monseigneur étaient comptées, — tous ses fils, qui depuis de longues années ne l'ont pas revu, se l'arrachant vraiment. Il nous quitta, après quelques-unes de ces paternelles paroles qui creusent plus profond le sentiment familial. A nos fêtes étaient présents les RR. PP. Alphonse Loos et Lucien Pescheur, Provinciaux d'Alsace-Lorraine et de Belgique.

Puis ce furent les vacances, à peu près semblables à celles de l'an dernier, — seulement avec du soleil sans fin.

Mais, pendant ces vacances, San-Giorgio Canavese était fermé ; et les scolastiques du Midi de la France, de l'Espagne et de l'Italie prenaient successivement le chemin de Liège (1).

Le vieux scolasticat tressaillit ; les échos cosmopolites d'autrefois furent émus ; nos cœurs à nous s'ouvrirent tout larges, et nos âmes d'Oblats sentirent comme un nouveau flot de vie, de la vie de la pleine résurrection, couler en elles.

Au moins pour un temps ; car, plus tard, les Provinces développées créeront ou referont sans doute leur scolasticat personnel.

Pour quelques années, Liège va travailler intensément dans la Congrégation à ce renouveau de charité et de zèle, dans cette ardeur de vie intellectuelle et de vie intérieure grandissantes — que nous souhaiterions comme préparation au Centenaire de 1926. *Fiat ! fiat !*

Pierre Richard, *O. M. I.*

(1) Pour commencer l'année, octobre 1921, nous avions donc 44 scolastiques, de 6 Provinces : 17 du Nord, 13 d'Alsace-Lorraine, 4 du Midi, 4 de Belgique, 1 d'Espagne-Texas et 2 d'Italie.

VICARIAT DU KEEWATIN

I. — Rapport du Révérendissime Vicaire des Missions [1].

§ I. — Quelques Remarques préliminaires.

Ce rapport est le premier présenté, devant nos assemblées capitulaires, sur le jeune Vicariat du Keewatin. Dans les Chapitres précédents, le rapport, concernant les missions qui le composent, entrait dans celui du Vicariat d'Alberta-Saskatchewan. C'est en 1911 que le Keewatin fut détaché et constitué en Vicariat distinct.

Pour certaines raisons, cependant, il n'a pas été accepté par la Congrégation au même titre que les autres Vicariats. Elle ne s'est pas engagée envers la Propagande à lui fournir les missionnaires requis. Elle a seulement consenti à y laisser les Oblats résidant lors de la séparation. Par bonté, néanmoins, notre Révérendissime Supérieur Général nous a accordé, à diverses dates, 4 Pères, dont deux ont reçu leur instruction aux frais du Vicariat, et 3 Frères convers.

1. *Géographie.* — Le Vicariat du Keewatin comprend toute la partie nord des deux provinces de la Saskat-

(1) Ce rapport est celui de S. G. Mgr Ovide Charlebois, Évêque de Bérénice et Vicaire Apostolique du Keewatin, lu devant le Chapitre général de 1920.

chewan et du Manitoba. Puis il s'étend jusqu'au pôle, en suivant, à l'ouest, les limites des provinces de l'Alberta et de la Saskatchewan et la hauteur des terres, et, à l'est, le 91e degré de longitude ainsi que le détroit de la baie d'Hudson. C'est le vicariat le plus vaste de l'Amérique et, peut-être, du monde entier.

Il est constitué de forêts immenses — qui sont entrecoupées de lacs et de rivières. Il n'y a presque pas de terres cultivables. Les missionnaires et quelques sauvages sont les seuls à cultiver la pomme de terre et certains légumes. La culture des céréales est, pour ainsi dire, inconnue.

2. *Population.* — La population est de 12 à 13 mille âmes. A part 14 à 15 cents blancs, tous ses habitants sont des sauvages — partagés en trois tribus différentes : celle des Cris, celle des Montagnais et celle des Esquimaux. Les sauvages des deux premières tribus sont à peu près tous catholiques ou protestants, — 5.000 catholiques et 4.500 protestants, — tandis que nos 4.000 Esquimaux sont encore tous infidèles.

3. *Personnel.* — Au moment de sa création, le Vicariat comprenait 15 Pères, 6 Frères et 12 Religieuses. Actuellement, il s'y trouve 16 Pères, 9 Frères et 40 Religieuses. Un de nos vétérans, le Rév. Père Joseph RAPET, nous a quittés pour une vie meilleure (1917) ; et, dernièrement, trois autres Pères ont été transférés dans diverses Provinces. En retour, 5 jeunes Pères sont venus renforcer nos rangs et sept Frères scolastiques se préparent, actuellement, à la prêtrise dans nos divers Scolasticats.

4. *Établissements.* — Durant ces dix premières années de son existence, le Vicariat s'est enrichi d'un hôpital et d'un pensionnat de filles (à Le Pas), de deux écoles paroissiales, d'une magnifique école industrielle pour les enfants sauvages et d'une mission — celle des Esquimaux. Il existait déjà neuf missions principales, avec résidence de missionnaires, une école-pensionnat pour les petits sauvages et une école paroissiale. — En 1910, on comptait 65 enfants dans les écoles ; actuellement, il y en a 390.

§ II. — Missions du Vicariat [1].

1. *Mission de Le Pas.* — Le Pas est le siège du Vicaire Apostolique, qui remplit en même temps les fonctions de Vicaire des Missions. Il est situé sur la rive sud de la rivière Saskatchewan. Il y a seulement dix ans, ce n'était qu'un tout petit village, composé de quelques cabanes sauvages ; et c'était la pauvreté même. Aujourd'hui, on y compte plus de 14 cents habitants de race blanche — dont 550 sont catholiques. L'œil y contemple une jeune ville, fière d'elle-même, — avec ses rues bien alignées, bordées de beaux trottoirs et de constructions de valeur. Elle se flatte de posséder une vingtaine de magasins, une imprimerie, un journal hebdomadaire, une cour de justice, une immense scierie, un puissant aqueduc, la lumière électrique, le téléphone et une magnifique station de télégraphie sans fil. Qu'est-ce qui a pu produire un changement si subit ?... C'est qu'une ligne de chemin de fer a été construite et nous a mis en communication avec les autres parties de l'Ouest canadien. De plus, c'est que Le Pas est devenu le point de départ d'une autre voie ferrée, qui aura son terminus au fort Nelson, sur la baie d'Hudson ; cette ligne traverse déjà la rivière Saskatchewan et se prolonge jusqu'à 390 kilomètres plus au nord. On prédit que Le Pas deviendra une des villes importantes de l'Ouest.

Sous le rapport religieux, Le Pas a toujours été le château-fort du protestantisme anglais. Sur 4 à 5 cents sauvages, on ne compte que 25 catholiques. Aussi, avant l'arrivée du Vicaire Apostolique, cette mission, dédiée à Notre-Dame du Sacré-Cœur, n'était considérée que comme secondaire. Elle n'avait la visite du missionnaire que trois ou quatre fois l'an.

C'est le 7 mars 1911 que le Vicaire Apostolique vint

(1) Dans notre N° 210 (décembre 1919), pages 277-292, nous avons publié un article intitulé : Mgr Charlebois, *O. M. I., en Tournée pastorale.* — où il est déjà question de ces Missions : Saint-Joseph, Sainte-Gertrude, Saint-Pierre, Sacré-Cœur, etc.

y fixer son siège. Son unique compagnon était le Rév. Père Auguste Husson — qui, un peu plus tard, fut remplacé par le Rév. Père François Fafard, fondateur de l'importante mission d'Albany sur la baie James. Ce dernier déploya ici beaucoup de zèle et de dévouement ; et la mission de Le Pas lui doit beaucoup, tant au temporel qu'au spirituel (1).

Au début, nous n'avions rien, pas même un lit, pas même une chaise ! Pendant plusieurs semaines, force nous a été de demander l'hospitalité à des familles privées. Finalement, on nous a prêté une vieille cabane sauvage — qui prit le nom d'évêché et où nous nous installâmes d'une manière des plus primitives. Une autre cabane en troncs d'arbres, mesurant 7 mètres sur 5, reçut le nom de cathédrale.

Durant l'été de la même année, — grâce au dévouement du Père Fafard et du Frère Grégoire Lapointe, venu de la Province de Montréal pour nous porter secours, — deux constructions ont été érigées, l'une de 12 mètres carrés, à deux étages, devant servir de résidence, et l'autre de 22 mètres sur 12, destinée à nous fournir des salles de classe et une chapelle provisoire. La première était terminée dès le mois d'octobre ; et nous en prenions aussitôt possession, à la joie de tous.

Des ouvriers, par centaines, arrivèrent alors à Le Pas, — les uns pour la construction du chemin de fer de la baie d'Hudson, les autres pour la scierie ou pour divers travaux de la municipalité. Cela nécessitait un hôpital pour le soin des blessés et des malades.

Construire : mais les moyens nous manquaient ! Attendre à plus tard : les protestants auraient pris les

(1) La maladie l'ayant obligé à la retraite, le Rév. Père Fafard fut lui-même remplacé, comme Vicaire Général, par le Rév. Père Joseph Guy, que la Province de Montréal voulait bien prêter au Vicariat. Celui-ci, à son tour, s'est admirablement dépensé, pendant cinq ans, pour le bien et la prospérité de nos œuvres. Malheureusement, son Provincial l'a, dernièrement, rappelé chez lui. Et c'est le bon Père Gédéon Bellemare qui, avec la même bonne volonté, est venu prendre sa succession.

devants. Force nous fut donc de faire le sacrifice de ce que nous étions fiers d'appeler « notre évêché ».

Au mois d'avril 1912, quatre Sœurs Grises arrivaient de Saint-Hyacinthe et ouvraient un hôpital, — à la grande satisfaction de tous, même des protestants. Elles eurent vite conquis l'estime de la population entière, qui leur manifesta sa sympathie par ses générosités. Quant à nous, il ne nous restait qu'à transporter nos pénates dans l'autre bâtisse — où nous avons passé sept années, ayant à nos côtés deux classes et au-dessus de nous la chapelle-cathédrale.

En 1918, nous avons de nouveau cédé notre résidence aux bonnes Sœurs de la Présentation — qui venaient fonder un pensionnat de filles et prendre charge de notre nouvelle école paroisssiale. Les classes ont été, alors, transportées dans une jolie maison d'école, construite au prix de bien des sacrifices. Nos 200 enfants blancs y reçoivent une instruction solide, en français et en anglais. Il va sans dire que le catéchisme y a la place d'honneur.

Notre école est dite « libre et paroissiale », parce qu'elle est soutenue par des contributions volontaires, indépendamment des impôts perçus par le Gouvernement, sur nos catholiques comme sur les autres citoyens, pour soutenir les écoles publiques-protestantes. Cette situation, si manifestement injuste, nous a été imposée par une récente législation du Gouvernement fédéral — qui, en annexant le Keewatin à la province du Manitoba, a sacrifié les droits des écoles séparées et confessionnelles.

2. *Mission Saint-Joseph.* — La mission la plus rapprochée de Le Pas — 60 kilomètres de distance — est celle de Saint-Joseph, au lac Cumberland. Elle se compose presque exclusivement de Métis canadiens-français-cris, dont la manière de vivre ne diffère guère de celle des sauvages pur-sang. La pêche et la chasse sont leur principales ressources. Ils sont au nombre d'environ 350, — tous groupés autour de leur petite église, qui passe pour l'une des plus coquettes du pays.

Le Rév. Père Étienne Bonnald est leur missionnaire. C'est notre doyen : 72 ans. Et voilà 46 ans qu'il travaille

dans ces missions sauvages. Il a fondé 5 missions et converti un grand nombre de sauvages — tant du paganisme que du protestantisme. Que de mérites il doit avoir à son crédit ! Bien qu'il ait droit à sa retraite, il tient encore à se dévouer pour le bien des âmes. Tout comme un jeune missionnaire, on le voit souvent en voyage, en traîneau à chiens ou en canot, pour visiter deux autres petites missions secondaires (1).

Il a pour compagnon un autre bon vieux vétéran, le Rév. Père François Ancel, qui a 37 ans de vie de mission à son actif. Une infirmité de jambe l'empêche de marcher à la raquette, comme dans ses jeunes années. Il sait, cependant, se rendre utile, et ses services sont bien appréciés.

3. *Mission Sainte-Gertrude.* — A 170 kilomètres au nord de la mission de Saint-Joseph, se trouve celle de Sainte-Gertrude. Elle est heureusement assise sur le bord du beau lac Pélican, dans un pays de montagnes et de rochers : le site est très pittoresque. Et la population est presque entièrement catholique, se chiffrant à 350 âmes. Les sauvages se montrent bons chrétiens et donnent plus de consolation à leur missionnaire que ceux de la mission de Saint-Joseph, — parce qu'ils ont moins de rapports avec les blancs. Ils vivent dispersés dans les forêts, par groupes de deux ou trois familles. A Noël, à Pâques et en été, pendant quelques semaines, ils se réunissent près de l'église pour prier, recevoir les sacrements et les instructions dont ils ont besoin.

Le Rév. Père Nicolas Guilloux, Breton, en est le directeur. C'est un rude travailleur : malgré son faible état de santé, il entreprend de longs voyages, très pénibles, pour visiter ses divers groupements de sauvages. Chez lui, il est seul, obligé de faire sa cuisine, d'entretenir sa maison et de voir à tout par lui-même. Malgré ces

(1) Nous avons publié, dans notre dernière livraison (voir *Missions*, N° 214, page 387), une intéressante relation du R. P. Bonnald, sur la *Mission du Lac Pélican au Keewatin*, et, aujourd'hui même, nous en publions une autre, plus loin (voir page 112), sur la *Mission du Lac Croche au Manitoba.*

nombreuses occupations, il sait, quand même, se montrer bon religieux, fidèle aux exigences de nos saintes Règles.

4. *Mission du Sacré-Cœur.* — Le Rév. Père Guilloux a pour voisin le Rév. Père Ignace Renaud, Canadien-français de Montréal. Une distance de 200 kilomètres les sépare. Comme dans toutes nos missions, le trajet ne peut se faire qu'en canot ou en traîneau à chiens. La Mission de Pakitawagan, qui porte le beau nom du « Sacré-Cœur », est assise sur la rive nord du fleuve Churchill, qui déverse ses eaux dans la baie d'Hudson. Le Rév. Père Bonnald en a été le fondateur, — comme il l'avait été de celle de Sainte-Gertrude. Le Père Renaud est le premier, cependant, qui y ait établi sa demeure permanente.

Dire tout le dévouement qu'il y déploie ne serait pas chose facile. Ses sauvages, au nombre de 450, vivent dispersés, à de longues distances de l'église, pour faire la chasse. Il faut alors les visiter, à certaines époques de l'année ; il faut aller baptiser les enfants ou administrer l'Extrême-Onction. Que de voyages cela nécessite ! De plus, il faut aller desservir la mission de Saint-Patrice, au fort Nelson, — à une distance de 300 kilomètres, au moins — et cela prend de 8 à 10 jours, pour faire le trajet en canot. Ce pauvre Père est, presque tout le temps, en voyage, — en hiver comme été. Que de fois il doit coucher dehors, par des froids de 50 à 60 degrés au-dessous de zéro, et que de fois il est obligé de marcher, du matin au soir, à la raquette ! Les fatigues qu'il doit éprouver sont indicibles. Il mène encore la vie héroïque des premiers missionnaires.

En retour, il a bien des consolations avec ses sauvages. Vivant éloignés du commerce des blancs, ceux-ci se conservent bons et soumis. Leur foi est sincère. Ils sont attachés à leur religion. On les compte parmi nos meilleurs chrétiens.

5. *Mission Saint-Pierre.* — Si, de la mission du Sacré-Cœur on se dirige de plus en plus vers le nord, on arrive, après avoir parcouru 380 kilomètres, à la mission Saint-

Pierre, à l'extrémité du grand lac Caribou — qui, à lui seul, a plus de 200 kilomètres de long.

Cette mission est une des plus anciennes — après celle de l'Ile-à-la Crosse. Le Rév. Père Alexandre Taché, plus tard Mgr Taché, a beaucoup contribué à la fonder. Mais c'est le Rév. Père Alphonse Gasté, décédé l'automne dernier, qui en est considéré comme le vrai fondateur, car il en a été un des premiers ouvriers, et il y a rempli les fonctions de directeur pendant plus de 40 ans. Aussi sa mémoire est-elle en vénération parmi les 400 Montagnais qui en forment la population.

Actuellement, le Rév. Père Joseph Egenolf, originaire d'Allemagne, en est le directeur. Le Père Egenolf est plein de zèle et d'activité : c'est le bon Pasteur qui court après ses brebis, et il est souvent sur les chemins pour aller leur porter, dans les camps de chasse, les secours de notre sainte Religion. Il n'a le bonheur de voir un confrère qu'une ou deux fois l'an : et, pour cela, il doit parcourir de 200 à 300 kilomètres. C'est la condition, aussi méritoire que pénible, où se trouvent quatre des Pères du Vicariat, — en attendant que nous ayons un plus grand nombre de missionnaires.

Son unique compagnon est le jeune Frère Urbain Droin — qui remplit admirablement l'office de Marthe, tout en conservant la piété affectueuse de Marie. Il sait faire une bonne cuisine, pour autant qu'elle peut être bonne dans ces missions lointaines ; il entretient la maison dans un état de propreté qui ferait honneur à une religieuse. C'est une douce consolation pour son Supérieur, lorsqu'il revient fatigué de ses courses, de trouver un logis si bien tenu et un compagnon toujours si joyeux. Quel trésor qu'un Frère dans une mission !

L'église est ancienne ; mais elle a été restaurée, durant ces dernières années, et présente maintenant un joli aspect. Les sauvages en sont fiers. La résidence des missionnaires, construite en boulins enduits de terre, est très ancienne ; aussi menace-t-elle ruine, mais on se prépare à la remplacer par une maison plus « moderne ».

6. *Mission de la Visitation.* — En conservant la même

latitude que celle de la mission Saint-Pierre et en se dirigeant quelques centaines de kilomètres vers l'ouest, on atteint la mission de Notre-Dame de la Visitation, au portage La Loche. On se retrouve ici dans le pays des Montagnais. Leur nombre est de 650, tous catholiques. Leur missionnaire est le Rév. Père Jean Ducharme, jeune Canadien du diocèse de Joliette. Le dévouement ne lui manque pas. Il sait manier la sévérité, lorsque la douceur ne suffit pas pour maintenir ses brebis dans la bonne voie. Le bien qu'il fait est grand.

Le Frère Léonidas Dumaine est son fidèle compagnon. Il lui rend les mêmes services que le Frère Droin rend au Père Egenolf, à la mission du lac Caribou. Sa vie régulière de religieux est une prédication continuelle pour les sauvages.

Grâce à l'habileté du bon vieux Frère Lapointe, la mission de la Visitation possède un presbytère convenable et spacieux. Il a remplacé la vieille cabane, qui servait jusque-là de résidence et qui n'était qu'un taudis malsain.

L'église est bien trop petite. Lors des réunions, beaucoup de sauvages sont obligés d'assister aux offices de l'extérieur, en regardant par la porte ouverte ou par les fenêtres. Déjà des matériaux se préparent pour une nouvelle construction plus spacieuse (1).

7. *Mission Saint-Jean.* — Allant maintenant vers le sud, à une distance de 180 kilomètres, on trouve la mission de Saint-Jean-Baptiste, située sur le bord du lac de l'Ile-à-la-Crosse. Cette mission est bien connue dans nos Annales. Ses trois illustres fondateurs — NN. SS. Laflèche, Taché et Grandin — suffisent à lui donner une renommée très enviable. On y conserve, comme reliques, une crosse en bois et une mitre en carton fabriquées par un Frère convers pour l'usage de Mgr Grandin.

---

(1) Le R. P. Ducharme nous a lui-même adressé une relation détaillée sur *La Mission du Portage La Loche ;* on la trouvera plus loin (page 59).

Le Directeur de cette mission est le Rév. Père Marius Rossignol — un brave Ardéchois — qui remplit, en même temps, les fonctions de Supérieur du district. Il lui manque un doigt ; mais il a bonne poigne, tout de même, et il sait mener habilement tout son monde, — tout en s'en faisant aimer et estimer.

Son socius est le jeune Père Louis Moraud, d'origine québecquoise Celui-ci est tout plein d'ardeur et de zèle. Les voyages les plus pénibles ne lui coûtent pas, pourvu que ce soit pour le salut des âmes. Il est chargé des Montagnais, tandis que son Supérieur dessert les Cris.

Le cher Frère Jean Pouliquen est un vétéran dans la place. Il n'a pas connu d'autre mission — depuis 28 ans qu'il est dans le pays. Il rend de grands services, tout en faisant du bien par son exemple. Le silence et la modestie sont ses vertus favorites. La présence de Dieu lui suffit.

La mission de l'Ile-à-la-Crosse peut se vanter de posséder la plus belle église du Vicariat. Le Vicaire Apostolique serait heureux d'avoir une cathédrale semblable.

La population est de 1.220 catholiques, sans un seul protestant. La moitié sont des Montagnais et le reste des Cris. Tous sont bons chrétiens. Cependant, on constate avec peine que l'influence délétère des aventuriers blancs commence à se faire sentir parmi eux.

Un joli couvent y avait été construit, au prix de bien des sacrifices, — le Père Rossignol en sait quelque chose ! Depuis deux ans, les bonnes Sœurs Grises de Montréal s'y étaient installées et y avaient ouvert une école-pensionnat pour les enfants métis et blancs. Elles avaient réussi à en faire un vrai succès. Tous étaient fiers de leur couvent. Or, voilà que, le Jeudi Saint dernier, il fut réduit en cendres, dans l'espace de quelques instants. Rien n'a été sauvé. Une jeune infirme y perdit la vie. L'épreuve fut grande. Les courages ne furent pas abattus, cependant. Les Sœurs continuent leur œuvre, mais au prix de bien nombreuses privations. Leur plus grande épreuve aurait été d'avoir à abandonner leur

poste. Espérons que la Providence leur fournira les moyens de reconstruire bientôt (1).

8. *École de Beauval.* — Hâtons-nous d'arriver à l'école de Notre-Dame du Sacré-Cœur, au lac La Plonge. Cette école est située à 40 kilomètres au sud de l'Ile-à-la-Crosse. Son site élevé fait face à une magnifique vallée, sur les bords de la rivière Castor. De là son nom de « Beauval », donné à son Bureau de Poste. Elle contient 50 enfants indiens, qui sont sous la direction des Sœurs Grises de Montréal. L'habileté, le tact et l'influence de ces dévouées Religieuses en font des élèves que l'on prendrait pour des petits blancs — si la couleur ne les trahissait pas !

Le Principal en est le Rév. Père Martin LAJEUNESSE, tout récemment ordonné prêtre. Ce n'est pas un petit honneur pour lui que d'avoir été sitôt jugé digne de remplacer un bon vieux vétéran tel que le Père Jean PÉNARD. A cause de ses infirmités, ce dernier avait, depuis longtemps, sollicité sa décharge. En bon religieux, il désire prendre son repos tout en restant sujet de ce jeune Père — qui a été son élève pendant trois ans. Bel exemple d'humilité et de soumission !

Les Frères Adolphe GAUTHIER et Auguste DUCLAUX tiennent une place importante dans l'institution. Leurs services sont inappréciables — ceux du premier dans la mécanique et ceux du second dans la tenue de la ferme. Quel trésor que de tels Frères ! Plût à DIEU que nous en eussions un plus grand nombre !

A l'aide d'un petit pouvoir d'eau, ces deux Frères ont installé une jolie scierie, avec turbine, une dynamo qui fournit la lumière électrique dans tout l'établissement, et une pompe pour l'approvisionnement de l'eau dans la maison. Les Anglais qui visitent l'école sont dans l'admiration de voir de telles choses dans ces pays sauvages. Aussi, gloire à nos bons Frères convers !

Nous devons ajouter aussi que nos bonnes et dévouées

---

(1) Voir plus loin (page 49), le rapport du R. P. ROSSIGNOL lui-même sur la *Mission de l'Ile à la Crosse.*

Religieuses sont pour nous un grand bienfait de la Providence, dans le soin de l'intérieur de nos écoles indiennes et pour l'éducation de nos chers enfants. Que ferions-nous sans elles ! Comment dire toute l'exquise délicatesse de leur charité ? Elles méritent toute notre admiration.

9. *Mission Saint-Julien.* — Arrivons à la mission de Saint-Julien au lac Vert (Green Lake). Le vénérable Père Jules Teston en est le fondateur — et le directeur, depuis 34 ans. Il prétend jouir du privilège de l'inamovibilité. C'est le bon pasteur ; ses brebis, au nombre de 280, sont des Métis français-cris — qui l'aiment comme leur père.

Sa résidence est une vieille masure, qui rappelle les temps héroïques d'autrefois. Mais son église est coquette, bien que pauvre : on y remarque une grande propreté.

10. *Mission Sainte-Croix.* — Du lac Vert il faut sauter de l'ouest à l'est de mon Vicariat, — bond de deux cents lieues au moins, — pour tomber sur la rive du fleuve Nelson, au nord du grand lac Winnipeg, à la mission de Sainte-Croix. Cette mission, située sur les bords du lac Croche (Cross Lake), a été fondée par le Rév. Père Bonnald. C'est en 1902 qu'il est venu s'y installer, seul, au milieu d'une population entièrement composée de méthodistes fanatiques. Aujourd'hui, nous y comptons près de 400 catholiques, sur une population de 600 environ.

Après bien des instances et des difficultés, le Gouvernement y a fait construire une magnifique école-pensionnat, avec murs en pierre. Le Rév. Père Pierre Lecoq, qui depuis est passé à la Province du Manitoba, en a été le constructeur.

Actuellement, cette école contient 90 enfants sauvages, — sous la direction de deux Pères, deux Frères convers et 10 Sœurs Oblates du Sacré-Cœur et de Marie Immaculée.

Le Rév. Père Henri Boissin en est le Principal. Sous sa sage direction, l'école donne entière satisfaction. L'inspecteur du Gouvernement n'a pas craint d'avouer, dernièrement, qu'elle était de beaucoup supérieure, sous tous rapports, aux autres écoles visitées.

Ce succès est dû aussi au dévouement et à l'habileté des Frères et des Religieuses. Les Frères Joseph CORDEAU et Louis BÉLANGER sont des types de bons Frères convers. Leur seule ambition est de se dévouer et de se rendre utiles. Rien ne les rebute. Quels précieux services ils procurent ! C'est un trésor. Les Frères Joseph BALLWEG et Nicolas KLINKLENBERG méritent aussi une bonne note. Depuis quelques années, ils se sont dépensés sans ménagement. Leur récent départ, pour aller voir leurs parents en Allemagne, a laissé ici un grand vide.

Nos bonnes Religieuses appartiennent à la jeune Communauté des Oblates du Sacré-Cœur et de MARIE Immaculée — dont le fondateur a été Mgr Adélard LANGEVIN, de si douce mémoire. Je suis heureux de constater qu'elles ont hérité de l'ardeur, du dévouement et de l'habileté de leur vénéré Père. Il est vraiment beau de les voir à l'œuvre. Aussi sont-elles appréciées et estimées de tous. Leur charité a déjà converti plusieurs sauvages.

Le jeune Père Joseph DUBEAU vient d'être installé assistant-Principal de l'école. Il n'a pas encore eu la chance de gagner ses épaulettes ; mais il ne manquera pas, j'en suis sûr, de les obtenir, car le zèle et la bonne volonté sont loin de lui faire défaut.

11. *Mission des Esquimaux.* — Il me reste à parler d'une mission très intéressante, celle de Notre-Dame de la Délivrande, à Chesterfield Inlet, au nord-ouest de la baie d'Hudson. Depuis bien des années, nous désirions voir s'établir une mission au milieu des Esquimaux qui se trouvent sur les bords de la mer Glaciale. C'était, surtout, le rêve favori du bon et regretté Père GASTÉ. Mais des difficultés insurmontables nous arrêtaient. C'était, par-dessus tout, l'impossibilité de transporter le matériel requis pour une mission à une telle distance, — par terre, il n'y avait pas à y songer, et, par mer, aucun bateau ne faisait le transport !

Il en fut ainsi jusqu'en 1912. Alors, la puissante Compagnie de traite de la baie d'Hudson équipa un bateau, pour aller établir un comptoir à Chesterfield Inlet, au

centre même du pays des Esquimaux. L'occasion était bonne. Elle ne fut pas manquée. Le Rév. Père Arsène TURQUETIL, déjà aguerri dans les missions, et le jeune Père Armand LE BLANC prirent place à bord, — emportant avec eux tout un approvisionnement : bois de charpente, charbon, nourriture, etc. Leur départ attira l'admiration de tous les catholiques du Canada et même de l'Europe. Après 40 jours de navigation difficile au milieu des glaces, ces intrépides missionnaires débarquèrent sains et saufs, à *Chesterfield Inlet*, dans un pays tout à fait désert, sans aucune trace de végétation. Ils reçurent un accueil favorable de la part des Esquimaux — qui se montrèrent même empressés à les aider dans la construction de leur maisonnette.

Il y a là-bas 4 à 5 mille sauvages qui peuvent profiter des bienfaits de l'évangélisation. Nos Pères réalisent là, d'une manière toute particulière, notre noble devise : *Pauperes evangelizantur*. En effet, personne au monde n'est plus pauvre que l'Esquimau. Or, voilà que, grâce à deux Pères Oblats, ce misérable abandonné commence à connaître le vrai DIEU et à profiter des bienfaits de la Rédemption. Déjà, une vingtaine sont devenus bons catholiques, pratiquant même la Communion fréquente. Et le nombre en serait plus grand, sans la mauvaise influence de certains personnages blancs — qui font, là aussi, l'œuvre néfaste du démon.

Comme toutes les œuvres de DIEU, la mission de Chesterfield a eu ses épreuves. La principale fut la mort du bon et jeune Père LE BLANC. Malgré les circonstances douloureuses qui ont accompagné sa mort, je suis convaincu qu'il a été la victime choisie de DIEU pour obtenir la conversion des pauvres Esquimaux. Le fait est que, peu de temps après sa mort, un jongleur renonça, tout à coup, à ses superstitions, demanda le baptême, au grand étonnement du missionnaire et de tout le monde, et devint catholique — avec tous les membres de sa famille et quelques autres qu'avait entraînés son exemple. N'est-on pas en droit de supposer que le regretté Père LE BLANC, qui désirait tant la conversion des Esqui-

maux, a été pour quelque chose dans cette conversion si subite et si extraordinaire ?...

Le seul immeuble que possède cette mission est une maison — qui sert en même temps de résidence et de lieu de réunion pour les offices religieux. Elle est chauffée avec du charbon, importé de Montréal — et qui coûte 500 francs, une fois rendu sur place. Il n'y a aucun combustible dans le pays. Pendant des centaines de kilomètres, on n'y voit que des pierres et de la mousse.

Le personnel actuel comprend le Rév. Père TURQUETIL et le Rév. Père Paul PIOGET, tous deux originaires de France. Le premier sera toujours considéré comme le vrai fondateur de la mission. Ce fut lui qui, le premier, en 1911, alla explorer les côtes de la baie d'Hudson. pour localiser un endroit propice. L'année suivante, ce fut encore lui qui prépara tout le matériel nécessaire et alla, accompagné du Père LE BLANC, s'installer à Chesterfield Inlet. Qui pourra jamais dire tout ce qu'il lui a fallu, depuis, d'énergie, de courage, de dévouement et d'habileté — pour apprendre l'une des plus difficiles langues parlées sur la surface du globe, sans grammaire ni dictionnaire, pour supporter les ennuis d'un isolement des plus horribles, et pour ne pas faiblir en face de privations et d'épreuves de toutes sortes ? Il est devenu le sujet de l'admiration de tous ceux qui sont au courant de ses exploits.

Le Rév. Père PIOGET est plus nouveau dans cette vie de sacrifices, mais il a su, lui aussi, se montrer brave. Il s'est sérieusement mis à l'étude de la langue, afin de pouvoir bientôt prêcher la parole de DIEU. Il brûle du désir de sauver l'âme de ces pauvres sauvages. Seulement, sa santé ne semble pas répondre à sa bonne volonté. Nous comptons sur DIEU pour la lui conserver (1).

En ce moment, le Frère Prime GIRARD est sur mer pour aller rejoindre ces deux missionnaires des Esqui-

(1) Le R. P. PIOGET n'a pas pu rester à Chesterfield Inlet ; il y est remplacé par le R. P. Emmanuel DUPLAIN ; et il se trouve lui-même, en ce moment, à la mission du lac Caribou.

maux. Il était allé déjà y passer un hiver, pour tenir compagnie au Père Turquetil, après la mort du Père Le Blanc. Sur mon invitation, il n'a pas hésité à y retourner. C'est un brave. Nos plus sincères remerciements au Provincial du Manitoba pour avoir daigné nous prêter ce bon Frère.

La mission des Esquimaux sera, dans l'histoire, une des plus grandes gloires de notre chère Congrégation. En attendant, elle attire sur elle de nombreuses bénédictions (1).

§ III. — Quelques Remarques générales.

1. *Règle et régularité.* — Dire que l'esprit religieux est parfait, chez nous, ce serait de l'exagération et de la flatterie. Mais je puis dire, et je dis en toute sincérité, qu'il est plus que satisfaisant. Tous aiment notre Mère la Congrégation, ainsi que leur belle vocation d'Oblats de Marie Immaculée. Leur soumission, leur respect et leur dévouement font la joie et la consolation du Vicaire Apostolique. La paix et la charité règnent entre tous les membres du personnel. Cela contribue à soutenir le courage et le dévouement.

L'isolement des missionnaires, leurs nombreuses occupations et leurs courses multipliées sont un grand obstacle à l'observation de la Règle. La vie de communauté n'est pas possible, sauf dans deux ou trois résidences. Il s'ensuit que certains exercices de règle sont omis assez souvent. Une plus grande bonne volonté pourrait peut-être améliorer quelque peu cet état : que ne peut-on pas avec de la bonne volonté ! Mais je n'ose adresser de reproche à personne ; car je sais, par expérience, combien il est difficile d'être fidèle à tous les points de la Règle, dans la situation où se trouvent nos mission-

(1) Les *Missions* ont, plusieurs fois, parlé de la belle mais pénible Mission des Esquimaux à Chesterfield Inlet : voir, par exemple, N° 200 (page 440), N° 203 (page 322), N° 204 (page 461), N° 207 (page 316), N° 208 (page 419), N° 209 (page 60), N° 213 (page 321) et N° 215 (page 134).

naires. Ce serait de l'héroïsme. Quand quelqu'un fait son possible et que ses manquements ne sont pas le résultat du mépris ou de l'indifférence, il est exempt de reproche, ce me semble. C'est ce que je me contente de prêcher.

2. *Besoins du Vicariat.* — Ce Vicariat est dans un grand besoin de missionnaires, non pas à cause de sa nombreuse population, mais parce que cette population est dispersée sur une surface peut-être double de celle de la France. En bien des endroits, il faut deux prêtres — où un seul suffirait, s'il ne fallait pas compter avec l'isolement. En d'autres places, il n'y a actuellement qu'un seul missionnaire ; mais il en faudrait deux, pour la même raison. Ainsi, le Père Egenolf est seul, à plus de 350 kilomètres de son plus proche voisin. Les Pères Guilloux, Renaud et Ducharme sont dans les mêmes conditions.

De tous côtés, les sauvages, protestants comme catholiques, sollicitent la présence du prêtre catholique. Le nouveau chemin de fer de la baie d'Hudson va occasionner la formation de centres de population blanche tout le long de la ligne — centres qui nécessiteront des missionnaires. On vient de découvrir, dans le pays, des mines d'or et de cuivre, qui attirent déjà beaucoup de monde. Il y faudra bientôt un ou deux prêtres. Et on ne peut songer à faire appel aux prêtres séculiers. Le pays est encore trop nouveau pour eux. Il n'y a que des religieux qui puissent supporter un tel genre de vie.

En face d'un si pressant besoin d'ouvriers, l'âme de l'évêque se sent parfois attristée — pour ne pas dire découragée ! « *Envoyez, Seigneur, des ouvriers à votre vigne* » : cette prière est sa seule consolation.

3. *Notre suprême désir.* — Comme je l'ai dit au début, ce Vicariat du Keewatin n'a pas été accepté par la Congrégation auprès de la Propagande. L'Administration générale a consenti seulement à y laisser les Oblats qui l'occupaient lors de sa formation. Il est vrai que notre Révme Père Supérieur Général sait, de temps en temps, se montrer charitable et généreux, en nous accordant

quelques nouveaux Pères ; mais ce n'est qu'à titre de gracieuseté.

Le désir de tous les Pères et Frères, c'est que notre Vicariat soit mis, par la Congrégation, sur le même pied que les autres Vicariats. Leur désir est aussi le mien. Je sollicite donc, en terminant, cette faveur — qui sera pour nous un puissant encouragement dans notre état de détresse.

† Ovide CHARLEBOIS, *O. M. I.*,
Vicaire des Missions.

II. — Mission de l'Ile à la Crosse [1].

Depuis dix ans, il n'a pas paru, dans les Annales, de relation sur la Mission de l'Ile-à-la-Crosse. On me dit qu'il est grand temps d'en préparer une. Je suppose qu'on a raison. Je vais donc essayer de répondre à ce désir.

Mais comme dix ans, surtout les dix derniers, sont une bien longue période pour une mémoire ordinaire, au lieu de me fier à mes souvenirs, je vais ouvrir notre Codex historicus *et le citer — à peu près tel quel.*

Les faits vont montrer que l'histoire de notre Mission, durant cette période, n'a été qu'une suite de petits progrès enchevêtrés de revers et d'épreuves. Pour plus de clarté, je séparerai le côté spirituel du côté matériel dans mon exposé de l'état de la Mission, en commençant par ce dernier.

§ I. — **Notre Situation matérielle.**

Les premières années constituèrent une ère de prospérité : nos ouailles gagnaient largement leur vie, et la Mission s'outilla — en construisant quelques bâtiments, qui lui manquaient.

(1) Voir dans les *Missions* de juin 1913 (N° 202, page 179), le précédent rapport du R. P. ROSSIGNOL sur cette Mission de l'Ile-à-la-Crosse.

En 1911, il y avait déjà 5 ans que les Sœurs avaient quitté l'Ile-à-la-Crosse et avaient transporté leur école à Beauval, à 30 milles d'ici. Nos enfants Montagnais et Cris pouvaient, tout de même, y aller comme pensionnaires, — le Gouvernement payait la pension — mais nos petits Métis en étaient exclus. Aussi voyait-on ces derniers errer dans le village, par petits groupes, en quête de jeux... ou de malices, grandissant dans la plus crasse ignorance et la plus sordide paresse. Le besoin d'une école pour eux paraissait on ne peut plus urgent : on décida donc de la leur procurer.

On se mit à l'œuvre, sans retard. Au commencement de 1912, on alla camper en pleine forêt et on y bâtit un chantier pour couper les billots nécessaires. Dans le courant de l'été de la même année, on scia ces billots, et l'on se mit en devoir de transporter les planches chez nous. En 1913, le dévoué Frère Grégoire Lapointe vint commencer la construction et, aidé de quelques ouvriers, l'acheva à peu près en 1914. Le local était prêt ; mais il demeura vide, faute d'instituteurs. Les Sœurs Grises nous promirent de venir, mais il fallait attendre... On attendit trois ans.

Nous avions une école neuve, un presbytère en bon état et une église très convenable. Que restait-il à faire ? Nous nous aperçûmes, alors, que le clocher de l'église n'était pas fini. Il se terminait comme une tour carrée, avec des créneaux tout découverts. Nous lui ajoutâmes une flèche — oh ! modeste — en rapport avec l'église. Nous venions d'achever cette réparation, quand la grande Guerre éclata.

Autour de l'Ile-à-la-Crosse comme centre, nous avons d'autres petits villages Indiens à desservir — où nous avons aussi de petites églises à construire et à entretenir. Au lac Canot, l'ancienne église tombait de vétusté. Nous la remplaçâmes par une église neuve, plus grande, toute en planches. Nous la terminions en 1915 et l'inaugurions par 90 confessions et autant de communions — nombre exact des chrétiens communiants de cet endroit. Espérons qu'elle servira longtemps de lieu de prières aux

bons Cris du lac Canot et que le bon Dieu y sera grandement honoré.

En 1916, nous remarquons que notre église, sous l'action des vents et de la pluie, commence de perdre, à l'extérieur, la couche de peinture qu'elle avait reçue à sa naissance, il y a près de vingt ans déjà ; et, pour la préserver, nous la repeignons.

En 1917, il est décidé que nous élèverons immédiatement une nouvelle église, en remplacement de l'ancienne, à la Rivière-au-Bœuf, pour les Montagnais de ce district. — Nous l'achevons en 1918.

Le 21 septembre 1917, à peu près 11 ans après le départ des Sœurs Grises d'ici pour Beauval, quatre autres Sœurs Grises, enfin, nous arrivent pour refonder leur couvent et ouvrir notre école. Qu'elles soient les bienvenues ! Et que leur dévouement profite à nos petits enfants Métis — qui ont tant besoin d'instruction, d'éducation et de bons principes. L'école s'ouvrit le 1er octobre, sous le vocable de la Sainte-Famille, avec 22 enfants, dont 4 pensionnaires. Mais le nombre des élèves augmenta rapidement et atteignit bientôt 55, dont 30 pensionnaires.

En 1918, nous construisons quelques dépendances, comme lavoir et glacière, et nous installons des bancs neufs dans l'église.

Nous croyions, à ce moment, en avoir fini, pour quelque temps, avec les constructions. C'était une erreur : nous allions être obligés de bâtir encore, — comme on le verra bientôt.

Toutes ces améliorations exigeaient de l'argent. Nous en recevions un peu, presque assez, de la générosité de nos fidèles qui, exceptionnellement, en faisaient à cette époque-là. En 1912, surtout en 1913 et 1914, — époque fabuleuse — les billets de 20, de 50 et de 100 piastres circulaient plus nombreux que ceux d'une piastre aujourd'hui. C'était le temps de la chasse aux renards vivants. On voyait alors les chasseurs rôder, par monts et par vaux, à travers bois et marécages, non plus avec le fusil mais avec la bêche sur l'épaule, pour défoncer les terriers

qu'ils découvraient, — et s'en revenir ensuite au village avec, sur le dos, un sac plein de petits renards de la grosseur d'un jeune chat, n'ayant souvent pas les yeux encore ouverts. Les spéculateurs guettaient leur retour, pour leur acheter ces innocentes victimes de leur chasse, et leur payaient des sommes folles de 50, de 100 et même 200 piastres l'unité, selon la qualité du poil qu'on leur espérait quand elles deviendraient d'âge... Il y eut des déceptions ! Tel petit renardeau, payé 100 ou 200 piastres, parce qu'on avait cru qu'il porterait pelage noir, eut la stupidité de ne produire qu'un duvet jaune ; tel autre, réellement noir ou argenté, eut la méchanceté de mourir en bas âge, avant de changer de maître... Temps fantastique, déjà lointain ; temps doré, que je ne regrette pas, — je dirai pourquoi, tout à l'heure !

Après ce temps de prospérité, bien court comme à l'ordinaire, vint celui de l'épreuve.

En 1915, le 25 décembre, le cher Père Joseph RAPET — qui, pendant 36 ans, avait dépensé ses forces à prêcher et à visiter les Montagnais surtout et qui, de ce fait, avait acquis sur eux et les autres une grande influence, bien légitime — était forcé de s'éloigner, affaibli par la maladie, pour aller prendre du repos. Son départ ébranlait quelque peu la Mission. Mais on espérait qu'il nous reviendrait bientôt, remis de ses fatigues et prêt de nouveau à courir aux appels si fréquents de ses chers Montagnais en danger de mort, comme il l'avait fait si souvent. Hélas ! les nouvelles ne furent pas bonnes. Le cher Père, bien soigné cependant auprès de Monseigneur CHARLEBOIS, notre vénéré Vicaire des Missions, dépérit lentement ; et, un peu plus d'un an après nous avoir laissés, il quitta cette terre (le 24 avril 1917). Quand cette triste nouvelle arriva à l'Ile-à-la-Crosse, tout le monde, — Métis, Cris et Montagnais — tous furent plongés dans le deuil le plus profond. La preuve de leur sincère affection pour leur ancien Père, ils la donnèrent en réclamant son corps à Monseigneur, afin de le posséder dans le cimetière de la Mission — où ils pourraient lui rendre visite et prier sur sa tombe. Ils

se cotisèrent pour payer les frais du transport ; et nous eûmes la consolation d'inhumer ainsi chez nous ce cher et vénéré Père, le 1er avril 1918, à côté des autres Oblats — le Père Prosper LÉGEARD († 1879), le Père Henri JOUAN († 1897) et le Frère Louis DUBÉ († 1872)...

Le proverbe dit qu'un malheur n'arrive jamais seul. En effet, d'autres survinrent.

L'influenza vint nous visiter, en 1918, et nous prit 85 paroissiens. Puis, en 1919 et 1920, les fièvres vinrent à la rescousse. Ramassant d'abord les blessés de l'influenza, ensuite s'attaquant à ceux que ce premier fléau avait respectés, elles abattirent une centaine de personnes — parmi les plus robustes de notre population. Ce fut la décimation par l'élite, la pire de toutes.

Les survivants continuent de lutter, revenus à la pauvreté d'autrefois, car la richesse relative d'un moment est bien passée. Peut-être ne sont-ils pas réellement plus indigents que leurs pères ; mais ils croient l'être, car ils ont ressenti de nouveaux besoins factices, engendrés par la fantaisie de la prodigalité récente — qu'ils ne peuvent plus satisfaire. Cependant, l'habitude aidant, ils commencent peu à peu à se retrouver dans leur élément naturel — je veux dire le travail âpre et continu

En dernier lieu, pour mettre le comble à tous ces malheurs, nous eûmes la visite de l'incendie. Notre couvent de la Sainte-Famille devint la proie des flammes, dans la soirée du Jeudi Saint, 1er avril 1920. Pendant que tout le monde se trouvait à l'église, aux pieds du Reposoir, la maison prit feu et fut brûlée jusqu'aux fondements. Quand on s'aperçut du désastre, il était déjà trop tard pour pouvoir entrer dans la maison ; aussi tout fut-il détruit, et une petite fille infirme, qui se trouvait au lit, périt même dans les flammes... Qu'il était triste de voir ce cher petit couvent, sous l'action du feu, se tordre et finalement s'effondrer ! En moins d'une heure, tout était fini ! Nos quatre Sœurs et leurs 30 pensionnaires trouvèrent un refuge temporaire au presbytère, pour y passer la nuit.

Le lendemain, devaient se décider les graves questions :

— Allait-on laisser tomber l'école ? Devait-on et pourrait-on la continuer ? Pourrait-on garder les Sœurs ? Fallait-il renvoyer les pensionnaires ?... Questions angoissantes pour tous — Sœurs, pensionnaires et Pères.

Sully-Prud'homme a chanté, quelque part, les trois vertus théologales — dont la plus jeune, l'espérance, après chaque épreuve et chaque réunion de conseil, s'écriait toujours, en s'adressant à ses compagnes :

— « Nos sœurs, si nous recommencions ! »

Je crois que cette fille du ciel a inspiré les sinistrés durant cette nuit tragique. Car, le lendemain, les Pères, malgré la perte — énorme pour leur Mission — que leur causait cet incendie, ont décidé de céder les deux tiers de leur maison aux Sœurs et à leurs pensionnaires, pour qu'elles continuent l'école provisoirement et, dès l'été venu, qu'elles commencent à reconstruire le couvent. Les Sœurs, qu'on ne peut distancer quand il s'agit de sacrifices, ont, elles aussi, décidé de continuer leur œuvre dans le petit coin qu'on leur offrait, bien que très à l'étroit, très à la gêne, en attendant mieux, ne regardant que le bien à faire. Et les pensionnaires, quand ils ont appris qu'ils pourraient rester, ont refoulé les larmes qui perlaient au travers de leurs paupières et ont quitté leur air triste, pour laisser éclater franchement leur joie ; et les autres élèves, les externes, ainsi que leurs parents, ont montré la même jubilation dans leur peine, en apprenant qu'on aurait l'école, quand même.

Et c'est ainsi qu'après les vacances de Pâques, à côté des ruines fumantes du couvent, sur un étayage de sacrifices divers, mais pour le plus grand bien des enfants, notre école s'est rouverte ; et elle continue d'exister.

Le malheur causé par l'incendie vient d'être réparé. Le 6 juin dernier, nous avons commencé à construire un couvent neuf ; nous avons mené rondement le travail, autant que faire se pouvait ; et, le 24 octobre enfin, nous avons eu le bonheur de voir rentrer chez elles les Sœurs, avec leurs élèves. Ce nouveau couvent mesure 70 pieds sur 36 et compte 3 étages. Il n'est pas complètement fini à l'intérieur, — les planches ont fait défaut —

mais, tel quel, il est habitable. Ainsi notre école — qui n'avait fait que tenir, sans progresser, pendant cet intérim, avec deux douzaines de pensionnaires et autant d'externes — pourra voir augmenter le nombre de ses élèves, maintenant que le local le permettra.

Malgré les revers dont je viens de parler, la Mission, en somme, n'a perdu que l'excédent de population des premières années et, en fait de maisons, elle a complété ce qui lui manquait. Voilà pour le temporel.

§ II. — **Notre État spirituel.**

J'arrive, maintenant, à ce qui me paraît plus difficile de bien exposer : l'état spirituel de la Mission. Le matériel se voit : ce sont des faits, de l'objectif à montrer. Mais le spirituel ne se voit pas : car ce sont des jugements seulement, — du subjectif, en un mot. Il est vrai qu'il y a des faits sur lesquels on peut et on doit baser ses jugements. Je vais donc tâcher d'être aussi objectif que possible, tout en faisant du subjectif.

En 1911, notre population (580 Métis, 350 Montagnais, 100 Cris, et une douzaine et demie de blancs) était comparable à celle d'une bonne paroisse ordinaire. La pratique de la religion était satisfaisante — et la moralité aussi, à quelques exceptions près. La foi était assez profonde ; mais la volonté était plus faible. Ceci indique que nous avons affaire à des indigènes, car c'est plus souvent le contraire chez les blancs.

En 1912, le *boom* de la chasse aux renards vivants nous amena une avalanche d'étrangers qui, croyant à la découverte d'un nouveau Klondyke, s'en venaient par groupes pour chasser, acheter et spéculer. Cet afflux d'éléments hétérogènes, parmi notre population simple et naïve, lui fut funeste. On dit, ordinairement, que les blancs apportent la civilisation avec eux. Mais des gens bien avertis, en cette contrée, au lieu de dire civilisation, prétendent le contraire. Et, pour moi, je n'oserais leur donner tort — à ces derniers. Toujours est-il que ce flot d'étrangers, des écumeurs pour la plupart, traça

un sillage démoralisateur dans notre troupeau à la volonté si faible. Le niveau de la morale baissa visiblement. Quand la guerre amena le fiasco de notre étrange mine d'or et que les renards n'eurent plus de valeur, la plupart de ces *indésirables* s'en allèrent ; mais quelques-uns restèrent, pour chasser ou pêcher et vivre, dans le pays, à la manière des Indiens. Ils continuent à contrebalancer nos efforts pour faire rentrer l'ordre parmi nos gens ; et nos progrès en sont d'autant plus lents. Cependant, peu à peu, — à force d'instructions, de démonstrations, d'avertissements et de sanctions — nous avons endigué l'exubérance du fléau et cicatrisé plusieurs plaies béantes.

La boisson — qui faisait aussi des ravages intermittents, autrefois, mais que les blancs en quesfion firent abonder, pour un temps, chez nous — a été définitivement arrêtée, en 1915, par une loi provinciale. La minime contrebande, qui continue à se frayer de temps à autre un passage jusqu'à nous, ne cause aucun dommage sérieux.

Pour instruire notre monde et l'immuniser contre le mal, — outre le service ordinaire de l'église avec prédication, catéchisme, etc. — nous donnons, tous les étés, en guise de retraite, une semaine d'instructions, matin et soir, à toute la population. Sa Grandeur Mgr CHARLEBOIS, dans ses visites pastorales, a fait ce travail pour nous cinq fois en onze ans, en prêchant cette mission à tous nos fidèles réunis. Les six années où Monseigneur n'est pas venu, nous avons fait la chose nous-mêmes ; et, pour mieux réussir, au lieu de réunir tous nos gens ici, nous avons consenti à quadrupler notre ouvrage et à prêcher quatre missions pour une, en allant le faire chez eux, à chaque groupe séparé, — au lac Canot, à la Rivière au Bœuf et au Chagona — après l'avoir fait à l'Ile-à-la-Crosse.

En 1918, sur l'invitation de notre vénéré Évêque, nous fîmes la Consécration des Familles au Sacré-Cœur. Cette cérémonie, répétée dans chaque maison et dans chacune de nos cinq églises, fit une grande impression. La plupart de nos chrétiens gardent, depuis ce temps-là,

les promesses qu'ils firent alors, à haute voix, d'être la chose du Sacré-Cœur, hommes et femmes, avec leur famille et leur maison. Depuis lors, également, la dévotion des premiers Vendredis surtout s'est intensifiée ; nous avons eu, plusieurs fois, au delà de 100 confessions et communions, ces jours-là. Presque tous, dans un rayon de 50 milles, ont fait les neuf premiers Vendredis, et plusieurs les ont fait deux ou trois fois. J'espère que le Sacré-Cœur les bénira davantage, maintenant, et les gardera bons chrétiens, jusqu'au bout ; car ils ont eu du mérite à ne pas manquer certains mois, au printemps et à l'automne, et ils ont certainement fait preuve de courage comme aussi de réelle piété.

Nous voyageons souvent, en hiver comme en été, non pour le plaisir, en amateurs ou en touristes, mais pour le bien spirituel des âmes dont nous avons la charge. Tantôt ce sont les malades qui nous appellent pour leur donner les derniers secours de la Religion ; tantôt nous nous mettons en route pour aller visiter des groupes éloignés de chrétiens, qui ne peuvent venir que très rarement à l'église, et leur permettre ainsi de faire leurs dévotions et voir à ce qu'ils ne se négligent pas dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux.

Dans tous ces voyages, — en canot, en été, et en traîneau à chiens, en hiver — ce sont nos chrétiens qui nous véhiculent gratuitement. Nous n'avons qu'à leur faire savoir quand nous voulons partir, et ils viennent nous prendre, — de même qu'ils nous ramènent à la Mission, quand nous avons fini notre ministère chez eux. C'est le regretté Père Rapet surtout qui leur avait enseigné à conduire ainsi, gratuitement et sans hésiter, le Père Missionnaire, quand il devait voyager parmi eux et pour eux.

Tout bien considéré, je crois que notre population est aussi religieuse qu'elle l'était autrefois. Il y a, peut-être, quelques individus qui paraissent plus mauvais, — brebis galeuses, gangrenées de luxure et d'indifférence — ils sont seulement moins hypocrites. Par contre, beaucoup paraissent aussi bons et sont plus éclairés.

La foi est profonde parmi nos braves gens ; tous veulent bien mourir et désirent aller au ciel. Leur charité se montre et brille principalement dans les voyages très longs, très pénibles et très fréquents qu'ils font, absolument *gratis pro Deo*, pour procurer les secours du ministère du Père à leurs malades en danger de mort. Je suis certain qu'on ne trouverait pareil dévouement chez aucune peuplade soi-disant civilisée. De même, ils font aussi dire des Messes pour le repos de l'âme de leurs parents et voisins décédés — bien plus que ne le comportent leurs moyens, diraient encore les blancs, même les meilleurs.

Aussi je n'hésite pas à attribuer à cette charité et à leur foi la grâce qu'ils obtiennent, presque tous, d'être assistés par le prêtre et de recevoir les derniers Sacrements avant de mourir, malgré les distances incroyables où ils se trouvent éparpillés loin de la Mission, — parfois, au delà de 100 et 200 milles.

§ III. — **Notre petite Communauté.**

Pour terminer, car il ne faut pas abuser du papier, je présenterai le personnel de la Mission.

En 1911, deux Pères et un Frère formaient notre Communauté : Les PP. Marius Rossignol et Joseph Rapet avec le Frère Jean Pouliquen, notre dévoué *factotum.*

Le R. P. Rapet ayant laissé la Mission le 26 décembre 1915, sa succession fut prise par le R. P. Louis Moraud, qui arriva ici le 22 novembre 1916 et s'y dépense, depuis lors, à corps perdu.

Temporairement, notre petite Communauté a été augmentée deux fois. Le Frère Grégoire Lapointe, venu à notre secours pour bâtir notre premier couvent, demeura avec nous depuis le 13 mars 1913 jusqu'au 16 juillet 1914. Ensuite, le Frère Nicolas Klinkenberg est arrivé, le 10 juillet dernier, pour nous aider à construire notre nouveau couvent. Il nous laissera, pour porter à

une autre Mission le secours de ses bras vigoureux et actifs, en mars 1922.

Et dernièrement, le 22 octobre, le R. P. Laurent LeGoff, âgé de 82 ans, — qui avait passé autrefois 11 ans à la Mission Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la-Crosse, et qui l'avait quittée depuis 40 ans — vient d'y arriver pour la revoir et y consacrer ses derniers labeurs. Ce vénérable Missionnaire, malgré son grand âge, chante encore la Messe, prêche et édifie tout le monde, — tout en faisant bénéficier ses frères de sa magnifique expérience. Puisse le Bon Dieu nous le conserver longtemps !

Et voilà le tableau, très imparfait et très pâle, de l'histoire et de l'état de la Mission Saint-Jean-Baptiste à l'Ile-à-la-Crosse, depuis 1911 jusqu'à la fin de 1921.

Marius Rossignol, *O. M. I.*

III. — La Mission du Portage La Loche [1].

§ I. — Objet du Rapport.

Monseigneur et bien-aimé Père. — Votre Grandeur me demande un rapport, pour nos Annales, sur la Mission de la Visitation. Le désir d'un père équivaut à un ordre ; j'obéis donc, en toute simplicité de cœur. D'ailleurs, mes souvenirs ne datent que d'hier ; ils ne seront pas longs à écrire. Puissent-ils servir à l'édification des lecteurs et faire connaître les œuvres de notre chère Famille, même celles des avant-postes — moins glorieuses, peut-être, mais non moins utiles ni moins méritoires que les autres !

(1) Ce rapport, daté du 7 novembre 1921, a été adressé à S. G. Mgr Ovide Charlebois, Évêque de Bérénice et Vicaire Apostolique du Keewatin, par le R. P. Jean Ducharme, Directeur de la Résidence du Portage La Loche, via Ile-à-la-Crosse (Sask.).

Pour aider à l'intelligence de ces quelques lignes, il sera, je crois, utile de faire connaître, d'abord, la Mission et les gens dont il y sera question.

La Visitation est une Mission du nord de la Saskatchewan, visitée, dès 1845, par M. Thibault, prêtre séculier de Saint-Boniface, puis évangélisée par la plupart des « anciens » Oblats, Évêques ou prêtres, du Nord-Ouest, passant par le grand Portage du lac La Loche à la rivière Eau-Claire — route unique des voyageurs, dans le temps.

Dès l'établissement des Oblats à l'Ile-à-la-Crosse, le Portage en fut une dépendance, — jusqu'en 1890, date où le Rév. Père Jean Pénard reçut son obédience pour la Visitation. Ce ne fut qu'en 1895, cependant, qu'il put venir s'établir ici, comme premier Directeur résidant. Depuis, il y a été le seul missionnaire, moins un intervalle de quatre ans, jusqu'en 1917 — date où Votre Grandeur l'appela à prendre la direction de l'École indienne de Beauval et me donna, « à la franc-maçon », mon obédience comme Directeur de la Mission. Je m'explique : Vous vous rappelez qu'ayant à développer des pellicules photographiques, on se mit dans la cave, faute de chambre obscure, — et c'est là que vous m'annonçâtes le changement ! Je crois, cependant, que le « vieux Charlot » eut vent de la chose ; car il ne ménagea pas les épreuves au petit Missionnaire.

La population du Portage La Loche est toute formée de Métis canadiens-français. Ceci peut surprendre, à première vue ; car on ne parle jamais que des « Montagnais » du Portage La Loche. En fait, un seul homme est Montagnais ; les autres, bien que ne parlant que le montagnais, à quelques exceptions près, sont descendants de Canadiens, coureurs de bois, mariés à des Montagnaises. Ils ont pris les mœurs indiennes, — preuve de l'influence de la femme, chez tous les peuples, dans la formation des hommes.

Le Métis montagnais est sans volonté ; le mot volonté manque même en sa langue. Ceci explique, je crois, le manque absolu de vocations religieuses, chez ce peuple

— qui, évangélisé depuis plus de 75 ans, n'a pourtant fourni aucun sujet à l'Église.

Une autre conséquence de ce manque de volonté, c'est la paresse. Le Montagnais ne connaît que deux sortes de travaux dignes de lui : la chasse et la pêche. Mais il est aussi grand parleur, donc grand *blagueur ;* de plus, rien n'échappe à son observation, et la raillerie est le thème ordinaire de ses discours. Il a de l'intelligence et de la bonté ; et il est communiste, — reste de la vie commune et nomade d'autrefois — et, comme tout bon communiste, il oublie vite le bienfait rendu, jamais celui qu'il rend.

§ II. — **Matériel et Moral.**

A. *La Mission au point de vue matériel.* — Pour parler de l'état matériel de la Mission, il est bon de dire, une fois pour toutes, que le Missionnaire doit connaître et exercer toutes sortes de métiers. Car, même à prix d'argent, on ne pourrait trouver ici la main-d'œuvre nécessaire pour les différents travaux. Ainsi, le Missionnaire est, selon ses aptitudes, menuisier, peintre, forgeron, cuisinier, scieur-de-long, linger, cultivateur, musicien, maître d'école... et que sais-je encore ? Quand je dis Missionnaire, j'entends l'Oblat — Père ou Frère convers. Ah ! celui-ci, comme il est peu connu et sa sainte vocation peu appréciée ! Pourtant, si l'on savait ! Si l'on savait les mérites immenses qu'il gagne, tous les jours, et la joie dans son travail, non rétribué ici-bas mais qui accumule les trésors pour l'autre vie, — si l'on savait les services qu'il rend aux Missions, dont il est, très souvent, le pourvoyeur infatigable, — si l'on savait la joie, dès ici-bas, qui inonde son âme, nourrie, tous les jours, du « Pain des forts », — si l'on savait cela et bien d'autres choses, que la plume ne saurait rendre : nos vénérés Évêques-Missionnaires n'auraient pas à toujours redire le cri angoissé du Sauveur : « Les ouvriers sont peu nombreux !... »

Quand j'arrivai ici, en 1916, j'eus pour compagnon un religieux dévoué qui, après avoir servi le missionnaire pendant près de 20 ans, comme Frère convers, reçut de Votre Grandeur l'onction sacerdotale et fut envoyé au poste héroïque de Chesterfield Inlet ; il évangélise, aujourd'hui, les Montagnais et les Esquimaux du lac Caribou. Je parle du Rév. Père Paul Pioget.

Quand ce dernier compagnon partit, Votre Grandeur m'envoya un autre Frère, non moins dévoué, le Rév. Frère Léonidas Dumaine — qui, sans bruit, accomplit sa besogne de *factotum*, à la grande édification de tous.

Malgré le dévouement du premier, la maison des Pères était, à mon arrivée, inachevée, faute de bois. Je dus donc prendre la hache et le rabot ; et je terminai l'intérieur de notre habitation.

L'église, elle, était dans un état lamentable ; et le Père Pénard a dû en remettre la reconstruction, à cause de la pauvreté de la Mission et de la dureté des temps — doublées par la « grande Guerre », qui a arrêté tant de travaux, dans le monde entier. Après trois ans de démarches et d'efforts, je n'ai réussi qu'à lever le carré d'une nouvelle église de 70×30×15 pieds... J'avais espéré pousser les travaux, cet été ; mais l'incendie du couvent de l'Ile-à-la-Crosse a tout arrêté. J'ai dû céder planches, bardeaux de fer, ouvrier, et... j'attends l'été prochain. Pour les besoins de cette église, je me suis fait mendiant. Par lettres ou par l'intermédiaire de bienfaiteurs, parmi lesquels Votre Grandeur occupe le premier rang, j'ai recueilli des aumônes qui m'ont permis d'acheter le toit, les portes et les fenêtres, sans endetter la Mission ; mais que de choses manquent encore ! Si un lecteur bienveillant désirait contribuer à l'édification d'une « maison de la prière » en pays de mission, Votre Grandeur voudra bien lui indiquer les moyens de le faire utilement...

Pour la subsistance du Missionnaire, j'ai trouvé animaux, champs de pommes de terre, jardinet, etc... : l'essentiel de la vie, quoi ! Là encore, je n'ai cru mieux faire que de marcher sur les traces de mon prédécesseur.

Ainsi la Mission possède quatre animaux, deux champs cultivés, — il y a 100 sacs de pommes de terre en cave, — des prairies à foin qui s'agrandissent chaque année, aux dépens des saules qui bordent les rivières et les lacs, auprès de la Mission. Une autre source de revenus pour nous, c'est la chasse et la pêche. Il y a près de la Mission des petits lacs, qui servent de viviers pendant l'été. Quand la viande ou le poisson font défaut, le Père prend son fusil ; et, si la « Guigne » n'est pas du voyage, il rapporte des canards pour agrémenter le menu — pendant une semaine, parfois. La provision épuisée, on recommence ; et, à l'automne, on y va même en grand, afin de faire provision pour l'hiver. Il vient un temps où les canards sont trop gras pour s'envoler ; et, alors, on les chasse à son aise, même sans être un « Nemrod ». En automne encore, le Missionnaire tend des pièges ; et il n'est pas le plus malchanceux, comme en font foi les « traites », tirées sur les Compagnies de fourrures, que Votre Grandeur reçoit, périodiquement, pour être portées au crédit de la Mission.

Enfin, un grand changement est en train de s'opérer dans nos parages, par l'ouverture d'une voie ferrée, passant à 60 milles, à peu près, d'ici. Le transport des marchandises — qui venaient, autrefois, de *Big-River*, à 300 milles de distance — est beaucoup simplifié ; de plus, il y a espoir, dans un avenir rapproché, de voir s'établir, chez nous, un service postal, lequel ne s'arrête, aujourd'hui, qu'à 150 milles de la Mission ! C'est ainsi que, printemps et automne, le Missionnaire reste, quatre ou cinq mois, sans nouvelles de l'extérieur ; non que les menues nouvelles l'intéressent outre mesure, mais il y a la famille, naturelle et religieuse, et il y a le pays, auxquels on tient par toutes les fibres de son cœur.

Mais si ce progrès matériel est appréciable, je n'oserais en dire autant au point de vue moral ; car cette voie nouvelle va déverser dans le Nord des gens de tout acabit, dont l'influence ne peut manquer d'être néfaste sur nos Indiens — qui ne prennent, en général, que les défauts des blancs, sans en prendre les qualités.

B. *La Mission au point de vue moral.* — Quand je devins Directeur de la Mission, en 1917, j'eus à succéder à un Missionnaire qui avait, depuis près de 30 ans, dépensé sa vie à l'évangélisation du même peuple, — s'étant fait tout à tous, connaissant à fond la langue et les mœurs montagnaises, psychologue et théologien averti, auteur d'écrits précieux, en la même langue, couvrant à peu près toute la doctrine chrétienne, et même d'une grammaire qui serait précieuse, si elle était imprimée et mise entre les mains de ceux qui ont à apprendre cette langue. C'est dire que je prenais une lourde succession.

Malgré les exemples et les leçons de ce bon Père, pendant l'hiver 1916-1917, ayant à terminer mes études théologiques et bégayant à peine le montagnais, une réaction devait se produire ; et elle ne fut pas lente à venir.

C'est alors que je trouvai en vous... « le père, gardien fidèle et actif, au cœur débordant de charité, dont l'absolu dévouement embrasse toute la Mission, âmes et biens, qui se réjouit des succès de ses enfants, compatit à leurs peines, qui favorise et seconde les efforts et les entreprises légitimes, qui fait siens tous les intérêts de ses subordonnés ».

Je dois aussi un merci reconnaissant à mon Supérieur de district et à mon guide dans la vie de Missionnaire, qui ne m'ont pas ménagé les bons conseils, dont j'avais tant besoin, ni leur sympathie, très précieuse au petit « Sauvageon » — qui, seul, à 150 milles du plus proche voisin, reste jusqu'à quatre ou cinq mois sans voir un confrère à qui se confesser ou demander un conseil dans ses difficultés.

Comprenant mon incapacité de mener à bien l'œuvre à moi confiée, je pensai qu'il serait bon de remettre les intérêts spirituels des âmes entre des mains sûres ; et le Père Pénard, entrant dans mes vues, composa un acte de consécration au Sacré-Cœur, qui devenait le vrai Supérieur de la Mission, dont je me trouvais très honoré d'être le petit vicaire. Cette consécration fut faite le 19 août 1917 et est renouvelée tous les premiers

Vendredis du mois, ainsi qu'aux principales fêtes. Cet acte posé, en attendant mieux, je tâchai de maintenir les œuvres existantes, — et elles étaient nombreuses, car n'ont-elles pas fait dire à Votre Grandeur, dans sa brochure, *Les débuts d'un Évêque-Missionnaire*, que « la Visitation est la perle des Missions du Nord » ?

Parmi ces œuvres, je me permettrai de signaler les suivantes :

a) La confession et la communion fréquentes, piliers de tout édifice spirituel, étaient et sont encore en honneur, chez nous. Étant donné le petit nombre de gens vivant près de l'église, les statistiques parlent éloquemment : — Confessions, 6.000 à peu près par an ; communions, 12.000 à 13.000 ; et ceci, sur une population de 500 communiants à peine. Je n'ai jamais dit la Messe dans une église vide, bien que, parfois, comme au temps de la pêche d'automne, il y ait bien peu de monde chez soi. Les enfants, au moins ceux qui vivent à portée du Père, apprennent, très jeunes, le chemin de la sainte Table.

b) C'est que nous catéchisons, tous les dimanches et fêtes, — et pour tous, petits et grands, selon l'enseignement de Pie X, de vénérée mémoire.

c) De plus, j'ai repris une œuvre, qui existait autrefois : je veux parler de l'école. Dans les saisons où les gens laissent femmes et enfants près de la Mission, — c'est-à-dire, de novembre à juin — je deviens maître d'école. Le matin, une heure de catéchisme et, le soir, classe d'écriture syllabique, calcul et même classe de chant — et c'est la plus aimée, car le Montagnais aime le chant et l'apprend facilement. Quand pourrais-je dire aux lecteurs de nos Annales que nous avons enfin une école ? Ce ne serait pas sans besoin ; car, contrairement à ce qui arrive dans la plupart des Missions, la population du Portage La Loche accuse une augmentation constante.

d) A côté du catéchisme et de l'école, il y a la grande mission de l'été. Quand la chasse du printemps est finie, les gens s'amènent ; et les tentes se dressent et se groupent, par campements distincts, autour de l'église, —

excepté les gens trop pressés, comme partout, d'ailleurs — et la mission s'ouvre. De ceux qui y assistent, plusieurs s'imposent des sacrifices que bien des blancs ne s'imposeraient pas : voyages — avec femmes et enfants, armes et bagages — à des distances de plus d'une semaine de marche, et, en plus, la perspective du pénible retour (avec jeûne), au moins les jours de gros vents, et ils sont nombreux sur notre lac. Des familles passent un jour entier sans manger ; d'autres n'ont qu'un poisson pour tout un jour. Or, les exercices sont longs et fréquents, comme le prouvera le règlement suivant :

Ordre de la Mission :

A. M., 7 heures. — Sainte Messe ; Sermon pour tous.
11 heures. — Catéchisme pour les enfants, jusqu'à midi.
P. M., 2 heures. — Sermon, par catégories (hommes, femmes, jeunes gens).
5 heures. — Sermon pour tous ; Chapelet, Prière, Bénédiction du T. S. Sacrement.
10 heures. — Couvre-feu.

Ce dernier point est très important. Tous les soirs, à 10 heures, la cloche sonne ; après quoi, personne n'a le droit de sortir ou d'aller en visite. Il y a des gardiens, nommés officiellement ; et il faut voir avec quel zèle ils s'acquittent de leur grave fonction ! Ceci nous évite bien des désordres.

Le catéchisme, pendant la mission, porte sur la partie de la Religion qui a été expliquée pendant l'année, — v. g., Église, Sacrements, etc. — Le tout est vu en 5 ans. Or, chaque enfant doit passer, avec succès, un examen sur ces 5 parties de la doctrine, pour être libéré de l'obligation d'assister au catéchisme des enfants, pendant la mission. Le Missionnaire, lui, en récolte un surcroît de travail ; mais, quand, comme cette année, il peut enregistrer 650 confessions et 2.500 communions, il n'a pas lieu de regretter ses peines. C'est une semence de vie divine qui ne peut pas périr tout entière.

Après la mission, il y a un triduum, préparatoire à la première Communion des enfants. J'ai eu, parfois,

jusqu'à 30 premiers communiants ; et votre délégué, en 1920, confirma 75 enfants. Selon votre désir, Monseigneur, nos gens reçoivent tous, à la fin de chaque mission, des

e) Scapulaires du Sacré-Cœur et de Notre-Dame du Mont-Carmel.

f) Enfin, l'Apostolat de la Prière fonctionne, depuis son établissement (en 1913). Il est seulement regrettable que les bulletins mensuels arrivent un mois en retard, de sorte que l'on ne peut s'unir aux autres membres, dans cette grande croisade de pénitence et de prière. On se sert de cette Association pour implanter parmi nos gens la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Une dizaine de familles ont déjà fait l'Intronisation ; et je me rappelle un jeune père de famille, qui, à l'extrémité, pendant la grande épidémie d'influenza, me fit venir chez lui la nuit. Je lui rappelai la promesse du Sacré-Cœur à ceux qui honorent son image ; il consentit à se consacrer avec sa famille, et, sur-le-champ, je prononçai l'acte en son nom. Le lendemain, il était beaucoup mieux. Malheureusement, sa femme tomba malade, à son tour. Mais elle se remet, aujourd'hui, et l'aîné de ses fils vit avec les Pères — qui lui font la classe, dans l'espoir de pouvoir, un jour, donner un prêtre de leur race aux Montagnais.

A ces œuvres j'ai ajouté les mois de Marie et des Morts ; et la prière et chemin de Croix, durant ce Carême...

Je viens de vous montrer, Monseigneur, le beau côté de la médaille. Il y a aussi le revers ; je vous l'ai même déjà laissé entrevoir. Je crois qu'il est bon de le découvrir, lui aussi, afin de dissiper un préjugé, né de l'expression « Nos bons Sauvages », pour que l'on ne soit plus porté à regarder comme secondaire ce qui est principal — savoir, la prière et le sacrifice, pour la sanctification et la persévérance des Indiens dans le bien. Ceux qui désirent avoir une idée juste des Indiens, n'ont qu'à lire ce qu'en a dit Mgr Grandin, de vénérée mémoire ; et qu'ils ne croient pas qu'il exagère.

Les défauts du Montagnais, outre ceux déjà mentionnés, tous greffés sur le manque de volonté, sont :

a) La passion du jeu. Le Montagnais ne jouera jamais aux cartes, par exemple, sans enjeu ; ses allumettes y passeront, puis son tabac, sa pipe, son couteau, son mouchoir, son casque, son argent, s'il en a, et enfin, comme s'il perdait tout contrôle sur ses actes, pièges, fusils, fourrures, — et cela, en une ou deux nuits. Puis il vient pleurer sa faute, quitte à recommencer à la première occasion. Inutile d'en dire les conséquences : misère dans la famille, dettes énormes, inimitiés, mauvais exemple, etc.

b) Pour la danse, c'est plus grave. Que les garçons fassent une sauterie, seuls, ça passe ; mais les femmes veulent en être. D'où bals nocturnes, avec mélange des sexes ; d'où aussi rendez-vous, ménages désunis, etc. La danse, dangereuse parmi les blancs, l'est doublement pour des hommes sans volonté comme le sont les Montagnais — chez qui l'occasion est, en fait, toujours prochaine.

c) Enfin, la mauvaise conduite — fruit de la danse, du jeu, du sans-gêne, de la paresse, etc. — est plus apparente et, par suite, plus funeste, sinon plus générale, que parmi les blancs.

Vous savez, Monseigneur, que ces maux redoublèrent, quand je devins Directeur de la Visitation. Il y a des causes évidentes à tout cela. Outre mon inexpérience et mon manque d'autorité, défauts communs à tous les jeunes, il y eut alors une année d'abondance, qui fut fatale à plusieurs. Ceci peut paraître paradoxal ; mais c'est un fait. En 1919, le prix des fourrures accusa une hausse extraordinaire ; et, dès ce jour, le jeu fut en honneur — et les dettes aussi. La bonne chère et les bals suivirent la hausse générale.

A cause de ces désordres, j'ai souffert dans mon âme de prêtre ; et, parce que j'ai souffert, j'aime ma Mission et mes Montagnais.

Aujourd'hui, je possède de nouveau mon Supérieur ; et je demande au ciel de le guérir complètement, afin qu'il puisse reprendre ses travaux en langue monta-

gnaise et m'aider à regagner le terrain perdu, — car je compte sur son ascendant moral sur nos gens, à cet effet. De plus, grâce à sa présence ici, je pourrai facilement voyager, l'hiver, et jouir de la vie commune, en petit, le reste du temps.

§ III. — Menus Faits divers.

Il ne me reste plus à noter, Monseigneur, que des faits divers :

a) D'abord, votre visite pastorale, en 1917, durant laquelle s'effectuèrent les changements mentionnés plus haut.

b) Départ et ordination du Père Pioget. Après de nombreuses démarches auprès des Congrégations romaines, l'ordination du Rév. Frère Pioget fut décidée ; et, le 28 avril, il me quitta pour LePas. De résidence au Portage depuis 9 ans, il emporta les regrets du Missionnaire et des Montagnais — dont il possédait la langue, depuis longtemps. Il partit bravement pour le Pôle Nord. Car vous savez, Monseigneur, que le missionnaire Oblat regarde comme une faveur ce que, dans la civilisation, on regarde comme une disgrâce : pour nous, plus le poste est périlleux et pauvre, plus aussi il est désiré. Et j'en sais plus d'un qui a désiré et désire encore cet avancement vers le Nord !

c) Visite du Père Pénard et du Frère Martin Lajeunesse, en 1918. Parti en 1917, le Père Pénard revient l'été suivant, pour donner la mission ; il est accompagné du Frère Lajeunesse — scolastique alors, aujourd'hui prêtre et Directeur de l'École indienne de Beauval. Inutile de dire ma joie, après être resté seul depuis plus de deux mois, de revoir mon ancien Supérieur et un condisciple du collège et du scolasticat.

d) Arrivée du Frère Dumaine. En juillet, Votre Grandeur m'envoyait un autre compagnon, dans la personne du Frère Dumaine — qui, malgré une santé qui laisse à désirer, rend encore à la Mission des services que seul le Bon Dieu peut et saura récompenser.

e) Dois-je noter que ce compagnon, un jour, s'égara ? On en rit aujourd'hui ; mais je sais quelqu'un qui ne riait pas alors. Parti avec un jeune homme, pendant mon absence, pour visiter les pièges à renards, à une dizaine de milles de la Mission, il poursuivit et finit par tuer un caribou — qui l'avait amené loin de son chemin. De là, il veut « couper au plus court », s'égare, et marche, marche, sans jamais arriver au chemin. Le soir, à mon retour, je trouve la maison vide. A la nuit, voyant que mes chasseurs ne rentrent pas, j'envoie un messager au bout d'un petit lac, où ils ont dû laisser leurs chiens. Ceux-ci sont bien là ; mais de Frère, point. Ils ont tué un orignal ou un caribou, me dis-je ; cependant, je ne dormis pas bien, cette nuit-là. Le lendemain, je pars à leur recherche. Arrivé aux chiens, rien encore. Je continue jusqu'à leur dernier foyer. Là se trouvent la hache, les vivres, etc. Plus de doute, ils sont perdus ! Si, du moins, ils n'étaient pas trop loin ! Je gravis le coteau que longe le chemin. Là, à 20 pas, leur trace toute fraîche. Comment ne se sont-ils pas reconnus ? J'appelle ; rien... Je tire du fusil ; rien... Le vent m'est contraire. Je pars sur leur trace, criant, appelant. Bientôt, la trace tourne, tourne, et d'autres pistes croisent les premières ; puis voici l'endroit où, fatigués, ils se sont assis. Et je crie, et je tire jusqu'à ma dernière cartouche. Enfin, j'entends un coup de carabine. Ils sont là tout près. J'y cours à la raquette, dans la neige et la mousse des « muskegs ». Juste quand le soleil va disparaître à l'horizon, je trouve mes deux lurons, assis, près d'un foyer à moitié éteint, — déjà rassérénés, car ils ont, eux, entendu mes coups de fusil. Leur premier mot fut : « Avez-vous de quoi manger ?... » Ils avaient erré, sans vivres, sans raquettes, sans couverture, sans hache, et couché à la belle étoile, par une nuit assez froide et neigeuse... De là je les ramenai au chemin ; et nous rentrâmes, tard dans la nuit, — eux se promettant bien, mais un peu tard, de ne plus « piquer au plus court » !

f) Pour oublier cet incident, nous eûmes, au Jour de

l'An 1919, de belles étrennes. Ce fut, Monseigneur, votre visite. Jamais la Mission du Portage n'avait eu pareil honneur — ni les Missionnaires pareil bonheur...

g) Mais, toute joie se paie ici-bas : peu après votre départ, s'abattit sur la Mission l'influenza.

« Ils ne mouraient pas tous,
Mais tous étaient frappés. »

J'en fus, et des premiers. Ensuite, je pus courir de tous côtés, au premier appel des mourants. Pendant ces jours de deuil, la protection du Sacré-Cœur fut visible. Il n'y eut que 10 décès d'adultes — dont deux seulement, frappés, en pleine jeunesse, par la seule influenza ; ils n'étaient pas consacrés au Sacré-Cœur. Je tiens, Monseigneur, à noter ces faits, bien qu'en retard, afin de les ajouter à la liste, déjà longue, des bienfaits de ce divin Cœur à l'égard des hommes, et inspirer confiance à ceux qui doutent encore de sa bonté.

h) Année d'anniversaires. L'année 1920 en fut une d'anniversaires pour la Mission de la Visitation. Aucune fête, cependant, ne vint les commémorer ; seul, le Missionnaire les consigna au *Codex historicus.*

1° 75e anniversaire de la première visite du Missionnaire catholique ;

2° 30e anniversaire de l'établissement de la Mission, indépendante de celle de l'Ile-à-la-Crosse ;

3° 25e anniversaire de l'établissement de la Mission comme résidence de la Congrégation.

La Mission est donc à un tournant de son histoire — et non le plus facile, comme le prouve ce que j'en ai déjà dit.

i) Levage d'une nouvelle église. Pendant l'été de 1920, tout en donnant la mission, j'eus à diriger les travaux de levage d'une grande église — levage exécuté par les Montagnais, en deux jours. Depuis, les choses en sont là, comme je l'ai déjà dit.

j) Enfin, XXe Chapitre général de la Congrégation, tenu à Rome. On a été presque un an, ici, avant d'avoir

des nouvelles positives de ces importantes assises. La Circulaire de notre R^{me} Père Général vint alors nous mettre au courant des travaux acccomplis et nous réconforter — nous surtout, membres épars dans le Grand Nord. Merci de nous avoir redit que nous sommes bien de la Famille, en mission par vœu, et merci de la bénédiction du Souverain Pontife ! Avec cela, peu importe l'éloignement de la Famille, l'isolement, la langue maternelle abandonnée pour un dialecte étranger. La parole du Père de Famille restera gravée dans nos cœurs ; et, sous le regard de notre Mère Immaculée, nous continierons à défricher ce coin perdu du grand champ des âmes.

Un dernier mot, Monseigneur, pour remercier ici, publiquement, tous les bienfaiteurs de la Mission de la Visitation, dont les prières, plus d'une fois, m'ont fait du bien. Merci à Votre Grandeur, d'abord, et ensuite à nos chers Frères scolastiques d'Ottawa et d'Edmonton, en particulier, qui veulent bien encore se rappeler leur petit « Sauvageon » et l'aider de leurs aumônes et de leurs prières, en attendant de venir lui prêter main-forte.

Je suis, Monseigneur, de Votre Grandeur l'enfant soumis et respectueux.

Jean DUCHARME, *O. M. I.*

Mgr Grouard, O. M. I.

Nous nous permettons — à l'occasion de ses noces de diamant sacerdotales (3 mai 1922) — d'offrir au vénérable Vicaire Apostolique de l'Athabaska, avec nos respectueux hommages, nos meilleurs vœux de bonne santé.

Nous demandons à DIEU de garder, de longues années encore, à son œuvre d'évangélisation, cet intrépide pionnier des Missions du Nord-Ouest canadien.

Né à Sablé (diocèse du Mans), le 2 février 1840, Mgr GROUARD fut ordonné prêtre, à Boucherville (Canada), le 3 mai 1862. Ajoutons qu'il est Évêque titulaire d'Ibora et Vicaire Apostolique de l'Athabaska depuis le 18 octobre 1890.

ÉCHOS DE ROME

I. — Lettre Apostolique « Ex hac Principis Apostolorum »[1].

A Vicariatu apostolico Natalensi separatur pars territorii ad meridiem vertens, in eaque erigitur Vicariatus apostolicus de Mariannhill, descriptis sedulo confiniis.

BENEDICTUS PP. XV : *Ad perpetuam rei memoriam.* — Ex hac Principis Apostolorum cathedra, tanquam e sublimi specula, in omnes, vel longo terrarum marisque spatis dissitas, catholici orbis regiones, oculos mentis Nostræ convertimus, et, quæ rei sacræ procurationi melius gerendæ faciant longinquis illis in plagis, ea sollicito studio decerne maturamus.

Jamvero, cum opportunum visum sit consilium, ut in ea Africæ meridionalis regione ubi actualis Vicariatus apostolicus Natalensis exstitit, quo uberiores valeant proferri fructus in evangelizandis præsertim aborigenis, ab eodem Natalensi Vicariatu nimis amplo certa quædam territorii pars sejungatur in separatum novum Vicariatum apostolicum erigenda, Nos, omnibus rei momentis attente perpensis cum VV. FF. NN. S. R. E. Cardinalibus negotiis Propagandæ Fidei præpositis, hæc quæ infrascripta sunt statuenda censuimus.

Nimirum a Vicariatu apostolico Natalensi, apostolica Nostra auctoritate, præsentium vi, separamus eam territorii plagam quæ ad meridiem vertit, ubi jamdiu

(1) Cfr. *Acta Apostolicæ Sedis*, 2 Novembris 1921, vol. XIII, N° 13, p. 491 ; — voir également plus loin, dans nos *Nouvelles de Partout* (page 149), la Lettre pastorale de Mgr Henri DELALLE sur *La Division du Vicariat de Natal.*

missionarii a monasterio de Mariannhill adlaboraverunt, in eaque plaga sic separata novum apostolicum *Vicariatum de Mariannhill* appellandum constituimus.

Novus autem hic Vicariatus sequentibus confiniis, e marino littore Basutoland versus, a Natalensi Vicariatu separetur. Scilicet districtus de Durban, prope mare, Natalensi Vicariatui relinquatur ; proximi vero districtus de Richmond ea pars novo Vicariatui tribuatur quæ est as meridiem fluminis Umlaas ; inde a puncto, ubi dictum flumen Umlaas primas scaturigines habet, limes per lineam rectam procedat ad confinia districtus de Pietermaritzburg ; exinde vero meridionalia confinia ejusdem districtus de Pietermaritzburg ac postea confinia septentrionalia districtus de Impendechle utrumque Vicariatum dividant. Tandem fines extremi ad meridiem spectantes a flumine Kei (*Kei River*) constituantur, ita ut tota illa pars provinciæ de Capo, quæ Kaffraria dicitur, novo Vicariatui adjungatur. Præterea novo Vicariatui pertinebit statio de Mariannhill intra fines Vicariatus Natalensis, in qua domus princeps exsistit Congregationis missionariæ Mariannhillensis.

Porro statuimus, eadem Nostra apostolica auctoritate, ut novus hic Vicariatus apostolicus de Mariannhill curis committatur Religiosorum missionariorum enunciatæ Mariannhillensis Congregationis.

Decernentes præsentas litteras Nostras firmas, valides et efficaces semper exstare ac permanere, suosque plenos atque integros effectus sortiri atque obtinere, illisque ad quos pertinent sive pertinere poterunt nunc et in posterum plenissime suffragari, sicque rite judicandum esse ac definiendum, irritumque ex nunc et inane fieri, si quidquam secus super his, a quovis, auctoritate qualibet, scienter sive ignoranter, attentari contigerit. Non obstantibus contrariis quibuscumque.

Datum Romae, apud sanctum Petrum, sub anulo Piscatoris, die x septembris MCMXXI, Pontificatus Nostri anno octavo.

P. Card. GASPARRI, *a Secretis Status.*

II. — Lettre Circulaire du Révérendissime Supérieur Général [1].

La série des grandes Visites canoniques, interrompues par la prolongation de la guerre, a pu se rouvrir, l'an dernier, par la Visite des Provinces du Canada, du Manitoba et de l'Alberta-Saskatchewan, pour laquelle nous avons délégué le R. P. Servule Dozois, notre premier Assistant général.

Commencée en juin dernier, elle est aujourd'hui terminée ; et nous attendons le retour du R. P. Visiteur.

Cette année, nous prendrons à notre tour la charge d'une Visite canonique ; et nous comptons nous embarquer dans cette intention, le 31 mars prochain, à Southampton, pour le Sud de l'Afrique.

Veuillez nous accompagner de vos prières : nous n'avons rien plus à cœur, en cette occurrence, que de mener à bonne fin les opérations de la Visite pour le bien de nos chers Fils les Missionnaires d'Afrique, Pères et Frères, pour l'honneur de notre Famille très aimée, pour la gloire de notre Mère du Ciel et pour celle de son Divin Fils, *pro majore sanctissimi et tremendissimi Nominis* Dei *gloria.*

Appuyé sur votre affection filiale et vos prières, nous espérons pouvoir répondre aux désirs, si souvent exprimés, de nos vénérés Vicaires des Missions et réaliser, pendant ces quelques mois, tous les avantages spirituels qu'attendent de la Visite les religieux Oblats qui se dévouent, en Afrique, avec un zèle et une abnégation admirables.

Ne prévoyant pas qu'il nous soit possible de rentrer à Rome avant les derniers mois de l'année, nous désignons comme Vicaire général le R. P. Servule Dozois — qui s'est dévoué dans ces mêmes fonctions, plusieurs fois déjà ; et nous vous prions de vous adresser à lui pour toutes les affaires ordinaires.

---

(1) *Circulaire* N° 129 (1er mars 1922).

* * *

En ce moment même où nous vous écrivons ces lignes, nous sommes encore sous l'impression de la grandiose cérémonie du couronnement de Sa Sainteté Pie XI, à laquelle nous venons d'assister.

En nous courbant, pour la première fois, sous la main bénissante du nouveau Pape et en lui faisant hommage de notre soumission, nous avions la pensée et l'intention portées vers chacun d'entre vous, exprimant au Pontife l'obéissance et l'amour de toute la Congrégation et recevant sa bénédiction pour tous — Pères, Frères, Novices, Postulants et Junioristes.

C'est presque un lieu commun de parler de la bonté du Pape. Et, pourtant, comme cette bonté est frappante en Sa Sainteté Pie XI ! Tout ému qu'il était par le torrent d'acclamations qui venaient assaillir la sedia, davantage peut-être par la somme de gloire et d'honneurs qui faisaient de l'humble savant de 1918 le Vicaire de Jésus-Christ, son visage reflétait une tendresse profonde pour son peuple. Nous disons *reflétait ;* car c'était comme une lumière intérieure qui éclairait ses traits et dominait toutes ses impressions.

Nous n'attendrons pas les preuves de cette bonté pour donner au Pape notre affection et notre obéissance effectives. Nos traditions de plus d'un siècle nous en font un devoir ; et l'esprit qu'on nous a inculqué nous rend ce devoir extrêmement facile et doux.

Les professeurs dans leurs chaires de Théologie, de Philosophie, d'Histoire, d'Écriture Sainte et de Droit Canon, les Maîtres des Novices et Supérieurs de nos Scolasticats et Juniorats, en Lecture spirituelle, garderont l'habitude de ne laisser échapper aucune occasion de raviver l'attachement au Pape, d'en fournir des raisons solides et d'en renouveler les manifestations. Il faut que les nôtres, dès leur arrivée dans la Famille, apprennent à tourner leurs yeux et leur cœur vers la Chaire de Pierre.

Nos Missionnaires, dans leurs prédications, s'étudie-

ront plus que jamais à former, dans les fidèles, des catholiques romains, dévoués au Souverain Pontife — et capables de le défendre, quand on méconnaît ou comprend mal son action.

Tous, dans leurs conversations, auront à cœur de donner aux prêtres et aux laïques l'exemple et, au besoin, la leçon d'un dévouement sans restriction et d'une vénération absolue à la personne du Pape, quel que soit son nom.

Enfin, nous prierons pour la fécondité du règne de Pie XI, pour l'exaltation de la sainte Église et l'accroissement de son autorité dans le monde. C'est une coutume, parmi nous, de choisir l'oraison *pro Papa*, chaque fois qu'il y a, de par la Rubrique, oraison *ad libitum*. Nous osons espérer que cette coutume se maintient partout et qu'elle fera, de plus en plus, partie de nos chères traditions. De plus, dans nos prières quotidiennes, à midi et le soir, nous faisons mention du Saint-Père. Chacun voudra y ajouter sa part filiale de prières, afin de participer au mouvement de piété qui, au ciel et sur la terre, unit l'Église triomphante et l'Église militante pour faire profiter le Vicaire de Jésus-Christ des supplications de toutes les âmes chrétiennes : *Tu illum adjuva.*

* * *

La pensée de S. S. Pie XI ne peut déjà nous faire oublier le Pontife si prématurément enlevé à notre affection : Benoit XV.

Nous, Oblats de Marie Immaculée, nous ne pouvons pas ne pas nous rappeler ses bontés pour notre Famille, lors du Centenaire, en 1916, et au moment du Chapitre de 1920, son accueil paternel; ses encouragements, l'intérêt qu'il nous a toujours témoigné, la prédilection qu'il montrait pour nos œuvres. Comme catholiques, nous ne pouvons pas fermer les yeux au spectacle du rayonnement universel de l'Église, durant son trop court pontificat, au prestige dont il a su l'entourer, ni au zèle infatigable qu'il a déployé pour la Propagation de la Foi Il a été,

pour ainsi dire, le Pape des Missions : qui, plus que nous, a le devoir de s'en souvenir et de prier pour le repos de ce grand bienfaiteur ?

* * *

La dernière fois que nous avons eu le bonheur de voir Benoit XV, c'était le 24 décembre dernier, lors de la présentation des vœux du Sacré-Collège.

Vous avez tous lu, dans les périodiques, le texte du discours prononcé par le Saint-Père en cette circonstance.

Nous tenons à souligner le passage où il est question du 3e Centenaire de l'institution de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Les Oblats de Marie Immaculée doivent s'associer partout aux fêtes commémoratives de ce grand événement, qui a tant contribué à l'œuvre de l'évangélisation du monde. Leur nom complet n'est-il pas *Missionnaires* Oblats de Marie Immaculée ? N'ont-ils pas pris eux-mêmes une part très active et fort large aux travaux de la propagation de la Foi, durant le premier siècle de leur existence ? N'ont-ils pas été, presque dès la première heure, investis de la confiance de cette Sacrée Congrégation et envoyés par elle en Amérique, en Afrique et à Ceylan ? Ne se sont-ils pas dépensés, sous sa direction et sous son influence ?

Ce sera donc aussi leur fête, et il convient qu'ils la célèbrent avec les fidèles dont ils ont la charge.

Nous voyons là une occasion de plus de promouvoir dans les paroisses les Associations en faveur de la propagation de la Foi et de former le peuple chrétien à ce qu'on appelle très justement aujourd'hui « l'esprit missionnaire ». Benoit XV ne disait-il pas, le 24 décembre 1921 :

— « Cet esprit peut et doit se manifester, non seulement « en ceux qui sont appelés par Dieu à porter la lumière « de l'Évangile aux peuples qui sont encore assis dans « les ténèbres de l'ignorance et dans l'ombre de la mort, « mais encore en ceux qui doivent — et tous les chrétiens « y sont tenus — avoir à cœur le sort du prochain. Elle « est donc bien juste et bien naturelle, l'espérance que

« les pasteurs sacrés, les curés et les prédicateurs de
« la divine parole fassent connaître aux fidèles les multiples façons dont ils peuvent remplir le précepte divin : « *Mandavit unicuique de proximo suo.* »

Après tout, les centenaires ne sont pas tellement des fêtes proprement dites que des occasions d'inculquer aux âmes les principes relatifs à ces anniversaires et leurs applications pratiques, suivant la diversité des époques. Les nôtres s'en souviendront, aussi bien en Europe et dans les paroisses régulièrement constituées que dans les pays de Missions.

* * *

Il me reste une dernière communication à vous faire.

En vertu d'un Indult de la Sacrée Congrégation des Rites, en date du 21 juin 1920, nous sommes autorisés à vous donner la faculté de bénir et d'imposer le Scapulaire du Cœur Immaculé de Marie.

Nous considérons cette nouvelle faveur comme une grâce et une indication.

C'est une grâce, émanée du Cœur même de notre tendre Mère, qui nous manifeste, une fois de plus, son amour et sa confiance.

C'est une indication très nette : nous sommes invités, par un concours de circonstances où il nous plaît de voir la main de la Providence, à prêcher davantage l'Immaculée. Nous ne devrions, désormais, donner aucune Mission, aucune Retraite, sans propager, à côté du Scapulaire du Sacré-Cœur de Jésus, celui du Cœur Immaculé de Marie. Raison de plus, encore, pour mettre tous nos travaux sous la protection de cette bonne Mère et Patronne de nos œuvres. Quelques-uns des nôtres ne terminent jamais un sermon sans avoir parlé de Marie : ils s'en sont faits les apôtres et, pour ainsi dire, les chevaliers servants. Nous ne pouvons mieux faire que les féliciter, les encourager et les proposer en exemple. Ce pouvoir nouveau nous fournira une occasion et un stimulant de plus pour marcher dans cette voie.

Le Scapulaire du Cœur Immaculé de Marie, encore

peu connu, va l'être tous les jours davantage : c'est pour nous un honneur d'avoir été conviés à contribuer à sa diffusion, et nous aurions été attristés à bon droit, si ce mouvement s'était produit en dehors de nous. Vous n'êtes pas sans avoir perçu des indices d'une activité de plus en plus grandissante en faveur de la dévotion au Saint Cœur de MARIE. Le courant gagnera du fait de l'existence de ce Scapulaire, et nous aurons nous-mêmes un moyen de plus de nous y associer.

Pour que tous les nôtres soient pratiquement engagés dans cette propagation le plus tôt possible, nous donnons, par les présentes, à tous les prêtres Oblats, dès leur ordination sacerdotale, s'ils sont au Scolasticat, et dès leur première oblation, s'ils entrent chez nous après leur sacerdoce, le pouvoir de bénir et d'imposer le Scapulaire du Cœur Immaculé de MARIE.

Ce scapulaire est fait de deux morceaux de laine blanche, attachés par un double lacet de toile blanche. La partie antérieure porte le Cœur Immaculé de MARIE, peint, brodé ou imprimé sur un carré de toile ou de laine ; de l'ouverture, placée au-dessus du Cœur, s'échappe un lis entouré de flammes ; un glaive transperce obliquement le Cœur de part en part et de haut en bas, entrant à droite et sortant à gauche. On ajoute souvent une guirlande de roses entourant le Cœur, mais cet ornement n'est pas requis.

Le morceau postérieur peut ne rien porter ; on y met parfois le monogramme de MARIE : AM.

Concédé aux Fils du Cœur Immaculé de MARIE, le 11 mai 1877, ce scapulaire a reçu les Indulgences accordées à l'Archiconfrérie du Cœur Immaculé de MARIE, dite de Notre-Dame des Victoires, — plus un certain nombre d'autres, le 11 décembre 1907. La liste en est jointe à la présente circulaire, ainsi que la formule d'imposition (1).

(1) La faculté de bénir et d'imposer ce scapulaire nous a été concédée en échange de celle de bénir et d'imposer le scapulaire du Sacré-Cœur, demandée par les Fils du Cœur immaculé de MARIE, qui comptent propager les deux scapulaires à la fois.

Recevez, nos bien chers Pères et Frères, avec notre paternelle bénédiction, l'assurance de nos sentiments les plus dévoués en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

† Augustin Dontenwill, *O. M. I.*,
Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur général O. M. I.

* * *

Formula benedictionis et impositionis Scapularis Immaculati Cordis B. V. Mariæ.

Sacerdos, superpelliceo et stola coloris albi indutus, uni vel pluribus fidelibus Scapulare excepturis, dicit :

℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini.
℟. Qui fecit cœlum et terram.
℣. Dominus vobiscum.
℟. Et cum spiritu tuo.

Oremus

Deus, cujus verbo sanctificantur omnia, benedictionem tuam effunde super habitum istum (*vel* habitus istos), et præsta, ut qui eo (*vel* eis), secundum legem et voluntatem tuam, cum gratiarum actione usus fuerit (*vel* usi fuerint), per invocationem Sanctissimi Nominis tui, corporis sanitatem et animæ tutelam, te auctore, percipiat (*vel* percipiant). Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Deinde, aspergit aqua benedicta Scapulare, et singulis petentibus illud imponit, dicens :

Accipe, frater (*vel* soror), hunc habitum benedictum, precans Sanctissimam Virginem, ut ejus meritis illum perferas sine macula, teque ab omni adversitate defendat, et ad vitam perducat æternam. Amen.

Recitetur postea Antiphona B. V. Mariæ *tempori conveniens, cum proprio versu et oratione.*

INDULGENTIAE

I. *Indulgentiæ plenariæ.* Sunt sequentes :

1° Die impositionis Scapularis.

2° In festo Purissimi Cordis B. M. V.

3° In festo Circumcisionis D. N. J. C.

4° In festis Purificationis, Annuntiationis, Nativitatis, Præsentationis, Visitationis, Assumptionis, Immaculatæ Conceptionis, et in utroque festo VII Dolorum B. M. V.

5° In festis S. Joseph Sponsi, S. Joannis Bapt. et S. Joannis Ev., S. Augustini, S. Mariæ Magd. necnon Conversionis S. Pauli Ap.

6° Die anniversario sui baptismi, pro iis qui pie Salutationem Angelicam pro conversione peccatorum singulis diebus recitare consueverint.

7° Bis in mense, duobus nempe cujuslibet mensis diebus, uniuscujusque arbitrio eligendis ; dummodo, singulis præfatis diebus, dicti fideles, confessi ac S. Synaxi refecti, aliquam ecclesiam vel publicum oratorium visitent, ibique ad mentem S. Pontificis orent.

8° Tandem, in mortis articulo, dummodo iidem fideles, uti supra dispositi, vel saltem contriti, SS. Jesu Nomen ore, si potuerint, sin minus corde, devote invocaverint.

II. *Indulgentiæ stationum Urbis*, prout in Missali Romano recensentur, si cæteris piis operibus positis, iidem Christifideles quamcumque ecclesiam vel publicum sacellum inviserint (1).

III. *Indulgentiæ partiales*, ut infra :

1° Septem annorum totidemque quadragenarum, in cæteris festis D. N. J. C. et B. M. V. ab universa Ecclesia celebratis.

2° Quinque annorum totidemque quadragenarum, si comitati fuerint SS. Eucharistiæ Sacramentum cum ad infirmos defertur, et pro ipsis oraverint.

3° Sexaginta dierum pro quocumque opere pietatis vel caritatis.

N. B. — Omnes præfatæ indulgentiæ, excepta tamen plenaria in articulo mortis lucranda, fidelibus defunctis sunt applicabiles.

III. — Statuts de l'Association de Marie Immaculée [2].

I. But. — 1° Seconder le ministère des Oblats de Marie Immaculée, en priant pour leurs œuvres, principalement pour leurs prédications et leurs missions, et en recourant pour cela, de préférence, à l'intercession de Marie Immaculée.

2° Favoriser leur recrutement, en suscitant et soutenant les vocations.

II. Esprit. — L'Association tend 1° à venir en aide aux âmes les plus abandonnées, — objet de l'apos-

(1) Quatuor plenariæ, nempe in Nativitate Domini post tertiam Missam, Feria V in Cœna Domini, in Pascha Resurrectionis et in Ascensione Domini ; præter innumeras partiales.

(2) Voir *Missions*, N° 211, page 141 : *Consociatio Mariæ Immaculatæ*, Modifications et Réapprobation.

tolat des Oblats de MARIE Immaculée, — surtout par la prière, qui est un si puissant instrument de salut ;

2° à secourir les diverses œuvres de vocations des Oblats ;

a) par la prière ;

b) par l'action, en faisant connaître les organes et les œuvres des Oblats et en suscitant des vocations ;

c) par l'aumône en faveur des maisons de recrutement (Juniorats, Noviciats et Scolasticats).

Les prières seront faites, surtout, par l'intercession de MARIE Immaculée, dont les Associés auront à cœur de promouvoir le culte :

1. pour les missionnaires Oblats eux-mêmes,
2. pour leurs travaux et prédications auprès de la population blanche (missions, retraites, etc.),
3. pour leurs missions indigènes d'Afrique, d'Asie et d'Amérique,
4. pour toutes leurs autres œuvres,
5. pour les pécheurs de toutes sortes, soumis à leur action apostolique, particulièrement pour ceux d'entre eux qui se trouvent en danger de mort,
6. pour la prospérité des missions de recrutement, la formation et la persévérance des Junioristes, Novices et Scolastiques.

III. OBLIGATIONS (auxquelles sont attachées des Indulgences). — Les Associés doivent :

1° Réciter chaque jour, pour le moins, une de ces deux prières, — ou trois *Ave Maria*, ou le *Tota pulchra es*, — selon les intentions de l'Association, détaillées plus haut ;

2° Faire une aumône annuelle en faveur des vocations.

IV. FÊTES. — Les Associés célébreront, tous les ans, les deux fêtes suivantes :

1° L'Immaculée Conception de MARIE (8 décembre), fête principale ;

2° Notre-Dame de Miséricorde (11 mai), fête secondaire.

Ils sont invités à faire la sainte Communion ces deux jours, ainsi que chaque premier samedi du mois, aux intentions de l'Association.

V. Organisation. — Le Centre de l'Association est fixé à Rome, résidence du Révérendissime Père Supérieur Général. Celui-ci pourra permettre la fondation d'un centre particulier dans chaque Province de la Congrégation, — et même de plusieurs centres, si des raisons spéciales semblent l'exiger. Chaque centre particulier pourra publier un ou plusieurs organes ou revues.

Les personnes qui accepteront de propager l'Association, seront nommées Zélateurs ou Zélatrices. Leur fonction sera de recruter les membres de l'Œuvre (une Indulgence spéciale est attachée à cet acte de zèle), de faire connaître les organes de l'Association, de réunir et de transmettre aux centres respectifs les communications des Associés.

VI. Avantages. — Outre le mérite de coopérer à la formation des Missionnaires et à la conversion des âmes les plus abandonnées, les Associés ont part, généralement, aux prières et aux bonnes œuvres de tous les Oblats et, spécialement, aux prières que ceux-ci font tous les jours pour leurs bienfaiteurs.

Enfin, ils peuvent gagner les Indulgences suivantes :

1° Indulgences plénières, aux conditions ordinaires :

a) le jour de l'inscription dans l'Association,

b) le premier vendredi de chaque mois,

c) aux fêtes suivantes : — Pentecôte, Nativité, Immaculée Conception, Purification, Annonciation et Assomption de la Sainte Vierge, et Notre-Dame de Miséricorde (11 mai) ; fête et solennité de Saint Joseph ; fête des apôtres Saints Pierre et Paul ;

2° Indulgences partielles :

a) 300 jours, une fois le jour, pour tout acte de charité fait en faveur des jeunes Missionnaires ;

b) 300 jours, chaque fois qu'un Associé fait inscrire dans l'Association un membre nouveau.

NOUVELLES DE PARTOUT

I. — Le Centenaire du Miracle de Bordeaux.

Le dimanche 12 février dernier, jour de la Septuagésime, les Sœurs de la Sainte-Famille célébraient le centenaire du miracle eucharistique qui se produisit, à Bordeaux, le 3 février 1822, jour de la Septuagésime, dans le modeste sanctuaire de la maison où venait d'être fondée cette Congrégation.

A Versailles, chez les Sœurs de l'Espérance, comme dans toutes les maisons de leur Congrégation, en France et à l'étranger, un triduum de prières avait précédé la solennité, qui devait rappeler l'anniversaire de l'apparition de Notre-Seigneur.

Pendant ces trois jours, dans la ravissante et pieuse chapelle de ces religieuses, décorée avec un goût exquis, une assistance d'élite vint écouter les substantielles instructions qui furent données : le jeudi, par M. le chanoine Caron, sur l'amour de Notre-Seigneur, — le vendredi, par M. l'abbé Collin, vicaire à la cathédrale, sur la sainte Eucharistie, idéal et modèle de l'action de grâces à rendre à Dieu, — le samedi, par M. le chanoine Robert, professeur au grand Séminaire, sur la vie intérieure de l'âme, s'appliquant à faire croître en elle la vie du Sauveur.

Le dimanche, la Messe fut dite par M. le Vicaire général Millot. Après l'évangile, dans un trop court *fervorino*, il attira la pieuse attention de ses auditeurs sur le geste expressif de Notre-Seigneur — qui, apparaissant sur l'autel, avait sa main gauche sur sa poitrine pour montrer son Cœur et étendait la droite pour bénir.

Le soir, à l'issue des vêpres, présidées par M. le chanoine Boutin, le nouveau curé de la cathédrale, M. le chanoine Desmarets, prit la parole. Il montra que, si cette apparition de Notre-Seigneur avait été un trésor de grâces pour la Congrégation naissante de la Sainte-Famille, elle avait été aussi un trésor de bénédictions pour le développement de cette Association.

En 1820, au sortir de la tourmente révolutionnaire, la France était comme désemparée : les principes chrétiens étaient méconnus ou violemment attaqués, l'instruction religieuse presque universellement abandonnée, les classes ouvrières souffraient de profondes misères physiques et morales, et les classes élevées de la société étaient indifférentes, quand elles n'étaient pas hostiles.

C'est à cette époque qu'un jeune prêtre de Bordeaux, l'abbé Bienvenu Noailles (plus connu, dans la suite, sous le nom de *Bon Père*, à cause de son excessive charité), vicaire de la paroisse Sainte-Eulalie, songea à former dans cette ville la Congrégation de la Sainte-Famille. « Elle devait être une association dans laquelle tous les membres qui en feraient partie auraient les cœurs et les yeux fixés sur la maison de Nazareth. »

Quelques pieuses jeunes filles furent les premières postulantes et bientôt les premières religieuses qui se présentèrent à l'abbé Noailles, désireuses de le seconder dans ses pieuses intentions. Le modeste logis où elles se réunirent prit le nom de Notre-Dame de Lorette, afin que les adhérentes n'oubliassent jamais le but principal de l'Association : honorer et imiter la Sainte Famille de Nazareth. Leur devise fut : Dieu seul... En même temps, l'abbé Noailles ouvrait un asile pour recueillir les pauvres orphelines.

Les débuts de la Congrégation naissante furent très pénibles. Mais ces épreuves ne firent qu'affermir l'ardent esprit de foi et les espérances du pieux Fondateur, — quand « un événement extraordinaire lui apporta bientôt la preuve incontestable de la bénédiction de Dieu, précieux gage d'un long et prospère avenir ».

Le dimanche de la Septuagésime, 3 février 1822, dans

la petite chapelle de Lorette, les vêpres terminées, le Très Saint Sacrement venait d'être exposé. « Après le premier encensement, la chapelle sembla tout éclairée d'une lumière éblouissante et des gerbes étincelantes s'élevèrent de chaque côté de l'ostensoir. Les saintes espèces disparurent aussitôt et, à leur place, se montrèrent le buste et la tête de Notre-Seigneur comme un portrait en miniature. »

Son visage très blanc, avec des cheveux blonds et bouclés, représentait celui d'un jeune homme d'une trentaine d'années. Il était incomparablement beau, lumineux et entouré d'une auréole resplendissante, mais vivant et animé.

« D'abord, le divin Maître demeura encadré par le cercle de l'ostensoir subitement agrandi ; mais, ensuite, il dépassa ces limites trop restreintes, quoique élargies sensiblement.

« De temps en temps, il s'inclinait à droite et à gauche ou se penchait en avant, surtout du côté de la supérieure. Sa main gauche reposait sur son Cœur et la droite s'étendait pour bénir. Sur le buste, on voyait une écharpe rouge avec, sur chaque épaule, un diamant d'un éclat sans pareil. »

« Cette description très fidèle est faite d'après les dépositions concordantes écrites par les témoins oculaires (au nombre de 13) et recueillies pour être soumises au jugement de l'Archevêque de Bordeaux. »

Comme pour confirmer la véracité et l'authenticité de ce prodige, Mgr d'Aviau, par une ordonnance du 15 janvier 1823, et renouvelée deux ans plus tard, autorisait les religieuses de Lorette à avoir l'exposition et la bénédiction du Très Saint Sacrement dans leur chapelle, le dimanche de la Septuagésime, « en mémoire de la faveur reçue ce jour-là de notre divin Sauveur, dans la première maison de l'Institut. »

Ce fait miraculeux était comme l'approbation divine des projets de l'abbé Noailles. Aussi, de nouvelles et nombreuses recrues ne tardèrent pas à venir se ranger sous les règles que suivaient déjà les premières religieuses

de Lorette. C'est à partir de ce jour que commença l'essor prodigieux pris par la Sainte-Famille.

L'œuvre des orphelines — dont nous avons parlé plus haut — fut le point de départ des fondations de l'abbé Noailles. C'est dans la chapelle des orphelines que Notre-Seigneur daigna apparaître et qu'il y a donné sa solennelle et féconde bénédiction. Les religieuses, qu'on appelait Sœurs de Saint-Joseph, et qui dirigeaient cet orphelinat, furent encore chargées dans la suite d'établir des maisons de persévérance, des asiles pour protéger les jeunes ouvrières.

Peu après, les Sœurs ou Dames de Lorette eurent la mission de créer des pensionnats pour les jeunes filles du monde avec lesquelles elles gardaient d'utiles et pieuses relations, en les réunissant en Congrégation de la Sainte-Famille.

En 1829, fut fondée une nouvelle branche, sous le nom de Sœurs de l'Immaculée-Conception. Elle avait pour but, non seulement d'ouvrir des écoles dans les villes et dans les campagnes, mais aussi de secourir à domicile les malheureux abandonnés et d'assister les malades. A la mort du saint Fondateur (1861), elles avaient 120 établissements, — avec salles d'asile, classes, ouvroirs, fourneaux économiques, lingerie pour les pauvres ou les malades indigents, patronages, etc.

Leur maison de la rue de Milan, à Paris, compte aujourd'hui plus de 300 enfants, et de nombreux miséreux sont chaque jour secourus par cette hospitalière communauté.

En 1836, à la demande pressante du nouvel Archevêque de Bordeaux, le cardinal de Cheverus, l'abbé Noailles consent à entreprendre une autre œuvre, plus spécialement destinée à visiter et à soigner les malades. A ces religieuses qui en furent chargées, le bon Père donna le nom, si doux pour ceux qui souffrent, de Sœurs de l'Espérance. Heureuses de se dévouer au soulagement des pauvres, de procurer les soins que leur état réclamait, ces Sœurs, pour obéir aux désirs formellement exprimés par le pieux cardinal, devaient aussi, et plus particu-

lièrement, exercer leur charitable ministère auprès des malades dans les classes aisées : ministère d'autant plus difficile et délicat qu'à cette époque ces familles étaient plutôt sceptiques et hostiles à la Religion. Mais leur patience et leur inlassable dévouement devaient peu à peu leur gagner la confiance de ceux qu'elles soignaient et leur ménager de consolants retours à Dieu.

Nous ne saurions passer sous silence l'œuvre des Sœurs de Sainte-Marthe. Tout en appartenant à la famille religieuse de Nazareth, elles se souviennent qu'elles ont aussi de fidèles amitiés à Béthanie. Ces Sœurs (comme les Sœurs converses dans certains Ordres religieux) sont occupées à des travaux d'intérieur, d'ordre inférieur, dans les maisons où l'obéissance les envoie. Pour être moins éclatant aux yeux du monde, leur labeur obscur et dévoué n'en est que plus méritoire devant Dieu...

« Cette association de la Sainte-Famille est une agrégation de plusieurs Congrégations ayant chacune leur législation spéciale, leurs œuvres particulières, leur but précis, leur vie indépendante et leur costume distinct. Mais elles sont liées par la charité et par l'observance de quelques règles communes à toutes ; de plus, elles s'entr'aident réciproquement, mettant au service des unes des autres, quand les circonstances l'exigent, leur influence et même leur personnel. »

En 1861, le P. Noailles voulut assurer d'une manière durable la direction spirituelle de sa Famille religieuse. Sur les conseils du pieux Archevêque de Paris, le cardinal Guibert, il la confia à la Congrégation fondée en 1816 par Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, et dont il faisait lui-même partie, et qui porte le nom de Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée.

Peu de temps après, le bon Père mourait. Pendant sa vie, il avait pu « établir 224 maisons de son Institut, comptant près de 2.000 religieuses et 25.000 associées, sorte de Tiers-Ordre de la Sainte-Famille, recruté dans la foule des fidèles désireux de l'aider dans son apostolat et de participer à ses faveurs spirituelles ».

Aujourd'hui, les diverses branches de la Sainte-Fa-

mille ont de nombreuses maisons en France, en Italie, en Espagne, en Belgique, en Angleterre, au Canada, au Brésil, — sans compter de très florissants établissements à Ceylan et dans l'Afrique australe.

Nous avons voulu, par cette rapide esquisse, attirer l'attention sur cette Congrégation de la Sainte-Famille, sur les œuvres qu'elle a créées, les buts qu'elle a poursuivis avec une ardeur confiante et réalisés avec succès. Pour conclure, nous pouvons dire en toute vérité que le « bon Père », le Fondateur de ces utiles associations, dès les premières années du XIXe siècle, a eu l'initiative d'une foule d'œuvres similaires, charitables et sociales, que, par la suite, d'autres Congrégations religieuses se sont appliquées à imiter et à développer, pour le plus grand bien des classes populaires et pour la plus grande gloire de Dieu ; et « ce sera l'éternel honneur du P. Noailles d'avoir été choisi pour entrer en part de collaboration avec Notre-Seigneur dans la fondation d'un Institut dont les origines divines, depuis le miracle du 3 février 1822, éclatent à tous les yeux ».

Chanoine POIVET, *Aumônier.*

II. — Coup d'Œil sur notre Province Belge [1].

Une Société religieuse est une véritable famille.

Quand, sous le regard satisfait et caressant du bon DIEU, des enfants sont venus, en grand nombre, prendre place au foyer familial, l'heure ne tarde pas à sonner où quelques-uns d'entre eux doivent aller bâtir ailleurs un toit qui les abritera — eux et ceux qui partageront leur existence

Lorsque, sous les bénédictions d'en haut, une Société

(1) Voir *Missions*, N° 209, pp. 50-53 (*Province de Belgique*, 1914 à 1918), et N° 212, pp. 262-268 (*Rapport du R. P. Provincial de Belgique*).

religieuse est devenue florissante au point que des sujets se pressent en foule dans l'enceinte de ses communautés, l'instant est arrivé où elle doit penser à construire, pour ses enfants, des demeures nouvelles sous de nouveaux cieux.

C'est à cette loi de l'essaimage qu'obéirent successivement, à travers les siècles, les Jésuites et les Dominicains qui ont l'Espagne pour pays d'origine, les Frères Mineurs dont le berceau fut placé, par la Providence, en Italie, les Messieurs de la Mission et les Frères des Écoles chrétiennes qui eurent un Français pour Fondateur, tous les Ordres, d'hommes ou de femmes, qui, parce que très prospères sur le sol où ils avaient vu le jour, se virent dans la nécessité de passer, pour porter leur dévouement ailleurs, les frontières de leur propre pays.

Cela, grâces en soient rendues à Dieu, se vérifia également pour notre Famille religieuse.

A un moment donné, nos Maisons de France furent dans un tel état de prospérité, que nos Supérieurs majeurs se virent contraints — heureuse contrainte ! — d'aller demander à plusieurs contrées, notamment à la Belgique, et l'hospitalité et la permission de les faire bénéficier du zèle apostolique d'un certain nombre de leurs sujets.

C'est par Liège, et exactement en 1891, que les Missionnaires Oblats commencèrent la série des fondations qu'ils devaient faire en Belgique. Nous dirons, plus tard, l'accueil particulièrement sympathique que le clergé et les fidèles firent à cette phalange de missionnaires qui, resplendissants de jeunesse, venaient se fixer sur les bords de la Meuse pour y terminer le cycle de leurs études ecclésiastiques.

Après Liège ce furent, successivement, Waereghem, Nieuwenhove, Dinant, Bruxelles, La Panne, Namur, Zulte, qui nous ouvrirent leurs portes :

Waereghem, le berceau où seraient éduqués, instruits, entourés de soins délicats, les Benjamins de la Famille ;

Nieuwenhove, le sanctuaire où les Novices se forme-

raient à la pratique des vertus propres au prêtre, au religieux, au missionnaire ;

Dinant, port tranquille où s'abriteraient nos Confrères expulsés de France ;

Bruxelles, Thabor au sommet duquel rayonnerait le Sacré-Cœur de Jésus, Roi et centre de tous les cœurs et salut de la Belgique ;

La Panne et *Namur*, deux Cénacles d'où partiraient, après s'être retrempés dans le recueillement et la prière, les prédicateurs de la bonne Nouvelle ;

Zulte, terre promise où couleraient le lait et le miel, — disons mieux, qui produirait tout ce dont ont besoin, pour grandir, les élèves de l'École apostolique, — et où viendraient se reposer ceux des nôtres à qui la maladie ou les fatigues de l'apostolat imposeraient un repos prolongé.

Avant même que ces diverses maisons fussent solidement assises, le Supérieur Général de la Congrégation estima qu'il était opportun de les grouper sous une direction unique, de leur donner une administration spéciale, d'en former la *Province de Belgique.*

Ce dessein réalisé, ce fut, dans nos rangs, un élan nouveau et magnifique pour la gloire de Dieu et le bien des âmes et, dans nos Œuvres, un mouvement intense de progrès.

De tous côtés les jeunes gens affluaient dans nos maisons de formation ; de divers points du Royaume on faisait appel, pour la prédication, au ministère de nos Pères.

1914 nous trouvait en pleine prospérité, lorsque, en juillet de cette année, éclata, terrifiante comme un coup de foudre, la guerre, l'horrible guerre qui, durant quatre années, fit passer la Belgique, l'Europe, le monde entier, par une épreuve telle que l'humanité n'en a jamais enregistré de pareille dans ses Annales.

Cette guerre éprouva affreusement notre Province de Belgique.

Nous sommes en novembre 1918.

Zulte n'est plus qu'un amas de ruines ; Waereghem a

reçu quantité d'obus, qui lui ont fait aux flancs des blessures profondes ; Nieuwenhove a été sérieusement endommagé ; Dinant a failli être anéanti par le feu et par les bombes d'avion ; Namur a eu ses murailles éventrées par les projectiles ; si Liège n'a pas trop souffert des attaques, c'est à la Providence qu'elle le doit ; et, si La Panne a échappé à la destruction, c'est uniquement par miracle.

Pour renouveler ces toitures démolies, redresser ces murs branlants, boucher ces brêches énormes, reniveler ces jardins bouleversés, refaire ces propriétés saccagées, que de peines il faudra se donner, que de démarches à faire, que d'obstacles à surmonter !

Et ces horreurs d'ordre matériel étaient peu en comparaison des dommages que la guerre nous avait causés dans notre personnel.

Nos Junioristes ont été tous arrachés par l'ouragan du nid très doux qui les abritait, et plusieurs sont tombés au champ d'honneur ;

Nos Novices ont été soudain enlevés au cloître pour être jetés dans les camps où leur âme n'a plus trouvé l'aliment spirituel dont elle avait besoin ;

Nos élèves de philosophie et de théologie ont passé de leurs salles d'études sur les champs de bataille, où leur santé s'est étiolée, quand la mort n'a pas voulu d'eux ;

Nos Pères ont, à titre d'Aumôniers ou de Brancardiers, héroïquement servi leur patrie sous les plis du drapeau national ; mais combien qui, parmi eux, nous sont revenus à l'état de grands mutilés ou de soldats anémiés pour de longues années !

Mais, chez tous ceux d'entre nous qui avaient survécu à l'horrible catastrophe, le courage était très intense. Avec cela, — et Dieu aidant — tous les rêves possibles de relèvement et de progrès étaient permis.

Aussi, dès que l'armistice eut été signé, nous nous mîmes tous à l'œuvre avec vaillance.

A Waereghem, architectes, entrepreneurs, ouvriers furent talonnés avec une persévérance telle que, en

septembre 1919, l'École apostolique était prête à recevoir un nombre considérable d'élèves ;

A Namur, nos Pères se sont transférés de leur demeure meurtrie et devenue trop étroite, située rue Mazy, dans une maison plus spacieuse et mieux aérée, sise Avenue des Acacias, et c'est de là qu'ils rayonnent dans tout le diocèse pour jeter dans les âmes la semence de la parole évangélique ;

A La Panne, nous trouvons un groupe ardent d'apôtres qui donnent, en Belgique et dans le Nord de la France, des prédications de tout genre : missions, retraites, triduums, etc. ;

A Nieuwenhove, tout a été refait, remanié, embelli, pour abriter les recrues que la Providence nous envoie ;

A Liège, philosophes et théologiens ont ramené la vie et la joie dans ce séjour de prière et d'étude que la guerre avait fait désert et morne.

Mais il fallut faire la part des choses et des vides opérés pendant la guerre : cette part s'imposa d'elle-même. Après entente entre l'Archevêché de Malines et notre Administration générale, nous avons quitté les hauteurs du plateau de Kœkelberg, remis l'œuvre au Clergé séculier et ouvert une plus modeste résidence à la rue Saint-Guidon ; celle-ci abrite quelques-uns seulement des anciens chapelains de la Basilique nationale, — les autres sont allés fortifier les cadres des diverses Communautés renaissantes...

Les termes nous manquent pour remercier DIEU qui, après nous avoir soumis à des épreuves variées et multiples, nous console en nous permettant de reprendre si vite et partout l'activité propre à nos diverses Œuvres.

Mais, pour la gloire de DIEU et pour le bien des âmes, nous devons rêver plus et mieux.

Par vos prières, vos sympathies, votre générosité, aidez-nous, chers lecteurs, à réaliser notre rêve.

Alors, nous pourrons prêter un concours plus efficace à ceux qui veulent établir et consolider, en Belgique, le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Alors, il nous sera possible de donner un plus grand

nombre de missionnaires aux pays qui sont, là-bas, encore ensevelis dans les ténèbres de l'erreur.

Alors, il nous sera permis d'envoyer, dans le champ du Père de famille, des ouvriers qui, mieux formés, moissonneront, d'un geste plus ample, les beaux épis d'or et qui, d'une main plus forte, lieront les gerbes, lourdes de grains, destinées à enrichir les greniers éternels.

Auguste BOMMENEL, *O. M. I.*

III. — Le Vicariat des Oblats en Pologne.

A la date du 22 *février* 1922, *Monseigneur notre Revérendissime Père a adressé la Circulaire suivante aux Pères et Frères Oblats des Maisons de Krotoszyn et Markowice :*

Nos bien chers Pères et Frères. — Les circonstances politiques nous ont imposé, dès 1919, une sollicitude plus attentive à votre égard : les changements profonds, dans le sort et l'orientation des groupements dont vous vous occupiez alors, ne nous ont pas échappé, non plus que les conséquences qu'ils pouvaient entraîner pour vous. Aussi, le 6 juin 1920, le R. P. Léonard LEYENDECKER, votre Provincial, en plein accord d'idées avec nous, vous communiquait notre décision : la Maison de Krotoszyn était détachée de la Province d'Allemagne et soumise, avec tout son personnel, ainsi que les Pères et Frères pouvant être affectés dans la suite à des œuvres établies en Pologne, à l'autorité immédiate de l'Administration Générale.

L'événement a prouvé l'opportunité de cette mesure et aussi sa fécondité : votre zèle, que nous avons maintes fois encouragé, a su fixer fortement et développer le Juniorat, qui, en deux ans, est devenu florissant et prospère, au point de dépasser les possibilités qu'offrent

les locaux, et vous avez reçu du Cardinal Prince-Archevêque de Gniezno-Poznan la direction d'une paroisse, auprès de laquelle vous avez fondé un Noviciat, qui promet pour l'avenir.

Dans ces conditions, il nous a paru qu'il était temps de vous donner une organisation régulière, qui pût obvier aux lacunes d'une direction trop lointaine. Nous avons donc, de l'avis de notre Conseil, demandé à la S. C. des Religieux de nous autoriser à constituer vos maisons en Vicariat. Le Rescrit du 17 février 1922 nous accorde le pouvoir de le faire pour trois ans.

Nous déclarons donc, par les présentes et après délibérations de notre Conseil, les deux Maisons de Krotoszyn et de Markowice constituées en Vicariat, et donnons à ce Vicariat l'Administration suivante :

R. P. François Kowalski, Vicaire Provincial ;
R. P. Guil. Kulawy, 1er Consulteur ordinaire et Admoniteur ;
R. P. Théophile Nandzik, 2e Consulteur ordinaire ;
R. P. Paul Czakaj, 1er Consulteur extraordinaire ;
R. P. Jean Pawollek, 2e Consulteur extraordinaire.

En vertu de l'art. 577 de nos Constitutions et sous réserve des prescriptions y formulées, nous confions la gérance de la Caisse vicariale au R. P. Vicaire lui-même.

Nous avons la confiance, mes bien chers Pères et Frères, que vous accueillerez cette nouvelle avec joie, mais aussi avec une sainte reconnaissance, et que vous prendrez occasion de cette nouvelle preuve de la bonté infinie de Dieu, de la protection de Marie Immaculée et de notre sollicitude à votre endroit, pour redoubler de zèle et de bon esprit. Vous fondez, vous semez, vous préparez l'avenir ; il dépend de Dieu et de vous que cet avenir soit brillant et bon. Priez et sanctifiez-vous. Le sort de la Congrégation en Pologne est entre vos mains pour une large part ; soyez des Oblats tels que les désirait notre vénéré Fondateur, et notre chère Famille religieuse verra de beaux jours dans votre Patrie ressuscitée.

Recevez, nos bien chers Pères et Frères, avec nos

paternels souhaits pour la prospérité de vos Œuvres, l'assurance de nos prières et de notre affectueux dévouement en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

† Augustin DONTENWILL, *O. M. I.*,
Archevêque de Ptolémaïs,
Supérieur Général O. M. I.

IV. — Le Délégué Apostolique à La-Blanche, Ottawa.

Chacun aime à conserver en son cœur les souvenirs heureux du passé. Qui ne se rappelle encore avec joie le jour de sa Communion solennelle, alors que — l'âme aussi immaculée que le brassard blanc, frangé d'or, qu'il portait avec fierté — il recevait dans son cœur le Petit JÉSUS et recevait de lui un baiser d'amour ? Que d'âmes sacerdotales et religieuses, à la dernière lueur de leur existence, aperçoivent au loin l'hostie et le calice de leur première Messe, et se sentent palpiter d'émotion au souvenir de leur Oblation perpétuelle ! Et que d'autres sourires qui égayent les tristesses du présent !...

Essayons de reproduire assez fidèlement les beautés d'une fête mariale, à notre maison de campagne du Scolasticat Saint-Joseph, et d'en envoyer les parfums à toutes les âmes *oblates* — passionnées, nous le savons, d'un même amour pour la Sainte Vierge. Tous verront que partout MARIE est aimée, que chaque cœur d'Oblat est un autre autel à Elle spécialement consacré, où Elle se plaît à faire les plus belles parures pour son divin Fils. Ces quelques lignes mettront en clarté la gaieté d'âme des Scolastiques, leur piété filiale, et montreront avec quelle heureuse harmonie ils savent unir les joies de la terre et celles du ciel.

On est à la mi-août 1921...

La fête de l'Assomption de la Très Sainte Vierge se dessine avec ses perspectives joyeuses. Depuis longtemps on en parle, depuis longtemps on s'y prépare par la pureté de nos cœurs.

Mais une autre nouvelle, non moins joyeuse, circule de bouche en bouche. On se la communique d'abord sous le secret ; mais, bientôt, pas un Scolastique n'eût osé ne pas savoir que Son Excellence Mgr Pietro di Maria, Délégué Apostolique au Canada et à Terre-Neuve, a promis, sur l'invitation de notre affectionné Supérieur, de venir célébrer avec nous notre journée mariale. Aussi les Scolastiques, tout heureux d'une pareille visite, s'empressent-ils tous de concourir à la réalisation de ce gracieux engagement...

Le dimanche après-midi, 14 août, une flottille de canots, drapeaux battant dans la baie, amène triomphalement, vers la maison Saint-Louis, Son Excellence le Délégué Apostolique — qui a pris place dans le « canot amiral », où des mains délicates ont installé dais et fauteuil aux couleurs pontificales.

Son Excellence cause avec notre bien-aimé Père Supérieur. La conversation est tantôt souriante, tantôt grave, quelquefois même secrète... De quoi s'entretenaient-ils ? Mystère...

Toutes les embarcations faisaient escorte à Son Excellence ; et les Scolastiques, en voyant le « canot amiral » fendre avec calme l'onde bruyante, se plaisaient à comparer cette marche à celle de l'Église à travers les âges, — battue, il est vrai, par le flot rageur des hérésies et des persécutions, mais voguant, invinciblement toujours, vers le port de la vérité et dans l'unité de la foi, confiante en la parole de son divin Fondateur : *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.*

Le voyage de la « Digue » à la maison se fit rapidement, et bientôt notre « abbaye » perça dans le feuillage. Le drapeau du Sacré-Cœur claquait au haut de son mât, et la brise en ses plis murmurait une prière...

Une Bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement fut l'action de grâces de la journée. Son Excellence

présidait. La chorale charma par ses hymnes, rendus avec âme, dont un *Lauda Sion* d'une parfaite exécution... Les cœurs exultaient...

Puis ce fut le souper sur la terrasse, bordée de girandoles, et d'où le regard peut admirer, tout à l'aise, le lac et la verdure et, plus loin, les ondulations bleues des Laurentides.

En ce moment, le soleil domine juste les contreforts laurentiens. Sur le midi, il a l'éclat de l'or éblouissant ; mais, maintenant, il est rouge comme la lame d'acier qu'on sort de la forge. Ses rayons courent sur le flanc des montagnes, allument les forêts et glissent sur les eaux, — en laissant de grandes traînées de sang... Le ciel est limpide. Quelques nuages seulement, attardés de-ci de-là, se promènent de loin en loin : on dirait d'immenses banquises, que les reflets drapent de couleurs — tantôt pâles, tantôt sombres — et frangent de rose. Là-bas, sur les cimes, mettant bien en saillie leurs flèches dentelées, des clochers de sapins émergent du feuillage.

Son Excellence semble savourer ce spectacle de la nature et en rendre gloire au Créateur. Dans ce petit coin du Canada, n'assistait-Elle pas à un coucher de soleil pareil à ceux de Naples, de Venise ou de Florence ? Ne revoyait-Elle pas les beautés de sa patrie ?... Et la nuit vint. La « brunante » ne tarda pas à descendre, encerclant le McGregor et déposant, au bas des vallons, une nuée légère et vaporeuse. Peu à peu, les Laurentides grisonnèrent dans l'ombre, jusque par delà le lac Saint-Joseph...

C'était l'heure de l'illumination. En moins d'un instant, tout s'organise, tout se met en mouvement, sous la poussée d'une centaine de bras — exubérants d'enthousiasme. On va ; on vient ; on s'interpelle. Bientôt, de longues traînées de feu s'élancent de haut en bas et jettent dans la nuit mille clartés, ce pendant que les canots, à la mâture de flamme, s'éloignent du rivage, en tachetant la vague de points lumineux, et que, là-bas, au haut de l'abbaye, toute détachée de l'obscurité, une grande croix illumine le ciel et prie, lancée dans l'ombre...

Quand tous les yeux ont admiré cette profusion de lumières, rivalisant avec la beauté d'une voûte scintillante d'or et de pierreries, les canots, éparpillés de-ci de-là, s'approchent et se groupent... C'est le concert sur le lac : *Magnificat anima mea Dominum !* Et, dans toute l'ampleur de sa mélodie, monte vers les cieux, comme un encens d'hommage, l'hymne de louanges à MARIE. Ah ! avec quelle âme il fut chanté ! N'avions-nous pas à remercier le Ciel pour les deux sourires dont il nous avait gratifiés — la fête de la Très Sainte Vierge et la visite de Son Excellence Mgr Pietro di Maria ?...

Les chants canadiens égayèrent ensuite les échos, plusieurs heures durant ; tout le répertoire national y passa. Jamais, de vie scolastique, on n'avait trouvé autant de saveur aux chansons du terroir. Son Excellence dut se croire soudainement transportée dans les rues de Venise, où les gondoles glissent, parlent et chantent, en berçant d'harmonie la ville qui s'endort...

Mgr le Délégué se sentait entouré d'affection. Joyeux de notre joie, content de notre bonheur, il se reposait, dans l'intimité, des graves soucis de sa dignité. Aussi — laissant déborder, en larges effusions, les sentiments de son cœur paternel — nous exprima-t-il, à maintes reprises, combien il était touché des marques de respect et d'affection toute filiale, que les Scolastiques ne cessaient de lui prodiguer. Puis, réunissant en un seul calice d'amour toutes les émotions de son cœur, il nous parla du Souverain Pontife — de Sa Sainteté Benoît XV, d'heureuse mémoire. On l'eût écouté, la nuit entière : il parlait si bien du Pape et de l'Église, et il sut si bien raviver notre dévotion envers le Vicaire de JÉSUS-Christ !...

Puis, une à une, les embarcations rentrèrent, et les lumières s'éteignirent...

L'aube du 15 août vient de poindre... Nous sommes à la chapelle. Parfaitement simple dans sa toilette champêtre, l'autel embaume le parvis du parfum des muguets, des lis et des roses... Son Excellence le Délégué Apostolique célèbre solennellement, tandis que la chorale chante avec goût la messe des grands jours.

L'assistance est nombreuse. De partout, aux alentours du lac, on est accouru à la cérémonie : les uns attirés par la piété, les autres par la curiosité, d'autres enfin par l'une et l'autre. Quelle rare visite pour ces braves campagnards ! Un Délégué : ce n'est pas tous les jours qu'on voit un Délégué du Pape ! Leur imagination naïve leur avait tellement grandi les choses ! Pour eux, n'était-ce pas un de ces grands seigneurs, qui n'apparaissent aux yeux des foules que dans l'apparat des cérémonies officielles ? Et voilà qu'ils en voient un, tout simple, tout affable, tout paternel, joignant à la dignité, due à son rang, le charme d'une simplicité de vie qui lui conquiert tous les cœurs.

A l'évangile, notre distingué visiteur voulut bien agrémenter la cérémonie d'une heureuse improvisation. Choisissant pour texte les paroles de l'apôtre saint Jean : *Scribo vobis juvenes quoniam fortes estis et vicistis malignum*, il nous fit voir combien il incombait plus que jamais à tout prêtre d'être fort, d'être un homme d'énergie, de volonté : « Comment serez-vous forts, chers scolastiques Oblats ? Par la pratique des vertus de votre état. » Mgr Pietro di Maria nous entretint donc sur les vertus religieuses et sacerdotales. Il le fit avec tant de conviction, avec une doctrine si simple et profonde tout à la fois, que nous sentîmes bien que de tels aperçus n'avaient pu être élaborés ailleurs que dans le silence de l'oraison. La conclusion de son discours fut celle-ci : — « Si vous vous forgez une énergie par l'application constante aux vertus, vous deviendrez forts et vous vaincrez le mal ; et, comme la Sainte Vierge, vous recevrez aux cieux le couronnement de vos travaux... O Marie, vous êtes l'amour de nos cœurs ; protégez vos Oblats... »

Son Excellence partira à trois heures. Pas avant, néanmoins, qu'Elle n'ait goûté à tous les charmes de La-Blanche... Or, la pêche à l'achigan possède un attrait, auquel bien peu savent résister. Qui ne sait combien un petit bout de corde, attaché à une perche suspendue au-dessus de l'eau, fait palpiter d'émotion un cœur

de pêcheur ?... Pensez donc : prendre des poissons longs... comme ça ! Et, encore, si vous voyiez ceux qui nous échappent — des pièces, à briser les lignes !...

Son Excellence alla donc à la pêche, — pour la première fois de sa vie. Elle lança l'hameçon et, avec esprit de foi, attendit. Mais pas longtemps : au signe convenu, — « Ça mord, Excellence », — la corde se raidit avec, frétillant au bout, un bel achigan. Des félicitations accueillirent cette première capture. Puis, à un nouvel avertissement, — « Tirez, Excellence : ça mord », — de nouvelles victimes ! Le stratagème se répéta souvent, — tant et si bien, qu'en moins d'une heure la pêche apostolique avait battu tous les records... Les Scolastiques n'en revenaient pas ! Combien, moins heureux, avaient passé des heures entières, sur un roc brûlant, sans rien prendre ! On connut bientôt toute l'affaire. Son Excellence était accompagnée d'un bon vieux curé. Inévitablement, ils en vinrent à parler d'administration... Le saint prêtre ouvrit une parenthèse, pour dire quelques mots plus bas. Les achigans voulurent écouter et s'approchèrent. Or, il advint par hasard, ce jour-là, que les plus indiscrets étaient les plus gros... Son Excellence les aperçut ; et, de peur qu'ils n'aillent raconter partout ce qu'ils avaient entendu, il leur enleva la parole et la vie... Et ainsi furent gardés les secrets...

Sur le lac McGregor... Habilement organisée, une flottille de canots, drapeaux flottant dans la brise, reconduit à la « Digue » Son Excellence le Délégué Apostolique. Un nuage de tristesse se dissimule mal sous les sourires : la visite a été si courte, — à peine une journée. A mi-chemin, cependant, la joie recommence, quand Monseigneur Pietro di Maria, d'un seul mot, fait épanouir en nos cœurs des espoirs de retours. C'est donc une autre promesse ? Et la fanfare, au roulis de la vague, accorde ses mélodies, les sapins au passage inclinent leurs fronts, tandis que la gent ailée accourt dans la ramure exécuter ses plus belles sérénades.

A la « Digue », Son Excellence exprima l'admiration dont Elle sentait son âme envahie à la vue d'un dévoue-

ment si affectueux, d'un respect si filial. Comme preuve de sa gratitude, Elle fit descendre sur les fronts inclinés les rosées des bienfaits du ciel, remettant à la Sainte Vierge le soin de rendre féconde l'abondance des grâces divines... Et Mgr Pietro di Maria s'éloigna, tandis que les derniers transports des Scolastiques et les derniers échos de la fanfare s'éteignaient dans les airs...

La fête était finie !...

De ces heures souriantes que reste-t-il ? Le dévouement, la piété et l'esprit d'initiative des Scolastiques ont tour à tour rivalisé, s'unissant parfois pour démontrer éloquemment ce que peut l'harmonie des sentiments dans l'unité de l'amour. Ils ont mis en commun, pour le succès de la fête, les talents de la nature, la ferveur de leur piété, la générosité de leurs cœurs.

Les paroles de Son Excellence le Délégué Apostolique ont grandi notre admiration pour la Rome des Papes. Si depuis déjà des siècles la coupole de Saint-Pierre s'élance hardie vers les cieux, si depuis des siècles les colonnes ont fermement soutenu ce gigantesque édifice, si, en un mot, le temple matériel est encore si solide qu'il défie la bourrasque des tempêtes, que penser de la forte structure de l'édifice spirituel ? Le Souverain Pontife est ce dôme qui domine l'univers, et les saintetés, ces gloires de la hiérarchie catholique, sont les colonnes que ne peuvent secouer les furies de l'enfer ! Plus que jamais, l'Église du Christ nous apparaît rayonnante des splendeurs de la divinité : elle se fortifie dans la lutte et sourit à d'invincibles espoirs...

De ces fêtes nous sont restées une souvenance bien profonde des bontés du ciel et une filiale tendresse envers notre bonne Mère — la Vierge Marie. Que de grâces de choix ne se laisse-t-Elle pas arracher des mains, en ces journées mariales ? Si parfois Elle semble ne pas nous entendre, ce n'est que pour provoquer chez ses enfants des élans d'affection plus tendre, afin que d'amour ils se jettent sur son sein maternel, en lui disant :

— « Mère, accordez-moi cette faveur, et cette autre,

puis cette autre encore... O Vierge Immaculée, il nous semble que nous avons sanctifié votre fête. Depuis longtemps ornés et purifiés, nos cœurs ont brûlé comme l'encens devant votre autel. Ils vous ont offert jusqu'à leur dernière fibre, jusqu'à leur moindre palpitation. Veuillez recevoir cette humble offrande et ne regarder que le désir qu'ils auraient de vous offrir un amour plus ardent. O Vierge MARIE, donnez libre cours à l'effusion de vos grâces. Épanchez vos tendresses maternelles sur Son Excellence Mgr Pietro di Maria, le représentant bien-aimé du Souverain Pontife en notre pays. Bénissez vos fils, vos enfants Oblats : vous savez comme ils sont toujours à vous, comme ils vous aiment, comme ils se plaisent à vous appeler *Raptrix cordium*. Oui, vous êtes la ravisseuse de nos cœurs ; gardez-les, sanctifiez-les et faites-les toujours brûler d'un zèle pieux pour la mélodie de vos *Angelus* et de vos *Ave ! ! !...*

V. — Une Noble Victime du Zèle Apostolique.

Les journaux du Texas nous apprennent que la population catholique de Mercedes vient d'ériger, au centre du cimetière de la ville, un splendide monument à la mémoire d'un Missionnaire Oblat de MARIE Immaculée — le R. P. Pierre-Yves KÉRALUM, dont la mort tragique remonte à près d'un demi-siècle.

Au R. P. Yves GOURMELEN, directeur de la Résidence, revient l'honneur et le mérite de cette belle entreprise — qui a coûté 700 dollars. Sur un vaste piédestal, en marbre blanc, se dresse un calvaire monumental ; de chaque côté de la croix, les statues de la Vierge douloureuse et de saint Jean et, au pied, celle de la Madeleine en larmes. D'un effet saisissant, cette magnifique œuvre d'art rappellera aux générations futures le glorieux souvenir du héros dont elle abrite les restes vénérés.

C'est avec une profonde vénération, en effet, que les habitants de la contrée se rendent en pèlerinage au tombeau de celui que leurs ancêtres appelaient *El Santo Padre Pedrito.* Dans tout le pays de la « Vallée inférieure du Rio Grande », la réputation de sainteté du P. KERALUM se perpétue avec le souvenir de ses vertus et la fécondité de son apostolat.

Lors d'une visite au Texas, il y a cinq ans, j'ai eu maintes fois l'occasion de constater avec quelle édification étaient mentionnés les paroles et les exemples de l'apôtre des Mexicains, de ce vaillant pionnier de l'Évangile, tombé au champ d'honneur, victime de son amour pour les âmes.

Pierre-Yves KERALUM, naquit à Quimper, le 2 mars 1817. Issu d'une ancienne et très honorable famille de la catholique Bretagne, si féconde en vocations religieuses et sacerdotales, le futur missionnaire fut élevé par une sainte mère — qui s'empressa de le consacrer à DIEU, dès sa naissance.

Ses aptitudes le portaient naturellement vers l'état ecclésiastique, mais des circonstances fortuites orientèrent ses débuts vers une carrière plus brillante selon le monde. A vingt-cinq ans, il était architecte et jouissait déjà d'un certain renom d'habileté — qui semblait lui ouvrir la porte de la fortune et des honneurs.

Insensible aux belles promesses, qui eussent séduit une nature vulgaire, alors que le succès répondait pleinement à ses efforts et que l'avenir souriait à ses espérances, KERALUM entendit l'appel du divin Maître. Du coup, sa résolution fut prise irrévocablement : « Je serai prêtre. »

C'est ainsi que, brisant tous les liens qui fixaient sa barque au rivage des joies humaines, le jeune architecte s'élança bravement dans la voie ardue de l'abnégation et du sacrifice.

Il entra au grand Séminaire de Quimper, à l'âge de 28 ans, décidé à suivre le cours des études ecclésiastiques et à se donner ensuite sans réserve au ministère paroissial.

Mais, bientôt, le fervent séminariste se sent pressé d'aller jusqu'au bout de ses aspirations et de s'immoler foncièrement pour le salut des âmes les plus abandonnées.

Désormais, le regard fixé sur l'idéal qu'il se propose d'atteindre, il avance à grands pas dans le chemin d'une vertu de plus en plus austère — qui le conduit au seuil de la vie religieuse et apostolique.

Aussitôt après la réception du diaconat, il entre, en 1850, au Noviciat des Oblats de Marie Immaculée. Deux ans plus tard, le 17 février 1852, il est admis à prononcer ses vœux perpétuels et, au lendemain de son ordination, il reçoit du vénéré Fondateur, Mgr de Mazenod, son obédience pour les pénibles missions du Texas.

* * *

Il serait trop long de narrer ici les œuvres admirables du P. Keralum, au cours de ses vingt années d'apostolat, dans ces immenses territoires qui s'étendent du golfe du Mexique, sur plusieurs centaines de kilomètres, aux rives du Rio Grande. Qu'il me suffise de dire que ces régions, en ce temps-là, n'offraient pas l'aspect qu'elles ont aujourd'hui. A proximité des grandes cités, — telles que *Brownsville, San-Antonio, Austin,* — s'étendaient des terres incultes, une sorte de désert en friche jalonné d'oasis, où des familles mexicaines faisaient valoir les propriétés des riches Américains. Les principaux centres de *Roma, Eagle-Pass, Mission, Mercedes, Del Rio,* etc., devaient se développer dans la suite et attirer une population cosmopolite — qui transforme actuellement en Hespérides cette province, la plus vaste des États-Unis.

Le ministère du R. P. Keralum s'exerçait plus spécialement parmi les métayers, pour la plupart originaires du Mexique, disséminés le long du Rio Grande. Il visitait les « ranches », allait de ferme en ferme enseigner, catéchiser, prêcher l'Évangile et administrer les sacrements. De sa communauté de Brownsville, il partait à cheval, n'emportant avec lui que sa « chapelle », et,

pendant des mois, se livrait avec un zèle inlassable au bien des âmes confiées à sa sollicitude.

Pour s'acquitter de sa rude tâche, le missionnaire devait souvent se frayer un passage à travers la brousse, parcourir d'énormes distances, dans des sentiers envahis par les ronces et les épines, traverser des forêts de cactus, où il laissait des lambeaux de ses vêtements et de sa chair. Il lui arrivait même de s'égarer au fond des solitudes — où la nuit le surprenait, sans qu'il lui fut possible de retrouver son chemin. Épuisé de fatigue, mourant de faim et de soif, il n'avait pour se sustenter que quelques baies sauvages et des racines. Alors, il recommandait son âme à Dieu et s'endormait à la belle étoile, quitte à recommencer le lendemain ses courses vagabondes à la recherche du « ranche », où sa visite était désirée. On raconte notamment que, perdu pendant trois jours consécutifs dans des taillis d'arbustes épineux, il erra, sans boire ni manger, en une sorte de labyrinthe où la mort le guettait à chaque pas. Ce ne fut que par miracle, semble-t-il, que le matin du quatrième jour il parvint à suivre une piste — qui aboutissait heureusement à *La Lomita*.

Les Mexicains de la ferme, excellents amis du Père, ne le reconnurent pas, tout d'abord, quand il apparut sur le pas de leur porte, le visage et les mains ensanglantés, la soutane en loques, plus mort que vif. Il leur fallut, pour le ranimer, lui faire absorber, goutte à goutte, quelques cuillerées de miel et l'entourer de mille attentions délicates. A peine remis sur pied, l'humble prêtre s'excuse de causer à ses hôtes un tel embarras et oublie son état de complet épuisement pour s'acquitter sans retard des devoirs de son ministère.

Fidèle à sa méthode, le P. Keralum ne parle jamais de ses épreuves, de ses souffrances ni du cruel martyre qu'il endure, dans ses douloureuses pérégrinations, sous les ardeurs d'un soleil de feu. Son continuel souci de s'effacer, ses actes fréquents d'humilité, d'oubli de soi, de mortification, sa vie édifiante : tout en lui révèle l'homme de Dieu, le missionnaire accompli, un vrai

saint. Ses exemples ne sont pas moins persuasifs que ses discours. C'est ce qui explique le prestige de son autorité, devant laquelle s'inclinent avec déférence les plus récalcitrants. A le voir, on se sent porté, malgré soi, à respecter la religion et à mettre ordre à sa conscience.

Partout, en face des non-catholiques aussi bien que dans les milieux pratiquants, il exerce une salutaire influence pour la plus grande gloire de DIEU. Ses « paroissiens » le considèrent comme « un ange descendu du ciel » ; ils aiment à le recevoir sous leur toit, à l'entendre prêcher, à respirer le parfum d'édification qui se dégage de toute sa personne. Aussi bien, innombrables sont les conversions opérées sur le passage du « saint petit Père Pierre » !

Dès son arrivée dans l'une des cent cinquante fermes périodiquement visitées par lui, un mot circule de bouche en bouche : — « Le saint ! Le saint est là ! » Sans délai, patrons, enfants, domestiques et journaliers se disposent à suivre les exercices spirituels — qui se terminent d'ordinaire par une communion générale...

Et ce qu'il a fait la veille dans un endroit, le lendemain il le recommence ailleurs...

Sa mission terminée, le P. KERALUM se hâte de reprendre le chemin de sa résidence — où, sans s'accorder une minute de répit, il se met aussitôt à l'observance exacte de toutes les prescriptions de la règle. Modèle du parfait missionnaire, après avoir édifié les fidèles, il apparaît, dans l'intérieur de sa communauté, comme un exemplaire vivant de toutes les vertus religieuses.

Un simple trait de son exquise délicatesse de conscience. Une nuit, revenant d'une de ses expéditions dans les « ranches », il arrive à la porte de sa communauté, vers 11 heures du soir. Que faire ? Va-t-il s'exposer à troubler le repos de ses frères et à manquer lui-même au « grand silence » ? Non pas. Il étend sa couverture sur la pelouse du petit cimetière avoisinant l'église, et s'endort tranquillement jusqu'à ce que la cloche du couvent annonce l'heure du réveil.

Très dur pour lui-même, il est bon, indulgent pour

les autres. Pauvre, il se contente, pour son usage personnel, de la défroque de ses confrères. Nul ne l'a jamais entendu exhaler une plainte, exprimer des regrets, manifester le moindre mécontentement. Sa patience est inaltérable : toujours même égalité d'humeur dans le travail et la souffrance, dans le succès ou l'insuccès. Ni l'intempérie des saisons, ni les fatigues du ministère, ni les privations : rien ne l'émeut. On le croirait d'essence éthérée, nullement accessible aux misères de la pauvre humanité.

Un aimable sourire s'épanouit constamment sur sa douce et rayonnante physionomie. Pour rien au monde il ne consentirait à causer quelque peine à la plus petite créature du bon Dieu. Il pousse même la bonté de cœur jusqu'à épargner à son cher compagnon de voyage tout ce qui serait de nature à le faire souffrir :

— « Dans mes campements », dit-il, « j'ai toujours soin de donner pleine liberté à mon brave coursier, de peur qu'il ne soit exposé à périr de faim et de soif, s'il m'arrivait malheur. »

* * *

Cette parole du P. Keralum, à la veille de son dernier départ, semblait faire présager le malheur qui devait l'atteindre.

Le 9 novembre 1872, après la période des fortes chaleurs, le zélé missionnaire se remet en route, quelque peu perplexe sur l'issue de sa tournée apostolique. Son Supérieur lui-même n'est pas sans inquiétude :

— « C'est la dernière fois », déclare-t-il, « que j'envoie le Père dans les *ranches ;* sa vue est trop fatiguée. »

Usé au service du prochain, il néglige ses propres infirmités et surtout le mauvais état de ses yeux, entraîné qu'il est par les ardeurs de son zèle à la conquête des âmes. N'est-il pas décidé, depuis longtemps, à sacrifier sa vie, s'il le faut, pour leur salut éternel ?...

Mais voici que les semaines succèdent aux semaines, sans que le P. Keralum, d'habitude si exact à donner

de ses nouvelles, daigne rompre un silence devenu inquétant.

On espère toujours, l'époque du retour approchant, qu'il arrivera d'un jour à l'autre. L'anxiété grandit à mesure que le temps passe... Les recherches commencent. On apprend que le cheval du Père a été trouvé dans une prairie, où il broutait tranquillement le gazon... Des battues s'organisent. Tous ceux qui le connaissent s'accordent à dire que, victime du devoir, le digne prêtre est mort de faim dans les bois. Une circulaire annonce dans toutes les maisons de la Congrégation la mort du R. P. Keralum. Un service solennel est célébré pour le repos de son âme, dans l'église de Brownsville — où se réunissent, pour une commune prière, les fidèles qu'il a évangélisés et qui le pleurent comme un père.

Entre temps, au début de l'année 1873, des bruits étranges et contradictoires circulent dans le public. Les uns prétendent qu'il a été assassiné par un homme auquel il avait refusé le mariage religieux en raison d'un empêchement ; les autres affirment que, survenu inopinément sur le théâtre d'une rixe mortelle entre fermiers, ceux-ci n'ont trouvé rien de mieux que de faire disparaître le témoin de leur crime ; enfin, on parle d'un bandit mexicain lequel, sur le point de mourir, aurait déclaré publiquement qu'il était l'auteur du meurtre d'un homme...

Puis, peu à peu, les racontars cessèrent, et le silence se fit autour de ce drame, sans que la mémoire du religieux — qui avait passé, à l'instar de son Maître, en faisant le bien — pût être effacé du cœur des populations texiennes. Comme on invoque les saints du paradis, on sollicitait sa protection avec confiance.

Son souvenir était donc encore présent à tous les esprits lorsque, dix ans plus tard, Dieu permit que le voile qui dérobait le mystère de sa disparition fût enfin déchiré.

Voici en quelles circonstances. Deux *cowboys* veillaient à la garde de leurs troupeaux dans les environs de Mercedes. Ils s'aperçurent qu'un jeune veau, embarrassé

dans un fourré très épais, ne parvenait pas à se dégager du milieu des branches, enchevêtrées les unes dans les autres. Pour le tirer de ce mauvais pas, ils durent avoir recours à la hache. Tout en coupant les broussailles, l'un d'eux s'écrie : « Qu'est-ce que cela ? » Son compagnon s'approche, intrigué, et découvre une selle rouillée, hors d'usage. Puis, en examinant de plus près çà et là, voici que s'offrent à leurs yeux toutes sortes d'objets, parmi des ossements desséchés : un calice et une patène, une ampoule et une boîte de pains d'autel, une clochette et des fragments de chapelet, une croix, une montre et dix-huit dollars en argent... Tout de suite ils se disent : « A n'en pas douter, ce sont là les restes du Père Pedrito. »

Sur-le-champ, ils informent de leur étrange trouvaille le représentant de la justice de Mercedes — qui se transporte sur les lieux, en compagnie du R. P. Bretault, successeur du vénéré disparu. Ce dernier — actuellement âgé de 78 ans et doyen des Missionnaires de la Province du Texas — n'a pas de peine à constater qu'il se trouve en présence des dépouilles de son prédécesseur. C'est bien sa croix d'Oblat, son calice et les vases sacrés de sa chapelle portative...

Attendri jusqu'aux larmes, il s'agenouille avec respect et recueille pieusement chacun de ces objets, — jusqu'aux menues parcelles des ossements de l'apôtre, qu'il s'empresse de porter comme le plus précieux des trésors à la communauté de Brownsville. C'est là, dans une sorte de châsse, que les chères reliques du P. Keralum ont été conservées comme un bien de famille, auquel on attache le plus grand prix.

Qu'il me soit permis d'ajouter — et, en cela, je m'acquitte d'une dette de reconnaissance — un détail personnel qui m'émeut encore aujourd'hui, plus que je ne puis dire. Agenouillé devant ces pauvres objets, j'ai senti naître en mon âme une douce et pénétrante émotion, qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Moi aussi j'ai pleuré et j'ai prié de tout mon cœur, en demandant à Dieu, par l'intermédiaire de son serviteur, des grâces intimes dont les heureux effets m'ont prouvé que le

P. Keralum jouit d'un puissant crédit au séjour des élus. D'autres, sans doute, ont obtenu des faveurs analogues de la part du saint Missionnaire, puisque déjà, dans le cimetière de Mercedes, au pied du monument où ont été déposés définitivement ses restes mortels, les habitants de la contrée manifestent, par leur assiduité à venir le prier, qu'ils jouissent du privilège de ses bienfaits...

Edmond Thiriet, *O. M. I.*

VI. — Mission de Cross Lake, au Manitoba [1].

Au nord de Saint-Boniface et de Winipeg, s'étend un immense district — celui de Norway-House — que les missionnaires avaient négligé jusqu'ici. Trop peu nombreux pour suffire à tous les besoins, ils avaient d'abord couru vers les populations qui les demandaient et semblaient mieux disposées pour recevoir la parole de Dieu. Mais les protestants s'étaient, de bonne heure, installés dans ce district, et leurs calomnies avaient détourné les Indiens de notre sainte Religion.

Un Indien catholique, étant venu du lac Pélican se fixer à Cross Lake, — situé à 60 milles à l'est de Norway-House — édifia par sa piété et sa grande foi ces pauvres gens. Il leur parla du prêtre et de l'Église catholique ; et il le fit si bien qu'en 1901 le chef de cette réserve écrivit à Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface, pour demander que des missionnaires catholiques vinssent les visiter et leur parler.

La Providence semblait avoir tout disposé dans ce but. Je me trouvais alors à Saint-Boniface, ayant dû laisser ma mission du lac Pélican, pour venir faire soigner une blessure qui mettait mes jours en danger. Un jeune

(1) Voir *Missions*, N° 214, page 387.

Père, d'autre part, nous arrivait de France, pour les missions indiennes. Les détails furent vite arrangés ; et, au mois de septembre 1901, — presque littéralement *sine baculo* et *sine perâ* — nous embarquions pour notre nouvelle mission.

A notre arrivée là-bas, une cabane indienne se trouvait libre, la famille devant hiverner dans le grand bois. Vite, — par les soins de M. Mac-Leod, employé de la Compagnie de la *Baie d'Hudson,* — la cabane est bousillée ; et nous nous installons, car le froid est déjà très vif.

Grand émoi chez le ministre méthodiste. Il convoque le ban et l'arrière-ban de ses fidèles, et lance tout son monde en campagne pour bien prémunir ses gens contre le danger nouveau.

Cependant, le dimanche, nous sonnions la petite clochette de notre autel portatif ; et, répondant à sa petite voix douce et craintive, les Indiens venaient, de plus en plus nombreux.

Ils écoutaient avidement la parole du prêtre et, bientôt, surent quelques-uns de nos cantiques — qu'ils chantaient ensuite, le soir, dans leurs loges. Et ces chants ne manquaient pas d'attirer les Nicodèmes, qui n'avaient pas eu le courage de mécontenter leur ministre en venant nous voir ; et c'étaient alors des causeries sur la religion, et le catéchisme était répété, aussi fidèlement que possible, par ces bonnes gens.

Bientôt, les Indiens qui faisaient la pêche à quelque 20 milles de là, me firent demander, — voulant, eux aussi, entendre la bonne Nouvelle. Vite, je pars ; et j'arrive au milieu d'un petit village de huttes, où grouillaient de nombreuses familles. On me conduit, d'abord, dans la plus grande de ces huttes ; mais il fallut loger chez tous, à tour de rôle. Et c'étaient des questions et des réponses, des exhortations, des instructions, des chants, etc.

Au bout d'une dizaine de jours, comme je parlais de m'en retourner à Cross Lake, un grand nombre m'amenèrent leurs enfants, me demandant de les baptiser.

Avec quelle joie je conférai le saint Baptême à ces chers petits, sachant bien que les parents suivraient, tôt ou tard, la même voie !

Revenu à Cross Lake, je reçus, là aussi, plusieurs abjurations... Je ne savais à quoi attribuer tant de merveilles, quand je reçus, peu de temps après, une lettre du Carmel de Mende — mon diocèse d'origine :

— « Avec la permission de mes supérieures », m'écrivait une de ces saintes religieuses, « j'ai résolu de me dévouer pour la conversion de vos Indiens : je donne, devant Dieu, dans ce but, toutes mes prières, bonnes œuvres et pénitences. »

Je compris alors d'où nous venaient tant de faveurs...

Au printemps de 1902, nous commençâmes la construction d'une belle petite église et d'une maison pour nous. Dieu nous envoya des dons. Les autres missionnaires du pays partagèrent avec nous les richesses de leur pauvreté :

— « Je vous envoie $50.00 (250 francs) », nous écrivait l'un d'eux, « pour vous acheter une chemise. » Une belle chemise, n'est-ce pas ?...

Au mois d'octobre 1902, les travaux étaient finis. Et, au jour de l'inauguration, — dans ce pays où, à notre arrivée, nous n'avions qu'un seul catholique — nous comptions déjà plus de trois cents fidèles.

Aujourd'hui, nous avons, dans cette mission, une belle école — construite par le R. P. Pierre Lecoq — où les Révérendes Sœurs Oblates, fondées dans ce but par Mgr Adélard Langevin, donnent une éducation vraiment catholique à plus de cent enfants.

C'est ainsi que, peu à peu, nous amènerons à la Foi tous ces chers Indiens. Je suis envoyé, maintenant, à la Mission de Berens River. Dans ce poste et dans les environs, se trouvent encore de nombreux Indiens protestants — et même des païens, qui n'ont encore jamais vu le prêtre. Si Dieu m'accorde la santé, malgré mes 75 ans, je veux aller à eux ; et, avec le secours de la grâce d'En Haut, « nous les aurons ».

Mais il me faut, pour cela, des parrains ou des mar-

raines qui, comme la sainte Carmélite dont je vous ai parlé, fassent violence au ciel. Vénérés lecteurs, qui de vous ne voudra pas prier pour mes chers Indiens ?... Les ressources matérielles, l'argent, etc. : DIEU y pourvoira. Des âmes, d'abord, des âmes !

Au revoir, chers lecteurs ! Je vous dirai, l'an prochain, si vos prières ont été exaucées.

Étienne BONNALD, *O. M. I.*

VII. — A la Mémoire de Mgr Pascal.

A l'occasion de la mort du regretté Mgr Albert PASCAL, Évêque de Prince-Albert (Saskatchevan), S. G. Mgr Joseph Bonnet, Évêque de Viviers, a publié, à la date du 20 juillet 1920, une touchante lettre pastorale, que nous sommes heureux de reproduire. Mgr Bonnet, le prélat consécrateur de Mgr PASCAL, est l'une des plus vénérables figures de l'Épiscopat français.

Un prélat, qui nous était cher et qui comptait parmi vous de nombreux et fervents amis, vient de terminer, dans un coin obscur de la Provence, sa noble et vaillante carrière apostolique. Le devoir et l'amitié nous conviaient à ses funérailles. Impuissant à nous y rendre, nous avons voulu y être représenté par un membre de notre Administration et par un délégué du Chapitre. Nous ne résistons pas au désir de déposer sur la tombe, qui vient de se fermer, notre fraternel hommage. Nous voudrions, en vous associant à nos regrets, vous faire partager notre admiration pour la glorieuse et sainte vie que vient de clore ici-bas la plus humble et la plus sainte mort.

Monseigneur PASCAL appartenait à notre Ardèche par sa naissance, et il lui était attaché par toutes les fibres de son cœur. Il sortait d'un de ces foyers bénis où les enfants sont nombreux et où les parents, profondément chrétiens, s'honorent de donner un de leurs fils au sanc-

tuaire. Il commença ses études dans notre chère petite maîtrise de Viviers, les poursuivit dans nos établissements ecclésiatiques et entra au grand Séminaire — qu'il édifia par sa piété et où se révéla son précoce attrait pour les grands dévouements et les missions lointaines.

Muni de toutes les autorisations qu'exigent la prudence et le strict devoir, il s'évade un jour et s'en va rejoindre au Havre un navire qui partait pour l'Amérique, se dérobant aux adieux et aux conseils de sa famille. Il aimait passionnémant sa mère : c'était une femme forte, et il la savait assez généreusement sainte pour immoler à la volonté de Dieu ses affections les plus chères, mais il redoutait, pour sa résolution, le suprême et terrible assaut de ses tendresses et de ses larmes. Cette fuite héroïque ne pouvait lui être un remords ; elle fut le mérite et le tourment de sa vie.

Les Révérends Pères Oblats attendaient, en Amérique, notre jeune fugitif. Ils lui firent le plus cordial accueil ; ils pressentaient en lui un futur et précieux auxiliaire ; ils l'envoyèrent compléter au Séminaire de Montréal ses études ecclésiastiques. Il y reçut les Ordres sacrés ; et, après avoir suffisamment étudié la langue qui lui permettrait d'entrer en relations avec les peuplades sauvages du Mackensie, il fut envoyé dans cette mission que dirigeaient depuis longtemps, avec un zèle universellement admiré, Monseigneur Faraud et Monseigneur Clut.

Le pays est presque inhabitable, et il n'est pas de privations et de souffrances qu'il ne réserve aux ouvriers apostoliques qui se dévouent à la rude tâche de l'évangéliser.

Le P. Pascal était jeune, actif, de bonne trempe naturelle et de grande vigueur surnaturelle. Nous devons à sa nature expansive de connaître quelques émouvants détails de sa vie apostolique dans l'Athabaska.

Il y a souffert d'une alimentation mauvaise et, pour des estomacs français, d'une saveur peu appétissante. Pas un épi de blé n'arrive à maturité sur cette terre impropre à toute culture. Le pain y est inconnu ; le

peu de vin qu'on y importe vient de fort loin, à des conditions extrêmement onéreuses, et il est exclusivement réservé pour le saint Sacrifice de la Messe. On s'y nourrit d'outardes desséchées, de poissons le plus souvent gelés et du produit éventuel d'une chasse heureuse dans les forêts.

Il y a souffert du froid — qui sévit, avec une extrême rigueur, dans les régions voisines du pôle. C'est sous une température de plus de quarante degrés au-dessous de zéro qu'il errait, des semaines et des mois entiers, à la recherche des cantonnements où ces peuples nomades ont groupé leurs tentes et viennent, leurs chasses terminées, retrouver la vie de famille et abriter leur butin. Quand, le soir, assoupi et épuisé de fatigue, il était contraint d'arrêter sa marche et de céder au sommeil, il se creusait dans la neige un lit profond comme une tombe, il y descendait enveloppé dans un manteau de fourrure, et il y dormait paisible — sans autre garantie de sécurité que sa confiance en Dieu. D'autres fois, c'était la nappe glacée d'un fleuve ou d'un étang qui servait de couche au missionnaire, moins préoccupé de ses aises et de sa vie que de la conquête et du salut des âmes.

Il y a souffert de la solitude. Au terme de ses longues courses, et pendant toute la période où le sauvage, en quête des fourrures, est inaccessible à l'action apostolique, il se renfermait dans sa pauvre hutte ; et c'est alors que commençait le martyre de l'isolement. Il nous l'a souvent décrit, avec une émotion qui nous arrachait des larmes.

Involontairement, sa pensée s'en allait vers la France et — par delà les montagnes neigeuses, par delà les grands fleuves et l'immense océan — elle s'arrêtait sur l'humble demeure où sa mère, le cœur en deuil, pleurait son absence. Le souvenir de son fils, qui lui était jadis une joie et une fierté, lui est aujourd'hui un poignard qui lui déchire l'âme et use lentement sa vie. Et c'est lui qui, par son départ, a forgé ce poignard ; c'est lui qui, par ses délais à retirer le poignard du sein où il

l'a imprudemment plongé, en a aiguisé la pointe acérée et meurtrière. Son cœur bondit, et il s'élance vers cette mère qui se lamente et qui meurt ; il l'enveloppe dans sa tendresse ; il lui crie son amour ; et sa voix se perd dans l'espace, ses bras se tendent pour l'embrasser, et ils n'étreignent que le néant. Il s'affaisse, désolé, et prête l'oreille ; pas un mot consolateur ne répond à l'appel de sa douleur ; pas une amitié ne s'émeut et ne descend comme un baume sur sa cruelle blessure. Autour de lui tout fait silence. Tous ceux qu'il aime sont là-bas, au plus profond de l'horizon, dans un incommensurable lointain : il est seul !

Mais non, il n'est point seul. Il s'avise soudain que là, sous son toit de chaume, vit avec lui, dans une cohabitation intime, de tous les amis le plus tendrement et le plus généreusement fidèle, à ce point que, Roi du ciel, il s'est fait par un prodige de bonté, l'Hôte bénévole de ce sauvage abri. Pénétré de confusion, il jette à ses pieds son cœur meurtri et s'écrie : — « Pardonnez, ô mon Jésus, pardonnez à ce cœur broyé son heure de délire et d'inconscient oubli. Il est vôtre, pourtant : il est uniquement et totalement vôtre. Je ne reprends rien de ce que je vous ai librement et joyeusement offert. Vous êtes le tout de l'apôtre, et vous lui suffisez. Le reste lui viendra par surcroît. Mes sacrifices auront leur rançon : vous me donnerez des âmes. J'ai foi au centuple promis à ceux qui ont tout quitté pour vous suivre ; et j'ai le ferme espoir que les absents que je pleure me seront rendus au jour et au lieu des éternels revoirs. » C'est ainsi que se terminaient, par un acte de pur et confiant amour, ses crises de filiale tendresse.

Vous m'excuserez de rendre si mal ce qu'il exprimait, lui, dans un langage si pittoresque et si prenant.

Après 20 ans de ce dur apostolat, Monseigneur Pascal fut rappelé en France. Il était tout à la joie de revoir les membres survivants de son honorable famille et au pieux devoir de porter, aux tombes qui s'étaient refermées sur les plus chers d'entre eux, l'hommage empressé de ses affectueux regrets et de ses prières émues, — quand

une nouvelle, pressentie par tous ceux qui le connaissaient, vint le surprendre et alarmer sa conscience délicate et trop perspicace pour ne voir, dans les hautes fonctions, que l'honneur sans les charges et les charges sans les responsabilités qu'elles entraînent : par la désignation de ses Supérieurs, il était promu à la dignité épiscopale.

Il voulut être sacré au milieu des siens ; et il nous demanda de lui conférer la plénitude du sacerdoce. Nous accomplîmes cette cérémonie dans toute la joie et la ferveur de notre âme, sous l'impression que nous donnions à l'Église un évêque à la foi vive, au cœur de feu, aux inititatives puissantes et sages, providentiellement organisé pour réaliser de grandes œuvres. L'événement justifia nos prévisions.

Le diocèse assigné à Monseigneur Pascal était en dehors de la zone sauvage et sur les extrêmes confins de la civilisation. Il était de fondation récente ; tout y était à créer, mais, grâce à l'intelligente activité de son nouveau Pasteur, Prince-Albert fut, en quelques années, sur le pied des diocèses les mieux pourvus. Il avait une cathédrale spacieuse et élégante, un évêché vaste et confortable, des salles d'œuvres admirablement aménagées, des circonscriptions paroissiales sagement déterminées et, pour les diriger, un clergé cosmopolite mais digne, zélé et presque assez nombreux, malgré les difficultés du recrutement dans un pays qui naît à la vie religieuse. Dans la mesure où se développa et s'affermit l'action pastorale, on vit surgir des écoles populaires, des pensionnats florissants, des asiles hospitaliers, des conceptions ingénieuses et d'une étonnante prospérité.

L'administrateur habile, entreprenant, avisé, avait remplacé l'intrépide missionnaire : il n'avait pas supplanté l'apôtre. Il revivait partout ; mais il n'eut jamais de plus beaux élans et des accents plus enflammés que dans la chaire, où l'attiraient souvent son goût naturel pour la prédication et son vif désir de faire passer dans l'âme de son peuple ce qu'il y avait dans la sienne de fortes convictions et de saintes ardeurs.

Monseigneur Pascal n'a jamais eu la prétention de parler dans les académies : il dédaignait les artifices du langage ; — il n'a jamais eu la préoccupation de charmer l'oreille : il ne visait qu'à atteindre les esprits pour les éclairer, les cœurs pour les toucher et y allumer le feu de la charité divine. Sa parole était le pur écho de son âme, d'une âme surnaturellement éprise de vérité, de beauté morale, où bouillonnait l'ardente passion du zèle. La pensée qui sortait de cette fournaise arrivait à ses lèvres, chaude, imagée, enthousiaste et sincère. Elle s'incarnait, sans le moindre souci de la forme, dans une voix vibrante, qu'accompagnait un geste abondant et merveilleusement expressif. Il ne faut pas s'étonner qu'elle soulevât les foules et qu'elle portât l'émotion dans les milieux les plus délicats, les plus affinés. Cette parole, dédaigneuse de l'art humain, mais d'une éloquence simple et un peu rustique, a retenti dans quelques-unes de nos églises ; elle y a remué profondément les âmes, tandis que les ravissaient la franche nature, la souriante bonté, les joyeuses et piquantes saillies de l'aimable et saint Évêque.

Hélas, il n'est plus ! Nous avons voulu le faire revivre un instant sous vos yeux, en nous rappelant les traits les plus saillants de sa belle et féconde carrière. Nous l'avons justement et sobrement loué : c'était le devoir de notre charge ; — nous l'avons pleuré : c'était le besoin de notre cœur. Mais que peuvent à la chère âme, qui vient de nous devancer dans la mort, nos vaines louanges et nos impuissants regrets ? Ce qu'elle attend de nous, c'est que nous appelions sur elles les miséricordes divines. Nous nous conformerons à son vœu suprême : nous unirons nos supplications pour obtenir de Dieu qu'Il associe sans délai à son éternel bonheur et à son éternelle gloire l'apôtre qui l'a si vaillamment servi et si généreusement aimé.

En conséquence, un service funèbre sera célébré, dans notre église cathédrale, pour le repos de l'âme de Monseigneur Albert Pascal, à un jour qui sera ultérieurement indiqué.

Nous voulons que le nom de Monseigneur PASCAL soit joint à ceux de nos prêtres défunts dont on a la pieuse coutume de rappeler le souvenir, au cours de nos retraites ecclésiastiques, et pour lesquels on offre le saint Sacrifice de la Messe.

† Joseph M.-F. BONNET,
Évêque de Viviers.

VIII. — Neuf Années de Mission en Colombie.

En 1903, j'étais ordonné prêtre. Un mois après mon ordination, je recevais mon obédience pour le Yukon. « C'est sérieux », me dis-je, « une lettre du Supérieur Général ! » Je me rendis à la chapelle pour y faire une prière afin d'avoir, selon le langage de mes futurs sauvages, *le cœur fort*. J'ouvris la lettre — qui me trouva tout soumis à la volonté de mes Supérieurs.

Je partis sans délai et, après vingt-trois jours de voyage, dont sept sur la rivière Yukon, j'arrivai à Dawson. Au presbytère, je rencontrai le R. P. Émile BUNOZ — auquel je fis part de mon obédience (1).

— « Vous n'étiez pas attendu si tôt, mon Père, mais vous êtes quand même le bienvenu ; entrez. »

Le R. P. Camille LEFEBVRE, apprenant mon arrivée, désira aussitôt m'avoir pour compagnon d'apostolat, auprès de ses mineurs de *Dominion Creek*.

— « Voulez-vous vous occuper des mineurs ? » me demanda-t-on.

Je répondis que, étant venu pour faire du bien, j'étais prêt à tout ministère que l'obéissance voudrait bien me confier ; et je partis pour le ruisseau aurifère *Dominion*. Le trajet dura toute une froide journée de septembre. D'assez loin, j'aperçus une cabane recouverte de terre

(1) Alors Vicaire général de Mgr BREYNAT, puis Préfet apostolique du Yukon, en 1908, le R. P. BUNOZ est, depuis 1917 Vicaire apostolique du Yukon et de Prince-Rupert.

et une église de bois rond ressemblant beaucoup à la cabane. Lorsque je fus rendu, le Père LEFEBVRE me reconnut pour son confrère et me fit le plus cordial accueil.

La pauvre cabane — qui mesurait 16 pieds de longueur sur 14 de largeur et 7 de hauteur, avec châssis de 2 ½ pieds carrés — nous servit d'asile pendant tout le premier hiver. Nous la quittions, le vendredi ou le samedi, pour la visite des mineurs éloignés, et nous y revenions le lundi suivant. Les autres jours étaient consacrés aux mineurs plus rapprochés de nous.

Un petit poêle rouillé suffisait à l'apprêt de nos modestes repas.

Le déjeuner se prenait dans notre logis, mais à midi, lorsque le cri du sifflet était entendu :

— « Où allez-vous ? » nous demandions-nous l'un à l'autre.

— « Au camp N° 2 », répondait mon compagnon.

— « Au camp N° 5 », disais-je, de mon côté.

Ainsi nous parcourions successivement tous les camps miniers, dînant en compagnie des mineurs et profitant de la circonstance pour nous mettre en contact avec eux. Les chercheurs d'or étaient disséminés — par groupes de sept, huit ou dix, dans des postes séparés par des distances de 250 à 500 pieds. De retour à la maison, nous composions nos instructions.

Cependant, il nous fallait savoir davantage à qui nous avions affaire. C'est pourquoi, dans nos visites aux mineurs, nous apportions toujours un calepin et un crayon, afin de recueillir des renseignements propres à nous faire mieux connaître nos ouailles. Voici à peu près notre dialogue habituel avec nos gens :

— « Quel est votre nom, mon ami ? De quelle place venez-vous ? Depuis quand êtes-vous ici ? »

— « Depuis quatre ou cinq ans, mon Père ; mais, auparavant, j'ai passé une quinzaine d'années dans les forêts de l'Oregon ou du Washington. »

— « Avez-vous été confirmé dans votre paroisse, et avez-vous fait vos Pâques depuis que vous êtes par ici ? »

— Trop de questions, mon Père : cela devient un peu embarrassant ! »

— « Peut-être, mon ami ; mais, si vous ne faisiez pas vos Pâques, cela ne me profiterait pas de rester ici, moi qui ne suis venu dans ces régions que pour le bien de vos âmes. »

— « Ah ! mon Père, c'est bien beau, tout ce que vous me dites ; mais, quand on a travaillé dans un trou de mine toute une semaine, je vous assure que le dimanche on n'est pas *sorteux*. »

— « Je le sais bien ; mais, quand même, vous ne devez pas oublier que vous avez une âme à sauver. Venez au moins entendre la Messe... »

En 1910, à Dawson, trente à quarante mineurs se rendirent aux inspirations de la grâce. Voici qui pourra édifier. Un vieillard de langue anglaise, qui n'avait pas fait de religion — comme plusieurs de ses compagnons de travail — depuis une trentaine d'années, s'était enfin converti et se voyait bien malade. Je lui dis un jour :

— « John, tu vas voler le ciel, je crois, car tu ne sais pas beaucoup de religion. Sais-tu le *Notre Père ?* »

— « Non, mon Père »

— « *Je vous salue, Marie ?* »

— « Non, mon Père. »

— « Le *Credo ?* »

— « Non, mon Père. »

— « Tu ne sais donc rien ? »

— « Oh ! oui, mon Père, je sais quelque chose ; je sais une prière que ma mère m'a apprise, lorsque j'étais encore tout jeune, et que j'ai promis de réciter chaque jour ; je n'y ai jamais manqué. »

— « Quelle est donc cette prière ? »

Le mourant se mit aussitôt à réciter le : « *Hail, Holy Queen, Mother of mercy...* »

Après ces paroles : « *Et, au sortir de cet exil, montrez-nous* JÉSUS, *le fruit béni de vos entrailles* », je lui dis, tout ému :

— « Oui, John, espère voir JÉSUS : puisque tu ne l'as pas oublié dans ta prière, lui non plus ne t'oubliera pas. »

Et, plein de confiance, l'agonisant demandait pardon des infidélités et des négligences de sa vie. La Mère des miséricordes l'avait protégé et lui avait obtenu, croyons-le, la grâce de la persévérance finale.

Quoique oublieux de leurs pratiques religieuses, les mineurs avaient bon cœur. Un exemple. En 1904, il s'agissait de construire une chapelle, au ruisseau *Sulphur*. Malgré leur prochain départ de cet endroit, ils m'offrirent généreusement leur concours.

— « Vous avez pour chapelle », me dirent-ils, « une pauvre cabane située près d'un trou de mine, où elle peut glisser d'un moment à l'autre ; cela n'est pas convenable. »

On commença donc à construire, le 12 mai ; et, juste un mois plus tard, la chapelle était prête pour le culte. Quand Mgr Breynat vint la bénir, il me demanda ce qu'elle coûtait :

— « Quinze cents piastres », lui dis-je.

— « Et il vous faudra ajouter un intérêt de 25 % ? »

— « Oui, Monseigneur, mais je ne suis pas en peine ; avec mes mineurs, je puis me rassurer. »

Je visitai alors les camps, où les catholiques étaient en majorité. Ils souscrivirent chacun vingt piastres. Les non-catholiques, examinant la liste de souscription, n'osèrent pas offrir moins de cinq piastres. Trois jours suffirent pour recueillir les $ 1.500.

En 1906, Mgr Breynat, m'assigna un nouveau champ de mission dans le nord de la Colombie britannique, — me chargeant de tout organiser au meilleur de mon jugement.

Je me rendis d'abord à un camp minier de blancs, *Conrad*, au sud du Yukon. Pendant le trajet en bateau, je me sentais peu enthousiaste : presque pas de passagers et aucune connaissance. On était dans l'octave de la fête de l'Assomption. Je priai donc la Sainte Vierge ; et je repris courage. Arrivé au nouveau poste, je construisis une chapelle, où j'exerçai le saint ministère durant une année. Les gens m'assistèrent de leurs offrandes, qu'ils m'apportaient chaque semaine ou chaque mois.

De Conrad, je passai au bord de la Colombie, dans le district d'*Atlin*, où je visitai trois postes. A la première Messe, que je célébrai à *Atlin* même, il y eut quatre ou cinq personnes ; à peu près le même nombre à *Discovery* et une douzaine à *Spruce*. Pour la fête de Pâques, tous se rendirent à Atlin. Les blancs y avaient une misérable chapelle, dépourvue de système de chauffage. Une assistance nombreuse pouvait seule remédier quelque peu à ce dernier inconvénient. Les sauvages vinrent en nombre et remplirent l'église.

— « De quelle religion sont ces sauvages ? » demandai-je à quelqu'un de l'assemblée.

— « De n'importe quelle religion, mon Père. Autrefois, plusieurs d'entre eux rencontrèrent les ministres russes de l'Alaska qui les instruisirent ; ils seraient donc schismatiques ou païens. »

La Messe finie, les blancs se retirèrent. Le chef des sauvages sollicita la permission de prier avec les siens dans leur propre langue ; je la lui accordai de grand cœur. Ces gens s'étaient trouvés sans ministres, pendant huit ans. Cependant, ils avaient conservé leurs prières et servaient DIEU suivant leurs connaissances religieuses. Ils étaient avides de l'aimer. Aussi DIEU eut-il pitié d'eux ; sa Providence m'offrit les moyens de tirer parti des circonstances. Je me sentis ému en entendant les sauvages invoquer la très sainte TRINITÉ. Pendant deux semaines, je leur répétai chaque jour, matin et soir, ce que la connaissance de leur langue me permettait de leur dire :

— « Le chef d'en haut, rien qu'un... le Chef d'en haut, sa maison, rien qu'une... le Chef d'en haut, sa parole, rien qu'une... le Chef d'en haut, son Église, rien qu'une... »

Un peu plus tard, les sauvages reçurent la visite du ministre. Ils vinrent m'en faire part, me disant :

— « Un homme comme toi », en désignant mon collet romain, « nous invite à son église ; il va parler, chanter, faire de la musique et cela ne nous coûtera rien ; que devons-nous faire ? »

Je répondis à l'un des messagers, en lui indiquant un harmonium portatif :

— « Prends cette boîte, transporte-la au village ; je vais y aller faire de la musique et du chant ; cela ne vous coûtera rien, avec moi non plus. »

Aucun ne se rendit à l'invitation du ministre, qui déguerpit en maugréant. C'était un ancien avocat de Toronto qui, ne retirant pas de sa profession le nécessaire à l'entretien de sa famille, s'était fait ministre, afin de toucher de plus forts honoraires.

Trois semaines après, il revint avec un autre ministre de l'Église anglicane. Les sauvages vinrent de nouveau me trouver, en me disant :

— « Père, deux hommes blancs pareils à toi », désignant toujours mon collet romain, « veulent avoir nos enfants pour les instruire, et c'est à 90 milles d'ici ; ils vont leur fournir la nourriture et le vêtement. Que faire ? »

— « Retournez vite », m'empressai-je de répondre ; « dites au chef de rassembler tout son monde dans le camp du festin. A deux heures, j'irai parler. »

Ceci se passait le 2 juillet 1907, en la fête de la Visitation de la Sainte Vierge. Il s'agissait, ni plus ni moins, pour les sauvages de choisir entre la vraie Église et le protestantisme.

Je rendis visite au chef et lui demandai si tout son monde était bien là. Sur sa réponse affirmative, je saisis ma croix d'Oblat et m'adressai ainsi à l'assemblée :

— « Les blancs sont venus vous offrir la langue des hommes (instruction profane) ; moi, je veux instruire vos enfants dans la langue de DIEU (instruction religieuse)... Les blancs sont venus vous offrir de la nourriture et des couvertes ; moi, qui suis pauvre, je veux vous annoncer Celui que je représente et qui s'est fait pauvre lui-même, JÉSUS-Christ... Vous avez à choisir entre celui qui donne de la nourriture et des couvertes et celui qui, au nom de JÉSUS-Christ, veut vous conduire au ciel. Qui choisissez-vous ? »

Il se fit un moment de silence parmi les sauvages — moment de poignante émotion pour moi, croyez-le. Tenant la tête un peu inclinée, le chef garde l'attitude de la réflexion. Puis, prenant la parole, il affirme sa préférence et celle des siens par cette réponse :

— « *The Catholic Priest* (Le Prêtre catholique). »

Paroles imprévues, inspirées sans doute par Celle qui a terrassé toutes les hérésies et écrasé la tête du serpent infernal. Je dis alors, avec émotion :

— « Vous préférez à la parole des hommes la parole de DIEU. Eh bien, je vous donnerai l'une et l'autre. Dès demain, j'ouvrirai une école, et je vous enseignerai moi-même. »

Le lendemain, en effet, l'école s'ouvrait. Une femme blanche me fit don d'un petit tableau de dix-huit pouces carrés et d'un peu de craie. Je suspendis le tableau au mur, à six pieds de terre. Au moyen d'une baguette, j'enseignais les lettres, suivant la méthode phonique, aux petits et aux grands, aux jeunes et aux vieux — au nombre total de 120.

Après une semaine de classe, les plus âgés — il en manquait quelques-uns, chaque jour — furent *gradués*, et seuls les enfants me restèrent. Dans l'espace de quinze jours, ces enfants savaient leurs lettres et épelaient très convenablement.

Mais la classe se faisait dans une maison prêtée — et bientôt réclamée par le propriétaire. On put, heureusement, en trouver une autre, grâce à la générosité du chef, qui s'était déclaré en faveur du prêtre catholique. Au bout de deux jours, il fallut aussi la quitter, parce que les enfants avaient brisé une chaise. Je tentai alors d'avoir une école à nous. J'eus encore recours à mes généreux mineurs, leur demandant $ 200, pour acheter un modeste logis. En deux heures, les $ 200 m'étaient remises. Le logis en question fut donc acheté.

Une de ses pièces, mesurant douze pieds sur quatorze, serait affectée à la classe et servirait en même temps de chapelle. La Messe terminée, on remettrait le tout en place, et la salle serait prête pour la classe.

Un poêle et une table de dix pieds de longueur constituaient l'ameublement de la cuisine. Par prévoyance j'avais aménagé, dans une autre pièce longue de douze pieds sur dix de largeur et sept de hauteur, neuf petites couchettes pour enfants. Elles consistaient en étagères superposées et appliquées aux murs par séries de trois.

Lorsque les parents se disposèrent à regagner les bois, je leur dis :

— « Laissez-moi vos enfants : je vais en prendre soin. »

Les sauvages de me demander :

— « Mais comment feras-tu pour les nourrir et les loger, toi qui n'as qu'une toute petite maison et rien pour vivre ? »

— « Eh bien ! fournissez-moi de l'orignal, et je me charge du reste. »

Les sauvages acceptent la proposition et consentent à me laisser neuf enfants. De la soupane, le matin ; de la soupe au riz et de l'orignal, à midi ; du poisson, le soir, — tel fut, pendant trois ans, notre régime alimentaire.

Après un an et demi passé dans ces conditions, le Gouvernement consentit à reconnaître nos sauvages comme citoyens canadiens. Mais, jusque-là, DIEU seul avait pris soin d'eux. Aussi, grâce à des bienfaiteurs, ils eurent toujours de l'argent, de la farine, du sucre et autres articles nécessaires. Je me faisais tour à tour cuisinier, boulanger, maître d'école, etc., — ce qui édifiait grandement les sauvages et même les blancs, qui ne manquèrent pas d'apprécier plus favorablement cette manière d'agir que celle des ministres protestants. C'est là le motif de leur admiration et de leur sympathie pour le prêtre catholique.

Parmi les enfants, il y en eut de dix, douze et quinze ans qui reçurent le Baptême. Leurs parents, constatant les progrès accomplis, se prenaient à répéter souvent :

— « Nous aussi, nous voulons prier DIEU ; car, si nous ne prions pas DIEU, Il ne nous reconnaîtra pas. »

Cependant, les parents ne se convertirent pas tous, pendant les trois années que je passai auprès d'eux. Bien des déboires et des tristesses hantaient parfois mon

âme de prêtre ; mais tout cela était suivi de douces consolations et même de joies qui surpassent celles de la terre.

A la Noël de 1908, un chef sauvage, sa femme et sa belle-mère se convertirent. Ces gens se déclaraient heureux. Combien je l'étais aussi moi-même ! Après la Messe, je dis aux nouveaux chrétiens :

— « Vous avez reçu de ma main le Pain de l'âme ; il est juste que vous veniez maintenant vous asseoir à ma table et que je vous donne moi-même le pain du corps. »

Je préparai, pour la circonstance, le meilleur menu possible. Jeunes et vieux mangèrent de bon appétit, sous le charme du chant et de la musique. Il était quatre heures de l'après-midi, quand les sauvages s'en retournèrent.

A leur départ, je m'adressai ainsi aux enfants :

— « C'est une grande fête aujourd'hui, mes enfants ; allez vous réjouir avec vos parents et vos amis dans leurs cabanes. »

Et moi, resté seul en face de ma table couverte de plats vides et à plus 5.000 milles des miens, je me mis à l'harmonium pour entonner le cantique de l'action de grâces. Mes doigts que l'émotion rendait infidèles ne pouvaient donner les variantes requises ; mais je continuai, tout de même, le chant du *Te Deum* — en marchant et en versant des larmes de joie.

Oui, je chantais, et le bonheur inondait mon âme. Car si les Anges de Dieu sont dans la joie à la conversion d'un seul pécheur faisant pénitence, la conversion de mes pauvres sauvages répandait dans mon âme, me semble-t-il, quelque chose de cette joie céleste.

Joseph Allard, *O. M. I.*

IX. — Mission Saint-Michel du Fort Raë.

Pour aller du *Fort Résolution* au *Fort Raë* (Mackenzie), c'est une distance de 180 milles — et huit bonnes journées

de traversées, sur un grand bateau à voiles. En automne, les tempêtes sont fréquentes. Nous en avons eu deux — qui nous ont obligés à rester, pendant deux jours, chaque fois, à l'abri sur des îles... et des îles « sans hôtellerie ».

La première tempête nous fit aborder un peu plus vite que nous ne l'aurions voulu. Un orage avec un gros vent du nord étant survenu tout d'un coup, nos guides voulurent gagner terre en faisant prendre vent de côté à la voile. Il fallait voir pencher le bateau, — quand la voile, se déchirant, se détacha tout à fait ! Nous voilà dans la brume, abandonnés aux caprices des vagues. Nos hommes, sans perdre leur sang-froid, vite rafistolent leur voile, la hissent de nouveau, et nous allons de l'avant. Il était temps. Nous arrivions au milieu de récifs où nous pouvions nous échouer. Ils furent évités, sans trop de peine ; et, quelques minutes après, nous abordions dans un bon abri, entre des îlots. En mettant pied à terre, nous étions transis de froid, peut-être aussi un peu... de crainte ; mais pourquoi, quand la bonne Providence était là qui veillait sur nous ?...

Un second orage nous surprit encore, les jours suivants, au milieu des noirceurs de la brume ; heureusement, le vent cette fois nous était plus favorable. Par malheur, nos conducteurs avaient perdu de vue les îles où nous voulions aborder... Quand nous pûmes atterrir, il était près de minuit. Il y avait longtemps que nous avions les pieds dans l'eau, — que nous n'empêchions qu'à grand'peine d'envahir le bateau et à la condition de pomper continuellement — lorsque après avoir traversé le prolongement du *Grand Lac des Esclaves* et suivi une petite rivière, nous arrivâmes dans un nouveau lac, beaucoup plus long que large.

Au beau milieu, sur trois blocs de roches, formant trois îles réunies entre elles par des ponts, — qu'on peut se hasarder de passer, si l'eau est basse — se trouve la mission du *Fort Raë*. Chacun des îlots porte la résidence d'un traiteur et quelques maisons d'Indiens. La mission occupe l'îlot central, ayant dans son voisinage un traiteur et quelques maisons sauvages. Pour avoir eu l'idée de

bâtir un *Fort* en cet endroit, il faut s'appeler *Flancs-de-Chiens ;* car tel est le nom qu'ont donné à nos Indiens leurs ennemis d'antan, ennemis aujourd'hui imaginaires mais qu'ils craignent toujours, cependant, — sans trop l'avouer en présence des blancs, qui leur rient au nez ! C'est bien un peu la crainte qui les a fait choisir ce refuge, d'où ils voient venir de loin les étrangers et peuvent ainsi se sauver à temps.

Les petits jardins qui existent sur ces rocs arides, au milieu des eaux, sont faits de mains d'hommes et ne peuvent pas avoir un sol très profond. La terre neuve en est toutefois assez riche pour donner de bonnes « patates » ; encore faut-il que l'eau ne monte pas trop haut — ou, alors, c'est l'inondation.

Le cimetière de la mission est séparé des îles, situé sur un terrain où l'on ne se rend qu'en esquif, sauf à l'époque des glaces...

La mission *Saint-Michel du Fort Raë* est aujourd'hui l'une des plus importantes missions du Nord et des plus populeuses. Elle compte environ sept cents sauvages, disséminés un peu dans toutes les directions.

Ici, où nous comptons par nuits, nous devons dire que la grande majorité de nos indigènes sont à une distance de huit ou dix nuits de la mission. En automne, quelques-uns même s'en sont allés jusqu'à quinze et vingt nuits, jusque dans les immenses déserts qui nous séparent des *Esquimaux,* à la poursuite du caribou — dont la peau bien fourrée leur procure un chaud vêtement d'hiver. Ils ont rencontré quelques *Esquimaux* attirés par le même appât. Ils n'ont pas dû sympathiser entre eux ; car ils se craignent mutuellement, surtout depuis que deux *Esquimaux* ont massacré les deux chers Pères Jean Rouvière et Guillaume Leroux. On sait que les assassins, arrêtés, ont été condamnés à mort, puis graciés de cette peine, à Calgary.

A *Saint-Michel,* le culte du Sacré-Cœur est en honneur : le premier vendredi du mois est bien fêté, même quand la grosse majorité de nos sauvages n'est pas à proximité. Il y a toujours les blancs, traiteurs et engagés, et le

petit groupe de sauvages — empêchés, pour une raison ou l'autre, de s'en aller au loin. Messe solennisée, le matin : tout le monde y communie, même les petits enfants. Le soir, nouvelle réunion pour la Bénédiction du Très Saint Sacrement. En temps ordinaire, il y a toujours un peu de monde, chaque matin, à la Messe. Le mois d'octobre a été bien suivi.

Les soucis de l'existence tiennent, malheureusement, nos sauvages éloignés de la mission. une grande partie de l'année ; et l'assiduité aux offices leur devient alors impossible.

Vers la Noël, un certain nombre de familles restaient encore à proximité, — à deux, trois, quatre nuits du *Fort*. Nous eûmes une belle Messe de minuit, avec deux cents communions — presque rien que des hommes. Et tout ce monde nous arriva juste pour la fête.

En ma qualité de proviseur de la mission, j'eus la preuve, une fois de plus, qu'il fait bon se précautionner et avoir toujours une réserve de poissons, si l'on ne veut pas être pris au dépouvu. La réserve, il est vrai, est facile à conserver ; il n'y a qu'à mettre le poisson à geler, et il se garde aussi longtemps qu'on veut.

Prévoyants, nos sauvages ne le sont guère : ils vivent souvent au jour le jour. Les années où les bêtes à fourrures sont plus rares, où le caribou ne s'approche pas comme d'habitude de la mission, où l'épaisseur des glaces éloigne le poisson qui s'en va au large dans des lacs plus profonds, sont de mauvaises années. Les magasins de vivres du Gouvernement ne suffisent pas, alors, à contenter toutes les demandes ; ce qu'ils vendent est souvent à des prix très élevés, parce que les frais de transports, l'entretien du personnel et la main-d'œuvre, sans compter les pertes qui surviennent, sont considérables. C'est ainsi que le sac de farine de cinquante kilos se vend ici vingt piastres — un franc la livre. Il faut avouer que cela ne s'appelle pas manger de la *galette* à bon marché !

Il en résulte que nos Indiens ont de fâcheuses surprises. Cette année, ceux d'ici étaient réduits à une famine

presque complète. Par bonheur que nous avions su prévoir pour eux et qu'à l'automne notre pêche fut assez fructueuse : autrement, aujourd'hui, ils mourraient de faim. Nous avons été obligés d'aller, jusqu'à cinq nuits d'ici, au secours de onze familles — réduites à un jeûne forcé, à ce point que les enfants ne pouvaient même plus se lever ni se tenir debout. De la sorte, nos quatre mille poissons vont presque tous y passer, et nous devrons sans doute recourir au Gouvernement — sans l'appui duquel nous serions nous-mêmes dans un grand embarras.

Par surcroît, l'hiver, qui n'avait pas été trop rigoureux, puisque la température s'était maintenue de 25° à 30° cent. la plupart du temps, nous a réservé, avec le dernier quartier de la lune de février, un froid de 42° à 46° cent. et un bon vent du Nord — qui fait qu'on ne va pas loin, sans être obligés de se frotter le nez et les joues énergiquement. D'autre part, à l'intérieur, ayant à m'occuper de la cuisine, il faut bien ne pas trop craindre les brusques transitions du chaud au froid ou du froid au chaud... La tête en souffre bien un peu : cuisiner fatigue autant, sinon plus, que l'étude.

J'ai dit : l'étude. Hélas ! que de fois le missionnaire voudrait y consacrer plus de temps ! En dehors des exercices communs, que nous faisons tous régulièrement, — y compris la récitation du saint bréviaire — du temps, il ne nous en reste guère. Les loisirs que nous pourrions avoir, nos chers *Flancs-de-Chiens* trouvent encore le moyen de nous les ravir. Les vieux et les vieilles, à qui leur âge ne permet plus de suivre les caravanes de pêche ou de chasse à longue distance, ont toujours quelque affaire à nous confier. Tantôt une cause, tantôt une autre, et le plus souvent un rien les amène à la mission. Il faut se faire tout à tous, prendre patience et les écouter, — autant que possible, jusqu'au bout — d'autant plus que c'est souvent dans ces occasions qu'il y a lieu de leur faire du bien.

Ces remarques vous disent assez qu'au missionnaire du *Mackenzie* un vaste champ reste ouvert, où il peut gagner des mérites et sauver son âme, en travaillant au

salut des autres. Puissé-je, en vous les écrivant, n'avoir pas abusé de votre patience ! Pour moi, je n'avais d'autre but que de recommander à vos charitables prières les *Flancs-de-Chiens* de la mission *Saint-Michel du Fort Raë* et les missionnaires qui les évangélisent. Si ces lignes tombent sous les yeux des anciens maîtres qui ont guidé mes pas vers la vie religieuse et sacerdotale, puissent-elles leur redire mon meilleur souvenir, ma respectueuse et profonde reconnaissance !

Almire BÉZANNIER, *O. M. I.*

X. — Voyage de Montréal à Chesterfield Inlet [1].

Le 9 juillet, à huit heures du matin, nous faisons nos adieux à nos Pères et Frères de Saint-Pierre ; chacun nous dit ses souhaits de succès et de bonheur, nous assure de ses prières, et, nous, nous disons à tous un merci du cœur. Quitter Saint-Pierre, c'est un peu quitter sa propre maison, — quand on y a tant joui de la vie de famille !

Le R. P. Emmanuel DUPLAIN, le Frère Lionel DUCHARME et moi nous rendons au bateau ; les parents du Frère nous accompagnent. Le *Nascopie* est chargé, surchargé même : sur le pont, c'est un encombrement de centaines de caisses et de barils de gazoline et de pétrole, avec 23 baleinières ou goélettes.

Nous prenons possession de notre cabine, inspectons un peu le vaisseau ; et bientôt, la sirène donne le signal du départ. Un dernier adieu à tout le monde ; et on se sépare. Deux remorqueurs nous démarrent lentement et nous conduisent au chenal. Tant qu'on aperçoit les amis, on se salue de la main, on agite chapeaux et mouchoirs ;

(1) Voir *Missions*, N° 212, pp. 321-342 : *Mission Esquimaude de Chesterfield Inlet, Can.*

mais, bien vite, on ne se communique plus que par le cœur. Alors, nous nous retirons dans notre cabine et récitons ensemble l'itinéraire des clercs. En route, sous la garde de DIEU !

Il fait chaud : une fumée épaisse, provenant des feux de forêts, couvre la rive droite du fleuve et se répand partout, — l'air en est surchauffé.

A bord, nous sommes 21 passagers ; on se rencontre, on noue connaissance, on jase, on s'amuse, on dort et et on prie, — les trois missionnaires, du moins, pensent à prier, de temps à autre...

A minuit, nous saluons Québec, avec ses mille lumières électriques en amphithéâtre ; et tout le monde s'endort...

Dimanche 10. Au réveil, nous installons notre chapelle de voyage sur l'une des couchettes, et célébrons la sainte Messe. Le dimanche est observé à bord : il est défendu de jouer publiquement aux cartes, ce jour-là. C'est, d'ailleurs, la seule rubrique de l'année. Mais, comme aujourd'hui nous avons avec nous un ministre qui se rend à la baie d'Ungawa, il y a « service » dans la matinée, avec sermon — et critique du sermon, bien entendu. L'après-midi, au large du golfe, nous respirons à pleins poumons l'air pur de la mer, et le soir mouillons à la Pointe-au-Père — où nous passons la nuit.

Le 11 et le 12, un brouillard, léger d'abord, va s'accentuant toujours, — comme si nous approchions des glaces. Nous les rencontrons, en effet, le lendemain : on met ses habits d'hiver, — nous ne sommes plus à Montréal, mais à Belle-Ile.

Le 14, à 3 heures du matin, une bonne secousse du bateau nous réveille en sursaut ; puis nous sentons une série de chocs répétés, comme si nous touchions fond. C'est le *Nascopie* qui heurte et brise la glace, pour se frayer un passage ; il avance lentement, mais sans arrêt ni recul. Impossible de dire la Messe, ce matin, à cause de la violence des chocs du bateau contre la glace. Nous passons une bonne partie de la journée à l'avant du *Nascopie*, pour mieux jouir du spectacle de cette lutte gigantesque. Nous sommes dans un immense champ de

glace. Le vapeur avance, se heurte violemment à cette masse solide — qui résiste... A cause de l'élan qu'il avait, le bateau ne s'arrête pas net ; mais l'avant se soulève, monte sur la glace, avance ainsi une vingtaine de pieds, et s'arrête, — on dirait qu'il attend, pour voir si la glace va céder ou bien résister. Tantôt, c'est celle-ci, s'effondrant sous le poids du navire, qui plonge aussitôt avec elle, comme pour la mettre en pièces. Mais il ne broie que la partie qu'il a couverte et brisée par son poids ; le reste est intact, et notre brise-glace n'a plus aucun élan. Avancer de nouveau, c'est toucher de suite, sans choc et sans force, le bloc solide et rester là, collé à lui — bec à bec. Le bateau recule donc, pour prendre son élan et recommencer la lutte : car la glace devient de plus en plus compacte et serrée. Tantôt, après deux ou trois minutes de pression intense, on devine une petite ligne, noire, légère d'abord, et qui s'accentue vite : la glace s'est ouverte, la fente s'élargit rapidement, et atteint un pied de large. Le vapeur pivote sur lui-même, pour entrer dans ce chenal étroit : il y passe, en rongeant les bords de la glace qui crie, s'effrite ou éclate, se tasse et s'amoncelle sur les flancs du navire jusqu'au ras du pont. Marche bien lente — qui aboutit, fatalement, à un nouvel arrêt et à un nouveau recul. D'autres fois encore, l'avant du bateau, monté sur la glace, brise autour de lui un bloc de dimensions variables, qui tantôt chavire et plonge à pic, tantôt cale à plat, glisse sous le bateau et s'y attache ; on le pousse en avant, mais avec peine et bien lentement. Ces blocs varient de 16 à 20 pieds d'épaisseur.

Même travail, toute la journée du 16 et jusque dans l'après-midi du 17. Nous profitons alors d'une éclaircie, et nous allongeons l'allure — pour employer un terme de cavalerie. Ce soir-là, nous apercevons le cap Chidley, extrémité Nord du Labrador, à l'entrée du détroit d'Hudson. On nous dit que nous devons arriver, demain matin, à Burrwell ; même nous ralentissons exprès, paraît-il, pour ne pas risquer d'approcher des côtes, durant la nuit. On nous dit aussi que toute cette glace,

rencontrée depuis trois jours, est venue du détroit — qui doit être libre, maintenant. Alors, chacun cherche à deviner par calcul combien de jours nous prendrons pour arriver à Chesterfield. On parie que ce sera aux environs du 26. S'en promet-on du bonheur, là-haut, dès maintenant !

18. Il paraît que nous avons fait 40 milles, aujourd'hui ; mais le courant nous emporte à la dérive, aussi vite que la glace nous permet d'avancer, — et le Cap n'approche pas du tout. Le soir, arrêt complet : passagers et marins descendent sur la glace et prennent une marche, pour se dégourdir les jambes. On ne voit pas une goutte d'eau à l'horizon ; le courant et la marée ont tassé la glace, en ce moment.

Le 19, au matin, le *Nascopie* essaie en vain de se dégager des glaces. Dans l'après-midi, un gros vent de terre nous ouvre le chemin. On part. On s'approche du Cap. Mais, à 8 heures, nous sommes de nouveau prisonniers : le chenal, que fait le bateau, se referme immédiatement derrière lui, — il ne peut reculer, et est forcé d'arrêter, faute d'élan. Adieu, Cap Childey, pour ce soir !

La journée du 20 a été dure, de trois à sept heures du matin : le vapeur frappe et heurte ces masses, sans pouvoir avancer. Enfin, au changement de marée, la pression diminue : nous traversons un premier champ de glace, — après quoi, ce n'est plus qu'une succession de cours d'eau et de bandes de glace parallèles. D'instinct, on penserait à faire portage, si on était en canot... Le chenal s'ouvre complètement, dans l'après-midi ; et nous contournons les 22 îles Button. A 8 heures du soir, nous ne sommes plus qu'à deux milles du port ; mais la glace est si tassée dans la baie que nous ne pouvons y arriver. Sept Esquimaux viennent, sur la glace, à notre rencontre et montent à bord, pendant que le bateau est en marche.

Enfin, le 21, nous y arrivons... Et, le lendemain, nous repartons pour Wolstenholme, à l'extrémité ouest du détroit. Cela prend deux heures pour sortir de la petite

baie. Mais, au large, la mer est libre et calme ; et nous filons doucement, comme sur une belle nappe d'huile.

Le 23, au matin, un coup de vent agite brusquement la mer ; et nous avons presque peine à achever la sainte Messe. Puis, quelques milles plus loin, nous retrouvons les glaces ; et, alors, plus de vagues. On devine, cependant, la tempête, aux grandes ondulations de l'immense tapis de glace — qui se soulève majestueusement, puis se creuse, sans se déchirer ni laisser passer l'eau. Nous admirons ce spectacle...

Un cri retentit : « Un ours blanc ! » Près de nous, l'animal, paresseusement étendu sur la glace, se laisse mollement ballotter, sans souci du danger. On l'approche. Il se lève enfin, non pour fuir, mais pour venir sentir le bateau et passer à quelques pieds à l'avant. Quelques coups de feu l'abattent. C'est un superbe animal ; on en voit rarement d'aussi gros...

Nous passons la journée du 24 dans la glace, et, le 25, arrivons à Wolstenholme, à 6 heures du matin, — pour en repartir, vers midi, avec l'espoir d'être à Churchill le 28 et à Chesterfield le 3 août. Mais, ce soir-là, nous dûmes passer la nuit, immobiles, à l'entrée du port.

Le 27, au soir, nous apercevons encore le poste. La glace est plus compacte que jamais : c'est l'immobilité absolue... Un incident, ce soir-là. Un marin allait chercher des canards abattus au vol. Il descend l'échelle en corde et met le pied sur la glace, — quand il aperçoit un ours blanc, qui suit du nez la piste fraîche des chasseurs, à quelques pieds du bateau. Notre homme ne pense plus à ses canards ; les fusils recommencent à parler, — et notre ours y laisse sa peau...

Bonne journée, le 28. Nous avons fait une cinquantaine de milles ; mais, dans quelle direction, c'est ce qu'on ne sait pas. On zigzague à droite et à gauche, au caprice de la glace ; et, dans le brouillard, aucun de nous ne pourrait dire si nous allons au nord ou au sud.

Même mystère, le 29, bien que nous apercevions la terre et qu'il semble que nous passons entre deux îles.

Le 30, la glace est moins serrée, puis s'éclaircit et,

vers 11 heures, le brouillard se lève : on aperçoit l'île Coats, et nous poussons vers le sud.

Le 31, un peu avant midi, nous quittons définitivement les glaces ; mais on a peine à croire qu'il n'y en a plus, — on y était si habitué ou, plutôt, il y avait si longtemps qu'il fallait faire un effort pour se croire sur mer, puisqu'on ne voyait pas une goutte d'eau. Il y a un peu de vague ; mais personne n'en est incommodé.

1er août. Belle journée, calme et chaude : pas un morceau de glace à l'horizon.

Le lendemain, 2 août, nous arrivons à Churchill... Puis le bateau décharge, nuit et jour, jusque dans la nuit du 6.

Nous partons le 7, au matin, pour Chesterfield — où nous arrivons le 8, à 5 heures du soir, après une magnifique journée.

Vive Notre-Dame de la Délivrande, qui nous a si bien gardés, pendant ces 31 jours, sur mer et dans la glace ! Et merci aux bonnes âmes, qui ont tant prié pour nous ! Dieu les a exaucées : c'est signe qu'il les récompensera de leur charité...

Arsène Turquetil, *O. M. I.*

XI. — Diocèse de Jaffna (1920 à 1921).

Notre personnel s'est augmenté de trois nouveaux prêtres : un jeune Irlandais, qui nous a accompagnés lorsque nous sommes revenus de notre visite *ad limina* en novembre 1920, et deux prêtres Ceylanais, que nous avons eu le bonheur d'ordonner dans le courant de l'année.

Le deuil est venu troubler cette joie : deux de nos Pères nous ont quittés, pour aller recevoir la récompense de leurs travaux apostoliques. L'un, le Rév. Père Guillaume Owen, Curé de notre cathédrale, est tombé sur

la brèche, mourant presque subitement le 16 novembre 1920, âgé de 58 ans, et l'autre, le Rév. Père Michel Blachot, infirme depuis 30 ans, a exercé une influence considérable sur plusieurs générations de jeunes gens passés par notre Collège Saint-Patrice, dont il s'était fait le directeur zélé et éclairé. Il fut toute sa vie le propagateur du culte du Sacré-Cœur, de la Sainte Face et de la dévotion à Notre-Dame des Trois *Ave Maria*. Aidé de tout un petit monde de secrétaires, il eut la consolation de répandre ces dévotions, non seulement à Ceylan, mais aux Indes et dans la presqu'île de Malacca. Il est mort en odeur de sainteté, le 21 avril 1921.

Notre grand pèlerinage de Notre-Dame du Rosaire, au milieu des forêts de Madhu, a réuni aux pieds de Marie, le 2 juillet, une foule évaluée à plus de 70.000 personnes. Tout ce peuple, campé en plein air dans ce parc séculaire du Bon Dieu, a montré, pendant cette belle semaine mariale, une piété admirable. Il faudrait 100 prêtres pour pouvoir entendre les confessions de cette multitude ; 10.000 ont pu se confesser, et les chapelains ont distribué 32.000 communions. L'an prochain verra le couronnement officiel de Notre-Dame de Madhu par Son Excellence le Délégué Apostolique, au nom de Notre Saint-Père le Pape ; tous les évêques de Ceylan y assisteront. Les fêtes promettent d'être grandioses et la démonstration digne de la Reine et Patronne de notre cher diocèse.

Nos 37 prêtres, adonnés au ministère actif de nos 26 centres de missions et à la desserte de 230 églises et chapelles, y épuisent leurs forces mais non leur courage et leur zèle — qui restent au-dessus de tout éloge. Le tableau ci-joint représente la somme des travaux du saint ministère, mais ne donne aucune idée des fatigues et des soucis d'une administration qui s'étend à des détails aussi multiples que variés. Il donne aussi un faible aperçu de la piété de nos chrétiens et de la régularité du plus grand nombre à s'approcher des sacrements.

Pendant le temps pascal, 14.774 hommes et 16.308

femmes se sont approchés des sacrements ; 3.632 hommes et 2.559 femmes se sont abstenus, bien qu'habitant leurs villages respectifs. Il ne faudrait pas conclure que tous se sont abstenus par négligence ; un grand nombre peuvent avoir des excuses valables, car le prêtre, dans sa ronde pascale, ne séjourne que peu de temps dans chaque station et, de ce fait, beaucoup se trouvent empêchés de remplir leur devoir pascal. Il faut dire aussi que le précepte de la communion pascale est de date récente dans ce diocèse ; et nos Pères n'ont pas encore réussi complètement à changer la mentalité de la vieille génération, habituée à recevoir les sacrements lors de la visite annuelle du prêtre.

La grande majorité de ces abstentionnistes remplit le devoir de la confession annuelle, selon les us et coutumes, à l'occasion de la fête patronale de leur église. La même remarque s'applique aux 4.493 absents ; un certain nombre doivent remplir leurs devoirs religieux, là où les retiennent les nécessités de leur emploi, ou s'en acquittent quand ils reviennent au village, pour la fête patronale de leur église, car tous les absents font l'impossible pour se réunir en famille, ce jour-là. J'estime à environ 2.000 le chiffre de nos chrétiens qui ne peuvent pas ou négligent de satisfaire au précepte. Dans un avenir prochain, nous espérons nous rendre compte du nombre approximatif de ceux qui satisfont au précepte, en dehors du temps pascal.

Les secours spirituels que réclament nos populations catholiques ne permettent pas à nos Pères de se consacrer, autant qu'ils le désirent, à la conversion des infidèles. Ainsi le résultat de nos conversions se chiffre par centaines et non par milliers, — comme ce serait le cas, si nous avions un plus grand nombre d'ouvriers apostoliques. Nous n'avons pu disposer jusqu'ici que d'un Père pour l'évangélisation directe des infidèles ; les résultats nous font vivement désirer d'étendre ce champ d'activité, qui promet une riche moisson d'âmes.

Un journal anglais et un journal tamoul, tous les deux hebdomadaires, défendent les intérêts spirituels

et temporels de la communauté catholique. Un prêtre Ceylanais en est l'éditeur. Il s'occupe, en même temps, d'une société établie pour les hommes instruits de la ville ; une bibliothèque est attachée à ce club. Une conférence de Saint-Vincent de Paul, une société de tempérance, plusieurs œuvres de jeunesse et des confraternités florissantes sont érigées dans notre ville épiscopale.

Nos amis remarqueront, avec étonnement, que notre population catholique est tombée de 56.126, l'an dernier, à 51.750, cette année. Le chiffre des années précédentes était computé d'après l'augmentation annuelle des naissances et des conversions, sans tenir compte de l'émigration. Or, c'est par centaines que nos chrétiens émigrent dans des pays plus fortunés et creusent un vide que les naissances ont peine à combler ; car les épidémies et le climat malsain de beaucoup de chrétientés nous causent, depuis quelques années, une perte de 60 pour cent sur le total des naissances et conversions, — cette année, nous avons 1.424 morts pour 2.262 baptêmes. La revision de tous les registres de recensement paroissial, que nous avons prescrite cette année, nous a causé cette pénible surprise.

Nous avons des écoles dans toutes les localités où il y a un noyau de chrétiens. Nos enfants y reçoivent l'instruction religieuse, suivant leur âge et le programme diocésain ; et l'instruction primaire ou secondaire y est donnée, selon le programme d'études fixé par le Gouvernement. Au cours de l'année, nous avons dû suppléer, par 5.770 roupies, le subside que le Gouvernement nous accorde pour le maintien de nos écoles.

Malheureusement, beaucoup de nos écoles ne sont que des hangars, couverts en feuilles de cocotier ; elles font triste figure, à côté des palais scolaires élevés par le Gouvernement ou par les riches sociétés protestantes. Les fondations d'un nouveau collège, posées avant la guerre, attendent que la bonne Providence nous envoie les fonds nécessaires pour continuer ce travail ; nos ressources actuelles ne nous permettent pas d'y songer.

Nous sommes aussi obligés de pourvoir à l'éducation

anglaise d'un certain nombre d'enfants pauvres et méritants ; la Mission a dépensé de ce chef 4.000 roupies, pendant l'exercice en revue. Un bienfaiteur Jaffnien, employé à Colombo, a fondé une bourse pour l'éducation secondaire d'un jeune homme pauvre. Puisse-t-il avoir des imitateurs !

Les païens nous confient volontiers l'éducation de leurs enfants. Les chiffres le prouvent : 147 païens, des meilleures familles de Jaffna, fréquentent notre collège de préférence aux nombreuses maisons d'éducation païennes ou protestantes. Il n'est pas prudent d'accéder aux désirs de ceux de ces enfants, assez nombreux, qui demandent le Baptême, tant qu'ils sont sous la tutelle de leurs parents ; nous nous contentons de jeter dans ces âmes une semence, qui peut germer plus tard et qui a pour effet immédiat de détruire bien des préjugés de famille et de race contre le Catholicisme. Cette bienfaisante influence est due à la présence de nos Pères, qui se dévouent au dur labeur de l'enseignement, — soit au Collège Saint-Patrice, soit dans nos écoles anglaises — et à celle des religieux et religieuses, qui inspirent pleine confiance aux familles. Nous ne saurions assez les remercier de leur coopération si dévouée dans la formation spirituelle et intellectuelle de nos enfants.

Nos amis remarqueront avec plaisir que notre personnel compte 69 Religieuses et 36 Frères Ceylanais — tous adonnés à l'enseignement. Les vocations, parmi nos bonnes familles chrétiennes, sont nombreuses et solides, tant pour la vie religieuse que pour la vie sacerdotale. Nos 25 prêtres Ceylanais, employés dans l'enseignement ou dans le saint ministère, réalisent pleinement l'espoir que nous avons mis en eux. Nos grands séminaristes, au nombre de 10, suivent les cours de Philosophie et de Théologie au Grand Séminaire de Colombo. L'Œuvre de Saint-Pierre, en Suisse, contribue à l'éducation de l'un d'eux. Les élèves du Petit Séminaire, au nombre de 22, suivent les cours classiques à notre Collège Saint-Patrice, à Jaffna, jusqu'à ce qu'ils passent l'examen de *Matriculation* de Londres ; pendant 7 ans, ils

sont entièrement à la charge de la Mission, — un seul jouit d'une bourse fondée par une bienfaitrice de New-York. Les revenus des bourses déduits, les frais d'éducation des élèves du Grand et du Petit Séminaire étaient, pour l'année 1920-1921, de 8.420 roupies. Je suis heureux de constater que ces chers enfants nous donnent pleine satisfaction, au point de vue de la piété comme à celui des études, et ne nous font nullement regretter les sacrifices que nous faisons pour leur éducation.

Nous entretenons, dans nos orphelinats, 222 enfants — 120 garçons et 102 filles — et 75 autres sont placés dans des familles chrétiennes, en partie à nos frais. L'Œuvre de la Sainte-Enfance vient généreusement à notre aide pour l'entretien des enfants païens (170) ; cependant, les dépenses ont dépassé, de 5.407 roupies, l'allocation accordée par l'Œuvre, — cette différence est due en partie au taux du change, qui nous est très défavorable, en ce moment. Ces enfants restent à notre charge, jusqu'à ce qu'ils soient en état de gagner leur vie soit comme instituteurs, s'ils ont suivi les cours de notre école normale, soit comme artisans, en exerçant le métier qu'ils ont appris à notre école industrielle. Nos orphelines trouvent plus difficilement à s'établir dans le monde : dans chaque cas, il faut leur trouver la dot et les bijoux d'usage, car le proverbe — « Point d'argent, point de Suisse » — représente la triste perspective de nos jeunes filles pauvres : Point de bijoux, point de mari. Nous avons pu en établir deux, dans le courant de l'année.

Nous avons un besoin urgent de secours, pour mettre notre école industrielle de garçons sur un pied plus en rapport avec le progrès et le nombre toujours croissant de nos enfants. Nos ateliers méritent à peine ce nom, et notre matériel est suranné. Il n'y a à faire bonne figure qu'une machine à imprimer, don du R. P. Léon Legrand. C'est sur cette presse que ce rapport a été imprimé ; son exécution fait honneur aux goûts artistiques de ces chers enfants. Ils prient avec ferveur aux intentions des directeurs et associés de la Sainte-Enfance,

à celles de leur bon papa de Jersey, et leurs bons petits cœurs reconnaissants verraient sans crainte s'augmenter et la somme de leurs obligations et la liste de leurs bienfaiteurs. Nous y avons inscrit le nom d'une bonne maman bretonne, qui nous a envoyé 750 francs pour augmenter notre petite famille d'enfants païens ; six ont reçu le baptême, il y a quelques semaines.

A côté de l'œuvre des enfants païens, très intéressante et généralement consolante dans ses résultats, il y a une œuvre de préservation qui nous est imposée par les tristes circonstances où se trouvent placés, chaque année, nombre d'enfants catholiques — subitement privés de l'appui de leurs parents et exposés à tomber entre les mains des païens ou des protestants, aux aguets pour s'en emparer. Plus puissante dans ses motifs, plus sûre dans ses résultats, cette charité attire cependant moins l'attention des âmes charitables. Nous y avons suppléé dans la mesure de nos moyens : nous avons consacré 8.000 roupies à l'entretien de ces enfants. Nous avons conscience de n'avoir fait que le strict nécessaire pour ces membres de la grande famille qui nous est confiée — et pour laquelle nous aurons un compte sévère à rendre. Nous supplions nos fils plus fortunés, disséminés à Ceylan, aux Indes et sur la presqu'île Malaise, de nous venir en aide, pour sauver du naufrage nos orphelins chrétiens, afin que nous n'ayons pas à encourir le terrible reproche : « Si quelqu'un n'a pas soin des siens, il a renoncé à la foi et est pire qu'un infidèle. » Nous ne croyons pas qu'il y ait, dans notre diocèse, un besoin plus urgent ; et, tant que nous n'y aurons pas pourvu, la réalisation d'autres projets bien chers à notre cœur doit être différée.

En notre nom et au nom de nos dévoués coopérateurs nous prions les vénérés directeurs et les chers associés de la Propagande de la Foi de vouloir bien agréer l'hommage de notre plus vive reconnaissance pour l'allocation qui nous est versée et nous permet de maintenir et de développer nos œuvres — qui, sans ce secours, végéteraient ou devraient disparaître.

Nos populations chrétiennes sont pauvres : le climat

malsain, le chaleur torride, le manque de pluie, le sol peu fertile, tout contribue à rendre le fruit de leurs durs travaux peu rémunérateur. Leur contribution au maintien de leurs prêtres est minime, — de sorte que le personnel reste en grande partie à la charge de la Mission.

C'est encore la Mission qui doit leur venir en aide pour la construction de leurs églises. Nous avons, en ce moment, 41 églises en construction ; et 84 ne sont que des huttes provisoires. Notre Cathédrale même est à rebâtir ; c'est une relique des derniers temps de la domination hollandaise (1658-1795). Elle est restée telle que les difficultés de cette époque troublée ont permis aux chrétiens d'alors, pauvres et persécutés, de bâtir. C'est une vaste grange, basse et couverte en tuiles plates — qui seules peuvent résister aux vents des moussons, mais font de l'édifice une étuve, où évêque, prêtres et fidèles s'acquittent, dès ce monde, d'une partie de leur purgatoire. Pour entreprendre et terminer tant de constructions, il faudrait que nos ressources soient décuplées.

Une construction intéressante est celle de l'église d'Anuradhapura (Ville des 90 Rois). Cette ville était, au commencement de l'ère chrétienne, le centre du Bouddhisme. Elle est appelé à juste titre la « cité des ruines » — ruines immenses, qui donnent une idée de la grandeur des palais, de la richesse des temples et des dagobas, qui étaient contenus dans une enceinte de plusieurs milles. C'est un centre de plus en plus mouvementé de renouveau bouddhiste, dont les zélés adeptes s'efforcent de relever les ruines, — sans espoir, toutefois, de lui rendre un cachet même lointain de son ancienne splendeur. Au centre de cette ville, sur les cendres de l'église, — incendiée, il y a quelques années, par des fanatiques bouddhistes — une belle construction s'achève, grâce à la généreuse coopération de bienfaiteurs ceylanais ; et nous espérons la dédier au culte, dans le courant de l'année prochaine.

Nous ne rêvons pas d'aussi beaux monuments pour

nos campagnes ; de modestes chapelles nous suffiraient. Nos chers missionnaires sont, cependant, prêts à tous les sacrifices, pour élever au seul vrai Dieu des demeures plus dignes de sa Majesté. Leur amour-propre et celui de leurs chrétiens les y stimulent fortement ; car on s'imagine, plus facilement qu'on ne la peut décrire, l'humiliation qu'ils éprouvent d'avoir à se réunir dans des huttes, tandis qu'à côtés, les idoles ont des temples somptueux — d'où les païens les narguent avec tout le tapage infernal de leur musique et de leurs chants.

Dans les localités malsaines, — trop nombreuses, hélas! — nous devons faire des sacrifices, pour donner à nos prêtres des maisons salubres où ils puissent se préserver, autant que les moyens humains le permettent, des fièvres paludéennes, des fièvres typhoïdes, de la dysenterie et autres maladies épidémiques — qui causent tant de ravages parmi nos populations, pendant et immédiatement après la saison des pluies.

Nos néophytes sont soumis à de dures épreuves, pendant les quelques mois qui suivent leur conversion. Ils sont harcelés, persécutés, boycottés par les païens, et seraient à la merci de ces fanatiques, — si la Mission ne leur fournissait un terrain, où ils puissent s'établir avec leurs familles, et ne prenait à sa charge une partie des dépenses initiales, nécessaires pour la bâtisse de leurs maisons et le creusement de leurs puits. Nous avons acheté 25 hectares de terrains, où nous établissons nos nouveaux convertis — qui, peu à peu, forment des villages chrétiens.

Telles sont les différentes œuvres qui absorbent l'allocation de la Propagation de la Foi et le secours que nous recevons de nos bienfaiteurs. Nous pouvons les assurer que leurs dons sont employés au mieux des intérêts des âmes qui nous sont confiées.

Il me serait bien agréable de remercier les Dames de l'Œuvre Apostolique de leurs envois ; mais, depuis nombre d'années, nous n'avons rien demandé, — la maladie et la mort de mon vénéré prédécesseur, Mgr Joulain, sont probablement la cause de ce long silence. Nous

sommes, cependant, bien à court d'ornements sacrés et de linge d'autel ; nous allons faire nos demandes, et je prie ces Dames de vouloir bien agréer nos remerciements anticipés.

Nous adressons aussi l'hommage de notre reconnaissance à nos chers bienfaiteurs d'Amérique qui — par l'intermédiaire de Mgr J. Freri, Directeur des *Catholic Missions*, du R. P. Joseph F. McGlinchey, Directeur de l'œuvre dans l'archidiocèse de Boston, de Mgr John J. Dunn, Directeur diocésain de New-York, de Mgr John F. Glavin, Directeur diocésain d'Albany, du Rév. William J. Garrigan, D. D., Directeur diocésain de Philadelphie — nous ont envoyé des honoraires de messes ou donations, qui ont grandement aidé nos missionnaires à améliorer l'état matériel de leurs missions et à construire de nouvelles chapelles. C'est ainsi qu'un généreux bienfaiteur de Boston nous a fait parvenir la somme de 1.000 dollars pour la construction d'une chapelle à Joulainoor, une de nos colonies de nouveaux convertis. Puisse-t-il avoir des émulateurs qui procureront le même honneur au Bon Dieu et la même consolation au Pasteur et aux brebis !

Nous apprenons, à l'instant, le nomination de Mgr John J. Dunn comme Évêque auxiliaire de New-York ; nous prions le nouveau prélat de vouloir bien agréer nos sincères félicitations et notre cordial souhait : *Ad multos annos !* Nous n'oublierons jamais le vif intérêt que Sa Grandeur a pris au développement de la Mission de Jaffna.

En retour, pour tous les secours reçus, nos souhaits et nos prières pour tous nos amis et bienfaiteurs sont ceux de l'Apôtre des nations : « Que la grâce et la paix vous soient données. Nous rendons sans cesse grâces à Dieu pour vous tous, nous souvenant continuellement de vous dans nos prières », pour la réalisation de vos espérances spirituelles et temporelles, au cours de la nouvelle année. Notre-Seigneur ne se laissera certainement pas vaincre en générosité, selon la promesse qu'il nous a faite : « Donnez, et il vous sera donné ; il sera

versé dans votre sein une mesure abondante, pressée, entassée et débordante. »

C'est le vœu d'un Évêque reconnaissant,

† Jules BRAULT, *O. M. I.*,
Évêque de Jaffna.

XII. — La Division du Vicariat de Natal [1].

Henri, par la grâce de DIEU *et la faveur du Siège Apostolique, Évêque titulaire de Thugga et Vicaire Apostolique de Natal, aux fidèles des Territoires transkéiens et du Natal méridional.*

SALUT ET BÉNÉDICTION DANS LE SEIGNEUR.

Bien-aimés Enfants en JÉSUS-Christ, — Nous venons de recevoir de Son Éminence le Cardinal Préfet de la Propagande une communication, nous annonçant officiellement la division du Vicariat de Natal, par Décret daté du 1er août 1921.

La Foi faisant ici des progrès et le nombre de nos Fidèles s'accroissant sans cesse, on a pensé, à Rome, que le travail devenait trop lourd pour un seul Vicaire apostolique. Afin de faire face aux besoins de cet immense territoire, la Sacrée Congrégation de la Propa-

(1) Traduction de la Lettre pastorale de Mgr Henri DELALLE, annonçant cette division. Le Vicariat Apostolique — qui comprenait, jusqu'ici, le Natal, le Zoulouland et la Cafrerie — était confié, depuis de longues années (1845). à notre Congrégation et gouverné, depuis 1904, par Mgr DELALLE, originaire du diocèse de Nancy. Le nouveau Vicariat, qui en est détaché, comprendra la Cafrerie, le district de Richmond et la station de Mariannhill. Quant aux Missionnaires de Mariannhill, auxquels il est confié, ils ont été fondés, en 1914, par séparation d'avec les Trappistes. Et c'est le R. P. Adalbert Fleischer, de cette Congrégation (laquelle comprend une cinquantaine de religieux), qui, avec le titre d'Évêque de Tibériopolis, vient d'être chargé du nouveau Vicariat Apostolique.

gande a donc décidé la création d'un nouveau Vicariat — appelé le *Vicariat Apostolique de Mariannhill* et confié aux Missionnaires de Mariannhill, qui sont toujours connus dans l'Afrique australe sous le nom de *Trappistes.*

Ceux-ci ont fait leurs preuves comme pionniers — et excellents pionniers — de l'Évangile ; et, depuis le jour où, à l'appel de Mgr Charles JOLIVET, ils se sont établis au Natal, ils ont multiplié leurs missions parmi les Indigènes avec un zèle au-dessus de tout éloge. C'est afin de reconnaître ce zèle que la Propagande les a choisis pour diriger le nouveau Vicariat.

En vertu de cette décision, vous allez cesser de vous trouver sous Notre juridiction, et vous allez passer sous celle du nouveau Vicaire Apostolique, — lequel va être nommé incessamment, — puisque le Vicariat de Mariannhill comprend les territoires du Transkei et le Sud du Natal.

Nous ne vous cacherons pas, Nos chers Frères, que — tout en voyant avec joie Notre responsabilité diminuée — Nous ressentons un profond regret à la pensée que Nous allons être séparés de vous. Vous vous êtes toujours montrés si loyaux et si fidèles à Notre égard et vous Nous avez toujours accueilli avec une joie si sincère, que vous vous êtes gagné une place spéciale dans Notre cœur ; et c'est avec une affection vraiment tendre que Nous prononcions vos noms devant le bon DIEU. Chacune de Nos visites chez vous était pour Nous une période de bonheur. Nous vous en remercions et Nous en remercions DIEU ; et Nous prions le Tout-Puissant de récompenser, par les grâces les plus choisies, votre loyauté et votre dévouement profondément senti envers Notre personne.

Nous rappellerons bientôt les Pères Oblats de ce champ, où ils ont travaillé pendant plus de 60 ans ; mais Nous sommes persuadé que, tout en vous en séparant d'eux, vous ne les oublierez pas. Ils vous ont bien servis, avec un zèle véritable et une abnégation sans bornes, — sans jamais s'attribuer quoi que ce soit, ni pour eux-mêmes ni pour la Congrégation des Oblats ; et ils s'en iront de votre pays aussi pauvres que lorsqu'ils y sont

venus. Mais ils étaient assez riches, puisqu'ils possédaient votre amour et votre confiance. Vous garderez précieusement leurs noms dans votre mémoire. Pour ne parler que de ceux qui sont déjà partis recevoir là-haut leur récompense, vous vous garderez de laisser tomber dans l'oubli les noms du Père SCHOCH (Aloys), du Père MEYER (Jean), du Père MONGINOUX (Odilon), du Père HOWLETT (François) et du Père WEINRICH (Francois) — tous de vrais Oblats et de vaillants Missionnaires. En vérité, ils méritent pleinement, eux et leurs successeurs, l'éloge que leur décerne, dans sa lettre, le Cardinal Préfet :

— « C'est une joie pour moi », déclare Son Eminence, « d'offrir, en cette occasion, aux Pères Oblats mes remerciements les plus chaleureux pour leur œuvre de zèle et d'abnégation dans ces immenses territoires. La Sacrée Congrégation — qui, durant tant d'années, a pu admirer leurs travaux apostoliques, accomplis en dépit de circonstances difficiles — est heureuse de pouvoir leur en exprimer sa profonde gratitude. »

Nous désirons remercier publiquement, au moins d'un mot, les bonnes Religieuses de la Sainte-Croix. Introduites au Sud-Africain par les Pères Oblats, elles ont partagé avec eux les gloires et les difficultés des premières années — temps vraiment héroïques — de ces Missions. Aux époques de détresse, comme aux jours de succès, elles ont travaillé en parfaite harmonie avec les Pères ; et, par leurs exemples d'abnégation, de foi et de vraie charité, elles ont fourni aux Oblats le secours le plus effectif. Puisse le bon DIEU continuer à répandre ses bénédictions sur les grandes œuvres que ces bonnes Sœurs ont entreprises dans ces territoires !

Nous savons — et c'est pour nous une joie de penser — que, sous l'habile direction des Pères de Mariannhill et grâce à leurs énergiques efforts, l'Église s'y fortifiera de jour en jour et que la semence, jetée dans ces pays par les pionniers Oblats, y produira sans trop tarder, une riche et belle moisson.

Nous continuerons à prier pour vous tous ; et Nous vous demandons, en retour, de ne pas oublier dans vos

saintes prières l'Évêque et les Prêtres qui, durant tant d'années, vous ont aimés et servis — du mieux qu'ils le pouvaient, Nous en avons confiance.

Que la Bénédiction de Dieu — Père, Fils et Saint-Esprit — descende sur tous et chacun de vous, et y demeure toujours !

Donné à Durban, le 28 octobre de l'an de grâce 1921.

† Henri Delalle, *O. M. I.*

XIII. — Un Essai de Révolution au Transvaal [1].

Après des semaines de tumulte et d'anxiété, nous venons, Dieu merci, d'entrer dans une période de calme et de paix. Les choses s'arrangent, l'ordre se rétablit ; mais les conditions de la vie sociale ne sont, pourtant, pas encore redevenues absolument ce qu'elles étaient au 1er janvier — date à laquelle éclatèrent les troubles.

Une grève dans les mines de charbon donna lieu à une autre grève dans les mines d'or ; et, au bout de deux mois, lorsque les préparatifs de la révolution furent assez avancés, la Fédération du Travail proclama le grève générale.

Mais il semble certain qu'aucune de ces grèves n'a pu se prévaloir de l'entière approbation d'un grand nombre d'ouvriers ; et, maintenant que la révolution a été écrasée, les meneurs — ou, du moins, quelques-uns d'entre eux — nient avoir pris aucune part dans l'élaboration du programme de cette révolution et condamnent même ce mouvement anarchique.

En tous cas, des témoignages déjà recueillis et des preuves déjà faites il paraît bien résulter que la révolu-

(1) Traduction d'un article, daté du 25 mars 1922, que S. G. Mgr Charles Cox, le vénérable et sympathique Vicaire Apostolique du Transvaal, a eu la délicate pensée d'écrire et d'envoyer aux « Missions ».

tion a été préparée de longue date et que son but était d'établir ici un gouvernement soviétique.

Fort heureusement, le Premier Ministre et le Gouvernement régulier ont pris à temps les mesures nécessaires pour étouffer le mouvement. Grâce à cela, les *commandos* révolutionnaires n'ont pu combiner leur action ; et les milliers de rebelles, qui devaient entrer à Johannesburg, ne purent atteindre le centre de la ville, où ils voulaient hisser le drapeau rouge — comme gage et signe de leur succès. Leur marche en avant a été enrayée par la police et la troupe ; et, après une semaine de combats, celles-ci ont pleinement réussi à écraser le germe de la révolution.

Mais il n'a, malheureusement, pas été possible d'empêcher certains excès : des outrages révoltants ont été commis, et nombreuses sont les victimes innocentes qui ont succombé sous le feu des fusils révolutionnaires. On doit avouer, du reste, que ces bandits aux mains rouges ont rencontré beaucoup trop de sympathie dans la classe ouvrière.

La situation était inquiétante pour un certain nombre de nos couvents et de nos églises. Mais, grâces à Dieu, nous n'avons à déplorer de ce côté aucun dégât sérieux ; et, d'autre part, pas un seul de nos prêtres, frères ou religieuses n'a eu à souffrir la moindre injure ni le moindre dommage personnel. Un de nos Pères Dominicains a failli être tué, près de Boksburg, en allant, dans une automobile de la Croix-Rouge, enterrer un catholique qui avait été massacré par les révolutionnaires à Brakpan. La voiture fut, en plusieurs endroits, atteinte par les balles ; mais ceux qui l'occupaient en furent quittes pour la peur...

L'éclairage est, dès à présent, rétabli à Johannesburg ; mais les fils télégraphiques et téléphoniques y sont encore brisés, en maints endroits. Peu à peu, le service des trains se régularise également. Enfin, une semaine encore, et la situation, sauf en ce qui concerne le travail ouvrier, sera redevenue normale.

Mais la détresse est générale ; et, malgré les efforts surhumains que l'on fait pour y remédier, on ne peut

espérer pouvoir, avant longtemps, trouver un emploi pour tous et chacun de nos sans-travail — qui se comptent par milliers.

Nous avons eu à regretter de nombreux accidents de chemins de fer, dus au sabotage des rails. Aucun n'a eu, heureusement, de suites vraiment sérieuses. Mais que de terribles désastres n'aurions-nous pas eu à enregistrer, si la Providence n'avait pas permis à l'Administration de les prévenir, en lui inspirant de découvrir à temps les dégâts malicieusement perpétrés sur nos lignes ferroviaires.

Ces troubles révolutionnaires nous ont obligés à différer une ou deux missions que les Pères Rédemptoristes devaient, ce Carême-ci, prêcher dans le Vicariat.

† Charles Cox, *O. M. I.*

XIV. — Lettres du R. P. Aloys Kieger, O. M. I.[1].

Me voici donc au Basutoland, ma nouvelle patrie ! Ce n'est pas le Kansas — ni Aurora ! Tout autour, vous ne voyez ici que des rochers nus.

Roma est située au fond d'une vallée — on pourrait dire, une impasse — cachée au monde par des ravins escarpés, qui n'y laissent qu'une entrée. Moshesh, comme nous l'a raconté Mgr Cénez, a choisi ce recoin caché pour les Oblats, afin de ne pas exciter la colère des Protestants, qui possédaient, depuis longtemps, la station de Morija — bien située et bien en vue de partout. Néanmoins, c'est une belle petite vallée ou bas-fond, très fertile (lorsqu'il pleut) sous les mains des Frères Oblats, des Frères Maristes et des bonnes Sœurs de la

(1) Extraites de deux lettres, datées respectivement du 11 octobre et du 5 novembre 1921 et adressées de Roma au R. P. Édouard Émery, de Lowell (Mass.).

Sainte-Famille, — car chacun y a reçu une belle allocation de terrain.

Les Frères Maristes, au nombre de 10, ont, à Roma, un collège et une école d'agriculture ; et ils reçoivent, chaque année, dans les expositions, les meilleurs prix pour leurs produits. Mais, eette année-ci, la récolte a été très mauvaise, par suite du manque de pluie et du peu de valeur des denrées. Ceci est le contre-coup de la guerre.

Aussi les Basutos sont-ils très pauvres ; ils ne peuvent plus, comme les années précédentes, se parer des belles couvertures qu'ils aiment tant — les femmes surtout. Presque tous sont, maintenant, habillés de guenilles — de pantalons tout rapiécés, de couvertures déchirées ou même de vestes fabriquées avec de vieux sacs...

J'ai été très édifié par la piété — un peu bruyante, il faut l'avouer — de nos catholiques. Ils communient très fréquemment ; et les Pères ne peuvent suffire pour entendre leurs confessions...

Le vent de la grâce souffle vraiment, en ce moment, sur le Basutoland. Les conversions continuent toujours, de plus en plus nombreuses. Ainsi, la semaine prochaine, nous aurons à Roma, un baptême solennel — de plus de 200 adultes.

Parmi eux, se trouve un des grands chefs du pays, Maoma — qui a résolu d'abandonner sa vie de polygame. Que le bon DIEU lui donne la grâce de persévérer dans ses bonnes résolutions !

On vient de me passer les rapports de cette année (juillet 1920 à juin 1921). En voici des extraits : — *a*) 1 Évêque, 16 Pères et 5 Frères Oblats ; *b*) 8 Frères Maristes ; *c*) 69 Religieuses de la Sainte-Famille (dont 34 Sœurs européennes et 35 Sœurs indigènes) ; *d*) 20 Sœurs de la Croix ; *e*) 110 écoles (y compris le collège des Frères Maristes) ; *f*) 31.698 catholiques ; *g*) 11.229 catéchumènes; *h*) 6.716 enfants à l'école ; *i*) 2.690 personnes admises au catéchuménat, de juillet 1920 à juillet 1921 ; *j*) 2.907 baptêmes (dont 1.410 enfants et 1.497 adultes), durant la même période.

Vous voyez, mon Révérend Père, que la grâce divine agit dans le Basutoland. Si seulement nous avions plus de prêtres et plus de ressources !...

Aloys KIEGER, *O. M. I.*

XV. — Résidence de Njangana, Okawango, en Cimbébasie [1].

Le 21 mai 1920, nous avons fêté le 10e anniversaire de la fondation de notre première station de mission sur le fleuve Okawango. Un coup d'œil sur ces dix années réveille en nous des sentiments de joie aussi bien que de tristesse.

D'abord, nous nous réjouissons d'avoir pu fermement prendre pied ici, après plusieurs tentatives — aussi coûteuses qu'inutiles. Le Chef de Njangana, qui nous a autrefois reçus très amicalement, est encore très bien disposé à notre égard. Il est très âgé et ne vivra, probablement, plus longtemps. Bien qu'il soit encore païen, il veut, cependant, mourir chrétien ; il m'a encore renouvelé cette promesse, il y a une quinzaine de jours. Quelques-uns de ses nombreux enfants sont déjà convertis.

Ensuite, nous nous félicitons de ce qu'aucun d'entre nous n'ait encore disparu de la scène du monde. Les premières années ont été dures et pénibles, car la *malaria* était notre hôte constante. Mais, depuis, notre état de santé s'est si bien maintenu, qu'aujourd'hui nous nous rappelons à peine ce que c'est que cette vilaine maladie.

Trois conditions principales sont indispensables pour garder sa santé, dans ce climat de fièvres : — 1° une maison d'habitation massive, 2° une vie solide et très ordonnée, et 3° un estomac sain et capable d'emmaga-

(1) Extrait d'une lettre du R. P. Auguste BIERFERT, Directeur, à S. G. Mgr le Supérieur Général (3 mars 1920).

siner, chaque semaine, deux grammes de quinine pris par mesure de prophylaxie. Ainsi, ceux d'entre nous qui ont assisté à la fondation de notre Mission du Sacré-Cœur et qui, chaque semaine sans interruption, ont pris cette tablette de quinine, ont consommé, jusqu'ici, une très sérieuse quantité de cette amère médecine (1 kilog. 40) ; et c'est bien pourquoi ils jouissent encore d'une excellente santé, grâces à DIEU et à la science médicale.

L'effroyable guerre mondiale — qui a sévi, presque une année durant, dans notre cher Sud-Ouest lui-même — a épargné la Mission de l'Okawango. L'ancien Gouvernement allemand du pays nous avait tous dispensés du service militaire — même nos quatre vigoureux Frères convers, dont trois avaient pourtant autrefois été soldats de l'active.

Le Gouvernement anglais, qui administre le pays depuis la conquête de la Colonie (juillet 1915), nous a, lui aussi, toujours traités avec bienveillance.

Et, comme la population noire nous a elle-même toujours considérés comme des amis, nous avions donc toute raison — n'est-ce pas ? — de remercier le Sacré-Cœur de JÉSUS, avec la plus grande effusion, en ce 10e anniversaire...

Mais moins réjouissants sont les résultats de nos travaux — dont le succès extérieur n'a été que minime. Après une activité de dix années, nous ne comptons, encore aujourd'hui, que 24 chrétiens et encore, parmi eux, s'en trouve-t-il quatre qui ne suivent pas le bon chemin. Quant au nombre de nos catéchumènes, il s'élève actuellement à 18. Dans les trois dernières années, j'ai dû en congédier un bon nombre, parce que leur zèle était complètement refroidi.

C'est que ces pauvres gens trouvent les plus grandes difficultés à observer les premier, troisième et sixième commandements. Le premier leur défend le culte des ancêtres, auquel ils sont très attachés, et leurs nombreuses superstitions, qui paraissent indéracinables. Le troisième commandement, avec l'obligation d'assister à la Messe

du dimanche, va à l'encontre de leur indolence spirituelle native. Mais la difficulté principale leur vient du sixième commandement : « Si tout au moins on nous laissait deux femmes, alors nous viendrions tous », — me disait, l'an dernier, un vieillard avec une sincérité étonnante...

Pour juger exactement cette situation, il est nécessaire de prendre en considération une circonstance importante — en l'espèce, l'absence de gêne extérieure. Ici, il n'y a ni police blanche ni impôts ; le pays est fertile et nourrit même les paressseux. Mais, alors, qu'est-ce qui poussera donc le nègre indolent au travail, à l'église, vers les Pères ? Ce qu'il entend à l'église ne peut s'accorder avec sa manière de vivre... L'enfer ? Mais il n'y en a pas : après la mort, tous vont vers Dieu...

Quand Votre Excellence priera pour la conversion des païens, qu'Elle se souvienne donc, je l'en prie, de nos pauvres nègres — si profondément enfoncés dans les ténèbres du paganisme !...

La seule chose qui nous retienne dans ce pays, c'est la parole du divin Sauveur : *Alius est qui seminat, alius qui metet.* Espérons que nos successeurs récolteront ici une abondante moisson !...

Auguste Bieffert, *O. M. I.*

L'Ami des Missions.

Le 21 décembre dernier, — en la fête de saint Thomas, l'Apôtre des Indes, — les *Missions Catholiques*, de Lyon, ont célébré dans l'intimité les noces de diamant sacerdotales de leur vénéré et distingué directeur, Mgr Théodore Morel.

Les Missionnaires Oblats de Marie Immaculée sont heureux, à cette occasion, d'exprimer bien haut ici leur immense reconnaissance envers cet insigne ami et bienfaiteur de leurs œuvres.

Mgr Morel est directeur des *Missions Catholiques* depuis 1880 : et l'on peut dire qu'il en a fait son œuvre — œuvre combien populaire et aimée ! Les *Missions* ont inscrit, du 1er janvier 1880 au 30 novembre 1921, comme offrandes de leurs lecteurs en faveur de la Propagation de la Foi dans le monde, la somme de 8.663.988 fr. 94 !

GALERIE DE FAMILLE

I. — R. P. Pierre PÉLISSIER, 1834-1901 (533) [1].

Heureux l'Oblat qui, au soir de la vie, peut se rappeler les douces années de son enfance, — lorsque, surtout, cette enfance s'est écoulée dans l'un de ces pieux asiles que nous appelons *juniorats.* Il a puisé de bonne heure, au sein de la Famille, cet amour ardent pour la Congrégation et ses œuvres, qui l'a toujours soutenu dans les luttes de l'apostolat. En revanche, il ignore ce qu'il en coûte de livrer bataille aux passions qui assaillent le jeune homme résolu de se soustraire à leurs atteintes. Enfant gâté de la Providence, il suit naturellement et sans effort la voie où Dieu l'a placé ; mais il risque de juger sévèrement les faiblesses qui succombent aux assauts de l'ennemi.

Telle ne fut pas la condition de celui dont nous allons retracer la vie. Le P. Pélissier était âgé de 41 ans, quand il entra dans la Congrégation.

Né à Moulins (Allier), le 4 décembre 1834, d'une très honorable famille de cette ville, notre futur Oblat grandit au milieu de petits camarades dont l'exemple aurait pu lui être funeste. Il se signalait par sa tenue toujours correcte et des airs de petit marquis. Cette attitude lui donnait une sorte d'ascendant, sur les enfants de son âge, qui fut pour lui une sauvegarde. Sa mère, une fervente chrétienne, s'appliquait de son côté, autant que ses forces

(1) Nous devons cette Notice à l'aimable obligeance et à la plume exercée du R. P. Edmond Thiriet, ancien Supérieur de la Basilique de Montmartre et Directeur actuel de la *Bonne Nouvelle* (Paris).

le lui permettaient, à l'éducation morale de son fils. Malheureusement, il la perdit trop tôt et fut ainsi privé de sa protection. La jeune femme, atteinte d'un mal implacable, offrit le sacrifice de sa vie avec une parfaite résignation, confiant à Dieu l'avenir de l'orphelin. Avant de rendre le dernier soupir, elle fit venir l'enfant — alors âgé d'une douzaine d'années. A genoux près du lit de sa mère, il lui promit de dire chaque jour un *Ave Maria* pour elle. Cette scène attendrissante se grava pour toujours dans la mémoire de Pierre Pélissier ; et il attribua plus tard sa conversion à l'accomplissement de cette promesse — à laquelle il resta fidèle toute sa vie.

Ce détail nous a été transmis par un vénérable chanoine de Moulins, M. l'abbé Lavour, qui fut l'ami d'enfance, le guide et le conseiller de notre regretté confrère. Grâce à ses renseignements, nous pourrons mieux connaître les débuts de l'écolier, ses luttes et ses épreuves de jeune homme, les diverses circonstances qui le décidèrent, finalement, à solliciter son admission chez les Oblats.

En ce temps-là, c'est-à-dire vers l'année 1842, il y avait à Moulins une pension laïque où les enfants de la classe bourgeoise recevaient l'instruction en rapport avec les idées du jour. L'élément religieux, sans être rigoureusement exclu du programme, n'y occupait qu'une place secondaire. La pension Kegel jouissait, néanmoins, d'un certain crédit auprès des bonnes familles, grâce à l'honorabilité de son directeur. Celui-ci était l'oncle maternel de Pierre Pélissier. Dès lors, on le comprend, ses parents n'hésitèrent pas un instant, lorsqu'il fut question de l'envoyer en classe ; ils le confièrent naturellement à la surveillance de l'oncle.

— « *En* 1843, écrit M. Lavour, *nous nous trouvions côte à côte, sur les mêmes bancs, élèves de la même classe et du même âge. Pierre était doué d'un physique agréable et d'une belle intelligence. Sérieux, correct, très fier, il se souciait peu de prendre part à nos espiègleries d'enfants ; mais on attribuait son attitude réservée à sa parenté avec le directeur de la pension.* »

En 1845, les deux camarades, au lendemain de leur

première communion, se séparent pour prendre une direction différente.

— « *Tandis que je vais au séminaire du diocèse, pour suivre l'appel de* Dieu, *j'ai la douleur d'apprendre que mon ami est envoyé au lycée. Il faut dire qu'il avait perdu sa mère, l'année précédente, et que son père avait résolu de lui faire donner une instruction en rapport avec la carrière qu'il lui destinait.* »

Nous ne suivrons pas le lycéen dans ce milieu, où l'esprit de 1848 pénétrait de toutes parts et faisait tourner les têtes. Il dut subir l'influence de ses nouveaux camarades et céder plusieurs fois aux attraits de l'indépendance. Malgré quelques légers écarts, aussitôt réprimés, il persévéra jusqu'à la rhétorique et passa, avec succès, les examens du baccalauréat. Ces années d'études façonnèrent son esprit, au préjudice de la vie morale. Si sa foi n'avait pas sombré tout à fait, il le devait au souvenir de sa mère et à sa promesse d'adresser chaque jour à Marie un simple *Ave Maria.*

A coup sûr, il ne songeait guère à la vocation sacerdotale. Un jour, rencontrant par hasard son ancien camarade de la pension Kegel, il lui fit cette question :

— « Où vas-tu en classe ? »

— « Au séminaire, dirigé par les Jésuites. »

— « Eh bien », ajouta-t-il, « j'aimerais mieux me faire charretier que d'aller jamais chez les Jésuites. » Et, en proférant ces paroles, il désignait de la main un pauvre vieux conducteur d'attelage, qui traversait la rue.

Alors, il entrevoyait à l'horizon un brillant avenir — qu'il considérait à travers le prisme de ses espérances. Le monde lui souriait, en l'invitant à ses fêtes. Il avait tout pour plaire : la taille élancée, une physionomie heureuse, des traits réguliers et distingués et, en un mot, cet ensemble de qualités que le monde se plaît à admirer dans un jeune homme de vingt ans. Il le savait, du reste, et se croyait sûr du succès.

Que se passa-t-il en son âme, et quelles réflexions l'amenèrent subitement à changer d'orientation ? Je l'ignore. Le fait est que, l'année suivante, en 1852, il entre en phi-

losophie au petit Séminaire de Moulins — où il retrouve son ami Lavour. Celui-ci n'avait pas oublié la brève réponse de Pélissier.

— « Eh bien, Pierre », lui dit-il, « tu ne t'es donc pas fait charretier ?... »

Sous l'habile direction des Pères Jésuites, le jeune Pélissier ne tarda pas à faire de rapides progrès dans la piété. Il se fit remarquer également par ses aptitudes à pénétrer les questions les plus ardues et à résoudre les difficultés philosophiques. Les maîtres, d'un commun accord, reconnurent en lui une vocation sérieuse et le décidèrent à la suivre.

— « *Nous entrâmes ensemble au grand Séminaire, en octobre* 1853. Pélissier *paraissait très impressionné sous la soutane ; on sentait qu'il avait remporté une grande victoire sur le monde et sacrifié un brillant avenir. Cependant, son séjour parmi nous ne fut pas de longue durée. Au bout de quelques mois, il résolut de se donner plus complètement à* Dieu. *Sur les conseils de son ancien directeur du séminaire de philosophie, qui venait fréquemment le voir, il se rendit au noviciat des Pères Jésuites. Dans une lettre d'adieu, que je trouvai après son départ, il m'annonçait sa détermination de se réfugier dans un port de salut, à l'abri des orages de la vie et des dangers du monde. Son dernier mot était une invitation à suivre son exemple.* »

Une pareille décision ne saurait surprendre celui qui connaît un peu de quels enthousiasmes s'éprend la jeunesse pour la vie religieuse, envisagée au point de vue du sacrifice. Toute nature droite, élevée, chevaleresque sent naître dans son cœur un invincible attrait pour la défense d'une grande cause. Combien de missionnaires doivent leur vocation à la simple lecture d'un récit des souffrances endurées par nos martyrs de la Chine et du Japon ! Combien d'Oblats, sur les plages glacées du Nord de l'Amérique, se souviennent encore des généreux élans dont ils furent animés en entendant l'*Évêque pouilleux* leur retracer, dans une lecture spirituelle de séminaire, les privations qui attendent la *Robe noire* à travers les déserts de glace et de neige ! Le jeune séminariste, con-

verti de la veille, qui a déjà fait la triste expérience de sa faiblesse au contact des séductions mondaines, éprouve surtout l'ardent désir de s'exiler volontairement et de se soumettre au joug de l'obéissance. Tel fut, à notre avis, le cas de l'abbé Pélissier. La perspective d'appartenir, un jour, à l'illustre Compagnie de Jésus ne fut pas, non plus, étrangère à son départ ; son amour-propre trouvait quelque profit aux visites assidues du Père, qui n'eut pas de peine à le convaincre de s'enrôler dans la milice de saint Ignace.

Il y passa plusieurs années. Aussitôt après ses premiers vœux, il fut lancé dans le professorat. Ce stage lui procura le précieux avantage de se familiariser avec le sérieux de la vie, tout en l'initiant à la pratique des vertus religieuses.

Toutefois, son caractère n'était pas assez solidement équilibré pour s'assouplir aux exigences de la Règle et le maintenir longtemps dans la ferveur du noviciat. Une épreuve inattendue lui permit de mettre à exécution le projet qu'il avait conçu de rentrer dans le monde. Il quitta donc les Jésuites, pour se dévouer soi-disant à sa famille, qu'un revers de fortune avait frappée. Délié de ses engagements, il vint rejoindre son père à Paris — où il occupait une situation qui ne semble pas, précisément, avoir été celle d'un homme réduit à la misère. Celui-ci, en effet, avait été nommé chef de la gare d'Orléans-Austerlitz. Son fils fut admis, comme employé de bureau, dans la même gare.

A cette nouvelle, ses amis purent croire à jamais perdue la vocation sacerdotale de l'ex-jésuite. Entraîné, comme tant d'autres, sur cette pente glissante, n'allait-il pas être précipité au fond de l'abîme d'où l'on ne revient pas ? Il s'était donc trompé lui-même sur sa destinée ; il avait eu tort de s'engager, à la légère, dans une voie où Dieu ne l'avait pas appelé. Nous savons qu'il suffit d'être malheureux pour encourir la disgrâce et les reproches de ceux qui se disent vos amis. L'insuccès provoque la réprobation générale ; la moindre faute rencontre, habituellement, d'impitoyables censeurs, qui se font un malin

plaisir de critiquer chez les autres ce qu'ils ne rougissent pas de faire eux-mêmes.

L'inconstance de PÉLISSIER fut sévèrement jugée. Ses anciens camarades lui tournèrent le dos, sauf l'abbé Lavour — qui ne cessa jamais de correspondre par lettres avec lui et de lui donner des conseils. Ces conseils de l'amitié l'empêchèrent de sombrer dans le découragement. Ce fut pour lui l'unique planche de salut.

Son père mourut subitement au cours de l'année 1862. Il avait alors 28 ans. Une fois libre de fixer définitivement son choix, il résolut de consulter son fidèle ami, avant de rien entreprendre. L'âge des illusions était passé ; il s'agissait d'assurer le lendemain et de prévoir l'issue finale. Resterait-il dans le monde, ou poursuivrait-il une carrière où ses sentiments et ses souvenirs se portaient malgré lui ? C'est afin de faire cesser l'indécision de sa volonté qu'il prit le parti de se rendre à Moulins.

M. l'abbé Lavour avait été nommé vicaire d'une paroisse de cette ville. Il fit bon accueil à celui qu'il n'avait point revu depuis l'année de sa philosophie, lui parla du passé, de ses promesses d'appartenir à DIEU et de se consacrer à son service. Ses paroles pénétrèrent l'âme du pauvre prodigue. Il revit, comme en un tableau d'ensemble, sa vie jusque-là stérile, avec des alternatives de ferveur et de relâchement ; il avoua que ses jours les plus heureux s'étaient écoulés au pied des autels. Complètement désabusé des fallacieuses promesses du monde, il ne lui restait qu'à revenir à la maison paternelle — qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Toutefois, sa résolution se heurta aux obstacles que suscitait sa timidité. Comment oser tenter un nouvel essai ? Quel accueil ferait-on à sa demande ? Son passé ne l'empêcherait-il pas d'être admis parmi les jeunes lévites, qui s'effaroucheraient à la présence de pareille recrue ? Et puis, ne s'était-il pas rendu indigne d'un tel honneur ?

Son interlocuteur dissipa vite ses inquiétudes et se chargea même de faire les démarches nécessaires. Il obtint, en effet, de Mgr de Dreux-Brézé que l'ancien

séminariste fût admis à reprendre le cours de ses études théologiques. Il alla plus loin. Grâce à son dévouement, il réussit à subvenir aux frais de pension, avec l'aide d'un Vicaire général — qui voulut même prendre sous sa protection le transfuge repentant.

Trois ans plus tard, l'abbé Pélissier reçoit l'onction sacerdotale et fait ses premières armes, en qualité de vicaire d'une importante paroisse.

Le voilà désormais lancé dans le chemin du dévouement. C'est bien ce qui lui va. S'oublier soi-même, ne s'occuper que des grands intérêts de Dieu et des âmes, souffrir pour une noble cause, n'est-ce pas le désir de toute vie généreuse ? Combien s'étiolent dans l'oisiveté, mère de tous les vices, parce que — repliés sur eux-mêmes, sans but déterminé, sans idéal — ils n'ont jamais connu l'infinie douceur de l'apostolat ! Heureux celui qui fait quelque bien autour de lui, soulageant les détresses, secourant les pauvres, guérissant les meurtrissures du prochain. La charité dilate le cœur et procure à l'âme les plus pure joies qu'elle puisse rêver.

Le ministère paroissial satisfait pleinement les espérances du futur Oblat. Il trouve, chaque jour, l'occasion de déployer son activité, au service des malheureux ; son expérience des hommes et des choses lui sert utilement, et les épreuves d'autrefois, endurées dans l'isolement, lui rendent sa tâche plus facile.

C'est ainsi qu'il est appelé, dans trois paroisses, à se faire tout à tous, pour ramener les âmes aux pratiques de la vie chrétienne.

Est-ce à dire qu'il ne rencontre que des roses dans l'exercice de son ministère ? Loin de là. Il souffre même cruellement au contact des habitants de la campagne, qui le trouvent trop fier, avec ses allures de citadin. Son abord, en effet, les éloigne au lieu de les attirer ; sa raideur et ses manières sont considérées, par ces paysans sans culture, comme une sorte de mépris. Il s'en rend compte, sans pouvoir y remédier.

Aussi, l'administration diocésaine juge à propos de lui confier la direction d'une communauté religieuse, à

Moulins. Cette nouvelle charge lui permet surtout de prêcher dans les différentes églises de la ville épiscopale. Sa parole élégante, solide et doctrinale le fait apprécier par ses confrères — qui l'invitent à tour de rôle. Partout il est goûté, et ses auditoires augmentent au point de l'inquiéter lui-même. Il redoute les sympathies que font naître ses prédications. Il craint la vogue — qui lui suscitera, sans doute, des ennuis, qu'il veut éviter à tout prix.

Son sage mentor veillait. Un jour que l'abbé Pélissier, plus expansif que de coutume, faisait part de ses inquiétudes à son ami et lui demandait conseil, celui-ci lui répondit carrément :

— « Il faut partir et te faire religieux. Ici, tu n'es pas à ta place. »

Cette déclaration très nette lui suffit. C'était pour lui l'ordre absolu. Docile comme un enfant, l'aumônier n'hésite pas à tout sacrifier, pour rentrer dans l'état religieux. Son évêque, n'osant pas contrecarrer sa résolution, l'autorise à s'adresser à notre congrégation. De Moulins il vient au Noviciat de Nancy, le 10 juillet 1875.

Quand le voyageur arrive au sommet de la montagne, il s'assied, un instant, pour prendre un peu de repos et embrasser du regard le chemin parcouru. Du haut de son observatoire, il aperçoit le sentier qu'il a suivi, à travers les flancs escarpés des ravins hérissés d'épines ; il se rappelle les efforts tentés, les difficultés vaincues, pour atteindre les cimes, et il jette un coup d'œil sur l'autre versant, pour s'orienter vers le terme précis où il veut parvenir.

Telles durent être les impressions du P. Pélissier, pendant son année de noviciat. Il avait atteint le sommet de l'existence. La montée, trop pénible parfois, lui avait coûté des sueurs, des larmes et du sang. Mais, enfin, il respirait, guéri de ses meurtrissures, l'air vivifiant et salubre de la vie religieuse. Retrempé dans cette atmosphère, il envisageait avec calme les dernières étapes de son voyage ici-bas. Le chemin se dessinait, en pleine lumière, sous un ciel plus clément ; et l'avenir s'ouvrait, devant lui, moins chargé d'incertitudes.

Le R. P. Gustave SIMONIN, Maître des novices, n'eut pas de peine à sonder cette âme droite et à la guider sûrement dans sa nouvelle voie.

Au lendemain de son oblation perpétuelle, le R. Père PÉLISSIER reçut son obédience pour le grand Séminaire d'Ajaccio — où il s'acquitta de la double charge d'économe et de professeur d'Écriture sainte, de 1876 à 1878.

Pendant ces deux années de vie régulière et d'études, le P. PÉLISSIER se prépare à l'apostolat. Il n'aspire qu'à mettre en pratique la devise des Oblats : *Evangelizare pauperibus misit me.* Il lui tarde de travailler, directement, au salut des âmes les plus abandonnées. C'est en qualité de missionnaire qu'il est envoyé à Notre-Dame des Lumières.

Déjà il s'était fait apprécier comme prédicateur, et de nombreux travaux lui étaient demandés dans la région, lorsque l'application des décrets de 1880 l'obligèrent à reprendre le chemin de l'exil. L'expulsion eut lieu le 5 novembre 1881. La porte de sa cellule est enfoncée à coups de marteau, et, malgré les protestations des témoins, il est entraîné violemment, emporté hors du couvent sur la rue, — au milieu de la foule, qui l'acclame et le couvre de fleurs.

Les années suivantes, nous retrouvons le P. PÉLISSIER dans l'Anjou, compagnon inséparable et aimé du Père Marius ROUX, ce parfait modèle du missionnaire Oblat. A l'école de cet apôtre, dont le souvenir vivra longtemps encore au cœur de la population angevine, le P. PÉLISSIER s'exerce avec succès dans l'art difficile de la conversion des âmes. On pourrait écrire des pages sur cette brillante campagne de six années sur les bords de la Loire. Nos *Annales* ont enregistré les victoires remportées sur le démon par ces vaillants soldats : inutile d'insister.

La gloire n'en revient pas seulement au chef expérimenté qu'était le P. ROUX ; il convient de rendre témoignage à son compagnon d'armes. Outre le mérite de se dissimuler toujours au second rang, il avait celui d'être le docile auxiliaire de son Supérieur. Il pouvait même contribuer, avantageusement, au succès des missions par

son exquise délicatesse et ses rapports toujours empreints d'urbanité. La franche politesse, la souplesse de caractère, la cordialité de bon aloi ne sont pas un bagage superflu pour le missionnaire. Ajoutez à ces qualités du cœur les avantages corporels, — qui, malgré tout, entrent en ligne de compte, sans gâter les dons de l'esprit — et vous comprendrez pourquoi le P. Pélissier recueillit partout de réelles sympathies. Il n'usa de son influence que pour le bien. Animé d'un grand esprit de foi, fidèle à sa règle, religieux d'une piété sincère, il se montre en toute occurrence l'homme de Dieu et des âmes.

Ses Supérieurs lui confient les travaux les plus délicats et les plus divers, — assurés, d'avance, qu'il s'en acquittera de manière à donner satisfaction aux plus exigeants. Il fut de ces hommes, au jugement sûr, qui savent, dans n'importe quelle situation, discerner la juste mesure, sans excéder à droite ou à gauche. L'expérience de la vie lui ayant donné, plus qu'à d'autres, une sage modération, il évita les écarts — enthousiasme ou découragement — qui compromettent plutôt les œuvres qu'ils ne leur sont utiles.

En récompense de ses services et en guise de repos, il fut envoyé à Montmartre, au mois de juin 1887. Le titre de chapelain du Sacré-Cœur le charma d'autant plus qu'il répondait à ses secrètes aspirations. Il avait toujours désiré d'être employé à cette œuvre du Vœu national, dans ce grand Paris — qui avait fasciné sa jeune imagination et où tant de souvenirs l'attiraient. Peut-être pensait-il y terminer sa carrière et s'y dévouer jusqu'à la fin. Mais l'heure du repos n'avait pas sonné pour lui ; l'année suivante, il prêche, à nouveau, dans le diocèse d'Angers ; puis nous le retrouvons économe à Pontmain, qu'il quitte pour se rendre à Jersey, de là à Autun et enfin à Montmartre, en 1893, avec la charge d'économe provincial.

Comme le soldat en campagne, sac au dos et fusil sur l'épaule, l'Oblat est toujours alerte ; au moindre signal de ses chefs, il est prêt à se transporter d'étape en étape, jusqu'au jour de la définitive obédience pour le ciel. Je

ne sais à quelle cause attribuer ces changements de résidence — devenus si fréquents, pendant les dernières années du P. PÉLISSIER. Quoi qu'il en soit, ce dut être pour lui une occasion favorable de se détacher de plus en plus de ce qui pouvait encore le retenir sur la terre.

On aurait pu le croire indifférent à tout ; mais, sous des traits en apparence impassibles, il cachait un cœur extrêmement sensible et bon. Que de fois n'ai-je pas constaté tout ce qu'il recélait de tendresse ! Une excessive timidité le contraignait à la réserve, au silence, à l'isolement ; il en souffrait, le premier, au delà de ce qu'on peut imaginer — et ses confrères eux-mêmes, ceux qui ne le connaissaient pas intimement, ne jugeant que sur l'extérieur, durent se méprendre, plusieurs fois, en croyant avoir affaire à un homme blasé. Tel n'est pas, à coup sûr, le sentiment de ceux qui ont vécu familièrement avec lui : ils ont admiré ses belles qualités et l'ont beaucoup aimé. Cela est si vrai que, lorsque la nouvelle de sa mort se fut répandue parmi nous, elle provoqua, de toutes parts, une explosion de regrets. Ses nombreux amis manifestèrent, par leurs larmes et des éloges unanimes, la douleur qu'ils éprouvaient de l'avoir perdu.

Aussi bien, rien ne faisait prévoir sa fin prochaine. Pour des raisons de prudence, le P. PÉLISSIER avait dû quitter Montmartre et transporter en Belgique les graves intérêts de la Province du Nord — qu'il gérait avec une parfaite compétence, depuis dix ans. Ce départ, nécessité par les douloureux événements que l'on sait, fut un sacrifice pour son cœur. Il pressentait, semble-t-il, le sort qui l'attendait sur la terre étrangère ; il souffrait surtout du contre-coup qui atteignait sa Famille religieuse ; et, la mort dans l'âme, il dit adieu à sa patrie. Ses dernières lettres, écrites d'Anvers, exhalent les plaintes de l'exilé en butte aux idées sombres.

Quelques semaines plus tard, sans crise apparente de la maladie qui le minait, il succombe sur le seuil de sa cellule. Comme un travailleur épuisé, il s'affaisse en entrant dans sa chambre. Un frère accourt pour le relever ; et déjà il a cessé de vivre (9 août 1901).

Nul doute que la mort n'ait trouvé notre Père en d'excellentes dispositions. Depuis longtemps, il s'y préparait ; il en parlait souvent, dans ses conversations et dans ses écrits ; il l'attendait, avec l'assurance du bon serviteur — qui espère recevoir la récompense de ses labeurs, au soir de la journée.

Sur les instances de M. Pélissier, frère du regretté défunt, sa dépouille mortelle a été ramenée à Paris et déposée dans un caveau de famille, au cimetière Montmartre, — non loin de celui qui contient les restes du premier Supérieur de la Maison d'Anvers, le R. P. Paul Souillard, tombé, lui aussi, au champ d'honneur de l'apostolat, à la cathédrale de Nantes. Le Très Rév. Père Augier, Supérieur général, entouré des Oblats de la rue Saint-Pétersbourg et de Montmartre, présida lui-même la cérémonie funèbre, donnant à ce Fils, qu'il avait aimé d'une particulière prédilection, le suprême témoignage de ses regrets.

R. I. P.

II. — F. C. Victor LALICAN, 1831-1902 (581)[1].

C'était en 1862. Le Scolasticat de Montolivet venait d'être transféré de Marseille à Autun — où le personnel de Montolivet arrivait, chaque semaine, par joyeuses compagnies de trois ou quatre jeunes Oblats à la fois, heureux du voyage que ce changement leur procurait. Les inquiétudes, les soucis et les peines — conséquences naturelles de l'épreuve, voire même de la persécution à laquelle était alors en butte notre chère Famille religieuse — n'atteignaient guère les jeunes Oblats scolastiques. Ces inquiétudes et ces soucis, ils les abandonnaient volontiers aux Supérieurs et à l'Administration. Le changement leur plaisait ; et, chaque semaine, les premiers arrivés

(1) Cette Notice a été écrite (en 1903) par le R. P. Hippolyte Leduc, mort lui-même, à Saint-Albert, le 29 juin 1918, à l'âge de 76 ans, dont 56 de vie religieuse.

éprouvaient un charme nouveau à la venue d'un autre petit bataillon de frères bien-aimés.

C'est sur ces entrefaites que nous arriva, en qualité de postulant convers, le bon Frère à la mémoire duquel je consacre ces lignes. Il était né, le 20 juin 1831, à Saint-Caradec, au Diocèse de Saint-Brieuc, de Jean-Baptiste Lalican et de Marie-Victoire Alnault, et avait reçu au baptême le nom de Victor. Il avait donc déjà 31 ans accomplis, quand il vint solliciter la faveur d'être admis, un jour, au nombre des Oblats de Marie-Immaculée.

Après une bonne et sérieuse retraite, qu'il fit avec toute la piété possible et la foi d'un vrai Breton, le 14 août 1862, veille de l'Assomption de la Très Sainte Vierge, il reçut l'habit religieux et commença son noviciat.

Nous n'avons pas de détails bien précis sur les années qu'il passa dans le monde jusqu'à son entrée dans la Congrégation. Dispensé du service militaire, comme aîné d'orphelins, il connut bien jeune encore l'épreuve et la souffrance, la peine et la douleur. Travailleur infatigable, il dut, par un labeur opiniâtre, gagner son pain quotidien et celui de sa famille. Fidèle toujours à la pratique de ses devoirs de chrétien, c'est dans la prière et dans sa foi qu'il puisait le courage dont il avait besoin, attendant patiemment le jour où il pourrait se consacrer tout entier au service du bon Dieu, dans les missions étrangères des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée.

Ce moment béni, il l'attendit pendant près de dix ans ; mais, dès qu'il eut la conviction que son concours n'était plus indispensable à sa famille, il s'abandonna généreusement à l'appel divin et vint frapper à la porte du noviciat, — bien résolu déjà de ne jamais retourner en arrière, mais de persévérer jusqu'à la mort.

Dès le premier jour de son noviciat, il se montra ce qu'il a toujours été, homme de peine et de labeur, s'il en fut jamais, et travaillant sans relâche à acquérir la perfection religieuse — de la même façon qu'il défrichait les forêts ou nos déserts de l'extrême Nord-Ouest Canadien, c'est-à-dire à grands coups de hache et à force coups de pelle. C'est dire aussi que sa piété n'était jamais tendre

pour lui-même — et, parfois, ne l'était guère pour les autres, à l'exception pourtant des vrais malades, pour lesquels il avait une extrême compassion et une charité sans bornes.

Le 15 août 1863, il était admis à la première oblation ; et, l'année suivante, le 8 décembre 1864, par une faveur et dispense toute spéciale des vœux de 5 ans, il était admis à l'oblation perpétuelle, en même temps qu'il recevait son obédience pour les si pénibles missions de la Rivière-Rouge — devenues plus tard, les Vicariats de Saint-Boniface, de Saint-Albert, de la Saskatchewan, de l'Athabaska et du Mackenzie. Le nouvel Oblat était aux anges et ne pouvait assez dire et redire combien il était heureux d'être Oblat de Marie-Immaculée et désigné par l'obéissance pour les missions, peut-être, les plus pénibles du monde. Il espérait si bien aller travailler jusque sur les bords de l'Océan Glacial !

Quelques mois plus tard, le Frère Lalican dit adieu à la France, à sa chère Bretagne qu'il ne reverra jamais, à tous ceux qui lui sont chers, et s'embarque pour le Canada, avec Sa Grandeur Mgr Henri Faraud, premier Vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie. Le 25 avril 1865, nous nous rencontrons à Montréal. La caravane s'organise ; nous sommes avec Mgr Faraud, 3 Pères Oblats, 2 Frères convers et un postulant convers — accroché je ne sais trop où et je ne sais trop par qui. Dix jours après, nous avions dépassé les limites du monde civilisé et nous étions entrés dans les déserts de l'Ouest.

On voyage maintenant à petites journées, et le Frère Lalican est installé cuisinier de la caravane. Dès le premier jour, il assume sur lui tous les gros travaux du voyage, avec un dévouement qui ne se démentira pas : les travaux les plus humbles, les plus pénibles ne le rebuteront jamais. Mais, par exemple, gare aux paresseux qui travailleront avec lui ! S'il est d'une charité exemplaire pour les malades et les infirmes, il a en horreur la lâcheté et la paresse. Le postulant convers, qui nous accompagne, semble vouloir appartenir à cette dernière catégorie, et notre Frère Lalican perd parfois patience.

— « Allons, gros paresseux, remuez-vous donc un peu », lui dit-il : « allez chercher de l'eau, allez chercher du bois », etc...

Peine et paroles inutiles : ledit postulant, qui ne parle que l'anglais, reste bouche bée et ne bouge pas d'une semelle. De là, sainte colère de notre bon Frère, auquel on a beau dire que l'autre ne comprend pas. La réponse est invariable :

— « Je parle, pourtant, assez bon français ; et, s'il ne comprend pas, c'est parce qu'il ne veut pas comprendre ; c'est un gros paresseux, qui ne sera bon à rien. »

Et, en cela, notre cher Frère fut parfaitement prophète. Il n'a jamais pu, par ailleurs, se convaincre que personne, pas même les sauvages, ne comprît pas son français.

Un jour, au lac Caribou, un vieux sauvage Montagnais l'interpelle dans le terrible dialecte des Dénés.

— « Je ne comprends pas », répond le Frère : « parle français. »

Le sauvage continue, bien entendu, dans la seule langue qu'il connaisse.

— « Je te dis que je ne comprends pas », riposte le Frère sur un ton qui commence à devenir aigu : « parle donc français. »

Enfin, le Frère crie à tue-tête, et le sauvage le croit tout de bon en colère. Il s'en plaint au Père René Gasté — qui croit devoir reprocher au Frère son impatience et sa mauvaise humeur.

— « Mais, mon Père, je ne suis ni impatient ni colère », répond ce dernier ; je crie simplement à ce vieux sauvage de me parler français, et il ne veut pas. C'est bien plus facile, pourtant, que de parler sa langue impossible. »

Une autre fois, c'est, à Saint-Paul-des-Cris, même difficulté avec un sauvage de cette nation — sauvage original, que j'ai bien connu. Faisant semblant de croire être insulté par le Frère, qui lui crie à pleins poumons de parler français, il tire son couteau de chasse et le brandit, d'un air menaçant. Notre Frère, épouvanté, court à l'appartement du Père, en criant :

— « Venez vite, venez vite, il y a ici un crapaud de sauvage qui veut me tuer, à coups de couteau ! »

Bientôt, tout s'explique. Hilarité du Père et du sauvage — mais non partagée par le Frère, que les explications données ne satisfont point entièrement.

Le 25 mai 1865, nous arrivons à Saint-Boniface. C'est là que le Frère LALICAN reçoit son obédience définitive pour le lac Caribou, dans le Vicariat de Saint-Albert. C'est une terrible épreuve pour lui. Il a rêvé, uniquement et toujours, le nouveau Vicariat d'Athabaska-Mackenzie, les missions de Mgr FARAUD — les plus pauvres, les plus sauvages, les plus reculées au delà des limites de toute civilisation. On a beau lui dire que la mission du lac Caribou ne le cède en rien, sous tous ces rapports, aux plus pénibles missions du Mackenzie : il se soumet, il se résigne, mais non sans qu'il lui en coûte énormément de ne point accompagner, jusqu'au bout, Mgr FARAUD — à la personne duquel il s'est si fortement attaché.

Pendant cinq ans, il travaille à cette mission du lac Caribou, avec un dévouement sans bornes. Que de fois il s'est raidi contre la souffrance et la maladie, pour vaquer à son labeur de chaque jour ! On l'a vu, parfois, pleurer de regret de ne pouvoir rien faire. On l'a vu aussi — réduit, par ses douleurs rhumatismales, à l'impossibilité de se tenir debout — atteler, malgré tout, ses chiens à son traîneau, puis, armé de sa hache, se jeter sur ce traîneau et partir pour aller, à 5 ou 6 kilomètres, chercher le bois de chauffage nécessaire à la mission. Il se traînait alors péniblement, à genoux, dans la neige, jusqu'au pied des arbres secs qu'il voulait abattre, les entassait ensuite par morceaux sur son traîneau, se couchait sur cette charge et revenait à la mission, — heureux de cette provision qui devait, pendant deux ou trois jours, suffire aux besoins de la pauvre résidence. On l'a vu, pendant des semaines consécutives, dans cette mission du lac Caribou, soigner jour et nuit, avec une charité hors ligne, le pauvre missionnaire Oblat cloué sur son misérable grabat par une longue et douloureuse maladie et auquel il fallait prodiguer les soins les plus pénibles et les plus délicats.

Jamais, dans ces circonstances, partout où l'obéissance l'a placé, le bon Frère Lalican n'a cessé de pratiquer cette charité fraternelle et filiale, avec une bonne volonté vraiment admirable. Il était d'autant plus infatigable et attentif auprès des vrais infirmes, qu'il était inexorable pour ceux qui s'écoutent et se palpent, sans cesse, pour savoir où ils souffrent. Si nous avions eu quelque malade de ce calibre, il n'aurait pas fait bon le lui remettre entre les mains.

Ces durs et continuels travaux empêchaient-ils le Frère Lalican d'être fidèle à ses exercices religieux ? Non, mille fois non. On peut dire et affirmer que, toute sa vie, il a tenu à s'en acquitter fidèlement. Il a été, toute sa vie, régulier au lever réglementaire et à la méditation du matin, fidèle à la récitation de son office, à ses visites du Saint Sacrement, à ses examens de conscience et autres exercices de règle — qu'il aimait à faire en commun, à moins de raisons et empêchements légitimes. Sa piété a toujours été franchement solide, ferme et persévérante, sous une écorce parfois rude et anguleuse. Tel il fut au lac Caribou, tel je l'ai connu, estimé et aimé à Saint-Albert — où il est resté près de 25 ans, à trois reprises différentes, c'est-à-dire de 1872 à 1873, de 1874 à 1879 et de 1892 à 1902. Dans l'intervalle, les missions de Notre-Dame-des-Victoires, au lac Labiche, de Saint-Paul-des-Cris, de Sainte-Anne et d'Hobbema l'ont, tour à tour, possédé plus ou moins longtemps. Le bon Frère se prêtait, de bonne grâce, à ces changements que l'obéissance demandait à sa bonne volonté et à son dévouement.

Outre sa fidélité exemplaire aux exercices de règle, sa grande charité envers les malades, son travail incessant à tous les emplois, aux tâches les plus humbles et les plus pénibles, il était animé par un grand esprit de pauvreté, — ne laissant rien perdre, ramassant et entassant pêle-mêle bien des objets rejetés, mis au rebut, abandonnés, dont il savait encore tirer parti. Les habits à son usage, pour lesquels il semblait avoir une véritable préférence, étaient toujours ce qu'il y avait de plus usé, dépareillé et même parfois voisin du ridicule. Jamais, pendant les 25 ans

qu'il a vécus avec moi, je ne l'ai entendu se plaindre de la nourriture — quelque grossière, quelque mal apprêtée, parfois, qu'elle dût nécessairement être.

Son respect pour ses supérieurs était également profond et sincère, affectueux même, quoique péchant assez souvent dans la forme. Un gros mot lui échappait quelquefois, mais était bien vite et franchement réparé.

Affligé, la dernière année de sa vie, d'une surdité devenue presque complète, ne pouvant plus prendre part à la conversation, il profita de cette épreuve pour passer ses récréations à la chapelle. Retiré, le plus souvent, dans un coin de la tribune, il conversait cœur à cœur avec le divin Maître, recitait pieusement rosaires sur rosaires, parcourait les stations du chemin de la Croix et se préparait vaillamment à l'appel du bon Dieu.

Les vieux et bons Frères Jean Perréard et François Leriche étaient morts depuis peu ; le doyen des Oblats du Diocèse de Saint-Albert, le vénérable P. René Rémas venait de disparaître ; le saint et vénéré Mgr Grandin, lui aussi, nous avait quittés. Le cher Frère Lalican avait l'intime conviction que son tour était venu.

Bientôt, en effet, il dut comprendre que ses forces n'étaient plus à la hauteur de son courage, et il fut obligé de garder la chambre. Peu après, il lui fallut s'aliter, pour ne plus se relever. Pendant plusieurs semaines, il alla en s'affaiblissant insensiblement.

Sa patience fut inaltérable : pas une plainte, pas un mot de regret ou d'impatience. Mais vive reconnaissance pour tous les services que nous pouvions lui rendre, pour les visites affectueuses que lui faisaient souvent notre Évêque bien-aimé et Révérendissime Vicaire, les Pères et les Frères de résidence ou de passage à Saint-Albert. Le cher Frère Auguste Landais l'a soigné, avec une charité admirable, tout le temps de sa maladie jusqu'à la mort. Le cher mourant retrouvait ainsi la charité dont il avait si souvent fait preuve lui-même auprès de ses Frères malades.

Les consolations et les secours spirituels lui ont été aussi abondamment prodigués : la sainte Communion a

pu lui être administrée presque tous les jours, et, peu avant sa mort, le saint Viatique lui fut porté par Monseigneur Legal — des mains duquel il recevait aussi le Sacrement des mourants.

Le bon Frère put, en parfaite connaissance, s'associer à nos prières et renouveler ses vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance perpétuelles ; il demanda humblement pardon à la communauté, se recommanda à nos prières ; et, le 22 décembre 1902, à 2 h. ½ du matin, il rendait paisiblement son âme à Dieu.

Le Frère Victor Lalican a bien mérité du Vicariat de Saint-Albert, de la Congrégation et de l'Église. Le royaume du ciel lui appartient : *Ipsorum enim est regnum cœlorum.*

R. I. P.

III. — R. P. Évariste REPISO, 1845-1915 (875).

Le R. P. Repiso est l'un des premiers Oblats que la catholique Espagne ait donnés à la Congrégation. Il naquit à Quintanilla, petite ville du Diocèse de Palencia, le 25 octobre 1845. Après avoir fait de bonnes études au collège local, il entra au grand Séminaire de Palencia. Il y faisait sa philosophie, quand un vent de révolution souffla sur l'Espagne ; c'était le soulèvement des Carlistes. Loyale, ardente et catholique jusqu'au fond de l'âme, toute cette jeunesse, au nombre de 300, se prononça pour Don Carlos de Bourbon — encouragée, d'ailleurs, par les professeurs, qui donnaient l'exemple.

Le jeune Évariste s'enrôla donc sous la bannière de la Légitimité et fut versé dans les Lanciers ; mais il ne prit part à aucune vraie bataille. Seulement dans une charge le vit-on se porter bien en avant de son escadron ; et, quand le capitaine lui reprocha sa témérité, il répondit que c'était contre son gré, ayant été emporté par la

fougue de son cheval. Lorsque, plus tard, il racontait cet épisode, disait-il toute la vérité, ou bien voulait-il, par modestie, plaisanter sur son peu d'ardeur guerrière ? Il ne manquait certainement pas de courage, et deux fois il vit la mort de bien près.

Mais la victoire ne vint pas couronner la belle cause du Carlisme ; et le jeune Évariste escortait Don Carlos, lorsqu'il alla s'interner en France avec quelques partisans. A la frontière, ils furent désarmés et dirigés sur Angers, où on leur allouait 13 sous par jour. Avec cette subvention de misère, la vie devait avoir bien des duretés ; mais la bonne Providence sembla avoir des attentions spéciales pour notre Évariste. Il fit la connaissance d'une famille espagnole, qui lui donna l'hospitalité et le mit, peu après, en relations avec les Pères Oblats de cette ville.

Accepté avec bienveillance par la Congrégation, il fut envoyé au Noviciat de Nancy, — où il fit ses vœux temporaires, le 15 août 1877, à l'âge de 32 ans. Il se rendit ensuite au Scolasticat d'Autun, où son oblation perpétuelle eut lieu le 15 août 1878. Il suivit alors les Frères scolastiques qui, frappés par la persécution, le 4 novembre 1880, allèrent se réfugier en Irlande, dans notre maison d'Inchicore, à Dublin. C'est là qu'il fut ordonné prêtre, au bout de quelques mois, le 3 juillet 1881.

Au scolasticat, on put admirer le généreux Carliste. Tenace au travail, très appliqué à l'observation de la Règle, le Fr. Repiso était encore très sérieux dans sa piété. Sans avoir des talents au-dessus de l'ordinaire, il fut toujours un bon élève, grâce à son application énergique à l'étude ; et, du reste, on pouvait faire de lui cet éloge, qui n'était pas mince, qu'il faisait sérieusement toutes choses, — comme un vrai soldat tout pénétré de l'esprit de discipline.

Après avoir séjourné quelque temps en Irlande, pour se mettre au courant de la langue anglaise, il reçut son obédience pour les bords du Rio-Grande — ce fleuve fameux, qui fait la limite entre les États-Unis et le Mexique. C'est là qu'il devait fournir un long apostolat (de plus de 30 ans) au service de Dieu et de la Congrégation.

Le pays était bien sauvage alors, et il n'est pas possible aujourd'hui de se rendre compte combien la vie devait être dure pour le missionnaire des *ranchos*. Ces ranchos n'étaient que de misérables villages, faits de cabanes et de huttes pauvres et sordides. Après un voyage à cheval, long et fatigant, on n'avait parfois que la dure *tortilla*, galette de pain grossier, à se mettre sous la dent, et pour lit de repos que la terre nue — infestée de moustiques et d'autres insectes ennemis du sommeil, quand ce n'étaient pas des serpents. Les distances, en outre, étaient immenses ; et il fallait passer des journées entières à cheval, pour la visite des missions.

Voici un extrait d'une lettre du P. Repiso — la seule, malheureusement, que nous ayons de lui — qui nous donne une idée de sa rude vie et de ses mérites. Il écrivait au T. R. Père Général, le 19 février 1885 :

— « J'aurais dû vous écrire plus tôt ; mais je suis si occupé et j'ai tant de choses à faire pour mon ministère, que je n'ai pas un moment à moi. Je suis chargé de la conduite de 5.000 âmes, habitant 80 ranchos, sur une étendue de plus de 30 lieues. Il faut visiter toutes les familles, plusieurs fois par an, et les instruire — car nos gens sont très ignorants et très négligents. Il faut travailler beaucoup, pour les tirer du péché ; ils ne connaissent guère la loi de Dieu, et beaucoup de ceux qui la connaissent la méprisent. Il n'y a pas de préceptes qui obligent, pour un grand nombre d'entre eux, — ce sont les passions brutales qu'ils suivent, — et ce n'est qu'avec la patience et la constance au travail qu'on fait quelque chose de bien parmi eux. J'ai pu cependant, l'année dernière, retirer 21 couples du concubinage et les marier devant l'Église. En outre, j'ai fait dans les ranchos 55 mariages, j'ai baptisé 201 enfants et confessé plus d'un millier de personnes — dont 300 ont reçu la sainte Communion...

« Ici, les souffrances morales sont encore plus grandes que les souffrances physiques. On souffre de voir les gens vivre presque comme des animaux. On est exposé à mille dangers moraux, tous les jours, traitant continuellement

avec des personnes grossières, scandaleuses et malpropres. Les enfants, pour la plupart, ne portent pas d'habits, jusqu'à 7 ans ; et les grandes personnes sont plus ou moins décemment vêtues. L'imagination se remplit des choses qu'on voit et la mémoire de celles qu'on entend ; et, vraiment, on comprend combien il est difficile, comme dit le proverbe, de toucher la poix sans se salir les doigts. Aidez-moi, mon Très Révérend Père, de vos conseils et surtout de vos prières : j'ai besoin de tout cela plus que personne, car je suis encore nouveau dans le ministère et n'ai pas d'expérience. Je souffre, il est vrai ; mais je suis content quand même ici, parce que c'est vous qui m'y avez envoyé, au nom de Dieu. Priez, mon très cher Père, pour que je vive et meure où l'obéissance me placera. »

Avec une âme si délicate, on peut comprendre quelles souffrances morales le P. Repiso dut endurer dans un milieu si pervers. D'autre part, dans un champ d'action si vaste, qui comptera les milliers de lieues qu'il a dû mesurer au trot de son cheval et les fatigues harassantes qu'il a dû subir ? Et, le pays étant si pauvre et les gens si dénués de ressources, Dieu seul sait les privations qu'il lui a fallu supporter !

Cependant, on ne l'entendait jamais se plaindre ; jamais il ne regarda en arrière ni ne demanda à quitter sa rude mission. Et il y fit beaucoup de bien. L'espagnol, qui est parlé universellement au Mexique, étant sa langue maternelle, et lui-même sachant en outre la manier avec un talent naturel d'orateur et un zèle infatigable d'apôtre, il a donné de très nombreuses missions — qui ont porté les fruits les plus heureux et dont on parlera longtemps dans les pays qu'il a évangélisés.

Le P. Repiso appartint longtemps à la maison de Brownsville. Puis il fut nommé directeur de la résidence de Rio Grande City — où il resta dix ans, s'y montrant travailleur infatigable, comme il l'avait été dans la visite des ranchos ; et le Ciel seul peut connaître ce qu'il fit de bien aux âmes, dans cet obscur labeur de chaque jour. Il remonta souvent le cours du Rio Grande et en par-

courut les bords avec une inlassable activité. On peut dire, avec un journal du Texas célébrant ses mérites, « qu'il y a moins de gouttes d'eau dans ce fleuve puissant qu'il n'y a d'actes héroïques dans la vie de ce missionnaire à la fois si zélé et si modeste ».

Cependant, le P. Repiso avait vieilli et usé ses forces, sous le dur harnais de l'apostolat ; et, comme il arrive plus d'une fois, même aux apôtres les plus fervents, il se sentit envahir par une forte tentation de découragement. Heureusement, il sut la surmonter, sous la forte et encourageante impulsion de son Provincial, qui lui écrivait :

— « *Je vous estime, car je sais que vous avez beaucoup travaillé et beaucoup souffert. Je crois également que, dans tout ce que vous avez fait, même dans ce qui a pu prêter à la critique, vous n'avez eu que de bonnes intentions.* »

Placé alors à Mexico, il n'y eut plus à se livrer aux courses si fatigantes de l'apostolat des ranchos, et il aurait ainsi pu prendre un repos relatif — qu'il avait éminemment mérité, après une vie si mouvementée, et auquel du reste son grand âge lui donnait droit. Mais là son zèle lui fit trouver un vaste champ où il ne sut pas, non plus, compter avec la fatigue et la monotonie : ce fut le confessionnal. Il en fit si bien son travail assidu et quotidien, qu'on peut dire qu'il y passait tout son temps. Du reste, les chiffres sont là pour attester et son assiduité constante et son zèle inlassable : dans l'espace de trois ans, il entendit plus de 57.000 confessions. Il était très apprécié comme confesseur, et le grand nombre de personnes qu'il a entendues et de celles qui aimaient à garder sa direction suffirait amplement à le prouver. On trouvait en lui un directeur éclairé, plein de bonté et prenant intérêt à chaque âme qui venait à lui.

Mais il était dit qu'il ne devait pas goûter de longs repos sur la terre et que sa carrière, tourmentée au printemps de sa vie, le serait encore à son déclin. Il pensait finir paisiblement ses jours dans la capitale du Mexique, où il faisait, d'ailleurs, tant de bien aux âmes ; mais la Providence en avait disposé autrement. La révolution éclata,

— terrible, sanglante, foncièrement antireligieuse, — et le P. REPISO, sous le faix de ses 70 ans, dut prendre rapidement le chemin de la frontière et fuir au Texas.

Il arriva à Brownsville, juste à temps pour faire l'oraison funèbre d'un compagnon d'armes, vétéran comme lui des dures missions des ranchos, — le P. Jules PIAT (1). Ce fut son dernier sermon — et le plus beau, car il mit tout son cœur à célébrer les mérites d'un frère-missionnaire, qui avait mené longtemps cette rude vie qu'il connaissait si bien.

Est-ce que cette âme-sœur l'appela à lui, ou bien eut-il lui-même le désir d'aller partager sans retard sa récompense là-haut, comme ils avaient partagé ensemble plus d'une fois leur croûte de pain, au cours de leurs pénibles voyages apostoliques ? Peu de temps après, vers la fin de décembre 1914, le P. REPISO tomba malade. On l'envoya d'urgence à San-Antonio, pour y subir une opération ; mais, au bout de quelques jours, il en mourut, dans les plus saintes dispositions, le 19 janvier 1915, à l'âge de 70 ans.

R. I. P.

(1) Décédé à San-Antonio (Texas), le 1er octobre 1914, à l'âge de 52 ans, dont 39 de vie religieuse.



Nihil obstat.

Romæ, die 25a Martii A.D. 1922.

† AUG. DONTENWILL, *O. M. I.*,
Arch. Ptol., Sup. Gen.

Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duc. — Impr. SAINT-PAUL. — 3997,8,22.

L. J. C. & M. I.

MISSIONS

DES

OBLATS

DE

MARIE IMMACULÉE

56e Année. N° 216. Juin 1922.



Sa Sainteté le Pape PIE XI.

Annuntio vobis gaudium magnum : habemus Papam... Son Éminence le Cardinal Achille RATTI, Archevêque de Milan, a été élu Souverain Pontife, dans la matinée du 6 février dernier : il a choisi le nom de PIE XI.

Le nouveau Pape est né à Desio, Diocèse de Milan, le 31 Mai 1857. Oblat de Saint-Charles, il a été Directeur de la Bibliothèque ambrosienne, à Milan, puis Préfet de la Bibliothèque vaticane, à Rome. En avril 1918, Benoît XV le nomma Visiteur en Pologne et en Russie et, l'année suivante, Nonce à Varsovie, avec le titre d'Archevêque titulaire de Lépante. Rappelé bientôt en Italie pour succéder, sur le Siège de Saint Ambroise, au Cardinal Ferrari, il reçut le chapeau de cardinal au Consistoire du 13 juin 1921.

Les journaux signalent que PIE XI est un grand savant, un très habile diplomate... Pour nous, il est le Vicaire de JÉSUS-Christ, le Docteur et le Chef infaillible de l'Église universelle, le Pasteur que DIEU a choisi pour instruire et gouverner les fidèles avec son autorité et son magistère infaillible, le Père bien-aimé à qui vont toute notre affection et tous nos vœux. Vive Sa Sainteté le Pape PIE XI !

DOCETE OMNES GENTES

Motu Proprio du Pape Pie XI [1].

Il est de toute évidence que le plus grand souci des Pontifes romains doit se rapporter au salut éternel des âmes, par l'extension du règne de Jésus-Christ à travers le monde, selon le commandement laissé à ses Apôtres par le divin Fondateur de l'Église : *Prêchez l'Evangile à toute créature — Allez enseigner toutes les nations.*

Ni Pierre ni ses successeurs n'ont jamais failli à ce devoir ; et c'est pour ce motif que, à l'époque où de vaillants et habiles explorateurs découvrirent des régions inconnues, par delà les mers, et ouvrirent aux hommes apostoliques l'accès vers de nouveaux peuples, Notre illustre prédécesseur Grégoire XV — estimant avec sagesse que, comme on le dit dans ses Actes, « le premier devoir du Pasteur est de propager la Foi chrétienne » — fonda la Sacrée Congrégation de la Propagande. Le but de cette institution était de promouvoir, de la meilleure manière possible, l'œuvre assurément immense de l'évangélisation des infidèles. Il appartient, en effet, à cette Congrégation, soit d'envoyer des missionnaires sur tous les continents et de les y répartir, selon les besoins des lieux, soit encore d'apporter son aide morale et matérielle aux personnes et aux institutions, et, en un mot, d'accomplir tout ce que, pour subvenir aux nécessités des missions, le zèle apostolique et la multiple

(1) Pour le texte latin de ce *Motu proprio*, voir *Acta Apostolicæ Sedis*, Vol. XIV, N° 10, 8a Junii 1922, page 321, La traduction que nous en donnons ici a été publiée par la *Croix* de Paris.

charité du Christ lui inspirent. Quant aux subsides matériels, — qui, tout en n'étant pas de premier ordre, sont néanmoins d'une grande importance pour le bien des missions catholiques — Nos prédécesseurs les accordèrent eux-mêmes, jadis, avec largesse.

De plus, les princes chrétiens — dirigés, en cela, par la conviction que de nombreux avantages de toute sorte en résulteraient pour leur propre royaume — aidaient, alors, ces mêmes missions de leurs grandes libéralités. Mais maintenant, comme chacun le sait, le Saint-Siège se trouve dans des conditions pécuniaires tout autres, et il ne convient plus de compter beaucoup, pour poursuivre les buts de la sainte Église, sur les largesses des gouvernements.

Jamais peut-être, il est vrai, mouvement missionnaire plus intense ne s'est produit dans le peuple chrétien que celui provoqué, récemment, par l'Encyclique *Maximum illud* qu'adressa, sur ce sujet, au monde catholique, Notre très regretté prédécesseur Benoît XV (1). Du moins fut-il accordé, par la bonté de DIEU, au meilleur et au plus zélé des Pontifes, — accablé, par la grande Guerre, de tant de travaux et de souffrances et consumé, en quelque sorte, par ses efforts pour la paix européenne — la consolation de prévoir, à des signes certains, que la prédication évangélique était sur la point d'obtenir, en Afrique, en Asie et en Amérique, des succès de beaucoup plus considérables que par le passé.

Quant à Nous, qu'un même désir poursuit et anime, Nous estimons qu'il Nous appartient de veiller, avec zèle, à ce que toutes les sages prescriptions de Benoît XV soient pieusement observées et à ce que tous nos missionnaires, manquant de subsides, les reçoivent en abondance. Il est vrai que, dans ce but, les Congrégations religieuses ont coutume de faire appel au peuple chrétien, chacune pour ses missions ; mais le peuple — que meut l'amour de la Foi, ou le zèle de la charité, ou quelque autre

(1) Nous en avons également publié la traduction dans les *Missions*, N° 211, juin 1920, pp 1-21.

sentiment très louable — donne de lui-même et, dans plusieurs pays, avec générosité. Cependant, cette charité spontanée ne peut s'accommoder ni aux nécessités de chaque mission, ni à une répartition juste et stable entre toutes.

C'est pourquoi, en dehors des collectes particulières des diverses missions, Nous tenons, à juste titre et suivant l'exemple de Nos prédécesseurs, à venir en aide à l'ensemble des missions catholiques par la cotisation, pour ainsi dire, de l'univers catholique, — de telle sorte que toutes les aumônes, même les moindres, données par chacun des fils de l'Église, dans tous les pays, soient réunies en un seul trésor, uniquement destiné à soutenir les missions, et que tout cet argent, confié à Notre libre disposition ainsi qu'à la Sacrée Congrégation de la Propagande, soit distribué à toutes les missions, selon les besoins de chacune, par des hommes choisis par Nous.

* * *

Or, tandis que Nous songions au moyen de réaliser ce projet, cette illustre Institution lyonnaise de la Propagation de la Foi — fondée, il y a un siècle, par quelques hommes admirables de piété et de charité — s'est présentée à Nous, fort à propos.

Personne n'ignore les mérites éclatants de cette Institution,qu'il faut compter parmi les plus belles et les plus glorieuses des œuvres récentes de la France catholique. Qu'il est merveilleux, le nombre de ceux qui, réunis par ce nouveau lien de charité et venus de toutes les parties de la terre, ont aidé les missions catholiques par le secours de leurs aumônes et par le suffrage de leurs prières !

C'est pourquoi Nos prédécesseurs ont encouragé cette Œuvre, dont Nous parlons, par les plus précieux privilèges et par les plus grandes faveurs de la bienveillance pontificale. Grégoire XVI, notamment, dans ses lettres apostoliques *Probè nostis* (du 15 août 1840), et Léon XIII, dans son Encyclique *Sancta Dei Civitas* (du 3 décembre 1880), l'ont recommandée, par les paroles les plus

louangeuses, à tous les évêques et à tout le troupeau des fidèles.

Pour Nous, il Nous plaît de louer ici l'un et l'autre des sièges de cette Œuvre — celui de Lyon et celui de Paris — pour leur prudence et, surtout, pour leur équité à secourir, non seulement les missions que la très noble nation française a établies, avec le zèle qu'elle a reçu de ses ancêtres, pour garder et proclamer la Foi, mais encore les missions que d'autres nations, poussées par l'esprit de Jésus-Christ, ont fondées, dans un esprit de sainte émulation.

Aussi, dans le but que Nous avons signalé, préférons-Nous, plutôt que de fonder une nouvelle institution, rendre mieux adaptée aux temps nouveaux cette Œuvre de la Propagation de la Foi — dont le siège serait transféré à Rome, capitale de l'Église. Elle deviendrait ainsi, revêtue du prestige de Notre autorité, l'instrument pontifical de la concentration des aumônes des fidèles, destinées aux missions. Et Nous prenons cette décision d'autant plus volontiers que les directeurs de l'Œuvre, tant à Lyon qu'à Paris, en fils très dévoués de l'Église, Nous ont affirmé, dans une lettre de soumission, qu'ils poursuivraient, avec la meilleure volonté, la nouvelle direction que le Saint-Siège leur donnerait. En cela, ces hommes très distingués se sont montrés dignes et de leur Foi catholique et de leur titre de Français.

Ils ont, en effet, prouvé que l'extension du règne de Jésus-Christ ici-bas était, pour eux, d'une telle importance qu'ils la faisaient passer, sans hésitation, avant toutes les autres préoccupations — même les plus chères et les plus légitimes. Et Nous approuvons tellement cet esprit, — qui ne leur est pas propre, à vrai dire, mais que partagent tous les Catholiques de France — que Nous le louons, de toutes Nos forces, en face des Églises.

* * *

C'est pourquoi, en vertu de la plénitude du pouvoir apostolique, de Notre propre mouvement et en pleine

connaissance de cause, Nous statuons et décrétons ce qui suit :

I. — Que l'Œuvre pie de la Propagation de la Foi reçoive une nouvelle organisation, dont le siège sera désormais à Rome, auprès de la Sacrée Congrégation de la Propagande, afin d'y être l'instrument du Saint-Siège pour recueillir partout les générosités des fidèles et les répartir entre toutes les missions catholiques.

II. — A la tête de l'Œuvre présidera un Conseil, que Nous choisirons Nous-même, par l'intermédiaire de la Sacrée Congrégation, dans le clergé des nations qui ont l'habitude d'apporter à l'Œuvre des sommes plus importantes.

III. — Que la France — qui a donné naissance à l'Œuvre même dont il s'agit et qui a toujours travaillé, de la façon la plus utile, à répandre la Foi chez les barbares — ait sa place au Conseil général, par un certain droit de priorité.

IV. — Deux lois adjointes à cette lettre établissent les statuts de l'Œuvre et ceux de son Conseil général (1).

V. — Que les Conseils centraux de chaque nation, ainsi qu'on les nomme, rédigent leurs propres statuts, d'après les deux lois promulguées par Nous et avec l'assentiment du Conseil général. Que si, en quelque endroit, ces Conseils n'existaient pas, les évêques auront soin de les instituer, le plus vite possible. Mais, là où existe une organisation analogue, quoique nommée différemment, il leur appartiendra de la modifier, en sorte qu'elle puisse être ramenée à cette Œuvre. Pour obtenir de bons résultats, il importe extrêmement, en effet, que, sur ce point, la plus grande uniformité règne partout, en dépit de la diversité des lieux.

Et Nous, appuyé sur le patronage de Marie, Vierge Immaculée, et des grands Apôtres Pierre et Paul — et aussi de ce grand propagateur de la Foi catholique, François Xavier, céleste Patron de cette Association —

(1) Nos vénérés lecteurs en trouveront le texte authentique, à la suite de celui du *Motu Proprio*, dans les *Acta Apostolicæ Sedis*, Vol. XIV, N° 10, 8a Junii 1922, pp. 326 et 328.

Nous avons déjà confiance que, par la bonté divine et selon le grand souhait de Notre prédécesseur, l'Œuvre même de la Propagation de la Foi, de même que les deux autres Œuvres de la Sainte-Enfance et de Saint Pierre Apôtre, Œuvres que le Saint-Siège reconnaît comme siennes, recevront bientôt un heureux accroissement. Et Nous tenons pour certain que les évêques et tous les autres prélats Nous aideront dans cette œuvre de tout leur zèle, chacun dans son Église, — de ce même zèle qu'ils ont déjà montré en faveur de l'Association missionnaire du Clergé, comme on l'appelle. Et, si cette Association — d'une si heureuse opportunité et qui Nous est chère autant qu'à Notre prédécesseur — n'existe pas encore dans leur diocèse, ils se hâteront de l'y instituer.

Et, maintenant, Nous ordonnons que toutes les choses, statuées par Nous dans cette Lettre, soient tenues pour confirmées, nonobstant toutes choses contraires.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le troisième jour du mois de mai, en la fête de l'Invention de la Sainte Croix de l'année 1922, la première de Notre pontificat.

PIE XI, *Pape.*

Doyen des Prêtres.

Longtemps, le plus vieux prêtre du monde entier fut le P. Damase DANDURAND, mort dans sa 103e année et la 80e de son sacerdoce, le 13 avril 1921, à Saint-Boniface (Canada).

Aujourd'hui, le plus vieux prêtre du monde, n'est-ce pas encore un missionnaire Oblat de MARIE Immaculée, le R. P. Constant CHOUNAVEL, des Missions de Ceylan ? Il quittait famille et patrie, voici bientôt soixante-dix ans. Le canal de Suez n'existait pas encore ; il n'aborda à Ceylan qu'après avoir doublé le Cap de Bonne-Espérance. Il mit six mois à faire le voyage. Bien que ses supérieurs lui aient offert de revenir voir la France, jamais il n'a obtempéré à leur proposition, ne voulant rien reprendre du sacrifice qu'il a fait à DIEU pour les missions. Il a 97 ans, dit régulièrement la Messe, prêche encore et n'a pas manqué de célébrer trois fois les saints Mystères aux dernières fêtes du 2 novembre et du 25 décembre.

PROVINCE DU MIDI

Un Centenaire de Mission (1821-1921)[1].

§ I. — Arrivée des Missionnaires.

Le dimanche 9 octobre dernier, à l'issue des vêpres, le peuple chrétien de La Ciotat (Diocèse de Marseille), rassemblé en grand nombre en son église paroissiale, assistait à l'ouverture de la Mission. Touchant cérémonial d'accueil, d'un caractère évangélique, dont chacun suivit les rites en témoin attentif !

Monsieur le Curé-Doyen Mialon — précédé des enfants de chœur, de son clergé et des membres du Conseil paroissial munis du cierge écussonné — descend la grande nef, revêtu de la chape blanche et portant l'image de notre Rédemption. Tandis que s'écoule lentement le cortège chargé d'introduire en leur champ les semeurs d'évangile, les portes intérieures du tambour se sont ouvertes, et trois Missionnaires Oblats de Marie Immaculée — les RR. PP. Hippolyte Juge, Auguste Salina et Louis Espenon, *in nigris*, — se sont agenouillés sur le seuil de l'église. M. le Doyen présente le Crucifix à baiser au P. Juge, Supérieur qui, à son tour, le tend aux PP. Salina et Espenon. Élevant au-dessus des têtes le signe sacré du salut, d'un geste qui marque fortement que le divin Maître s'identifie avec l'apôtre, le Père s'avance, au chant du *Veni Creator*, à travers le peuple, accompagné du cortège venu lui faire accueil. Il franchit les degrés du

(1) Paroisse de Notre-Dame de la Ciotat : *Notre Mission Centenaire* (1821-1921) — *Notes et Impressions*. Plaquette grand in-8° de 48 pages. Imprimerie « Bonne Presse du Midi », Vaison (Vaucluse). 1922.

sanctuaire, monte à l'autel, se tient du côté de l'épître, et, tourné vers la foule, il trace avec la croix une large bénédiction sur l'assemblée des fidèles. Quel œil eût suivi indifférent l'ordre émouvant de cette réception ?

Les Pères — qui, pendant qu'est chantée l'oraison du Saint-Esprit, ont revêtu à la sacristie l'habit de chœur — se sont agenouillés dans le sanctuaire, au pied de l'autel. M. le Doyen est monté sur le degré suprême.

— « *Jube, Domine, benedicere* », demande le Supérieur des Missionnaires, prêts à remplir un ministère qu'ils veulent, et nous avec eux, d'une belle fécondité.

— « *Dominus sit in cordibus vestris* », répond le pasteur dont la main bénit, en adaptant la prière marquée aux rubriques du Missel pour le chant de l'évangile, « *Dominus sit in cordibus vestris et in labiis vestris, ut digne et competenter annuntietis Evangelium suum* ».

— « *Amen !* » répond le peuple.

Tel fut le cérémonial de l'accueil réservé aux Pères, qui viennent nous prêcher l'Évangile. Et c'est bien la parole de Dieu, la Bonne Nouvelle qu'entend sur l'heure une foule, un peuple conscient d'inaugurer un autre cycle séculaire, en se mettant dans la tradition de ses pères. Voici bientôt cent ans que nos aïeux écoutaient, en ce même lieu, le sermon d'ouverture de la grande Mission, donnée comme aujourd'hui par les Prêtres qui allaient devenir les premiers Oblats des Missions de Provence.

A la lumière de ce rapprochement, apparaît en sa force, en son attrait de douceur conquérante, l'une d'entre les raisons qui sollicitaient et la coïncidence des siècles et le choix réitéré des Pères Oblats. Le présent continue le passé ; le courant de spiritualité, après lequel a soupiré la ferveur des aïeux, revient rafraîchir les âmes des fils. Puissent-ils être non moins avides de la grâce bienfaisante ! Relier ces deux dates, 1821-1921, n'est-ce pas tout ensemble, par l'élément d'émulation généreuse introduit dans le jeu des influences, légitimer tous les espoirs et, par la présence des Pères Oblats, assurer les heureux fruits de salut cueillis autrefois ?

En ce calcul d'une surnaturelle psychologie éclate une foi, une certitude inébranlables dans l'action des réalités invisibles qui mènent le monde : sait-on jusqu'où s'étend la puissance de fécondité expansive renfermée dans le bien ? Le temps, qui le voit s'épanouir, renonce à le conduire à l'épuisement ; les années qui, les premières, en ont recueilli le bénéfice, n'en sont point les seules dépositaires. C'est pourquoi l'on pouvait, sans audace, attendre qu'au bienfait propre de la Mission d'aujourd'hui, la Mission du siècle dernier ajoutât la réserve de ses largesses. Si le temps passé travaille pour nous, c'est une pieuse obligation de nous attacher davantage à lui, en l'aidant à revivre. A seulement s'y employer, le devoir rencontre déjà une précieuse récompense.

§ II. — Missions à La Ciotat.

Pour qui voudrait établir dans l'histoire religieuse une échelle des âmes, les époques de Mission correspondraient à la plus haute température spirituelle et marqueraient le point suprême d'un élan vers les cieux. Placées directement sous l'attraction divine, il est naturel qu'elles franchissent le degré ordinaire. Ces dates saintes apparaissent comme des cimes. Celles que nous décomptons dans le cours des derniers siècles sont assez peu nombreuses : ce n'est pas que les fidèles de La Ciotat n'aient point multiplié leurs ascensions. La lumière est indispensable pour dégager les sommets, et la certitude matérielle est nécessaire pour établir la vérité de l'histoire : aussi bien, les Missions dont nous connaissons les dates certaines se réduisent à quelques-unes. Quant aux autres, l'obscurité les couvre encore : les documents susceptibles de nous renseigner ou font défaut ou gardent le silence.

Nous trouvons toutefois, dès 1657, trace d'une Mission prêchée par les Pères de l'Oratoire, venus en 1618 instruire la jeunesse de notre ville. C'est peut-être la plus ancienne et, apparemment, la seule dont il soit fait mention expresse avant l'époque révolutionnaire. L'anonyme dont Mgr Ricard a exhumé le manuscrit s'exprime ainsi :

« L'autre procession est extraordinaire : elle ne se fait qu'au temps de la Mission, qui arrive de 15 en 15 ans (1). » On ne s'en étonne point : les pieux exercices étaient rendus faciles, grâce au concours du nombreux clergé, séculier et régulier, que La Ciotat abritait sous l'ancien Régime dans ses remparts et sa campagne. Un document de 1709 dénombre 16 prêtres et ecclésiastiques séculiers, 14 religieux Capucins, 13 Oratoriens, 9 Minimes, 7 Pères Servites (2). Après les sombres années qui bouleversèrent en France la vie nationale et religieuse, les Missionnaires de Provence — encore simple équipe d'apôtres volontaires, avant d'être la Congrégation des Pères Oblats — prêchent la Mission mémorable de 1821. Une autre fut-elle donnée en 1844 ? Il se peut. Dans la période contemporaine, la paroisse reçut les Capucins en 1895, les Rédemptoristes en 1902 et aujourd'hui, fermant le cycle centenaire, derechef les Oblats.

Sans nous détourner de la présente Mission, accordons quelque intérêt à celle de jadis. Se distraire ainsi apportera une instruction édifiante.

§ III. — Détresse des Temps.

On sait quels motifs particuliers ont décidé de fixer en cette année le temps de la Mission ; on trouverait de soi-même des raisons historiques qui justifieraient la date de 1821, choisie au dernier siècle pour les mêmes exercices. « L'année 1821 est celle qui termine la première période après que Marseille fut délivrée du plus horrible fléau (3). » Le point de rencontre est providentiel, en ce que la chaîne demeure ininterrompue ; mais, à la vérité, inspirés par le seul amour du parallélisme, nos aïeux n'eussent pas différé aussi tard ce qu'ils ont réclamé sans répit pendant quelque vingt ans.

(1) Mgr Ricard, *Second Récit d'Histoire locale.*
(2) Mgr Ricard, *Histoire de La Ciotat*, d'après Masse et Marin.
(3) Mandement de Mgr l'Archevêque d'Aix, Pierre-Ferdinand de Bausset de Roquefort, du 5 juin 1820, à l'occasion du renouvellement de l'année séculaire de la peste de 1720.

Les bonnes gens ! l'ont-ils désirée, sollicitée, implorée, leur grande Mission ! Il y eut bien, au cours du Carême de 1805, un Jubilé coïncidant avec le voyage en France du Saint-Père Pie VII (1) : à la prière de M. Gardon, curé de la paroisse, M. Blanc, curé des Lecques, prédicateur de la Station, donna en notre église deux sermons par semaine (2).

La piété de nos pères ne se montrait point satisfaite d'aussi brefs exercices spirituels. Sensibles au prestige de l'éloquence, ils aimaient les hommes diserts et habiles à remuer les cœurs. Il faut rendre témoignage à ces amateurs de beaux discours : ils mettent une sollicitude extrême à requérir les plus éloquents prédicateurs et, lorsqu'ils ont bénéficié d'un talent fécond en fruits de salut, ils aiment à se rendre grâces du choix heureux qu'ils ont fait, en même temps qu'à remercier Dieu pour l'efficacité de la parole sainte.

Eux qui sont à peine sortis de la Révolution, ils comprennent, au plus haut point, combien est affligeante la situation religieuse de la cité. Laissons à la plume des marguilliers le soin d'en retracer le tableau pathétique :

— « Il est indispensable pour cette ville qu'il s'y trouve annuellement un prédicateur de Carême de mérite, pour faire presque la seule digue à toutes les passions qui inonderaient bientôt cette paroisse, où l'ignorance, l'indifférence, le relâchement et l'impiété même semblent se prêter la main pour hâter la chute du squelette de religion qui y reste. »

Qu'est-ce à dire ? Sous l'effrayante métaphore, le tableau ne serait-il pas poussé au trait noir ? Hélas, non. Car, laissant toute image, ils ajoutent :

— « Nous craindrions avec raison de ne vous avoir pas dépeint assez expressivement l'état déplorable où l'ignorance et l'incrédulité ont jeté le troupeau. »

Qu'elle est compréhensible, en effet, la désolation de

(1) Mandement de Mgr l'archevêque d'Aix, Jérôme-Marie Champion de Cicé, du 12 novembre 1804.

(2) Registre des Délibérations du Conseil de Fabrique de la paroisse de La Ciotat.

nos marguilliers ! Heureux témoins d'un âge fervent, où la vie religieuse s'épanouissait dans la cité, ils ont vu les chapelles et les couvents fermés, les ordres religieux dispersés, les congrégations dissoutes, les biens d'Église confisqués ou profanés, les prêtres déportés ou poursuivis, le culte interdit dans la maison de DIEU ou exercé par un clergé assermenté. Temps où les cloches, descendues de leur demeure aérienne (à l'exception de la grande cloche de la paroisse), ne rappelaient plus au peuple chrétien les devoirs envers le Seigneur. La foi, refoulée dans le sanctuaire des consciences, faute de sève, dépérissait. Quand le premier Consul, devenu Empereur, signait le Concordat de 1802 qui restaurait le culte en France, sur les chapelles abandonnées, les calvaires abattus, les églises entr'ouvertes, autour des clochers silencieux, le Génie du Christianisme, par la vertu des fluides incantations de M. de Chateaubriand, flottait déjà. Mais, eux, ce n'est pas du vain bruit de telles cadences qu'ils espèrent la renaissance de la Foi chrétienne. La parole de l'homme n'est que charme et caresse ; seule la parole de DIEU, créatrice des mondes, réveille les morts.

— « Nous apercevons, disent-ils, une ressource que présente ce pays-ci dans sa décadence : c'est l'extrême curiosité des habitants ou, disons mieux, leur avidité d'entendre les sermons. Cette heureuse disposition vous présente des conquêtes, qu'on veut encore espérer de faire ; il s'agit seulement d'en profiter. »

Aussi, dès le mois de mai 1806, demandent-ils à l'Archevêque d'Aix, Mgr Champion de Cicé, que « cinq Missionnaires zélés se rendent ici, en décembre ou janvier prochain, pour y faire la Mission pendant un mois ». Monseigneur le Métropolitain ne répond pas. On se désole de ce silence, mais l'on sollicite avec plus de ferveur (septembre 1806). Le chiffre de cinq Missionnaires serait-il excessif ? On se contentera de deux. Les Missionnaires réguliers manqueraient-ils ?

— « Il y a plusieurs prêtres, qui ne sont pas habituellement employés aux Missions, qui ne se refuseraient pas

à venir ici : permettez-nous de vous en nommer deux seulement : M. Nicolas, curé aux Acoules, à Marseille, et M. Gaffarel, recteur à Cuges ».

L'archevêque demeure figé dans son mutisme.

— « Votre silence, relativement à la maison que nous vous avions demandée et que vous aviez bien voulu nous promettre, nous afflige sensiblement et nous ne savons à quoi l'attribuer ; il nous surprend d'autant plus que nous ne croyons pas l'avoir mérité. Vous excuserez, sans doute, cet épanchement ; il est bien naturel à des enfants envers leur père. »

Avec M. Portalis, successeur de M. Gardon, le Conseil de Fabrique continue de harceler Mgr Champion de Cicé de ses demandes et de ses plaintes. Un instant, on espère la visite pastorale de l'archevêque à La Ciotat ; mais en vain !

— « Nous nous flattions d'avoir le bonheur de vous voir au milieu de nous, dans le courant de cet été ; l'urgence de nos besoins réclame ici depuis longtemps votre présence, et ce n'est pas sans douleur que nous voyons par votre lettre que, malgré votre désir, nos espérances et nos vœux sont probablement frustrés pour cette année. »

Mais voici que nos pères reçoivent un commencement de satisfaction : la Mission est promise pour avril 1808. Si désireux qu'ils soient de ce bienfait, en leur pieuse avidité de n'en laisser perdre aucune parcelle, ils ne font point un accueil empressé à la date fixée pour l'évangélisation de la paroisse :

— « Il est de notre devoir de vous dire qu'en la différant jusqu'après Pâques (qui, en 1808, sera vers la fin avril), il n'y pas lieu d'en attendre des résultats satisfaisants : les travaux de la campagne, ceux des chantiers de construction et bien d'autres raisons de localité rendaient presque nuls les efforts et le zèle charitables des Missionnaires. »

Leurs vœux pressants n'aboutissent pas ; et l'année s'écoulera sans que la cité reçoive les apôtres attendus. En cet état de choses, que font nos marguilliers ? Sans

ombre de découragement, ils s'emploient avec plus d'activité à choisir leurs prédicateurs de Carême, et dans un temps où les requêtes n'ont pas coutume d'abonder.

— « La demande pourrait paraître prématurée dans toute autre circonstance où les ouvriers moins rares sont aussi recherchés moins de bonne heure. Nous pensons que cette époque-ci est peut-être celle de toute l'année la plus propice pour un accaparement si juste et si digne du zèle que nous devons avoir pour le salut de nos concitoyens. »

Admirable sollicitude, conscience du dépérissement des âmes — à qui manque une nourriture substantielle, une vie plus intense ! Ils n'ignorent pas que font défaut ceux-là mêmes qui distribuent l'aliment sacré et ouvrent les trésors de la grâce. C'est pourquoi le sentiment de la misère religieuse exaltera toujours le désir du relèvement. En ce temps, — hélas ! — le zèle doit s'ingénier pour accaparer les forces spirituelles et capter les sources vives. Car, pour l'infime partie du troupeau de La Ciotat, que pourrait le pasteur dont la charge embrasse, de Tarascon à Vence, le vaste territoire de sept diocèses dénués de ressources, privés de prêtres qui, n'ayant plus de successeurs, succombent, devant la tâche immense, aux épreuves de l'exil, aux fatigues de l'âge et du labeur ? Les ouvriers manquent ou défaillent, et le maître de la moisson, retenu par ses propres infirmités et accablé de vieillesse, gémit impuissant. Sa voix fait écho aux lamentations de nos pères :

— « Nous connaissons la misère des temps, et nous en sommes intimement pénétrés. Mais nous serait-il permis de garder un lâche silence, lorsque nous voyons la diminution journalière des ministres de notre sainte Religion et l'impossibilité où nous nous trouvons de suffire au service des paroisses ? Quelle douleur pour nous de voir un si grand nombre de nos enfants nous demander le pain de la parole et le service du ministère, sans que nous puissions le leur procurer (1) ! »

(1) Lettre de Carême (1809) de Mgr Champion de Cicé.

Pour remédier à ces maux, l'œuvre des Séminaires est devenue le grand objet de la sollicitude pastorale de celui qui a restauré en Provence les premières maisons de formation cléricale. « Il n'a pas été perdu un moment (1). » De son succès dépend évidemment la prospérité et même l'existence du ministère ecclésiastique (2). Durant les années qui suivent, la disette d'ouvriers évangéliques augmente d'une manière effrayante ; et, les vides nombreux qui se creusent n'étant pas comblés, elle augmentera sans répit dans des proportions inquiétantes pour l'avenir de la Religion.

Mgr Champion de Cicé, appelé au gouvernement du Diocèse d'Aix à l'époque de la restauration du culte, avait rouvert et multiplié ces précieuses pépinières de jeunes clercs. En quelques années, son zèle fondait ou relevait les petits séminaires d'Aix, Grasse, la Seyne, Marseille (de 1809 à 1812). Le nombre des sujets qui se préparent aux saints ordres, d'abord limité à trente, en 1806, s'est considérablement accru, dès l'année suivante. Avant de mourir, l'archevêque se rendait le témoignage d'être parvenu à former cinq établissements — où s'élevaient et s'instruisaient, sous ses yeux, près de 200 unités au service des autels (3).

La vacance du siège métropolitain (1810-1819) n'arrêta point cet heureux mouvement. Car, disent les administrateurs du diocèse : « sans séminaires plus de ministres, sans ministres plus de culte ni de religion ». Il faut donc un nombreux clergé : « Qui nous donnera de voir le nombre des prêtres s'accroître toutes les années (4) ! » L'intérêt pour les séminaires ne diminue pas ; et même « il devient plus important que jamais d'intéresser les fidèles à l'éducation des jeunes clercs (5) ». L'état des grands séminaires d'Aix et de Marseille est florissant ;

(1) Lettre de Mgr de Cicé, du 7 octobre 1804.

(2) Lettre de Mgr de Cicé, du 1er février 1805.

(3) Lettre de Carême (1810).

(4) Lettre de M. l'Administrateur capitulaire (Mgr Jauffret), du 12 décembre 1811.

(5) Lettre sur l'éducation des Clercs, 14 janvier 1812.

et tout permet d'augurer qu'il le deviendra davantage ; mais, avec le nombre, les besoins se multiplient. Les fabriques seront les premières bienfaitrices, en versant sur la requête de l'archevêque la somme de 24 francs à la caisse des Séminaires (1). L'empereur Napoléon et, plus tard, le roi Louis XVIII (1822) pourvoient à la dotation de ces établissements. Que de fois la charité des fidèles sera-t-elle sollicitée, imposée même ! Les personnes qui voudraient jouir des dispenses de Carême « verseront leur offrande pour les séminaires, laquelle offrande ne pourra être moindre de trois sous pour chaque individu (2) ». On fait appel à la générosité de tous. Si son excellence le vice-amiral Ganteaume, Commissaire extraordinaire de sa Majesté dans la 8e division militaire, réclame des soldats, les pasteurs réclament des prêtres, encore des prêtres :

— « Le champ du Père de famille a besoin d'être cultivé ; prions-le donc, non seulement de lui envoyer des ouvriers, mais faisons encore tous nos efforts pour lui en procurer. C'est surtout aux familles chrétiennes que nous adressons cette invitation (3). »

Ce bref exposé sur l'état du clergé et le recrutement des séminaires, pendant cette difficile période, ne légitime que trop les appels de notre Conseil de Fabrique et explique clairement l'impuissance de l'autorité diocésaine à donner suite à leurs vœux...

Ainsi arrivons-nous en 1821. Il n'est bruit, depuis quelques années, que des Missions données dans les paroisses de Provence.

— « Secondés par des pasteurs vénérables et par de zélés Missionnaires, qui s'oublient eux-mêmes pour ne s'occuper que du salut de leurs frères, ... nous pouvons nous flatter que, dans la carrière qui s'ouvre devant

(1) Lettre de Mgr de Cicé, du 17 octobre 1804.

(2) Lettres de Carême 1806, 15 janvier 1809, 8 février 1810, 8 février 1822, etc.

(3) Lettre de Mgr de Bausset de Roquefort, du 13 novembre 1819, à l'occasion de sa prise de possession.

nous, nous trouverons de grands encouragements et de grandes consolations (1). »

« Les Missionnaires ont ranimé, parmi les habitants des plus grandes villes, l'amour et la pratique de notre sainte Religion (2) » ; « et beaucoup de fidèles ont retiré de grands fruits des Missions données dans les villes et les campagnes, où des hommes apostoliques ont travaillé avec tant de zèle à la conversion des pécheurs (3). »

L'heure arrive enfin où La Ciotat s'apprête à recevoir les hommes de Dieu si longtemps attendus. Ne semble-t-il pas, d'ailleurs, qu'un élément nouveau hâte, depuis ces dernières années, la résurrection des croyances, et qu'une force entrée récemment en jeu travaille à la conquête des âmes ? Oui, quelque chose se révèle, quelqu'un est là qui transforme la face des choses. Préoccupé de la pénurie de prêtres, témoin désolé de l'abandon où gémissent les paroisses, pressentant que la situation difficile dont on n'arrive pas à se dégager réclamait un peu partout la présence d'apôtres itinérants, l'abbé Charles-Eugène de Mazenod, du clergé d'Aix, s'était écrié :

— « Ah ! si je pouvais réunir quelques prêtres, des hommes apostoliques, il me semble que je remédierais, autant qu'il est en moi, aux maux de l'Église et que je procurerais un grand bien ! »

Ce jeune prêtre au cœur dévoué avait réuni dans la capitale de la Provence les premiers membres d'une future Congrégation — qui travaillerait de toutes ses forces à évangéliser les campagnes du Midi. Nul ne saurait dire quelle est la part d'influence qui, dans l'inspiration victorieuse envoyée au Fondateur, retourne à nos pères. Qui sait si, dans la partie visible de l'ordre providentiel, le spectacle de leur détresse, l'écho multiplié de leurs prières n'ont point pesé sur son généreux dessein ? Quoi qu'il en soit, notre ville, pressée par tant de nécessité spirituelles, recevait enfin la réponse à ses appels — multipliés depuis tant d'années.

(1) Lettre de Mgr de Bausset de Roquefort.
(2) *Idem.*
(3) *Idem.*

Le dimanche 4 novembre de l'an 1821, l'abbé Eugène de Mazenod lui-même — accompagné de ses confrères, les prêtres Mie, Maunier, Deblieu, Père, Moureau, Viguier, Suzanne — faisait son entrée en notre église paroissiale. Les huit Missionnaires prenaient contact avec les fidèles, qu'ils allaient évangéliser pendant l'espace de six semaines, du dimanche 4 novembre au dimanche 16 décembre (1). La grande Mission commençait.

§ IV. — Préparatifs de Mission.

Si les hommes de désir qu'étaient nos pères n'en avaient donné une première preuve, dans leur constance à réclamer leur Mission, nous recueillerions sur-le-champ un autre témoignage de leurs sentiments dans les embellissements dont ils voulurent, en ce temps, orner leur chère église.

Et, d'abord, ils n'ont point douté qu'un peuple entier affluerait dans la maison de Dieu. C'est pourquoi — reprenant leur projet de 1809 qui, faute de subsides, n'avait pu aboutir — nos marguilliers décident d'ouvrir une porte au bas de l'église, pour faciliter la sortie des fidèles, prévenir « les accidents qui résultent d'un seul débouché dans un moment de presse », donner en même temps « un air plus noble au bâtiment dont il est susceptible (*sic*) », éviter enfin « cohue ou indécence » autour du maître-autel où ne repose pas encore la sainte Réserve. Nombre de personnes traversent le sanctuaire pour gagner l'issue de la sacristie, située au fond de l'abside sombre. La nouvelle sacristie, qui occupe l'emplacement de la chapelle de Notre-Dame de Bon-Voyage où étaient alors les orgues, a été construite plus tard, en 1830. C'est à cette époque seulement que ce passage, maintes fois interdit par les évêques de Marseille depuis Mgr de Belzunce, sera enfin muré, — mesure heureuse

(1) Nous pourrions dire sept semaines, car deux prêtres missionnaires restèrent dans la paroisse huit jours entiers après la clôture, jusqu'au lundi 24 décembre.

qui aura pour effet de supprimer les causes possibles de désordre et les sujets de récrimination.

Ainsi donc, en septembre 1821, en vue de la Mission imminente, une seconde grande porte (la première est celle qui regarde la mer), « depuis longtemps reconnue nécessaire, devient dans ce moment indispensable ». A la restauration du culte, l'issue qui s'ouvrait sur la Place aux Fruits avait été supprimée, et sur ce lieu même avait été dressé l'autel du Purgatoire. Destinée à remplacer cette dernière issue, la nouvelle porte serait percée en face du maître-autel, à la place indiquée par un arceau en pierre, à l'endroit où la commandait le plan de l'architecte. Déjà, dans le courant de juillet, il avait été procédé à des réparations assez importantes à la toiture de l'église, aux lézardes des façades et, peut-être, à la rampe qui conduit à la Place aux Fruits.

Cependant, la vénérable église ainsi parée n'est point encore telle que nous la connaissons. A M. Saurin devront succéder les curés Brunet et Paranque, de sainte mémoire, qui assumeront, le premier, les grandes réparations de 1839 et, le second, celles non moins considérables de 1881. Au lendemain de la Révolution, à la faveur des efforts de ses prédécesseurs Gardon et Portalis, Saurin a relevé l'église d'une pauvreté voisine de l'indigence ; Brunet l'a revêtue de majesté ; plus près de nous, M. Paranque l'a enrichie de grâce et de beauté (1).

M. Paranque eut la bonne fortune de rencontrer en l'éminent architecte de Fourvière l'artiste consommé qui lui permettrait de réaliser ses projets. M. Bossan, alors au terme de sa course, était venu chercher à La Ciotat le calme de ses derniers jours ; chaque matin, il assistait à la Messe paroissiale, où il communiait. C'est ainsi que notre ville eut le bonheur de recueillir l'effort suprême de son talent et d'admirer, plus que l'harmonieux dessein des œuvres, les leçons de sa vie et la sérénité chrétienne de sa fin.

Nous qui jouissons de ces magnifiques embellisse-

---

(1) Mgr Ricard, *L'Église paroissiale de La Ciotat.*

ments, nous pouvons maintenant nous représenter avec plus de vérité l'aspect de notre église en 1821, au moment où se déroulaient les exercices de la Mission.

§ V. — **Mission de 1821.**

Si quelque témoin de ce temps béni nous avait laissé le récit copieux des événements qui allaient s'accomplir, nous ne nous ferions pas scrupule de retracer par le détail le cours de la Mission. Mais qu'avons-nous en mains pour rappeler ces grandes heures de spiritualité, évoquer l'atmosphère ardente où allait se mouvoir la paroisse ? Un tableau, sans image ni couleurs, presque sans langage, qui mentionne en traits rapides les principaux exercices quotidiens. Les mots, tracés par une plume anonyme, peut-être celle d'un Missionnaire, tiennent à disparaître, laissant aux événements le soin de parler avec une certaine éloquence. Les faits, ramassés en leurs réalités essentielles, nous laissent le soin de leur communiquer, une seconde fois, le mouvement de la vie.

Nous voudrions donner ici les brèves indications que porte ce vénérable souvenir de la Mission ; mais les circonstances ne nous permettent pas de reproduire l'image de ce cadre modeste. Bornons-nous à en transcrire l'essentiel :

Mission a La Ciouta.

Dimanche 4 novembre : Arrivée de huit Missionnaires et ouverture de la Mission.

Dimanche 11 novembre : Procession générale.

Dimanche 2 décembre : Procession de la Sainte Vierge.

Lundi 3 décembre : Plantation de la Croix des Patrons Pêcheurs sur l'Ile.

Jeudi 6 décembre : Communion des femmes et renouvellement des vœux de baptême.

Dimanche 9 décembre : Communion des filles et procession du Saint Sacrement.

Mardi 11 décembre : Service pour les défunts et procession au cimetière.

Jeudi 13 décembre : Arrivée de Mgr l'Archevêque.

Vendredi 14 décembre : Confirmation des femmes.

Dimanche 16 décembre : Communion et confirmation des hommes ; procession et plantation de la Croix de la Mission.

Lundi 17 décembre : Départ de l'Archevêque.
Mardi 18 décembre : Départ de six Missionnaires.
Lundi 24 décembre : Départ des deux autres Missionnaires.

Ces lignes presque muettes disent la détresse des temps et la bonne volonté des fidèles. Trois générations suivent les exercices : vieillards pleins de force en 89 et sous la Terreur, — hommes, anciens soldats et conscrits de l'Empire, qui ont porté leurs armes victorieuses sur les champs de bataille de l'Europe, — jeunesse de la Restauration, préservée des dangers, — chefs de famille et mères de trente et quarante ans, qui, égaux à leurs propres enfants, attendent encore la virilité chrétienne. Toute une partie de ce peuple a touché l'âge mûr, sans que la main d'un pontife appelât sur elle les dons de l'Esprit ! « Confirmation des femmes », « confirmation des hommes », disent les éphémérides de la Mission : l'œuvre de grâce s'achève par l'évêque, mais quels efforts des prêtres ont précédé ce couronnement !

Avec le clair aveu des nécessités, se révèle le fécond travail en profondeur que les huit Missionnaires ont eu le temps d'accomplir, tous ensemble, en l'espace de sept semaines : cinquante jours de prédications et de catéchismes, de pénitence et de vie religieuse. La foule se rassemble nombreuse en son église et tend l'oreille à la doctrine que les Pères développent en langue provençale. Il y a, parmi les Missionnaires rivalisant entre eux de dévouement et de vertu, des hommes qui se distinguent par leur éloquence : le Supérieur, l'abbé Eugène de Mazenod ne le cède à personne pour le souple talent de capter les âmes avec une parole imagée et pathétique ; l'abbé Pierre Mie, religieux de mérite, d'un certain âge déjà (1768-1848), qui deviendra Supérieur de Notre-Dame du Laus ; le tout jeune prêtre Jacques Suzanne, fils élu du P. de Mazenod, qu'une mort très sainte emporta en 1829, à l'âge de trente ans à peine, ayant donné plus que de riches promesses.

Pour ces prêtres, profondément convaincus des nécessités des âmes appauvries dans leur foi, la chaire chrétienne n'était pas un tournoi d'éloquence. Ils n'étaient

pas venus en nombre dans la cité pour se livrer, pendant une longue période, à des joutes oratoires, brillantes mais sans effets. Ce n'est pas dans ce dessein futile que l'abbé de Mazenod, avant de constituer en Congrégation sa phalange de Missionnaires, accourait avec ses premiers auxiliaires, ici comme dans les campagnes délaissées, relever le corps inanimé et lui redonner une vie nouvelle de foi et de piété. Le nombre des Missionnaires et la durée de la Mission lui importaient pour réaliser cette entreprise considérable : le nombre répondait aux besoins multipliés, et le temps assurait les résultats durables.

L'éducation chrétienne, reprise par la base et les rudiments, fut enseignée aux fidèles, avec une lente persévérance. L'acheminement que doit prendre le baptisé pour parvenir à la croissance et atteindre l'âge parfait de la maturité spirituelle, le peuple, divisé en catégories, en parcourut respectivement les diverses étapes : science des vérités fondamentales de la Religion, pratique des vertus morales et des habitudes de la piété. A la faveur du renouvellement des grâces sacramentelles, la vie religieuse, sous l'action de la parole sainte et par les ressources de la prière et de la pénitence, devait renaître, devenir vigoureuse, atteindre son développement moral.

Ainsi hommes, femmes, jeunes filles, enfants, chaque classe de fidèles instruite séparément, toute la paroisse — qui s'est alimentée du pain de la parole et des salutaires dons de Jésus — sent grandir en elle le Maître de la vie. Bientôt, ce grand corps, ranimé de la divine présence, est devenu capable de supporter une nourriture substantielle : il s'approchera de la Table eucharistique. Au jour marqué pour chaque groupe, les filles, en qui la Mission exerçait une influence considérable, eurent leur communion, les femmes eurent leur communion, les hommes eurent leur communion ; et, pour quelques fidèles, il n'est pas douteux que c'était la première. La vie divine frémissait en ce vaste organisme — lentement reconstitué et rappelé à l'existence.

C'est alors que, pour parachever cette grande œuvre, grâce à laquelle se réalisait la renaissance d'une paroisse entière, le Pontife vint donner le sacrement de confirmation aux femmes et aux hommes, — en deux cérémonies distinctes, tant le nombre était imposant ! La plénitude de la vie surnaturelle circulait dans ce corps, à présent ressuscité. De l'état de mort, de l'enfance, il a été conduit à l'âge parfait. Où est aujourd'hui ce squelette de religion dont la chute prochaine épouvantait les marguilliers ? Rien n'est venu précipiter l'effondrement de l'ossature aride. « Fils de l'homme, croyez-vous que ces os puissent revivre (1) ? » Comme dans la vision d'Ezéchiel, le souffle créateur est passé, et le squelette a repris corps et âme.

Vie religieuse d'une belle ferveur dans l'église, manifestations d'une foi triomphante au sein de la ville — où, dans un accord unanime, le clergé et l'autorité municipale, les corporations professionnelles et les confréries religieuses donnent au culte public et social un éclat incomprarable. C'est un fait : la Mission a conquis droit de cité. Maîtresse des âmes, elle prend possession des rues, elle parcourt la ville en tous sens ; et c'est la vérité que, tout le monde marchant dans le cortège, personne n'est là qui interdise, au nom de la loi, le libre passage et conteste à la Religion ses droits de plénitude et d'universalité.

Le dimanche venu, la foule se lève de ses bancs et, sortant de la maison de Dieu, se range en procession à la suite de la Croix, circule en chantant des cantiques, à travers la cité en fête, — avec le cortège de ses prêtres, de ses Missionnaires, de ses confréries, le Conseil des prud'hommes, le corps des gens de mer, des marguilliers, des notables, des membres du Conseil municipal. En ce temps, l'État n'ignore point l'Église. Le Gouvernement de l'Empire lui demande ses *Te Deum* pour la victoire, longtemps fiancée à la fortune de Napoléon, et pour la naissance du Roi de Rome. Celui de la Restau-

(1) Ezech., XXXVII, 3.

ration lui demandait ses suffrages pour l'infortunée Marie-Antoinette, ses cloches à l'occasion du mariage du duc de Berry, ses larmes au jour de son assassinat et ses vœux sur la naissance de Mgr le duc de Bordeaux (1).

Donc, le dimanche 11 novembre, procession générale — avec ce caractère de solennité et d'ampleur que donnent le nombre et l'enthousiasme. Le dimanche 2 décembre, procession de la Sainte Vierge, — vers quel autel de Marie et par quel itinéraire, on ne sait : peut-être au sanctuaire de Notre-Dame de la Garde. Le lendemain, nouvelle procession, avec le concours particulier des patrons-pêcheurs. Le dimanche 9 décembre, procession du Saint Sacrement et bénédictions solennelles aux autels que la piété a dressés sur les places. Le mardi, service pour les défunts et procession au cimetière — situé, alors, près de l'hôpital Saint-Jacques. Notons ici que le champ du repos sera transféré plus tard, le 7 juin 1831, au-dessus de l'Escalet, sur la pente du Mont-Saint-Esprit, avant qu'un nouveau lieu de sépulture soit consacré au pied de la Sainte-Croix.

Le jeudi 13, Monseigneur l'Archevêque d'Aix, Pierre-Ferdinand de Bausset de Roquefort, entrait dans notre ville, — chaleureusement accueilli par le clergé, les congrégations et les autorités, complimenté par M. le Maire, et conduit processionnellement à la paroisse. On comprendra sans peine la joie de cette réception : c'était la première fois, depuis la Révolution, que La Ciotat recevait un Pontife en son église, — la dernière visite épiscopale, faite par Mgr de Belloy, remontant en 1790. Le 4 décembre, le métropolitain administrait le sacrement de confirmation aux femmes et, le dimanche suivant, aux hommes, et présidait la procession — à l'issue de laquelle était placée la Croix de Mission.

Dans les siècles écoulés, nos pères aimaient que le Christ, présent sur leurs places publiques, au coin des rues passantes, fût le témoin de leur vie. Fidèle au culte

(1) Ordonnances de Mgr de Cicé, *Sede vacante*, de Mgr de Roquefort, etc.

du Calvaire, le peuple de La Ciotat se plut à multiplier les monuments de sa piété — souvenirs d'une date heureuse, gage d'une bénédiction future.

Au mois de mai 1657, une croix, commémorant la mission prêchée par les Oratoriens, s'élevait dans le quartier du fort Saint-Nicolas, devant la chapelle des Pénitents bleus (1). Une autre assez ancienne — dont le piédestal, quoique à demi submergé par la verdure, est encore visible proche du Vallat de Roubaud — protégeait le quartier de la Madeleine, en deçà de la Trinité. Un calvaire, situé devant l'ancienne porte de l'église, qui était sur l'emplacement actuel de l'autel du Purgatoire, dominait la Place aux Fruits. Une autre encore était à l'angle de la Tasse, près de la batterie du Fort Béroard ; c'était une croix sans Christ, avec une sainte Face sculptée dans le bois. Le dimanche 11 décembre 1803 (19 frimaire de l'an XII), les prud'hommes érigèrent une croix à la tête du Môle Neuf, « pour remplacer celle qui avait été abattue et brisée dans le temps de la Terreur ». Un peu plus tard, en mars 1805, les marguilliers, dignes émules des prud'hommes, érigèrent aussi leur croix contre le mur de la paroisse, en face de la cloche (hélas ! il n'en restait qu'une !) « au même endroit où se trouve le piédestal de celle qui a été brisée dans les derniers temps. » Elle fut portée « droite par trente-six jeunes gens en aube, la couronne d'épines sur la tête et nu-pieds ».

En 1821, deux croix furent bénites et plantées, avec un cérémonial qu'il est permis de supposer plus solennel encore. Lundi, 3 décembre, disent les éphémérides, plantation de la Croix des Patrons-Pêcheurs sur l'Ile. Nous n'avons pu découvrir le procès-verbal de cette fête religieuse. Mais la Prud'hommie garde en sa possession une peinture représentant le départ de la Croix pour l'Ile Verte, à l'embarcadère situé au pied du Fort Béroard. La croix est déposée sur une barque ; le prêtre en chape va l'encenser. Déjà les personnages officiels, en manteau

(1) Archives des Pénitents bleus de Notre-Dame de Grâce.

de cérémonie et chapeau à plumes, prêtres, missionnaires, choristes (et, sans doute, les femmes en coiffe blanche) ont pris place dans les embarcations — qui portent en poupe le drapeau fleurdelisé. Un pêcheur, bonnet sur tête, la mèche à la main, tire des salves ; et le cortège naval s'apprête à faire force de rames...

Quant à la seconde croix de Mission, elle fut bénite et dressée le 16 décembre. Nous avons eu la bonne fortune de découvrir le procès-verbal de la cérémonie.

— « L'an mil huit cent vingt-un et le seize décembre, à cinq heures après midi, a eu lieu, dans cette paroisse et en suite des exercices d'une Mission donnée par M. de Mazenod, prêtre Supérieur des Missions de Provence, l'imposante cérémonie de la plantation de la croix — qui a été placée sous la poutre (*hors la porte ?*) de la Tasse, qui est en place du fort, comme un monument des fruits spéciaux que ladite Mission a produits dans les familles de la paroisse et de son territoire. Ladite cérémonie a été relevée par la présence de Mgr Pierre-Ferdinand de Bausset de Roquefort, en visite dans cette paroisse, assisté de M. Guigou, chanoine et archidiacre et vicaire général du diocèse, et à laquelle ont été présents M. le Maire de cette ville et ses adjoints, M. le Juge de Paix, le commissaire de police et autres autorités constituées, ainsi que M. le Commissaire de la Marine et MM. les Prud'hommes, qui tous ont souscrit le présent procès-verbal. » Ont signé : — Pierre Ferdinand, Arch. d'Aix ; Eugène de Mazenod ; Guigou, vicaire général ; Amien, secrét. part. de Mgr ; Guérin, Maire ; Mathey, vic. ; Jauffrédy, sacristain ; Maunier, prêtre miss. ; Moureau ; Mie ; Viguier, prêtre miss. ; Louche, vic. ; Deblieu ; Suzanne, prêtre miss. ; Gay, vic. ; Bérenger, acol. ; Jourdan, diacre ; Père, prêtre miss. ; Tapan, prud'homme ; Giraud, fabr. ; Augier ; Dalmas ; Besson fils ; Magloire Olivier, juge de paix ; Du Cluzeau, chanoine ; Boulle ; Augier, s.-prieur ; Joseph Méri ; Saurin, curé...

Mais nous n'avons pas achevé le tableau des cérémonies et fêtes déroulées au cours de la Mission. Nous sera-t-il permis d'ajouter, à la suite des précédentes solennités,

un détail qui ouvre le champ à l'hypothèse ? Il existait sur le chemin abrupt, conduisant à la chapelle-ermitage de Sainte-Croix, un véritable calvaire, avec ses quatorze stations, dont quelques vestiges subsistent encore. Sur l'une des larges pierres plates de ce chemin montant, que les pluies d'automne transforment en torrent, on lisait, assure-t-on, il y a peu d'années, cette inscription à peu près rongée : Mission 1821. Aujourd'hui les eaux en ont-elles effacé toute trace ? Quels exercices, procession ou autre, se déroulèrent-ils en ce lieu, ou plus modestement quelle main a gravé sur la pierre cette date, et en quel souvenir ? La dalle, infidèle gardienne du passé, n'a pas conservé le témoignage. Sur les âmes, heureusement, la Mission a laissé une empreinte plus profonde.

Une pieuse Association en particulier retient cette grande date. L'un des plus salutaires mouvements de renaissance religieuse, suscités par les efforts des missionnaires, fut le rétablissement officiel de la Congrégation des Filles chrétiennes, sous le vocable de la Présentation. Supprimée, comme toutes les autres confréries, par le décret de l'Assemblée Nationale du 22 août 1792, on peut dire que, si elle avait déjà quelque ombre de vie, elle recouvrait pleinement l'existence le jour de l'Immaculée Conception 1821, à l'issue de la retraite spéciale des filles. L'assemblée, sous la présidence du curé Saurin, tint sa séance dans la sacristie de l'église des Minimes, provisoirement occupée par les Pénitents — regroupés, en 1819, en une seule Confrérie de Pénitents blancs, sous le vocable de Notre-Dame de Grâce. En cette première réunion, on procéda aux votes qui distribueraient charges et emplois, — toutes décisions et nominations devant être solennellement ratifiées par Mgr l'Archevêque d'Aix, le dimanche 16, jour de clôture de la Mission. Le procès-verbal de la séance met en lumière l'heureuse et profonde influence que le Supérieur des Missionnaires exerça sur les filles chrétiennes de la paroisse.

Deux ans plus tard, Mgr Fortuné de Mazenod, en

autorisant la Congrégation des Demoiselles sous le nom de Congrégation des Filles chrétiennes, approuvait son règlement définitif, que contresignait le Vicaire général Eugène de Mazenod, notre zélé Missionnaire (16 octobre 1823). Il fallait à la pieuse société un lieu de réunion et de prière : M. Jean-André Clair Besson, conjointement avec Mad. Marie-Marguerite Besson, épouse Pellicot, sa sœur, par acte du 17 sept. 1825, fait donation, à la fabrique paroissiale, de l'église du Sacré-Cœur, pour être remise à la Congrégation des Filles, qui en conservera la jouissance. Du reste, elles en avaient, depuis quelques années, l'entière disposition ; car les Pénitents, installés provisoirement en ce lieu, avaient, dès juillet 1829, acquis de l'administration de l'hospice la chapelle de Notre-Dame de Grâce et s'y étaient installés, le 22 juillet 1829, après la cérémonie de réconciliation du saint lieu, profané par les excès révolutionnaires.

La série des grandes solennités religieuses était close. Le lendemain, 17 décembre, avait lieu le départ de Mgr l'Archevêque. Six Missionnaires ne tardaient pas à quitter notre ville. La Mission touchait à son terme ; deux Pères passaient encore une semaine au milieu de la paroisse, et puis les grands jours de salut prenaient fin.

Le concours remarquable des autorités civiles, qui assistaient officiellement aux fêtes publiques de la Mission, rend plus sensible pour nous l'absence de l'Évêque de Marseille. On aurait lieu de s'étonner que le Métropolitain ait présidé seul les dernières cérémonies, si l'on ne savait que, depuis le départ de Mgr de Belloy, notre diocèse n'avait point de Pontife à sa tête. Le siège de Marseille, supprimé par le Concordat signé entre Napoléon Ier et Pie VII, et agrégé au diocèse d'Aix, avait été rétabli en 1817, par convention entre le Souverain Pontife et le roi Louis XVIII (1). Une nouvelle bulle, en date du 10 octobre 1822, concernant la circonscription des diocèses de France, attachait l'église épisco-

(1) Lettres apostoliques *Commissa divinitus.*

pale de Marseille à l'église métropolitaine d'Aix. Ce sera en 1823 seulement que, tous obstacles levés, un évêque occupera le siège de saint Lazare : Mgr Charles-Fortuné de Mazenod, oncle du Supérieur des Missionnaires de Provence et son prédécesseur sur le même trône.

En se séparant, fidèles et prêtres missionnaires ne perdaient point tout contact : en avril 1823, le Père Maunier, Supérieur de la maison de la Mission de Provence, invitait la paroisse à concourir à l'achat du cloître des Accoules, destiné aux Oblats. Cet appel ne resta pas sans réponse :

— « Le conseil de Fabrique, voulant donner à ces Messieurs un témoignage de bon souvenir et de reconnaissance pour les services qu'ils en ont reçus dans le temps de la Mission, a été unanimement d'avis de lui faire remettre par M. le Curé la somme de vingt-cinq francs, regrettant que la pénurie habituelle de la caisse ne permette pas d'en faire davantage. »

La charité au milieu de l'indigence est comme une rose en hiver — une fleur rare et précieuse. Restons sur ce parfum, en répétant la seule parole que la Mission nous ait laissée en bouquet spirituel :

JÉSUS-CHRIST SIÉGUÉ LOOUZA ÉTERNALLAMEN !

§ VI. — Mission de 1921.

Le chroniqueur du passé devient le témoin du présent. Si celui-là s'est plongé dans l'histoire du siècle écoulé, avec une émotion grandissante, quand lui est apparue, entourée d'ombre pourtant, la vie religieuse de la cité à une période de ferveur, celui-ci, avant même que s'ouvre la phase correspondante dont les fidèles d'aujourd'hui vont parcourir les étapes, s'effraye à double titre de sa tâche nouvelle.

Les grandes heures d'autrefois revivront-elles avec une égale ferveur ? Dans le cycle centenaire, les dates supportent encore sans violence certaines analogies ; mais, entre les hommes de 1821 et ceux de 1921, quelles

comparaisons établir qui permettent le parallèle des pères et des fils ? L'esprit le moins attentif discerne, avec inquiétude, de notables différences. Nous qui désirons le renouvellement du passé, trouverons-nous chez nos contemporains des cœurs profondément sensibles à l'intérêt surnaturel ? Et, d'abord, où sont les appels de salut que les aïeux lançaient sans relâche ?

Une autre crainte assaille celui qui s'est fait une âme séculaire au milieu des textes anciens : il a consulté des livres vénérables et, sans rien demander à l'imagination, il a laissé sa sympathie marcher à la droite de la vérité. Le même, en restant dans l'ombre, à l'écart des événements, ne court-il pas le risque d'être infidèle jusqu'à dénaturer la réalité ?

Mais non ; il reste dans l'état d'esprit requis. Que veut-on de lui ? Qu'il note, d'une plume impassible et minutieuse, le détail de toutes les secondes de chaque jour de la Mission ? Rien d'autre que d'en respirer l'atmosphère, pour étudier le caractère intime et dégager la mystique de ces grands jours. Eh bien ! nous mettrons, de temps à autre, l'oreille sur le cœur immense de la paroisse et, dans les pulsations de sa vie intérieure, courbe de sa marche, degré de son ascension, nous décrirons la suite de ces mouvements, sans préoccupations, comme pour nous seuls.

Nous ouvrons donc l'autre volet du diptyque, souhaitant que la page nouvelle soit digne du vieux feuillet exhumé. A la reprise du siècle, les fils sont mis en face des mêmes événements que les pères : comment vont-ils les accomplir ? L'histoire se recommence, les grandes choses reparaissent : les âmes sont-elles capables de leur communiquer une seconde existence ?

Assurément, les corps ressusciteront un jour ; déjà les âmes peuvent renaître ou étendre leur vie. *Multa renascentur quæ jam cecidere...*

Octobre n'est pas lui-même. En cette période de l'année, — où, sous la pluie fréquente, le vent arrache les feuilles jaunies — la température est d'une douceur extrême : l'automne n'obscurcit point la sérénité du

ciel, et le souffle qui passe ressemble à une haleine printanière.

Nos pères étaient, moins que nous, sensibles à l'état de l'atmosphère. Vents, pluies, neige ou froid, que leur importait ? Ils demandaient que leur Mission eût lieu au cœur de l'hiver, assurés que les exercices seraient plus commodément suivis : quand la nature se repose, c'est aux âmes de travailler. Quelqu'un médirait-il de leurs fils, en redoutant de ne pas rencontrer le même héroïsme ? Une Mission en octobre est peut-être trop avant dans la triste saison : les cloches — qui sonneront dans l'obscurité du matin et, le soir, dans la nuit profonde — rassembleront-elles assez de chrétiens en la chère église ?

Les journaux assurent que, surprise de la tiédeur de l'automne, la nature est descendue, dans la campagne et les jardins, demander aux arbustes de reverdir, aux fleurs d'épanouir de nouveaux boutons : et les branches et les tiges n'ont pas refusé d'obéir.

Verrai-je là un symbole, seulement un présage ? Une espérance encore. Oui, la clémence de la saison assure une affluence plus nombreuse. C'est un premier gage de succès. Est-ce tout ? Mon Dieu, en ce printemps extraordinaire de la grâce qui s'ouvre pour elles, que les âmes, elles aussi, aient leur floraison nouvelle et prodigieuse !

§ VII. — **Dimanche 9 octobre.**

Les Missionnaires Oblats sont arrivés au presbytère. Sans tarder, entre les Pères et le Pasteur de la paroisse, s'élaborent, avec entrain et confiance, les grandes lignes de cet apostolat de trois semaines : — matin et soir de tous les jours, prédication pour le peuple entier ; des instructions particulières se brancheront, chaque semaine, pour les diverses catégories de fidèles : pendant la première, les enfants auront leur retraite spéciale ; pendant la deuxième, les femmes et les jeunes filles ; pendant la troisième, des conférences d'un intérêt plus approprié

seront données aux hommes. Enfin, des fêtes plus solennelles rehausseront, par intervalles, l'éclat et l'attrait de la Mission.

Une ardeur apostolique communique déjà une certaine vie à ces projets, et le premier fruit de cette préparation est de nous réconforter : le zèle du Fondateur des Missionnaires de Provence est descendu dans le cœur des Pères Oblats, ses fils et ses héritiers. Qu'eux aussi rencontrent la même bonne volonté chez les chrétiens de 1921 !...

Avant les Vêpres de ce dimanche, au Cercle, en présence des hommes :

— « De grands jours s'ouvrent pour notre paroisse. Vos pères les ont vécus, après une attente indéfinie, qui accrut la flamme de leurs désirs. Il vous importe d'être dignes de vos anciens et, dans les mêmes circonstances, d'accomplir les mêmes choses. Le chemin est tracé : marchez sur les pas des anciens, entraînant à votre suite le plus d'hommes possible. La voix du passé parle en vous. Ne résistez pas à son appel ; et, vous-mêmes, ne craignez pas d'être apôtres. *Qui audit, dicat : Veni.* Que l'auditeur de la parole sainte dise à son ami, à son compagnon, à son voisin : Viens, toi aussi ! A vivre dans le siècle écoulé, une admiration pour vos aïeux nous a gagnés : elle ne demande qu'à s'étendre à vous, leurs fils ! »

Sur ces mots, nous sommes allés ensemble à la paroisse assister à la réception solennelle des Pères, à l'ouverture de la Mission. Nous en avons parlé, au début de ce récit.

Dieu bénisse la cité où va souffler l'Esprit !...

En vérité, la Mission a commencé sous une influence sensible de sympathie. Heureux début ! Cet accord — établi dès le premier instant, résultat d'une vieille amitié renouée sans effort — laisse entrevoir que le seuil de l'église laissera passer une foule toujours grossissante. Elle était nombreuse, tantôt.

Sous les platanes du Cercle, et ailleurs sans doute, commentaire de la cérémonie d'ouverture, échange d'impressions. L'on se dit que l'introduction des mission-

naires a revêtu un caractère évangélique, d'un clair et grandiose symbolisme — dont tous les cœurs étaient visiblement touchés. Les Pères ont gagné le seuil des âmes : c'est une première victoire. La chaude et directe éloquence du Père Supérieur — qui, en raccordant le présent au passé, semble renouer de communes traditions de famille — corrobore cette impression et explique cette amitié instinctive entre les Missionnaires et la paroisse. Mis en face de ses destinées immortelles, rencontrant dans l'œuvre de la Trinité une triple manifestation de l'amour divin, le chrétien s'est entendu rappeler qu'il est créé pour aimer Dieu et que Dieu, du berceau à la tombe, est à la poursuite de ce cœur fait pour lui.

Ah ! que notre cité tout entière entende, par la bouche des Missionnaires, l'appel de la pressante voix divine, et surtout qu'elle lui réponde !...

La Mission a commencé.

§ VIII. — **Semaine des Enfants.**

La première sollicitude des Pères est pour les petits amis de Jésus. Délicate mesure de préséance, surnaturelle psychologie ! Commencer la Mission par eux, c'est d'abord s'assurer des conquêtes aisées et, dans la suite, grâce à eux, des conquêtes plus nombreuses. Double succès : sur les enfants et, par les enfants, sur les grandes personnes.

Il y a, dans la faiblesse de l'enfance, deux puissances prodigieuses : l'une de la sainteté, l'autre de l'intercession. Plus voisine de l'innocence première, elle entre, sans effort d'ascension, dans la pleine sainteté. N'est-elle pas l'état normal du jeune chrétien, puisque tout son secret est dans l'enfance spirituelle ? Quant au pouvoir d'intercession des petits cœurs, devant qui toute dureté s'amollit sans résistance, il repose dans le charme ingénu de l'enfantine candeur.

Huit jours durant, les enfants des écoles viennent à l'église, de plus en plus nombreux. Les petits évangélisés se font volontiers les recruteurs des indifférents et des

timides. Les Pères eux-mêmes recherchent, sur la place, les retardataires et les négligents.

Une petite fille de moins de sept ans est sur le parapet.

— « Viens donc, mon enfant, avec tes compagnes. »

La fillette, loin d'accourir, se réfugie honteuse dans les jupes de sa mère — qui, mon Dieu, est confuse.

— « Va, lui dit-elle, obéis au Père. »

Pleurs et gémissements. Quelques personnes se sont rassemblées, une fenêtre s'ouvre ; de moins en moins, la maman se trouve fière de sa progéniture.

— « C'est toujours ainsi, mon Père : elle ne veut pas obéir. »

— « A qui la faute, Madame ? Vous ne savez peut-être pas commander. Quel âge a cette enfant ? »

— « Sept ans, mon Père. »

— « Il y a quatre ans que vous auriez dû commencer son éducation et pas toujours par des caresses ou des flatteries. »

Et, laissant la mère toute rougissante, le Père rentre à l'église retrouver son petit monde.

Voici un autre enfant, un garçon de douze ans.

— « Sais-tu tes prières ? »

— « Non, mon Père. »

— « Sais-tu le signe de la croix ? »

— « Non, mon Père. »

— « Ta maman ne te dit jamais de faire ta prière ? »

— « Non, mon Père. »

— « Tu vas à la Messe, le dimanche ? »

— « Non, mon Père. »

— « Ta maman ne te dit pas d'y aller ? »

— « Non, mon Père. »

— « Et elle ne va donc jamais à l'église ? »

— « Non, mon Père. »

O détresse des âmes : est-ce possible ? Ici, ce n'est plus même le squelette de la religion dont parlaient les anciens de 1821. Et, pourtant, quelle capacité du divin en ces cœurs d'enfants !

Ce pauvre petit ne connaît son Sauveur que d'aujourd'hui et déjà la grâce d'amour le sollicite et le travaille.

Depuis un moment, il est à genoux devant le Calvaire, les yeux sur le Christ, les lèvres muettes.

— « Que fais-tu, mon enfant ? »

— « Je regarde JÉSUS. »

§ IX. — **Devant une Tombe.**

Ce soir, les morts sont venus, avec les vivants, demander son bienfait à la Mission. Les morts enseignent les vivants, les vivants soulagent les morts ; la tombe appelle les suffrages et dégage des leçons — suffrages qui libèrent de la captivité, leçons qui replacent dans la voie droite. Sous la voûte familière de la maison de DIEU, des uns aux autres s'est fait l'échange, en la présence du Père commun.

Sur un tertre de sable, enseveli au milieu des palmes et des fleurs, se dressait une tombe, une tombe du front. Un casque guerrier surmontait la croix ; dans l'embrassement des deux signes, l'image du sacrifice de JÉSUS et du soldat devenait plus émouvante. O souvenirs de guerre, visions de sang !

Ceux de 1821 sortaient, eux aussi, d'une longue phase héroïque, — campagnes de la Révolution et de l'Empire, invasion de 1814, Waterloo, — et leurs fils dormaient dans les neiges de Russie, les sables d'Égypte ou les sierras d'Espagne. Pour tous leurs morts, ils avaient fait un pèlerinage solennel aux tombes du cimetière Saint-Jacques.

La génération présente a vécu des années sanglantes, mais couronnées par la victoire. Hélas ! quelle nombreuse jeunesse est couchée sur la ligne de bataille ! Comment s'agenouiller ensemble dans l'immense cimetière qu'est devenu le Nord de la France ? Pieusement, dans la tombe anonyme et vide, la pensée des vivants a déposé les chers en-allés, les absents et les disparus : deux foules de chrétiens emplissaient le temple sacré, les uns à leur place individuelle et distincte dans le vaisseau de l'église, et les autres, plus nombreux encore, présents en leur forme immatérielle sous le couvert de

planches rassemblées. La communion des âmes, que rien ne sépare dans le Christ, rassemblait les membres dispersés de la grande famille.

Et de ce cénotaphe, unique et innombrable, une voix chère à tous les présents s'éleva dans le silence : « Vous, du moins, qui êtes mes amis, ayez pitié de moi ! »

On ne résiste pas à l'appel des morts.

Le lendemain matin, au service funèbre, la tombe, qui avait reçu la veille les larmes et les prières, dégagea pour la foule recueillie son austère enseignement

§ X. — **Samedi 15 octobre.**

Que la course du temps est rapide ! Voici close bientôt la première semaine de notre Mission. J'ai demandé, à plusieurs reprises : La Mission, notre chère Mission, remue-t-elle un peu les âmes ?

— « Mais oui. Le mouvement est déclenché. Quelque chose a frémi dans le cœur de la ville. Fort de la vitesse acquise, l'élan s'accentuera, et le temps du salut développera son cours bienfaisant. L'affluence est devenue chaque jour plus considérable, et plus grand l'intérêt suscité. »

— « L'intérêt ? »

— « Un intérêt véritable, chez ceux en qui le sentiment religieux n'est pas étouffé ; chez les autres, une sympathie manifeste. »

— « Louanges à Dieu pour le bien qui se réalisera dans notre chère paroisse ! Les grands jours de la Mission auront porté fruit. »

Les cloches de la mobilisation divine ont été entendues, l'appel des âmes lancé.

Le soir, quand a sonné la bénédiction du Saint Sacrement, j'écoute le bourdonnement qui monte jusqu'à moi : les fidèles sortent de l'église. Il me semble qu'il y a beaucoup de monde. Et moi, que harcèle trop souvent la chanson des noctambules attardés dans la rue passante, je m'écrie :

— « Mon Dieu, que chaque soir il y ait un peu plus de bruit sous mes fenêtres ! »

§ XI. — Fête des Enfants

Cette après-midi, les enfants sont les princes de l'église, les maîtres du saint lieu : place aux charmants seigneurs ! Voix moins claires et moins pures, faites silence : la louange divine sortira de leurs bouches. Vous qui songez à faire votre cour au Roi des rois, n'encombrez pas le chemin par où passera le cortège de l'innocence : seuls leurs pieds candides ont le droit de marcher aujourd'hui vers l'Agneau sans tache.

Ils sont là plusieurs centaines, avec leur bouquet de fleurs et leur bannière, remplissant les deux côtés de la grande nef. Ils chantent leurs vêpres, leurs cantiques, écoutent leur sermon ; et c'est un enchantement de voir ce peuple enfantin vibrer, grave et rieur, à l'action diverse de la parole sainte. Ils ont déroulé, en une gracieuse procession, leur innombrable phalange ; ils marchaient au milieu des fleurs et sous les oriflammes, en répétant à l'envi :

Prends ma couronne,
Je te la donne :
Au ciel, n'est-ce pas ?
Tu me la rendras !

Afin qu'à la sainteté d'aujourd'hui s'ajoute demain la persévérance, une touchante bénédiction est tombée sur eux : pasteur, missionnaires et prêtres, adossés au maître-autel, ont tenu leurs mains consacrées au-dessus de ces jeunes fronts. Dieu vous donne son baiser, chers enfants ! Qu'Il grave en vos âmes les souvenirs et les impressions d'un tel jour !

Simple témoin de la fête des Innocents, la foule, parmi laquelle les parents sont nombreux, participe à la joie de ces petits : une vertu se dégage de tant de grâce, d'un charme qui s'ignore, — ils sont à leur manière, sans le savoir, des prédicateurs. Ce n'est pas assez : ils sont des apôtres.

A la fin de la cérémonie, le Père Supérieur — en leur donnant un souvenir, une médaille, une récompense,

une brioche — remet à leur bonne volonté une commission, une lettre pour leurs parents.

O enfants, vous à qui n'incombe pas le souci de vos jours, vous avez ce soir charge d'âmes. En vos mains pures, en votre prière, en vos regards candides sont des espérances qui dépassent le temps. Vous qui détenez tout de vos parents, auteurs de vos jours, vous êtes en ce moment les maîtres de leurs destinées. Gentils apôtres, aimables commissionnaires, pacifiques conquérants, puissiez-vous aider votre mère, votre père, à gagner, comme vous, leur Mission !

Allez, chers petits. Vous avez toute puissance : n'avez-vous pas l'empire de votre innocence et de votre grâce ?

§ XII. — Consécration à Marie.

Ce soir, consécration solennelle de la paroisse à la Sainte Vierge. D'un point d'où la perspective était favorable, j'ai vu l'église encore vide se remplir, peu à peu, comme une ruche sacrée. La foule, semblable à des abeilles bourdonnantes, envahissait la vaste nef. C'était d'une impression émouvante que tout ce peuple prenant place, au milieu d'une ample rumeur confuse. A mesure que les groupes entraient, un sentiment de joie profonde dilatait le cœur.

Tout était dans le clair-obscur familier, quand là-haut, au sommet de l'abside où s'étaient réfugiées toutes les ombres, la Vierge triomphante s'est irradiée au cœur de son amande mystique sertie d'anges. Jamais encore l'œuvre de Millefault n'était apparue aussi grandiose et belle, sous la haute lumière qui détachait les moindres contours de l'image de Marie. Puis un arc, recourbé sous les pieds de la Reine céleste, a jeté ses multiples feux, et six rayons d'une flamme continue descendirent sur l'autel-majeur. Là, surmontée d'une croix radieuse, palpitait, haletait presque, tant elle semblait vivre et s'animer, une immense étoile flamboyante.

Symphonie de clartés et de fleurs : c'était le piédestal incomparable de la Reine de la cité.

De la cité éternelle ou de l'humble ville maritime — assise au bord de son golfe paisible ?

Ah ! sans contredit, Notre-Dame de l'Assomption n'achevait pas son vol triomphant vers les embrasements du Paradis : Elle était nôtre, ce soir. Par un juste élan de réciprocité, ne convenait-il pas que la paroisse fût sienne ?

Quand le Père prédicateur eut exposé la maternité universelle de la Vierge Marie, on vit un groupe de vingt-quatre enfants faire à la Reine du Ciel et des Anges une cour aussi gracieuse que délicate.

« Vêtu de probité candide et de lin blanc », ce chœur, maître du sanctuaire, commença de traduire — par l'eurythmie d'une marche sacrée, légère et grave comme une danse angélique — le secret langage des âmes. Ce que le cœur et la bouche des hommes, indignes de hausser la voix devant l'Immaculée, n'osaient balbutier. l'innocente députation le manifestait, librement, par la cadence paisible de ses gestes et de ses pas. Une pensée claire rassemblait, désunissait, réunissait encore les membres de la phalange, comme les signes animés d'une prière mystérieuse et sensible. Pathétique éloquence de ces mouvements délicieux et purs ! O limpidité des symboles, enchantement des yeux ! Elles avançaient dans l'innocence et la lumière, dans les fleurs et l'harmonie. La science de cette chorégraphie ingénue eût été vaine sans l'agrément de leur candeur : elles étaient l'innocence qui évoluait dans la lumière, la lumière qui rayonnait parmi les fleurs, les fleurs qui se formaient en gerbes vivantes. Chœur merveilleux, qui répandait, dans un accord profond, sa lumière et son parfum et, par la même expression heureuse, exhalait aux pieds de la Vierge les douces paroles de son chant, avec l'odorante haleine de son bouquet.

A la voix du chorège, le jeune chœur déroula les figures successives de sa cantilène et les formes variées de sa gerbe. Tour à tour, il se fit guirlande, palme, cœur et couronne.

Quand il avait achevé de composer, avec une lente majesté, les signes de son langage virginal et mélodieux,

il demeurait immobile ; mais les mains se dressaient droites vers le trône de Marie, tenant une riche poignée de roses et d'œillets, et les lèvres chantaient :

O Vierge, du haut de ton trône,
Entends nos soupirs et nos vœux :
Réserve à nos fronts la couronne,
Qui doit les orner dans les cieux !

Et l'ensemble était si doucement fondu et uni, qu'on ne savait pas dire si la clarté et les parfums jaillissaient de ses formes innocentes, si les fleurs tendues ne s'épanouissaient pas de ces tiges gracieuses, si ces voix étaient encore humaines, et si cette phalange presque immatérielle n'allait pas soudain ouvrir, dans un large frémissement des ailes invisibles, et s'enfoncer, à travers la nef radieuse, dans le sombre firmament.

Mais le chœur ravissant déployait une nouvelle figure, et l'assistance émue écoutait les voix limpides reprendre leur cantique aérien :

O Vierge, reçois la couronne
Que t'offre la main d'un enfant :
Exauce, du haut de ton trône,
Les vœux de son cœur innocent.

§ XIII. — La Ruche sacrée.

A l'heure où la foule pénètre sous son porche, l'église bourdonnante ressemble assez à une ruche sacrée. La comparaison se présente, spontanément, à l'esprit de quiconque s'est uni, ne fût-ce que pour une humble part, aux exercices de la Mission. Un halo de clarté baigne le vaisseau, de ses assises au clocher, et les âmes subissent la force attractive que dégagent les murs entre lesquels tant de prières se sont concentrées. Une odeur d'encens flotte autour de la chère maison, où tant de fils n'osent ou ne veulent pas entrer ! Quelle douceur pourtant de passer, de se réchauffer, une heure, dans l'unité de la grande famille — rassemblée devant Dieu !

Heureux ceux qui jouissent de la tranquille possession de la certitude ou que la confiance n'a pas abandonnés ! Ils savent le mystère : l'âme distille ici le miel de son

cœur, et tout, jusqu'à la peine, se change en suavité. La douleur maternelle se transfigure, les larmes s'adoucissent ; car ceux qui pleurent n'ignorent pas les enchantements de l'espérance.

Le soir, quand les lumières jaillissent à travers les hauts vitraux, il en est qui s'approchent, invinciblement attirés. Qu'il fait bon, mon Dieu, de s'asseoir là, sous la tiède clarté bienfaisante, de délivrer son cœur du souci quotidien et de monter vers Vous !

Mais tous n'entrent pas ; quelques-uns ne veulent pas même que l'on soupçonne pourquoi ils sont là, sous la grande ombre.

— « Que faites-vous donc, mon ami ? »

— « Oh ! j'attends la femme. »

Demain, peut-être, ce père, cet époux ne languira pas sur le seuil de l'église : dépouillant les restes de son respect humain, il dépassera la porte — où il sait que chacun dépose le fardeau qui l'accable au dehors. Même aux heures silencieuses du jour, alors que la ruche est vide et que les abeilles sont dispersées, l'église garde une tiédeur spirituelle réconfortante. Il règne à l'intérieur une atmosphère de prière. sensible au cœur. L'air vibre encore, comme s'il était peuplé d'invisibles présences : c'est le fait unique de l'église d'être à la fois ruche pleine, foyer où la famille entière se réunit, et ruche déserte, cellule où l'âme isolée se retrempe dans le silence vivant. En ce temps de Mission, comme l'air est toujours vibrant du vol de tant de prières ! Même abandonnée et paisible, la ruche demeure en rumeur, en action.

C'est qu'elle n'est pas seulement un poème de pierres, qui chante la jubilation des chrétiens rassemblés devant Dieu : elle est surtout un chœur animé. Certes, qui oserait nier que, sous le porche tangible de la nef, tout homme trouve un refuge ? Mais la profonde idée de l'église ne réside pas dans l'harmonieux équilibre du monument ; elle est dans l'union des âmes qui forment le corps mystique de Jésus.

Et je songe, ému de pitié en même temps que soulevé

d'espérance, à ces âmes exilées, — oui, exilées ! — brûlant de prendre rang dans le cercle joyeux de la famille chrétienne, à qui la maison de Dieu est interdite.

O vous, qu'opprime la tyrannie domestique, ayez courage : ceux qui vous en défendent l'entrée ne savent pas ce qu'est l'église, — ils la réduisent au vénérable bâtiment qui, dans chaque cité, se dresse au pied du clocher, c'est-à-dire à rien ou presque rien, selon nous. Pour vous, retenez cette vérité exquise : si le marteau travaille les pierre sacrées de la maison de Dieu, la douleur prépare les âmes qui entreront dans l'harmonieuse structure de l'édifice spirituel. Consolez-vous, en présence du double mystère de la souffrance. qui élève le temple divin et en ouvre l'accès : la cité bienheureuse se construit dans les cieux avec des pierres vivantes, et ceux qui, dans le monde, connaissent la dure oppression pour le nom du Christ, y seront à jamais introduits.

Alors, s'il est défendu à vos pas de franchir le porche, quand la famille est rassemblée, ne perdez pas la belle espérance : la main de l'Architecte éternel vous a placées bien haut dans la hiérarchie de l'édifice sacré.

§ XIV. — **Puits de Jacob.**

Mêlons-nous un peu à la vie de la Mission. En cette deuxième semaine, il me semble que, la mobilisation des âmes heureusement achevée, nous entrons dans une phase décisive de lutte ardente.

J'ai dit mon impression aux Pères, en présence du corps à corps qui, je le pressens, va s'engager.

— « Mon Père, c'est donc la lutte d'Israël avec l'Ange ? »

— « Plût à Dieu ! Mais non : c'est le combat avec les puissances inférieures et ténébreuses. Il faut détacher les âmes, les conquérir, les élever à Dieu. »

— « Qu'elles ne soient pas fortes contre Lui ! »

— « Vous dont le rôle est de joindre les mains, priez tandis que nous lutterons. »

Il est clair que les hostilités sont engagées : les Pères

frappent à coups redoublés et, par le redoutable appareil des grandes vérités, ils ébranlent l'assistance. Toute notre pensée fervente appelle les mystérieuses victoires.

On ne sait pas quelles paroles vont atteindre le point sensible. Qui a suscité au fond du cœur le gémissement de tout l'être, ébloui enfin par la lumière de la foi ? Vous, Seigneur, qui savez, faites qu'ils soient nombreux, ceux que la grâce blesse, ceux qui, vaincus, s'agenouilleront dans le repentir ! Pour nous, préparons l'heure du triomphe. Au puits de Jacob, le Maître attend.

Un certain nombre de chrétiennes, en raison des ans et des infirmités qui leur imposent des ménagements, ne peuvent suivre à leur gré les exercices de la Mission. Entre les heures du matin et du soir peu favorables, il y a pour elles des réunions, au cours de l'après-midi. Sous le tiède soleil déclinant, nos pieuses dames chrétiennes viennent, chaque jour, bénéficier de leur part de grâce.

Chères âmes ! On sent chez elles la familiarité divine et l'habituel commerce des choses saintes. Elles s'approchent, en grand nombre, de la fontaine sacrée ; leur fidélité, que trahissent les forces, évoque, mais sous un nouvel aspect, la scène évangélique : *Quærens me, sedisti lassus.*

Mais, entre temps, voici que s'avance dans la nef un autre groupe. Il y a parmi la jeunesse une portion, moins favorisée peut-être, — les jeunes filles qui entrent dans leur quinzième année — dont l'éducation religieuse a été dificilement assurée, au cours de la guerre. On dit que leur persévérance n'aurait donné partout que de médiocres résultats. Ces adolescentes seraient-elles aussi, à leur manière, une génération sacrifiée ? Que non pas.

Enfin, toute une catégorie de paroissiens seront l'objet d'une sollicitude prévenante : on veut parler des malades, à qui leur éminente dignité de membres souffrants de Jésus attire, comme il convient, un traitement d'insigne faveur. Ce fut, pendant la semaine entière et au delà, une suite de visites affectueuses à ceux que la maladie retenait prisonniers en leur maison. Ces démarches, d'un zèle débordant d'une compatissante charité, firent, il

n'est pas indiscret de l'affirmer, une impression profonde ; et, tout bas, pour nous-mêmes, nous disons que ces tendres visites apportèrent grâces et consolations à nos malades.

§ XV. — Pour la Croix.

Dignes émules de leurs pères, les chrétiens d'aujourd'hui n'auront-ils pas leur croix de Mission ? Ce désir, si naturel, est bien légitime. Et, pour peu que l'on regarde vers le passé, la force de l'exemple achèverait d'emporter les résolutions les plus hésitantes.

Nos chroniques ciotadennes témoignent que les chrétiens du dernier siècle relevèrent promptement les croix abattues pendant la tourmente révolutionnaire ; pour leur part, les fidèles de 1821 ont dressé deux monuments sacrés, afin de perpétuer, comme leurs procès-verbaux aiment à le dire, le souvenir des grands jours qu'ils ont vécus. Ah ! que ce passé est prompt à se ranimer ! Combien l'on aimerait surtout qu'il se renouvelât, pour nous, avec le même déploiement de circonstances ! Nous songeons aux émouvantes cérémonies dont les actes nous retracent le cadre, — le concours de tout un peuple, le caractère de solennité publique, officielle, et jusqu'aux sentiments qui animent cette foule rassemblée autour de ses autorités. Ne nous attardons pas aux regrets ni aux espoirs.

Pourtant, la vieille croix de 1821 tombe en ruines sur son piédestal déchiqueté ; l'image du Christ, se détachant par morceaux, a été descendue. Ne convient-il pas qu'en ce même lieu restauré, une croix nouvelle, celle de 1921, attestant l'immortelle jeunesse de l'arbre saint, se dresse et prenne la place de son aînée ? Ainsi rapprocherait-on, dans une pensée fraternelle et délicate, le souvenir des deux Missions, données dans la paroisse, aux limites extrêmes du siècle.

Mais obstacle ! Le fait historique ne semble pas, de prime abord, sanctionner ce noble sentiment. Il paraît bien que l'on soit le jouet d'une confusion assez plausible :

d'une part, la chronique rapporte sans erreur que la croix placée contre la façade de l'église est celle du Jubilé de 1805 et, d'autre part, il est constant que le monument de 1821 fut élevé sur la Tasse. Alors ?

Alors, en compulsant les registres, avec une diligence plus attentive, nous avons découvert par quelles étapes la croix de la Mission est venue enfin se substituer à la croix du Jubilé. Heureusement ! Nous eussions éprouvé une désillusion profonde, si l'histoire nous avait refusé ce contentement exquis de fermer le cycle centenaire sous le regard du divin Crucifié, qui dit à tous les siècles : « Venez à Moi ! »

§ XVI. — **Mission des Hommes.**

C'est aux hommes que sera consacré le soir des derniers jours de la Mission. Sans vouloir diminuer l'intérêt que les Pères ont porté aux autres membres de la communauté paroissiale, on sent qu'ils attachent une importance considérable à la présence des chefs de famille. Viendront-ils nombreux ? La question est souvent renouvelée, et la réponse, faite d'incertitude et d'espoir, ne manque pas de s'élever, chaque fois, avec un sentiment de timidité et de confusion :

— « Oui, mais ne vous attendez pas à voir l'église pleine. A l'exemple de leurs ancêtres, nos hommes sont sensibles au sortilège de l'éloquence, et le plus détestable talent oratoire — pardon, mes Pères, ce n'est pas du vôtre qu'il s'agit ! — réussit quelquefois à les séduire, pour peu que l'orateur clame comme les vagues mugissantes d'une mer en furie.

« Certes, ils ne doutent point que de la chaire chrétienne descendra une parole savante autant que cordiale ; et, seul, le plaisir de vous entendre les attirerait.

« Mais viendront-ils ? Ce n'est pas la peur de Dieu qui les tenaille ; mais quelle crainte des hommes paralyse leur bonne volonté, arrête leur élan ! Je crois que, s'ils triomphaient de cette vaine épouvante, le reste, même

la confession, ne serait pas, pour un grand nombre, d'une insurmontable difficulté.

« Toutefois, il paraît bien que vous aurez un auditoire assez beau, par-dessus tout attentif à vos discours. »

Et de fait...

Sur la mer grondant d'une furibonde colère, le phare promène, dans la nuit, son faisceau de lumières — secourables au navire en détresse.

Lorsque la gémissante nef désemparée a regagné, l'aube venue, le port tranquille, on dit que les veilleurs découvrent souvent au pied du phare une multitude d'oiseaux ensanglantés — qui, attirés par les feux meurtriers et sauveurs, ont buté, dans leur vol trop confiant, contre les vitres lumineuses.

Une faible clarté scintille à travers les hautes verrières de notre église hospitalière : mais aucune âme, qui a volé vers elle en coupant les denses ténèbres, n'a jamais subi le sort lamentable des blanches mouettes de la mer...

Hélas ! ce n'est point à tous que l'église apparaît sous de gracieuses images : maison, ruche sainte, foyer étincelant de flammes douces et accueillantes. Il en est qui la regardent encore comme une âpre forteresse, une sorte de bastille horrible et — qui sait ? — comme la dure geôle où les âmes sont détenues captives dans l'ombre et l'ignorance.

— « Tu iras », dit une mère à son grand fils, « tu iras — veux-tu ? — aux conférences que les missionnaires donneront aux hommes seuls. »

— « Non, mère. »

— « Tu ne mettras pas les pieds à l'église ? »

— « Non, jamais ! »

— « Tu as peur ? Je né te connaissais pas ce sentiment-là ! »

— « Oh ! mère, j'ai fait la guerre »

— « Alors, pourquoi ? »

— « Parce que l'Église est l'ennemie du progrès : elle appauvrit les esprits. Je croirais faire une mauvaise action que de franchir le seuil de l'église : je ne veux

m'associer, d'aucune manière, à qui retarde la marche de la civilisation. »

Eh quoi ! cet argument d'un autre âge sur les lèvres d'un jeune homme d'aujourd'hui, cette arme rouillée entre ses mains !

Il y a des accusations qui se retournent d'elles-mêmes, comme des flèches vengeresses, contre ceux qui les ont lancées. En voici une qui dénote une profonde ignorance.

Malheureux aveugle ! Mais oui, l'Eglise est l'ennemie du progrès...

— « Oui, du progrès... »

— « Du progrès du mal, mon ami. »

Mais de tels esprits, saturés de sophismes et d'erreurs, sont-ils capables de s'ouvrir à la lumière ? Ils sont butés. Le jour de la clôture de la Mission, pendant la dernière cérémonie, à l'heure des adieux, si j'entrevois des mères qui pleurent en songeant à leurs fils absents, à leurs prières en apparence vaincues, je comprendrai...

§ XVII. — L'Ombre du Christ.

Dimanche dernier, les Missionnaires ont solennellement annoncé, du haut de la chaire, que le remplacement de l'antique croix de 1821 s'imposait ; et, pleins de confiance, ils ont demandé aux fidèles d'assumer, par leurs dons généreux, la charge de balancer toutes les dépenses auxquelles entraînera ce projet en voie de réalisation.

Les frais, on le devine, ne manqueront pas d'être considérables, aujourd'hui où tout est hors de prix : les offrandes les couvriront-elles ? Ici encore, il importe que les fils soient les dignes imitateurs de leurs pères.

Le vénérable tableau-souvenir de la Mission de 1821, que nous avons sous les yeux, donne, sur la croix qui fut plantée le dimanche, 16 décembre, ces précieux renseignements, que nous nous faisons un scrupule de transcrire à la lettre :

Produit de la quête.	fr.	1234.72
Coût du Christ, à Aix.	fr.	262.00
Emballage et port dudit.	fr.	36.00
Confection de la Croix	fr.	284.00
Confection du piédestal.	fr.	330.00

Nous n'osons supputer le chiffre des dépenses qui seront faites pour la croix nouvelle ; mais, ne doutant pas de nos paroissiens, nous espérons, quel que soit le niveau auquel il s'élève, que les offrandes le dépasseront avec aisance. Déjà nous présumons que le pasteur ait lieu d'être satisfait de la première quête publique. Nous n'ignorons pas que les Congrégations et les groupements religieux, du Cercle catholique aux écoles paroissiales, ont pris l'initiative de lever parmi leurs membres une collecte particulière, afin que chacun des corps paroissiaux ait sa part officielle et bien distincte dans l'érection du monument sacré. Le geste est beau : il témoigne en faveur de cœurs délicats et d'esprits attentifs au caractère social d'une telle démarche. Enfin, nous savons que tous éprouvent une fierté joyeuse à la pensée d'avoir la croix de leur Mission — la croix de 1921. Et l'on suit avec intérêt les travaux de restauration que, du haut de leur échafaudage, effectuent les maçons. Tout va bien. Confiance ! Que le Crucifix attendu de Paris nous arrive à l'heure promise, et nous aurons une belle fête, le jour de la bénédiction de la croix...

Pendant le repas de midi, Monsieur le Curé a été appelé au salon.

A son retour au milieu de nous, nous avons remarqué des traces de préoccupations sur son visage fermé.

— « Qu'y a-t-il donc, Monsieur le Curé ? »

— « C'est au sujet de la croix. »

— « Ah bien ! Il eût été surprenant que la Mission s'écoulât sans un nuage menaçant. »

— « Ce n'est qu'un bruit, mais il arrive de plusieurs points opposés, — voilà qui lui donnerait quelque fondement. Ce n'est peut-être que le cri de rage impuissante, sortie de la bouche de quelques-uns, qu'exaspère la joie

des fidèles ou qu'épouvante l'idée d'une bénédiction un peu plus solennelle. C'est peut-être aussi la parole imprudente, qui découvre une manœuvre déjà préparée, ou plus vraisemblablement l'enthousiasme de chrétiens qui rêveraient d'un déploiement extérieur de manifestations religieuses, à l'occasion de la croix nouvelle. Mais plus sûrement encore, ce sont là de vaines alarmes. Et puis, on verra bien... »

Il est assez naturel que les premiers travaux éveillent un joyeux intérêt, chez les uns, et, chez quelques autres, une curiosité non exempte de surprise.

Contre la façade de l'église, le maçon a dressé son échafaudage, au-dessus de l'antique piédestal de la croix du Jubilé de 1805. Que va-t-il faire, que fait-il, sinon redonner l'aspect de la jeunesse au vénérable monument que les marteaux et les haches de la Terreur n'avaient point totalement anéanti ? Sur la sombre muraille décrépite, en la place même où s'élevait l'arbre sacré vénéré par nos pères, on voit s'achever les lignes ogivales d'un cadre trilobé, destiné à entourer gracieusement la croix nouvelle. Cette croix, à laquelle nous pensons avec une si pieuse sollicitude, serait-elle donc menacée, avant de s'élever à cette place qui est la sienne ? Le divin Crucifié ne peut pas ne pas continuer son agonie douloureuse, à l'entrée de notre église paroissiale. Ses bras accueillants nous manquent sur le seuil sacré...

Assis dans le jardin du presbytère, j'écoute d'abord, avec un intérêt soutenu, l'échange de paroles ; mais, peu à peu détaché de ce siècle trouble, je retourne dans le cher passé.

Ce n'est plus sur un registre d'église, noirci de signatures officielles, mais sur une place, sur un boulevard couvert d'une foule innombrable, que je vois Monsieur le Maire de cette ville et ses adjoints, MM. le Juge de Paix, le Commissaire de police, les autres autorités constituées, ainsi que M. le Commissaire de la Marine et MM. les Prud'hommes, chapeau bas, attitude solennelle et recueillie, entourant Mgr l'Archevêque Pierre-Ferdinand de Bausset de Roquefort qui bénit la croix de

la Mission sur la Tasse, au pied du fort Béroard, face à la mer. Ah ! le charmant spectacle !

L'impressionnante vision si fortement évoquée, loin de redoubler nos craintes, n'a eu sur nous qu'une influence pacifiante. Elle pouvait nous laisser un désir plus vif de voir se renouveler les pompes officielles de jadis. Mais non ; semblable à un large coup de vent qui disperse les feuilles mortes, le souvenir du passé a balayé les vaines alarmes.

Et celui-là même qui, ramené du siècle écoulé au temps présent, aurait eu le plus de raison d'établir un contraste entre les deux époques, secoue en riant la crainte frivole.

Pourquoi donc le Crucifié ne reprendrait-il pas sa place familière sur le granit immuable depuis des siècles ? En ce projet de pure et simple restauration d'un monument religieux d'un autre âge, qu'est-ce qui donnerait prétexte à soulever la moindre difficulté ? On empèche seulement une église de France de tomber en plus grande pitié. C'est le devoir du curé de prendre soin de sa paroisse, d'entretenir sa sévère beauté, de conserver en leur ordre les pierres sacrées de l'édifice, de restaurer ses ruines et de panser ses blessures. Le Christ remontera sur son piédestal de granit : nous le reverrons bientôt. Ah ! que le temps est doux et le ciel limpide ! L'ombre qui passait, il y a un instant, sur la croix naissante, s'est dissipée.

§ XVIII. — Chœur des Suppliantes.

Une fois encore, le peuple a député le Chœur innocent des Suppliantes ; et, cette fois surtout, il n'est personne qui n'ait senti quelle puissance d'intercession repose en cette faiblesse touchante.

Les gracieuses enfants, qui ont tressé leur couronne de fleurs vivantes aux pieds de Notre-Dame de l'Assomption, sont revenues, à titre d'orantes et de médiatrices, supplier pour nous devant le radieux ostensoir où régnait Notre-Seigneur, Jésus-Eucharistie.

En présence de la Mère virginale, l'innocence seule déployait sa guirlande ; une impression de paix dominait ; quelque chose d'immaculé s'insinuait partout, si puissante qu'elle avait chassé jusqu'à l'idée du péché. Chacun s'était fait en soi-même une âme candide ; et, comme nul désir de pardon n'avait songé à fleurir, nulle amère comparaison n'avait interposé son ombre. Mais, ici, quel poignant retour sur soi-même ! Quel aiguillon le souvenir tenace du péché enfonçait-il dans les cœurs coupables ! N'avions-nous pas envoyé devant le Maître cette enfance préservée de la souillure, dans le sentiment douloureux de notre propre indignité ? Les seules qui ne connussent point les vaines satisfactions du péché, elles étaient seules dignes d'implorer un pardon inutile pour leur front sans tache. *Beati immaculati in via*, — bienheureux les pas qui cheminent sur la route droite et blanche ! Ils ont le droit d'avancer vers l'autel. Mains candides, mains pures d'orantes, vous seules pouvez vous dresser avec confiance vers le Maître ! Voix si douces de suppliantes, plus légères que des ailes de colombes, vous seules avez la force de toucher le Cœur divin et de l'apaiser !

Jamais l'efficace autorité de la faiblesse innocente n'était ainsi vivement apparue comme sous les feux de cet immense ostensoir. Quelle ressource précieuse l'Église possède-t-elle en cette fragile enfance et, pour la triste humanité consciente de sa misère, quelle joie de recourir à cette réserve de l'innocence, afin d'accéder au trône de Dieu par cette grâce et cette pureté ! Le monde ne comprend rien à ce renversement des rôles, — la force dans la faiblesse, le poids du crime dans de frêles mains pleines de lis — mais celui qui pénètre dans le mystère et descend en son abîme, entrevoyant enfin le secret de la reversibilité, ne sait plus que bénir la médiation de l'innocence.

Qui a rendu soudain limpides ces vérités profondes ? C'est toi, blanche phalange qui sais, en souriant, joindre les mains et demander pitié.

Il me semble que, dans l'assistance attentive, les âmes

les plus éloignées de Dieu n'ont pas été les plus indifférentes à la pathétique démarche du chœur des Suppliantes.

§ XIX. — L'Aube va poindre.

Qu'elle est donc rapide, la course du temps ! Déjà nous abordons la fin de la troisième semaine ; la Mission arrive à son dernier jour. Pouvons-nous, dès maintenant, entrevoir quels heureux bienfaits elle aura procurés à notre paroisse ?

Entre les exercices quotidiens, les Missionnaires font des haltes prolongées à leur confessionnal. La semence a été jetée à pleines mains dans les âmes, durant ces jours dont nous constatons l'étonnante rapidité. En un temps aussi bref, la grâce aura-t-elle eu le loisir d'étendre la germination salutaire ? La foule est venue nombreuse ; mais où est tombé le grain dont parle la parabole évangélique ? Est-ce sur l'aride terrain rocailleux, où les oiseaux du ciel l'ont déjà dérobé, ou au milieu des buissons, où les épines ont étouffé la tige naissante, ou dans le sol fertile, qui l'a nourri grassement ?

J'interroge les Pères. Ils sont pleins de confiance ; leur front ne semble pas obscurci par la crainte que les efforts de ces trois longues semaines n'aboutissent à aucun résultat :

— « Mes Pères, êtes-vous satisfaits ? »

— « Il nous serait difficile d'être mécontents. Les premières confessions que nous écoutons sont un heureux indice : oui, très certainement d'autres retours s'ajouteront à ceux que nous avons la consolation de compter. Ah ! on peut tout espérer : la prière est puissante, et Dieu si bon ! Nous aussi, nous lui disons :

Qui Mariam absolvisti
Et latronem exaudisti.
Mihi quoque spem dedisti.

« N'avons-nous pas demandé ensemble la pluie ? Voici que déjà l'implacable azur du ciel s'est attendri

et voilé, les nuages s'amoncellent sous l'âpre vent ; les champs durcis, que la charrue ne peut retourner, ne tarderont pas à bénir l'ondée si désirable. »

Mais la saison automnale, devenue inclémente sur le déclin d'une Mission favorisée de tant de jours radieux, ne va-t-elle pas retenir auprès du foyer une partie de notre fidèle assistance ? Quelques-unes de nos espérances seront effeuillées, avant que les fruits aient mûri.

Pourquoi faire entendre une seule parole de crainte ? La Providence, qui prend soin des choses de la terre, ne négligera pas les âmes rachetées. Haut les cœurs, et dressons vers le ciel des mains suppliantes !

Nous monterons, jeudi, confier nos soucis spirituels à Notre-Dame de la Garde. A quelle Médiatrice plus puissante que la Patronne de notre Cité exposer une requête par avance exaucée ?

Les Pères, qui se sont fait parmi nous une âme ciotadenne, nous demandent quelques détails sur l'histoire du vénérable sanctuaire où ils vont conduire la paroisse en pèlerinage.

La chapelle, dont l'édifice actuel ne date guère que de la première moitié du XVIIe siècle, occupe une situation incomparable, au sommet de l'amphithéâtre que dessine la ville autour du port. Vous la verrez, aujourd'hui, à peu près telle que la voyaient les habitants de La Ciotat, contemporains de Louis XIII. Elle domine l'étroit plateau de la montagne des Signaux ou de la Vedette ; ce qui veut dire qu'il y avait là le poste d'une très ancienne vigie. Sur l'emplacement de l'Oratoire-ermitage primitif, qui remonte fort loin dans le passé, la Confrérie des Pénitents Bleus, sous le vocable de Notre-Dame de Grâce, fit élever de ses deniers le sanctuaire dédié à MARIE Immaculée. Dès lors, la véritable sentinelle du poste de vigie fut la Vierge tutélaire — qui recevait justement le nom mérité de Notre-Dame de la Garde. Sa chapelle devint un lieu de pèlerinage fameux — où les fidèles, deux siècles avant la promulgation du dogme, vénéraient la Mère de DIEU, sous le titre de l'Immaculée Conception.

Pendant les pires jours de la Révolution, le sanctuaire, resté jusqu'à cette époque en la possession des Pénitents Bleus, fut déclaré bien national ; et, s'il ne connut pas l'opprobre de la désaffectation, ce fut grâce à la pétition des gens de mer, qui réussirent à lui conserver son caractère sacré. Le monument ne tarda pas à être vendu, pour la somme dérisoire de 306 livres, à Jean-François Bonnaud ; au lendemain du Concordat, il était loué au Curé Gardon, pour une durée de 9 ans. M. Brunet, curé de la paroisse, l'achetait en 1841 et, à sa mort, le laissait par testament à la Fabrique, sous la condition que l'édifice élevé à la gloire de MARIE serait toujours consacré au culte de la Sainte Vierge.

Telle est, brièvement rapportée, l'histoire du sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, à qui vous allez porter votre prière pour tout un peuple...

Le pèlerinage s'est accompli ce matin, favorisé par le temps. Les Pères sont descendus ravis. Un vent assez fort soufflait, là-haut, sur la plate-forme du sanctuaire — où les fidèles n'avaient pas tous réussi à prendre place.

Notre-Dame et notre Gardienne, en recevant aujourd'hui les prémices de la moisson, ne manquera pas de multiplier, à la requête de ses nombreux enfants, les grâces de salut pour tant d'âmes qui, éloignées encore de son Fils, ne veulent pas céder à la poursuite divine.

§ XX. — La Croix fleurie.

Ce présent dimanche, nous verrons bénir solennellement notre Croix de Mission. La cérémonie n'a pas été fixée à la Toussaint, jour de clôture, pour ne pas surcharger l'ordre défini des offices liturgiques.

Quelle exaltation glorieuse et triomphante va donc recevoir notre croix ! Nous nous le demandons, avec un accent de mélancolie, sans pouvoir détacher notre pensée de ce temps d'autrefois, qui ne cesse de reparaître à nos regards.

Les hommes et les jeunes gens du Cercle catholique se sont spontanément offerts à porter l'arbre saint sur

leurs épaules : eux aussi ont été saisis par le grandiose spectacle du passé, quand nous avons évoqué devant eux le cortège innombrable fait jadis à la croix — que portaient trente jeunes hommes revêtus de l'aube, le front ceint d'une couronne d'épines et pieds déchaux. Mais il n'est pas dans nos desseins de ressusciter les émouvantes processions de 1803, 1805 et 1821 : les temps sont changés...

La croix demeure un signe de contradiction : elle a repris son caractère infamant. Ne va-t-on pas quelquefois jusqu'à la regarder comme séditieuse ? Elle n'a jamais eu l'amitié du monde, il est vrai ; pourtant, il y a eu des époques où elle suscitait moins de craintes et réveillait plus de sympathies. Hélas, hélas ! elle ne sera pas redressée sur son socle séculaire, au grand jour, dans la lumière, en présence d'une foule recueillie. Le Christ n'aura pas de triomphe officiel ni d'exaltation glorieuse : la croix sera plantée sur la pierre, alors que les bruits de la ville se seront apaisés, que les feux seront éteints derrière les volets clos et que la place de l'église, devenue solitaire, sera noyée dans l'ombre. Alors seulement, la sanglante Victime, à la faveur des ténèbres profondes, comme subrepticement, pourra monter sur sa couche de douleurs ; et Lui, le grand Délaissé, sans attendre l'aube du lendemain, dans la nuit muette, sous le regard des froides étoiles, recommencera d'ouvrir ses bras miséricordieux, et c'est un ville plongée dans la paix du sommeil qui aura la première étreinte de l'embrassement divin.

Et nous-mêmes, — nouveau sujet de tristesse ! — nous voilà dans l'impossibilité de faire aujourd'hui, en manière de compensation, un accueil solennel à l'Homme des douleurs. Le Christ annoncé, le Christ impatiemment attendu, n'est pas arrivé ; il n'arrivera que demain.

Tous nos regrets ne sont pas encore épuisés. Nous aurions été trop fiers et trop heureux que Mgr Joseph Fabre, notre Évêque deux fois nôtre, rehaussât de sa présence l'éclat de ces dernières cérémonies et, dans l'église de son baptême, bénît ses fidèles et ses conci-

toyens. L'état de santé de Sa Grandeur retient notre vénérable Pontife loin de nous, loin de sa Ciotat. Les Missions centenaires de notre paroisse n'auront pas reçu de visite épiscopale : en 1821, le siège de saint Lazare n'avait pas achevé sa longue vacance et, en 1921, le successeur de celui que JÉSUS avait en amitié subit l'épreuve de la maladie. Aurons-nous, du moins, la consolation de recevoir son représentant ? Nous avons cet espoir...

Entrons dans notre église pour les vêpres. La croix, aux proportions harmonieuses, est exposée, sans le Christ, sur un plan incliné, à l'entrée du sanctuaire. Elle n'est pas austère au regard : des mains diligentes ont voilé, sous les roses et les œillets, sa sombre et froide nudité. On pense à un arbre merveilleux qui aurait livré au cœur de l'automne sa floraison suprême. Ainsi parée, entourée de lumières brillantes, la croix, qui attend la Victime sainte, retient sous les fleurs je ne saurais dire quel aspect émouvant et inattendu : pour quelques heures, l'idée du sacrifice sanglant disparaît, la vision du Calvaire s'évanouit. Avec sa grâce et son parfum, la croix répand une joie foncière. Qu'elle est belle, notre grandiose croix fleurie !

Pendant le chant des vêpres, M. le Vicaire général Borel est arrivé. La présence du prédécesseur de M. le Chanoine Mialon à la tête de notre paroisse est interprétée comme une attention particulière de Sa Grandeur et comme un mouvement de sympathie de l'ancien pasteur de La Ciotat. Après le sermon, hymne ardent célébrant les gloires de la Croix à travers les âges et dans tous les lieux, dans notre ville en particulier, — car le prédicateur intéressa l'assistance, en insérant dans son discours maint détail d'histoire locale — M. le Vicaire général, accompagné de M. le Doyen, des Missionnaires et du Clergé, s'est avancé au pied de la croix. Il va répandre sur elle, avec l'eau bénite et l'encens, les paroles rituelles qui séparent des objets profanes les choses saintes.

Après le Salut solennel, M. le Vicaire général, sans

quitter la chape, s'approcha devant la Table sainte et dans une allocution chaleureuse, déversa sur le peuple chrétien les sentiments de joie et de confiance que lui inspiraient une assemblée aussi nombreuse, une cérémonie d'un caractère aussi émouvant. Il apportait aux paroissiens de La Ciotat la bénédiction de Sa Grandeur — qui, nous disait-il, n'avait cessé de suivre, avec le plus grand intérêt, la vie quotidienne de la chère Mission et n'avait pas manqué de prier le Seigneur de bénir les efforts apostoliques des Missionnaires et la pieuse assiduité des fidèles. Pour lui, son bonheur était intense de revenir en cette église aimée et de voir s'y presser une telle foule.

Ici sa voix, prenant une force plus éloquente, célébra la vertu et la gloire de la Croix rédemptrice : *In Cruce salus.* Il rappela que de l'arbre sacré le sang adorable de JÉSUS est descendu sur le monde, et, dans une péroraison pathétique, il suppliait le peuple de La Ciotat, dont la piété fervente entoure l'instrument de la Passion d'un amour transmis des pères aux fils à travers les âges, de garder toujours à la Croix victorieuse la place d'honneur qui lui appartient. Honorez, aimez votre Croix de Mission : lorsqu'elle se dressera au milieu de son cadre artistique, saluez-la dévotement. Monseigneur l'Évêque daigne concéder 40 jours d'indulgence à toute personne qui, passant devant le bois sacré, adressera au Divin Crucifié une oraison jaculatoire.

Le Père Supérieur ne voulut pas laisser Monsieur le Vicaire général regagner Marseille, sans lui dire ses remerciements et sans le prier de bien vouloir porter à Monseigneur l'Évêque l'expression de la vive gratitude des Missionnaires et des fidèles pour l'honneur délicat fait à tous d'avoir chargé l'ancien curé de La Ciotat de représenter Sa Grandeur en cette paroisse, la plus chère à son cœur.

L'adresse s'achevait sur ces paroles :

— « Monsieur le Vicaire Général, témoin ce soir de la dévotion de cette foule innombrable, quand vous franchirez le seuil du modeste palais épiscopal que pro-

tège l'ombre dorée de Notre-Dame de la Garde, vous direz à Sa Grandeur le pieux empressement de ce peuple à suivre chaque jour, pendant ces trois semaines, les exercices de la Mission. Vous lui donnerez l'assurance qu'un fervent souvenir montait, matin et soir, de nos cœurs à l'intention de la précieuse santé du premier Pasteur du diocèse. Vous le supplierez, enfin, de lever, une fois de plus, sur nous tous, ses mains vénérables, pour que le DIEU Tout-Puissant permette à la Mission centenaire de La Ciotat de verser, sur la portion choisie de son troupeau, ses bienfaits multiples et durables. »

§ XXI — Clôture et Adieux.

Jour de la clôture de la Mission, dernier jour, que vous êtes promptement apparu, en cette fête de la Toussaint que ramène le cycle liturgique ! Heures suprêmes d'un temps béni, qui coïncidez avec les glas mélancoliques de la fête des Morts, dans quelle fuite précipitée nous entraînez-vous vers ce qui ne passe pas ?

Ce matin, Messe de communion générale. L'intervalle — laissé à regret entre la fin de la retraite des hommes, restés trois jours entiers sans contact direct avec les Missionnaires — n'a guère porté préjudice à l'élan de leur bonne volonté : ils étaient assez nombreux, ceux qui avaient gagné, le dimanche précédent, le bienfait le plus grand de la Mission en s'approchant de la sainte Table. Leurs rangs furent considérablement plus pressés, en cette fête de tous les Saints. Car, au groupe dense encore des retardataires, qui avaient préféré se réserver pour ce matin plus solennel, s'ajoutaient ceux dont la ferveur avait tenu à renouveler les joies du devoir religieux.

Les femmes chrétiennes s'approchèrent également fort nombreuses de la Table sainte ; et, parmi la consolante multitude des convives, le DIEU de l'Eucharistie vit s'asseoir à son banquet sacré une troupe d'âmes qui s'étaient, depuis un temps plus ou moins long, abstenues du Pain des Anges et qui, aujourd'hui, réapprenaient la suavité du don ineffable.

Les cloches sonnent la suprême cérémonie de la Mission. A l'heure des vêpres, l'église se remplit comme aux soirs de plus grande affluence : les fidèles sont venus recevoir les dernières recommandations et les adieux des Pères. Déjà, après la grand'Messe, les membres du Cercle catholique ont exprimé leurs sentiments de reconnaissance pour la parole sainte, qui a été largement annoncée aux hommes de bonne volonté Une visible tristesse pesait sur le front de chacun. Que notre commune sympathie a donc été laborieuse, pour avoir noué, en un si bref espace de temps, des liens que nous avons tant de peine à rompre aujourd'hui !

La nef sacrée, qui a été le lieu aimé de nos quotidiennes rencontres devant l'autel, devient en ce moment celui de notre séparation. Le beau Crucifix, arrivé, la veille, trop tard pour recevoir la bénédiction solennelle donnée par M. le Vicaire général, est attaché sur la croix — notre chère croix, encore exposée à la place qu'elle occupait à l'entrée du sanctuaire. Les fleurs éphémères, qui la paraient d'un vêtement gracieux, se sont effeuillées et, sur le bois sombre où il est cloué, le divin Rédempteur, à qui le maître Bouchardon a su donner l'expression vivante de la douleur, apparaît en vigoureux relief sous une onctueuse patine de bronze. Tout à l'heure, il recevra la bénédiction rituelle ; à cette minute précise, il est le témoin de nos adieux émouvants.

Le Père Supérieur est en chaire. Nous entendons le sermon de la Toussaint, qui synthétise à merveille les leçons religieuses données au cours des entretiens de ces trois semaines, ainsi que les espérances fermement établies que nous assurent et le zèle apostolique de nos Missionnaires et la ferveur généreuse de nos paroissiens :

— « O âmes chrétiennes, regardez le ciel : dans la bienheureuse lumière, les saints participent à la joie du Seigneur ! Votre place est inscrite parmi l'exultante assemblée, au cœur de la gloire de la Trinité. Ne faites point de la terre votre séjour ; car une demeure éternelle vous est promise, hors de ces bas lieux, où vous marchez dans les ténèbres et les larmes. Vous êtes créées pour

Dieu : franchissez donc tous les degrés des êtres passagers comme vous, et montez jusqu'à lui, sans vous en séparer jamais ! »

A la suite de cette pressante exhortation, Monsieur le Curé s'avance près de la Table sainte ; et, donnant libre essor à la chère voix cordiale, qui, pendant toute la Mission, s'est imposé un rude silence, il adresse à la fois aux Missionnaires et à ses fidèles le plus pathétique adieu qu'il ait été donné d'entendre.

— « Adieu : c'est le triste mot, gonflé de pleurs, qui se murmure à l'heure de la séparation. A Dieu : c'est la ferme et sereine parole d'espérance, c'est le vœu confiant de toute âme assurée de retrouver les membres de la grande famille chrétienne dans le cœur du Père commun. A Dieu ! Missionnaires, c'est à Dieu que, forts de votre zèle et de votre foi, vous êtes venus sur notre requête conduire la paroisse entière. A Dieu ! C'est à Dieu que vous avez porté les pensées, les sentiments, l'esprit et le cœur de ce peuple. A Dieu ! C'est à Dieu que vous avez été ramenés, hommes et jeunes gens ; c'est à Dieu, femmes et jeunes filles, que vous avez offert la fleur de vos tendresses ; c'est à Dieu, vieillards au front vénérable, que vos longues années ont été converties ; c'est à Dieu, candide enfance, plus charmante que le printemps, que tes pas furent acheminés. A Dieu ! C'est à Dieu que nous allons ; à Dieu que nous marchons. A Dieu ! C'est à Dieu que nous sommes ; à Dieu que nous appartiendrons toujours !

« A Dieu ! Ce n'est pas une mélancolique effusion de regrets en nous séparant, car il n'est pas d'éloignement possible entre ceux qui se rencontrent en Dieu ! A Dieu ! C'est plus qu'un souhait, en face de riantes perspectives, plus qu'une espérance en présence d'une moisson prochaine. A Dieu ! C'est une réalité magnifique. A Dieu ! Ce n'est pas le vain renvoi à un être lointain et caché : c'est l'intimité immédiatement établie entre nous, dans la patrie de nos âmes, en Dieu. A Dieu ! Ce n'est pas le mot stérile qui remet en question tous les espoirs fondés, Pères, sur votre apostolat, fidèles, sur

votre ferveur. A DIEU ! C'est le contact durable, c'est la possession des biens infinis. A DIEU ! Ce n'est pas l'attente dilatoire, l'accomplissement retardé de tant d'admirables efforts : c'est l'abondance des promesses en fleurs qui ont porté leurs fruits. A DIEU ! Ce n'est pas la reconnaissance remise, c'est l'action de grâces, qui monte à DIEU et de DIEU redescend vers vous ! A DIEU ! A DIEU ! »

On eût longtemps écouté ce rythme de litanie et cette harmonieuse abondance jaillie du cœur de notre Pasteur. Sa voix frémissait encore dans tous les cœurs, quand le peuple chrétien s'est agenouillé pour recevoir la bénédiction apostolique, à laquelle est attachée une indulgence plénière pour ceux qui ont suivi régulièrement les exercices de la Mission. Comme elle a commencé, la Mission s'achève en nous replaçant sous la main bénissante du Souverain Pontife. Après le chant du *Confiteor*, le Père Supérieur grave, sur l'assemblée inclinée sous son geste, l'empreinte de l'image rédemptrice. Ce large signe de croix tracé avec la croix même, qui nous avait si fortement saisis par sa grandeur religieuse dès la première heure de la Mission, nous replace, à la dernière minute de ces jours de salut, sous la garde et en la possession du divin Maître. *Benedictio Dei omnipotentis, Patris et Filii et Spiritus Sancti, descendat super vos et maneat semper !* C'est bien l'à DIEU suprême, la fin de notre inoubliable Mission.

Jubilé de Monseigneur.

Nous avons la joie de rappeler à nos vénérés lecteurs que Mgr notre Révérendissime Père doit fêter, le 22 août prochain, le 25e anniversaire de sa Consécration épiscopale.

S. G. Mgr Augustin DONTENWILL, né à Bischwiller (Strasbourg) en 1857, Oblat en 1880 et prêtre en 1885, a, en effet, été sacré Évêque titulaire de Germanicopolis, le 22 août 1897, à New-Westminster (Colombie), par Mgr Adélard LANGEVIN.

A notre bien-aimé Père — qui, vraisemblablement, célébrera cet heureux Jubilé à Durban (Natal) — nous offrons, bien respectueusement, à cette occasion, nos meilleurs vœux de bonheur : *Ad multos et faustissimos annos !*

VICARIATS D'AFRIQUE AUSTRALE

Visite Canonique de nos Œuvres Africaines [1].

§ I. — D'Italie en Angleterre.

Le 26 mars, départ de la Maison Générale. Monseigneur est accompagné, jusqu'au train, par les RR. PP. Servule Dozois, Vicaire Général, Isidore Belle et Euloge Blanc, 2e et 3e Assistants Généraux, — qui représentent la Congrégation et souhaitent à notre bien-aimé Père un excellent voyage. Ces vœux sont d'autant plus précieux, qu'on les sait appuyés sur les prières de tous, comme une avant-garde sur de solides troupes de couverture...

Le trajet sur les voies italiennes est entrecoupé de nombreux arrêts — à peu près tous imprévus ou, en tout cas, non mentionnés par les guides officiels des chemins de fer. Allons-nous subir des retards fâcheux, dès la première partie de notre voyage ?

Dès Modane, où nous arrivons avec peu de retard, cependant, — le train ayant regagné, pendant la nuit, ses flâneries diurnes — tout change d'aspect : peu ou point d'arrêts, vitesse normale, pas d'accrocs. Nous débarquons à la gare de Lyon, à Paris, une minute avant le moment fixé.

Le R. P. Edmond Dubois, Économe Général, les RR. PP. Jean Buffier et Pierre Duchaussois se trouvaient là pour recevoir Monseigneur.

(1) Journal de voyage du R. P. Albert Perbal, Secrétaire particulier de Mgr le Supérieur Général, lequel accompagne notre Révérendissime Père dans cette lointaine visite.

Le repas fut pris en leur compagnie. Après quoi, Monseigneur vit le R. P. Provincial du Nord et, le lendemain matin, les RR. PP. Cyprien Delouche, Joseph Tissier, François Lemius — et le R. P. Émile Lecourtois, Provincial de la 2e Province des États-Unis, de passage en Europe pour visiter ses œuvres d'Espagne.

A midi, Monseigneur repartait, par la gare du Nord, sur Calais — où un superbe train nous conduisit tout d'une traite.

Le bateau (*The Maid of Orleans*) nous fit glisser doucement sur le Pas-de-Calais ; et cette courte traversée s'effectua, sans que nous nous soyons aperçus de sa durée.

A Douvres, un rapide nous emmena, aussitôt débarqués. Et, le soir, nous étions reçus à la gare Victoria, Londres, par les RR. PP. Joseph Scannel, Provincial de la Province Britannique, et Daniel Wilkinson, Supérieur de Kilburn.

A Kilburn, la réception fut toute filiale. Depuis longtemps, nos Pères de Londres aspiraient au bonheur de revoir le Père de la Famille. Aussi les RR. PP. Laurent Walshe, économe de la maison, Thomas Burke et Jacques Hugues, entourèrent-ils aussitôt Monseigneur, pour lui exprimer leur satisfaction de le voir au milieu d'eux.

Le 29, après avoir consacré sa matinée aux Sœurs de l'Espérance de Kilburn, Monseigneur se vit entouré, à la table de famille, par tous les Pères de Kilburn, auxquels étaient venus se joindre ceux de Tower Hill : les RR. PP. Joseph Gorman, Supérieur, Nicolas Treacy et Pierre Gaffney — et le R. P. Charles Matthews, ancien Recteur du Collège de Jaffna, actuellement à Londres pour sa santé.

L'après-midi fut occupée par une visite à nos Sœurs de l'Espérance de Feltham, et la journée du lendemain par une autre aux Sœurs d'Eastbourne.

Le jeudi soir nous retrouva réunis au Couvent de Tower Hill, où le R. P. Gorman fit à Monseigneur une réception des plus réussies. Le R. P. Jacques O'Donnell, de Durban, qui venait d'arriver à Londres, y assistait.

Nous nous en voudrions d'oublier, lors de ce rapide passage à Londres, une prise de contact avec les œuvres de Kilburn, dans une séance parfaitement organisée par les enfants des écoles paroissiales.

Le 31 mars, jour fixé pour le départ, le rapide spécial du bateau nous conduisit à Southampton, — avec le R. P. O'DONNELL, qui avait voulu accompagner Monseigneur jusqu'à l'embarquement...

§ II. — Southampton à Madère.

A 4 heures de l'après-midi, par une mer assez belle, mais par un temps de pluie de mauvais présage, le *Kildonan Castle* quittait Southampton.

A peine le bateau abordait-il la pleine mer, que le tangage commença. Le soir, plusieurs passagers étaient déjà malades.

1er *avril*. — Impossible de dire la Messe, — les mouvements du bateau ne permettraient pas la célébration tranquille des saints Mystères. La journée se passe, morne et pluvieuse.

On nous promet le beau temps, lorsque nous aurons passé le golfe de Gascogne et doublé le cap Finisterre, au nord-ouest de l'Espagne. Mais nous en sommes encore loin. Et la mer devient toujours plus agitée... C'est beau, mais le spectacle doit être payé cher !

2 *avril*, dimanche de la Passion. — Le seul resté valide prépare l'autel et s'apprête à revêtir les ornements sacrés. Déjà il enfile sa soutane, lorsqu'à son tour il se voit obligé de céder au mal de mer. Si légèrement que ce soit, c'en est assez pour ne pas lui permettre de prolonger son séjour dans la cabine — où célébrer dans ces conditions l'exposerait à manquer de respect envers le Saint Sacrifice.

Voilà donc un dimanche bien triste. Nous assistons, de loin, à la Messe en vue des côtes de l'Espagne septentrionale.

Le cap Finisterre est dépassé ; et, pourtant, la mer est plus agitée que jamais. Le ciel est gris et nuageux, le brouillard dense, les vagues très hautes, et le pont balayé à chaque instant par l'embrun et même par des crêtes de lames plus effrontées.

La soirée semble apporter une légère amélioration, — quand, vers 9 heures, le vent redouble : augmentation de tangage et de roulis. Cela va-t-il durer ?

3 *avril.* — Le matin, un peu de soleil perce les nuages, mais le tangage est encore trop violent. Pas de Messe, par conséquent.

Dans la matinée, le soleil réussit à se dégager complètement. La mer se calme un peu. On voit réapparaître, un à un, des passagers dont la mine défaite dit assez les affres des jours précédents et qu'on n'avait pas vus depuis Southampton.

Nous avons passé les côtes du Portugal. Le temps est plus doux, mais il y a toujours du vent et du tangage. L'après-midi même, ce dernier semble s'accentuer et revenir aux mauvais moments du dimanche.

On nous annonce que nous arriverons à Madère demain, vers dix heures, et que la poste prendra les lettres jusqu'à ce soir, à 8 heures.

Tous les jours, l'administration du navire fait afficher les nouvelles mondiales, arrivées par radio. Constamment, elle est en communication, par sans-fil, avec les stations terrestres (Ouessant, Lisbonne, Gibraltar) et marines (steamers).

Le moral est bon. Aucun de nous n'a perdu jusqu'ici le courage. Nous avons pu prendre part à tous les repas.

Le capitaine est charmant. Le 1er officier est catholique et connaît fort bien NN. SS. Delalle et Cénez ; il nous a obtenu une cabine spéciale pour y dire la Messe.

Il y a très peu de passagers : 25 en première et autant en seconde, — nous ne savons pas combien en troisième. Le navire pourrait en porter, cependant, 835 en tout : 205 en 1re, 200 en 2e, et le reste en 3e.

§ III. — Escale à Madère.

Mardi 4 avril. — Le matin, au moment où nous nous apprêtons à dire nos Messes, la mer étant relativement calme, le navire s'approche de Madère ; et c'est devant les falaises de l'île que nous célébrons le Saint Sacrifice. A l'instant même où Monseigneur prononce les paroles de la bénédiction, nous nous arrêtons ; et les dernières prières sont interrompues par les cris aigus des petits Madérains, qui viennent tout près de nos hublots quémander des piécettes d'argent.

Lorsque nous montons sur le pont, c'est un assaut de barques — couvertes de marchands et de caisses. Bientôt, les ponts sont tout envahis, tapissés de dentelles, garnis de bibelots et de jolis ouvrages d'osier ; les cartes postales, les photographies, les jouets d'enfants voisinent avec de superbes pièces de dentelle et de broderie. Les amateurs de première pourraient s'en approvisionner : mais ils sont si peu nombreux !

Le spectacle classique des ports orientaux... et — faut-il le croire ? — occidentaux s'offre à notre vue : des barques, agiles et souples comme des poissons frétillants, portent des jeunes gens et surtout des gamins, pas timides, qui hurlent, en un français indescriptible : « *Missiau, jette le ch'lin là !* » Nous comprenons : « Monsieur, jetez un shelling là ! » Et, demi-nus, superbes de formes, taillés comme de futurs athlètes, cuits et recuits par le soleil et l'eau de mer, qui ont fini par leur donner une teinte de bronzes antiques, ils vous ont de ces airs majestueux, impératifs, pour attirer la piécette et lui indiquer le chemin de l'eau — où ils iront la chercher en un plongeon décidé. L'un d'entre eux a réussi à grimper jusque sur le *promenade deck*, et offre généreusement de nous exécuter, pour un shelling, un gigantesque plongeon, du sommet du bateau. De fait, sa pièce d'argent entre les dents, il grimpe au-dessus de nous et nous le voyons passer comme une flèche et piquer dans la mer, la tête et les bras en avant, avec une rapidité de chute

qui donne le frisson. Quand il reparaît, il a toujours le shelling entre les dents ; et il regagne sa barque, avec la simplicité du Romain d'autrefois, qui retournait à ses champs, couvert de lauriers. Les autres se contentent d'aller surprendre dans l'eau les pièces de six pence que les passagers leur envoient : jamais ils ne les manquent et, invariablement, on les voit revenir, le morceau de métal entre les orteils : ils l'extraient avec un sourire, vous l'exhibent gentiment, vous remercient d'un geste gracieux, et placent l'aubaine entre deux planches de la barquette. Je ne sais si, à Djibouti, les négrillons sont plus agiles ; mais il est impossible qu'ils mettent à ces tours d'acrobatie plus d'élégance et de charme que ces descendants des Lusitaniens...

Mais le site de Madère vaut la peine d'être contemplé avec plus d'insistance que ce spectacle enfantin. Qu'on se figure un plateau établi sur de hautes falaises et, deci de-là, des sommets harmonieusement arrondis, des chemins courant en lacets sur les hauteurs tantôt garnies de riche verdure, tántôt rocheuses et arides ; puis, tout à coup, la falaise faisant place à la grève, le cirque où Madère se trouve mollement assise, — comme une sultane paresseuse, qui se chauffe au soleil. Le cirque est immense, mais il est impeccable. Au bas, près de la grève de cailloux, les maisons sont plus drues, se serrant autour de la vieille cathédrale ; puis, au-dessus et sur les côtés, les villas, claires, blotties dans des coins de verdure, perchées idéalement au milieu des bouquets d'arbres et de fleurs, dont il semble que le parfum nous accueille et nous invite, et, par endroits, les grands palaces inévitables qui barrent un peu trop crûment le paysage.

Des barques accostent. Nous en prenons une ; et, quelques minutes après, nous abordons.

La cathédrale, d'abord. Elle frappe immédiatement par son aspect singulier.

Presque pas d'extérieur, mais un vaisseau chargé de tentures rouges, un plafond de charpentes apparentes et graciles, sculptées, polychromées, — le tout exotique et, cependant, pas trop criard. La chapelle du Très Saint

Sacrement est chargée : boiseries lourdes, tabernacle d'argent, massif et un peu disproportionné. La sacristie est magnifique, tapissée de bois sculpté et ouvragé ; malheureusement, les peintures des panneaux, mal fixées et mal entretenues, ont disparu en partie, et l'une de celles qui restent a les bords rongés et déjà fort entamés.

Les rues sont petites et montantes ; elles montent comme les rues de Monte-Carlo, — Madère étant adossée à la colline circulaire, comme la ville des jeux s'appuie sur les contreforts du Mont-Agel. Elles sont pavées, ici, des galets rejetés par la mer — qui ne les livre qu'après les avoir soigneusement polis. Cette sorte de pavé rend les rues fort glissantes ; mais les indigènes en ont très bien pris leur parti. A part quelques automobiles pour les villégiateurs, vous ne voyez à Madère que des traîneaux, — deux bœufs ou deux chevaux attelés à une double pièce de bois garnie de fer par-dessous — et, sur ces véhicules rudimentaires, on peut tout charger, à condition de bien attacher le chargement et d'en surveiller les mouvements ; en tout cas, ils glissent parfaitement. Pour les villégiateurs, on installe, sur ces deux poutres de bois, une carrosserie élégante, qui fournit siège et parasol.

Madère est petit, odorant et — oserai-je dire ? — pas très propre. Il est clair que je ne parle que des rues attenantes au port et à la cathédrale. Dès que l'on s'en écarte, on se trouve devant une végétation luxuriante et dont le parfum fait vite oublier les relents du quartier des affaires. Rien de plus riche et de plus varié que les tons de ces fleurs ; rien de plus puissant que la forme de cette sève printanière, qui étale — depuis plusieurs semaines, semble-t-il, depuis plusieurs mois, peut-être — les fruits les plus avancés de nos régions méditerranéennes.

Mais, qu'il fait chaud déjà ! Nous avions encore quelques vêtements d'hiver ; il y a quatre jours, à Londres, nous voyions tomber des flocons de neige. Ici, nous étouffons ; et la sueur perle sur nos fronts.

Bien vite, nous nous rapprochons du port, avec notre petit panier de fruits ; et nous remontons sur le *Kildonan*

Castle, qui charbonne avec fureur. Les ponts sont noirs ; la poussière noire pénétrerait partout, si l'on n'avait tendu, devant les endroits les plus propres du bateau, des toiles protectrices. Nous retrouvons les marchands de broderies et bibelots, les gamins avides de piécettes, et les passagers qui demeurent avec nous jusqu'au Cap. Un bon nombre sont descendus définitivement à Madère. Nous allons donc être encore plus au large...

Le désordre, qui règne à bord, favorise les rencontres. On noue connaissance : deux Gantois, particulièrement, s'entretiennent avec nous, — l'un va, pour la quatrième fois, à Durban et l'autre prendra, au Cap, le chemin de fer Cap-Caire jusqu'à Élisabethville.

Tout à l'heure, après le lunch, départ. La mer est calme, — d'un calme splendide et fort apprécié, il est inutile de l'affirmer bien fort pour qu'on le croie : les agitations et les malaises des jours précédents ne sont pas regrettés. C'est très beau de discourir sur les *mirabiles elationes maris*, quand on est dans une tour solide, à l'abri des attaques des flots en furie ; mais sur le bateau, on préfère louer Dieu de l'immensité toute simple, unie et plate, d'une mer absolument étale. Et, puis, il y a la sainte Messe : nous souhaitons pouvoir la dire, désormais, chaque jour.

§ IV. — Passage de l'Équateur.

A partir de Madère, la traversée va devenir plus monotone. La mer devient de plus en plus calme, comme si elle voulait nous faire oublier sa méchanceté des premiers jours ; et la brise légère viendra tempérer la chaleur — sans cesse croissante, à mesure que le navire s'approchera de l'Équateur.

Signalons, cependant : un cachalot, vu au large de la colonie espagnole, — le passage de l'archipel des Canaries, entre les îles Ferro et Gomera, avec, au loin, la silhouette de Ténériffe, — un splendide mirage au large de Saint-Louis...

Ne vaudrait-il pas la peine qu'on s'y arrêtât un peu ? Les marins nous dirent qu'il était très rare, ce mirage, et que nous avions une chance extraordinaire d'en apercevoir un si tôt et si bien conditionné. Donc, dans le courant de l'après-midi du 6 avril, quelques passagers signalèrent au loin la terre, sous la forme d'une bande grisâtre à peu près égale, — cela correspondait, vraisemblablement, à ce qu'on pouvait se figurer être la côte du Sénégal, au nord de Dakar. Informations prises et observations plus sérieuses faites, on reconnut qu'il s'agissait tout simplement, à cause de la chaleur, de couches d'air plus opaques et chargées probablement de vapeur. Soudain, vers le sud-est, se dessina l'aspect d'une maison arabe à deux portes : blanche, très blanche dans sa partie supérieure, l'apparition comportait à sa base deux tranches obscures, séparées par une bande aussi blanche que le haut. On conclut (sagement) à un mirage. Mais il ne s'agissait pas d'une maison, — comme nous pûmes bientôt nous en assurer. Appelés sur la dunette par le capitaine, et munis de ses forts appareils de marine, nous distinguâmes, bientôt, le dessin très net d'un paquebot renversé, puis les lignes du paquebot lui-même ; et, comme le temps avait marché et ledit paquebot navigué, il se présenta tout à fait à l'est et dans toute sa longueur, — en deux parties : la réalité en-dessous et l'image au-dessus, composant à elles deux un tout symétrique d'une régularité parfaite. Les deux tranches obscures étaient dues aux deux solutions de continuité entre les ponts de passagers et l'avant, d'une part, et l'arrière, de l'autre. L'image supérieure n'était, en somme, que la reproduction des lignes et couleurs du navire sur les couches chaudes et opaques de l'atmosphère, — phénomène parfaitement explicable et assez analogue à celui qui se produit sur les sables surchauffés du désert.

En vue du Cap Vert, le 7 avril, nous pûmes à loisir admirer les formes de ce promontoire français, dont le phare, bâti sur un récif, s'avance si loin en mer. Nous rencontrâmes un grand nombre de barques de pêche,

montées par de superbes Sénégalais, d'un noir de cirage très brillant : la longue-vue du capitaine nous permit aisément d'en admirer les moindres gestes, aussi bien que de percevoir les détails de la côte. Malheureusement, nous ne vîmes pas Dakar — qui est caché par le Cap Vert.

Ce dernier disparu à l'horizon, nous poussâmes un soupir : c'était la dernière distraction prévue avant le Cap de Bonne-Espérance...

Le soir, quelques marsouins venus folâtrer dans nos parages mais bientôt distancés, une petite troupe de poissons volants, quelques requins (on dit qu'ils pullulent par ici), — et la journée du 7 se termina, comme toutes les autres, par la sérénade distinguée de la musique du bord, accompagnée cette fois par un tam-tam joyeux organisé par les matelots.

Le 8, mer calme. Vers 10 heures du matin, une affiche annonça que des communications, établies par télégraphie sans fil avec le R. M. S. *Saxon*, permettaient d'envoyer des lettres à Southampton — où elles seraient expédiées dès le 17, c'est-à-dire le jour même où nous débarquerions à Capetown. Comme Monseigneur avait une communication importante à faire au R. P. Vicaire Général, il résolut d'utiliser cette occasion, pour gagner trois ou quatre semaines ; et, vers midi, par 8 degrés 38 minutes de latitude nord et 15 degrés 20 minutes de longitude ouest, le message partit.

Demain, dimanche des Rameaux, il y aura Messe catholique dans le *lounge* des premières ; et l'obligeant capitaine Chave a eu l'amabilité de faire afficher l'annonce de cette Messe dans les trois classes et chez les matelots. Nous ne comptons pas sur une grande assistance, vu le nombre infime des passagers. Dans l'équipage, nous ne connaissons encore, en fait de catholique, que le premier officier, M. Simpson, vraiment charmant, et que nous signalons ici à tous nos missionnaires d'Afrique.

Dimanche des Rameaux. — Monseigneur dit la sainte Messe, à 7 heures, dans le *lounge*, comme il avait été convenu. Il y a là M. Simpson, nos deux amis les Gantois,

un membre de l'équipage, le vice-commissaire, et deux passagers de troisième (une femme et un petit garçon)...

Les journées suivantes s'écoulent avec une rapidité qui nous étonne. Nos exercices, quelques conversations avec les autres passagers, des distractions organisées à bord d'un commun accord entre la direction et les voyageurs, la contemplation de la mer, — tout cela remplit le temps d'une façon surprenante. La contemplation de la mer : qu'elle était belle, entre le Cap Vert et le 5e degré au sud de l'Équateur !

Lisse et polie comme un miroir, elle semblait se reposer, — ondulant doucement, comme pour mieux recevoir les caresses d'une brise extrêmement ténue. Notre bateau la tranchait brutalement et mettait un désordre de bouillons et d'écume dans ce calme, qu'on n'aurait pas voulu troubler. Mais, à le considérer de côté, ce désordre, lui aussi, ne manquait pas de charme. Le navire semblait déposer, à chaque instant, sur les flots des broderies et des dentelles d'écume, d'un dessin toujours varié, d'une richesse inépuisable. Des ondulations plus fortes, mais toujours moelleuses et harmonieusement arrondies, les encadraient aussitôt : mouvantes et changeantes à l'infini, ces travaux d'art se pliaient langoureusement à toutes les modulations de la vague et mouraient, là-bas, dans le sillage lointain du navire. Parfois, poussés plus vigoureusement par les flancs de notre bâtiment, quelques flots pressaient avec trop de force les vagues molles ; les ondulations se faisaient plus hautes et plus rapides, — trop même, car, de temps à autre, ces jolies crêtes, si parfaitement dessinées, s'ourlaient d'un peu d'écume, comme si leur ligne supérieure était déchirée, et la croupe, tout à l'heure arrondie, s'écroulait en franges blanchâtres, qui se perdaient dans le sillage mouvementé.

Des centaines de poissons-volants, effrayés par le bruit des hélices du monstre, piquaient subitement, par bandes ou isolés, la glace brillante de l'eau, sortaient des flots et, comme des flèches, fonçaient dans le sens opposé. Rasant la surface de la mer, les nageoires immobiles, ils planaient ainsi, pendant une ou deux minutes, presque

sans dévier. Puis, brusquement, ils trouaient la surface de l'eau et rentraient chez eux. De temps à autre, quand ils rencontraient une ondulation plus sensible, leur nageoire inférieure traçait un sillon frissonnant sur le miroir liquide ; mais ils poursuivaient leur course, ou plutôt leur vol, jusqu'au point où ils s'engouffraient à nouveau dans leur élément.

Une conséquence de ce beau calme de la mer, ce fut la chaleur. Chaleur étouffante dans les flancs du steamer, dans le *dining-room*, mais très supportable sur le pont. La célébration de la Messe — pendant laquelle il nous fallait fermer le hublot de la cabine, à cause des cierges — nous était, quoique consolante, fort pénible du fait de la sueur qui découlait de notre visage. La chaleur cessa brusquement, pendant le bal organisé pour fêter le passage de l'Équateur, c'est-à-dire vers 4 degrés de latitude sud. Une légère pluie donna le signal du rafraîchissement de la température. Le lendemain, la mer était agitée ; et, dès le Jeudi Saint, le tangage recommençait. Le Vendredi, on dut reprendre une partie de l'habillement d'hiver, — tellement le vent était froid.

Les passagers étant peu nombreux, les distractions sont rares. Nous avons, cependant, un orchestre qui nous régale pendant le lunch et le dîner, souvent pendant la matinée, et tous les soirs. Mais il faut dire qu'il n'est pas extrêmement fourni : un piano, une flûte, deux violons et une contrebasse. C'est assez, tout de même, pour répandre sur les flots de la mer des harmonies périodiques, pour charmer nos oreilles, pendant que nous contentons nos estomacs, et pour accompagner les roulades de nos artistes.

Le débarquement est annoncé pour le Lundi de Pâques, 17 avril. Nous sommes, en ce moment, au large de la Cimbébasie ; mais nos Pères de ce Vicariat ne se doutent probablement pas que nous sommes si près d'eux, notre steamer ayant sensiblement navigué plus à l'est que ne le comportait sa ligne de voyage.

On nous prédit une mer orageuse, avant d'arriver en vue de la Baie de la Table — dans laquelle se

trouve Capetown. Pourrons-nous célébrer, dimanche et lundi ?...

Nous avons pu dire la sainte Messe, le dimanche de Pâques. L'*Alleluia* nous a été facilité par une mer un peu plus calme ; et l'assistance nous a paru aussi pieuse que le dimanche précédent. Deux hommes de l'équipage en plus ; deux communions... Monseigneur, comme dimanche dernier, a fait précéder sa Messe d'un petit mot de piété — que l'on a écouté fort attentivement.

Quelques instants après, nous lisons une petite affiche, signée du capitaine, qui nous annonce cette bienfaisante nouvelle : « Le *Kildonan Castle* sera au port, demain 17 avril, à 7 heures du matin. »

On le savait, à peu près ; néanmoins, rien ne fait plus de plaisir à des passagers — qui sont en mer depuis seize grands jours et qui arpentent, de longues heures chaque jour, un pont étroit et instable de quelque trente ou quarante mètres de long — que de lire ces lignes bienheureuses, leur affirmant que le moment de leur libération est définitivement fixé... Du moins, nous le croyions. Mais « l'homme propose et Dieu dispose ». Nous allions en avoir la preuve, une fois de plus.

Lundi matin, à 5 heures, debout ! Nous disons nos Messes, et les finissons, comme à Madère, le vaisseau immobile sur une mer calme. Les vagues, très sages, venaient clapoter doucement contre les parois du steamer. Mais, à la différence de l'autre jour, nous étions ici au milieu du silence le plus complet — un silence impressionnant.

Nos prières achevées, nous montons sur le pont. Nous étions enveloppés d'un brouillard opaque, serré, humide, opprimant ; le pont, glissant, ruisselait par endroits, les cordages dégouttaient, comme des linges tordus sortant de la lessive ; les gouttes d'eau se déposaient partout, sur les murs, sur les colonnes en fer du bastingage, sur nos verres de lunettes, sur nos habits. Une impression de tristesse et de larmes pénétrantes nous envahit : ce brouillard — fin et épais, à la fois — nous inquiétait profondément, sans que nous puissions dire pourquoi.

La sirène retentit, nous saisissant brusquement, d'abord, et nous délivrant, ensuite, de l'implacable silence qui pesait sur nous. Deux fois, trois, puis cinq, dix. elle finit par ajouter à notre anxiété une nuance de détresse que nous ne parvenions pas à effacer. Un officier passe. On court à lui :

— « Qu'y a-t-il ? »

— « Il y a que nous sommes à cinq milles du Cap, que le brouillard rend l'entrée extrêmement difficile, et que nous allons attendre ici l'apparition du soleil à travers ces nuées. »

Peu à peu, nous comprenons tout : la sirène, puis — quand nous aurons jeté l'ancre, car nous en arriverons là — les cloches d'avant et d'arrière ont pour but d'informer de notre présence tout bateau qui passerait dans nos parages ; à cause du brouillard, leur son ne peut porter à plus de deux milles ni, à plus forte raison, avertir un pilote du port de venir nous tirer de là ; or, il est impossible d'avancer sans ce pilote, car une île dangereuse (*Robben Island*) se trouve juste sur notre chemin.

Vers midi, le soleil ne parvenant pas à percer la brume, on se décide à lever l'ancre. Une barque va devant, en faisant des sondages. Le navire suit lentement, pendant que deux matelots jettent la sonde, à droite et à gauche, et crient chaque fois au capitaine le chiffre de brasses repéré.

A une heure, lunch. Les officiers n'y sont pas : la situation est grave. On retourne sur le pont, et l'on entend des cris : « Douze ! Onze et demie ! » On a l'impression que, sans cette prudence, le beau *Kildonan Castle* râclerait bientôt sur un fond de rochers et s'arrêterait net.

Une barque accoste : ce sont les officiers d'immigration et le pilote. Finis, les sondages ! Désormais, nous filons... Pour comble d'ironie, le brouillard commence à se dissiper ; et, vers deux heures et demie, nous apparaît la silhouette de *Table Mountain*, gigantesque table dressée par le Créateur au-dessus de la baie qui porte le nom de *Table Bay*.

§ V. — Séjour à Capetown.

A trois heures sept, nous mettions le pied sur le sol africain.

A trois heures et demie, nous étions reçus par la communauté des Sœurs de l'Espérance, à *Sea Point*, dans le charmant *Monastery*, si coquettement assis sur les pentes de la montagne du Lion.

Déjà sur le bateau, la poste, arrivée avec le pilote, avait apporté à Monseigneur les souhaits de bienvenue de ses Fils et de ses Filles d'Afrique. Au Monastère, un second courrier l'attendait, achevant de donner l'impression de l'accueil filial, empressé, joyeux : nos trois Évêques, le R. P. Frédéric Porte, Vicaire des Missions du Transvaal et de l'Orange, les RR. PP. Jacques Schang, Amand Langouet, Louis Mathieu et les Pères de Kimberley, Durban, Pietermaritzburg, Johannesburg, Roma, Blœmfontein, les Sœurs de Capetown, Bellair et bien d'autres encore, Mgr Hughes Mac-Sherry, Vicaire Apostolique du Cap de Bonne-Espérance (District oriental), etc., etc., etc.

Au Monastère, nous trouvons le dernier numéro de la *Southern Cross*, le journal catholique du Cap, qui reproduit un portrait de Monseigneur, son *curriculum vitæ*, et lui adresse un chaleureux *welcome*.

Les Sœurs entourent leur bon Père, heureuses de posséder enfin et pour la première fois, comme leurs sœurs privilégiées de France, celui qui pour elles prie chaque jour, depuis bientôt quatorze années.

Le lendemain, mardi, nous allons voir Mgr Jean Rooney, Vicaire Apostolique du Cap de Bonne-Espérance (District occidental), dont la réception est charmante. L'automobile, mise à la disposition de Monseigneur, nous transporte autour du *Lion's Rump*, — colline dont la forme rappelle assez un lion au repos : la tête se dresse fièrement vers le ciel, la courbe du cou et du dos est gracieuse et naturelle, tandis que celle de la croupe, non moins ressemblante, s'étend peut-être davantage. La

route se découpe sur le flanc des collines rocheuses et tourmentées, exactement comme celle de la Corniche. D'ailleurs, cette courte randonnée est toute faite de réminiscences : ici, on se croirait sur la Riviera, — entre Théoule et Cannes, ou entre Nice et Villefranche, ou aux approches de Monaco — et l'on s'attend, au premier détour, à voir surgir une de ces inoubliables plages, caressées par le soleil méditerranéen. La mer complète l'illusion : c'est le même bleu, ou peu s'en faut ; ce sont les mêmes rochers qui viennent se baigner dans les flots et ne mourir qu'à regret au bord de l'eau, laquelle joue autour de leurs derniers contreforts ; ce sont les mêmes flots irréguliers, parsemés çà et là, et entourés d'eau verte. Mais ce ne sont pas les mêmes habitations : ici l'on ne voit que des maisons en bois, assez peu coquettes, occupées l'été seulement (novembre à mars).

Les roches élevées (et le sommet des collines) sont nues et ravinées : les pluies ont creusé des voussures parallèles, accusé les saillies, que le soleil fait ressortir avec plus de force, et rempli, à mi-côte, les cavités que garnissent, maintenant, des bruyères bien plus jolies que celles de nos pays.

En bas, la terre est rouge — et la route aussi, par conséquent ; et les deux vers du chant que nous entendions si souvent à Waereghem et à Bruxelles nous reviennent à la mémoire :

— *Sur la route rouge, le voilà qui bouge — le petit soldat...*

En face de *Hout Bay*, où se trouve une toute petite grève, nous franchissons un col, et nous entrons dans la zone des fermes et des terres cultivées. Décor tout à fait différent. Encore des réminiscences. Par instants, on se croirait dans l'ouest de Jersey, sur le territoire de Saint-Martin : ce sont les mêmes taillis, les mêmes chemins creux et fraîchement ombreux, — avec une végétation tout autre, cependant. Ici, des vignes qui jaunissent (nous sommes en automne) ; là, des bois de pins — amis, quels pins ! — qui, plantés dru, ont poussé tout droit pour chercher la lumière, ont monté, monté très haut, et sont tous arrivés à la même hauteur, éta-

blissant un toit de verdure, qui semble d'un seul tenant et que paraissent supporter une multitude de colonnes grêles.

Nous traversons Wynberg, passons devant le petit jardin zoologique de Cecil Rhodes, où quelques lions ennuyés nous regardent passer en bâillant, et des babouins malicieux... en se grattant.

Et nous rentrons à Capetown, par l'autre extrémité de la ville, en passant au-dessus du quartier des gens de couleur.

Ici, l'on distingue trois catégories d'habitants, — on pourrait presque dire : trois races, — les blancs, les natifs et les gens de couleur. Les natifs sont les nègres purs. Ils doivent être noirs, mais noirs au point de faire penser au cirage qui fait luire nos souliers. Tous ceux qui ne sont pas noirs à ce point sont dits gens de couleur. Il y a les Malais, assez nombreux, et surtout les mulâtres, — population de plus en plus importante, et où se recrutent nombre d'employés subalternes.

Cette population de couleur est fort nombreuse à Capetown ; et l'on peut dire qu'elle envahit, petit à petit, l'organisation pratique de la cité. On a bien essayé de la parquer dans un quartier à part, avec une ou des églises à part, etc.; mais ce quartier n'est habité que par les petites gens de couleur. Beaucoup d'autres ont leurs maisons en ville, même dans les beaux quartiers de *Green Point* et de *Sea Point*.

La couleur de cette population est très difficile à définir : elle va du chocolat très foncé au café au lait le plus clair. Parfois, dit-on, dans une même famille, elle se nuance d'une génération à l'autre. Les traits sont tantôt ceux des noirs, avec la couleur blanche ou presque blanche, tantôt ceux de notre race, avec la couleur la plus foncée. Dans ce dernier cas, il y a beaucoup à parier qu'on se trouve en presence d'Indiens ou de Malais. Les habitués s'y reconnaissent aisément.

Un *gentleman* anglais, que nous avions connu sur le bateau et que nous rencontrâmes à la gare, le jeudi suivant, nous confia que le problème de la race de cou-

leur préoccupait vivement plusieurs Anglais de ses amis.

— « A qui appartiendra ce beau pays ? » disait-il mélancoliquement, en contemplant la grande plaine sud-africaine.

§ VI. — **Départ pour l'Orange.**

Le 20, nous allons à la gare de Capetown, afin de prendre le train pour Kimberley. On nous annonce un magnifique voyage, à travers des contrées pittoresques.

Au bout d'une heure de trajet, nous nous en apercevons sans peine. Le train roule entre deux chaînes de montagnes fort belles, et s'arrête aux stations dont les noms rappellent les occupants néerlandais et protestants : The Paarl, Huguenot, Kraaifontein, De Wet, etc., etc. Nous quittons la plaine et montons lentement par une vallée resserrée entre les rochers. Puis, nous débouchons sur un plateau de peu d'étendue, mais qui semble fertile et bien cultivé. Les montagnes sont de plus en plus hautes. A un moment donné, une belle chaîne se dresse, les sommets nus, lavés par les pluies, dégarnis de verdure et comme enchâssés dans deux pentes boisées : on dirait une mâchoire puissante, chaussée de fortes gencives vertes.

A Worcester, la ligne tourne, la vallée devient plus profonde et plus étroite, rappelant assez les vallées des Alpes-Maritimes, vers la Tinée, la Mescla, etc. Ici aussi, des torrents, en ce moment à peu près secs, et de hauts sommets, tantôt boisés et tantôt ravinés. Par endroits, des exploitations agricoles, comme à Orchard — où les négrillonnes viennent vendre aux voyageurs de superbes raisins, sucrés et juteux à plaisir.

Nous montons toujours. A De Doorns, nous sommes à 500 mètres. La montagne se fait plus aride ; pour mieux en faire l'ascension, nous faisons des circuits incroyables et le train utilise des travaux d'art — sinon gigantesques, du moins intéressants. Un tunnel seulement, et nous voilà sur le plateau, à 900 mètres de hauteur. Nous monterons encore, mais plus lentement ; et,

dès maintenant, nous pouvons dire que nous avons quitté la zone accidentée et, ajoutons-le, cultivée.

On peut dire que l'Afrique, des sources du Nil au Cap, est un immense plateau, qui ne s'abaisse qu'aux approches de la mer. Il n'y a de grandes plaines qu'au Mozambique ; les autres se bornent à d'étroites bandes de terre, entre la mer et les premières pentes du plateau Il résulte de cette configuration du sol que le climat est tout à fait continental sur les hauteurs, puisqu'elles forment la plus grande partie de ces régions. Saisons très sèches, saisons de pluie, — celles-ci tendant à être dévorées par celles-là, comme les années grasses du Pharaon par les années maigres. D'où sécheresse et aridité du sol — qui, inondé à de certaines époques par de véritables déluges d'eau qui le ravinent et le déchirent, reste de longs mois sans une goutte pour rafraîchir les touffes d'herbe et les rares buissons qui couvrent par endroits cette incommensurable étendue.

Aussi loin que notre vue peut porter, nous n'apercevons que de ces touffes desséchées, au moins en partie, quelques élévations au loin, plusieurs montagnes en forme de table (c'est décidément la mode au Sud de l'Afrique), et, de temps en temps, des troupeaux de moutons, de chèvres ou d'ânes, qui trouvent encore à brouter dans cette interminable aridité.

Parfois, des champs entiers couverts de grosses pierres, noircies en dessus par le soleil ; plus loin, des hectares garnis de grosses fourmilières ; tous les huit ou dix milles, une ferme, avec quelques huttes et une station ou une halte. Voilà tout ce que peut fournir de distractions à l'œil du voyageur ce plateau à perte de vue, à une altitude variant de 900 à 1.500 mètres.

Voici De Aar, important point de jonction de la ligne qui va vers le nord et de celle qui mène de Port-Elisabeth à Windhock.

Voici l'Orange, que nous traversons sur un pont de 375 mètres de long, et qui coule ici à plus de 1.050 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Voici la Modder River. C'est près d'ici, tout près,

qu'a commencé la guerre anglo-boer : combat de Belmont, le 11 novembre 1899, et bataille de Magersfontein, le 11 décembre suivant. Deux monuments, sur la colline avoisinant ce dernier champ de bataille, marquent l'emplacement où sont tombés les braves des deux armées.

A la station de Modder River, nous trouvons les deux Pères de Kimberley, venus à notre rencontre, — les RR. PP. Joseph Morin, Supérieur, et Patrice O'Reilly.

Kimberley approche. La végétation devient un peu plus abondante ; quelques arbustes apparaissent de-ci de-là. Beaconsfield, qui a été rattaché à Kimberley, se présente avec toutes les apparences d'une petite ville : il y a, en effet, plus de 20.000 habitants, dont 3.500 blancs.

Enfin, nous arrivons à Kimberley, parfaitement à l'heure, après nos 30 heures et demie de voyage. Le R. P. David O'Leary, Supérieur de Bloemfontein, nous attend à la gare. Rapidement, nous allons à la maison épiscopale, récemment bâtie par Mgr Charles Cox, pour remplacer celle qui a été habitée par NN. SS. Antoine et Mathieu Gaughran...

Après une bonne nuit, nous partons, avec le R. P. Joseph Morin et le Fr. Jean Kurten, pour Taungs. Le train qui nous emporte s'arrête assez régulièrement : nous sommes, en effet, accompagnés par le médecin du railway ; à la plupart des stations, il donne des consultations, dans son wagon spécial — ou à domicile, si on vient le chercher. Il nous faut donc, chaque fois, attendre qu'il ait fini. Résultat : une heure de retard, pour le moins.

Après Warrenton, nous passons le Vaal, sur un pont de 405 mètres de long, à 1.200 mètres d'altitude.

Le plateau a, par ici, un tout autre aspect : beaucoup de petits arbres, généralement épineux, — presque pas de collines à l'horizon, — de-ci de-là, des villages cafres, Les négrillons poursuivent le train, en tendant la main et demandant du pain. Le Père Morin nous explique que — la saison de pluie ayant fait défaut, cette année, et les mines de diamant ayant été fermées, depuis deux ans — la misère règne chez ces pauvres noirs. Voilà pourquoi les touffes d'herbes sont presque sèches, les rivières

à peine humectées, les lacs complètement vides. L'un de ces derniers, vers Kamfersdam, n'est reconnaissable qu'à la couleur très blanche du sable au pourtour de son ancienne superficie. Bien des troupeaux ont péri jusqu'à la dernière bête : c'est la ruine et la famine pour une grande partie de la population indigène.

§ VII. — Mission de Taungs.

Enfin, nous arrivons à Taungs, avec un peu plus d'une heure de retard. On nous avait effrayés, en nous disant que le train allait si lentement, qu'on pouvait le suivre à pied, qu'à chaque station on avait le temps de descendre pour fumer sa pipe, et autres petites charges de ce genre. Il faut dire, à l'honneur de la S. A. R. (*South African Railway*) que, seuls, les retards dus aux consultations médicales ont valu à notre convoi des arrêts un peu longs, mais que la machine a rattrapé pas mal de temps perdu et que, sans regagner une heure en une demi-heure, comme nous le disait malicieusement le R. P. Morin, elle a réduit le retard assez sérieusement entre le Vaal et notre terminus — Taungs.

Taungs est une localité importante, en tant que centre indigène, inclus dans une sorte de réserve noire comprenant 23.000 âmes. La population blanche se limite à 60 ou 80 personnes, habitant soit auprès de la station, soit auprès de la poste — où se trouvent le magistrat, la police, etc. La Mission est à 4 milles (6 km. et demi) de la gare. Les demeures des Bechuanas sont éparses non loin de là. L'altitude est de 1.800 mètres. La distance du Cap est de 1.170 km. On trouve Taungs, sur les cartes géographiques, entre Kimberley et Vryburg, aux deux tiers du chemin. La Mission de Mafeking est encore plus au nord, à 150 km. de Vryburg.

Le R. P. Porte arriva dans cette réserve en 1895 et se fixa sur le *veld* nu et inculte, où tout était à créer. Pas de maison, pas de chapelle, pas de jardin. Pas de catholiques, non plus. Par contre, les protestants (*London Society*) y étaient établis depuis 1820 environ.

Les Bechuanas sont une branche de la race bantoue, venue du nord, comme les Basutos leurs frères ; ils se sont fixés dans cette partie du plateau sud-africain, en chassant les Boschimans, premiers occupants du sol : tous les Bantous en ont d'ailleurs fait autant, et les derniers restes de la race boschimane sont éparpillés çà et là, errants et misérables.

Quoique moins passionnés et corrompus que les Zoulous, ils sont, dit-on, difficiles à convertir au catholicisme. Depuis 26 ans, le Père en a baptisé 1.500 environ. Plusieurs habitent à de très longues distances, au sud, au nord et à l'ouest de Taungs. Il faudrait, pour continuer et pour étendre la conversion de cette branche des Bantous, plusieurs missionnaires, des fondations dans tous les centres de population indigène, — des ressources, par conséquent, ainsi que des vocations. Un missionnaire protestant, établi à Kuruman, à 130 km. de Taungs à vol d'oiseau, tout à fait à l'ouest, disait à un de nos Pères son découragement et ses désillusions :

— « Vous seuls, catholiques, avez ce qu'il faut pour organiser, moraliser et sauver ce peuple. Si un missionnaire catholique veut se fixer à Kuruman, je lui cède la place. »

Que de bien serait à faire ! Que d'âmes à sauver !...

Mais il nous faut dire la réception faite à Monseigneur par ce bon peuple de Taungs.

La voiture automobile, gracieusement mise à la disposition de l'auguste voyageur par une famille irlandaise habitant non loin de là, dans les *Diggings* voisins, nous mena rapidement vers la Mission — dont le clocher neuf se voyait d'assez loin, quoique encore dépourvu de sa flèche.

Dès que nous fûmes en vue, la cloche sonna joyeusement sa bienvenue sonore.

Au détour d'un chemin, une clôture en fils de fer, enfermant une propriété verdoyante, et partout des guirlandes, des oriflammes, des fleurs. La haute et fine silhouette de Mgr Cox, Évêque de Dioclée et Administrateur du Vicariat de Kimberley, se dessine sous une

petite arcade de verdure. Plus loin, ce sont des noirs, qui sont rangés devant leur église toute neuve.

On met pied à terre : des acclamations éclatent, des cris de joie, des vivats. Monseigneur fait acclamer aussi Mgr Cox et le R. P. Porte — qui se défend, en vain. Nous saluons les FF. Joseph Cyris et Jean Kock ; et l'on entre à l'église, pour prier Dieu un instant. Les fidèles y entrent après nous, pendant que nous allons nous changer un peu, et attendent la Bénédiction, en chantant des cantiques.

Ah ! ces cantiques ! Les entendant de loin, je hâte mes opérations de toilette, pour m'approcher du sanctuaire et mieux écouter. Ces braves noirs ! Ils chantent, ils crient de tout leur gosier et, je n'hésite pas à le dire, de toute leur âme. Il y a bien dix ou douze parties, mais cela ne fait rien, car l'ensemble impressionne. Les airs sont des mélodies simples et harmonieuses, permettant à la voix de se donner et de pousser certaines notes : il y a bien des notes d'agrément qui traversent les phrases musicales, mais tout cela est chanté de si bon cœur ! Le Père nous dit, après la cérémonie, le sens d'un de ces cantiques, qui avait pour objet le bonheur du ciel :

— Là, les arbres sont toujours en fleurs, et ils portent toujours des fruits. Là, les hommes sont toujours joyeux, et ils battent toujours des mains. Les murs de mon ciel sont en corne d'éléphant, et ils se tiennent toujours debout. Ici, les maisons sont en boue, et elles tombent en poussière. Là-haut, elles sont dures, et elles sont en ivoire ; et, quand on les regarde, on est continuellement ébloui...

On comprend quel bonheur ce serait pour des pauvres gens, qui vivent en un pays où les cours d'eau sont à sec, la plupart du temps, où les arbres végètent, courbés vers le sol, comme s'ils étaient honteux d'y pousser, où les maisons sont faites de boue et se réduisent peu à peu en poussière...

Ils chantent comme des bienheureux, oubliant toutes leurs misères passées et présentes, tout entiers à la joie qui leur a été annoncée et dont ils veulent jouir pleinement. Ils chantent, ces pauvres noirs qui n'ont presque

rien mangé aujourd'hui, qui ne mangeront pas grand'-chose demain, et qui n'ont devant eux que la perspective de la souffrance et de la faim.

Monseigneur arrive en cappa violette; et l'office commence. Le R. P. Morin expose le Saint Sacrement, et le R. P. Porte dirige le chant. Il faudrait entendre ce *Regina Cœli*, inspiré d'un beau morceau de musique, à plusieurs voix, — adapté, naturellement. Comme les noirs aiment beaucoup les reprises ou refrains, on revient, après chaque verset, au *Regina Cœli, lætare, alleluia*, mais chaque fois avec une quinzaine d'alléluias, alterné entre le Père et les fidèles. C'est du plus superbe effet. C'est chanté avec amour, avec ardeur, avec feu, et les 110 alléluias se succèdent, aussi chauds et aussi vifs au 110e qu'au premier.

Après la Bénédiction, les noirs et les quelques blancs accourus, pour souhaiter la bienvenue à Monseigneur, sortent sur le parvis et attendent que Sa Grandeur passe dans leurs rangs. Ils sont bien 200, tous impatients de baiser l'anneau de Monseigneur et de lui être présentés. Il en est de tout âge : vieux et vieilles ratatinés, jeunes et tout petits, — tous habillés, vaille que vaille, avec des fripes et des défroques de blancs, déchirées, mal ajustées, trouées, suant la misère... Mais les visages rayonnent. Monseigneur est si bon ! Il les voit tous, s'intéresse à chacun, demande des détails, bénit les enfants sur le bras ou sur le dos des mères. Le Père nous explique, chemin faisant, que les pauvres noirs auraient été heureux de pouvoir se présenter en habits bien propres et tout neufs. Mais il n'y a plus rien au logis ; c'est encore une des conséquences de la sécheresse et de la misère. Il y a trois ans, la récolte a été brûlée par le soleil ; il y a deux ans, on a encore semé et rien récolté ; l'an dernier, on n'a même pas pu semer. Et les mines de diamants sont fermées depuis deux ans !

Le Père donne rendez-vous pour demain, dimanche, à 9 heures et demie ; et les noirs se dispersent lentement, pour rentrer chez eux. Voici le chef qui arrive, avec une suite d'hommes. Le Père le connaît bien, pour lui avoir

appris à lire et à écrire. Il est un peu gêné, n'étant pas catholique. Le Père lui dit de venir à la cérémonie demain. C'est entendu : il viendra.

Le lendemain, Monseigneur dit la Messe à 7 heures, après le R. P. Porte. Les RR. PP. Perbal et Morin disent la Messe chez les Sœurs, tout auprès : il n'y a jamais eu tant de prêtres à Taungs ! Les servants sont, naturellement, de jeunes noirs, élèves des Sœurs. Ils sont habillés comme nos petits servants de messe en France, — soutanelles rouges, avec surplis — mais ne possèdent ni bas ni souliers. C'est d'un singulier effet, au commencement ; mais je crois qu'on doit finir par s'y habituer.

A 9 heures et demie, Mgr Cox, assisté des RR. PP. Morin et Perbal, bénit l'église de l'extérieur et de l'intérieur ; puis les fidèles, blancs et noirs, pénètrent à leur tour dans le sanctuaire. Les autorités sont là — au grand complet, paraît-il — et pas mal d'autres blancs et noirs non catholiques. L'église est comble. Au fond, ceux qui n'ont pu trouver de place sur les bancs de fortune, ajoutés au mobilier ordinaire, ne sont pas gênés pour si peu : ils s'assoient par terre. Les blancs sont installés dans les deux transepts.

Mgr Cox célèbre la Messe. A l'évangile, après la lecture de l'épître et de l'évangile du jour en anglais et en sechuana, Mgr le Supérieur Général monte en chaire et prononce un sermon sur la bénédiction de l'église, temple de la grâce, résidence du Cœur de Jésus : *Et erit Cor meum ibi cunctis diebus* — et mon Cœur sera là, tous les jours. Il tire de ce principe les conclusions pratiques qui s'imposent : il faut donc tous profiter de la grâce qui coule à flots ici, tous les jours. Il profite de l'occasion pour remercier le R. P. Porte et les dévoués Frères, ses collaborateurs, de l'œuvre qu'ils ont accomplie à Taungs.

Le R. P. Porte monte ensuite et parle en sechuana. Il emprunte la manière la plus appropriée à l'intelligence de ce peuple, qu'il connaît si bien :

— « Ça », dit-il en insistant, « ça, c'est la maison de Dieu. Mais Dieu n'a pas de maison, vous ai-je appris au catéchisme.

C'est vrai, mais Il veut avoir un lieu où Il puisse vous recevoir et vous donner les dons qui vous préparent au ciel. C'est pour cela que je vous dis que cela — que vous voyez, où vous êtes en ce moment — c'est la maison de la foi et de la grâce. Vous y recevez la foi, parce que c'est ici qu'on vous enseigne ce qu'il faut croire et ce qui vous sauvera, et parce que c'est ici, et ici seulement, que vous recevez la vérité qui est assise sur le roc bâti par Notre-Seigneur lui-même, la vérité qui ne bouge pas, la vérité qui est sûre, la vérité qui est seule vraie. Quand vous irez là-haut, Dieu vous demandera où vous avez appris à prier et à croire. Si c'est ici, vous entrerez au ciel. Sinon, on vous fermera la porte. C'est la maison de la grâce, car vous y recevez les Sacrements, qui vous rendent beaux et agréables à Dieu. C'est ici que vous vous confessez, pour balayer en dehors de votre âme les poussières que vous y avez laissées entrer. C'est ici que vous recevez la sainte Communion, qui vous rend plus forts... »

La Messe fut entrecoupée, avant et après le sermon, de nombreux cantiques : ces bons noirs en possèdent un riche répertoire, et ils les chantent tous avec le même entrain.

Après la célébration du saint Sacrifice, Monseigneur donne la bénédiction papale ; et l'on se disperse, — non sans avoir obtenu, encore une fois, la faveur de saluer les Évêques sur le parvis.

A 3 heures, chapelet, encore avec des cantiques, pour respirer après chaque dizaine ; ensuite, litanies de la sainte Vierge, chantées.

Puis on organise la procession du Saint Sacrement à l'extérieur, — la première, paraît-il, que l'on ait eue à Taungs. Les jeunes filles ont toutes de petites bannières ; les banderoles de verdure flottent au milieu de la grande cour, avec les bannières suspendues aux arbres, pins, poivriers et seringas ; quelques petites, habillées de blanc, jettent des fleurs devant le Saint Sacrement ; jeunes gens et jeunes filles de l'école chantent des cantiques, avec accompagnement des voix chevrotantes des vieux et vieilles qui suivent le dais ; les Pères alternent avec eux les strophes du *Pange lingua*...

Le spectacle est ravissant : le chaud soleil d'Afrique caresse toute cette scène de ses rayons automnaux, égaie les vives couleurs des habits, fait reluire les bonnes faces noires, accentue les contrastes et jette sur le tableau

tout entier la note vive qui lui donne une netteté de lignes à quoi nos yeux ne sont pas accoutumés.

De retour à l'église, Monseigneur donne la Bénédiction du Très Saint Sacrement. Et les Bechuanas s'en retournent, émerveillés de cette fête, unique dans les annales de Taungs : jamais ils n'avaient vu tant de prêtres réunis, deux évêques, une si belle procession, une église si grande et si ornée, tant de chants et tant de joie...

L'après-midi est encore longue : nous visitons à nouveau la propriété.

Voici, à droite de l'église, le presbytère, un rez-de-chaussée, avec deux vérandas très simples et non moins nécessaires pour les trois quarts de l'année : pas d'étage ni de grenier. Parallèle à l'église et fermant la cour, plantée d'arbres encore un peu jaunes, l'école, tenue par les Sœurs de la Croix. Une cour de récréation se trouve de l'autre côté, puis le couvent des Sœurs et le pensionnat.

Derrière les habitations, le jardin potager. On y cultive tous les légumes d'Europe, suivant les possibilités et la place dont on dispose. Il y a quelques poiriers et pommiers, qui ne donnent pas, à cause de la sécheresse, les mêmes satisfactions que chez nous ; puis des orangers, des citronniers, des vignes, — le tout fort chargé de fruits, aux saisons respectives. Plus loin, on ne trouve que des poivriers, placés là uniquement pour augmenter l'ombre et la fraîcheur. Ce sont les arbres qui s'accommodent le mieux d'une sécheresse relative. En mettre d'autres serait se condamner à un travail d'arrosage continu et impossible.

Il y a trois moulins à vent métalliques, dont l'un remplit un réservoir de 120.000 litres. Des canalisations ont été ménagées dans tout le jardin ; et c'est grâce à un arrosage abondant que nous pouvons admirer cette magnifique floraison et croissance au milieu de l'aridité de la plaine. Le réservoir a été acheté, lors de la guerre anglo-boer, apporté pièce par pièce, et refait ici par le Fr. Cyris.

Tout près, un moteur, qui remplace les moulins, quand

le temps est trop calme, et qui actionne un moulin à farine.

Plus loin, les étables, le hangar aux voitures et les ateliers (une forge et une menuiserie). Le Fr. Cyris nous montre la carcasse du clocher quadrangulaire, toute prête, la croix qui devra surmonter la flèche, et tout un outillage acquis ou fabriqué d'occasion, unité par unité. Depuis 19 ans qu'il est ici, il a enrichi, chaque année, son matériel et ses moyens de travail, grâce à une application soutenue et, disons-le, à sa ténacité de Polonais — qui sait ce qu'il veut et que les années n'effraient pas.

A l'extrémité de la propriété, le cimetière des noirs, terminé par le mausolée des Oblats — lequel attend encore sa première dépouille mortelle. Le cimetière des blancs est un peu plus près de l'église, et beaucoup plus petit. Mais le Père a voulu que les prêtres et leurs collaborateurs dormissent leur dernier sommeil auprès de leurs chers noirs.

L'église, à son tour, réclame notre attention. Les fondations sont d'une solidité à toute épreuve ; au-dessus, s'élèvent les murs, en briques du pays, cuites ici près. Le clocher, déjà garni de sa cloche, sera recouvert de sa flèche dans deux mois. Il surmonte un petit porche.

Nous entrons : trois nefs plafonnées, séparées par des colonnes d'un seul bloc, en une espèce de béton imitant le granit. Neuf travées, une tribune, un petit transept, une sacristie à droite du chœur et une chapelle de confession à gauche.

Le pavé est surprenant, et beaucoup d'églises de ville souhaiteraient d'en avoir un semblable. La chaire est en ciment, ainsi que les fonts baptismaux, et tous deux sont l'œuvre des FF. Cyris et Kock. Du Fr. Cyris également la grille de communion en fer battu, d'un remarquable dessin et d'une grande finesse d'exécution. La plupart des détails sont dus au travail des deux Frères — à qui la Mission est redevable aussi du gros œuvre des murs et de la flèche.

Il y a là un maximum de résultats avec un minimum extraordinaire de dépenses ; et les grandes œuvres qui

soutiennent dans le monde entier l'évangélisation des âmes — la Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance, l'Œuvre apostolique, la Sodalité de Saint-Pierre Claver, etc. — peuvent être sûres que l'argent qu'elles envoient à la Mission de Taungs a été employé de la manière la plus conforme au but et à l'esprit des donateurs. Rien ici ne sent le gaspillage, les achats inutiles : tout sert, et l'on ne se procure au dehors que les seules choses qui ne peuvent pas être faites sur place par les habiles ouvriers que sont le Fr. Cyris, depuis dix-neuf ans, et le Fr. Kock, depuis dix mois.

Les Bechuanas catholiques sont réellement fervents. S'ils peuvent demeurer au pays, ou n'aller travailler qu'aux mines de diamants, pour les hommes, et ne s'approcher jamais des villes, pour les femmes, on les conserve facilement dans la voie du devoir. Ils aiment la religion ; et on les voit, comme l'autre jour, faire 35 ou 40 kilomètres pour assister aux fêtes catholiques.

Quand ils communient, — ce qui se fait, ordinairement, vers dix heures du matin, — ils font avec piété l'action de grâces en commun, restent à l'église pour prier, — pendant que le Père doit aller refaire ses forces, par pitié pour son estomac débile de blanc peu habitué au jeûne, — et demeurent ainsi sans manger jusqu'après l'office du soir.

Le prêtre semble revêtu d'une grande autorité parmi eux : il est vraiment le père de leurs âmes. Sa parole est écoutée avec respect, sa volonté considérée comme l'expression de la volonté de Dieu. Ils se tiennent devant lui avec une sorte de déférence — non pas craintive, mais confiante, quoique réservée. Quand la conversation est engagée, ils sont à l'aise, parlent et gesticulent sans contrainte, rient volontiers, si le Père dit une plaisanterie, et, sans se départir de leur respect, s'entretiennent avec lui affectueusement...

Mardi 25. — Mgr Cox, le R. P. Morin et le Fr. Kurten sont partis hier soir. Nous restons seuls avec le R. P. Porte et les FF. Cyris et Kock.

Le Père nous parle, en suivant le fil de ses souvenirs.

Il y a 27 ans, — quand il est venu se fixer à Taungs, après un voyage d'enquête dans le désert, très loin vers le nord, — il n'avait pour toute demeure que son chariot, au milieu des quelques hectares de sable que lui avait donnés le chef. Il disait la Messe, chaque dimanche, dans une chambre prêtée par un blanc, sans une âme pour y assister.

Et, en écoutant l'énoncé de ces détails, le regard se porte sur l'église, le presbytère, le couvent des Sœurs, le pensionnat, l'école, les ateliers, le jardin, les étables, le pigeonnier, les moulins, le réservoir, toutes les dépendances — cette merveille de verdure qui a surgi, en un quart de siècle, sur ce sol si ingrat en apparence. Vraiment, Dieu est bon, et ses serviteurs ont bien travaillé ! Et l'esprit se tourne vers cette chrétienté, encore modeste mais fervente, fleur noire éclose invisiblement sur la terre africaine, — pendant que l'industrie et la ténacité faisaient croître les arbres et les plantes dans le sable et les cailloux. Que Dieu est grand, et que sa miséricorde est infinie ! Et la pensée vole au delà de cet horizon borné : Magogong, où un petit noyau de fidèles attend le catéchiste qui se forme ici et, plus tard, le prêtre que l'Europe voudra bien envoyer..., et l'Ouest immense, effrayant, où des milliers d'âmes ont soif de vérité et de vie et dont les Anges implorent une aide sacerdotale...

N'y aura-t-il pas un enfant — dans notre France si fertile en vocations généreuses, dans notre catholique Belgique si riche en apôtres dévoués, etc. — qui se destinera, dans le secret de son cœur, à l'évangélisation et au salut de ces innombrables et malheureuses tribus ? 200 prêtres devraient être occupés à cette œuvre, en Bechuanaland ! Jamais le terrain n'aura été si propice. La grâce est toute prête. Dieu ne refusera aucun secours à ses apôtres. Que craindrait-on ? Y aurait-il des hésitants ?...

Le peuple bechuana possède une tradition vraiment curieuse au sujet de la création de l'homme.

Molimo (Dieu) ne fut pas toujours un vieillard aux

cheveux blancs et à la longue barbe de neige. Il fut un temps, bien loin, bien loin, qu'on ne peut pas compter, où il était jeune et fort.

Un jour, il se dit :

— « Je ne puis pas rester seul, au milieu de ce monde : c'est trop grand. Il me faut quelqu'un, qui sera mon ami. »

Et, comme il était jeune et vigoureux, il se mit à la tâche. Il prit de la terre glaise, la travailla longtemps, la mit dans un moule, fit cuire le tout et, quand ce fut refroidi, retira le corps qu'il avait formé.

Comme il était jeune, il avait bien modelé ; le feu avait été poussé juste au degré qu'il fallait, et l'homme qui sortit était parfaitement réussi.

C'était un blanc.

Dieu fut content. Il en fit son ami et lui dit :

— « Je t'aime et je te donne toute la terre. Tout ce qu'elle renferme, tout ce qu'elle produit est à toi. Tu peux aller partout : tu seras toujours chez toi. »

De longues années s'écoulèrent.

Dieu se faisait vieux. Il trouva, un beau jour, qu'un seul homme sur terre, c'était peu. Il voulait un autre ami.

Il se remit à l'œuvre, pétrit un nouveau corps en terre glaise, le fit passer au feu et, quand il le crut à point, brisa le moule.

Mais ses mains n'étaient plus aussi habiles ni aussi fermes. De plus, le feu n'avait pas été amené exactement au degré de chaleur voulu, et le nouvel homme apparut — brûlé.

C'était un noir.

— « Hum ! » se dit Molimo, « je me fais vieux : ce travail-ci ne vaut pas le premier. N'importe, c'est un homme, et j'en ferai mon ami. »

— « Noir », dit-il au nouvel habitant de la terre, « je t'aime et veux te donner quelque chose. Mais, voilà, je suis embarrassé : j'ai donné toute la terre au blanc, avec tout ce qui est dessus et dedans. Que peut-il bien rester pour toi ? Eh bien ! je te donnerai quelque chose

que je voulais me réserver, quelque chose qui n'était qu'à moi : tu seras toujours content. Le blanc aura tout, et ne sera jamais satisfait. Le noir n'aura rien, et je le verrai constamment heureux. Va, maintenant. »

Et, depuis ce jour, le noir, assis devant sa hutte, fume sa pipe avec calme, en contemplant avec pitié ces blancs, si riches et qui ne se tiennent jamais tranquilles. Ils ont des masses de choses que n'ont pas leurs frères les noirs, ils ont de beaux pays, des maisons dures, des chevaux, des richesses, des plats, des fourchettes : et il faut qu'ils viennent dans les déserts de l'Afrique, avides de choses nouvelles, inquiets, fureteurs, agités sans cesse pour conserver ce qu'ils ont trouvé dans la terre et pour en retirer davantage, — jamais en repos, jamais contents.

Et le noir sourit. Il a la meilleure part...

Les ornementations du grand jour de fête s'en vont l'une après l'autre. Le Père nous montre l'autel :

— « Toute ma richesse est là », dit-il. « En dehors de ce qui a été accumulé sur cet autel, je n'ai plus rien. Vous avez vu nos pauvres bannières ; elles font bel effet par leur ensemble, et, bien qu'aucune église d'Europe ne les supporterait, je m'en contente, parce que nos chrétiens les trouvent à leur goût. Nos statues sont originaires de France, et les noirs les admirent. Les socles ont été fabriqués par le Fr. Cyris, et vous voyez qu'ils ne sont pas mal : ils sont solides (en fer ouvragé) et même élégants. Il est encore bien des détails que nous ajouterons peu à peu, soit par nous-mêmes, soit avec l'aide de notre bon saint Joseph... Mais », ajouta-t-il, « j'ai un regret : il nous faudrait une crèche. Voilà l'emplacement. C'est vaste : nous nous chargerons de bâtir la carcasse de la crèche, mais d'où nous viendront jamais les personnages ? »

Taungs a son chemin de croix — modeste, mais suffisant. Taungs ne demande ni ornements sacrés, ni linges d'autel : il y a juste ce qu'il faut, et l'Œuvre Apostolique est là pour tenir la sacristie à jour. Taungs trouvera, dans le travail de ses Oblats, la chaire à prêcher,

les fonts baptismaux, les confessionnaux, les meubles de sacristie et toutes les crédences qu'il faudra. Taungs attendra encore tout ce qui pourrait adoucir la situation et le genre de vie de ses apôtres. Mais Taungs demande une crèche ou, plutôt, des *santons* pour la peupler.

D'où viendront-ils, — Provence, Bretagne, Lorraine, Belgique, etc. ? Taungs espère ; Taungs attend.

— « Combien voulez-vous parier », me dit-on, « que l'on oubliera les trois Rois Mages ? Or, à part Notre-Seigneur et MARIE et JOSEPH, ce sont les plus importants ! Vous faites-vous une idée de la joie de nos Cafres, quand ils verront Gaspard, le roi nègre, à genoux, à Bethléem, devant l'Enfant-DIEU ? »

Qui va relever le défi ? J'avoue que n'ai pas voulu tenir le pari. J'ai confiance...

27 *avril*. — Ce matin, les 50 élèves de l'école des Sœurs donnent à Monseigneur une séance musicale, à laquelle ne manquent ni les exercices de gymnastique, traditionnels dans nos écoles d'Europe depuis bien des années, ni la petite scène pieuse, où nous apparaît un petit Jésus noir — un peu timide, mais bien gracieux, quand même. La partie strictement musicale était fort intéressante et bien exécutée, à voix mixtes : car l'école comprend, outre les frêles sopranos des petites négrillonnes, de larges altos et des basses profondes que beaucoup de nos collégiens envieraient.

§ VIII. — **Typique Village Bechuana.**

L'après-midi, le Père nous conduit, en carriole légère, à travers le village bechuana. Nous avons tout le loisir d'examiner ces maisons « de boue » qui « tombent en poussière », — comme chantaient nos fidèles, l'autre jour.

Chaque famille a son petit enclos, enserré mi-partie d'épines sèches couchées à terre les unes contre les autres, le gros bout de chaque branche en dehors, et mi-partie de murs de torchis rouge. Figurez-vous des murailles, comme en feraient des enfants avec leurs menottes inhabiles, de 15 à 20 centimètres d'épaisseur,

les deux faces lissées avec un peu plus de soin, le dessus arrondi à la main, — le tout atteignant un mètre de haut ou, tout au plus, 1 m. 50. Un enfant de chez nous, d'une cabriole ou d'un coup d'épaule étourdi, aurait vite renversé ces fragiles remparts. Il faut croire que, par ici, les petits sont moins espiègles ou que leurs mouvements sont plus lents. De fait, quand on en rencontre, ils ne paraissent pas avoir du vif argent dans les veines.

On entre dans l'enclos par une ouverture laissée au milieu de ce mur circulaire, qui comporte aussi de petites meurtrières (qu'on me passe ce mot-là pour ces remparts de myrmidons ou ces myrmidons de remparts) de forme généralement triangulaire.

En face de la porte, se dresse la hutte principale. Ronde, faite de torchis rouge comme l'enceinte, la hutte est couverte de chaume ; mais la toiture dépasse notablement les parois et vient reposer sur des piquets en bois, tordus et irréguliers, formant une véranda circulaire autour de l'habitation, — avantage appréciable pour assurer de la fraîcheur à ce logis, quand il est chauffé par le rude soleil d'été de ces régions. Nous n'avons vu l'intérieur d'aucune de ces huttes ; mais, par les ruines de celles qui sont abandonnées, nous pouvons évaluer les dimensions moyennes de ces habitations à 5 mètres de diamètre.

Il y a une seconde hutte pour les bestiaux, et parfois une troisième pour la ou les jeunes filles à marier. La présence de jeunes filles en âge nubile est indiquée par un détail que connaissent bien les noirs : des diverses ouvertures de l'enceinte, toutes, sauf la principale, sont condamnées par une branche épineuse, posée en travers de la porte, — signe que le père veut être à même de contrôler toutes les allées et venues et savoir qui vient voir ses filles.

La demeure du chef ressemble à une toute petite maison européenne, en briques. Mais il a, en surplus, une belle hutte pour sa première femme, une de second rang pour la seconde, et ainsi de suite, — avec cette

différence qu'à partir de la troisième, il les loge ensemble, autant du moins qu'une hutte peut en contenir.

A proximité de chaque demeure bechuana, il y a un enclos entièrement entouré de fascines sèches : c'est pour les chèvres et les moutons.

Le chef possède deux enceintes beaucoup plus grandes que celles de ses sujets, sans préjudice de ses parcs à bestiaux : l'une d'elles sert pour les conseils de sa tribu, et l'autre est le *kraal* des amendes.

Quand il doit rendre la justice, il entend d'abord la plainte. Avant d'examiner si elle est fondée, il exige qu'on apporte, dans le kraal des amendes, tous les bestiaux de l'accusé. Si la fortune du malheureux est importante, son cas est déjà jugé. Le chef mesure d'un coup d'œil la quantité de bêtes qu'il pourra prélever sur le troupeau amené dans l'enclos ; et, après un jugement pour la forme, il prononce l'amende, — dont il est toujours bénéficiaire, et souvent le seul.

Un noir avait une femme dont la conduite avait prêté plusieurs fois à scandale. Il avait, chaque fois, pardonné et remplumé la prodigue — qui revenait, d'ordinaire, dans un état plutôt misérable. Dès qu'elle se trouvait remise de ses privations, dodue à plaisir, elle reprenait le chemin de la ville ou, si l'on préfère, — quoique, dans ce cas, l'expression soit peu juste — la clé des champs.

Un beau jour, fatigué d'être sans cesse berné, le noir ferme sa porte à l'épouse volage et la laisse placidement gémir devant son enceinte. Mais toute la famille de la femme s'ameute, ban et arrière-ban compris, et va se plaindre au chef :

— « Nous avons donné une telle pour femme à ce vaurien, et, au lieu de la nourrir comme le ferait tout honnête mari, il la laisse pleurer et mourir de faim. »

— « Très bien », dit le chef, « nous allons juger le cas. Que, demain, cet homme soit ici, avec tous ses troupeaux. »

Le malheureux est averti officiellement.

— « Diable ! » se dit-il, en se grattant la tête, « que va-t-il advenir de mes pauvres bestiaux ? »

Un ami d'un village voisin va le tirer d'embarras. Il va conduire, la nuit, dans son enclos le quart de ses moutons : 25. De la sorte, si le chef lui en prend 50 des 75 qui seront présentés au kraal des amendes, il lui en restera toujours 50.

Ainsi fut fait.

Le lendemain, le chef vit avec une satisfaction évidente s'aligner dans le kraal les 75 moutons de l'accusé.

La sentence était claire d'avance : le mari, coupable d'avoir trop puni sa femme, dut laisser 50 moutons entre les mains du chef.

Mais, direz-vous, et la femme ? Son sort fut-il réglé, et comment ?

Naïfs Européens que vous êtes ! Vous vous figurez que cette question préoccupait le chef ? Allez-y voir !

Or, voilà qu'au moment où on allait se disperser, quelqu'un vint dire au chef que le condamné avait fait évacuer 25 moutons dans le village voisin.

Immédiatement, le chef fait rassembler tout son monde.

— « Nous avons jugé la cause de cette femme », dit-il, la voix courroucée. « Maintenant, nous allons juger la cause du chef. »

La tribu entend, sans sourciller, cette stupéfiante affirmation. S'attribuer 50 moutons d'un coup, cela s'appelle juger la cause d'une femme. Que va donc être le jugement de la cause du chef ?

— « Cet homme », reprend le petit potentat, « a manqué au respect qu'il nous doit. En cachant une partie de son troupeau, il a pensé et peut faire croire que le chef est un voleur et qu'on doit se garer de lui comme d'un voleur. Ceci mérite amende. Que vous en semble ? »

L'assemblée opine pour le chef, sans hésiter.

— « Eh bien ! je garde les 25 animaux qui sont ici. Cela lui apprendra que le chef de la tribu n'est pas un voleur. Allez, maintenant... »

Une autre fois, c'était un catholique, un peu irascible, qui avait maltraité sa femme et sa fille. Le beau-père vient se plaindre au missionnaire.

— « Père, mon gendre est une brute : ma fille est toute en sang, et ma petite-fille aussi. »

— « Combien de bêtes possède ton gendre ? » demande le Père.

— « Un bœuf seulement. »

— « C'est dommage ! Mais enfin, comme il faut qu'on rende à sa femme et à sa fille les habits que ce butor leur a déchirés, et comme il faut que leurs blessures soient soignées, on vendra ce bœuf, et on leur en distribuera le prix. »

Le vieux part mécontent.

— « Ce n'est pas un jugement, cela ! » grommelait-il.

Il va porter l'affaire devant le chef.

— « Qu'on amène ses troupeaux ! »

C'est toujours la première formalité de la procédure.

A l'apparition de l'unique bœuf, le chef fait la grimace. N'importe, il faut juger — et juger en règle.

Voici la sentence :

— « Tu paieras un bœuf au chef. Le voilà : je le prends. Tu travailleras tout le temps qu'il faut pour acheter un bœuf, afin d'indemniser ta femme et ta fille, et tu y ajouteras le travail qu'il faut pour acheter un troisième bœuf, afin de payer les soins que ton beau-père va donner aux deux victimes de tes mauvais traitements. Va. »

Le vieux grommelait encore davantage :

— « Le jugement du Père était meilleur que celui-là ! Que ne m'en suis-je tenu à cette première sentence ! »

De fait, les deux autres bœufs à payer par le travail du condamné formaient le dernier souci du malin chef — qui, l'amende perçue, ne se préoccupa jamais de faire exécuter le reste de la sentence...

Nous continuons notre promenade. Les huttes sont désertes. Pourtant, un groupe de femmes est en vue. De la voiture, le Père les interpelle, leur demande où est le chef, où sont les hommes, leur dit quelques plai-

santeries : elles rient volontiers. Quoique païennes ou protestantes, elles le connaissent et l'aiment : il les a presque toutes guéries par ses remèdes...

On se tromperait, en se figurant que ces pauvres noirs sont peu vêtus : tous ceux que nous avons vus, pendant ces quelques jours passés à Taungs, portent tous les habits des blancs. A ce moment où nous voyons les femmes chez elles, c'est la même réserve. Pas de décolletage, je vous assure ; pas de jupes courtes, non plus. Seuls, les bas et les chaussures font défaut : les hommes en portent pour aller au travail ou pour faire leurs courses, à cause des épines des chemins, mais les femmes et les enfants s'en passent. Eh bien, j'avoue que je n'ai jamais vu rien de plus modeste qu'une femme bechuana... Seuls, les petits enfants, dans les familles païennes, sont à peu près nus : ils portent un petit pagne, et, quand il fait froid, ils s'enveloppent comme ils peuvent dans une peau de mouton.

Tous ces indigènes ont l'air doux, un peu timides au premier abord. Le Père nous dit qu'ils sont, en effet, d'un caractère paisible, honnêtes et respectueux du bien d'autrui, que leurs mœurs sont beaucoup plus pures que celles de leurs congénères de l'est ou du nord, et que leur conversion serait encore assez facile, sans une détestable habitude qu'ils ont contractée — celle de considérer le mariage comme une institution sans stabilité.

Quand nous lisons, dans les récits des missionnaires ou des voyageurs, que les Cafres achètent leurs femmes, en fournissant un certain nombre de bœufs ou de moutons aux parents de la fiancée qu'ils ont choisie, nous sommes bien près de nous étonner de pareilles façons d'agir. Faire de sa future épouse l'objet d'une transaction de ce genre, nous paraît peu digne de la grande et belle chose qui s'appelle le mariage.

Cependant, tout n'est pas mauvais dans cette coutume.

Les Bechuanas des environs de Taungs l'ont abandonnée, sous l'influence des blancs. La conséquence, c'est qu'on abandonne sa femme pour un oui ou pour

un non. Et l'on en prend une autre, sans autre forme de procès. S'il fallait donner à nouveau quelques pièces de bétail, on y regarderait à deux fois, avant de se mettre en quête de nouveaux beaux-parents si dispendieux.

D'un autre côté, si une belle-mère trouve que son gendre n'est pas assez généreux à son endroit, s'il ne lui rapporte pas quelque souvenir ou quelques *shillings*, lorsqu'il revient des mines de Kimberley ou des fermes du Transvaal, elle reprend sa fille et la propose à un autre, sans se préoccuper de prendre garde à la solennité du premier mariage. Même si la jeune fille est catholique et si la cérémonie a été faite devant le prêtre, sa rancune ou son avidité prétend avoir tout à régler en cette affaire. C'est sa fille, et cela suffit. Si une sanction devait intervenir, — par exemple, celle d'avoir à restituer au premier gendre les vaches ou les moutons qu'il a dû donner lors de son mariage — elle y regarderait à deux fois, et le jeune ménage resterait stable.

Cette forme un peu grossière de dot est donc une garantie et peut devenir une sanction. C'est là son bon côté, et, jusqu'ici, il ne semble pas que sa suppression ait donné de bons résultats. En tout cas, elle aurait constitué plutôt un appoint à la conversion des Bechuanas, à condition d'être quelque peu réglementée et endiguée par l'autorité du prêtre, — pour en pallier les inconvénients et en réduire les abus, au moins dans la communauté chrétienne.

Il y a peu de polygames parmi les Bechuanas : ils sont trop pauvres...

Sur le sommet d'un monticule, nous apercevons une bâtisse en pierres, carrée, flanquée d'une aile : c'est le temple protestant de la *London Society*. Il y a un siècle que ces Messieurs sont installés à Taungs. S'ils ont un bon nombre d'adeptes, — et l'on sait que le seul fait d'avoir vendu une Bible et amené un noir au « service divin » suffit pour inscrire un néophyte — ils ne se sont pas donné la peine de développer leur mission. d'agrandir leur petit temple ni de rendre la résidence agréable à leurs successeurs.

Un protestant demandait un jour au Père comment il se faisait qu'en un quart de siècle, sans ressources officielles, il avait pu établir une pareille exploitation, — capable de faire vivre trois religieux, cinq religieuses et cinquante jeunes gens et jeunes filles — bâtir une église trois ou quatre fois plus vaste que le temple, etc., tandis que ces Messieurs se succédaient tous les six ou sept ans sans rien produire, malgré leurs énormes salaires :

— « C'est précisément », répondit le Père, « parce que le missionnaire catholique n'est pas payé, qu'il peut faire tant de choses ; tandis que les Révérends de là-haut ne songent qu'à leurs appointements et à leur retraite. »

Près de la rivière, une grande et belle tente : les Adventistes — autre secte protestante, nouvellement installée à Taungs — y possèdent un cinéma, où ils font des projections et donnent des conférences.

Le Père en rit. Tout cela constitue une confirmation de ce qu'il a toujours dit à ses catéchumènes : l'erreur se divise à l'infini ; — d'autres sectes viendront encore ; et ce sera toujours la même chose, la division de l'erreur... La confusion augmente et augmentera au camp hérétique ; et, pendant ce temps, la petite église de Taungs — symbole de la grande Église catholique, apostolique et romaine — défiera les vents et les assauts, immuable et sûre gardienne de la Vérité.

§ IX. — « **Diggings** » ... **et Adieux.**

Jeudi 27 avril. — Le Père nous fait conduire, en voiture légère, à 35 kilomètres d'ici, afin de nous montrer les *diggings* ou champs de diamants d'alluvions.

Les diamants s'exploitent dans les mines, comme à Kimberley et en quelques autres endroits, ou bien presque à fleur de terre, quand il y a probabilité qu'une rivière les a transportés sur ses rives, au milieu des roches et des terres d'alluvions. Ce sont ces terrains d'exploitation qu'on appelle des *diggings*, et les chercheurs de diamants se nomment des *diggers*.

En mars 1920, un individu prétendit avoir trouvé des diamants, tout près de Taungs, à Tlaping. C'est à 15 milles de Taungs, — pour ces pays-ci, 24 kilomètres, c'est une bagatelle. En un clin d'œil, une avalanche de *diggers* se précipita sur ce petit coin de terre. Au jour fixé, quand le fonctionnaire royal proclama les *diggings* ouverts, 8.000 hommes étaient là, avec des piquets, haletants et prêts à s'élancer. Un coup de revolver donna le signal du départ ; et tous ces hommes s'élancèrent comme des sauvages, tâchant d'arriver, chacun avant son voisin, à l'endroit jugé le plus propice, afin d'y planter ses piquets et de s'emparer ainsi d'un *claim* bien pourvu de diamants. Le *claim* a un peu moins d'un rae de surface : il est au premier occupant, le plus agile ou le plus fort, parce qu'il y a parfois des batailles. Des richards de Johannesburg avaient payé des coureurs pour s'emparer des *claims* réputés les plus rémunérateurs ; et il se fit que des bancals, obligés de se contenter de *claims* laissés dédaigneusement par tous les autres *diggers*, firent la meilleure récolte.

En 15 mois, les chercheurs de diamants firent une recette de 470.000 livres sterling, soit près de 12 millions de francs-or. Mais les champs furent vite épuisés, les *diggers* désappointés et les *diggings* abandonnés.

Aujourd'hui, il ne reste que des étendues immenses — qu'on dirait ravagées par des obus, comme nos champs de bataille. Pas un pouce de terrain qui ne soit fouillé, retourné, bouleversé. Cela laisse une impression d'une tristesse et d'un écœurement insurmontables.

Quelques *diggings*, un peu plus loin, sont encore en exploitation. Nous avons vu travailler quelques ouvriers.

On creuse au pic un sol qui renferme surtout de grosses pierres. Il faut, péniblement, lentement, extraire ces pierres, les rejeter plus loin, et ramasser précieusement la terre et le gravier, dont on fait des tas. On jette ensuite, pelletée par pelletée, cette terre dans un conduit en bois, de 50 centimètres de large, et l'on y joint continuellement de l'eau. Le tout dévale dans un récipient circulaire, où deux noirs actionnent, par

le moyen de manivelles, des morceaux de fer qui divisent et trient la terre, en séparant le gravier. La boue s'échappe et se perd : le gravier est religieusement conservé et emporté dans de petites corbeilles-tamis. Il subit un dernier lavage ; et, lorsque le noir le juge bien propre, il s'approche d'une petite table, où l'attend le *digger* blanc et, d'un mouvement sûr, renverse le tamis avec son contenu. C'est le moment solennel : les diamants, s'il y en a, sont là, au milieu, avec ces pierres noires. Il y a d'autres pierres — des rubis, par exemple — que les profanes considéreraient comme précieuses : le *digger* ne s'en occupe même pas. Fiévreusement, avidement, il cherche... Nous avons vu répéter, trois fois, cette opération. Trois fois, les recherches furent infructueuses.

Mais cela ne donne pas une idée de ce qu'était cette plaine, lorsque l'exploitation des *diggings* battait son plein. Le sol était couvert d'hommes agités, l'air rempli de poussière rouge et retentissant de cris continuels — un pandémonium immense, donnant une impression d'enfer... L'eau, étant un facteur important de ce travail, coûtait extrêmement cher : un moment donné, un *digger* dut payer jusqu'à 15 livres par jour, soit 375 francs-or, pour le transport de l'eau nécessaire à son *claim*.

Le soir, tout s'arrêtait. On se rapprochait des boutiques : des juifs dressaient des tables de jeu, les bars s'ouvraient au large, les *diggers* jouaient, buvaient, se battaient, et les noirs, de leur côté, buvaient, chantaient, dansaient. Tous les vices se donnaient rendez-vous dans ce lieu infernal : après la soif de la richesse, la soif du plaisir animait diaboliquement cette foule frénétique, et Satan devait ricaner, en tenant les ficelles de toute cette organisation de fureur et d'orgie.

Nous nous détachons, sans peine, de ce spectacle pénible et de tous les tableaux qu'il évoque encore ; et nous revenons vers la ferme *Home Rule*, habitée par une famille catholique — celle de Mrs. Daly.

Nous autres Européens, quand nous entendons parler de ferme, nous pensons aussitôt à une étendue plus ou

moins vaste de terrain cultivé — prairies, champs et bois. La ferme africaine, du moins dans cette partie de l'Afrique, ne répond pas à cette conception.

Celle-ci touche au Transvaal, sur une étendue de 11 milles, c'est-à-dire de près de 18 kilomètres. Sa largeur varie de 6 à 8 kilomètres. Elle a donc une surface d'environ 13.000 hectares.

Mais cette superficie ne présente absolument rien de ce qui fait nos fermes européennes. Non seulement les collines, mais les vallées et les plateaux sont tellement pierreux que l'on ne peut cultiver régulièrement le sol, — sauf deux ou trois champs, vers le sud, qui rapportent, dans les bonnes années.

La richesse de ces fermes, c'est le pâturage. Dans ces milliers d'hectares, il y a, de-ci de-là, des touffes d'herbes pour les vaches et les bœufs, des buissons pour les chèvres, de temps en temps du gazon (peut-être un mètre carré par hectare), et l'on peut y laisser errer les troupeaux, tout le jour.

Celle-ci peut compter 500 têtes de gros bétail. Elle a, au surplus, la chance (ou la malchance) de renfermer, vers le nord, des terrains diamantifères. Quelques *diggings* ont déjà été proclamés et exploités. Cela ne peut qu'attirer des étrangers sur la ferme, et pas des meilleurs. Mais le propriétaire ayant droit à 24 *claims* pour sa part, il peut en retirer quelque bénéfice.

Nous rentrons, au coucher du soleil, avec nos 70 kilomètres en voiture et un aperçu fort curieux sur un aspect de la vie sud-africaine...

Sur la route, très près d'un village bechuana, une automobile obstrue le chemin. Elle a un essieu cassé. Depuis lundi elle est là. Les bidons d'essence sont encore sur le côté de l'auto ; on n'a rien enlevé de l'intérieur, semble-t-il. Le propriétaire l'a laissée telle quelle, attendant les pièces de rechange, comme s'il était tout auprès, dans un café, capable de la surveiller. Or, il habite à 20 kilomètres. Les noirs le savent, et pas un ne touchera une seule pièce de cette voiture. Des étrangers ont passé à côté, — nous avons vu deux attelages de 18 ânes

chacun, venant de fort loin et allant au Transvaal. Rien ne manque, et le propriétaire trouvera sa voiture intacte.

Vous demandez : quelle impression produisent sur les noirs les inventions des blancs ?

Elles ne les émeuvent pas.

— Les blancs savent tout faire, disent-ils. Ils ont des ânes, des bœufs et des chevaux en grande quantité, et il leur faut encore des voitures qui marchent toutes seules : il leur suffit de toucher un morceau de fer. Ils font de la lumière sans allumettes, rien qu'en touchant un bouton. Ils ont amené dans nos pays la vache de la reine (la locomotive) — qui traîne des wagons, à n'en plus finir, sur deux fils de fer. Ils font des hommes en pierre, qui sont beaux et bien faits ; on dit même qu'ils volent dans l'air comme les oiseaux. Mais il y a deux choses que les blancs ne savent pas faire : arrêter la mort, et souffler sur leurs hommes de pierre pour les faire parler et marcher. Il n'y que Molimo qui puisse faire cela. Les blancs sont forts, mais ils ne sont que les enfants de Dieu.

Et ils continuent à fumer leur pipe, sans envier aucune des inventions des blancs, car ils savent se passer de ce qu'ils n'ont pas.

Samedi 29. — Ce matin, Bénédiction du Très Saint Sacrement, avant le départ de Monseigneur. Nous entendons, comme les autres jours, les jolis cantiques de nos Missions populaires de France, chantés en sechuana par nos noirs. Ce sont bien les mêmes airs : l'*Ave Maria* de Lourdes, les beaux chants au Saint Sacrement, que connaissent nos paroisses de France, les airs du P. Nicolas, le cantique de Lumières (le R. P. Porte est un enfant de Lumières), — le tout, avec des paroles sechuanas, rythmé suivant le génie de la langue. Et, comme les jeunesses de l'école forment la plus grande partie de l'assistance quotidienne, les chants sont bien exécutés et offrent moins le caractère de cohue. Parfois, quelques-uns chantent en parties et, il faut le dire, d'une manière très heureuse.

Nous partons après le dîner. Le Père nous accompagne

jusqu'à la gare, ainsi qu'un Frère. Les Sœurs et les enfants nous font leurs adieux, car Monseigneur ne reviendra plus à Taungs. Quelques fidèles sont venus aussi se joindre à la manifestation. A la gare et sur la route, plusieurs blancs saluent Monseigneur.

Le train démarre, en route pour Kimberley — où nous allons passer quelques jours...

§ X. — « **Messis quidem multa...** »

Nous recueillons nos souvenirs et nos impressions sur Taungs et l'apostolat du R. P. Porte. Que de choses nous avons vues et apprises, en ces quelques jours !

Ainsi donc, voilà une chrétienté d'un millier de noirs, dont quelques centaines auprès de l'église, tandis que les autres sont dispersés, çà et là, dans une immense région — où pas une chapelle ne s'élève, pour leur rappeler leurs devoirs religieux et le but de leur vie.

Et, pourtant, ils sont fervents ! Lors de la grande fête, dimanche, il y en avait qui n'avaient pas reculé devant 32 kilomètres, pour prendre leur part des joies de la Mission et profiter de la circonstance afin de faire leurs Pâques. Chaque premier Vendredi, plusieurs font 16, 25 et 30 kilomètres, pour venir communier. Le dimanche, beaucoup n'hésitent pas à s'imposer une de ces longues marches, pour assister à la sainte Messe.

Le jour de notre départ, le Père nous lisait une lettre d'un Bechuana un peu instruit, qui lui annonçait sa visite, plusieurs fois retardée, pour cause de maladies de membres de sa famille, et enfin fixée à une date prochaine : or, ce chrétien habite à 240 kilomètres de la Mission ! Au jour dit, il se mettra en marche, avec sa femme et ses enfants, et commencera son voyage annuel — le voyage des Pâques. Lentement, patiemment, il alignera les milles de sa route interminable, soutenu par la pensée de son cher devoir et des joies surnaturelles qui l'attendent à Taungs. Et il y en a des centaines comme celui-là !

Mon Dieu, que c'est beau ! Mais, en même temps, que c'est triste !

Ils sont beaux, ces noirs, dans leur générosité simple et calme qui s'ignore, alors qu'elle nous émeut le plus ! Et qu'il est navrant de penser qu'ils seraient des milliers, si les apôtres étaient plus nombreux !

Pendant que le train passe au milieu de ces plateaux à perte de vue, le cœur vous saigne, pendant que vous contemplez les huttes éparses. Là-bas, c'est encore Taungs, que nous venons de quitter. Derrière Taungs, il y a Manti, avec un groupe de catholiques, malheureusement décimé, l'an dernier, par le typhus — enfant de la famine et de la misère. Là, en avant, plus loin que cette colline, se trouve un noyau plus important encore ; tout autour, plusieurs familles, converties depuis plusieurs années. Voici Magogong, où le Père enverra, l'an prochain, le catéchiste qu'il forme et qui aura ses diplômes d'instituteur. Voici Pokwani, qui compte quelques fidèles. Là-bas, au loin, c'est la direction de Kuruman, contrée fertile et assez peuplée, où les protestants découragés céderaient vite la place au missionnaire ; par là, à 240 kilomètres de Taungs, vivent 32 catholiques, serrés les uns contre les autres et soutenus par la foi vaillante du chrétien dont nous parlions tout à l'heure.

Il nous semble les entendre, ces pauvres enfants du désert, appeler au secours, de toute la force de leur foi, menacée par l'isolement où les laisse la pénurie de missionnaires ; il nous semble les voir tendre leurs mains suppliantes vers celui qui passe, le Chef de cette Famille d'apôtres qui les a déjà ravis à l'horreur du paganisme ; il nous semble qu'ils implorent avec les accents du désespoir : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis*... Ce sont bien les petits de ce monde, ces noirs, fils de Cham et serviteurs ou parias des enfants de Sem et de Japhet : ils demandent au moins le pain dont leurs âmes ont si faim, depuis qu'elles en connaissent la saveur infinie et le pouvoir merveilleux...

Et à leur voix déchirante s'unit — plus confuse, plus lointaine, mais pourtant distincte encore — la voix des

milliers et peut-être du million de Bechuanas répandus dans cette contrée, — errants, les années de famine, en quête d'un creux plus frais, où leurs troupeaux pourront brouter, où leur vie à eux pourra se prolonger un peu... Voix profonde, voix de tout un peuple qui ne sent encore que la faim de ses entrailles torturées, mais qui éprouverait bien vite la faim et la soif de la Vérité et de la vraie Vie, si des apôtres de Jésus passaient dans ses rangs...

N'est-ce pas navrant de voir tant de besoins et de n'avoir pas le moyen d'y pourvoir efficacement ? N'est-ce pas navrant de constater que tant d'âmes échappent au Christ, et de rester dans l'impuissance devant cet irrémédiable malheur ? N'est-ce pas navrant de se rappeler que tant d'existences sont inutiles dans notre Europe qui s'amuse, alors qu'une fécondité suprême les attend ici ?

Oh ! pourquoi donc nos fidèles d'Europe n'écoutent pas davantage la voix du Souverain Pontife, lorsqu'il se fait l'écho de l'angoisse des nations déshéritées ? Le Chef de l'Église sait combien d'âmes seraient sauvées si le monde catholique se soulevait, enfin, dans un bel élan d'amour fraternel : il le sait, il le dit, il le crie, — et les pauvres noirs attendent toujours leurs sauveurs !...

Il en est, peut-être, qui craignent le climat. Or, je ne crains pas d'affirmer que nul climat n'est plus sain que ces plateaux secs, nulle température plus apaisante que celle du Bechuanaland. Nous fêtons ces jours-ci le 87e anniversaire de l'un de nos vétérans du Sud-Afrique, le R. P. Hilaire Lenoir : il est asthmatique, depuis sa jeunesse, et il fait encore du ministère, — il y a quelques mois, il était encore seul en charge d'une mission. Il a passé la plus grande partie de sa vie à Kimberley...

Eh quoi ! voici un pays où se sont précipités des milliers de blancs. Ils étaient un peu plus d'un million, en 1904, — le cinquième de la population totale — et, aujourd'hui, ils sont plus d'un million et demi sur 6 mil-

lions. A chaque paquebot se déverse sur le Sud africain un bon nombre d'ouvriers, de financiers, de marchands, de fermiers, de pasteurs même : et l'on admettrait que les apôtres du Dieu vivant n'aient pas le courage de faire pour la gloire de leur Maître ce que tant d'autres osent tenter pour un peu d'argent ?

On vient de lire le mot *pasteurs*. En effet, arrivés en 1737 dans la Colonie, les protestants n'ont cessé d'y envoyer des hommes et de l'argent. La secte des Moraviens fut la première ; elle fut suivie par la *London Society* en 1799, par les Wesleyens en 1816, par la *Rhenish Mission* en 1828, par la Société évangélique de Paris en 1829, par la Mission de Berlin en 1834. L'Église anglicane survint peu après, une des dernières ; mais, grâce à un appoint financier plus régulier et plus abondant, grâce aussi à l'appui des autorités dans les contrées anglaises, elle obtint rapidement un développement prépondérant.

Les protestants sont, partout, avant nous. Il est évident qu'ils ne surpassent, ni en zèle ni en succès profond, les missionnaires catholiques ; ils ressemblent trop aux voyageurs de commerce, dont l'idéal est de retrouver bien vite une existence plus confortable ; ils se contentent trop de conversions qui ne transforment guère le converti. Mais ne nous serait-il pas possible de prendre acte de cet envahissement continu de l'hérésie pour dire à nos populations chrétiennes d'Europe :

— « Quels motifs pourriez-vous avoir, vous, enfants « du Christ qui a donné son sang et sa vie pour vous. « quelles raisons pourriez-vous mettre en avant, pour « vous désintéresser du sort de ces millions de frères « malheureux, alors que les protestants font tant de sacri- « fices pour les égarer ? Que pouvez-vous dire, parents « catholiques, lorsque Dieu vous demande votre fils « pour une si belle œuvre de salut et de rédemption, « pour refuser à ce noble travail l'appoint d'une vie « humaine qui vous est chère et qui deviendra si belle, « si haute là-bas ? A cette entreprise, ils ne refusent « rien, — eux, les fils de Luther, de Calvin, d'Henri VIII —

« ni leur or, ni leurs enfants : c'est une affaire, et ils
« savent qu'elle ne peut aboutir sans sacrifices. Et ils
« donnent, ils donnent encore, ils donnent avec fièvre,
« avec fureur, — contents de dresser partout l'hérésie
« en face de l'Église de Jésus-Christ !...

« Vous dire de les imiter serait vous faire une injure
« mortelle : mais cet entrain qu'ils témoignent pour l'er-
« reur, comment se fait-il que l'on ne parvienne pas à l'é-
« galer, quand il s'agit de la Vérité ? Est-il possible que
« ceux qui sont les privilégiés de Notre-Seigneur, ceux
« qui aspirent à être placés à sa droite, parmi les brebis,
« au dernier jour, oublient l'ordre du Maître, rappelé
« naguère par S. S. Benoît XV : Dieu a chargé chacun
« de nous du salut de ses frères ? Est-il croyable que
« des âmes, nourries de l'Eucharistie, étouffent cet ensei-
« gnement et empêchent de jeunes enthousiasmes de s'é-
« panouir en généreux dévouements ?

« Responsabilités effrayantes, qu'on ne craint pas
« d'assumer en s'insurgeant ainsi contre la Vie !

« Que direz-vous, chrétiens, quand vous entendrez
« les gémissements des millions d'âmes qui n'ont jamais
« pu connaître le Désiré des nations ? Et quand ces
« gémissements se tourneront en reproches contre vous,
« en accusations peut-être ? Et quand Celui qui viendra
« juger les vivants et les morts précisera, en disant de
« sa voix divine, profonde comme l'éternité :

— « J'étais dans les ténèbres, et vous ne m'avez pas
« éclairé ! J'étais dans l'affliction, et vous ne m'avez pas
« consolé ! J'étais dans la misère, et vous ne m'avez pas
« secouru !

— « Quand donc, Seigneur, étiez-vous dans les ténè-
« nèbres, l'affliction et la misère ?

— « En vérité, je vous le dis, tout ce que vous avez
« refusé au dernier de ces petits, alors que vous pouviez
« le donner, le superflu de votre vie, un peu de votre
« or, vos prières, vos enfants, — c'est à moi-même que
« vous l'avez refusé !

« Quelle suprême joie inondera le cœurs de ces chré-
« tiens sans calcul ni petitesse, qui auront compris sur

« terre ce grand devoir, lorsque le Maître et le Souverain « Juge leur dira, au contraire :

— « Vous m'avez apporté la petite lumière, qui a « guidé les pas de ces pauvres enfants du désert ; vous « avez contribué pour votre part à mettre un baume « sur leurs blessures ; vous avez donné de l'or, qui s'est « changé en eau baptismale, en science de la vie chré- « tienne, en églises, en tables de communion ; vous « avez accepté d'envoyer vos fils, vos filles, et, pour « vous, à votre place, ils se sont penchés sur ces immenses « misères et les ont soulagées... Venez, les bénis de « mon Père : après avoir peuplé mon ciel de joie, vous « méritez d'y être plongés à votre tour... »

§ XI. — Visite à Kimberley.

Dimanche 30 *avril, à* 11 *heures.* — Devant la maison épiscopale de Kimberley, les fidèles se pressent, recueillis, émus. La porte s'ouvre, et les enfants de chœur, habillés comme aux plus beaux jours, en soutanelles bleues et cottas élégantes, apparaissent, précédant les RR. PP. Morin et Perbal — et Mgr l'Archevêque de Ptolémaïs, mitre en tête et crosse en main. La procession se dirige vers la cathédrale, suivie de l'escorte des paroissiens de Sainte-Marie.

L'entrée est vraiment triomphale : à l'orgue, retentissent les Trompettes d'argent, de F. Viviani, morceau exécuté d'une façon magistrale. Monseigneur prend place au trône ; et le R. P. Patrice O'Reilly commence la Messe, pendant qu'à la tribune un chœur de tout premier ordre chante la *Messe* de Farmer. Nous avons admiré particulièrement, outre le chant de cette chorale, un *Largo* de Hændel, exécuté par l'orgue et un violoncelle avec une piété vraiment prenante.

A l'évangile, Monseigneur monte en chaire et tient l'auditoire attentif, durant une demi-heure, sous le charme de son intéressante parole : il avait choisi, comme sujet de cet entretien, le Pape — Sa Sainteté Pie XI. Nous

sommes certains que sa parole a augmenté, parmi ce peuple déjà si catholique, l'amour du Pape et l'esprit d'obéissance et de dévouement à l'Église romaine. Il a ainsi donné lui-même l'exemple de la pratique de ce grand devoir — recommandé par lui dans sa toute dernière circulaire, à propos de l'élection du nouveau Pontife.

Après la Sainte Messe, Monseigneur se fit présenter les membres de la Société de Saint-Vincent de Paul, qui allaient tenir leur réunion hebdomadaire, et les félicita de leur bon esprit et des résultats de leur œuvre à Kimberley.

Le soir, grand Salut solennel. Le R. P. Morin parla d'une manière tout à fait pratique sur le Bon Pasteur, nous donnant par le fait une preuve que les Oblats du monde entier apprécient et appliquent les conseils et instructions de leur vénéré Fondateur sur la manière de prêcher aux fidèles.

La chorale exécuta ensuite un magnifique *Regina cœli* de Webb, un doux *O salutaris* de Battersby et un *Tantum ergo* de Murphy fort impressionnant. Comme le matin, elle justifia, de même que les instrumentistes et l'organiste, l'éloge de Monseigneur et les flatteuses appréciations de tous les connaisseurs présents.

Il est une note que nous nous reprocherions de passer sous silence, — bien qu'elle n'appartienne pas à ce concert musical si réussi, elle n'en est pas moins harmonieuse devant le Ciel — nous voulons dire la piété eucharistique de cette paroisse. Bien que le 30 avril fût le dernier dimanche du mois, les Communions furent très nombreuses aux Messes du matin. Il est à remarquer, tout spécialement, que l'élément masculin prédominait. Monseigneur ne s'en déclara pas étonné : il avait l'expérience qu'en dehors d'Europe les hommes communient plus volontiers que les femmes. Que de fois nos missionnaires de France n'ont-ils pas dit à leurs auditoires d'hommes que cette façon de renverser les proportions serait bien plus logique !

En tout cas, il resterait vrai que le respect humain

est un produit exclusivement européen, puisqu'il ne semble pas sévir en Afrique du Sud.

La paroisse de Sainte-Marie compte aujourd'hui environ 1.500 âmes : or, il a y plus de 45.000 communions dans l'année. Calculez : vous obtenez une moyenne de 30 par personne et par an. Ce serait à citer au prochain Congrès eucharistique ; et cette paroisse pourrait soutenir la comparaison avec les plus avancées au point de vue eucharistique. On a dit, en effet, qu'elle était, de toute l'Afrique du Sud, la plus fervente et la plus pratiquante.

Depuis sa fondation, il y a plus de cinquante ans, elle est sous la direction des Oblats de Marie Immaculée, et son curé actuel, le R. P. Morin, s'y dévoue depuis 1891.

La dépression économique, qui arrête à Kimberley un bon nombre d'affaires, et la fermeture des mines de diamants ont porté à la paroisse un coup assez dur. Elle a perdu une certaine quantité de ses meilleurs paroissiens et presque tous les noirs, qu'attiraient dans la grande ville les exploitations minières. Il ne reste, aujourd'hui, que quelques indigènes, établis à leur compte, des Indiens et des gens de couleur et, surtout et en grande majorité, les fidèles de langue anglaise.

Sainte-Marie possède des écoles paroissiales, tenues par les Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux — qui se dévouent, là comme partout, sans compter. Elles ont aussi un pensionnat et un externat, formant une *High School* très florissante.

Les *Christian Brothers*, si connus en Irlande, ont élevé, depuis leur arrivée ici (1897), un magnifique collège — réputé la première institution de ce genre, pour les garçons, dans tout le Sud-Afrique.

Il y a aussi à Kimberley le *Nazareth House*, sorte d'orphelinat et en même temps de maison de retraite pour les vieillards...

Quand les mines étaient en activité, un grand nombre d'indigènes affluaient dans la ville, pour s'y employer. Les exploitations comportent, en effet, une somme de travail manuel que des machines ne pourront jamais remplacer. Mais le genre de besogne que les noirs ont

à fournir, pour extraire le diamant, est excessivement dangereux pour le succès même de l'entreprise. Comme c'est le terrassier ou le mineur qui, en somme, trouve les pierres précieuses, il peut être tenté, et il l'est, de les subtiliser, au moins en partie. On a tout essayé pour le protéger contre cette tentation.

En fin de compte, voici ce qu'on a trouvé. Tout ouvrier, engagé par les Compagnies minières, se voit séquestré du monde extérieur, comme un moine cloîtré. Pendant une période d'au moins quatre mois, il donne le pouvoir à ses patrons de l'enfermer dans des sortes de camps, appelés *compounds*, entourés d'une haute muraille de fils de fer barbelés. Toute sa vie se passera là ; il n'y manquera de rien de ce qui est nécessaire à sa vie, mais il ne pourra recevoir de l'extérieur ni visite ni paquet de quelque nature que ce soit.

Dans les débuts, beaucoup de diamants avaient disparu, faute de précautions ; les indigènes avaient recours à mille industries, qui déjouaient la surveillance la plus minutieuse. Même après l'organisation des *compounds*, les policiers apprenaient que les femmes des noirs vendaient force diamants. Elles venaient voir leurs maris avec des paniers d'oranges que les agents apportaient aux mineurs, les femmes restant à une distance respectable de la grille, suivant les règlements élaborés par la prudence. Les noirs recevaient le panier, puis — afin, disaient-ils, de montrer leur affection et leur reconnaissance — ils renvoyaient une ou deux oranges : les fruits n'étaient que d'ingénieux réceptacles, où une dextérité bien des fois exercée avait eu le temps, en un clin d'œil, d'insérer plusieurs pierres... C'est pourquoi tous ces manèges furent supprimés.

Mais, dira-t-on, il restait un moyen de subtiliser les précieuses trouvailles. On y a paré. Vers le moment où l'engagement du mineur prend fin, on le soumet pendant trois jours à de formidables purgations, auxquelles rien ne peut résister. Le pauvre noir sort alors du *compound*, la bourse garnie de plusieurs livres sterling, mais l'estomac débarrassé de tous les diamants qu'il aurait voulu

soustraire à l'examen des policiers de la Compagnie minière. Ces purges monumentales coûtent bien quelques écus, mais elles rapportent plusieurs millions de francs.

L'Union sud-africaine a exporté, en 1910, 1.117 kilogrammes de diamants, — ce qui valait, alors, 215 millions de francs. En 1920, elle n'a produit que 465 kilogrammes, pour le joli prix de plus de 320 millions. Depuis avril 1921, tout est arrêté à Kimberley, qui avait produit en 1920 273 kilogrammes, c'est-à-dire plus de la moitié de toute l'Union.

Il y avait à Kimberley cinq *compounds*, correspondant aux mines dites de Kimberley, de Wesselton, de De Beers, de Bultfontein et de Du Toit's Pan. Ces *compounds* contenaient chacun une centaine de noirs catholiques, parfois davantage. Le ministère était assuré par un de nos Pères qui, d'ailleurs, comprend très bien le sesutu et confesse régulièrement, en cette langue, les indigènes demeurés dans la ville.

Nos missionnaires ne voyaient pas d'un mauvais œil leurs hommes travailler dans ces mines. A l'entrée et à la sortie de leurs engagements de quatre mois, il leur était facile de voir le prêtre. Parmi eux se trouvaient des compagnons zélés, dont la piété soutenait leur persévérance et entretenait leur foi. Cette réclusion prolongée les mettait à l'abri des tentations ordinaires des grandes villes. L'argent qu'ils gagnaient ne pouvait être dépensé, faute d'occasions, et ils le rapportaient dans leur hutte, amenant ainsi avec eux l'aisance au logis.

Les missionnaires, à l'encontre de ce qu'ils faisaient pour les femmes et les jeunes filles, ne dissuadaient jamais leurs hommes d'aller à Kimberley — dont l'activité devenait ainsi une source de richesse pour tout le pays. C'est en partie ce qui a fait appeler cette ville la « vache laitière » du Sud Africain (1).

Hélas ! tout cela est bien changé. La prospérité de

(1) Voir *Petites Annales*, avril 1922, page 125 : *La Famine au Pays des Diamants*.

Kimberley est tombée, et tout s'en ressent, en ville et même chez les noirs. Ajoutez à cela l'horrible sécheresse de ces deux dernières années, et vous comprendrez pourquoi la famine et les épidémies sévissent dans presque tous les villages du Bechuanaland...

Outre les noirs et les Indiens, les Pères de Kimberley ont encore la charge de 25 postes catholiques des environs, quelques-uns fort loin de la cité diamantaire. Autrefois, ils étaient quatre, et les œuvres étaient moins nombreuses, les institutions moins florissantes, donnant par conséquent moins de travail, et la paroisse n'avait pas atteint ce degré de ferveur que l'on admire aujourd'hui ; et, cependant, ils sont obligés, à deux, de fournir tout ce travail et de maintenir tout le bien assuré par leur zèle...

Notons, pendant le séjour de Monseigneur à Kimberley, la visite du Collège des *Christian Brothers*, qui compte 500 élèves. Cet établissement est vraiment *up to date* : trois immenses jeux de *foot-ball*, autant de tennis, une magnifique salle de gymnastique, dotée de tous les agrès modernes, un champ de tir aménagé comme ceux de l'armée, un cabinet de physique, une salle de chimie, etc... Il y a, parmi les élèves, environ 150 catholiques. Les protestants ne dédaignent pas d'apporter des bouquets de fleurs à la Madone, qui préside dans chaque salle de classe, et se font un devoir de rappeler à leurs condisciples catholiques le moment de l'*Ave Maria*.

En face du Collège, *Nazareth House*. Environ 115 orphelins des deux sexes attendaient impatiemment la visite de Monseigneur. Une petite séance avait été préparée : les jolies danses irlandaises, si modestes et si gracieuses à la fois, y paraissaient souvent ; les sports, *club swinging* et *baton drill*, y avaient aussi leur place ; et, pour finir, la fanfare des garçons salua *His Grace* du plus beau et plus sonore *greeting* vespéral que nous eussions pu rêver.

Le 3 mai, dans le *Town Hall*, distribution des prix aux élèves des Sœurs de la Sainte-Famille. Séance splen-

dide, et qui fournit la démonstration de l'activité et de l'habileté de nos Sœurs. Éducatrices de premier ordre, elles sont encore, en effet, le zèle incarné. Elles ne ménagent ni leur temps ni leurs forces. Ah ! que ne sont-elles, elles aussi, plus nombreuses et plus répandues ! La persécution a éclairci leurs rangs, et de vénérables anciennes, qui auraient depuis longtemps, dans l'enseignement officiel, acquis leur droit à la retraite, continuent à se dévouer — à la fois par nécessité et par goût. 72 et 79 ans, sont-ce des âges, je vous le demande, pour faire la classe ? Mais elles la font si bien ! Et puis, dirait-on qu'elles ont cet âge, quand on les voit se dépenser de la sorte ?...

Mais revenons à notre séance.

« Son Honneur » le *Mayor* de Kimberley, ayant à ses côtés la *Mayoress*, présidait. Dès l'arrivée de Monseigneur, il lui fit gracieusement les honneurs de l'hôtel de ville. Notons, en passant, cette largeur de vues et cette sympathie des pouvoirs publics pour toute initiative privée digne d'intérêt : la commune de Kimberley a ses écoles publiques, ce qui n'empêche pas le premier magistrat de la ville d'encourager les établissements libres, de leur prêter gratuitement les locaux communaux et de témoigner une vive reconnaissance pour le bien opéré par ces œuvres catholiques. Le fait est d'autant plus digne de remarque qu'il s'agit de protestants.

Dans l'attitude du Maire, il y a plus, cette fois, que l'intérêt habituel, accordé par les hommes publics sud-africains à toute entreprise qui travaille et fait le bien : Mr. Lawrence saupoudre toutes ses démarches et ses paroles d'une particulière affection, quand il s'agit du *High Convent School* des Sœurs de la Sainte-Famille ; c'est que Mme la Mairesse est une ancienne élève des Sœurs, et elle leur a voué une amitié reconnaissante — qu'elle traduit, en toute circonstance, par des actes éloquents.

L'École conventuelle le mérite vraiment.

Admirez cet orchestre, composé uniquement de jeunes filles de l'école et dirigé par le professeur de l'établisse-

ment, Mr. Rybnikar. Quelle maîtrise et quelle perfection ! Cet *Ave Maria* de Gounod, joué en solo de violon par une lauréate de la plus haute distinction musicale du Sud-Afrique, — et repris par 15 violons, 2 violes, un violoncelle, une contrebasse et un piano, — on le redemande deux fois et, deux fois, le jeu précis et doux de nos artistes nous émeut jusqu'au fond de l'âme. Les autres morceaux sont dignes de celui-là et les danses irlandaises admirablement exécutées.

Les petites et les petits nous donnent une ravissante opérette, « *Bo-Peep's Picnic* », où se déploient une grâce enfantine inimitable et un aplomb que rien ne trouble. Certains passages provoquent le rire jusqu'aux larmes. Un dialogue, du plus heureux effet, met aux prises le talent de deux grandes jeunes filles — qui se révèlent très bonnes actrices de salon.

Après le rapport, lu par le R. P. O' Reilly, sur les progrès de l'école durant l'année, Monsieur le Maire se lève et souhaite la bienvenue à Mgr Dontenwill, le premier Archevêque qui fasse au Sud-Afrique l'honneur d'une visite. Il salue le Couvent des Sœurs, qui a fait déjà tant de bien à Kimberley et dont le développement s'affirme, en ce moment, par des succès bien encourageants et par la construction d'un nouveau bâtiment, destiné à permettre à l'école de faire du bien sur une plus large échelle. Il félicite les jeunes filles, qui ont emporté 102 certificats, une médaille d'or, quatre médailles d'argent et deux autres médailles, — sans compter les deux lauréates musicales, qui sont allées aussi haut qu'on peut aller, en Afrique, dans la voie des distinctions.

Monseigneur répond, en soulignant le plaisir qu'il éprouve à se trouver à Kimberley, en cette circonstance, remercie Monsieur le Maire de ses gracieuses paroles et fait ressortir le grand bienfait de l'éducation donnée au Convent High School. Le plus important, en effet, dans l'éducation, dit-il, ce n'est pas de donner aux enfants des notions sur toutes les branches de la connaissance humaine : c'est de les outiller pour la vie, de leur donner la science du gouvernement de soi-même, en un

mot de leur former la volonté. Ce que le monde estime par-dessus tout, chez une jeune fille, ce sont les dons du cœur et du caractère, c'est la pureté, l'honnêteté, la force, la vertu. Voilà précisément le programme des Sœurs de la Sainte-Famille : le Couvent de Kimberley mérite toutes nos félicitations pour l'œuvre splendide accomplie pendant cette année et depuis sa fondation.

Les prix furent distribués par Mme la Mayoress, en présence de Monseigneur et de Mr. Lawrence ; puis le R. P. O'Reilly exprima la gratitude de tous envers les augustes personnes qui avaient bien voulu honorer cette distribution de leur présence.

L'établissement compte environ 300 élèves, dont à peine une centaine de catholiques.

Le lendemain matin, Monseigneur alla voir l'école indienne de Kimberley, dirigée aussi par les Sœurs de la Saint-Famille : 126 enfants, dont 45 catholiques, y reçoivent l'éducation. Il s'y trouve, en majorité, de petits Hindous des deux sexes, des enfants de couleur, des Chinois, quelques nègres, — tous bien stylés, je vous assure. En une heure, ils nous servent une séance des plus réussies, réunissant, en leurs petites personnes bariolées, l'art et l'agilité des Européennes les plus alertes et les mieux formées.

L'après-midi, visite à nos Sœurs de Beaconsfield, seconde paroisse de Kimberley. Plus de 100 enfants, blancs, nous y attendent : encore une séance, toute musicale celle-ci. Que d'harmonie au Sud-Africain ! Et dire qu'en Europe, on se le figure comme un pays de sauvages ! Près de la moitié des enfants sont catholiques, dans cette école, — elle aussi en voie de progrès, puisqu'on vient de bâtir un nouvel édifice, destiné à remplacer trois tronçons d'école, abrités en grande partie sous des toits de zinc.

La paroisse de Beaconsfield a été fondée et longtemps desservie par des Oblats ; aujourd'hui, elle est sous la direction d'un prêtre séculier, ancien élève de Saint-Sulpice, à Paris.

Un brave catholique, père d'un de nos excellents

confrères de Johannesburg, désolé que Monseigneur n'ait encore pu voir les beautés de sa chère ville de Kimberley, lui offre son automobile pour visiter la Cité des Diamants. Un ancien converti du R. P. Anatole Hidien, ami des PP. Marcel Deltour et François LeBihan, lui aussi fervent admirateur de sa ville de Kimberley, accompagne Monseigneur et lui sert de *cicerone*.

D'abord, les diamants : à tout seigneur, tout honneur. La Compagnie De Beers nous ouvre ses bureaux et nous fait contempler, sur de simples tables couvertes d'une toile cirée, des trésors évalués à des millions. Certains de ces diamants ont été trouvés sous la forme de polyèdres d'une régularité parfaite, On nous en fait palper qui valent jusqu'à 200.000 francs pièce. On nous en montre qui brillent de diverses couleurs, — ce qui les rend parfois plus précieux, — d'autres qui ont été trouvés avec des taches, la cristallisation ayant été imparfaite, etc...

Nous allons examiner le « grand trou » de la *Kimberley Mine.* Gigantesque entonnoir, en ce moment vide et silencieux, où des fortunes colossales ont été enfouies depuis des siècles... Il est entouré d'une double clôture, en fils de fer barbelés, comme pour décourager les avidités humaines. Il y a deux ans encore, des bords de ce trou jusqu'au fond, couraient des câbles innombrables, qui descendaient et remontaient continuellement les wagonnets contenant la terre précieuse, le sable diamantifère. Au fond, grouillait une foule affairée de noirs — piochant, chargeant, courant de-ci de-là — et des blancs surveillant les noirs. Entouré et rempli de tentations, ce trou paraît sinistre : il est la personnification de l'*auri sacra fames*, de la fièvre insensée qui agite et dévore les vies humaines, Allons-nous-en : aussi bien, nous ne pouvons rester en contemplation devant cet immense orifice. Au moment où nous en partons, une troupe d'oiseaux blancs s'élève du fond de l'abîme : nous ne les avions pas vus, tellement il est profond. Quel temps ils mettent pour monter, et comme leur ascension est pénible ! On dirait qu'ils sont alourdis

par tout le poids de ses parois taillées à même le roc. Les voilà, enfin, près du bord : ils s'échappent, légers cette fois, et disparaissent avec nous.

Nous avons la permission de visiter l'intérieur de la mine de Bultfontein, les machines qui actionnaient les câbles, les établissements pour les mineurs et, il le faut bien aussi, le trou. Celui-ci semble plus large que le premier, mais il est moins profond. On voit les tâtonnements des travaux, la direction visant les endroits diamantifères ne s'étant précisée que par suite des creusements opérés.

L'automobile nous conduit au Monument de la Guerre anglo-boer, où l'on nous montre fièrement le canon fait, à Kimberley même, en 21 jours, — pendant que la ville était assiégée par les armées du Transvaal et de l'Orange.

Nous parcourons les magnifiques avenues de Belgravia, — le quartier riche de Kimberley, — passons auprès des écoles publiques (primaires, secondaires, normales), toutes pimpantes en leurs clairs habits neufs de briques savamment agencées, enfilons les larges avenues et poussons jusqu'à Kenilworth, village modèle construit par la Compagnie De Beers pour ses employés. On ne peut rien imaginer de plus gracieux et, par instants, de plus grandiose. Les larges avenues sont plantées de pins, d'eucalyptus et de poivriers, — on n'a pas ménagé le terrain — et leur largeur répond à leur fréquence. Les maisonnettes sont tout simplement ravissantes : c'est à donner l'envie de venir y habiter. Elles ont chacune un jardinet, comme dans beaucoup de nos cités ouvrières de France et de Belgique ; mais quiconque n'a pas vu Kenilworth ne peut se faire une idée du charme discret, presque du luxe, qui entoure ces résidences. On dirait autant de « châtelets », qui se partagent le parc le plus achevé, le plus immense et le plus riant qui soit.

Voici, par exemple, une allée couverte. Approchons : ce sont des vignes montantes, — et l'allée a plus de 1.600 mètres de longueur. Voici de grands parcs, autour

desquels nous remarquons de petites cabanes, placées de distance en distance : c'est pour l'élevage, en grand, de toute la volaille de Kenilworth ; il nous semble qu'il y a aussi des lapins de ce côté... Et, de nouveau, des avenues, des avenues. Quelqu'un dit : « C'est un paradis ! » Avoir créé ce paradis, au milieu du plateau aride où se trouve Kimberley, quel tour de force !

C'est le soir : nous rentrons. Non, disons-nous en recueillant les images trop nombreuses que nous avons enregistrées aujourd'hui dans notre mémoire, nous ne connaissions pas encore Kimberley. Avec ses 56.000 habitants, si nous en croyons les chiffres qu'on nous a donnés, la Cité des Diamants possède une superficie proportionnée à une ville de 4 ou 500.000, et elle prétend occuper tout ce terrain, l'embellir et rendre jalouses les villes européennes. Le fait est qu'elle s'est donné le luxe d'une superbe voirie, que ses avenues sont dignes des plus belles capitales, que ses parcs sont délicieux — bien qu'ils soient immenses — et que la grosse Compagnie De Beers, qui est à la tête du marché des diamants, l'a dotée du faubourg le plus exquis que nous ayons jamais vu.

La population est tout à fait bigarrée, tant par la couleur de la peau que par les origines, — nous trouvons des devantures aux noms slaves, juifs, turcs même, — et on nous dit qu'il y a, outre les Anglais, Écossais, Irlandais, soit venus directement du Royaume-Uni, soit Afrikanders (nés en Afrique de parents ou grands-parents immigrés), des Boers, des Allemands, des Mauriciens, des Malais, des Hindous, des Chinois, des Japonais, des Italiens, et, avec des gens de sang mêlé (croisements européens-noirs, asiatiques-noirs, etc.), les noirs ou natifs, premiers occupants du sol. En somme, cela ne donne que 18.000 blancs contre 38.000 *coloured*.

Notre séjour à Kimberley prend fin le premier Vendredi du mois : 117 communions à l'église principale, 250 en tout pour le moins. On nous dit que c'est surtout le premier Dimanche que les communions seront nombreuses : plus de 500. Le Sacré-Cœur est bien honoré à Kimberley. Est-ce étonnant ?

Départ ce soir, pour Bloemfontein. Nous disons adieu au R. P. Morin, Supérieur, qu'une synovite a cloué sur son lit depuis l'arrivée de Monseigneur, au R. P. O'Reilly, ancien missionnaire d'Australie, en Orange depuis 16 ans, et au bon Fr. Kurten, qui fut autrefois le compagnon des tournées apostoliques de NN. SS. Antoine et Mathieu Gaughran.

Un souvenir, en passant, aux deux premiers évêques qui ont administré le Vicariat de Kimberley : le monument, édifié à la mémoire du frère cadet par son aîné et successeur, a recueilli la dépouille mortelle des deux frères, qui reposent ensemble, dans le grand cimetière de la ville. Mgr Anthony Gaughran, le premier, fut vraiment le fondateur du Vicariat ; il avait alors sous sa juridiction le Basutoland ; et ce fut lui qui fit sortir le R. P. Porte de ce Vicariat, pour lui confier la fondation des Missions du Bechuanaland — et particulièrement celle de Taungs, dont nous avons parlé. Il mourut prématurément en 1901, à l'âge de 52 ans. Son frère aîné, le R. P. Matthew Gaughran, alors Provincial de la Province Britannique, fut nommé pour le remplacer. On vit alors Esaü prendre la succession de Jacob, — avec cette différence que les deux frères s'aimaient tendrement et que jamais Jacob n'avait rien fait pour supplanter son frère.

Mgr de Tentyre, quoique plus âgé, ne laissa pas péricliter les œuvres suscitées par l'énergique activité de Mgr de Priène. Il mourut, à son tour, en 1914. Et Mgr Cox, Évêque de Dioclée et Vicaire Apostolique du Transvaal, fut chargé d'administrer Kimberley.

§ XII. — **Bloemfontein et Succursales.**

A la gare de Bloemfontein, nous attendaient les RR. PP. David O'Leary, Supérieur, et William Miller, avec une députation des principaux Catholiques de la paroisse. Le Maire, empêché par une séance, s'était fait excuser. L'un de ces Messieurs avait même amené son automobile, une splendide « Citroën, » pour avoir l'hon-

neur de conduire Monseigneur à la mission. Celle-ci se trouve un peu en dehors de la ville, sur la pente qui mène au plateau, vers le sud.

Bloemfontein a été construit dans une dépression, que traverse un lit de rivière — à sec pendant une bonne partie de l'année. Mais, la ville ayant pris un développement que ses fondateurs n'avaient pas prévu, elle déborde maintenant sur les flancs des collines, qui la dominent au nord, et sur le plateau, au sud. La mission se trouve voisiner avec le quartier savant : Pensionnat des Sœurs de la Sainte-Famille, tout proche de l'église, École supérieure de jeunes filles (*Eunice*, protestant), *University College*, *Normal School*, *Polytechnic School*, etc., etc. Il ne faut pas oublier que Bloemfontein est une ville intellectuelle : il y a près de 3.000 étudiants et 250 professeurs dans ses diverses institutions.

L'église catholique, dédiée au Sacré-Cœur, a été construite, il y a environ 20 ans, par le R. P. Victor Bompart, mort à Kimberley. Elle peut contenir 300 personnes ; elle n'a qu'une seule nef, une charpente de bois apparente, et possède un remarquable chemin de croix (peint sur toile).

La population catholique est moins importante qu'à Kimberley, bien qu'il y ait ici un peu plus de blancs. Il y a, en effet, 19.000 blancs, mais il faut observer que la proportion des Boers est beaucoup plus forte qu'à Kimberley : or, les Boers sont, tous ou à peu près tous, protestants fanatiques, et les conversions sont, pour ainsi dire, nulles parmi eux. Kimberley, au contraire, compte une forte majorité de langue anglaise, comprenant un certain nombre de catholiques, et est plus accessible, en général, aux efforts de conversion.

Les noirs et gens de couleur atteignent, ici, le chiffre de 19.500. Il faut encore remarquer qu'ici, à l'encontre de Kimberley, il n'y a pas d'Indiens. Les natifs forment donc la majorité de la population de couleur.

Bloemfontein compte, outre l'église paroissiale du Sacré-Cœur, trois autres églises : Saint-Joseph (*Railway Church*), Tempe, et l'église des noirs. Il y a plus de 1.000

catholiques blancs et plus de 200 catholiques noirs, quoique ce dernier chiffre soit probablement plus élevé, — mais il est difficile à déterminer, les natifs étant toujours en mouvement. Un Père du Basutoland vient, quatre fois par an, leur faire une série d'instructions et les confesser ; mais ils ont la Messe, chaque semaine, avec un sermon traduit par un interprète.

Les Pères de Bloemfontein (PP. O'Leary, Miller et un séculier) doivent desservir ces quatre sanctuaires et visiter, en outre, la grande majorité des endroits où se trouvent des catholiques, dans l'Orange: Dealesville, Glen, Brandfort, Theunissen et Wimburg vers le nord, avec 55 catholiques, jusqu'à 128 km. de distance ; — Reddersburg, Bushman's Kop, Edenburg, Trompsburg, Smithfield, Springfontein, Béthulie, Rouxville, Zastron, vers le sud-est, avec 130 catholiques, jusqu'à 225 km. ; — Wepener, Dewetsdorp, Meadows, Shannon, Thabanchu, Twespruit, Wesminster, Modderpoort, Ladybrand, vers l'est, avec 160 catholiques, jusqu'à 150 km. ; — Clocolan, Gumtree, Marquard, Ficksburg, Fouriesburg, Rosendal, avec 50 catholiques et jusqu'à 252 km. vers le nord-est. Cela fait un total de 1.450 fidèles blancs ; car nous n'avons pas compté les noirs de toute cette région.

. C'est qui ce explique comment, avec une population moindre qu'à Kimberkey, il y a un prêtre de plus. Et combien c'est encore insuffisant !

La communauté de Bloemfontein comprend aussi le vénérable Père Hilaire Lenoir, qui vient d'entrer dans sa 87e année d'âge et qui a 66 ans de vie religieuse et 62 de sacerdoce. Plusieurs fois, il fut Vicaire général ou Administrateur du Vicariat de Kimberley. C'est notre vétéran au Sud-Afrique. Nous espérons bien que son abondante mémoire nous fournira plus d'un détail, pendant notre séjour.

Le climat de Bloemfontein est aussi sec que celui du reste du plateau. Il ne faut pas oublier que nous sommes, ici, à 1.377 mètres au-dessus du niveau de la mer. Depuis Kimberley, nous n'avons fait que monter à travers un plateau — splendide, parfois fertile et, relativement, moins

pierreux que la région du Bechuanaland. Le niveau était parfaitement uni, et les montagnes ou collines que nous voyions à l'horizon étaient comme posées simplement sur la terre, tellement elles en dérangeaient peu la ligne toujours égale. Les gares du *Free State* ressemblent, un peu, à certaines stations belges, par le soin qu'apportent les *Railmen* à fleurir les terrains, quais et abords des bâtiments. Souvent, c'est le nom même de la station qui pousse sur le sol et qu'on peut lire à son aise, en lettres de verdure ou de fleurs.

L'hiver approche à grands pas : le matin, le thermomètre accuse, à peine, quelques degrés au-dessus de zéro, — ce qui n'empêche pas le soleil, vers midi, de nous réchauffer fortement et de faire monter le mercure à 25 et 30 degrés, sous la véranda...

Samedi soir, les catholiques de Bloemfontein invitèrent Monseigneur à présider une petite réunion intime, organisée en son honneur et pour lui souhaiter la bienvenue. *His Worship the Mayor* y était, cette fois. Les Sœurs de la Sainte-Famille avaient prêté leur grande salle, et une bonne centaine de personnes s'y trouvaient, lorsque Monseigneur fit son entrée.

Le R. P. O'Leary ouvrit la séance, en offrant à Monseigneur les souhaits de bienvenue de la paroisse — dont il est le curé zélé et estimé.

Monseigneur lui répondit, en exprimant le plaisir qu'il éprouvait à se trouver à Bloemfontein, auprès du Maire de la ville et devant une manifestation de sympathie du genre de celle dont il était l'objet. Son allocution ne manqua pas de sel ni d'intérêt ; et l'emprunt que fit notre Révérendissime Père à ses souvenirs d'Amérique fut parfaitement souligné et goûté par l'assistance entière.

Le R. P. Lenoir, provoqué par Monseigneur, se leva lentement et, dans une allocution pleine d'humour et de feu, évoqua les souvenirs des commencements de la paroisse — où il arriva lui-même il y a 46 ans. Il fit l'éloge des Sœurs de la Sainte-Famille, précieuses auxiliaires des Pères et formatrices universellement réputées.

Le Maire répondit finement aux éloges donnés à Bloemfontein par Monseigneur, en relevant ce fait d'expérience que la capitale de l'État Libre, malgré sa sécheresse et sa poussière, reste au cœur de tous ceux qui l'ont habitée quelque temps, — si bien qu'ils y reviennent toujours. C'est le souhait qu'il forme en ce qui regarde Monseigneur — le premier Archevêque qui fasse à Bloemfontein l'honneur d'une visite.

Mr. Mac-Quaid, un des notables catholiques les plus en vue, éditeur du *Motor Weekly* et organisateur de la réunion, prit la parole et dit à Monseigneur la joie de la communauté catholique de posséder, en ce jour, le Supérieur Général de ceux qui ont fondé et entretenu cette paroisse ; il dit la détresse des catholiques du *Free State*, le labeur surhumain qui est imposé aux quelques Pères de Bloemfontein, et le désir de tous d'avoir un évêque et des prêtres plus nombreux.

Après quoi, deux jeunes filles et deux Messieurs nous font entendre, tour à tour, trois récits humoristiques et trois morceaux de musique, pendant lesquels le thé paraît certainement meilleur.

Et l'on se sépare, enchantés les uns des autres.

Le lendemain, dimanche, — pendant que les deux Pères O'Leary et Miller partent dire chacun deux Messes dans les églises et chapelles des environs, se multipliant, comme chaque semaine, pour leurs ouailles, — Monseigneur dit la Messe de Communion, à l'église du Sacré-Cœur, et le R. P. Perbal chante la grand'Messe, avec assistance pontificale et chorale libre. On chiffre, ce jour-là, 125 communions pour la paroisse du Sacré-Cœur. Les choristes de la grand'Messe exécutent, avec une rare perfection, les divers morceaux qui composent la Messe de Luçon et Monseigneur, suivant les règles de la liturgie, donne, à la fin du Saint Sacrifice, la bénédiction, avec la crosse et la mitre.

A 3 heures, l'automobile « Ford » du R. P. O'Leary nous conduit à la chapelle de Tous-les-Saints, située dans une location de Basutos, sur les confins sud-est de la ville. Nous trouvons le sanctuaire déjà rempli : ils sont

là deux cents, pour le moins, priant sous la direction du catéchiste et attendant l'arrivée du prélat — qu'on leur a annoncé, ce matin. Il y a une différence avec les noirs de Taungs. Une plus grande proportion de couvertures aux couleurs voyantes, dont les femmes et quelques hommes s'entourent les épaules et une grande partie du corps. Les vêtements sont moins déchirés, plusieurs tout à fait convenables, comme il sied à des gens qui n'ont pas toute leur fortune dans des champs pierreux et des têtes de bétail, — la proximité de la ville en a fait presque des richards et, au Bechuanaland, ils passeraient pour des millionnaires, tellement ils ont l'air cossus, — mais, dirait Einstein avec une moue dédaigneuse, ce n'est qu'une opulence « relative ». Les enfants sont moins soignés ; pourtant, nos deux enfants de chœur portent bottines jaunes, et l'un d'eux a un pantalon blanc. Il faut dire, pour être vrai, que les bottines n'ont plus revu de cirage, depuis leur sortie de chez le marchand, et que le négrillon au pantalon blanc n'a pas de paletot.

Celui-ci nous intéresse : la tête, complètement rasée, ressemble à une boule démesurément allongée vers l'arrière, et — comme les lèvres, grosses et proéminentes, projettent en avant son axe facial — on donnerait volontiers à son crâne une longueur plus que double des autres dimensions. Le tout d'un noir uniforme et luisant, comme si, l'instant d'avant, il avait été passé au noir de fumée et frotté vigoureusement. Cependant, il a des yeux intelligents : il est même hardi, aussi hardi que nos gars d'Europe, — le voilà, en effet, qui s'avance vers Monseigneur et qui lui demande, en anglais, s'il vient de Roma et s'il connaît Mgr Cénez.

Il vous a un air confiant et si gentil, en posant cette question, que Monseigneur sourit et répond : « Non, mais nous y allons jeudi. » Et la conversation s'engage entre le petit noir et le prélat. Entendant le nom du R. P. Pennerath, il sourit à son tour ; son visage s'éclaire et se fend dans toute sa largeur : les plus belles dents du monde apparaissent... On sent qu'il aime les

Pères et que leur seul souvenir fait vibrer son cœur reconnaissant. Ah ! quelle belle chose que la charité catholique : comme elle rapproche les races et crée, entre des êtres si dissemblables, des liens plus forts que l'éloignement et parfois que la vie entière !

La chapelle est prête : nous entrons, et Monseigneur adresse quelques mots, en anglais, à l'assistance. Le catéchiste s'est approché et se tient debout aux côtés de Monseigneur, — mais en dehors de l'autel. Il répète en sesutu chacune des phrases de l'orateur, et les noirs écoutent religieusement :

— « Je suis venu parmi vous, parce que je vous aime. « Vous êtes les enfants de Dieu qui vous aime, Lui, par- « dessus tout, puisqu'Il a donné sa vie pour vous. Plus « vous êtes pauvres et délaissés, plus Il vous aime. Vous « êtes ses enfants, parce que vous appartenez à l'Église « catholique. Grand honneur et grand privilège ! Sachez « vous en montrer dignes, en aimant Dieu comme Il « vous aime, par-dessus tout, en aimant l'Église et en « lui obéissant, en élevant chrétiennement vos enfants « et en demeurant fidèles, jusqu'à la fin et malgré tout, « à votre Foi. »

Après le salut, Monseigneur donne la bénédiction papale à tous ces bons et fervents catholiques ; et ils chantent de tout leur cœur le cantique final. Quoique moins exercés que les Bechuanas de Taungs, on sent que ceux-ci ont eu jadis, au Basutoland, une formation suivie. Ils chantent le latin en us, à la française, — car il y a longtemps, peut-être, qu'ils ont quitté leur pays, — et ils le chantent couramment.

On sort de la chapelle, et un photographe se met en devoir de placer tout ce monde. Ce n'est pas chose commode : il faut bien une demi-heure, pour arriver à quelque chose de passable. Ce n'est pas qu'ils manquent de docilité, au contraire. Nous admirons leur passivité absolue : on leur dit de se mettre là, ils y vont et ne bougent plus, — attendant, avec une patience à toute épreuve, que l'exercice soit fini, et cela sous un soleil de 30 degrés. Enfin, on a réussi à caser les hommes ; les enfants sont assis

par terre, les jeunes filles à genoux derrière eux ; on fait asseoir les femmes sur des bancs ; et on apporte trois chaises, pour Monseigneur et les deux Pères. Un déclic, un second, et c'est fait : heureusement, car nous n'avons pas la peau des noirs, et ces quelques minutes de pose nous auraient facilement valu un coup de soleil.

Les femmes sont curieusement défigurées : presque toutes possèdent, sur les pommettes, des taches d'un noir d'encre, artificiellement produites, et plusieurs ont des lignes noires, partant de l'oreille et se dirigeant vers l'orbite de l'œil, vers la bouche et vers le menton, — ces lignes sont visiblement artificielles. Nous en avons même vu qui portaient deux lignes en croix, l'une coupant verticalement le front, le nez et le menton, et l'autre, perpendiculaire, sur les joues. Libre au lecteur de croire que cela peut ajouter quelque chose à la beauté du visage de ces « merveilleuses » de l'Afrique !

Pendant l'opération, un grand nombre de païens et de protestants de la location nègre se sont réunis devant le groupe, non sans bruit. Des enfants et même des grandes personnes regardent curieusement la robe violette de Monseigneur, la barbe de son secrétaire et toute la scène, lardant de plaisanteries leurs connaissances situées dans le groupe. Nos catholiques sont impassibles. Ils ne perdront leur gravité que quand l'opérateur leur aura rendu la liberté.

A ce moment, l'auto s'avance et l'on s'apprête à démarrer. Ce n'est pas sans peine, car chacun veut baiser l'anneau de Monseigneur, et chacune aussi, — ce qui n'est pas très commode, plusieurs de ces dames étant surchargées par leur progéniture, placée sur leur dos. On est obligé de brusquer les adieux ; et bientôt la voiture s'ébranle, saluée par les acclamations de ce bon peuple.

Que ne pouvons-nous leur laisser un missionnaire ! A côté de cette location, il y en a encore une autre, — et il y aurait tant à faire, d'abord, pour entretenir le bien fait par nos confrères du Basutoland et, ensuite, pour l'étendre dans ces agglomérations de noirs, plus faciles à évangéliser que les villages éparpillés du Basutoland.

Il faut redire le *Mitte operarios in messem tuam !* Les charges écrasantes, qui pèsent sur le R. P. Supérieur, ne lui permettent pas d'apprendre la langue de ses chers chrétiens et de s'occuper activement de leurs âmes ; il fait déjà beaucoup pour eux, en leur donnant, chaque dimanche, la Messe, le salut et une instruction en anglais. Deux Sœurs de la Sainte-Famille font la classe aux enfants ; mais c'est un prêtre qu'il faudrait ici...

Le soir, sermon de Monseigneur : « Sa Sainteté Pie XI, ses charges, nos devoirs envers lui. » L'église était bondée. La chorale exécuta le *Regina cœli* de Webb et un *Tantum ergo* de Schubert ; puis, après la bénédiction papale, elle enleva vigoureusement le beau cantique *Faith of our Fathers*, où l'on sentait vibrer l'enthousiasme de cœurs catholiques, fiers d'appartenir, au milieu des sectes hérétiques, à la grande et belle Église dont on venait de leur parler si bien. Déjà, aussitôt après le sermon, nous avions remarqué avec quelle opportunité les choristes avaient choisi le chant si pieux : *God bless our Pope !...*

Il y a, dans cette population catholique, noyée au sein de multitudes de dénominations protestantes, — calvinistes boers, méthodistes, anglicans, wesleyens, anabaptistes, adventistes, salutistes, luthériens, etc. — un attachement extraordinaire à leur Foi et à leur Église. Il n'est pas impossible de trouver, parmi eux, des âmes vacillantes ; mais il est excessivement rare de rencontrer des indifférents. C'est pour leurs prêtres une suprême consolation, parmi leurs durs travaux, de savoir la fidélité de leurs ouailles à l'abri de la tiédeur : s'il leur arrive de ne plus en rencontrer, ils savent qu'elles prennent les mauvais sentiers et deviennent hostiles, jamais neutres.

De même, ils apprécient le dévouement à toute épreuve de ceux que leur genre de vie laisse capables de rendre à l'Église quelques services. Ils sont sûrs de les obtenir, chaque fois qu'il sera nécessaire. On les accordera sans compter, et avec cette pointe d'esprit que le Sud-Africain catholique tient de son ascendance irlandaise

ou de la grande proportion d'Irlandais qu'il fréquente nécessairement.

Surtout, le prêtre se sent aimé. C'est encore une particularité de l'Irlandais d'avoir pour le prêtre catholique une sorte de culte affectueux et confiant : le Sud-Africain en a hérité. Rien d'encourageant, pour ce clergé si clairsemé, — qu'il soit régulier ou séculier, il est voué à la même tristesse, le petit nombre — comme de se sentir soutenu de la sorte ! Il peine, il se dépense, il est écrasé de besogne ; mais il vit dans une atmosphère d'affection, qui relève à chaque instant son courage et allège le poids de ses multiples soucis. Il a le sentiment que ses fidèles et lui ne font qu'un, qu'ils prennent à cœur ses intérêts et le défendent, au besoin, comme des enfants leur père.

Mardi. — C'est le jour des écoles. Monseigneur visite d'abord, dans leurs classes, les enfants des Sœurs (Institution du Sacré-Cœur), puis l'on part pour Saint-Joseph, l'école du *railway*, attenante à la chapelle auxiliaire Saint-Joseph, desservie chaque dimanche par les Pères de la maison.

150 enfants nous y attendent et, en quelques instants, régalent nos yeux et nos oreilles de la plus charmante séance que nous eussions pu espérer.

Les Sœurs de la Sainte-Famille, qui sont chargées de ces classes, méritent les plus vifs éloges pour les résultats obtenus.

C'est une vraie ovation qui salue Monseigneur, lorsqu'il entre comme lorsqu'il s'en va. Comme ces enfants sont bien dignes des sentiments de leurs parents ! Ce sont les générations qui viennent, et l'on peut en augurer qu'elles auront le même attachement pour le prêtre et le même dévouement à l'Église catholique.

De là, nous nous dirigeons sur Waihoek, où se trouve l'église des natifs, visitée dimanche.

L'église est le local même de l'école, dû au zèle du R. P. Louis Crétinon — tout comme l'école indienne de Kimberley.

50 petits négrillons et négrillonnes y travaillent,

toujours sous la direction des Sœurs de la Sainte-Famille. Plus modeste est le programme de la séance et, cependant, bien rempli. Ils récitent, à la demande de Monseigneur, le *Pater* et l'*Ave* en sesutu, puis, en sesutu également, chantent deux morceaux où nous reconnaissons des airs français.

Avec l'aide de la Sœur comme interprète, Monseigneur leur pose quelques questions sur la doctrine chrétienne : ils y répondent parfaitement.

Ah ! qui nous donnera des prêtres en suffisance, pour doter cette location et la voisine d'un missionnaire à demeure, qui puisse apprendre la langue et s'occuper exclusivement de ces pauvres Basutos — délaissés faute d'ouvriers ?

Nous cherchons des yeux le jeune noir de dimanche dernier : le Père nous dit qu'il travaille en ville.

— « Intelligent comme il est ? »

— « Oui ; il étudiait chez les Frères Maristes de Roma (Basutoland) ; mais il doit travailler pour pouvoir continuer ses études et payer au moins une partie de sa pension. »

Pauvre enfant ! Une année, deux peut-être, il va travailler de ses mains, pour acquérir, à la sueur de son front, de quoi mettre un peu d'instruction en plus dans sa vie...

L'après midi, nous revenons au Pensionnat de Greenhill (Sacré-Cœur), où les élèves ont préparé une jolie séance.

Nous n'entrerons pas dans le détail des morceaux de musique et de déclamation donnés en cette circonstance ; nous relèverons seulement l'impression produite par la bonne tenue de l'établissement, la perfection et l'aisance des différentes élèves qui ont paru devant nous, et surtout la cordialité et la simplicité de leur allure.

Dans une allocution pleine d'humour et d'abandon, Monseigneur contribua, pour une bonne part, à augmenter cette impression — en créant, entre lui et les enfants, une réciprocité de confiance et de sympathie, qui se trahit, à la fin de la soirée, par des acclamations enthousiastes et une véritable ovation.

Disons, en passant, le bien que font nos Sœurs dans ce beau couvent : 400 élèves, ou peu s'en faut, y suivent les cours — nous en avons vu arriver à cheval, le matin, accompagnés par un *boy*. Environ 150 sont pensionnaires.

Pour les trois écoles (Greenhill, Saint-Joseph et Waihoek), c'est-à-dire pour 600 enfants, il n'y a que 28 Sœurs. Ici encore, une aide serait bien nécessaire...

Nos Pères de Jagersfontein et de Kroonstad sont arrivés pour prendre part à la visite canonique.

A Jagersfontein se trouve le R. P. Hubert Van Hommerich, depuis le mois de janvier dernier. Il est chargé de la communauté catholique de cette ville, bien diminuée depuis la cessation des travaux dans les mines de diamant. Le poste est cependant à conserver, car la reprise coïncidera avec le retour de beaucoup de bons paroissiens et de Basutos employés dans les diggings.

Il dessert, outre Jagersfontein (95 catholiques), Koffiefontein, Fauresmith, Philippolis, et ajoutera bientôt à son travail Springfontein, Rouxville et Zastron (soit 90 catholiques en plus), sans compter les natifs. Les Sœurs de la Sainte-Famille ont 50 enfants dans l'école.

Le poste de Jagersfontein paraîtra peu de chose, si on le considère dans les circonstances actuelles. Mais on fera bien de remarquer qu'il est impossible de faire subir à une paroisse une privation de prêtre, en raison d'une décroissance passagère du nombre de ses habitants. De plus, ce serait priver de la visite du missionnaire toute la partie sud-ouest de l'Orange, et vouer les groupes de fidèles qui y sont dispersés aux agissements du loup ravisseur.

Enfin, nous pouvons dire à ceux qui s'intéressent à l'apostolat des Oblats que le prêtre en charge ne perd pas son temps.

Arrivé depuis quelques mois au Sud-Afrique, il a utilisé, à Jagersfontein, les méthodes appliquées par lui et ses confrères en Belgique, particulièrement à Nieuwenhove-Waereghem (église Sainte-Marguerite) et à La Panne. Grâce à ses efforts, la petite chrétienté de Jagers-

fontein est en train de devenir la plus eucharistique du Vicariat de Kimberley : la moyenne des communions de la paroisse Saint-Joseph atteint presque 500 par mois, — ce qui fournira le beau chiffre de 60 communions, par tête et par an, ou peu s'en faudra.

Quand reviendront les jours prospères, les nouveaux arrivants se verront en présence d'un noyau de catholiques fervents, dont la piété agira, sans aucun doute, sur la masse tout entière.

De plus, le Père Van Hommerich songe à conquérir au Christ une location de natifs qui habitent tout près de la ville. Il lui faudrait bâtir une chapelle, au moins provisoire, — ne serait-ce qu'une salle en planches, recouverte d'un peu de zinc. Mais, pour cela, il lui faut des « petits sous », et ce n'est pas la location indigène qui lui en donnera : tout est à créer, même la sympathie des noirs. En attendant que les Associés de Marie Immaculée et les lecteurs de nos Revues lui donnent le moyen de réaliser ses desseins apostoliques, il apprend le sesutu, — et je le fâcherai beaucoup, quand il saura que je tends la main pour lui : il ne peut pas, pourtant, faire les deux choses à la fois !

Les Directeurs de nos Revues feront donc bien d'ouvrir une rubrique nouvelle : *Pour la chapelle indigène de Jagersfontein.* Et le cœur du missionnaire sera bien consolé, quand il pourra ouvrir une belle salle et y inviter les noirs qui ne connaissent pas encore Jésus et Marie...

A Kroonstad se trouve le R. P. Arthur Delport, un enfant de l'Afrique. Kroonstad compte 175 catholiques, et le Père visite Heilbron, Senekal, Kopjes, Parijs, Winterburg, Rustig, Rendez-vous et Bothaville, — un ensemble de postes qui comprennent 155 catholiques. Les Sœurs de Notre-Dame de Namur y ont un établissement pour les blancs, avec 125 élèves, et une école indigène de 400 enfants. La communauté catholique n'en est encore qu'à une soixantaine de noirs dans la ville ; mais le Père cherche à augmenter, de plus en plus, ce nombre, et il y est puissamment aidé par les Sœurs de

Notre-Dame — qui ont bâti une magnifique école-chapelle dans la location indigène...

Voilà donc l'État libre d'Orange, au point de vue catholique : trois postes avec prêtres résidants — Bloemfontein au centre, Kroonstad au nord et Jagersfontein au sud. En tout, 1.800 blancs — et un nombre de natifs qu'il n'est guère possible de connaître exactement, faute de prêtres pour s'en occuper, mais qu'on peut évaluer à plus de 300 connus et pratiquant régulièrement, parce que vivant auprès des chapelles. Plus de 700 enfants blancs dans les écoles et pensionnats, 475 enfants noirs, 53 religieuses et 6 prêtres — dont 5 occupés au ministère paroissial (1).

Et cela, sur une population de 189.000 blancs et de 439.000 noirs !

Seigneur, envoyez des ouvriers dans votre vigne !

(1) Il faut ajouter à ces chiffres le R. P. Victor Hecht, qui dessert Harrismith et tout le nord-est de l'Orange ; il est aidé par les Sœurs Dominicaines et développe de son mieux ce district éloigné. Nous reviendrons sur Harrismith, avec plus de détails, lorsque nous approcherons du Natal.

Notre Bibliographie O. M. I.

Nous signalons, avec plaisir, la prochaine apparition d'un ouvrage qui sera l'éloquent écho d'un siècle d'activité parmi les membres de notre Famille religieuse. Il a pour titre *Bibliographie des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* et pour auteur le R P. Marcel Bernad, ancien Supérieur du Scolasticat de Liège et ancien Provincial de la 2e Province de France.

L'ouvrage comprendra deux volumes : — I. *Ce que les Oblats ont écrit* ; II. *Ce qui a été écrit sur les Oblats* (*leur Congrégation, ses membres et ses œuvres*). Le tome I — sous presse — formera un volume grand in-8°, à deux colonnes. Il est mis en souscription, au prix de 10 fr., payables d'avance au R. P. Bernad, *O. M. I.*, 41, rue Soubre, Liège (Belgique).

Cette souscription est approuvée par Sa Grandeur Mgr Augustin Dontenwill, notre bien-aimé Supérieur Général. Et nous pouvons affirmer que ce précieux répertoire sera un instrument de travail fort utile à nos écrivains et à nos bibliothécaires.

NOUVELLES DE PARTOUT

XVI. — Congrès Eucharistique International (Rome, mai 1922).

« Loué soit Jésus-Christ ! Loué et remercié soit, à tout instant, le Cœur de Jésus dans le très saint Sacrement ! » C'est par ces acclamations, prononcées par le Pape, et répétées aussitôt avec enthousiasme par la foule des Congressistes, que s'ouvrait, à Rome — le vingt-sixième Congrès Eucharistique International.

C'était le 24 mai, vers cinq heures de l'après-midi. Les Congressistes, réunis et pressés dans l'immense cour du Belvédère, au Vatican, étaient tout yeux et tout oreilles pour contempler et écouter Celui qu'on ne peut voir qu'à Rome — le suprême représentant de Dieu sur la terre, le Vicaire de Jésus-Christ, le successeur de saint Pierre, le Pape Pie XI.

Combien étaient-ils là présents ? Il serait bien difficile de le dire. A en juger par l'espace qu'ils occupaient, il ne serait pas exagéré d'évaluer leur nombre à cinquante mille. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils représentaient tout l'univers catholique. Il suffisait de se faufiler d'un groupe à l'autre et de prêter l'oreille, pour saisir aussitôt une extraordinaire variété d'articulations, qui n'étaient ni de l'italien, ni du français, ni de l'anglais, ni de l'allemand, ni de l'espagnol — toutes langues usuelles à Rome — et qui prouvaient qu'il y avait là, plus encore qu'autrefois à Jérusalem pour la fête de la Pentecôte, des personnes « de toute langue, de tout peuple et de toute nation ».

Ils étaient venus à Rome, si nombreux et de si loin, non pas pour discuter ou faire prévaloir leurs intérêts,

non pas pour préparer des plans d'attaque ou de défense, comme cela se fait dans les congrès purement humains, mais pour affirmer et manifester plus solennellement leur communauté de pensées, de sentiments et d'amour, à l'égard du Pape, leur Père commun, et à l'égard de Jésus-Christ, leur Dieu et leur Sauveur — qu'ils reconnaissent et adorent tous dans le sacrement de l'Eucharistie.

Avec les fidèles, étaient venus aussi leurs pasteurs — les évêques. En cette cérémonie d'ouverture du Congrès, ils étaient bien deux cents, sur l'estrade où trônait le Pape, dans toute la splendeur de sa majesté de Père. Tous, pasteurs et fidèles, étaient venus à Rome, sans doute pour honorer Jésus-Christ dans le sacrement de son amour, mais ils étaient venus aussi, et peut-être surtout, comme autrefois Paul était allé à Jérusalem, pour « voir Pierre » (1).

Voir le Pape, voir le successeur de Pierre, voir le Vicaire de Jésus-Christ, — telle est bien, en effet, la grande pensée, le but premier de tout pèlerin catholique arrivant à Rome. Pour lui, Rome c'est le Pape ; le reste, ou ne compte pas, ou n'est qu'un rayonnement de la Papauté.

Rome est la ville des saints, la ville des martyrs, la ville sainte ; mais elle n'est tout cela qu'à cause du Pape et de la Papauté. Aussi, d'instinct, la première visite que tout pèlerin fait à Rome est pour Saint-Pierre : il va prier sur le tombeau de Pierre, le premier Pape ; et il ne partira content que s'il a pu voir et entendre le successeur de saint Pierre, le Pape actuellement régnant.

Telle fut donc aussi, naturellement, la première pensée, tel le premier désir des Congressistes romains du mois de mai dernier.

Ils étaient venus pour honorer Jésus-Eucharistie, et les voilà qui se pressaient aux pieds du Pape, semblant mettre au second rang Jésus lui-même. Ah ! c'est qu'ils allaient prendre les avis, les conseils, les directions de leur Père. Ils étaient venus pour honorer Jésus-Christ :

---

(1) Galat., I, 18.

quoi de plus naturel qu'ils vinssent d'abord voir son représentant et en recevoir les instructions et les ordres ?

Le Pape leur parla donc, et longuement, avec la dignité et la solennité qui convient au Chef suprême, mais aussi avec la bonté et la tendresse qui convient au Père le plus aimant. Il leur parla de la charité, de l'union, de la paix, qu'il voyait régner parmi eux — et qu'ils doivent faire régner parmi tous les hommes. Cette charité, cette union et cette paix ont leur source dans l'Eucharistie. Si elles ont semblé, pendant quelque temps, avoir disparu de notre pauvre terre, c'est que les hommes avaient abandonné le Prince de la Paix, celui qui seul peut la donner, JÉSUS vivant parmi nous dans le Très Saint Sacrement. Les congrès eucharistiques internationaux — qui, « grâce à la bonté du Cœur Eucharistique de JÉSUS », reprennent si heureusement, après une interruption de huit années — sont un commencement et un gage de retour du règne de JÉSUS dans les cœurs et dans les nations et, conséquemment, du retour de la pacification universelle.

Le Pape développa cette idée de toute manière : la paix et le salut des nations ne peuvent venir que de JÉSUS-Christ ; il est impossible que les hommes donnent la paix, parce qu'ils n'ont pas de quoi satisfaire les aspirations de notre cœur ; DIEU seul peut la donner, et Il la donnera dans la mesure où nous le laisserons régner parmi nous et en nous, dans la mesure où nous irons à Lui, dans le sacrement où Il a condensé tout son amour pour nous, ici-bas, le sacrement de l'Eucharistie.

Le Pape prédisait le retour de la paix par le retour du règne du Cœur eucharistique de JÉSUS, mais il en saluait déjà une première vision dans le spectacle que lui donnait cette foule, si différente de langue, de race, de nationalité et, cependant, si unie, si pacifique et si heureuse. Là, véritablement, il n'y avait ni vainqueurs ni vaincus, ni alliés ni ennemis ; il n'y avait que des frères, réunis auprès de leur Père commun, pour chanter et louer Celui qui est la source de toute paix et de tout bien — DIEU fait homme pour nous, et résidant parmi nous dans le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie...

En cette même soirée, presque en même temps, dans un autre quartier de Rome, se déroulait une autre scène, provoquée par ceux qui veulent, eux aussi, établir la fraternité universelle, mais sans Dieu et en dehors de Dieu. Dans le quartier communiste de Saint-Laurent, un convoi funèbre était attaqué et arrêté par des coups de feu ; il s'ensuivait une bagarre, qui se changeait bientôt en véritable bataille entre la police et les révolutionnaires. Résultat : trois morts et une quarantaine de blessés. Combien les socialistes sont encore loin de la pacification universelle, qu'ils nous promettent sans cesse ! Ils auraient pu, ce soir-là, aller la voir se réaliser au Vatican, bien mieux qu'ils ne la feront jamais. Il est vrai qu'ils l'auraient trouvée fondée sur des principes entièrement contraires aux leurs, sur la royauté de Jésus-Christ et de son Vicaire — le Pontife romain.

Pour protester contre la police, qui avait osé résister aux agresseurs, le Comité de la défense prolétaire et l'Alliance du travail proclamèrent, le soir même, la grève générale — qui devait commencer à minuit et durer trente-six heures, c'est-à-dire jusqu'à midi le vendredi suivant. Les organisateurs de la grève n'eurent-ils d'autre but que celui de protester contre la police ? Le motif paraîtrait bien futile. N'eurent-ils pas aussi, et peut-être même surtout, l'intention de mettre obstacle au Congrès eucharistique ? Ce n'est pas invraisemblable pour qui considère, d'une part, la haine des socialistes pour tout ce qui est religion et, d'autre part, la gêne considérable que devait causer aux Congressistes l'arrêt soudain et prolongé de tous les moyens publics de transport dans la ville de Rome.

Ainsi donc, pendant toute la journée de jeudi, fête de l'Ascension, et une grande partie de la journée de vendredi, tous les Congressistes, qui ne purent pas se procurer de voitures privées, durent parcourir à pied de longues distances, sous un soleil de feu, — et cela après les fatigues d'un long voyage. Quelques-uns hésitèrent, peut-être ; mais la presque totalité des pèlerins accepta ce contretemps en véritable esprit de pénitence. C'est ainsi qu'en plein

vingtième siècle, — siècle des tramways, des automobiles et des aéroplanes — les pèlerins de Rome durent se rendre à la basilique de Saint-Pierre, ou aux catacombes de Saint-Calixte, ou à Saint-Paul hors les murs, ni plus ni moins, comme les pèlerins des siècles réputés barbares. C'était vraiment édifiant de voir des personnes de tout âge et de tout rang, des évêques même, défiler tranquillement à pied, à travers les rues de la vieille Rome, pour pouvoir assister aux cérémonies du Congrès. On se récriait bien un peu contre les tyrans qui osaient imposer la grève à une population qui se soumettait par peur, mais on admirait aussi le dessein manifeste de la divine Providence qui avait voulu donner à ce Congrès un cachet de pénitence et d'austérité que les pèlerinages actuels n'ont pas toujours.

Cette deuxième journée, fête de l'Ascension, fut marquée par la Messe pontificale célébrée par le Pape, dans la Basilique de Saint-Pierre, expressément pour les Congressistes. Assister à une grand'Messe papale, dans le décor féerique de la basilique géante, et contempler tout le déploiement des fonctions liturgiques spéciales, si solennelles et si imposantes, est sans doute la plus belle anticipation que l'on puisse avoir sur la terre des fêtes du ciel. Mais combien peu nombreux sont ceux qui, présents dans la basilique, peuvent jouir de ce spectacle ! La foule est si dense, et les distances sont si grandes ! Pour un grand nombre ce sera une déception. Mais, du moins, ici encore ils verront le Pape, quand il entrera, porté sur la *Sedia*, et dominant toute la foule qui applaudit, qui acclame, et qui répète sans cesse : Vive le Pape !

A la fin de la cérémonie, après trois longues heures, — pendant lesquelles la plupart n'auront presque rien vu de ce qui se passe à l'autel, et n'auront guère pu suivre les parties de la Messe que par le chant qu'ils ont entendu de loin — ce sera de nouveau le même passage triomphal du Pape, bénissant ses enfants et acclamé par eux. Ils se retireront bien fatigués ; ils n'auront pas vu autant qu'ils l'espéraient ; mais ils partiront contents — une fois encore, ils auront vu le Pape : pour eux, c'est l'essentiel.

L'après-midi de ce jour de l'Ascension, eut lieu la cérémonie qui fut, sans doute, la plus fatigante de tout le Congrès. La réunion se tenait aux Catacombes de Saint-Calixte, à une heure de marche de la ville. Le Comité avait pu se procurer des automobiles pour les principaux dignitaires ; mais, comme dans la matinée, la foule des pèlerins dut faire ce rude voyage à pied. Ils se rendirent, cependant, très nombreux pour louer et chanter l'Eucharistie au-dessus de ces tombes sacrées, qui contiennent les restes de milliers de martyrs et qui racontent encore si éloquemment comment nos aînés dans la foi trouvaient leur force et tout leur courage dans ce pain par excellence que Jésus a donné à tous ceux qui croient en Lui.

Quelle joie et quelle émotion produit dans l'âme chrétienne ce contact, pour ainsi dire visible et sensible, avec tout ce qu'il y a de plus saint dans l'Église des premiers siècles ! Pendant près d'une heure, ce rapprochement fut expliqué par d'éloquents orateurs, qui montrèrent dans l'Eucharistie la source de la paix dont débordait le cœur des premiers chrétiens, même au milieu des supplices, et aussi l'unique source qui peut apporter, de nos jours, cette paix si désirée de tous les peuples.

Mais ce n'était là que la première partie de la cérémonie si émouvante. Elle devait se continuer par une procession solennelle, partant des Catacombes pour se rendre à la Basilique de Saint-Paul, par la célèbre Route des Sept-Églises, si pleine de souvenirs chrétiens. Jamais, peut-être, la sainte Eucharistie n'avait été portée si triomphalement en ces lieux vénérés — où, autrefois, elle était venue si souvent en secret soutenir le courage des martyrs et porter dans leurs âmes les premiers rayons de la paix du ciel.

Cette procession était donc belle, touchante, en même temps que grandiose et imposante, mais aussi combien pénible et méritoire pour les pèlerins déjà épuisés de fatigue ! Pendant deux longues heures, elle défila lentement sur une route on ne peut plus poussiéreuse, qu'on n'avait pu faire arroser à cause de la grève générale proclamée la veille. Ceux qui restèrent jusqu'au bout, et ils furent

nombreux au delà de toute espérance, accomplirent vraiment un acte de dévotion presque héroïque à l'égard de Jésus-Eucharistie, qu'ils voulaient honorer coûte que coûte.

La cérémonie prit fin à la Basilique de Saint-Paul hors les murs, par la Bénédiction très solennelle du Saint Sacrement. Il était près de neuf heures du soir ; et la plupart des pèlerins devaient faire encore plus d'une heure de marche pour retourner chez eux. Ils revenaient tous, contents d'avoir souffert quelque chose pour la gloire de Jésus dans le Très Saint Sacrement.

La journée du 26 fut moins remplie que la précédente, et elle prit davantage l'allure habituelle d'une journée de Congrès eucharistique. Le matin, à 10 heures, Messe solennelle pontificale, célébrée par S. E. le Cardinal Basile Pompili, Vicaire de Sa Sainteté pour le diocèse de Rome. Dans l'après-midi, assemblée générale dans la Basilique des Douze-Apôtres. Tous les orateurs développèrent, sous différents aspects, le même thème fondamental : le règne de la paix par l'Eucharistie. Nous y reviendrons un peu plus loin.

Le Pape ne pouvait prendre part aux diverses réunions ou fonctions qui avaient lieu hors du Vatican ; mais il voulait, cependant, autant que possible, contribuer personnellement au succès du Congrès qui lui tenait tant au cœnr. Le premier jour, il avait reçu, accueilli et félicité les Congressistes, dans l'audience générale qu'il leur avait donnée ; le deuxième jour, il avait voulu célébrer lui-même la première et la plus solennelle Messe du Congrès ; le troisième jour, il voulut présider l'adoration nocturne dans la Basilique de Saint-Pierre. Ce fut une fête toute d'intimité, rappelant d'une manière frappante la dernière veillée de Jésus avec ses Apôtres. De onze heures du soir à deux heures et demie du matin, plusieurs milliers d'hommes, surtout des ecclésiastiques, unis au Pape agenouillé au-dessus du tombeau de saint Pierre, prièrent de tout cœur pour chanter la gloire de Jésus Eucharistie et implorer la divine miséricorde pour les hommes qui s'égarent loin de Dieu. Un peu après minuit, le Pape commença la

célébration de la sainte Messe ; des centaines de voix de prêtres répondaient aux prières liturgiques et établissaient ainsi un véritable dialogue de prière entre le souverain prêtre qui était à l'autel et la nombreuse assistance qui l'entourait. On avait annoncé que plusieurs prélats donneraient la communion à tous ceux qui s'étaient fait inscrire, et pour lesquels le Pape avait consacré un nombre correspondant d'environ cinq mille hosties. Mais quelle douce surprise pour ces heureux communiants, quand ils virent, non seulement les prélats annoncés, mais aussi le Pape lui-même s'avancer, avec un ciboire, vers la sainte Table préparée pour la circonstance. Pendant plus d'une heure, le Pape distribua ainsi aux plus humbles de ses enfants le Pain de vie, dont il est le premier dispensateur ici-bas. Cette communion reçue de la main du Pape, dans la Basilique de Saint-Pierre, à une heure du matin, restera pour beaucoup le meilleur souvenir du Congrès eucharistique de Rome...

Le lendemain 27 fut tout spécialement la journée mariale, avec cérémonies de consécration des mères chrétiennes, des enfants de Marie et des autres associations catholiques de jeunes filles. La Messe solennelle pontificale fut célébrée par Son Éminence le Cardinal Vincent Vannutelli, dans la Basilique de Sainte-Marie-Majeure. Dans l'après-midi, dernière assemblée générale, aux Douze-Apôtres, avec discours sur le même thème général : l'Eucharistie et la paix.

La matinée du 28 fut marquée par la Messe célébrée au Colisée et par la Communion générale des enfants — dans cet amphithéâtre où tant de martyrs ont versé leur sang pour l'amour de Jésus-Christ. Le célébrant, Monseigneur Ange Bartolomasi, avait consacré une cinquantaine de ciboires ; autant de prêtres s'en allaient bientôt, dans différentes directions, porter la communion aux divers groupes d'enfants déterminés d'avance. Les rubricistes un peu scrupuleux auraient trouvé peut-être à redire ; mais toutes leurs critiques n'auraient pas empêché de voir, dans cette manifestation, un splendide triomphe pour l'Eucharistie et une des plus belles fêtes du Congrès. On

a estimé à vingt mille le nombre des enfants qui ont ainsi communié.

Nous ne pouvons parler ici de toutes les cérémonies spéciales, qui eurent lieu dans différentes églises de Rome et qui toutes apportèrent leur part à la glorification de Jésus dans le Saint Sacrement. Avant de relater les splendeurs de la clôture du Congrès, disons un mot des discours et de ce que, ailleurs, on est convenu d'appeler les travaux du Congrès.

Par volonté expresse de Benoît XV et ensuite de Pie XI, tous les discours des réunions générales devaient porter sur un même sujet : le règne pacifique de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie — ou la paix, comme fruit du règne de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie et comme fruit du règne de Notre-Seigneur par l'Eucharistie. Le Souverain Pontife lui-même donna l'exemple, dans le discours d'ouverture. Les orateurs qui se succédèrent, pendant les trois réunions plénières, développèrent chacun une partie de ce beau programme : l'Eucharistie est sur la terre la source de la paix en général, de la paix individuelle, de la paix domestique, de la paix professionnelle, de la paix sociale, de la paix nationale, de la paix internationale ; en un mot, elle est l'Hostie pacifique et pacificatrice ; et le Pape, comme prêtre suprême et premier dispensateur du sacerdoce et de l'Eucharistie, est sur la terre le Prince de la paix universelle.

Dans le Congrès de Rome de 1922, comme dans celui de 1905, on chercherait en vain ce qui se fait ailleurs dans les commissions ou sous-commissions : des études, des discussions, des rapports, des décisions. Ici, on ne veut obtenir directement qu'une manifestation imposante et vraiment catholique, c'est-à-dire universelle, de la foi, de l'amour et de la confiance en Jésus-Christ au Saint Sacrement et en son Vicaire sur la terre — le Pontife romain. Au milieu des agitations et des révolutions qui troublent encore le monde, l'Église entière vient à l'Eucharistie comme à la source de l'ordre et de la paix, et elle enseigne à tous, croyants et incroyants, que, sans Jésus-Christ et sans son règne par le Sacrement de l'amour,

il sera impossible au monde de retrouver la tranquillité dont il a tant besoin, et que, au contraire, par le règne de Jésus-Christ, par le règne de son amour, la paix refleurira bientôt sur la terre. Sans le règne de Dieu et de Jésus-Christ, toute société humaine est essentiellement anarchique, parce qu'il manque toujours le chef assez puissant pour conduire efficacement les hommes, assez bon pour les animer tous et leur donner à tous le bonheur, parce que toute autorité, qui ne s'appuie pas en Dieu et sur Dieu, n'est qu'une apparence d'autorité — laquelle ne peut rien fonder de solide et n'a de force que pour détruire et donner la mort. La collection de ces discours, qui paraîtra dans le compte rendu officiel du Congrès, sera un vrai monument élevé à la gloire de Jésus, l'unique Roi, dont l'autorité et le règne puissant donneront à l'humanité la tranquillité, l'ordre et la paix...

Le 28 mai, dans l'après-midi, devait avoir lieu la grande procession eucharistique, la plus belle manifestation catholique envers la sainte Eucharistie. Déjà, dans certains quartiers de Rome, plus religieux et moins envahis par une population étrangère, on avait osé organiser des processions du Saint Sacrement. Mais, depuis plus de cinquante ans, les catholiques — ou opprimés par des textes de lois, ou trop intimidés par les cris et les menaces de leurs adversaires — avaient hésité et reculé devant les dangers qu'ils redoutaient ; ils n'avaient pas osé demander aux autorités civiles d'occuper quelquefois les rues principales de la ville proprement dite, pour s'y organiser en cortège et proclamer publiquement leur Religion et leur Foi. L'année dernière, l'Association de la Jeunesse catholique italienne avait eu ce courage : le défilé fut interdit. Il eut lieu, quand même, et fut l'occasion de graves incidents. Cette armée de jeunes gens, pacifiques mais résolus, avait fini par s'imposer au Gouvernement — qui, les jours suivants, envoya même la troupe pour protéger leur défilé. C'était une première victoire et un encouragement pour l'avenir.

Il n'y a pas encore trois mois, se déroulait, sur un parcours considérable, une autre procession catholique,

d'un caractère plus religieux et plus imposante encore que la première. C'était à l'occasion du transfert des reliques de saint Philippe de Néri. Une foule immense, estimée à plus de cent mille personnes, y prit part, avec un enthousiasme indescriptible, et on n'eut à déplorer aucun accident. Après cette cérémonie, on se disait instinctivement : si on fait tant pour honorer un saint, que ne devra-t-on pas faire pour honorer le Saint Sacrement ? En tout cas, on avait une nouvelle assurance que la procession du Congrès serait possible et qu'elle réussirait parfaitement.

Elle réussit, en effet, et au delà de toute espérance. Un journal de Rome, qui n'a rien de clérical, estimait la foule qui y assistait à plus de trois cent mille personnes. Pendant plus de cinq heures que dura le défilé, de Saint-Jean-de-Latran à Sainte-Marie-Majeure, puis, de là au Colisée et enfin de nouveau à Saint-Jean-de-Latran, la ville de Rome présenta le spectacle de la plus belle procession qui se soit déroulée dans aucun des Congrès eucharistiques précédents. Bien des prêtres, qui avaient vu d'autres congrès internationaux, disaient qu'il n'y avait eu ailleurs rien de semblable. Et, dans la foule des spectateurs, aucun mot déplacé, mais bien la piété la plus débordante ou, du moins, le plus respectueux silence. Le Gouvernement avait envoyé un fort contingent de troupes pour protéger la procession contre toute agression imprévue. Mais les soldats n'eurent d'autre travail que de défiler, eux aussi, et de suivre comme de simples fidèles.

De l'avis de tous, le succès de la grande manifestation catholique était absolument complet. Jésus avait été glorifié publiquement, à la face du monde entier, plus que n'avaient osé l'espérer ou même le désirer les plus optimistes. Et ce succès aura des effets permanents, car les catholiques romains se sentent plus forts ; ils se connaissent mieux ; et ils sont résolus à persévérer dans cette confession publique de leur foi, à la plus grande gloire de Jésus-Christ et au plus grand profit de la société.

Dès le lendemain, le Souverain Pontife Pie XI, qu'on

avait aussitôt instruit de tous les détails de cet heureux évènement, écrivait au Cardinal Vicaire une lettre de félicitation et de remerciement, où il laissa déborder toute la joie de son cœur de Père et toutes ses espérances de Pasteur de l'Église universelle.

Le Congrès était fini. Cependant, le Pape ne voulut pas laisser partir les Congressistes, sans les revoir encore et leur donner une dernière bénédiction. Il les appela donc, pour le lendemain 29, dans la Basilique de Saint-Pierre. Après le chant du *Te Deum*, pour remercier DIEU de toutes les faveurs célestes des jours précédents, le Pape, du haut de la *Sedia*, bénit solennellement toute la multitude de ses enfants — qui dévoraient des yeux ce Père si aimé, qu'ils ne reverraient, sans doute, jamais plus. Aussitôt après les paroles rituelles de la Bénédiction Papale, ce fut dans toute la foule une explosion d'acclamations interminables : « Vive le Pape ! Vive le Pape ! » Pendant ce temps, Pie XI disparaît tranquillement vers le fond de la basilique. Au dernier moment, il ordonne aux porteurs de se retourner, pour qu'il puisse encore une fois voir la foule, qui l'acclame avec un enthousiasme toujours plus grand. Il fait à tous un grand salut des deux mains, puis disparaît et rentre au Vatican. Peu à peu, les acclamations diminuent et s'éteignent, et la foule s'écoule tranquillement par les grandes portes de la basilique.

Extérieurement, tout est fini du Congrès ; mais il est impossible que les catholiques qui y ont pris part ne s'en retournent chez eux plus attachés à leur Religion et à leur Foi, plus convaincus que seuls ils possèdent la vérité pleine et vivante, plus fidèles enfants de l'Église, plus soumis à l'autorité si haute mais si paternelle du Souverain Pontife de Rome — qu'ils ont appris à mieux connaître, à mieux aimer, et qu'ils sauront désormais et toujours mieux écouter et mieux suivre.

Le Congrès eucharistique de Rome, congrès de la paix à bien meilleur titre que tout autre, a déjà porté des fruits nombreux par la préparation qu'il a exigée comme aussi par sa célébration si parfaitement réussie. Il en portera encore beaucoup plus à l'avenir, car les Congres-

sistes, venus de toutes les parties du monde, s'en retournent chez eux, l'esprit plein d'une même pensée, le cœur pénétré d'un même amour, pour travailler ensemble au règne universel de l'amour de Jésus-Christ, par le culte et la fréquentation de la Sainte Eucharistie, et pour procurer, par le fait même, à tous les hommes de bonne volonté le bonheur et la paix — que Jésus seul peut donner et qu'Il donne infailliblement à tous ceux qui l'aiment.

Auguste Estève, *O. M. I.*

XVII. — Pour les Malades pauvres de Paris.

C'était fête, jeudi 30 mars dernier, au Couvent de l'Espérance, 34, rue de Clichy, à Paris.

Son Éminence le cardinal Dubois honorait de sa présence la réunion générale des zélatrices et auxiliaires de l'*Œuvre des Malades pauvres.*

Reçu par M. l'Aumônier de la Communauté, entouré d'une couronne d'ecclésiastiques, de la Mère supérieure et des Dames conseillères, Monseigneur l'Archevêque de Paris, avec son habituelle aménité, prit place au fauteuil de la présidence, tandis que la foule — une foule paisible, sympathique, élégante — se pressait dans la vaste chapelle, trop étroite pour la contenir.

Quelle est donc la pensée dominante, la préoccupation unique de cette société parisienne, accourue à ce rendez-vous ? — Faire du bien à de pauvres créatures humaines, que la misère et la maladie condamnent au plus douloureux abandon.

L'Église, aujourd'hui comme autrefois, s'applique à améliorer, par un nombre incalculable d'institutions éminemment bienfaisantes, le sort des déshérités de la fortune. Aujourd'hui comme autrefois, elle offre aux malheureux « la grande paire d'ailes », selon le mot de Taine,

destinée à les soulever au-dessus de la vie rampante des horizons bornés de ce monde et à les conduire — à travers la patience, la résignation et l'espérance — jusqu'aux joies du sacrifice, jusqu'au seuil de la bienheureuse éternité.

Voici en quels termes le Directeur présenta au vénéré Cardinal son rapport sur les travaux accomplis depuis la dernière réunion.

* * *

Éminence, — « L'*Œuvre des Malades pauvres* — instituée, à Paris, en cette communauté des Sœurs de l'Espérance — compte aujourd'hui soixante-cinq ans de services rendus aux membres souffrants de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Elle a traversé, au cours de cette période, des jours d'orages et de tempêtes, sans rien perdre de sa vitalité, sans jamais faillir à sa tâche.

« Nulle main protectrice n'a dû écarter de son chemin des obstacles suscités par le Pouvoir, parce que son rôle de bienfaisance défie toutes les hostilités et l'élève au-dessus des contingences de la politique.

« Visiblement bénie de Dieu et chère au Cœur de Celui qui a dit : *Ce que vous ferez au plus petit des miens, c'est à Moi-même que vous le ferez*, elle a poursuivi, sous le patronage de vos vénérés prédécesseurs, sa marche ascendante vers les cimes de la charité chrétienne.

« Il m'est particulièrement agréable, Éminence, de présenter, en ce pieux cénacle, au premier Pasteur du diocèse, une élite de choix, très dévouée au soulagement et au salut des malheureuses victimes de la maladie et de l'indigence. Ces *Dames de la Sainte-Famille*, auxiliaires des Sœurs de l'Espérance, pour la visite et l'assistance à domicile des malades pauvres, dans les paroisses les plus nécessiteuses de Paris, déposent aux pieds de Votre Éminence l'hommage de leur filiale vénération.

« Très sensibles à l'honneur que vous daignez leur faire, elles en apprécient d'autant plus la valeur et le prix, qu'elles savent l'ampleur de la tâche immense que le Seigneur a confiée à votre paternelle sollicitude. Elles

n'ignorent pas, non plus, que les petits et les humbles sont les premiers à bénéficier de cette rayonnante bonté et de cette coutumière condescendance qui vous ont déjà conquis tous les cœurs de vos diocésains...

« Qu'il me soit permis de condenser en quelques traits le rapport que m'impose un devoir bien doux à remplir !

« Bossuet, commentant une parole du saint Évangile, exprime une affirmation de prime abord quelque peu étrange :

— « Un riche peut être sauvé », dit-il ; « c'est là un miracle dont les saintes Lettres ne nous rendent point d'autre raison, sinon que Dieu est tout-puissant. Donc, il est vrai, ô riche du siècle, que ton salut n'est pas un ouvrage médiocre ; donc il serait impossible, si Dieu n'était pas tout-puissant ; donc, cette difficulté passe de bien loin nos pensées, puisqu'il faut, pour la surmonter, une puissance infinie. »

« Ainsi parle le grand Évêque de Meaux. Remarquez, Mesdames, que « la puissance infinie » est, en même temps, l'amour sans mesure. Or, cet amour a inspiré un chef-d'œuvre de zèle à un cœur embrasé de la divine charité. Sur les instances réitérées d'un saint archevêque, lui aussi originaire du Maine, le Cardinal de Cheverus, votre vénéré Fondateur, le bon Père Noailles, vous a députées, mes Sœurs, vers le riche, trop souvent plongé dans une détresse morale — qui en fait le plus déshérité des biens de la grâce.

« Oui, les Sœurs de l'Espérance sont, en effet, les Sœurs hospitalières des prétendus heureux du siècle, les anges visibles qui leur apportent les soulagements de la terre et leur ménagent les consolations du ciel, quand la maladie les a cloués sur un lit de douleur. Avec leur vêtement de deuil, elles vont s'asseoir sous des lambris dorés, pour dire aux moribonds : « Le Seigneur est miséricordieux, espérez ! »

« Mais j'ai hâte d'ajouter que ce n'est là qu'une partie du champ où s'exerce leur zèle.

« Elles ont aussi pour mission de faire connaître et de faire aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ à ceux-là mêmes qui l'ignorent, le méconnaissent ou le blasphèment. A l'exemple de leur divin Époux, dont la charité s'étendait

à tous les hommes, elles prêtent également leur ministère à tous les malades qui les appellent, quelles que soient leur position sociale et leur religion.

« Heureuses surtout de se dévouer au soulagement des miséreux, elles leur procurent les soins que réclame leur état, soit par elles-mêmes, soit par les Dames de la Sainte-Famille — qu'elles s'associent dans une large mesure.

« Dames du monde et du grand monde, — les plus beaux noms de France s'harmonisent ici avec les plus modestes — vous ne dédaignez pas de descendre dans des taudis infects ni de monter dans des mansardes délabrées, où, trop souvent, hélas ! la misère noire n'exclut pas le dévergondage du vice.

« Compatissantes et douces, les mains et le cœur loyalement ouverts, vous apparaissez, dans les plus minables foyers, comme les messagères du Bon Dieu. Et, presque toujours le miracle d'une conversion pénètre avec vous jusqu'au chevet des moribonds.

« Le malade pauvre, parfois abandonné à son malheureux sort, voilà donc, Éminence, l'objet privilégié de la sympathie, du savoir-faire et de la tendre sollicitude des âmes pieuses assemblées en ce moment dans cette enceinte.

« Depuis la dernière réunion générale, sous la présidence de Monseigneur Amette, de douce et pieuse mémoire, 18.507 malades ont été visités et assistés régulièrement. Ils ont reçu pour la plupart, en dehors des secours hebdomadaires, des allocations spéciales, nécessitées par des situations plus pénibles ou plus dignes d'intérêt.

« On nous dit que, parmi les œuvres de bienfaisance établies à Paris en faveur des pauvres, la nôtre se distingue par la générosité de ses larges aumônes. Nos Dames visiteuses ont distribué, jour après jour, en ce laps de temps, une somme qui atteint 201.514 francs.

« La Providence, du reste, se charge d'alimenter la caisse de l'Œuvre — qui n'a jamais eu à regretter ses libéralités, d'ailleurs toujours prudemment justifiées.

« Toujours aussi se réalise la promesse de l'Esprit-Saint, formulée par la bouche du Psalmiste : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem* — Bienheureux celui

qui a pitié du pauvre et de l'indigent ; au jour de la tribulation, le Seigneur lui-même le délivrera (1) !

« Cette pitié ne se borne pas à soigner le corps, avec cette patience, cette constance et ces attentions délicates que la religion seule enseigne ; elle s'applique, principalement, à inculper aux âmes des pensées de foi et de salut éternel.

« A cet égard, il serait intéressant de parcourir les pages du *Livre d'Or* où sont relatés les prodiges de conversions opérées, avec la grâce de Dieu, par nos Dames visiteuses. Après avoir prié, elles parlent. Elles parlent si suavement du Bon Dieu et des joies de la céleste patrie, que les cœurs les plus endurcis s'amollissent et que les âmes, jusque-là réfractaires, s'ouvrent peu à peu aux doux rayons du divin Soleil, — comme, en cette saison printanière, la fleur de nos parterres s'épanouit sous la tiède haleine de l'astre-roi.

« Ici, c'est un dompteur de fauves, — jadis réputé dans la caste des forains, aujourd'hui sans ressources — en proie à une cruelle maladie et hanté par l'idée du suicide. En fait de religion : table rase. Il sait seulement que, sa conjointe ayant été mariée à l'église avec son premier mari, lui-même est donc parfaitement en règle avec les lois divines et humaines... Le dompteur est dompté, à son tour, par une petite Sœur. A force d'onction persuasive, elle parvient à dissiper les ténèbres et, sous un amas de scories, elle met en pleine lumière une âme naturellement chrétienne, purifiée par le baptême, fortifiée par la communion et conquise à l'amour de Jésus-Christ.

« Là, c'est une artiste dramatique qui connut des jours de triomphe, alors que — jeune, riche et adulée, sans posséder le bonheur — elle brillait comme une étoile. Les revers sont venus avec les années. Elle a perdu son mari, sa fille unique, et la voilà seule, âgée, ruinée, aveugle, abandonnée au plus affreux désespoir... Une dame visiteuse se présente : c'est le retour à la vraie vie, à la rési-

(1) Ps. xl, 1.

gnation, à la possession d'une paix inaltérable, prélude des joies de l'éternité.

« Une jeune poitrinaire de 26 ans se débat, impuissante, contre le terrible fléau qui l'étreint. En sa prime enfance, elle a connu les bienfaits d'une éducation chrétienne, dans la demeure champêtre d'une famille bretonne. Mais, depuis, c'est la promiscuité de l'atelier, les dangers de la capitale, l'abandon de toute pratique religieuse, etc..., et la chute dans le ruisseau. Grâce à notre Œuvre, elle se voit réhabilitée, en paix avec Dieu, enveloppée d'une douce atmosphère de ferveur. Elle meurt en prédestinée. Son compagnon, ému et reconnaissant, après avoir régularisé son mariage et fait baptiser son enfant, vit désormais en bon chrétien.

« Plus loin, c'est une famille entière, ramenée providentiellement à la Religion par les soins assidus et l'activité toujours en éveil des dévouées Auxiliaires. Le père, la mère et les cinq enfants croupissaient dans une misère matérielle et morale impossible à décrire. Soudain, comme sous l'effet d'une baguette magique, tout se transforme, — sous l'influence des secours, agrémentés des bonnes paroles de nos visiteuses.

« Celles-ci reçoivent l'accueil empressé et le concours sacerdotal du clergé des paroisses où s'exercent leur laborieux ministère, notamment : — à Sainte-Marie et à Saint-Michel des Batignolles, à Saint-Jean et à Saint-Pierre de Montmartre, à Saint-Joseph des Épinettes, à Sainte-Geneviève des Grandes-Carrières, à Notre-Dame de Clignancourt ; dans les xve, xixe et xxe arrondissements. Partout, le clergé seconde à l'envi les messagères de la charité : les sacrements sont distribués, sans retard, et les visites nécessaires ne se font pas attendre.

« C'est ainsi que, grâce à ces généreux dévouements, 623 malades sont morts chrétiennement, au cours de la récente période. 95 mariages ont été régularisés, 309 baptêmes conférés, 55 jeunes personnes ou adultes ont fait leur première communion, et 9 ont été confirmés.

« L'Œuvre prend un soin particulier des indigents dont l'état de santé exige un traitement en rapport avec leurs

infirmités. Elle a fait admettre, à ses frais, 362 malades à Saint-Joseph, à Bon-Secours, à Villepinte...

« Deux nouveaux lits vont être fondés, à l'hôpital Saint-Joseph, par nos Dames conseillères.

« Quelle moisson de mérites pour nos chères Associées ! Beaucoup d'entre elles ont été appelées à recevoir au ciel la récompense promise par le divin Maître à quiconque aura donné un verre d'eau en son nom. A présent qu'elles jouissent du fruit de leurs travaux, ne demandent-elles pas à Dieu que l'Œuvre prospère ? Et la preuve que leurs supplications ne restent pas sans écho, c'est que de nouvelles et nombreuses recrues les remplacent, aussitôt, dans l'exercice des mêmes fonctions.

« Éminence, nul doute que votre présence, au sein de cette imposante assemblée, ne soit pour l'Œuvre de la Sainte-Famille une aurore de gloire, une affirmation de sympathies plus chaudes et plus abondantes, une garantie d'avenir, un puissant motif d'espérer, pour elle, une vie grandissante et, pour tous ses membres, une nouvelle effusion de « l'esprit missionnaire ».

« La bénédiction du Chef aimé de ce grand diocèse multipliera encore le nombre des adhérents ; elle fécondera leur zèle ; elle défendra les âmes contre le découragement et la lassitude ; elle mettra, dans les cœurs et sur les lèvres, des paroles qui consolent et portent à la vertu.

« Pénétré d'un affectueux respect, je sollicite, Éminence, cette précieuse bénédiction pour nos chères Associées et leurs familles, pour la communauté des Sœurs de l'Espérance, pour les généreux bienfaiteurs de l'Œuvre et pour les malades pauvres auxquels elle prodigue les trésors d'un dévouement sans éclipse. »

* * *

A son tour, en termes d'une exquise bienveillance, Mgr l'Archevêque daigna faire l'éloge des personnes charitables dont le zèle éclairé réalise un bien si considérable en faveur des malades indigents de la capitale.

Son Éminence témoigne son admiration pour la florissante Congrégation de la Sainte-Famille de Bordeaux, dont les œuvres multiples répondent si parfaitement aux nécessités de l'époque. Elle félicite les messagères de la grâce et de la miséricorde, assidues au chevet des mourants, et dont l'ardeur s'emploie à donner DIEU aux âmes et les âmes à DIEU.

— « Votre Œuvre de charité envers DIEU et envers le prochain », dit Mgr Dubois, « est l'une des gloires de l'Archidiocèse de Paris. Sa durée, ses bienfaits, le magnifique dévouement des Dames de la Sainte-Famille et les admirables résultats obtenus sont une preuve évidente de sa féconde vitalité. Vive reconnaissance aux chères Sœurs de l'Espérance, dont l'éloge n'est plus à faire ! Oui, que votre belle Œuvre se développe et prospère : c'est le vœu que Nous déposons dans le Cœur de JÉSUS. »

Et, sous la main du Pontife, les têtes s'inclinent. Au nom du Saint-Père Pie XI, le vénéré Cardinal donne solennellement la bénédiction papale à l'assemblée saintement émue...

Edmond THIRIET, *O. M. I.*,
Directeur de l'Œuvre.

XVIII. — L'Église au Loin. — Vision de Réconfort.

Ah ! qu'elle fut radieuse, qu'elle fut féconde — cette *Fête des Missions* organisée à Liège !

Elle devait durer un jour : on la prolongea de *quatre*, — et elle aurait pris toute la semaine, qu'on l'eût encore trouvée trop courte.

Catholique Belgique, sois fière du rôle de tes enfants dans l'apostolat mondial ! C'est avec bonheur que le glorieux successeur de Benoît XV apprendra tes nouvelles initiatives pour rendre populaire « l'esprit missionnaire »...

Des fêtes comme celle-là ne s'improvisent pas.

S. G. Mgr Martin Rutten, Évêque de Liège, dans une Lettre pastorale admirable, avait tracé les grandes lignes du programme dont il confiait l'exécution à un Comité.

Et l'on se mit à l'œuvre... Et la « Journée » s'annonça splendide... Et les prévisions les plus optimistes furent dépassées...

Un triomphe sur toute la ligne !

Le dimanche 12 mars, affluence à la Communion générale pour les Missions : les enfants s'en étaient faits les a*pôtres*. A toutes les Messes, dans les 32 églises de la ville, un Missionnaire parla des conquêtes de l'Église dans les lointains pays. A 3 heures, dans toutes les paroisses, grande cérémonie de la Sainte-Enfance. Enfin, à 8 heures du soir, dans les différents quartiers de la cité, 17 conférences, autant que possible illustrées de projections, groupèrent des auditoites compacts, friands de contempler, dans leur cadre spécial, les évolutions et les prodiges d'organisation de nos Ouvriers évangéliques.

La présence du R. P. Pierre Duchaussois en Europe tombait à merveille, pour donner aux Missions de l'Extrême-Nord du Canada un porte-parole particulièrement qualifié. Il aurait pu renouveler sa conférence, 17 jours consécutifs, dans 17 quartiers de la ville, qu'il aurait vu chaque fois la salle bondée et qu'il aurait senti les cœurs battre à l'unisson du sien — dans une admiration qui, tantôt mêlée de joie et tantôt de compassion, se fût traduite en applaudissements enthousiastes, en ovations et... en gestes de charité généreuse.

Ce qu'il a de succès, cet avocat des Peaux-Rouges et des Esquimaux ! Avec quel art consommé il sait faire le choix des détails ! C'est, à jet continu, du palpitant et de l'imprévu, du comique et du haut tragique, des leçons d'endurance et de foi, de la géographie, de l'histoire naturelle, de l'ethnographie — et du spirituel délicieusement servi. Et vous devinez qu'il abrège ; que, s'il voulait, il parlerait deux jours au lieu de deux heures, et toujours avec le même intérêt.

— « Je vous avertis, Mesdames et Messieurs », avait

dit le P. Eugène PIERLOT en présentant le Conférencier, « que le P. DUCHAUSSOIS ne vous révélera pas, ce soir, tout ce qu'il sait sur l'apostolat dans l'Extrême-Nord. Mais vous trouverez la réponse à toutes vos questions dans le magistral volume qu'il vient de publier — *Aux Glaces Polaires*, en vente, ces jours-ci, au « Musée des Missions ».

On se le tint pour dit, et toutes les *Glaces* étaient... fondues, qu'on en réclamait encore.

* * *

Ce « Musée des Missions », auquel on avait adjoint une « Librairie », était une *Exposition*, où, sans grands frais de décors, s'étalaient toutes sortes de curiosités, rassemblées des cinq parties du monde. La Chine voisinait avec le Congo et les Indes, l'Algérie et la Tunisie avec les Iles de l'Océanie ; puis encore le Congo avec l'Amérique du Nord, le Congo avec l'Ile de Ceylan et le Sud-Africain. Par-ci par-là, un peu de couleur locale : des palmiers, des jeunes gens costumés en Hindous, des demoiselles habillées en Kabyles.

Les *stands* étaient gardés par des Religieux ou des Religieuses, qui fournissaient aux visiteurs toutes les explications désirées.

Mais, sous de modestes apparences, que de richesses ! Tout l'univers est là, avec le paganisme éhonté et la sublime Foi chrétienne, l'égoïsme brutal et l'immolation volontaire, la variété des races et des mœurs, la diversité des climats et des ressources naturelles, les espoirs de civilisation et les progrès réalisés.

— « Que nous connaissions peu les Missions ! » s'exclament de braves gens.

Et ils interrogent encore, ils examinent, ils touchent avec piété des objets ayant appartenu à des Martyrs.

Les Oblats possédaient trois *stands* : celui de l'Amérique du Nord, celui du Sud-Africain et celui de Ceylan. A nos Frères scolastiques fut dévolu l'honneur de les présider. Certes, nos chers étudiants pourront dire qu'ils

n'ont pas chômé, durant ces cinq jours. On les assiégeait littéralement. Il fallait tout expliquer : Canot d'écorce, raquettes, tente d'Indiens, tunique de Peaux-Rouges, harpon,... attelage du missionnaire ceylanais, idoles, sonnettes de serpents, objets en ivoire,... assagaies ou flèches des Zoulous et des Basutos, verroterie ornant les pagnes, photographie de la hutte du missionnaire au Basutoland, vues stéréoscopiques de la vie cafre...

Et cela, nous le répétons, dura cinq jours ! Et l'on disait, en s'en allant : « Je reviendrai... ! » Et l'on revenait, en effet, stimulé davantage après la lecture d'un chapitre des *Glaces Polaires* ou du *Petit Tour du Monde.*

Que d'édifiantes réflexions, et que de beaux traits de générosité ! Témoin cette petite ouvrière achetant *Aux Glaces Polaires* :

— « Je fais un sacrifice », expliqua-t-elle, « pour mieux connaître les Missions, afin de les aimer davantage... »

Sublime, n'est-ce pas ?

Des jeunes gens venaient parler de leur vocation et réclamaient des *Notices* sur la Congrégation des Oblats...

Les volumes, brochures et cartes-vues s'enlevaient comme par enchantement. On avait craint d'accumuler des stocks ; or, tout s'était évanoui, longtemps avant la fermeture.

Pour nos Scolastiques eux-mêmes, ce fut une école de zèle :

— « Le soir », écrit l'un d'eux, « notre tâche terminée, nous rentrions à la Communauté, l'âme pleine des émotions de la journée, recueillie en Jésus, le grand Missionnaire, et embrasée des ardeurs de l'apostolat. »

* * *

Liège a témoigné sa sympathie et versé son obole.

Tous, prions le Seigneur de multiplier ses missionnaires !

— « Dieu », disait la Pastorale de Mgr Rutten, « appelle des ouvriers en nombre suffisant, mais ceux-ci ne répondent pas toujours à l'invitation divine. Comme le jeune

homme de l'Évangile, ils n'ont pas le courage d'abandonner leur famille, leur pays, ou leurs projets d'avenir ; et ils résistent à la voix intérieure qui les sollicite. Notre prière a surtout pour objet d'obtenir pour eux la grâce de faire généreusement les sacrifices nécessaires et de se consacrer totalement à la grande œuvre de la propagation de la Foi. Puisque Jésus-Christ nous exhorte à adresser cette prière au Maître de la moisson, nous sommes certains qu'elle sera agréable à son Père céleste et qu'elle sera exaucée. »

Prions et travaillons. Propageons les Revues qui parlent des Missions lointaines : c'est un moyen discret mais très efficace, pour susciter des vocations. Intéressons-nous aux victoires de l'Apostolat ! Les conquêtes de l'Église sur le paganisme et la barbarie, quelle noble cause ! L'Église au loin, quelle vision de réconfort !

Léon Hermant, *O. M. I.*

XIX. — Les Missions Sauvages de l'Ontario Supérieur.

Il existe, au nord de la province de Québec et de la province d'Ontario, sur la baie d'Hudson, plusieurs postes ou établissements, fondés par des sociétés commerciales françaises et anglaises, quelques années après la découverte du Canada. Ces sociétés s'y fixèrent dans le but de faire avec les sauvages le commerce des fourrures, si riches dans ces régions polaires.

L'histoire nous dit que le premier prêtre qui visita ces parages, si difficiles d'accès, fut un Père Jésuite — qui accompagna le chevalier de Troyes et le célèbre d'Iberville dans une expédition, demeurée mémorable, faite au printemps de 1686.

Les Pères Jésuites, durant quelques années, visitèrent

les tribus sauvages de la baie d'Hudson ; mais, faute de missionnaires, ils durent les abandonner.

Ce ne fut qu'un siècle et demi plus tard, en 1836, que les Sulpiciens commencèrent de nouveau à faire ces longs voyages.

En 1844 le jeune Père Nicolas Laverlochère, nouvellement arrivé de France, accompagna le dernier prêtre séculier qui devait évangéliser les sauvages du nord ; car, en 1847, les Oblats en furent définitivement chargés.

N'oubliez pas, chers lecteurs, qu'il fallait alors partir de Montréal en canot d'écorce, — au mois de mai, époque de la fonte des glaces — remonter le Saint-Laurent, la rivière Ottawa, en passant par la ville du même nom, appelée alors Bytown. Sur le parcours de la route fluviale, la seule praticable, les missionnaires devaient faire escale, pour évangéliser les différentes tribus sauvages qui s'y trouvaient semées, — à savoir : celles des Joachim, de Mattawa, de Témiscamingue, d'Abitibi, de New-Post, de Moose Factory, et enfin d'Albany — soit une distance d'environ huit cents milles, entrecoupée de multiples chutes et rapides, nécessitant des portages fort pénibles. Il fallait de trois à quatre mois pour faire ce voyage.

Une pléïade de missionnaires, venus de notre généreuse mère-patrie, la France, — entre autres les Pères Jean Pian († 1915), André Garin († 1895), Charles Arnaud († 1914), Antoine Paillier († 1916), Jean Deléage († 1884), Louis Lebret († 1903) et Léon Nédélec († 1896), — succédèrent au trop vaillant Père Laverlochère, qui tomba au champ d'honneur, après quelques années seulement d'un rude labeur (1884). Frappé d'une paralysie qui l'empêcha, à son grand regret, de faire encore ce long voyage, il ne demeura pas inactif à la mission du lac Témiscamingue. Autant que son infirmité le lui permettait, il se faisait transporter en canot dans les missions les plus proches et y évangélisait les sauvages qui s'y trouvaient. C'est après plus de trente ans de souffrances, généreusement acceptées, qu'il rendait sa belle âme à Dieu, au vieux fort Témiscamingue — où il repose au milieu de ses chers Peaux-

Rouges, à quatre milles de Ville-Marie, aujourd'hui chef-lieu du comté de Témiscamingue.

En 1889, ce dur héritage des missions de la baie d'Hudson passa entre les mains du Père Désiré FAFARD († 1883), qui résolut d'établir une résidence d'Oblats à Albany ; et ce fut trois ans plus tard, en 1892, que ce digne et vaillant Canadien, l'émule de ses prédécesseurs, se rendait à ce poste pour exécuter son projet, en compagnie du Père Joseph GUINARD et du courageux Frère convers Gustave LAPOINTE — qui, depuis plus de cinquante ans, passe sa vie à construire des chapelles et des résidences pour nos Pères missionnaires, vivant souvent seul dans les forêts sauvages et en vrai sauvage. Honneur à cet humble mais intrépide ouvrier ; seul le bon DIEU, pour lequel il dépense ses forces et son habileté, connaît la valeur de ses mérites — offerts pour le salut des enfants de la forêt.

Depuis 1892, date de la fondation de la mission d'Albany, quatre chapelles et résidences ont été construites, ainsi qu'un hôpital-école, terminé en 1903. Et vous saurez, amis lecteurs, qu'il n'y a pas de scierie mécanique dans ces parages ; la machine a été remplacée par les biceps de ces missionnaires, Pères et Frères, qui ont fait marcher la scie longue et non ronde pour scier plus de 150.000 pieds de planches.

Les Sœurs Grises de la Croix, d'Ottawa, arrivées en 1902, prirent possession de cet hôpital-école. Ces vaillantes auxiliaires des missionnaires, depuis nombre d'années, n'ont jamais hésité à laisser la civilisation pour aller prêter main forte aux Oblats, dans les missions les plus pénibles et les plus reculées de notre Canada. Elles continuent toujours à se dévouer aux soins des vieux et des vieilles et à l'éducation des enfants sauvages. On demandait, un jour, au Père FAFARD si la fondation de cet hôpital-école pour les sauvages ne deviendrait pas une source de revenus pour les Sœurs :

— « Oh ! si », dit-il ; « à force de sacrifices, de privations de toutes sortes ; en vivant pauvrement et en donnant comme nous leur dévouement et leur santé, elles obtiendront certainement une grande quantité de mérites

pour elles-même, des bénédictions pour leur Congrégation, le salut de bien des âmes et la récompense éternelle. »

Jolis revenus, en effet, — n'est-ce pas ? — et fort appréciables à notre époque.

Les autres missions desservies par les Pères Oblats portent les noms suivants : — *Martin's Fall* et *Fort-Hope*, entre la baie James et le lac Nipigon (ces missions viennent de passer entre les mains des révérends Pères Jésuites de Sudbury) ; *Attawapiskat*, où résident actuellement deux Pères ; *Wenisk*, à une distance de quatre cents milles d'Albany ; et quelques autres moins importantes. La population indienne de cette région, dont la charge est confiée aux Oblats, est d'environ 1.200 âmes.

Bien qu'aujourd'hui le ravitaillement de ces missions soit devenu plus facile, — avec le nouveau chemin de fer, dit Transcontinental — n'oublions pas que ces missionnaires n'ont encore de communications avec le monde civilisé que trois ou quatre fois par année, et que leur nourriture n'est en grande partie que le fruit de la pêche et de la chasse auxquelles ils doivent nécessairement se livrer comme les sauvages. Ces missions font partie aujourd'hui du patrimoine de S. G. Mgr Joseph Hallé, le nouveau Vicaire apostolique du nord d'Ontario.

Eugène Duret, *O. M. I.*

XX. — Dira-t-on que j'avais perdu mon Temps ?

Il est huit heures du matin... Le temps est froid ; le ciel est gris ; il tombe un peu de neige.

Une petite voiture, tirée par deux chevaux, avec un Indien comme guide, chemine péniblement à travers la forêt de la Rivière aux Épinettes... A chaque mille, les arbres, fraîchement abattus par la tempête, nous barrent le passage.

Cependant, il faut se hâter : un jeune Indien se meurt à la « Poule d'eau », — le dernier courrier nous en a apporté la nouvelle. J'aiguillonne les poneys. Rien n'y fait : les chemins sont trop glissants. A la nuit tombante, nous arrivons à la tête du lac ; et nous campons aux bords de la rivière Mosey, à l'entrée de la petite ville de Winnipegosis.

Les pluies, trop abondantes, de l'automne dernier ont tout inondé. Inutile de songer à aller plus loin, par terre ; demain, on essayera la voie par l'eau, pour gagner la réserve...

Je trouve un bateau ; le capitaine veut bien nous conduire à la « Poule d'eau », pour vingt-cinq piastres. J'examine un peu le navire : il est tout couvert de fer-blanc, possède une cabine pour passagers et a trente pieds de long. De loin, on le prendrait pour un tonneau ballotté sur l'eau ! Et dire qu'on va confier sa vie à pareil esquif !

A dix heures du matin, nous sommes sur le pont... Le temps est splendide. Le lac ressemble à un miroir brillant ; parfois des rides légères, que des esprits mŷstérieux semblent tracer sur l'onde, se jouent en souriant aux rayons du soleil. Notre bateau glisse rapidement sur le grand lac.

Bientôt, nous entrons dans une rivière. Celle-ci est bordée de chaque côté d'une double haie de plantes sauvages, atteignant la hauteur de 3 mètres. En passant, des milliers de canards se lèvent dans les airs et évitent avec soin notre rencontre. La rivière devient moins profonde : les herbages, au fond de l'eau, embarrassant le navire, on recule souvent...

Le capitaine se fâche !... On ne le prendra pas de sitôt dans une telle rivière !... Ce n'est pas vingt-cinq piastres, mais cinquante que vaut ce voyage !... Ce n'est pas trente milles, mais soixante milles pour se rendre à la « Poule d'eau ! » On l'a trompé...

Nous entrons au port, qui est caché dans les joncs... Le village, couché un peu plus loin, entre deux baies, semble dormir.

Un chien maigre, une vieille patte d'orignal serrée

entre les dents, nous aperçoit : le signal est aussitôt donné !... Des têtes sortent de toutes les portes ; on a aperçu la Robe noire !... Les hommes viennent immédiatement à ma rencontre ; la joie se lit sur toutes les figures ; chacun me serre la main !

— « Comment va le petit malade ? » demandai-je aussitôt.

— « Il est mort et enterré depuis plus de 8 jours », me répond-on. « Robe noire, on t'attendait pendant toute une semaine ; le jeune homme demandait, tous les jours, si le R. P. Brachet ne venait pas encore ; il aurait tant voulu se confesser à lui, avant de mourir ! Enfin, voyant que sa mort était proche, nous l'avons préparé nous-mêmes au grand passage. Il nous a quittés, jeudi dernier, le sourire sur les lèvres, en disant : « Jésus, Marie, Joseph. »

Je consolai ces braves gens, en leur disant que le Bon Dieu avait tenu compte de la bonne volonté du pauvre défunt et qu'il sera certainement admis au ciel !...

Leur lettre, demandant un prêtre, pour venir voir le malade, avait fait le tour du lac, et avait pris quinze jours pour nous atteindre...

Cette nouvelle, si inattendue, de la mort du jeune Indien me frappa beaucoup ; mais je ne devais pas faire un voyage inutile. On me conduisit voir deux autres malades. C'étaient deux tuberculeuses très avancées. Elles se confessèrent aussitôt.

Tard dans la soirée, je fis la visite de la réserve. J'ai trouvé ici, à la « Poule d'eau », une chapelle bien bâtie ; tous les ornements pour le service religieux ; un presbytère assez misérable ; un joli cimetière, avec une belle clôture et une grande croix, à l'ombre de laquelle dorment en paix les enfants de ces bois ; une école de jour en bon état ; des cabanes assez confortables, avec des chrétiens excellents. Je fais, tout de suite, connaissance avec tout le monde... J'annonce la Messe pour le lendemain à six heures. Mon temps est limité... Le capitaine farouche, en me quittant, avait crié :

— « Départ à neuf heures juste ! »

Cependant, on veilla tard dans la nuit ; ces pauvres gens avaient tant à raconter ! Leurs discours revenaient sans cesse au R. P. Camper, leur ancien missionnaire — qui, le premier, leur avait annoncé la bonne nouvelle et les avait tous convertis au Christianisme (1).

— « Ah ! ça, c'était un Père, une Robe noire ! Quels sacrifices il a dû faire pour nous gagner à Jésus ! »

— « Tiens, mon Père », dit le chef, en se levant, « je l'ai vu, bien des fois, en plein cœur d'hiver, les pieds tout en sang, ses mocassins tout rouges, venir ici dans la réserve pour nous prêcher. Dans ses voyages, la nuit venue, il faisait un trou dans la neige, y étendait ses couvertes et y dormait jusqu'au matin. Il courait quelquefois, des journées entières, derrière sa traîne à chiens ! Aussi, quand le Père Camper nous prêchait sur la pénitence, on l'écoutait. Sa grosse voix, qui tonnait, nous faisait peur... Et on faisait pénitence ; lui-même, le premier, nous en avait donné l'exemple.... »

— « Et quand il nous disait de prier », continua un autre, « comme il était persuasif ! « *Priez, priez toujours*, disait-il : *Le grand Manitou vous donnera et les biens du corps et les biens de l'âme ; mais tâchez de prier avec un cœur pur, parce que, si votre cœur est sale, vous n'obtiendrez pas plus que ce tuyau de poêle, ici, en face de vous !* »

Un autre Indien se lève... Il veut prouver, par un exemple, que « Kassinan » disait toujours vrai, quand il les prêchait.

— « Il y a de cela dix-huit ans ; mon frère et moi nous avions alors autour de trente ans ; nous étions mariés, chacun avait quatre enfants. Nous n'avions plus rien à manger... Les enfants pleuraient de faim ; le lait manquait aux mères, pour nourrir les tout petits. Alors je dis à mon frère aîné : « *Joseph, te rappelles-tu ce que le Père* Camper *a dit ?... Eh bien, allons à la chasse.* » A l'entrée d'un grand bois, nous nous mîmes tous les

(1) Le R. P. Joseph Camper, frère des FF. François et Albert Camper — né, à Morlaix (Quimper), le 1842 — est mort, au Fort-Alexandre (Manitoba), le 8 mai 1916, à l'âge de 74 ans, dont 51 de vie religieuse. *R. I. P.*

deux à genoux, dans la neige ; les bras en croix, nous dîmes ensemble trois fois : *Je vous salue, Marie — Kid anamikon, Marie...* On se lève ; mon frère part d'un bord, moi dans la direction opposée... Tournée la pointe du bois, je me trouve en face d'un orignal énorme : j'avais peur d'en approcher... Vite je le vise et, d'un coup, je l'abats... Mon frère, qui avait entendu le coup de feu, arrive à la hâte. « *Tiens,* lui dis-je, *voilà l'orignal de la Vierge ! Je te l'avais bien dit ; le Père Camper a raison : on ne prie jamais la Vierge en vain, si on a le cœur pur...* »

Et les histoires se suivaient... Je fus obligé de lever la séance. Minuit avait déjà sonné, et les Indiens ne tarissaient point de rappeler les faits d'armes de leur héros, leur premier missionnaire — le R. Père Camper.

Le matin à six heures, je célébrai la Messe à l'église. Tout le monde était présent. Je leur fis un court sermon, en sauteux. Après la Messe, toute la population m'accompagna au bateau ; chacun voulut me toucher la main ; ils étaient tous contents, parce que je leur avais dit :

— « Je reviendrai vous voir, en hiver, pour vous prêcher une petite mission. »

J'embarque aussitôt. Une femme me crie :

— « Petite Robe noire, pourquoi n'êtes-vous pas restée plus longtemps parmi nous ? Vous auriez pu emporter tous nos péchés. »

— « Je les emporterai, la prochaine fois ! Seulement, faites en sorte que la charge ne devienne pas trop pesante, ne péchez plus !... »

Notre nacelle remonte déjà la rivière... De loin, à travers les hautes herbes, on entend les pleurs d'un petit enfant. Je songe à Moïse dans les eaux du Nil...

— « C'est un enfant qu'on apporte au baptême », dit mon Indien.

De fait, au tournant de la rivière, on voit un voilier. Toute une famille est là ! La mère porte un nouveau-né dans ses bras ;... j'ai compris.

Le voilier nous accoste. On prend le petit enfant de notre côté. Mon guide, le vieux sauvage, sert de parrain ; une jeune veuve métisse, dont le mari a été tué à la guerre,

se trouvant de passage avec nous sur le bateau, fut la marraine. Quelques minutes après, ce nouveau Moïse était régénéré dans les eaux du baptême. On le rendit à sa mère — laquelle, bénissant la Providence d'avoir fait une rencontre si heureuse, nous promit d'élever son fils très chrétiennement...

On continue notre voyage... La rivière, comme encaissée dans les hautes herbes, ne donne pas de prise au vent. Les Indiens, en partant, avaient fait la remarque :

— « Le ciel du côté nord est couvert d'un brouillard épais ; vous aurez une méchante mer ! »

La prédiction, hélas ! se réalisa... Une fois sur le lac, nous fûmes le jouet d'une affreuse tempête... Jamais je n'ai vu la mort de si près.... Et, pourtant, de retour à la Rivière aux Épinettes, j'étais heureux de mon voyage. J'avais fait, par terre et par eau, 230 kilomètres !... Mon malade était mort à mon arrivée...

Mais dira-t-on que j'avais perdu mon temps ?...

Mathias Kalmès, *O. M. I.*

XXI. — Une Visite au Pèlerinage de St-Laurent.

Tout ce qui concerne la dévotion à la Sainte Vierge est loin de laisser indifférent un Oblat de Marie Immaculée ; mais, rarement, il me fut donné d'être sous le coup d'une émotion telle que celle que j'éprouvai au récit et à la vue de l'œuvre que la Sainte Vierge a faite et fera, sans conteste, dans un avenir très prochain, à Saint-Laurent, situé à sept milles au nord-est de Duck Lake (Saskatchewan).

Je ne puis résister au désir ardent de communiquer mes impressions et souvenirs aux chers lecteurs de nos *Annales*, assuré que ces quelques lignes les exhorteront à un plus grand amour envers la Reine du Canada...

Au lendemain des troubles de 1870, des Métis quittèrent les bords de la rivière Rouge et vinrent s'établir sur ceux

de la rivière Saskatchewan. Nombre d'entre eux se fixèrent sur la branche sud, appelée rivière des Gros-Ventres. De là, ils rayonnaient pour faire leurs excursions de chasse aux buffalos.

Comme toujours, les Missionnaires les y accompagnèrent ; et, bientôt (1871-72), une chapelle, une résidence pour les Pères, un couvent pour les Sœurs Fidèles Compagnes de JÉSUS et une école s'élevèrent en cet endroit — qui me rappelle plus d'un coin de nos cantons de l'Est. La mission de Saint-Laurent était fondée et établie : elle avait été l'œuvre des RR. PP. Vital FOURMOND et Alexis ANDRÉ et du bon Frère Jean PIQUET, tous Oblats de MARIE Immaculée.

Ce Père FOURMOND, curé d'une belle paroisse en France, avait suivi Mgr Vital GRANDIN, — voulant, sous la bannière de MARIE, consacrer toutes ses énergies à l'évangélisation des peuplades du Nord-Ouest canadien. C'était un véritable saint : tous ceux qui l'ont connu le vénèrent comme tel.

A quelques verges de la mission, près d'une source abondante, le cher Père avait apposé, à un arbre séculaire, une petite image de Notre-Dame de Lourdes — près de laquelle, disent les anciens, il se rendait tous les jours, pour réciter son rosaire.

Entraînés par son exemple, les religieuses, le personnel du presbytère et surtout le Frère PIQUET, enfant du Diocèse de Tarbes, — le diocèse de Lourdes et de Bernadette, qu'il avait vue, — allaient également bien souvent à cet endroit, qui avait quelque chose du grand Pèlerinage français.

A son tour, peu à peu, la population de Saint-Laurent s'y porta, exhortée qu'elle y était par le bon Frère, qui ne perdait pas une occasion de développer la dévotion à Notre-Dame de Lourdes, et surtout par le saint Père FOURMOND, qui engageait les malades à venir y prier et à faire usage de l'eau de la source...

— « Qui sait », disait-il souvent en des paroles prophétiques, « si la Sainte Vierge ne veut pas ici un lieu de pèlerinage ? »

L'année 1885 eut le même résultat que celle de 1870. Les braves Métis se dispersèrent peu à peu, se fixant sur des terres arables, qu'ils cultivèrent avec talent et succès. Saint-Laurent dut à cet exode de se voir diminuer à tel point que, vers 1895, les Oblats quittaient le poste et rattachaient la mission à celle de Duck Lake. Par contre, un mouvement de colonisation amenait, dans ce coin de la Saskatchewan, Français, Belges, Canadiens, Galiciens et Polonais, pour la plupart de religion catholique.

Sous le coup de ces évènements, qu'allait devenir ce courant de dévotion mariale ? La Sainte Vierge s'en chargerait elle-même. Et l'on peut bien dire : « *Digitus* DEI *est hic* — Le doigt de DIEU est là ! »

Les quelque cinquante familles, demeurées sur les bords de la rivière, allaient souvent, comme à tour de rôle, prier à la grotte, devant la statue de Notre-Dame de Lourdes, don de M. Charles Nolin, et emportaient chez elles l'eau qui, en plus d'une occasion, les guérissait, — comme en font foi cinq attestations que j'ai lues, les larmes aux yeux. Ces dévots serviteurs de MARIE en parlaient à leurs voisins qui, bientôt, les accompagnaient à la Grotte. La fête de l'Assomption devint, avec l'assentiment populaire, l'époque d'une plus grande manifestation de piété envers MARIE.

Les faveurs spirituelles ne manquaient pas : conversions, piété intense, affermissement de la foi. Souvent, des faits et guérisons étaient obtenus par la prière à Notre-Dame de Lourdes et par l'usage de l'eau de la source, à l'endroit même du pèlerinage. La Sainte Vierge veillait sur son œuvre.

Durant quinze ans, le pèlerinage se développa de lui-même ; et il acquit une telle proportion que, sur les demandes réitérées des Métis, quelques Pères allaient y dire la sainte Messe et prier avec ces pèlerins qui, déjà, se chiffraient dans les deux mille.

Depuis, l'œuvre n'a fait que progresser. Le R. P. Ovide CHARLEBOIS, aujourd'hui Évêque du Keewatin et alors Principal de l'École industrielle de Duck Lake, fit faire

une grotte plus grandiose, — celle que l'on voit — et s'intéressa vivement au pèlerinage.

La date du 15 août, peu favorable à cause des récoltes, fut remplacée par celle du 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Le successeur de Mgr Charlebois, le R. P. Henri Delmas, construisit un magnfique abri pour les pèlerins, une maison pour les Messieurs du Clergé, et jeta les fondations en ciment d'une spacieuse église, à l'endroit même ou le P. Fourmond et le personnel du presbytère avaient vu dans le firmament une croix tout étincelante.

L'an dernier, s'étaient donné rendez-vous à Saint-Laurent près de vingt-cinq prêtres et plus de six mille pèlerins — dont quelques-uns venaient de 300 à 400 milles et d'autres avaient voyagé en charrettes, durant plus d'un mois. N'avais-je pas raison de dire que « le doigt de Dieu est là... ! »

Ce qui m'a frappé davantage, en visitant cet endroit et en écoutant les récits des vieux Métis, c'est le côté tout à fait surnaturel, populaire et providentiel de ce pèlerinage.

La Sainte Vierge se sert de deux de ses plus humbles serviteurs pour implanter la dévotion de Notre-Dame de Lourdes. Ceux-ci prient d'abord dans le plus grand secret ; bientôt, d'autres se joignent à eux ; des faveurs spirituelles et temporelles, notamment la guérison de Madame Charles Nolin (1885), viennent développer, dans tous les cœurs, une ardente confiance en Marie.

Des processions s'organisent, faisant place, sous peu, à des pèlerinages non plus paroissiaux seulement mais vraiment régionaux : et ce, veuillez le remarquer, pendant que la mission elle-même avait dû être abandonnée et que certains membres du clergé étaient loin de les favoriser, les vues de la Vierge n'apparaissant pas encore clairement.

Saint-Laurent est le plus ancien poste de la prairie du nord : géographiquement parlant, il est le centre de toutes les paroisses du Diocèse de Prince-Albert, paroisses

qui se composent en grande partie de catholiques de langue française.

La Sainte Vierge, fidèle à son apostolat, ne veut-elle pas conduire les âmes à JÉSUS et, de plus, poursuivre l'œuvre de DIEU et de la civilisation par la race française : « *Gesta* DEI *per Francos* » ?

Le souhait qui, tout naturellement, monte du cœur aux lèvres, c'est de voir une communauté religieuse s'établir en cet endroit béni et vénéré. A l'instar de Sainte-Anne de Beaupré, de l'Oratoire de Saint-Joseph et de Notre-Dame du Cap, sous l'impulsion de Missionnaires religieux, le pèlerinage atteindrait son plein épanouissement (1). N'est-ce pas, d'ailleurs, l'histoire de la plupart des sanctuaires ?

On me chuchotait à l'oreille que le Noviciat de nos Pères de l'Ouest pourrait fort bien s'y établir. Quoi qu'il en soit, une chose certaine, c'est que, si la Sainte Vierge, durant ces quarante années, a su faire germer là une œuvre plus qu'admirable, c'est qu'Elle a un but et qu'Elle saura certainement l'atteindre, pour le plus grand bien des âmes !

Le saint Père FOURMOND disait : « Il se peut que la sainte Vierge y conduise des foules comme à Lourdes. » Puisse cette prophétie se réaliser pleinement ! Que Notre-Dame de Lourdes de Saint-Laurent voie bientôt les paroisses du diocèse et des diocèses voisins se succéder chaque semaine dans un magnifique sanctuaire desservi par ses missionnaires — les Oblats de MARIE Immaculée !

Ce souhait, je le dépose tout confiant dans le cœur de Notre-Dame du Cap et je le propose aux prières ferventes des lecteurs de nos *Annales*.

Athanase FRANCŒUR, *O. M. I.*

---

(1) S. G. Mgr Albert PASCAL, Évêque de Prince-Albert, a obtenu de Rome, cette année, un précieux privilège pour encourager ce pèlerinage. Tout pèlerin qui, après s'être confessé, reçoit la sainte Communion à Saint-Laurent, le 16 juillet, jour du pèlerinage diocésain, peut gagner une indulgence plénière. Cette concession est valable pour sept ans.

XXII. — Un Pionnier de l'Évangile au Canada.

Savez-vous que je viens de rencontrer l'hiver ?... Pas l'hiver européen, avec ses pluies, ses brumes et son air morose.

J'ai rencontré l'hiver de l'Ouest canadien, l'hiver à la barbe givrée, au capuce de neige, à la bonne mine — ensoleillée d'un lumineux sourire.

J'ai rencontré l'hiver, l'hiver apostolique, légèrement voûté sous la charge des âmes qu'il apporte au Seigneur. Sur son front rayonnait la charité sacerdotale, et ses yeux étaient remplis d'espoir. Il m'apparaissait nimbé d'une gloire d'hosties blanches — immolées pendant plus de 50 ans. De cette auréole immaculée un hymne montait, comme un écho de l'autre monde ; les pains vivants chantaient la résurrection des âmes. Et je compris que c'était grand et beau d'avoir atteint l'hiver de la vie sacerdotale et religieuse, et que peut-être même je ferais bien de vous en parler.

Celui que je viens de vous décrire ainsi en parabole, n'est autre que le R. P. Christophe Tissier, qui vient de célébrer son 60e anniversaire de vie religieuse. Je lui ai demandé de vous parler de lui et aimablement. Avec sa belle franchise, il me répondit :

— « Je le veux bien : non pas pour moi, mais pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. »

Le bon Père se laissa interviewer, pendant une longue heure ; il me parla avec abondance et enthousiasme. Je compris une fois de plus, avec Louis Veuillot, que « le froid brûle » ; je m'étonnai de sentir vivre un éternel printemps au cœur de celui qui m'apparut d'abord comme un hiver fécond.

Le R. P. Tissier est né, en 1839, à Loudrefing, dans le Diocèse de Metz. Il est très fier de son village de Lorraine, parce que jamais Luther n'y pénétra, — ce qui lui a valu son nom « fin de Luther »...

Je glane, parmi les souvenirs du bon Père, celui de sa pieuse mère, chrétienne d'une foi robuste et d'une exquise charité.

— « Elle trouva toujours sa plus douce consolation à secourir les pauvres et à partager généreusement avec eux le peu de biens que DIEU lui avait confiés. — Mais ce dont je lui serai toujours reconnaissant, c'est de m'avoir inspiré, dès mon enfance, un grand amour pour la Très Sainte Vierge, notre Mère du Ciel. — Mon père fut toujours un fier chrétien ; il m'apprit le respect de moi-même et des autres. »

Sous le coup peut-être d'une prédilection personnelle, je demande au bon Père si, de son temps, on aimait à cultiver la musique dans les collèges. Il me confia bien simplement que, dans sa jeunesse, il avait joui d'une belle voix et qu'il avait eu une vraie passion pour le « trombone à coulisse ». La nature ainsi prévint la grâce, qui devait faire du R. P. TISSIER le porte-voix de DIEU — le « *tuba* DEI », parmi les nations païennes du nord.

Après avoir passé par les petits séminaires de Fénétrange et de Pont-à-Mousson, le R. P. TISSIER vint étudier la philosophie à Nancy. Il garde du grand séminaire de cette ville le plus doux souvenir.

— « Mes professeurs », me dit-il, « étaient des savants et des saints. J'étais entouré d'une élite intellectuelle et morale : sur 45 élèves du cours de philosophie, 15 se firent religieux-missionnaires. »

C'est pendant son séjour qu grand séminaire que le Bon Père entendit l'appel divin.

— « Un jour », raconte-t-il, « après une promenade, j'allais rendre visite à Notre-Dame, dans la chapelle des RR. PP. Oblats, à Nancy. Il y avait là une belle image de la Vierge Immaculée, et j'aimais tant à m'agenouiller à ses pieds! — Après avoïr prié un instant, je levai les yeux et lus ces paroles : « *Il m'a envoyé évangéliser les pauvres. — Les pauvres sont évangélisés.* » Je me sentis puissamment attiré vers cet idéal surnaturel ; un appel plus direct ne devait pas tarder. Peu de jours après, un de mes confrères me fit voir une image de la Vierge de

Nancy, j'y lus une esquisse historique sur la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée, je regardai l'image à plusieurs reprises, et il me sembla l'entendre parler très clairement : « *Je veux que tu sois mon Oblat !* » Et, dès ce jour, je le fus. A la fin de l'année scolaire, je frappai à la porte du noviciat... »

Le R. P. TISSIER termina ses études théologiques en France.

— « En ce temps-là », me dit le Père, « ma bonne mère fit une maladie très sérieuse ; et je fis vœu à la Très Sainte Vierge de demander mon obédience pour les missions les plus pénibles, si DIEU rendait la santé à celle que j'aimais tant. Mes prières furent exaucées, ma mère guérit, et le T. R. P. FABRE, alors Supérieur Général, me permit de tenir ma promesse. Mes vieux parents firent courageusement leur sacrifice, et je partis pour le grand Ouest canadien... Je me souviens que, pendant les jours passés en famille avant mon départ, un voisin demanda à mon vieux père quels seraient mes honoraires dans les diocèse de l'extrême nord. Le digne homme s'indigna : il ne pouvait être question d'argent pour une pareille mission. »

Le R. P. TISSIER arrive au Canada ; il y donne des leçons de chant aux Algonquins de la Rivière-du-Désert, puis il est maître d'école chez les Iroquois.

Enfin, il se rendit à Saint-Boniface, à l'Ile à la Crosse, au Grand Lac des Esclaves, au Lac Athabaska. Puis il reçut son obédience définitive pour les missions de Rivière la Paix. Il demeura seize ans dans cette région, dont l'étendue dépassait celle d'une France.

* * *

On lit, au chapitre XI — *Les Castors* — du livre « *Aux Glaces Polaires* », l'anecdote suivante sur l'un des voyages apostoliques du vénérable missionnaire :

« L'hiver 1870-1871 fut universellement rigoureux, en Amérique comme en Europe ; mais le froid éprouvé par les soldats de la guerre franco-prussienne eût encore

semblé un printemps, auprès de celui de notre Extrême-Nord. Quelques jours avant le 25 décembre 1870, le Père Tissier, qui manquait de vin de messe depuis des semaines, voulut échapper à la douleur de passer la fête de Noël avec les sauvages, sans pouvoir leur célébrer les saints Mystères, et se mit en route pour prendre son approvisionnement bisannuel — laissé en panne, ainsi qu'il en arrivait presque toujours, sur un rivage de la rivière la Paix. Cette fois, c'était à 600 kilomètres en deçà de Dunvegan, résidence du Missionnaire, à la pointe Carcajou, que le convoi de ravitaillement avait rencontré les glaces et abandonné le transport.

« Deux chiens tiraient du collier le traîneau, que le Père poussait avec un bâton. Un employé de la Compagnie et son équipage allaient, du même pas, chercher les effets des commerçants, mêlés à ceux de la mission. Le voyage se fit en douze jours, sans incidents notables.

« En déblayant la *cache*, le compagnon du Missionnaire lui écrasa l'orteil, par mégarde, avec une pièce de bois. Le blessé eut à marcher, quand même, en poussant son traîneau chargé.

« Par malheur, une fausse glace se rencontra, formée sur la vieille, à la suite d'une vague de vent *chinook*, et céda sous le poids : les voyageurs tombèrent à l'eau. Les pieds du Père se gelèrent. Il restait trois jours de marche pour rejoindre le premier campement de Cris que l'on connût, au confluent de la rivière Bataille et de la rivière la Paix.

« Ces Indiens, bons catholiques, accueillirent cordialement le Missionnaire.

« L'orteil meurtri était bleu et la chair des autres commençait à se décomposer. Le Père voulut couper le tout ; mais les sauvages l'en empêchèrent.

« — Si tu fais cela avec nos mauvais couteaux, tu es un homme mort », lui dirent-ils. « Nous n'avons rien pour guérir la plaie qui en résulterait, et bientôt le poison monterait dans ton corps. Laisse-nous te soigner, comme nous l'entendrons. »

« Ce disant, ils détachaient la sous-écorce d'un sapin

rouge, pour la faire bouillir. Par les lavages et les compresses répétés de cette décoction, ils lui sauvèrent les pieds et, probablement, la vie.

« Réduit à l'impossibilité de se tenir debout pour plusieurs mois, le Père congédia l'engagé de la Compagnie, qui s'offrait à l'assister, et s'installa avec les Cris, dans une tente de famille, à la place que ses infirmiers lui assignèrent, sur la peau de bête commune.

« Il n'était pas là depuis trois semaines, que la famine arriva. Les orignaux fuyaient, et les lièvres avaient déserté le pays. Pas une bouchée en réserve dans le camp. Les provisions, amenées de la pointe Carcajou et destinées à soutenir le Missionnaire pendant deux ans, y passèrent d'abord ; puis, tout ce qui pouvait se manger des peaux et des vêtements. Les plus faibles râlaient autour des foyers, que les plus résistants pouvaient à peine entretenir encore. Une femme en vint à l'extrémité. Le prêtre lui donna, de son grabat, l'absolution suprême et la prépara à paraître devant Dieu. Il n'avait guère la force d'articuler les prières plus que l'agonisante elle-même.

« — Père », dirent les Indiens, « quand elle sera morte nous permettras-tu de la manger ? »

« — Oui », répondit-il.

« En lui-même, il ne put se défendre de penser : « Aurai-je le courage d'en refuser ma part ! ».

« Mais cette résolution de désespoir — que comprendront tous ceux qui ont eu faim — n'eut pas à s'accomplir. La Providence entendit les supplications de ses enfants. Le même jour, au moment où les derniers chasseurs, qui avaient pu s'avancer encore un peu dans le bois, se couchaient pour attendre la mort, ils entendirent une lointaine détonation. Ils rampèrent dans la direction, en tirant eux-mêmes des coups de fusil. Les hôtes invisibles de la forêt répondirent enfin et s'approchèrent. O bonheur ! C'était un groupe de Cris, qui venaient d'abattre quatre originaux. L'abondance embrassait la misère.

« — Le Père est avec nous ; il est malade ; il se meurt là-bas », dirent aussitôt les affamés !

« — Le Père ! Allons vite le chercher et, avec lui, vos femmes, vos enfants, vos vieillards ! »

« Les secours furent promptement portés à la rivière Bataille, et tous les faméliques conduits à même les dépouilles de la chasse.

« Remis sur pied, le Missionnaire put reprendre la raquette. Il arriva au fort Dunvegan, le Samedi Saint (1). »

* * *

En 1883, le R. P. Tissier dut chercher, à Saint-Boniface, le soulagement d'une infirmité horrible qu'il avait contractée en « poussant la traîne ». Il y fut quelque temps secrétaire de Mgr Taché, pendant la rebellion des métis, et revint à Saint-Albert, d'où il repartit, pour une année, au Lac Sainte-Anne. A son retour à Saint-Albert, il fut chargé des aumôneries, du ministère chez les blancs et les métis, enseigna la théologie, par *interim*, et commença à desservir la mission de la Prairie Assiniboine (aujourd'hui Winterburn).

Après cinq ans passés au Lac Labiche et dix-huit ans au Lac d'Oignon, le bon Père Tissier est de nouveau à sa chère Mission de Winterburn — à laquelle il consacre toutes ses forces et tout son cœur. Il y est entouré d'une vénération universelle, à cause de sa grande charité. Il n'a jamais voulu retourner en Europe.

Voici ce que nous dit à ce sujet le R. P. Henri Grandin, Provincial d'Alberta-Saskatchewan :

— « Dès que je fus nommé Vicaire des Missions, j'offris au R. P. Tissier de retourner en Lorraine pour y visiter les siens ; il y avait alors quarante ans qu'il ne les avait vus. Il refusa net en me disant : « Je ferai plus de bien aux miens, en travaillant dans mes Missions au salut des âmes et en me sacrifiant pour eux, qu'en leur rendant une visite, qui nécessiterait l'abandon de mes ouailles pour plus de six mois. »

---

(1) Cfr. *Aux Glaces Polaires — Indiens et Esquimaux*, par le R. P. Pierre Duchaussois, Lyon. 1921 : pp. 280-282.

Malgré ses 83 ans et ses infirmités, le R. P. Tissier conserve encore tout l'enthousiasme de sa jeunesse. Il vit au milieu des bois, dans sa Mission de Winterburn, parmi ses chers chrétiens. C'est là que j'eus le bonheur de le voir, plusieurs fois. Je me souviens de l'avoir surpris, l'an dernier, nettoyant un à un les grains de blé qui devaient faire les frais de son pauvre déjeuner. Il habite un modeste réduit, construit avec des arbres à peine équarris et mal fermé aux rigueurs des saisons. Sa petite chapelle est proprette et bien tenue ; c'est là, aux pieds de l'autel, qu'il renouvelle, chaque matin, les joies de sa jeunesse ; c'est là, devant la Vierge Immaculée, que, chaque soir, il récite son chapelet. Il emploie ses longues journées à visiter les fidèles, à couper du bois, à défricher sa terre, à ensemencer son champ... Il ne garde, du produit de ses travaux, que le strict nécessaire ; le reste va aux pauvres et au Scolasticat des Oblats de Marie Immaculée d'Edmonton. Le bon Père Tissier aime cette œuvre de jeunesse, où se préparent de jeunes Missionnaires ; et, en retour, il y est aimé et vénéré. Nous espérions avoir notre vétéran au milieu de nous, pour le 17 février, jour de son jubilé de vie religieuse ; mais, au moment d'aller à cette fête organisée en son honneur, il reçut la visite d'un de ses Indiens, qui avait besoin de son ministère, et, au lieu de la consolation de ses fêtes jubilaires, le Père choisit le devoir.

Tel est ce vaillant, cet humble apôtre de l'Ouest, notre aîné et notre modèle. Qu'il reste, au milieu de nous, de longues années encore : c'est notre plus cher désir !...

N'avais-je pas raison de parler d'abord en parabole ? Vous voyez, chers lecteurs, que — pour remplacer cet hiver apostolique, si rigoureux, si ardent, si tenace — il faudra bien des printemps, pleins de sève et de vitalité ! Pour faire le travail de pareils anciens Missionnaires, rompus à la peine, il faudra bien des jeunesses. Aidez-nous par vos prières, par vos secours, et en nous envoyant de nombreuses vocations !

Rodolphe Smit, *O. M. I.*

XXIII. — Chesterfied Inlet : Août 1921-Février 1922[1].

§ I. — **Baptême d'un Païen.**

Nous avions à peine jeté l'ancre, que les Blancs et Esquimaux qui montent à bord m'apprennent qu'un de nos catéchumènes est mourant. Tout le monde s'accorde à dire que le malade ne tient à la vie que par le désir intense qu'il a de me voir. Nous débarquons et, bientôt, arrivons à la mission. Une femme accourt en pleurs : « — Vite, vite : il se meurt. »

Nous y allons tous trois. Les enfants de cette femme et ceux du malade — qui voient, pour la première fois, le P. Duplain et le Fr. Ducharme — les accompagnent, en les tenant par la main : la soutane les a rassurés, tout de suite. En dix minutes, nous sommes à la tente.

Marguerite, femme du malade, sort au-devant de nous, nous serre la main avec gratitude et confiance. C'est une de nos premières chrétiennes, de 1917. Elle aussi désirait beaucoup notre arrivée, avant que son mari ne meure.

Nous entrons. Je m'approche du malade. Celui-ci ramasse le peu de forces qui lui restent, pour se tourner vers moi et me toucher la main. Il ne dit mot ; mais ses yeux parlent, — ils disent la prière et la confiance.

On le prévient qu'il y a là trois Missionnaires. Il fait un nouvel effort pour donner la main à mes compagnons, murmure un merci — et retombe épuisé, les yeux grands ouverts, dans une crise de faiblesse.

« — C'est la fin », me dit sa femme. « Il ne voulait vivre que pour te voir. »

Je demande de l'eau, et m'adresse à lui, — il entend.

— « Je vais te baptiser », lui dis-je, « repens-toi bien

(1) Voir *Missions*, N° 215, page 134 : *Voyage de Montréal à Chesterfield Inlet.*

de tous tes péchés, donne tout ton cœur à Jésus, qui va sanctifier ton âme pour le ciel. »

Il répond par un soupir affirmatif ; je le baptise. Puis, tous trois à genoux, sur les cailloux près de lui, nous récitons le chapelet. Je lui adresse ensuite quelques mots, et le laisse à la garde de Marie Immaculée.

Cet homme était catéchumène depuis 1916. Nature rude, sauvage, grande ouverte aux superstitions et aux choses des sens mais trop fermée aux choses de l'esprit et de Dieu, il avait conservé, dans le paganisme, un reste de la loi naturelle. Ainsi, sa fille aînée étant devenue aveugle, à l'âge de 12 ans, ses compatriotes le pressaient de s'en défaire ; mais lui, ne voulant ni tuer ni laisser tuer son enfant, quitta son pays et vint s'établir par ici, à plus de 500 milles de distance. Catéchumène, il ne mit jamais obstacle à la religion de sa femme et de ses enfants : il gémissait seulement de ne pouvoir comprendre notre Religion. Les croyances et superstitions du paganisme étaient plus fortes chez lui que tout ce qu'il pouvait entendre à l'église. Il ne saisissait, à travers le voile de ses superstitions, rien de clair, de décisif, de convaincant, et il s'étonnait de la conviction de sa femme. Dieu n'avait pas encore ouvert son cœur ; il lui fallait l'épreuve, — ce sera, pour lui, le don de Dieu.

Le lendemain matin, sa femme et ses enfants viennent à la Messe et nous disent qu'il va mieux, qu'il n'a pas perdu connaissance depuis son baptême, — c'est la première fois, depuis deux mois, qu'il passe la nuit sans faiblesse.

Le surlendemain, on l'apporte près de la Mission. Le docteur du Nascopia vient le voir et, après minutieux examen, déclare qu'il peut mourir d'un jour à l'autre et ne verra certainement pas l'automne.

Notre néophyte vit, pourtant, encore aujourd'hui. Il n'est pas guéri, tant s'en faut ; il est même complètement aveugle. Mais le Bon Dieu semble prolonger ses jours, pour lui permettre de saisir et de goûter enfin les vérités de la Religion. Le baptême ne déracine pas les vieilles habitudes chez les adultes, ni n'en crée de nou-

velles de toutes pièces. Dans mes visites de chaque jour, je puis constater toute la force des habitudes païennes qu'il faut vaincre d'abord, chez lui, avant de réussir à créer l'habitude chrétienne de la foi. Par exemple, je recommance à notre homme de croire et d'aimer DIEU de tout son cœur :

— « Oh, je voudrais bien », dit-il, « mais je ne sais comment faire ».

— « Alors, pense que tu vois JÉSUS, parle-Lui comme si tu Le voyais, dis-Lui que tu ne peux pas, qu'il faut qu'Il t'aide. »

— « Oui », fait-il ; « si JÉSUS veut m'aider pour tout de bon, ne penses-tu pas qu'Il me rendra la vue ? Je le désire beaucoup. »

Et une autre fois :

— « Crois-tu, Père, que le baptême ait bien enlevé tous mes péchés ? S'il ne m'en reste plus du tout, pourquoi resté-je aveugle ? »

Il faut l'aider à voir les choses du point de vue de la Foi, lui faire comprendre que DIEU sait mieux que nous ce qui convient le mieux à notre âme et que, s'il était guéri totalement et de suite, l'habitude païenne de ne plus prier reprendrait alors le dessus. Le païen, en effet, ne comprend pas qu'il faille prier, quand on est en bonne santé, que la chasse est heureuse, etc. ; il ne pense à ses dieux ou déesses qu'au temps de l'adversité. Pour lui, penser sérieusement à l'autre vie, c'est commencer à oublier celle-ci, — comme les vieillards qui ne songent plus à la chasse, parce qu'ils sont proches de la mort.

Peu à peu, le jour se fait en son esprit et la résignation en son cœur ; peu à peu, se forme l'habitude nouvelle de voir les choses du côté de la Foi, et les intérêts de son âme priment ceux du corps. C'est là le travail par excellence du Missionnaire : à savoir développer en lui les vertus chrétiennes infusées par le baptême et former le Christ dans son âme. Ses enfants ont l'habitude de la prière contractée dès le jeune âge, sur les genoux de leur mère ; aussi ont-ils tant de facilité à prier, tandis que

lui, il doit surmonter toute sa première éducation, pour profiter des grâces de son baptême ; et, pour cela, il a besoin d'aide, et c'est au Missionnaire à l'aider. C'est le cours ordinaire de la grâce. Et il me semble bien que le Bon Dieu prolonge ses jours dans ce but, ou prolonge l'épreuve avant de le ramener à la vie, pour que, une fois sur pied, il n'oublie pas son baptême et vive en vrai chrétien.

§ II. — **Notre petit Troupeau.**

Après le départ du bateau, les Esquimaux, réunis au poste, eurent vite fait de repartir à leurs camps d'hiver. Il ne resta plus que quelques engagés de la Police et des Compagnies de fourrures : 6 familles en tout, soit 22 âmes. Un mot sur chaque famille, au point de vue de notre œuvre.

Il y a d'abord la famille du malade. Il a trois enfants ; le plus jeune a quatre ans, c'est le petit Paul. Pour lui, tous les Pères sont des Paul. Le P. Duplain, c'est « mon grand Paul » ; le Fr. Ducharme sera « mon petit Paul ». Il est vrai que je ne suis que son grand-père, mais il y tient à son grand-père. Hier, sa mère lui disait d'aller voir les gendarmes de la police, à leurs casernes.

— « Non », fit-il, « il y en a un qui n'a pas de cheveux ! »

— « Eh bien, ton grand-père, lui non plus, n'en a pas, tu es toujours chez lui. »

Il voit bien que son excuse ne vaut rien ; mais il ne reste pas à court pour si peu.

— « Mon grand-père a de la barbe, au moins ! »

Le cadet, Arsène, prend du sérieux ; il écoute attentivement, le dimanche, et se tient bien à la chapelle. L'aînée, Thérèse, âgée de douze ans, est remarquable par sa piété et son attention aux offices. J'ai parlé de la mère, Marguerite : on voit bien, chez elle, que la Communion quotidiennne est le vrai contrepoids à toutes les difficultés dans la vie chrétienne et spécialement, pour elle, le grand moyen de déraciner toutes les habitudes et manières de voir du paganisme.

Arrivons aux païens. Nous avons, d'abord, ici, un esprit fort, libre penseur, athée et matérialiste, — à ce qu'il prétend, du moins. Il vient, de temps à autre, chez nous, et s'abstient aussi, — on ne sait trop pourquoi. Il y a deux ans, il a acheté une jeune femme qui, enfant, venait à notre école et avait même demandé le baptême — que nous ne lui avions pas accordé, parce qu'elle était au pouvoir des païens. Aujourd'hui, elle ne vient jamais seule, mais seulement avec son mari, et elle est bien gênée avec nous. Son mari ne la pressera pas de se faire chrétienne.

Le beau-frère de ce prétendu athée est un catéchumène de 1920 — bien disposé encore, sans doute, mais arrêté par quelque obstacle ; il n'est plus très à l'aise avec nous, non plus. Il dépend de son beau-frère, et c'est peut-être là le secret de son embarras.

Deux autres familles, vivant également ensemble, forment un singulier contraste. Dans la première, l'homme ne vient jamais à la mission, mais sa femme ne manque pas un dimanche. Sa petite fille de dix ans a échappé à la mort, grâce, paraît-il, aux prières qu'un catéchumène a récitées sur elle, — premier motif de foi. Il y a quelque temps, comme elle se disposait à travailler le dimanche, le démon s'est montré à elle ; elle a vite tout lâché : fil, aiguille, peaux de caribou, et a observé le dimanche, — second motif de foi. Enfin, tout dernièrement, Notre-Seigneur lui serait apparu, — troisième motif de foi. Vous voyez qu'en fait de religion, les deux font un couple assez disparate.

La seconde famille est mieux assortie : homme, femme, belle-mère sont des âmes simples, droites, sur lesquelles la parole de Dieu prend avec efficacité. La vieille n'avait jamais entendu parler de Dieu. Elle aime à me décrire ses impressions, le dimanche, après l'office.

— « Depuis quelque temps », dit-elle, « je pense beaucoup, je pense toujours, même la nuit, car je dors peu, et je pense à l'autre monde. J'avais bien peur d'aller au ciel. Là, je ne connais personne : ce sont tous des étrangers, qui viennent de partout. Comment leur parler,

et comment me recevraient-ils ? Je serais toute dépaysée, mal à l'aise et craintive. Aller en enfer, ce serait encore pis. Et je pensais à tout cela ; et, aujourd'hui, tu as dit que Jésus nous adoptait pour ses frères et sœurs. S'il me prend pour sa sœur et que tous, au ciel, fassent de même, je n'ai plus peur d'y aller. »

J'avoue que je n'aurais jamais pensé à développer ce point de vue, qui a bien son importance aux yeux de l'Esquimau. Mais la parole de Dieu a sa vertu et son efficacité en elle-même ; elle s'adapte aux besoins de chaque âme, alors même que le missionnaire n'y songerait pas.

La dernière famille fournit un cas typique de mariage païen. Il s'agit d'une pauvre vieille bisaïeule, la plus âgée des femmes de sa tribu, que les siens obligèrent, il y a cinq ans, à épouser un gaillard de 30 à 35 ans. La pauvresse cria, pleura : rien n'y fit, et il lui fallut se soumettre. Elle a demeuré au poste, depuis 1912, elle est souvent venue aux catéchismes, mais elle n'était pourtant pas assidue. Cette année, elle ne manque jamais, écoute avidement et fait de grands efforts pour surmonter le sommeil. Elle aussi pense à la mort, sans doute, et au ciel. Son trop jeune mari vient, « quand cela lui dit ».

La moyenne de l'assistance est donc satisfaisante : un seul homme se tient complètement à l'écart — deux manquent quelquefois, — par ailleurs, tous les gens du camp sont là ; et, ce qui est plus consolant, c'est de voir la manière dont ces gens assistent aux offices. Un étranger les prendrait pour des chrétiens convaincus, pleins d'un respect religieux. Sans qu'ils le sachent, leur exemple est une vraie prédication pour les païens de passage, qui viennent chez nous de temps à autre. On reconnaît de suite ces derniers : ils entrent en curieux, un peu gênés, regardant autour d'eux pour savoir quelle contenance prendre. Ils écoutent le chant avec un plaisir évident, s'étonnant du sérieux qui règne autour d'eux. Quand je me mets à prêcher, ils écoutent attentivement quelques instants, puis regardent tout le monde comme

s'ils trouvaient drôle que tous les assistants soient attentifs, immobiles, dans l'attitude sérieuse du respect et de la conviction. Alors ils s'y mettent, de leur mieux, et essaient de saisir, sans se laisser distraire. Il est donc évident pour nous que les habitués de chaque dimanche se sentent remués dans l'âme. Nous ne nous pressons pas, toutefois, de les prendre à part et de les pousser à demander immédiatement le baptême. Dieu seul ouvre les cœurs. Lui seul aussi fait sonner l'heure de la grâce pour un chacun. A nous de préparer les voies — et d'attendre que la persévérance de ces gens ou une confidence de leur part nous montrent qu'il est temps de leur poser la question, en conscience et face à face avec Dieu.

Parmi les Esquimaux de passage, en visite, il en est qui ont passé le dimanche au poste, sans venir à l'église. Pourquoi ? Un exemple fera comprendre la chose. Il y a ici une famille qui nous connaît fort bien, bien qu'aucun de ses membres n'ait encore eu le courage de venir au catéchisme. L'homme vient souvent nous visiter, mais ne paraît pas aux offices, le dimanche. Je le lui fais remarquer. Après mainte excuse, de fil en aiguille, notre homme arrive à la véritable raison.

— « Les blancs et les sauvages du bois qui prient comme vous autres », dit-il, « ne vivent pas exclusivement de caribou comme les Esquimaux », — en d'autres termes : « L'Esquimau, qui n'a que le caribou pour vivre, doit prier les dieux ou déesses de la chasse, et le Dieu des blancs ne s'occupe que de l'âme. »

Voilà le point de vue païen, qu'on ne détruit pas en quelques minutes de sermon. Il faut attendre l'heure de Dieu — qui fait germer et lever, peu à peu, la première semence. C'est le cours ordinaire de la grâce.

§ III. — **Tout va bien !**

A l'automne, nous avons changé un peu notre installation. La cuisine n'est plus sur le passage des sauvages. Et, en haut, nous nous sommes fait une chambre à coucher (dortoir commun), à l'épreuve du frimas,

cette fois : on ne s'y gèlera pas le nez, et on ne sera plus obligé de se cacher toute la tête sous les couvertures. Voilà un vrai progrès.

Pour les travaux ordinaires de chaque jour, nous nous partageons la besogne. Le Fr. Ducharme, grand économe et cuisinier, serait encore *factotum*, si on le laissait faire ; le R. P. Duplain, grand sacristain et linger sur toute la ligne, lave, coud, repasse, fait de l'Esquimau en grand et professe le dogme ; quant à moi, le balai et le pétrin me reviennent, avec la classe de morale. Travaux manuels, études, classes, prières, récréation, repos, — tout se fait à heures réglées, et tout le monde est heureux et bien portant.

Nous avons aussi nos jours de congé. Ce sont alors des excursions au grand air et, quelquefois, au grand froid. Le P. Duplain et le Fr. Ducharme ont battu le record de la chasse aux perdrix, l'automne dernier : ils en ont abattu plus de 150, en quelques promenades. Et nous, les vieux, qui nous croyions bien fins, quand nous pouvions en attraper une douzaine dans l'année !

Nos deux chasseurs prennent goût aussi à se « bâtir en neige », et pour leurs coups d'essai, ils veulent des coups de maître. La preuve en est que ce sont eux qui ont bâti la maison de neige du malade, cet automne ; et toute la famille y habite encore...

On ne reconnaît plus Chesterfield Inlet, cette année. Les perdrix sont venues en grand nombre ; et le caribou erre, par milliers, dans tout le pays. Nous n'en avons pas encore vu aux environs ; mais nous ne manquons pas de viande de chasse.

La température est exceptionnellement douce, cet hiver. Pas de ces bourrasques continuelles, qui naguère attristaient l'atmosphère. Et il n'y a pas eu de gros froids : la moyenne, pour novembre, était de — 2.39 Fahrenheit. Une seule fois, nous avons eu — 30 pendant ce mois. Du 1er au 17 décembre, le temps était fort doux : la moyenne était — 8 Farh. Du 18 au 31, la moyenne a été basse (— 31 Farh.) ; mais nous n'eûmes pas plus de 40 au-dessous, et 6 jours seulement de tempêtes, avec vent

de 40 à 60 milles à l'heure. La moyenne respective de la température pour les trois premières semaines de janvier a été —26, —31 et —27. Le plus grand froid que nous ayons eu a été — 46 au-dessous de 0...

Tous nos bienfaiteurs se joindront à nous pour remercier le Bon DIEU — qui nous a protégés visiblement. Nous avons fait un heureux voyage ; notre santé à tous se maintient parfaitement ; mes deux compagnons prennent des forces et se sentent heureux de leur vocation ; notre travail de missionnaires nous donne des consolations ; et nous jouissons de la vie de famille. Oui, merci à DIEU et à Notre-Dame, et daigne le Sacré-Cœur hâter l'heure de la conversion entière des âmes que nous lui préparons, chaque dimanche, par le catéchisme et, chaque jour, par nos prières !

Arsène TURQUETIL, *O. M. I.*

XXIV. — Les Missionnaires O. M. I. aux Glaces Polaires [1].

Depuis quelques années, de nombreux écrits nous ont fait mieux connaître les travaux héroïques de nos missionnaires du Nord-Ouest. Après les ouvrages du R. P. Adrien MORICE, *O. M. I.*, et les biographies de Mgr Vital GRANDIN et du P. Albert LACOMBE, *O. M. I.*, ce sont, tout récemment, deux volumes du R. P. Pierre DUCHAUSSOIS, *O. M. I.*, qui nous révèlent les sublimes beautés de l'apostolat dans l'Extrême-Nord (2). Ces livres font suite à ceux de M. l'abbé Dugas sur les Établissements de la Rivière-Rouge et à la *Vie de Mgr* TACHÉ, *O. M. I.*, par Dom

(1) Ce très intéressant acticle est extrait du *Messager Canadien du Sacré-Cœur*, dirigé par les RR. PP. Jésuites et publié à Montréal, 1075, Rue Rachel, — Vol. XXXI, Mars 1922, pp. 124-133.

(2) R. P. DUCHAUSSOIS, *O. M. I.* : *Les Sœurs Grises dans l'Extrême-Nord*, 1917, et *Aux Glaces Polaires*, 1921 (Voir, pour le premier volume, nos *Missions*, N° 209, page 169, et N° 212, page 384, et, pour le second volume, N° 214, page 619, et N° 216, page 449).

Benoît. Nous avons ainsi une histoire complète, jusqu'à nos jours, de l'établissement de la Foi dans l'Ouest Canadien.

Cette histoire vient à son heure. Ceux qui, dans l'avenir, présideront aux destinées de l'Église dans ces contrées, désormais ouvertes à la civilisation, seront peut-être moins pressés de fouiller les archives pour faire revivre la mémoire des géants qui, les premiers, plantèrent la croix dans l'immensité des prairies, jusque sur les bords de l'Océan Glacial. Il ne faudrait pas, pourtant, que le souvenir se perdît de ces grands faits de l'apostolat catholique et que l'Église ignorât l'une des plus glorieuses pages de son histoire.

C'est, en effet, une page glorieuse qu'ont écrite, depuis un siècle, Mgr Provencher et ses compagnons, puis Mgr Taché et les Oblats de Marie Immaculée, secondés par nos admirables Sœurs Grises. Rien n'a rebuté ces âmes vaillantes — ni la fatigue des voyages, ni les tortures de la faim, ni la barbarie des sauvages, ni l'éloignement, ni le manque absolu des délicatesses de notre civilisation avancée. Sans doute, le sang des martyrs a coulé moins abondant dans notre Extrême-Nord que dans beaucoup d'autres régions ; mais en est-il une où la faim fût plus fréquente, l'éloignement plus sensible, le dénuement plus absolu ?

§ I. — Coureurs des Bois.

Il faut lire surtout la dernière publication du R. P. Duchaussois, pour se faire une idée de cet apostolat dans le Nord Canadien. Ce livre attachant, où les plus belles figures se succèdent, dans le cadre varié des peuplades des régions polaires, est comme la grande épopée du nord-ouest de l'Amérique. Dans les premiers chapitres, l'auteur rappelle, pour ses lecteurs de France, ce que furent jadis les voyageurs des *pays d'en haut* — ces hardis coureurs des bois, qui ouvrirent la route aux missionnaires et à la civilisation. « Ils allaient de lacs en rivières, de bois en savanes, jusqu'à la *prairie* immense, dont l'immensité même invitait toujours davantage à la marche et à la course ». Ils furent, plus tard, des auxiliaires précieux pour le missionnaire. Ce sont eux qui avaient pressé la venue de MM. Provencher et Dumoulin vers la Rivière-Rouge, en 1818 ; ce sont eux qui venaient, à Saint-Boniface, demander aux prêtres de s'engager dans les prairies jusque dans leurs campements, pour bénir leur mariage, baptiser leurs femmes et leurs

enfants, et leur enseigner la prière. Ils se faisaient les interprètes du missionnaire et mettaient leur prestige et leur irrésistible ascendant au service de son apostolat. Souvent, ils avaient d'avance enseigné les prières et le catéchisme et inspiré le désir de voir un prêtre à ceux parmi lesquels ils vivaient. Mgr Grandin reconnaissait aussi que c'est aux coureurs des bois catholiques qu'on devait d'avoir pu « surmonter une grande opposition de la part de la Compagnie de la Baie d'Hudson, toute-puissante dans le pays ».

Le R. P. Duchaussois livre à la postérité quelques-uns de ces rudes types de trappeurs — que l'Évangile transforma, sur le soir de leur vie. C'est d'abord ce vieux Beaulieu, dont le père avait conduit, en 1789, Sir Alexandre Mackenzie aux bouches du Fleuve Mackenzie, qui, après une vie de coups de force, de meurtres et de brutalités de toutes sortes, « se constitua le protecteur, le serviteur et, souvent, le pourvoyeur des missionnaires du Lac Athabaska et du grand Lac des Esclaves ». Beaulieu avait été, longtemps, le *bully* des compagnies de traiteurs. « Sa supériorité de métis, autant que d'intelligence, de force et de brutalité, l'avait aussi désigné pour chef de la région. Tout tremblait devant lui. De temps à autre, afin d'entretenir la terreur de son prestige, il surgissait dans un camp indien ; d'un coup de son coutelas, il fendait la paroi d'une loge, afin d'y entrer debout ; et, en quelques secondes, il dardait l'assemblée, figée d'épouvante. » Un printemps, il fit la connaissance d'un jeune Canadien français, fidèle à ses prières, également fidèle à ses devoirs de commis de la compagnie de la Baie d'Hudson. Beaulieu se rappela alors, vaguement, ce que son père lui avait autrefois dit de sa Religion et voulut s'instruire davantage. Il remplit un canot de ses femmes et de ses enfants et partit pour le Portage-la-Loche, où se trouvait M. Thibault. Sincèrement converti, il consacra à la pénitence et à l'apostolat le reste de sa vie, se fit sacristain et catéchiste, se livrant à de longues prières et s'élevant peu à peu jusqu'à un degré de sainteté remarquable.

La *bonne femme* Houle n'est pas moins originale. Redoutable matrone, vêtue d'habits de peau et portant une dague à la ceinture, elle était la terreur des blancs et des sauvages. Partout où elle était, c'est elle qui prenait le commandement. La Compagnie de la Baie d'Hudson avait trouvé prudent de la prendre à son service. Elle se convertit, également, dès qu'elle apprit l'arrivée des missionnaires, et se fit leur interprète. Les sauvages venaient à elle se confesser humblement de leurs péchés, pour qu'elle les répétât au Père. C'est elle qui enseigna la langue des Esclaves à Mgr Émile Grouard, en 1863, et qui prit le jeune missionnaire sous sa protection. La dague toujours à la ceinture, elle mena, haut la main, l'évangélisation de sa tribu.

Une autre femme-apôtre fut Cécile, la *mère des Loucheux*. Une Canadienne française, madame Gaudet, épouse du commandant du Fort Good-Hope, l'avait instruite des vérités de notre Religion, dès avant 1860. Elle accueillit avec joie le missionnaire, qu'elle avait fait désirer à toute la tribu — qui la reconnaissait pour chef. « Énorme de carrure, au port altier, franche de figure, orateur au verbe cinglant, elle entraînait à la conviction et à l'action, tant par la menace de son poing que par le procédé de l'affirmation, secret et force de l'éloquence qu'elle maniait irrésistiblement. Tout pliait devant ses discours. Avant qu'elle eût enseigné la langue loucheuse au P. Jean Séguin, elle traduisait à l'assemblée les sermons qu'il prononçait en peau-de-lièvre. Possédant par cœur le catéchisme que le missionnaire lui avait composé, et appuyée sur cette doctrine, elle prêchait d'elle-même ; elle tranchait les cas de conscience. » Devenue aveugle et paralysée, Cécile mourut de faim, dans une disette qui dévasta la région.

II. — **Pauvreté et Misère.**

La disette, en effet, est le grand fléau de ces vastes contrées. Selon le mot de Mgr Grandin, la pauvreté est le grand obstacle au succès des missions. On n'a pas

l'idée des privations auxquelles sont exposés ceux qui vivent dans ces déserts de glace. La nourriture ordinaire se compose de poisson, le plus souvent gelé ou séché, et de viande séchée ou demi-cuite ou crue. Pas de légumes, pas de lait, rarement du pain. Le P. Pierre GROLLIER, frappé de maladie mortelle, disait :

— « Il me semble que, si j'avais un peu de lait et des pommes de terre, je pourrais encore me rétablir et travailler. »

Mais il aurait fallu un voyage de six mois pour trouver du lait et des pommes de terre. Aujourd'hui, les communications sont plus faciles pour atteindre certains postes, mais on reste à la merci de bien des accidents. En 1918, Mgr Gabriel BREYNAT, revenant de Rome, trouvait ses missions gravement menacées de famine, parce que des bateaux avaient été pris et brisés dans les glaces et que la crue des eaux, au printemps, avait inondé un hangar.

— « Il y eut évidemment, l'hiver dernier », écrivait-il, « un surcroît de privations chez nos missionnaires et nos religieuses. Je n'ai pas reçu une seule plainte. *Nous nous sommes tirés d'affaire, le mieux que nous avons pu*, se contente-t-on de me dire. Mais comment ferons-nous l'hiver prochain, si nous ne recevons promptement du secours ?... Coûte que coûte, je le sais, nos missionnaires tiendront bon, nos religieuses garderont leurs orphelins et leurs vieillards, chacun *fera comme il pourra*, avec ce qu'il aura à sa disposition. On ne regarde pas à une privation de plus, dans le Mackenzie. »

Ce que peuvent être ces privations de l'Extrême-Nord, ce qu'elles furent dans le passé, le livre du R. P. DUCHAUSSOIS nous l'apprend. En hiver, on compte sur le poisson et le gibier. Mais parfois le gibier est rare, d'autres fois les pêches d'automne n'ont pas donné ce qu'on en attendait, ou les rivières se gèlent avant qu'on ait pris une quantité suffisante de poissons, ou le temps doux se prolonge et le poisson se gâte. Alors, il faut pêcher à travers la glace, ce qui est très pénible et pas toujours profitable. En 1871, le P. Christophe TISSIER,

s'étant gelé les pieds, dut s'installer dans un village de Cris. Après quelques semaines, on était réduit à la famine. Pas de lièvres dans les bois, pas d'orignaux. Pendant quelques jours, on se nourrit de fourrures et de vêtements de peaux ; puis ce fut l'agonie. Une femme allait mourir ; le Père, incapable de se lever, lui donna l'absolution. Les sauvages lui demandèrent s'il permettrait qu'on la dévore, quand elle serait morte : le missionnaire n'eut pas la force de les en détourner. Heureusement, un groupe de chasseurs plus fortunés vint à temps secourir les faméliques.

En 1880, le P. Auguste Husson — retournant, avec quelques hommes, du lac Athabaska au Fort Vermillon où il demeurait — vit le canot s'échapper de la rive, pendant un campement, emportant les vivres, les armes, les vêtements de tous les voyageurs. Il fallait faire le voyage à pied, sans aucune ressource. On s'engage à travers la forêt ; et, après sept jours de marche pénible, presque constamment à jeun, on arrive au terme, en loques, les pieds meurtris, décharnés. On avait rencontré un parti d'Indiens, également dans la disette : quelques-uns d'entre ceux-ci n'avaient rien mangé depuis une semaine.

Que de fois l'on s'égare dans des marches interminables, dans les bois ou à travers les lacs ; les provisions s'épuisent, et l'on vit des jours de la plus cruelle agonie. Dans l'hiver de 1885-1886, le P. Henri Lecomte, accourant au chevet d'un confrère malade, perd quatre jours à décrire un long cercle : les guides avaient perdu la direction. On s'oriente ; et l'on repart, malgré le peu de vivres qui restent. Un soir, les trois voyageurs n'eurent pour souper que les entrailles d'un lièvre, dont ils avaient mangé la peau et les chairs dans les repas précédents. Le Père partit, avec son fusil, à la recherche de quelque proie. Il aperçut un lièvre : l'énervement le lui fit manquer. Ses compagnons, ayant entendu la détonation, accouraient joyeux. La déception fut telle que l'un d'eux devint fou, cette nuit-là. Furieux, il voulait tuer le missionnaire. Il fallut marcher ainsi, trois jours encore,

sans manger. Le P. Lecomte put se rendre au fort, indiqua l'endroit où il avait laissé ses compagnons et tomba évanoui sur le seuil. Il ne se remit jamais de cette rude secousse et mourut trois ans après.

La Providence venait, quelquefois, si à propos au secours des missionnaires, qu'il est difficile de ne pas voir, dans l'enchaînement des circonstances, une sorte de miracle. Le P. Xavier Ducot s'en allait, au mois de mars 1880, visiter un camp de Flancs-de-Chiens, au Grand-Lac de l'Ours. Après avoir souvent perdu son chemin, après avoir presque épuisé ses provisions, il vit mourir de faim trois de ses quatre chiens et dut abandonner en route son traîneau et ses bagages. Accompagné d'un jeune sauvage Peau-de-Lièvre et du quatrième de ses chiens, il poursuit sa route et arrive enfin au campement. Il était vide. Les sauvages, pressés sans doute par la famine, étaient partis, sans rien laisser. C'était la veille de Pâques. Alphonse, le jeune sauvage, voulait poursuivre les Indiens ; le Père voulait revenir sur ses pas, du moins jusqu'au traîneau.

— « Je prendrai ma chapelle à notre cache », dit-il, « et, si les vivres nous manquent, je dirai la Messe une dernière fois, je te communierai, et nous mourrons ensemble. »

Le jeune homme y consentit. Ils atteignirent le traîneau, le jour de Pâques, tuèrent le chien fidèle qui les avait suivis jusque-là et s'en nourrirent, puis se remirent en route, chargés de la chapelle et de tout ce qu'ils pouvaient emporter. Le soir, le missionnaire voulut, quand même, chanter l'*alleluia*. Le lendemain, les voyageurs aperçurent un loup qui dévorait une peau d'orignal ; ils le mirent en fuite et saisirent sa proie, dont ils vécurent pendant trois jours. Il y avait douze heures qu'ils n'avaient plus rien à manger, quand ils trouvèrent une vessie d'orignal remplie de sang que la superstition des Peaux-de-Lièvre avait exposée là. Ils en eurent pour une journée. Ils marchaient sans grand espoir, quand, soudain, des aboiements de chien se firent entendre : un vieux chasseur venait de tuer trois orignaux. C'était le salut.

Dans une aventure de ce genre, le P. Grollier était sur le point d'expirer, quand il fut découvert par ceux qui étaient partis à sa recherche. Il avait mangé un de ses mocassins et s'était affaissé sur lui-même. Un métis français, attiré de ce côté par des pistes d'ours, croyant avoir devant lui l'animal qu'il poursuivait, allait lui décocher une balle, quand le Père fit un mouvement inconscient. Ce geste le sauva. Mais l'usage de l'intelligence ne revint qu'après quinze jours ; et le P. Grollier garda de cette épreuve la maladie qui devait le conduire prématurément au tombeau.

La faim n'est pas la seule souffrance des missionnaires du Nord. Il y a le froid, les inconvénients d'habitations fort primitives, la nuit qui dure des semaines et des mois ; il y a les déceptions « pires que la privation elle-même » ; il y a le terrible mal de raquettes, que l'on compare « à la souffrance que causeraient des tenailles disloquant les hanches ou serrant les tendons des jarrets et les tordant par saccades ». Il y a pis que cela.

— « Si vous écrivez sur notre pays », disait un bon Frère, vieux routier du Nord, qui battit des milliers et des milliers de lieues à la raquette, mettez que la pire des tortures, c'est la soif. »

Et le P. Arthur Laity, un rude Breton, écrit :

« J'ai bien marché à la raquette pour faire et refaire les 500 kilomètres qu'il y a du Lac Athabaska au Fort Vermillon, sur la Rivière de la Paix, sans parler d'innombrables autres courses pour visiter mes sauvages. J'ai fait ces voyages, aux temps si durs des commencements, alors que nous n'avions que des habits en cuir d'orignal — qui se recoquillaient en séchant, après s'être imprégnés de nos sueurs, et nous forçaient à aller demi-courbés. Il m'arriva de courir trente-huit heures, sans répit, sous la menace de mourir de faim. Un jour, j'arrivai à Athabaska exténué, n'ayant pu mordre, à cause de mes dents malades, dans une boulette de *pémican*, que j'avais pour toutes provisions et que je n'avais pu faire dégeler, ayant perdu mon briquet batte-feu. J'avais une entorse au genou ; ma jambe était toute bleue ; j'étais si mal

en point que Mgr Faraud, me voyant tomber sur le plancher de la maison, eut peur et me crut perdu. J'ai connu le mal de raquettes autant que personne, je crois. Mais tout cela, je l'ai enduré : je le pouvais, j'étais fort et de bonne volonté. Ce à quoi je n'ai pu me faire, c'est la soif. Oui, la soif... Il a fallu bien aimer le bon Dieu et les pauvres âmes, allez, — je le vois bien, maintenant — pour supporter cela ! La soif, la soif dans les courses de l'hiver, ce fut le vrai sacrifice de ma vie de missionnaire, le seul, — les autres ne comptent pas. »

§ III. — Les Missionnaires O. M. I.

On devine quels hommes furent ces Oblats de Marie Immaculée qui évangélisèrent le Nord-Ouest Canadien. Sans parler des grands évêques que nous connaissons tous, — Mgr Taché, Mgr Grandin, Mgr Clut, Mgr Grouard, etc., — que de belles figures le P. Duchaussois nous présente !

Dans tout son livre, du reste, *c'est l'Oblat devenu classique* que nous trouvons : homme prêt à tout, de grand sens pratique, se sacrifiant tout entier pour Dieu et pour les âmes, volontiers et de bonne humeur.

Quand on ouvrit la mission du Fort Providence, près du grand Lac des Esclaves, on passa un hiver dans le plus grand dénuement. Rien n'était arrivé de ce qu'on attendait de Saint-Boniface. Donc, pas d'outils pour travailler, pas de clous pour solidifier la cabane, pas d'habillements, peu de nourriture et de la plus grossière, pas de meubles, ni de lampes, ni livres, ni papier.

— « Et, cependant, jamais », disait plus tard Mgr Grouard, « jamais de notre vie nous avons eu tant de plaisirs qu'en cet hiver de la Providence. »

Rien n'arrêta le zèle de ces apôtres, que les limites de la terre, l'Océan Glacial. C'est le P. Grollier, « l'apôtre de feu », qui se montra le plus ardent à étendre toujours l'empire du Christ. Nul aussi, plus que lui, n'eut à lutter contre les ministres protestants et la sourde opposition des traiteurs. C'est lui qui, en 1859, fonda la Mis-

sion de Notre-Dame de Bonne-Espérance, au Fort Good-Hope, et qui, l'année suivante, se rendit au Fort MacPherson, près de l'endroit où le Mackenzie se jette dans l'Océan Glacial. Le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, 14 septembre 1860, il réunit les Loucheux et les Esquimaux, fit planter une grande croix, et là, écrit-il :

— « Je fis approcher les deux chefs et, leur ayant fait croiser les deux mains au bas de la croix, je la leur fis baiser comme signe d'alliance et de paix entre eux, avec Dieu. Mes mains pressant les leurs sur le pied du crucifix, je leur fis promettre de s'entr'aimer, à l'avenir. Ainsi la Croix était le trait d'union entre moi, enfant des bords de la Méditerranée, et l'habitant des plages glacées de la Mer Polaire. La Croix avait franchi toute distance, elle dominait *a mari usque ad mare*. De plus, je donnai au chef des Esquimaux une image du Sauveur en croix, au bas de laquelle j'écrivis ces paroles de la prophétie qui s'accomplissait : *Viderunt omnes termini terrae salutare Dei nostri ;* et je fis présent au chef des Loucheux d'une image représentant la Mère de notre Sauveur, avec cette autre si vraie prophétie : *Beatam me dicent omnes generationes*. C'est en ce beau jour de l'Exaltation de la sainte Croix que la grande nation des Esquimaux offrit ses prémices à l'Église et que plusieurs d'entre eux devinrent enfants de Dieu, en recevant le baptême. »

Le P. Grollier ne put se rendre au Yukon, où il brûlait de suivre le ministre protestant qui l'y avait devancé. La mort l'arrêta, mais ses Frères poursuivirent son œuvre. Ils ouvrirent l'Alaska aux Jésuites, puis continuèrent d'établir des missions partout où il y avait des sauvages. Depuis 1912, deux nouveaux champs ont été explorés — Chesterfield, au nord-ouest de la Baie d'Hudson, où le P. Arsène Turquetil fonda la Mission de Notre-Dame de la Délivrande, et le bassin du Fleuve Coppermine avec la grande Ile Victoria, dans l'Océan Glacial. C'est en fondant cette mission que les PP. Jean Rouvière et Guillaume LeRoux furent assassinés, en 1913, par deux Esquimaux. Les PP. Joseph Frapsauce

et Pierre Falaize sont allés les remplacer, espérant recueillir la moisson qui germera sans doute dans le sang des martyrs (1).

A coté des Oblats de Marie Immaculée, il faudrait montrer les Sœurs Grises, qui les ont suivis partout, « jeûnant avec eux », selon le mot d'une de leurs supérieures générales, et consolidant l'œuvre que les missionnaires commençaient.

— « Je ne suis pas sûr de ne point faire un rêve », écrivait un jour Mgr Grouard, « quand je vois ce couvent et les Sœurs logées dedans. Je n'en reviens pas de la sainte audace, de la divine folie qu'ont eue ceux qui ont donné l'impulsion et ceux qui ont exécuté l'entreprise. »

Pour nous, remercions Dieu de ce qu'Il ait demandé aux hommes et aux femmes de notre sang tant de sacrifices héroïques, réjouissons-nous qu'Il les ait obtenus ; demandons-Lui de bénir les travaux de ceux qui se sont offerts et de leur susciter de nombreux imitateurs.

Adélard Dugré, *S. J.*

XXV. — Avec un Brahme chez des Pariahs.

Monsieur Sadasiva, Brahme de naissance, était un inspecteur d'école. Bien qu'officier du Gouvernement, il ne s'était jamais départi de ses habitudes de Brahme. Sorti, comme ses pères, du cerveau du grand dieu hindou, *Brahma*, il en était très fier ; pour tout l'or du monde, il n'aurait pas consenti, même dans ses voyages, à se laisser souiller par ce qui, suivant les règles de sa caste, est considéré comme impur.

(1) Nos lecteurs se souviennent que le P. Frapsauce est, lui aussi, mort (accidentellement), le 24 octobre 1921, en tendant un filet de pêche sous la glace du Lac d'Ours (Voir *Missions*, N° 214, page 414).

Ainsi, personne autre qu'un Brahme, ou lui-même, ne peut préparer sa nourriture. Quand il prend son repas, aucun regard indiscret ne doit le surprendre dans cette action basse. Il ira puiser lui-même son eau au puits, et il la boira d'un gobelet en cuivre qui ne touchera point ses lèvres. Il ne chique pas le *bétel* et ne fume point de cigares.

Il doit prendre garde de ne point se laisser approcher par un individu de basse extraction, surtout par un *Pariah* — le dernier être dans l'échelle sociale hindoue..., parce que sorti du dernier des membres de Brahma (je crois que c'est du pied !). — Un pareil contact entraînerait une déchéance sans doute irréparable :

> La mer y passerait, sans laver la souillure :
> Car l'abîme est immense, et la tache est au fond !

Tel était Monsieur Sadasiva, que ses supérieurs dans la hiérarchie, sans pitié pour ses sentiments et son éducation brahmaniques, dépêchaient pour l'examen de mes deux écoles de *Pariahs*, à *Iranaitivu* et *Nachehikuda*, — excursion de 60 à 70 milles en mer.

Les voyages par mer ne sont pas plaisants pour tout le monde, et ils le sont moins encore pour un brahme — qui a naturellement une sainte horreur pour l'eau salée. Mais que faire ? Pas d'autre moyen de locomotion que la voile, pour aller chez ces pariahs ! Un malheur ne vient jamais seul !

Aussi, tout angoissé à la pensée de rester à la merci des flots, durant plusieurs jours, Monsieur Sadasiva s'en vint me trouver :

— « Mon Père », me dit-il, « je suis désigné pour examiner vos écoles, là-bas. Je me remets entre vos mains... Vous me prendrez dans votre bateau. C'est le grand service que je viens vous demander. Je prendrai ce qu'il me faut de nourriture, pour trois jours, et... de l'eau. Je paierai ma quote-part des dépenses pour les bateliers ! »

— « C'est bien », lui dis-je. « Je me ferai un plaisir de vous rendre service. Le bateau sera prêt, lundi vers 2 heures de l'après-midi. D'après les bateliers, c'est l'heure où le vent souffle favorable. »

— « Merci, mon Père, je serai là au temps voulu ! »

Et nous prîmes congé...

Le lundi suivant, le bateau était amarré et, à 3 heures, chargé... Boîte à messe, batterie de cuisine : des sacs de riz et six pièces de toile : ceci, dons reçus d'Amérique en faveur de mes parialıs affamés et nus. On n'attendait plus que le Brahme pour lever l'ancre et hisser la voile.

Trois heures, quatre heures et cinq heures passent et Monsieur Sadasiva ne venait pas. Enfin, vers six heures, il arrive, tout déconfit de m'avoir fait attendre si longtemps. Le pauvre ! Il n'était pas coupable : les bœufs ne voulaient pas marcher !

Il apportait avec lui du riz cuit et une jarre d'eau, mais avait oublié sa natte pour dormir. Il ne pensait pas que, sur mer, on puisse se laisser aller au sommeil. C'est pourtant ce qu'on cherche à faire, lorsque le mal de mer vous tiraille. Je réparai l'oubli, et... en route !

Nous levons l'ancre. Il y a bon vent, et les bateliers nous promettent de nous descendre dans l'île à la pointe du jour.

Monsieur Sadasiva et moi, nous sortons de notre fond de cale (appelons cela, cabine), — ne pas oublier que notre voilier a 8 mètres de long sur 2 de large, — et nous grimpons sur la tente, en feuilles de cocotier, qui couvre une partie de cette soi-disant cabine, pour respirer l'air pur, voir le soleil couchant et deviser sur les beautés et les périls de l'océan. Je raconte comment, trois semaines auparavant, une tempête survenue soudainement a englouti cinq de mes pauvres parialıs, dans les parages que nous allons traverser ; que cette mer est infestée de requins, qui ne craignent pas de faire chavirer les canots de pêche ; comment ces parialıs, plongeant dans l'eau pour ramasser des bêches-de-mer, se trouvent aux prises avec ces terribles tigres de mer et trop souvent (hélas !) ne reviennent pas à la surface indemnes, mais avec un bras ou une jambe de moins — blessures fatales ! Tout cela intéresse mon Brahme, en lui donnant le frisson.

Une bonne heure se passe ainsi sur le perchoir ; puis mon homme, sans mot dire, descend dans l'intérieur

du bateau. Je soupçonne bien le motif de cette retraite silencieuse et, la curiosité aidant, je jette un regard furtif sur Monsieur — que j'aperçois assis dans l'ombre, à l'indienne, sur ce qui lui servira de lit et dévorant son riz cuit. Monsieur Sadasiva prenait son souper en brahme.

Bientôt après, j'entendais un ronflement. Monsieur, fatigué du voyage et bercé par les flots, digérait en rêvant. Le vent soufflait doucement, enflant la voile, et le bateau filait bon train. Vers 8 heures, je pensai à prendre mon maigre et froid repas. Puis, je récitai mon rosaire, en regardant les étoiles et les flots argentés par la phosphorescence de la mer. Ma prière dite, je tâchai d'imiter mon compagnon de voyage. Mais ce ne fut pas sans peine que j'arrivai à fermer les yeux.

Le matin, nous nous trouvions aux abords de l'île ; et les pariahs, avertis, se pressaient sur le bord du rivage pour contempler les grands hommes qui leur faisaient l'honneur d'une visite. Leur tête rasée (celle des pariahs !) — couverte d'un casque en feuilles de palmier — leur donne une physionomie spéciale. Leur vêtement est le plus simple qu'on puisse imaginer, après la feuille de vigne classique.

Aussi, les six pièces de toile que j'apporte pour vêtir leur nudité, disparaîtront très vite, aussi bien que les sacs de riz qui doivent assouvir leur faim pour un moment.

La marée haute permet à notre petit voilier d'arriver presque au rivage. Deux pariahs se précipitent pour me transporter à terre dans leurs bras. Je me laisse faire, n'y voyant pas de difficultés. D'autres pariahs offrent leurs services à Monsieur Sadasiva — qui les repousse avec indignation : « Mes pauvres pariahs ! Tenez-vous à distance ; autrement, il vous en cuirait ! Vous oubliez qu'il y a entre vous et le brahme la distance du ciel à la terre ! »

Eux, les pariahs, regardent avec étonnement cet homme étrange, qu'ils voient descendre de bateau en se cramponnant, puis s'écarter et faire une promenade soli-

taire, pendant que l'on va préparer l'autel, pour que j'y dise la Messe.

La Messe finie et le déjeuner pris, je me dirige vers l'école qui n'est qu'une pauvre hutte. Les enfants, garçons et filles, sont en lignes à trois mètres de distance de l'inspecteur. Lui me demande si les enfants ont revêtu leurs habits des grands jours.

— « Oui, Monsieur, c'est le *full-dress* ! Ils sont en grande tenue. Telle fille, par exemple, pour vous faire honneur, s'est revêtue d'une toile de sa maman — toile de mariage probablement, car il y a dentelles et déchirures... Il ne faut pas regarder de trop près... On ne sait pas la couture ici : il n'y a dans l'île ni fil, ni aiguille. »

Et j'ajoute : — « On vit ici en république. Il n'y a de chef que celui qui lit les prières à l'église. On se dispute... et rudement, mais on ne va pas plus loin. Jamais il n'y a eu de meurtre ni de blessé. Ainsi, pas besoin de gendarmes. »

Et, pendant que je devise sur l'idéalisme de cette vie champêtre, Monsieur Sadasiva interroge les enfants, conscencieusement mais avec un désir d'en finir au plus tôt. Il se sent mal à l'aise sur cette terre *pariate* — qui n'est pas le paradis terrestre, tant s'en faut.

Vers les 9 heures, l'examen de l'école est terminé. J'ai fini moi-même de distribuer le riz et les pièces de toile. Il faut partir. Le bateau est au large, à 3/4 de mille de distance, à cause de la marée qui descend. Mon inspecteur s'est mis en petite tenue afin de pouvoir arriver au bateau, à pied !...

— « Hélas, Monsieur », lui dis-je, « inutile d'y penser : le voilier est dans une eau profonde. Montez plutôt avec moi dans ce petit canot, que les *pariahs* vont passer, — il n'y a pas autre chose à faire. »

Il fallait se rendre à l'évidence. Monsieur le Brahme se résigne ; il monte dans le canot, s'armant de son parapluie pour se protéger du soleil et du contact de ces souillés. Dix pariahs s'attellent au canot et le poussent dans l'eau basse, ce pendant que Sadasiva, très mal à l'aise, regarde de-ci de-là, à gauche, à droite, se tourne

et se retourne, pour voir si un pariah ne s'approche pas de trop près.

Nous arrivons ainsi au bateau, sains et l'honneur sauf... Monsieur respire. Maintenant, il nous faut faire dix milles pour arriver à Nachehikuda — où lui veut examiner, ce jour même, la deuxième école. Il y a calme plat. Le vent est tombé. Un soleil de plomb fait de notre cale une fournaise. Monsieur Sadasiva essaye de dormir : un mal de tête l'en empêche... Deux heures d'attente... Vers midi une brise favorable secoue la voile. Nous voici en route. Nous arriverons vers 4 heures du soir. Cela fait six heures pour couvrir la distance de dix milles, sans plus d'incident !

Le *teacher* et moi nous courons par le village pour rassembler les enfants. A mesure qu'ils se présentent, ils sont examinés, sans trop s'en tenir aux règles du code, si bien qu'à 6 heures l'examen est terminé, à la satisfaction de tous. Il ne reste plus qu'à s'embarquer pour le retour. Monsieur le Brahme semble avoir l'âme soulagée d'un grand poids. Il devient loquace.

— « Eh bien, mon Père, vous restez longtemps dans ces parages ? »

— « Je viens voir ce peuple, trois ou quatre fois par an : c'est-à-dire, que je passe environ trois mois parmi eux. »

— « Je ne puis comprendre comment vous pouvez vivre ici ? »

— « C'est difficile à comprendre, en fait, et croyez bien qu'on n'y reste pas pour le plaisir. Je tâche, pour l'honneur de notre sainte Religion, de les relever, eux si bas, tant au point de vue spirituel que temporel. Ils ont des âmes comme nous et, parce qu'ils sont plus malheureux et plus délaissés, ils n'en sont que plus dignes de pitié. »

— « Oui, j'admire, sans pouvoir le comprendre, votre dévouement et votre esprit de sacrifice... Ce ne sont pas les protestants qui viendront s'établir dans ces quartiers. »

Et le Brahme continua sur ce thème, jusqu'au moment où, le vent devenant plus violent, il sentit que le mieux pour lui était de prendre la position horizontale et de

chercher à faire de doux rêves. Le bateau bondissait, fendant les vagues. — Il y avait roulis et tangage, car nous roulions contre le vent, tirant des bordées.

Monsieur Sadasiva roula trois fois de son siège dans la cale et, si son pot à eau n'eût été de cuivre, il l'eût trouvé en morceaux, le matin.

N'importe, au lever du jour, Jaffna se dessinait dans le lointain : le vent diminuait et la mer se calmait. Monsieur Sadasiva, se frottant les yeux, avait le sourire à la lèvre. *Terre, Terre !* Oui, la terre, et, sur les 8 heures, nous débarquions.

— « Eh bien », me dit le Brahme, en me serrant fortement la main, « ce voyage que j'appréhendais tant, j'en garderai le meilleur souvenir. Je vous remercie grandement de votre amabilité et de vos services. Jamais je n'ai passé un si long temps avec un prêtre catholique ; et je dois vous avouer que ce voyage me fait apprécier plus profondément l'esprit de sacrifice, qui est l'essence de votre religion. Au revoir, mon Père ! »

— « Au revoir, Monsieur, et à la prochaine ! »

Ainsi se terminait ma tournée avec un Brahme chez les *Pariahs*.

Adrien Favril, *O. M. I.*

XXVI. — Les Païens ont incendié notre Église [1].

Mission de Madathady, 16 mars 1922.

Monseigneur,

Bien triste nouvelle que celle que j'ai à vous annoncer, en ce jour de Pâques. Notre nouvelle église de Madathady — celle où, il y a quinze jours, vous aviez le bonheur de conférer le baptême à une première gerbe de

(1) Lettre du R. P. Jacques Xavier, à S. G. Mgr Jules Brault, Évêque de Jaffna.

70 personnes — n'est plus, aujourd'hui, qu'un monceau de cendres. Des païens ennemis l'ont incendiée. L'autel et le crucifix seuls ont pu être sauvés par nos convertis.

Ni mon catéchiste ni moi ne nous trouvions sur les lieux, au moment de l'incendie. Vous savez que j'ai dû laisser Madathady, afin de me rendre à Navanturai, pour les cérémonies de la Semaine Sainte et la Fête de Pâques.

La nuit dernière, à six heures et demie, au moment où j'allais me jeter sur mon lit, des jeunes gens catholiques de Madathady arrivent, en courant, et, fondant en larmes, tombent à mes genoux. Je me demandais avec anxiété ce que cela pouvait bien vouloir dire, quand, avec un serrement de cœur égal à la surprise, j'entends ces mots :

— « Père, notre nouvelle église est en feu. »

Aussitôt, je courus en informer la police. Les coupables sont trois païens, soudoyés dans un but de vengeance par certains Hindous de la haute caste d'ici.

Vous n'ignorez pas, Monseigneur, que ceux-ci ont tout mis en œuvre pour empêcher la conversion de nos catéchumènes. Ils ont chassé nos convertis des jardins, qu'ils occupaient en vertu d'un bail en règle ; ils leur ont tendu des pièges ; ils les ont battus et boycottés de toutes les façons.

Mais le courage et la générosité de nos convertis demeurent inébranlables. C'est pour faire pièce au missionnaire et à ses convertis qu'ils ont commis la lâcheté de mettre le feu à notre église.

Ces tristes événements ne m'abattent pas le moins du monde ; car je sais que notre église naissante sortira de la persécution plus mûre et plus vaillante. Mes convertis, eux, me donnent une consolation, à laquelle je ne m'attendais pas entièrement : je constate que leur foi est bien plus vigoureuse que je ne le croyais jusqu'ici.

— « Père », me disent-ils, « les païens ont réduit en cendres notre église. Ils ne pourront rien contre notre foi et contre notre volonté. » ... *Deo gratias !*

Je sais, Monseigneur, l'état pitoyable des finances du

diocèse. Votre dernière lettre-circulaire au clergé nous l'a appris. Aussi, n'oserais-je pas vous demander un secours de ce genre, n'était l'urgence absolue où je me trouve. Si nous ne voulons pas que nos convertis se perdent, il faut qu'une nouvelle église, mais définitive, surgisse aux lieu et place de celle qui vient d'être incendiée, — et couverte en tuiles, pour qu'elle soit une proie moins facile aux flammes.

Le terrain où se trouvait l'église provisoire est loué. Il faut l'acquérir, avant de commencer à bâtir. Ce terrain nous coûtera 2.000 roupies, et l'église environ 3.000.

Pour le moment, je vis dans un hangar ; et il faut que je reste avec mes convertis, pendant un mois ou à peu près, jusqu'à ce qu'il règne ici un peu de paix et de tranquillité ; car les païens ont menacé de mettre le feu aux habitations de nos convertis.

Les privations et l'état de pauvreté de mes enfants désolent mes yeux et mon cœur, et je n'ai rien pour subvenir à leurs besoins. Je leur avais promis, avant leur baptême, une école : elle est encore à l'état de promesse.

Il paraît que nos ennemis les païens ont déclaré : « *Nous ne tolérerons pas que l'étranger prenne pied ici. Nous chasserons le missionnaire et sa nouvelle religion...* « Mais la foi et l'esprit de sacrifice de nos convertis nous sont une garantie de succès présent et à venir. Plus de cent familles de la même caste embrasseront, selon toute probabilité, notre sainte Foi, si, dans cette lutte contre le paganisme, nous demeurons vainqueurs.

Je mets ces faits sous vos yeux, Monseigneur, dans l'espoir le plus ardent que, d'une façon ou de l'autre, par vous-même ou par vos bienfaiteurs, vous viendrez à mon secours dans mon embarras extrême.

Je suis, Monseigneur, votre très obéissant enfant *in Christo.*

Jacques Xavier, *O. M. I.*

XXVII. — Le Pèlerinage de St-Jacques à Klaly.

§ I. — **Arrivée des Pèlerins.**

Saint-Jacques de Klaly (Diocèse de Jaffna) est un lieu de pèlerinage — dont l'origine remonte aux Portugais, c'est-à-dire vers 1650.

Un siècle plus tard, vers 1780, lors d'un périlleux voyage qu'il fit à travers les jungles de Klaly, un membre de l'honorable famille des Sandrasagra-Cherubim, de Jaffna, fut miraculeusement protégé par saint Jacques. Par reconnaissance pour le grand Apôtre, les descendants de la famille du protégé voulurent que, par suite, la fête du 25 juillet fût célébrée par des neuvaines de prières préparatoires. La tradition s'en est établie. Les pèlerins viennent nombreux.

Chaque année, fin juillet, Klaly — ce petit coin sablonneux, sud-ouest de la péninsule jaffnésienne — voit se renouveler le grand anniversaire. Ses parages, d'ordinaire déserts et solitaires, donnent asile, une quinzaine de jours avant la fête, à quelques familles de pêcheurs. Les nouveaux venus s'installent en des huttes de branchages de leur fabrication. La pêche sera leur occupation, durant la journée.

Ce n'est que le 16 juillet, premier jour des neuvaines, qu'arrivent, par mer, de Jaffna, dames et demoiselles de la famille qui a pris l'initiative de ces fêtes. Ces dames amènent avec elles tout l'ameublement de leurs *bungalows* provisoires, des comestibles pour dix jours, un lot de décorations pour l'église, — sans oublier leurs beaux atours : même au fond des sables, on est de la ville, et la mode exige chaque jour une parure différente.

Si quelques messieurs sont libres, ils viendront pour l'ouverture de la neuvaine ; sinon, ils arriveront seulement le dimanche.

Voici que le missionnaire arrive, de son côté, en char-

rette à bœufs. A cause du long trajet à parcourir à travers les sables brûlants, il n'a pris avec lui que le strict nécessaire — son autel portatif et les ustensiles de cuisine.

Le Gouvernement prend part à la fête, en y envoyant un Docteur et — une escouade de six balayeurs, sous la sauvegarde d'un caporal ou *kangani*, ayant pour fonction de manier la pelle et le balai et d'entretenir dans un état d'extrême propreté la petite cité improvisée.

Autour de l'église s'installent quelques boutiquiers, vendeurs de comestibles et vendeurs de cierges, etc.

Le gros des pèlerins, estimé à 8.000 en 1921, n'arrive que deux ou trois jours avant la grande fête...

§ II. — **Préparatifs et Inauguration.**

Pénétrons dans l'église. Vers les trois heures de l'après-midi, nous y voyons la préparation active de la neuvaine.

Après avoir bien lavé deux ou trois douzaines de verres, celui-ci y verse trois quarts d'eau et un quart d'huile et y trempe une mèche : allumées toutes ensemble, ces mèches suffiront au luminaire intérieur de l'église, pendant la neuvaine. Deux autres ornent de draperies les colonnes de bois de l'édifice, qu'ils relient entre elles par des guirlandes, et décorent de papiers multicolores le pourtour des portes et des fenêtres. Plusieurs enfin sont artistement appliqués à la confection du *tatti*.

Le *tatti* est composé de morceaux de bois taillés, très minces, qui s'entrecroisent dans tous les sens, en formant toutes les figures géométriques possibles — carrés, rectangles, losanges, demi-cercles.

Sur ce *tatti* sont placées plusieurs livres de cierges, qu'on allume devant le *sigasanam*, sorte de rétable, qui domine l'autel. Ce luminaire sera d'un effet magique, car le rétable est formé de plusieurs niches contenant les statues des saints les plus vénérés, et il est fait des couleurs les plus variées. Durant toute la neuvaine, le *tatti* sera le point lumineux par excellence, le véritable centre d'attraction.

A l'heure de l'*Angelus*, la cloche est tintée, à trois intervalles d'une demi-heure, et, chaque fois, pendant cinq minutes, avec accompagnement d'un roulement de tambours.

A huit heures du soir, commence la récitation ou, mieux, le chant du chapelet, suivi d'une courte instruction. A l'autel, jusqu'alors demeuré voilé d'un grand rideau, voici qu'on allume les cierges ; ce pendant qu'au bas de l'église s'exécutent des solos, avec accompagnement du tambourin ou « *mattalam* ». Quelques voix chantent jusqu'au moment où, les cierges étant tous allumés, une invisible main les laisse voir, en écartant soudainement le grand rideau. A l'instant, deux ou trois tambours battent aux champs. L'assistance, presque en extase, étend les bras vers l'autel, et le prêtre, revêtu de la chape, fait alors son entrée solennelle pour les Vêpres ou la Bénédiction du Très Saint Sacrement.

Deux individus, soigneusement dissimulés de chaque côté de l'autel, armés d'un grand bâton (dont l'extrémité est munie d'un chiffon enroulé et imbibé d'eau), sont chargés d'éteindre les cierges qui viendraient à se fondre sous l'empire de la chaleur.

A un moment donné, le prêtre sort de sa niche une statue de Saint Jacques, devant laquelle les fidèles apporteront leurs offrandes ; il la porte en triomphe, précédé de la croix, au bruit retentissant et entremêlé de la cloche, des tambours et des chants, et la place dans la niche de la *cerdé*. Il remonte et redescend le long de l'église, en donnant de l'eau bénite aux fidèles, et revient encenser la statue. On entonne alors les litanies du Saint, composées d'après sa légende, et aussitôt commence le défilé de la *cerdé*.

§ III. — **Procession des « Cerdés ».**

La *cerdé*, mot portugais, est une sorte de brancard portatif de style oriental, surmonté d'une niche, aux couleurs variées. Les chrétiens, une fois l'an, la promènent la veille au soir de la fête du saint Patron,

autour de l'église et dans le village, afin d'y attirer les bénédictions du ciel.

Sur l'avis réitéré des missionnaires, plusieurs missions ont abandonné l'usage de ces processions nocturnes. Mais, dans d'autres localités, — à Klaly, par exemple, — on courrait le risque de déchaîner une véritable révolution, en voulant supprimer ces processions ; c'est pourquoi on les tolère, à condition qu'y soient observés les règlements, sagement portés autrefois par Mgr Bonjean, pour remédier aux abus :

1° la procession devra être rentrée à neuf heures, autant que possible ;

2° la route suivie doit être suffisamment éclairée ;

3° si on permet aux femmes d'y assister, elles doivent se grouper ensemble, à la fin du cortège, et dire le chapelet ;

4° les chants exécutés doivent avoir l'approbation du Père.

Dès l'avant-veille de la Saint-Jacques, au soir, au beau clair de lune, ce n'est pas une, mais six *cerdés* qui défileront, suivant l'ordre hiérarchique, — d'après lequel le plus digne personnage marche en dernier lieu — avec les statues de Saint Antoine, Saint Sébastien, Saint Thomas, Saint Jacques, Saint Michel et de la Très Sainte Vierge, provenant des quatre églises les plus proches.

Ne pensez pas que l'ordre hiérarchique sera longtemps sauvegardé. Quand les brancards arrivent, triomphalement, à l'église Saint-Jacques, c'est bien souvent le Prince de la Milice céleste, Saint Michel, qui tient la tête du cortège.

Rien à dire, si l'on songe que Dieu a créé ses anges et ses archanges pour nous guider. Mais pourquoi la raison cesse-t-elle de valoir, au moment où la procession quitte l'église Saint-Jacques, et pourquoi ce saint Patron dirige-t-il alors la marche ? Mystère !

Quand l'officiant a encensé, l'une après l'autre, toutes les statues, le cortège quitte l'église ; il se déroule lentement sur un parcours de huit cent mètres environ. La

foule fait quatre ou cinq stations, à genoux dans la poussière. On a ainsi le temps de dire des prières et de chanter des hymnes, avant de rentrer à l'église.

Au retour de la procession s'accomplit cette cérémonie d'un cachet particulier : les statues ayant pris part au défilé ne rentreront pas, chacune dans son église respective, sans être venues auparavant saluer celle de Saint Jacques, en signe d'action de grâces. La statue de Notre-Dame est toutefois exempte de cette cérémonie ; ce n'est pas à la Très Sainte Vierge à s'incliner devant l'Apôtre.

L'exercice ne sera terminé entièrement qu'après un bon quart d'heure de prières et d'invocations diverses.

§ IV. — « **Ter** » **ou Char.**

Pas un temple païen de moyenne importance qui ne possède son *ter* ou char, dans lequel on promène l'idole, lors de la fête annuelle.

Le *char* de Saint-Jacques de Klaly tire, sans doute, son origine de ces coutumes païennes ; mais il diffère des autres chars par sa forme octogonale, ses peintures multicolores et surtout par la croix qui le surmonte. C'est exactement une immense *cerdé* montée sur quatre roues.

Il faut, dit-on, cent paires de bras vigoureux pour le mouvoir et le traîner. Sans exagération, cinquante y suffisent amplement ; mais, comme chacun veut y contribuer et dire qu'il a mis le *char* en marche, on dit cent bras pour traduire un tel empressement.

Les Sandrasagra-Cherubim se font un honneur de proclamer que nulle autre église, à Ceylan, ne possède un tel trésor.

Ce char, relique des anciens âges, sort une seule fois l'an, pour rouler sur un demi-mille ; pendant trois cent soixante-quatre jours, il reste remisé. Son immense niche, de cinq à six mètres de hauteur, abrite une statuette de cinquante centimètres, longtemps regardée d'un mauvais œil par les pèlerins, parce qu'elle avait, un jour,

supplanté une statue équestre de Saint-Jacques interdite par Monseigneur.

D'ordinaire, c'est le soir du 24 juillet que la neuvaine se termine, par la procession du char de Saint-Jacques. Celle-ci a lieu à une heure un peu moins tardive que celle des *cerdés* ; on y exécute les mêmes chants, on y observe les mêmes rubriques. Mais, les *cerdés* ne sortant pas, toutes les statues des niches du *singasanam* ou rétable sont placées sur le char et autour de la statue de Saint Jacques.

En 1921, au retour de la procession, la fête eut son couronnement final dans le fameux *koottu.*

§ V. — « **Koottu** » **ou Drame.**

Nos chrétiens sont avides de représentations dramatico-religieuses. Ils en empruntent le thème à l'Évangile, aux actes des martyrs, aux légendes des saints, à l'histoire locale.

L'an dernier, dans la nuit du 24 au 25 juillet, se donna une représentation de ce genre, intitulée *Saint-Jacques*, — brodée, amplifiée d'après la légende du saint Apôtre.

Le drame retrace un épisode de la guerre entre Chrétiens et Mahométans, à l'issue de laquelle, par l'intervention miraculeuse de Saint Jacques, les chrétiens furent victorieux.

Un rapport, dont l'auteur aura voulu encourager les acteurs de la pièce, déclare qu'elle fut admirablement exécutée.

Est-il permis de comparer ces drames aux anciens mystères du moyen âge ? Je n'oserais me prononcer. Il en est, paraît-il, qui ont un véritable mérite littéraire.

Toujours est-il qu'une mise en scène conçue à l'indienne, le va-et-vient continuel des acteurs sur la scène, la répétition des chants énervante à la longue, — car, pour être apprécié, un drame doit être aux trois quarts, sinon entièrement chanté — la présence, parfois fort déplacée, d'un bouffon au beau milieu du drame, tout cela n'est guère du goût de l'Européen.

Comme en tout ce qui touche aux usages populaires, il y a du pour et du contre dans ces représentations ; mais la place qu'elles tiennent dans la vie du peuple, dans quelques missions du moins, est si importante qu'avant de les supprimer il faudrait avoir quelque chose de meilleur à leur substituer et capable de combler le vide qu'elles laisseraient en disparaissant...

§ VI. — **Avenir de Ceylan.**

A la lecture des détails relatés ci-dessus, le lecteur a pu sourire, à part lui, et peut-être a-t-il été tenté d'accuser les Ceylanais d'être primitifs, naïfs et encore peu civilisés dans leurs mœurs ?

Le penser serait commettre une grosse erreur.

Civilisés, les Ceylanais le sont, — et très anciennement, comme vous et moi — mais ils le sont à la *manière orientale*.

Il est juste et bien consolant de reconnaître que, sous ce rapport, depuis bientôt trois quarts de siècle qu'ils sont l'objet du dévouement apostolique des missionnaires Oblats et de leurs auxiliaires, les Ceylanais sont entrés de plain-pied dans l'esprit du christianisme. Aujourd'hui ils forment une chrétienté jeune, solide et pleine d'avenir.

Ernest DESLOGES, *O. M. I.*

XXVIII. — Les Débuts d'un Jeune au Natal[1].

Me voici, provisoirement du moins, installé à Durban. Depuis longtemps, dix ans je crois, le Vicariat du Natal n'avait pas reçu de renfort du côté de l'Europe.

(1) Lettre du R. P. Joseph KÉRAUTRET (Saint-Brieuc) au R. P. Léon HERMANT, Directeur du *Messager de Marie-Immaculée* (71, Rue Saint-Guidon, Anderlecht-Léz-Bruxelles).

Et, pourtant, dans cette partie de la Vigne du Seigneur, comme partout ailleurs, « la moisson est abondante et les ouvriers sont peu nombreux ». Les pionniers de la première heure fléchissent sous le poids des années et des sacrifices... N'auront-ils donc pas une légion de successeurs pour tenir bien haut, après eux, le drapeau de l'apostolat ?.. Ils y comptent, et les âmes ont soif de vérité et de justice...

Durban, capitale du pays et siège épiscopal, présente l'aspect des villes européennes : activité fiévreuse, — tramways, automobiles, voitures parcourent incessamment ses rues.

Désirez-vous faire une promenade agréable et tranquille ? Prenez un *rickshaw*, voiturette légère, traînée par un robuste cafre — à la tête ornée de plumes, aux jambes bariolées de vives couleurs, au costume bien excentrique. Ces véhicules se comptent par centaines et sont, nuit et jour, à la disposition du public. Du siège où vous aurez pris place, vous contemplerez tout à votre aise les beautés de la cité et de ses alentours.

D'un côté, la ville est entourée d'une colline qui, à cette époque de l'année (mois de novembre), est d'une beauté ravissante : le bananier, le palmier, l'ananas et quantité d'autres plantes tropicales, dont le nom n'a pas encore enrichi mon vocabulaire, y croissent et y fleurissent à l'envi. Un arbre est à mentionner spécialement : c'est le *flamboyant*, qui donne une magnifique fleur d'un rouge écarlate. L'immense tapis vert de sa ramure en paraît orné, de loin, comme de larges taches de sang.

Durban compte environ 80.000 habitants, appartenant à toutes les couleurs, races et croyances ; c'est la ville cosmopolite par excellence, où se sont donné rendez-vous Européens, Cafres, Indiens, Arabes, Mauriciens, etc.

Les missionnaires Oblats desservent quatre églises à Durban et dans les environs.

C'est d'abord la cathédrale — que fréquentent les blancs, les Mauriciens et quelques Cafres qui parlent

anglais. Les offices y sont bien suivis et les communions nombreuses, le dimanche.

Le 4 décembre, solennité de la première Communion, Mgr DELALLE célébra la Messe. Ce fut un spectacle touchant, de voir le grand nombre de parents chrétiens qui s'approchèrent de la sainte Table, pour goûter à nouveau, avec leurs enfants, les joies de leur première Communion. Le soir, Sa Grandeur conférait le sacrement de Confirmation à 240 enfants et adultes.

Quelques jours plus tard, les fêtes de Noël procuraient à l'évêque-missionnaire et à ses prêtres le même spectacle renouvelé de nombreuses communions de fidèles.

La dévotion au Sacré-Cœur est fort en honneur à Durban. La veille du premier Vendredi, a lieu, à la cathédrale, l'Heure Sainte, demandée avec tant d'instances par Notre-Seigneur à sa servante — Sainte Marguerite-Marie. Le jour du premier Vendredi, il est d'usage d'exposer le Saint Sacrement toute la journée. Malgré leurs occupations de toutes sortes, adorateurs et adoratrices trouvent une heure, une demi-heure, pour visiter et consoler le Cœur miséricordieux de JÉSUS.

Les association des *Hommes du Sacré-Cœur* et de l'*Apostolat de la Prière* sont florissantes. La Congrégation de la Sainte Vierge groupe de très nombreuses *Enfants de Marie*. La *Conférence de Saint-Vincent de Paul* est aussi prospère qu'active dans sa charité ; on en peut juger par son bilan de 1921 — année pendant laquelle elle s'est chargée de vêtir 122 garçons, 142 filles, 42 adultes et 39 petits enfants.

A une faible distance de la cathédrale, se trouve l'église Saint-Antoine, réservée aux Indiens. C'est un vaillant décoré, ancien soldat de la grande Guerre, le R. P. Raoul MAINGOT, qui la dessert et s'y dévoue, corps et âme. Il vient, au prix de gros sacrifices, de fonder sur cette paroisse un orphelinat, qui abrite déjà une quinzaine de petits malheureux. Cette œuvre est un champ ouvert aux généreux dévouements de la charité catholique ; que d'âmes de petits orphelins y trou-

veront la grâce et le salut, le jour où cette fondation atteindra son plein développement !

A Greyville, faubourg de Durban, deux autres églises sont encore desservies par les PP. Oblats : l'église Saint-Joseph, pour les blancs, et l'église Saint-Paul, pour les Cafres.

Il faut assister à la Messe à Saint-Paul, le dimanche, pour être l'heureux témoin du grand esprit de foi de ces braves noirs. Il faut les entendre prier et chanter : le cœur vibre ! Notre-Seigneur ne leur reprochera pas, comme aux Juifs, de l'honorer du bout des lèvres, alors que leur cœur est loin de Lui...

La plupart de ces Cafres sont des jeunes gens, venus en ville pour être au service des blancs. Malgré les funestes influences du milieu où ils vivent, ils se gardent bons.

Ils ont une grande dévotion envers la sainte Eucharistie. Nombreux sont ceux qui restent à jeun, le dimanche, jusqu'à dix et onze heures, afin de pouvoir communier.

Au mois de décembre dernier, le P. Jean Tual, qui est chargé de cette mission, eut le bonheur de baptiser 30 adultes. La joie du missionnaire, alors, n'avait d'égale que celle qui rayonnait divinement dans les regards de ces 30 nouveaux chrétiens.

La semaine dernière, j'étais au *Bluff*, — ma première visite au bon Père Augustin Ienn. L'église en construction avance, les murs sont finis. Mais ce n'est pas une petite affaire que de se lancer dans la bâtisse, surtout quand on n'a que des ouvriers indigènes. Il faut, tour à tour, s'improviser architecte, entrepreneur, maçon, manœuvre, charpentier, menuisier, etc. Il faut avouer que le vaillant missionnaire du Bluff remplit tous ces rôles à la perfection. Il est d'une activité extraordinaire.

La mission est admirablement située sur le sommet d'une colline : d'un côté, la mer, avec son éternel refrain et, de l'autre, la campagne, avec sa végétation luxuriante.

Une église était absolument nécessaire ; mais un nouveau presbytère ferait également bien dans le tableau.

La petite cabane qui abrite le missionnaire a plusieurs traits de ressemblance avec l'étable de Bethléem...

Tenez, voici quelques statistiques qui seront de nature à vous intéresser, et qui vous diront, en même temps, qu'au Natal la vie apostolique est très intense. Ces statistiques vont de juin 1920 à juin 1921 :

a) *Baptêmes* : Enfants, 3.401 ; adultes, 2.337 ; en danger de mort, 1.283 ; total, 7.021. b) *Confessions*, 225.126. c) *Communions*, 797.920. d) *Extrêmes-Onctions*, 793. e) *Enfants dans les écoles*, 13.064...

Je ne puis vous parler des Missions de l'intérieur, n'étant pas encore sorti de Durban. Ce sera pour plus tard.

Joseph KÉRAUTRET, *O. M. I.*

XXIX. — La Mission du Pays des Zoulous[1].

§ I. — Aspect du Pays.

Volontiers je profite de quelques jours de vacances sur les bords de la Meuse, pour vous envoyer, selon votre désir, une étude sommaire sur la Mission du pays des Zoulous.

Vos lecteurs savent déjà que le *Zoulouland* est contigu au *Natal*, sur la côte-est de l'Afrique du Sud. On

(1) Cette intéressante lettre sur la Mission du Zoulouland, écrite en 1920, a été adressée, de Jambes-Namur (Belgique), par le R. P. Arthur Van der LAENEN, au R. P. Léon HERMANT, Directeur du *Messager de Marie-Immaculée* (71, Rue Saint-Guidon, Anderlecht-lès-Bruxelles). — Nos lecteurs savent, peut-être, déjà que la Sacrée Congrégation de la Propagande vient de détacher le Zoulouland du Vicariat apostolique de Natal, pour en former une Préfecture apostolique — confiée aux RR. PP. Bénédictions de Sainte-Odile (Bavière), avec Mgr Thomas Spreiter, Évêque titulaire de Thènes et ancien Vicaire apostolique de Dar-es-Salam (Zanguebar méridional), comme premier Préfet apostolique.

y accède ordinairement, quand on vient d'Europe, en quittant la voie de mer à la Colonie du Cap, pour prendre le chemin de fer jusqu'au Natal et se débrouiller ensuite, comme on peut, jusqu'au terme du voyage.

Le Zoulouland est grand comme la Belgique. Les étés y sont excessivement chauds, mais l'hiver n'est qu'une succession de beaux jours sans nuages, avec une température vraiment idéale, surtout vers le soir. C'est tout juste la pression atmosphérique qu'il faut pour vous faire dire : « Ce devait être un temps pareil qui régnait au *Paradis terrestre.* »

Cela nous compense agréablement des chaleurs tropicales et des pluies torrentielles, désastreuses, qui s'entre-succèdent pendant l'énervante période d'été.

Les paysages y sont ondulés, silencieux, presque mélancoliques, présentant uniformément de vastes étendues de brousses, — ce qui ne veut pas dire, pourtant, qu'on n'y rencontre pas des sites grandioses, qui font mieux ressortir encore les immenses espaces sans vie qu'on appelle le *veld.*

§ II. — **Comment y tenir !**

On dit que le Mahométisme, partout où il passe, crée des déserts. La ruine, l'aspect de désolation sont bien plus grands là où le paganisme a régné pendant la durée des siècles. Ce n'est pas le désert qu'on y rencontre : c'est une terre rebelle et, dirait-on, un ciel inclément. Ceci est tellement vrai pour le Sud-Afrique que plus d'un missionnaire, après un travail tenace de plusieurs années, a dû s'écrier, presque découragé :

— « Mais cette terre est maudite ! ... et maudite aussi toute la race des noirs ! »

Quand, il y a vingt-cinq ans, le premier Oblat de Marie vint se fixer dans le Zoulouland, il put croire tout d'abord, qu'on l'avait envoyé dans un pays de cocagne. Le sol, vraiment fertile, était plein de promesses et le gibier abondait partout dans les plaines incultes. Sa subsistance paraissait donc assurée — et à peu de

frais... Par ailleurs, les noirs le laissèrent bien tranquille — trop tranquille, hélas !

Il commença, de son mieux, son travail d'apôtre.

Plusieurs mois s'écoulèrent... Enfin, quelques enfants, poussés par la grâce, bravèrent l'opposition déraisonnable de leurs parents et se présentèrent pour recevoir l'instruction et le saint Baptême.

Le Père les accueillit avec bonheur. N'était-ce pas une première conquête, bien chère à son cœur ? Et, dès lors, tous les espoirs ne lui étaient-ils pas permis ?

M lheureusement, l'ennemi du genre humain ne dormait pas, et Dieu sembla lui abandonner plein pouvoir pour tenter de réduire à néant l'entreprise du prêtre catholique.

D'abord, une sécheresse désastreuse grilla sur pied toute la moisson du pauvre missionnaire... L'année suivante, des nuées de sauterelles s'abattirent sur ses champs, dévorèrent les récoltes — et jusqu'à la racine des herbes... Une autre année, un épouvantable ouragan coucha dans la boue les blés déjà jaunissants.

Comment recueillir, dans ces conditions, les provisions nécessaires à l'entretien des enfants ?

Et, cependant, là ne s'arrêta pas l'épreuve. Une première fois, tout le bétail de la mission fut emporté par la peste pulmonaire... A peine était-on parvenu à réunir un autre petit troupeau, qu'un fléau non moins redoutable — la fièvre de la côte-est — fit son apparition et terrassa de nouveau les bêtes à cornes du missionnaire, à l'exception d'un seul bœuf, devenu désormais inutile parce qu'au Sud-Afrique on n'attelle jamais que la couple.

Vous devinez si la situation était précaire ! Aussi, par deux fois, les religieuses-missionnaires — qui, partout ailleurs, sont les précieuses auxiliaires de l'ouvrier évangélique — se virent contraintes de quitter le pays : elles n'y tenaient plus, les pauvres femmes !

Finalement, pour mettre le comble à la désolation et faire du Zoulouland une autre terre de Hus, où le saint homme Job eut à subir l'acharnement du démon,

voici que les enfants, rassemblés au prix de tant de sacrifices, payèrent d'ingratitude le dévouement de leur bienfaiteur et l'abandonnèrent dans son accablante solitude.

§ III. — **L'Horizon s'éclaircit, enfin !**

L'héroïque Oblat de Marie fit alors cette prière :

— « Mon Dieu, c'est pour votre gloire que je suis venu dans ce pays ; c'est pour obéir à mes supérieurs que j'ai quitté la civilisation et me suis fixé parmi les païens. Dussé-je y mourir sans consolation, Seigneur, j'y resterai. Mais j'ose pourtant vous demander que toutes mes peines ne soient point perdues pour le salut des Zoulous ! »

Les grandes épreuves durèrent encore quelques années.

Enfin, le vaillant pionnier eut le bonheur de voir la Mission se stabiliser.

Les Sœurs Franciscaines de Marie qui, en troisième lieu, avaient répondu à son appel, purent se maintenir au poste d'abnégation.

Et puis, la nature rebelle sembla s'adoucir... Les sécheresses furent moins désastreuses, et les sauterelles ne revinrent plus.

Une ingénieuse canalisation prévint les dégâts des pluies diluviennes, et les pestes animales furent combattues avec succès par des méthodes scientifiques.

Petit à petit, des familles chrétiennes se sont fondées. Jésus est adoré dans la modeste chapelle. L'air est moins saturé de paganisme... Une seconde Mission commence même à donner quelques espérances...

En résumé, la chrétienté du Zoulouland, appelée « Mission de la Sainte-Croix », mérite bien son nom. Mais, selon le mot de notre Évêque, Mgr Henri Delalle, la croix ne symbolise pas seulement la souffrance, elle est aussi l'emblème du triomphe.

§ IV. — Caractère des Zoulous.

Après cet aperçu très rapide, il sera peut-être intéressant, mon Révérend Père, de donner quelques détails sur les habitants du pays.

Une note générique, pour l'ensemble de la population, c'est que les Zoulous ignorent le sentiment de la reconnaissance. Donnez-leur tant que vous voulez : ils seront enchantés de recevoir, mais leur unique manière de vous remercier sera — de demander davantage encore.

Entre eux, ils partagent assez volontiers le peu qu'ils possèdent ; ils sont même très hospitaliers à l'égard de leurs frères... S'agit-il, tout à l'heure, de traiter avec un blanc, leur attitude changera du tout au tout. Et voilà ce qui rend pénible le séjour parmi eux. Si le Missionnaire est pauvre, ils ne l'estiment pas : ils disent, en employant un terme de mépris :

— « C'est un *umfokazana*, un pauvre hère ! »

S'il a quelque possession, ils ne comprennent pas la nécessité de garder des réserves pour l'avenir et se demandent pourquoi il met des bornes à ses cadeaux.

Leur froideur, presque leur suspicion, à l'égard des blancs les mieux intentionnés va si loin que, pour les chrétiens eux-mêmes, le Missionnaire reste longtemps un *étranger* et les Sœurs des *étrangères*. Au lieu de se laisser émouvoir par un dévouement dont ils ont chaque jour le spectacle, ils cherchent égoïstement des raisons pour l'expliquer. Que de fois n'ai-je pas entendu des petits enfants de l'école dire à leurs condisciples :

— « Mais pourquoi mets-tu la Sœur au courant de cela ? Tu prends donc le parti des blancs contre les noirs ? »

J'ajoute que la nature païenne des Zoulous a souvent des moments de fort méchante humeur, voire même de violence brutale. Tant qu'ils sont bien « lunés », leur société est encore tolérable ; mais, une fois que, pour un motif ou un autre, ils vous prennent en grippe, on

pourrait croire, pardonnez-moi l'expression, qu'ils ont vraiment le diable au corps (1).

Le vrai moyen de les gouverner, c'est d'employer la manière forte. On l'a dit avec vérité : c'est celui qui les mènerait à la cravache qui obtiendrait sur eux le plus grand ascendant. Mais on comprend que le Missionnaire ne puisse jamais recourir à cette extrémité : en sorte que le meilleur « argument », qui ferait impression sur ces natures sauvages et altières, doit rester inutilisé.

Les Zoulous n'apprécient nullement la patience : ils la taxent de faiblesse, de pusillanimité, et — alors que vous sentiriez votre sang bouillonner dans vos veines, alors que vous feriez un sublime effort pour comprimer votre colère — vous ne serez jamais pour eux, si vous les traitez avec douceur, qu'une simple « femme ».

§ V. — Leur Paganisme matérialiste.

En fait de religion, ils n'ont pas la moindre notion d'un être surnaturel. Ils semblent se souvenir qu'il y a un *Unkulunkulu* ou *Grand-grand*, de qui nous descendons tous, — non par voie de génération, puisque Unkulunkulu n'avait pas de femme, mais d'une autre façon. De quelle façon ?... Ils n'en savent rien et, d'ailleurs, s'en préoccupent fort peu.

Il est bien plus facile de convertir un féticheur — qui adore une idole de bois ou de pierre, dont on peut lui démontrer l'inanité — que de convertir le matérialiste invétéré qu'est le Zoulou.

Les mots abstraits eux-mêmes manquent pour expliquer notre sainte Religion : le Missionnaire doit les forger. Pour les noirs, il n'y a de connu que ce qu'ils

---

(1) Complétons le tableau par ces lignes du R. P. Jean Le-Texier : — « Le Cafre est paresseux ; mais faut-il s'étonner qu'il n'aime pas le travail, quand, pendant des siècles, la guerre était son seul métier ? Avant l'arrivée des blancs, le mensonge était rare et le vol inconnu ; l'autorité paternelle était sacrée. »

N. D. L. R.

voient, ce qu'ils peuvent toucher, et l'on a une difficulté inouïe à leur inculquer une idée suprasensible.

Ils trouvent leur paradis sur terre. Les grands enfants qu'ils sont — sans besoins au delà de leurs sens, sans désirs en dehors de ce monde matériel — vivent au jour le jour, dégustant à leur façon les délices de la vie et oubliant vite les malheurs de l'existence. Vous les voyez par les chemins, dansant, sautillant, chantant, toujours heureux, toujours sereins. Ils ne s'inquiètent nullement d'une autre vie et ne sont guère disposés à y croire. Le ventre bien rempli, voilà leur béatitude. Pour richesses, ils désirent beaucoup de bétail... Et, quand au reste, ils se permettent la polygamie et élèvent une pléiade d'enfants qui enrichiront leurs vieux jours, car les filles se vendent pour dix bœufs.

§ VI. — **Héroïsme des Convertis.**

Il faut un héroïsme admirable à ceux de ces païens qui s'enrôlent dans la Religion catholique.

Par le seul fait qu'il se convertit, le Zoulou se voue, presque nécessairement, à la pauvreté. Abandonné qu'il est de ses parents, il doit travailler, des années, pour se procurer les dix bœufs qui lui permettront d'obtenir la main d'une jeune fille. Puis, il lui faut s'habiller à l'européenne et habiller de même sa femme et ses enfants, — et ce, dans un pays où tout coûte excessivement cher et où les salaires sont très minimes. Combien autrement facile est la vie du païen, qui ne travaille pas, qui laisse toute la besogne aux femmes et qui, n'ayant pas de dépenses à faire pour son habillement, consacre ses gains éventuels à augmenter son troupeau de bêtes à cornes, source de précieux revenus !

Les noirs sont lents à se convertir ; mais, s'il en coûte pour les gagner, une fois le mouvement lancé, on a la satisfaction de le voir s'accélérer bientôt et acquérir un puissant développement.

Voici comment, d'ordinaire, les choses se passent.

On commence par bâtir une modeste maison et une

petite chapelle, puis, le plus tôt possible, une école, — à côté de laquelle il faut encore un petit couvent pour les Sœurs, qui dirigeront l'instruction à l'européenne.

Les premières années, on a peu de monde. Quelques enfants échappent à leurs parents et viennent se fixer à l'école, où on les héberge. Invariablement, leurs parents païens viennent les reprendre. Mais les petits sont tenaces : le plus souvent, ils s'échappent de nouveau et reviennent. Si les parents « la trouvent mauvaise », ils vont trouver le magistrat anglais, qui envoie tout de suite une police à cheval, sommant le Missionnaire de livrer le fugitif. Le Père obéit : c'est la Loi... Mais il arrive que le marmot est de retour à la Mission, le jour même : il veut, à tout prix, s'instruire de la Religion et se convertir, affirmant que nul au monde n'a le droit de l'en empêcher.

Que peuvent bien alors faire les parents ?... Prévenir de nouveau le magistrat, qui dépêchera une seconde fois la police ?... Fort bien. Mais la formalité sera à recommencer tous les huit jours, et, de guerre lasse, chacun sera forcé de capituler devant la volonté inflexible de l'enfant de se faire chrétien. — Voilà un cas « type » de la grande majorité de nos conversions, durant les premières années.

Après avoir travaillé ainsi d'arrache-pied contre le Paganisme, qui ne veut pas lâcher sa proie, on a enfin, grâce à l'école, les premiers adultes catholiques en âge de mariage, et l'on bénit les premiers foyers chrétiens.

§ VII. — **Triomphe du Catholicisme.**

Ici commence la seconde période du progrès d'une Mission.

L'école a donc essaimé, et les enfants convertis se sont répandus de toutes parts. Une atmosphère moins hostile va prévaloir, — car on s'est beaucoup étonné de l'attachement que gardent les anciens élèves pour leur école. Après chaque vacance, naguère, ils revenaient

fidèlement à nous, malgré la bataille de tous les jours qu'ils devaient soutenir dans leur famille. Maintenant, devenus maîtres d'eux-mêmes, ils vont se montrer apôtres.

Par eux, insensiblement, les principes chrétiens pénètrent dans les masses. L'heure est venue pour le Missionnaire de multiplier ses forces et ses moyens d'action, en s'adjoignant des auxiliaires précieux dans la personne des *Catéchistes indigènes*. Ceux-ci ne tardent pas à recruter, par-ci par-là, quelques vieilles femmes. On les réunit par petits groupes, et, quand elles savent leur catéchisme, elles sont bien vite des propagandistes expertes. Peu à peu, de nouvelles recrues, parmi les jeunes filles surtout, se présentent et se font instruire.

Quand sonne l'heure du mariage, si l'un des fiancés est catholique, il arrive invariablement que l'autre se convertit, et le ménage restera fidèle à la Religion chrétienne.

Il est assez rare qu'un païen marié ou d'âge mûr se convertisse. Tout au plus consent-il, sur les instances d'un parent ou d'une parente, à permettre au prêtre de l'approcher, à son lit de mort.

§ VIII. — **Le grand Obstacle.**

Ce qui retarde les conversions en masse, ce sont les habitudes et usages païens, principalement la polygamie. Disons, pourtant, que cette détestable polygamie tend à disparaître, grâce à l'influence du Gouvernement chrétien des blancs et grâce aussi à certaines causes naturelles. Ainsi, autrefois, il y avait, au Zoulouland, plus de femmes que d'hommes, pour la raison bien simple que la guerre détruisait énormément d'hommes et amenait chez les Zoulous vainqueurs les femmes des vaincus. Il était donc facile aux hommes d'avoir plusieurs femmes à la fois. D'ailleurs, en raison même de la polygamie, les filles, prétend-on, naissaient plus nombreuses que les garçons.

Quoi qu'il en soit, à l'heure actuelle, la polygamie s'en va, et, avec elle, disparaît un grand obstacle aux conversions.

Ajoutons que, dans maints endroits, ainsi que je l'ai dit déjà, le Protestantisme nous a préparé la voie. Beaucoup de ses convertis éphémères sont venus à nous et persévèrent dans leur bonnes dispositions.

§ IX. — Conclusion et Demande.

En terminant ma longue lettre, je suis donc heureux de le proclamer bien haut : l'avenir au Zoulouland est plein de promesses. Mais hâtons-nous d'agir, afin de ne pas être contrecarrés bientôt par une civilisation « à la laïque », qui jetterait la suspicion sur toutes nos entreprises.

Ah ! que n'avons-nous plus d'hommes et de ressources !

Alors, il nous serait permis d'espérer que, non seulement le Zoulouland, mais tout le Sud-Africain, seraient aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de son Représentant sur la terre — Notre Saint-Père le Pape ! Puisse la jeunesse de nos collèges et séminaires entendre mon cri d'appel !

Arthur Van der Laenen, *O. M. I.*

XXX. — La Prédication de l'Évangile au Basutoland [1].

Vénéré Monsieur le Chanoine,

Dernièrement, les deux Missionnaires de *Sainte-Monique* et autres lieux — tels que : *Notre-Dame de Pont-*

(1) Lettre du R. P. Philippe Romestaing au R. P. Edmond Thiriet, Directeur de la *Bonne Nouvelle*, 15, Rue du Louvre, à Paris (Ier).

main, Sainte-Anne, Saint-Paul, Notre-Dame de Laghetto, car nous avons quasi tout un département — recevaient de vous la *Bonne Nouvelle.* Était-ce une invitation ou un reproche ? Pour moi, ce pourrait bien être les deux à la fois. Lors de mon départ pour les Missions, à mon passage à Paris, sachant le bienveillant accueil qu'on reçoit toujours à la Rue du Louvre, je m'étais présenté à votre domicile, et vous m'aviez donné un exemplaire de l'ouvrage du regretté chanoine Wéber, *Le Saint Évangile commenté par les Apôtres dans leurs Épitres,* ouvrage qui n'est pas le moindre ornement de la bibliothèque — un peu vétuste, mais encore bonne et assez considérable, surtout considérée ici — que m'a cédée un brave curé belge.

Pour tout paiement, vous demandiez un petit mot, à l'occasion, sur la prédication de l'Évangile en pays noir. Dussé-je vous étonner, laissez-moi d'abord vous dire, Monsieur le Chanoine, que nous lisons assidûment la *Bonne Nouvelle.* Vous ne voyez pas nos noms sur votre liste d'abonnés, — c'est que nous sommes trop pauvres — mais chaque numéro de votre revue, vaillant petit soldat de la bonne cause, après un tour d'Afrique, vient prendre son casernement et terminer ses manœuvres à Sainte-Monique. La Révérende Mère Saint-Donat, Supérieure de nos Sœurs de la Sainte-Famille à Natal, nous fait la charité de nous l'envoyer régulièrement.

Quant à prêcher l'Évangile ici, Monsieur le Chanoine, nous ne faisons pas autre chose, nous n'avons pas d'autre raison d'être, et nous remercions DIEU, qui entoure notre ministère d'une foule de circonstances telles que nous ne pouvons pas prêcher autre chose que l'Évangile et l'Évangile tout court, et le plus possible à la manière de notre divin Maître — le premier, le grand, l'unique Évangéliste. Oui, tout nous oblige, en quelque sorte, à suivre sa méthode de près, à prêcher son Évangile pur et simple, — je veux dire, sans tous les ornements du beau langage, qu'on est convenu d'appeler éloquence, en pays civilisés. Nous sommes ici exemptés de ces mille et une combinaisons, que la Providence impose ailleurs à ses ministres pour faire du bien aux âmes.

Nous avons affaire à des âmes simples. Et, si le cadre complète le tableau, quel plus beau cadre que le nôtre pour la prédication de l'Évangile ! Le Basutoland est la Suisse de l'Afrique méridionale. Nous vivons sur des hauteurs qui atteignent parfois 3.600 mètres, donc plus près du ciel, plus près du DIEU qui a dit : « J'habite sur les cimes — *Ego in altissimis habitavi.* » (Eccl., XXIV, 7.) De fait, nos noirs sont plus près de DIEU qu'on ne croit. Parmi eux, nulle de ces difficultés que l'on rencontre chez les peuples idolâtres, chinois, indiens ou autres ; ici, point de dieux de bois ni de pierre, point de temples ni d'autels à renverser. Sous ce rapport, ils pèchent plutôt par défaut, là où les autres pèchent par excès. Si, dans les pays civilisés, les âmes sont trop tourmentées et exigeantes, ici elles ne le sont pas assez ! Elles se contentent de peu ; on leur voudrait moins d'apathie, plus d'ambition, plus d'idéal, aussi bien dans les choses temporelles que spirituelles.

N'allez pas croire que nos noirs soient ravis de toutes les merveilleuses inventions des blancs — palais, édifices, machines, vêtements, nourriture. A les entendre, les blancs sont des hommes bien neufs, puisqu'ils ne sont pas arrivés à maturité ; il leur manque ce qui manque aux monuments modernes, la patine du temps qui rend nos vieilles cathédrales si vénérables. Telle est la mentalité du noir, qui préfère son régime de Spartiate et se confine volontiers dans les douceurs du *farniente.* Si la paresse n'était pour beaucoup là-dedans, je serais presque tenté de l'en féliciter.

Plus préoccupé que d'autres de l'au delà, il envisage surtout le meilleur parti à en tirer présentement. C'est par intérêt qu'il songe, sans cesse, à se protéger contre un tas de petits diablotins ou contre les mânes de ses ancêtres. Quant au vrai DIEU, les païens que vous rencontrez l'invoquent à tout propos : *Molino o moholo* — DIEU est grand ! Là se borne leur religion. Vu que DIEU, sans doute, est un blanc, on s'arrangera toujours bien avec lui ! Ce sont les démons et les morts qui sont agaçants ! Par ailleurs, le blasphème est inconnu chez eux.

Que dire du calme de la campagne, des charmes de la paix et du grand air, de la vie pastorale, loin du tourbillon du monde et des affaires ? Une vraie Palestine au temps de JÉSUS, moins les grands lacs. Mais plusieurs de nos gens ont vu la mer. Toutes les paraboles de l'Évangile sont à leur portée. Ils ont sous les yeux des lépreux, des bergers habillés d'une peau de chèvre... Aussi la fête de Noël est-elle populaire. Il faut entendre les pastorales : « Bergers, dépêchez-vous, il serait mal de dormir à cette heure, venez voir le petit Poupon dans sa crèche. » Nos gens comprennent, mieux que personne, que le voleur puisse percer le mur en terre de leur maison, sans recourir au chalumeau perfectionné avec lequel les apaches de Paris percent les coffres-forts. Le moulin de la femme cafre a bien des analogies avec celui dont la Vierge se servait sans doute à Nazareth. Bref, depuis le *Bon Pasteur*, le *Semeur*, l'*Enfant prodigue*, les *Noces*, jusqu'au *Tribunal de Pilate* et au *Publicain* représenté par le percepteur du Gouvernement, tout aussi mal noté que Lévi et Zachée, jusqu'aux Romains qui, dans l'espèce, sont les Anglais ou les Boërs : tout cela est ce qu'il y a de plus facile à comprendre pour nos indigènes. Pour les tenir éveillés pendant le sermon, vous n'avez qu'à crier : « Ici je place une comparaison », — tout le monde est attentif. Rien ne vaut comme de leur parler en paraboles, à l'exemple du Maître !

Les querelles ne manquent pas non plus, analogues à celles d'Abraham et de Loth avec les Élamites, soit pour un champ, un pâturage, des bestiaux, soit pour une source, etc. Et tout se dit avec la langue de la Genèse ou de l'Iliade ; ce sont toujours ces bonnes vieilles formules : — « Un tel se leva, il prit la parole et dit... Il leur parla, il leur dit de sa propre bouche des paroles qui sont celles-ci... » C'est la façon de gens peu pressés et pour lesquels la moindre palabre est une grande et grave question. Le temps n'est rien ; on n'est pas inquiet de manquer le train. Notre-Seigneur montait sur un âne ; nous, nous montons à cheval, et on part quand on veut !

Il n'est peut-être qu'un passage de l'Évangile sur

lequel il ne faudrait pas trop insister : « Ne vous inquiétez pas de ce que vous mangerez, ni de quoi vous vous vêtirez ! » Pour le coup, c'est plutôt le contraire qu'il faut dire.

Sans vouloir faire nôtre le refrain de la chouette ou du hibou : « Mes petits sont mignons ! » nous n'aimons pas trop qu'on qualifie ces pauvres noirs de « dégradés ». Sans doute, ils ont souffert du péché originel, — cela se voit assez — ils ont perdu bien des qualités ; mais ils en ont conservé aussi plus qu'on ne pense. Sur bien des points, ils sont encore près de la vieille et saine nature primitive. Il semble, par exemple, qu'ils ont entendu d'hier le « *Crescite et multiplicamini* » et qu'il retentit encore à leurs oreilles, tandis que bien des civilisés, ou prétendus tels, l'ont oublié. Depuis que l'anthropophagie et les guerres intestines ont cessé, n'étaient les épidémies qu'on ne soigne pas et l'hygiène qui ne compte guère, on ne saurait bientôt plus où les loger ! Disons, plutôt, qu'ils sont des retardataires, — tels les patriarches, au temps des peuples pasteurs. Nous tâcherons de leur faire brûler les étapes ! Mais il me semble que, s'ils étaient vraiment dégradés, si la fièvre des passions et le feu dévorant du vice brûlaient leur sang, — étant donné les conditions défavorables de dénuement, de nudité et de promiscuité dans lesquelles ils vivent — ce serait un peuple fini depuis longtemps. La bonne mère Nature garde nos Basutos. Nous sommes là pour l'œuvre de la grâce qui purifie tout. Que Dieu nous aide à les sauver !

C'est merveille de voir comment des païens entrent parfois de plain-pied sur le terrain de l'Évangile. Ces convertis d'hier sont catéchistes aujourd'hui. Ils n'ont pour formation que leur bonne volonté, — nos moyens ne nous permettant pas autre chose, pour le moment. Eh bien, ces bons chrétiens, avec leur croix et leur chapelet, sans autre livre que quelques fragments d'Évangile, font merveille auprès de leurs compatriotes. C'est ce qui nous fait bien augurer du futur ministère des prêtres noirs. Nous en avons un maintenant en formation.

Il est curieux d'entendre les commentaires de ces braves gens sur l'Écriture, à l'office, qu'ils président le dimanche, ou aux enterrements. Les protestants en ont promené la manie partout. Si nos catéchistes parlent, c'est que nous ne sommes pas là. N'attendez pas d'eux des commentaires de saint Thomas ou de Corneille de la Pierre ; mais c'est toujours très original. Un tel mettra un protestant au pied du mur en lui disant :

— « Ton Église ne vaut rien : on n'en parle pas dans l'Écriture, il n'y a pas d'épîtres aux Anglais (*Anglicans*) ni aux Français (*Calvinistes*) ; il y a au moins une épître aux Romains (*les Catholiques*). »

Attrape !... Ou bien encore :

— « Le Christ a bien laissé entendre qu'il y aurait plusieurs Églises, mais en spécifiant qu'il n'y en aurait qu'une véritable, la sienne, la nôtre, quand il a dit à Pierre : *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église* (une seule, celle des Romains) et *les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Voilà votre place, à vous, protestants, vous n'êtes que des enfants du diable, des puissances de l'enfer qui ne peuvent rien. »

Et le compte est réglé. D'autres fois, ils demanderont aux Calvinistes le passage de la Bible qui interdit le mariage des bœufs, si cher aux Basutos. Évidemment, le passage est introuvable.

La *Bonne Nouvelle* ne s'attendait sans doute pas à enregistrer des commentaires cafres de la sainte Écriture ; c'est pourtant cela !...

Voilà, Monsieur le Chanoine, comment ici on prêche l'Évangile. Ailleurs, on peut le prêcher d'une façon plus académique ; mais je ne crois pas que ce soit avec plus de zèle. Nous appliquons la devise de la *Bonne Nouvelle* et des *Miliciens :* « Au Sacré-Cœur par le saint Évangile ! »

Que le Sacré-Cœur fasse lever la semence de la divine parole ! Qu'il envoie des ouvriers pour engranger la moisson ! Et que les *Miliciens* nous aident de leurs prières et de leurs aumônes !...

Philippe Romestaing, *O. M. I.*

GALERIE DE FAMILLE

IV. — R. P. Antoine CHATEL, 1839-1898 (479) [1].

RELIGIEUX fervent, missionnaire actif, confrère aimable, le P. Antoine CHATEL édifia constamment les diverses communautés où les supérieurs l'appelèrent à vivre et à travailler. Deux mots résument sa vie et suffisent à composer son éloge : il fut un bon religieux et un bon missionnaire.

A Nancy, à Anvers, à Notre-Dame de l'Osier, — mais surtout dans cette dernière communauté où il passa la plus grande partie de sa vie, comme simple missionnaire et puis comme supérieur, et où il mourut, le 19 août 1898, — le P. CHATEL fut ce bon ouvrier de l'Évangile que saint Paul a caractérisé d'un seul mot, quand il dit à Timothée : « Que nul ne trouve prétexte à élever contre toi un témoignage dont tu aurais à rougir — *Sollicitè cura teipsum exhibere Deo operarium inconfusibilem.* » (II Tim., II, 15.)

Pendant trente-cinq ans, il remplit, à la satisfaction de ses supérieurs et pour le plus grand bien des populations qu'il évangélisa, le ministère des missions ; sa vie religieuse n'en connut presque pas d'autre, — il avouait, d'ailleurs, lui-même n'avoir des aptitudes que pour celui-là.

Ses vertus et ses qualités naturelles lui valurent partout la confiance des fidèles, l'estime et l'affection des prêtres. Sa solide piété, son esprit surnaturel, la bon-

(1) Cette notice est due à la plume du regretté Père Eugène BAFFIE, Assistant général, — décédé lui-même, à Rome, le 31 mars 1920.

homie de son accueil, l'entrain qu'il mettait à aborder et à poursuivre les œuvres apostoliques, la sonorité de sa voix, ses connaissances musicales qui lui permettaient de tenir l'harmonium et de diriger avantageusement les chœurs des chantres, sa générosité naturelle qui ne reculait pas devant la fatigue, — tout cela faisait de lui un missionnaire apprécié et digne de l'être.

De cette vie apostolique, très active, très remplie et, par suite, très méritoire, mais aussi toujours uniforme et dont chaque année présenta le même bilan d'œuvres et de prédications, que pourrions-nous dire qui ne s'applique également à cette phalange de saints missionnaires que notre Famille religieuse a, depuis plus de cent ans, donnés à l'Église ? Aussi, voudrions-nous mettre en relief moins l'œuvre du P. Chatel que sa personne, moins raconter ce qu'il fit qu'exposer ce qu'il fut, être moins un biographe qu'un portraitiste qui fixe, au profit de la postérité, les traits aimés d'une personne sympathique.

Le premier caractère de la physionomie morale du P. Chatel fut un amour sincère, profond et inaltérable pour la Congrégation :

— « *J'ai toujours beaucoup affectionné notre sainte Famille* », écrivait-il, dans les dernières années de sa vie, au T. R. P. Fabre ; « *et plus j'avance dans la vie religieuse, plus je bénis* Dieu *de me l'avoir fait connaître, et de m'avoir jugé digne d'être reçu dans son sein. Je puis dire que je n'ai jamais éprouvé un seul jour d'ennui, moins encore de regret. Autour de moi, j'ai déjà vu bon nombre de défections : elles n'ont fait que m'affermir davantage. Je le dis sans orgueil, au souvenir de cette parole :* « *Qui se existimat stare, videat ne cadat.* » *Mais je dois le dire, pour rendre hommage à la vérité et remercier* Dieu. »

Il remercie Dieu, parce que, dans la Congrégation, il avait trouvé la paix de l'âme et la joie du cœur :

— « *C'est aujourd'hui le* 29e *anniversaire de ma profession* », écrivait-il encore au T. R. P. Fabre ; « *ce jour est tout à la joie ; et une de mes plus douces satisfactions est de vous affirmer de nouveau mon affectueux attachement à*

notre chère Famille religieuse. J'ose dire que nul Oblat n'y a trouvé, plus que moi, son centre, son repos, la réalisation de tous ses désirs. »

— « *Ma chère Famille religieuse m'est un paradis* », lisons-nous encore dans une de ses lettres. « *C'est une exclamation de prédestiné que celle-là ; car comment l'humble religieux qui, sur terre, avait reçu le centuple promis à celui qui abandonnera tout pour suivre* JÉSUS, *n'aurait-il pas été mis, après sa mort, en possession de l'éternelle vie ?* »

Dirons-nous que l'amour du P. CHATEL pour la Congrégation naissait de l'amour qu'il ressentait pour sa vocation de missionnaire et d'apôtre ? Serions-nous davantage dans la vérité en affirmant qu'il le produisait ? Constatons, pour notre commune édification, que ces deux amours étaient inséparables dans son cœur, où ils s'alimentaient à un même foyer : l'amour de DIEU. Après les décrets de 1880 et les brutales expulsions qui dispersèrent nos communautés de France, il écrivait :

— « *Je puis affirmer, devant* DIEU, *que je suis plus que jamais affectionné à ma sainte vocation. Depuis le jour de ma profession, le bon* DIEU *m'a fait la grâce de n'avoir pas éprouvé une minute de regret et d'ennui ; et, si mon sacrifice était à faire, je ne balancerais pas un moment. Je l'ai du reste renouvelé, ce matin, et de tout cœur. Les épreuves qu'a dû subir notre chère Famille ont ravivé en moi l'amour de ma vocation, et je compte bien que les projets haineux qui se trament contre nous n'altéreront en rien mes sentiments.* »

A cette époque, l'hostilité des pouvoirs publics, en France, contre les communautés religieuses faisait regarder comme possible l'éventualité de leur sécularisation. Le P. CHATEL ne pouvait se faire à l'idée d'échanger sa vie de religieux et de missionnaire contre la vie de prêtre séculier attaché au service d'une paroisse.

— « *Plus les jours deviennent mauvais* », écrivait-il au Supérieur Général, « *plus je bénis* DIEU *du bonheur que j'éprouve dans ma chère Famille religieuse. Et, s'il entrait dans les desseins de* DIEU *qu'elle dût, un jour, se*

dissoudre en France, je préférerais de beaucoup la vie de famille à l'étranger que la sécularisation dans ma patrie. »

Comme on lui objectait que son âge, les habitudes qu'il avait contractées et les infirmités qui commençaient à ébranler sa vigoureuse constitution lui rendraient l'acclimatation bien difficile, impossible même sur la terre étrangère, il fit cette réponse vraiment digne d'une âme apostolique :

— « *Je me plairai partout où je trouverai le bon* DIEU, *des frères et des âmes.* »

Cet amour que le P. CHATEL ressentait pour sa vocation et sa Famille religieuse conserva toujours l'ardeur et les nobles élans de la jeunesse. Il l'écrivait, dans les dernières années de sa vie :

— « *J'aime, dans ma vocation sainte, et aussi ardemment, tout ce que j'aimais à 24 ans ; je bénis* DIEU *de me l'avoir inspiré. L'éternité ne sera pas assez longue pour lui en témoigner toute ma reconnaissance.* »

La joie qu'il éprouvait à vivre dans la Congrégation et à poursuivre sa vocation d'évangéliste et d'apôtre était, cependant, tempérée par un regret qui mettait comme un sombre nuage dans l'azur de son ciel :

— « *Hélas ! après tant d'années de profession, tant et de si faciles moyens de perfection, je ne suis pas ce que je devrais être. Quand je compare ma vie pratique à la lettre de nos saintes Règles, mon* DIEU, *quelle distance ! Pourtant, je l'estime, cette sainte Règle ; je l'ai toujours aimée, cette belle vocation de religieux et de missionnaire.* DIEU *me fasse la grâce de l'aimer toujours, d'y vivre, d'y mourir saintement !* »

Ses désirs, ses prières ont été exaucés ; et la révélation de ses sentiments les plus intimes que nous faisons dans ces pages sera, pour tous ses frères dans notre Famille religieuse et pour ses successeurs dans l'apostolat, une édification, une joie, un stimulant, une prédication posthume, digne couronnement de celles qui remplirent sa vie.

Profondément attaché à sa vocation et à sa Famille

religieuse, le P. Chatel se montrera toujours fils docile et affectueux à l'égard des supérieurs qui lui commendaient au nom de Dieu.

— « *Je prends la liberté de vous rappeler* », écrivait-il au T. R. P. Fabre, « *que je suis votre fils aîné, étant le premier de la première oblation qui suivit votre promotion au généralat. Si j'invoque mon droit d'aînesse, c'est pour recevoir votre meilleure et plus paternelle bénédiction. J'ose la réclamer, non comme récompense, mais pour me rendre de plus en plus digne de ma sainte vocation.* »

Nul doute que la demande de ce nouveau Jacob n'ait été favorablement accueillie, et sur terre et dans le ciel. Heureux les supérieurs qui, au milieu des tristesses que leur apporte le gouvernement des âmes, trouvent l'appui et la consolation de ce filial attachement !

Le P. Chatel aimait à entretenir des relations suivies avec ses premiers supérieurs. C'était un besoin et pour son esprit de foi et pour son cœur. La correction des relations officielles lui paraissait insuffisante ; il voulait que le cœur présidât à ces rapports et les déterminât.

— « *Je n'ai rien dit qui puisse vous intéresser* », écrivait-il, comme conclusion d'une lettre de direction qu'il avait adressée au T. R. P. Fabre ; « *néanmoins, je suis heureux, — mon cœur me dit assez aujourd'hui que j'ai rempli mon devoir.* »

Filialement soumis à ses supérieurs, il était fraternellement dévoué à tous les membres de la communauté qui vivaient à ses côtés et joignaient leurs efforts aux siens afin de promouvoir l'œuvre de Dieu. A voir la joie qui rayonnait dans ses yeux, à l'heure où il sortait de la maison pour aller aborder une mission ou une retraite, on aurait pu croire que sa nature s'accommodait plus aisément de la vie mouvementée de l'apôtre que de la vie calme et régulière du cénobite. Il n'en était rien. La cellule était pour son âme comme le vestibule du ciel.

— « *La vie de communauté* », disait-il, « *a toujours eu pour moi des charmes que je n'ai point goûtés dans l'activité des ministères extérieurs.* »

Par tempérament, le P. Chatel eût été porté à se répandre au dehors, à multiplier les œuvres, à se créer de nombreuses relations. Mais la grâce avait pleinement dompté la nature ; et, à sa fidélité à ne pas sortir de sa cellule sans motif plausible, le pieux auteur de l'*Imitation* l'eût reconnu pour un de ses disciples :

— « *Content de sortir pour quelque petit travail* », disait-il, « *je suis plus content encore de rentrer à la maison. Sauf les moments des exercices faits en communauté, j'habite ma petite cellule toute la journée.* »

C'était toujours par une exclamation joyeuse qu'il saluait l'entrée dans « son petit désert » :

— « *Me voilà enfin rendu dans ma chère cellule ! Je n'essaie pas de vous dire combien je suis heureux d'être rentré dans la solitude. Toute expression serait au-dessous de la vérité. Je ne sors que par devoir, par nécessité ; je rentre par goût, par affection.* »

Une année, la campagne apostolique avait été plus longue et plus laborieuse. Les missionnaires n'avaient fait que de courtes apparitions au sein de la communauté, et encore à des intervalles très espacés :

— « *Je ne me plains pas* », écrivait le P. Chatel, malgré le brisement de ses forces physiques, « *mais que je serais heureux d'avoir de plus longs séjours pour vivre de la vie de communauté et compléter certains travaux qui ne sont qu'ébauchés ! Grâces à* Dieu, *j'ai plus que jamais le goût du travail, de l'étude, et mes plus beaux jours sont ceux que je passe à la maison.* »

Ami de la solitude, le P. Chatel l'était aussi des livres. Il n'était, sans doute, pas un savant ni un érudit ; nous croyons même que la nature de son esprit le fit demeurer étranger, ou à peu près, aux questions qui agitèrent le monde ecclésiastique autour de lui. Mais il aimait à feuilleter les ouvrages des mystiques ou des prédicateurs, à la recherche d'une exposition plus neuve, plus saisissante et partant plus intéressante de la vérité. Retoucher et perfectionner ses sermons, en composer de nouveaux, acquérir ainsi le moyen de s'adresser utilement à un plus grand nombre d'âmes, voilà tout le

programme que, dans l'intérieur de la communauté, il imposait à son activité intellectuelle.

Le missionnaire doit avoir à cœur, comme autrefois saint Paul, de remplir son ministère avec profit pour les âmes, mais aussi avec honneur pour lui-même : *Ministerium meum honorificabo.* Le P. Chatel craignait toujours que son insuffisance personnelle ne fît mésestimer la doctrine évangélique dont il était l'interprète. De là, cette ardeur persévérante — nous pourrions dire opiniâtre — qu'il apportait à la préparation de ses instructions :

— « *Je suis religieux et missionnaire* », écrivait-il un jour ; « *pour réaliser ces deux titres que j'aime et que j'ai à cœur d'honorer, il me faut deux choses : une vie régulière et quatre ou cinq mois, chaque année, de travail de cabinet.* »

La perspicacité de l'esprit était inférieure, chez le P. Chatel, à la rectitude du jugement. Sa conception était lente, sa mémoire souvent infidèle et son imagination peu vive :

— « *Le travail m'est difficile* », écrivait-il, non sans quelque mélancolie, au début de sa vie de missionnaire ; « *je ne marche pas à pas de géant ; mais j'espère que, sur ce point, le bon* Dieu *me donnera la persévérance.* »

Il la lui donna, en effet ; et, jusqu'aux dernières années de sa vie, le P. Chatel demeura fidèle aux habitudes laborieuses qu'il avait contractées au scolasticat. Le vit-on jamais inoccupé, soit au dehors, soit au dedans de sa cellule ? Nous ne le pensons pas. Le spectacle de cette vie laborieuse était, nous nous en souvenons, un sujet d'édification pour les novices qui se succédaient dans la solitude bénie de Notre-Dame de l'Osier.

Ce n'était pas le désir de briller, mais celui d'être utile aux âmes, qui le fixait ainsi, pendant des journées entières, à son bureau de travail. A ceux qui l'invitaient au repos, il répondait :

— « *Le bon* Dieu *a voulu que j'eusse le travail assez difficile ; je tire de l'eau de mon puits avec peine ; mais*

cette peine, je l'aime, et je l'aime tant que le goût, l'attrait naturel empêchent souvent qu'elle soit vertu. »

Suivant la parole si connue de saint Augustin, l'amour de Dieu l'empêchait de ressentir ou lui faisait trouver aimables les fatigues de l'étude et le silence de sa pauvre cellule.

Le sentiment de ce que le P. Chatel appelait son insuffisance intellectuelle — insuffisance que son humilité exagérait dans de larges proportions — avait si profondément envahi son âme, que, même sur le tard de sa vie, il éprouvait une extrême antipathie pour la maison de Notre-Dame de l'Osier, — où ses goûts pour l'étude étaient contrariés par le service du pèlerinage, qui amène journellement des âmes au confessionnal des missionnaires. Quand il reçut sa première obédience, pour cette maison, il supplia instamment les supérieurs de la rapporter. Ceux-ci n'ayant pas acquiescé à ses désirs, il se rendit à l'Osier ; mais cet acte d'obéissance lui imposa un lourd sacrifice. Après plus d'un quart de siècle écoulé, il le rappelait encore dans une lettre au T. R. P. Fabre :

— « *Mes répugnances pour les dérangements qu'occasionne le service du pèlerinage sont toujours les mêmes ; je vous promets de travailler à les vaincre et j'espère que,* Dieu *aidant, je pourrai encore, comme par le passé, faire quelque bien en Dauphiné.* »

C'était un vrai fils de l'obéissance que le P. Chatel ; il fit du bien, et il en fit baeucoup, dans le Dauphiné :

— « *J'y irai avec bonheur* », écrivait-il à la même époque ; « *c'est la voix de* Dieu *qui m'y appelle.* »

Il se maintenait à cette hauteur de vues surnaturelles par la pratique exacte et fervente de tous les exercices de piété. Les novices de Notre-Dame de l'Osier admiraient son amour du travail, sa régularité, sa tenue si recueillie à la chapelle, sa franche gaieté et sa cordiale bonhomie. La retraite annuelle prenait les proportions d'un événement dans sa vie religieuse :

— « *Je la désirais vivement* », écrivait-il, après l'une des dernières qu'il ait faites ; « *je sentais qu'elle m'était*

nécessaire. Je bénis le bon Dieu *de m'avoir accordé cette halte : je crois pouvoir me rendre le sincère témoignage que je l'ai mise à profit. Comme un soldat après la bataille, j'ai secoué la poussière, j'ai pansé mes blessures et préparé mes armes pour de nouveaux combats.* »

Chacune de ses retraites lui apportait le même renouvellement intérieur, parce qu'elle était accueillie avec les mêmes dispositions saintes et qu'il la faisait avec le même esprit de foi et la même générosité.

Le P. Chatel se préparait ainsi à recevoir la visite de la mort. Une longue et douloureuse maladie la précéda. Durant plusieurs mois, il fut réduit à l'inaction la plus douloureuse pour sa nature et broyé, de jour et de nuit, par des souffrances qui faisaient de sa vie un purgatoire et un martyre. Il fut vaillant et courageux en présence de la douleur, comme il l'avait toujours été en face du travail et de la fatigue.

C'est à Notre-Dame de l'Osier qu'il s'éteignit de la mort des justes et des prédestinés, le 19 août 1898, dans la 59e année de son âge et la 31e de sa profession religieuse. Dès son arrivée dans cette maison, au mois de juin 1885, il avait écrit au T. R. P. Fabre, qu'il aimait à faire le confident de ses pensées les plus intimes :

— « *Me voici de retour à Notre-Dame de l'Osier et, cette fois, sans doute, pour y mourir ; aussi un de mes premiers soins a-t-il été de marquer de l'œil ma place dans notre cher petit cimetière.* »

Cette place, sa dépouille mortelle l'occupe aujourd'hui. Devant l'humble croix noire qui le marque et le protège, nous déposons, comme une palme de gloire, cette courte notice. Elle suffira, dans sa brièveté, à démontrer que le P. Chatel fut un bon religieux, un bon missionnaire, un de ces bons serviteurs qui méritent d'entendre, sur le seuil de l'éternité, la parole infiniment douce : « Entrez dans la joie de votre Maître — *Intra in gaudium Domini tui.* »

R. I. P.

V. — F. Sc. Léon MUELLER, 1885-1908 (727).

Le Frère Léon Müller naquit à Speldorf (Diocèse de Cologne), le 30 janvier 1885. Ses parents, Pierre Müller et Marie, née Gerigrath, étaient de condition modeste, — le père était mécanicien de chemin de fer, — mais ils comprirent admirablement bien le devoir qui leur incombait d'élever leurs enfants pour le Bon Dieu et d'en faire de vrais chrétiens. Un de leurs fils devint prêtre séculier ; un autre, celui auquel sont dédiées ces lignes, mourut sous l'habit religieux, — avant, cependant, d'avoir pu gravir les marches de l'autel.

Notre jeune homme se sentit, dès son enfance, attiré au service de Dieu ; et, à l'âge de douze ans (en 1897), il dirigea ses pas vers le Juniorat de Saint-Charles, en Hollande.

Les six ans qu'il y passa ne furent signalés par aucun fait bien remarquable. Le jeune homme étudiait consciencieusement ; et, s'il n'a jamais été un élève brillant, ses maîtres savaient que ce n'était pas par défaut de travail. Il y reçut, néanmoins, une formation littéraire et scientifique d'autant plus solide qu'elle lui avait coûté plus de peine. Il était, d'ailleurs, un modèle pour la bonne conduite et la piété et montrait déjà, alors, ce caractère heureux qui le faisait si hautement estimer par tous ceux qui l'approchaient.

Au mois d'août 1903, il entra au Noviciat de Saint-Gerlach et prit l'habit la veille de l'Assomption.

Les notes qu'il a prises au cours de l'année du noviciat et qu'il a dû relire souvent dans la suite, à en juger par les traces de lecture, nous montrent combien il prenait au sérieux sa vocation et combien il avait soin de profiter de toutes les grâces qui lui étaient accordées, pendant ce saint temps.

Le 15 août 1904, il put prononcer ses premiers vœux ; et, le lendemain au soir, il franchissait le seuil du Scolasticat de Hünfeld.

C'est là que ses vertus parvinrent à leur épanouissement et le firent admirer, même de son vivant, comme un saint — que ses confrères prenaient volontiers pour modèle. Il avait un caractère extraordinairement sympathique. On rencontrait en lui un heureux mélange de qualités naturelles, relevées et perfectionnées par une vertu sincère et profonde. C'était le dévouement à toute épreuve au service du prochain : il ne savait jamais refuser un service, il ne pouvait offenser personne et, croyait-il l'avoir fait, il venait en toute humilité faire ses excuses. Il avait un naturel gai et entraînant ; son âme innocente avait le don de provoquer la joie et la gaieté partout où il se portait. Il était sérieux en son temps, mais jamais on ne lui vit la figure triste ou sombre. Aussi était-il bien vu parmi ses condisciples, mais il se gardait soigneusement de tout ce qui aurait pu avoir l'air d'une amitié particulière ; c'était la même charité, la même douceur et amabilité envers tous et chacun. Une fois, avant les examens, il s'était associé avec un autre Frère pour repasser ensemble, dans les récréations libres, la matière des examens ; mais, ayant entendu dire que quelqu'un se formalisait de ce qu'il se trouvait un peu souvent avec ce compagnon, il cessa aussitôt toute relation avec lui, de peur de donner le mauvais exemple.

Quand on parlait des absents, il ne souffrait pas qu'on en dît du mal et prenait volontiers leur défense ou plaidait, du moins, en leur faveur, les circonstances atténuantes. Il admirait surtout le dévouement obscur de nos Frères convers. Un jour, quelqu'un ayant parlé d'eux désavantageusement, il ne put s'empêcher de riposter et de protester hautement contre ce jugement précipité. Il cherchait aussi à leur épargner de petits travaux, en mettant lui-même la main à l'œuvre. Il avait un vrai culte pour la vie de communauté. « La vie d'un Oblat », disait-il, « doit s'identifier avec celle de sa communauté : il doit vivre en elle, avec elle et pour elle. » Il était donc ennemi de toute exception à la règle commune et ne voulait jamais faire usage de

permissions qui l'eussent placé en dehors de la communauté, ne fût-ce que pour un moment ou par rapport à un point insignifiant.

Son obéissance envers ses supérieurs avait pour base une profonde humilité et un grand esprit de foi. Ce n'était pas une soumission pénible et forcée : il recevait avec un respect religieux leurs ordres et les exécutait, — sans se permettre d'en donner des interprétations plus ou moins hasardées.

Sa piété n'avait rien de farouche. Son saint de prédilection était saint François de Sales, dont il aimait à lire la vie. « Il y a dans ce saint », disait-il, « tant de charité et d'amabilité et, en même temps, tant de vertu et de sainteté ; c'est un modèle pour les Oblats. » Aussi le bon Frère s'est-il formé sur ce modèle ; et il l'a fait revivre en lui, pendant son scolasticat.

En vrai Oblat, il avait une dévotion filiale envers la Très Sainte Vierge, à laquelle il attribuait la grâce de sa vocation. Il en parlait volontiers, en récréation. Aussi cette bonne Mère l'a-t-elle appelé au ciel un samedi.

Le Fr. Müller n'avait pas de talents extraordinaires, comme il a été dit plus haut. Son jugement droit et un travail opiniâtre lui assurèrent, cependant, des succès, sinon brillants, du moins solides, dans ses études. Il était très attentif en classe et employait bien chaque minute de son temps, même pendant les récréations libres. S'étant fait inscrire comme membre d'un cercle scientifique, comme il en existe plusieurs au scolasticat, il en sortit de nouveau, parce qu'il craignait que les matières de classe ne pussent en souffrir.

Après sa première année de scolasticat, il avait été admis à faire les vœux perpétuels, le 15 août 1905. Il avait reçu la tonsure et les ordres mineurs, le 22 avril 1906, et le sous-diaconat, le 9 mai 1907. Il se préparait au diaconat, quand le bon Dieu le trouva mûr pour le ciel.

En janvier 1907, une espèce de fièvre typhoïde éclata au scolasticat. Le Fr. Müller en fut atteint ; et elle se compliqua, chez lui, avec une ancienne maladie des reins. Tandis que les autres malades se levaient, l'un

après l'autre, l'état de notre cher Frère allait en s'empirant. Une fièvre très forte lui donnait des accès de délire ; et on dut le veiller nuit et jour.

Le 6 mars, au soir, les infirmiers remarquèrent que les douleurs augmentaient, tout d'un coup ; le malade lui-même, qui s'attendait depuis longtemps à la mort, s'écria : « Je me meurs. » Pendant que la communauté était à la prière du soir, le R. P. Joseph Huss, Supérieur du Scolasticat, lui administra les derniers sacrements. Le malade avait pleine connaissance ; il renouvela ses vœux de religion et demanda pardon à tous les assistants. La nuit se passa dans de grandes douleurs.

Vers quatre heures du matin, une nouvelle crise se déclara ; le malade répondit encore, pendant quelques instants, aux prières qu'on fit pour lui ; puis il expira. C'était la fête de saint Thomas d'Aquin, 7 mars 1907.

Quand les Frères scolastiques se rendirent à la prière du matin, ils virent les Pères de la maison commencer les Messes de *Requiem*, et ils comprirent le sacrifice que le Bon Dieu leur avait demandé. La fête du Docteur angélique se passa, cette année-là, dans le deuil.

La tristesse et la dépression que causa cette mort furent si générales que, quelques jours après l'enterrement, le R. P. Supérieur, craignant que cet état d'esprit n'exerçât une fâcheuse influence sur la vie de communauté et les études, dut exhorter les Frères scolastiques à se conformer davantage à la volonté de Dieu. La tombe du défunt fut, longtemps, un lieu de pèlerinage.

R. I. P.

VI. — R. P. Joseph JODOIN, 1850-1919 (1066) [1].

Un grand deuil, profondément ressenti, est venu attrister la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée,

(1) Notice écrite par le R. P. Joseph Dozois et déjà publiée dans la *Bannière de Marie-Immaculée*, d'Ottawa (28e Année, N° 1920, page 62).

lorsque, le 16 juin 1919, le P. Jodoin mourait subitement, à Ottawa, où il était chapelain du Noviciat des Sœurs Grises de la Croix. Le vénéré défunt n'était encore âgé que de 68 ans. Mais il avait déjà fourni une longue et fructueuse carrière.

Joseph Jodoin était né à Varennes, au comté de Verchères, le 6 novembre 1850, de parents très chrétiens. Après avoir fait, au collège de l'Assomption, des études sérieuses, il entrait chez les Oblats, le 14 avril 1876; et il se donnait définitivement à la vie religieuse, le 15 août 1878.

Il reçut l'onction sacerdotale des mains de feu Mgr Fabre, Évêque de Montréal ; et, après un court séjour à Saint-Sauveur de Québec, il était envoyé à Notre-Dame-de-Grâce, à Hull, où il exerça le saint ministère jusqu'en 1882. En 1882, il retournait à Saint-Sauveur, pour y être le directeur des fraternités du Tiers-Ordre, le directeur de la Congrégation des Hommes et l'économe de la maison, jusqu'en 1890.

Ses belles et fortes qualités le désignèrent bientôt au choix de ses supérieurs majeurs pour les premiers postes. En 1890, il était nommé au supériorat de la maison Saint-Pierre de Montréal, avec la charge de premier consulteur provincial. En 1897, il devenait Supérieur de la Province du Canada, et il le demeura jusqu'en novembre 1903. De 1903 à 1910, il redevint Supérieur de la maison Saint-Pierre. En 1911, il était nommé aumônier des bonnes Sœurs de la Miséricorde, à Montréal. Enfin, depuis 1916, il était aumônier des Sœurs Grises de la Croix, à Ottawa. C'est là que le bon Maître est venu chercher son fidèle serviteur.

Sans doute, même si nous avions connu au Père Jodoin quelques défauts saillants, il ne serait guère de mise pour nous de les étaler sur sa tombe à peine fermée. Mais il nous est facile d'observer sur ce point les convenances. Car, véritablement, le Père Jodoin, au moins à nos yeux, était un homme parfait. L'était-il aux regards de Dieu — de ce Dieu qui scrute les reins et les cœurs ? Voilà, évidemment, une question qui nous dépasse. Mais

il nous semble que nous pourrions, sans trop de risques, répondre encore dans l'affirmative.

Son enfance fut calme et paisible, comme du reste toute sa vie. L'un de ses frères — il en avait plusieurs — nous disait récemment que, dès son bas âge, Joseph fut la joie de la maison paternelle. Pieux, doux et sage, il avait l'art de régler, presque sans y toucher, les petites difficultés domestiques. De bonne heure, ses pieux parents se demandèrent, devant DIEU, ce qu'allait devenir leur enfant. Ses qualités d'intelligence et de bon cœur les inclinaient, dès lors, à espérer qu'ils auraient, un jour, le bonheur de le voir exercer les fonctions sacerdotales. Aussi n'hésitèrent-ils pas à faire les sacrifices qu'exigent les frais d'un cours classique ; et Joseph fut envoyé au Collège de l'Assomption.

Bon enfant dans sa famille, le jeune JODOIN devait être un bon écolier au collège, et il le fut dans toute la force du mot. Sa conduite, raconte la tradition, était irréprochable. Pas un seul point faible chez lui. Il fut, constamment, un modèle de piété, de régularité, de sagesse et de gaieté. Ses maîtres n'eurent à lui adresser aucun reproche, à lui infliger aucune correction. De telle sorte que pas une seule tache ne dépare la page qu'il a écrite durant ses huit années de collège. Ses études, d'ailleurs, soutenues par une consciencieuse application, ont été solides et sérieuses.

Cette conscience du devoir à remplir devait naturellement le suivre jusqu'à la fin de sa vie, et elle nous explique ses succès dans les hautes fonctions qu'il a occupées au cours de sa carrière sacerdotale et religieuse. Au collège, il se tenait dans le premier tiers de sa classe. Prêtre et religieux, il arrivera au premier rang et y donnera toute la mesure de son intelligence supérieure et de son rare jugement.

Son choix d'un état de vie ne fut pas long à faire. DIEU, de l'avis de tous, l'appelait au sacerdoce. Il le lui fit clairement entendre par la bouche d'un directeur éclairé. Le jeune JODOIN, toutefois, eut tout d'abord l'idée de se faire prêtre séculier, et il passa deux ans

dans le professorat, au Collège de l'Assomption. Mais il voulut, bientôt, tendre plus haut et plus loin dans la voie du détachement. En août 1876, il entrait chez les Oblats, au Noviciat de Lachine — où il passa une année, dans la régularité et dans la ferveur. En 1878, le novice faisait sa profession religieuse et, en 1879, nous l'avons dit déjà, il était promu au sacerdoce. Ce fut un religieux modèle et un digne prêtre de Jésus-Christ.

On a souvent répété que le Père Jodoin était vertueux par tempérament. Mais y en a-t-il vraiment de ces privilégiés, depuis que le péché est entré dans le monde ? En tout cas, si le bon Dieu avait donné au Père Jodoin d'heureuses inclinations vers le bien, nous savons parfaitement que ce ne fut pas pour diminuer chez lui le mérite des actes de vertu. Il eut sans doute, comme tous les mortels, ses combats et ses luttes de l'âme. Il reste, cependant, incontestable que le Père Jodoin était, par nature, richement doué et que la vertu lui paraissait naturelle.

Inspirées par un jugement qui ne savait pas errer, par un esprit surnaturel qui projetait de très vives lumières, par un contrôle quasi parfait de toutes les passions, ses vertus devaient le faire briller d'un vif éclat, durant sa vie tout entière. Quelle a été la vertu dominante du Père Jodoin ? Nous serions tentés de répondre qu'elles l'étaient toutes. Son humilité, surtout, était profonde et vraie. Jamais un mot de lui-même, ni en bien ni en mal, jamais un mot de ses succès ni de ses insuccès, jamais un mot de sa famille, de ses richesses ou de ses infortunes ! Il se considérait comme un instrument indigne dans les mains de Dieu. C'est, sans doute, à cette humilité si sincère qu'il dut, dès avant d'avoir atteint sa quarantième année, d'être appelé à l'honneur de prêcher la retraite à ses confrères en religion, à plusieurs communautés et au clergé de plusieurs diocèses. Et il convient d'ajouter qu'il les prêcha, ces retraites, avec un succès que n'auraient, peut-être, pas laissé prévoir ses talents, plutôt modestes, de prédicateur.

L'humble sentiment de soi-même engendre naturelle-

ment le besoin d'avoir recours à Dieu. Il n'est donc pas étonnant que le Père Jodoin ait été un prêtre d'une très grande piété. Il priait constamment. Celui qui trace ces lignes a vécu à ses côtés, durant plus de vingt-cinq ans. Il peut parler en témoin qui a vu. Tous les matins, par exemple, lorsqu'à 5 heures 15, la communauté descend à la chapelle, il a « vu » le Père Jodoin qui finissait son chemin de la croix. La piété est utile à tout. Elle est essentielle à la régularité religieuse, et le cœur qui en a reçu le don précieux est seul capable des sacrifices qu'une règle religieuse impose à la pauvre nature. Le Père Jodoin, c'était la règle vivante ! Ce fait, que nous avons tous pu constater, remplit nos cœurs d'une grande consolation, quand nous nous rappelons ces paroles de Pie IX : « Montrez-moi un religieux qui a parfaitement observé sa règle, et je le canonise sans autre forme de procès. »

Le prêtre pieux s'adonne avec zèle au salut des âmes, et rien ne le rebute dans l'exercice du saint ministère. Le Père Jodoin a été toute sa vie un prêtre-apôtre. Il prêchait beaucoup et avec grand soin. Il confessait énormément. Il visitait les malades, avec une assiduité et une charité tout à fait édifiantes. Doué d'une constitution robuste et d'une santé excellente, le Père Jodoin travaillait, du matin au soir, avec une persistance inlassable. Cependant, il ne paraissait jamais fatigué ni ennuyé. Il conservait toujours sa bonne humeur. Toute sa figure portait l'empreinte d'une paix et d'une affabilité qui attiraient. Si bien que, de toutes parts, on venait à lui. A Ottawa comme à Montréal et à Québec, il était le confesseur recherché. Ses confrères s'adressaient à lui en grand nombre, les prêtres séculiers lui venaient avec le même entrain et les communautés religieuses — on peut le dire sans exagération — se disputaient ses conseils et ses directions. Que d'âmes cet homme au bon cœur et au bon visage a relevées, consolées et remises sur la voie !

Qu'on nous pardonne ici une légère indiscrétion touchant l'esprit d'obéissance du Père Jodoin. Quelques

semaines avant sa mort, il reçut de son Supérieur provincial une obédience qui allait l'arracher à ses chères besognes de chapelain et lui imposer bien des sacrifices. — « J'étais si heureux ici », observa-t-il simplement ; « mais, enfin, puisque DIEU le veut, que sa sainte volonté soit faite ! »

C'est cette obéissance de bon enfant qui lui donnait, sans doute, tant de puissance dans le commandement. Le Père JODOIN a commandé longtemps et beaucoup, puisqu'il a rempli, des années et des années, la charge de supérieur. Il n'était pas de ceux qui commandent en suppliant, ni même en demandant, et qui par là provoquent les discussions et les hésitations. Non : il commandait avec fermeté. Mais avec quelle bonté aussi ! *Vir obediens loquetur victorias.*

Le Père JODOIN a été un prêtre-religieux surnaturel, dans toute l'acception du terme. On le voyait, on le touchait du doigt, pour ainsi dire : l'esprit de foi animait toutes ses pensées et tous ses actes. Il marchait constamment devant DIEU, et il semblait bien qu'il ne perdait jamais de vue sa sainte présence. Il ne disait pas dix mots, sans qu'il y en eût un pour le Bon DIEU ! Ses causeries, en récréation, étaient pleines de traits édifiants — que l'on entendait toujours avec plaisir et intérêt. Il était d'une sainteté aimable et encourageante. L'on était toujours heureux qu'il fût présent à la récréation : il riait d'un si bon cœur des amusements et même des légèretés des jeunes confrères !

Aussi le Père JODOIN faisait-il du bien à tous ceux qui l'approchaient. Le parloir de la communauté était pour lui comme une chaire de prédication. Quand il visitait quelque communauté, c'était invariablement pour y faire une causerie édifiante — dont grand nombre d'âmes gardent le souvenir.

Avec tout cela, et bien plus que cela encore, le Père JODOIN était d'une dignité impeccable. Jamais une parole tant soit peu déplacée, jamais un rire trop bruyant, jamais un geste équivoque ou trop brusque ! Rien de guindé, rien de recherché, rien de compassé dans son

langage ou dans sa tenue ! Tous ses mouvements, comme tous ses agissements, étaient naturels et dignes. Il aurait pu dire, avec saint Paul : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.*

Et notre Père Jodoin est mort ! Et il est mort bien soudainement ! Le jour même où la mort le frappait, il bénissait le bon Dieu, quelques heures auparavant, de sa bonne santé ; et il exprimait son espoir de pouvoir travailler, encore longtemps, au service des âmes et de Dieu.

Cette mort, pourtant, n'a pas été imprévue. Non, non : le Père Jodoin était prêt ce jour-là, parce qu'il le fut toujours, à aller comparaître devant Dieu. Si le souverain Maître l'a appelé, c'est que, nous semble-t-il, — et là est notre espoir et notre consolation — la récompense était prête, c'est que l'heure était venue des joies éternelles. A nous, ses confrères en deuil, comme à tous ceux qui l'ont connu, il nous reste à pleurer et à prier.

R. I. P.

Scolasticat de Rome.

Notre Scolasticat international, malheureusement bien réduit par la Guerre, se relève peu à peu, — sous la direction de son éminent Supérieur, le R. P. Auguste Estève, — et nous avons la joie de pouvoir enregistrer ici les succès qu'il vient de remporter à l'Université grégorienne, pour cette année (1921-1922) :

1°) 3 Docteurs en Philosophie (les FF. Henri Poupart, de la Province du Canada, Henri Routhier, de la Province d'Alberta-Saskatchewan, et Emmanuel Doronzo, de la Vice-Province d'Italie) et 1 Docteur en Droit canonique (le R. P. Guillaume Noonan, de la première Province des États-Unis) ; 2°) 5 Licenciés en Philosophie et 2 Licenciés en Droit canonique ; 3° 5 Bacheliers en Philosophie et 2 Bacheliers en Théologie.

N'oublions pas d'ajouter que deux de nos lauréats ont été reçus avec la mention *Summâ cum laude* (Hébreu et Philosophie) et trois avec la mention *Cum laude ;* et faisons des vœux pour qu'avec le nombre de nos Scolastiques augmente encore celui de leurs succès, pour la gloire de Dieu, l'honneur de notre chère Congrégation et le bien des âmes.

DOCUMENTS A CONSULTER

I. — Détails Officiels sur nos Missions Étrangères[1].

§ I. — Archidioecesis Columbensis (Colombo)[2].

1. Origo. — Anno 1544, S. Franciscus Xaverius in *Jaffna* sanctum Evangelium praedicavit et, anno 1580, ibi prima ecclesia catholica erecta est. Insula de *Ceylan* erat sub iurisdictione Episcopi Coccinensis, usque ad annum 1836 — quo anno, Vicariatus Apostolicus de Ceylan creatus fuit. Anno 1843, instituti sunt duo Vicariatus, scilicèt Columbensis et Jaffnensis, et, anno 1883, Vicariatus Kandiensis. Anno 1886, die 1 Septembris, Ecclesia Archiepiscopalis Columbensis erecta est, cum Dioecesibus Jaffnensi et Kandiensi tamquàm suffraganeis. His tribus Diocesibus adiunctae sunt, anno 1893 (die 26 Augusti), novè erectae Dioceses Gallensis et Trincomaliensis.

2. Extensio. — Territorium situm inter 7°—8,5° latitudinis borealis et 80°—81° longitudinis orientalis (Streit, A. H., Nr. 17) complectitur Ceylanenses provincias occidentalem et occiduo-septentrionalem.

3. Confinia Iurisdictionis in parte orientali Dioeceseon Jaffnensis, Kandiensis et Gallensis.

4. Dominium anglicum. Linguae autèm anglica, singhalica et *tamul*.

5. Clima tropicum. Fertilitas generalitèr bona : producuntur cocos, coffea, thea, theombroma cacao, cinnamum, siphonia elastica et condimenta omnis generis.

6. Morbi tropici.

7. Oppida et Incolae. Urbs 1 (Colombo, 295.000 incolarum), oppida 5, civitates 2 ; incolae (*Tamul* et *Singhal*) 1.651.120 (Census 1914).

8. Spes progressus. Buddistae (Singhalenses) his diebus sunt

---

(1) Ces renseignements sont empruntés à la nouvelle édition des *Missiones Catholicae, curâ S. Congregationis de Propagandâ Fide descriptae* (*Anno* 1922), — 1 vol. in-12, de xlvi-553 pages (Lire 10). Typographie Barbèra, Florence (Italie). 1922.

(2) Ex relatione Archidioceseos Columbensis, auctore † Antonio Coudert, *O. M. I.*, datâ die 11 Martii 1921).

difficiliores accessu quam anteà ; inter Mahommedanos adhùc nullae conversiones.

9. Catholici (iuxtà censum anni 1914) 259.726, ritus latini, quorum accessus ad missionarium facilis, Praesulis vero communicatio cum stationibus facillima.

10. Stationes : 62.

11. Archiepiscopus : † Antonius Coudert, *O. M. I.*, natus 17 Martii 1861, electus Episcopus titularis Balanearum 28 Junii 1898, successit per coadiutoriam 17 Julii 1905. Residentia : Colombo. — Vicarius Generalis, 1 ; Vicarii Foranei, 5.

12. Ecclesiae vel Sacella, 307 ; Oratoria publica, 33.

13. Sanctissimum Eucharistiae Sacramentum asservatur ubi residet sacerdos et in oratoriis domorum religiosarum.

14. Sacerdotes saeculares indigenae, 16 ; indigenae *O. M. I.*, 22 ; extranei *O. M. I.*, 80. Catechistae indigenae, 15.

15. Seminarium maius, cum alumnis Archidioeceseos 28 : minus, cum alumnis 38. In Seminario maiore, docentur : philosophia, theologia dogmatica et moralis, historia ecclesiastica, ius canonicum, sacra Scriptura et liturgia. Alumni Seminarii parvi frequentant scholam secundariam Collegii S. Josephi.

16. Vocationes multae. Non raro filii familiarum nobilium, qui possent pervenire ad optimas conditiones civiles, ingrediuntur in Seminarium maius, finitis studiis superioribus.

17. Instituta religiosa. — 1°) Congregatio Oblatorum Mariae Immaculatae : sacerdotes 102, fratres conversi 8. 2°) Fratres a Scholis Christianis, 28. 3°) Fratres Maristae, 5. 4°) Fratres Franciscales indigenae, 38. 5°) Parvae Sorores Pauperum ; 6°) Sorores Sanctae Familiae ; 7°) Sorores a Bono Pastore, de Angers ; 8°) Sorores Franciscales Missionariae a Maria. Sorores (europeae) harum quatuor Congregationum sunt 137. Habentur etiàm Congregationes indigenarum cum Sororibus 305 : 9°) Sorores Immaculatae Conceptionis ; et 10°) Sorores S. Francisci Xaverii.

18. Media proveniunt ab Operibus Propagationis Fidei et Sanctae Infantiae, ex eleemosynis, ex collectionibus, ex reditibus agrorum et domorum locatarum, et ex stipendiis Gubernii pro scholis.

19. Consiliarii : 9.

20. Opera educationis et caritatis. — 1°) Scholae anglicae 40, singhalenses 450, cum pueris 25.988 et puellis 20.380 — quorum protestantes 614, infideles 7.337 et catholici 38.381. In omnibus his scholis, servatur programma Gubernii et examinantur discipuli, in fine anni scholastici, ab inspectoribus Gubernii. Scholae normales, 3 : — 2°) Orphanotrophia 4, schola industrialis 1, schola operaria 1 cum 200 puellis, asylum 1 cum 200 senibus, reformatorium 1 pro pueris excarceratis, nosocomia 2, nosocomium pro leprosis 1 ; — 3°) Societas laica S. Vincentii de Paulo et Societas laica Caritatis, exstantes in variis christianitatibus sub directione sacerdotis, adiuvant christianos in spiritualibus

et temporalibus ; Unio Catholica, cuius membra defendunt, occasione datâ, sanctam Religionem ; habetur etiam typographia edens 2 periodica et libros multos ; Associationes pro iuventute et Confraternitates piae, *v. g.* Sacratissimi Cordis, Infantium B. V. MARIAE, Montis Carmeli, Sanctissimi Rosarii, etc. ; — 4°) Prima feria VI cuiuscumque mensis, in omnibus ecclesiis, celebratur cum communionibus (in totâ Archidioecesi, 25.000 ad minimum in unâ feria VI) ; celebrantur etiâm, magnâ cum pompâ, festa Beatae MARIAE Virginis et alia ; — 5°) Exercitia spiritualia dantur, in unoquoque anno, pro omnibus membris confraternitatum, associationum, collegiorum, etc.; — 6°) Incoeptum est etiàm, et iam magno cum successu, opus Boni Preli, quo venditantur libri boni parvo pretio.

21. ACATHOLICI. — Budhistae et pagani 1.350.274, Haeretici 41.000, Schismatici (Iacobitae) 30 ; Scholae Buddhistarum 275, Protestantium 255 ; et eorum templa multa.

§ II. — Dioecesis Jaffnensis (Jaffna) [1].

1. ORIGO. — Missio Jaffnensis, anno 1847 a Vicariato Columbensi separata, in Vicariatum Apostolicum erecta est anno 1849, et instituta in Dioceesim die 1 Septembris 1886. Anno 1893, dismembrata sunt provincia Orientalis et districtus Tamankaduwa et attributa novae Dioecesi Trincomaliensi, et provincia occiduo-septentrionalis quæ adnexa est Archidioecesi Columbensi.

2. EXTENSIO. — Territorium, situm inter 8°—9°50' latitudinis borealis et 79°35'—80° 45' longitudinis orientalis, continetur a parte septentrionali sinu Bengalico et freto de *Palks*, a parte occidentali freto de Palks, sinu *Mannar* et provinciâ occiduo-septentrionali, a parte meridionali provinciis occiduo-septentrionali et centro-septentrionali, et a parte orientali districtu *Tamankaduwa*, provinciâ orientali et sinu Bengalico.

3. CONFINIA IURISDICTIONIS in parte occidentali Archidioecesis Columbensis, et in parte orientali Dioeceses Kandiensis et Trincomaliensis.

4. DOMINIUM anglicum. LINGUAE : anglica, *tamul* et singhalica.

5. CLIMA. — Clima siccum et calidum ; temperatura variat inter 22°—38° centigrad. Amense Februario ad mensem Octobrem, solum sterile est.

6. MORBI : febris intermittens, febris typhoidis, dysenteria.

7. OPPIDA 4, et INCOLAE 449.651 (*Tamul* sunt aborigines).

8. SPES PROGRESSUS. — Institutio castarum est maximum impedimentum conversionum.

9. CATHOLICI : 51.750 ritûs latini, ad quos accessus partim facilis et partim difficilis ; Praesulis autèm communicatio cum stationibus facilis.

(1) Ex relationibus Dioeceseos Jaffnensis, auctore † Julio BRAULT, *O. M. I.*, datis die 29 Martii 1921 et die 23 Dec. 1921.

10. Parochiae : 29.

11. Episcopus : † Julius Brault, *O. M. I.*, natus 22 Martii 1867, electus 5 Augusti 1919. Residentia : Jaffna. — Vicarius Generalis : P. Ludovicus Guitot, *O. M. I.* Vicarii Foranei, 3.

12. Ecclesiae et Sacella 230, quorum 5 in urbe Jaffna, 114 in districtu Jaffna, 84 in districtu Mannar, 16 in districtu Anuradhapura et 11 in districtu Mullaitinu.

13. Sanctissimum Eucharistiae Sacramentum asservatur in paroeciis.

14. Sacerdotes saeculares indigenae 5, regulares indigenae *O. M. I.* 20, exteri *O. M. I.* 29. Catechistae et magistri indigenae 257.

15. Seminarium minus, cum alumnis 20, qui studiis incumbunt in Collegio publico S. Patricii. Alumni 11 Seminarii maioris sunt in Seminario Columbensi.

16. Vocationes multae.

17. Instituta religiosa. — 1°) Congregatio Oblatorum Mariae Immaculatae : sacerdotes 49, scholastici 5, fratres coadiutores 3. 2°) Congregatio dioecesana Fratrum S. Josephi : 36 Fratres. 3°) Sorores a Sanctâ Familiâ : exterae 14, indigenae (Sorores Immaculatae Conceptionis) 69.

18. Media proveniunt ex fundis Dioeceseos et ex contributionibus fidelium.

19. Consiliarii 5, quorum 1 indigena.

20. Opera educationis et caritatis. — 1°) Schola anglica classica 1, cum pueris 611 ; itèm 1, cum puellis 200 ; scholae anglicae primariae 8, cum pueris et puellis 835 ; scholae normales 2, cum pueris et puellis 20 ; scholae pro indigenis 111, cum discipulis 7.541 ; — 2°) Schola industrialis 1 ; orphanotrophia 2, cum pueris 107 ; item 2, cum puellis 109 ; — 3°) Confraternitates, v. g. Bonæ Mortis, Montis Carmeli, S. Josephi, S. Antonii, etc. ; Associatio S. Vincentii a Paulo ; Associatio temperantiae ; Associatio pro eruditis ; Bibliotheca ; Typographia edens periodica 2 et libros multos.

21 Acatholici. — Infideles, 387.584 ; Protestantes, 5.941.

§ III. — Vicariatus Natalensis (Natal) [1].

1. Origo. — Vicariatus erectus est anno 1850, die 5 Octobris, dismembratione à Vicariatu Districtûs orientalis Promontorii Bonae Spei. Anno 1886, die 15 Martii, separati sunt Vicariatus Kimberliensis et Transvaalensis. Anni 1921, die 27 Augusti, separata est Praefectura Apostolica de Zululand et, die 10 Septembris ejusdem anni, Vicariatus de Mariannhill.

2. Extensio. — Territorium continetur à parte septentrionali

(1) Ex relatione Vicariatûs Natalensis, auctore † Henrico Delalle, *O. M. I.*, datâ die 30 Aprilis 1921.

finibus Transvaal et coloniae Lusitaniae, à parte occidentali finibus Orange et Basutoland, à parte orientali Oceano et finibus Praefecturae Apostolicae de Zululand, et à parte meridionali finibus districtûs Durban, cursu fluminis *Umlaas* usquè ad ejus scaturigines, exindè rectâ lineâ abhinc ductâ ad confinia districtûs de Pietermaritzburg, demùm hujus districtûs confinibus meridionalibus et, deindè, confinibus septentrionalibus districtûs de Impendechle (1).

3. CONFINIA IURISDICTIONIS. — In parte septentrionali Praelatura Mozambicensis, in parte occidentali Vicariatus Transvaalensis, Kimberliensis et Basutolandensis, in parte meridionali Vicariatus de Mariannhill, et in parte orientali Praefectura de Zululand.

4. DOMINIUM Unionis Africae Meridionalis et, pro Swaziland, Protectoratûs anglici.

5. LINGUAE anglica, hollandica, gallica, etc., *zulu*, *sesuto*, *tamul*, etc.

6. CLIMA subtropicum, partim temperatum ; fertilitas autèm partim bona.

7. INCOLAE : 1.860.000. OPPIDA vero 2, scilicèt Pietersmaritzburg, cum incolis 16.300, et Durban, cum incolis 48.413.

8. SPES PROGRESSUS effulget bona.

9. CATHOLICI : 60.000, ritûs latini, ad quos accessus partim difficilis ; itèm, Praesulis communicatio cùm stationibus.

10. QUASI-PAROECIAE 51, et STATIONES secundariae 161.

11. VICARIUS APOSTOLICUS. — † Henricus DELALLE, *O. M. I.*, Episcopus titularis Thuggen., natus 10 Decembris 1869, electus die 19 Decembris 1903. Residentia : Durban. Vicarius delegatus : R. P. Ludovicus MATHIEU.

12. ECCLESIAE et SACELLA : 175.

13. SANCTISSIMUM EUCHARISTIAE SACRAMENTUM asservatur ubi residet sacerdos.

14. SACERDOTES : indigenae 4, et exteri 93. Catechistae indigenae, 95.

15. INSTITUTA RELIGIOSA. — 1°) Oblati MARIAE Immaculatae

(1) Sequitur status antè dismembrationem Praefecturae de Zululand et Vicariatus de Mariannhill. — La Préfecure du Zoulouland, confiée aux Bénédictins de la Congrégation de Sainte-Odile, comprend toute la région du Zoulouland — sauf les quatre districts, dans la partie méridionale, de Ngutu, Nkanshla, Eskorre et Mtunzini — et a pour chef Mgr Thomas Spreiter, *O. S. B.*, Évêque titulaire de Thénite et ancien Vicaire apostolique de Dar-es-Salam, lequel est aidé de deux Pères et de cinq Frères convers, pour une population indigène de 350.000 âmes. Quant au Vicariat apostolique de Mariannhill, — qui compte une population de 1.500.000 âmes, dont 32.500 catholiques, avec 4 prêtres indigènes et 76 prêtres étrangers, — voir ce que nous en avons dit dans notre précédent fascicule (N° 215, pages 73 et 149).

2°) Religiosi Missionarii de Mariannhill ; 3°) Fratres Maristae ; — 4°) Sorores à Sanctâ Familiâ ; 5°) Sorores à S. Augustino ; 6°) Sorores Franciscales Missionariae à MARIA ; 7°) Sorores Dominicanae (2 Congregationes) ; 8° Sorores Pretiosissimi Sanguinis ; 9°) Sorores à Sanctâ Cruce ; 10°) Sorores à Nazareth. Religiosi Fratres, 180 ; Religiosae, 840. Omnes Religiosi et Religiosae incumbunt educationi juventutis vel operibus caritatis.

16. CONSILIARII : 4.

17. OPERA EDUCATIONIS ET CARITATIS. — 1°) Scholae, 146, cùm 11.820 discipulis pro majore parte internis ; habentur pro indigenis scholae primariae, pro Europaeis etiàm scholae secundariae. 2°) Orphanotrophia, 4 ; Hospitalia, 3. 3°) Confraternitates, *v. g.* Sacratissimi Cordis, Apostolatus Orationis, S. Vincentii à Paulo, Infantium MARIAE, etc. ; Missiones.

18. ACATHOLICI : Protestantes, circitèr 159.000 (1).

§ IV. — Vicariatus Transvaalensis (Transvaal) (2).

1. ORIGO. — Missio anno 1886, die 15 Maii, a Vicariatu Natalensi separata et in Praefecturam Apostolicam erecta est, quae, mense Septembri 1904, fuit instituta in Vicariatum Apostolicum. Anno 1910, die 22 Decembris, Praefectura Transvaalensis septentrionalis separata est.

2. EXTENSIO. — Territorium continetur a parte septentrionali fluminibus *Oliphant* et *Mallalas*, a parte occidentali finibus Betchuanaland, a parte meridionali Statu independenti Orange et flumine *Vaal*, et a parte orientali finibus Swaziland et coloniae Lusitaniae.

3. CONFINIA JURISDICTIONIS : in parte septentrionali Praefectura Transvaalensis septentrionalis, in parte occidentali Vicariatus Kimberliensis, in parte meridionali Vicariatus Kimberliensis et Natalensis, et in parte orientali Vicariatus Natalensis et Praelatura Mozambicensis.

4. DOMINIUM Unionis Africae Meridionalis ; LINGUAE autem anglica et hollandica.

5. CLIMA siccum et salubre ; fertilitas vero bona.

6. URBS 1, scilicèt Johannesburg (cum incolis 160.000), OPPIDA 10 ; INCOLAE vero totius Vicariatûs 1.307.000, quorum Europaei 480.000.

(1) La Mission du Swaziland, confiée aux Servites de MARIE, appartient aussi, pour le moment, au Vicariat Apostolique de Natal. Elle comprend les deux stations de Mbabane et de Bremersdorp. Les missionnaires — au nombre de trois, deux Pères et un Frère convers — ont pour supérieur le R. P. Jean GRATL, *O. S. M.*

(2) Ex relatione Vicariatûs Transvaalensis, auctore † Carolo Cox, *O. M. I.*, datâ die 8 Martii 1921.

7. Catholici ritûs latini 19.200 ; Maronitae 800. Accessus ad fideles facilis, itèm Praesulis communicatio cum stationibus.

8. Quasi-paroeciae 18, Stationes secundariae 13.

9. Vicarius Apostolicus : † Carolus Cox, *O. M. I.*, Episcopus titularis Dioclen., natus 29 Maii 1848, electus 15 Julii 1914. Residentia : Johannesburg. Vicarius delegatus : R. P. Eugenius Noel, *O. M. I.*

10. Ecclesiae 18, Sacella 13 et Oratoria 3, scilicet : — 1°) Ecclesiae in Kerk-Street (Johannesburg), Belgravia, St.-Maroun, Braamfontein, Mayfair, La Rochelle, Germiston, Boksburg, Benoni, Pretoria, Hillcrest, Krugersdorp, Vleeschfontein, Norwood, Lydenburg, Potchefstroom et Klerksdorp ; 2°) Sacella in Bezuidenhout Valley, Doornfontein, Alexandra Township, St. Teresa's Mission, Asylo leprosorum in Pretoria septentrionali, Brakpan, Gezina, Roodepoort, Randfontein, Middelburg, Heidelberg, Barberton ac Premier Mine ; 3°) Oratoria in Parktown, Nazareth House et Kensington.

11. Sacerdotes : 29.

12. Instituta religiosa. — 1°) Dominicani (sacerdos 1) ; 2° Congregatio SS. Redemptoris (sacerdotes 5, fratres laici 3) ; 3°) Oblati Mariae Immaculatae (sacerdotes 21, fratres conversi 2) ; 4°) Fratres Maristae (15) ; — 5°) Sorores à Sanctâ Familiâ, 60 ; 6°) Sorores de Loreto ; 7°) Sorores S. Dominici, 52 ; 8°) Sorores à Nazareth, 17 ; 9°) Sorores à Bono Pastore, 13 ; 10°) Sorores à Sanctâ Cruce, 9 ; 11°) Sorores (dioecesanae) S. Dominici, 68 ; 12°) Ursulinae (diocesanae), 31 ; 13°) Sorores à Misericordiâ (dioecesanae), 170. — Omnes Religiosi et Religiosae incumbunt educationi vel operibus caritatis.

13. Opera educationis et caritatis. — 1°) Scholae pro Europaeis 23, cùm discipulis 5.100 ; habentur etiàm scholae primariae pro indigenis. 2°) Nosocomium 1 ; Orphanotrophia 1 ; Asylum pro senibus 1 ; Asylum pro mulieribus 1. 3°) Confraternitates Sacratissimi Cordis, Infantium Mariae, S. Vincentii à Paulo, etc.

14. Acatholici. — Pagani 825.000, Protestantes 460.000, Schismatici 1.000, Judaei 31.000.

§ V. — Vicariatus Kimberliensis (Kimberley) [1].

1. Origo. — Vicariatus, anteà dictus Orange Statûs Independentis, erectus est anno 1886, die 15 Martii, dismembratione à Vicariatu Natalensi. Anno 1890 et anno 1891, adnexa est Vicariatui pars illa regionis Griqualand-West, quae Praefecturis Apostolicis Cimbebasiensi et Transvaalensi subjecta erat. Anno 1892, die 1 Augusti, territorium de Bechuanaland adjunctum est Vicariatui, et, anno 1894, die 8 Maii, separatum est territorium de Basutoland. Anno 1903, die 15 Januarii, Vicariatus

(1) Ex relatione Vicariatûs Kimberliensis, auctore † Carolo Cox, *O. M. I.*, datâ die 9 Martii 1921.

mutatus est in Vicariatum Apostolicum Kimberliensem in Africà Meridionali.

2. Extensio. — Territorium, situm inter 23°—30°6' latitudinis meridionalis et 22°—29°4' longitudinis orientalis, complectitur totam provinciam Statûs Independentis Orange, totum districtum Griqualand et districtum Bechuanaland, secundùm limites nùnc datos, — scilicèt, ad septentrionem gradum 23 latitudinis intèr intersectiones graduum longitudinis 20 et 22, dein ipsum gradum 22 usquè ad lineam tropici Capricorni ; hanc vero lineam usquè ad flumen *Limpopo*, apùd confinia provinciae Transvaalensis ; exindè illa confinia usquè ad districtum Griqualand-West ; ad occidentem autèm confinia districtûs Gordoniae, et deindè gradum 22 longitudinis usquè ad gradum 23 latitudinis.

3. Confinia jurisdictionis : in parte septentrionali Praefectura Zambesiae, in parte occidentali Vicariatus Orange Fluminis et Praefectura Magni Namaqualand, in parte meridionali Praefectura Districtûs centralis Promontorii Bonae-Spei, et in parte orientali Vicariatus Basutolandensis et Natalensis.

4. Dominium Unionis Africae Meridionalis ; linguae autèm anglica et hollandica.

5. Clima siccum et salubre ; fertilitas etiàm bona.

6. Incolae 4.384, ad quos accessus non nimis difficilis.

7. Vicarius Apostolicus : vacat. Administrator Apostolicus : † Carolus Cox, *O. M. I.*, Vicarius Apostolicus Transvaalensis.

8. Quasi-paroeciae, 8 ; stationes, quae visitantur a Missionariis, 30.

9. Ecclesiae, cum presbytero residenti, 8, — scilicèt, Kimberley, Beaconsfield, Bloëmfontein, Jagersfontein, Kroonstad, Harrismith et Taungs ; ecclesiae sinè presbytero residenti, 9, — scilicèt, Barclay-West, Klipdam, Smithfield, Clocolan, Vryburg, Kimberley et 3 in Bloëmfontein ; oratoria, 2.

10. Sanctissimum Eucharistiae Sacramentum asservatur in omnibus ecclesiis et oratoriis.

11. Sacerdotes, 11 ; Catechistae indigenae, 2.

12. Instituta religiosa. — 1° Oblati Mariae Immaculatae, 10 (sacerdotes 8, fratres coadjutores 2) ; 2° Fratres à Scholis Christianis, 14. 3°) Sorores à Sanctâ Familiâ, 56 ; 4°) Sorores à Nostrâ Dominâ, de Namur, 16 ; 5°) Sorores à Nazareth, 16 ; 6°) Sorores à Sanctâ Cruce, de Menzingen, 5 ; 7°) Sorores à Misericordiâ, 25 ; 8°) Sorores Dominicanae, 8. — Omnes Religiosi et Religiosae incumbunt educationi juventutis vel operibus caritatis.

13. Opera educationis et caritatis. — 1°) Scholae 14, cùm discipulis 2.510. 2°) Domus pro pauperibus senibus, 1 ; Conferentiae S. Vincentii à Paulo. 3°) Confraternitates Sacratissimi Cordis, Infantium Mariae ; Missiones.

14. Acatholici. — Pagani, 379.200 ; Haeretici, 223,016 ; Judaei, 5.300.

§ VI. — Vicariatus Basutolandensis (Basutoland) [1].

1. Origo. — Missio anno 1894, die Maii, à Vicariatu Kimberliensi separata et in Praefecturam Apostolicam erecta est, quae, anno 1909, die 9 Februarii, instituta fuit in Vicariatum Apostolicum.

2. Extensio. — Territorium situm intèr 28,3°—29,3° latitudinis meridionalis et 28,3°—30,5° longitudinis orientalis continetur finibus politicis Coloniae Basutolandensis.

3. Confinia jurisdictionis in parte orientali Vicariatus de Mariannhill et Vicariatus Natalensis, in partibus septentrionali et occidentali Vicariatus Kimberliensis, in parte meridionali Vicariatus Districtûs orientalis Promontorii Bonae-Spei.

4. Dominium anglicum ; lingua autèm *sesuto.*

5. Clima calidum in aestate, frigidum in hieme ; fertilitas vero mediocris.

6. Morbi : febris typhoidis, variola vera, lepra, etc.

7. Incolae indigenae circitèr 500.000.

8. Spes progressus effulget bona.

9. Quasi-paroeciae, 16 ; stationes, 24.

10. Vicarius Apostolicus : † Julius Cénez, *O. M. I.*, Episcopus titularis Nicopolitan., natus 9 Maii 1865, electus 25 Januarii 1909. Residentia : Roma. — Vicarius delegatus : R. P. Joannes Pennerath, *O. M. I.*

11. Ecclesiae 16, scilicèt : Roma, Nazareth, St. Michael, Bethania, Gethsemani, Sion, St. Monica, Loreto, St. Joseph, Massabielle, Samaria, Emmaus, St. Louis, Montolivet, St. Gabriel, Bethel ; — sacella 24.

12. Sacerdotes, 19 ; catechistae indigenae, 45.

13. Sanctissimum Eucharistiae Sacramentum asservatur ubi residet sacerdos.

14. Instituta religiosa. — 1°) Oblati Mariae Immaculatae, 24 (sacerdotes 19, fratres coadjutores 5) ; 2° Fratres Maristae, 8 ; — 3°) Sorores à Sanctâ Familiâ, 70 (exterae 33, indigenae 37) ; 4°) Sorores à Sanctâ Cruce, de Menzingen, 21. Omnes incumbunt educationi juventutis.

15. Opera educationis et caritatis. — 1°) Scholae 108, cum discipulis 5.542 ; collegia 2 ; 2°) Confraternitates, *v. g.* Apostolatûs Orationis, Sacratissimi Cordis, Sanctissimi Rosarii, etc.

§ VII. — Praefectura Cimbebasiensis (Cimbébasie) [2].

1. Origo. — Praefectura erecta est anno 1892, die 1â Augusti, sub titulo Cimbebasiensis Inferioris Praefecturae Apostolicae,

(1) Ex relationibus Vicariatûs Basutolandensis, auctore † Julio Cénez, *O. M. I.*, datis mense... 1921 et die 1â Februarii 1922.

(2) Ex relatione Praefecturae Cimbebasiensis, auctore R. P. Josepho Gotthardt, *O. M. I.*, datâ die 29 Maii 1921.

qui titulus anno 1921, die 10 Januarii, mutatus est ità ut Praefectura simplicitèr denominaretur de Cimbebasià. Antè erectionem, haec Praefectura pars fuit antiquae Praefecturae Apostolicae Cimbebasiensis nùnc de Cubango in Angola nuncupatae.

2. Extensio. — Territorium, situm inter 17°—24° latitudinis meridionalis et 11°—22° longitudinis orientalis, continetur : à parte septentrionali, flumine *Cunene* usquè ad intersectionem cum gradu 17,3° latitudinis meridionalis, deindè hoc gradu usquè ad ejus intersectionem cum flumine *Okawango*, posteà cursu hujus fluminis usquè *Andara*, et abhinc lineâ ductâ ad punctum intersectionis gradus 18 latitudinis cum gradu 22 longitudinis ; a parte orientali, gradu 22 longitudinis usquè ad intersectionem cum gradu 24 latitudinis ; a parte meridionali, finibus districtuum Gobabis, Windhuk, Karibib et Swakopmund ; et, à parte septentrionali, oceano Atlantico.

3. Confinia jurisdictionis. — In parte septentrionali Praefectura de Cunene et Praefectura de Cubango in Angola, in parte orientali Praefectura Zambesiensis, et in parte meridionali Praefectura Magni Namaqualand.

4. Dominium Unionis Africae Meridionalis ; linguae autèm germanica, anglica, hollandica, *namaqua*, *otjiherrero* et *otjambo*.

5. Clima subtropicum ; fertilitas vero, in parte septentrionali, bona.

6. Incolae circitèr 100.000.

7. Spes progressus effulget bona.

8. Catholici indigenae 2.822, exteri 780, ad quos accessus partim difficilis, partim facilis ; Praesulis communicatio cum stationibus facilis.

9. Stationes residentiales 15, scilicèt : — Gross-Windhuk, Klein Windhuk, Gobabis, Aminuis, Epukiro, Doebra, Usakos, Swakopmund, Okombahe, Omaruru, Grootfontein, Tsumeb, Kokasib, Njangana et Andara.

10. Praefectus Apostolicus : R. P. Josephus Gotthardt, *O. M. I.*, Residentia : Windhuk (nùnc *Windhoek*).

11. Ecclesiae 7, scilicèt in : Windhuk, Gobabis, Usakos, Swakopmund, Omaruru, Okombahe et Tsumeb ; — Sacella 11, scilicèt in : Wirdhuk, Klein Windhuk, Aminuis, Epukiro, Doebra, Swakopmund, Grootfontein, Kokasib, Njangana ac Andara.

12. Sanctissimum Eucharistiae Sacramentum asservatur in omnibus ecclesiis et sacellis.

13. Sacerdotes 20 ; Catechistae indigenae 15.

14. Instituta religiosa. — 1°) Oblati Mariae Immaculatae, 40 (sacerdotes 21, et fratres laici 19) ; — 2°) Sorores Franciscales Missionariae à Maria, 21 ; 3°) Sorores Benedictinae Missionariae, de Tutzing, 17 ; 4°) Sorores Sanctae Crucis, 2.

15. Opera educationis et caritatis. — 1°) Scholae 15, cum 326 discipulis ; Schola superior 1, cum 120 puellis quarum internae 42. 2°) Internatus 1 ; Nosocomia 1 pro Europaeis, 1 pro indi-

genis. 3°) Confraternitas Beatae MARIAE Virginis, devotio ergà SS. JESU et Cor MARIAE ; Praedicationes quadragesimales.

16. ACATHOLICI. — Protestantes indigenae, 20.000 ; Judaei et Protestantes Europaei, 7.200.

VIII. — Vicariatus Keewatinensis (Keewatin) [1].

1. ORIGO. — Vicariatus erectus est anno 1910, die 4 Martii, et attinet ad Provinciam ecclesiasticam S. Bonifacii in regione Canadensi.

2. DOMINIUM anglo-canadense ; LINGUAE autèm anglica, gallica, *crise*, *montagnaise* et *esquimo*

3. CLIMA frigidissimum, et fertilitas minima.

4. INCOLAE 15.500.

5. SPES PROGRESSUS BONA.

6. CATHOLICI 5.500, ritûs latini, ad quos accessus difficilis, hiemis tempore difficillimus ; itèm Praesulis communicatio cum missionariis.

7. STATIONES PRIMARIAE 10, scilicèt : — Le Pas, St. Joseph in Cumberland House, N.-D. de la Délivrande in Chesterfield Inlet, St. Gertrude ad Lacum Pélican, N.-D. du Sacré-Cœur ad Lacum La Plonge, La Visitation in La Loche, St. Pierre ad Lacum Caribou, l'Ile-à-la Crosse ; — STATIONES secundariae 23.

8. VICARIUS APOSTOLICUS. — † Ovidius CHARLEBOIS, *O. M. I.*, Episcopus titularis Berenicen., natus 10 Februarii 1862, electus 8 Augusti 1910. Residentia : Le Pas, Manitoba. — Vicarius delegatus : R. P. Gedeon BELLEMARE, *O. M. I.*

9. ECCLESIAE 10, SACELLA autèm 9.

10. SANCTISSIMUM EUCHARISTIAE SACRAMENTUM asservatur in omnibus ecclesiis.

11. SACERDOTES *O. M. I.* 18, saecularis 1.

12. INSTITUTA RELIGIOSA. — 1°) Oblati MARIAE Immaculatae, 32 (fratres laici, 9). 2°) Sorores Oblatae Sacratissimi Cordis et MARIAE Immaculatae, 10 ; 3°) Sorores à Praesentatione, 7 ; 4°) Sorores Caritatis (*Sœurs Grises, de Montréal*), 12 ; 5°) Sorores Caritatis (*Sœurs Grises*, de Saint-Hyacinthe), 10.

13. CONSILIARII 2.

14. OPERA EDUCATIONIS ET CARITATIS. — 1°) Scholae primariae 7, cum discipulis 430 ; 2°) Orphanotrophion 1, cum orphanis 25 ; 3°) Confraternitates.

15. ACATHOLICI. — Pagani 5.000 ; Haeretici 5.000 (2).

---

(1) Ex relatione Vicariatùs de Keewatin, auctore † Ovidio CHARLEBOIS, *O. M. I.*, datâ die 17 Junii 1921.

(2) Pour de plus amples détails sur le Vicariat du Keewatin, voir *Missions*, N° 215, pp. 32-49 : *Rappart du Révérendissime Vicaire des Missions.*

§ IX. — Vicariatus Mackenziensis (Mackenzie) [1].

1. Origo. — Anno 1856, primus missionarius *O. M. I.* adventavit in Fort-Résolution. Anno 1862, erectus fuit Vicariatus de Athabaska-Mackenzie, dismembratione à Dioecesi S. Bonifacii. Anno 1901, hic Vicariatus divisus est in duos distinctos, scilicèt Vicariatus de Mackenzie et de Athabaska.

2. Extensio. — Territorium continetur, à parte meridionali, gradu 60 latitudinis borealis, — à parte orientali, divortio aquarum decadentium ad sinum *Hudson*, — à parte occidentali, montibus nuncupatis *Montagnes Rocheuses*, — et, in parte septentrionali, territorium se extendit usquè ad polum.

3. Confinia jurisdictionis : Vicariatus de Keewatin, de Yukon et de Athabaska.

4. Dominium : Gubernium fœderale canadense (Ottawa) ; linguae autèm anglica, gallica, *montagnaise, loucheuse* et *esquimo.*

5. Clima frigidum ; fertilitas vero bona.

6. Morbi : Pneumonia.

7. Stationes residentiales 14, scilicèt : — Fort Smith (2), Fort Résolution, Hay River, Fort Raë, Fort Providence, Fort Simpson, Fort Wrigley, Fort Liards, Fort Nelson, Fort Norman, Bear Lake, Fort Good-Hope, Arctic Red River.

8. Vicarius Apostolicus. — † Gabriel Breynat, *O. M. I.*, Episcopus titularis Adramytten., natus 6 Octobris 1867, electus 22 Julii 1901. Residentia : Fort Résolution. — Vicarius delegatus : R. P. Alphonsus Duport, *O. M. I.*

9. Sacella 14.

10. Sanctissimum Eucharistiae Sacramentum asservatur in omnibus sacellis.

11. Sacerdotes exteri *O. M. I.*, 20.

12. Instituta religiosa. — 1°) Oblati Mariae Immaculatae, 41 (sacerdotes 20, fratres coadjutores 21) ; 2°) Sorores Caritatis (*Sœurs Grises, de Montréal*).

13. Opera educationis et caritatis. — 1°) Scholae 4, cum discipulis 250 ; 2°) Nosocomia 2, Dispensaria pharmaceutica 2 ; 3°) Devotio ergà Sacratissimum Cor Jesu.

§ X. — Vicariatus Athabaskensis (Athabaska) [2].

1. Origo. — Anno 1862, erectus est Vicariatus de Athabaska-Mackenzie, dismembratione à Dioecesi S. Bonifacii. Anno 1901,

(1) Ex relatione Vicariatûs de Mackenzie, auctore † Gabriel Breynat, *O. M. I.*, datâ mense Augusto 1921.

(2) Ex relatione Vicariatûs de Athabaska, auctore † Æmilio Grouard, *O. M. I.*, datâ anno 1921.

Vicariatus divisus est in duos distinctus Vicariatus, scilicèt de Athabaska et de Mackenzie.

2. Extensio. — Territorium complectitur eam partem Territorii Septentrionalis (*Territoires du Nord-Ouest*) quae clauditur, ad septentrionem, regione *Klondike*.

3. Incolae 34.000.

4. Catholici 12.000.

5. Vicarius Apostolicus : † Æmilius Grouard, *O. M. I.*, Episcopus titularis Iboren., natus 2 Februarii 1840, electus 18 Octobris 1890.

6. Coadjutor, cum futurâ successione : † Coelestinus Joussard, *O. M. I.*, Episcopus titularis Arcadiopolitan., natus 2 Octobris 1851, electus 11 Maii 1909.

7. Sacerdotes *O. M. I.* 23, saecularis 1, clerici *O. M. I.* 2.

8. Instituta religiosa. — Oblati Mariae Immaculatae, 28 (sacerdotes 23, clerici 2, fratres coadjutores 23) ; 2°) Sorores Caritatis (*Sœurs Grises*), 14 ; 3°) Sorores à Providentiâ, 40 ; 4°) Sorores Sanctae Crucis, 6.

9. Opera educationis et caritatis. — 1°) Schola 1, cum puellis 80 ; 2°) Orphanotrophia 8, cum orphanis 600.

§ XI. — Vicariatus Yukonensis (Yukon) [1].

1. Origo. — Missio erecta est anno 1908. die 9 Martii, in Praefecturam Apostolicam, dismembratione à Vicariatu de Mackenzie et ab Archidiocesi Vancuveriensi, et instituta est anno 1916, die 20 Novembris, in Vicariatum Apostolicum.

2. Extensio. — Territorium continetur, à parte meridionali, gradu 53 latitudinis borealis, — à parte orientali, montibus vulgo *Montagnes Rocheuses* dictis, — à parte occidentali, oceano Pacifico et gradu 151 longitudinis, — et, à parte septentrionali, sinu de Mackenzie.

3. Confinia jurisdictionis : in parte meridionali, Archidioecesis Vancuveriensis, — in parte orientali, Archidioecesis Edmontonensis, Vicariatus de Athabaska de Vicariatus de Mackenzie, — et, in parte occidentali, Vicariatus Alaskensis.

4. Dominium anglo-canadense ; linguae autèm anglica et gallica.

5. Clima salubre ; et fertilitas bona.

6. Oppida 6 ; incolae indigenae 5.000, exteri 60.000.

7. Catholici 8.200, ritûs latini, ad quos accessus difficillimus.

8. Quasi-paroeciae 5 ; stationes secundariae 38.

9. Vicarius Apostolicus : † Æmilius Bunoz, *O. M. I.*, Episcopus titularis Tentyrites, natus 24 Januarii 1864, electus 13 Junii 1917. — Residentia : Prince-Rupert.

(1) Ex relatione Vicariatûs Yukonensis et Principis-Ruperti, auctore † Æmilio Bunoz, *O. M. I.*, datâ 1921.

10. Ecclesiae et Sacella, 41.
11. Sanctissimum Eucharistiae Sacramentum asservatur ubi residet sacerdos.
12. Sacerdotes *O. M. I.* 12, saecularis 1 ; alumni 2, in seminario extero.
13. Instituta religiosa. — 1°) Oblati Mariae Immaculatae ; 2°) Sorores 28, attinentes ad 3 Congregationes.
14. Consiliarii 2.
15. Opera educationis et caritatis. — 1°) Scholae primariae 5, cum discipulis externis 195 et internis 102 ; 2°) Nosocomium 1 ; 3°) Confraternitates, *v. g.* Infantium Mariae, Apostolatûs Orationis ; Associationes.
16. Acatholici : Haeretici 56.000.

§ XII. — **Autres Missions Canadiennes.**

Nous nous permettrons, en guise de conclusion, d'ajouter à ce qui précède un petit paragraphe complémentaire.

Notre Congrégation est officiellement chargée des 11 Diocèses, Vicariats ou Préfectures mentionnés ci-dessus : la Sacrée Congrégation de la Propagande nous a fait l'honneur de nous les confier, et nous pouvons nous rendre le témoignage que, grâces à Dieu, nos travaux n'y ont pas été inutiles pour le bien de l'Église et le salut des âmes.

Mais, sans parler de nos œuvres des États-Unis d'Amérique, — où certaines de nos Missions du Texas peuvent, croyons-nous, être considérées comme de vraies « missions étrangères » — il est juste qu'on sache qu'en plus de ceux qui sont employés dans les quatre Vicariats du Keewatin, du Mackenzie, de l'Athabaska et du Yukon, près de 130 Pères et un grand nombre de Frères convers *O. M. I.* sont encore exclusivement consacrés aux missions indiennes du Canada.

Dans l'Est, nous avons, il y a une dizaine d'années, cédé aux RR. PP. Eudistes la Mission du Saint-Laurent et du Labrador ; et les RR. PP. Jésuites desservent un gros bourg d'Iroquois, près de Montréal, et un certain nombre de missions au nord de l'Ontario. Mais nous conservons nous-mêmes la charge du plus grand nombre des missions sauvages dans les provinces de Québec et d'Ontario (10 Pères et 6 Frères convers).

Puis, nous pouvons dire surtout que, malgré le développement merveilleusement rapide des pays du Nord-Ouest, — qui a, d'ailleurs, été exclusivement évangélisé par les Oblats, pendant cinquante ans — nous y défrichons encore une portion bien vaste du Champ du Père de Famille : nous restons, en effet, les seuls missionnaires de tous les sauvages du Manitoba, de l'Alberta, de la Saskatchewan et de la Colombie anglaise.

Et comme ces populations indiennes, disséminées sur les « Réserves » des provinces de Québec, d'Ontario, du Manitoba, de

l'Alberta, de la Saskatchewan et de la Colombie britannique, aussi bien que celles qui habitent (plus ou moins nomadement, du reste) le Keewatin, le Mackenzie, l'Athabaska et le Yukon, — qu'elles soient montagnaises, crises, sauteuses, esquimaudes, etc. — resteront toujours sauvages, qu'elles ne pourront jamais fournir un clergé national ou indigène et qu'elles seront toujours trop pauvres pour pouvoir soutenir leurs missionnaires, nous n'avons qu'à espérer qu'il se trouvera toujours, comme par le passé, dans notre chère Famille, des héros prêts à tout abandonner, pour courir à ces âmes, à ces pauvres âmes, rachetées comme les autres par le sang d'un Dieu : *Evangelizare pauperibus misit me...*

II. — Notre Bibliothèque O. M. I. : Quelques Ouvrages récents.

1. R. P. Ortolan, *O. M. I.* — *Cent ans d'Apostolat dans les deux Hémisphères :* Les Oblats de Marie Immaculée, durant le premier siècle de leur existence, — Tome II : *En dehors de l'Europe*, jusqu'à la mort du vénéré Fondateur (1841-1861), — par le R. P. Théophile Ortolan, docteur en théologie et en droit canonique, lauréat de l'Institut catholique de Paris, etc. Beau volume, grand in-8°, de 478 pages, avec nombreuses illustrations (15 fr.). Librairie des *Annales*, 4, rue Antoinette, Paris (XVIII[e]). 1921.

Nous avons déjà, il y a quelque temps, consacré une courte notice au tome I de cet important et intéressant ouvrage, et nous avons même annoncé, dans l'un de nos derniers fascicules, la parution du second volume — que voici (1). Mais il n'est que juste que nous remerciions le savant historiographe de la Congrégation du plaisir que nous a encore procuré la lecture de ce second volume et du bien qu'il ne peut manquer de faire aux très nombreux lecteurs que nous lui souhaitons. Car, si — comme nous l'écrit Mgr Jules Cénez, Vicaire apostolique du Basutoland — « on est fier d'être Oblat, quand on a lu cela », nous sommes également certain qu'il n'est « rien comme ce coup d'œil pour faire connaître et aimer la Congrégation » au dehors. Voici, de fait, ce qu'en pense S. G. Mgr Charles Ruch, Évêque de Strasbourg : — L'Évêque de Strasbourg « vous exprime toute sa

(1) Voir, pour le tome I, nos *Missions*, N° 210, décembre 1919, page 388 (*Ouvrages du R. P. Théophile* Ortolan, *O. M. I.;* 15), et, pour le tome II, *Missions*, N° 214, décembre 1921, page 620 (*Ouvrages O. M. I. récemment adressés aux « Missions » ;* 29).

gratitude pour votre précieux envoi. Il adresse un merci très cordial à la chère Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, qui veut bien (elle ne se trompe pas) considérer l'Évêque de Strasbourg comme un ami... Ce second volume du Révérend Père Ortolan est une glorieuse et sainte épopée. Quelle magnifique histoire! *Digitus* Dei *est hic* : c'est Dieu qui a tout conduit, mais sa Providence s'est servie d'âmes d'élite. A chaque page, on cite le nom d'un homme de Dieu, grand conquérant d'âmes, grand bâtisseur, grand organisateur et, pour tout dire, grand saint. Quelles merveilles, en moins de cinquante ans! On croit rêver. C'est un des plus brillants chapitres de l'apostolat catholique au cours des âges. Que Dieu continue à se servir de votre sainte Famille pour sa très grande gloire, le salut des âmes, le progrès de la civilisation et le bon renom de la France! »

Ce volume comprend 7 livres, 47 chapitres et 109 illustrations. Voici le titre des sept livres (V à XI) dont il se compose : — a) Livre V : *Au Canada* (1841-1861) ; b) Livre VI : *Dans le Nord-Ouest Américain* (1845-1861) ; c) Livre VII : *Dans l'Orégon et la Colombie Britannique* (1847-1861) ; d) Livre VIII : *Aux États-Unis* (1842-1861) ; e) Livre IX : *Au Mexique* (1858-1861) ; f) Livre X: *Ceylan* (1847-1861) ; g) Livre XI : *Natal* (1851-1861).

2. R. P. Duchaussois, *O. M. I.* — Aux glaces polaires : *Indiens et Esquimaux*, par le R. P. Pierre Duchaussois. Volume in-8°, de XI-476 pages, orné de nombreuses gravures et d'une carte (7 fr. 50 ou $ 1.50). *Association de Marie-Immaculée*, 39, quai Gailleton, Lyon (Rhône), et 600, Rue Cumberland, Ottawa (Canada). 1921.

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que l'Académie Française vient, en lui décernant le prix Montyon, de couronner ce beau livre — que nous avons annoncé dans notre avant-dernière livraison (1). Un tel hommage, décerné par l'Institut de France, trouve sa justification dans la haute valeur morale, historique et littéraire de cet ouvrage, d'un passionnant intérêt pour tous ceux qui ont à cœur l'influence catholique dans le monde par l'apostolat des Missions. Nous n'en dirons pas davantage, pour aujourd'hui ; car nous avons l'intention de recueillir, dans les nombreux articles et lettres qui nous ont été communiqués concernant cet ouvrage, les plus belles fleurs que nous y avons remarquées, pour en faire un bouquet — que nous présenterons à nos vénérés lecteurs et dont la vue et le parfum charmeront certainement, croyons-nous, les yeux et le cœur de chacun d'entre eux. Contentons-nous, pour cette fois, de les engager fortement à se procurer et à propager ce petit chef-d'œuvre, en leur en donnant ici les principaux titres :

Table des Matières : — a) *Lettre-Préface à S. G. Mgr* Dox-

---

(1) Voir *Missions*, N° 214, décembre 1921, page 619 : *Ouvrages récemment adressés aux « Missions »* (8).

TENWILL, *Sup. Gén.* O. M. I. ; — b) *Réponse de Mgr le Rév*me *Supérieur Général ;* — c) Chapitre I, *Les Fourrures ;* — d) Chapitre II, *Les Ames ;* — e) Chapitre III, *L'Hiver ;* — f) Chapitre IV, *L'Été ;* — g) Chapitre V, *La Lutte pour la Vie ;* — h) Chapitre VI, *L'Heure de* DIEU ; — i) Chapitre VII, *Berceau d'Évêques ;* — j) Chapitre VIII, *L'Évêque de peine ;* — k) Chapitre IX, *Les Montagnais ;* — l) Chapitre X, *Les Mangeurs de Caribous ;* — m) Chapitre XI, *Les Castors ;* — n) Chapitre XII, *Les Couteaux Jaunes ;* — o) Chapitre XIII, *Les Plats-Côtés-de-Chiens ;* — p) Chapitre XIV, *Les Esclaves ;* — q) Chapitre XV, *Les Peaux-de-Lièvres ;* — r) Chapitre XVI, *Les Loucheux ;* — s) Chapitre XVII, *Les Cris ;* — t) Chapitre XVIII, *Les Esquimaux ;* — u) Appendice I, *État du Personnel dans les Missions dénées de l'Athabaska-Mackenzie ;* — v) Appendice II, *La Congrégation des Missionanires Oblats de* MARIE *Immaculée et ses Œuvres.*

3. R. P. BOURY, *O. M. I.* — DIRECTORIUM, *Theologiam pastoralem complectens, ad usum Missionariorum,* — Editio altera, penitùs recognita et ad *Codicem Juris Canonici* accommodata, — auctore Carolo BOURY, Missionario Diœcesis Jaffnensis (Ceylon). Volume in-12, de 454 pages (10 fr., port en sus). Typis Societatis Sancti-Augustini (Desclée, De Brouwer et Socii), Brugis. 1921.

On peut dire que c'est le regretté Mgr Christophe BONJEAN, d'abord Vicaire apostolique de Jaffna, et plus tard premier Archevêque de Colombo, qui a été le premier inspirateur de ce livre ; car c'est le désir de conserver ses précieux enseignements aux Missionnaires qui en a fait entreprendre la première édition. Celle-ci, dans ses 75 premières pages, ne contenait même que des opuscules de l'illustre évêque. Mais, en réalité, l'ouvrage, comme traité de théologie pastorale, a été composé par le R. P. BOURY — continuant à s'inspirer, çà et là, pour diverses questions, des nombreuses brochures publiées par Mgr BONJEAN. Quant à la seconde édition, la présente, c'est une refonte totale. Il le fallait, vu la marche des choses, vu la nouvelle situation canonique faite aux missionnaires (soit par le nouveau Code, soit par les derniers Décrets) et vu le besoin d'une « théologie pastorale » plus complète et plus fouillée. Merci donc au R. P. BOURY d'avoir ainsi doté nos Missionnaires et les Missions en général d'un manuel qui rendra, assurément, d'immenses services. Ce beau volume — qui paraît avec l'approbation de S. G. Mgr Jules BRAULT, Évêque de Jaffna — est, en effet, de l'avis d'un docteur en théologie, « un vrai chef-d'œuvre de doctrine et de pratique : toutes les questions utiles aux Missionnaires y sont clairement traitées, dans toute leur étendue. On y trouve bien des *particularités* propres aux Indes et à Ceylan ; mais, au moyen d'un simple feuillet de 8 à 16 pages, combien facilement on en fera l'adaptation aux Missions du monde entier ! C'est, sans doute, le meilleur Manuel pastoral du Missionnaire des Missions étran-

gères qui existe actuellement, et il sera difficile de faire mieux (1) ».

En voici le plan en résumé. Deux parties : — I. *De Sacramentis* ; II. *De Aliquibus Extrasacramentalibus*. La première partie comprend six traités : — I. *De Baptismo*, subdivisé en quatre chapitres (*De Baptismo Parvulorum, De Baptismo Adultorum, De Baptismo solemni et de Baptismo privato, De ipsis Cæremoniis in baptizando adhibendis*) et deux appendices (*De Nominibus imponendis et de Inscriptione in libro*, et *De abjuratione et Absolutione Hæreticorum neo-conversorum*) ; II. *De Confirmatione* ; III. *De Sanctissimâ Eucharistiâ*, en deux chapitres (*De Eucharistiâ ut Sacramento* et *De Eucharistiâ ut Sacrificio*) ; IV. *De Pœnitentiâ*, subdivisé en cinq chapitres (*De Jurisdictione ad Confessiones audiendas necnon de Obligatione audiendi, De Confessarii Officio et Obligationibus, De Casibus reservatis, De Confessione et Absolutione moribundorum, De Consequentibus confessionem*) ; V. *De Extremâ Unctione*, avec appendice (*De Benedictione apostolicâ in articulo mortis* ; VI. *De Matrimonio*, avec 10 chapitres (*De pluribus docendis quæ ad Matrimonii Sacramentum spectant, De Parochi Officio circa Matrimonii præparationem, De Modo statum liberum comprebandi, De Impedimentis Matrimonii, De Dispensatione ab Impedimentis, De Sponsalibus, De Bannis, De Matrimonii Celebratione, De Matrimonio fidelium jam inito*, et *De Matrimonio conversorum*), avec appendice (*De Inscriptione in libris*). La deuxième partie se subdivise en quatre traités : — I. *De Munere docendi*, en deux chapitres (*De Fidelibus doctrinâ instruendis, De Infidelibus evangelizandis*) ; II. *De Communicatione in divinis necnon de Cooperatione ad falsum cultum*, en deux chapitres, avec un appendice (*Circa Superstitiones*) ; III. *De Cœmeteriis et de Sepulturis*, en deux chapitres ; IV. *De Administratione temporali*.

4. R. P. Lemius, *O. M. I.* — L'Apparition miraculeuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, — *en faveur de la Sainte-Famille, le Dimanche de la Septuagésime, 3 février* 1822, — par le R. P. Jean-Baptiste Lemius, ancien Supérieur des Chapelains du « Sacré-Cœur » à Montmartre. Volume in-12, de 353 pages ( ). Imprimerie R. Taillebourg, Bordeaux (Gironde). 1922.

Orateur toujours infatigable, le R. P. Lemius avait prêché, à Bordeaux, à l'occasion du Centenaire de la Fondation de la Congrégation de la Sainte-Famille (1920), et il y a encore prêché, cette année, à l'occasion du Centenaire du Miracle eucharistique qui a encouragé les débuts de cette Congrégation (2). Nous trou-

(1) Appréciation du R. P. Pierre Richard, Supérieur du Scolasticat (41, Rue Soubre), Liège, — auquel on peut s'adresser pour se procurer l'ouvrage.

(2) Voir, dans nos *Missions*, les différents articles que nous y avons consacrés à ce double événement, *v. g.* : — a) N° 210,

vons dans ce volume le texte du discours qu'il a prononcé et des conférences qu'il a données, dans ces deux circonstances, concernant l'apparition de Notre-Seigneur. Nos Pères et, plus particulièrement encore, les Sœurs de la Sainte-Famille seront heureux de pouvoir, grâce à ce livre, connaître, jusqu'en ses moindres détails, ce miracle, ainsi que les enseignements qu'il comportait et les fruits qu'il a produits et doit produire encore. Ces pages, d'ailleurs, se lisent très agréablement, tout en imprimant dans le cœur du lecteur un amour toujours plus tendre et plus fort pour Jésus Eucharistie — qui a daigné, d'une façon si prodigieuse, bénir le berceau d'une Famille religieuse à laquelle nous nous intéressons tant.

Table des Matières : — I. Discours prononcé, en l'église Sainte-Eulalie de Bordeaux, au premier Centenaire de la Congrégation de la Sainte-Famille, le 27 mai 1920 : *Le Miracle de l'Apparition ;* II. Conférences données, en la Chapelle de la Maison-Mère, pour le premier Centenaire de l'Apparition miraculeuse, les 9, 10, 11 et 12 février 1922 : *L'Etude de l'Apparition miraculeuse à la Sainte-Famille, Les Enseignements de l'Apparition miraculeuse, Les Fruits de l'Apparition miraculeuse* et *La Reproduction du miracle de l'Apparition dans la Sainte Eucharistie ;* III. Documents relatifs à l'Apparition de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la Sainte Eucharistie, le 3 février 1922 : *Extraits de* l' « Aquitaine », *Attestations des Témoins, Lettre de M. l'abbé Noailles, ordonnance de Mgr d'Aviau, Ordonnance de S. E. le Cardinal Lecot,* etc. (1).

5. R. P. Louvel, *O. M. I.*, — Pour le Royaume, par le R. P. Albert Louvel, ancien chapelain du « Sacré-Cœur » de Montmartre. Volume in-12, de x-117 pages, avec frontispice (*Ecce Homo*) *:* 4 fr. 50. J. de Gigord, Éditeur, 15, Rue Cassette, Paris (VI[e]). 1921.

Parmi les nombreux écrivains de notre Province du Nord (ou deuxième Province) de la France, le R. P. Louvel tient, incontestablement, l'un des premiers rangs. Nous avons déjà consacré une courte notice à au moins deux de ses ouvrages, — *L'Incomparable Ami* et Jésus-*Christ Roi des Ames et Roi des Peuples* (2).

---

décembre 1919, page 198 (*Les Sœurs de la Sainte-Famille*)*;* b) N° 212, décembre 1920, page 314 (*Les Sœurs de la Sainte-Famille*)*;* c) N° 215, mars 1922, page 85 (*Le Centenaire du Miracle de Bordeaux*).

(1) Dans un prochain numéro, nous rendrons compte d'un autre ouvrage que nous venons de recevoir du R. P. Lemius : — *La Communion et les Associations d'Hommes.* Volume in-8°, de 66 pages (1 fr. 50). Librairie Saint-Paul, 6, Rue Cassette, Paris (VI[e]). 1922.

(2) Voir *Missions*, N° 209, juin 1919, page 167, et N° 210, décembre 1919, page 389. — Voici, en outre, la liste des autres

Celui que nous venons d'annoncer ne le cède en rien à ses aînés ; et nous le recommandons volontiers à nos lecteurs — pour eux-mêmes et pour les âmes qu'ils peuvent diriger.

Du reste, voici de quoi il traite : — a) Avant-Propos ; b) Chapitre I, JÉSUS-*Christ et Moi :* Les Souffrances de JÉSUS, Le Devoir du Disciple ; c) Chapitre II, *Dieu et le Monde* : Aujourd'hui et demain, Les Contradictions, Autre genre de Contradictions, Les Afflictions temporelles et leur but ; — d) Chapitre III, *Par la Mort et la Vie :* la Vie intérieure ; — e) Chapitre IV, *Les Forces surnaturelles :* Les Sacrements, La sainte Eucharistie, Leur Fruit précieux — l'Humilité ; — f) Chapitre V, *Le parfait Modèle,* JÉSUS-*Christ :* JÉSUS-Christ pauvre, JÉSUS-Christ méprisé, JÉSUS-Christ sacrifié ; — g) Chapitre VI, MARIE *co-rédemptrice :* La Pureté, La Clémence, La Force divine, Le vrai sens de la Vie, Le véritable Amour, MARIE notre Refuge ; — h) Chapitre VII, *Les Conditions de la Vie spirituelle :* Marchez en JÉSUS-Christ, Soyez enracinés en lui, soyez édifiés sur JÉSUS-Christ, Soyez affermis dans la Foi, Croissez de plus en plus dans le Christ par l'action de grâces ; — i) Épilogue.

6. R. P. LOOS, *O. M. I.* — DIE LOBWÜRDIGE JUNGFRAU, — *Dreitzig Marienpredigten aud die Festtage* MARIA *und für einige Marianische Anlasse,* — herausgegeben von P. Alfons Loos. Volume in-8°, de VIII-214 pages (   ). Druck und Verlag von Ferdinand Schoningh, Paderborn. 1922.

Dans notre avant-dernier fascicule, nous avons déjà annoncé deux petits opuscules du R. P. Provincial d'Alsace-Lorraine (1). L'ouvrage, auquel nous avons aujourd'hui le plaisir de souhaiter la bienvenue, est consacrée à *La Vierge Honorable* et renferme « trente sermons pour les fêtes de la très sainte Vierge et pour quelques autres solennités mariales ». Nous n'avons pas la compétence voulue pour le juger ; mais nous ne doutons pas que, comme tout ce qui sort de la plume et du cœur du R. P. Loos, il ne soit fort bien écrit et fort édifiant et, partant, très utile aux prédicateurs et aux fidèles de langue allemande.

L'ouvrage est donc divisé en deux parties : — I *Sermons pour les sept grandes Fêtes de la très sainte Vierge* (deux pour chaque fête) : l'Immaculée Conception, la Purification, l'Annonciation, la Visitation, l'Assomption, la Nativité et la Présentation ; II. *Sermons pour seize autres Solennités mariales :* L'Apparition de la très sainte Vierge, Notre-Dame des Sept-Douleurs, Notre-Dame du Bon-Secours, Notre-Dame du Mont-Carmel, le très

---

ouvrages du même auteur : — a) *Le Règne Social du Sacré-Cœur et nos devoirs* (1 vol. in-8°,   ) ; b) *L'Appel aux Hommes* (1 vol. in-8°, 3 fr. 70) ; c) *Heure Sainte paroissiale et familiale* (1 broch. in-18, 1 fr.) ; d) *Manuel de l'Intronisation du Sacré-Cœur* (1 broch. in-8°, 0 fr. 20).

(1) Voir *Missions*, N° 214, décembre 1921, page 620.

Saint et Immaculé Cœur de MARIE, Saint Nom de MARIE, Notre-Dame du Saint Rosaire, Lundi de Pâques, Lundi de la Pentecôte, MARIE, Refuge des Pécheurs, Association Mariale, MARIE notre Modèle, MARIE notre Mère, Consécration à MARIE (Première Communion), Bénédiction d'une Grotte de Lourdes et Procession aux flambeaux.

7. R. P. THIRIET, *O. M. I.* — LE SÉMINARISTE A L'ÉCOLE DU SACRÉ-CŒUR, par le R. P. Edmond THIRIET, ancien Supérieur des Chapelains de Montmartre. Volume in-12, de 247 pages (5 fr.). Librairie Générale Catholique, Arthur Savaète Éditeur, 15, Rue Malebranche, Paris (Ve). 1922.

Le R. P. Edmond THIRIET, l'aimable Directeur de la *Bonne Nouvelle*, est de tous nos écrivains l'un des plus féconds et des meilleurs. Les *Missions* ont, du reste, signalé plusieurs de ses ouvrages et en ont même publié une liste complète (1). Nous voulons, aujourd'hui, engager nos lecteurs à se procurer les deux derniers parus... Celui dont nous venons de donner le titre — *Le Séminariste à l'École du Sacré-Cœur* — sera fort utile aux jeunes gens qui aspirent au sacerdoce et à ceux qui, comme directeurs ou prédicateurs, s'occupent de leur formation.

Voici la liste de ces charmantes causeries (au nombre de 20) : — I. *Tu quis es* ; II. *Vide vocationem vestram* ; III. *Duc in altum* ; IV. *Beati qui habitant in domo tua* ; V. *Quid faciam* ; VI. *Homo Dei* ; VII. *Sancti erunt Deo suo* ; VIII. *Seminat in benedictionibus* ; IX. *In omnibus labora* ; X. *Fides ex auditu* ; XI. *Calicem potestis bibere* ; XII. *Quid me vis facere* ; XIII. *Mihi vivere Christus est* ; XIV. *Comede volumen istud* ; XV. *Da mihi animas* ; XVI. *Rogate Dominum messis* ; XVII. *Infirma mundi elegit* ; XVIII. *Donum Dei* ; XIX. *Docete omnes gentes* ; XX. *Præbe cor tuum*.

8. R. P. THIRIET, *O. M. I.* — LE PRÊTRE-APOTRE DU SACRÉ-CŒUR, par le R. P. Edmond THIRIET, ancien Supérieur de Chapelains de Montmartre. Volume in-12, de IV-127 pages (5 fr.). Librairie Générale Catholique, Arthur Savaète Éditeur, 15, rue Malebranche, Paris (Ve). 1922.

Dans l'Appendice, qui termine cet ouvrage, le R. P. THIRIET signale l'Œuvre admirable des Prêtres-Apôtres du Sacré-Cœur — fondée par le R. P. Alfred YENVEUX, « le saint de Montmartre », le 17 octobre 1901, et canoniquement érigée dans le Sanctuaire du Vœu National français. Mais, dans la pensée de l'auteur, l'ouvrage lui-même fait abstraction de tout ce qui se rapporte à cette Association. Il s'adresse à tous les prêtres, indistinctement. En effet, ne sont-ils pas tous appelés, par le divin Maître, à vivifier leur zèle et à réchauffer leur ferveur au contact de son Sacré-Cœur ? Que nos vénérés lecteurs se procurent donc et

(1) Voir *Missions*, N° 210, décembre 1919, page 394, et N° 213, juin 1921, page 226.

propagent aussi ce nouveau livre du R. P. Thiriet : ils ne le regretteront pas, — le livre est fort bien écrit, très instructif et non moins intéressant.

Voici les sujets qui y sont traités, avec beaucoup de lucidité (en xvii chapitres) : — i. *Le Chef-d'Œuvre du Sacré-Cœur ;* ii. *L'Esprit sacerdotal ;* iii. *Le divin Modèle ;* iv. *L'Idéal du Prêtre-Apôtre ;* v. *Vos estis Lux mundi ;* vi. *Le Zèle du Prêtre-Apôtre ;* vii. *L'Homme de la Prière ;* viii. *Le saint Office ;* ix. *Le Prêtre-Apôtre à l'autel ;* x. *Le Prédicateur ;* xi. *L'Apostolat de la Souffrance ;* xii. *L'Apostolat de l'Exemple ;* xiii. *Ministère sacerdotal ;* xiv. *Nouveau Programme d'Apostolat ;* xv. *L'Obstacle ;* xvi. *Message du Sacré-Cœur ;* xvii. *Tout pour* Marie (1).

9. R. P. Hentrich, *O. M. I.* — Souvenir-Album : 25 *choice Views of Basutoland—the Switzerland of South-Africa*, published by Rev. Father Hentrich, *O. M. I.*, Catholic Mission, Nazareth, P. O. Roma Mission (Basutoland). Beau volume in-4° oblong. Printed by Rommler and Jonas, G. m. b. H., Dresden (Allemagne). 1916.

Il serait à souhaiter que beaucoup de nos Pères, surtout de nos Missions étrangères, pussent imiter le R. P. Hentrich, en publiant sur leurs œuvres respectives des *Albums-Souvenirs* — qui nous feraient connaître ces œuvres et seraient, en même temps, un excellent moyen pour leur attirer des sympathies et des subsides. Celui du R. P. Hentrich est vraiment superbe : les 25 photographies qui le composent ont été bien choisies, bien tirées et bien éditées (en couleurs). Nos fraternelles félicitations au vaillant missionnaire de Nazareth (Basutoland) !

Voici la nomenclature (traduite de l'anglais) de ces photographies : — 1. Les Chutes Lebihan dans les monts Malouti (630 pieds) ; 2. La Mission de Roma, fondée en 1862 ; 3. La Mission de Nazareth, au pied des Machache (10.000 pieds) ; 4. L'une des soi-disant « Plaines » du Basutoland, avec la rivière Phutjatsane ; 5. Maphotong, près de Roma ; 6. Un typique village Basuto (celui du chef Mitchell) ; 7. Un Village solitaire au milieu des pics de montagnes ; 8. Les monts Malouti en costume d'hiver ; 9. Qiloane, une Tour de Babel naturelle, près de Thaba Bosio ; 10. Où les rivières prennent leur source (la rivière Sinqunyane) ; 11. Le fleuve Orange décrit une courbe ; 12. La rivière Semena, quartier de Jonathan ; 13. Un Pont naturel au-dessus d'un ruisseau ; 14. Un chef-d'œuvre d'ingénieur à travers le Caledon, à Ficksburg ; 15. La Demeure des enfants de la liberté ; 16. Des

(1) Avant les deux ouvrages mentionnés ci-dessus, nous avions reçu du R. P. Thiriet un autre livre, — intitulé : Adoratrice-Apôtre, *Mère Marie-Berchmans* (1869-1908) ; 1 vol. de 238 pages (6 fr.) ; Savaète, Paris, 1922, — mais, ne l'ayant pas sous la main, au moment où nous rédigeons cet article, nous ne pouvons, cette fois, lui consacrer une notice plus détaillée.

pâturages au milieu des pics neigeux ; 17. Assemblée, à l'occasion d'un dimanche ordinaire à Nazareth ; 18. La Chasse est finie ; 19. On soigne les fleurs ; 20. Festin en plein air, à la mode basuto ; 21. En promenade, près de Nazareth ; 22. Passant à travers le *canon*, près de Nazareth ; 23. Avant d'embrasser le Christianisme ; 24. Après avoir embrassé le Christianisme ; 25. Un brin de l'œuvre de la Nature, au quartier de Sechope.

III. — Liste des Évêques O. M. I. (1832-1920).

1 Mgr Eugène de MAZENOD (1832-1861), Évêque de Marseille, Fondateur et 1er Supérieur Général.
2 Mgr Hippolyte GUIBERT (1841-1886), Cardinal-Archevêque de Paris.
3 Mgr Eugène GUIGUES (1846-1874), Archevêque d'Ottawa.
4 Mgr François ALLARD (1851-1894), Archevêque de Taron.
5 Mgr Alexandre TACHÉ (1851-1889), Archevêque de Saint-Boniface.
6 Mgr Etienne SÉMÉRIA (1856-1868), Évêque d'Olympia, Vicaire Apostolique de Jaffna.
7 Mgr Vital GRANDIN (1858-1902), Évêque de Saint-Albert.
8 Mgr Henri FARAUD (1863-1890), Évêque d'Anemour, Vicaire Apostolique d'Athabaska.
9 Mgr Louis d'Herbomez (1864-1890), Évêque de New-Westminster.
10 Mgr Isidore CLUT (1867-1903), Évêque d'Arindèle, Vicaire Apostolique d'Athabaska-Mackenzie.
11 Mgr Christophe BONJEAN (1868-1892), Archevêque de Colombo.
12 Mgr Charles JOLIVET (1875-1903), Évêque de Belline, Vicaire Apostolique de Natal.
13 Mgr Paul DURIEU (1875-1899), Évêque de New-Westminster.
14 Mgr Mathieu BALAIN (1878-1905), Archevêque d'Auch.
15 Mgr André MÉLIZAN (1880-1905), Archevêque de Colombo.
16 Mgr Antoine GAUGHREN (1886-1901), Évêque de Priène, Vicaire Apostolique de l'Orange.
17 Mgr Albert PASCAL (1891-1920), Évêque de Prince-Albert.
18 Mgr Émile GROUARD (1891-), Évêque d'Ibora, Vicaire Apostolique d'Athabaska.

(1) Quelques-uns de nos Évêques décédés ayant, au cours de leur carrière épiscopale, reçu des charges et des titres divers, nous attribuons à chacun d'eux la dignité dont il était revêtu lors de sa mort.

19 Mgr Henri JOULAIN (1893-1899), Évêque de Jaffna.
20 Mgr Adélard LANGEVIN (1895-1915), Archevêque de Saint-Boniface.
21 Mgr Émile LEGAL (1897-1920), Archevêque d'Edmonton.
22 Mgr Augustin DONTENWILL (1897-), Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général.
23 Mgr Antoine COUDERT (1898-), Archevêque de Colombo.
24 Mgr Mathieu GAUGHREN (1902-1914), Évêque de Tentyre, Vicaire Apostolique de l'Orange.
25 Mgr Gabriel BREYNAT (1902-), Évêque d'Adramyte, Vicaire Apostolique du Mackenzie.
26 Mgr Henri DELALLE (1904-), Évêque de Thugga, Vicaire Apostolique de Natal.
27 Mgr William (MILLER 1904-), Évêque de Tumène.
28 Mgr Jules CÉNEZ (1909-), Évêque de Nicopolis, Vicaire Apostolique du Basutoland.
29 Mgr Célestin JOUSSARD (1904-), Évêque d'Arcadiopolis, coadjuteur d'Athabaska.
30 Mgr François FALLON (1910-), Évêque de London.
31 Mgr Ovide CHARLEBOIS (1910-), Évêque de Bérénice, Vicaire Apostolique du Keewatin.
32 Mgr Charles COX (1914-), Évêque de Dioclée, Vicaire Apostolique du Transvaal.
33 Mgr Émile BUNOZ (1917-), Évêque de Tentyre, Vicaire Apostolique du Yukon.
34 Mgr Jules BRAULT (1920-), Évêque de Jaffna.



Nihil obstat.

Romæ, die 23ª Junii A.D. 1922.

† AUG. DONTENWILL, *O. M. I.*,
Arch. Ptol., Sup. Gen.

Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duc. — Impr. SAINT-PAUL. — 7137,10,22.



L. J. C. & M. I.

MISSIONS

DES

OBLATS

DE

MARIE IMMACULÉE

56e Année. N° 217. Septembre 1922.



S. G. Mgr Augustin DONTENWILL, O. M. I., D. D.,

Archevêque de Ptolémaïs,

et Supérieur Général des Miss. Oblats de Marie Imm.,

vient, le 22 août dernier, de célébrer, à Durban (Natal), le 25e anniversaire de sa consécration épiscopale, comme nous l'avons annoncé dans notre dernier fascicule.

Notre Révérendissime Père — né à Bischwiller (Strasbourg) le 4 juin 1857, Oblat à Ottawa le 15 août 1880, et ordonné prêtre le 30 mai 1885 — a, en effet, été préconisé Évêque titulaire de Germanicopolis et Coadjuteur de Mgr Paul DURIEU le 3 avril et *sacré le 22 août 1897*, à New-Westminster, par Mgr Adélard LANGEVIN. Il est, ensuite, devenu Évêque de New-Westminster le 1er juin 1899, Archevêque de Vancouver le 15 septembre 1908, Supérieur Général de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée et Directeur Général de la Congrégation de la Sainte-Famille (de Bordeaux) le 20 septembre 1908, Évêque titulaire de Ptolémaïs (de Syrie) le 19 janvier 1909, et Assistant au Trône pontifical le 13 décembre 1915.

Daigne la Vierge Immaculée continuer à protéger notre bien-aimé Père et lui obtenir de DIEU toutes les grâces dont il aura besoin pour pouvoir se dévouer, de très longues années encore, au bien de sa double Famille, pour la plus grande gloire du Bon Maître, le salut des âmes abandonnées et notre sanctification personnelle !

DEUXIÈME PROVINCE AMÉRICAINE

Rapport du R. P. Provincial au Chapitre [1].

§ I. — Naissance et Progrès.

Née le 2 octobre 1904, la deuxième Province des États-Unis et du Mexique fut présentée aux vénérables Capitulaires de 1906 comme un bel enfant de la Congrégation, plein d'avenir, — lequel entrait « dans sa vie propre, sans dot, il est vrai, mais aussi sans craintes et sans soucis ».

Nos premières Missions du Texas furent, dès 1851, rattachées à la Province naissante du Canada ; plus tard, elles formèrent un Vicariat de Missions ; puis, enfin, elles furent jointes à la première Province des États-Unis.

Les épreuves terribles — privations de toutes sortes, fièvre jaune, révolutions et guerres — auxquelles ces missions furent soumises, arrachèrent des larmes à notre vénéré Fondateur. Ces larmes, la mort de véritables martyrs de la charité, les vertus, les fatigues et les sueurs des héros que furent les premiers Missionnaires Oblats du Texas — apôtres ignorés, dont l'histoire mériterait d'être écrite — devaient être une semence d'autant plus féconde qu'elle avait plus coûté.

(1) Nous ne nous sommes guère empressé de publier ce très intéressant Rapport, — présenté, par le R. P. Lecourtois, au Chapitre général de 1920 — parce que nous avions, peu avant cette date, mis sous les yeux de nos lecteurs celui que le R. P. Albert Antoine avait préparé pour le Chapitre (?) de 1914. (Voir *Missions*, N° 211, pages 68-76.)

Aujourd'hui, la Province compte 16 années d'existence. Elle se présente à vous, si vous me permettez cette comparaison, avec tous les charmes d'un adolescent robuste — qui sent circuler dans ses veines un sang fort et généreux et qui rêve, avec raison, du plus brillant avenir.

Ce sont ces charmes que je voudrais peindre en peu de mots ; ce sont ces raisons d'un avenir prospère que j'essaierai de vous exposer.

Appelé, depuis quelques mois seulement, à la tête de cette Province, ayant à peine eu le temps de faire, en courant (c'est le mot), la visite de ses maisons et de ses résidences, je n'apporte certes pas à ce travail le talent d'un Provincial qui connaît à fond toutes les œuvres confiées à son administration ; cependant, puisqu'il m'a été donné de voir naître ce bel enfant de la Congrégation et de suivre avec amour ses progrès dans la vie, j'espère pouvoir m'acquitter, d'une manière passable, de la tâche qui m'est imposée...

A l'époque du dernier rapport, — présenté, en 1906, par le R. P. Henri CONSTANTINEAU — la Province comptait 5 maisons, dont 2 incomplètes, et 10 résidences, toutes situées dans le grand État du Texas, à l'exception du *Colegio Pio de Artes y Oficios* de Puebla (Mexique). — Son personnel était de 50 Pères et de 16 Frères convers.

Aujourd'hui, nous avons : — *a*) 8 maisons, à 4 desquelles sont rattachées plusieurs résidences ; *b*) 3 districts, dont 1 incomplet ; *c*) 5 résidences, dépendant directement de l'Administration provinciale. — Le personnel est de 79 Pères, 19 Frères scolastiques et 11 Frères convers, — en tout, 109 Oblats, auxquels il faut ajouter 5 Novices scolastiques et 56 Junioristes.

Nos Missions s'étendent aux Diocèses de San-Antonio, Corpus-Christi, Galveston et Dallas, dans l'État du Texas, — à l'Archidiocèse de Santa-Fe, dans le Nouveau-Mexique, — et à l'Archidiocèse de la Nouvelle-Orléans, dans la Louisiane. Et tout fait espérer qu'à mon retour, nous reprendrons au Mexique (dans la Capitale), comme dans le Diocèse de Tulancingo, des œuvres plus impor-

tantes que celles que nous avons dû abandonner, en 1914, — en raison de la révolution qui, depuis 10 ans, ravage ce beau et riche pays. Avec un personnel plus nombreux, il nous serait très facile de faire, aux États-Unis comme au Mexique, de nouvelles et belles fondations — entièrement conformes au but de notre chère Famille religieuse.

Le voyageur qui, à l'époque de la fondation de la Province, aurait visité la partie du Texas desservie par nos Pères et qui la reverrait aujourd'hui, serait émerveillé des progrès matériels réalisés. Là où nos vaillants Missionnaires devaient voyager à cheval, des journées et des journées entières, en suivant des sentiers à peine tracés, dans des plaines immenses couvertes de cactus épineux et de mesquites, — et cela pour ne trouver que des ranches habités par de pauvres Mexicains — nous avons, maintenant, de vraies villes et de nombreux villages très florissants. La population a plus que décuplé. Des milliers d'automobiles (on en compte un par dix habitants, au Texas) sillonnent des routes bien entretenues. Les chemins de fer transportent des milliers de wagons, remplis des fruits de la plus luxuriante végétation. La vallée du Rio Grande est devenue, grâce à des travaux géants d'irrigation, la vallée du Nil des États-Unis.

La divine Providence nous a fait trouver, dans les terrains longtemps incultes de notre ranche de La Lomita et dans les dons reçus de généreux bienfaiteurs, — principalement de l'œuvre connue sous le nom de *Church Extension* — les ressources nécessaires pour développer nos œuvres et suivre le *Go ahead* dont parlait le dernier rapport.

Vous aviez donc raison, Monseigneur et Révérendissime Père, de terminer, en 1910, votre Acte de Visite de la Province par ce souhait : — « Puissiez-vous, avec la bénédiction de Dieu, réaliser ce que le Prophète royal chante au Psaume XLIV : *Intende, prospere procede et regna.* »

§ II. — Administration et Recrutement.

Trois maisons forment ce que l'on peut appeler le cœur de la Province, — c'est d'elles que part le mouvement, ce sont elles qui doivent alimenter toutes les autres œuvres — nous voulons dire : la Maison Provinciale, le Scolasticat-Juniorat et le Noviciat.

Parlons d'abord de ces trois maisons.

1° La Maison Provinciale :

L'Administration provinciale logea, pendant six années, dans le presbytère de la paroisse Sainte-Marie, au centre commercial de la ville de San-Antonio. Sous l'habile direction du premier Provincial, le R. P. Henri Constantineau, une maison coquette, spacieuse et bien aérée fut construite, — à l'entrée du vaste terrain sur lequel s'élève notre Scolasticat-Juniorat. Voisine de ces œuvres importantes, elle a encore l'avantage d'être située, à peu près, au centre géographique de la Province. Une distance de 1.600 kilomètres — ce qui n'est pas extraordinaire, dans nos vastes régions — la sépare de la maison ou de la résidence la plus éloignée,

Elle compte, actuellement, un personnel de 7 Pères : le R. P. Provincial, le R. P. Procureur, deux chapelains qui desservent la Maison-Mère des Sœurs de la Divine Providence et leur Collège de Notre-Dame du Lac, trois Pères malades ou ayant besoin de repos et, enfin, un Frère convers très actif et très zélé.

La Maison provinciale est et sera toujours heureuse de pouvoir offrir la plus cordiale hospitalité aux Pères qui viennent traiter des affaires à San-Antonio, ainsi qu'aux nombreux visiteurs, membres ou amis de la Congrégation, qu'y attire un climat salubre et enchanteur.

2° Scolasticat et Juniorat :

Presque au sommet de la colline connue sous le nom poétique de « Hauteurs du Laurier », — colline que

caresse toujours une brise rafraîchissante qui vient calmer les ardeurs d'un soleil semi-tropical, colline d'où l'on jouit de la plus belle vue panoramique de San-Antonio — à 150 mètres de la maison provinciale, s'élève la majestueuse bâtisse qui abrite ceux qui sont l'espoir et l'avenir de la Province : nos Scolastiques et nos Junioristes.

Nous avons là un terrain de 22 acres, donné par Mgr l'Archevêque de Oajaca, à l'époque où nous pensions nous fixer définitivement au Mexique, et une maison assez vaste, construite en 1903, — en grande partie, grâce au don d'un généreux Oblat, le R. P. Joseph Fournier (1).

On y établit, d'abord, le Scolasticat de la Province, avec un grand Séminaire — qui devait recevoir des élèves envoyés par les Évêques des États-Unis et même du Mexique. Cela dura quelques années ; les circonstances voulurent — comme cela convenait, d'ailleurs — que l'œuvre fût réservée aux seuls membres de notre Famille religieuse.

Sous la sage direction des RR. PP. Térence Smith, Albert Antoine, Théodore Labouré et François Guenneuguès, notre Scolasticat s'est développé, peu à peu, et a fourni d'excellents Missionnaires à la Province. Il s'y trouve, actuellement, 23 Scolastiques — animés du meilleur esprit et faisant de sérieuses études. Dernièrement encore, Monseigneur l'Évêque de San-Antonio me disait l'excellente impression qui lui était restée de l'examen de nos jeunes Pères.

Dès l'année 1905, le R. P. Antoine songea, pour assurer le recrutement de notre Scolasticat, à y établir une École apostolique ou Juniorat. Les vocations religieuses et ecclésiastiques étaient rares au Texas : il fallut chercher, ailleurs, des enfants. On les recruta, au prix de grands sacrifices pécuniaires, en Irlande et dans les États du Nord. Les développements furent, par le fait même, lents et difficiles. Mais la persévérance assure

(1) Décédé à Lowell, États-Unis, le 16 février 1904. *R. I. P.*

toujours le succès ; et notre Juniorat compte, aujourd'hui, 56 enfants — qui aiment la Congrégation. Cinq ou six d'entre eux pourront, chaque année, entrer au Noviciat, pour y étudier, d'une manière définitive, leur vocation. Grâce au travail intelligent des Pères de la Province, les vocations commencent à naître dans nos Missions ; grâce aussi à leur générosité, nous avons déjà un certain nombre de bourses qui permettent de couvrir une partie des dépenses du Juniorat.

Nous avions, cependant, une grave question à résoudre — celle de la séparation de deux œuvres aussi distinctes. Tous connaissent les inconvénients d'avoir sous le même toit et le Juniorat et le Scolasticat. Depuis plusieurs années, surtout depuis la Visite du R. P. Isidore Belle, en mai 1906, on a cherché à les séparer. Plusieurs plans ont été étudiés ; mais, au moment où l'on croyait pouvoir les réaliser, quelque obstacle nous a toujours obligés à les abandonner.

Dès les premiers jours, après ma nomination au Provincialat, je me suis occupé de cette question. Grâce à Dieu, elle semble résolue — d'une manière très favorable.

Un câblogramme de l'Administration générale, en date du 5 juin dernier, me faisait savoir que nous pouvions acheter, dans des conditions que nous considérons comme providentielles, l'ancienne Maison-Mère des Sœurs de la Divine Providence, située à Castroville, à 22 milles de San-Antonio, — par conséquent, assez près de la Maison provinciale.

Cette grande et bonne maison est, en tout, organisée pour nous servir de Scolasticat. Elle fut choisie et réparée, il y a cinq ans, par la Société de la *Church Extension*, pour en faire le Grand Séminaire mexicain — qui abrita 70 étudiants et remplaça les divers séminaires volés ou détruits par la Révolution. Nous y trouvons une magnifique chapelle, des salles d'étude, dortoirs, chambres nécessaires, etc. Une résidence adjacente pourra servir de maison de repos pour les Pères fatigués.

Le nouveau Scolasticat s'ouvrira, le 1er septembre 1920,

par la retraite annuelle de nos Frères scolastiques, — retraite à laquelle prendront, également, part une quinzaine des Pères de la Province.

Un avenir plus brillant s'ouvre donc pour ces deux œuvres fondamentales. Nous pourrons augmenter le nombre de nos junioristes, puisque, avec cette solution, nous n'avons pas eu à dépenser en constructions nouvelles le capital dont nous disposions et dont les intérêts servent à soutenir nos maisons de formation.

Grâces en soient rendues au Sacré-Cœur de Jésus, qui a voulu que cette décision fût prise et nous fût communiquée au premier Vendredi du mois qui Lui est consacré !

3o Maison du Noviciat :

Le voyageur curieux — qui entreprendrait de remonter, depuis son embouchure, dans le Golfe du Mexique, le *Rio Grande del Norte*, fleuve aux eaux boueuses qui sert de frontière entre les États-Unis et le Mexique, après une marche pénible de 160 kilomètres — arrêterait ses yeux sur la première colline qui s'élève sur la rive texaine. La Lomita (mot mexicain qui veut dire « Petite colline ») l'inviterait à se reposer ; car il verrait, à son sommet, un beau monastère, de construction récente, reproduisant dans son architecture le style imposant des anciennes missions franciscaines du nord du Mexique.

C'est notre Noviciat Saint-Pierre, construit en 1912.

Nos premiers Scolastiques nous furent envoyés des Noviciats ou Scolasticats des autres Provinces. Ce n'est qu'en 1909 qu'il fallut songer à ouvrir un Noviciat propre à la Province. Il fut établi, provisoirement, dans notre maison de l'Immaculée-Conception de Brownsville. Les rapports précédents ont souvent parlé de notre Ranche de La Lomita, — ranche d'une étendue de 17.000 acres, longtemps inculte, couvert de mesquites et de cactus et où se cachaient, entre autres, d'innombrables serpents à sonnettes. Vers 1899, on y établit la résidence de La Lomita — et une ferme, où l'on éleva chevaux, bœufs et chèvres.

Il y a une douzaine d'années, l'époque des merveilleux développements de la vallée du Rio Grande, par l'irrigation, arriva. Une compagnie se chargea d'irriguer notre terrain et nous l'acheta dans de bonnes conditions. Nous nous réservâmes La Lomita et quelques terres environnantes, ainsi qu'une partie de l'endroit où s'élève, aujourd'hui, la ville de Mission — qui compte déjà plus de 4.000 habitants. La Province aura toujours une dette de reconnaissance envers celui qui eut le talent et la prévision nécessaires pour lui assurer ainsi des ressources abondantes — dont l'un des premiers emplois fut la construction de notre Noviciat.

Nous avons là, actuellement, le R. P. Maître, son socius, 5 Novices scolastiques, 1 Frère convers — et le doyen ainsi que l'un des plus vaillants Missionnaires des ranches, le R. P. Jean Bretault, bien connu dans nos Annales sous le nom de « Juan de la Costa ». Venu chez nous en 1872, il a vécu aux temps héroïques des longues courses à cheval, les regrette toujours et sourit en voyant nos automobiles dévorer les distances qu'il couvrit de ses sueurs. Aujourd'hui, il se repose, édifie nos Novices par sa régularité et se prépare, joyeusement et sans crainte, à recevoir la récompense de ses durs travaux. Sa belle vie d'apôtre des délaissés est la meilleure leçon pratique qui puisse être donnée à nos jeunes : puissent-ils tous en profiter et se former à la même école !

La Lomita ! Que lui réserve l'avenir ? Tous connaissent les immenses travaux entrepris, depuis quelques années, pour rechercher dans les entrailles de la terre (à 2, 3, et 4.000 pieds de profondeur) ce que l'on a appelé « l'or liquide » — le pétrole. Eh bien, au dire des géologues, un réservoir de cet or liquide serait caché sous la Lomita. Une compagnie, à laquelle nous n'avons pas donné un sou de notre argent, creuse, à environ 100 mètres du Noviciat, un puits — qui a déjà plus de 2.000 pieds de profondeur. Si l'on ne trouve rien, nous n'aurons rien perdu ; si l'on trouve le liquide envié, nous jouirons de la royauté du propriétaire.

Nos Novices firent, au début des travaux, une neuvaine,

demandant à la divine Providence de permettre que l'on ne trouvât rien, si cela était nécessaire ou utile au bien spirituel de la Province. Nous n'aspirons donc pas à devenir des millionnaires, apôtres désormais inutiles de Celui qui a voulu être le Pauvre des pauvres ; mais, si la Providence nous procure là de nouvelles et abondantes ressources, elles seront consacrées au développement de nos œuvres et, surtout, à celui de nos écoles catholiques.

Dans cette dernière hypothèse, le Noviciat — qui abrite, aujourd'hui, des hommes avides de sacrifices et ne rêvant qu'à sauver des âmes — devra, probablement, ouvrir ses portes à des malheureux, avides seulement des biens de ce monde : nous aurions à chercher ailleurs la solitude nécessaire à la formation des futurs Missionnaires des Pauvres.

§ III. — **Maisons et Œuvres.**

4° L'Immaculée Conception, Brownsville :

C'est la maison-mère de la Province. Elle fut fondée, en 1849, par les PP. Pierre Telmon et Alexandre Soulerin, abandonnée pendant un an et demi, puis rétablie en 1852 (1). Elle fut, longtemps, le centre d'action des premiers Missionnaires, qui visitaient les ranches — éparpillés sur un territoire de 200 milles de long. Depuis le dernier Chapitre, elle a essaimé : les résidences de San-Benito et de Mercedes ont été établies sur son territoire.

Nous avons à Brownsville même : 1°) l'église de l'Immaculée-Conception, réservée à la population mexicaine (d'environ 8.000 âmes). Sept chapelles y sont rattachées et visitées par l'un des Missionnaires ; — et 2°) une magnifique église, dédiée au Sacré-Cœur de Jésus, a été construite pour la congrégation américaine et une résidence fondée pour en assurer la desserte.

---

(1) Le R. P. Telmon est mort, à Aix-en-Provence, le 7 avril 1878, et le R. P. Soulerin est mort, à Dinant (Belgique), le 11 mars 1909. *R. I. P.*

Trois écoles paroissiales pour les Mexicains, sous la direction des Sœurs du Verbe Incarné, notre ancien Collège Saint-Joseph, confié depuis 10 ans aux Petits-Frères de Marie, une académie pour jeunes filles, — tout cela ne suffit pas, malheureusement, pour assurer l'éducation chrétienne des nombreux enfants catholiques de la paroisse.

La résidence de San-Benito, petite ville située à 22 milles de Brownsville, fut établie en 1908. Elle a son église, son école, et ses missions — entre autres : Harlingen, Lyford, Raymondville, Santa-Maria, La Feria, etc. Deux Pères y travaillent avec zèle, et l'époque n'est pas éloignée où il sera, peut-être, nécessaire de créer une nouvelle résidence.

5° *Maison Ste-Marie, San-Antonio :*

Depuis le dernier rapport, elle s'est enrichie d'une magnifique école paroissiale — dirigée par les Sœurs de la Divine Providence et capable de recevoir plus de 500 enfants.

Sous l'habile direction de son Curé actuel, la paroisse Sainte-Marie, que nous dirigeons depuis 1884, a acquis la renommée d'être la paroisse modèle du Sud des États-Unis. La vie paroissiale y est intense, comme le prouvent et les dix Messes célébrées chaque dimanche, et les nombreuses retraites ou missions qui s'y prêchent chaque année, et les 100.000 communions distribuées. Pour étendre encore son action bienfaisante, nous nous efforcerons de lui donner un ou deux Missionnaires de plus — qui se consacreront à l'œuvre de la prédication.

6° *Maison de Eagle-Pass :*

Trois résidences, filles de cette ancienne maison (1884), lui ont été rattachées en 1917 :

a) La résidence du Sacré-Cœur, pour la congrégation américaine de Del Rio (1 Père) ;

b) La résidence Notre-Dame de Guadalupe, pour les 6.000 Mexicains de Del Rio (1 Père) ; et

c) La résidence d'Uvalde, qui a une église américaine et une église mexicaine, et qui dessert de nombreuses missions (3 Pères).

La maison et les résidences ont progressé, pendant les dernières années, et possèdent, désormais, de florissantes écoles paroissiales.

7° *L'Immaculée Conception, Houston :*

En 1910, le Diocèse de Galveston nous ouvrait ses portes. Déjà, de 1852 à 1857, à l'époque où tout le Texas ne formait qu'un seul Vicariat apostolique, nos Pères avaient eu la charge de l'église Sainte-Marie de Galveston et fondé le collège qui s'honora du titre de première Université du Texas. Il convenait que nous recommencions à évangéliser cette partie du pays. La maison de Houston fut donc établie, avec la paroisse naissante de l'Immaculée-Conception — à laquelle le plus bel avenir semble assuré, en raison de l'étendue de son territoire et de sa situation près de l'emplacement où se creuse le port dans lequel, bientôt, viendront faire escale les navires marchands de tous les pays du monde. Un Père se dévoue à l'organisation de cette paroisse, tandis que deux autres Pères ont charge de la population mexicaine de toute la ville.

Une église-école, construite depuis quelques années, à 3 milles de la maison, est devenue insuffisante ; et les plans d'une superbe église en briques et d'un presbytère convenable sont à l'étude. Une résidence séparée est nécessaire pour assurer à ces milliers de Mexicains un service religieux complet. Nous l'établirons, si l'Ordinaire du diocèse nous donne ce poste d'une manière définitive.

Les trois autres Pères desservent plusieurs pénitenciers et de très nombreuses missions — américaines, mexicaines, italiennes, bohémiennes, etc. — qui deviendront, plus tard, des paroisses. Nous ne sommes dans ces postes que des défricheurs et des semeurs pour l'avenir. Plus que probablement, il faudra laisser à d'autres le soin de récolter.

8° Maison St-Louis, Nouvelle-Orléans :

Le 29 décembre 1918, un nouveau champ d'action s'ouvrait pour nous. L'Archevêque de la Nouvelle-Orléans (Louisiane), qui avait connu nos Pères dans son ancien Diocèse de San-Antonio, nous confia la charge de l'historique Cathédrale Saint-Louis de la Nouvelle-Orléans, avec la paroisse italienne de Sainte-Marie.

On pourrait croire, en ne considérant que le titre de cette fondation, qu'elle n'est guère conforme au but de la Congrégation. Il n'en n'est pas ainsi : et — comme Sa Grâce me le faisait remarquer, dernièrement, en visitant plusieurs quartiers de la paroisse — nous pouvons vraiment réaliser ici notre devise : *Evangelizare pauperibus.*

De l'avis de tous, une Congrégation religieuse seule pouvait rendre son antique gloire à cette église et à cette paroisse, l'une des plus anciennes des États-Unis. Nous avons à desservir une population de près de 20.000 âmes : Créoles, Français, Américains, Italiens, Mexicains, Cubains, Slaves, etc.

A la cathédrale, les prédications se font en français et en anglais, et, pendant le Carême dernier, nous y avons ajouté des sermons en espagnol. Dans l'église Sainte-Marie, tout est supposé se faire en italien ; mais il faut aussi parler l'anglais, pour les enfants.

Sept Pères et un Frère sont employés à cette œuvre ; et les magnfiques résultats, obtenus depuis notre établissement, ont déjà créé pour les Oblats de Marie une position enviable dans l'État de la Louisiane. La cathédrale a revu — pendant la station du Carême et pendant la mission anglaise, prêchées, l'une et l'autre, par un de nos Pères — les plus belles assistances qu'elle ait jamais connues. Les débuts promettent le plus fructueux avenir. Les sociétés religieuses ont été réorganisées, les écoles paroissiales comptent déjà plus de 1.200 enfants et leur nombre n'ira qu'en augmentant. Par les enfants,

nous espérons avoir une action plus efficace sur les milliers d'indifférents qui nous entourent.

La paroisse de la cathédrale et la paroisse Sainte-Marie ont le même territoire et, pour éviter les difficultés causées par leur séparation, ne forment qu'une seule paroisse sous la direction d'un seul curé.

Sans doute, nous n'avons pas là un poste qui nous soit donné canoniquement ; mais il le sera, peut-être, le jour où une nouvelle cathédrale sera construite. Grâce à ce poste, nous pourrons établir en Louisiane une maison de Missionnaires, pour prêcher des missions dans les paroisses anglo-françaises. Les demandes sont déjà assez nombreuses.

En septembre 1919, Mgr l'Archevêque nous confiait la desserte du Comté de Livingston, à 60 milles de la Nouvelle-Orléans. Nous avons une résidence à French Settlement, d'où il faut desservir les missions de White Hall, Bear Island, Port Vincent, Livingston, une colonie hongroise, etc., — missions qui semblent appelées à se développer. Deux Pères se consacrent à ce travail de pionniers et leur zèle saura nous créer dans ce territoire de fructueuses missions. Mgr l'Archevêque nous propose encore de nouveaux postes.

§ IV. — **Districts et Résidences.**

9° District de Mission.

L'un des fruits de la Visite du R. P. Isidore Belle fut la création des districts. Nous en avons trois.

Les développements extraordinaires de la vallée du Rio Grande, dont il a été parlé, ont exigé la création des nouvelles résidences, qui forment le district de Mission :

a) Mission, qui possède de bonnes églises et écoles paroissiales, américaines et mexicaines (1908) ;

b) Mercedes, avec une église et une école, la mission de Dona et des ranches voisins (1908) ;

c) McAllen (1917), qui possède une église et une école et doit assurer les services religieux aux missions de

Pharr, Hidalgo, Edinburg, Alamo, etc. Les plans pour la construction de nouvelles églises à McAllen, pour la congrégation américaine, et à Alamo sont à l'étude.

Là, comme ailleurs, il faut dire : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* La formation de nos districts n'est, d'ailleurs, pas encore parfaite ; mais j'espère, à mon retour du Chapitre, emporter les instructions qui la rendront pratique.

10° District de Brownwood.

Ce district, situé dans le Diocèse de Dallas, a un caractère spécial. Nous avons là à desservir une vingtaine de comtés ou départements, avec une population catholique de moins de 2.000 âmes. Les principaux centres ont une église ou une chapelle — visitée, chaque mois.

Les résidences, qui n'ont qu'un seul Père, sont fixées à :

a) Brownwood (1907) ;

b) Menard (1905) ;

c) Ballinger (1909).

Il est facile de deviner les fatigues et les sacrifices imposés aux vaillants qui se dévouent à cette œuvre d'apôtres-voyageurs.

11° District de Springer.

Une lettre de Mgr l'Archevêque de Santa-Fe, Nouveau-Mexique, en date du 25 juillet 1917, confiait aux Oblats de Marie la paroisse de Springer — et toutes les missions qui en dépendent : Dawson, Roy, Comarron, Maxwell, Elisabethtown, Koehler, Vermejo, Tinaja, etc. Ce centre de missions anglaises et mexicaines remonte, d'après les anciens registres, à l'année 1882. En nous donnant ce district, Monseigneur nous demandait aussi d'avoir des Missionnaires qui prêcheraient des missions dans tout l'archidiocèse.

Les Pères s'établirent dans le très humble presbytère de Springer — voisin d'une petite église, en adobe, dédiée à Saint Joseph.

Le 13 novembre 1917, le R. P. Provincial, faisant la visite canonique et voyant l'importance de Dawson, —

centre minier, avec une population de 8.000 habitants, où travaillent Américains, Italiens, Mexicains, Slaves, etc. — décida d'y établir une résidence et d'y demander l'érection d'une paroisse. Il y avait dans cet endroit une bonne église et un presbytère, construits par la compagnie minière.

La population catholique de Roy demandant d'avoir un prêtre et des Sœurs Dominicaines promettant d'y fonder une école paroissiale, il fut également décidé d'y établir une résidence.

Le district est donc formé de trois résidences, avec 7 Pères — dont deux se dévouent, avec succès, à la prédication de missions en langue espagnole.

En mai 1918, la Province achetait l'ancien Collège des RR. PP. Jésuites à Las Vegas, avec l'intention d'y établir la résidence des Missionnaires et d'employer le collège soit pour le Juniorat, soit pour le Scolasticat. Ces projets ayant été abandonnés, la propriété fut revendue, en 1919, aux Frères des Écoles chrétiennes.

Mgr l'Archevêque m'appelait, dernièrement encore, pour nous offrir l'importante paroisse de Santa-Cruz et ses missions, où trois Pères au moins trouveraient un travail très utile. Le manque de sujets nous a obligés de décliner cette offre, — pour le moment, du moins.

12°-16° Quelques Résidences « indépendantes ».

La Province compte enfin 5 résidences, qui ne sont rattachées à aucune maison et qu'il a été impossible d'unir pour en faire un district :

a) et *b*) Les anciennes résidences de Roma et de Rio Grande, qui conservent encore le cachet ancien et qui demandent des apôtres de la taille de ceux qui furent nos Missionnaires des Ranches. Les développements matériels commencent seulement à faire leur apparition dans ce champ d'action ;

c) La résidence de Dallas, fondée en 1905, avec une magnifique église — réservée à la population allemande de la ville ;

d) La résidence de Stanton, avec les missions de

Big Spring et de Midland, dans le Diocèse de San-Antonio. Les missions de Pecos, Toyah, etc., ont été abandonnées, peu après l'érection du nouvau Diocèse d'El Paso — auquel elles ont été attribuées ;

e) La résidence de Bomarton, acceptée temporairement pour desservir une paroisse bohémienne.

§ V. — **Retour au Mexique.**

Il faut dire quelques mots du Mexique, puisque le titre même de la Province indique qu'il fait partie de notre champ d'action.

Depuis de longues années, nous rêvons de nous fixer, de nouveau, dans ce beau et riche pays, foncièrement catholique et où le manque de prêtres fait que des millions d'âmes vivent dans l'ignorance religieuse.

Dès 1859, nos Pères eurent la charge de la paroisse de Matamoros, qui, à un moment, compta 60.000 habitants, — de Bagdad, détruite, plus tard, par un cyclone, — de Victoria : toutes situées dans l'État de Tamaulipas. Ils en furent chassés par les révolutionnaires, en 1866.

Ils desservirent également, pendant plusieurs années, le Sanctuaire de Nuestra Senora de Agueleguas (Nuevo Leon) et prêchèrent, dans le pays, de nombreuses missions.

En 1902, nous nous établissions au sud du Mexique, dans la ville indienne de Oajaca, puis à Chiautla, État de Puebla. Nos grandes et belles fondations — Église historique de Santo-Domingo de Oajaca, Grand Séminaire pour la formation de missionnaires qui se consacreraient à l'évangélisation des Indiens, École apostolique de Chiautla — n'y eurent, sans aucune faute de notre part, qu'une existence éphémère.

C'est alors que nous acceptâmes le *Colegio Pio de Artes y Oficios*, Puebla, dont il fut parlé au dernier Chapitre général.

A cette date aussi (1906), nous établissions une résidence à la Capitale du Mexique, sous le nom de *Ermita*

de Guadalupe — laquelle fut, deux ans après, échangée pour l'église de San-Jeronimo.

Le Colegio Pio fut abandonné, à la fin de 1911, et remplacé par la résidence de Metepec, dans le Diocèse de Tulancingo.

L'église de San-Jeronimo devint bientôt, sous la direction des Oblats, un centre de dévotion bien connu dans la capitale. En 1914, une campagne pour la propagation du Scapulaire du Sacré-Cœur fut entreprise dans tout le Mexique. Elle promettait les plus beaux résultats, — puisque, en six mois, malgré la Révolution, on y imposa 50.000 scapulaires.

Les missions indiennes de Metepec étaient aussi très prospères, quand, en septembre 1914, considérant les dangers courus par les Pères en raison de la révolution, le R. P. Provincial donna l'ordre de fermer nos maisons et de rentrer au Texas. L'on parvint à s'échapper, sans trop de difficultés, — en se déguisant en commis-voyageurs ou marchands.

La Révolution, qui a édicté des lois très sévères contre la Religion, continue toujours ses destructions. L'arc-en-ciel de la paix semble, cependant, vouloir briller de nouveau sous le beau ciel tropical du Mexique.

Les évêques, longtemps expatriés, sont rentrés et font de très vives instances pour notre retour.

L'Évêque de Tulancingo m'écrivait dernièrement : « Venez, et vous choisirez les postes que vous désirez dans mon vaste diocèse, qui a 1.000.000 d'âmes avides d'instruction religieuse. » A Mexico City nous serions également très bien accueillis. L'Évêque de Tamaulipas nous offre la paroisse américaine de Tampico...

L'Administration générale ayant, d'ailleurs, exprimé le désir de nous voir rentrer à Mexico, je me préparais donc à m'y rendre, quand une nouvelle révolution éclata, pour renverser le Gouvernement établi. Cela m'empêcha de partir.

Mais, dès mon retour, si l'Administration générale peut nous donner des sujets de langue espagnole, ce sera

pour nous un vrai bonheur d'aller travailler dans l'un des plus beaux champs d'apostolat que puissent désirer des apôtres pleins de zèle et sans craintes.

Le Mexique tout entier se distingue par une ardente dévotion à l'Immaculée, sous le titre de *Virgen de Guadalupe*. C'est dire que les Oblats seraient là à leur place.

L'un des derniers rêves d'apostolat du grand cœur de notre vénéré Fondateur fut de voir ses fils évangéliser le Mexique — dont on parlait tant, en France, dans les dernières années de sa vie.

Ce rêve se réalisera. Et, en raison même des difficultés que nous rencontrons, sa réalisation n'en sera que plus belle. Heureux les jeunes apôtres qui voudront s'y dévouer !

§ VI. — **Résumé et Conclusion.**

En résumé, depuis 1908, la Province a établi 15 nouvelles résidences ou maisons. Plus de 20 écoles et autant de chapelles ont été construites.

Nos écoles donnent l'instruction à près de 7.000 enfants ;

130.000 âmes sont confiées à nos soins ;

Nous avons 25 paroisses mexicaines, avec une centaine de chapelles de missions, 10 paroisses américaines, 2 franco-américaines, 1 allemande, 1 bohémienne, plusieurs missions italiennes, etc.

Ces chiffres sont assez éloquents pour faire deviner le travail imposé à nos 70 Missionnaires actifs.

Nous n'avons pas encore de phalange de Missionnaires pour prêcher des missions. Nous avons des progrès à faire sur ce point important. DIEU aidant, nous les ferons. Notons, cependant, que bon nombre de nos Pères — et je signale, en passant, nos professeurs du Scolasticat et du Juniorat — acceptent, aussi souvent que possible, des retraites religieuses, des sermons de circonstance, etc., et cela en plus de leurs occupations ordinaires...

Les premiers Missionnaires Oblats du Texas furent des héros, qui acceptèrent joyeusement les sacrifices les plus pénibles à la nature. Le secret de leur héroïsme

était la fidélité à la Règle et leur amour des âmes et de la Congrégation. Notre Révérendissime Père Général, en le rappelant, lors de sa Visite en 1910, nous disait :

— « Noblesse oblige... Marchez sur les traces de vos devanciers... »

C'est ce que les Pères et Frères de notre jeune Province s'efforcent de faire. Comme leurs aînés, quoique dans des conditions différentes, ils travaillent, généralement, avec zèle au salut des âmes ; comme eux, ils veulent chercher, dans la fidélité à la Règle, les grâces et les forces nécessaires pour être de vrais apôtres.

Le religieux est l'homme qui tend à la perfection. Ce désir, cette volonté se trouve au fond de tous les cœurs. Sans doute, comme partout, nous avons bien nos petites misères ; mais elles s'expliquent et par la multiplicité des œuvres, et par les absences répétées et exigées par la visite des missions, et par l'isolement où vivent plusieurs, et — j'allais ajouter — par l'esprit du temps et du milieu où nous vivons.

Les visites régulières des Provinciaux, les retraites qui, chaque année, réunissent tous les Pères de la Province, la fidélité à la retraite mensuelle et la pauvreté relative de la plupart de nos maisons contribuent à maintenir, parmi nous, des dispositions telles que le R. P. Belle, Visiteur extraordinaire, pouvait écrire, dans son rapport, ces mots — par lesquels je vais terminer :

— « Nous sommes heureux d'avoir pu constater que la vie religieuse est généralement aimée dans la Province. »

Émile Lecourtois, *O. M. I.*

Sainte-Enfance, Paris.

Monsieur l'abbé Mério, chanoine titulaire et sous-directeur des Œuvres du Diocèse de Rouen, vient d'être nommé Directeur général de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, en remplacement de Mgr Roger de Teil, récemment décédé.

Prêtre actif et zélé, toujours en quête du bien qu'il peut faire, esprit ouvert aux initiatives, le nouveau Directeur mettra, au service de la Sainte-Enfance, un dévouement complet.

Rappelons que le Bureau central de l'Œuvre de la Sainte-Enfance se trouve : 44, Rue du Cherche-Midi, Paris (VIe).

VICARIAT DE L'ATHABASKA

I. — Rapport au Chapitre Général de 1920 [1].

§ I. — 1908 à 1920.

DEPUIS 1908, nous avons de grands événements à relever — dont le premier et le plus important est la nomination de Mgr Célestin JOUSSARD comme Coadjuteur d'Athabaska et sa consécration par notre Révérendissime Supérieur Général, à Vancouver.

Immédiatement après, se tint le Concile de Québec. Mgr JOUSSARD y vint avec moi; mais il n'assista guère qu'à l'ouverture de ce Concile. Il nous était difficile d'y assister tous les deux ; et Mgr JOUSSARD obtint la permission de partir et retourna au Petit-Lac-des-Esclaves. Malgré son absence, la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée était représentée à ce Concile par un bon nombre de prélats — dont deux archevêques, que le bon DIEU a, depuis, rappelés à Lui.

Après le Concile, je mentionnerai le Congrès eucharistique de Montréal. Mgr JOUSSARD s'y rendit; après quoi, il alla en Europe chercher de nouveaux missionnaires — qu'il amena avec lui, l'année suivante.

En 1912, nous reçûmes la visite du regretté Père Guillaume MURPHY, envoyé par notre Révérendissime Supérieur Général pour visiter le Vicariat d'Athabaska. Ce cher Père a été admirable de courage et de dévouement. J'ai

(1) Nous avons, naguère, publié un précédent rapport de S. G. Mgr GROUARD sur le Vicariat des Missions de l'Athabaska, — nous voulons dire celui que Sa Grandeur avait préparé pour le Chapitre (?) de 1914 (Voir *Missions*, N° 211, juin 1920, pp. 58-68).

fait tout mon possible pour lui rendre sa tâche moins difficile ; mais on ne pouvait changer la nature du pays ni abréger les distances. Je crains qu'il n'ait eu à souffrir de ce long et pénible voyage ; le fait est qu'il tomba malade, peu de temps après. Il alla au Texas pour se reposer, en revint apparemment guéri, mais ne tarda pas à succomber. J'ai regretté sincèrement sa perte ; car j'avais eu le temps de l'apprécier, l'ayant accompagné dans le cours de sa visite. Je l'ai trouvé véritablement dévoué à la Congrégation et à nos œuvres ; et son passage parmi nous a consolé et encouragé nos Pères.

Depuis lors, de grands changements ont eu lieu dans ce pays. Le chemin de fer d'Edmonton à la Rivière la Paix et à la Grande-Prairie a été entrepris. Pendant qu'il se construisait, le Rév. Père Isidore Belle, Visiteur du Mackenzie, nous a fait l'honneur et le plaisir de passer à travers nos Missions. Maintenant, les voyages dans nos contrées n'offrent pas les difficultés d'autrefois, et nos futurs Visiteurs ne seront pas exposés à tant de fatigues et de dangers.

Nous avons établi une nouvelle résidence à Saint-Bruno, où se trouve une belle école pour les sauvages, — une autre à Sawridge, pour desservir plusieurs stations du chemin de fer, — une troisième à Falher, où de nombreux colons canadiens se sont établis, — une quatrième à Peace River, où s'élève une ville qui peut devenir importante, — une cinquième à la Prairie Pouce-Coupé, qu'une foule d'étrangers viennent occuper. Si la guerre n'était venue nous priver de cinq de nos missionnaires les plus actifs, nous aurions, sans doute, accompli d'autres progrès.

J'ai demandé en vain du secours, afin de suivre le mouvement de la population qui arrive dans la partie sud-ouest du Vicariat. Ne pouvant obtenir des Oblats, j'ai fait appel à des prêtres séculiers ; mais je n'ai pas eu beaucoup plus de chance. Un prêtre belge, qui avait été chapelain à l'armée, se présenta. Je le reçus, — mais il ne resta qu'un an. Un autre prêtre canadien est venu s'offrir, et je l'ai mis à la tête d'une paroisse composée, exclusivement, de Canadiens-Français.

Nous avons fait de grandes pertes, depuis 1918. Les Frères Joseph Nicolas et Augustin Welsch se sont noyés, en 1910, en traversant la Rivière Boucane ; les Frères Jean Cabon et Boisjoly se sont noyés au Lac Wabaska ; le Frère Jean-Marie Le Creff est mort, l'année dernière, et, cette année, le R. P. Joseph Dupin nous a quittés pour un monde meilleur. Les Pères Rodolphe Desmarais et Auguste Husson sont passés dans le Vicariat de l'Alberta ; et le P. Antoine Biehler est rentré en Europe, etc.

Par contre, nous avons reçu les Pères Édouard Jaslier, Yves Floc'h, Jean Dréau, Alphonse Rault, Paul Serrand, Guillaume Ebert, Joseph Wagner et Camille Deman. Je reconnais hautement la valeur et la qualité de ces missionnaires ; mais il faut bien dire aussi que leur nombre est insuffisant pour répondre aux besoins de notre Vicariat, d'autant plus que quelques-uns ne sont pas doués de forces physiques égales à leur zèle et que plusieurs ont été réduits à l'extrémité par la grippe espagnole — qu'ils ont contractée en visitant les malades.

Il me semble qu'on ne se rend pas compte des difficultés que la transformation d'une partie de ce Vicariat nous a causées et nous cause encore actuellement. En 1908, on peut dire que nous n'avions que nos Missions sauvages à entretenir ; mais, depuis, nous avons été envahis par une foule de blancs de toutes nationalités, qui se sont répandus dans les grandes prairies situées des deux côtés de la Rivière la Paix. Nous ne pouvions pas abandonner nos pauvres sauvages, pour nous occuper de ces blancs — qui, d'ailleurs, ne s'occupaient guère de nous, étant (malheureusement !) en trop grand nombre, des gens sans religion ou appartenant à diverses sectes protestantes. Il y avait, sans doute, des catholiques parmi ces nouveaux colons — mais dispersés çà et là et perdus dans la foule. On a bien fait ce que l'on a pu pour les découvrir et les amener à l'église ; mais on me dit qu'il y en a encore beaucoup que l'on ne connaît pas.

Dans de telles circonstances, la guerre venant à éclater et plusieurs de nos Pères se rendant à l'appel du Gouvernement, je me suis vu dans l'impossibilité de remplir mes

devoirs, sans le concours d'autres prêtres — réguliers ou séculiers. Aussi n'ai-je pas cessé de prier le bon DIEU *ut mittat operarios in messem suam ;* et je me suis mis en route pour parcourir le Canada et une partie des États-Unis, en quête de missionnaires. Je me suis adressé à nos Provinces de l'Alberta, du Manitoba, de Québec et du Nord des États-Unis, suppliant qu'on me donne quelques Pères. Mais, en même temps, j'ai fait des visites et écrit des lettres à des archevêques et évêques de la Province de Québec, afin d'obtenir d'eux des prêtres séculiers. Je confesse, de plus, que je suis entré en relations avec une autre Congrégation religieuse, à laquelle j'aurais volontiers abandonné la Grande Prairie tout entière — si elle avait voulu s'en charger. Cela suffira, peut-être, pour donner une petite idée des inquiétudes et des embarras qui m'ont assailli depuis la Guerre.

§ II. — **Missions du Vicariat.**

Voici l'état actuel de nos missions :

1° *Saint-Bernard*, à l'extrémité ouest du Petit-Lac-des-Esclaves. Une ville s'est formée là, à laquelle on a donné mon nom. Je n'ai pas de raison d'en être fier ; mais il est bon qu'on sache que cela s'est fait à mon insu et que je suis parfaitement innocent de toute prétention de ce côté. La ville de Grouard promettait, d'abord, de se développer beaucoup ; mais le chemin de fer qui devait y arriver, ayant suivi un autre tracé et passant à 12 milles de distance, un grand nombre d'habitants s'en sont allés ailleurs. Saint-Bernard est censé la résidence du Vicaire. Le R. P. Jules CALAIS y est supérieur, le R. P. FLOC'H est curé et le R. P. Constant FALHER est Procureur vicarial. Une école, dirigée par les Sœurs de la Providence, y réunit près de 140 élèves — dont plus de 100 sont pensionnaires. Les Sœurs tiennent aussi un hôpital, où de nombreux malades ont été soignés, — entre autres le Père Joseph LeTRESTE, qui est arrivé mourant de la Grande-Prairie, et les Pères RAULT et WAGNER, qui ne sont pas encore rétablis. Nous avons là plusieurs Frères convers, — les

frères Augustin DUMAS, André DEBS, Joseph DUNNE et Jean POLLET, — mais (hélas !) ils sont plus ou moins éclopés : ce qui n'est pas étonnant, après les longs et pénibles travaux qu'ils ont accomplis, avec un dévouement sans bornes.

A Saint-Bernard est annexée la Mission Saint-Antoine — où un Père va dire la Messe, tous les dimanches. Les Frères Joseph KERHERVÉ et Jean WAGNER y demeurent, en permanence, et travaillent à la ferme.

De Saint-Bernard encore un autre missionnaire va visiter le Lac Poisson-Blanc, le Lac le Boucan, le Lac Buffalo, etc. Ce sont des visites assez pénibles et très méritoires. On essaie, par là, de maintenir une foule de sauvages et de métis — qui sont exposés à la propagande d'un ministre protestant, établi au Lac Poisson-Blanc. Si nous avions un Père disponible et les ressources nécessaires, il faudrait établir là une nouvelle résidence.

2° *Saint-Bruno* se trouve à 16 milles de Saint-Bernard, sur la côte sud du Petit-Lac-des-Esclaves, entre deux réserves sauvages. C'est une école-pensionnat, confiée aux Sœurs de la Providence, pour les enfants des deux réserves. Un grand nombre d'orphelins, dont les parents ont été victimes de la grippe, trouvent là un abri. Il y a actuellement une centaine d'enfants à Saint-Bruno. Le Père Henri GIROUX est le directeur de cette mission; il a le Frère Rodolphe COURTEILLE et le Frère Laurent MICHEL pour l'aider.

3° *Saint-Célestin* de Sawridge, résidence qui date de quatre ou cinq ans. Le Père Édouard PÉTOUR en est chargé, ainsi que des stations de Swan River, de High Prairie et de Smith. C'est lui aussi qui va visiter, trois ou quatre fois par an, les lacs Poisson-Blanc et autres situés au nord de Saint-Bernard. Je ne puis trop louer le zèle infatigable de ce cher Père, qui est toujours en course et fait une besogne au-dessus de ses forces.

4° *Saint-Martin*, au Lac Wabaska. Le Père Dosithée LAFERRIÈRE en est le directeur. Il a pour compagnon le Père Cyprien BATIE, qui missionne aux lacs de Sable, Quito, Montagnais, la Truite, etc., — district de 200 milles

au moins de circonférence. Il y a là une école-pensionnat, avec des Sœurs de la Providence et 50 enfants sauvages ou métis. Les Anglicans y ont aussi une école. C'est un terrain où la lutte ne cesse jamais. Les Frères Jean BEHAN et Joseph LEROUX se dévouent, selon leurs forces, au progrès de la Mission.

5° *La Nativité,* Fort Chipeweyan, au Lac Athabaska. Mgr JOUSSARD y demeure, avec les Pères Alfred DE CHAMBEUIL et Louis LEDOUSSAL. Ce dernier, âgé de 87 ans, a célébré, cette année, sa 60e année de sacerdoce. Je devais aller assister à cette fête, mais DIEU ne l'a pas permis. J'allais embarquer sur un *steamboat* — dont on avait annoncé le départ, pour 10 heures du matin, le 12 juin dernier. J'arrive à 9 heures, pour... voir le bateau prendre le large. Les Sœurs Grises ont une grande école à la Nativité, avec 90 enfants sauvages et métis. Les Frères François HÉMON, Hermas CHARBONNEAU, Louis CRENN et Tugdual MOUSSET travaillent, avec un zèle et un courage au-dessus de tout éloge, au service de la Religion dans cette Mission. Malheureusement, le Père DE CHAMBEUIL est à bout de forces, ainsi que le Frère HÉMON, et le vénérable Père LEDOUSSAL ne peut plus compter comme valide.

6° *Notre-Dame des Sept-Douleurs,* Fond-du-Lac. Le P. Louis RIOU en est le directeur. Il a le P. Désiré BOCQUENÉ pour compagnon, avec le Frère Vincent CADORET. Le Père BOCQUENÉ a de la peine à se remettre des fatigues de la guerre et des effets des gaz asphyxiants. Quant au Père RIOU, il se prodigue, sans réserve, pour la sanctification de ses Mangeurs-de-Caribous. Il passe une grande partie de l'hiver à les visiter dans leurs camps, à les confesser, les communier et leur donner tous les secours spirituels possibles. Le cher Frère CADORET travaille aussi, de son mieux, à faire la pêche et la chasse. Il peut même passer pour un fameux chasseur, car, l'hiver dernier, il a tué au moins 30 caribous. Cela fait d'abondantes provisions ; mais la Mission de la Nativité, qui ne vit que de poissons, recevra du Fond-du-Lac une bonne quantité de viande fraîche — dont elle a grand besoin.

7° *Sainte-Marie*, Smith Landing (appelé, aujourd'hui,

Fitzgerald), prend une grande importance. Tout le trafic du Mackenzie aborde là. Un chemin de terre conduit au Fort Smith. Des compagnies rivales s'y sont établies; et, tout à l'entour, des métis et même des sauvages y ont bâti des maisons. Le Père Édouard JASLIER séjourne, pendant l'été, dans cette Mission, où se fait alors un mouvement considérable.

Il est bien à désirer qu'un Père demeure là en permanence; mais je ne sais vraiment pas comment faire, à moins que la Congrégation ne me donne du secours. — Je ne dois pas oublier de mentionner les services que nous a rendus le R. P. Alphonse MANSOZ, qui a plusieurs fois quitté sa Mission du Fort Smith, pour venir administrer les sacrements aux catholiques de Sainte-Marie; et le moins que je puisse faire est de le remercier hautement de sa bonne volonté.

8° *Le Sacré-Cœur,* Fort Mac-Murray, résidence du R. P. Adolphe LAFFONT et du Frère Vincent CROFMAT. Saint-Julien, au Fort Mac-Kay, dépend du Sacré-Cœur, ainsi que quelques lacs voisins. Des sauvages Montagnais et Cris forment le gros de la population; quelques blancs et métis s'y trouvent aussi. Depuis longtemps, le Père LAFFONT renouvelle ses instances pour avoir des Sœurs enseignantes. Il y a une école publique à Mac-Murray, et c'est un ministre presbytérien qui est le maître d'école! L'année dernière, en visitant cette Mission, j'ai dû m'apercevoir que le cher Père n'avait que trop de raisons de demander que l'on fît quelque chose pour ses enfants — dont un grand nombre sont orphelins, par suite de la grippe. Je me suis adressé au Gouvernement d'Ottawa et l'ai supplié de m'aider à élever ces orphelins. Il m'a répondu qu'il consentait à payer la pension de 25 enfants, mais qu'il ne pouvait contribuer à la construction de la maison destinée à les recevoir. Je comptais sur la charité catholique, pour mener cette œuvre à bonne fin, et sur les Sœurs Grises de Montréal, pour prendre la direction de l'école-orphelinat projeté. Mais la charité a tant de demandes à satisfaire, que mon appel passe inaperçu; et les Sœurs ne sont pas, non plus, très pressées de venir à Mac-Murray. Cela tient,

un peu, à l'incertitude qui règne sur l'avenir de ce poste. Un chemin de fer a été construit jusqu'à proximité de MacMurray, mais il fonctionne mal ou même pas du tout. Les pluies abondantes de l'année dernière y ont causé des dégâts considérables, qu'on ne répare pas. La situation n'est donc pas brillante. Cependant, puisque j'ai fait tant de démarches et que le Gouvernement a promis de payer la pension de 25 enfants, je ne peux abandonner cette entreprise.

Jusqu'ici, comme on le voit, nos Missions ressemblent à ce qu'elles étaient il y a 30 ou 40 ans ; et elles ne changeront pas de sitôt, à moins d'événements imprévus.

9° *Saint-Henri*, Fort Vermillon. Le R. Père Joseph Habay est chargé de cette Mission. Il a le Père Jean Dréau pour lui aider, ainsi que les Frères Tugdual Nicolet et Valentin Dugas. Une école-pensionnat, dirigée par les Sœurs de la Providence, donne l'instruction à 56 enfants — la plupart pensionnaires. Des métis assez nombreux sont établis dans le voisinage du fort et de l'autre côté de la Rivière la Paix ; et des sauvages Castors, Cris et Esclaves demeurent à quelque distance, même jusqu'à 100 milles. Aussi les Pères ont-ils de longues courses à faire : 1) à la Petite-Rivière-Rouge, 50 milles, en bas du Fort-Vermillon ; 2) à la Pointe Carcajou, 40 milles, en haut ; 3) à la Rivière au Foin, 100 milles, au nord-ouest. Quand les Pères ne sont pas en voyage au loin, ils se partagent les deux bords de la rivière, chaque dimanche. On avait construit à Saint-Henri un très beau couvent — dont nous étions très fiers, car il n'y avait pas d'établissement pareil dans tout l'Athabaska. Hélas ! le feu l'a détruit, de fond en comble. Il nous a fallu recommencer, à grands frais ; mais, avec le dévouement et l'habileté de nos chers Frères et la protection de Dieu, le malheur a été réparé, et tout le monde s'accorde à dire que cette Mission fait honneur à la Religion catholique. Cependant, les travaux auxquels se livrent les Pères et les Frères sont excessifs, et ils ont absolument besoin de secours.

Les blancs commencent à venir au Vermillon : si les récoltes de blé n'y sont pas à l'abri de la gelée, il y a

d'immenses prairies où de nombreux bestiaux pourront vivre.

10° *L'Immaculée-Conception,* Peace River. Le chemin de fer d'Edmonton atteignant la Rivière la Paix, une ville s'y élève, qui prend chaque jour de l'accroissement. Il a donc fallu y établir une résidence et bâtir une église. Le Père Joseph LeTreste en est actuellement chargé. Ce sont des blancs qui demeurent là, mais beaucoup de métis se trouvent dans les environs, ainsi que des colons de différentes nations. Trois ou quatre postes — distants de 15, 20 et 30 milles — sont à desservir, mais un Père seul est incapable de suffire à tout.

11° *Saint-Augustin.* Le R. Père Arsène Alac est le directeur de cette Mission, où se trouve un couvent de Sœurs de la Providence — qui instruisent 50 enfants pensionnaires. Les Frères Joseph Milsens, Gustave Teillet et Jean Mathis travaillent, de toutes leurs forces, à l'entretien de cette Mission — admirablement installée, sous tous les rapports : moulin à farine, moulin à scie, champs fertiles et vaste culture. Mais nos chers Frères Milsens et Teillet sont âgés et presque réduits à l'impuissance (1). Le Frère Mathis est le pilier qui soutient l'établissement ; mais déjà il commence, lui aussi, à plier sous un poids trop lourd. Le Père Alac ne se ménage pas, non plus, et, sans négliger les devoirs de son ministère spirituel, s'emploie, de bien des manières, à l'entretien de sa Mission. C'est à Saint-Augustin que devrait se trouver un second Père, pour desservir les postes dont j'ai parlé ci-dessus (au paragraphe de l'Immaculée-Conception). Le Père Paul Serrand y a séjourné, pendant l'hiver, mais des besoins plus pressants m'ont forcé de l'envoyer à la Grande Prairie.

12° *Saint-Boniface,* Friedenstal : Mission située à 40 milles à l'ouest de Saint-Augustin, sur la côte nord de la Rivière la Paix. Le Père Guillaume Ebert en est le directeur. De nombreux Allemands catholiques se sont éta-

(1) Le bon Frère Gustave Teillet est mort à Peace River, le 3 mars 1922, à l'âge de 70 ans, dont 37 de vie religieuse. *R. I. P.*

blis dans d'immenses prairies, qui s'étendent de ce côté. Ils forment une paroisse, qui promet de devenir une des plus belles du pays. Le Père Joseph EISEMANN aide actuellement à la construction d'une nouvelle église.

13° *Saint-Joseph*, Spirit River : Rév. Père Louis GIRARD, directeur. On va de Saint-Boniface à Spirit River en passant par Dunvegan, où se trouvait jadis la Mission Saint-Charles. Aujourd'hui, le fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui était très important, et la Mission Saint-Charles sont abandonnés. L'invasion des blancs a causé la dispersion des sauvages et des métis, qui fréquentaient autrefois le Fort Dunvegan — où seulement ils pouvaient trouver les objets nécessaires à la vie. Maintenant, de nombreux commerçants ont multiplié les magasins de tous côtés, et personne ne vient plus à Dunvegan. A Saint-Joseph, situé sur la côte sud de la Rivière la Paix, des métis étaient installés ; et on alla demeurer avec eux. Mais, comme il y a là de magnifiques prairies, des blancs y sont venus de partout ; un assez bon nombre de catholiques — Canadiens, Irlandais, Autrichiens, etc. — y ont pris des terres, mais ils sont pas mal dispersés, et le Père GIRARD ne peut suffire à la besogne.

14° *Saint-Vincent-Ferrier*, Grande-Prairie. Le R. Père Alexandre JOSSE est chargé de cette Mission. Il avait pour compagnons le P. Joseph WAGNER, puis le P. Alphonse RAULT, qui sont tombés malades ; et je viens de lui envoyer le P. Paul SERRAND. L'hiver dernier, la résidence a été détruite par le feu. Elle se trouvait à proximité de Grande Prairie City, ville qui prend chaque jour de l'accroissement. L'église servait aux catholiques de cette ville et des environs. Après l'incendie de leur maison, les Pères trouvèrent un abri, en ville, et même y commencèrent à dire la Messe. Le mauvais temps, les bancs de neige, le froid et le vent contribuèrent à rendre l'accès de l'église très pénible ; et l'on jugea bon de demeurer en ville pour dire la Messe, le dimanche. On alla plus loin, et l'on crut qu'il était mieux de s'y installer définitivement. Le Père JOSSE consulta les fidèles, réunit un conseil des principaux paroissiens et demanda l'érection d'une paroisse pour la ville.

L'affaire est décidée, et on va construire résidence et chapelle à Grande Prairie City.

Mais une foule de stations dépendent de cette Mission : — 1o) Saskatoon Lake ; 2o) Clairmont ; 3o) Buffalo Lake ; 4o) Kleskan Hill ; 5o) Red-Willow ; 6o) Besanson. Tous ces postes, où il y a des groupes assez nombreux de catholiques qui ont construit des chapelles, ont été abandonnés depuis la maladie des Pères qui les visitaient. C'est une véritable désolation. Enfin, le P. Serrand est parti pour aider le Père Josse — si longtemps réduit à l'isolement et à l'impuissance.

15° *Saint-Émile,* Pouce-Coupé Prairie. Le R. Père Camille Deman est chargé de cette nouvelle Mission. Des Canadiens, des Belges, des Irlandais, etc., sont établis dans cette prairie, au milieu de colons protestants. Comme cette résidence est la plus récente, beaucoup de choses y laissent à désirer, au point de vue matériel. Il en résulte aussi de plus grandes difficultés pour l'exercice du saint ministère. D'autant plus que ce n'est pas seulement la Prairie de Pouce-Coupé qui réclame les attentions du Père Deman ; mais il y a encore le Fort Saint-John, Hudson's Hope, le Lac Moberlay, etc., qui sont privés de missionnaires et où nombre de blancs vont s'installer, sans compter qu'il se trouve aussi, dans ces parages, beaucoup de métis et de sauvages.

16° *Saint-François-Xavier,* Lac Éturgeon, Calais. Le Père René Hautin est directeur de cette Mission. Le Père François LeSerrec lui tient compagnie, ruiné par les travaux, les maladies et l'âge. Le Fr. Michel Mathis y est seul Frère convers et travaille pour quatre. Les Sœurs de la Providence ont ici une école-pensionnat et 50 élèves. La grippe a fait de grands ravages parmi les sauvages, l'année dernière ; et nous avons, en conséquence, beaucoup d'orphelins. Des colons commencent à se rendre de ce côté, et les ministres protestants ne tarderont pas à s'y introduire.

§ III. — « Rogate Dominum Messis... »

Je ne sais si ce compte rendu suffira pour donner une idée de la situation de ce Vicariat. Nous sommes dans un

moment de transformation complète — dans la partie sud-ouest, au moins. Nous devons travailler à maintenir l'Église catholique et à la faire progresser dans ce pays. Nous voyons une foule de colons venir prendre les terres et former des villes et des villages ; et, par conséquent, il nous faudrait un personnel beaucoup plus nombreux qu'autrefois.

Or, il faut bien en convenir, nous ne sommes guère plus d'Oblats que dans le temps passé — où nous n'avions que les métis et les sauvages à évangéliser. Sans doute, les malheurs qui ont bouleversé le monde ont mis la Congrégation hors d'état de nous envoyer du secours. J'en ai cherché ailleurs et n'ai trouvé qu'un prêtre séculier — que j'ai mis à Saint-Anne de Falher, où le Père Dréau résidait d'abord.

Il faut donc que la Congrégation nous donne de nombreux sujets, Pères et Frères, afin qu'elle remplisse les devoirs que l'Église lui a imposés. Et cela presse, car des catholiques s'y perdent, faute de prêtres. Et l'avenir dépend surtout de l'heure présente, où le pays change et où l'on risque de perdre des positions avantageuses — que l'on regrettera, inutilement, plus tard. Maintenant donc que les Juniorats et les Noviciats se remplissent de nouveau, ainsi que les Scolasticats, j'espère que l'on exaucera ma prière.

On s'imagine peut-être que, vu le progrès matériel réalisé dans ce pays, le Vicariat d'Athabaska deviendra bientôt un diocèse prospère et qu'un évêque étranger à la Congrégation viendra le gouverner. Je crois que ce changement tardera longtemps encore à s'effectuer. Mais, quand même il devrait se faire plus tôt que je ne pense, nous n'en devons pas moins travailler, avec un zèle désintéressé, à étendre le règne de Dieu sur la terre...

Je n'ai point parlé de la vie religieuse de nos chers Pères et Frères. Mais il faut qu'on sache que la Règle est observée généralement par tous et que, si quelques points laissent à désirer, la cause en est plutôt aux circonstances difficiles dans lesquelles se trouvent les missionnaires qu'à un relâchement volontaire dans la stricte observance.

La Congrégation peut être assurée que ses sujets de

l'Athabaska la vénèrent et l'aiment comme leur Mère et lui font honneur par leur zèle et leurs vertus.

J'ai un grand regret d'en voir plusieurs hors d'état de servir et les autres s'épuiser à la besogne, — parce que, étant si peu nombreux, ils veulent en faire plus qu'ils ne peuvent. Aussi je ne cesse de répéter cette prière : *Ut in messem tuam mittas operarios secundum car tuum te rogamus, audi nos,* — prière que j'adresse à DIEU d'abord et ensuite à Notre Révérendissime Supérieur Général (1).

† Émile GROUARD, *O. M. I*,
Évêque titulaire d'Ibora,
Vicaire apostolique d'Athabaska.

II. — Le Jubilé Sacerdotal de Monseigneur Grouard.

Ainsi que nous l'avons annoncé dans une précédente livraison, S. G. Mgr Émile GROUARD, Évêque titulaire d'Ibora et Vicaire apostolique de l'Athabaska, vient de célébrer ses noces de diamant sacerdotales (2).

Né à Brûlon, Diocèse du Mans, le 2 février 1840, le vénéré jubilaire a ses 82 ans bien comptés. Il fut ordonné prêtre, à Boucherville (Canada), par Mgr Alexandre TACHÉ, le 3 mai 1862, et sacré évêque aussi par Mgr TACHÉ, dans la Cathédrale de Saint-Boniface, le 1er août 1891. Ses

(1) J'ai oublié de noter que j'ai envoyé le P. FALHER en France, avant la Guerre, afin qu'il nous trouvât des jeunes gens de bonne volonté désirant se dévouer à nos missions comme Frères convers. Il en a amené deux, les Frères Tugdual MOUSSET et Valentin DUGAS, qui sont de très bons religieux. Je n'ai pas, non plus, donné assez de détails sur les travaux du ministère accompli par nos Pères. Qu'on en juge par ce fait : le P. FLOC'H compte ici plus de 10.000 confessions et plus de 50.000 communions, par an, à son avoir. (*Note de Mgr* GROUARD.)

(2) Voir *Missions*, N° 215, mars 1922, page 72 : *Mgr* GROUARD, *O. M. I.*

soixante années de sacerdoce et ses trentes années d'épiscopat, il les a toutes vécues dans les glorieuses Missions de l'Ouest canadien.

« Ce jubilé, pour l'Église du Canada, c'est un événement », écrit, à bon droit, la *Semaine Religieuse* de Montréal. « Il convient de lui faire écho, d'en parler, de le célébrer, non seulement pour redire notre admiration et notre gratitude au jubilaire, mais aussi pour y trouver un excellent sujet de méditation et une leçon de vaillance et de courage, au milieu des déboires et des ennuis que la vie apporte.

« En vivant pour Dieu seul, ces hommes au grand cœur que sont les missionnaires donnent à tous leurs frères de la famille humaine le plus fortifiant des exemples. Il est salutaire de les considérer à l'œuvre et de tâcher de se pénétrer de leur esprit. Pour reprendre un mot à la mode, ce sont d'admirables professeurs d'énergie. »

C'est à Grouard, petite ville baptisée du nom de l'évêque-missionnaire par le Gouvernement canadien, que se déroulèrent, les 31 mai et 1er juin 1922, les fêtes du jubilé.

Tandis qu'au pied de la cité les flots du Petit-Lac-des-Esclaves balançaient encore les derniers glaçons de l'hiver, le soleil répandait sur la nature les premiers rayons de l'été subarctique.

Tout, dans le ciel comme dans les cœurs, chantait le grand Apôtre du Pays des Neiges.

Rien n'y manqua : ni les cérémonies religieuses, ni les banquets, ni les illuminations vénitiennes, ni les séances musicales, comiques et dramatiques, chez les élèves de l'école et du pensionnat des Sœurs de la Providence, ni les jeux en plein air, ni les pièces de poésie, ni les discours.

Ces discours — que l'on devrait réunir en un volume, qui serait un monument à la gloire de l'Église, la grande civilisatrice — furent, par leur nombre, par leur variété et par leur beauté, la partie principale des solennités. La plupart furent prononcés dans l'église.

Les décorations furent dignes de la grand'Messe pontificale qui y fut chantée par le jubilaire vénéré; dignes du magistral sermon qu'y prononça le R. P. Jean Salles,

professeur de théologie au Scolasticat d'Edmonton ; dignes aussi des paroles d'admiration, de reconnaissance et de filiale affection que vinrent y prononcer les délégués de toutes les paroisses de race blanche et de toutes les Missions indiennes du vaste Vicariat d'Athabaska.

* * *

M. Giroux, distingué Canadien-Français de Grouard, retraça d'abord les soixante années de l'apôtre-pionnier dans l'Extrême-Nord canadien. Citons de larges extraits de cette adresse :

— L'œuvre de Dieu, dans nos régions, s'accomplit dans des circonstances très spéciales. Ce n'est pas en consultant les registres des baptêmes, des mariages ou des fondations que l'on peut mesurer le travail accompli. Ici, plus que partout, apparaît le prix d'une âme pour un cœur d'apôtre. Pour visiter un malade, faire un baptême, instruire quelques chrétiens, ce sont parfois des centaines et des centaines de milles qu'il faut parcourir au milieu de souffrances et de fatigues sans nom... Chaque missionnaire du Nord pourrait prendre à son compte le récit des voyages du grand Apôtre des Nations — le grand Voyageur de Jésus-Christ.

Lorsque, Monseigneur, encore tout jeune prêtre, vous entrepreniez, à pied presque tout le temps, ce voyage de 8.345 kilomètres, lorsque, deux fois, pour vous rendre au Chapitre général de la Congrégation des Oblats, vous parcouriez les 1.500 kilomètres qui séparent la mission Providence de Saint-Albert, lorsque, au nom de Mgr Faraud, vous faisiez la visite de l'immense Vicariat d'Athabaska-Mackenzie, lorsque vous conduisiez le R. P. Antoine, *O. M. I.*, Visiteur général, jusqu'au Cercle polaire, lorsque vous entrepreniez le voyage du Yukon-Alaska, — et nous ne parlons pas de vos visites pastorales à travers vos missions — vous avez parcouru plus de kilomètres qu'il n'y a d'âmes dans toute l'immensité de vos missions ; et, cependant, c'était bien là une œuvre gigantesque d'apostolat.

Pour assurer le succès des missions, il fallait construire églises, écoles, couvents, résidences des missionnaires. Et voilà que des scieries mécaniques s'établissent dans divers centres, utilisant les forces motrices de nos rivières. Pour effectuer les transports, faire communiquer entre elles les différentes missions, deux bateaux à vapeur, construits à grands frais, entreprennent de longues navigations apostoliques. Dans les districts les plus fortunés, on réussit à faire mûrir du blé — qui se transforme en farine sur place, grâce à des moulins, pour ainsi dire, tirés du néant. Mais, pour toutes ces constructions, il fallait de l'argent,

il en fallait beaucoup. Vous souvenez-vous, Monseigneur, de cet étrange mendiant, prince de l'Église qui, par deux fois, entreprit le voyage du Québec et de la France pour demander la charité ? Et que faut-il admirer le plus, de cet Évêque tendant la main ou de la générosité de la province de Québec et de la mère-patrie — qui donnent, sans compter, pour ces missions lointaines et inconnues ?...

On apprécie une chose dans la mesure où l'on souffre pour elle. La souffrance ne donne-t-elle pas la mesure de l'amour ? Oh ! comme vous avez dû les aimer, Monseigneur, toutes ces âmes pour lesquelles vous avez enduré tant de souffrances apostoliques !

Il est, cependant, un côté plus merveilleux encore dans cet apostolat du Nord : c'est qu'il a été et reste toujours, dans la plupart de ces régions inhospitalières, sans la moindre perspective de compensation humaine. Sans parler des répugnances naturelles que doit vaincre tout civilisé au contact de cette vie primitive des aborigènes du Nord, il est un fait navrant, mais un fait irrémédiable, c'est que ces tribus, loin de prospérer, marchent vers une extinction fatale. Eh bien, tant de travaux, tant de peines, tant de constructions, dans de telles conditions, cela suppose un esprit de sacrifice absolu, qui n'attend rien du côté de la terre. Tous ces travaux, toutes ces peines, comme tous ces mérites, ont été vôtres, Monseigneur, comme simple prêtre. Mais, depuis que vous avez été élevé à l'épiscopat, ils l'ont été doublement : car, sans rien retrancher à votre vie de missionnaire, vous y avez ajouté la responsabilité du premier pasteur. Un évêque du Nord est autant de fois missionnaire qu'il y a de prêtres sous sa juridiction...

Parmi les faits les plus saillants de votre épiscopat, laissez-nous mentionner le rôle considérable que, à la demande du Gouvernement canadien, vous avez joué auprès de la Commission chargée de préparer la construction du chemin de fer, qui devait relier Edmonton avec les postes du Nord, — la part décisive que vous avez prise, avec le légendaire Père Lacombe, dans le contrat passé entre les Indiens et le Gouvernement fédéral, — la fondation d'un grand nombre de missions, de couvents et d'écoles...

Sous votre vigoureuse impulsion, le district immense de la Rivière la Paix a été ouvert à la colonisation. C'est là une œuvre dont l'importance future peut dépasser toutes les prévisions et toutes les espérances. En tout cas, dès maintenant, nous pouvons dire que c'est là une œuvre magnifique, qui constitue une étape définitive dans l'histoire du Nord canadien...

En votre personne, Monseigneur, l'apôtre est doublé d'un linguiste, d'un savant et d'un artiste. Pour évangéliser les populations différentes de votre immense Vicariat, vous avez appris leurs langues ou leurs dialectes à la perfection. Compositeur, imprimeur et relieur, vous avez publié des livres qui sont devenus une prédication continuelle.

Mais toutes ces langues apprises n'ont pas atteint en vous la pureté de votre belle langue maternelle, qui coule de votre plume et de vos lèvres comme de la plume et des lèvres d'un académicien.

Par la connaissance précise des régions que vous avez traversées, vous avez pu enrichir la géographie et rendre des services très appréciés à des sociétés savantes de Paris. Pendant les deux années de convalescence que vous avez dû passer au pays natal, vous avez pu perfectionner votre talent pour la peinture ; et, maintenant, dans la plupart des églises de votre Vicariat, nous pouvons admirer des peintures qui parlent à l'âme et rappellent aux fidèles les vérités de notre Foi...

Votre carrière, Monseigneur, tient du prodige. Mais ce que nous admirons davantage encore en vous, c'est votre cœur resté jeune sous les glaces de l'âge, c'est votre bonté rayonnante qui gagne toutes les sympathies.

Merci à DIEU, à qui nous devons cette occasion de pouvoir vous témoigner les sentiments de notre cœur ! Merci à vous, Monseigneur, de tout le bien que vous avez fait à tant d'âmes ! Merci au nom de l'Église, au nom de notre patrie canadienne.

En vous nous saluons et remercions cette phalange d'admirables apôtres qui, sous vos ordres, ont fait de ce pays ce qu'il est aujourd'hui. En vous nous saluons et remercions la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée, dont vous avez réalisé si fidèlement la devise, parmi nous — qui lui devons l'évangélisation de l'Ouest, l'établissement de l'Église catholique dans toute cette immense région. On a pu reprocher à la France officielle d'avoir abandonné le Canada, mais la France religieuse, par ses missionnaires, a fait ici une conquête autrement durable et autrement profonde, au nom de JÉSUS-Christ.

* * *

M. Moulin lut ensuite, au nom de la grande Paroisse canadienne-française de Falher, l'adresse suivante :

— Monseigneur, la Paroisse de Sainte-Anne de Falher applaudit, avec grande allégresse, à votre jubilé de 60 années de prêtrise. Aussi est-elle heureuse de saisir une si belle accasion pour présenter à Votre Grandeur le respectueux hommage de ses souhaits d'heureuse fête, de longue vie et de bonheur. En souvenir de ce jubilé sacerdotal, Sainte-Anne de Falher a émis le vœu d'offrir à Votre Grandeur l'assurance d'une bourse annuelle de 400 dollars pour la préparation immédiate d'un futur prêtre pour son Vicariat et d'un missionnaire pour les Missions étrangères. Puisse votre cœur de Père, d'Évêque et d'Apôtre trouver, en ce geste de foi, une récompense de ses incomparables travaux apostoliques ! Et que cette semence sacerdotale, sous la bienfaisante rosée de votre bénédiction, Monseigneur, fasse germer rapidement

et produire de multiples fruits éternels ! Puisse ce cadeau religieux, souvenir de votre jubilé de diamant, redire à jamais à Votre Grandeur la reconnaissance de ses enfants de Sainte-Anne de Falher !...

Vivement touché de cette offrande, pour la plus noble des causes, Monseigneur félicita et remercia, en termes émus, ses bons enfants de Falher.

Puis l'honorable M. Jean Côté, Ministre du Cabinet au Gouvernement provincial de l'Alberta, présenta, en ces termes, un grand portrait de Mgr GROUARD :

— Monseigneur, permettez-moi de vous présenter nos plus chaleureuses félicitations, à l'occasion de votre jubilé sacerdotal. Soixante ans de labeur et de dévouement apostolique est une époque qui ne peut passer sous silence. Aussi est-ce un plaisir pour nous tous de nous réunir autour de vous, pour vous prouver notre entier dévouement et notre attachement filial.

A cette occasion, Monseigneur, laissez-moi vous offrir cette peinture, faite par un de nos artistes canadiens-français. Si j'ai choisi ce cadeau, c'est que je désire que vos traits restent toujours vivants dans les générations futures, en témoignage des œuvres que vous avez accomplies.

Le prélat manifesta à M. Côté, son « ami de toujours », sa satisfaction de recevoir de lui un tel souvenir.

— « Mais », dit-il très sérieusement, « je ne puis pardonner à l'Honorable M. Côté d'avoir fait peindre plus beau que nature. Les faussaires en portrait devraient être livrés au Ministre de la Justice... »

Vint ensuite une délégation, unique en son genre, mais non moins intéressante, — celle des Métis de Swan River, qui, par l'intermédiaire de son chef, offrit à Monseigneur l'hommage de sa reconnaissance, dans un langage très imagé.

M. Émile Vanderagen, de Swan River, présenta à Sa Grandeur un merveilleux tabeau allégorique de sa vie. C'est là un vrai chef-d'œuvre, où l'artiste a compilé, dans un cadre, la vie de Monseigneur avec les différentes missions et paroisses établies dans le Nord-Ouest, au prix de travaux d'une difficulté inouïe. Ce tableau emporta l'admiration de tous ; les constructions venaient les unes après les autres, avec un cachet particulier pour chacune. A

l'examen de l'image on pouvait dire, « Ceci est telle mission » ; les difficultés étaient énoncées et, en même temps, le progrès de chaque mission. C'est un cadran symbolique de la vie complète de Monseigneur Grouard...

Le R. P. Calais lut enfin différents télégrammes des Évêques de Regina, Calgary, Saint-Boniface, Winnipeg, etc.....

A ces adresses — comme à toutes les autres, dont nous sommes malheureusement forcés d'omettre le compte rendu — Monseigneur répondait, tour à tour, en cris, en français et en anglais, avec un à-propos et une finesse qui ne surprirent aucun de ceux qui le connaissaient.

Peu à peu, au cours de sa causerie, le jubilaire se laissa entraîner à raconter ce qu'il appelait sa « conversion » :

— « J'avais dix ans, et ma dissipation était devenue la désolation de mon père. Tout gendarme qu'il était, il avait désespéré de se faire écouter. Un jour que je faisais l'école buissonnière, il m'attrapa, me prit par le bras et me mena à l'église. Du même geste, il m'agenouilla à l'autel de la Sainte Vierge, en disant : — « Ma bonne Mère, je vous le donne : tâchez d'en faire quelque chose ; pour moi, j'y renonce. » Il faut croire que sa prière fut entendue, car on put bientôt m'admettre au petit séminaire. Mais, lorsque, dix ans plus tard, je lui annonçai que je partais pour les Missions du Canada, il ne put s'empêcher de dire, avec un sanglot : — « Tout de même, je ne croyais pas que la Sainte Vierge m'aurait pris au mot, à ce point-là ! » C'est en souvenir de cette scène que j'ai pris pour devise, lorsqu'on me fit évêque : *Sub tuum præsidium* (1). »

---

(1) Parmi les membres du clergé qui assistaient à cette fête, on remarquait le R. P. Henri Grandin, Provincial des Oblats d'Alberta-Saskatchewan, le R. P. Constant Falher, Vicaire général de Mgr Grouard, et les RR. PP. Arsène Alac, Cyprien Batie, Jules Calais, Jean Dréau, Yves Floc'h, Louis Girard, Henri Giroux, Joseph Hébert, Alexandre Josse, Édouard Pétour, Paul Serrand, François LeSerrec et Joseph LeTreste, ainsi que MM. les abbés Ouellette, Curé de Falher, et Caisse, Curé de High Prairie.

III. — Visites Pastorales dans l'Extrême-Nord Canadien [1].

Tant que Dieu me prêtera vie, je me ferai un devoir de vous présenter l'humble hommage de mon respect et de ma reconnaissance. Ce n'est pas seulement en mon nom personnel, mais au nom de tous les missionnaires Oblats du Vicariat apostolique d'Athabaska, que je viens vous remercier de vos bienfaits — qui nous permettent de faire quelque chose pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Comme témoignage de ma gratitude, après avoir chanté le service annuel pour les membres défunts de la *Propagation de la Foi,* l'idée m'est venue de vous donner encore des nouvelles de nos missions que j'ai visitées durant l'été. J'y ai trouvé, certes, des joies et des consolations, mais aussi plus de peines et de contrariétés qu'à l'ordinaire.

La principale joie que j'ai goûtée, et que vous partagerez avec moi, est venue de l'établissement d'une nouvelle communauté religieuse dans un village appelé Falher, que des colons canadiens-français ont formée récemment. Ils avaient besoin d'une école pour leurs nombreux enfants. Je m'adressai aux Sœurs de Sainte-Croix — dont la Maison générale, pour le Canada, se trouve à St-Laurent, près de Montréal.

Cette Congrégation, fondée au Mans par le R. P. Moreau, dans les environs de 1840, s'est surtout développée en Amérique, aux États-Unis et au Canada (2). Les Pères de

(1) Lettre de S. G. Mgr Émile Grouard, Vicaire apostolique de l'Athabaska, à MM. les Membres des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi (Extraite des *Annales de l'Œuvre de la Propagation de la Foi,* tome XCIV, n° 562, mai 1922, pp. 145-149, et n° 563, juillet 1922, pp. 193-199).

(2) Les Sœurs Marianites de Sainte-Croix furent appelées au Canada, en 1847, par Mgr Bourget, Évêque de Montréal. La branche canadienne s'est complètement détachée du tronc principal. en 1883, et a pris le nom de Sœurs de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs.

Sainte-Croix ont établi, dans l'Indiana, l'Université Notre-Dame, qui est une des plus belles œuvres de l'Église catholique aux États-Unis. Ils ont aussi à Saint-Laurent, près de Montréal, un magnifique collège (1).

A leurs côtés, les Sœurs de Sainte-Croix se consacrent à l'éducation des filles, et de nombreuses écoles leur sont confiées. J'ai donc eu la consolation d'obtenir qu'elles vinssent dans mon Vicariat et de voir leur école de Falher fréquentée par plus de quatre-vingts enfants. Ce succès les encourage, et on parle déjà de bâtir un grand couvent — avec un pensionnat, où des centaines d'enfants pourront trouver place.

* * *

Un second fait, joyeux et consolant, a été la bénédiction d'une église neuve à Grande-Prairie-City. Les Pères avaient vu leur habitation détruite par le feu, il y a deux ans. Cette résidence était à quelque distance de la ville qui vint s'établir dans le voisinage. L'avis unanime des fidèles et des missionnaires fut qu'on devait rebâtir dans un endroit plus central; et, mon consentement demandé et reçu, on construisit un presbytère et une église. On m'appela pour bénir l'église; en même temps, une trentaine de personnes devaient recevoir le sacrement de confirmation.

J'avais annoncé mon arrivée, par le train qui se rend le samedi à Grande-Prairie-City, et les catholiques m'attendaient. Mais, par suite d'un déraillement, qui bouleversa la marche régulière des trains, je me vis arrêté à Spirit-River. Ce fâcheux contretemps me causait un vrai chagrin, que je ne cherchai point à dissimuler. Or, après notre

(1) Les Pères de Sainte-Croix furent appelés de France, par Mgr Bourget, la même année que les Clercs de Saint-Viateur (1847). Comme toutes les créations et *transplantations* de ce grand évêque, cette communauté a grandi rapidement au Canada. La maison-mère s'est transportée de France (Sainte-Croix, près du Mans) à Notre-Dame, en Indiana. Les évêchés de Dacca (Indes anglaises) et Nueva-Segovia (Iles Philippines) et une Mission au Bengale oriental sont confiés aux Prêtres de Sainte-Croix. Les établissements de cette Congrégation aux États-Unis ne relèvent pas de la province canadienne.

dîner, un homme, travaillant alors à la mission, dit au Père Josse :

« — Si Monseigneur est capable de voyager toute la nuit, je pense pouvoir, avec quatre chevaux, le mener à la Grande-Prairie, au moins pour la grand'Messe. »

Le Père vient m'annoncer ce propos. Nous réfléchissons, un moment. La distance est de 90 kilomètres ; le chemin est affreux, plein d'ornières, de mares et de bourbiers... Nous risquons d'y passer toute la journée du dimanche en pure perte. Cependant, notre homme se montre encore plus assuré de réussir ; et je me décide à partir. Toutefois, le Père Josse juge prudent d'envoyer une dépêche aux Pères de la Grande-Prairie, les avertissant de mon départ et les priant d'expédier automobile ou voiture à ma rencontre.

* * *

Nous nous mettons en route, les chevaux au galop. Je vous fais grâce des secousses, des éclaboussures et autres désagréments de cette course. Partis à 2 heures après midi, nous arrivons, à 7 heures, à un petit ruisseau où l'on avait coutume de camper autrefois. Nous avons franchi plus de la moitié de la distance : les chevaux sont fatigués, nous avons besoin de nous restaurer, et nous nous arrêtons là. Pendant que mon homme s'occupe de donner foin et avoine à nos coursiers, je fais du feu à la hâte, vais remplir la chaudière au ruisseau et prépare notre souper.

A 8 heures, nous repartons de plus belle. Entre 9 et 10 heures, nous voyons une voiture venant à notre rencontre.

« — C'est quelqu'un qui vient vous chercher », me dit mon homme. Et, de fait, quand nous abordons :

« — Qui êtes-vous ? » dit-il, en anglais, au conducteur de la voiture.

« — Je viens chercher l'évêque. »

« — C'est moi », dis-je à mon tour. « *All right!* »

Je monte avec lui, remercie mon homme — qui tourne bride et repart au galop. Nous faisons de même ; et mon nouveau guide m'annonce qu'un automobile m'attend à

Sexsmith, troisième station avant d'arriver à Grande-Prairie-City.

« — Vous aurez le temps de vous reposer, et demain matin vous arriverez de bonne heure », me dit-il.

« — Oh ! si l'automobile est là, je préfère l'utiliser tout de suite », répliquai-je.

Et il en fut ainsi.

De la sorte, j'arrivai, vers minuit, à la ville où j'avais désespéré de me rendre pour la belle cérémonie — qui, DIEU merci, eut lieu à la satisfaction de tous.

* * *

Cependant, une peine très sensible se mêlait à cette joie. Le Père RAULT, curé de la paroisse, ne put assister à cette fête — qu'il avait préparée avec un grand zèle. La fièvre le retenait au lit, depuis plusieurs jours, et le docteur me déclarait qu'un repos dans un autre climat lui était nécessaire. Sa maladie était aggravée par l'inquiétude que lui donnait la situation financière de sa paroisse ; car, malgré l'assistance que j'avais pu lui donner et le concours des fidèles, une grosse dette lui pesait sur le cœur.

Cela vient de ce que tout le monde est dans la gêne. La récolte a été bonne, pourtant, mais rien ne se vend. Il y a des élévateurs aux stations de chemin de fer, et les gens pourraient y porter leur grain. Seulement, on ne leur offre que 40 sous pour un minot de blé et 15 sous pour un minot d'avoine ! On conçoit que les pauvres gens ne se pressent pas de vendre. Ils attendent des conditions plus favorables.

Le Père RAULT étant malade, le Père SERRAND le remplaça et le Père HAUTIN, venu du lac Éturgeon, nous assista de son mieux. Mon programme était de me rendre à ce lac pour le dimanche suivant. Mais le Père HAUTIN m'avertit que la petite vérole sévit dans ces parages. La Sœur Supérieure m'écrit aussi qu'elle-même et tous les enfants de l'école ont été atteints par le fléau : 47 se sont trouvés malades à la fois ! Les bonnes Sœurs les avaient soignés et ramenés à la santé, aux dépens de leurs forces épuisées ; elle me laisse entendre que je ferais bien de ne pas me hasarder par là.

***

Ces admonitions me font rire ; et je pars, avec le Père Hautin, pour le lac Éturgeon — où l'on me reçoit à cœur ouvert. Je donne la confirmation à plus de trente enfants et visite l'établissement des Sœurs, où l'on me fait observer l'insuffisance des salles de classe et leur état de dégradation, afin de me convaincre de la nécessité d'en construire de nouvelles. La chose n'est que trop vraie ! Toutes nos maisons, construites en bois du pays, ne résistent pas longtemps, quand les enfants Indiens, aussi turbulents que les petits Français, sont souvent obligés d'y prendre leurs récréations, faute d'abri spécial pour les jours de pluie. Je visitai aussi quelques personnes gravement malades de la petite vérole. C'eût été leur faire trop de peine que de leur refuser cette consolation.

L'épidémie avait sévi, tout l'hiver, au Petit-Lac-des-Esclaves, où elle avait fait plusieurs victimes. Inconnue jusqu'alors dans ces contrées, elle avait été apportée par des émigrants — qui viennent de tous côtés s'établir par ici. Quelques Cris du lac Éturgeon, étant venus voir leurs confrères du Petit-Lac-des-Esclaves, emportèrent la maladie chez eux et c'est là que, sans m'en douter, j'en pris les germes.

Repassant par Grande-Prairie-City, on me força d'accepter l'invitation que me fit la Chambre de commerce (*the Board of trade*) d'assister à un grand banquet — offert en mon honneur, afin que je leur parlasse de mes expériences du Nord. La majorité de l'assistance était protestante ; cependant, on me reçut avec chants et musique et l'on me fit force compliments, — ce qui vous prouve jusqu'à quel point la civilisation a progressé dans nos parages.

Je consacrai le dimanche suivant à Spirit-River, où je me rendis par le chemin de fer, et je repartis pour la Mission Saint-Augustin, ne m'arrêtant que peu de temps à Friedenstal, où j'admirai la belle église que nous y construisons.

* * *

A peine arrivé à Saint-Augustin, je fus saisi d'une fièvre violente, qui ne céda point aux remèdes qu'on m'administra. J'attribuai ce malaise à la fatigue du voyage ; mais il fallut bien reconnaître que les germes de la maladie, introduits à mon insu dans ma personne, au lac Éturgeon, avaient atteint leur développement, car une véritable explosion de pustules me couvrit la tête, le visage et tout le corps. C'était la petite vérole !

En conséquence, le docteur me mit en quarantaine ! Tout le monde fut obligé de quitter la maison ; seul un bon vieux Frère me fut laissé pour gardien, et je dus me résigner à une vie de prisonnier, pendant cinquante jours, — jusqu'à ce que toute trace de la maladie eût disparu. Je me consolai, en pensant que je faisais, du moins, tout mon possible pour ne pas communiquer le mal à d'autres et, de fait, personne, à la mission ni chez les Sœurs, n'en fut incommodé.

Je regrettai, cependant, beaucoup le temps ainsi perdu. J'avais promis de me rendre au lac Athabaska, ayant même fixé la date de mon arrivée. Aussi, dès que je fus libre, je m'embarquai pour descendre la rivière la Paix. Il fallu m'arrêter au fort Vermillon et à la petite Rivière-Rouge, pour y donner la confirmation, mais je comptais bien célébrer la solennité de l'Assomption à la Mission de la Nativité !

Hélas ! Le *steamboat,* dont on m'avait pourtant assuré le service régulier et sur lequel j'embarquai au jour fixé, fut dans l'impossibilité de passer le rapide de Boyer, parce que l'eau était trop basse et que notre bateau était chargé.

Vous avez, sans doute, entendu parler de la découverte du pétrole au fort Norman, sur les bords du Mackenzie. Beaucoup de gens se sont rendus dans ces parages, envoyés par de puissantes Compagnies, pour y creuser des puits afin d'en extraire le précieux liquide, et notre bateau transportait les provisions dont tout ce monde avait besoin pour passer l'hiver. Notre capitaine craignait, avec

raison, de perdre ou d'endommager sa charge, comme cela lui était arrivé une fois dans ce même rapide, alors que la rivière était plus haute qu'aujourd'hui. Il prit le parti d'envoyer un canot, avec trois hommes, à Fitzgerald, pour demander qu'on vînt à son secours. J'aurais voulu partir aussi avec cette embarcation, mais on ne me le permit pas. Il fallut patienter près de quinze jours !

Une suite d'orages et de tempêtes, accompagnées de pluies abondantes, firent monter l'eau ; en même temps, un fort bateau à gazoline arriva de Fitzgerald et déchargea en partie notre steamboat ; de cette façon nous passâmes le rapide sans accident.

Combien de fois, durant ce long retard, me suis-je dit intérieurement : Que suis-je venu faire dans ce grand bâtiment ? Si j'avais prévu les événements, j'aurais pris un canot et un sauvage, comme autrefois, et nous nous serions rendus sans encombre au lac Athabaska.

***

Je n'y arrivai qu'au commencement de septembre, pour trouver la mission dispersée par la petite vérole ! Mgr Joussard, mon cher Coadjuteur, m'a fait part de ses peines et de ses embarras. La maladie ayant atteint les enfants de l'école, la police du fort Chipweyan avait donné l'ordre de transporter les malades et la moitié des Sœurs sur une île, au milieu du lac, à 12 milles de la mission. Il voulut m'y conduire, mais la mauvaise chance s'acharnait à me poursuivre !

La Mission de la Nativité possède un petit bateau à vapeur. Mgr Joussard ordonne de le tenir prêt pour notre excursion. La Sœur Supérieure, désirant beaucoup se rendre compte de la situation, est autorisée à nous suivre, avec deux autres Sœurs. Nous partons, le matin, après déjeuner, et nous devons revenir le soir.

Nous voilà partis; et tout semble favoriser notre voyage, quand, en doublant la pointe d'une île, nous nous sentons rudement secoués : un bruit sourd se fait entendre, et le bateau s'arrête immobile ! Nous sommes échoués sur un récif, et l'hélice est brisée ! Impossible de nous dégager !

Nous crions au secours, nous faisons des signaux, — bien inutilement, car les sauveteurs sont rares dans ce pays. Nous mettons un canot à l'eau ; et deux hommes s'en vont à la rame trouver M. Collins Fraser, un commerçant de nos amis, et le prier de venir, avec son bateau à vapeur, pour nous délivrer. Il se rendit charitablement à nos prières, son bateau tira le nôtre du récif, le prit à sa remorque et le ramena, dans la soirée, à la mission.

Le lendemain, nous reprîmes notre expédition — qui, cette fois, réussit. Nous trouvâmes tout le personnel, réfugié sur l'île, en bonne voie de guérison. Le Père Jaslier était là, disant la Messe chaque jour et entendant les confessions. Je devrais mentionner spécialement le cher Père LeDoussal, âgé de quatre-vingt-sept ans, qui a célébré, l'année dernière, sa soixantième année de prêtrise. Après Mgr Joussard, c'était lui surtout que j'avais désiré voir encore une fois ; et, Dieu merci, j'eus le bonheur de le retrouver assez bien portant.

* * *

Je quittai le lac Athabaska, pour remonter au fort Mc-Murray et de là me rendre à Edmonton par chemin de fer. Le train ne vient qu'une fois la semaine. Il arrive le samedi à midi et repart deux heures après. Mais le terminus actuel se trouve à 22 milles du fort Mc-Murray. Or, ayant débarqué là le vendredi soir, il m'aurait fallu partir de bonne heure le samedi matin, pour arriver à temps à la station. Le Père Laffont n'eut pas de grands efforts à faire pour me décider à rester le dimanche, d'autant plus qu'il avait plusieurs confirmands à me présenter.

Il m'en coûtait, cependant, de perdre encore une semaine entière, quand d'autres engagements m'appelaient ailleurs. La Providence vint à mon secours, et voici comment. Le dimanche, avant la grand'Messe, le colonel James Cornarall, chef d'une Compagnie de transports, vint inviter le Père Laffont et moi à dîner, à midi, à bord d'un de ses grands bateaux — où il recevait ce jour-là le chef du Gouvernement et plusieurs ministres de la province. Nous nous rendîmes à son invitation ; et j'eus l'honneur de ren-

contrer ainsi l'honorable M. Greenfield, premier ministre, et ses compagnons. Pendant le dîner, assis à table à côté de M. Greenfield, je lui demandai s'il n'avait pas l'intention d'aller jusqu'au lac Athabaska : le bateau devant partir le lendemain, il en profiterait, sans doute, pour visiter cette partie du pays qu'il avait à gouverner.

« — Non », me dit-il, « nous avons hâte de retourner à Edmonton, et nous partons demain. »

« — Mais », répliquai-je, « le train ne reviendra que samedi prochain ! »

« — Oh ! » fit-il, « nous avons notre train spécial ! »

Là-dessus, je m'inclinai respectueusement. Mais, peu après, l'idée me vint de demander à M. Greenfield s'il n'aurait pas un petit coin dans son wagon, pour m'y loger, sans déranger personne de sa compagnie.

« — Je vous recevrai avec plaisir, et nous serons tous honorés de vous avoir avec nous », me dit-il.

« — Mais, je ne suis pas seul : un bon vieux Frère m'accompagne. »

« — Cela ne fait rien », ajoute-t-il, « nous lui trouverons aussi de la place. »

Et c'est ainsi que j'ai eu le plaisir et l'avantage de me rendre, sans plus tarder, à Edmonton. Ces messieurs du Gouvernement se montrèrent on ne peut plus aimables à mon égard. Nous allâmes en bateau à gazoline, sur la rivière Eau-Claire, jusqu'au pied d'une côte très élevée, au-dessus de laquelle se trouvait la ligne du chemin de fer. Le chemin qui conduit à la voie ferrée est un véritable casse-cou ; M. Greenfield eut la bonté de se charger de mon porte-manteau, de me prendre par le bras et de m'aider à gravir ces pentes abruptes, obstruées par des troncs d'arbres renversés. Il me faisait reposer, quand j'étais à bout de souffle. En un mot, il prit autant de soin de moi que si j'avais été son propre père. Aussi, je me sentis incapable de lui exprimer ma reconnaissance pour ses bons procédés, et je lui promis de prier le bon Dieu de l'en récompenser.

Mes visites à d'autres missions se sont effectuées sans trop de peine.

* * *

Pardonnez-moi de m'être étendu si longuement sur mes misères personnelles.

Les missionnaires de l'Athabaska et d'ailleurs en ont bien d'autres à souffrir. Vous savez, d'ailleurs, que partout les apôtres de l'Évangile ne reculent devant aucun travail pour défricher le champ du Père de famille et y jeter la bonne semence.

Votre œuvre les aide et les encourage, et sans votre secours leurs efforts seraient presque vains.

† Émile GROUARD, *O. M. I.*

Nouvelles de Belgique.

Quatre Oblats de la Province de Belgique — deux Pères et deux Frères coadjuteurs — sont partis, dernièrement, pour le Sud-Africain, où le travail est écrasant pour des ouvriers trop peu nombreux. Ce sont les RR. PP. Hubert van HOMMERICH, de la Maison de Jambes, et Guillaume PERRIENS, du Juniorat de Waereghem, et les FF. CC. François KLINCKAERT, du Couvent de La Panne, et Jean KOCK, de la Maison d'Anderlecht.

— Les Oblats de MARIE de notre Maison de Liège ont solennisé, cette année (à Pâques), le 25e anniversaire de l'ouverture de l'église Saint-Lambert, adjacente au Scolasticat, élevée par eux, meublée et ornée par les dons des fidèles. Une souscription sollicite de nouvelles générosités, pour doter l'église de ses derniers vitraux et peupler de cloches ses tours élancées.

— Le R. P. Pierre DUCHAUSSOIS, installé à La Panne durant quelques semaines, y a dernièrement composé son nouvel ouvrage — *Apôtres Inconnus,* dédié à nos dévoués Frères convers de l'Extrême-Nord canadien. Puis, au début de cette année, il a fait une tournée de conférences, avec projections, dans les Séminaires et Collèges de Belgique. Comme son livre, — *Aux Glaces Polaires* — les conférences du P. DUCHAUSSOIS sont de l'inédit et du pathétique; aussi ont-elles été fort goûtées de tous ceux qui ont eu l'occasion de les entendre.

— Le 13 juillet 1921, on a célébré, au Juniorat de Waereghem, le 25e anniversaire de l'ordination sacerdotale du R. P. Henri VANDEBERG, Économe de l'Établissement. Grand'Messe solennelle, chantée par le jubilaire et rehaussée de la présence du R. P. Provincial. On a beaucoup applaudi, au dîner, les compliments, très mérités, adressés au Père nourricier des Junioristes... *Ad multos annos !*

VICARIATS D'AFRIQUE AUSTRALE

Visite Canonique de nos Œuvres Africaines [1].

§ XIII. — Géographie du Basutoland.

JEUDI *matin, 11 mai 1922.* — Nous allons partir pour le Basutoland. On nous dit que la contrée que nous allons traverser est plus accidentée et aussi plus fertile que l'ouest de l'Orange, les agglomérations plus rapprochées, la végétation plus abondante et la pluie plus régulière — au moins, dans les années normales.

Nous monterons sensiblement : Bloemfontein est à 1.392 mètres au-dessus du niveau de la mer, et nous nous élèverons jusqu'à 1.642 mètres, pour redescendre, dans la vallée du Caledon, à 1.506 mètres.

Le Basutoland voisine donc avec ce qu'on a nommé *The Conquered Territory*, contrée de 50 kilomètres de largeur et de 160 de longueur, et que le Caledon limite dans toute cette longueur. On prétend que cette région, si elle était entièrement cultivée, produirait plus de 9 millions d'hectolitres de grains : c'est ce qui lui a valu le nom de « Grenier du Sud-Afrique ». Le terrain y vaut de 250 à 400 francs-or l'hectare et, parfois, davantage.

Le Basutoland est la partie la plus élevée du Sud-Africain. Le plateau y est traversé par deux chaînes de montagnes principales, les Malouti et le Drakensberg, qui semblent partir toutes deux du même point, — les Malouti

(1) Voir *Missions*, N° 216, Juin 1922, pp. 245-319.

en droite ligne, du nord-est au sud-ouest, et le Drakensberg courant d'abord vers le sud-est, puis tournant brusquement pour devenir parallèle aux Malouti.

Le point de départ est le Mont-aux-Sources, qui a 3.404 mètres de hauteur et domine à la fois le Natal, l'Orange et le Basutoland.

Ce dernier pays se trouve limité, d'un côté, par le Drakensberg, qui le sépare du Natal comme une muraille infranchissable, avec des sommets de 3.246 et 2.944 mètres, et, de l'autre côté, par le Caledon, affluent de l'Orange, qui descend du Mont-aux-Sources. La face sud-ouest est seule ouverte et donne sur l'Orange et la Colonie du Cap.

Il se compose donc de deux vallées principales : celle du Caledon, dont il ne possède que la rive gauche, et celle du fleuve Orange, qui s'étale entre le Drakensberg et les Malouti. Les Malouti ont deux sommets importants, — l'un de 3.353 et l'autre de 3.170 mètres.

L'altitude moyenne du Basutoland est de près de 1.900 mètres.

Sa surface atteint 11.716 milles carrés, dont 6.000 sont pratiquement inhabitables. La population était, en 1911, de 404.507 habitants — dont 1.390 blancs seulement. Si l'on ne tient compte que de la partie jugée habitable, ce serait le Basutoland qui aurait la population la plus dense de toute l'Afrique australe, tout terrain arable étant exploité.

On dit que l'influenza de 1918 a causé dans ce pays 15.000 morts. A part ces cas exceptionnels, le climat étant bon, la santé générale est satisfaisante. Le Basutoland a été appelé « la Suisse de l'Afrique du Sud ». Il en a le pittoresque montagneux, paraît-il, et le froid de l'hiver (que nous allons justement affronter), mais il n'en possède pas les belles forêts : les chèvres dévorent les petites pousses, et les rigueurs de juin et juillet ont poussé les Basutos à couper tous les arbres qui avaient échappé à la destruction par les troupeaux.

Mais nous jugerons mieux de toutes ces choses sur place...

§ XIV. — Maseru et Lorette.

Notre train s'ébranle : nous voici donc en route pour la belle Mission du Basutoland, la plus florissante de nos Missions africaines.

Déjà l'aspect du pays change : les fermes sont plus nombreuses, de chaque côté de la ligne, les ombrages plus hauts et plus touffus, et, au bout d'une heure, les collines, au lieu de se promener isolées à travers le plateau uniforme, se présentent en groupe, — on dirait qu'elles se donnent la main.

Nous passons auprès de plusieurs villages de natifs, — situés assez loin de la ligne, cependant, pour être invisibles. Mais voici Thaba'Nchu, importante réserve noire, éparpillée entre deux chaînes de collines pierreuses. *Thaba'Nchu* veut dire Montagne noire : ce serait comme le Monténégro du *Free State*. Les huttes se rassemblent par dix, quinze ou vingt et se blottissent contre une pente ou se ramassent sous l'aisselle d'un mont escarpé, dénudé, que les pluies ont déchaussé de sa garniture de terre.

Nous montons toujours, comme le guide nous l'avait annoncé. Bientôt nous apparaissent les jolies et riantes régions du *Conquered Territory* — ainsi appelé parce que les Boers l'ont arraché par les armes aux Basutos, qu'ils ont rejetés au delà du Caledon. Les fermes sont de plus en plus fréquentes ; aux immenses champs de céréales succèdent les vergers et les jardins. Westminster, le point culminant de cette ligne, est aussi le centre d'un canton très productif en fruits et en primeurs.

Puis, nous descendons et aboutissons à Marseilles, — Marseilles, près de Westminster ! — où nous quittons la ligne du Natal pour prendre le train du Basutoland.

A Marseilles, nous avons la grande joie de trouver Mgr Cénez et le R. P. Joseph Picard, qui sont venus au-devant de notre Révérendissime Père. Ils nous aident à passer les deux heures qui nous restent jusqu'au départ de notre train.

Les collines deviennent de plus en plus pittoresques :

ce n'est plus le plateau, c'est un sol accidenté et, d'ailleurs, toujours fertile, jusqu'au Caledon — qui coule, majestueusement, dans un lit trop large et sous un pont digne de nos grands fleuves : on dirait qu'il a usurpé une place faite pour un autre...

Nous sommes sur le territoire du Basutoland. Un douanier vient nous demander si nous n'avons rien à déclarer. Et, bientôt, nous débarquons au terminus de la ligne — Maseru.

Maseru est la seule gare de tout le pays, puisque c'est le seul point où le chemin de fer atteigne le Basutoland. C'est la résidence du Gouverneur anglais, le siège du Parlement indigène, quand l'assemblée se tient devant le Gouverneur, le centre des communications postales (au moins pour le centre du pays), la localité commerciale, etc... Il y a un bel hôpital, des hôtels, — bref, tout ce qu'il faut pour constituer une petite agglomération mi-européenne, mi-indigène.

Un automobile vient nous prendre à la gare et nous conduit à Maseru même. Route poussiéreuse et toute remplie de fondrières. Une montée se présente : le moteur, poussif dès les premiers mètres, s'arrête tout à fait. On n'est pas embarrassé, dans ce pays : le chauffeur fait demi-tour, et nous montons la côte à reculons !

A Maseru, nous changeons de voiture — et repartons pour Lorette, la première Mission. Quels chemins, grand Dieu ! L'auto prend toutes les positions, se penche à droite, à gauche ; les cahots sont des soubresauts terribles ; les ornières sont des ravins, et les rigoles, des fossés ; par endroits, les roues enfoncent dans un ou deux pieds de poussière, et le véhicule refuse d'avancer. Ici, le chemin aboutit à un lit de ruisseau, que les crues ont creusé à pic dans le sol et qui atteint, à cet endroit, deux mètres de profondeur : quel saut nous allons faire ! Mais le chauffeur prend à travers champs, parmi les pierres et les trous, et la crevasse est tournée.

Enfin, un détour de colline, et nous voyons, accrochée au flanc de la montagne, la Mission de Notre-Dame de Lorette.

Une église pauvre, et toute simple de lignes, — une maison basse, à droite, avec une porte et deux fenêtres (c'est la maison du Père), — une autre, à gauche (celle des Sœurs), — un bâtiment scolaire devant, plus bas, séparé de la Mission par la pseudo-route : et voilà Lorette.

Sur le seuil de l'enclos, un prêtre long et maigre, le visage émacié, le cou brûlé par le soleil, une petite barbe grisonnante, la moustache tombante : un Gaulois, le R. P. Léon Philippe.

L'église se compose de quatre murs, sur lesquels on a posé un toit de zinc ; les murs sont en briques, et le parquet, en terre battue, recouvert d'un bousillage dans lequel entre de la terre glaise mélangée avec de la ... bouse de vache. Le mot *bousillage* n'est pas, ici, un vain mot. Les femmes, qui s'acquittent ordinairement de cette tâche dans les huttes, y mettent un soin particulier, quand il s'agit de la maison du Bon Dieu : elles doivent augmenter la dose de bouse, — c'est une question de luxe : plus il y en a, plus c'est cossu, et plus cela sent bon ! *Experto crede Roberto...*

Le bousillage est assez épais et prend les pieds des bancs et les agenouilloirs, lesquels se trouvent ainsi immobilisés dans un ciment qui assure leur stabilité — du moins, autant qu'il dure. Comme la sécheresse et les pas des fidèles en ont assez vite raison, on recommence l'opération, aussitôt que le parquet se change en poussière. Il faut dire que, quand c'est neuf, cela prend bon aspect : la couleur seule est suspecte, l'odeur un peu... forte, et les traces des mains qui ont égalisé la surface ressortent en arcs de cercle parallèles d'un curieux effet.

L'église est assez grande pour contenir les catéchumènes : c'est dire qu'il en faudrait une quatre fois plus grande. Or, elle est adossée à la montagne, et la pente est fort raide : problème ardu...

Encore plus ardu, le problème des ressources. Étant donné un zèle que rien n'arrête, des conversions de plus en plus nombreuses, des fidèles fervents et pas un sou, comment trouver le moyen de bâtir une église en rapport avec l'importance, sans cesse croissante, de la Mission ?

Je gage que personne ne cherchera la solution de ce problème par la règle de trois composée. Il n'y a que la règle de deux — la charité, d'une part, et le travail, de l'autre — qui puisse en fournir les éléments. Ce dernier est acquis — la preuve en est là, — à la charité donc de jouer son rôle.

La maison du Père et le couvent des Sœurs ? Briques crues, — c'est-à-dire, s'effritant très vite. Le presbytère a une énorme fente. En souriant, le Père PHILIPPE nous montre un remède de son invention : avec deux morceaux de papier collant, autrefois voisins de timbres à l'effigie du roi George, il a collé, des deux côtés de la fente, une bande de papier blanc. Le mur n'a qu'à bien tenir !

Deux chambres forment tout le logis...

Les Sœurs sont quatre : une Irlandaise, une Française et deux Indigènes. Leurs spécialités : classe, cuisine, médecine et soins aux noirs, — le tout, saupoudré d'un dévouement qui est le pain quotidien des âmes dans la Congrégation de la Sainte-Famille.

Demain matin, après nos Messes, nous verrons arriver les enfants pour neuf heures. Il en est qui viennent de très loin — une heure ou une heure et demie de marche. Ils mangent avant de partir, restent en classe jusqu'à deux heures de l'après-midi et retournent manger dans la hutte paternelle. On les voit accourir à travers champs, la plupart pieds nus, enveloppés dans des couvertures voyantes, la tête rasée (garçons et filles).

Quelques femmes sont venues à la dernière Messe. Tête rasée, elles aussi, — du moins, généralement, — elles portent un turban qui entoure les tempes et laisse découverte la partie supérieure du crâne. Elles s'enveloppent aussi de couvertures aux vives couleurs. C'est une de leurs coquetteries. Elles en ont d'autres, comme celles de se noircir artificiellement le sommet des pommettes ou bien de se tracer des lignes noires indélébiles à travers les joues.

A neuf heures et demie, un négociant de Roma vient nous chercher. Mgr CÉNEZ et le R. P. PICARD sont déjà partis à cheval ; nous, nous ferons la route en automobile.

Comme nous félicitons, ironiquement, le conducteur sur le bon état du chemin qu'il vient de prendre pour arriver à Lorette, il nous répond que ce chemin-là est délicieux en comparaison de celui que nous allons parcourir. Brrr ! qu'allons-nous devenir ?

§ XV. — Arrivée à Roma.

Nous partons un peu avant dix heures, Le chauffeur dit avoir promis d'être à Roma à midi et demi. Nous poussons un soupir : près de trois heures de cahots !

Au bout de vingt minutes, en effet, nous quittons le chemin assez plat, mais poussiéreux, qui prétend être « une route », pour prendre le chemin des chariots indigènes.

On ne se fait pas une idée de l'état des routes au Basutoland. Nous nous refusons à en tracer une description quelconque : on ne voudrait pas croire ce qui est, pourtant, l'exacte réalité. Tantôt notre voiture s'incline à nous renverser l'un sur l'autre, et nous nous demandons comment elle ne se couche pas tout à fait sur le sol ; tantôt elle rebondit sur ses ressorts à se disloquer ; tantôt elle s'enfonce dans la poussière. Elle évite ce dernier avatar, quand elle le peut, en prenant sur les champs, à côté de la route, — élargissant ainsi le chemin des voitures, qui finit par atteindre une vingtaine de mètres de largeur. Car la poussière, se formant sous les roues des véhicules successifs, oblige à prendre toujours plus à droite ou à gauche.

Ici, c'est une descente sur des pierres plates, — dégarnies, par les torrents d'automne, de toute la terre qui les recouvrait — et cette descente ressemble, souvent, à une succession de marches d'escalier. Là, c'est une rivière, dans laquelle il faut passer : en cette saison, et après cette longue sécheresse, il y a peu d'eau (trente ou cinquante centimètres, à peine), mais, ce qui est dur, c'est la montée sur l'autre rive. Le chauffeur nous prévient qu'à telle rivière, qu'il connaît, il faudra descendre de l'auto et pousser par derrière : du fond de l'eau, il donne

au moteur la suprême vitesse et, dans un accès de furie folle, enlève la voiture avec tant de rapidité, qu'elle arrive exactement *in plano* dans son dernier souffle. Nous n'avions jamais vu un pareil tour de force.

Et, avec cela, l'auto file à travers les champs et les pâturages : champs de maïs et de sorgho, pâturages desséchés — mais encore appréciés, faute de mieux, par les troupeaux de bœufs et de moutons et par les chevaux des Basutos. Et — en face de nous, à droite, à gauche, partout — des montagnes, des montagnes, toujours des montagnes. Nous-mêmes, nous allons à notre vive allure, chevauchant par-dessus les collines, montant, descendant des pentes quelquefois assez raides. Mais le plus beau spectacle est celui qui se présente autour de nous.

Toutes ces montagnes se ressemblent en ceci, qu'elles offrent un sommet dénudé et, sur la partie la plus élevée de leur hauteur, des flancs complètement dépouillés de terre et, par conséquent, de verdure. Ces murailles, absolument à pic, semblent parfois à peine posées sur le reste de la montagne : voici une malle gigantesque, avec ses courroies et sa monture métallique, — voici une table d'autel fort épaisse, placée sur une pyramide tronquée, — voici un rocher qui va se détacher, croiraiton, tellement l'eau a creusé autour et dessous, mais nous le contournons, et nous constatons qu'il se rattache à tout un système de pierres également déchaussées et qui paraissent tenir encore pour des siècles.

Chose remarquable : quand on se trouve en face d'une rangée assez continue de montagnes, on constate que ces parties dénudées suivent des lignes horizontales continues et se trouvent toutes à la même hauteur. Signe qu'elles faisaient partie, autrefois, du même plateau et que l'eau seule les a séparées d'abord, dépouillées ensuite, remplissant et creusant tour à tour la vallée. Celle-ci, en effet, n'a pas de stabilité : dans les alluvions, déposées par elle auparavant, l'eau dévastatrice creuse de véritables abîmes aux parois verticales, aux contours capricieux. La sécheresse, qui suit la saison des pluies,

affermit ces méandres et leurs rives escarpées, et les torrents de l'année suivante les détruisent, pour se porter ailleurs et en former de nouveaux, avec des rives non moins abruptes. Que deviennent, dans ces conditions, les fragiles chemins que nous traversons ?

En voilà assez — n'est-ce pas ? — pour se faire une idée des efforts surhumains qu'il a fallu à nos Pères, il y a 75 ans, pour s'établir à Roma, si loin de toute voie de communication, en une époque où les routes (pourtant, misérables) que nous traversons n'existaient même pas, et pour y apporter les matériaux d'une Mission.

Au bout de deux heures de ce trajet, sur le flanc d'une colline surmontée de quelques arbres et d'une Mission, un groupe assez nombreux d'enfants et de grandes personnes, vêtues de couvertures, attend notre passage. A l'approche de la voiture, un hourra s'élève : nous reconnaissons, au premier rang, les cornettes des Sœurs de la Sainte-Famille. C'est une délégation de la Mission Saint-Michel.

On stoppe, et tout ce monde s'approche pour saluer Monseigneur.

« — Où est le Père ? » demandons-nous.

On nous répond qu'il est sur la route de Roma, avec les cavaliers, et qu'une cavalcade nous attend par là.

Monseigneur bénit les paroissiens de Saint-Michel ; et nous repartons...

Au détour suivant, nous apercevons une troupe qui se range des deux côtés de la « route ». Autant qu'on peut en juger de si loin, ce sont des cavaliers. Un ravin profond nous en sépare. L'air est si pur et si sec, qu'on les croirait tout près, et, cependant, la petitesse des détails nous porte à penser qu'il y a bien deux kilomètres à parcourir pour les rencontrer.

Dans le fond, nous apercevons soudain trois cavaliers — qui semblent eux-mêmes nous avoir vus, car ils galopent à toute vitesse vers le groupe principal, en soulevant un nuage de poussière. Nous sommes signalés, en effet : des mouvements en sens divers se produisent, on se range de chaque côté du chemin.

Lorsque nous avons passé par toutes les péripéties que comporte le trajet d'un ravin et d'une rivière comme celle qui coule là, nous arrivons à portée des cavaliers, et un formidable hourra, poussé par 75 poitrines d'hommes, acclame Monseigneur.

L'automobile s'arrête : un vieillard — vêtu tout de rouge, comme les soldats anglais autrefois — s'approche, tête découverte, et, en anglais, souhaîte à Mgr l'Archevêque la plus cordiale bienvenue à Roma. Sa voix tremble, l'émotion donne à sa parole un caractère de solennité qui impressionne, on sent une sincérité ardente à travers ses sanglots mal contenus : le chef du district (car c'est lui), Maama, — catholique fervent — est heureux et fier de recevoir, au nom du Basutoland entier, le premier archevêque qui ait jamais mis le pied sur le sol des Basutos.

Monseigneur le met vite à l'aise, par une de ces paroles aimables dont il a le secret ; il se déclare heureux, lui aussi, de voir ce pays et ses habitants, heureux d'être reçu avec tant de cordialité et d'entrain, heureux surtout de constater que tout le bien qu'on lui a dit des catholiques du Basutoland se vérifie à la lettre.

Maama présente à Monseigneur ses trois fils : l'un vêtu de rouge comme lui, un autre habillé de khaki, le troisième d'un compromis entre le rouge et le khaki.. — tous d'ailleurs, très corrects, tirés à quatre épingles, les habits étant neufs et de bonne qualité.

La troupe, un instant rassemblée autour de la voiture, se reforme ; Maama et ses fils remontent en selle ; nous partons, et le cortège se met à galoper derrière nous.

Le dernier ravin nous oblige à faire un détour : les cavaliers coupent à travers tous les obstacles, et bientôt nous ne voyons plus, à droite, qu'un nuage de poussière. Mais, le lit de la rivière une fois franchi, l'automobile reprend avantage sur les chevaux et distance la cavalcade, —sauf les Pères Paul Bernard, Joseph Foulonneau et Joseph Picard, qui caracolent bien loin, en avant, vers la Mission. Du reste de la troupe nous n'apercevons, par moments, qu'un rutilant uniforme, celui de Maama,

qui se distingue de loin, au milieu de la trombe de poussière en mouvement.

Voici les bâtiments du Collège des Frères Maristes, leur jardin et leurs dépendances. Le chemin se fait de plus en plus mauvais ; il y a de véritables réservoirs de poussière, puis d'énormes rochers, mis à découvert par l'eau — qui s'est fait, dans la route tracée par les premiers Pères, un lit de prédilection. Enfin, nous apercevons le chevet de l'église : une courbe savante, et nous débouchons sur le terre-plein qui lui sert de parvis.

Plus de 400 enfants sont rangés là, — les filles à droite, en uniforme gracieux, un ruban blanc entourant leurs têtes aux cheveux courts, les Sœurs de la Sainte-Famille près du porche (Sœurs européennes et Sœurs indigènes) et, à gauche, les garçons, les Petits Frères de MARIE, nos bons Frères convers, le R. P. Jean PENNERATH, Supérieur, le R. P. Jules DUBACH et, devant sa cathédrale, Mgr CÉNEZ.

Une acclamation s'élève, émouvante jusqu'aux larmes, de ces 400 poitrines. Nous n'avons le temps de rien détailler de la scène : nous ne remarquons ni les arcs de triomphe, ni les bannières, oriflammes et drapeaux, ni les inscriptions de bienvenue. L'acclamation monte, joyeuse, enthousiaste et chargée de l'affection, longtemps contenue, de tous ceux qui sont là, dans l'attente du Père. Elle monte, se répète, grandit et s'épanouit en un hourra — que viennent encore amplifier les 75 hommes de Maama, qui arrivent de toute la vitesse de leurs coursiers, lancés au triple galop. Le spectacle est féerique...

Descendu de voiture, Monseigneur est aussitôt entouré de ses Oblats et des Sœurs de la Sainte-Famille : les congratulations s'échangent, dans le rite accoutumé. Un signe, et tout le monde s'engouffre dans la cathédrale, pour remercier DIEU... Il est une heure de l'après-midi.

Une courte prière, et les deux pontifes, se retournant vers la foule, donnent ensemble leur bénédiction. Des hommes et des femmes en grand nombre, que nous n'avions pas remarqués, remplissent l'église et s'inclinent respectueusement sur le passage des deux évêques.

Le parvis est, bientôt, couvert par cette foule aux vêtements multicolores ; et il faudra plusieurs heures, avant que le calme se rétablisse, avec le silence de la Mission.

La « Cathédrale » de Roma est en pierres, tirées de la montagne toute proche. Quatre murs, couverts d'une toiture en zinc, visible de l'intérieur à travers la charpente : en voilà le plan, fort peu compliqué. L'intérieur est partagé en trois nefs par des colonnes assez sveltes. Le chœur est petit, il n'y a pas de transept, et la sacristie n'est séparée du chœur que par une cloison de deux mètres et demi de hauteur. Le tout n'a pas plus de 35 mètres de long.

Un peu plus haut, sur la pente de la montagne et à gauche du parvis, la maison des Pères, sans étage, également recouverte de zinc, avec une petite véranda du côté ouest.

Plus haut encore, mais en pierre, — la maison des Pères est en briques, partiellement effritées déjà — se trouve ce qu'on appelle pompeusement l'évêché et que les moines nommeraient hôtellerie, parce que c'est surtout là que l'on reçoit les visiteurs.

Tout à fait en arrière, le couvent des Sœurs et les écoles des filles : c'est, au fond, une collection de bâtisses assez petites, très diverses de formes et construites, visiblement, à des époques successives.

De l'autre côté de l'église et au-dessus, les ateliers : forge, menuiserie, boulangerie, moulin à farine, et poste. Plus loin, les écuries. Plus loin encore, l'établissement des Frères, que nous avons aperçu, en passant, et qui trahit plus d'uniformité, — les Frères étant arrivés à Roma il y a quatorze ans seulement.

Voilà la cité que les protestants ont dédaigneusement baptisée *Roma*, — la Mission des *Baroma* ou Romains, comme ils appellent avec mépris les catholiques.

Quand Mgr Allard et les premiers Oblats se sont établis dans cette gorge, que leur avait désignée le grand chef Moshesh, il n'y avait là que des rochers et des broussailles : pas un catholique dans tout le pays,

pas une hutte pour recevoir les Pères, pas un arbre pour les abriter, pas un chemin pour les y conduire.

Que de travaux et de souffrances suppose l'éclosion de ces œuvres et de toutes les autres Missions de la contrée ! Aujourd'hui, seize Missions, avec une trentaine d'églises ou chapelles, et cent douze écoles marquent les étapes de l'apostolat en ce pays des Basutos. Et les conversions pleuvent ; et les Missionnaires sont débordés par les catéchumènes, qui affluent, et les chrétiens, qui veulent pratiquer leur religion...

§ XVI. — **Le Père Gérard.**

Le lendemain de notre arrivée, nous allons, au champ des morts, saluer nos anciens et prier sur leur tombe.

Mgr Cénez nous montre la sépulture du R. P. Jean Gérard, décédé le 29 mai 1914, à l'âge de 83 ans. Les fidèles venaient, à chaque instant, prendre la terre de sa tombe et l'enfermaient dans de petits sachets, pour la faire prendre à leurs malades. Depuis, on y a posé une pierre, mais ils ne se découragent pas : ils creusent avec leurs doigts sous la pierre, confiants dans l'amour que le saint Père Gérard a toujours eu pour eux. Et nos Pères ajoutent que leur confiance n'est pas trompée.

Le R. P. Pennerath nous cite le trait suivant :

Dans une famille protestante, un enfant tombe malade. Le père et la mère se désolent, à mesure que le mal leur paraît augmenter. Rapidement, le cas se déclare incurable. Une catholique passe et les voit accablés de douleur.

— « Plus d'espérance ? » demande-t-elle.

— « Plus aucune ! » répond la mère.

— « Il faut aller chercher de la terre sur la tombe du Père Gérard. »

Le père, sans discuter un instant, part pour Roma. Longtemps il chemine, tenaillé par sa tristesse, mais soutenu par le désir de sauver son enfant.

Le Père Pennerath le rencontre sur le terrain de la Mission, errant à la recherche du cimetière.

— « Que viens-tu faire ici ? »

— « Mon petit est malade, — il va mourir. Je viens demander au Père GÉRARD de me le garder. »

— « Toi, un protestant ! »

— « Oui, moi, protestant, si le Père GÉRARD veut bien ! »

Le Père avise un jeune homme, qui passait, et lui dit de conduire au cimetière ce pauvre malheureux... Celui-ci remplit son sachet de terre et reprend le chemin de son village.

L'enfant boit un peu de terre et guérit...

On cite un bon nombre de cas analogues ; et la renommée du bon Père GÉRARD grandit de jour en jour.

Une Sœur indigène de la Sainte-Famille, après une opération très douloureuse, était reprise d'un de ces maux qui ne pardonnent pas. Elle souffrait le martyre. Résignée à se laisser conduire, une seconde fois, à Maseru, pour affronter à nouveau le fer du chirurgien, elle attendait le moment du départ.

Son frère vint de la montagne pour la visiter. Au retour, il rencontre Mgr CÉNEZ.

— « Eh bien », lui dit l'Évêque, « tu as vu la Sœur ? »

— « Oui, *Ntate* », répond le Basuto. « Mais je veux te faire une prière. »

— « Dis toujours. »

— « Ne l'envoie pas à Maseru. Elle a trop souffert, la première fois, et je vois bien que ce sera toujours à recommencer. On lui a déjà ouvert le corps une fois et coupé sans pitié dans sa chair : c'est assez. Laisse-la mourir comme cela. Elle endure mille morts, mais il vaut mieux qu'elle ne retourne pas là-bas. »

— « On verra », répond Monseigneur.

De retour à Roma, Monseigneur va voir la malade : on était obligé de la tenir, tant les soubresauts de la douleur agitaient son pauvre corps tordu par le mal.

Le médecin la déclarait incurable. Son affaire était claire.

— « Veux-tu », lui demande l'Évêque «, que nous fassions une neuvaine à notre saint Père GÉRARD ? »

— « Volontiers », exhala, dans un souffle, la patiente exténuée.

On commença une neuvaine de prières, à laquelle s'unirent toutes les Sœurs et les enfants de l'école.

La neuvaine n'était pas finie, que la pauvre Sœur ne souffrait plus ; et, bientôt, elle guérissait. Aujourd'hui, elle est vigoureuse et bien portante, et ne cesse de remercier le Père Gérard.

Le R. P. Gérard, un Lorrain du diocèse de Metz, fut un des premiers Missionnaires du Basutoland. On peut dire qu'il était dévoré du zèle le plus infatigable pour le salut des âmes, — ce qui ne l'empêchait pas de se sanctifier lui-même, à la manière des grands saints.

Il ne s'accordait pas un moment de repos, le jour, et employait une grande partie de la nuit à satisfaire la dévotion de son cœur d'Oblat. Les jeunes missionnaires qui ont partagé sa pauvre hutte savent pertinemment et peuvent témoigner que, les laissant se coucher accablés de fatigue, il ne venait s'étendre sur sa couche (une natte) que vers minuit et parfois plus tard, quitte à se lever avant quatre heures du matin.

Les dernières années de sa vie, retiré à Roma, il allait encore visiter les malades dans les huttes des villages voisins, pendant tout le jour, et, le soir venu, rentrait dire son bréviaire à la lueur d'une chandelle, au grand dommage de ses pauvres yeux.

Sa vue faiblissant de plus en plus, Mgr Cénez demanda et obtint pour lui la dispense du bréviaire et lui dit, un jour :

— « Père Gérard, désormais, vous aurez à choisir : ou bien vous direz votre office avant de partir voir vos malades, ou bien vous ne le direz pas du tout. Mais je vous interdis, absolument, de le réciter à la chandelle. »

Tout décontenancé, le bon Père alla trouver le Père Martin Hentrich, le canoniste de la Mission :

— « Monseigneur a-t-il le droit de me commander cela ? »

— « Comment donc ! Le droit ? Mais, à sa place, il y a longtemps que je vous aurais fait cette défense ! »

Battu de tous côtés, le pauvre Père chercha encore un moyen de sauver ou son zèle ou sa piété. On avait parlé de chandelle ; on n'avait donc pas interdit la lampe.

Or, lui qui s'était toujours, par esprit de pauvreté, contenté d'une bougie, il se mit en quête d'une lampe.

Peine perdue : on s'aperçut de son pieux subterfuge, et il dut se soumettre, — ce qu'il fit, d'ailleurs, avec une parfaite humilité.

Quelques mois avant sa mort, il entend le Père Pennerath déplorer d'être seul pour le temps pascal et de ne pas pouvoir trouver un moment pour porter la sainte Communion aux malades des villages voisins et de la montagne.

— « Qu'à cela ne tienne ! » s'écrie-t-il. « J'irai. »

— « Vous ! » lui dit-on. « Cassé et malade vous-même, comme vous l'êtes ? »

Le pauvre Père avait les jambes enflées : il eût fallu le porter sur son cheval, le descendre chaque fois, le soutenir en marchant, etc... Il faut ajouter aussi qu'il ne marchait plus que courbé en deux et que, les vertèbres du cou étant enkylosées, il ne pouvait plus ni lever ni tourner la tête. Songez : il avait 83 ans !

— « C'est pourtant bien simple », disait-il. « Le pauvre Père Pennerath succombe ; nous sommes là deux vieux qui ne faisons rien, le Père Rolland et moi. Pourquoi ne me mettrait-on pas sur mon cheval ? Le Père Rolland viendrait aussi, portant le Saint Sacrement. Comme il ne connaît pas les malades de la Mission de Roma, je les lui indiquerai, et, pendant qu'il sera dans les huttes, je resterai à cheval, en l'attendant. Pas d'ennui de cette manière, et ces pauvres gens recevront, une fois de plus, le Bon Dieu... »

Admirable abnégation d'un saint qui n'avait vécu que pour ses chers noirs et qui s'était oublié toute sa vie !

Inutile de dire qu'on trouva un autre moyen de guider le Père Rolland.

. . . .

Voisin du Père Gérard, repose le Père François Le-Bihan, mort, lui aussi, à l'âge de 83 ans.

Encore un géant de l'apostolat du Basutoland ! Nous en reparlerons, un peu plus loin.

Que de traits, que d'histoires il y aurait à dire sur le Père LeBihan ! Jamais, disent les anciens, on ne saura ce que ces hommes ont souffert pour évangéliser les peuplades de ce pays !...

Puis le Père Ernest Rolland, mort à 63 ans seulement....

Puis nos Frères, nos bons Frères convers — les « apôtres inconnus », comme on les a si bien appelés.

Hérauts de l'Évangile, héros du travail apostolique et des privations pour les âmes, reposez en paix !...

§ XVII. — **Habillements et Habitations.**

Les Basutos sont, généralement, mieux vêtus que les Bechuanas. Nous en avons déjà fait la remarque à Lorette : ils ont des couvertures voyantes, dont un bon nombre paraissent neuves, — les anciennes sont tissées, d'une manière très curieuse, et fort recherchées.

Cependant, le Basutoland souffre aussi de la sécheresse; et l'on sent que les habits, à cette époque de l'année, seraient plus épais et plus chauds, si l'argent ne faisait défaut dans les huttes. Les pauvres enfants grelottent sous leurs couvertures, drapées sur leurs épaules : pas ou presque pas de vêtements de dessous. Leurs mains sont de glace, et leurs pieds nus supporteraient volontiers les chaudes pantoufles d'Europe, totalement inconnues par ici. En classe, les fillettes sortent péniblement de leurs couvertures une petite main grelottante et tracent avec effort des jambages tremblants sur leurs ardoises froides. Dehors, garçons et filles se pelotonnent sur le sol, pour éviter que le vent froid ne pénètre sous leurs couvertures et, de préférence au soleil, restent immobiles de longues heures.

C'est qu'il fait froid en ce moment : le matin, parfois, une gelée blanche couvre la terre, le moindre souffle de vent apporte encore un peu de froid, et, si le soleil réchauffe l'atmosphère assez vivement dès dix heures, le rapide crépuscule amène bien plus vite la fraîcheur et les frissons.

Avant de quitter le chapitre des vêtements, disons un mot des habits de dimanche.

Le péché mignon des dames n'est pas inconnu au Basutoland. On met sa vanité à posséder de belles couvertures aux couleurs vives : plus c'est criard, plus c'est admiré. Mais il y a mieux. La richesse se remarque aussi dans les jupons. Et ce n'est pas tant la qualité de ces jupons que la quantité que l'on apprécie : telle matrone se promène en se dandinant, là-bas, et n'arbore apparemment qu'un jupon de dessous, du genre de ceux que nos paysannes ne gardent qu'en lavant le plancher de leur cuisine. Mais ce qui fait le succès de cette dame noire, c'est qu'elle a une épaisseur inaccoutumée de jupons. On cite le cas d'une merveilleuse des environs de Mapotong, qui portait fièrement, en plein été, « vingt-quatre jupons ! »

Une autre coquetterie, assez commune, a son siège sur la tête, — nous ne dirons pas dans la chevelure, et pour cause.

Les jeunes filles et les femmes portent les cheveux crépus très courts, quand elles ne les rasent pas. Mais, comme les cheveux courts n'ont aucune espèce de beauté, il s'agit de leur donner du relief et de l'attrait. Pour cela, elles prennent les épis de maïs, débarrassés de leurs grains : les cellules séparant les grains subsistent, formant des cloisons et des arêtes très dures. Le peigne est tout trouvé : on se râcle la tête avec persévérance, et les cheveux suivent des lignes parallèles, qui font ressembler le crâne à un champ semé à la mécanique, lorsque les tiges de blé commencent à pousser. C'est très bien porté !

Le dortoir des pensionnaires de nos Sœurs retentit parfois, le soir, de sons aigres produits, régulièrement, par le frottement des épis de maïs sur la tête des enfants : l'opération ne se fait pas sans douleur, mais que ne ferait-on pas pour devenir élégante ? Et l'on sait que les règles de l'élégance sont plutôt relatives...

Les hommes s'habillent de vêtements achetés dans les boutiques des blancs : on constate par ici une aisance plus prononcée qu'en Bechuanaland, mais ce n'est

qu'une question de degré. Beaucoup de trous et de déchirures dans les longues vestes khaki, dans les manteaux et les pantalons. Plusieurs ne portent que des défroques informes, mais ils les cachent sous des couvertures.

Ce sont aussi les couvertures qui abritent le corps des enfants, garçons et filles. Bien souvent, les enfants ne possèdent sous la bienfaisante couverture qu'un gilet ou une chemise. On ne trouve des enfants à peu près nus que dans le voisinage des huttes et pendant les heures où le soleil peut les réchauffer ; encore sont-ce surtout des païens...

Les habitations sont rondes ou quadrangulaires. Rarement elles possèdent les vérandas ménagées par les Bechuanas autour de leurs huttes. Elles sont couvertes de paille. On les construit en pierres ou en briques crues. Dans ce dernier cas, elles sont bousillées sur toute leur hauteur, la plupart du temps. Quelquefois, elles sont réunies par groupes de deux ou trois, appartenant à la même famille ; une clôture les entoure, faite de tiges de sorgho liées ou, mieux, unies de façon à former une barrière infranchissable... à l'œil. En somme, il y a peu d'uniformité dans la manière d'agencer les huttes et de les réunir : on ne sent pas ici la même fermeté de tradition sur ce point qu'en Bechuanaland.

Les agglomérations, d'ailleurs très disséminées et peu importantes, sont juchées sur les collines et les petits plateaux ou accrochées au flanc des pentes, — pour éviter le passage des torrents ou le séjour des eaux, quand vient la saison des pluies. De loin, on les distingue peu des rochers, sauf quand les huttes sont bousillées en rouge ; car, ordinairement, chaume des toits ou pierres des murs gardent la couleur des montagnes où elles sont adossées.

Les troupeaux de moutons, les bœufs et les chevaux sont laissés en liberté, aux alentours des villages, et paissent, paisiblement, le long des pentes et près du lit des cours d'eau, sur les plateaux et dans les champs récoltés.

Plus près des maisons, on rencontre des porcs tout noirs, au groin allongé comme les sangliers, musculeux et hauts sur pattes : on les dit vigoureux et, parfois, agressifs.

Les chevaux du Basutoland sont de taille moyenne, souvent même en dessous. Vifs, nerveux, résistants, ils ont le pied extrêmement sûr ; ils n'ont pas leurs pareils pour les marches en montagnes, et l'on éprouve sur eux la plus complète sécurité. Ils semblent très sociables, aimant à marcher ou à galoper en troupes, et parfois on a du mal à les décider à partir, quand on veut aller seul ; c'est, cependant, une question d'éducation, et les Pères les dressent aisément à se contenter de la compagnie de leur cavalier. Mais, quand ils se retrouvent en caravane, il suffit que le premier prenne le galop pour que tous adoptent la même allure, sans qu'il soit nécessaire de les en prier. Les cavaliers paisibles se résolvent à chevaucher toujours seuls, s'ils ne veulent pas ressentir les conséquences de cette sociabilité...

§ XVIII. — Missionnaires du Vicariat.

Nos Pères arrivent, les uns après les autres, sur leurs petits chevaux de montagne. Quelques-uns ont dû voyager de la sorte pendant quatre jours, d'autres deux jours, etc.

Ne serait-ce pas l'occasion de les présenter ?

Le district du Nord comprend quatre Pères :

1° Le R. P. Alphonse Dahon, Supérieur, du Diocèse de Nice, est au Basutoland depuis 28 ans. Il a la charge de la Mission de Sion et de celle de Sainte-Thérèse. Sion compte 2.915 catholiques baptisés et 450 catéchumènes ; — Sainte-Thérèse, 1.100 baptisés et 550 catéchumènes. Total : plus de 5.000 ouailles, pour un seul prêtre ! Il a eu, l'an dernier, 9.300 confessions et 10.300 communions.

Le Père Dahon nous arrive doucement, le sourire aux lèvres, tout heureux de revoir le Chef de la Famille. Son cheval était malade, et nous ne comptions plus sur

lui ; mais il en a trouvé un autre et l'a enfourché, avec son calme habituel.

2° Le R. P. Martin GUILCHER, chargé de la Mission de Gethsémani, dessert, en outre, deux stations. Il a la responsabilité de 3.200 baptisés et de 900 catéchumènes, qui lui donnent passablement de travail : 7.880 confessions et 10.750 communions.

Le Père GUILCHER est un Breton bretonnant, de l'Ile de Sein (Quimper) ; depuis son arrivée au Basutoland, il y a 19 ans, il a tenu à demeurer en contact avec la vie intellectuelle ecclésiastique en France : mais le moyen, quand on a plus de 4.000 fidèles ? La nature lui a donné un sommeil très léger ; ne pouvant dormir que trois ou quatre heures par nuit, il utilise ses veillées à se nourrir de ce que lui refusent les journées trop surchargées. Mais, à ce train-là, on blanchit trop vite, Père GUILCHER !

3°-4° Le R. P. Henri THOMMEREL, un Normand, est à la tête de la Mission de Sainte-Monique, la plus septentrionale du Basutoland. Il a pour aide le R. P. Philippe ROMESTAING, du Diocèse de Valence. A eux deux, ils ont 5.000 baptisés et 1.500 catéchumènes. C'est dire que le mouvement des conversions est intense dans l'extrême-nord du pays. Comme ils ont à desservir onze stations, en dehors de Sainte-Monique, les deux Pères sont, littéralement, écrasés par la besogne. Les consolations abondent ; mais elles sont largement payées par un travail sous lequel succomberaient les prêtres de nos pays. Nous avons, en France et ailleurs, bien des paroisses qui comptent, comme Sainte-Monique, 6.500 chrétiens ; mais nous pouvons mettre au défi nos lecteurs de nous citer des paroisses qui comptent autant de catholiques pratiquants et qui ne sont desservies que par deux prêtres. Ajoutez à cela les distances et les courses en montagne : la station de Notre-Dame de Laghet est à trois jours de chevauchée, en pleine montagne, et il y a encore dix autres stations !

Les deux Pères arrivent ensemble. Il y a treize ans que le Père THOMMEREL est en Afrique, et déjà ses cheveux sont tout grisonnants. Son corps d'ascète est aussi

maigre que lorsqu'il a quitté le Noviciat du Bestin pour le Scolasticat de Liège ; et, nous pouvons le dire aussi, son visage est toujours aussi ouvert, son joyeux rire aussi franc et son courage aussi intrépide. Le Père Romestaing, lui, a laissé les joies du professorat pour l'apostolat des Basutos ; il n'y a que deux ans qu'il est arrivé par ici ; il ne semble, du reste, pas malheureux, et le souvenir des années passées à Liège, comme professeur d'Écriture Sainte, n'ajoute rien à sa bonne jovialité.

5° Les missionnaires du Sud ont pour Supérieur le R. P. Jean-Baptiste Roulin, un Breton du Morbihan, venu au Basutoland en 1901. Il gouverne la Mission de Montolivet, avec deux stations secondaires, 2.400 baptisés et 900 catéchumènes. L'année dernière, il a chiffré 7.200 confessions et 10.000 communions.

6° Son prédécesseur dans la charge du Supérieur, le R. P. François Laydevant, du Diocèse de Chambéry, est à Emmaüs, Mission avec trois stations, 1.700 baptisés et 800 catéchumènes. Il a entendu, l'an dernier, 8.500 confessions et distribué 9.900 communions.

Le Père nous est arrivé, un soir, sur un cheval bien sage, après avoir parcouru, lentement, la longue distance qui le sépare de Roma. Il y a 18 ans qu'il est en Afrique.

7° Le district du Sud compte une troisième Mission, Samarie, confiée au R. P. Antoine Montel, un fils de l'Auvergne, — qui vint à Roma un des derniers, le soir, souriant et jovial du haut de sa petite taille. Il a 17 ans ans d'Afrique et sa frêle santé s'est raffermie au Basutoland, — phénomène constaté chez beaucoup de ses confrères. Samarie a 1.500 baptisés et 200 catéchumènes. Il y a une station secondaire ; mais, le territoire de la Mission comprenant tout l'angle sud-ouest du Basutoland, le Père Montel a parfois de grandes distances à parcourir pour aller visiter ses malades. Il a entendu, l'an dernier, 4.000 confessions et distribué 5.500 communions.

8° Le district de Quthing, récemment érigé, situé au sud-est du Basutoland, est à quatre jours de marche de Roma. Il a pour Supérieur le R. P. Martin Hentrich,

de la Saxe, qui réside à Béthel et compte 900 baptisés et 200 catéchumènes. Il dessert 7 stations. Béthel est de fondation récente et se trouve dans la voie du progrès ; les chrétiens sont fort dispersés dans de superbes montagnes, et le travail de visite est très ardu. Cependant, il y a eu, l'an dernier, 3.600 confessions et communions !

Le Père Hentrich est un artiste en photographie et un missionnaire zélé, — ce qui ne l'empêche pas d'être le plus aimable et le plus complaisant des confrères (1).

9° Sainte-Croix est une Mission dans les langes : 300 catholiques et 100 catéchumènes environ. On l'a confiée au R. P. Aloys Kieger, un Alsacien, ancien Missionnaire de Ceylan puis des États-Unis, et qui a pu réaliser, l'an dernier, son rêve de s'adonner au ministère des indigènes.

10° Saint-Gabriel, la plus ancienne Mission du Quthing, a vu mourir, dans la fleur de l'âge, trois missionnaires — les PP. Émile Derriennic, Henri Hoffmeier et Jean Thomas. Elle est, actuellement, sous la direction du R. P. Guillaume Perriens, un Hollandais, qui a préféré les consolations de l'apostolat en Afrique à celles du professorat. Ancien élève de Waereghem, il a vécu ·ix ans au Juniorat, y est revenu enseigner, mais n'a eu de repos que quand il lui a été donné de venir guerroyer au Basutoland. Il est le plus jeune de la phalange et se place parmi les plus intrépides : sa barbe rousse et son casque colonial, sa belle allure à cheval, tout trahit chez lui le missionnaire parfaitement acclimaté.

Saint-Gabriel a 500 baptisés et 280 catéchumènes, deux stations, et beaucoup de chrétiens disséminés dans la montagne...

Il reste le district central.

11° A tout seigneur tout honneur. Roma est le premier poste catholique du Basutoland. Mgr Allard est venu s'y établir en 1863. Aujourd'hui, après les divisions

(1) Nous avons, dernièrement, annoncé un Album de photographies, récemment publié par le R. P. Hentrich : voir *Missions*, N° 216, Juin 1922, page 455.

successives qui ont restreint le territoire de cette Mission, Roma compte encore trois stations secondaires, 4.000 catholiques et 450 catéchumènes. On y a chiffré, l'an dernier, 14.205 confessions et 44.470 communions. Tout porte à croire que ces chiffres seront considérablement augmentés, cette année : le mois dernier accuse 1.600 confessions et le mois précédent 2.000. Et tout cela à la charge du seul Père Jean PENNERATH, Supérieur de Roma, qui joint, à sa charge de Directeur d'une maison importante, celle de missionnaire de plus de 4.450 fidèles — les plus pratiquants de tout le Vicariat. Le pauvre Père est constamment au confessionnal ou à cheval. Ces chiffres de 2.000 confessions par mois représentent une fatigue continue, à laquelle peu de prêtres de nos paroisses d'Europe sont astreints. Et il faut y ajouter les catéchismes des catéchumènes, les catéchismes des chrétiens baptisés, les sermons, les offices de l'administration des sacrements. Que de fois nous avons vu, en ces quinze jours passés à Roma, le Père PENNERATH appelé dans la montagne, le matin, le soir et la nuit !

Le Père est arrivé au Basutoland il y a 23 ans ; il est natif du diocèse de Metz. Sa physionomie aimable et ouverte respire, avant tout, la bonté ; les noirs ont en lui une confiance sans limites ; leur vénération pour sa personne et leur estime pour son zèle sont frappantes. Il continue vraiment l'œuvre des Pères GÉRARD et LEBIHAN dans ce Basutoland — aujourd'hui, si remué par la grâce divine.

12° Tout près de Roma, se trouve Saint-Michel, perché sur le palier d'une jolie colline. Le R. P. Paul BERNARD, du Diocèse de Saint-Dié, y gouverne 900 baptisés et 280 catéchumènes, avec une station secondaire. Il y a eu, l'an dernier, 5.000 confessions et 5.650 communions.

Le Père BERNARD est le grand musicien du Vicariat ; il a déjà 24 ans de mission. Alerte et pétillant, l'œil clair et vif, petit de taille, il pèse à peine sur son vénérable coursier — que la douceur du maître et les soins affectueux maintiennent vigoureux encore, à l'âge de 25 ans.

13° Un peu plus loin, c'est Nazareth et Béthanie,

deux belles Missions, confiées au R. P. Joseph Foulonneau, un Nantais, que le Basutoland a raffermi dans sa santé. Il a, à Nazareth, 1.600 baptisés et 400 catéchumènes, et, à Béthanie, 1.040 baptisés et 450 catéchumènes. Outre ces deux Missions, il dessert quatre stations. Nazareth et Béthanie ont donné, l'an dernier, le chiffre de 12.330 confessions et de 15.935 communions.

Le Père Foulonneau, jusqu'à ces derniers temps Missionnaire de Béthel en Quthing, possède là deux ferventes missions. Son zèle ne s'en plaindra pas, mais ses forces ? Timide et réservé d'apparence, il cache un cœur d'apôtre, délicat et généreux. Mais ce n'est pas tout : il faudrait une santé de fer... Qui nous donnera le nombre des missionnaires qu'il nous faudrait, pour soulager nos pauvres Oblats du Basutoland ?

14° Lorette est la première Mission que nous ayons vue dans le Vicariat. Nous avons déjà présenté le Père Léon Philippe, enfant de la Savoie comme le Père Laydevant. Sa Mission est surchargée d'une station et d'une léproserie — pour laquelle il voudrait bien une chapelle. Il a 1.600 baptisés et 275 catéchumènes, 3.340 confessions et 4.400 communions. De temps en temps, il va faire le service de la location noire de Bloemfontein, dont nous avons parlé.

15° En allant vers le sud, nous rencontrerions Korokoro, où règne le R. P. Louis Closset, Lorrain du Diocèse de Metz. Il a 2.800 baptisés et 930 catéchumènes : c'est donc une des Missions qui réussissent le mieux. Trois stations à desservir, 9.184 confessions et 10.800 communions : voilà de quoi excercer son zèle, — et il l'exerce, infatigablement.

16° Voici, maintenant, le R. P. Camille Valat, enfant du Rouergue, qui a donné tant de missionnaires à la sainte Église. C'est un missionnaire à la belle prestance, calme et doux, mais dont l'ardeur, pour ne se tradúire pas en fièvre, n'en est pas moins réelle et, peut-être, plus profonde que si elle s'affichait mouvementée ou agitée. Deux Missions lui sont confiées : Massabielle, avec 1.600 baptisés et 320 catéchumènes, et Saint-Louis, avec

1.100 baptisés et 250 catéchumènes. Une autre station appelle sa sollicitude. Il a compté, l'an dernier, 9.550 confessions et 13.400 communions. La particularité de la Mission Saint-Louis, c'est qu'elle comprend Matsieng, résidence du Grand-Chef de tout le Basutoland, Griffith.

Griffith est catholique. Sa conversion date du temps où il était Chef du district de Quthing et paroissien du Père Foulonneau. On se souvient qu'il y a quelques années, il se rendit à Londres pour rendre visite à son suzerain et collègue George V et que le Père Valat l'y accompagna, en qualité de chapelain.

17° Reste la montagne, c'est-à-dire une étendue aussi grande que la partie du Basutoland divisée en Missions. Il n'y a dans la montagne que des stations et des écoles : c'est la paroisse du R. P. Henri Lebreton, actuellement en tournée, absent depuis quatre mois, et qui ne rentrera qu'après le départ de Mgr le Supérieur Général. On espère qu'il pourra encore rencontrer notre Révérendissime Père dans le district du nord, après son retour de la montagne...

Roma est la résidence du Vicaire apostolique, Mgr Jules Cénez, Évêque de Nicopolis, et des jeunes Pères qui apprennent le sesuto avant de se lancer dans l'apostolat.

18°-19° En ce moment, ces Pères sont au nombre de deux : — le R. P. Jules Dubach, ancien Supérieur de Rouffach et premier Maître des novices de la Province d'Alsace-Lorraine, qui demanda en grâce de venir prêter main-forte aux Pères du Basutoland et qui fut, finalement, exaucé ; et le R. P. Joseph Picard, du Diocèse de Namur, mutilé de guerre, trois ou quatre fois décoré, à la suite de ses actes de dévouement sur le front de l'Yser.

20° Leur professeur en sesuto est Mgr Cénez lui-même. Missionnaire au Basutoland depuis 32 ans, Monseigneur est vraiment le doyen de ses Pères. Nommé Préfet apostolique, il y a 25 ans, il devint Vicaire apostolique, treize ans après, et fut sacré à Metz par Mgr Dontenwill, le 1er mai 1909. Nous ne voudrions pas blesser la modestie

du vénéré Prélat ; mais la vérité nous force à dire que le Basutoland lui doit sa prospérité et son organisation actuelle.

Quand il fut sacré, le Vicariat comptait 8.000 catholiques : aujourd'hui, il y en a 36.200, plus 10.000 catéchumènes. Nous comprenons dans ces chiffres les gens de la montagne, évangélisés par le Père LEBRETON — qui dessert vingt stations.

Le nombre total des Missions est de 18, — celui des stations de 62, — et celui des écoles de 112. On a donné, l'an dernier, 106.511 absolutions et distribué 169.455 communions. Il y a eu, en outre, 2.907 baptêmes, chiffre relativement faible, par rapport à celui de l'année courante, à cause du grand nombre des catéchumènes reçus depuis la guerre et dont le temps d'épreuve va seulement prendre fin.

Ah ! que les moissons seraient bien plus belles encore, s'il y avait plus de moissonneurs !...

§ XIX — Mission Saint-Michel.

Maintenant, après vous avoir présenté les Missionnaires du Basutoland, avant de vous parler d'autre chose, je vous invite à m'accompagner à la Mission voisine.

Dimanche 14 mai. — Je vais, avec le R. P. PICARD, à Saint-Michel. Promenade agréable, surtout à cheval. Les ravins creusés par les eaux, aux époques des grandes pluies, sont plus intéressants à traverser de cette manière que sur automobile. Il y a bien des pierres aux arêtes vives, voire même des rochers mis à nu par le torrent, mais le cheval s'y connaît et le cavalier peut être parfaitement tranquille. C'est ce qu'il fait.

On escalade, au galop, la pente de la colline où Saint-Michel est perché ; et, bientôt, le presbytère et l'église sont en vue.

Pauvre église ! Les vitraux (blancs) manquent pour une bonne partie, parce qu'ils sont cassés ou tombés. Le Père BERNARD nous dit qu'il est inutile de les remplacer, parce que le bois des fenêtres est pourri.

— « Il me faudrait quarante livres sterling », nous dit-il mélancoliquement. « Où les trouver ? »

Et, par ces temps d'hiver, les chrétiens grelottent sur le pavé bousillé et dans les courants d'air inexorables de ces vitraux « à jour ».

Le presbytère est bien pauvre : terre battue et bousillée, comme à l'église. L'odeur nous prend aux narines, surtout au réfectoire, qui est bousillé de neuf.

— « J'étais comme vous, dans les débuts », nous dit-il ; « mais, maintenant, cette odeur m'est aussi naturelle que le parfum des fleurs. »

— « Hum ! hum ! J'aime mieux vous croire sur parole, Père ; mais, tout de même, vous me permettrez de penser que Dieu a fait le parfum de la rose pour la jouissance des narines humaines, tandis que je doute fort qu'il ait fait dans la même intention le parfum (?) de la bouse de vache. »

Avant de partir, nous faisons encore une visite à l'église : qu'elle nous paraît petite, avec ses trois ou quatre cents places pour onze ou douze cents fidèles, et pauvre ! L'harmonium est juché sur quelques bancs, à même le bois où s'assoient les indigènes, dans un équilibre que nous jugeons facilement instable, du moins en apparence. Et toujours ces fenêtres...

Il commence à faire un peu obscur, lorsque nous remontons en selle. Et voilà qu'à mi-chemin, de gros nuages s'élèvent, et, tout à coup, sans crier gare, une forte grêle se met à tomber, — la première de l'hiver — et froide, je vous assure ! L'obscurité devient plus dense, la pluie succède à la grêle ; et nous rentrons à la Mission, trempés comme si nous étions tombés à l'eau...

§ XX — Écoles de Roma.

Le lendemain, visite des écoles de Roma. Nous commençons par les Sœurs. Les bâtiments des Sœurs de la Sainte-Famille portent la trace des longues années de progression de l'apostolat en Basutoland. Il faut dire,

cependant, que les nouveaux locaux, sans être somptueux, donnent aux enfants le cube d'air et la quantité de lumière suffisants. Gros inconvénient, pourtant : les trois classes supérieures sont dans la même salle, — ce qui n'est guère pratique, lorsqu'on récite les leçons. Mais il n'y a pas eu moyen de faire autrement, à cause de l'impossibilité de donner trois entrées sur la pente, — ou, alors, il aurait fallu faire des constructions supplémentaires dispendieuses. Toujours la question d'argent... Les Sœurs, ici, sont comme les Pères : elles se résignent et acceptent la gêne, quand les ressources font défaut.

Les classes sont dirigées par trois Sœurs européennes et trois Sœurs indigènes. On n'attend pas ici une description des locaux ni des élèves. Cependant, quelques détails pourront paraître intéressants.

Les fillettes sont parfois des jeunes filles. On en trouve de tout âge dans toutes les classes. La section de l'*a*, *b*, *c*, renferme de grandes filles de seize et dix-sept ans, à côté des toutes petites ; et la classe supérieure, des fillettes de onze et douze ans, auprès des jeunes filles à marier. Tout cela dépend de l'âge où l'on commence à étudier.

Les méthodes sont les mêmes que celles employées chez nous. Les enfants sont, comme en Europe, paresseuses ou appliquées ; comme nous autrefois, elles aiment mieux les congés et les bonbons que les retenues ou les punitions.

En temps normal, il y a 300 élèves ; cette année, le nombre total ne dépasse pas 150. Que voulez-vous ? Les temps sont durs : les filles n'ont plus d'habits décents. Celles qui étaient pensionnaires et n'ont pas pu, l'an dernier, payer leur pension (50 fr. par an !), n'osent plus revenir, bien qu'elles sachent, par expérience, qu'on ne réclame jamais les arriérés, par miséricorde pour la pauvreté de ces braves gens. Mais on a son point d'honneur, au Basutoland...

Comme c'est le lendemain de la grêle, que le froid pique, que les montagnes sont couvertes de neige, il y a beaucoup d'externes qui sont demeurées chez leurs

parents. Dans les classes, les pauvres fillettes sont pelotonnées dans leurs couvertures, et l'on voit à peine apparaître de petits ongles roses au bout des maigres doigts noirs. Et encore ces petits ongles roses rentrent-ils souvent dans leur nid, pour se réchauffer frileusement dans la laine tiède.

Les têtes sont rasées, au moins pour un grand nombre. D'autres nous offrent l'apparence de lignes noires bien tracées et séparées par des sillons, visibles en clair sur la peau du crâne. La Sœur nous explique : ce sont des externes, car nous ne permettons pas aux internes cette coquetterie d'un genre spécial mais très prisée chez les Basutos. Quelquefois, au beau milieu de la nuit, la Sœur chargée du dortoir entend le crissement des épis de maïs sur les crânes : elle sait tout de suite à quoi s'en tenir et s'empresse de saisir le corps du délit... Tant pis pour les têtes à moitié ornées !

Les jeunes Basutos affectionnent les bracelets : bracelets de fer, faits de lamelles et de fils de fer tressés, ou bracelets de cuivre, mais plus minces. Elles en ont, parfois, quatre ou cinq au même poignet. Les boucles d'oreilles sont plus rares chez les chrétiennes ; quand il y en a, ce sont de grands anneaux simples, en cuivre ou en or.

La classe de travail est assez curieuse.

On tresse de la paille de blé pour en faire des chapeaux d'hommes, de la paille de maïs pour des tapis, parfois très longs et artistiques, en tout cas très recherchés des blancs du Sud-Afrique pour leur dureté et leur durée ; on tresse aussi des fibres d'aloès pour en faire des corbeilles ou des paniers, tout à fait solides et en même temps fort jolis ; on tresse, on tresse, je ne sais plus trop quoi l'on tresse, — en tout cas, beaucoup de choses et de fort belles choses.

On file, comme nos grand'mères, au rouet, du lin et du coton : ce sont les petites qui filent, avec un balancement du corps activé par le mouvement du pied et, surtout, avec un sérieux que rien n'entame. Les grosses lèvres font la moue, quand un léger accident arrête le

fil ; puis, l'accident réparé, le visage reprend sa sérénité et le corps son balancement continu.

On file à la main de la laine, de la bonne laine des moutons d'Afrique, et l'on en tricote des bas pour les petits pieds des bébés frileux, des gilets pour les grands frères ou les papas — qui sont fiers d'arborer des tricots aux vives couleurs et aux points variés.

On pique des couvertures de laine, tout comme en Europe, mais on ne met pas tant de laine. Le Mosuto, en effet, sait mieux utiliser la chaleur que l'Européen ; il s'enroule dans sa couverture, qui prend ainsi contact avec tout son corps et ne perd qu'un minimum de chaleur. Qu'on aurait à s'instruire chez les Basutos !

On coud, on taille, on confectionne. Il n'y a, dans cet atelier de couture, que seize machines à coudre, dont plus de la moitié actionnées par la main. Ces demoiselles préfèrent ces petites machines à main, qu'on peut poser partout et qui ne tiennent pas de place dans les huttes, — vos machines à pédale sont de vrais monuments !

Voyez ces jupes mirobolantes. On passe du pourpre le plus éclatant au violet tire-l'œil, au vert, au bleu, etc. : plus c'est vif, plus c'est beau. Il ne faut pas chercher ici les tons adoucis ou neutralisés : ils sont totalement impopulaires au Basutoland, presque autant chez le sexe fort que chez l'autre.

On nous montre enfin l'exposition des travaux de l'année, qui doit partir, la veille de l'Ascension, pour Maseru : c'est vraiment bien. Nous trouvons ici des articles qui ne seraient déplacés dans aucune de nos classes de couture d'Europe : robes d'enfants, jupes blanches, broderies, dentelles, vestons, paniers, tapis, porte-journaux, boîtes à ouvrage, etc... Quelle belle œuvre que celle-ci, — et quel progrès dans la civilisation de ce peuple, si les Sœurs avaient autant d'établissements analogues qu'il y a de Missions !

Hélas ! il faut dire pour les Sœurs ce que nous disions pour les Pères : le travail abonde et il n'y a pas de travailleurs !...

Des Sœurs, nous passons aux Frères. Les Petits-

Frères de Marie sont venus à Roma il y a seulement quatorze ans, alors que les Sœurs ont suivi de très près les premiers Pères.

Pour cette raison, ils se sont installés, dès le début, sur une plus grande échelle. Leur établissement offre une plus grande unité, ayant été conçu, dès l'origine, sur un plan très précis.

Les classes sont assez spacieuses, et les diverses salles répondent aux besoins variés de la petite population à qui elles sont destinées. Il y a, de plus, un grand jardin où les jeunes Basutos s'exercent au jardinage, des champs, une cordonnerie, une menuiserie, une forge, — que sais-je encore ?

Deux détails assez curieux :

a) Le dortoir offrait une difficulté : comment amener, si loin de toute communication, des centaines de lits en fer ? Et pourquoi habituer à des lits de jeunes gens qui, ensuite et toute leur vie, coucheront par terre, enroulés dans leurs couvertures ?

Voici la solution imaginée sur place par un bon Frère alsacien, le mécanicien de l'établissement. De grandes barres de fer rondes courent tout le long de la grande salle qui sert de dortoir, — il y en a six, formant trois rangées de lits. Des barres de fer analogues les relient deux à deux, laissant, entre la rangée du milieu et celles qui longent les murs, deux passages libres. Au moyen de liens très forts, on suspend aux premières barres de solides toiles de couchage, qui forment ainsi des hamacs, sur lesquels les enfants dorment à leur aise, enroulés selon la formule nationale.

Les couvertures reposent, pendant le jour, sur les hamacs : on les étend à l'air, deux fois la semaine, et, au moment des vacances, on enlève le tout, pour ne laisser que le fer.

Très ingénieux, très hygiénique et très propre, ce système est relativement confortable pour des Basutos. Les barres étant à 50 centimètres du sol, on peut balayer tous les jours sans aucune difficulté, le sol étant libre de tout pied de lit.

b) Une autre particularité due au Frère mécanicien

de l'école : le salon de toilette. Il est en plein air. Comme il ne pleut presque jamais en Basutoland, c'est parfait.

Un bac en ciment, de six mètres de long, creusé en courbe convexe assez douce : un tuyau d'échappement à l'extrémité la plus basse ; au-dessus, un tube en fer, analogue aux barres du dortoir, mais percé de trous latéraux. A la partie supérieure, on tourne une clef qui ouvre passage à l'eau, et, de chacun des trous latéraux coule un jet d'eau, que l'on peut régler à volonté, et qui fournit aux enfants tout ce dont ils ont besoin pour se laver. Les serviettes sont déposées ensuite près des lits, sur les barres transversales — où elles sèchent vite, je vous assure.

Les Basutos, garçons et filles, sont très propres. Dès qu'ils ont quelques *pence*, ils achètent une savonnette, puis un petit miroir. Ces deux détails en disent assez long, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister.

Les Frères ont environ 200 élèves. Parmi eux, se trouvent les grands normaliens, les apprentis-instituteurs. Ce sont de précieuses et trop rares recrues pour le missionnaire, qui voudrait fonder des écoles partout — et ne peut le faire, s'il n'a pas de maîtres. Or, les maîtres sont à la fois instituteurs, chefs de prière, catéchistes, lieutenants du Père et, un peu, conseillers et casuistes en son absence, Quel avantage, s'il peut compter sur des maîtres bien formés, quelle sécurité pour lui, quel bienfait pour les âmes et, par suite, que de Basutos arrachés à l'erreur !...

Le Vicariat compte 112 écoles, paie et entretient tous les maîtres qui les dirigent ; mais que l'on voudrait doubler ce nombre et avoir, en même temps, de quoi rendre leur existence assurée et leur position assez enviable — pour pouvoir multiplier les candidats !...

§ XXI — **Fêtes des Écoles.**

Jeudi 18. — C'est la fête des écoles, la grande fête de la jeunesse qui veut acclamer le grand *Morena* — venu de Rome, d'auprès du Pape.

Le programme de la séance, qui se déroule dans la cour de la Mission, en présence d'une foule imposante, ressemble assez à celui que nous avons vu un peu partout en Afrique : — chants et danses chez les filles, le tout harmonieux et fort réussi ; chants et gymnastique chez les garçons, exécutés avec la même perfection.

Les Basutos, jeunes et vieux, aiment chanter. La jeunesse s'en donne à cœur joie et à gorge déployée, chaque fois qu'elle le peut. Elle chante naturellement et en parties, sur des airs inventés sur place et qui reviennent constamment, comme des motifs musicaux sur lesquels la voix brode à l'infini.

Nous avons entendu, un soir, les internes des Sœurs chanter, en battant le maïs : chant guttural, et mélodieux pourtant, bien qu'assez peu varié, donnant l'impression de quelque chose de sauvage et de doux à la fois. Notre approche interrompit le chant. Sur la prière de Monseigneur, elles le reprirent, une jeune fille commençant par une phrase musicale sans aucune signification de paroles, les syllabes n'étant proférées que pour servir d'habit aux notes ; les autres attaquèrent à leur tour et, sans aucune erreur de reproduction, à trois parties ; et le rythme se déroula, modulant toutes les variantes que comportait la phrase primitive dans la science musicale indigène, — tout cela, en dansant autour des épis de maïs, que les bâtons frappaient en cadence. Lorsque nous nous éloignâmes, celle qui remplissait le rôle de coryphée entonna un nouveau motif — sur ces paroles : *Dieu, protégez Monseigneur dans ses voyages* — et la symphonie reprit, avec la même facilité.

Le jour de la fête, les voix, exercées et retenues par les Sœurs, étaient plus douces et plus harmonieuses : chants en anglais, un en français, un en sesuto, — celui-ci fort intéressant et d'une harmonie très belle.

La petite scène vue à Taungs nous apparut à nouveau : le petit Jésus de Roma était aussi noir, mais son geste de bénédiction moins ample et plus élégant.

La danse, très modeste et simple, était facilitée par l'absence, à peu près totale, de bas et de souliers : recette

à conseiller, mais sans succès, dans nos écoles d'Europe...

Les élèves des Frères nous donnèrent, eux aussi, plusieurs chants à parties. Il est regrettable que les voix soient un peu rauques ; nous avons retrouvé cette caractéristique dans toutes les voix d'hommes, au Basutoland, — du moins, jusqu'à la date où je trace ces lignes. Cependant, l'exercice et la discipline tirent le meilleur parti possible de ces éléments défectueux.

Le triomphe des Frères fut, surtout, dans la partie gymnastique. Divisés en trois sections, les élèves nous donnèrent, successivement, une représentation parfaite de suédoise, une autre de maniement de *clubs* et une troisième de marche et suédoise combinées.

Le Fr. Victor a remporté là un succès incontestable et de la plus haute perfection.

Notons, en terminant, l'impression drôlatique — et voulue, d'ailleurs — que produisit sur les spectateurs le dernier exercice de la section des petits.

Après avoir fourni les preuves multiples de leur savoir-faire et de leur bonne formation, les négrillons, sur un geste de leur moniteur, s'arrêtèrent, levèrent chacun la jambe droite, en la portant en arrière, et se mirent en marche, le second tenant la jambe du premier, le troisième celle du second et ainsi de suite. L'hilarité devint générale, au troisième pas. Il y avait de quoi, vraiment : c'était un spectacle du plus haut comique que de voir le sérieux imperturbable des plus petits négrillons et le soin qu'ils mettaient à marcher droit et à se maintenir debout. Au bout d'une minute, ce fut un vrai délire dans la foule, qui n'en croyait pas ses yeux.

A la jambe droite succéda la jambe gauche, la droite étant reposée à terre et faisant l'office de marcheuse ; la joie de tout le peuple noir redoubla.

Vers le milieu de la séance, étaient arrivés, successivement, le chef Maama et le Résident Général anglais — Sir Garaway. Le chef était entouré de son état-major de conseillers et Sir Garaway d'un policier noir et d'un capitaine anglais.

Les exercices terminés, Mgr le Supérieur Général prit la parole pour féliciter les Sœurs et les Frères de leurs succès, manifestés par les spécimens dont l'assistance venait d'être témoin. Il profita de l'occasion pour faire ressortir aux indigènes le grand bienfait de l'éducation chrétienne donnée par les prêtres catholiques, les Frères et les Sœurs, son influence sur les mœurs et sa répercussion dans tous les domaines de la vie.

Sir Garaway répondit, en remerciant Monseigneur de l'honneur qu'il faisait au pays et en félicitant les éducateurs dont il venait d'admirer les élèves. Il fit remarquer qu'il éprouvait toujours une grande joie à venir à Roma, malgré les mauvais chemins qu'il avait à suivre pour y parvenir, et il termina en exprimant le souhait que ces occasions devinssent de plus en plus fréquentes.

Après les adresses et les discours, la foule se dispersa...

On présenta à Monseigneur la première catholique baptisée au Basutoland, par Mgr Allard, il y a 55 ans, et fixée maintenant près de la Mission, afin de pouvoir satisfaire sa piété et revivre ses souvenirs, — elle ne manque ni un office ni une fête ni une bénédiction. Dans son émoi, elle se troubla au point de s'agenouiller devant Sir Garaway, qui s'effaça, en disant plaisamment :

— « Non, ces bénédictions-là, ce n'est pas moi qui les donne !... »

Un banquet fort simple avait été préparé dans la salle des travaux manuels, chez les Sœurs. Mgr Dontenwill présidait, ayant à sa droite Sir Garaway et à sa gauche Mgr Cénez.

La plus franche cordialité régna pendant tout le repas.

Vers la fin, Mgr Cénez se leva et prononça gravement ces mots :

— « *The Pope and the King* (Le Pape et le Roi) ! »

Tous les assistants se levèrent à leur tour et burent, en silence, une gorgée à la santé du Pape et du Roi.

Puis, au bout de quelques instants, Mgr Cénez se leva de nouveau et prononça un toast ému, faisant hommage au Supérieur Général de tous les sentiments de

gratitude qui se pressaient dans le cœur de ses Fils du Basutoland. Terre confiée aux Oblats, ce pays avait eu, plusieurs fois, la visite des délégués du Chef de la Famille : mais c'était la première fois qu'il venait lui-même encourager ses Fils. La reconnaissance et l'amour de ses enfants sont plus intenses, lorsqu'il vient en personne vivre quelques jours au milieu d'eux et se rendre compte de leurs travaux.

Cette année étant la 25e de l'épiscopat de Mgr Dontenwill, les Oblats du Basutoland veulent être les premiers à lui offrir leurs félicitations et leurs vœux. Ailleurs, il sera, peut-être, fêté plus grandiosement ; nulle part, il ne le sera plus filialement ni avec plus de cœur.

Quant à celui qui représente l'autorité civile, Mgr Cénez déclare qu'il n'a pas eu seulement à se louer de sa justice, à l'égard des catholiques et des Missions, mais encore de sa gracieuseté. Il salue en lui le dépositaire de l'autorité temporelle et se déclare, lui et ses Pères, prêt à lui obéir comme par le passé.

Sir Garaway se lève, à son tour, et déclare qu'il a peur de la dernière déclaration du vénéré prélat :

— « Je ne suis pas un évêque », dit-il, « bien que je réalise la condition posée par saint Paul : *Episcopus sit unius uxoris virum*, et je serais gêné si les Pères m'obéissaient en tout. Je comprends bien qu'il ne s'agit que des choses temporelles et n'ai aucune inquiétude ni en cela ni dans le reste. Les Pères sont charmants, quand ils me rencontrent, et j'en vois quelques-uns de temps en temps. Mais j'ai un reproche à leur faire : c'est que, quand ils viennent à Maseru, ils ne prennent pas un jour de plus pour venir me voir. »

Puis, le Résident félicite et remercie Mgr le Supérieur Général et souhaite le revoir, en Basutoland... ou ailleurs...

Monseigneur, en une improvisation brillante, adresse à tous et à chacun un petit mot bien choisi. Monsieur le Résident Général en a sa part, comme il la mérite, — Mgr Cénez, qui, depuis tant d'années, dirige les destinées de l'Église en ce pays, — les Pères, qui se dévouent,

avec un zèle parfois au-dessus de leurs forces, et auxquels il promet des collaborateurs, — les Frères et les Sœurs enfin et les chrétiens, qu'il admire depuis son arrivée au Basutoland... Tout cela, c'est l'œuvre de la Congrégation, de Mgr Allard, des Pères Gérard, LeBihan, Hidien, Rolland, Deltour et tant d'autres ; et la floraison actuelle est la récompense d'un labeur acharné. Il la souhaite durable et toujours plus belle, dans l'union des cœurs et l'accord de toutes les autorités.

Sir Garaway est obligé de nous quitter pour rentrer, avant la nuit, à Maseru ; et, quelques instants plus tard, les Évêques et les Pères, réunis devant l'objectif, posaient, quelques minutes, pour conserver la mémoire tangible de cette mémorable réunion.

Vendredi et samedi, les Pères s'en vont par groupes, afin de rentrer à temps dans leurs Missions respectives, pour entendre les confessions et faire les offices du dimanche...

Dimanche est la grande journée liturgique pour Roma : Messe pontificale et Bénédiction papale après la Messe.

Les chants sont dirigés et accompagnés par le Père Bernard, venu de Saint-Michel. La messe en musique est de sa composition ; il a voulu adapter au caractère du pays les notions musicales qu'il possède à un rare degré, sacrifiant un peu l'harmonie à la mélodie — dont les Basutos sont si friands. Sous sa direction, les voix sont devenues plus douces, plus retenues, celles des jeunes gens moins rauques, et l'ensemble produit un très bel effet. Nous avons remarqué spécialement le *Gloria* et le *Sanctus*, — ce dernier si parfaitement exécuté, que nous nous serions crus en présence d'une chorale européenne. Tant il est vrai que patience et longueur de temps...

Les cérémonies de la Messe pontificale se déroulent, régulièrement, devant un peuple recueilli et charmé. Après le saint Sacrifice, le R. P. Pennerath annonce et Monseigneur donne la Bénédiction papale, que tous reçoivent avec respect et avidité. L'église était archicomble, et une grande quantité de peuple assistait du dehors, autant que nous avons pu nous en assurer lors

de la procession majestueuse qui menait Monseigneur à l'église et de celle qui le ramenait à l' « Évêché ».

Pendant le dîner, les Pères rassemblent leurs impressions : elles sont toutes enthousiastes. Pour un simple dimanche après Pâques, on a compté 360 communions à la Messe de sept heures, plus de 650 en tout. Et beaucoup de ces gens étaient arrivés la veille et avaient couché sous les hangars de la Mission, pour recevoir la sainte Communion ce jour-là.

Quelle foi et quelle ardeur pour notre sainte Religion ! Comme Notre-Seigneur est aimé par ces simples ! *Abscondisti haec a sapientibus et revelasti ea parvulis...*

§ XXII. — **Mission de Nazareth**.

Dès deux heures et demie, nos chevaux sont sellés. Et en route pour la Mission de Nazareth !

Le R. P. Picard et un boy (Yosefa) nous accompagnent.

Nous traversons des champs de maïs et de sorgho, pendant une bonne demi-heure ; et, tout à coup, nous nous trouvons devant une montagne abrupte. Le Père Picard prend un malin plaisir à nous faire remarquer que nous allons, tout simplement, escalader ces pentes pierreuses, avec nos chevaux, — oui, avec nos chevaux...

Nous avons beau lui dire que cela ne nous effraie pas : son ancienneté de deux mois au Basutoland semble lui conférer le droit de nous faire « marcher », comme on dit, et il multiplie ses lazzis.

Mais la montée s'effectue avec un calme qui semble le déconcerter. Les chevaux, en lesquels nous avons une entière confiance, s'acquittent de leur tâche consciencieusement. Ils grimpent comme des chèvres, s'accrochant de leurs sabots non ferrés à toutes les pierres du sentier, et, de lacets en lacets, nous portent, sans encombre, jusqu'au sommet.

Nous nous retournons : le spectacle est féerique. La Mission de Roma, au loin, émerge de son flot de verdure,

bien diminué depuis la grande sécheresse, mais encore assez vert pour produire une tache fraîche sur la plaine, toute blanche de poussière et de maïs sec ; les ravins, lits des torrents éphémères de la saison des pluies, raient de gris foncé cette blondeur universelle ; les montagnes barrent l'horizon, suivant les lignes capricieuses d'une netteté de dessin parfait, tellement l'atmosphère accuse les contours et rapproche les objets, — on dirait d'une carte géographique, aux linéaments très fins, sur le bleu azuré du ciel. Voilà le quartier général des catholiques du Basutoland ; voilà les vallées où les premiers pionniers de l'Évangile ont souffert et sauvé tant d'âmes ; voilà d'où sont partis et partent encore tous ceux qui ont consacré leur vie à la félicité surnaturelle de leurs petits frères noirs, — les Oblats de Marie Immaculée.....

Trêve de contemplations : il faut continuer notre route. Le plateau que nous traversons est couvert de champs et de prairies — autrefois verdoyantes. Des rangées d'aloès limitent parfois les propriétés, dressant leurs tiges arborescentes au-dessus de leurs grosses feuilles piquantes.

C'est près d'une de ces haies que nous rencontrons les premiers cavaliers de Nazareth, venus à notre rencontre. Ils descendent de leurs montures, s'agenouillent respectueusement, reçoivent la bénédiction de Monseigneur et remontent en selle, — tenant toujours en leurs mains, en signe de salutation, leurs rameaux verts, cueillis aux poivriers de leurs villages.

Bientôt, toute une troupe, postée près d'un groupe de huttes, se joint à nous et nous entoure, formant une cavalcade d'une bonne vingtaine de coursiers, qui dévale sur les pentes de Nazareth. Nous traversons en bande un village noir : les enfants (aux trois quarts nus) s'enfuient à notre approche, les troupeaux s'écartent apeurés, la poussière s'élève...

Au bout de deux heures de chevauchée, Nazareth apparaît, blottie dans la verdure. Une allée de pins aboutit à la place qui précède la petite église, et où nous attendent le Père Foulonneau, les Sœurs, les enfants

et les femmes, avec les hommes qui ne sont pas venus nous rencontrer.

On met pied à terre. Monseigneur salue tout ce peuple, entre à l'église, au son des cantiques chantés par la foule, et, après une courte prière, bénit l'assistance.

Puis, tous se retirent, car les huttes sont loin. Un certain nombre, habitant la montagne, vont demeurer à la Mission. Comme toutes les Missions, Nazareth possède des locaux pour héberger les fidèles qui viennent, la veille des jours de communion, et ne peuvent rentrer chez eux. En l'espèce, ce sont de vastes huttes — que nous allons visiter.

Une tige d'aloès, fichée en terre, soutient le sommet du toit. De cette clef de voûte partent des poutres, qui divergent en circonférence et reposent sur des murs en pierre, — la pierre est très fréquente sur le terrain de la Mission. C'est presque plus expéditif de bâtir en pierre, et c'est plus solide. Le tout garde l'aspect circulaire des huttes cafres : une seule ouverture pour la porte.

L'église est trop petite : ce sont les mêmes dimensions qu'à Lorette, et il n'y a pas assez de place pour les catéchumènes seuls. L'harmonium est juché sur les bancs, comme à Saint-Michel. L'abside donne juste assez de place pour l'autel. Comme à Lorette et à Saint-Michel, la décoration est primitive : des chandeliers en gros bois à peine tourné et dorés très sommairement, des fleurs artificielles de la toute dernière qualité, l'autel en briques recouvertes d'une couche de ciment fort peu aplanie, — et il faut se contenter de cela, faute de ressources pour faire mieux.

Serré entre l'autel et le mur, un semblant d'autel pour le Mois de Marie semble étouffer. La statue de la Vierge, si elle est digne de la pauvreté de Nazareth, ne le serait pas de la dernière de nos églises de France : mais, ce qu'il y a de plus navrant, c'est le dénuement de l'ornementation.

Notre-Seigneur a la meilleure part, comme il convient. Quant à sa divine Mère, elle devra se contenter des inventions de la bonne Sœur sacristine ; et le passant

qui veut satisfaire sa dévotion lira, stupéfié, sur les vases qui portent les pauvres fleurs artificielles, les oraisons jaculatoires suivantes :

— « Le meilleur café est le café X... : il contient la plus fine chicorée du monde... »

Ce sont les boîtes en fer-blanc qui ont servi pour le ravitaillement du couvent et du presbytère.

Telle autre boîte offre le portrait d'un Monsieur en *smoking* dégustant une tasse de thé. Les inscriptions sont toutes en anglais, naturellement.

Dieu du Ciel ! Qui enverra des vases convenables à l'église de Nazareth ?

Le presbytère contient deux chambres : la première sert au Père de salon, de cabinet de travail et de cabinet de réception, et la seconde, toute petite comme la première, est la chambre à coucher.

Une belle allée de pins conduit au couvent et à l'école. Ici, le pin ne coûte que la peine de le semer : ç'a été l'œuvre d'un ancien missionnaire. S'il était aussi facile de bâtir et d'orner des églises !...

Couvent et école sont à l'unisson du reste. Le plancher est bousillé de frais : cela donne aux classes un petit aspect richard — qui est bien porté dans ce pays : nous avons eu déjà, plusieurs fois, l'occasion de le faire observer.

Lundi matin, Messe de communion à huit heures : 253 communions sont distribuées par Monseigneur, — et nous sommes en semaine ! Les chants sont enlevés avec un brio tout indigène, sous la direction de Sœur Marie-François, qui tient l'harmonium. La Bénédiction papale, une allocution de Monseigneur, traduite en sesuto par le Père Foulonneau, et la Bénédiction du Saint Sacrement suivent la Messe ; et l'on ne sort de l'église qu'à dix heures, — ces braves gens y resteraient, tout le jour, à chanter et à prier...

Une heure plus tard, nous étions réunis, devant l'école et le couvent, pour ce qu'on nous dit être la « fête des gens ».

Tous ceux qui avaient communié s'étaient mis en

devoir de refaire leurs forces, en mangeant les provisions apportées, le matin, la plupart dans des boîtes en fer-blanc — déposées le long du mur de l'église. D'autres étaient arrivés depuis, et la petite place était déjà couverte de monde, sans préjudice des prairies d'alentour. Les enfants, assis sur les bancs de l'école, frétillaient d'impatience ; les femmes, tout simplement, s'asseyaient à terre ; et les hommes devisaient, debout, sur les côtés.

Le chef du village et un autre chef, délégué du chef du district (Masupha), avaient été invités à prendre place sur des chaises, à côté de nous.

La fête commença.

Chants anglais et français, par les enfants de l'école des Sœurs, — quelques danses zouloues, très modérées, mais sentant encore un peu leur paganisme, dirigées par une Sœur indigène, — adresse lue par un des élèves de l'école, un petit prédicateur noir, mignon et tremblant, qui vint nous réciter le petit bout de discours connu, avec un accent indescriptible, où l'on sentait à la fois l'influence du sesuto et de l'anglais (la Sœur est irlandaise) dans le texte français : voilà quelle fut la partie du programme strictement local.

Il faut, cependant, y ajouter des chants sesutos, exécutés par les grandes jeunes filles de l'école, et qui servirent de prélude à la seconde partie du programme.

Pendant ce temps, arrivaient sans cesse de nouvelles bandes, soit de jeunes écoliers et écolières, soit de gens accourus pour saluer le grand Chef venu de Rome.

De tous les coins de l'horizon, étaient accourues des délégations des écoles catholiques, avec leurs instituteurs, et chacune d'elles tint à donner son petit morceau.

Et, comme plusieurs fois on cria *bis !* il y eut des réapparitions. L'émulation s'en mêla, chaque école voulut être plus applaudie que la voisine, celle des Sœurs se piqua au jeu, si bien que nous eûmes le régal d'un véritable concours de musique indigène.

Rien de plus curieux que ces chants en sesuto. J'ai déjà dit la propension des Basutos pour le chant, leur

simplicité de composition des morceaux, l'unité musicale et la monotonie de leurs mélodies : il y a, cependant, un charme sauvage, une séduction bizarre, qui se dégage de cette débauche de notes et de modulations.

Les jeunes filles chantent à pleine gorge, les jeunes gens se contentent généralement de les accompagner dans les notes les plus basses de la gamme, — au prix d'efforts physiques assez curieux, comme si, en baissant le menton et même la poitrine, ils comptaient atteindre, plus sûrement, les sons creux qu'ils cherchent à tirer de leur gosier.

Quelques-uns de ces chœurs sont admirablement disciplinés. Pas une note qui détonne, pas une voix qui dépasse les autres, ni les devance, ni retarde sur le concert commun. Et il faut dire que tous ces chants sont exécutés de mémoire, sans l'ombre d'un papier. Et, quand des gestes sont à faire, l'ensemble le plus parfait préside à tous les mouvements.

Monseigneur termina, en coupant court quelque peu, — on y serait resté jusqu'au soir ! En quelques phrases bien senties et très opportunes, il fit ressortir le mérite des instituteurs et des Sœurs, demanda l'assiduité scolaire et le soutien de l'autorité des maîtres, puis donna, une fois de plus, sa bénédiction.

Après le repas, nous nous trouvâmes en présence des femmes, qui voulaient avoir leur part des exhibitions de la journée. Une course originale avait été organisée : quatre ou cinq d'entre elles, portant sur leur tête des corbeilles remplies de cailloux, se proposaient de courir avec cette charge et de la rapporter intacte, après avoir touché un but déterminé. Le prix devait être un chapelet ou une médaille bénite par Monseigneur.

Ainsi fut fait. Elles ont une remarquable adresse à porter des fardeaux sur leur tête, et, de la première épreuve, une seule sortit en renversant la corbeille et son contenu. Les autres couraient réellement, et il était difficile de percevoir les mouvements des récipients en danger. Et, pourtant, elles ont le crâne rasé ou garni de cheveux crépus excessivement courts...

§ XXIII. — Fête de Roma.

Vers trois heures, il fallut remonter en selle et reprendre le chemin de Roma.

La descente de la fameuse montagne fut plus pénible que la montée : on saisit mieux la profondeur des ravins que côtoie le cheval, on garde plus difficilement l'équilibre, et le cheval glisserait plus facilement qu'à la montée.

Nous arrivâmes, pourtant, au bas sans avoir rien cassé...

Mardi 23 mai était le grand jour fixé pour la fête des gens de Roma.

Dès notre retour de Nazareth, lundi soir, nous vîmes déboucher, dans la cour de la Mission, des cavaliers mais aussi des groupes de piétons.

Avisant un de ces derniers, qui contenait beaucoup d'enfants, nous demandâmes d'où ils venaient. Ils étaient couverts de poussière et paraissaient visiblement exténués.

— « De là-bas, de la montagne », nous fut-il répondu.

— « Mais, à quelle distance ? »

— « Quatre heures à cheval. »

Soit une quarantaine de kilomètres !

Et c'est encore la paroisse du bon Père PENNERATH, dont nous disions, l'autre jour, qu'il devait, parfois, aller jusqu'à vingt kilomètres pour administrer les mourants. On ne nous accusera certes pas d'exagérer, puisque nos renseignements sont prouvés être tellement en deçà de la vérité.

Quarante kilomètres ! Pauvres mais admirables enfants !

Le soir, à la tombée de la nuit, la Mission est une véritable cité, bourdonnante et animée. Tout ce monde se loge comme il peut, sous des hangars. — les femmes et les filles du côté des Sœurs, les hommes et jeunes gens vers les Frères, plus près des écuries.

Mardi matin, on afflue encore. De tous les points de l'horizon, les sentiers se couvrent de monde. On dévale

des collines, on arrive, par masses pressées, des cols et des gorges voisines. C'est une émigration, dirait-on, un peuple qui bouge et se déplace : non, ce sont les catholiques, les Romains — les *Baromà*, comme disent les protestants — qui viennent saluer le Grand *Morena* venu de Rome. Il y a bien, parmi eux, des protestants et des païens, désireux de voir, eux aussi...

Le commencement de la fête est fixé à dix heures ; en réalité, on commence après onze heures.

Maama survient, avec sa cour de conseillers et de petits chefs. Deux de ses fils sont auprès de lui, — l'un très gros, l'autre grand et mince — en habit de cérémonie.

Mgr Dontenwill se place sous la véranda, — Mgr Cénez à sa droite, le Père Supérieur à sa gauche. Maama est à la droite de Mgr Cénez.

Les chants commencent, école par école, comme à Nazareth. Même genre, mêmes particularités. Une adresse en sesuto, lue par un enfant de la montagne, puis une autre en anglais, lue par le second fils de Maama. Celle-ci était vraiment remarquable. Elle exprimait les sentiments des Basutos cultivés vis-à-vis du représentant de la Religion catholique et la reconnaissance du peuple pour le bienfait de la vraie Foi. Le nom de Mgr Allard vint sur les lèvres du jeune homme, et il salua en Mgr Dontenwill le successeur de Monseigneur de Mazenod — qui leur avait envoyé leur premier prélat catholique.

Au milieu de la fête, un incident se produit.

Un enfant d'une douzaine d'années (peut-être davantage, car, avec les noirs, on ne sait jamais) s'avance pour débiter un morceau. Il marche, irrégulièrement et à pas précipités, en biais, à droite, à gauche, etc., et, ce faisant, parle avec une volubilité extrême, en sesuto. Les mots se succèdent comme les eaux d'une cascade, et les gestes soulignent les mots, nerveux, rapides, comme jetés : on dirait qu'il est en proie à une émotion irrésistible.

On rit, d'abord, dans l'assistance. Bientôt, les rires deviennent étranges, se mêlent de cris. L'agitation grandit.

Un Père reconnaît la pantomime : c'est la reproduction de ce qui se passe après la mort d'un grand chef, — ce jeune garçon est censé proclamer les louanges du défunt.

Cette action — qui, on le comprend, est d'un genre plutôt païen — a le don d'exciter la foule. Si les enfants rient encore, les grandes personnes sont comme agitées ; les femmes poussent des cris spéciaux. Et, tout à coup, un homme, préposé jusque-là au maintien de l'ordre, semble possédé d'une fièvre subite : il se lève, en gesticulant et en sautant d'une manière grotesque, passe entre les groupes assis à terre, sans discontinuer de faire des sauts désordonnés et de danser en contorsionnant son corps, et, arrivant jusque devant nos sièges, achève là sa sauvage sortie, en émettant des cris rauques et inarticulés. Ce pendant, le jeune homme ne cesse pas de marcher et de rouler des phrases — que nous n'entendons plus...

Le désordre de la foule est à son comble : des hommes se lèvent, les femmes crient, on gesticule partout, des bâtons menaçants apparaissent au-dessus des têtes... Que va-t-il arriver ?

Soudain, le silence se rétablit. L'enfant a fini de parler et de marcher ; l'énergumène est retourné à son poste ; les cris, les gestes, les hurlements, tout s'est évanoui.

Que s'était-il passé ? Rien — ou, tout simplement, une poussée de vie sauvage, de vie païenne, réveillée par la gesticulation et la parole de cet enfant, à cause des souvenirs rappelés par son action. Le peuple basuto fut, autrefois, un peuple de guerriers : les chefs avaient leurs gloires militaires, et l'on aimait à chanter leurs prouesses, surtout lors de leurs funérailles. Tout cela est bien tombé, aujourd'hui que le glorieux pays des Basutos est sous le protectorat de l'Angleterre...

Seulement, parfois, les hommes s'excitent au souvenir des guerres de jadis, et les cris des femmes, à moitié sifflés, à moitié *ululés,* ne sont pas autre chose que les encouragements sanguinaires du temps passé — actuellement bien inoffensifs.

Il n'est pas moins intéressant de constater combien

spontanés sont les instants de réveil de ces antiques coutumes, et, si courts que soient les moments d'oubli, de se rendre compte de la somme de grotesque sauvagerie que la Foi et les mœurs chrétiennes n'ont encore pu qu'endormir.

Le reste de la fête se déroule sans incident. Les chants sont bien toujours les exercices préférés de ce peuple de guerriers, devenus pasteurs et laboureurs.

Monseigneur se lève pour clôturer. En une allocution, que traduit à mesure le R. P. Pennerath, il remercie les gens de la Mission de Roma, surtout ceux qui sont venus de si loin pour lui présenter leurs hommages. Ces hommages, il les renvoie à la Religion, que les catholiques Basutos ont voulu honorer en lui.

Puis, faisant allusion au plaisir qu'ils éprouvent à se trouver au soleil, — ils sont là, en effet, un millier, au moins, qui se délectent en plein soleil, par une chaleur de près de 45 degrés, tête rasée, front découvert — il compare la vraie Foi au soleil qui éclaire, réchauffe et rend heureux le peuple basuto...

« Les infidèles sont dans les ténèbres : il faut les plaindre. Vous, vous vivez dans la lumière : quelle jouissance, quel bonheur, quelle sûreté pour la vie éternelle !

« Mais aussi quelle reconnaissance pour cet inestimable bienfait ! Et, pour exprimer cette reconnaissance, rien ne sera plus précieux que l'obéissance à l'Église, dispensatrice de la lumière, — aux prêtres, qui la reçoivent de l'Évêque, — à l'Évêque, qui la reçoit du Pape, — lequel la tient de Jésus-Christ, lumière du monde... »

Lorsque la fête est terminée, toute cette foule se disperse, pour aller aux endroits où se distribue la nourriture.

C'est la coutume, en effet, au Basutoland, que, quand un chef ou un grand personnage invite le peuple à une fête quelconque, il le régale ensuite. La Mission a fait tuer deux bœufs et une certaine quantité de moutons, tirés de son troupeau. Elle a fait faire aussi des pots immenses de *leting*, sorte de bière indigène, résultat de la fermentation de la farine de sorgho mélangée d'eau :

cette bière est très nourrissante et, en même temps, fort rafraîchissante. Les Pères qui vont, en été, faire le tour des stations de la montagne n'ont, souvent, pas d'autre aliment ni boisson.

On nous en fait goûter à table. Qu'on se figure un liquide blanchâtre, où il y a tout ensemble à boire et à manger : la farine flotte dans le liquide, très fine et pas désagréable, en vérité. Le *leting* a, cependant, un petit relent aigrelet, auquel il faut s'habituer.

Les Cafres, en général, — et les Basutos ne font pas exception — ont encore une autre bière, appelée *joala*, beaucoup plus forte, très fermentée, enivrante. Quand ils sont sous l'influence de cette boisson, ils deviennent méconnaissables : leur douceur habituelle fait place, paraît-il, à une violence irréfléchie, et ils jouent, très volontiers, de la matraque qu'ils portent toujours avec eux, — à moins que la quantité de *joala* qu'ils ont absorbée ne soit tellement forte qu'elle les ait totalement abrutis.

Bientôt, tout ce peuple, plus ou moins rassasié, s'en va : on dirait une mer qui s'écoule peu à peu.

C'est un spectacle pittoresque de voir tous les chemins qui mènent à la Mission couverts de cette longue file de gens habillés de couleurs si diverses et si voyantes. De-ci de-là, des groupes de cavaliers qui caracolent et dérangent les lignes ambulantes. Partout, du bruit, des cris, des chants...

Un groupe de femmes vient réclamer. La fête n'a pas été complète. Les « dames » de Mapotong n'ont pu se faire entendre. Il y a bien eu, le matin, un groupe original, composé de tous les enfants de Mapotong, dirigés par une des meilleurs chrétiennes du village, ancienne élève des Sœurs de la Sainte-Famille, bonne musicienne. Mais ce n'est pas le chœur des « dames » de Mapotong.

En effet, très curieux, ce numéro de la fête de ce matin.

Venu de très loin devant nous, du fond de la cour, en arrière de tous les gens assis, comme s'il ne faisait que d'arriver d'une longue course, ce groupe nous a d'abord intrigués quelque peu. Chantant, dansant, battant des

mains, — tous ces enfants, fillettes, grandes filles, grands garçons, tout petits à peine capables de comprendre et de chanter — il constituait vraiment la représentation complète de la jeunesse d'un village.

Aussitôt, les Pères murmuraient : — « Ah ! voici Mapotong ! »

Dans la foule on entendait chuchoter : — « Mapotong ! Mapotong ! »

Le chef d'orchestre était une matrone respectable, — veuve, paraît-il — la grande zélatrice de Mapotong. Pas un malade qu'elle ne connaisse et ne soigne ; pas un retardataire qu'elle ne houspille, au temps de Pâques ; pas un enfant dont elle ne sache le degré exact de science en catéchisme et, si ce degré ne lui paraît pas assez élevé, dont elle n'entreprenne de compléter l'instruction chrétienne. L'auxiliaire du missionnaire ou, si vous voulez, la « vicaire » de Mapotong !...

On nous dit toutes ces choses, au fur et à mesure que le petit groupe s'approche.

Mais les voici plus près. La «vicaire» a, au moins, quinze jupons : elle doit provoquer, sur son passage, un déplacement d'air peu commun.

En tout cas, elle dirige admirablement son petit monde, les range en deux lignes, et, tout d'une voix, au signal de son bras levé, ces quarante jolies voix s'écrient :

— « Vive Monseigneur ! Vive Monseigneur ! Vive Monseigneur ! »

Du français, Messieurs ! Nous en restons stupéfaits. C'est pourtant vrai !

La suite de son programme est fort intéressante. Je ne la détaillerai pas ici, car il était long — mais pas ennuyeux, tellement cette brave femme avait mis d'originalité dans ses exercices. Il ne manquait même pas le « drill » ou gymnastique.

Et c'est qu'elle tenait à exécuter tous les numéros prévus et préparés. Lorsque le R. P. Pennerath la pria de vouloir bien abréger, elle s'inclina, aussi gracieusement que lui permettait le volume d'étoffe qu'elle

traînait derrière elle, mais continua le développement de ses divers exercices.

Et, lorsque tout fut fini, la jeunesse de Mapotong s'en alla, — chantant et dansant, comme elle était venue, — avec sa directrice, imposante et majestueuse dans la conscience de son devoir accompli.

Or donc, les « dames » de Mapotong n'étaient pas contentes.

Mais, à la fin, allez-vous me dire, finirez-vous par nous apprendre ce que c'est que Mapotong ?

Mapotong est le village le plus proche de Roma.

Étant le plus proche, il fut le premier visité par Mgr Allard et les premiers Pères ; et, étant le premier visité, il fut le premier entièrement converti.

Aujourd'hui, il n'y a pas un seul païen à Mapotong.

Et Mapotong en est fier, — à juste titre, n'est-ce pas ?

Et Mapotong conserve précieusement le souvenir de Mgr Allard et du R. P. Hidien — et même leurs photographies (1).

Mais il y a autre chose.

Mapotong étant tout près de Roma, les filles de Mapotong furent les premières élèves des Sœurs. Elles apprirent, à Roma, l'art de bien chanter, de retenir leurs voix et d'adoucir leurs gosiers, — si bien que les chœurs de chanteuses les plus appréciés étaient composés des jeunes filles de Mapotong.

Devenues « dames », elles tinrent à conserver intacte la réputation de leur village, et elles y réussirent. Et, aujourd'hui encore, elles sont fières de pouvoir présenter, à n'importe quelles fêtes, des morceaux sélects...

On comprend leur déconvenue d'artistes, quand elles virent que la grande fête se passait sans leur participation. Donc elles réclamèrent.

Le R. P. Pennerath, ému, — ce sont ses meilleures paroissiennes — vint porter leurs doléances à l'évêché.

---

(1) Mgr François Allard est mort, à Rome, le 26 septembre 1889, et le R. P. Anatole Hidien est mort, à Kimberley, le 19 novembre 1871. *R. I. P.*

Il était quatre heures de l'après-midi, et la foule était alors en pleine dispersion. Il ne s'agissait plus de faire montre de leur talent devant une assistance imposante : c'était, uniquement, la consolation de chanter devant Sa Grâce Mgr l'Archevêque de Ptolémaïs qu'elles imploraient filialement. Et il faut dire qu'elles n'y mettaient aucune amertume.

Leur requête fut entendue, et Monseigneur sortit sur le perron pour les écouter.

Ces « dames » s'avancèrent au nombre de quinze, — plusieurs avec leurs bébés sur le dos, à la mode du pays. Il y en avait de jeunes, il y en avait de mûres, il y en avait de vieilles. Et, aussitôt, une des plus âgées entonnant le premier chant, elles commencèrent. En réalité, leurs voix étaient plus douces, plus exercées, plus harmonieuses que celles des enfants de la montagne ou même des villages avoisinants. Le R. P. Bernard nous fit remarquer que toutes avaient formé, autrefois, le noyau de ses chœurs de chanteuses :

— « C'était le beau temps », nous dit-il.

Après trois chants, tous fort bien exécutés, Monseigneur descendit parmi elles et leur distribua des médailles, — en les bénissant, elles et leurs enfants.

On lui présenta le bébé d'une jeune mère : ce petit ange noir a l'honneur, unique au Basutoland, de commencer la quatrième génération catholique d'une famille, puisque ses arrière-grands-parents avaient été baptisés par les premiers apôtres du pays.

Et les « dames » de Mapotong purent s'en aller heureuses. Si la vanité n'avait pas été satisfaite, elles n'y pensaient plus : elles avaient reçu plus et mieux, une médaille et une bénédiction personnelle, sans compter la persuasion très solide qu'elles avaient fait plaisir au Grand Chef, l'Archevêque venu de Rome...

Naturellement, les caravanes venues de la montagne ne pouvaient songer à partir pour rejoindre leurs foyers, à cette heure avancée de l'après-midi. Elles durent passer une deuxième nuit dans les locaux de la Mission.

Pendant toute la soirée, on put entendre les femmes

et les jeunes filles chanter, à tue-tête et à pleine gorge, autour des feux de bois, où elles faisaient cuire, dans de grandes marmites, de la bouillie de maïs. Quand un chant était fini, l'une d'entre elles entonnait une autre mélodie, et le chœur ou, mieux, les chœurs reprenaient de plus belle.

Il y en avait dans tous les coins. C'était un monde de musique, une véritable orgie d'accords et d'harmonie qui s'élevait, de toutes parts, sur le territoire de la Mission.

On eût dit que leurs gorges étaient d'acier, tellement elles paraissaient peu fatiguées, après tant d'heures d'exercice.

A neuf heures, le R. P. Pennerath passa dans les groupes et imposa le silence.

Ce fut fini. On n'entendit plus que la symphonie des étoiles, les grandes recueillies de là-haut, qui chantent silencieusement les gloires du Créateur.

Et tout s'endormit, dans la Mission de Roma, du sommeil des âmes justes...

§ XXIV. — Mission de Korokoro.

C'était notre dernier jour.

Le lendemain mercredi, vers dix heures du matin, les chevaux, sellés, nous attendaient dans la cour ; et, quelques minutes plus tard, salués par les cris des enfants de l'école, nous partions pour Korokoro.

Nous étions six : Mgr le Supérieur Général, Mgr Cénez, le R. P. Pennerath, le Secrétaire particulier et deux *boys* indigènes.

Un temps splendide, une belle route, par endroits pierreuse et ardue, entrecoupée de ravins profonds, — bref, une belle route pour le Basutoland.

De tous côtés, des montagnes ; plus loin, des montagnes encore ; et, plus loin que celles que l'on voyait, des montagnes impossibles à distinguer, cachées par les plus proches ; des montagnes, toujours.

A mi-chemin, nous entendons un coup de feu.

Nous sommes signalés : là-bas, deux cavaliers galopent,

ventre à terre. Arrivés sur une éminence, nous apercevons, sur la colline d'en face, tout un groupe de chevaux : sans aucun doute, ce sont les paroissiens du R. P. Closset.

De nouveaux coups de feu partent de cette direction : pourvu que nos chevaux ne s'effraient point !

Lorsque nous abordons le sommet de cette colline et que nous approchons des cavaliers, retentit un formidable hourra ! Ils sont là une centaine et plus, avec le R. P. Closset à leur tête. Ils s'agenouillent, un instant, pour recevoir la bénédiction de Monseigneur, sautent en un clin d'œil sur leurs montures, et les voilà repartis avec nous. Par précaution pour le cheval de Monseigneur et aussi pour maintenir un certain ordre, nous leur demandons de se tenir en arrière de notre groupe. Deux d'entre eux, portant des drapeaux flottant au-dessus de longues hampes légères, ouvrent la marche ; Monseigneur suit, encadré de deux Pères ; Mgr Cénez vient ensuite, avec le R. P. Closset — contenant, non sans peine, toute la troupe aux coursiers impatients...

Lorsque nous passons sur un de ces petits plateaux de terre durcie par la sécheresse, c'est impressionnant d'entendre les petits sabots de ces centaines de chevaux crépiter sur le sol. Puis, quand la route passe entre les champs de maïs, les deux ailes de l'escadron pénètrent au milieu des tiges sèches, et produisent un bruit de paille froissée et de petit bois cassé. Nos chevaux s'énervent, veulent courir : nous les maintenons à grand'-peine, et bientôt leur poil se mouille de sueur, par l'effort — sans cesse combattu — qu'ils font pour prendre le galop de course.

Nous entrons dans la plaine de Korokoro. Voilà, sur le palier d'une colline très pittoresque, la Mission Saint-Joseph : un ravin à franchir, un arc de triomphe à passer, et nous entrons, en montant, entre deux files d'enfants de l'école qui crient, aussi fort qu'ils le peuvent, tous les hourras qu'ils enferment dans leurs gosiers depuis qu'ils attendent sur ce chemin.

Des oriflammes nombreuses ornent les abords de la

Mission. Encore un arc de triomphe, et nous voilà sur la place de l'église, fraîchement et gentiment décorée par les soins du R. P. Closset et des Sœurs de la Sainte-Famille.

L'église est vaste et, cependant, beaucoup trop petite :

— « Il faut en refaire une autre », nous dit Mgr Cénez. « Je suis dans la situation d'un évêque qui doit rebâtir toutes les églises de son diocèse. C'est intéressant, — n'est-ce pas ? — surtout, si l'on songe que cet évêque n'a pas le sou ! »

D'ailleurs, c'est une vieille église, construite par un des vénérables disparus de l'apostolat en Basutoland, le R. P. Aloys Biard (1).

Elle est en briques cuites — mais tellement faciles à effriter, que déjà le clocher fond en poussière, en plusieurs endroits.

Plus vaste que celles de Saint-Michel, de Nazareth et de Lorette, elle est, pourtant, insuffisante pour les besoins d'une Mission qui va, sans cesse, en progressant. On bâtit une église à Tlali, annexe de Saint-Joseph de Korokoro ; mais le mal est profond, puisqu'il consiste dans la conversion ininterrompue de païens et de protestants.

— « Avouez », disons-nous à Mgr de Nicopolis, « que, pour un évêque sans le sou, vous êtes, cependant, un évêque heureux, car il vaut mieux avoir toutes ses églises trop petites que de les avoir toutes trop grandes ou vides. »

— « Oui », répond-il finement, « mais, si l'on m'aidait à faire les églises que demande l'accroissement du nombre des catholiques. j'aurais moins de soucis et autant de consolations. »

Le presbytère touche à l'église. De la sacristie on passe dans la chambre épiscopale, de là dans le parloir ou salon de réception des gens, puis dans la chambre du Père, — et c'est tout. Fort simple, comme vous voyez, et fort petit.

---

(1) Décédé à Korokoro, le 26 décembre 1919. *R. I. P.*

Monseigneur et son secrétaire vont loger dans une nouvelle bâtisse, en pierres celle-ci et plus récente, mais couverte de chaume et dont les pièces communiquent entre elles par le haut, les murs n'allant pas jusqu'au toit. Curieux effet que produisent ces appartements, au sol bousillé, au toit lourd et qui étouffe les sons, à l'atmosphère chaude en hiver et fraîche en été...

Tout près, habitent les Sœurs de la Sainte-Famille, deux européennes et quatre indigènes, dont les logements font pendant au presbytère et touchent à l'église, mais sans communication directe.

Le troisième côté de la cour des Sœurs est tenu par l'école, le quatrième étant formé par l'église, qui fait face à notre logement provisoire.

Le lendemain de notre arrivée, fête de l'Ascension (25 mai), Monseigneur dit la Messe de communion et le R. P. Perbal la Messe de dix heures et demie — à laquelle assistent les deux prélats. Une procession était allée chercher Mgr le Supérieur Général, qui fit son entrée avec la crosse et la mitre et donna la Bénédiction papale après le saint Sacrifice.

L'après-midi, fête sur le terrain de la Mission.

Les gens des stations éloignées commencèrent par offrir à Monseigneur les spécimens de leur art musical, — dans le genre sesuto, naturellement.

Puis, les enfants des Sœurs :

a) un morceau en français (*La petite Négresse*), entendu bien des fois en France mais donné ici avec une perfection d'accent que nos petites blanches ne pourront jamais acquérir ;

b) plusieurs chants anglais et sesutos, joliment enlevés ;

c) une pièce en trois actes, chaque acte ne comportant qu'une scène, jouée d'ailleurs en une minute : *La bonne Entente*, ou l'histoire d'un Cafre qui vend son cheval pour un sac de pommes pourries, — avec l'approbation de sa femme, ce qui lui fait gagner un pari de cent livres sterling ;

d) une scène sauvage : *Les Sorciers Médecins.*

Il aurait fallu voir l'accoutrement de ces Basutos,

déguisés en sorciers, la mimique incomparable de leurs gestes et de leur visage, le réalisme de leur action, le grotesque des situations, chaque fois qu'un malade leur était amené, etc...

L'aspersion précéda la séance, afin de conjurer les sorts, deux lances acérées furent fichées en terre, pour protéger les remèdes sacrosaints, des allumettes répandues tout autour du groupe, pour attirer la bénédiction des esprits, et le premier malade fut introduit.

La maladie n'était pas grave : un mal de dents. Mais la procédure n'en est pas plus simple pour cela. Il faut, d'abord, verser une somme : cérémonie préliminaire et absolument indispensable, — sans elle, tous les efforts des sorciers demeureraient infructueux. Comme, pour le second malade, les opérations médicales avaient déjà été entamées avant le versement de la somme susdite, il fallut les recommencer, lorsqu'on s'aperçut qu'on avait oublié cette importante formalité. Et, comme la première opération consiste à jeter à terre les osselets, pour y lire le diagnostic du mal, les fameux osselets n'étaient plus qu'un livre fermé, dès lors que l'argent manquait.

Le mal une fois connu, il faut le combattre. On donne, alors, au parent du patient les remèdes les plus aptes à guérir la maladie : un vieux morceau de cuir, un fragment de peau de mouton avec la laine adhérente, des ficelles, un noyau, — que sais-je ? Naturellement, il faut appliquer le remède et non l'absorber.

On ne confie ces remèdes au client qu'après lui en avoir vanté la noblesse et le prix, avec force gestes et cris. Et, pendant tout ce temps, le patient se plaint, gémit, se tord par terre : on s'en soucie autant que s'il n'existait pas.

Et, lorsque son parent l'emmène, on peut dire que les médecins l'ont à peine regardé...

Le second cas fut plus mouvementé.

L'examen des osselets ayant relevé l'existence chez le malade d'un mauvais sort, qui avait introduit dans son corps des animaux parasites, les médecins s'attellent à

quatre à une corde gigantesque, dont l'extrémité est placée entre la chemise et la peau du pauvre infortuné.

Ils tirent ; et, soudain, — après une multitude d'efforts, de hurlements et de *han* retentissants — ils extraient un rat énorme, attaché à l'extrémité de la corde, avec toute une famille de petits rats. Les athlètes-médecins tombent à la renverse et restent à terre inanimés. Le chef sorcier, qui n'a pas touché à la corde, est demeuré indemne : il se penche sur les victimes, les ressuscite, et l'un des élèves-sorciers montre, triomphalement, le sort qui était renfermé dans le corps du malade.

Il ne reste plus qu'à délivrer au parent de celui-ci les remèdes qui remettront sur pied le malheureux ; et les consultations prennent fin sur des gambades et des danses effrayantes...

Les gens de Tlali viennent lire une adresse, où ils expriment à Monseigneur le désir d'avoir un prêtre ; ils sont fatigués de n'être qu'une simple annexe et, tout en comprenant que le Père est fort dévoué pour eux, ils souffrent de ne pouvoir être suivis de près, morigénés et instruits, comme ils le voudraient, des choses de leur religion. Ils souhaiteraient même d'avoir un prêtre de leur propre race — un Mosuto.

Une délégation des femmes de la Mission de Saint-Joseph vient avouer à Monseigneur que les femmes, dans leurs regrets d'avoir perdu le bon Père Biard, en ont voulu, pendant plusieurs années, à son jeune successeur — le R. P. Closset. Elles s'accusent de leur ingratitude, car il a été bon et dévoué pour elles ; elles se repentent de l'opposition qu'elles lui ont faite et promettent de persévérer dans la soumission et de réparer totalement leurs fautes, qu'elles ont déjà commencé à expier.

Les hommes de Saint-Joseph, eux aussi, demandent des prêtres : les Pères sont surchargés, et leur santé ne pourra longtemps y tenir. Des missionnaires, des missionnaires : ce cri domine réellement la fête de Korokoro. On acclame le Grand Chef des Missionnaires, on le fête, on prie pour lui, on s'attache avidement à ses pas, pour

recevoir sa bénédiction, mais on ne lui cache pas l'extrême besoin de l'Église du Basutoland : des prêtres !

Monseigneur répond. Il ne peut éviter la grosse question, celle des missionnaires. Il en parle, d'ailleurs, sans difficulté. Certes, il voudrait bien faire quelque chose de plus pour ce cher pays, des sacrifices plus coûteux encore que ceux qu'il a consentis, ces dernières années. Mais les vocations sont rares en Europe. On a demandé des prêtres Basutos : pourquoi pas ?

— « Si vous nous offrez », dit Monseigneur, « des jeunes gens pieux et intelligents, qui puissent donner de sérieuses garanties de persévérance dans le saint état du sacerdoce, volontiers nous les conduirons vers l'autel. C'est le désir du Saint-Père, c'est le nôtre, et déjà il a reçu au Basutoland un commencement de réalisation. »

(A Gethsémani, un séminariste noir étudie le latin, sous la direction du R. P. Guilcher. Il a déjà une trentaine d'années, possède une intelligence ouverte, une bonne volonté évidente et éprouvée, et le sincère désir d'arriver à la prêtrise. Tout fait supposer qu'il sera le premier prêtre Mosuto.)

Mentionnons encore quelques danses et des chants, — un en français : *C'est fête au village*, et un en allemand : *Hoch will er leben*, — et un peu de gymnastique. Et le monde se disperse : la fête est finie...

Devant le presbytère, des femmes ont apporté d'immenses pots de *leting* et de bouillie de maïs et, sur des toiles posées à terre, ont déposé des quartiers de bœuf et de mouton.

On se rassemble sur ce théâtre d'un autre genre.

Le Père est là, pour présider à la distribution : il ne faut pas qu'on se dispute sur les dons de la Mission. Il ne distribue pas lui-même ; ce sont les chefs qui sont chargés de ce soin. Il demeure là pour la surveillance et la décence.

Les enfants sont au premier rang, les yeux plus grands que le ventre, sans aucun doute, mais, pour rien au monde, ils n'oseraient approcher.

Les chiens passent, la queue basse, comme si on les

menaçait, — jetant, de temps à autre, un regard furtif sur le monceau d'os et de viande qui s'étale si près d'eux. Mais ils savent bien qu'il n'y aurait pour eux aucune chance de happer un morceau : les cannes des noirs sont prestes, et ils ne récolteraient que des coups, dont la seule pensée les rend tout penauds.

Les femmes sont assises, un peu plus loin : la distribution de *leting*, qui est leur spécialité, ne se fera que quand les hommes auront pris la viande et quelques pots du liquide national.

Enfin, on se décide : un homme partage le tas de viande entre les divers villages présents. Ce n'est pas sans hurlements : ici, on ne peut rien faire sans aller aux extrêmes, et, pour appeler un homme, il faut donner toute sa voix, sinon davantage.

Un vieux est chargé d'emporter un pot de *leting*. Mais le liquide est contenu dans un de ces bidons de fer-blanc qui semblent avoir contenu, autrefois, du pétrole ou de l'essence pour autos ; du moins, il en à tout à fait la forme. Or, le liquide arrive aux bords, et les parois du bidon sont un peu trop minces et trop souples pour un pareil poids ; à chaque tentative, un peu de *leting* tombe à terre.

Notre homme ne se déconcerte pas : il s'agenouille, et, sans plus de façons, insoucieux de ceux qui devront boire après lui, il trempe résolument les lèvres dans le bidon. Le niveau diminue à vue d'œil, et bientôt le récipient pourra se laisser porter ; mais notre vieux est à la fête, il tient à y rester aussi longtemps qu'il pourra, et il ne se relève qu'après avoir, consciencieusement, prélevé plus que sa part de la ration commune. Les amis sont là-bas : ils seront assez heureux de recevoir ce qui reste. Qui sait si lui-même ne sera pas appelé à prendre une nouvelle part de ce qu'il a laissé ?

Les femmes surviennent, quelques minutes après, sur le lieu du partage : elles remplissent leurs petites gamelles au moyen de calebasses creusées. Bientôt, il ne reste plus rien ; et... le combat cesse, faute de combattants.

Toute la soirée, ce monde-là va chanter, autour des feux allumés autour de nos bâtisses : gosiers infatigables, lamés d'acier, ils ne cesseront que lorsque la Sœur, passant de groupe en groupe avec sa lanterne, imposera le silence. Les femmes et les jeunes filles iront, alors, coucher dans l'école, sur la terre battue ; et les hommes resteront à discourir, plusieurs heures, sur des sujets de religion.

De religion, direz-vous : est-ce bien vrai ?

Tout ce qu'il y a de plus vrai.

Les vérités du dogme les préoccupent beaucoup plus que nos chrétiens d'Europe. Ils s'intéressent à tout, veulent comprendre et aller au fond de tout, cherchent à s'éclairer entre eux, par la discussion, sur ce qu'ils ne saisissent pas... Il faut dire que l'habitude des jugements en plein air et des délibérations, pour débrouiller les cas juridiques et les contentions, en a fait des discuteurs fort habiles : ils connaissent l'art de démêler les fils les plus entortillés d'une affaire, en parlant et faisant parler, de longues heures, des jours entiers parfois, sur le sujet en litige.

Cela leur est moins utile en religion et leur réussit moins, — est-il besoin de le dire ? Cependant, après avoir discuté entre eux, ils posent mieux la difficulté qui les arrête et sont plus clairs, quand ils la proposent au Père.

Ce soir-là, ils parlaient des limbes. Qui va aux limbes ? Nos ancêtres païens y sont-ils ? S'ils ont été honnêtes et justes, est-ce bien là que Dieu les place ? Alors, ils y seraient avec les petits enfants morts sans baptême ?

S'ils avaient été plus instruits, comme ils auraient lu avec avidité les articles du Cardinal Billot !

Le Père, les entendant de sa chambre, vint les trouver et demeura, quelque temps, avec eux pour éclairer leurs doutes. Il nous dit, le lendemain, que ces longues parlotes n'étaient pas rares et que, très souvent, elles portaient sur des sujets de dogme...

§ XXV. — Mission de Massabielle.

Vendredi 26, départ pour Massabielle.

La Mère Nativité Leduc, de Matsieng, a envoyé sa voiture pour Monseigneur — qui y prend place, avec le R. P. Closset. Mgr Cénez et le Père Perbal vont à cheval.

Une troupe imposante de cavaliers escorte la voiture, qui s'ébranle, accompagnée des acclamations des enfants de l'école et des derniers fidèles de Tlali et autres lieux.

Quelques chevaux suivent Mgr Cénez.

La plaine de Korokoro est très belle, et les ravins qui nous barrent la route, bien que nombreux et profonds, ne lui enlèvent pas son cachet de fertilité et d'étendue.

Pendant que les cavaliers s'engagent dans un col gracieux, entre deux montagnes de belle allure, la voiture (et son escorte) contourne la montagne de droite et va rencontrer, plus loin, les cavaliers postés, pour l'attendre, par le R. P. Valat.

Nous arrivons donc beaucoup plus tôt, grâce à la belle performance de nos chevaux. Mgr Cénez met pied à terre, et le Père Perbal retourne sur la route des voitures pour attendre et saluer Monseigneur, — après quoi, on entre tous ensemble dans le territoire de Massabielle.

La Mission, entourée de pins, regarde une montagne pittoresque, sur les flancs de laquelle est attaché un joli village de vingt-cinq huttes environ. Les crêtes sont vives ; on voit que les pluies ont arraché nombre de rocs, épars çà et là sur les flancs. Mais il reste des pâturages, secs en ce moment, plantureux quand il a plu. Et, tout au bas, les champs de maïs ne manquent pas.

L'église est assez grande, bien construite, en pierres de la montagne, avec le presbytère attenant, suivant le système cher au R. P. Biard. Juste à côté de la sacristie, deux chambres se font suite, une troisième sert de par-

loir et de salon de réception, et une quatrième de chambre à coucher pour le missionnaire.

Malheureusement, ici comme ailleurs, l'église est insuffisante, — et le presbytère, également. Il faudrait augmenter la première d'un chœur et d'un transept aussi grands que possible, et renverser le second, qui n'est pas bâti assez solidement : les missionnaires ont toujours mieux logé le Bon Dieu qu'eux-mêmes...

La réception est enthousiaste, comme partout en Basutoland : les enfants, stylés par les Sœurs de la Sainte-Famille (dont l'une est la sœur du R. P. Joseph Méheust, professeur de morale dans notre Scolasticat de Liège), applaudissent longuement et saluent de leurs cris l'illustre Visiteur.

Un bon nombre d'hommes et de femmes sont également présents : comme nous ne sommes à Massabielle que pour un jour, on les a convoqués dès aujourd'hui.

Tous entrent à l'église, en chantant avec ardeur. Après quelques instants de prière, les deux prélats donnent ensemble leur bénédiction au peuple assemblé ; et nous nous retirons pour le repas, — car il est midi.

Aussitôt après le dîner, le Père nous réquisitionne pour la fête des gens.

D'une estrade, située devant l'enclos de la Mission, nous écoutons adresses et chants.

Ici, comme à Korokoro, on demande, on implore des prêtres. Massabielle aime son Missionnaire, le R. P. Valat ; et qui ne l'aimerait ? Mais Massabielle doit partager avec Saint-Louis : le Père doit être, la moitié de la semaine, dans chaque Mission et ne peut se donner complètement à aucune. Les fidèles le sentent, plaignent le Père de la surcharge de travail qui lui est imposée, et se plaignent de ne pas avoir un prêtre totalement à eux. Pensez : ils sont *deux mille*, et quelle est la paroisse de deux mille catholiques, tous pratiquants, qui n'ait au moins un prêtre résidant, dans nos pays d'Europe ?

La première adresse est lue par un chef de village et trahit déjà cette préoccupation. Toutes les autres la reflètent, sans être absolument dominées par elle. On

sent qu'elle émane d'un besoin profond, et universellement senti, et non pas d'une entente préalable entre les rédacteurs de ces adresses.

L'une d'elles est particulièrement touchante :

— « Notre ignorance du français et de l'anglais », dit-elle ingénument, « nous empêche d'exprimer parfaitement les sentiments de notre cœur. Aussi nous prions Votre Grâce d'accepter l'effort de notre bonne volonté et de croire que nos âmes sont remplies de reconnaissance et d'affection pour vous.

« Nous, pauvres Basutos, nous avons l'honneur de recevoir la visite d'un grand Seigneur de la sainte Église, qui nous aime comme un Père ! Quand nous pensons à ce long voyage et aux nombreuses fatigues qu'il a supportées pour venir jusqu'à nous, nous ne pouvons pas douter de son amour pour nous...

« Nous vous remercions pour les Pères que vous nous avez envoyés et qui prennent soin de nos âmes avec tant de zèle. Nous aimerions beaucoup en avoir davantage, car il y a énormément à faire par ici, et les prêtres sont trop peu nombreux pour tirer tous nos frères du sommeil où ils dorment encore. Nous souhaitons qu'ils soient tous convertis et qu'ils apprennent à connaître et aimer Dieu. »

Une autre fait allusion aux Martyrs de l'Uganda et se permet d'escompter la bénédiction des nouveaux Bienheureux, prémices de l'Église noire, sur les catholiques du Basutoland, leurs frères, pour obtenir au peuple de Moshesh la conversion totale et assez de prêtres pour arriver à cette fin.

Le programme, dû tout entier à l'habile et artistique direction de Sœur Sainte-Mechtilde, comportait des chants, des danses et des récitations, par les élèves de l'école. Quelques groupes de chrétiens, des stations éloignées, se joignirent aux enfants et nous donnèrent les spécimens habituels du chant sesuto.

La paroisse de Massabielle, outre son associée la paroisse de Saint-Louis, compte une annexe, Saint-Pierre Claver, — Mission appelée à un grand avenir et spécialement protégée par la grande bienfaitrice des Missions noires, Madame la Comtesse Ledochowska (1). Nous

(1) La Comtesse Marie-Thérèse Ledochowska, d'une illustre famille polonaise, — nièce du Cardinal Miécislas Ledochowski, ancien Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande († 1902).

n'avons, malheureusement, pas le temps d'aller jusque là, mais le Père VALAT nous en dit les rapides progrès et les radieuses espérances. Que ne peut-on y placer un Père ! Les catéchumènes afflueraient... Des prêtres ! Des prêtres !...

La foule se disperse. Les hommes remontent sur leurs chevaux, et les femmes vont auprès des huttes que la Mission met à leur disposition pour le soir et la nuit.

Le silence se fait. Après un bon nombre de confessions, le Père nous fait les honneurs de son domaine, nous fait admirer les plantations de pins, le cimetière si propre et si ordonné, le panorama de la plaine, qui se déroule en arrière de la Mission, etc. Le soir descend majestueux et tranquille, à peine un peu frais, doux et calme comme le pays sur lequel il s'étend...

Comme ces heures des soirs africains sont délicieuses ! L'air est si pur que les moindres détails se gravent sur la rétine comme sur la plaque d'un appareil photographique : les distances se rapprochent, — les montagnes se dessinent avec une netteté et une finesse de trait qui font penser aux dessins les plus artistiques, — le bleu du ciel s'empourpre légèrement vers le couchant, — et là-bas, sur la crête droite d'une montagne en forme de table, les ors les plus riches se marient avec les tons du rouge le plus délicat. Une nature comme celle-là enchante à l'égal des sites les plus pittoresques de notre Europe, et il devient facile de comprendre pourquoi nos mission-

---

et sœur du T. R. P. Wladimir Ledochowski, Supérieur Général de la Compagnie de JÉSUS, — est décédée, à Rome, le 6 juillet dernier. Jeune encore, elle s'enthousiasma pour la croisade du Cardinal Charles Lavigerie († 1892) contre la plaie de l'esclavage en Afrique. Elle institua, en 1894, la Sodalité de Saint-Pierre Claver et son bulletin mensuel, *L'Écho d'Afrique*, qu'elle dirigea, jusqu'à sa mort, avec une piété ardente et un zèle infatigable, — pour le plus grand avantage, entre autres, de nos Missions de l'Afrique australe. Pour la remplacer, la Comtesse Maria Falkenhayn, fille du Comte François Falkenhayn, ancien Président de la Chambre et Chef du Parti catholique autrichien, vient d'être élue, le 16 septembre courant, Directrice Générale de la Société de Saint-Pierre Claver.

naires ne peuvent se détacher de leur cher Basutoland — où les attachent, à la fois, les joies d'un ministère si fructueux et les charmes d'une contrée privilégiée.

Le lendemain est un simple samedi : pourtant, le Père est au confessionnal depuis les premières heures, et le nombre des communions atteint 197 !

Tous assistent aux Messes célébrées successivement dans l'église, chantent les cantiques et récitent les prières avec une ferveur et un ensemble qui remuent profondément et laissent des impressions ineffaçables.

Vers 11 heures, Monseigneur visite les écoles, où viennent l'acclamer les enfants de toutes les écoles avoisinantes, après des chants où chacune montre son savoir-faire et son art.

§ XXVI. — **Visite au Grand-Chef.**

De Massabielle à Saint-Louis la route n'est pas longue : une heure à cheval.

La voiture de la Mère Nativité prend Monseigneur le Supérieur Général et le R. P. Valat, avec une partie des bagages, le reste étant porté par quelques cavaliers. Mgr Cénez et le Père Perbal vont à cheval.

Le chemin parcouru à cheval est très pittoresque. Nous traversons un village situé au pied de la montagne : les huttes y sont placées, de-ci de-là, entre les énormes rochers qui sont tombés des flancs ou du sommet. L'un de ces rocs est surmonté d'une motte de terre, dans laquelle est planté un morceau de bois trempé dans une médecine empoisonnée : cet objet a la prétention de conjurer les sorts qui pourraient être jetés contre le village.

Nous passons à côté, sans aucune espèce de dévotion pour le fétiche, mais en admirant le site — vraiment gracieux.

La voiture faisant un grand tour, nous arrivons avant elle au fond d'une vallée qui doit être fort jolie après les pluies et en été ; puis nos chevaux abordent avec entrain

une sérieuse montée, où nous savons devoir rencontrer les envoyés du Chef Suprême.

Nous les trouvons, en effet, sur la crête, en groupe imposant : ils commencent à pousser des acclamations, mais nous leur faisons comprendre qu'il s'agit de réserver leurs voix pour l'arrivée de Mgr l'Archevêque. Sur le côté de la route, est arrêtée une voiture un peu plus grande que celle où se trouve Monseigneur : les cavaliers porteurs des bagages y ont déjà placé leurs fardeaux.

Nous continuons notre route, en signifiant aux cavaliers de rester où ils se trouvent, pour attendre l'arrivée de la voiture de Monseigneur ; mais, au bout de quelques pas, nous voyons accourir à toute vitesse un superbe automobile.

— « Voici le Grand-Chef », dit Mgr Cénez.

— « Faut-il mettre pied à terre ? »

— « Oui, je pense », répond-il.

D'ailleurs, l'auto est déjà sur nous : elle vire un peu et s'arrête. Le Grand-Chef en descend, juste au moment où nous sautons à bas de nos montures, et s'empresse à la rencontre de son Évêque.

Il est de taille moyenne, très correctement habillé à l'européenne. Son visage est tout à fait sympathique ; il a de très grands yeux, fort beaux et noirs, sur un teint très basané.

Il s'approche, respectueusement, de Mgr Cénez et lui baise l'anneau, puis, se redressant, le regarde avec une affection visible, comme un enfant contemple son père. Ils échangent quelques paroles, en sesuto ; mais déjà la voiture arrive au trot sur le plateau.

Nous allons au-devant de Mgr Dontenwill et lui apprenons que le Chef Suprême du Basutoland a voulu venir lui-même à sa rencontre et lui souhaiter la bienvenue.

L'instant est solennel.

Le Chef est très ému ; les hourras des hommes, acclamant Monseigneur, ont cessé ; dans le silence, il prononce les paroles de bienvenue, qu'un secrétaire traduit aussitôt en anglais. Monseigneur répond, en

exprimant sa joie et sa reconnaissance pour le beau geste du Chef.

Griffith fait monter dans son auto les deux Prélats et le Père Perbal ; il y entre lui-même, puis donne le signal du départ, en enjoignant à l'escorte de se tenir toujours en arrière de l'auto.

En tête, galopent deux cavaliers, avec des drapeaux anglais et français, suivis des hommes qui tiennent en laisse les deux bêtes que nous avons dû quitter.

Derrière nous, lancés au triple galop pour suivre la voiture, au moins cent cinquante cavaliers, dont les sabots des chevaux sonnent une charge endiablée ; puis, les deux véhicules, dans l'un desquels trône le R. P. Valat, demeuré seul.

De temps à autre, lorsque l'auto ralentit un peu, les montures, trop lancées, nous dépassent ; de sa canne, Griffith fait un signe, et les hommes poussent des cris gutturaux :

— « *Kamorao ! Butle !* — Arrière ! Doucement ! »

Et la troupe s'élargit sensiblement, au grand dam des champs avoisinant le chemin.

Bientôt nous apparaît la plaine de Matsieng.

Avec une satisfaction évidente, le Grand-Chef nous montre son village, le *Moreneng* (capitale), avec sa demeure, entourée d'arbres verdoyants : c'est là-bas, sur un mamelon adossé à une superbe montagne, avec des rochers dégringolés du sommet et les huttes éparpillées à droite et à gauche et jouant, comme à cache-cache, derrière ces rochers.

Avant d'arriver, un profond ravin et, sur la pente qui dévale vers le ravin, la Mission Saint-Louis, entourée de petits pins.

Avec l'automobile, nous y sommes sans tarder. On s'arrête devant l'église, au milieu des applaudissements et des cris de la foule assemblée.

Comme dans les autres Missions, nous entrons dans le sanctuaire avec le peuple — qui chante de tout son cœur et de toute sa voix. Le secrétaire du Chef, Justinus, entonne un *Ecce Sacerdos magnus*, que les fidèles conti-

nuent, puis un champ sesuto, et les deux Pontifes donnent leur bénédiction.

La soirée s'achève dans un silence relatif. Bien des gens se confessent, pour pouvoir communier le lendemain ; et nous nous installons dans le presbytère.

La Mission Saint-Louis est de date récente : on peut dire qu'elle est l'œuvre du Grand-Chef Griffith.

L'église est en pierre, de plan rectangulaire, permettant d'y ajouter, plus tard, un transept et un chœur. Un clocher à créneaux la précède, surmonté d'une flèche — un peu petite, mais fort élégante.

L'intérieur dénonce un soin plus particulier pour la décoration. Le plafond est couvert de grandes plaques de fer gaufré, peintes en blanc, dont les moulures sont en or ou argent. L'autel est fait aussi de ces plaques en fer repoussé, produisant des caissons à motifs variés ; il est surmonté d'un fronton de même nature, — le tout peint de manière à imiter ici le marbre rouge, là des pierres de diverse nature. Sur les trois caissons qui garnissent le devant d'autel, ont été peints des motifs religieux, monogrammes du Christ et fleurs symboliques.

Le tout produit très bel effet : c'est propre, coquet, — et sans grands frais : la même ornementation, en plâtre ou en bois, eût coûté vingt fois plus cher.

La table de communion n'est encore que provisoire. Le tabernacle, don généreux de Madame la Comtesse Ledochowska, est en cuivre : c'est le plus beau que nous ayons encore vu en Basutoland.

Le presbytère est bâti sur un plan plus rationnel que dans les autres Missions et comporte cinq chambres. Il est en pierre et sans étage ; il n'y a, d'ailleurs, aucune maison de nos Pères, dans ce Vicariat, qui ait un étage quelconque. Sur le devant, une petite véranda.

La maison des Sœurs est un peu plus haut en arrière, puis l'école, — et quelques huttes, pour servir de magasins ou de logements pour les fidèles qui viennent de loin, le samedi.

La Mission étant jeune, les arbres sont encore très

petits : ce sont des pins, presque uniquement. Le cimetière est tout au bout, en haut de la propriété.

L'école et le couvent des Sœurs sont aussi en pierres, et tous les bâtiments sont recouverts de plaques de tôle ondulée. Il y a trois Sœurs de la Sainte-Famille et deux Sœurs indigènes. La doyenne est la Mère Nativité Leduc, sœur du R. P. Hippolyte LEDUC — qui fut Vicaire général de Mgr Émile LEGAL, Archevêque d'Edmonton, au Canada (1).

Le lendemain matin, les Messes de communion furent très fréquentées : 274 communions distribuées, jusqu'à midi, où il y en eut encore plus de cinquante.

Monseigneur disant sa Messe à sept heures et demie, le Chef Suprême y vint avec la Reine. Il pria de la manière la plus édifiante et fit, lui aussi, la sainte Communion. Il était accompagné de son frère, de son secrétaire et de son fidèle domestique Guillaume Sello, qui dirige son auto et le suit partout. Tous communièrent, ainsi que la Reine, avec la plus parfaite piété.

Le Chef revint pour la Messe principale, célébrée par le Père PERBAL. Mgr CÉNEZ fit le sermon et notre Révérendissime Père donna la Bénédiction papale, suivie de la Bénédiction du Très Saint Sacrement...

L'après-midi, fête des gens, comme l'on dit par ici.

Devant l'église, des fauteuils étaient préparés pour les deux Prélats et les Pères. Sur la droite, un fauteuil et un tapis pour le Grand-Chef. En face, deux sièges pour la Mère Nativité et la Reine.

La fête débute par un chant, en anglais, en l'honneur du Pape, exécuté par Léonard Leloko, le frère de Griffith, et par le secrétaire, Justinus Sechefo.

Puis, Griffith se lève et, très impressionné, donne ordre de lire l'adresse qu'il a rédigée pour saluer le Visiteur et lui exprimer ses sentiments. Elle est lue, en anglais, par Justinus et, en sesuto, par Léonard :

— « *A Sa Grâce le Très Révérend Archevêque Augustin* DONTEN-

(1) Le R. P. LEDUC est mort, à Saint-Albert (Alberta), le 29 juin 1918. *R. I. P.*

WILL, *O. M. I., D. D., M. A., Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général de la Congrégation des Oblats de* MARIE *Immaculée, Assistant au Trône Pontifical.*

« MONSEIGNEUR *l'Archevêque,* — En vérité, c'est pour moi un grand et consolant privilège, et particulièrement pour les catholiques de notre résidence, aussi bien que pour tous les catholiques du pays en général, de voir VOTRE GRACE venir en personne visiter vos humbles mais dévoués enfants dans le Christ.

« La présence de VOTRE GRACE en ce jour, au milieu de nous, nous remplit non seulement d'émotion mais encore de sentiments de gratitude pour la grande faveur que nous fait votre visite au Basutoland.

« VOTRE GRACE est venue directement de Rome, l'antique cité, le quartier général de la catholicité et le siège de Notre Saint Père le Pape, Chef visible de notre Mère l'Église ; et, comme messager du Pape, vous êtes venu, non seulement pour nous donner sa bénédiction, mais aussi pour nous encourager, nous fortifier et vous rendre compte en personne que, si la moisson est grande, les ouvriers sont en réalité peu nombreux.

« A ce propos, je prie respectueusement VOTRE GRACE de se rappeler le message que je vous ai envoyé, par l'intermédiaire gracieux de Mgr CÉNEZ, notre bien-aimé Évêque, qui est également présent à cette réunion, — message qui vous faisait part de cette pénurie de missionnaires, que nous sentions très vivement.

« C'était en l'année 1914, le 26 de ce mois (juste le jour qui précéda votre arrivée ici) ; et voilà que, par une nouvelle et curieuse coïncidence, le même sujet qui faisait l'objet de cette lettre nous ramène providentiellement ici pour répéter les mêmes choses, à la même date ou peu s'en faut.

« Puisse la visite de VOTRE GRACE dans ce pays de nos ancêtres apporter sur nous tous la bénédiction de DIEU, — sur nous qui vous souhaitons joyeusement aujourd'hui la bienvenue et qui vous offrons l'hommage de nos esprits et de nos cœurs loyaux.

« C'est avec une grande reconnaissance que nous nous rappelons le grand événement d'il y a un demi-siècle, lorsque votre prédécesseur envoya le regretté Mgr ALLARD, avec une poignée de zélés missionnaires, vers cette contrée qui était encore dans le paganisme, en les adressant à mon grand aïeul MOSHESH, le Grand-Chef à la sagesse renommée, qui, après avoir gouverné son peuple avec tant de prudence, demanda protection à la grande Reine VICTORIA, sous le protectorat de laquelle la Nation et l'Église fleurirent, progressèrent et jouirent d'une paix véritable et de leur traditionnelle indépendance.

« Les efforts de MOSHESH n'ont pas été vains : le grain de sénevé, semé alors, est devenu un grand arbre — sous lequel les oiseaux du Ciel sont venus se reposer à l'ombre de leurs branches au large feuillage.

« Puis-je espérer finalement, en son nom et en celui des catholiques de cette Mission de Saint-Louis de Matsieng, aussi bien qu'en celui des catholiques de tout ce pays, que Votre Grace se sentira chez elle, partout où votre devoir conduira vos pas ? De nouveau, je souhaite à Votre Grace une bienvenue très cordiale en Basutoland.

« Je demeure, Votre Grace, votre fidèle

Nathanael Griffith Lerotholi Letsie Moshesh,
Chef Suprême du Basutoland.

Mission Saint-Louis, Matsieng, 28 Mai 1922. »

Monseigneur se leva, visiblement ému lui aussi, et remercia chaleureusement le Chef, ainsi que la foule accourue pour le saluer (on l'évalue à 4.000 personnes, environ). Pour lui, c'était le plus beau jour de sa visite au Basutoland.

Il insista sur l'exemple donné par le Chef Suprême du pays, dont la conversion et la conduite sont un exemple pour tous les Basutos. Déjà, en Europe, il avait entendu parler de Griffith et, à cause de cela, désirait beaucoup le connaître. Ce jour est venu, et Monseigneur se déclare satisfait de la réception que lui a faite le Grand-Chef.

Il souhaite que le règne de Griffith soit heureux et que son peuple connaisse de plus en plus la vraie Foi. En 1914, ayant reçu la lettre de Griffith, il avait le désir d'envoyer plusieurs prêtres de plus au Basutoland : la guerre a empêché la réalisation de ce projet. En voyant de ses yeux la bonne volonté des Basutos et les progrès de l'Évangile parmi eux, son désir s'est accru, et il fera tout son possible pour procurer des Missionnaires à ce pays.

La conversion en sera d'autant plus facile que la tête de la nation est déjà gagnée à la vraie Religion.

De retour à Rome, il ne manquera pas de dire au Pape les belles choses dont il a été le témoin ; et le Souverain Pontife bénira la nation des Basutos et son Chef Suprême...

Une seconde adresse est lue par un groupe de fidèles venus d'une station voisine. « Elle rappela que Moshesh, le Grand-Chef et fondateur de la nation, avait voulu

allier son peuple à la Religion ; le successeur de Moshesh a fait mieux, — il y est entré lui-même — et nous espérons que cette nouvelle alliance sera plus forte et inébranlable. Mais nous voudrions, pour cela, que vous alliez retrouver le Pape et que vous lui disiez notre grand désir. Nous pleurons, nous gémissons, parce que nous voulons des prêtres et que nous n'en avons pas assez. »

Ces accents étaient touchants au possible : c'est vraiment la plainte de tout un peuple, qui demande la Foi et ne l'obtient que goutte à goutte, c'est le regret formulé par l'Écriture — *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.*

Après quelques chants en sesuto, une surprise nous attendait. Le village, au bord duquel nous avions remarqué ce fétiche ou *khokhoane,* est un village de Zoulous. Le Chef de Massabielle les avait invités à nous donner la représentation de quelques danses zouloues.

Nous vîmes arriver un groupe de femmes et d'enfants, précédé de trois hommes, le torse nu, la tête couverte d'ornements bizarres (plumes de paon, aigrettes, pompons, etc.) et portant des bâtons terminés par des boules rondes ; ils avaient des ceintures fantastiques et même des queues de cheval.

A un signal donné, ils se mirent à pousser des cris sourds et rauques, sans aucune signification, pendant que les femmes et les enfants modulaient, en guise d'accompagnement, un chant assez monotone. Tout en poussant leurs cris gutturaux, les trois hommes se livraient à des sauts indéfinissables, où les frappements du pied sur le sol, les mouvements de la cuisse et le ploiement du torse jouaient les rôles principaux. Rien de gracieux, rien de velouté dans cette danse : tout y est brusque et contorsionné. Elle laisse une impression de sauvagerie qui met mal à l'aise ; mais, somme toute, elle est très curieuse à voir...

La fête est finie : la foule se disperse très vite. Déjà les gens de Massabielle s'en retournent, et l'on voit, le long de la montée, des files interminables qui couvrent les larges chemins. Ceux de Matsieng et de Makeneng,

ceux de Morija (dont beaucoup sont protestants) s'en vont à leur tour ; et la Mission se vide bien plus rapidement que les autres Missions, les jours passés...

Lundi 29. — Les communions sont encore nombreuses, ce matin : le Père n'avait pu confesser, samedi et dimanche, tous les pénitents qui le désiraient, et nous comptons encore 105 personnes à la sainte Table.

Preuve évidente que la fréquentation des Sacrements ne peut être aussi forte que le voudraient les fidèles, faute de prêtres ! Nous avons donné le chiffre de près de 170.000 communions, pour l'année dernière : ce chiffre serait doublé, s'il y avait une dizaine de prêtres en plus dans le Vicariat.

N'avaient-ils pas raison, hier, ces pauvres Basutos, si désireux de Vérité et de Vie, de s'écrier : « Nous pleurons, nous gémissons, car notre désir d'avoir des prêtres ne se réalise pas ! »

Jeunes gens de France et de Belgique, votre cœur ne s'attendrira-t-il pas, en entendant ces appels des âmes assoiffées de religion et de vertu ?...

A 11 heures, fête des enfants de l'école. L'école de Saint-Louis a ceci de particulier, qu'elle est fréquentée par des enfants dont les trois quarts sont de la famille royale. Enfants de Lerotholi, de Letsie, de Griffith, de leurs frères, oncles, enfants, neveux, etc., ils sont là, tous plus ou moins bien habillés, mais tout de même mieux vêtus que dans les autres villages que nous avons visités. Ne manquent à notre école que les enfants de la famille que le fanatisme de leurs parents empêche de laisser aller à l'école catholique. Plusieurs, cependant, y viennent, à cause de la supériorité de l'enseignement des Sœurs.

Tous ces enfants, outre leurs habits, ont un air de noblesse inaccoutumé. Ils nous donnent la représentation d'un *pitso* ou assemblée délibérante des oiseaux : on voit clairement que ces enfants vivent à la cour, — ils ont assisté, du dehors, aux *pitsos* continuels qui se tiennent auprès de la demeure du Grand-Chef. Leur

attitude, leur ton de parole, tout dénote une sûreté et une maîtrise que seule l'observation directe et quotidienne a pu leur donner.

A midi, arrive l'auto de Griffith — qui nous a invités à dîner.

Nous traversons la vallée ; et la voiture nous mène sur le mamelon où habite le Chef. Elle passe, d'abord, devant le temple-école anglican, construit par Letsie Ier, qui était favorable à ces Messieurs de l'Église établie, il y a 42 ans.

Notre école n'a que 5 ans d'existence, et elle contient deux fois plus d'enfants que l'anglicane — qui, par ailleurs, dispose de bien plus de fonds...

Nous traversons le village, la capitale, le *Moreneng*, et, en faisant trois ou quatre circuits qui nous donnent l'impression de pénétrer dans un véritable dédale, nous stoppons devant la demeure royale.

Que l'imagination des lecteurs de ces lignes ne travaille pas outre mesure !

Il suffit de se figurer, tout contre les huttes du village, sans même une rue pour l'en séparer, une habitation bourgeoise sans étage, avec deux vérandas, comme il y en a beaucoup au Basutoland.

Quand on y entre, on est frappé de se trouver, tout de suite, dans un décor européen. Et il faut ajouter que ce décor est riche.

Le salon contient de beaux tableaux, photographies agrandies et bien encadrées, de la Reine Victoria, du Roi Edward VII, de George V et de la Reine Mary, et celles des prédécesseurs de Griffith :

Moshoeshoe ou Moshesh, qui mourut en 1870 ;

Letsie Ier, qui régna de 1870 à 1891, et qui était fils de Moshesh ;

Lerotholi, fils de Letsie, de 1891 à 1905 ;

Letsie II, fils de Lerotholi, de 1905 à 1912.

Griffith est, lui aussi, fils de Lerotholi. Il a succédé à son frère aîné Letsie II.

Moshesh est considéré comme le fondateur de la nation, car c'est lui qui a unifié et fortifié les Basutos, en les

constituant en une force capable de résister aux Boers, les grands ennemis du peuple Basuto.

Les enfants de Moshesh sont devenus les Chefs principaux de tout le pays, qu'ils se partagent en districts. Ils se marient dans la famille de Moshesh, donc entre parents ; mais l'inconvénient n'est pas très grand, chacun ayant une grande quantité de femmes et, par suite, un nombre assez imposant d'enfants. La première femme doit toujours être de la famille royale.

D'après le droit sesuto, toute femme ayant appartenu à un chef lui donne des enfants, si bien que les femmes de Lerotholi, mort il y a dix-sept ans, continuent ou peuvent continuer à donner des enfants royaux à Lerotholi. Il en est de même pour celles de Letsie, mort il y a trente et un ans : les plus jeunes de ses femmes vivent encore, et Griffith, âgé de 52 ans, voit s'accroître sans cesse le nombre de ses oncles et tantes. Le pire est qu'il est obligé de nourrir et, plus tard, de doter tout ce monde...

Chaque Chef doit se choisir un village, qui ne peut être le même que celui de son prédécesseur. Letsie II logeait dans un village appelé Letsie, de son nom. Lerotholi habitait Bakeneng, tout près de la Mission. Griffith a repris le village de Letsie Ier, nommé Matsieng. Les femmes de Lerotholi sont toujours à Bakeneng, celles de Letsie II à Letsie, et celles de Letsie Ier, ou ce qu'il en reste, à Matsieng. On peut se rendre compte, d'abord, de la quantité de personnes qui sont à la charge du Grand-Chef, et aussi de l'imbroglio indescriptible qui se produit dans les parentés, certains enfants étant parents à la fois du côté de leur père et du côté de leur mère.

On évalue à plus de 300 le nombre des personnes qui dépendent du Grand-Chef, dans ces trois villages. Dans ce nombre ne sont pas comprises les familles, très nombreuses, des Chefs de dictrict, comme Maama, Masupha, Jonathan, Tlali, Bereng, etc...

Griffith lui-même nous reçoit et nous fait voir les objets qui peuplent son salon.

Sur le désir de Monseigneur, il nous conduit à son oratoire privé, rempli de statues et d'images pieuses.

Puis, il nous invite à passer dans la salle à manger, et disparaît, non sans nous avoir fait avertir par Justinus, son secrétaire et interprète, qu'il ne fallait pas nous formaliser, s'il ne venait pas s'asseoir à notre table. La tradition ne le veut pas ; de plus, c'est par respect pour nous, qu'il considère comme supérieurs à sa race ; enfin, il n'est pas habitué à manger à l'européenne.

De fait, c'est un dîner à l'européenne qui nous est servi. Cela nous dispense, par conséquent, de toute description.

Le dîner fini, Griffith reparaît, et nous allons sous la véranda. Mgr Cénez profite de sa présence pour traiter plusieurs affaires concernant les Missions et les écoles catholiques, et bientôt s'engage une conversation très animée.

Le Grand-Chef est assez timide, beaucoup même : nous nous en sommes abondamment aperçus, hier. Aujourd'hui, cependant, il semble plus à son aise, bien qu'il refuse obstinément de s'asseoir auprès de Mgr Dontenwill.

On lui parle de son patron, Saint Barthélemy (Nathanaël), dont la fête est toute proche de celle de Saint Louis, Patron de son église. Monseigneur lui promet une statue de Saint Louis pour son oratoire.

Puis on passe sur la véranda opposée ; et il nous fait admirer le parc qu'on lui a fait dans le ravin, la montagne toute proche, la plaine qui s'étend au loin vers Morija... On voit qu'il aime son pays, qu'il en est fier : c'est un vrai Mosuto, malgré ses habits européens.

Il nous montre, ensuite, les photographies qui ont été prises en Angleterre, lors de sa visite au camp d'aviation et de son vol en aéroplane, ainsi que le revolver en argent qui lui a été donné par le Roi d'Angleterre. Puis Monseigneur lui donne une belle médaille du nouveau Pape et un chapelet bénit par le Saint-Père, — objets qu'il reçoit avec une satisfaction évidente et une vénération que le plaisir de les recevoir n'altère point.

Après le thé, qu'il nous laisse prendre seuls, il reparaît et, d'une voix étranglée par l'émotion, il déclare

que ce jour est un des plus beaux de sa vie. Monseigneur ne se fait pas une idée, dit-il, du prix qu'il attache à cette visite. Que Sa Grâce ait daigné accepter de venir dans sa demeure et prendre chez lui quelques heures d'hospitalité, cela lui est un honneur et un bonheur inexprimables. Toute sa vie, il se souviendra de ce jour.

Monseigneur répond, en lui disant combien il le remercie et de l'hospitalité si gentiment offerte et de la manière dont le Chef a marqué tous ses actes, pendant ces jours. Il prie Dieu de le récompenser, en attirant sur lui toutes les bénédictions du ciel, — surtout les spirituelles, que la foi très vive du Chef sait priser à leur juste valeur.

Sur ce, Monseigneur demande la faveur de pouvoir saluer Véronique Mabereng, la Reine.

On nous conduit à sa demeure.

Nous sommes introduits dans un de ces petits enclos en roseaux, comme tous ceux qui précèdent les huttes dans ces villages. Au fond de cet enclos, qui n'a que trois ou quatre mètres de profondeur, sous une petite véranda, Mabereng est assise sur ses talons, avec plusieurs femmes de sa parenté, qui causent sans rien faire. Elle est coiffée du turban, — un turban bleu clair, en étoffe très ordinaire — vêtue d'une jupe en soie quelque peu ancienne déjà, et, sur ses épaules, elle porte la couverture traditionnelle des femmes de son pays. Il faut un peu d'attention pour deviner, en cet accoutrement fort simple, une femme de qualité. Certes, la couverture est fort bonne, mais de couleurs voyantes, comme toutes les autres : la jupe seule décèle une fortune au-dessus de la moyenne, en ce pays.

Mabereng se lève, baise l'anneau de Monseigneur et nous serre la main, puis se rassied de la même manière. Les autres femmes en font autant. Nous restons debout, sans aller plus loin.

La conversation, dans ces conditions, ne se prolonge pas outre mesure. Au départ, Mabereng et les femmes baisent l'anneau de Monseigneur et reçoivent sa bénédiction, — sauf une, la plus jeune sœur de Mabereng, ancienne femme de Griffith (avant sa conversion), et

qui, par dépit, a voulu rester protestante. Celle-ci se contente de se lever et de serrer la main des visiteurs.

Griffith nous conduit auprès de l'automobile ; et, bientôt, nous volons à travers la vallée et rentrons à la Mission.

Là nous attendait un petit chef de la montagne, venu d'une distance évaluée à trois jours de cheval, — ce qui vaut six journées de marche à pied. Il demanda un prêtre à Monseigneur Cénez, mais l'Évêque le renvoya au Père Lebreton, qui, chargé de la montagne, devait étudier si cette demande méritait vraiment un commencement d'exécution. Cela veut dire la fondation d'une école avec un catéchiste-instituteur, puis la création d'une vraie station avec chapelle et, plus tard seulement, la présence d'un prêtre...

Le pauvre Père Lebreton, qui possède pour paroisse un territoire grand comme trois diocèses de France et tout hérissé de montagnes, ne peut parvenir à visiter tous ses postes à chaque voyage. Il mène là une vie tout simplement héroïque, et le Grand-Chef disait dernièrement :

— « J'admire ce prêtre, et le travail qu'il fait est au-dessus des forces humaines. Dites-lui que je suis avec intérêt toutes ses courses et que, chaque fois qu'il aura besoin de mon appui pour la fondation de ses écoles et de ses chapelles, je serai là. Qu'il ne craigne pas de recourir à moi ! Son œuvre est trop profitable à mon peuple, pour que je l'abandonne à ses difficultés. »

Mais c'est dix ou douze Pères Lebreton qu'il faudrait pour venir à bout de cette tâche : outre ses écoles à surveiller et à maintenir, ses chapelles et stations à visiter, ses malades à voir (et combien meurent sans sacrements, lorsqu'il est à l'autre bout de sa paroisse !), il doit répondre à toutes les demandes des chefs de village qui implorent un prêtre ou, au moins, une chapelle. Ce peuple se lève tout entier ou, plutôt, se soulève de l'ornière où il est gisant depuis des siècles : il entrevoit la lueur annonciatrice de la grande lumière du Christ, il appelle au secours, il demande de l'aide, il veut se sauver et voir. Mon Dieu, qui lui donnera des sauveurs ?...

§ XXVII. — Mariage à St-Louis.

Mardi, jour nuageux et sombre. Un peu de pluie, le matin : on nous dit que c'est l'hiver. Nous ne nous en serions guère doutés, les jours derniers, quand nous cuisions au soleil... Pourtant, c'est l'hiver : il fait un peu plus frais, quelque chose d'analogue à l'un de nos jours de septembre, quand il bruine ou que le ciel est couvert. La différence la plus sensible, en ce pays-ci, entre un jour comme celui-ci et les précédents, réside dans la distribution de la lumière : autant elle était éclatante hier, autant elle est tamisée aujourd'hui, et cette différence est plus que sensible, — elle fait souffrir, surtout les indigènes.

Un couple de Massabielle est venu jusqu'ici pour recevoir la bénédiction nuptiale. Ce sont deux excellents enfants, très pieux, et qui veulent communier à l'occasion de leur mariage. Ils sont venus le mardi, parce que c'est toujours le mardi que l'on se marie en Basutoland. Il pleut, et je demande s'ils ne vont pas considérer cela comme un mauvais présage :

— « Au contraire ! » me répond le Père. « La pluie est une bénédiction par ici. Quand on veut se faire un souhait agréable, on se souhaite la pluie. Ce mariage sera heureux, parce qu'il a plu. »

Le marié a un costume européen tout frais, qu'il porte correctement et même élégamment, avec une énorme rose artificielle à la boutonnière. La mariée est toute en blanc, comme les jeunes épousées de nos pays ; mais elle porte continuellement un mouchoir devant son visage, pour se donner l'air aussi dolent que possible, car, en Basutoland, une mariée doit pleurer, tout le jour de ses noces, — sa liberté s'en va, elle perd les gâteries de sa mère, et l'expérience prouve qu'elle a plus de chances de trouver des brutalités que des tendresses.

Cependant, ce Pascalis Brandise a l'air si doux !

Oui, et il sera un bon époux. Mais la tradition est là, il faut l'observer. Il faut pleurer ou ... faire semblant de pleurer.

Et elle s'en paie, la petite mariée noire en robe blanche : son mouchoir est tout tordu, sinon mouillé.

Quand on lui parle, elle a l'air absente, elle tortille son mouchoir, tamponne ses yeux secs, cache sa bouche et baisse le nez, d'un air navré.

Qu'elle a donc l'apparence malheureuse !

Elle se dirige vers l'église, accompagnée de sa demoiselle d'honneur — une grosse fillasse, toute pimpante avec son corsage rose.

Le marié passe, un bon quart d'heure après, grave, ouvrant deux grands yeux tout pleins de bonté.

A l'église aussi, ils semblent se fuir.

Pascalis se place à côté des hommes, n'importe où.

Josephina se met du côté des femmes : si elle pouvait passer aux antipodes, elle le ferait volontiers, semble-t-il.

Ne vous y fiez, cependant, pas trop : le Père les appelle au pied de l'autel, pour procéder à l'interrogatoire rituel et leur faire répondre les affirmations sacramentelles.

C'est Josephina qui prononce le « oui » le plus net et le plus retentissant.

Maintenant, la preuve est faite, elle va au mariage avec son plein consentement : elle s'empressera donc de changer d'attitude, car il ne peut plus y avoir de doute sur ses sentiments intimes.

Détrompez-vous.

Les deux époux sortent de l'église comme s'ils étaient absolument étrangers l'un à l'autre : je les vois arriver dans l'office ou bureau du presbytère pour les signatures. Le marié entre le premier, flanqué de son garçon d'honneur, un jeune homme à la mine futée, et la mariée amène toujours sa grosse fille d'honneur et son visage dolent.

L'éternel mouchoir ne se détache de ses lèvres que lorsqu'il s'agit de répondre aux questions du Père. qui dresse l'acte civil et religieux.

Pascalis signe, Josephina fait une croix sur les registres, les deux témoins signent à leur tour, puis le Père. Pendant toutes ces opérations, Pascalis et Josephina ne se parlent ni ne se regardent : on dirait deux personnes étrangères l'une à l'autre.

La sœur de Pascalis, qui semble couver des yeux ce jeune couple, discute avec le Père les questions accessoires et formalités civiles, — le Père faisant fonction d'officier de l'état civil pour tous les actes de ce genre.

Je vais demander à Monseigneur sa bénédiction pour les jeunes mariés : Mgr Cénez arrive aussi, et le nouveau ménage est béni par l'Archevêque de Ptolémaïs et l'Évêque de Nicopolis.

— « Quel bonheur ! » s'écrie la sœur du marié. « La bénédiction de deux Évêques ! Il n'y a jamais eu, dans tout le Basutoland, un mariage aussi heureux ! »

Elle n'est pas au bout de ses exclamations. Monseigneur donne au deux époux des médailles bénites par le Pape.

Pour le coup, la bonne femme en pleure de joie :

— « *Setsuantso sa Morena Papa* — Une médaille de Notre Seigneur le Pape ! Quelles félicités pour Pascalis et Josephina ! »

En effet, tout y est : la pluie, les deux Prélats, le Pape... Que faudrait-il de plus pour que ces jeunes gens soient heureux ?

Vous vous figurez, peut-être, que la mariée se déride ? Pas le moins du monde.

Elle a l'air d'être au supplice. Son mouchoir est sempiternellement devant sa bouche et son visage fait toujours penser à une *Mater dolorosa*.

Et ils s'en vont, — le jeune homme de son côté avec son garçon d'honneur, plus éveillé, plus frétillant que jamais, la mariée confite et désolée, avec Stephania, dont les bons gros yeux reflètent autre chose que la tristesse.

Entre nous : Stephania est fiancée, et elle pense avec joie à son prochain mariage, en attendant d'être aussi pleurnicheuse que Josephina, quand le jour sera venu. Il sera temps, ce jour-là, — n'est-ce pas ? — de changer de figure...

Et la mariée s'en retourne chez elle, où elle demeurera huit jours encore, jusqu'à ce qu'elle ait achevé de confectionner son trousseau — une dizaine de robes parfois,

trois ou quatre couvertures, etc., à quoi elle ajoutera des pots, des marmites, des nattes, des balais, etc.

Cet attirail réuni et empaqueté, elle partira, en chantant, suivie de plusieurs jeunes filles de ses amies, pour aller prendre possession, avec son mari, de la hutte que sa belle-mère met à sa disposition.

Ce jour-là, finie la comédie des larmes : la tradition ne les impose plus...

§ XXVIII. — Visite à Makeneng.

Mardi, après-midi, visite à Makeneng, ancienne résidence de Lerotholi, le père de Letsie II et de Griffith.

Nulle part, ailleurs, nous n'avons vu un village cafre dont les huttes soient aussi compactes et serrées.

Elles ne sont séparées que par des ruelles si étroites, que parfois elles ne peuvent livrer passage qu'à un seul homme, n'ayant qu'un demi-mètre de largeur.

Mais elles sont typiques du genre.

La petite cour qui précède chaque habitation a quatre mètres de long et affecte la forme d'un demi-cercle. Elle est close de roseaux secs, qui constituent une fermeture hermétique et qui tiennent verticalement, pris dans le bousillage du sol et retenus à mi-hauteur par des faisceaux de roseaux liés entre eux.

Une ouverture très basse donne accès dans la cour, dont le sol est bousillé comme celui des ruelles extérieures — sauf une petite circonférence de trois pieds de diamètre, pavée de cailloux, à cause du feu. C'est sur ce petit espace que se fait la cuisine de la maisonnée.

Beaucoup de huttes, au lieu d'être rondes, comme en Bechuanaland et dans les environs de Roma, sont précédées d'un petit couloir oblong, devant lequel on pratique un vestibule.

Les parois de la hutte sont bousillées de rouge et très propres. Les couvertures sont suspendues à une poutre ; au fond, il y a une armoire ménagée dans les parois au moyen de mottes de terre bousillées et placées en relief, formant étagères.

Le plancher est parfaitement propre, et souvent le lit qui se trouve dans la hutte ne déparerait aucunement les chambres à coucher de nos demeures les plus riches d'Europe.

Il faut dire que Makeneng est une résidence royale. Les huttes que nous visitons sont habitées par des femmes de Lerotholi : l'une d'elles était reine, *mofumahali*, — une autre était la première femme de Letsie II, également *mofumahali*. Toutes les deux sont catholiques, et cette dernière nous offre deux paquets de gâteaux pour le thé. Impossible de refuser, le refus d'un cadeau quelconque étant considéré, par ici, comme un affront.

Nous terminons cette visite curieuse en venant prier, avec les catholiques de la résidence, dans une hutte qui sert d'oratoire. Monseigneur bénit l'assistance, et la voiture nous reprend pour rentrer à Saint-Louis.

§ XXIX. — **La Mission d'Emmaüs.**

Mercredi matin, nous avons encore une quarantaine de communions, malgré l'heure matinale de nos Messes.

A neuf heures, la voiture du Grand-Chef vient nous chercher pour aller à la Mission d'Emmaüs. La voiture est superbe, traînée par quatre chevaux.

Mais le temps est couvert.

Nous nous mettons en route ; et, bientôt, la pluie nous surprend. La pluie : non pas une pluie quelconque, mais une pluie abondante qui fait coller la terre aux roues et rend très lourde la marche des chevaux.

Au bout de deux heures, un relais. On nous change deux chevaux, et nous repartons. C'est en face de Morija, le quartier général des Calvinistes en Basutoland.

Vers deux heures, nous quittons la route de la poste, et nous sommes abordés par une troupe de cavaliers, à la tête desquels se trouve Lutu, un grand chef de cette contrée.

Lutu est protestant, ainsi que toute sa famille. Il est fils de Letsie Ier, parle correctement l'anglais, et se montre

déférent et même empressé. Comme nous manifestons le désir de nous arrêter, il fait dételer nos chevaux par ses hommes, leur ordonne de se retirer quelque peu, pour nous laisser prendre dans la voiture notre petit repas, et, remarquant que nos chevaux sont fatigués, nous offre deux des siens pour les relayer.

Notre petit pique-nique terminé, nous nous remettons en marche, — avec, derrière nous, la petite voiture de Lutu et une vingtaine de cavaliers.

A la hauteur d'un village, toute une bande de gens, leur chef en tête, la plupart païens, se trouvent arrêtés sur le bord de la route, en nous attendant, et acclament Monseigneur.

Plus loin, ce sont de nouveaux cavaliers qui se joignent à notre escorte.

Enfin, à trois milles de la Mission, nous trouvons une troupe très importante de cavaliers, postés des deux côtés du chemin, et qui saluent l'arrivée de la voiture par de superbes hourras. Ce sont les gens de la montagne, commandés par Moholo-Behela, grand chef de tout ce district, cousin de Griffith.

Avec l'escorte que nous avions déjà, nous comptons autour de nous plus de deux cents hommes, tous montés. C'est une superbe cavalcade.

Lutu prend congé : on détache ses deux chevaux, et nous reprenons les deux premiers. Désormais, nous sommes entourés des gens de Makhakhe, avec Moholo-Behela à leur tête.

Rien de plus imposant que cette troupe de deux cents cavaliers, qui nous suivent dans un ordre parfait, — en chantant, sur un ton monotone mais impressionnant, leurs chants de triomphe de montagnards. C'est une trombe de chevaux, endiguée par une volonté de fer ; c'est une avalanche de cavalerie, maintenue inoffensive par la main silencieuse du chef.

Nous devons dire que Makhakhe nous donne là, incontestablement, la plus belle escorte que Monseigneur ait eue au Basutoland.

La plaine est splendide : un vrai cirque, qui s'étend,

ondulé et fertile, entre les montagnes de Matelile et de Thaba-Tsueu et le plateau de Matsieng.

Le Père Valat, notre compagnon de voyage et notre aimable *cicerone*, nous la fait admirer à loisir. Les champs de maïs abondent, alternant avec ceux de sorgho.

Au fond, la Mission, au pied d'un haut sommet, et le village de Makhakhe, sur les pentes de la montagne.

La voiture débouche devant l'église, suivie de la cavalcade qui caracole avec ordre ; et Monseigneur se voit acclamer par tout un peuple de fidèles, massés autour du Père Laydevant et des Sœurs de la Croix.

C'est un joli spectacle que celui de ces gens aux couvertures multicolores, de ces fillettes aux tabliers rouges et de ces garçonnets aux vestes rouges et aux pantalons jaunes... Les enfants tiennent des oriflammes aux couleurs variées : le tout s'agite, au milieu des cris et des chants de bienvenue.

On entre à l'église, en chantant des cantiques, et, après une courte prière, Monseigneur donne sa bénédiction à l'assemblée.

L'église d'Emmaüs est vaste, très vaste, en proportion des autres sanctuaires que nous avons déjà visités. Et, pourtant les dimanches et fêtes, en été, elle est facilement comble. Elle a la forme d'un T, l'autel occupant le milieu de la barre horizontale : ce dispositif a, évidemment, pour but de préparer l'agrandissement futur, la barre verticale devant être allongée, des deux côtés, de manière à former une croix latine. Alors, Emmaüs aura l'église qu'il mérite et que réclame l'augmentation incessante des chrétiens.

Le presbytère est à 50 pas. Bâti en briques et bousillé de partout, il sent la vieillesse : trois pièces et un petit bureau pour recevoir les gens, — le tout exigu et archaïque.

Nous devons loger là, cette nuit, tandis que le Père Laydevant se réserve une hutte située dans le jardin, où il voisinera avec le tonneau de paraffine ou pétrole, les hardes et tout un tas de vieilles choses — dont le missionnaire du Basutoland sait toujours tirer parti :

il le faut bien, d'ailleurs, quand on n'a pas de neuf et qu'on ne peut en faire venir d'Europe, faute de ressources.

A l'autre extrémité de la Mission, le couvent des Sœurs de la Croix ; entre les deux, l'école.

La propriété, à l'encontre de toutes celles que nous avons visitées jusqu'ici, est à plat, dans la vallée. Avantage très appréciable : il y a de l'eau plus facilement, et, alors que les autres missionnaires s'échinent, péniblement et souvent sans succès, à faire pousser de maigres cyprès sur leurs rochers, le bon Père LAYDEVANT et les Sœurs ont de jolies haies, des vignes, des arbres fruitiers, des légumes en abondance et des pâturages gras pour les chevaux...

Jeudi matin, affluence aux Messes, malgré les pluies de la veille et une averse nocturne, qui a duré quatre heures, et une autre, qui nous surprend vers sept heures du matin. Pas mal de gens sont restés chez eux, nous dit le Père, et nous n'avons que les plus intrépides. Cependant, nous comptons 174 communions, dont beaucoup d'enfants.

A dix heures, cérémonie de la bénédiction des enfants et de la rénovation des vœux de leur baptême. L'église est comble : jamais je n'ai remarqué combien elle est pauvre dans sa vaste nudité. Comme on souhaiterait être riche, pour acheter au Père une ou deux statues, dont on puisse l'orner de-ci de-là, et des autels latéraux !

Pas de bancs. Si, pourtant, il y en a six : il faut dire la vérité. Six bancs pour 1.500 personnes : voilà du luxe !

Les gens s'assiéent, comme ils peuvent, sur les six bancs en question ; puis, quand toutes les places sont occupées, on se met par terre, sur le parquet somptueux en bouse de vaches.

Les enfants chantent, avec ardeur, le fameux cantique de circonstance :

« Bonne MARIE, je te confie
Mon cœur ici-bas.
Prends ma couronne,
Je te la donne :
Au ciel, n'est-ce pas ?
Tu me la rendras !... »

Seulement, c'est en sesotho :

« *O* MARIA,	« O MARIE,
Kea hu neha	Je te donne
Bophelo ba ka ;	Ma vie de moi ;
U nke hammoho	Prends en même temps
Mofapahloho,	La couronne,
O bolokeloe	Et garde-la
Ho uena mane !	Chez toi là-bas !
Kea hu rata,	Je t'aime,
O 'Ma YESU,	O Mère de JÉSUS,
'Me Kea hu fa	Et je te donne
Ea'ka pelo. »	De moi le cœur. »

Et ils agitent, consciencieusement, leurs branchettes de mimosas et leurs couronnes de cyprès, tout comme nos petits anges d'Europe. Et, si les menottes et les bras de ceux-ci sont noirs, la Bonne Mère du Ciel sait que leurs âmes sont aussi blanches et — qui sait ? — peut-être davantage.

Monseigneur, dans une allocution que traduit le Père VALAT, recommande aux enfants l'observation des promesses qu'ils viennent de renouveler solennellement. Il leur rappelle combien JÉSUS les aime et ce qu'il fait pour eux, en les appelant à la vie chrétienne ; il leur montre le chemin qu'ils doivent suivre, en écoutant avec docilité la voix du remplaçant de JÉSUS auprès d'eux.

Puis, s'adressant aux parents, il leur redit les obligations qu'ils ont contractées, en donnant la vie à leurs enfants, leur parle de la supériorité des âmes sur les corps et de la responsabilité qui pèse sur eux à ce propos. Il leur répète, avec insistance, qu'ils doivent soutenir et fortifier les autorités unies à la leur pour former l'enfant — celle du prêtre et celle des éducateurs, religieuses ou instituteurs.

Après cette instruction, éminemment pratique, Monseigneur bénit les enfants, puis donne à toute l'assistance la Bénédiction papale, suivie du Salut du Très Saint Sacrement.

Nous nous retirons pour le repas. La pluie a cessé ; les nuages font mine de s'envoler vers l'est. Qui sait ?

nous allons avoir un peu de soleil. Ce ne serait pas dommage : bien que les gens appellent, de tous leurs vœux, la pluie qui va humecter la terre et permettre le labour, il faudrait un tantinet de soleil pour sécher le sol et nous donner, au moins, assez d'éclaircie pour que la fête de tout à l'heure puisse avoir lieu.

De fait, à l'heure de la fête, le soleil donne en plein. Ce matin, il faisait froid ou, au moins, frais : les gens grelottaient, sous leurs minces couvertures, à faire pitié. Maintenant, on cuit littéralement.

Monseigneur est assis entre les Pères Laydevant et Valat ; tout auprès, sont les chefs Moholo-Behela et Lutu, plus deux ou trois petits chefs. Il y a même un ministre protestant noir, de la secte américaine dite Église éthiopienne : il sourit, fait l'empressé, montre à tout venant deux affreux chicots jaunis, qui lui restent dans la mâchoire, et nous tend la main, chaque fois que nous passons devant lui.

Les deux grands chefs sont très flattés de l'honneur qui leur est fait et ne s'en cachent pas. Leurs hommes commentent entre eux la distinction accordée à leurs chefs et chantent les louanges de ce *Morena e Moholo*, venu de Rome en Europe, d'au delà de la mer, pour voir le *Lesotho* et les Basutos, apportant avec lui la pluie, qu'on n'avait plus revue depuis un an, et ne craignant pas de mettre sa main dans la main des natifs et de faire asseoir les chefs auprès de lui. Décidément, les *Baroma* aiment les Basutos, — ils ne sont pas fiers, — et le grand *Maama* avait raison de dire, lors de l'installation du Grand-Chef, que les prêtres catholiques étaient de vrais Basutos, au moins par le cœur.

La fête commence par une adresse des enfants de l'école ; puis le programme musical suit son cours.

Les fillettes semblent plux uniformisées que dans les autres Missions : toutes portent des tabliers d'un rouge éclatant, — quelques-unes, cependant, se sont contentées de la couleur rose. Leur tête, au lieu d'être laissée à l'initiative de chacune et d'être garnie d'un ruban quelconque, est entourée d'une bande de dentelle de trois

centimètres de large, dans laquelle s'entrelace un ruban rouge, qui la serre autour des tempes. Sauf ce détail, on remarque ici la même formation que dans les Missions du centre, avec un peu plus de timidité, chez les filles, et moins d'initiative ou d'aisance.

Les chants sont gentils : nous entendons même — en sesotho, il faut le dire — le refrain connu : « Il était un petite navire — *Sekepanyana* ».

Un peu de gymnastique, toujours par des fillettes, avec de grands bâtons fleuris et pomponnés, puis avec des drapelets de diverses couleurs — qui tantôt apparaissent, au-dessus des têtes, tantôt disparaissent, pour revenir flotter à nouveau.

Les écoles du voisinage attendent impatiemment leur tour : c'est, comme d'habitude, par des chants sesothos qu'elles se distinguent.

Une adresse est lue, au nom du chef Moholo-Behela, par son secrétaire Marcellinus, qui est catholique. Il loue le travail surhumain fourni par les Pères et fait ressortir, discrètement, combien leur nombre est insuffisant.

— « Il y a dix-huit ans », ajoute-t-il, « il n'y avait aucun catholique dans cette plaine ni aux environs. Aujourd'hui, nous avons une grande église, et plus de deux mille chrétiens habitent la contrée placée sous la houlette du Père Laydevant. »

Les catholiques de Makhakhe, dirigés par une matrone zélée et par son fils Joël, viennent chanter, à leur tour, en l'honneur de Monseigneur. Joël lit une adresse en sesutu, que suit la représentation, accompagnée du chant traditionnel — et de la confection des grands paniers à blé : un homme, assis sur un siège en bois, prend les poignées de paille qu'on lui tend, les lie en cadence, au moyen de fortes cordelettes, que tressent les jeunes gens, et les ajuste au panier commencé. La musique, harmonieuse et forte à la fois, souligne les gestes de l'ouvrier : c'est tout à fait original et pittoresque.

La Supérieure des Sœurs voudrait, avant de clore la fête, photographier Monseigneur, les Pères et les chefs, sur le devant de la foule, — les groupes d'enfants et de gens

servant de décor et de fond. Les chefs sont ravis de ce nouvel honneur qui leur est fait. Aussi, avant de s'en aller, tout à l'heure, vont-ils demander de pouvoir saluer Monseigneur et lui exprimer, chaudement, leur reconnaissance.

Toute la soirée, les gens remplissent la Mission : il y a du *leting* à boire en abondance, et le chef Moholo-Behela, hier, a fait tuer un bœuf. C'est peu pour 2.500 à 3.000 personnes, mais il y a encore quelques moutons, et la renommée nous susurre qu'un autre chef a donné, lui aussi, un bœuf entier.

La joie est à son comble : la pluie les a mis en bonne humeur, et les fêtes n'engendrent jamais la mélancolie en Basutoland, — surtout, s'il y a du *leting* et de la viande à la clef.

Un bon nombre de personnes, que le mauvais temps avait empêchées de venir, hier et ce matin, se sont décidées à se mettre en route, à l'apparition du soleil, et demandent à se confesser — pour le lendemain, premier Vendredi.

Les communions du premier Vendredi furent, en effet, très consolantes : 249 exactement. Et il faut faire remarquer, par rapport au chiffre de la veille (174), que beaucoup d'enfants participaient à celle du jeudi, tandis qu'ils étaient très peu nombreux le vendredi, — je ne sais pour quelle raison.

Et la plupart de ces fidèles arrivent de loin, portant leurs petites marmites de *leting*, pour se réconforter, après la Messe, de leur longue attente et de leur marche à jeun. Mais ils ne sont pas pressés, les Basutos. Ceux qui ont assisté à la première Messe demeurent à l'église tant qu'on en célèbre, font leur action de grâces jusqu'au bout et s'acquittent de toutes leurs dévotions. On pourrait les faire rester jusqu'à midi, qu'ils ne se plaindraient point : ils sont si bien à l'église, et ils aiment tant prier et chanter !

Le Père Valat nous quitte, vers 11 heures, pour rentrer à Massabielle : il utilise la voiture du Grand-Chef, qui a dû rester jusqu'à ce jour pour permettre aux chevaux

de se reposer. A Matsieng, il retrouvera son cheval et poussera, ce soir même, jusqu'à Massabielle.

Samedi matin, nous partons pour Montolivet, à Thabana-Morena, chez le Père ROULIN.

Un blanc, ami de la Mission, prête deux chevaux et une petite voiture. Petite : c'est dire qu'il n'y a pas de place pour trois. Monseigneur ira seul, et les Pères LAYDEVANT et PERBAL iront à cheval, par le raccourci.

§ XXX. — Le Père LeBIHAN [1].

Le Père LAYDEVANT est déjà un ancien. Il a dix-huit ans de Mission et a eu la chance de travailler, deux ou trois ans, avec le Père LeBIHAN.

Il faut entendre les Pères parler du Père LeBIHAN. On ne saura jamais, disent-ils, ce que les anciens ont souffert. Un Bénédictin du Transvaal septentrional visitait, il y a quelque temps, les Missions du Basutoland et s'étonnait qu'elles fussent si florissantes, — celles du Transvaal, confiées à leurs soins, étant encore si peu encourageantes.

— « Il y a peu de temps que vous êtes arrivés », lui fut-il répondu. « Il faut que vous souffriez comme ont souffert nos anciens par ici, quelque vingt ou même quelque cinquante ans, et ensuite vous récolterez, à moins que ce ne soient vos successeurs. »

C'est vraiment l'histoire de ce qui s'est fait dans ce pays — aujourd'hui béni.

Le Père LeBIHAN fut un des pionniers de la Religion catholique chez les Basutos.

Mgr ALLARD — ayant sous sa juridiction, à la fois, le Natal, l'Orange et le Basutoland — l'avait d'abord laissé au Natal et chargé d'entamer l'œuvre de la conversion des Zoulous. Pour apprendre la langue, le Père LeBIHAN n'avait ni prédécesseur — ni maître, par

(1) Le R. P. François LeBIHAN — né à Saint-Thégonnec (Diocèse de Quimper), le 10 décembre 1833 — est mort, à Korokoro (Basutoland), le 8 septembre 1916, à l'âge de 83 ans dont 58 de vie religieuse. *R. I. P.*

conséquent. Mgr Allard crut bien faire de le placer chez un chef : n'entendant parler que zoulou, il serait bien forcé, à la longue, de savoir la langue, — surtout, il connaîtrait à fond les mœurs de ses nouveaux compatriotes.

Les Missionnaires des époques héroïques ont des grâces d'état, leurs Supérieurs aussi. C'est ce qui explique la mesure prise par l'Évêque et la constance du jeune Père LeBihan.

Le Chef, Sipula, accepta de loger le Père, pour sept shillings et demi, une livre de sucre et une livre de café, — le tout, pour un bail de six mois.

Si Mgr Allard se figurait que son Missionnaire serait reçu avec les égards dus à son caractère sacerdotal, logé dans la hutte du chef ou même dans une hutte séparée, ce devait être une forte illusion. Le pauvre débutant fut casé dans une hutte déjà occupée par les femmes : il refusa par signes et marqua son intention de ne pas partager la demeure des épouses du chef.

Celui-ci lui désigna alors une misérable hutte, où se trouvaient les veaux et les chèvres. Je laisse à penser si ce nouveau logis fut accepté avec empressement.

Si Mgr Allard s'imaginait que le Père LeBihan reviendrait de pension gros et gras, qu'il serait nourri, par le chef, aux petits oignons, aurait toujours les premières parts et recevrait des invitations quotidiennes à la table du chef, il se berçait d'une seconde et non moins robuste illusion.

Le pauvre Père LeBihan avait à manger, quand on dînait au village, — ce qui n'arrivait pas à toutes les heures, je vous assure, pas même deux fois le jour. Quand les femmes étaient de mauvaise humeur, il fallait se serrer la ceinture ; quand elles se levaient tard, il fallait attendre leur bon plaisir, et c'était le cas, à peu près, tout le temps ; quand elles avaient des lubies, elles supprimaient le souper du soir, et il n'y avait qu'une chose à faire, — et c'est ce que faisait le Père LeBihan : il se couchait, le ventre creux.

Surtout que le maigre repas de midi était déjà dans les talons. Il ne faudrait pas se figurer que le jeune

étudiant en zoulou se tournait les pouces ou passait sa journée à feuilleter grammaire et dictionnaire de la langue.

Si Mgr ALLARD croyait que le Père aurait des loisirs pour se livrer à cette étude, il nourrissait une troisième illusion, non moins forte que les deux autres.

En vérité, le pauvre Père devait travailler la terre pour le compte du chef, qui voulait joindre — aux sept shillings et demi, à la livre de sucre et à celle de café — les profits qu'il voyait placés dans les deux bras solides du gars breton. Ce Sipula était un vieux malin.

Mais le Père LEBIHAN ne perdait pas son temps ni sa peine : il apprenait le zoulou, — et il l'apprenait bien.

De plus, il utilisait ses loisirs et son esprit inventif : peu à peu, il s'organisait.

De sa hutte il fit deux parts : l'une, mieux arrangée, laissait aux veaux et aux chèvres la place qui leur était nécessaire, et ces braves animaux avaient la sagesse de ne pas protester. Seul, Sipula fronça les sourcils ; mais, le Père fronçant les siens à son tour, le madré chef comprit qu'il ne fallait pas trop abuser de la situation et que deux bras de Breton valaient autant, après tout, que deux mètres carrés d'une ignoble hutte. Il ne dit mot.

Le Père se fit un lit de tiges de maïs et de feuilles sèches et, tout auprès, dressa un petit meuble qui n'avait l'air de rien mais qui, le matin, avant l'aurore, devenait un autel.

Et, chaque jour, il disait la Messe... devant les chèvres et les veaux.

Les auditeurs ouvraient des yeux tout ronds, en voyant les pauvres chandelles et les ornements qui brillaient — oh ! cependant, bien peu ! Quelquefois, plus souvent qu'à leur tour, ils répondaient. Mais le Père trouvait qu'ils allaient un peu fort et, volontiers, il les aurait priés de mettre une sourdine à leur voix d'enfants de chœur mal élevés. Les expulser ? Il n'y fallait pas songer : c'eût été l'émoi dans le camp... Les chèvres du chef : pensez donc !

Un beau matin, le Père se sent tirer par la chasuble. Effaré, il se retourne : c'était une des chèvres qui avait renversé la petite porte de séparation et qui dévorait tranquillement l'étoffe, en le regardant de ses yeux les plus placides et les plus innocents. Les veaux s'approchaient à leur tour, comme s'ils avaient voulu prendre leur part au petit festin.

Ici, se plaça une cérémonie que les rubricistes les plus avisés n'ont jamais prévue et dont le Père s'acquitta, séance tenante, avant de reprendre quoi que ce soit du Saint-Sacrifice.

Quand il y avait dîner, tous les invités du chef se réunissait autour du grand pot préparé par les femmes, — le Père LeBihan, comme les autres.

Suivant la mode zouloue, le chef distribuait les portions de viande, en les prenant à même dans la sauce, où il puisait, chaque fois qu'il voulait en donner à un convive.

Le pauvre Père LeBihan eut tôt fait de faire taire ses répugnances et d'apprendre à répondre comme les zoulous :

— « Chef, ta générosité est grande ! Chef, que la prospérité et la richesse soient sur toi et tes champs ! »

Plus il allait, plus le Père LeBihan, qui ne perdait pas son temps, perdait ses scrupules du début. Aller se coucher sans manger n'était pas de son goût, — on le conçoit. Et le faire souvent, presque tous les jours, lui paraissait dépasser les bornes de la stricte justice.

Aussi, dès que tombaient les ténèbres épaisses, qui rendent gris tous les chats et noirs tous les hommes, le Père sortait furtivement de sa hutte et s'en allait dans une direction bien connue de lui : il tordait prestement le cou à une poule, — voire même à un coq, lorsqu'il se trompait, — et rentrait la rôtir chez lui, aussi discrètement qu'il en était capable. A la longue, il était passé maître dans l'art de conduire au trépas les poules du chef et de les cuire sans fumée.

Et, au bout de six mois, il savait parfaitement le zoulou.

Et l'on dit qu'il a toujours mieux su le zoulou que le sesutu...

Après sept ans, Mgr Allard eut besoin de lui, au Basutoland, et le convoqua auprès de lui. En même temps, il donna l'ordre de fournir au Père de quoi payer son voyage : le Père Justin Barret, Supérieur de Pietermaritzburg, était chargé de verser les fonds ou de trouver les moyens de faire passer au Basutoland le Père LeBihan.

Ce n'était pas chose commode, à cette époque : ni chemins de fer, ni autos, — rien que des chariots et des routes innommables.

Et louer un chariot pour véhiculer le seul Père LeBihan, il n'y fallait pas songer. Il eût fallu des sommes dont le Père Barret ne pouvait disposer.

Finalement, ce dernier rencontre un Boer, qui conduisait un char attelé de seize bœufs. Il l'accoste, lui propose de prendre le Père et ses bagages. On discute, on débat conditions et prix, et le Boer finit par accepter le Père LeBihan pour deux planches de sapin...

Le moment du départ approche. Le Boer, en voyant le Père LeBihan, se dit :

— « Voilà un gars solide et bien bâti. Il a l'air fort et dégourdi. Pourquoi ai-je un Cafre pour conduire mes bœufs ? Celui-ci ferait bien l'affaire. C'est une bonne économie. »

Il congédie son Cafre et, dès le premier soir, enjoint au Père de conduire :

— « Il ne faut pas te mettre dans l'idée que je vais te voiturer, toi et tes bagages, pour deux planches de sapin ! Allons, ouste, le prédicant ! Et vite, devant les bœufs ! »

Le pauvre Père dut retrousser son pantalon, enlever ses souliers et, armé d'une longue gaule, marcher en tête de l'attelage, tout comme les Cafres à la solde des voituriers.

Et, la nuit, il n'avait pas même le droit de dormir sur le chariot, à l'abri de la bâche. On lui permettait, tout juste, de coucher sous la voiture, entre les roues.

Un matin, en s'éveillant, il voit le Boer et un de ses compatriotes chuchoter, en le regardant. Intrigué, il

lève les yeux et aperçoit (on devine avec quelle frayeur) un serpent qui était enroulé derrière sa tête et balançait au-dessus de son front sa gueule ouverte.

La situation n'était pas des plus gaies : le Père LeBihan comprit qu'il ne fallait pas bouger, et il fit le mort.

Mais cette attitude était moins facile que dans le sommeil : vite fatigué de son immobilité, il commença doucement à se déplacer et — lentement, imperceptiblement, en y mettant un temps qui lui parut interminable — il glissa en avant.

Quand il se jugea hors de danger, il fit un bond de côté et s'esquiva promptement, tandis que le serpent, effrayé, s'en allait dans la direction opposée...

On passa la frontière de Natal, vers Harrismith ; puis, avec la noble lenteur de ces attelages, on chemina, dans tous les sens, à travers tout le Transvaal.

Pendant des mois, le pauvre Père errait ainsi, au gré du Boer. Quand on passait la nuit dans les fermes, celui-ci envoyait le Père coucher avec les garçons. C'était, chaque fois, des batailles homériques, — les garçons de ferme voulant accaparer la chaude couverture qu'il emportait avec lui.

Le jour venu, on s'amusait. Les Boers aiment jouter, montrer leur force :

— « Moi », disait le voiturier, « j'ai mieux que tout ça à vous montrer. »

Et il appelait d'une voix forte :

— « LeBihann ! LeBihann ! »

Et le Père accourait, croyant qu'on allait partir.

Il s'agissait, tout simplement, de montrer sa force, en soulevant un madrier énorme, que les garçons pouvaient à peine soulever des deux mains.

Le Père LeBihan, d'une seule, le saisissait et le tenait à bras tendu, pendant une minute.

Il devint célèbre dans les fermes.

Le Boer était fier de lui. Il fallait l'entendre, quand il disait :

— « Mon prédicant ! Il est fort comme trois hommes, mon prédicant ! »

Le voyage dura ainsi trois ou six mois. Le pauvre Père LeBihan, même plus tard, n'a jamais su par quels endroits il était passé.

A qui s'étonnerait de l'étrangeté de ces aventures quasi invraisemblables, nous dirons qu'avant de les nier, il faudrait observer plusieurs choses :

a) d'abord, que le Père LeBihan voyageait à une époque où les Pères n'avaient d'autre expérience des voyages en ce pays que celle de Mgr Allard et du Père Gérard, arrivés les premiers, à Roma, en 1862 ou 1863 ; et cette expérience ne devait pas avoir été très encourageante, puisque Mgr Allard avait évité de faire passer le Père LeBihan par le même chemin et les mêmes péripéties ;

b) ensuite, que le séjour et le passage dans les républiques boers du Transvaal et de l'Orange étaient formellement interdits à tout prêtre catholique romain, sous peine de mort, à cause de la haine fanatique portée par les Boers calvinistes à la Religion catholique ; et il est à remarquer que c'est le même Père LeBihan qui sera, quelques années plus tard, la cause de la levée de cette interdiction homicide, quand, de Potchefstroom, il obtiendra du président Pretorius la permission, pour lui-même, de célébrer un mariage en cette ville ;

c) enfin, que, dans ces conditions, sa vie ou, tout au moins, sa liberté étaient entre les mains du voiturier, son maître en la circonstance, qui pouvait le dénoncer au premier magistrat venu.

On comprend, dès lors, pourquoi le pauvre Père devait passer par toutes les exigences du Boer, même quand elles étaient grotesques...

Ce dur calvaire prit, cependant, fin : à Bethléem, petite ville de l'Orange, le Boer eut pitié de son prédicant, dont les habits étaient en guenilles, et le lâcha.

Le Père rencontra un Irlandais catholique, boutiquier en ce lieu. Espérant trouver en lui une plus grande charité que dans le protestant qui venait de le laisser sur le grand chemin, il vint à lui, mais sans lui dire qu'il était prêtre.

— « Bonjour, Père ! » lui dit l'Irlandais, avec un large et bon sourire, les deux mains tendues.

— « Comment savez-vous que je suis prêtre ? » lui dit le pauvre Père, en lui montrant son lamentable accoutrement.

— « Père », répondit l'Irlandais, « sachez qu'un Irlandais sent son prêtre catholique à des milles de distance. »

Le Père LeBihan s'assit et se mit à pleurer. La détente produite par cette sympathie inattendue le soulagea, en l'attendrissant ; et ce rude Breton, qui n'avait semblé endurer que des bagatelles insignifiantes, à travers ce long martyre de six mois, devint faible et sensible comme un enfant, dès qu'il fut touché par l'affection de cet Irlandais et de sa famille.

Il se reposa, quelques jours, au milieu de ces braves gens. Quand il fut sur le point de partir, le boutiquier lui indiqua sa route et lui donna, outre des conseils appropriés, douze boutons de cuivre et douze canifs.

Ce n'était qu'un mince supplément au bagage exorbitant du pauvre Père : il devait porter une chapelle pour dire la Messe, avec une très lourde pierre d'autel — on ne connaissait pas, alors, les miracles de légèreté et de savoir-faire réalisés par l'Œuvre apostolique et les œuvres similaires — et, de plus, une horloge à poids de plomb pour Mgr Allard, qui se la faisait envoyer dans l'intention d'assurer la régularité dans la communauté de Roma.

Arrivé à la frontière du Basutoland, le voyageur n'en pouvait plus : ses bras, pourtant musculeux, étaient sciés par les deux énormes valises, ses jambes refusaient tout service, et son corps avait épuisé, depuis longtemps, les réserves du repas fait dans la boutique de Bethléem.

Il pénètre, quand même, dans le pays ; mais ses premiers pas n'y furent pas heureux. Deux Basutos, s'apercevant de sa faiblesse, veulent lui voler ses bagages : le Père lâche ses valises et retrouve assez de forces pour rosser les deux voleurs — qui s'enfuient, éperdus.

Un village était proche. Il y entre et tombe, exténué, devant une hutte. La femme qui en sort prend pitié

de lui, va chercher quelques vivres et les lui fait prendre : ils sont dévorés, en un instant. Elle lui présente une cruche de *leting :* il en engloutit le contenu, sans se faire prier.

Effrayée, la femme s'enfuit dans sa hutte, et, de son côté, le Père s'endort sur ses bagages.

La nuit tombe : il dort toujours...

A l'aube, il se réveille, appelle quelqu'un : la femme se présente et lui demande s'il veut manger.

Le Père sent son appétit le tenailler : il accepte, se refait des forces et interroge, comme il peut, son hôtesse.

Il veut voir Masupha, chef du district, ou mieux encore Moshoeshoe, chef de toute la nation, qui a demandé des missionnaires.

— « Le chemin est long », dit la bonne femme. « Je te prêterai mon fils, pour te conduire, si tu me donnes quelque chose ? »

— « C'est bien », lui répond le Père : « Dieu te bénira. Veux-tu ceci ? »

Et il lui offre les douze boutons de cuivre et un canif.

Enchantée, la bonne femme accepte, et le Père possède, à bon compte, un guide précieux.

Et il part vers Thaba-Bosiu, résidence de Moshoeshoe, le Grand-Chef des Basutos.

Mais le trajet est bien long, en effet. Au passage d'une rivière, le Père LeBihan tombe, à bout de forces, et déclare à son compagnon qu'il va mourir là.

— « Je ne puis aller plus loin », dit-il d'une voix étouffée. « Va, mon garçon, et dis à Moshoeshoe que son Missionnaire est bien arrivé en Basutoland, mais qu'il est mort, de fatigue et de faiblesse, sur le chemin. »

— « Non, Père, tu ne peux mourir. Molimo, qui t'envoie, soutiendra tes pas. Songe combien Moshoeshoe serait triste d'apprendre que tu es tombé sur la route. Courage ! Lève-toi ! Je vais porter encore ce paquet pour toi. Courage ! »

Et le Père repart, comme transporté par une force surhumaine.

Il arrive à Thaba-Bosiu, n'ayant plus figure d'homme...

Les onze canifs qui lui restaient lui fournirent de quoi

reprendre vie et trouver des introducteurs auprès de Moshoeshoe.

Moshoeshoe le soigne et le fait manger. Quand il l'a mis sur pied, il lui donne un cheval et une escorte et le fait conduire à Roma.

Qu'on juge de la joie du Missionnaire, quand Mgr ALLARD et le Père GÉRARD peuvent, enfin, le serrer dans leurs bras !

Qu'on s'imagine, après ce trait, les souffrances sans nom, endurées par ces géants de l'apostolat au Sud-Afrique, à une époque où rien ne venait atténuer l'horreur des distances et la tyrannie de l'isolement.

Et l'on comprendra pourquoi, aujourd'hui, la moisson est mûre et les bras des ouvriers trop faibles pour recevoir les gerbes qui s'offrent, d'elles-mêmes, à leur faucille, impuissante, — supplice d'un autre genre et que, seules, des ardeurs semblables à celle qui les a conduits dans le sillon béni pourraient atténuer !

Quels sont les nouveaux LeBIHAN qui viendront prendre leur place dans les sillons trop nombreux ?...

§ XXXI. — **Mission de Montolivet.**

Samedi, 3 juin. — Comme il avait été arrangé, Monseigneur notre Révérendissime Père part en voiture. Mais, les chevaux promis n'arrivant pas, nous avons dû les envoyer chercher : on les avait laissés paître dans une prairie, loin de leur écurie, sans plus se soucier de la promesse faite... Les *boys* les amènent, — et nous partons à onze heures, au lieu de huit et demie : il faut de la patience, en Basutoland !

Le territoire, que parcourent à cheval les Pères LAYDEVANT et PERBAL, est un des plus pittoresques du pays. Rien de plus varié qu'un tel chemin, à travers plaines et vallées, montées, cols et collines, tantôt sur des rochers plats, tantôt par sentiers pierreux, ici descendant à pic sur une source, là courant le long d'un précipice de trente à quarante pieds.

Une fois, le Père LAYDEVANT descend prudemment

de cheval, pour conduire sa bête par la bride. Je crois pouvoir demeurer sur la mienne. Mais, subitement, un détour à angle aigu, sur une pente extrêmement raide, me met face à face avec une perspectice de vide incommensurable ; et je donne à penser quelles sont les sensations que l'on éprouve, lorsqu'on est assis sur un cheval penché en avant à ce point, avec le double problème de l'équilibre à maintenir et du vertige à combattre, — ne parlons même pas de la question des glissements possibles, des faux pas du cheval, des pierres qui roulent sous ses pas, des trébuchements à éviter, etc...

Le reste du chemin (un quart d'heure, environ) n'est rien auprès d'une de ces secondes-là. La monture glisse, hésite, se rattrape, — mais on est tranquille : ce n'est plus qu'un jeu.

De jolies sources, auprès d'une gorge incomparablement paisible, avec des rétables de rochers surplombant les creux de verdure. Oh ! quel spectacle !... Si nous avions un appareil !... Autre part, c'est un ravin frais, qui s'enfonce comme un coin entre deux montagnes : sur les flancs, des moutons sont assis, s'étageant le long des deux pentes, sur tous les rocs accrochés aux parois, comme s'ils posaient paisiblement pour un peintre. Les tons gris des roches, la couleur verte des herbes du fond arrosé par une source, le bleu du ciel, le rouge brique des couches découvertes par les pluies, — tout s'agence pour faire, de ce petit spectacle baigné de soleil, le plus réussi des tableaux.

Mais nous ne sommes pas peintres, et il faut trotter : l'heure avance, et nous avons faim et soif. Tout en mettant nos chevaux au petit galop, nous suçons une orange ou grignotons une pomme : cela nous permet de tromper notre estomac, en attendant.

Après un détour, nous sommes, subitement, en face de Montolivet.

La Mission, adossée à la montagne, a été ainsi nommée en souvenir de notre première maison d'études ecclésiastiques — Montolivet, à Marseille. L'occasion en a été donnée par un jeu de mots de Mgr Jolivet, Évêque

de Natal, successeur de Mgr ALLARD : Mont-Jolivet, Montolivet, — cela se touche...

La propriété est en pente, sous un village qui occupe la partie supérieure des terres dévalées du sommet.

En bas, à l'arrivée, les murs de la future église, qui n'a encore ni toit ni piliers et qui promet d'être vaste, sinon haute.

Un peu plus loin et plus haut, l'ancienne église, beaucoup plus petite — et en briques, alors que la nouvelle est en pierres. On accède par un escalier, dont les rampes de bois sont dignes de prendre leur retraite : on ne les répare plus, — à quoi bon ? Les bras et les petits sous sont rares, en Basutoland ; de par la nécessité la plus stricte, il est interdit de gaspiller.

Au chevet de l'église sont accolées quatre chambrettes, deux à droite et deux à gauche. L'une sert de sacristie, une autre de bureau pour le Père : c'est là qu'il reçoit ses gens. Les deux autres servent d'habitation pour lui et l'Évêque, — quand il vient à Montolivet. Pour la circonstance, le Père ROULIN nous laisse ces deux dernières et s'est dressé un lit dans son « salon de réception ».

A droite de l'église, le couvent des Sœurs de la Croix et l'école. En arrière, le parc, tout desséché, le jardin et des écuries, des huttes aussi pour les gens qui suivent la retraite préparatoire à la Confirmation et pour les fidèles qui viennent de loin assister à la Messe du dimanche.

Nous descendons de cheval devant le couvent.

— « Où est le Père ? »

— « Il est parti à cheval, avec les hommes, à la rencontre de Monseigneur. »

— « Déjà ! Le pauvre ! Il attendra longtemps sur la route ! »

Nous prenons une tasse de café, — car il faut nous réserver pour l'arrivée du cortège.

Tout à coup, une troupe de cavaliers.

— « Pas possible ! Ce serait déjà Monseigneur ? Non, il ne peut avoir parcouru le chemin en si peu de temps ! »

C'est le Père KIEGER, de Mekaling (à huit ou neuf

heures de cheval de Montolivet). Comme il n'a pas pu venir à Roma, lors de la réunion générale, il n'a pas voulu manquer la visite de notre Révérendissime Père ; et, confiant sa Mission à l'un des deux Pères de Quthing, il est venu ici, avec le chef de son district — Sokhu, l'ami du Grand-Chef Griffith, catholique convaincu, lui aussi, et bienfaiteur insigne de la Mission naissante de Sainte-Croix de Mekaling.

Nous accueillons fraternellement le Père, condisciple de cours du Père LAYDEVANT et ancien professeur de chant du Père PERBAL ; puis nous saluons Sokhu, avec la cordialité et les marques d'estime qu'il mérite pour sa haute foi et son zèle en faveur de la Mission.

Et nous attendons...

Vers quatre heures et demie, là-bas, au fond de la plaine, apparaît un nuage de poussière : il n'y a pas de doute, c'est le cortège de Monseigneur.

Bientôt, la cavalcade débouche dans un ravin, et la voiture au milieu.

La cloche de la Mission sonne à toute volée : les chrétiennes et les retraitants viennent se ranger devant l'église. Les cavaliers d'avant-garde arrivent à fond de train : les sons joyeux de la cloche reprennent de plus belle. Tout à coup, la cavalcade débouche dans la cour, entourant la voiture, toute blanche de poussière : ce sont, alors, des hourras sans fin.

Juste au même instant, avant que les deux rangées de fidèles aient eu le temps de fermer le cercle, un automobile arriva se ranger derrière la voiture : c'est la Mère Provinciale des Sœurs de la Croix — venue, tout exprès, d'Aliwal North pour rencontrer Monseigneur à Montolivet.

La fête est complète.

Pendant que les Pères et les Sœurs saluent Monseigneur et la Révérende Mère, la foule s'engouffre dans l'église, en chantant un cantique, et Monseigneur suit bientôt, pour donner à tous sa bénédiction, après avoir prié le Seigneur.

Puis, chacun se retire, — les retraitants dans leurs

locaux, pour la nuit, et les fidèles. qui ne peuvent retourner chez eux, dans ce qui reste de huttes pour les loger.

Les cavaliers vont prendre les vivres qui leur ont été réservés, avant de repartir pour leurs villages respectifs.

Le lendemain, jour de la Pentecôte, la petite église ne désemplit pas. Plus de 400 communions ont été distribuées, dont encore près de 50 à 11 heures.

La Messe de dix heures et demie fut vraiment solennelle, et Monseigneur donna la Bénédiction papale, après le dernier évangile.

Incident remarquable : pendant cette Messe, en présence de tout le peuple assemblé, tout près de la Table sainte, sur le gradin, une jeune fille se tenait debout, pendant le Saint Sacrifice. Elle paraissait honteuse et baissait la tête comme une coupable, sous les regards rivés sur elle.

— « Qu'est que cela ? » demandâmes-nous au Père, après la Messe.

— « C'est une fille qui a fait *choubela* », nous dit-il. « Elle est partie avec un jeune homme et a donné scandale à toute la population chrétienne. Cette faute mérite pénitence publique, et, généralement, quand les pécheurs de cette sorte reviennent à la Mission, nous leur imposons de ces humiliations. Ils le savent, et, quand ils se repentent de leur faute, ils réclament d'eux-mêmes la satisfaction solennelle qui leur est réservée.

« Celle-ci revint, lorsquelle apprit qu'on allait conférer le Sacrement de Confirmation, qu'elle n'avait pas encore reçu.

— « *C'est trop tard*, lui dis-je. *Tu n'auras pas le temps de faire les pénitences des six dimanches, comme on fait, habituellement, quand on a commis ton péché.*

— « *Père, je t'en supplie, laisse-moi recevoir le Sacrement qui donne la force. C'est parce que j'étais trop faible que j'ai succombé. Je te promets que je ferai toutes les pénitences, après.*

— « *Non, il faut les faire avant.*

— « *Eh bien, impose-moi ce que tu voudras : je le ferai. Je me repens de tout mon cœur.*

— « *Saurais-tu supporter la honte de rester debout, le jour de la Pentecôte, devant toute la foule et devant l'Archevêque — qui te verra ?*

« Elle hésita un peu. Je me disais que, si elle savait supporter cette humiliation unique, elle devait avoir un véritable repentir. Elle aurait réellement le cœur contrit et humilié que demande la Sainte Écriture.

— « *Oui*, dit-elle alors avec énergie. *J'ai péché et je dois réparer. Je resterai, je m'humilierai.*

— « *C'est bien ! Tu seras reçue. Fais bien ta retraite.*

« Et voilà... »

Elle était tout de même humiliée et confuse, la pauvre pécheresse. Et DIEU lui pardonna, comme JÉSUS à Marie-Madeleine...

A deux heures, eut lieu la cérémonie de la Confirmation. Cent soixante-dix confirmands — petits et grands, enfants et vieilles, hommes d'âge mûr et jeunes gens — se présentèrent à l'autel, pour recevoir le Sacrement qui fait les chrétiens soldats du Christ. La foule chantait les cantiques où se trouve condensée la doctrine des sept dons du Saint-Esprit. Monseigneur souligna, dans son allocution, les effets du Sacrement, et le Père ROULIN traduisit les paroles du Pontife où passait le souffle qui anima Pierre, le jour de la première descente du Saint-Esprit, à Jérusalem.

Après la Bénédiction du Très Saint Sacrement, l'église se vida lentement : tous ceux qui y étaient entassés, comme ceux qui étaient restés dehors, se résignant à ne rien voir s'éloignèrent par groupes, — la foule s'écoulant par les chemins, en chantant des cantiques : la plaine n'était plus qu'une harmonie de couleurs et de chants, montant des sentiers à la Mission...

Le lendemain, Messes très ferventes : encore 285 communions, pour un lundi de la Pentecôte. Le Père ROULIN accuse mille communions, pendant la retraite et les deux jours de fête.

Pendant les Messes et jusqu'à onze heures, arrivent

des groupes de fidèles, des écoles avec leurs instituteurs, portant des oriflammes et chantant des airs joyeux. Toute la Mission retentit de ces accords, qui se croisent de tous les côtés...

A onze heures, le peuple se rassemble devant le Couvent des Sœurs, dont la véranda nous sert d'estrade. Aux côtés de Monseigneur se placent les Pères, les chefs Sokhu, Makhete, Phakiso, etc., et la Mofumahai, veuve de Letsie II.

Les différents numéros de la fête sont fournis par les huit écoles dépendant de Montolivet, dont plusieurs arrivent de certains environs de Mohales-Hoek, à onze heures de marche d'ici. On ne dirait vraiment pas qu'ils viennent de se fatiguer de la sorte : les gorges, du moins, sont fraîches et sonores.

Le caractère distinctif de ces chants d'aujourd'hui sont les gesticulations, hochements de tête et de corps, qui les accompagnent : ce sont parfois de vraies contorsions, avec des grimaces presque simiesques — dont les noirs paraissent fort friands, car ils applaudissent à tout rompre, en poussant des cris gutturaux.

Une adresse est lue par un *teacher*, puis une autre par le R. P. Roulin lui-même — qui fait remarquer l'ancienneté de Montolivet, Mission-mère de Samarie et d'Emmaüs et qui comptera, le 22 juillet prochain, quarante années d'existence, et appelle au secours, sachant, en effet, que 3.400 chrétiens et 500 catéchumènes sont un fardeau trop lourd pour un seul prêtre.

Monseigneur répond et promet que, selon la mesure du possible, il enverra des renforts. En attendant, que chacun travaille et prie, donne l'exemple et attire les âmes à l'Église catholique : il faut que le Basutoland aille tout entier vers la lumière...

Le vieux chef Hendrik demande à parler :

— « *Morena e Moholo*, je te remercie. Et tout ce peuple te remercie.

« Lorsque j'ai appris, par le Père Roulin que tu allais venir à Montolivet, j'ai tressailli de joie.

« Tu nous a apporté une grande grâce. Ta visite est une bénédiction.

« Dis au Pape que nous sommes fidèles à son Évêque et à ses prêtres.

« Mais envoie-nous des prêtres plus nombreux : la moisson est grande et les moissonneurs trop peu nombreux.

« Hier, le Père ROULIN n'a pas pu arriver au bout des confessions. Il fait tout ce qu'il peut, mais ses forces ont des limites et surtout son temps.

« Donne-nous des prêtres, et tu verras ce que deviendra le Basutoland.

« *Morena e Moholo*, nous t'aimons et te demandons ta bénédiction. »

Nous avions les larmes aux yeux, en entendant ce simple et touchant langage — prononcé, d'une voix mâle et énergique, par un des plus anciens catholiques de la contrée.

Mais notre émotion fut à son comble, quand nous vîmes le vieillard présenter à Monseigneur une grande enveloppe, contenant deux photographies du R. P. LeBIHAN, fondateur de la Mission et apôtre de cette partie du Basutoland : le Père LeBIHAN, jeune, et le Père LeBIHAN, blanchi sous les fatigues de l'apostolat. Ce sont des agrandissements tout récents, faits dernièrement sur d'anciens portraits laissés par le Père entre les mains de son vieil ami Hendrik.

Monseigneur bénit alors la foule, qui entonne un vibrant cantique final et en ponctue les dernières notes par des hourras interminables.

Puis, elle se disperse dans la propriété, pour prendre part à la distribution des morceaux de viande et du liquide préparés pour la fête : deux bœufs et trente moutons ont été occis, et d'innombrables quantités de *leting* attendent les consommateurs — qui sont bien trois mille.

L'après-midi se passe, pour eux, dans la dégustation sur place des gigots et autres quartiers de viande cuite et dans des bavardages à perte de vue...

Quand ils ont bien mangé et bu, ils s'en vont, groupe par groupe, et ceux qui demeurent trop loin se préparent à passer la nuit, en dansant et chantant sans fin...

§ XXXII. — Histoire de Griffith.

Mardi 6. — La voiture que nous attendions n'arrive pas, à cause d'un malentendu. A la place, nous recevons deux chevaux frais, non harnachés. Que faire ?

Le boutiquier voisin nous offre une place dans son auto, qui va conduire à Wepener Mme Hollands, sa femme (une catholique). L'auto nous déposera à Mafeteng, où nous pourrons louer un auto dans un garage.

Mafeteng est un camp, — comme il y en a quelques-uns, dans le Basutoland, dont Maseru est le plus important ; il y a aussi, en allant vers le sud, Mafeteng et Mohales-Hoek et, vers le nord, Teya-Teyaneng et Leribe.

En arrivant à Mafeteng, par d'assez bonnes routes, nous nous apercevons vite que nous entrons dans le domaine des Blancs. Les rues sont larges, il y a des bosquets et même des trottoirs. La poste, seul monument que nous ayons le temps d'apercevoir, est une bâtisse tout à fait européenne.

On nous loue un auto assez modeste ; mais que n'accepterions-nous pas, dès lors qu'il s'agit de ne pas perdre un jour ?

Il prend la route de la poste, réputée route excellente pour le pays. « Excellente », c'est beaucoup dire : la plupart de nos chemins vicinaux sont mieux entretenus, assurément. Cependant, il y a quelques ponts, pour passer les ravins les plus profonds, quand les eaux ont taillé des rives trop abruptes aux torrents éphémères du pays.

Près de Morija, le conducteur veut prendre le petit chemin qui mène au quartier général des protestants : le pauvre homme, on le voit, n'a pas l'habitude de conduire des missionnaires catholiques. Encore une preuve de la pauvreté de nos prêtres, comparée à l'abondance où vivent les protestants, bien munis de deniers par leurs bailleurs de fonds européens. Nous avons toutes les peines du monde à lui faire comprendre que nous n'allons pas à Morija ; et il se résigne à se remettre sur la route de la

poste, prévoyant confusément que sa course va être allongée notablement.

Je le pense bien ! Alors que, à vol d'oiseau, la Mission Saint-Louis n'est qu'à cinq kilomètres de Morija, le chemin que nous sommes obligés de prendre va lui faire faire quelque chose comme vingt kilomètres et plus.

En quittant la grand'route, nous allons sur un chemin qui, pour entretenu qu'il soit, à cause du Chef Suprême, n'en est pas moins une route du Basutoland. En montant une côte, l'auto s'arrête, essoufflé. Il nous faut descendre, pour le laisser continuer à vide et achever ainsi l'ascension.

Enfin, à travers les ornières et les cailloux, nous débouchons sur le plateau où se trouve Saint-Louis de Matsieng.

Il est une heure, seulement. Les enfants de l'école, qui s'amusent à la porte, reconnaissent vite Monseigneur et poussent des hourras.

Sœur Saint-Alphonse les gronde :

— « Pourquoi crier ainsi à tous les genx qui passent ? Ce n'est pas convenable. Rentrez, mes enfants ! »

— « Mais c'est *Morena Mobishopo* et *Moholo !* »

Et la Sœur, toute joyeuse, de venir, avec ses enfants, recevoir Monseigneur et lui souhaiter une nouvelle bienvenue.

Bientôt, toute la Mission est en émoi. Mère Nativité arrive, à son tour, émue et contente de voir Monseigneur beaucoup plus tôt qu'on ne l'avait espéré.

— « Et le Père, où est-il ? »

— « Le Père est allé voir et confesser des malades. Il en a cinq en danger de mort, en ce moment. Depuis votre départ, il est toujours en route. Il est parti dans la direction de la montagne, au-dessus de Morija, et a dit qu'il guetterait de loin votre arrivée. »

— « Le pauvre ! Il pourra guetter longtemps ! »

Et, de fait, le Père VALAT nous arrive, trois heures plus tard, tout surpris de nous voir rentrés si vite. Il avait fait un détour, pour mieux apercevoir la route, et avait longtemps scruté en vain l'horizon, cherchant

des yeux la voiture à quatre chevaux qui devait ramener Monseigneur à Matsieng.

Quelques minutes après, une estafette, envoyée par le Chef Suprême, venait s'enquérir de la façon dont s'était passé ce voyage et de la santé de Monseigneur.

Le lendemain, il était là, pour assister à la Messe de notre Révérendissime Père et communier encore de sa main, avec son épouse, la grande Mofumahali.

C'est sa troisième communion de cette semaine : généralement il communie deux ou trois fois, — le dimanche, le mardi et le vendredi — et, toujours, avec une piété profonde et convaincue.

Une nombreuse assistance l'entourait : il y eut encore 92 communions, ce matin-là.

Que ne peut-on pas espérer d'un Chef d'État si chrétien ? Il a des ennemis, c'est certain, — surtout, depuis sa conversion au Catholicisme et son accession au trône. Mais il est sage et bon ; il comprend que son peuple a tout à gagner à une religion qui l'a fait ce qu'il est ; il se sent transformé et, tous les jours, apprécie davantage ce que le Catholicisme a fait de lui ; il sait que notre sainte Religion ne veut pas d'hypocrites et prétend saisir l'être tout entier, pour le rendre meilleur, le débarrasse de ses vices et le prémunit contre ses mauvais instincts ; il voit qu'elle exige beaucoup et ne l'en estime que davantage. Autant de raisons profondes — et, après tout, politiques — de l'encourager de toutes manières.

Autrefois, quand il était païen, il vivait comme beaucoup de chefs de sa race : la chair et la boisson le tenaient tout entier. Son organisme s'épuisait, peu à peu, et il aurait, sans aucun doute, fait la fin de son frère Letsie II — qui mourut, dans la force de l'âge, tué par ses débordements.

Un jour, dans une de ces crises maladives, causées par le genre de vie qu'il menait, lorsqu'il était chef de district à Béthel, il eut peur de la mort et de la sanction divine — qu'il devinait, confusément, toute proche. Il appela le ministre protestant et se fit baptiser. Le pasteur lui demanda de chasser toutes ses femmes,

sauf une, — ce qui fut fait : Griffith avait réellement peur.

Mais, à peine le ministre avait-il tourné le dos, que Griffith, débarrassé de sa crise, rappela ses femmes et se remit... à recommencer. Le baptême hérétique ne lui pesait pas lourd sur l'âme.

Il vécut, encore plusieurs années, dans cet état.

Était-il travaillé par cette constatation intime du peu de valeur de la formalité religieuse qu'il avait accomplie dans un moment de crainte ? Observait-il, sous l'empire de ces réflexions, l'œuvre parallèle réalisée en son pays par les prédicants et par les prêtres catholiques ? Ces deux hypothèses paraissent fort vraisemblables, vu le caractère réfléchi du Grand-Chef actuel des Basutos.

Ce qui est certain, en tout cas, c'est que la grâce divine le façonnait.

Un jour, subitement en apparence, il vint trouver le Père Foulonneau et, avec le plus grand calme, lui déclara qu'il voulait être catholique.

Un homme embarrassé, ce fut le pauvre Père Foulonneau.

Tempérament doux et un peu timide, ennemi des à-coups et des événements qui pouvaient attirer sur son petit troupeau des tempêtes ou seulement l'attention trop vive du pays avoisinant, le Père Foulonneau n'avait qu'un désir : sauver des âmes, beaucoup d'âmes, mais dans le silence et l'obscurité d'une action sûre et lente.

Un coup de théâtre comme celui-là l'effraya quelque peu.

Et puis, il faut le dire, il n'avait pas confiance. La réputation de Griffith ne laissait pas supposer que cette démarche pût être sérieuse.

Certes, le Chef, qui observait finement le travail de ce jeune Père, n'avait laissé passer aucune occasion de se montrer favorable à la Religion catholique. C'est lui qui avait donné au Père l'emplacement de la Mission de Béthel. Bref, il était sympathique de ce côté. Mais,

en revanche, comme il offrait peu de garanties du point de vue moral !

— « Toi, catholique ! Mais sais-tu bien ce que c'est ? »

— « Oui, Père, je le sais. Et c'est parce que je le sais, que je veux être catholique. »

— « Sais-tu qu'il te faudra renoncer à la boisson et à toutes tes femmes ? »

— « Oui, je le sais. »

— « Tu espères peut-être que, en vertu de ta dignité de chef, je vais t'admettre tout de suite, là, sans hésiter ? »

— « Père, tu feras comme tu l'entendras. »

— « Tu comprends bien que je te vais imposer, comme à tout le monde, au moins deux ans de catéchuménat. »

— « Je le comprends, Père. Tu as le droit de te défier de moi. »

— « Commence par jeter toutes les bouteilles qui se trouvent chez toi et par ne garder que ta première femme. »

Et Griffith s'en alla dire à sa première femme qu'il se convertissait.

— « Moi », dit-elle, « je suis protestante et ne veux pas te suivre. »

Premier obstacle, qui se dressait devant le converti.

Elle ajouta :

— « Je sais que je suis un obstacle dans ton chemin, mais je prie Dieu de m'écarter de ta route, s'il veut vraiment que tu te fasses catholique. »

Le soir même, un gros orage éclatait. La Mofumahali sortit de sa hutte, pour aller voir les autres femmes, qui avaient peur. Elle glissa, fit une mauvaise chute et se cassa le bras. Des complications surgirent aussitôt.

Un chirurgien européen fut appelé. Il fit mettre la pauvre femme sur la table d'opération, l'endormit au chloroforme... et la patiente ne se réveilla plus. Atterré, le médecin s'enfuit, plantant là malade (ou plutôt morte) et assistants et même, dit-on, ses instruments.

On s'en fut avertir le chef, en lui demandant s'il fallait se mettre à la poursuite du chirurgien.

Griffith se rappela les derniers mots de sa femme :

« Si Dieu veut que tu sois catholique, il saura bien m'écarter de ton chemin. »

Il répondit à ses conseillers :

— « Laissez aller cet homme. Sa punition ne rendrait pas la vie à la Mofumahali. Quant au reste, il y a ici qeulque chose de plus haut que nous : je vois dans cette mort la permission de Dieu. »

Restait un autre obstacle, celui que Griffith portait en lui-même : son habitude des liqueurs fortes.

Un jour, le Père venait chez lui pour l'instruire : il surprend une bouteille d'eau-de-vie. Cet humble prêtre, ce paisible, ce timide se révèle un énergique. Une âme est en jeu : s'il ferme les yeux, c'en est peut-être fait de cette merveilleuse transformation, à laquelle il coopère de toutes ses forces, les sept démons vont venir, plus méchants et plus habiles que le premier, — il faut agir.

Le Père saisit la bouteille et la brise devant le chef, qui baisse la tête, — humilié, repentant, dompté.

Fait tout simple et, cependant, grandiose dans ses conséquences. C'est le fier Sicambre devant Saint Remi, c'est Théodore devant Saint Ambroise, c'est le barbare maté dans ses vices par l'Église, ce sont des peuples entiers que ce geste va faire sortir des ténèbres et de la violence.

L'Église est forte de sa vertu et des grâces qu'elle offre aux natures neuves mais frustes. Elle ne ménage pas le mal, et, lorsquelle le rencontre, elle le brise énergiquement, pour sauver l'âme qui en subissait l'emprise funeste ; elle a des pasteurs qui enseignent, éclairent, mais savent punir.

Ses missionnaires sont des agneaux, toujours, devant les supplices des persécuteurs et, souvent, en présence des nations païennes qu'ils conquièrent par leur douceur industrieuse ; mais ils deviennent des lions, quand il s'agit de briser les chaînes qui retiennent les âmes prisonnières.

Le petit Père Foulonneau fut un de ceux-là, et Griffith fut assez grand pour s'incliner et pour obéir.

Potentat tout-puissant dans son district, il fut le catéchumène soumis qui accepte la pénitence méritée.

Et il persévéra.

Et, au bout de ces deux ans de catéchuménat, il fut baptisé.

Deux ans après, son frère Letsie II, moins sage ou moins fort contre ses instincts, mourait, sans pouvoir reconnaître le Père Valat, accouru à son chevet.

L'assemblée des chefs se réunit.

Il y avait deux courants : les uns voulaient choisir Griffith pour Chef Suprême, mais les autres, par respect pour les traditions de la nation, voulaient proclamer un enfant de Letsie II, encore en bas âge, sous la régence de Griffith.

La division était sûre, visible, et menaçait de prendre des proportions dangereuses.

Pendant que les chefs étaient en route pour le *pitso* (assemblée) de Maseru, un courrier vient annoncer que l'enfant est malade.

On dépêche des hommes, pour s'assurer de la vérité de cette nouvelle et pour garder l'enfant.

Les messagers rencontrent en route un second courrier, qui leur apprend la mort de l'héritier.

Dieu avait écarté, du chemin de Griffith, ce qui s'opposait à sa conversion ; il écartait, maintenant, les obstacles à son accession au trône du Basutoland.

Comme tout ce qui environne cet homme est mystérieux !

Comme les dessins de Dieu paraissent se porter sur lui ! Et, tout impénétrables qu'ils demeurent, comme ils le désignent, cependant, à l'attention de quiconque étudie le sort de cette nation, la plus belle et la plus intéressante du Sud-Africain !

Griffith accepta le titre et la fonction de Chef Suprême. Mais il ne faut pas croire qu'il la désirât jamais. Il s'occupe de ses affaires de Chef, avec la conscience qu'il apporte à toutes choses, depuis sa conversion, par devoir d'état. Mais il n'est pas enivré par le pouvoir.

Un de ses oncles, protestant, lui dit un jour :

— « N'est-ce pas une honte et une dérision que le Grand-Chef de la nation appartienne à cette petite coterie des Romains, si minime et si méprisée ? »

— « Oh ! qu'à cela ne tienne », répondit noblement Griffith. « Je veux, avant tout, sauver mon âme. Choisissez un autre Grand-Chef, et je m'occuperai uniquement de mon salut. »

Il ne faudrait pas croire, pourtant, que la conversion de Griffith en ait entraîné beaucoup d'autres par l'influence directe. Sa femme, la Mofumahali Véronique Mabereng, l'accompagna au baptême. Mais ses autres femmes, délaissées, ne le suivirent pas, pour cela. Quelques membres de sa famille imitèrent son exemple ; mais ce ne fut pas universel, ainsi qu'on en peut juger par les reproches de son oncle, rapportés plus haut.

Son influence nous permet, cependant, de lutter plus efficacement contre la partialité de certains chefs, qui favorisent ouvertement le protestantisme. Quant à lui, il ne persécute et ne tracasse personne. Son action est paisible et loyale. Il est catholique, souhaite que son peuple le devienne aussi et procure aux ministres de la Religion catholique toutes les facilités qui leur sont nécessaires pour s'établir et convertir les âmes de ses sujets.

Son prestige et son action discrète rendent très favorables à nos Pères un bon nombre de chefs païens — qui, dès lors, accordent à l'Église cette liberté de droit commun qu'elle revendique comme un minimum et que les nations persécutrices lui refusent toujours. Quelles leçons on pourrait prendre chez les petits roitelets du Basutoland (1) !

. . . .

Avant de quitter définitivement Matsieng, nous visitons à nouveau le sanctuaire et le presbytère où le bon Père Valat nous a donné une hospitalité inoubliable. Je remarque les soutanelles de la sacristie, si peu dignes d'être portées par des princes du sang ; car nos servants

(1) Nous avons déjà, plus d'une fois, parlé plus ou moins longuement de la conversion du Grand-Chef Griffith : voir, par exemple, nos *Missions* de juin 1921, Tome LV, n° 213, page 50.

de messe de chaque jour, à Matsieng, étaient des fils du grand Lerotholi.

— « Vous ne pourriez pas avoir mieux que cela ? Pour une chapelle royale, il faudrait des enfants de chœur bien nippés. »

— « Ah ! voyez-vous, quand on a trois églises à garnir et à meubler, on est bien obligé de laisser de côté ces détails. »

— « Mais si vous intéressiez à ces détails quelque bonne âme en Europe ? »

— « Je demande déjà tant de choses ! Voyez tout ce qu'il me faudrait : des autels latéraux à Matsieng, une nouvelle église à Massabielle, des meubles pour Saint-Pierre-Claver et de quoi creuser un puits pour avoir de l'eau à Matsieng, puisque la Mission dessèche partout et que pas un arbre ne peut y pousser... »

— « Oui, et vos pauvres Sœurs sont obligées d'aller puiser de l'eau, à 4 heures du matin, au fond de la vallée. »

— « Vous voyez bien vous-même ! »

— « Dommage pour les soutanelles de Matsieng ! »

Le dernier mot n'est pas dit, malgré tout. Qui va faire, avec quelques morceaux d'étoffe rouge — mais solide n'est-ce pas ? — quatre soutanelles pour les enfants de chœur de l'église du Grand-Chef ? Pas n'est besoin de luxe : la soie ne durerait pas, le satin non plus. L'essentiel est que cela ne déteigne pas en un an. Si vous voyiez la couleur de ces pauvres lambeaux d'étoffe !...

§ XXXIII. — **Mission Sainte-Monique.**

A une heure, l'auto du Chef vient nous prendre ; et, bientôt, nous rejoignons la route de la poste à l'endroit où nous l'avons quittée, la veille.

Le conducteur, Guillaume Sello, file à une allure vertigineuse, et les 17 milles qui nous séparent de Maseru sont franchis, avant que nous ayons eu le temps de nous ennuyer : 35 kilomètres en une heure et quart, avec de tels ravins et de telles ornières !

Le Résident-Général, Sir Edward Garaway, Chevalier

des SS. Michel et Georges depuis quatre jours, nous reçoit avec une grâce et une amabilité charmantes. Monseigneur le félicite de la distinction dont il vient d'être l'objet. Sir Edward nous conduit, sans tarder, à nos appartements et, l'automobile repartant assez vite, nous prenons congé définitivement du Père Valat.

Quelques instants après, Mgr Cénez arrive de Roma. Il a tenu à venir saluer Mgr notre Révérendissime Père, avant qu'il prît le train pour Sainte-Monique et le District du Nord. Lady Garaway ayant eu la délicatesse d'inviter à un *five o'clock* les quelques catholiques blancs de Maseru, les deux Prélats y assistent volontiers : c'est une consolation pour ces fidèles — un peu laissés à eux-mêmes, les Pères ayant déjà surabondamment à faire avec les noirs...

Le lendemain, nous partons pour la gare, dans l'auto de Sir Edward, qui complète ainsi sa gracieuse hospitalité, et nous filons bientôt vers Marseilles, repassant, en sens inverse, sur la même ligne qu'il y a un mois.

A Marseilles, nous prenons la ligne du Natal, jusqu'à Ficksburg, à travers le *Conquered Territory*. Nous saluons, en passant, l'ancienne résidence de Clocolan, aujourd'hui aliénée.

Vers cinq heures, le train, après avoir contourné une colline, débouche devant Ficksburg — jolie petite cité, qui s'abrite frileusement derrière un cirque de hauteurs, bien aménagées pour la protéger des vents de l'ouest.

A la gare, nous attendent les Pères Thommerel et Romestaing, avec une vingtaine de cavaliers. Il y a une voiture pour Monseigneur. Aussitôt que l'on y a placé nos bagages, nous y prenons place, et... en route !

La cavalcade passe par les rues de la petite ville étonnée, puis s'engage en pleine campagne. Elle passe le Caledon, et nous revoilà en Basutoland.

Cette partie du pays est beaucoup plus plate que la partie de la contrée que nous avons visitée jusqu'ici. Les montagnes sont visibles au loin, mais le sol que nous foulons est un plateau fertile et peu accidenté.

La Mission est cachée dans un repli du terrain. Elle

comporte un territoire important, très fourni d'arbres et en contre-bas sur le reste du plateau. Quand les pluies donnent, elle reçoit une grande quantité d'eau, — ce qui la rend relativement humide, surtout dans ses parties les moins élevées.

Une foule nous attend, aux abords de la propriété : l'arrivée de la voiture est saluée par des vivats et des hourras — qui se répercutent, dans les fonds de la vallée, et se répètent, à mesure que nous avançons au milieu des rangs interminables.

On se rend compte, très vite, qu'on est dans une mission des plus importantes.

Nous passons entre les deux églises — l'ancienne, en briques, œuvre du Père Gérard,- et la nouvelle, que l'on commence à couvrir, due à la ténacité du Père Thommerel.

Le monde s'engouffre dans la vieille église, bientôt pleine. Après le cantique et une courte prière, Monseigneur donne sa bénédiction ; et, tout de suite, les exercices de la retraite des catéchumènes reprennent leur cours. Ce pauvre Père Thommerel ne prend même pas le temps de respirer !

Pendant qu'il exhorte ses gens, nous faisons l'inventaire des locaux.

Attenant à l'église, le presbytère : trois chambres.

Un peu plus loin, en arrière, une maisonnette sous toit de chaume : trois chambres.

Une écurie, un grenier à foin, — disons, plutôt, un hangar.

Derrière la nouvelle église, une école neuve. C'est le seul bâtiment qui ne sue pas la vétusté.

En bas, tout à fait au fond, le couvent des Sœurs, à l'extrémité d'une petite cour où les eaux des pluies se donnent rendez-vous : encore une relique du Père Gérard.

La nouvelle église sera grande : 50 mètres de long, trois nefs. Le chœur est petit ; mais, quand on est pauvre, on ne peut se payer le luxe d'une cathédrale, avec un chœur gigantesque. Les colonnes sont, tout simplement,

des poutres de bois blanc. La partie de la grande nef, qui dépasse les petites et qui porte les fenêtres supérieures, est garnie de plaques verticales de tôle ondulée : économie de maçonnerie.

Le tout est couvert (ou le sera, demain) de ces mêmes plaques de tôle : c'est suffisant, ce n'est pas cher, cela tient contre le vent, — tous les avantages, comme l'on voit.

En somme, quatre murs, du bois, de la tôle : voilà tout ! La formule est simple, en Basutoland. Et Sainte-Monique sera la plus grande église du Vicariat...

Mais, cette église, il va falloir la meubler.

Les bancs de l'ancienne ? Mais ils sont vermoulus, rafistolés, faits de bouts et de morceaux. Et puis, il n'y en a pas le quart de ce qu'il faudrait.

L'autel n'est plus suffisant. Et, d'ailleurs, essayez de le déplacer : les fragments vous resteraient dans les mains.

La table de communion ? Mais elle n'est plus de la grandeur voulue.

Les confessionnaux ? D'abord, il n'y en a qu'un, — et quel confessionnal !

Tout juste pourriez-vous y mettre le chemin de croix, qui va paraître bien étriqué. Mais il ne faut pas être difficile, en Basutoland.

Quelle misère !

Quatre murs, du bois, de la tôle ! Décidément, la formule est trop simpliste...

Et dire que cet angoissant problème va se poser pour toutes les églises de ce pays, qui sont toutes à refaire !

Si encore on pouvait mettre, de-ci de-là, des tentures... Des tentures ? Mais où les prendre, — grand DIEU ! — où les voler ?

Et c'est trois autels qu'il faudra trouver ou fabriquer ! Si les Missionnaires les font eux-mêmes, ce sera du propre, avec les matériaux et, surtout, le temps dont ils disposent !

Quatre murs, du bois, de la tôle ! Non, décidément, la formule, si elle est pratique pour les bourses plates, n'est pas élégante du tout, — non, pas du tout !

Et dire qu'il y a tant de choses dans nos églises d'Europe, tant de choses à quoi nos frères de là-bas ne font plus attention, et qu'il faudrait si peu pour éveiller et nourrir la piété de nos Basutos !

C'est trop triste ! Allons nous reposer ; peut-être que la nuit va nous changer les idées. Ce soir, avant de m'endormir, je vais faire une fervente prière :

— « Mon Dieu, ce n'est vraiment pas de ma faute, si vous avez envoyé à Sainte-Monique mon ancien compagnon de noviciat et ami — le Père Thommerel. Il s'est usé ici : il n'a plus que la peau et les os, ses cheveux ont blanchi, sa santé s'est délabrée. Il a vraiment combattu le bon combat et fait grandement votre œuvre de salut. Avec ses 5.000 baptisés et ses 1.500 catéchumènes, dispersés sur 200 kilomètres, il ne peut pas tenir, même avec le concours fraternel du cher Père Romestaing — encore un ami de longtemps.

« Mais le pire de tout, c'est que le voilà qui vient de vous bâtir une grande église...

« Et une église qui va être nue, comme il n'est pas possible de le supporter.

« Et il a des dettes : plus de 18.000 francs de son église qui ne sont pas payés.

« Et il a des charges — toutes ces écoles dont il doit payer les instituteurs !

« Ce n'est pas la première église qu'il vous fait, Seigneur ! Voyez Notre-Dame-de-Pontmain, à Tau, et les églises-écoles, un peu partout, — dont Notre-Dame-de-Laghet, dans la montagne.....

« Je ne puis pas le voir ainsi : il en a vraiment trop, il faut l'aider.

« Non, vraiment, ce n'est pas de ma faute, si vous l'avez envoyé ici. Mais, partout ailleurs, — je le connais — partout ailleurs, il aurait fait des merveilles. Il faut qu'il se démène, qu'il travaille, qu'il prêche, qu'il convertisse. qu'il se donne. Cet homme-là, c'est un feu qui brûle, qui dévore, qui entraîne tout, mais qui se dévore lui-même.

« Cela me fait pitié, Seigneur, de voir un si bon serviteur de votre Nom s'abîmer dans des tracas et des soucis de cette sorte.

« Dites : ne pourriez-vous pas lui trouver une marraine qui l'aide et le débarrasse de ses inquiétudes matérielles ? Un parrain ferait, sans doute, aussi bien l'affaire, s'il était généreux..... Bref, quelqu'un qui lui mette entre les mains tout ce qui lui manque, — quelqu'un qui le livre tout entier à son merveilleux apostolat, — quelqu'un qui supprime de sa vie tout ce qui le ronge et le tue...

« Quelqu'un qui lui donne tout ce qui lui manque !... — Mon

Dieu ! que ce mot-là m'effraie ! Tout ce qui lui manque..., mais ce serait un gouffre !

« Un gouffre ? Non. En y allant petit à petit, en dosant les consolations et les gâteries, vous pourriez aller bien loin et longtemps.

« Et, puis, vous êtes si puissant, Seigneur ! Vous avez créé des parrains et des marraines à l'infini !

« Et, ce qui est plus beau, c'est que tous ces parrains et marraines s'ignorent mutuellement !

« Mon Dieu, que ce serait bon de sauver quelques années de la vie de ce saint et brave ami ! Combien d'âmes vous gagneriez en plus ! Et que de gloire pour votre saint Nom !

« Seigneur, écoutez-moi, et donnez à votre serviteur, qui vous a si bien fait aimer ici, à Sainte-Monique, la joie de voir s'aplanir les difficultés qui empoisonnent sa vie !... »

Là-dessus, je fus me coucher, persuadé que le Bon Dieu ne pouvait rejeter une telle prière : après tout, c'est sa gloire qui est en jeu, n'est-ce pas ? Et en avant, parrains et marraines : la parole est à vous !

. . . .

Vendredi, 9 juin. — Lorsque nous disons nos Messes, les deux Pères sont déjà occupés avec les 145 catéchumènes qui doivent être baptisés dimanche. Il faut, en effet, bien des choses pour mettre au point cette cérémonie.

Il faut prendre les noms de ces catéchumènes.

Le nom chrétien choisi, d'abord, — et ce n'est pas toujours commode. Angelina plaît à celle-ci, mais le malheur veut que ce nom ait déjà plu à une autre de la même station, et il ne faut pas trop multiplier les noms identiques, — sinon, le Missionnaire s'y perdrait. Celui-là veut, à toute force, s'appeler Jéroboam, mais les noms de l'Ancien Testament ne sont pas en faveur à la Mission, car c'est une manie protestante de se nommer ainsi d'après l'Ancien Testament. Alors, il s'agit de se débrouiller parmi toutes les femmes, qui veulent s'appeler Andronica ou Calixtina, ou parmi les hommes, qui s'obstinent à choisir le nom d'Abdenago ou de Micah...

Et, de plus, il faut identifier les noms cafres. Avec les hommes, cela va tout seul. Mais les femmes ont plusieurs noms, — celui de l'enfance, celui de la circoncision, celui de la maternité, et souvent des surnoms. Il n'est

pas rare qu'une femme, après avoir donné un nom, vienne vous dire :

— « Père, je t'ai dit que je m'appelais ainsi. Ce n'est pas vrai : je porte tel autre nom. »

Quelquefois, ce sont ses amies qui lui disent :

— « Tu as eu tort. C'est tel nom qui t'est donné habituellement : tu aurais dû donner celui-là. Veux-tu que nous l'allions dire au Père ? »

Et c'est une procession interminable...

La liste dressée, tout n'est pas fini.

Voici un vieux qui arrive :

— « Père, j'ai oublié mon nom de baptême. Dis-le-moi de nouveau ? »

Et il faut chercher.

Puis, il y a des classes — ou, plutôt, des examens de catéchisme, qui tournent en véritables classes — où les catéchumènes doivent rendre compte, individuellement, de leur science suffisante de la religion et, au besoin, la compléter, toujours individuellement.

Voyez où cela entraîne les deux pauvres Pères, car il il y a 145 catéchumènes !

Et les vieux, comme les vieilles d'ailleurs, ont la tête dure !

Il y a les sermons de retraite, les avis, les répétitions nombreuses de la cérémonie de dimanche... et les confessions...

Les confessions ! On ne peut s'imaginer ce que sont ces confessions du vendredi et du samedi 9 et 10 ! Il faut avoir vu les longues files de fidèles assis à la porte de la sacristie ou sur les degrés de l'église et, gelant de froid, persévérant quand même à durer là, jusqu'à dix et onze heures du soir..

Et les pauvres Pères doivent être debout, à cinq heures du matin, pour recommencer...

§ XXXIV. — **Mission des Malouti.**

Vendredi, nous arrive le Père Lebreton, le Missionnaire de la montagne, — qui se trouvait en tournée, quand nous sommes venus à Roma.

En voilà encore un qui s'use !

26 stations, — 30, l'an prochain, — et toutes en pleine montagne !

On ne s'imagine pas la somme de fatigues que représente ce voyage semestriel, qui prend chaque fois quatre mois, par tous les temps, par tous les chemins, — et qu'il faut poursuivre, nonobstant toutes les difficultés, les rhumes, les maux de gorge, extinctions de voix, courbatures et autres désagréments que la solitude rend plus pénibles que partout ailleurs.

Le Père Jules Dubach, qui a fait, avec le Père Lebreton, la moitié de la dernière tournée, nous disait que parfois, le soir, — après avoir grimpé des côtes et des rochers, chevauché par intermittences, marché à pied, à quatre pattes, entraînant le cheval, etc. — il avait, tout juste, la force de se jeter à terre, n'importe où, n'importe comment, et de rester là, étendu, sans pouvoir prêter aucune attention à aucune espèce d'être vivant : tout le corps est meurtri, les forces sont épuisées, le ressort de l'énergie est brisé, la volonté annulée, et la montagne croulerait, qu'on n'aurait pas le courage de bouger pour se préserver (1).

Et l'on doit dormir dans des huttes, couché sur une natte, enroulé dans ses couvertures, à la mode cafre, — parfois, au milieu des indigènes, qui communiquent leur chaleur, il est vrai, mais leurs parasites aussi.

Et l'on doit se contenter d'un léger repas, le matin, et d'un autre, le soir...

---

(1) Pour être exact, il faut dire que les efforts de marche et les fatigues du voyage n'ont pas sur le Père Lebreton les mêmes effets que sur le Père Dubach — qui en était à son premier voyage dans la montagne. Bien des fois, le Père Lebreton doit se mettre au travail en arrivant et après une chevauchée très dure sur des pentes à tout casser. Qu'on se rappelle le fait du bœuf portant le chemin de croix destiné à une station : lorsqu'on ramassa les débris, dans le fond du ravin, il ne restait du bœuf, que de la bouillie rouge et, des tableaux, que des miettes. Lorsqu'on a parcouru de tels sentiers, durant tout un jour, on a le droit de se dire fatigué. Eh bien, le Père prétend que l'habitude lui enlève ce droit. En tout cas, il n'a souvent pas le loisir d'exprimer des plaintes : il faut, parfois, se mettre à la besogne sans désemparer.

Et il faut parler, prêcher, confesser, catéchiser, baptiser, résoudre des cas, conseiller, marier, extrémiser, examiner les écoles, reviser les registres, travailler, construire, aménager, recevoir les demandes, y répondre, décider un tas d'affaires, en raccommoder d'autres, fonder, installer, refaire les harnais brisés, rafistoler ce qui est endommagé, etc., etc., etc.

Eh bien, cette vie de labeurs et de surmenage n'est rien, — et le prêtre l'accepterait volontiers, telle quelle, s'il n'avait pas l'indicible souffrance de constater que, malgré toutes ses peines, ses chers chrétiens ne peuvent être instruits comme il faudrait.

Deux visites par an sont, visiblement, insuffisantes pour armer ces pauvres gens contre les tentations de toute sorte qui les attendent après le baptême.

Combien ignorent leur religion ! Combien se trouvent trop faibles pour tenir bon contre le paganisme, trop récent en eux, les sorcelleries et l'hérésie, qui les environne de toutes parts et les assiège sans cesse !

Bien plus : qui dira la douleur intime du prêtre, en face de toutes les demandes qui lui sont faites et devant lesquelles il se sent impuissant, parce qu'il est seul pour y répondre !

Voilà la grande torture du Père Lebreton, et celle-là use encore plus vite que l'autre : à avoir charge d'âmes et se dire que celles qu'on veut sauver, au prix de tant de fatigues, ne pourront peut-être pas se sauver..., se dire que tant d'autres doivent être laissées à elles-mêmes, faute de temps et d'hommes pour pouvoir seulement les aborder !...

C'est là, surtout, qu'il faut du renfort !

Et si le renfort ne vient pas ?...

Des prêtres, Seigneur, des prêtres !...

Pauvre et cher Basutoland, — où Dieu a mis tant de bonne volonté, tant d'amour pour la vraie Foi, — qui va venir à ton secours ?

Il faut, pourtant, que ces chrétientés de la montagne soient entretenues par des visites plus fréquentes et que, le nombre des catholiques augmentant sans dis-

continuer, les prêtres soient assez nombreux pour les suivre de plus près !

Si l'on se résigne à cet inéluctable fait que, ne pouvant attendre pour mourir le passage du Père, l'immense majorité meurt sans sacrements, il est nécessaire, pourtant, qu'ils possèdent assez de vie chrétienne pour mériter le maintien de la grâce sanctifiante ou, tout au moins, le pardon facile à l'heure suprême.

Se rend-on bien compte, par chez nous, de l'angoisse qui doit assaillir ces malheureux, lorsque, se voyant tomber malades, ils sont forcés de se dire : « Je mourrai, avant d'avoir vu le Père ! »

La responsabilité du Missionnaire est à couvert, — certes, oui : ce n'est pas sa faute, s'il ne peut être partout. Mais peut-on aimer les âmes, comme sait les aimer un Oblat, Missionnaire des pauvres et des abandonnés, et se résigner à l'idée que ceux-là sont deux fois abandonnés ? Chaque annonce de la mort d'un de ses chrétiens est un coup douloureux pour son cœur, et quel est le cœur humain qui tiendrait longtemps contre une telle souffrance, renouvelée tous les jours ?

Ah ! s'il est, quelque part, des jeunes gens qui rêvent de dévouement et de martyre, dès âmes-apôtres, qui cherchent le plus beau travail au sein de la peine la plus dure et la plus ignorée, qu'ils viennent donc à la suite du Missionnaire de la montagne et qu'ils prennent leur part de son martyre de tous les instants (1) !...

§ XXXV. — Baptêmes à Ste-Monique.

Revenons à Sainte-Monique. Aussi bien, voilà le dimanche qui se lève, aux lueurs matinales du beau soleil que Dieu a donné aux Basutos. L'Orient est embrasé de tous les feux : les teintes des montagnes, là-bas, sont éclatantes et douces en même temps, et, lorsque surgit

(1) Relire les deux intéressantes relations du R. P. Lebreton, sur ses « Voyages dans les Malouti (1914 et 1920) », que nous avons publiées dans nos fascicules 211 (pp. 22-57) et 214 (pp. 430-533).

le soleil, déjà la plaine et les pentes se sont dorées à ses rayons.

La Mission se réveille : les centaines de fidèles, qui ont passé la nuit dans les huttes et les écoles, sont en train de s'attifer. On parle de tous côtés, on jase un peu, on s'agite, on s'appelle; et ceux qui sont les plus expéditifs se dirigent vers l'église, pour les premières Messes et les confessions.

Il a été décidé que la Messe de Monseigneur serait dite dans la grande église. Hier, en hâte, sous l'édifice à peine couvert de plaques de tôle, on a enlevé les grosses pierres qui traînaient, nivelé grossièrement le sol, pratiqué une allée centrale, au moyen de piquets plantés en terre et reliés par des branches. Comme table de communion, il a suffi d'aligner quelques pierres taillées et de ficher en terre de gros morceaux de bois qui vont soutenir des barres transversales : les uns seront masqués par du feuillage de pin et les autres par la nappe de communion.

L'autel est tout aussi rustique, mais les Sœurs ont couvert tout le mur du fond d'un vieux tapis et de quelques lambeaux d'étoffe rouge : un tableau du Sacré-Cœur domine, du feuillage vert encadre le tout et bouche les deux portes de la future sacristie, — et voilà ! De loin, cela fait très bien...

Quant aux portes et aux fenêtres, elles restent béantes ; il n'est pas question d'y toucher. Les murs sont nus et les pierres pas même rejointoyées, — et les poutres-colonnes sont, tout simplement, encore des poutres de bois blanc : allez les peindre, pendant la nuit, si vous voulez ! Nous voulons avoir de la place pour nos gens, et nous l'aurons ! Le reste, c'est du luxe, et le luxe est inconnu à Sainte-Monique...

Ce dimanche matin, plus de 800 communions ont été distribuées aux différentes Messes. La grande église n'a pas désempli.

On avait mis, pour les hommes, les bancs de l'école, tous les bancs : ils étaient perdus dans la nef et comme honteux de tenir si peu de place, — je parle des bancs

et non des hommes ! Les femmes restaient accroupies sur le sol, sur la terre nue et fraîche ; mais c'est dimanche, et elles ont tous leurs jupons — et leur chaude couverture, en plus.

Et tout ce monde-là chante, que c'en est une bénédiction ! Ah ! les beaux chants des foules, en Basutoland !

Et, quand vient le moment de la prière, avant la communion, et ensuite, lorsque la communion a pris fin, que cette unanimité, dans la supplication et l'action de grâces, est touchante !... Ah ! je vous assure qu'il n'y a pas de respect humain parmi nos gens ! La voix grave des hommes se marie avec la voix perçante des enfants et la voix douce des femmes, et tous y mettent leur cœur ardent et pieux : c'est prenant.

A la Messe de dix heures, il y a encore des communions. Les catéchumènes sont là, au premier rang : les hommes ont leurs plus beaux habits, avec une cravate blanche ou le col blanc de leur chemise rabattu sur le veston, et les femmes portent toutes un turban blanc et un jupon de même couleur. Au lieu de couvertures rouges ou violettes, aux teintes éclatantes, elles ont adopté de gros châles gris ou noirs, — c'est l'hiver.

Pour l'aspersion, le célébrant trébuche, plus d'une fois, dans l'allée centrale, la terre étant loin de présenter un niveau égalisé.

A 11 heures et demie, on s'occupe de placer tout ce monde sur le terrain de la Mission, en dehors de l'enclos. La place choisie est un plateau, entre les propriétés plantées d'arbres et le village indigène. Un mât garni d'oriflammes en indique le centre. Les catéchumènes sont disposés en ordre, formant cercle tout autour. Les parrains et marraines constituent derrière eux un second cercle, et les assistants se placent autour.

Une estrade est réservée pour Monseigneur, dans la partie supérieure : à droite, commencent les hommes, puis les femmes, les jeunes filles et, enfin, les fillettes, qui terminent le cercle à gauche de l'estrade.

Quand tout est en ordre, — et je vous prie de croire que ce n'est pas une mince affaire — quand chaque

catéchumène est assis à son rang, avec son nouveau prénom et son nom indigène épinglé sur son veston ou son châle, les Pères vont chercher Monseigneur.

La petite procession se dirige du presbytère vers le lieu du baptême : douze enfants de chœur en soutanelles rouges et surplis, les quatre Pères, Monseigneur avec sa mitre et sa crosse et revêtu de la meilleure chape de la Mission. Les quelques indigènes qui sont restés en arrière regardent, ébahis. Une femme se jette sur Sœur Marie de Sales et l'embrasse :

— « Oh ! Mère, Mère, que le Grand Chef est beau ! Je l'aime, je l'aime de tout mon cœur ! »

La Sœur se dégage comme elle peut :

— « Halte-là, ma vieille ! Doucement, s'il te plaît. C'est Monseigneur qui est beau, et c'est moi qu'on embrasse ! Je ne suis pas habituée à ces manières-là... »

Nous arrivons sur le lieu du baptême, suivis de toute la foule de ceux qui ont vu passer le Pontife et lui font escorte. Il y a là plus de 3.000 personnes.

Lorsque nous sommes entrés, le cercle se referme, et la cérémonie commence.

De son estrade, la mitre en tête et la crosse en main, Monseigneur prononce une allocution, que l'état de sa gorge oblige à rendre trop courte. Il exalte le titre de chrétiens, qui va être donné à ces 144 élus, leur fait sentir la grandeur et l'élévation de leur nouvelle dignité, la richesse de leur héritage et la quantité incalculable de grâces qui va couler sur leur front.

Tous écoutent, avec une attention extraordinaire : la vue de ce Pontife — habillé de drap d'or, de sa mitre et de sa crosse — est pour eux un spectacle unique ; ils n'en veulent pas perdre un détail...

La première formalité est la lecture des noms, — catalogue, vraiment intéressant, des prénoms les moins connus dans nos pays. Certes, il y a un Augustin et un Albert, — il y a aussi une Augustine, — mais nous entendons passer, après ces noms connus, Piterosi (qui veut dire Pierre), David, Blandina, Clovis, Letitia, Bérénice (figurez-vous !), Nerea, Pascalina, Scolastica, Armelina,

Euphrasia, Leta, Evodia, Anacleta, Claudia, Isidorina, Yvona (!), Crescentia, Anatolina, — et j'en passe, des prénoms !...

Une chose que je ne puis m'empêcher de remarquer, comme tout à l'heure avant l'arrivée de Monseigneur, c'est la gravité, le sérieux, le recueillement pénétré de tous les catéchumènes. Jamais je n'ai vu des gens aussi à leur affaire. Ils sont émus, sans aucun doute, mais cette émotion ne se trahit pas par de l'agitation : elle est intérieure, concentrée. Tenez : on dirait qu'ils méditent tous et que leur âme est plongée, tout entière, dans ce travail. L'impression que j'en ressens est si forte, que les larmes me jaillissent des yeux. Que je les aime, ces braves gens, d'être ainsi ! Qu'ils sont beaux, — oui, qu'ils sont beaux — sous leur peau noire et leur front étroit, ces pauvres Basutos, qui ont tant aspiré à cet honneur, tant lutté pour l'obtenir et qui, aujourd'hui, s'arrêtent silencieux, demeurent étrangers à tout ce bruit qui les entoure, compriment leur cœur et savourent, au fond d'eux-mêmes, les grandes et bonnes choses qui vont se passer !... Pauvres ? Non : ils sont immensément riches, puisqu'ils comprennent ce que tant de nos malins d'Europe négligent, avec leur légèreté coupable ou leur faiblesse hypocrite !

Chers noirs, vous êtes beaux ; car, sur votre visage ciré, brille une flamme intérieure dont je perçois et admire le reflet, car vous avez une âme et vous le savez, et tout votre être resplendit de cette grave connaissance et de la volonté tenace que vous en avez tirée ! Vous êtes beaux : les anges ne sont-ils pas là, tout près, pour vous saluer, tout à l'heure, et admirer, à leur tour, la divine lumière dont l'approche vous fait doucement tressaillir ?

Puis, le Père Perbal, pour les hommes, et les Pères Lebreton, Romestaing et Thommerel, pour les femmes, commencent les belles cérémonies des exorcismes.

— « Reçois le signe de la Croix, tant sur le front que sur le cœur. Sois tel, par ta conduite, que tu puisses devenir le temple de Dieu ; et, en entrant dans l'Église, sache et reconnais avec joie que tu as échappé aux pièges mortels du paganisme...

« Je signe de la Croix ton front, pour que tu prennes la Croix du Seigneur.

« Je signe tes oreilles, pour que tu écoutes les préceptes divins.

« Je signe tes yeux, pour que tu voies la lumière de Dieu.

« Je signe tes narines, pour que tu sentes la bonne odeur de Jésus-Christ.

« Je signe ta bouche, pour que tu n'émettes que des paroles de vie.

« Je signe ta poitrine, pour que tu croies en Dieu.

« Je signe tes épaules, pour que tu aies la force de porter le joug de ses serviteurs.

« Je te signe de la Croix tout entier, au nom du Père, du Fils et de l'Esprit Saint, pour que tu aies la vie éternelle et que tu vives dans les siècles des siècles. »

Et les trois sommations faites à Satan, d'avoir à quitter ces âmes, jusque-là soumises à sa loi :

— « Et ce signe de la Croix, que nous imprimons sur leur front, toi, diable maudit, n'ose jamais le violer. »

Quand sont terminés ces longs exorcismes, les catéchumènes se mettent en marche pour venir, l'un après l'autre, recevoir l'eau sainte qui va faire d'eux des chrétiens. Monseigneur, assisté du R. P. Romestaing, procède au Baptême proprement dit, pendant que les Pères Perbal et Lebreton imposent aux néophytes, l'un, le voile immaculé, symbole de leur innocence, et, l'autre, la lampe ardente, qui signifie la clarté de leur foi.

Pendant toute la cérémonie, les chrétiens chantaient des cantiques ; par moments, ils faisaient silence et un catéchiste expliquait, en sesutu, les rites accomplis par les prêtres. Lors du Baptême proprement dit, on choisit particulièrement le cantique : *Je suis chrétien !...*

Rien de plus grandiose que ces cérémonies simples. Aussi, malgré la longueur du Baptême (trois longues heures), l'attention resta soutenue jusqu'au dernier instant. Et, lorsque les néophytes, radieux, furent revenus à leurs places, on se prenait à dire : « Déjà ! » C'était si beau, en effet, et on était si bien, là, au milieu de ces âmes innocentes !...

La procession se reforme : enfants de chœur, nouveaux baptisés en blanches théories, puis les Pères, Monseigneur et le peuple entrent, tour à tour, dans la grande église,

pour la Bénédiction du Très Saint Sacrement. Les gens se bourrent dans le vaste local ; on s'assied dans toutes les nefs et dans tous les coins ; le sol est complètement caché par le bariolage des couvertures, — et, dehors, il reste autant de monde encore...

Monseigneur donne la Bénédiction papale, puis le Salut est chanté par toute cette foule. Et, lorsque, finalement, elle s'écoule à travers la Mission, c'est un flot ininterrompu d'étoffes et de couleurs qui déambule partout dans les avenues, sous les arbres, devant la maison, dans les pelouses sèches...

Les Pères en ont assez. Toute la semaine, ils étaient sur les dents ; ils viennent de fournir un effort suprême, aujourd'hui, pour achever d'entendre les confessions et tout organiser. Vont-ils se reposer, quelques heures ?

A peine ont-ils pris un léger repas, que déjà ils sont assaillis.

Ce sont des chrétiens venus de loin et qui veulent se confesser, pour communier demain ; puis 22 païens demandent à être reçus catéchumènes ; d'autres chrétiennes viennent consulter, soumettre des cas... Bref, les voilà repris jusqu'au soir !

Quelle vie, mon Dieu, quelle vie ! Comment peuvent-ils résister ?

Et il faut encore prévoir pour la fête de demain, surveiller les moindres détails de l'approvisionnement de la foule, de la réception des chefs, donner des ordres en conséquence et se rendre compte de leur exécution...

Et la soirée s'achève, sans que le pauvre Père Thommerel ait eu un moment, — pas plus, du reste, que le Père Romestaing.

§ XXXVI. — Fête des Gens.

Lundi, 21 juin. — Première Communion des nouveaux baptisés. Ce matin, nous avons encore distribué 619 communions, dont 573 à une seule Messe. Les Pères ont confessé depuis les premières heures du jour.

La Messe avait lieu à la petite église, qui était occupée

par les néophytes et leurs parrains et marraines. Plus de 300 personnes étaient restées au dehors. Le Père Thommerel fit aux nouveaux chrétiens une allocution, toute paternelle et pleine d'onction. Ces pieux et heureux Basutos étaient si contents d'être à l'église, qu'ils y demeurèrent pendant la longue communion, puis pendant la Messe de Monseigneur et le Salut qui suivit, — soit trois heures pleines, à jeun, sans compter que plusieurs priaient Dieu depuis les premières Messes (des trois autres Pères).

Ces gens-là ne méritent-ils pas des prêtres ?...

A peine Messes et prières avaient-elles pris fin, qu'il fallut songer à préparer la Fête des Gens, comme l'on dit par ici.

Un riche auto nous arrive à grand fracas : c'est Jonathan, fils de Molapo, lui-même fils de Moshoeshoe, grand Chef de tout le district septentrional. Il est accompagné et aussitôt entouré de toute une pléiade de chefs.

Le mal de gorge de Monseigneur dégénérant en rhume, nous décidons de ne pas faire la fête dans la plaine, où le baptême a eu lieu, mais devant la maison des Pères. Elle y perdra, certainement, en ampleur et en ordre, mais Monseigneur n'aura qu'à sortir de sa chambre et à se placer sous la véranda, bien abritée contre les vents et les courants d'air.

A sa gauche se place Jonathan, et la véranda se remplit, bientôt, de chefs et de *cheffesses*.

Les écoles arrivent, à tour de rôle, se ranger devant la maison, et l'on commence.

C'est un *teacher* qui ouvre le feu. Il vient de la station de Notre-Dame-de-Pontmain. Ce n'est, certes, pas pour cela qu'il gesticule comme un possédé ; mais il tient parfaitement son petit monde et lui fait exécuter de jolis morceaux...

Ensuite, deux adresses, une des écoles et une des chrétiens. On demande des prêtres : c'est le refrain habituel. *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis* — Les petits ont demandé du pain, et il n'y avait personne pour leur en donner !

Jonathan se lève. Il rappelle la fondation de cette Mission et l'accueil de son grand-père Moshoeshoe :

— « Il y avait déjà beaucoup de petites religions en Basutoland », dit-il ; « Moshoeshoe aurait pu dire qu'il avait assez de pain à manger. Mais il était bon, et il ouvrit ses bras aux prêtres catholiques. »

Il souhaita paix et prospérité à l'Église catholique en ce pays, et, tout en remerciant Monseigneur de sa visite aux Basutos, il lui exprima le désir de recevoir plus de ses prêtres encore.

Puis il parla sur l'amour, qui unit les hommes et les rend forts. Moshoeshoe avait l'amour dans le cœur. Les prêtres catholiques n'ont fait de si belles œuvres que parce qu'ils ont l'amour. Malheureusement, les Basutos ne savent plus s'aimer, et la désunion ainsi que la faiblesse se glissent parmi eux.

Monseigneur répondit, en exprimant sa grande satisfaction de voir tant de peuple réuni, à Sainte-Monique, autour de son chef Jonathan, et sa reconnaissance pour tout ce qu'avaient fait, pour l'Église catholique, Moshoeshoe et les fils et petits-fils de Moshoeshoe. Il remercia, particulièrement, Jonathan de son accueil et de l'appui qu'il donnait à la Religion catholique, en venant saluer ainsi un de ses représentants. Il termina, en faisant ressortir le grand honneur et les avantages inappréciables des catholiques, qui appartiennent à une société comme l'Église du Christ.

Des chants succédèrent aux compliments. Puis Jonathan offrit à Monseigneur, en conclusion d'un nouveau *speech*, « un petit *shilling* » (ou, plutôt, dix livres *sterling*), pour rester dans la tradition de son grand-père Moshoeshoe.

Monseigneur lui présenta alors un joli crucifix, venu de Rome et bénit par S. S. Pie XI.

Jonathan était au comble de la joie.

A cause du rhume de Monseigneur, chaque école ne fut autorisée à présenter que trois chants.

Après la fin de la fête, Jonathan voulut avoir une entrevue avec Monseigneur et lui confia qu'il estimait

la Religion catholique comme la vraie, mais que, s'il ne l'embrassait pas, c'est qu'il n'était pas bon :

— « Je sens que je ne suis pas assez bon pour être catholique, *Morena*. Prie pour moi. Dis au Pape de prier pour moi. Dis-lui aussi de prier pour les Basutos. Ils devraient tous se faire catholiques. »

Monseigneur lui dit alors :

— « Je suis ton frère : je t'aime comme mon frère, et je prierai pour toi. »

Jonathan était aux anges :

— « Moi aussi », dit-il, « je suis ton frère. Que ne puis-je l'être davantage ! »

Il sortit et répéta aux chefs, réunis autour de lui :

— « La Religion catholique est la vraie. Vous vous dites alors : *Pourquoi ne se fait-il pas catholique ?* C'est parce que je ne suis pas bon. Je suis mauvais. Mais je ne peux pas finir comme cela. »

A noter que Jonathan est protestant, baptisé comme tel, du moins, mais entièrement païen de mœurs.

Avant de partir, il voulut encore descendre de son auto et entrer chez Monseigneur, pour recevoir sa bénédiction — qu'il avait oublié, précédemment, de demander.

Pendant ce temps, les diverses écoles, quelque peu contrariées de n'avoir pu exécuter tout leur programme, se consolaient en chantant, — qui à droite, qui à gauche, qui au fond de la propriété. Autour de chacune se formait un groupe d'auditeurs, plus ou moins compact.

— « Les Basutos sont fous de chants », me dit le Père Lebreton. « Ils passeraient des jours entiers à chanter ou entendre chanter. »

Mais on distribue les vivres. Cinq bœufs et une dizaine de moutons ont été occis : les chefs ont été généreux, — le peuple mangera. Il y a aussi du *leting*. Bref, c'est la joie. La Mission est en liesse : aux quatre points cardinaux, des cris, des chants, des appels, des hurlements ! Cela grouille de tous les côtés. Quel curieux spectacle !

Les chiens rôdent çà et là, comptant attraper des os. Les chevaux sont attachés n'importe où, tout sellés, prêts à partir — quand le maître sera repu. Les femmes

sont assises, placides et rieuses, attendant qu'on leur apporte leur part du festin universel.

Nous rencontrons, parfois, des femmes dont le visage respire une joie impossible à contenir, une joie qui éclate, qui déborde et, pourtant, calme et douce. Il ne faut pas chercher longtemps : ce sont des néophytes d'hier.

Et ne savez-vous pas quelle est une de leurs plus grandes joies ? C'est de ne plus avoir un seul péché.

De là, cette félicité qui rayonne de l'âme sur les visages et qui les rend vraiment beaux.

Aujourd'hui, du moins, pensais-je, on va laisser les Pères en paix. Ces gens sont en train de manger et de boire, de fêter et de se réjouir : les Pères vont respirer.

Non, pas encore : ce sont des enfants à baptiser, ce sont encore des chrétiens à confesser (il en vient toujours : il y en a tant !), ce sont des médailles ou des chapelets qu'on voudrait avoir, c'est une multitude d'affaires et de questions pour lesquelles il faut avoir l'esprit toujours prêt et aussi le caractère toujours égal.

Je me propose pour faire les baptêmes ; mais les Pères ne sont pas soulagés d'autant, car ils deviennent disponibles pour répondre à tous ceux qui arrivent de tous les coins de la Mission. Et il y en a qui viennent de si loin ! Quand on a fait vingt heures à pied et qu'on espère être entendu par le Père, ce serait vraiment triste de ne pas le voir...

Il en est, pourtant, qui n'y parviennent pas : ils sont trop ! Et les Pères finissent par être exténués : on n'a plus la tête à soi, à la fin ! Et je les admire, de tant patienter !

Mais l'obscurité tombe, et l'on a son bréviaire à dire...

Voici un messager. C'est une femme qui est malade : il faut aller à cheval jusqu'à sa hutte, dans la nuit noire, — on ne voit pas plus qu'au milieu d'un four...

Et voilà la vie d'un missionnaire, au Basutoland !

Les plus belles journées sont pour lui des supplices, humainement parlant.

Mais, quand, le soir, très tard, il va prendre son repos bien gagné, comme il est heureux d'avoir fait des en-

fants de Dieu, d'avoir remis des âmes dans le bon chemin, d'avoir consolé des affligés, réconforté des découragés, envoyé des mourants dans le sein de Dieu, versé autour de lui, à flots, de la lumière et du bonheur... Que comptent pour lui ses fatigues, en regard de tout cela ?

§ XXXVII. — Sion et Gethsémani.

Mardi 13. — Nous décidons Monseigneur à supprimer les visites à Sion et à Gethsémani. Les Pères Dahon et Guilcher sont avertis. Il serait imprudent de faire un voyage, avec un rhume tenace et par ce temps qui menace.

Le courrier qui est allé porter cette nouvelle, revient avec les réponses désolées, mais résignées, des deux Pères. Ils comprennent que la santé de notre Révérendissime Père ne doit pas être compromise par des imprudences. Mais la déception de leurs gens est cruelle.

Dans l'après-midi, j'accompagne le Père Thommerel, qui va voir une malade, tout près du Caledon. En route, il me montre sa paroisse, dont les limites dépassent l'horizon de montagnes qui s'étalent devant nous. Je me rappelle les curés de France, qui, parfois, en mission, nous montraient leur paroisse et les divers hameaux qui la composaient... La plus grande d'entre elles ferait à peine la cinquantième partie de ce que je vois. Et le reste ?

Les villages de cette plaine ressemblent à ceux que nous avons déjà vus en Basutoland. Huttes rondes ou carrées, petite courette devant les huttes, avec clôture de roseaux. Mais les murs de par ici sont faits, tout simplement, de mottes de terre posées les unes sur les autres. La pierre est loin, la terre est tout près. Mais les huttes n'y gagnent pas en solidité : elles s'effritent, par les coins, par le bas, malgré la couche de bouse de vache ou de terre glaise dont elles sont enduites.

Le Père voit sa malade. Pendant ce temps, je me promène, en disant mon bréviaire. Les mioches, pauvres petits négrillons à peu près nus, s'enfuient à mon approche et vont se cacher dans une hutte, — comme une bande de souris dans un trou.

Ce village est presque entièrement païen : les gens d'ici, me dit le Père, subissent l'influence d'une famille d'apostats fort haineux, qui ne cessent de déblatérer contre leur ancienne Religion et d'intimider ceux qui voudraient se convertir.

Dimanche dernier, nous devions avoir 145 personnes à baptiser : une femme, Alphonsina, femme d'un petit chef de village, tomba malade, le matin. Elle vint se faire baptiser, aujourd'hui. Les Pères étant encore très pris, j'acceptai de faire le baptême — mon premier baptême d'adulte !...

Nous nous décidons, le P. Lebreton et moi, de partir à cheval pour Sion, demain matin, et, de là, pour Gethsémani, jeudi. Je reviendrai à Sainte-Monique, vendredi.

Mardi matin, la pluie, la pluie, une pluie persistante : impossible de partir. Mercredi, encore la pluie. Les noirs sont aux anges, mais pas un ne met le bout du nez dehors ! Nous les imitons prudemment, car les chemins sont trop glissants pour les chevaux...

Jeudi, le temps semble quelque peu éclairci. Nous faisons seller nos chevaux, et, à 9 heures et demie, nous partons.

Les routes et sentiers sont encore glissants, malgré le vent et un peu de soleil. Les rivières sont grossies, — pas assez, cependant, pour nous gêner. En plusieurs endroits, mon coursier perd l'équilibre et menace de me jeter à terre ; mais il se ressaisit toujours à temps, et j'en suis quitte pour plusieurs petites émotions. Le Père Lebreton, meilleur cavalier, me distance, régulièrement, aux passages difficiles : son cheval glisse moins, et il sait mieux le tenir. Dès que le sentier redevient plus sec, je me mets à galoper et le rattrape assez vite.

En haut d'un col, nous rencontrons un *teacher* du R. P. Dahon, qui nous parle de la fête de la veille — et de la tristesse des chrétiens, lorsqu'ils ont appris le malaise et l'absence de Monseigneur.

Un peu plus loin, c'est un groupe de femmes. Le Père Lebreton essaie de leur faire croire que je suis l'Archevêque. Elles sont trop fines pour s'y laisser prendre :

— « Il est trop jeune », disent-elles. « Et puis, si c'était l'Archevêque, il y aurait toute une troupe de cavaliers. »

Nous traversons une rivière plus importante : les chevaux ont de l'eau jusqu'aux genoux, ils nous éclaboussent, et, comme je n'ai pas de guêtres, je reçois des flaques d'eau dans mes souliers. Bah !...

Voici des jeunes filles qui nous aperçoivent de loin. Comme les femmes que nous venons de voir, elles reviennent de Sion, où la pluie les a bloquées, hier et toute la nuit. Elles se mettent à courir à travers les rochers, criant et riant comme de petites folles, et le Père les entend dire :

— « Voilà l'Archevêque qui arrive, comme nous partons de la Mission ! Allons à sa rencontre sur le chemin ! »

Parvenues près de nous, elles se prosternent : nous les saluons, en souriant, et je dis au Père de les détromper.

— « Laissez-les donc », me répond-il. « Elles vont chanter, partout, qu'elles ont vu Monseigneur, et l'on se moquera un peu d'elles. Cela leur mettra un peu de plomb dans la tête. »

A cause des difficultés du chemin, notre chevauchée dure quatre heures. Lorsque nous arrivons à Sion, le Père avait fini de dîner. Nous nous mettons à table, pour faire honneur aux mets et petites douceurs que les Sœurs de la Sainte-Famille avaient préparés pour Monseigneur.

Comme nous finissons, la neige se met à tomber à gros flocons. Voilà la suite de notre voyage compromise. Nous comptions repartir, à 3 heures, pour Gethsémani : il faut nous résigner à demeurer à Sion. Nous nous consolons, en nous battant à coups de boule de neige, le Père Dahon et moi, au grand plaisir des Sœurs, qui reçoivent, de-ci de-là, des balles égarées ou des shrapnells inoffensifs. Puis, nous rentrons nous chauffer, car il commence à faire bigrement froid.

Le soir, veillée fraternelle : *Quam bonum et quam jucundum !...*

Vendredi matin, la neige, après avoir couvert la plaine et la montagne, en tombant durant plus de cinq heures,

s'est gelée pendant la nuit. Tout est blanc : les sommets sont superbes, avec leurs manteaux moelleux, et les ondulations des vallées dessinent leurs croupes adoucies, sous les rayons du soleil levant. Gare le dégel ! Le Père Lebreton déclare ne vouloir se mettre en route qu'à deux heures et demie de l'après-midi.

Après nos Messes, nous allons faire l'inventaire de la Mission.

Sion a été fondé par le R. P. Porte, aujourd'hui à Taungs, en Bechuanaland, — il y a une petite quarantaine d'années. Il a eu pour successeurs celui que nous appelons aujourd'hui Mgr Cénez et le R. P. Dahon — qui finit son quart de siècle de résidence sur cette colline.

L'église, déjà agrandie une fois, est devenue beaucoup trop petite, et l'on va creuser les fondations d'un nouveau sanctuaire, à côté de l'ancien. Il doit être, à peu près, aussi grand que la nouvelle église de Sainte-Monique.

Autel, bancs, pavé en bouse de vache, table de communion, — tout est pauvre. Sur l'autel, on peut faire des oraisons jaculatoires, comme à Nazareth, en regardant les vases qui portent les fleurs : « Petits pois fins », « Conserves de légumes extra-soignées », etc.

Le presbytère, fait en plusieurs fois, comprend quatre ou cinq chambrettes, mais les murs ne tiennent plus guère ensemble, et les fentes s'élargissent un peu tous les ans.

Le Couvent des Sœurs se trouve dans le même cas : on a dû le traverser de part en part, tous les trois mètres, par des tiges de fer, qui retiennent les murailles — disposées à partir, chacune de son côté.

Plus loin, une école neuve. Ici, une vieille école. Devant le couvent, deux ou trois huttes, dont l'une a servi de presbytère au R. P. Porte et à Mgr Cénez et qui a vu mourir le R. P. Deltour et le Fr. Mulligan (1).

De l'autre côté de la nouvelle église, l'école des gar-

(1) Le R. P. Marcel Deltour est mort le 12 septembre 1905, et le F. C. Philippe Mulligan, le 11 juin 1915. *R. I. P.*

çons, construite avec des pierres défectueuses, et qui se disjoint déjà.

Puis, les écuries et autres dépendances. La Mission donne l'impression d'un certain désordre de bâtisses, qui sont elles-mêmes mal en point.

Mais le reste de la propriété fournit une meilleure impression : un grand verger en pente, un moulin à vent pour tirer l'eau, et des arbres. Oh ! les beaux arbres ! Ils datent, pour la plupart, du temps du R. P. Porte et de Mgr Cénez et constituent d'imposantes allées. Un bouquet touffu de mimosas les complète, d'une manière très heureuse : ce doit être délicieux, en été...

La neige fond peu à peu. A midi, il n'en reste plus. Tout à l'heure, le soleil aura durci le sol. Il fait un temps d'une sérénité merveilleuse...

Quand nous partons, il fait même chaud.

Le terrain est fort accidenté, de Sion à Gethsémani. Nous commençons par descendre une pente de rochers, sur laquelle mon cheval se refuse, absolument, à mettre le pied. Il faut, en effet, tourner à angle droit sur des pierres énormes — qui font l'effet de gigantesques marches d'escalier. Et puis, ma monture est rusée : elle se rend compte qu'elle est sous la conduite d'un novice et que je n'ose pas la frapper.

Force m'est donc de céder. Je descends et tire ma bête par la bride : elle ne se fait plus prier et me suit docilement.

Je saute sur la selle, et en route, de nouveau !

A mi-route, le Père Lebreton m'invite à redescendre. Cette fois, il me donne lui-même l'exemple. Il y a un passage dangereux : un bourbier noir, que les périodes les plus sèches ne parviennent pas à durcir. Il a déjà tourné et retourné, pour trouver un gué facile, et n'en découvre point. Nous allons sauter le ruisseau, dans sa partie la plus étroite, et les chevaux suivront, allégés de notre poids.

Il commence. Parvenu sur l'autre bord, non sans avoir copieusement glissé sur la rive abrupte, il tire, mais sa bête est rétive : elle flaire un danger et s'obstine à demeurer de l'autre côté.

— « Fouettez-la ! » me dit le Père.

Un coup sur la croupe du cheval, et il s'élance. Mais le Père est renversé sur le dos. L'effort qu'il faisait, pour tirer la bride, étant soudainement devenu sans objet, son corps a subi exactement le sort des bambins tirant, de toutes leurs forces, une corde qui finit par se casser.

La situation est périlleuse. Le cheval, excité, gambade; et le Père se trouve presque sous ses jambes. Heureusement, sa présence d'esprit est à toute épreuve : il se tient fortement à la bride et, bientôt, grace à cet appui, reprend l'équilibre.

C'est mon tour.

Le Père me fait lâcher mon coursier, qui ne s'enfuira pas. La difficulté est tournée : je passe sans trop glisser, en posant le pied sur les pierres du ruisseau et enjambant de mes longs tibias la rive d'accès. Le Père me confie la garde de son cheval et va rechercher le mien, avec lequel il passe, cette fois, sans encombre.

Ouf !...

Plus loin, nous redescendons de nouveau. C'est plus sérieux encore. Il y a toute une pente de *matlapas*, pierres plates extrêmement glissantes et polies par l'usage. On doit suivre, pendant presque un kilomètre, ce sentier original. Rester sur sa monture est tout à fait imprudent. Un faux pas, et le cheval tombe, en se cassant une jambe et en écrasant son cavalier, — au moins, en partie. Nous n'avons pas envie de faire de la bouillie avec nos pieds ou nos cuisses, et nous cheminons prosaïquement à pied, en tenant nos chevaux par la bride. Nous avons déjà besoin de faire attention nous-mêmes, pour ne point glisser.

Les *matlapas* franchis, nous montons, descendons, remontons des pentes continuelles. Une rivière, puis un ruisseau (que les Missionnaires appellent le Cédron, à cause de la proximité de Gethsémani), et nous escaladons la montée qui conduit à cette Mission.

Depuis une heure déjà, nous l'avions vue et contemplée : elle nous semblait toute prochaine, et chaque

accident de terrain paraissait l'éloigner d'autant. Perchée sur une sorte de promontoire avancé vers une immense vallée en cirque, elle a l'air d'un poste de défense surveillant les abords de ce pays. On ne peut y accéder en voiture ou à cheval que d'un seul côté — celui par lequel nous arrivons.

Un petit village, établi sur l'étroit plateau qui la précède immédiatement, dispose ses quelques huttes jusqu'à l'entrée. Nous le franchissons au grand galop. C'est à ce moment que le R. P. Guilcher nous aperçoit. Il nous accueille, en témoignant une joyeuse surprise, et bientôt nous aide à desseller.

Le sommet du promontoire constitue une sorte de cour : — *a*) au centre, l'église, semblable à celle de Sion et, comme elle, beaucoup trop petite ; *b*) en bas, en arrivant, à droite, un presbytère de trois chambres ; *c*) à gauche, l'écurie et l'étable ; *d*) tout en haut, l'école, formée de l'ancienne église, à laquelle les Sœurs de la Sainte-Famille ont adjoint une aile en pierre ; *e*) sur le côté droit, derrière l'abside de l'église, le couvent, contre lequel Sœur Trinité fait, en ce moment, bâtir deux chambres nouvelles, en pierres.

Le jardin descend la pente vers un petit ravin, et, au delà, le Père possède un vaste pâturage — dans lequel il a découvert deux fontaines, d'où l'eau vient continuellement à la Mission.

L'église est propre et coquettement ornée. Le R. P. Guilcher accepte, modestement, les compliments que je lui fais au sujet de son autel ; mais il faut que je le questionne directement, pour qu'il avoue en être l'ouvrier. Une belle statue du Sacré-Cœur domine, tendant les bras en avant. Mais que c'est petit pour une Mission si florissante !

Gethsémani a été fondé par le R. P. Biard en 1882. Il résidait alors à Sainte-Monique, avec le R. P. Gérard. Il partait, chaque semaine, avec un peu de *mofao* (provision de voyage), et demeurait, plusieurs jours, sur la petite colline, bâtissant petit à petit huttes et chapelle, jusqu'à ce que son *mofao* s'épuisât. Tout a été bâti

de sa main, en mottes de gazon, puis, plus tard, en briques.

On ne saura jamais ce que ce bon Père Biard a souffert à Gethsémani : persécutions de la part des païens acharnés à la perte de cette œuvre naissante, difficultés du transport sur ce promontoire escarpé, isolement complet pour le travail, échec persistant de ses efforts pour la conversion des noirs, privations de tout genre, — il a tout connu, tout enduré, avec une persévérance inlassable.

Quand il put s'établir dans son petit presbytère, il dut pourvoir seul à son entretien. Il faisait sa cuisine lui-même, naturellement. Cela n'était pas encore une souffrance capable de l'arrêter ; mais le ravitaillement ! Il avait trouvé, pourtant, quelques sympathies, et, de temps en temps, il recevait des vivres qui l'aidaient à tenir bon.

Un jour, on lui avait donné un coq. Le Père Biard l'emporte, tout fier de l'aubaine. Il tenait la volaille sous son bras, du mieux qu'il pouvait, n'ayant pas même une ficelle pour lui lier les pattes et l'attacher à la selle. Il se promettait de cueillir, sur son chemin, une plante fibreuse dans cette intention.

Mais voilà que, tout à coup, le coq se met à brailler. Le cheval prend peur, se cabre, renverse le Père et, le pied restant engagé dans l'étrier, le traîne sur le chemin.

Allez tenir un coq sous le bras, quand vous êtes dans une position pareille !

Ce qui devait arriver, survient enfin : le coq s'envole... Adieu, succulent dîner !...

La Mission végéta, longtemps, de la sorte. Finalement, l'Administration s'en émut : la mauvaise position topographique et l'insuccès du Père, malgré son dévouement, décidèrent le Préfet d'alors à la supprimer, — nouvelle croix pour le bon Père Biard. Il supplia et obtint une prolongation.

Lors de la visite du T. R. P. Soullier, en 1889, Gethsémani fut déclaré Mission sans espoir : situation impossible, avenir plus que douteux, une demi-douzaine

de chrétiens, — résultat disproportionné avec les souffrances du Père.

La Mission fut condamnée. On rappela le Père Biard, pour l'envoyer à Korokoro, et on le remplaça par le Père Rolland, qui reçut la consigne de liquider.

Ce fut pour le Père Biard une dure épreuve ; il obéit, néanmoins, comme un bon religieux qu'il était. Il n'a jamais demandé à revoir son cher Gethsémani et ne l'a point revu (1).

Le Père Rolland se donna tout entier à cette œuvre. Il fit prospérer la propriété par des miracles d'économie : pas une chaise, pas une armoire. Très dur pour lui-même, il était d'une bonté admirable pour les indigènes. Dès qu'il savait que l'un d'eux était malade, fût-il protestant ou païen endurci, il sellait son cheval et partait, par tous les temps. Il était toujours par quatre chemins :

— « A quoi pensez-vous donc, Père Rolland, de courir ainsi, tous les jours, à travers ce pays ? Vous avez beau faire, vous ne convertirez pas ces Basutos obstinés. »

— « Je promène ma soutane », répondait-il.

Il était héroïque avec les lépreux : il les connaissait tous, les visitait, leur apportait des vivres et des douceurs, leur faisait fumer sa pipe, les soignait, — tout comme le Père Damien, à Molokaï.

Peu à peu, il finit par s'attacher à sa pauvre Mission.

L'opposition, cependant, continuait toujours. Si la condamnée vivait encore, ce n'était pas de la faute des Supérieurs.

Elle fut sauvée, pourtant, grâce au Père Gérard, aux Sœurs et au Père Rolland.

Malgré toutes les prévisions les plus sages et les plus autorisées, le Père Gérard disait toujours :

— « Vous verrez : Gethsémani sera une belle Mission. Elle est bien placée, il y a autour de ce rocher beaucoup de population, et, tôt ou tard, les gens viendront en foule se convertir. »

---

(1) Le R. P. Aloys Biard est décédé, à Korokoro, le 26 décembre 1919. *R. I. P.*

Les Sœurs de la Sainte-Famille disaient, de leur côté :

— « Les Pères et les Religieuses ont trop souffert, sur ce rocher ingrat, pour que le Bon Dieu abandonne Gethsémani. Nous ne partirons que si on nous en chasse ou si les Supérieurs en font un ordre formel. »

On fut intimidé par les prédictions du Père Gérard et le langage des Sœurs.

Après un nouveau répit, cependant, on se résolut à rappeler d'abord les Sœurs.

Un *boy* fut envoyé pour aller les chercher.

— « Veux-tu bien t'en aller ? » lui dit le Père Rolland, d'un ton menaçant. « Si, dans une minute, je ne vois pas la queue de ton cheval, je te jette en bas de ce rocher : c'est le chemin le plus direct pour retourner à Roma. »

Et le pauvre Mosotho s'enfuit, terrifié.

Et les Sœurs restèrent à Gethsémani.

Et le Père Rolland bâtit une chambre, isolée, en pierres, recouverte de chaume, qu'il réservait aux Supérieurs majeurs et qu'il appela, pompeusement, évêché. C'est une horreur : elle existe encore et sert de demeure à Raphaël Moassi, le premier Junioriste du Basutoland, — futur prêtre, s'il plaît à Dieu.

Et il continua ses randonnées charitables et ses travaux d'avenir :

— « Je travaille pour mon successeur », aimait-il à dire.

Il a, cependant, vu les premiers progrès de Gethsémani, si chèrement achetés (1).

Le Père Pennerath, qui lui succéda, ne fit que passer.

Le Père Guilcher, en arrivant, ne trouva ni chaises, ni meubles. Il se fit menuisier et se monta complètement. Le mobilier, qui se trouve actuellement dans son presbytère, n'est ni élégant ni même beau : il est pratique et commode, et cela suffit au R. P. Guilcher, dont les désirs sont adaptés aux possibilités de la situation et à la pénurie d'argent — qui fait souffrir tous les Missionnaires du Basutoland.

---

(1) Le R. P. Ernest Rolland est mort, à Gethsémani, le 1er août 1914, à l'âge de 63 ans, dont 31 de vie religieuse. *R. I. P.*

Et, aujourd'hui, Gethsémani — Mission condamnée, Mission sans espoir — compte 3.200 baptisés (ou, plutôt, disons aujourd'hui, 3.300, puisque le Père vient de célébrer un grand baptême récemment) et 900 catéchumènes. La prédiction du saint Père GÉRARD s'est réalisée, envers et contre toutes les prévisions humaines : « On viendra, de toutes parts et en masse, se convertir... »

Nous passons, tous les trois, une délicieuse soirée...

§ XXXVIII. — **Retour à Ste-Monique.**

Le lendemain, samedi, les Sœurs se décident à devancer leur départ, fixé à lundi, et à rendre visite à Monseigneur. Nous partons ensemble, tandis que le Père LEBRETON reprend le chemin de Roma.

Le *boy* des Sœurs, Justinus, va nous servir de guide. En passant près d'un village, une Sœur crie à un jeune instituteur :

— « Nous allons voir Monseigneur. Viens-tu avec nous ? »

Cletus (c'est son nom) ne fait ni une ni deux : il rentre précipitamment dans la hutte paternelle, revêt une veste et prend son chapeau, va seller son cheval et, un quart d'heure plus tard, il nous avait rejoints.

Les Sœurs vont très bien à cheval. Sœur Trinité est même une cavalière de premier ordre, ce qui ne l'empêche pas d'être une maîtresse de maison achevée, — tout comme Sœur Marie de Sales, à Sainte-Monique, ou Mère Nativité, à Matsieng. Elle a organisé, à Gethsémani, un ouvroir modèle — le premier après Roma, je crois. Elle a succédé, à Gethsémani, à Sœur Saint-Augustin, celle qui prononça la belle parole que nous avons citée tout à l'heure : — « Les Pères et les Religieuses ont trop souffert, sur ce rocher ingrat, pour que le Bon DIEU abandonne cette Mission ; tant de douleurs ne seront pas perdues. »

Un détail digne de remarque : Sœur Saint-Augustin était la propre tante du citoyen Cachin, le *leader* socialiste ou, plutôt, communiste si dévot des Soviets.

Sur la tombe de cette héroïne de l'apostolat africain,

le Père Rolland prononça une allocution émouvante, où il rappelait aux chrétiens récemment convertis toutes les vexations qu'ils avaient fait subir à la pauvre Sœur, quand ils étaient encore païens, — les poules volées, les bestiaux tués, les jardins saccagés, etc. — et il termina en disant aux fidèles :

— « Elle a vraiment été votre mère à tous ! »

Les Sœurs qui ont remplacé Sœur Saint-Augustin, sont dévouées, comme elle, à ces pauvres noirs ; et, si elles ont moins à en souffrir, elles sont aujourd'hui, comme les Pères, débordées de besogne et s'épuisent à la tâche : — Sœur Sainte-Adèle à Sion avec Sœur Élisabeth, Sœur Trinité à Gethsémani avec Sœur Marie-Élisabeth, Sœur Marie de Sales (sœur du R. P. Paul Hally et du Fr. Joseph Hally, Missionnaires au Texas) avec Sœur Marie-Théophane à Sainte-Monique, Sœur Marie du Saint-Sacrement avec Sœur Saint-Germain à Korokoro, Sœur Saint-Paul avec Sœur Mechtilde (Méheust) à Massabielle, Mère Nativité (Leduc) avec Sœurs Marie-Alphonse et Saint-Stanislas à Matsieng, et toutes les autres, à Roma et ailleurs, que nous n'avons vues qu'en passant, et les petites Sœurs indigènes, qui secondent les Sœurs blanches avec tant de dévouement...

Il y a dans le Basutoland, 70 Sœurs de la Sainte-Famille, dont 35 Européennes et 35 indigènes. Il en faudrait au moins le double, tant pour soutenir les œuvres existantes que pour pourvoir les Missions à fonder et dont la fondation est imminente. Les Sœurs de la Croix, qui ont pris le sud, sont une vingtaine et commencent seulement à prendre des Sœurs indigènes...

Nous poursuivons notre route, en faisant force détours : le guide tient à éviter aux Sœurs les passages dangereux. Mais cela nous oblige à demeurer plus longtemps en chemin. Quand nous abordons la plaine, le soleil est déjà très bas sur l'horizon : nous prenons alors le galop et le conservons, à peu près tout le temps, jusqu'à Sainte-Monique — où nous arrivons après cinq heures de chevauchée.

J'apporte à Monseigneur les regrets des fidèles de

Gethsémani et de leur Missionnaire : on se console difficilement de n'avoir pas eu sa visite, mais la journée de jeudi a été si défavorable, si pluvieuse et si froide, que franchement la fête projetée eût été manquée, en partie.

Et, depuis, il fait si beau ! Le soleil tape dur, pendant la journée ; et, si, le matin, une gelée blanche couvre le sol, les chauds rayons africains l'ont, bien vite, fait disparaître et séché la terre, jusqu'à en effacer, en peu de temps, toute trace d'humidité.

Le dimanche 18 juin est la solennité de la Fête-Dieu. Le matin, il fait horriblement froid. Les gens n'arrivent que lentement. Le Père Thommerel place la Messe principale à 11 heures, en vue de les ménager et de les attendre. Il faut sans cesse se souvenir, en Basutoland, que les noirs ne sont presque pas habillés et que leur nudité relative les rend très sensibles au froid et, à plus forte raison, à la gelée matinale.

A 11 heures, le Père Perbal commence la Messe, à la grande église, et, après l'évangile, donne un sermon, en français, sur la fête du jour. Le Père Thommerel traduit en sesutu, phrase par phrase.

Après la Messe, procession, — Monseigneur en mantelletta violette. Un reposoir est dressé dans le petit village qui se trouve sur le territoire de la Mission et un autre contre le mur de l'école. Des enfants de chœur jettent de la verdure et des fleurs... en papier. Il ne faut pas oublier, en effet, que nous sommes en hiver, la saison des frimas et non des fleurs, et la Fête-Dieu, si fleurie chez nous, s'en ressent ici.

La cérémonie ne prend fin qu'à deux heures passées, et les Basutos ne sont pas encore satisfaits : il leur faut une dernière bénédiction de Monseigneur. C'est le dernier dimanche, et plusieurs sont venus de quatre heures à cheval, huit ou neuf à pied.

Le Père Thommerel les présente et se fait l'interprète de leurs sentiments. Monseigneur remercie et bénit la foule, qui répond par le cri traditionnel :

— « *Khotso ! Pula !* La paix ! La pluie ! »

Ce sont, en effet, les deux souhaits les plus précieux

que l'on puisse faire, en Basutoland, et nos noirs se souhaitent à eux-mêmes, autant qu'à leurs visiteurs, ces deux choses si désirées.

Nous respirons un peu, mais bientôt arrivent des baptêmes, des demandes à examiner, des affaires à régler, etc., etc. C'est la vie des Pères de Sainte-Monique et d'ailleurs...

Il nous reste encore deux grands jours à passer à Sainte-Monique : ce n'est pas trop pour achever de guérir cette toux persistante, que la semaine entière n'a pu faire disparaître...

§ XXXIX. — **Encore les Malouti.**

Je rafraîchis mes souvenirs.

D'abord, ceux des conversations avec le Père Lebreton, sur les chemins de Sion et Gethsémani. Pour en faire un tout complet, il me faut les coordonner avec les appréciations des Pères et les renseignements donnés par Mgr Cénez.

Le Père Lebreton est le Missionnaire de la montagne. Lorsque les premiers Pères sont venus en ce pays, la montagne n'était pas peuplée. Mais la fécondité de la population noire, un instant arrêtée par les guerres que les Basutos ont soutenues contre les Boers, rendit bientôt trop exiguë la terre que l'on appelle, encore aujourd'hui, *Lesotho* (Lisutu) et qui est le Basutoland proprement dit. Il n'y avait plus assez de champs pour tant de monde, et il fallut chercher ailleurs des moyens d'existence. On se jeta dans la montagne, où les Basutos devinrent surtout pasteurs. Malheureusement, ils sont imprévoyants : comme le mouton rapporte énormément, — du moins, à certaines époques — ils entretiennent des troupeaux immenses de moutons, qui dévorent l'herbe jusqu'à la racine et finiront, un jour, par rendre désertique la montagne elle-même.

Quoi qu'il en soit, la montagne est actuellement assez peuplée, et il fallait songer : — 1° à ne pas abandonner les chrétiens émigrés là-haut ; 2° à convertir les païens

nombreux qui y allaient avec les chrétiens et, pour cela, prendre la place le plus tôt possible.

Hélas ! les hommes manquaient. La guerre survint, qui en enleva encore, puis la grippe de 1918, et le reste. Le Vicariat perdit les PP. Hugonenc, Derriennic, Rindermann, Hoffmeier, Thomas, — tous jeunes ou dans la force de l'âge (1).

Le Père Lebreton, désigné pour entamer cette œuvre, en attendant du renfort, dut rester seul pendant plus de seize ans. Il est encore le seul Missionnaire exclusivement chargé de la montagne. Et il attend ses collaborateurs, — nous l'avons déjà dit.

Quel beau ministère que le sien !

Des fatigues, il en souffre plus que tout autre. Qu'on se figure ce que doit être un voyage de quatre mois dans les conditions de cette contrée : traverser des rivières, avec le danger, en été, d'avoir son cheval emporté par les courants et soi-même sur le cheval, quand on n'est pas désarçonné et entraîné auparavant, — grimper des pentes inouïes, de toutes les manières imaginables et de celles qui ne le sont pas, — descendre des côtes abruptes, au milieu des pierres qui roulent ou sur des rochers plats, sur des sentiers de terre glaise mouillée ou le long des précipices à donner le frisson (et j'en passe), — puis, à peine arrivé là où doit se célébrer le lendemain le Saint Sacrifice, inspecter tout et se rendre compte si le catéchiste ou le *teacher* a tout préparé, — se mettre à la besogne soi-même, quand rien n'est prêt ou que personne ne se trouve en cet endroit pour prévoir et arranger. Aujourd'hui, le Père a, presque partout, une hutte et un autel rustique ; mais, dans les commencements et là où une fondation nouvelle doit se faire, tout est à créer.

---

(1) Le R. P. Henri Hugonenc est mort, à Roma, le 2 décembre 1910 ; le R. P. Émile Derriennic est mort, à Quthing, le 26 mars 1915 ; le R. P. Norbert Rindermann est mort, à Gethsémani, le 22 octobre 1918 ; le R. P. Henri Hoffmeier est mort, à Quthing, le 7 novembre 1918 ; et le R. P. Jean Thomas est mort, à Quthing, le 25 août 1921. *R. I. P.*

Le Père doit accepter l'hospitalité des noirs. Ici, on lui donnera une hutte pour lui seul, mais il se fait que cette hutte servait de domicile nocturne à une chèvre, qui fait irruption soudain, en renversant la faible porte, et vient surprendre le Père au milieu de son sommeil : il faut procéder alors à une expulsion en règle, et, comme la force armée n'est pas revêtue de son grand uniforme, la mutinerie est difficile à réduire, et l'envahisseur montre les cornes. Là, il devra partager la hutte commune. Il choisit son coin, mais, dans le courant de la nuit, d'autres dormeurs surviennent et se constituent ses voisins, — ce qui n'est pas sans quelques inconvénients : d'abord, ils sont remuants et bruyants, puis, quand ils ont enfin trouvé la position idéale, il s'établit, entre eux et le premier dormeur, un courant de sympathie... vivante, sous forme de puces et de poux, — ces derniers, véhicules du typhus.

Le matin, il faut élever un autel pour la Messe.

Quand le Père trouve de ces immenses pots qui servent à conserver le *leting*, il en renverse un et le surmonte de quelques planches ou objets à sa portée. Ou bien, il superpose des selles de chevaux et les lie entre elles, pour assurer la stabilité de l'échafaudage. Des mottes de terre accumulées font encore un très bon autel. Bref, il y a, au service du Missionnaire de la montagne, une foule d'expédients pour s'organiser.

Il faut garnir le fond. Ce sont des pots de *leting* qu'il faut masquer, des paquets, des boîtes de conserves, de la graisse entassée. Dire la Messe devant toute cette marchandise n'est pas, précisément, fait pour inspirer la piété ; mais ce n'est là qu'un mince souci dans la vie du Missionnaire.

Et les catéchumènes à instruire ! Et les retardataires à relancer ! Et les chrétiens à surveiller ! Et les défaillants à relever ! Et les coupables à punir ! Et les malades à visiter !...

Je ne mets en ligne de compte ni les fêtes, ni les baptêmes, ni les confirmations, ni les premières com-

munions, etc., avec leurs retraites préparatoires et tout le tracas qu'elles suscitent.

Chaque chrétienté exige une vraie petite Mission, avec force prédications et catéchismes à chaque catégorie d'âmes, — qu'elles soient vingt ou qu'il y en ait seulement quatre.

Et, comme il y a dans la montagne en certain nombre de tribus différentes, il faut que le Missionnaire connaisse les us et les coutumes, caractère et tempérament de chacune.

Oui, c'est un beau ministère, et digne de tenter des âmes nobles et généreuses !

Mais il est une autre conclusion qui s'impose.

Cette année, le Père aura 30 stations. On voit le dénuement dans lequel il est obligé de fonder chacune d'elles. Il ne faut pas croire que les stations établies soient tirées de la misère.

Généralement, il n'y a pas de chapelle : c'est l'école qui en fait fonction. Quand le Père passe, elle redevient chapelle ; on s'arrange, comme on peut, pour que ce ne soit pas trop mal. Mais où trouver de quoi rendre ces chapelles intermittentes dignes du Dieu qui va les habiter, quelques instants ? On ne se fait pas une idée des besoins d'un pareil ministère...

Il faut des croix d'autel, des images ou mieux encore des statues, des chemins de croix, des calices, des burettes, des ornements, du linge d'autel, des nappes, des sonnettes, des soutanelles pour les enfants de chœur, des surplis, des étoles, etc. Mais je n'en finirais pas : il faut *tout*, vous entendez *tout*, et non pas à un seul exemplaire, mais à 20, 30, 40... Où voulez-vous que le Père trouve tout cela ? Comment voulez-vous qu'il fabrique tout seul des ornements ou des calices ? Il a, tout juste, le temps de les recevoir et de les transporter. Encore heureux quand le bœuf qui les porte ne fait pas un faux pas, pour aller s'écraser dans le fond des précipices, avec la pieuse cargaison qu'on attend plus loin.

Lorsque le Père Lebreton ira au Paradis, — et je souhaite qu'il puisse encore faire beaucoup de bien, dans la

montagne, auparavant — je suis sûr que Saint Pierre lui ouvrira la porte avec empressement et lui trouvera dans le Ciel un coin où l'on se repose bien...

Sur terre, en attendant ce bienheureux coin, il a quelques consolations : les chrétiens de la montagne sont généreux.

Il me citait ce trait :

Une femme vint le trouver, un jour, et lui demanda la permission de jeûner, trois fois la semaine, pour obtenir la conversion de toute sa famille.

Or, jeûner, en Basutoland, ne signifie pas seulement abandonner son repas du matin, — ce qui serait déjà fort pour une Européenne, n'est-il pas vrai ? — jeûner, c'est se contenter, à peu près toujours, du seul repas du soir, et combien maigre !

Réflexion faite, le Père le lui permit.

Elle persévéra, tant que les conversions demandées ne furent pas obtenues. Et, aujourd'hui, toute la famille est catholique.

Ailleurs, c'est un enfant de huit ans qui réclame, à cor et à cris, qu'on le fasse baptiser. Il ne sait rien de la religion, du moins en apparence. On lui propose le baptême protestant : il refuse. On est, finalement, obligé de le laisser prendre contact avec le prêtre catholique.

Dieu n'est-il pas, visiblement, dans ces cas extraordinaires ?

Ici, c'est une jeune catéchumène qui veut se donner au Bon Dieu, dans la vie religieuse. Se rend-elle compte de ce que sont les vœux ? Non, semble-t-il. Et, pourtant, elle poursuit avec obstination son idée, résiste à tout et finit par atteindre son but, après le baptême.

Les cas de ce genre ne sont pas rares, et rien ne soutient mieux le Père que cette action divine si évidente et qui l'encourage, sans cesse, au milieu de ses mille difficultés. *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?...*

Le Père Lebreton rend à chacun ce qui lui est dû. La partie nord de la montagne est dévolue en partage à Sainte-Monique. C'est là que se trouvent les plus hautes cimes du Basutoland et de tout le Sud-Africain.

Là, visitée par le Père THOMMEREL, nous avons déjà cité la station de Notre-Dame-de-Laghet, — nom vénéré par les Niçois et les villégiateurs catholiques de la Côte d'Azur.

Pourquoi le Notre-Dame-de-Laghet africain ne trouverait-il pas des marraines, parmi les nombreux pèlerins du Notre-Dame-de-Laghet niçois ?

Le Père me fait l'éloge du Père THOMMEREL :

— « C'est lui », me dit-il, « qui a sauvé le nord du Basutoland. Quand les Missionnaires devenaient moins nombreux, alors que la guerre nous en retenait en France, il a *tenu* dans le nord ; il a visité tout cet immense district, le plus grand du Vicariat après la montagne proprement dite. Son zèle infatigable a permis de maintenir et de développer les noyaux de chrétiens épars. Aujourd'hui, on s'apprête à fonder Saint-Paul de Butha-Buthé ; c'est grâce à lui. »

Butha-Buthé sera la Mission la plus septentrionale du Basutoland. C'est aujourd'hui le Père ROMESTAING, ancien professeur du Scolasticat de Liège, qui la dessert. Il n'y a ni Sœurs ni presbytère. Quand il y va, il loge dans une hutte et se tire d'affaire, comme il peut, pour vivre. Son église est une école ; et, si l'on doit s'apitoyer sur la nudité de la nouvelle église de Sainte-Monique, il ne faut pas oublier que Saint-Paul est loin de posséder le nécessaire.

Ah ! qui viendra en aide aux Missionnaires ? Les bras nous tombent, lorsque nous nous trouvons en face de toutes les misères qu'il faudrait soulager et de tous les dénuements qu'on voudrait faire cesser !

§ LX. — **Héros et Apôtres.**

Sainte-Monique, avec son immense district, a été fondée en 1876 par le saint Père GÉRARD. Il arriva sur l'emplacement le 1er juin, « sans autre bagage et provision que ce qu'il avait pu apporter sur son cheval ». Pas de Messe, pendant tout le mois du Sacré-Cœur... Ce fut, avoue-t-il, sa plus grande privation.

Pour logis, une cabane faite avec les bois de la charpente de la future église. Un noir du voisinage vint, parfois, partager avec les deux Pères — le second était le R. P. Barthélemy — son pain noir de sorgho (1). Il ne faut pas oublier que juin et juillet sont les mois d'hiver, les plus durs de l'année.

Le 15 août, ils entrèrent dans une hutte qu'ils s'étaient fabriquée : elle servait de chapelle, de dortoir, de réfectoire, de garde-manger, de salle de travail, etc. La cuisine se faisait à l'extérieur, à la mode cafre.

La chapelle fut bénite par Mgr Jolivet, le 11 février 1877. Les Sœurs arrivèrent à la fin du mois d'octobre.

La première catéchumène fut reçue le 1er novembre 1877 et le premier baptême eut lieu le 15 août 1878, — il y avait cinq néophytes.

Au R. P. Gérard (*Ntate Gerata,* disaient les Basutos) succéda le R. P. Deltour, mort à Sion, — puis le R. P. Hugonenc, fauché si tôt par la mort, — le R. P. Bernard, aujourd'hui à Saint-Michel, près Roma, — le R. P. Joseph Bourdin, rentré en Europe pour raison de santé, — et, enfin, le R. P. Thommerel, en 1911.

Le Père Gérard a laissé, dans cette Mission, des souvenirs impérissables. Né dans la partie du Diocèse de Nancy qui fut rattachée au Diocèse de Metz après la guerre de 1870-71, il vint très jeune en Afrique et y demeura jusqu'à sa mort, à l'âge de 83 ans, sans vouloir jamais retourner au pays natal.

Sa piété, son zèle pour la conversion des noirs et son amour des pauvres Basutos en ont fait un apôtre de tout premier ordre. Aujourd'hui, il est considéré comme un saint à miracles, et l'on envisage le jour où il sera placé sur les autels.

Mgr Cénez, qui fut un de ses compagnons d'apostolat, m'a raconté ce trait :

Le Père Gérard avait un orgue de Barbarie, monté pour jouer les airs des *Messes* de Dumont et un certain

(1) Le P. R. Jules Barthélemy est mort à Durban (Natal), le 24 mai 1902. *R. I. P.*

nombre de cantiques. L'orgue était placé dans l'église de Sainte-Monique.

Une année, la veille de Noël, le Père GÉRARD avait eu énormément de confessions. Si le nombre des catholiques était alors loin d'atteindre les chiffres d'aujourd'hui, le Père donnait à chaque âme baptisée ou catéchumène une formation individuelle — que le petit nombre de Pères ne permet plus d'obtenir, depuis longtemps. Il consacrait à chaque pénitent tout le temps que semblait lui demander son état particulier. Aussi reconnaît-on, encore maintenant, les chrétiens formés par le Père GÉRARD.

Aux catholiques de plus ou moins longue date, s'ajoutaient des catéchumènes, qui devaient être baptisés le jour de Noël et que le Père soignait avec un amour de prédilection. Bref, la journée du 24 décembre se passa tout entière, pour lui, dans cette besogne délicate et très aimée de son cœur d'apôtre. En plus, il y avait les sermons et les prières de la retraite, et le Père GÉRARD entendait que tout cela fût bien fait, long à souhait :

— « On est si bien devant le Bon DIEU ! » disait-il souvent à ses gens.

Il priait comme un ange et ne sentait jamais la fatigue. La docilité de ses chrétiens supprimait-elle la lassitude chez eux ? Je ne sais. Toujours est-il qu'ils demeuraient à l'écouter, des heures entières, et qu'ils priaient avec lui autant qu'il le voulait, entraînés par son ardent amour de DIEU.

La nuit ou, plutôt, les premières heures de la nuit se passèrent pour le Missionnaire dans la récitation de son bréviaire, forcément laissé de côté durant cette journée si bien remplie.

La Messe de minuit fut encore précédée de confessions nombreuses, et les deux Messes de l'aurore et du jour succédèrent encore à des confessions. Ajoutez les préparatifs du baptême, la célébration de cette cérémonie, les réceptions de nouveaux catéchumènes, etc. Le pauvre Père ne put manger un morceau qu'à 5 heures du soir.

C'est à la hâte que le Père GÉRARD s'occupait de son

corps : opération sans importance pour lui, quand il y avait des âmes qui avaient besoin de son ministère, de ses conseils et de ses consolations. Ce soin le retint jusqu'à la nuit.

Lorsque tout le monde fut parti, il fallut songer à la récitation du bréviaire.

Grosse affaire, quand on est exténué par deux journées de fatigues intenses — succédant, d'ailleurs, aux trois jours de retraite et à des semaines de surmenage.

Le Père se mit donc à réciter son bréviaire dans l'église.

Au bout de quelques minutes, il tombait de sommeil. La nature criait grâce et, finalement, refusait tout service.

Que faire ?

Le Père Gérard prit sa bougie en main, aussi près que possible des doigts, et se mit à marcher, tout en récitant son Office, le bréviaire dans la main droite.

Il se brûlait les doigts continuellement, car, malgré la marche, il dormait debout !

Réciter son Office dans ces conditions n'allait pas à la piété du Père Gérard : des interruptions aussi fréquentes, à cause du sommeil obsédant qui avait raison de son énergie, ne lui paraissaient pas compatibles avec le respect dû à la prière.

Mais que faire ?

Une idée !

Il avise l'orgue de Barbarie : tourner la manivelle va le tenir éveillé, — de l'autre main, il tiendra son bréviaire, — et tout ira pour le mieux.

Aussitôt imaginé, aussitôt exécuté. Le Père Gérard s'installe et se met à tourner.

L'idée était bonne. Il finit par arriver presque au bout de ses Heures.

Mais un des néophytes, baptisé ce jour même, et qui couchait dans la hutte voisine, entendit les sons de l'orgue de Barbarie :

— « Tiens ! » se dit le Mosotho : « il y a encore une Messe de minuit ! »

Et il accourt, immédiatement, avec l'ardeur de sa foi et de sa piété toute neuve.

Le Père Gérard le voit entrer :

— « Un de mes nouveaux chrétiens ! Il y a du bien à faire là ! Mon Dieu, c'est vous qui me l'envoyez ! Quelle riche occasion ! »

Il accourt :

— « Mon fils, agenouille-toi là ! Nous allons prier, ensemble, le Dieu qui t'a reçu au nombre de ses enfants. »

Il s'agenouille, à côté de lui, et se met à lui parler avec transport du grand bienfait qu'il a reçu, du beau titre d'enfant de Dieu, de la grâce sanctifiante, de l'habitation divine en les âmes baptisées, — entrecoupant ses paroles d'actes de reconnaissance et d'amour...

On imagine quelle ferveur il devait mettre dans ces entretiens sublimes et dans ces prières brûlantes...

C'était pour lui une aubaine unique : verser dans une âme — sans témoins, sans obstacles, seul à seul — un peu de ces flots de piété qui inondaient la sienne !

Ah ! il n'était plus question d'industries pour combattre le sommeil ! Il possédait un antidote des plus efficaces, dans la personne de ce noir si bien disposé et qu'il éprouvait tant de joie à façonner pour le Bon Dieu.

Mais le néophyte n'avait pas encore le feu sacré à un degré aussi vif que le Père Gérard et, au bout de quelque temps, il s'endormit et roula entre les bancs.

Décontenancé d'abord, le Père Gérard le regarda sans sévérité :

— « Le pauvre enfant ! Comme il succombe de fatigue ! Laissons-le dormir, sous l'œil de Dieu, qui bénit son sommeil. »

Et il retourna tranquillement à son orgue de Barbarie, pour achever son bréviaire.

Le lendemain, le R. P. Cénez lui dit :

— « Père Gérard, qu'y avait-il donc, cette nuit, à l'église ? Il me semble avoir entendu quelqu'un qui jouait de l'orgue. Il faudrait, peut-être, faire attention à vos néophytes : qui sait si l'un d'entre eux ne s'est pas amusé à jouer de l'orgue, la nuit ? »

— « Non, non, Père : je ne pense pas que mes pauvres gens se permettent cette gaminerie. »

— « Mais encore, n'y aurait-il pas lieù de les interroger, pour savoir qui ?... »

— « Gardez-vous-en bien, cher Père », interrompit le Père GÉRARD. « Ce n'est aucun d'entre eux. »

Et, tout embarrassé, il ajouta, pour couper court :

— « C'est moi, qui... que... enfin, je voulais dire mon bréviaire..., et je... je ne pouvais plus me tenir éveillé autrement. Je vous demande bien pardon d'avoir troublé votre repos. »

Saint et admirable prêtre !

On sut le reste par le néophyte endormi dans l'église, et il fut facile de reconstituer la scène entière...

. . . .

Les premiers Pères — GÉRARD, LEBIHAN, BIARD, ROLLAND, DELTOUR et le Père HIDIEN, qui disparut prématurément et qui semblait destiné à un si brillant avenir — ont déployé, au Basutoland, des qualités de convertisseurs extraordinaires (1). Cependant, ils n'ont opéré, pendant de longues années, que des conversions isolées, sporadiques.

Leurs gains, ils les obtenaient un par un, au prix de gigantesques efforts de travail matériel et de fatigues apostoliques surhumaines.

Dans les débuts, ils durent s'installer à leurs frais, — je veux dire : à la sueur de leurs fronts et par le travail de leurs bras. Quand ils n'avaient encore que la fondation de Roma, ils allaient avec les Basutos, jusqu'à Korokoro, couper les roseaux dont ils couvraient le toit de leur misérable hutte, et Mgr ALLARD ne dédaignait pas de s'astreindre lui-même à cette besogne — absolument nécessaire, d'ailleurs, s'ils voulaient avoir le droit de participer à cette précieuse récolte.

Ils devaient eux-mêmes conduire les bœufs, couper les pièces de bois, défricher et cultiver la terre, récolter et porter à la maison les sacs de maïs, etc.

Tous n'étaient pas très habiles dans ces travaux manuels.

---

(1) Le R. P. Anatole HIDIEN est décédé, à Kimberley, le 19 novembre 1871. *R. I. P.*

Chaque matin, on faisait, sous la présidence de Mgr Allard, la répartition des occupations de chacun.

Un jour que les Pères n'en pouvaient plus, membres et muscles brisés par les efforts de la veille, le Père Gérard s'offrit humblement à diriger l'attelage des bœufs qui devait transporter les poutres — équarries, la veille, sur le terrain où elles avaient été coupées.

— « Eh bien, nous allons en voir de belles ! » murmura quelqu'un.

Mgr Allard sourit et dit au Père Gérard :

— « Allez, et faites pour le mieux. »

Une demi-heure après, le pauvre Père Gérard accourait, tout embarrassé :

— « Qu'on vienne à mon secours ! Les bœufs ont embrouillé tout l'attelage : les jougs, les chaînes, les brides, tout cela ne fait plus qu'un chaos. Je ne puis y arriver. »

Il fallait, souvent, réparer les conséquences de la maladresse du bon Père Gérard...

Les Pères n'avaient personne qui pût s'occuper de leur ménage et de leur cuisine.

La cuisine, je laisse à penser ce qu'elle devait être, surtout quand c'était au tour du Père Gérard de ceindre le tablier...

La lingerie ne formait qu'un tohu-bohu.

Quand le Père LeBihan parvint à Roma, après l'invraisemblable voyage que l'on sait, il trouva le grenier rempli de linge usagé. Quand leur linge de corps avait été porté pendant un certain temps, les Pères le jetaient au grenier, faute de compétence et de temps pour le laver.

Le Père LeBihan ne put supporter un tel spectacle.

Sans rien dire, il s'empara de ce tas de linge et le porta, résolument, à la rivière.

Pendant trois longs jours, il savonna, battit, tordit et sécha chemises, mouchoirs, etc. Il était temps : on était arrivé au bout de la provision...

Mgr Allard s'était aperçu, dès le premier jour, de la charitable industrie du nouvel arrivé. En cachette,

il venait lui apporter, vers 4 heures, un morceau de pain sec, pris sur la masse commune.

Il lui frappait, alors, doucement sur l'épaule, en lui disant :

— « Bon missionnaire ! Bon missionnaire ! Continuez, Père ! »

Et il rentrait en tapinois dans la hutte, car il ne fallait pas que les autres remarquassent le petit larcin fait à la miche en faveur du *lavandier*. Non qu'ils eussent protesté, mais c'était la règle, adoptée dès le début, qu'il n'y aurait pas de goûter, à 4 heures, par économie.

Quand un jeuhe Père arrivait, la question de logement se posait, d'une manière parfois gênante. Les huttes étaient petites et la place parcimonieusement distribuée.

Le Père PORTE, dans ses débuts, fut logé avec le Père GÉRARD. Mais ce dernier trouvait moyen de prolonger chaque soir ses oraisons, au point de réveiller son confrère, lorsqu'il venait enfin prendre son repos. Ce qui ne l'empêchait pas, le lendemain matin, de se lever dès quatre heures et, souvent, trois. D'autres inconvénients s'ajoutaient à celui-là, — d'ailleurs facile à supporter, surtout quand on est jeune et que le travail de la journée pèse sur les membres.

A la suite d'une petite mésaventure, le jeune Père avisa une hutte qui semblait abandonnée :

— « Je logerais bien là », dit-il au Père GÉRARD.

Le saint homme ne demandait pas mieux : de cette façon, il pourrait demeurer plus longtemps, le soir, à l'église et se lever encore plus tôt, — aucun témoin ne serait au courant de ses veilles.

— « Entendu », répondit-il. « Aménagez-la, meublez la. comme vous pourrez, le tout à votre guise. »

Ainsi fit le Père, qui s'installa le plus proprement qu'il put. Plusieurs caisses se trouvaient dans la hutte : supposant qu'elles devaient appartenir à la Mission, il les garda et se contenta de les entasser, plaçant sur la plus haute sa cuvette et suspendant au-dessus, au mur de la hutte, un petit fragment de miroir égaré près de là.

Le samedi suivant, le Père GÉRARD vint le trouver, assez gêné.

— « Père, j'ai oublié de vous dire quelque chose », lui dit-il.

— « Qu'est-ce donc, Père GÉRARD ? »

— « C'est que, voyez-vous, cette hutte servait, le dimanche, de vestiaire à mes gens. Ils n'ont pas d'habits convenables, pour venir à la Messe, et ne viendraient pas, s'ils n'avaient pas quelque chose à se mettre. »

— « Et alors ? »

— « Eh ! bien, cette caisse que vous voyez contient les habits de dimanche de mes hommes. »

— « Oh ! oh !... Et l'autre ? »

— « Ce sont les habits des femmes ; et celle-là est pour les jeunes filles ; et celle-là pour les petits. »

— « Alors, il faut que je vide les lieux ? »

— « Pas nécessairement. Mais il faudra défaire cet échafaudage, mettre les caisses les unes à côté des autres et laisser ces bons enfants s'habiller. »

— « Bien ! On verra demain. »

Le lendemain, le jeune Père, qui ne se souciait pas de faire de sa hutte le réceptacle de tous les animaux parasites de la contrée, voulut présider à l'opération, au moins pour l'habillement des hommes.

Ces Messieurs furent d'abord étonnés de voir la hutte plus propre, mais ils en eurent assez vite pris leur parti. Sans se soucier de la présence du Père, ils jetaient leurs vieilles frusques sur son lit.

— « Halte-là ! » s'écria le Père.

Et, empoignant le tas de vieux habits, il le met dans un coin.

A chaque fournée, ce fut à recommencer.

Lorsque vint le tour du beau sexe, le Père sortit. Mais, au bout d'un certain temps, comme il trouvait que la séance prenait des proportions un peu trop longues, il frappa fortement à la porte.

On le pria d'entrer : ces dames étaient en train d'utiliser tour à tour le morceau de miroir, et rien ne prouve

qu'elles eussent cessé avant la Messe, si on ne les avait pas interrompues.

Inutile de dire que, bientôt, un moyen fut trouvé d'éviter cette irruption hebdomadaire dans la cellule du Missionnaire...

Les difficultés matérielles et autres se représentaient à chaque fondation nouvelle.

On se rappelle les peines endurées par le Père Biard à Gethsémani, qui fut vraiment la Mission des douleurs et de l'agonie.

Le Père LeBihan en souffrit d'analogues à Montolivet.

L'animosité des païens contre lui fut très longue à s'adoucir. On le criblait de sarcasmes, on le harcelait de vexations, on lui détruisait sa basse-cour, on lui abîmait ses champs, et toutes les avanies du monde se donnaient rendez-vous, dans l'ingéniosité haineuse de ses ennemis, pour arriver à lui faire perdre patience.

Mais le dur Breton s'entêtait à rester.

Un jour, il planta une clôture de petits pins. Il y en avait une centaine. Il se les était procurés avec beaucoup de peine et avait préparé avec amour la plantation de ces précieux arbustes.

La nuit, on les lui arracha tous.

Ce fut la goutte qui fit déborder le vase : le dur-à-cuire pleura.

Le soir, comme il avait à la prière quelques femmes et enfants, tous encore païens, il se plaignit doucement à eux de ce qui s'était passé.

— « Je suis venu ici », dit-il, « parce que je vous aime. J'ai quitté mon père, ma mère, mes frères et sœurs, ma maison, mes champs et mon pays, pour vous sauver. Et voilà ce que l'on me fait ! Il n'est pas une horreur que l'on ne m'ait imposée ! Si encore je pouvais convertir une âme! Une seule me paierait de toutes ces souffrances! »

Et son cœur s'exhala en une ardente prière, presque désespérée, au Tout-Puissant qui change les dispositions des hommes...

Une femme se leva et dit au Père :

— « Tu souffres, et tu ne maudis pas. Ta Religion est

vraie, puisqu'elle ne met pas de malice dans ton cœur. Je serai cette âme qui te consolera de tes misères. Reçois-moi. »

Ce fut la première conversion de Montolivet — Mission qui compte, aujourd'hui, 3.400 baptisés vivants et 500 catéchumènes. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que Montolivet a donné naissance à deux autres Missions, — Emmaüs (1.700 baptisés et 800 catéchumènes) et Samarie (1.500 baptisés et 200 catéchumènes). Soit 6.600 catholiques et 1.500 sur le point de l'être.

Qu'il y aurait de choses à dire sur l'apostolat de ces géants qui s'appellent Gérard, LeBihan, Biard, Rolland, etc. ! On ne pourra jamais connaître la somme de leurs privations et de leurs souffrances. Nous avons dit l'économie extraordinaire réalisée par le Père Rolland à Gethsémani. Le Père LeBihan, à Montolivet, ne reçut longtemps que des allocations restreintes, et ses ressources n'ont jamais été brillantes.

Ses antécédents chez les Zoulous, les péripéties extraordinaires de sa vie avaient fait de cet homme un rebelle aux souffrances physiques et le rendaient apte à toutes les privations.

Pour réduire encore la part « dépenses » sur son budget, il s'était habitué à vivre comme un Mosotho. Il ne connaissait plus ni draps, ni linge de corps, ni vaisselle (sauf le strict nécessaire), ni mobilier. On pouvait dire de lui ce que saint Paul disait, en parlant de l'adaptation de son apostolat aux Gentils de toute sorte : « *Omnibus omnia factus sum* — Je me suis fait tout à tous. » Il était, vraiment, le frère de ce peuple qu'il était venu évangéliser, puisqu'il en avait adopté les mœurs.

Ces rudes anciens n'ont pas connu le beau mouvement de conversions qui fait la gloire des Oblats de Marie Immaculée au Basutoland. Seuls les Pères Gérard, LeBihan et Rolland ont pu en voir poindre l'aurore ; et les missionnaires qui leur succédaient ne manquaient jamais, lorsqu'ils célébraient un beau baptême ou recevaient de nombreux catéchumènes, dans la Mission où ces anciens avaient travaillé, de les en informer à

Roma par courrier spécial. Joies suprêmes de l'apôtre, qui contemple de loin l'or des moissons arrosées de ses sueurs et qui voit les moissonneurs plier sous le poids des gerbes que ses fatigues à lui ont rendues si lourdes !

Oui, aujourd'hui, ce ne sont plus des conversions isolées qu'enregistrent les successeurs des Pères Gérard et LeBihan. Mais les ouvriers succombent sous le faix et appellent au secours : des bras, des bras !

Qui viendra les relever, quand ils tomberont écrasés ? Qui viendra les épauler, pour qu'ils ne tombent point ? Prêtres, mes frères, qui dirigez des paroisses de 500 ou 1.000 habitants, sur lesquels vous comptez 200 ou 300 pratiquants, que dites-vous du sort de ces pauvres missionnaires qui en ont 2.000, 3.000, 4.000 et plus, sur des étendues que le cheval met un jour et parfois deux à parcourir, et qui tous sont fervents — au point de faire la sainte Communion chaque fois que le prêtre est là pour entendre leurs confidences et purifier leurs âmes ?

Séminaristes, qui rêvez de ministère fécond et difficile à la fois, venez au Basutoland : vous trouverez là de riches sillons, tout engraissés par les vertus et les longs martyres de devanciers qui vous les ont tracés. Il vous restera beaucoup de fatigues encore à endurer, beaucoup de nouveaux sillons à creuser ; mais vous arriverez à une époque où la grâce souffle fortement sur ce pays et où seuls manquent les ouvriers de la grâce pour en recueillir les merveilleux effets. Hâtez-vous : demain sera peut-être trop tard, si ceux qui ont imploré le prêtre sont allés au ministre de l'erreur, fatigués d'attendre celui de la vérité !...

§ XLI. — Quelques Impressions d'ensemble.

Mes impressions d'ensemble ?...

Le Mosotho est bon, simple, enfant. A cause de cela, il est généreux et susceptible à la fois ; à cause de cela aussi, il est léger, oublieux, un peu inconsidéré. Il est une chose qu'on ne trouve pas chez lui, sauf quand

il est poussé par une puissance mystérieuse ou étrangère à son fond, la méchanceté : il est vif, et ses colères sont irréfléchies, mais il ne veut pas le mal pour le mal.

Si un Mosotho a quelque rancune contre un ennemi, — et qu'il lui a dit : « Tu n'es plus vivant », — l'autre doit se garer, tant que dure la colère ; sinon, il risque de recevoir un de ces coups de la matraque que les Basutos portent continuellement avec eux, et sa tête peut très bien en être défoncée.

Il arrivera même que le Mosotho irrité rencontre dans la plaine un cavalier qu'il croit être son ennemi : il s'élance, alors, de toute la vitesse de son cheval et assène, en passant, un formidable coup de cette matraque terrible. C'est alors seulement qu'il pense à identifier sa victime :

— « Malheur ! Qu'ai-je fait ? Ce n'est pas lui ! »

Et, comme il est juste, il cherchera rarement à se soustraire aux conséquences de sa sotte colère...

Hâtons-nous de dire que ces cas sont de moins en moins fréquents. Il y a encore bien dés rixes, à l'occasion des grandes beuveries de *joala* (bière alcoolisée), mais il y a peu d'assassinats, moins certainement qu'en pays civilisés.

Nulle part, on n'est aussi en sécurité qu'au Basutoland : peu ou point de voleurs, jamais de guet-apens sur les routes la nuit, jamais d'effraction pour ravir le bien d'autrui, — on dort, les portes ouvertes, et l'on quitte sa maison pour voyager, à toute heure, sans jamais craindre de la trouver cambriolée.

Le Mosotho est patient, comme tous les Bantous, mais il pousse cette qualité jusqu'à l'insouciance et l'horreur de l'effort : il laisse tourner le globe, comme il a toujours tourné, — sans, le moindrement, s'en inquiéter. Se presser, innover, progresser, c'est trop pour lui. On attend : ne trouvez-vous pas que c'est déjà beaucoup ? Ne lui demandez pas de prévoir et d'économiser : cela ne s'est jamais fait dans la nation, et l'on a bien vécu jusqu'à lui, — pourquoi n'en ferait-il pas autant ?

Aussi, quand il y a grande abondance, il fait ripaille, et, quand il y a disette, il se prive : c'est tout naturel.

Le Mosotho est très sociable, gai, spirituel. Tous les passants sont des amis : il les questionne, veut savoir où ils vont, d'où ils viennent, échanger avec eux quelque plaisanterie, leur demander des nouvelles, etc. Il aime les réunions nombreuses, les longues causeries, les discussions et, comme il est très éloquent, les discours. De là le succès des *pitsos* ou assemblées, dont il est si friand.

Devenu catholique, le Mosotho accentue ses qualités naturelles, sans perdre tout à fait ses défauts.

Il aime les assemblées et les fêtes : le Catholicisme ne lui en fait pas perdre les occasions. Il aime à la folie le chant, surtout en parties : les cérémonies chrétiennes ne font qu'y gagner. Il aime les discours : il écoute avec avidité ceux des prêtres et, souvent, discute religion en particulier, avec ses amis.

Malheureusement, il garde un peu trop ses superstitions, qui sont nombreuses. Beaucoup n'ont qu'une importance relative ; mais il en est auxquelles les Pères font une guerre acharnée, et dont la sorcellerie constitue un élément suffisant pour qu'on ne les pardonne pas.

Malheureusement aussi, il reste léger et sensuel. Il arrive, parfois, qu'un bon chrétien disparaît soudain des assemblées religieuses et demeure absent trop longtemps pour qu'on s'y méprenne :

— « Encore une brebis que le loup a dévorée », disent philosophiquement les Pères.

C'est une sorcellerie qui les a repris, ou c'est la chair qui les a fait succomber. Comme ils sont parfaitement instruits, ils savent que, pour revenir, il faut rompre. Et, tant qu'ils ne se sentent pas la force d'en arriver là, ils demeurent éloignés.

Dès qu'ils le peuvent, les Pères partent à leur recherche, comme le bon Pasteur. S'ils n'obtiennent aucun résultat, la brebis perdue est rayée des rôles et comptée comme « apostate ». Les premières fois que j'entendis cette expression, je crus qu'il s'agissait d'une apostasie formelle. On me détrompa, dans la suite. D'ailleurs, à part de très rares exceptions, ces « apostats » demeurent respectueux du prêtre : leur attitude est humiliée, embarrassée,

mais sympathique. Les exceptions deviennent des persécuteurs. Ceux-là sont de vrais apostats, et la haine les pousse à nous faire tout le mal possible, ouvertement ou sournoisement. Mais, je le répète, ils sont excessivement rares.

Ce détail montre quel sérieux est apporté par les Pères à la constitution de leurs listes et statistiques, et combien nous avons raison de dire que leurs chiffres ne comptent que les catholiques pratiquants.

Les fidèles sont très simples avec les Pères ; leur conversation, tout en restant respectueuse, est familière, enjouée ; on sent, même sans comprendre, qu'ils sont à l'aise avec le prêtre et le considèrent vraiment comme un Père.

Ils sont très sensibles à ses bontés et apprécient son dévouement, malgré qu'il n'y paraisse guère et qu'ils en abusent souvent.

On m'a cité ce cas :

Un jour, un samedi, on vient chercher le Père Pennerath pour une malade, au loin, dans la montagne. Le Père s'arrache aux grappes de pénitents, qui s'accrochaient à son confessionnal, et part à cheval.

Il arrive en pleine nuit dans le village.

— « Une telle », demande-t-il, « où est-elle ? »

— « Dans sa hutte, ici », lui est-il répondu.

— « Elle est malade ? »

— « Première nouvelle ! »

Le Père entre et trouve cette femme, assise et bavardant.

— « Pourquoi m'as-tu fait appeler ? »

— « Il y a si longtemps que je ne t'avais vu, Père ! J'ai mal au pied et ne puis aller à Roma. Confesse-moi. »

Le Père, formé à la patience par vingt ans de Basutoland, sourit et repartit, après avoir confessé la femme — qui paraissait tout heureuse de son stratagème...

Le Mosotho aime à recevoir. Quand il se présente, appelé pour prendre un objet qu'on lui tend, il ouvre ses deux mains, comme si on allait les remplir jusqu'aux bords. On lui donne une médaille, une toute petite mé-

daille : il présente les deux mains ouvertes. Et, cela, il le fait dès le plus bas âge.

On m'a fait observer que c'est une politesse de sa part : en ouvrant les deux mains, il magnifie le don qu'on lui fait. C'est comme s'il disait : — « J'ai une telle estime de ta générosité, que je suis persuadé que tu vas me donner de quoi remplir mes deux mains, ou bien j'estime tellement ton cadeau, malgré l'exiguïté du volume, que je le grandis en présentant mes deux mains. »

Il aime aussi à donner de ce qu'il possède en abondance, particulièrement de la nourriture. Le passant est toujours sûr de trouver à manger chez son hôte, à la fortune du pot. Le visiteur de marque a droit à un cadeau, et on ne le lui lésine pas. Refuser serait faire au donateur le pire des affronts, et cela constituerait une gaffe de premier ordre.

Là où il a été le moins touché par la civilisation, — à la montagne, par exemple, — il donne par intermédiaire, même en présence du bénéficiaire. Ainsi, une femme donne une poularde au Père LEBRETON.

— « Tiens », dit-elle au *teacher* (instituteur), « donne cette poule au Père, de ma part. »

Le Père est auprès d'elle dans la hutte : cela ne fait rien, il faut observer le cérémonial des cadeaux.

Mais le Père devra suivre la même voie :

— « *Teacher*, dis à une telle que je la remercie. »

Et une telle est contente...

Les Basutos saluent beaucoup.

Les païens disent :

— « *Lumela !* » qui veut dire : « Salut ! »

Les chrétiens ont la formule : « Loué soit JÉSUS-Christ ! » à laquelle le passant doit répondre : « Et MARIE Immaculée ! »

— « *Ho rorisoe* YESU *Kriste* — Qu'il soit loué, JÉSUS-Christ ! »

— « *Le* MARIA *a se nang le sekoli* — Et MARIE, elle n'étant pas avec des taches ! »

Les catéchumènes n'ont pas le droit de se servir de cette salutation ; ils disent :

— « MARIA *nthapelle* — Que MARIE pour moi prie ! »

A quoi l'on répond :

— « YESU *a u bontse* — JÉSUS lui toi il éclaire (ou : Que JÉSUS t'éclaire, te montre le chemin) ! »

Après la première salutation, on vous demandera :

— « *Na u sa phela* — Est-ce que toi encore tu vis ? »

Et puis :

— « *U hopotse kae.* Tu penses où (c'est-à-dire : Où vas-tu ? Où as-tu l'intention d'aller) ? »

Si l'on ne vous connaît pas :

— « *Lebitso la hao ke mang* — Le nom lui toi c'est qui (c'est-à-dire : Quel est ton nom) ? »

A propos de nom, les Basutos ont de singulières coutumes pour donner à leurs enfants des appellations qui leur soient personnelles.

L'un s'appellera sauterelle, parce qu'au moment de sa naissance le pays en était infesté, — cet autre, fleur, parce qu'il est né à l'époque des fleurs.

Un étranger a produit impression dans le pays : beaucoup d'enfants porteront son nom. Ainsi, Griffith, le Chef Suprême actuel, a reçu le nom d'un fonctionnaire anglais. Pendant la guerre, beaucoup d'enfants ont été appelés Kaiser, — sans aucune espèce d'intention politique, qu'on le croie bien. Deux enfants du district de Sainte-Monique seront, toute leur vie, *Mobishopo*, parce qu'ils ont vu le jour lorsque Mgr notre Révérendissime Père s'y trouvait. *Mobishopo* est le mot forgé par les Basutos pour désigner l'évêque : il est formé du préfixe *Mo*, qui indique le singulier pour une certaine classe de substantifs, et de l'anglais *Bishop*, évêque. On ajoute la lettre *o*, parce que le Mosotho n'aime pas rester sur une consonne.

C'est pour ce dernier motif que GÉRARD a fait *Gerata*, VALAT devient *Valata* ou *Falata*, LAYDEVANT s'est changé en *Letefane*, etc. Plusieurs de nos Pères ont l'honneur de voir leur nom adopté par leurs paroissiens pour les enfants. Le Père THOMMEREL a baptisé, le mois dernier, un petit *Tommereng* ; et il y a des *Falata*, des *Colosset*,

des *Touroutourou* (Deltour), des *Leborcleng* (Lebreton), et même déjà des *Picaré.*

Il est à remarquer aussi que, sauf pour le *t* et la lettre *l*, les Basutos ne peuvent laisser deux consonnes se suivre : ils ont Tlali, Matlapa, mais il faut qu'ils séparent à peu près toutes les autres consonnes par une voyelle. Le mot vierge, *virgo*, a dû subir une petite transformation pour pénétrer dans la langue : il est devenu *Moviriqo. Priest* fait *prisila* (prêtre), et ainsi de suite.

Les préfixes jouent un grand rôle dans cette langue, qui est du groupe des langues agglutinantes. Je ne citerai qu'un exemple, pour un mot qui a dû intriguer, plus d'une fois, les lecteurs de ces pages :

Un habitant du Basutoland s'appelle *Mosotho* (prononcer Mossoutou), *plusieurs* se disent *Basotho* (Bassoutou), le préfixe *ba* étant la marque du pluriel dans cette classe de substantifs, *la langue* se dit *sesotho* (sissoutou), *le pays* a nom *Lesotho* (Lissoutou). L'accent, très fort et allongé, porte sur la syllabe *so* (ssou). Je mets deux ss, mais il ne faut en faire sentir qu'un : c'est pour marquer que la lettre s, en sesotho, est toujours dure, comme dans *savon, salade, siffler.*

Parlée, cette langue n'est pas sans charme ; et elle a des ressources merveilleuses pour renforcer l'expression et la rendre vigoureuse. L'accent lui donne un caractère d'insistance, qui se prête beaucoup à l'exposition d'une idée et à la discussion.

Il n'est pas difficile, paraît-il, d'apprendre à la parler : les Missionnaires parviennent à prêcher au bout de six mois. Malheureusement, on est souvent forcé de les envoyer plus tôt dans les postes à pourvoir, — ce qui n'est pas sans préjudice pour leur formation linguistique. Le travail écrasant du ministère ne permet guère d'approfondir les premières connaissances et de s'assimiler les richesses du sesotho.

A plus forte raison, nos Missionnaires du Basutoland, moins heureux en cela que plusieurs de leurs confrères du Canada, n'ont-ils jamais pu composer de grammaire ni de dictionnaire. Tout ce qu'ils ont réalisé, en fait

de littérature indigène, tient dans un livre de Cantiques, un ou deux Catéchismes, une Histoire Sainte et une Histoire de l'Église, un Nouveau Testament, — plusieurs de ces livres se trouvant, d'ailleurs, encore en manuscrits et ne devant être publiés que cette année.

On désirerait beaucoup fonder à Roma un centre de presse, avec un journal ou bulletin catholique, une imprimerie, des tracts et brochures complétant l'enseignement du prêtre et le remplaçant partout où il ne peut paraître qu'à des intervalles trop éloignés. Mais il faudrait, pour cela, un Père qui pût s'en occuper activement, un Frère ou deux qui sachent ou apprennent le métier de typographe et... des ressources.

Nous avons, en ce pays, une situation numérique exceptionnelle et qui se fortifiera de jour en jour. 47.000 Basutos sont soumis à notre influence, presque le dixième de la population. Si notre organisation ne peut prévoir la fondation d'une œuvre de presse, nous souffrirons, à coup sûr, graduellement de cette impuissance.

Sur ce point encore il faut de l'aide...

Le Vicariat compte cinq Frères convers seulement : — *a*) le Fr. Joseph Weimer, qui a 55 ans, dont 34 de profession ; *b*) le Fr. Xavier Debs, un Alsacien, 57 ans, dont 30 de profession ; *c*) le Fr. Étienne Cado, un Polonais, 54 ans, dont 27 de profession ; *d*) le Fr. Godefroy Steckenborn, 69 ans, dont 26 de profession ; et le Fr. François Klinkaert, un Belge, 46 ans, dont 18 de profession. Tous sont à Roma.

Plusieurs sont trop âgés, fatigués, mais rendent, cependant, tous les services qu'ils peuvent. Mais il en faudrait le double, le triple, tant pour nous permettre de créer de nouveaux offices que pour aider les Pères dans les Missions. Que d'économies on pourrait faire au Basutoland, si l'on possédait des Frères maçons, menuisiers, charpentiers, etc. ! La main-d'œuvre est excessivement chère, et il faut constamment bâtir de nouvelles écoles, des chapelles, des églises, puis les meubler...

Ce qui frappe, quand on parcourt les diverses Missions, c'est l'extrême pauvreté qui règne partout. Nous avons

noté, ici et là, des détails significatifs : il eût fallu répéter chaque fois les mêmes choses, au risque de devenir fastidieux et de ne plus être cru.

Pourtant, quoi de plus vrai ?

Les Pères se tirent d'affaire au moyen d'expédients. Celui-ci a façonné, comme il a pu, sur l'autel grossièrement construit par les anciens, une exposition du Saint Sacrement en bois ; il a sculpté (avec quelle maladresse !) un fronton qui prétend être gothique, en l'agrémentant de grosses boules mal taillées ; il a peint le tout comme il a pu, et Notre-Seigneur doit se contenter de ce trône improvisé. Tel autre a fait un tabernacle : heureusement que la Liturgie commande de le couvrir d'étoffe.

En plusieurs églises, nous avons *admiré* les chandeliers en bois tourné, énormes et gauchement travaillés : la simplicité dépasse ici les bornes, mais, de loin, on peut s'en contenter.

Les bancs manquent ou se réduisent à la plus simple expression du banc.

Les statues sont rares ou petites : Huysmans serait devenu malade de colères rentrées, s'il avait parcouru le Basutoland.

Les fleurs artificielles sont vieilles, fanées, et portent les traces de multiples accidents, dus à l'inexpérience des enfants de chœur qui allument les cierges.

Les meubles de sacristie ou d'église sortent de la même fabrique que les autels, tabernacles et expositions cités plus haut. J'ai vu, à Nazareth, un confessionnal et un prie-Dieu, qui sont de vrais prodiges de vétusté et d'incommodité : les joints branlent et les planches se fendent, au grand danger des pénitents et du prêtre... Tous les Missionnaires ne peuvent être menuisiers de talent : on en conviendra sans peine. Et le ministère est tellement surchargé, que, réellement, ceux qui pourraient *bricoler* n'en ont plus le loisir.

Nous ne disons rien des ornements et linges sacrés : un Vicariat, qui fonde constamment des stations et chapelles, ne peut être riche, — plus il reçoit et plus il a besoin de recevoir. Nos maisons de France, de Belgique

et d'Allemagne ont bien souvent donné de leur abondance aux pauvres Missionnaires des noirs : aujourd'hui, elles n'existent plus ou ne le peuvent plus. Il ne reste que les œuvres charitables (et combien appréciées !) qui s'appellent « Œuvre Apostolique », « Œuvre des Missions », « Ouvroir du Sacré-Cœur », « Sodalité de Saint-Pierre Claver » et autres. Il reste aussi la charité privée, les doigts pieux des personnes zélées et (pourquoi pas ?) les Associés de Marie Immaculée, quand le temps ne leur fait pas trop défaut pour broder et confectionner des ornements et linges d'église.

Les Missionnaires du Basutoland n'ont pas seulement besoin d'objets d'église et de tout ce qu'il faut pour construire, meubler, etc. Il faut à chacun au moins deux chevaux, l'un pour permettre de laisser reposer l'autre, quand deux courses de malades se suivent immédiatement, — ce qui est très fréquent. Un cheval s'use vite, quand on le monte sans cesse, et, lorsque la pauvre monture a dû porter son maître durant une journée entière, il lui faut, au moins, une journée de repos et de nourriture pour refaire ses forces.

Il faut aussi un cheval pour les courses et commissions, que monte le *boy* chargé de seconder le prêtre et de le décharger de tous les soucis matériels. Ce *boy* est généralement un jeune catholique dévoué, de bonne conduite, et qui sert le Père, soigne les bêtes, porte les messages, entretient la propreté dans la maison, etc. Il faut naturellement le rétribuer, et, dans les Missions plus impotantes, il y en a plusieurs.

Les catéchistes et les instituteurs sont aussi à la charge du Père. Ces derniers, cependant, sont payés par le Gouvernement, au bout d'un certain temps, à la condition que l'école réunisse une moyenne d'enfants fixée par la loi. Mais il n'en est pas de même des catéchistes, qui sont *toujours* à la charge de la Mission. Ils réunissent les fidèles, le dimanche, président la prière, font le catéchisme, baptisent, etc. Leur présence dans les stations est fort précieuse et rend à la Religion des services inappréciables.

On peut déjà se faire une idée, une petite idée, de ce que c'est qu'un budget de Mission, au Basutoland.

Et l'on peut comprendre pourquoi les Pères vivent comme des Spartiates, achètent très peu de livres, se privent de journaux et s'habituent, à la longue, à n'avoir plus d'autre horizon que leurs noirs et leurs montagnes...

Il suffit, d'ailleurs, à leur bonheur et à leur activité.

Ils aiment leurs fidèles et même les païens : n'est-ce pas pour eux qu'ils ont tout quitté ?

Ils supportent leurs défauts et compatissent à leurs misères, autant qu'ils le peuvent.

Ils surmontent leurs fatigues et leurs malaises, pour venir à leur secours et les sauver. Si plusieurs sont morts à la force de leur âge, en pleine maturité, il n'en faut pas chercher d'autre motif que le dédain de leur propre santé, pour accomplir leur charitable devoir de consolateurs des mourants.

Ils sèment vraiment dans les larmes et, les joies de la récolte, ils les ont bien méritées.

Ils en jouissent, pleinement ; et rien ne fortifie leur courage et ne comble leur âme d'allégresse, autant que le spectacle recueilli des catéchumènes, s'apprêtant à recevoir le baptême, ou la sérénité joyeuse des nouveaux baptisés, chantant le bonheur d'être sans péché...

Le corps est exténué, les forces brisées, mais leur cœur de prêtre chante au fond d'eux-mêmes le pur *Te Deum* des apôtres : *Superabundo gaudio...*

§ XLII. — « Errorem vincet Veritas. »

L'activité des Pères se déploie surtout, après les fidèles (*Maxime autem domesticos fidei*), sur les païens, qui sont encore le grand nombre.

Nous avons dit le mouvement extraordinaire de conversions qui a commencé, il y a environ treize ou quatorze ans. C'est chez les païens, surtout, qu'il se manifeste. Des villages entiers demandent à se convertir, tantôt par l'entremise du chef, tantôt famille par famille, — et, souvent, pour des causes apparemment

inconnues : du moins, est-on obligé d'attribuer à la mystérieuse action de la Providence la plupart de ces attractions individuelles ou collectives qui poussent les âmes vers le Catholicisme.

Les contrées jusqu'ici les plus rétives s'ébranlent.

Le jeune Père Perriens, Missionnaire de Saint-Gabriel, à Quthing, tout à fait au sud-est, m'écrivait, il y a quelques jours :

— « Les conversions continuent. Dimanche dernier, j'ai reçu encore deux catéchumènes d'un village tout à fait païen ou protestant. Il y a quelques semaines, j'étais allé par ce village. J'avais mal au cœur, en pensant qu'il n'y avait pas encore de catholiques. Me confiant en saint Benoît, je jette une médaille de ce grand Saint au milieu des huttes, en lui disant : — « *Saint Benoît, vous y voilà : vous m'amènerez ces gens à la Mission.* » La *semaine suivante*, je comptais déjà trois enfants de ce village à l'école ; le dimanche d'après, je recevais des catéchumènes, et, hier, le chef du village m'a fait dire qu'il voulait embrasser la Religion catholique. Vous comprenez ma joie ! Si vous pouviez m'aider, en m'envoyant des médailles de ce grand Saint, je vous en serais bien reconnaissant. Il fait des prodiges.

« Dans le village de la Mission, il y avait, parmi beaucoup d'autres, un païen endurci. Je suis allé le visiter, bien des fois, mais tout à fait sans succès. De guerre lasse, je me rendis, une dernière fois, près de lui : il m'écouta attentivement, comme toujours, mais je ne fus pas plus heureux que d'habitude. Je jetai, alors, dans sa hutte une médaille de saint Benoît. Que fit mon bonhomme ? Depuis ce temps, il devint pensif, me sembla plus tranquille, et finit par dire à sa femme qu'il se convertirait, mais qu'il lui restait encore quelques doutes, et qu'il voulait aller voir le Père. Je crois qu'il sera bientôt catéchumène. »

Le grand obstacle chez les païens, c'est, surtout pour les chefs, la pluralité des femmes et la boisson. Quand un païen veut se convertir, il doit renoncer à ses femmes, sauf à une : c'est parfois difficile, quand la première est chrétienne et qu'il en préfère une autre. Quant au *joala*, aux sorcelleries et autres difficultés, on en vient à bout plus aisément...

A côté des païens, il y a les protestants.

La première Mission arrivée dans le pays, longtemps avant nous, est la « Mission évangélique de France », dont le centre est à Paris. Les ministres étaient, à l'origine, en majorité Français. Il en vint, ensuite, de la Suisse

romande et aussi de l'Alsace. Aujourd'hui, m'a-t-on dit, ils sont surtout Suisses.

Les indigènes les appellent *Bafoura* (Français). Eux s'intitulent : « Église nationale du Lesotho. »

Une statistique récente leur attribue 30.000 adultes, — ce qui fait, avec les enfants, à peu près le même chiffre que pour les catholiques.

Établis avant nous, ils ont méthodiquement divisé le pays en zones et se sont installés partout. Ce système ne pouvait réussir que moyennant des fonds réguliers ; mais, ici, comme ailleurs, les protestants ne manquent pas de fonds. Ils ont fondé des églises, des écoles, une école de théologie, une école normale, deux écoles supérieures (une de filles et une de garçons), une œuvre de presse, un journal, etc. Leur centre est Morija (en souvenir du Mont Moriah, à Jérusalem) et se trouve près de la résidence du Grand-Chef, sur le territoire de la Mission de Saint-Louis, Matsieng, dirigée par le Père Valat.

Leur organisation scolaire a, de beaucoup, devancé la nôtre, et ils s'en vantent.

Dans les postes secondaires, ils placent des ministres noirs ou *Baruti*, sortis de leur École de Théologie. Comme il suffit, pour être ministre, de savoir lire et un peu commenter la Bible, ce n'est pas difficile d'en trouver ni de les former.

Le ministère est loin d'être aussi dur que le ministère catholique : ils ignorent la partie sacramentelle, la confession, l'Extrême-Onction, etc. La formation des chrétiens est beaucoup plus rudimentaire. Il suffit qu'on vienne à la prière, dans leurs églises froides. N'importe qui peut élever la voix, quand il est inspiré de Dieu pour parler à ses frères, etc. Aussi les missionnaires blancs ne se dérangent-ils pas beaucoup. Quelques-uns, parmi eux, sont des hommes d'étude : tel fut le fameux Jacottet, auteur de la grammaire et du dictionnaire sesotho. Leur œuvre de presse inonde le pays de livres et de publications : les livres scolaires, usités en Basutoland, sortent de chez eux.

Ils ne nourrissent à l'égard des Pères Oblats aucune espèce de tendresse : Jacottet, surtout, avait une provision de fiel énorme contre les prêtres catholiques. C'est lui qui leur fit, un jour, le reproche d'avoir élargi le Christianisme et fait des concessions regrettables à la sauvagerie païenne. Reproche ridicule, et qui fait penser aux écoliers accusant leurs voisins de leurs propres méfaits, pour en éviter la sanction. C'est justement parce que les Basutos voient dans l'Église catholique une formatrice plus sévère, qu'ils viennent à nous de préférence. Les Calvinistes, effrayés de ce mouvement, évoluent et se montrent de plus en plus accueillants, mais sans succès. Leur morale sans sanction ne tient pas devant les passions des noirs ; leur religion, tronquée par la prétendue Réforme, n'offre pas aux âmes les ressources de la confession et de la communion ; leur culte, froid et monotone, ne satisfait pas comme le culte catholique. Et le résultat final est que le Calvinisme laisse les noirs comme il les a trouvés, sauf un vernis extérieur de civilisation et une morgue qui s'accentue à mesure que la formation devient plus intense.

Calvin a érigé en système l'hypocrisie : avec les meilleures intentions du monde et la plus parfaite sincérité, ses disciples ne peuvent que suivre ses traces. De là, cette affectation de sévérité en regard des coutumes cafres et cette impuissance dans la transformation des mœurs.

Le reproche de Jacottet vise, entre autres, l'indifférence des Pères vis-à-vis des coutumes du Basutoland concernant le mariage. La pruderie calviniste a vu un achat dans le fait de donner des têtes de bétail, pour avoir le droit d'épouser une jeune fille, et a tout employé pour supprimer cet usage. Les Catholiques ont vu là une institution sociale très imparfaite, il est vrai, mais qui avait l'avantage de constituer une sorte de mariage civil ou de contrat, assurant la stabilité du mariage lui-même. On voit bien — au Bechuanaland, par exemple — ce qu'ont produit les protestants, en supprimant cette tradition : la fragilité incessante des unions conjugales.

En fait, les Calvinistes français et suisses n'ont pas réussi en Basutoland : leurs adeptes donnent les bestiaux en cachette, et les ministres, qui le savent, ferment les yeux, impuissants.

Ils nous ont reproché, longtemps, les statues et les médailles, comme une concession à l'amour des noirs pour les amulettes. Aujourd'hui, paraît-il, ils commencent à nous suivre.

Même faiblesse pratique pour l'unité du mariage : est-ce pour s'attirer davantage d'adeptes ? En tout cas, les noirs remarquent très bien la contradiction entre l'enseignement théorique et la quasi-tolérance ou le silence pratique des ministres, et ils en profitent.

Depuis quelques années donc, les progrès surprenants de l'Église catholique ne laissent pas que de surprendre et de déconcerter les Calvinistes. Ils l'attribuent à la conversion de Griffith, sans prendre garde que le mouvement est bien antérieur et que le Grand-Chef, tout en désirant l'entrée de tout son peuple dans l'Église à laquelle il a donné son cœur, s'abstient soigneusement de faire quoi que ce soit qui puisse provoquer l'ire des Églises hérétiques.

Si Griffith était resté protestant, il aurait certainement toutes les qualités. Comme il est catholique, on le tient en suspicion. Un mouvement s'est formé, le « Progrès », qui a son centre — sinon officiel, du moins officieux et actif — à Morija. Loin de moi la pensée de prétendre que les dirigeants de l'Église nationale du Lesotho trempent dans cette intrigue, ouvertement. Cependant, l'âme de ce mouvement est franc-maçonnique et protestante. Ils critiquent le Grand-Chef et, pour masquer leur jeu, tous les chefs, dont ils relèvent facilement les abus de pouvoir. Ils ont des accointances dans les pays de l'Union, qui ne manquent pas d'hommes rêvant de s'annexer le fertile Basutoland. Les journaux protestants les soutiennent, de temps à autre, et fortifient, autant qu'ils peuvent, leurs menées. Espérons que le peuple du Basutoland tiendra bon et que le principe d'autorité, dont le plus ferme appui est l'Église catholique, se renforcera

de tous les progrès de nos Missions, en dépit des ravages produits par le principe du libre examen, dont on connaît l'origine et les développements...

A côté du Calvinisme, l'Anglicanisme s'est introduit, à son tour, dans le Basutoland.

Cette venue a causé une grande tristesse aux Bafoura, qui n'auraient jamais pensé à une concurrence possible de la part des alliés naturels de Calvin, les fils d'Henri VIII et d'Elisabeth.

On les appelle les *Bachachi* (Batchatchi, de l'anglais *Church*).

Ils affectent, en plusieurs endroits, de copier l'Église catholique, célèbrent la Messe, entendent les confessions, distribuent des médailles, donnent le scapulaire, — tout à fait comme les Catholiques. Ce procédé, quoique pas encore généralisé, cause des confusions, dont le Malin essaie de tirer parti.

Par ailleurs, la méthode et l'apostolat varient avec les opinions et la piété des ministres — dont plusieurs sont réellement zélés et paraissent de bonne foi. On cite Carmichael, qui traite les prêtres catholiques comme ses confrères dans le sacerdoce et se dévoue avec un grand zèle pour convertir à l'Anglicanisme les gens de la montagne...

Les Éthiopiens forment une Église noire, inventée par les Protestants d'Amérique et subventionnée par l'or des États-Unis. Ils possèdent un certain nombre d'églises ou chapelles, des ministres tous noirs, mais chaque poste ne réunit qu'une vingtaine d'adhérents. Qu'importe, n'est-ce pas, pourvu que le traitement vienne ?...

La diversité des sectes n'est pas sans causer un certain trouble dans l'esprit des Basutos.

— « Il y a maintenant trois Dieux », disait un jour Moshoeshoe, par manière de plaisanterie, pour répondre aux importunités des Bafoura : « celui des Anglais, celui des Romains et le vôtre. Qui voulez-vous que nous croyions, nous autres, pauvres Basutos ?... »

. . . .

La force de l'Église catholique, c'est son unité. Elle n'a qu'un chef dans le Basutoland et qu'un chef dans le monde, et tous savent que Mgr Cénez est en étroite communion avec le Pape.

Sa force encore, c'est le dévouement de ses prêtres, les Oblats de Marie-Immaculée, pour les Basutos.

Lorsque Moshoeshoe fut battu par les Boers et assiégé dans sa citadelle-montagne de Thaba-Bosiu, les ministres calvinistes, alors seuls dans le pays avec nos premiers Pères, disparurent comme par enchantement. Est-ce parce que les assiégeants étaient des calvinistes ? Nous ne savons, mais le fait est là.

Les Pères, au contraire, restèrent à leur poste. Et même (le fait a été affirmé par le chef Maama et confirmé par les anciens du peuple, le jour de l'installation de Griffith) les Pères Gérard et LeBihan eurent la bravoure de monter à Thaba-Bosiu, bien des fois, pendant la nuit, à travers les lignes des assiégeants, pour porter des vivres, des encouragements et des conseils à Moeshoshoe et à son malheureux peuple. Ce fut même l'un d'eux qui fut l'initiateur des négociations préliminaires de la délivrance, en provoquant l'intervention britannique — la seule qui pût arrêter l'appétit conquérant des Boers et sauver le Lesotho, à deux doigts de sa perte.

En une autre circonstance, le Père LeBihan fut le conseiller heureux et écouté du Grand-Chef, pour mettre fin à ce qui fut appelé la « Guerre des Fusils ».

Cette sympathie du prêtre catholique pour les Basutos, — sympathie franche, ouverte et effective, — les Basutos la connaissent, l'apprécient et n'en oublieront jamais les actes.

— « Le prêtre catholique », disait, ce jour-là, Maama, aux applaudissements de tous les chefs, « est un vrai Mosotho. »

C'est le plus grand éloge qu'il ait pu en faire, — lui, Mosotho, — étant donné l'estime que tout Mosotho conçoit de sa race...

. . . .

Il y a donc espoir pour l'avenir de notre sainte Reli-

gion au Basutoland, pourvu que l'on soit assez nombreux pour cueillir les fruits qui s'offrent d'eux-mêmes.

C'est affaire à la Providence, que nous supplions d'envoyer des ouvriers dans la vigne ouverte à leur zèle, et aux générosités individuelles, chercheuses d'abnégation et de fécond labeur.

Et nous savons qu'il y en a.

Mais le Basutoland n'est pas connu. Ses richesses d'apostolat, on les ignore. Les apôtres qui l'ont labouré n'ont pas eu le temps de respirer assez pour écrire ou parler. Ceux qui moissonnent relèvent, de temps en temps, leur front trempé de sueur et appellent à l'aide ; mais écrire, ils ne le peuvent pas ! Le soir, ils ont, tout juste, la force de reposer leurs membres rompus...

J'ai voulu prendre leur place : ces quarante jours, passés à traverser de part en part le Lesotho, je les ai utilisés à regarder, à questionner, à me faire entrer dans le cœur l'amour de ce beau champ du Père de famille. Je me suis penché sur les sillons, et j'y ai pu percevoir les traces des souffrances des anciens et la marque visible de la fatigue des jeunes.

Et je veux pousser le cri d'alarme, avec eux et pour eux.

Puisse-t-il être entendu, et ces pages susciter l'attention sur une des plus belles Missions de l'Afrique, sœur de l'Uganda et marquée du sceau divin de l'héroïsme catholique !

. . . .

Le mercredi 21 juin, nous quittons Sainte-Monique, accompagnés par le Père Thommerel, — le Père Romestaing ayant dû partir, de bonne heure, pour aller extrémiser une malade, à quatre heures de cheval.

A peine étions-nous partis, que le chef Masopha, du district où se trouvent Gethsémani et Béthanie, — le même qui avait envoyé un représentant à Nazareth, très sympathique à notre sainte Religion — arrivait, à bride abattue, pour rencontrer Monseigneur. Le Père Thommerel le trouva tout désolé, à son retour de la gare de Ficksburg.

Ce chef est disposé, depuis longtemps, à se faire catholique. Mais il ne s'entend pas avec sa première femme, qui est catholique et que l'Église considère comme sa femme légitime. S'il se convertissait, il devrait répudier toutes les autres, qui ne sont que des concubines, et, parmi elles, sa préférée. Le pauvre homme en pleure, parfois, lorsque les circonstances l'amènent à parler de cette question. Et ce cas de conscience se renouvelle, plus ou moins aigu, pour un grand nombre de chefs et de notables du pays...

Nous refaisons le chemin déjà parcouru, revoyons les nombreux villages noirs de la lisière du Basutoland, — pauvres villages, sans prêtres, dont les habitants abandonnés sont la proie facile des Anglicans, qui s'intitulent Église catholique (! ! !) d'Angleterre et qui célèbrent la Messe, donnent des médailles, etc. Les noirs n'y voient goutte et se laissent prendre. Combien ont déjà demandé aux Pères de venir les secourir ! Combien reviennent au Basutoland après avoir perdu, pendant leurs années d'absence, les principales notions de la Foi catholique.

Si des Pères se fixaient par ici, ils pourraient arracher nombre de victimes à l'erreur et au mensonge protestants. Quel immense bienfait !...

A Modderpoort, nous voyons des moines, — en soutane, s'il vous plaît — et l'un d'eux porte un chapeau de curé français. Cela nous semble extraordinaire, dans ce pays où le clergé catholique, comme dans tous les pays anglais, n'ose pas arborer la soutane en rue.

Nous avons bientôt le mot de l'énigme : ce sont des moines Augustins anglicans. Encore une copie de l'Église catholique, et non des moins habiles ! Les voilà donc installés dans cette région, où nous désirions tant voir s'établir de nos Pères !. Et ils rayonnent le long de cette frontière du Basutoland, où il y a tant à faire pour sauver cette population indigène, naïve et désarmée !

Raison de plus pour se presser !...

NOUVELLES DE PARTOUT [1]

XXXI. — Province du Nord : Missions 1921-1922.

PENDANT qu'éclatent, à la surface, des masses de signes révélateurs d'une vigoureuse reviviscence du Catholicisme, il faut prendre garde d'oublier que nos Missionnaires — obscurément, sans doute, et sur un champ de bataille moins en vue — travaillent, sans cesse, à raffermir dans les âmes les principes d'ordre, d'honnêteté et de vie religieuse : ils opèrent ce qu'on pourrait appeler un travail de fond, et combien efficacement ! Il nous est impossible de les suivre tous à la tâche ; signalons au moins, cette fois, quelques travaux accomplis, durant le courant de cette année (1921-1922), *par nos Pères de la Province du Nord — deuxième de France* (2).

§ I. — Mission de Captieux.

Ce fut une belle mission, couronnée d'un plein succès, que celle que prêchèrent, durant l'Avent 1921, à Captieux (Gironde), les RR. PP. Eugène Etcheverry et Paul Péron. Nous citons un grand journal régional :

— « On n'allait pas à la mission : on y courait avec joie, avec ardeur. Les communions, de plus en plus nombreuses, le matin, faisaient présager que, le soir, il

(1) Voir *Missions*, N° 215, mars 1922, pp. 85-158, et N° 216, juin 1922, pp. 320-414.

(2) Nous empruntons la plupart de ces détails aux *Petites Annales de* Marie *Immaculée* (année 1922, passim); — et nous offrons nos meilleures félicitations à la vaillante Revue, qui compte désormais plus de 6.000 abonnés.

y aurait foule. De fait, chaque soir, c'était la foule, et la foule compacte : on sentait l'église étroite. Les fidèles de Captieux voulaient entendre la parole substantielle et éloquente des RR. PP. Etcheverry et Péron.

Les enfants, les premiers, gagnent la mission. Avec quelle tendresse les Pères soignent cette semence de l'avenir ! Ils réclament pour eux le régime de la serre chaude : ne sont-ils pas, comme saint Grégoire de Nazianze les appelle, « les dieux en fleurs » ?

L'élan donné par les tout petits fut suivi par les jeunes filles et les mères de famille.

A peine le *Venez et suivez-moi* du divin Maître a-t-il été prononcé par les Missionnaires que la foi redevient agissante. Les âmes chrétiennes s'enrôlent dans la Ligue du Sacré-Cœur. Cette ligue, rajeunie et augmentée, compte aujourd'hui, dans la paroisse, quatre-vingts membres. Les apôtres de la mission, pleins de fierté, peuvent dire, eux aussi, en toute vérité : — « Nous sommes venus pour que vous ayez la vie et que tous vous l'ayez plus abondante. »

Par trois fois, plusieurs centaines d'hommes se sont groupés autour de la chaire de vérité, signe que la parole des Missionnaires intéressait, touchait et pénétrait les cœurs. L'œuvre de la Messe mensuelle des hommes a repris, avec la mission, un élan tout nouveau.

Autre résultat fort impressionnant : on eut 600 communions, le jour de Noël ! C'est la moitié de la population de Captieux, — si l'on compte à part les enfants, les vieillards et les malades.

Par sa situation topographique, Captieux demandait aux Missionnaires un apostolat d'un genre particulier. Ils n'y ont pas ménagé leurs forces. Dans ce pays de forêt et de steppes, il s'agissait d'aller porter la parole de Dieu aux braves métayers et colons de la lande. N'avaient-ils pas droit, eux aussi, au bienfait de la mission ? Quelle joie ce fut pour eux de voir les deux Missionnaires venir les trouver jusque dans leur solitude, les grouper au milieu de leurs champs, au pied d'une croix rustique, et, là, leur apprendre à lire, à méditer,

à aimer le divin Crucifié, gardien de leurs maisons et de leurs campagnes !

Pour deux familles, quelle joie plus intime, quel honneur ! Sur la table de la maison où, chaque jour, on mange le pain que le père a gagné, ce même pain que la mère a pétri pour les siens, sur cette table, devenue l'autel du sacrifice, à l'appel de son prêtre, JÉSUS descendait pour fortifier et nourrir du Pain eucharistique quelques fatigués de la vie !... »

En souvenir de la Mission de 1921, un splendide *chemin de croix* ornera bientôt les murs de l'église de Captieux. On attend de nouveau les Pères pour le jour de l'inauguration ; on veut qu'ils viennent recueillir les fruits de leur labeur.

§ II. — **Mission de Mortagne.**

Le R. P. Aimé SCHAUFFLER, capitaine de l'un de nos groupes de Missionnaires qui évangélisent la France, nous communique, d'autre part, le compte rendu bien consolant que voici :

— « Jolie petite cité industrielle, assise sur la Sèvre, qui coule dans un gracieux vallon, Mortagne-sur-Sèvre n'avait pas eu de mission depuis douze ans. On y désirait cette grâce précieuse ; on s'y préparait.

Depuis longtemps, son vénéré doyen avait mis sa paroisse en prière. Quand nous y arrivâmes, le R. P. Louis LEJARD et moi, tout était au point pour assurer le succès des exercices.

Dès le premier jour, grande affluence. Pendant toute la mission, l'église ne désemplira pas, et, aux jours de cérémonies plus solennelles, les chaises et les bancs seront pris d'assaut, avant l'heure, — un grand nombre devant apporter des chaises de chez eux, sous peine de rester debout, serrés dans les coins restés à peu près libres.

Rien de gracieux comme la fête des enfants — couronnés de verdure et de fleurs ou portant en main des rameaux enrubannés. Consécration à la Sainte Vierge, avec illumination féerique ; puis, fête de la réparation,

pendant laquelle près de 900 cierges, tenus en main, mêlaient leur éblouissante clarté à celle de centaines de bougies auréolant l'ostensoir, où Jésus devait être heureux de recevoir ces hommages d'une foule jamais vue aussi nombreuse et recueillie dans l'église de Saint-Pierre.

Tour à tour, invités à des conférences spéciales, les hommes, à chaque fois plus nombreux, les femmes et les jeunes filles s'empressaient de venir recevoir instructions et conseils appropriés à leur situation.

Après trois semaines d'un labeur intense, — et pour lequel nous avions dû demander le concours d'un troisième Missionnaire, le P. Louis Messager — la moisson se faisait abondante, consolante, dépassant même les espérances les plus optimistes. Nombreux sont ceux et celles qui ont repris, joyeux et contents, les pratiques de la vie chrétienne. Dieu en soit béni !

La meilleure preuve des succès de cette mission, ce sont les 300 nouveaux *Associés de* Marie *Immaculée* inscrits et les 53 abonnements aux *Petites Annales* de l'Association. Merci aux généreuses zélatrices ! Honneur à Mortagne ! Que d'autres les imitent, en essayant de faire mieux encore : je serai le premier à applaudir. »

§ III. — Mission de Thouarcé.

Dans l'Anjou, deux autres Missionnaires Oblats de Marie, les PP. Albert Louvel et Louis Lejard, ouvraient une mission de trois semaines, sous les auspices de leur Souveraine et Mère Immaculée, le 4 décembre, à Thouarcé — qui n'avait pas eu cette grâce de la mission depuis vingt-deux ans.

Soir et matin, les Pères mirent tout leur zèle apostolique à faire pénétrer dans les cœurs de leurs auditeurs, nombreux et assidus, les vérités chrétiennes. Les fêtes se succédèrent grandioses : fête des morts, fête des enfants, fête de la consécration de la paroisse à Marie, fête de Jésus Eucharistie et fête du Sacré-Cœur. Rem-

plie tous les jours, l'église, deux ou trois soirs, fut trop petite pour contenir la foule.

La divine semence de la grâce allait porter ses fruits dans les âmes : on le vit bien, dès la Messe de minuit, le jour de Noël, aux nombreuses communions d'hommes, de jeunes gens, de femmes et de jeunes filles.

Aux Vêpres de ce grand jour, le P. Louvel donna le sermon des adieux des Missionnaires, suivi de la Bénédiction apostolique et d'une procession où cinquante hommes et jeunes gens, répartis en cinq groupes de dix, se partagèrent l'honneur de porter, à 1.200 mètres de distance, sur un brancard magnifiquement orné, un beau Christ qu'on allait placer sur la croix d'un calvaire, restauré à l'occasion de la mission. Inoubliable triomphe que cette procession de toute une paroisse acclamant son Sauveur : « Vive Jésus, vive sa Croix ! »

§ IV. — Mission de Neuvy.

Sur un autre point du Diocèse d'Angers et presque simultanément, les PP. Noël Guesdon et Constant Banctel donnaient encore une mission de trois semaines, à Neuvy-en-Mauge.

La *Semaine Religieuse* du diocèse, parlant de ces jours de salut, disait que la chaude éloquence des prédicateurs enthousiasmait à ce point leurs auditeurs « qu'à l'appel des cloches ils ne pouvaient plus durer dans les métairies ».

Entre autres traits plus caractéristiques, il convient de mentionner qu'à la fête des enfants trois gentils prédicateurs exposèrent, avec beaucoup d'âme, ce que devaient faire leurs parents et leurs aînés pour gagner les grâces de la mission.

Une procession de la réparation et la cérémonie de la vénération de la Croix produisirent sur la foule une émouvante impression. La fête de l'Adoration coïncidant avec celle de Noël, on vit venir, à la crèche et au banquet eucharistique, un grand concours de peuple. Dans l'après-midi, une procession eut lieu à une chapelle de *Notre-Dame de Grâce*, restaurée en souvenir des en-

fants de Neuvy morts pour la France : on les associait ainsi à la grâce de la mission.

Arriva la journée de clôture. Elle fut triomphale, avec sa procession se déroulant dans un décor de draperies, de guirlandes de houx fleuris, de banderoles et d'inscriptions du goût le plus ingénieux et le plus exquis.

Le triomphateur était le beau Christ, couché sur un brancard paré de verdure et de drapeaux. Cinq enfants l'encadraient, les hommes aux bras vigoureux se relayaient pour le porter, les jeunes gens formaient alentour une garde d'honneur ; d'autres, à cheval, groupés en deux pelotons, précédaient ou suivaient sa marche. Puis, cinquante fantassins armés du fusil, une troupe de petits zouaves avec clairon et tambours, le drapeau escorté des médaillés militaires et des mutilés de guerre, conseillers municipaux et conseillers paroissiaux formaient l'imposant cortège, grossi de la foule des fidèles, qui mêlait ses chants et ses prières pour glorifier le Christ Rédempteur.

Au moment du départ des Missionnaires, la population se trouva, spontanément, réunie pour les acclamer et leur dire adieu en pleurant, tandis que les jeunes gens sonnaient les cloches à toute volée. Neuvy reconnaissant disait son merci aux deux Missionnaires qui lui avaient fait tant de bien.

§ V. — Mission de St-Loup.

C'est le grand bienfait d'une mission qu'apportait également, il y a quelques semaines, le Père Eugène Clerc à la paroisse de Saint-Loup-de-Varennes, dans l'Autunois.

Croiriez-vous que, tout le temps qu'a duré la mission, la paroisse était toute transformée ? C'est que c'est beau, une paroisse en mission, — beau comme une âme qui rentre en grâce avec Dieu.

D'abord, c'est l'église qui est plus belle, parce qu'on la décore bien : — « On ne l'avait pas encore vue si belle, notre église », disent les fidèles qui viennent, et jamais

ils ne s'y étaient encore trouvés si bien, non plus, pour prier.

Les enfants accourent ; eux, les petits, ne manqueraient pas un exercice de leur mission. La cloche sonne : adieu les jeux et même le repas pas encore fini ! Les voilà sages, tout d'un coup, graves et silencieux : ils font leur mission.

La jeunesse, la vaillante jeunesse des cercles catholiques, est toujours disposée à prêter son concours, à chaque occasion où l'on a besoin de ses services. Les décorations et les chants font, surtout, son bonheur.

Le soir, c'est la foule des fidèles de tous âges qui s'empressent de venir nombreux entendre le Missionnaire les prêcher...

C'est bien là ce qui a eu lieu à Saint-Loup-de-Varennes. Avec un Missionnaire de la trempe du P. Clerc, la note dominante était l'entrain. Les conférences dialoguées et la réunion des hommes ont eu un grand succès. Les émouvantes cérémonies — fête des enfants, service solennel des défunts et soldats morts au champ d'honneur, consécration de la paroisse à la sainte Vierge, réparation au Sacré-Cœur — ont remué profondément les âmes.

La *Semaine Religieuse* du diocèse l'enregistrait, avec joie, en l'annonçant à la grande famille diocésaine :

— « Cette mission a fait du bien... Elle a ramené au Dieu de leur première Communion un grand nombre de personnes ; et dans les âmes de tous elle a jeté une semence qui, avec la grâce de Dieu, lèvera, un jour ou l'autre, — nous en avons la douce espérance. »

§ VI. — **Mission de Pordic.**

« Pordic (Côtes-du-Nord) vient de recevoir le bienfait d'une mission de trois semaines. Elle a été prêchée, avec autant de talent que de zèle et d'entrain, par les RR. PP. Léon Royer, François Hamoniaux et Jean Champion, Oblats de Marie, de la maison de Caen.

Durant cette mission, des cérémonies magnifiques ont eu lieu, qui font le plus grand honneur aux Mission-

naires — lesquels sont, non seulement des spécialistes de la prédication, mais des organisateurs et des manieurs de foules.

La paroisse ne perdra pas le souvenir de l'hommage des hommes à l'Eucharistie, de l'exposé du Décalogue en face du Sinaï, de la vénération de la vraie Croix, etc.

Nul doute que ces imposantes manifestations, appuyées d'allocutions appropriées, toutes vibrantes d'éloquence et si pleines d'enseignements, n'aient produit les plus salutaires effets.

Dans la populeuse paroisse de Pordic (3.800 habitants), où demeurent bien vivantes les traditions chrétiennes, les fruits de salut de la mission seront durables. »

§ VII. — Mission de Civry.

Nous lisons dans la *Semaine Religieuse d'Autun* :

— « Mission de Saint-Julien-de-Civry (Saône-et-Loire). — C'est chose maintes fois observée qu'une mission réussit moins bien dans les paroisses où se prêche, chaque année, une retraite pascale.

Il n'en a pas été ainsi chez nous. Par leur franchise et leur cordialité, par leurs belles prédications, les fêtes et illuminations superbes, par leur zèle à former les enfants au chant des cantiques et à la prière, les RR. PP. Albert Deville et Paul Gouranton, des Oblats d'Autun, ont suscité un véritable enthousiasme. Souvent, le soir, l'église fut à peine suffisante pour contenir un auditoire accru de nombreuses personnes des communes voisines.

Ces bons Missionnaires ont fait ici un grand bien et sont partis en laissant d'unanimes regrets. » — *Un Paroissien.*

P.-S. — Détail qui ne manque pas de charme : la population de Saint-Julien voulut absolument garder ses deux Missionnaires un jour de plus, pour l'Adoration perpétuelle, promettant de les faire reconduire en auto (*sic*) sur le nouveau théâtre de leur apostolat, afin de ne leur causer aucun retard.

§ VIII. — Mission de Poisson.

Une mission de trois semaines, donnée par les RR. PP. Eugène Clerc et Clément Lecleire, Oblats de Marie Immaculée, à Poisson (diocèse d'Autun), a eu plein succès. Le zélé pasteur de la paroisse, M. l'abbé Duvernay, s'est plu à le noter dans la *Semaine Religieuse* du diocèse :

— « Il est telles fêtes qui demeurent inoubliables : la fête des enfants, la fête des morts, celle de la consécration de la paroisse à la Vierge Immaculée et celle de la réparation au Sacré-Cœur, etc. Remarquable aussi a été la piété avec laquelle chaque famille a pris soin d'apporter généreusement sa contribution au luminaire — qui fut splendide.

En foule, même des hameaux les plus éloignés, les fidèles accouraient, avides et jamais lassés d'entendre les Missionnaires leur parler du salut de leur âme et des grandes vérités chrétiennes. Plusieurs conférences dialoguées, sur les objections les plus répandues contre la Religion, eurent un grand succès. Hommes et jeunes gens vinrent, en bataillon compact, en entendre, surtout, deux qui leur furent spécialement réservées.

Ce dont il faut surtout se réjouir, c'est des fruits immédiats de la mission : elle a fait du bien. Sans parler des conversions connues de Dieu seul, la mission a remis en honneur les pratiques religieuses ; elle a déterminé le retour de plus de 30 hommes et jeunes gens, — le dimanche 19 mars, 150 hommes s'approchaient de la Sainte Table. Dans toutes les âmes, un renouvellement de foi s'est opéré qui portera ses fruits. »

Merci à Dieu, auteur de tous biens ! Merci aux Missionnaires, ses instruments dévoués ! Merci au Pasteur de la paroisse et aux fidèles qui l'ont aidé : leurs efforts ont été couronnés de succès !

§ IX. — Mission de Louhans.

— « Dans le même diocèse, pendant les trois dernières semaines de carême, les PP. Albert Deville, Paul Lion

et Adolphe FOUILLIT mettaient leur zèle si apostolique et si aimable, dit la *Semaine Religieuse*, à évangéliser la ville de Louhans. On ne peut pas dire que le temps favorisa les exercices de la mission, car il fit trois semaines d'un temps abominable. Malgré cela, l'empressement à se rendre aux prédications fut tel, que l'église pouvait à peine contenir la foule des fidèles. Les hommes ne furent pas les moins empressés : à un exercice, qui leur était spécialement consacré, on en compta, un soir, 460.

En résumé : Pâques splendidement et chrétiennement fêté, et une grosse paroisse renouvelée — qui garde, comme celui d'un événement considérable, le souvenir de la Mission de 1922. »

§ X. — Mission de Remiremont.

Nous avons sous les yeux le *Bulletin Paroissial* de Remiremont (Vosges), numéro de mai 1922. Sous le titre : « LA MISSION », il faut lire le compte rendu détaillé des exercices spirituels donnés, pendant trois semaines, dans cette ville, par les PP. Ernest LEVAL, François SACHOT et Félix ANIZAN. « *Cette Mission* », y est-il dit, « *comptera parmi les meilleures et les plus fructueuses de la paroisse.* » Cette affirmation est bien autre chose qu'une banalité.

Dans l'église, devenue trop petite pour la foule, il fallut ajouter tous les bancs qu'on put trouver. Bientôt, les bancs ne suffirent plus, et on vit des fidèles obligés de s'asseoir jusque sur les marches de la Table sainte !

Ce succès fut dû pour une large part « au zèle et au langage très apostolique » des trois Missionnaires Oblats de MARIE... Mais il faut l'attribuer, avant tout, à la grâce divine — que les paroissiens fervents de Remiremont, mis en prières quatre ou cinq mois à l'avance, ne manquèrent pas d'obtenir, du Cœur de DIEU, par leurs supplications, leurs communions et leurs pénitences.

A Remiremont, les réunions d'enfants furent si bien suivies, qu'on en compta jusqu'à 800 et 900. Celles des jeunes filles en groupèrent 600. Environ 800 mères chré-

tiennes furent fidèles à venir entendre les sages conseils, appropriés à leur mission d'éducatrices, que leur donna le Père Leval. Les hommes remplirent plusieurs fois l'église aux instructions spéciales qui leur furent distribuées, avec une rare maîtrise, par le Père Anizan, sur la famille divine (l'Église), la famille humaine (le mariage) et la famille paroissiale (unions et œuvres catholiques).

« Le résultat tangible, c'est le nombre des communions : 500 enfants, le jeudi, et un millier de grandes personnes, chacun des trois dimanches, sans compter les nombreuses communions de semaine. » Mais le chiffre éloquent, par excellence, est celui des conversions, — on ne peut le lire sans se sentir ému, et l'on soupçonne à peine la joie qu'il dut causer au vénéré Pasteur de la paroisse et aux trois Missionnaires, — 500 *retours, au bas mot, d'âmes revenues aux pratiques religieuses* et, de plus, des œuvres paroissiales établies ou revivifiées ! Un seul cri monte du cœur, en présence de ces résultats : Dieu *en soit béni et remercié !*

§ XI. — Mission de Vézelise.

Vézelise est, maintenant, un modeste chef-lieu de canton de Meurthe-et-Moselle ; mais elle fut, jadis, l'importante capitale du comté de Vaudémont et se trouve, au fond d'un vallon, à l'ombre de la sainte colline nationale de Lorraine — la *Colline Inspirée*, de Barrès — qui porte l'antique et vénéré Sanctuaire de Notre-Dame de Sion.

Pour la première fois, Vézelise a demandé aux chapelains de Sion le bienfait d'une mission paroissiale. Elle fut donnée, à Pâques dernier, par les RR. PP. Paul Huriet et Jules Crosnier. On prétendait qu'en cette calme cité, jamais les missions n'avaient donné un plein effet. L'événement a contredit ces pronostics peu encourageants, et M. le Doyen, en son *Bulletin Paroissial*, enregistre le succès. Nous copions simplement :

— « Prêchée et conduite par deux religieux, dont le genre et les talents variés se complétaient dans un har-

monieux ensemble, elle s'est faite dans le style et le goût qui conviennent à notre petite cité. Après les visites à domicile, point de réclame ou d'attractions tapageuses, mais, dans le cadre d'un office relativement court et toujours intéressant, de sérieuses instructions...

Aussi, pas une note discordante. La question religieuse a été posée, uniquement, sérieusement ; et la plupart y ont répondu de la bonne manière.

Nombreux retours, récompensant le zèle des Missionnaires et réjouissant le cœur du Pasteur. Constitution d'un groupement d'hommes du Sacré-Cœur, ressuscitant une ancienne confrérie du Saint-Sacrement, qui se réuniront le premier vendredi de chaque mois...

Dès maintenant, un retour de mission est décidé, pour l'an prochain, et raffermira les résultats acquis. »

§ XII. — **Mission de Hayange.**

Hayange appartient à l'étendue du territoire lorrain que la grande Guerre a rendu à la France. La ville comptait 6 à 7.000 âmes en 1914, — chiffre de population qui ne s'est, sans doute, pas sensiblement modifié depuis.

Or, voici qui nous dira, mieux qu'un long développement, le succès de la Mission de 1922 : « *Du* 12 *mars au* 16 *avril* », lisons-nous dans le *Bulletin Paroissial*, « *ont été distribuées* 24.000 *hosties* ».

En présence d'un pareil nombre de communions, on comprend que l'un des Missionnaires, le P. Eugène Pierlot, ait pu dire : « Hayange est l'as des paroisses de Lorraine », et le chroniqueur du *Bulletin* qualifier d' « admirables » et la mission elle-même, et la bonne volonté des fidèles à en suivre, sans défaillance, les saints exercices, et l'infatigable entrain des Missionnaires.

Ceux-ci étaient au nombre de cinq : — les PP. Michel Bonichot et Jacques Eyl donnaient les prédications en langue allemande, et les PP. Eugène Pierlot, Joseph Hofer et Léon Brahy s'acquittaient de celles qu'il fallait donner en français.

Le bien que, durant cinq semaines, la grâce a réalisé,

à Hayange, par le ministère de ces cinq Oblats de Marie Immaculée « montre les trésors de foi et de piété qui sont encore au cœur du bon peuple lorrain ».

Une constatation, empruntée au *Bulletin Paroissial* d'Hayange, nous permettra de nous résumer, — au lieu d'en faire l'application seulement à la Lorraine, nous la faisons à toute la France et pour l'apostolat de tous les missionnaires Oblats de Marie. Les missions, qu'ils prêchent dans les diocèses les plus divers, « prouvent qu'il ne faut pas douter de notre pays, ni se décourager, et que, si la guerre et ses suites ont un peu attiédi ou diminué la foi en bien des âmes, il suffit parfois d'un souffle puissant (comme celui des missions) pour la ranimer et la faire revivre, plus vivre que jamais (1) ».

XXXII. — La Chronique du Scolasticat de Liège [2].

La Panscherelle se meut, fiévreuse, entre ses deux rives : le barrage levé, rien ne l'arrête plus, et c'est la

(1) En plus des douze missions dont nous venons de parler, les Pères de notre Province du Nord de la France ont, naguère, prêché : la Mission de Saint-Éloi à Dunkerque (4 semaines), les quinzaines pascales de Leers et de Canteleu (Diocèse de Lille), le retour de Mission de Rœux-les-Mines (Arras), et les Missions de Villiers-en-Cauchies (Cambrai) et de l'arrondissement de Saint-Lô (Manche), les trois Missions de la Brulatte, Varné et Grey-en-Bouère (Diocèse de Laval), et les Missions des Cathédrales de Limoges, de Clermont-Ferrand et d'Autun, etc. Sincères félicitations ! Mais pourquoi ces bons Pères — et ceci s'adresse, également, aux Missionnaires des autres Provinces — n'envoient-ils point aussi aux *Missions* ou grandes Annales de la Famille, sinon une relation sur leurs différents travaux, au moins les numéros des revues et journaux qui en publient les comptes rendus ?

(2) Extrait de la *Revue Jeanne d'Arc*, — *Organe d'union fraternelle entre les Scolastiques de Liège et les Oblats Soldats* — octobre 1922, page 5. Pour renseignements détaillés sur le Scolasticat de Liège, voir *Missions*, N° 212, juin 1921, pp. 80-101, et N° 215, mars 1922, pp. 9-31 : *Le Scolasticat du Sacré-Cœur à Liège.*

course rapide vers le fleuve. Signe avant-coureur d'un autre départ — celui des Scolastiques, cette fois. Finies la pêche aux truites, les promenades sous bois, les journées grégoriennes, etc. ! Et, dans le dernier adieu des anciens à ces paysages enchanteurs, on devine un peu de regret : ils n'y reviendront plus...

Le matin du 15 septembre, tout le monde est à l'œuvre : sur un gros camion, chacun entasse valises, matelas, bancs et chaises... Et nous voilà partis !...

A l'air de la campagne succède bientôt la fumée et le brouillard de Liège. Là-bas, le chant des oiseaux, le murmure du ruisseau, la voix plaintive des bêtes dans les champs ; ici, le chaos assourdissant des rues... *Felix quondam pecus !...*

Le vieux casino nous attendait, — mais combien changé ! Des ouvriers habiles — aidés des chers Frères convers et, il faut le dire, de quelques Scolastiques dévoués — ont su lui rendre la beauté de son enfance. Dans les grandes salles, dans les chambres, partout, une teinte harmonieuse captive le regard et met en valeur l'architecture de notre demeure bien-aimée. Dans les salles de philosophie et de théologie, les peintures des voûtes ont disparu ; seuls, quelques petits amours, à demi-perdus dans les fleurs, demeurent encore pour dire le passé du Casino Beaumur. Et, dans le parc, c'est la chute des feuilles, — quel meilleur endroit pour glaner une poésie d'automne ?...

Cependant, la rentrée à Liège ne marque pas encore la fin des vacances. Les fêtes jubilaires de Saint-Lambert, célébrées du 17 au 24 septembre, feront, des huit derniers jours, une semaine toute remplie d'événements joyeux — dont le souvenir demeure encore.

Le 17, dans notre église, déjà si belle et dont le décor relève encore la beauté des lignes architecturales, Mgr Deseille, Vicaire Général, chante la grand'Messe. A la tribune, un organiste liégeois remplace le R. P. Paul Praet, notre regretté virtuose des fêtes passées. La chorale inonde les nefs de chants mélodieux, puisés dans les répétitions soignées des jours de vacances.

Les cérémonies, ces chants, cette musique, — tout respirait, ce matin, le grandiose.

Pour l'après-midi, il fallait la note joyeuse. Cette note, nos deux nouvelles cloches allaient nous la donner, à l'issue de leur baptême. En l'absence de Mgr Martin Rutten, notre bien-aimé Pasteur, retenu à son grand regret et à celui de tous, ce fut Mgr Deseille qui présida la cérémonie, — cérémonie longue et inconnue de la plupart : aussi avec quel intérêt chacun veut-il en observer les détails ! La parole éloquente du R. P. Eugène Pierlot, notre Missionnaire si renommé, prépara les fidèles, — accourus de toutes les parties de la ville — et, après avoir chanté les mérites et les gloires des Oblats qui se sont succédé dans le service de notre église, depuis 25 ans, il assigna aux cloches la fonction qui serait, désormais, la leur : — « De Marie et de saint Lambert chantez, sans cesse, la gloire... » Aujourd'hui, de concert avec sa sœur *Lambertine*, la cloche des premiers jours, *Marguerite-Marie*, don généreux de l'orateur, de sa voix puissante sème sur la cité ses notes graves ; à *Marie-Louise* incombe le chant de l'*Angelus* quotidien.

Cette journée du 17, déjà remplie, se termina, le soir, au Cercle Saint-Lambert — où nous allâmes compléter l'auditoire du R. P. Léon Hermant, accouru pour intéresser à l'œuvre de nos Missions ceux qui eurent la joie de l'entendre...

Le mercredi suivant, à l'occasion d'une fête jubilaire des Associés de Marie Immaculée, le R. P. Supérieur eut le bonheur de bénir les deux nouveaux vitraux de Marie Immaculée et de Saint Lambert.

Entre temps, se célébraient aussi les fêtes des Quarante Heures. Ce furent quatre jours de recueillement préparatoires aux grandes cérémonies du dimanche 24.

Mgr Jacques Laminne, Évêque titulaire d'Usula et auxiliaire de Mgr Rutten, vint lui-même clôturer nos fêtes, en chantant, devant un grand concours de peuple, la Messe pontificale. A la tribune, ce fut le tour du R. P. Lambert, l'organiste si connu et si goûté du Sanctuaire de Notre-Dame de Chèvremont, à faire valoir

ses richesses musicales sur nos grandes orgues. Sous l'habile direction du R. P. Victor Lévêque, la chorale exécuta, à la satisfaction de tous, une *Messe à deux voix* de Perosi — messe toute baignée de piété sereine...

Le soir, à 3 heures, Vêpres pontificales... Et le R. P. Pierlot monte en chaire. Dans un élan majestueux, il jette le sublime appel de l'apostolat universel. La flamme de sa parole lui captive son auditoire : on sent grandir l'émotion, — chez certains, elle se traduit par les larmes — émotion passagère, sans doute, mais dont les impressions se seront profondément gravées dans les cœurs....

Et ce fut le couronnement de nos fêtes. Jésus le voulut donner lui-même, en bénissant les fidèles... Les Scolastiques, inlassables, prodiguent leurs voix ; et il faudra le geste final — bien expressif — du maître de chant pour laisser aux orgues le soin de congédier la foule, dans une sortie triomphante...

Deux heures plus tard, voyez cette communauté, si joyeuse et bruyante durant le jour, figée dans le silence le plus complet. Recueillis et mi-rêveurs, les Scolastiques se promènent sur la terrasse, le chapelet à la main. C'est l'ouverture de la Retraite. Ils auront le bonheur de la faire, aidés et stimulés par la chaude prédication du R. P. Aimé Schauffler...

Le jour de la fête de Saint Michel, les FF. Michel Lejeune, Paul Demazy et Louis Dessy prononçaient leurs vœux perpétuels. Ce fut une fête tout imprégnée de joie intime...

Le 1er octobre fut le jour de clôture, — jour de joie et de bonheur, où l'on se sent plus uni et aussi plus Oblat...

Mais je me hâte de finir : il n'est que temps. Cependant, encore une bonne nouvelle, — elle fut cause d'une animation joyeuse parmi nous. Le 9 octobre, un groupe de quatre *gentlemen* sonnaient au casino, venant directement de Pologne : les FF. Adamski, Grzesiak, Gorecki et Cebula. Déjà, d'ailleurs, nous étaient arrivés

du Noviciat belge les FF. ALDERWEIRELD, BLEHIN et BRIGOU. — Actuellement, nous sommes, au Scolasticat de Liège, 51 Scolastiques.

CHRONIQUEUR DU SCOLASTICAT.

XXXIII. — Les Oblats de Marie en Pologne.

Le R. P. Maximilien KASSIEPE, Assistant Général, vient d'être envoyé par Monseigneur le T. R. P. Général, dans le courant de ce mois (septembre 1922), pour faire une visite aux maisons de la nouvelle Province de Pologne. La Congrégation sera certainement heureuse d'avoir quelques renseignements sur cette œuvre pleine d'avenir.

Il y a bien des années qu'on s'occupait d'implanter le drapeau de la Congrégation en terre polonaise. Dès les premiers temps de son existence, la Province d'Allemagne a toujours eu un certain nombre de junioristes de langue polonaise — qui, devenus prêtres, ont travaillé au salut de leurs compatriotes, soit dans l'Amérique du Nord, soit parmi les nombreux Polonais de l'Allemagne occupés dans les mines et usines du bassin de la Ruhr. Avant la guerre déjà, les Pères polonais de la Province d'Allemagne formaient une communauté distincte à Hoentrop, en Westphalie.

La question ruthène attira aussi l'attention de la Congrégation sur les pays de langue slave.

Plusieurs fois, notamment en 1911 et 1912, la Province d'Allemagne essaya de faire des fondations dans l'ancienne Pologne autrichienne. Mais on ne réussit pas à surmonter les difficultés qui s'opposèrent à ces projets. Après la guerre, cependant, les Pères de notre maison de Hoentrop reprirent ces tentatives et, cette fois, leurs efforts furent couronnés de succès. Après la fondation de Krotosczin, les Pères de langue polonaise qui faisaient

partie de la Province d'Allemagne en furent détachés. On rappela, pour les secourir, quelques Pères envoyés en Amérique, — comme le R. P. François KOWALSKI, actuellement Provincial, les RR. PP. Théophile NANDZIK et Paul KULAWY. La Province de Manitoba leur céda le R. P. Stanislas BADERSKI et un Frère scolastique polonais.

Ce furent là les éléments qui constituèrent la nouvelle Province ou, pour parler exactement, le nouveau Vicariat — érigé par la Circulaire de Monseigneur le T. R. Père Général, en date du 22 février 1922.

Voici maintenant quelques détails sur la visite du R. P. KASSIEPE :

Le Visiteur dirigea ses pas, en premier lieu, vers le nouveau Juniorat de Lubliniec (Haute-Silésie polonaise). Nos Pères de Pologne avaient, d'abord, loué une maison à KROTOSCZIN (Posnanie) et y avaient établi, pendant près de deux ans, les cours du juniorat. Mais, le nombre des junioristes augmentant toujours, les derniers recoins de la maison, jusqu'à la véranda et au grenier, durent être utilisés, — résultat : parfois, les vents d'hiver couvraient d'une couche de neige nos enfants endormis (mais notre jeunesse ne se décourage pas pour si peu). De même, Pères et Frères convers durent avoir recours à toutes sortes d'expédients pour se loger et cela malgré le travail surhumain des premiers temps de la fondation. Notre vénéré Fondateur, qui a également commencé ses fondations dans le plus grand dénuement, a dû se réjouir en voyant ses Fils marcher sur ses traces. Le Bon DIEU, du reste, récompense toujours cet amour de la pauvreté.

Après avoir longtemps cherché dans le pays un établissement répondant à leurs fins, l'attention des Pères fut attirée, en décembre 1921, sur une ancienne maison d'éducation à Lubliniec — l'Orphelinat von Grottkowski. On n'aurait pas pu trouver mieux. Quand les derniers locataires — qui se trouvent, actuellement encore, dans la maison — auront déménagé, il y aura abondamment de la place pour 150 élèves. Nous nous réservons, pour plus

tard, une description détaillée de cette maison. Qu'il nous suffise, pour le moment, de dire qu'elle sera une des plus belles résidences de la Congrégation. Grâce à la coopération prudente et active du Curé de Lubliniec, M. Sobek, qui faisait partie du Comité directeur de l'Orphelinat, le R. P. Théophile NANDZIK, venu récemment du Canada, réussit à acquérir pour la Congrégation la maison et les terrains attenants. Malheureusement, notre ami et protecteur, M. le curé Sobek, dut abandonner dans la suite sa paroisse, pour se retirer à Rosmiers, dans la partie allemande de la Haute-Silésie. A la petite fête d'adieu qu'on lui fit au juniorat, le R. P. Assistant put lui exprimer la reconnaissance de toute la Congrégation et lui annoncer qu'il avait été nommé Oblat honoraire.

Actuellement, il y a, au Juniorat Saint-Stanislas-Kostka à Lubliniec, 115 élèves, répartis sur cinq cours. Quatre Pères et quatre Frères scolastiques — dont trois sont venus de Huenfeld et un du Canada — constituent le corps professoral, sous la présidence du Supérieur, le R. P. Guillaume KULAWY. L'entrain et la joie règnent parmi cette jeunesse ; ils ont un grand amour pour la Congrégation et un vrai enthousiasme pour les missions. Ces sentiments trouvèrent une expression éloquente dans une séance musicale et dramatique que les junioristes offrirent au Père Visiteur, sous la direction du R. P. BADERSKI...

En partant de Lubliniec, le R. P. KASSIEPE — accompagné du R. P. KOWALSKI, Provincial — se rendit, le 27 septembre, à Krobia. La municipalité de Krobia a fait don aux Pères d'une maison de campagne, avec écuries, grange, etc., et neuf hectares de terrain, — le tout destiné pour un scolasticat. En attendant que les Pères pussent aménager la maison, Son Éminence le Cardinal Edmond Dalbor, Archevêque de Posen-Gnesen, a offert aux Pères sa propre maison de villégiature. La nouvelle maison n'a qu'un étage et exigeait des réparations considérables au toit. On profita de l'occasion pour y ajouter un deuxième étage et des mansardes. Sous la direction experte du R. P. Provincial, les travaux vont

être finis dans quelque temps. Les R. P. Jean Pawollek et Paul Kulawy, auxquels s'adjoint parfois le R. P. Provincial, sont infatigables à prêcher des missions dans un pays où, faute d'ouvriers apostoliques, les missions proprement dites étaient chose presque inconnue jusqu'ici.

En attendant, les jeunes Scolastiques de la Province se sont rendus à Liège, pour leurs études de philosophie et de théologie. Mais, dès que la maison de Krobia sera achevée et qu'on aura trouvé les professeurs nécessaires, ils recevront leur formation au Scolasticat de Krobia.

De Krobia, le R. P. Visiteur continua sa route sur Markowice, la maison de Noviciat de la nouvelle Province. L'an passé (14 août), il avait eu le bonheur d'y donner le saint habit de la Congrégation aux premiers novices scolastiques et convers. La maison était, alors, à moitié délabrée. Entre temps, on avait travaillé énergiquement, tant pour l'édifice spirituel que pour le matériel. La direction du Noviciat est confiée au R. P. Paul Czakaj, qui est en même temps Supérieur de la maison. Les premiers novices scolastiques et convers ont fait les premiers vœux, le 15 août dernier.

Le R. P. Jean Nawrath exerce les fonctions de curé de la paroisse annexée au couvent ; il est, en même temps, économe, architecte et socius du maître des novices, — bref, il fait du travail pour trois. Malheureusement, le nombre des Pères polonais est encore trop restreint pour qu'on puisse lui donner le secours nécessaire. Sous sa direction, le toit de la maison a été renouvelé en grande partie, des caves ont été creusées et un certain nombre de chambres ont été rendues habitables. Pour ces travaux, il avait à sa disposition des Frères convers plus anciens, d'origine polonaise, que la Province d'Allemagne a cédés à la Province polonaise, et de nombreux Frères et postulants qui sont entrés, depuis, dans la Congrégation.

Ainsi qu'on vient de le voir, la jeune Province, qui possède tous les éléments pour un heureux développement, donne les meilleures espérances pour l'avenir. Elle prendra, bientôt, sa place parmi les autres Provinces

de notre Famille religieuse et, dans quelques années, elle pourra envoyer de nombreuses recrues dans les divers champs d'apostolat confiés à notre Congrégation. *Vivat, floreat, crescat !*

XXXIV. — Mission de Maniwaki, « Terre de Marie ».

Maniwaki — mot qui, en algonquin, signifie : « Terre de Marie » — est un village d'où les Oblats rayonnent depuis soixante-douze ans. C'est, en effet, en 1849 qu'ils s'y fixèrent à demeure.

En 1843, ces Missionnaires, à peine débarqués de France, avaient reçu, entre autres champs de labeur apostolique, l'immense territoire borné à l'est par le Saint-Maurice, au sud et à l'ouest par le Saint-Laurent et l'Outaouais, et au nord par la baie d'Hudson. Chaque année, un Père — quelquefois deux — quittait Montréal et, par la rivière Ottawa (où il faisait escale, assez souvent, pour procurer les secours de notre sainte Religion aux quelques Blancs qui s'y étaient déjà établis), il montait jusqu'au mystérieux Témiscaming.

Poussant « toujours plus outre », il atteignait, enfin, la baie d'Hudson — où, pendant plusieurs semaines, il annonçait le Verbe de Dieu aux pauvres Indiens de Moose-Factory et d'Albany. En même temps, un autre apôtre pénétrait dans l'intérieur des terres, que le Saint-Maurice et l'Outaouais encadrent royalement

Un printemps, celui de 1849, c'était le Père H. Clément qui courait après les « brebis perdues » dans les montagnes et les lacs du Nord-Ouest québecquois. Son frêle canot toucha au confluent des rivières Désert et Gatineau. Sur une falaise pittoresque, un angle que forment les deux rivières en confondant leurs eaux, il vit les bâtiments que la Compagnie de la Baie d'Hudson avait érigés, afin d'y attirer les Indiens et leurs riches pellete-

ries. Comprenant, tout de suite, les avantages précieux que retirerait l'Église du fait de la résidence d'un prêtre en cet endroit très fréquenté, il n'eut de cesse qu'après avoir obtenu de ses supérieurs la permission d'y jeter les bases d'une œuvre durable. La région dont il prit possession au nom des Oblats, en 1849, s'appela Maniwaki ; et elle fut consacrée, le 8 juin 1851, à l'Assomption de Marie.

Notre première résidence fut une maison de louage, qui était bâtie sur les lots 191 et 193, non loin du coude que la rivière Désert décrit en tournant brusquement vers le nord. Vite, cependant, le Père Clément et son compagnon, le Père Joseph Andrieux, occupèrent une maisonnette — qui serait située, aujourd'hui, sur les pelouses qui séparent l'hôpital de l'école paroissiale. Puis, tout à droite mais près du chemin public, une maison longue et spacieuse : le sous-sol abritait les serviteurs, — le rez-de-chaussée, les Pères, — l'étage supérieur, les fidèles, aux jours et aux heures des offices liturgiques.

C'est une épopée d'apostolat que vécurent les premiers Oblats de la Gatineau.

Il y avait les Blancs à desservir. Le long de la Lièvre, déjà, se dessinaient des noyaux de colonisation — fort modestes, il est vrai, mais à qui il importait, tout de même, de fournir des soins religieux un tant soit peu soutenus. Aussi nos *Relations de Famille* mentionnent-elles la visite des Pères au lac des Sables, « dans la petite chapelle au-dessus de la grande chute de la rivière du Lièvre », à la Blanche, voire à Perkins — d'où l'on dévalait, par Saint-Bruno-de-Templeton, jusqu'à Ottawa.

De bonne heure, cette terre promise de Mgr Labelle fut abandonnée par les Oblats — qui se replièrent sur la Gatineau. Le territoire qu'ils avaient à pourvoir spirituellement compte, aujourd'hui, une huitaine de paroisses. Je les nommerai, en suivant la date de leur émancipation à l'égard de l'église-mère : le lac Sainte-Marie, Gracefield, Bouchette, Montcerf, Messines, la rivière Joseph, le Bois-Franc, Blue-Sea. Encore si ce domaine paroissial, plus vaste que bien des diocèses, avait

été sillonné par des chemins carrossables ! Mais on se représentera, sans efforts pénibles d'imagination, ce qu'il en était sous ce rapport, aux temps primitifs, par ce qui existe, encore maintenant, à certaines époques de l'année.

Ce n'était, pourtant, là que la moindre partie de la besogne sacerdotale des Pères. Les Indiens, pour qui la mission avait été spécialement fondée, réclamaient les premiers leurs services. Chaque été, pendant une durée oscillant entre deux et quatre mois, les Missionnaires groupaient les Algonquins, au lac de la Barrière et au lac Victoria, les Têtes-de-Boule et autres tribus de la vallée et du nord de Saint-Maurice, à Wamontashing, à Kikendatc, à Obidjiwan, à Mékiskan et à Waswanipi. A la mission, de la solennité du Sacré-Cœur jusqu'à l'Assomption de Marie, qui est la fête nationale des Indiens du Canada, il y avait aussi affluence de pèlerins. Des Algonquins, des Têtes-de-Boule et des Wamontashing accouraient, du fond de leurs forêts, pour prendre part aux exercices du culte — qui se déroulaient, pompeusement, dans la grande église.

Tout ce monde bariolé campait sur le quadrilatère d'alluvion — que les deux rivières-sœurs étreignent, en s'embrassant, sous les yeux du fort de la Compagnie d'Hudson. Le matin, l'on assistait à la Messe et, le soir, à la prière. L'on suivait les instructions, et l'on chantait Dieu, la Vierge, les Saints, le repentir et l'espérance. Parfois, un mariage *fashionable* provoquait liesse dans le village de toile. Les veaux gras étaient tués, et toute la gent indienne — accroupie, autour des marmites fumantes, sur des nattes qu'ombrageaient des toitures de feuilles — faisait ripaille, en préparation à la danse, qui s'exécutait bruyamment sur les planchers solides du chef Pakinawatik et de la vieille Ottawa. La légende rapporte que les Pères surveillaient et bénissaient, non sans quelque raison, les sauteries et le festin.

L'hiver, les milliers de jeunes gens et d'hommes, fiers-à-bras et grands sacreurs, qui s'enfonçaient dans la forêt pour la coupe du bois, requéraient, pendant une

couple de mois, d'autres attentions non moins nécessaires et non moins délicates.

Enfin, il fallait s'intéresser au défrichement et à la culture de nos terres, sans quoi — les vaillants Frères convers, qui se dépensaient complètement à ce dur travail, manquant des directions et des autorisations de règle — la Mission eût périclité et se fût dissoute.

Vraiment, les supérieurs qui présidèrent à cette œuvre eurent de quoi s'employer abondamment.

Quoique le Père Clément doive être considéré comme le fondateur de cette résidence, le passage relativement court qu'il y fit — quatre ans — ne lui permit pas d'y imprimer profondément sa marque personnelle. L'on peut affirmer, à mon avis du moins, que c'est le Père Jean Déléage qui lança effectivement la fondation. Il construisit notre belle église gothique et notre maison confortable, qu'il inaugura — la première, en 1869, et la seconde, en 1872. Les derniers temps de son long règne de vingt-six ans furent assombris par des pertes financières — qui lui vinrent en partie, assure-t-on, de l'obstruction systématique de quelques marchands de bois des pays d'en-bas.

Aussi bien ses deux successeurs immédiats, le Père Philémon Provost et le Père Jean Pian, n'eurent-ils d'autre programme que l'épargne et l'économie.

Tout au contraire, le Père Camille Laporte — bel esprit, artiste de goût et habile administrateur — s'avisa de dépenser pour gagner. Il réussit, presque à merveille, dans la réalisation de sa devise. Sur ses instances, le Gouvernement provincial défraya le coût du magnifique pont de fer qui relie les deux rives de la Gatineau. Par ses soins et par son argent, une école, digne des paroisses les plus avancées, fut érigée et confiée aux dévouées Sœurs Grises de la Croix (d'Ottawa). Notre maison fut appropriée et aménagée à l'intérieur. Sur son rocher aux pentes dénudées, exposées au soleil, aux vents et à tous les regards, elle avait, dit-on, assez piteuse mine. Le P. Laporte la ceignit d'une triple terrasse — qu'il appuya sur un mur épais et haut, couvrant une longueur de

plusieurs arpents. Plus tard, le Père Henri GERVAIS, pendant son premier supériorat, y ajouta de riches plantations à cônes et à feuilles.

Ainsi protégés par un rempart et par des arbres de toute grandeur et de tout vêtement, du sommet de leur butte granitique, le presbytère, l'église, l'hôpital des Sœurs Grises et l'école paroissiale ressemblent à ces constructions moyenâgeuses qui étaient, à la fois, monastères et châteaux-forts. On croirait qu'ils redoutent quelque assaut, et ils observent... les deux rivières qui se croisent sous les ormes séculaires, le village qui serpente dans les ravins et sur les flancs de la colline, et dix routes aux méandres gracieux par où s'amènent les robustes populations des concessions les plus reculées. Tous quatre s'adossent à un mamelon abrupt, enveloppé de conifères odoriférants, sur la cime duquel l'on voit des monts et des monts qui se pressent et qui s'entassent, de quelque côté et de si loin que l'on regarde. Décidément, Maniwaki est la ville fortifiée d'un royaume montagneux, la capitale d'un Monténégro canadien.

Elle n'a plus les proportions des jours d'antan : les filles nombreuses qui l'entourent se sont taillé de si larges héritages dans son propre patrimoine ! Elle ne mesure guère plus que vingt-cinq milles dans sa plus grande étendue, — en y comprenant la réserve des Indiens, qui a sa chapelle coquette et qui est desservie par un Père résidant à la cure. Elle ne désespère pas, cependant, de goûter encore, plusieurs fois, et bientôt, les douces joies de la maternité. Il va sans dire qu'elle continue, inlassablement, à cultiver les gens des chantiers et les Indiens des lacs, du Saint-Maurice et des terres septentrionales.

Veuille donc Notre-Dame de l'Assomption bénir toujours les Oblats — ils sont, actuellement, à Maniwaki, au nombre de treize (7 Pères et 6 Frères convers) — et le champ d'apostolat qu'ils placèrent sous son égide tutélaire, le 8 juin 1851 !

Georges SIMARD, *O. M. I.*

XXXV. — La Nouvelle Mission du Cercle Polaire [1].

Les RR. PP. Jean Rouvière *et Guillaume* LeRoux, *les premiers Missionnaires de ce poste le plus avancé vers le pôle, furent assassinés en novembre* 1913 (2). *Le R. P. Joseph* Frapsauce, *qui les remplaça, y périt sous la glace, en octobre* 1920 (3). *Mais ces morts tragiques n'arrêtent pas le zèle des Missionnaires Oblats, toujours empressés aux postes les plus difficiles et les plus dangereux.*

A la date du 9 novembre 1921, Sa Grandeur Mgr Gabriel Breynat, Vicaire apostolique de Mackenzie, m'écrivait pour me faire savoir qu'il avait reçu plus de 1.500 francs, par votre intermédiaire, pour la Mission de Notre-Dame-du-Rosaire.

Je m'empresse de remercier les bienfaiteurs des *Missions Catholiques*, — d'autant plus volontiers que je n'avais adressé à l'Œuvre ni rapport ni sollicitation quelconque. Cette expression spontanée d'intérêt et de générosité me touche vivement et m'encourage dans ma solitude ; en retour, je prie Notre-Dame du Rosaire de payer la dette de son Oblat.

* * *

J'ai la consolation de pouvoir dire que nous avons retrouvé les restes du pauvre Père Frapsauce, mon prédécesseur dans cette mission, — lequel a péri, sous la glace, le 24 octobre 1920.

---

(1) Lettre du R. P. Pierre Falaize, Missionnaire à Notre-Dame-du-Rosaire (Mackenzie), aux *Missions Catholiques* de Lyon (N° 2778, 8 septembre 1922, page 424).

(2) Voir *Missions*, N°.209, juin 1919, pp. 94-105 : *Meurtre des Pères* Rouvière et LeRoux.

(3) Voir *Missions*, N° 214, décembre 1921, pp. 114-129 : *La Nouvelle Mission du Cercle Polaire.*

Après de multiples recherches, — faites, l'an dernier, à la fonte des neiges et en été — on avait recueilli, à peu près, tout ce qui lui avait appartenu ; mais on n'avait vu de traces de lui-même sur aucun rivage. On le pensait donc échoué sur quelqu'une des centaines d'îles du lac, où jamais personne ne va, et on ne comptait plus que sur un acte de bienveillance absolument gratuit de la part du Bon Dieu pour le retrouver.

Or, quinze mois après l'accident, à la fin de janvier dernier, un Indien m'apporta un petit morceau de soutane et me dit qu'à l'endroit où il l'avait trouvé il avait senti une forte odeur de cadavre et vu de nombreuses pistes de renard et de carcajou.

Le 30, j'allai à l'endroit indiqué, en compagnie d'un Blanc. Après peu de travail, nous découvrîmes les restes du cher Père, sous la neige. Il avait dû être rejeté là par les grandes tempêtes d'octobre, et le corps devait, alors, être encore entier ; dans la suite, des animaux l'avaient attaqué, et c'est ce qui l'a fait découvrir.

C'est pour nous une grande consolation de l'avoir retrouvé et de lui avoir donné une sépulture décente.

Chose bien curieuse : nous l'avons retrouvé sur une petite pointe de terre, à deux mètres de l'endroit même d'où il avait quitté le rivage, pour s'engager sur le lac, et à moins de 20 mètres du trou d'eau où il a trouvé la mort.

Quels ont été les desseins du Bon Dieu en tout cela ? Je l'ignore ; mais nous élèverons, à cette place même, la première croix érigée au nord du Lac d'Ours. Puisse ce signe de la Rédemption toucher le cœur de ceux à la conversion desquels trois vies ont été immolées en union avec le sacrifice du Sauveur !

* * *

La Mission du Rosaire se trouve au nord-est du Lac d'Ours, à peu de distance de la Rivière Dease et dans la Baie du même nom, à quelques degrés au delà du Cercle Arctique, — ce qui lui vaut d'avoir des jours sans soleil, en hiver, et des jours sans nuit, en été.

A quelques milles plus au nord, la végétation s'arrête ou à peu près. Ici, nous avons encore des arbres, — clairsemés, il est vrai — mais, plus loin, sans sortir de notre horizon visuel, ce sont les steppes ou le *barren land*, immenses déserts de rochers, de sable ou de marécages, où l'on ne rencontre que deux ou trois bosquets, d'ailleurs destinés à disparaître très vite.

Cette Mission a été fondée pour les Esquimaux qui viennent, dans ces parages, pour s'approvisionner du bois dont ils font les traîneaux et leurs arcs. Mais ce n'est ici qu'un établissement provisoire ; la vraie place sera au bord de la mer, c'est-à-dire à 200 ou 250 milles plus au nord. Mais quand pourrons-nous y aller ?

La mort tragique des trois premiers Missionnaires commande la prudence et, par ailleurs, il ne suffit pas de s'y transporter ; il faut y rester et y vivre et, pour cela, s'y assurer un ravitaillement minimum, — pour ne pas mourir de faim ou de froid.

Les RR. PP. Rouvière et LeRoux avaient bâti une maison dans le *barren land*, à mi-chemin, à peu près, de la mer — où ils voulaient se rendre. Les Esquimaux ont massacré les Missionnaires, pillé et brûlé la maison.

Devrons-nous essayer encore la même voie de terre ou tenter de faire le tour, directement, par le Delta du Mackenzie et la Mer Glaciale ? On dit que, cette année, des navigateurs ont réussi à atteindre, à travers les glaces, le Golfe Coronation — où nous voudrions nous établir. Les deux voies sont difficiles : je prie le Bon Dieu de nous éclairer, et mes Supérieurs décideront.

* * *

A fréquenter la Mission actuelle, outre les Esquimaux, il y a un certain nombre d'Indiens — tous catholiques et appartenant presque tous aux tribus Flancs-de-Chien et Peaux-de-Lièvre — et, de plus, quatre ou cinq Blancs, ceux-ci trop nombreux, à certain point de vue, car les moins civilisés ne sont pas toujours ceux qu'on pense !

Voici le relevé de mon ministère pour l'année 1921 : — Confessions, 226 ; Communions, 315 ; Baptêmes, 13 (dont 4 d'Esquimaux adultes) ; Sépultures, 4 ; Mariage, 1 (d'Esquimaux). La Mission comptait, en 1921, 122 baptisés, dont 7 Esquimaux.

Cette année sera beaucoup moins fructueuse, parce que la famine a obligé les Indiens à se disperser et même à émigrer vers d'autres centres — et tous les Esquimaux, y compris les catholiques, à retourner à la mer.

La dernière fois que je vis les Esquimaux, c'était le 16 octobre. Ils venaient me demander des cartouches et l'hospitalité de la nuit. En partant, ils me dirent :

— « Si nous trouvons des caribous, nous reviendrons bientôt ; sinon, nous resterons longtemps absents. »

Ils ne sont pas revenus ; et j'ai appris qu'ils sont allés, eux aussi, à la mer.

Je l'ai regretté : et, cependant, je ne puis y voir qu'une prévenance providentielle, car ou bien ils seraient restés ici et je n'aurais pas pu les nourrir, — l'année étant l'une des plus pauvres que l'on ait jamais vues pour la chasse, la pêche et les fourrures — ou bien j'aurais voulu les accompagner à la mer et il n'est pas prudent de voyager avec des Esquimaux qui ont faim !

* * *

J'aurais eu bien besoin, cependant, de les avoir, encore une année, près de moi, pour me perfectionner dans leur langue et les affermir dans leur foi.

Ils me donnaient des espérances tangibles, par le changement de leurs dispositions naturelles, surtout à l'égard des Indiens, — car Indiens et Esquimaux ne vivent pas en amitié : dans les temps anciens, ils ont, souvent, échangé des coups de couteau ou de fusil, et il n'est pas à dire qu'ils ne recommenceront pas.

Or, l'an dernier, tandis que les Indiens souffraient assez cruellement de la famine, la famille esquimaude qui restait à la Mission était dans une abondance relative. Mais, loin de songer à partager, Naditt et sa dame

Kuniak ne voyaient pas d'un bon œil que moi-même je vienne en aide aux affamés. Eh bien, après leur baptême, je vis, avec étonnement et plaisir, le même Naditt, de lui-même, porter des quartiers de caribou aux pauvres Indiens.

Autre fait. Les Esquimaux — qui, cependant, semblaient aimer leurs enfants — ne se font, pourtant, pas scrupule de les abandonner, lorsqu'ils sont petits. Les amener à renoncer à cette cruelle pratique serait déjà une belle conquête de l'Évangile ; mais les voir s'intéresser aux enfants des Indiens, c'est un comble que je n'aurais jamais espéré. Et, pourtant, voici le fait. Un jeune couple d'Indiens venait de perdre son premier enfant et en était, naturellement, très affecté. Alors, Naditt et Kuniak d'aller essayer de les consoler, avec une charité touchante et des arguments inattendus :

— « Ne pleurez pas », disaient-ils.

— « Mais il est mort », répondait-on.

— « C'est vrai ; mais attendez... bientôt vous en aurez d'autres... beaucoup, beaucoup — *ami oùmik, ami oùmik !* »

* * *

J'espère que ces pauvres enfants des glaces vont revenir bientôt, — plus résolus que jamais, malgré une absence si longue et si dangereuse pour leur foi, au milieu de leurs compatriotes païens, à pratiquer généreusement la Religion qui, seule, peut leur donner le courage de supporter avec vaillance les misères de la vie présente, tout en leur fournissant les moyens de mériter par là le bonheur éternel du ciel...

Je suis tout heureux, si ces quelques détails ont pu intéresser les lecteurs des *Missions Catholiques.*

Et je les prie, encore une fois, d'agréer l'expression de ma profonde reconnaissance pour l'intérêt qu'ils ont bien voulu porter à la Mission du Rosaire.

Pierre Falaize, *O. M. I.*

XXXVI. — Congrès de Littérature Catholique à Colombo [1].

Des générations de Catholiques, des siècles d'histoire catholique se sont inclinés pour admirer le premier Congrès ceylanais de Littérature catholique — lequel s'est tenu à Colombo, le 16 juillet dernier. Il y avait là des hommes de toute nationalité, dignes représentants de ceux qui, dans l'Ile de Ceylan, professent la Religion « universelle » ; et ils nous fournissaient un exemple typique de l'unité catholique. Il s'y trouvait des délégués des parties les plus éloignées du pays — des Singhalais de l'ouest, du sud et du centre, des Tamouls du nord et de l'est, des *Burghers* (descendants des anciens colons portugais), des Français et des Belges, des Italiens et des Irlandais — venus, en grand nombre, pour prendre part à cette assemblée, évaluée à 2.000 personnes.

Elle fut présidée par l'honorable Mr. T.-E. de Sampayo, *K. C. S. G.* (commandant de l'Ordre de Saint-Grégoire), etc., juge inférieur de la Cour suprême de Ceylan et Président de l'Union catholique de Ceylan, — ayant à ses côtés le R. P. Charles Lytton, Vice-Président de l'U. C., et le R. P. Jean Méary.

Des messages furent lus, venant de Son Excellence Mgr Pierre Pisani, Délégué apostolique aux Indes orientales, et de NN. SS. les Évêques de Ceylan, puis un rapport sur *la Circulation des Journaux catholiques*, présenté par le R. P. Maurice LeGoc, Recteur du Collège Saint-Joseph à Colombo.

A la suite de ce rapport, un vœu fut formulé et accepté à l'unanimité, qui approuvait la fondation d'une Association de Presse dans les missions les plus importantes,

(1) Cet article est traduit de l'*Univers*, journal hebdomadaire catholique, de Londres (N° 3217, du 1er septembre 1922) : *Ceylon Notes* (page 2, col. 2).

sous la direction des curés, dans le but de travailler, avec le comité de littérature de l'Union catholique, à promouvoir la circulation des journaux catholiques et à favoriser, d'une façon générale, la dissémination de la littérature catholique.

Le second rapport, sur *la Littérature catholique en Langue nationale*, fut lu par Monsieur D.-J. Kurupu, rédacteur en second du *Catholic Messenger*. Le rapporteur nous fit le tableau du développement de la littérature catholique dans les langues indigènes, et termina en demandant l'établissement d'une caisse spéciale destinée à fournir les fonds permettant de mettre à exécution, pendant cinq ans, un beau programme de propagande.

Puis, après la lecture du rapport du R. P. Jean Delaney, *S. J.*, sur les *Bibliothèques publiques et gratuites*, il fut résolu « que l'institution de bibliothèques gratuites, dans les paroisses où il sera possible de recruter un nombre suffisant de membres, serait soutenue et aidée par le comité de littérature de l'Union catholique. »

Enfin, le R. P. Jean Lanigan, directeur et rédacteur en chef du *Catholic Messenger*, présenta un rapport sur les *Cercles de Lecture* ; après quoi, le R. P. Swaminader Gnanapragasar en lut un autre sur *le Dimanche de la Presse*, lequel donna lieu à la résolution que prit le Congrès d'instituer cette fête annuelle de la Presse, dédiée à la propagande de la littérature catholique.

~~~~~~~~

Clergé Indigène (Ceylan).

Cette année, six jeunes Oblats, Singhalais ou Tamouls, viennent de se joindre à la trop faible phalange des Oblats de Ceylan, parmi lesquels se trouvent déjà une quarantaine de prêtres indigènes, — ce qui est magnifique.

Ce sont : les Pères Philippe Thampirajah et Joseph Augustine, de Jaffna, et les Pères Basile Wiratunga, Manuel Fernando, Aloys Perera et Antoine Cooray, de Colombo.

Mais le travail augmente dans des proportions telles, que l'on voudrait leur adjoindre, tous les ans, une douzaine de bons missionnaires européens. *Rogate ergo Dominum messis...*
~~~~~~~~

GALERIE DE FAMILLE[1]

VII. — R. P. Guillaume RING, 1834-1919 (1063).



Le P. William RING naquit à Port-Stewart, Diocèse de Down et Connor (Irlande), le 16 janvier 1834.

Son père, qui exerça longtemps la médecine à Belfast, était protestant ; mais il eut le bonheur de se convertir, vers la fin de sa vie.

Le jeune William, lui, ouvrit de très bonne heure son âme aux lumières d'en haut et fut reçu dans le sein de l'Église, dès sa tendre jeunesse. Peu après, répondant à l'appel divin vers la vie religieuse, il entra au Juniorat de Sickling-Hall, en Angleterre. A 20 ans, il prit le saint habit au même lieu ; et il y prononça ses vœux perpétuels, le 29 septembre 1855. Ayant aussitôt commencé ses études théologiques, il eut la faveur de recevoir le sous-diaconat, le 9 août 1857, des mains de notre saint Fondateur — qui était venu assister à l'ouverture solennelle de notre église de Leeds.

Le Fr. RING fut alors envoyé en France, au Scolasticat de Montolivet, pour s'y préparer au sacerdoce. Dans ses notes, son Supérieur constate que la lecture de la *Vie* du Fr. CAMPER lui a fait beaucoup de bien, et, à partir de ce moment, il lui donne de grands éloges :

— « *Le Fr.* RING *a un caractère bien affermi* ; *il pratique*

(1) Voir *Missions*, mars 1922 (N° 215), pp. 159-182, et juin 1922 (N° 216), pp. 415-433.

avec amour les petites choses. — Excellent sujet, plein de bonne volonté, très régulier, appliqué à tous ses devoirs. »

Et, à la veille de son ordination sacerdotale :

— « *Toujours excellent pour tout ; c'est un modèle d'exactitude et de piété. Je regarde comme une véritable perte de le voir si tôt ordonné ; un an de plus au Scolasticat en aurait fait un religieux accompli ; je suis bien sûr que toute la Communauté le regrettera vivement.* »

Tout en étant Frère scolastique, il fut chargé d'enseigner la langue anglaise aux Frères français ; et ses notes nous disent qu'il s'appliqua à faire sa classe avec zèle et dévouement.

Le Fr. Ring fut ordonné le 23 juin 1859 et rentra aussitôt dans la Province britannique. Alors, commença pour lui cette vie si mouvementée et cet apostolat fécond, qui devaient durer 60 ans et le tenir en activité jusqu'au dernier terme de son existence.

Sa première obédience fut pour Philipstown, mais il n'y resta que peu de temps ; et bientôt il fut attaché, comme missionnaire, à la maison d'Inchicore.

L'une de ses premières apparitions en public fut sensationnelle. Il parut, monté à cheval, à la tête des hommes du quartier d'Inchicore qui se rendaient, en procession, à une cérémonie solennelle à Dublin — la pose de la première pierre de l'Université catholique par le Cardinal Cullen. Avec sa grande taille, sa tenue élégante, sa figure pleine de sourires, il fit florès et laissa un souvenir éclatant dans la fête.

Il inaugurait ainsi ces démonstrations publiques qui devaient tenir une si grande place dans sa vie et lui mériter, avec une popularité de bon aloi, la réputation la plus flatteuse.

Nous ne suivrons pas le P. Ring dans le détail de sa vie religieuse et apostolique. Qu'il nous suffise de dire que la confiance des Supérieurs majeurs vint le chercher, de bonne heure, pour lui confier les charges de l'administration. Il exerça les fonctions de Supérieur pendant de longues années et à quatre reprises différentes, — deux fois à Tower-Hill, une fois à Belmont et une fois à In-

chicore. Le gouvernement de la Province lui fut même dévolu pendant quatre ans (de 1883 à 1887) ; et sa nomination à ce poste important était ainsi appréciée par le R. P. Charles Tatin, Supérieur du Scolasticat d'Autun, réfugié alors à Inchicore, par suite des décrets proscripteurs de 1880 :

— « *Nous avons appris, avec joie. la nomination du P.* Ring *à la charge de Provincial ; et, si j'en juge par ce que je vois et entends, la satisfaction est générale dans la Province. Il serait difficile de trouver un Père plus rempli de l'esprit de* Dieu *et de la Congrégation.* »

Le P. Ring s'adonna à la prédication des missions, pendant les années qu'il fut attaché à la maison d'Inchicore. Mais son apostolat, si zélé et si fructueux, fut tourné principalement vers les œuvres matérielles, pour la fondation et la direction desquelles il avait reçu d'en haut un don tout spécial et qui, du reste, selon les voies de la Providence, sont presque aussi nécessaires que la prédication à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Il avait pour la Très Sainte Vierge une dévotion très vive et très expansive ; et on peut dire que le zèle pour son culte fut comme la caractéristique de sa vie, — il fut vraiment l'apôtre de Marie. Il aimait à parler fréquemment d'elle dans les conversations courantes, à la prendre pour thème favori de ses prédications ; et il y mettait tant de conviction comme aussi de joie apparente, il trouvait des expressions si tendres, si naïves et si filiales, parfois de si belles hardiesses pour la célébrer, qu'il ne pouvait faire moins que de produire de saintes émotions dans les cœurs qui l'entendaient. Il cherchait, de toutes manières, à rehausser son culte extérieur ; et personne n'avait la main plus heureuse que lui pour organiser des fêtes, des processions, des pèlerinages en son honneur.

Il s'employa particulièrement, de tout son pouvoir, à répandre la dévotion à Notre-Dame de Lourdes ; et, au Noviciat de Belmont, par exemple, il fit bâtir, sous son vocable, une délicieuse chapelle — véritable bijou

d'architecture. Notre église d'Inchicore, dédiée à Marie Immaculée, existait déjà ; mais il la fit agrandir et achever, après y avoir fait des embellissements du meilleur goût. Il avait même des visées plus ambitieuses : il voulait ébranler les Catholiques des Iles Britanniques et les amener aux pieds de la Vierge des Pyrénées. Avec le concours du Duc de Norfolk et de plusieurs autres membres de la haute noblesse anglaise, il arriva, après de longs et persévérants efforts, à satisfaire son pieux désir ; et, en 1882, il eut la grande joie de conduire à la Grotte miraculeuse de Lourdes le premier pèlerinage du Royaume-Uni. A plusieurs reprises, il renouvela ces grandes manifestations ; et, enhardi par le succès, il conduisit jusqu'à Rome ses pèlerins de Lourdes. Il devait même organiser un pèlerinage en Terre-Sainte, sous l'impulsion et le patronage du Cardinal Michel Logue, Archevêque d'Armagh ; mais il en fut empêché par la grande Guerre européenne.

Le P. Ring montra aussi une compétence peu commune et déploya une activité extraordinaire pour l'organisation des bazars de charité en faveur des œuvres de la Province britannique. Le premier de tous, qui eut un grand retentissement et obtint le plus légitime succès, fut au profit de la Mission de Tower-Hill, à Londres. Cette mission venait à peine d'être fondée, par le R. P. Robert Cooke, de si vénérée mémoire, avec le concours du Duc de Norfolk et de Lord Denbigh, en l'honneur des Martyrs anglais. Le P. Ring en reçut la direction en 1867, à peine âgé de 33 ans ; et il mit aussitôt en œuvre toutes ses ressources pour y bâtir une église et des écoles. Ses appels pressants furent entendus, même des plus illustres personnages français exilés alors en Angleterre ; et il eut l'honneur d'amener les augustes princesses Marguerite et Blanche d'Orléans à poser la première pierre d'un beau bâtiment — que le Cardinal Manning appelait, plus tard, des écoles magnifiques.

Durant les quatre années qu'il fut à la tête de la Province britannique, cette position élevée ne fit que mettre en relief les qualités qu'il avait reçues du ciel

pour mettre en mouvement les œuvres les plus diverses, et il ne profita de son autorité que pour activer son dévouement et le rendre plus efficace.

Cette activité débordante du P. Ring ne pouvait être contenue dans les limites de la Grande-Bretagne. Il franchit l'Océan, quoique déjà à un âge assez avancé, pour aller porter sa parole et son zèle à l'Amérique du Nord. Il prêcha dans les États-Unis, et notamment à San-Antonio — où il fut de résidence pendant quelque temps, ne se lassant jamais de publier les louanges de Marie, au milieu de ces populations où le protestantisme conserve toujours une forte emprise.

Cependant, l'heure du repos arriva pour cette nature si ardente. Parvenu aux environs de cette limite d'âge que la Sainte Écriture donne aux puissants, — *si autèm in potentatibus, octoginta anni* — le P. Ring se retira au Juniorat de Belcamp-Hall. Mais, même dans cette pieuse retraite, il ne fut pas inactif. Il employa ses loisirs à reviser la *Vie* de notre vénéré Fondateur par le P. Cooke, — mais, bien qu'il eût une part prépondérante dans la publication de la nouvelle édition entièrement refondue de cet ouvrage, il se refusa d'y attacher son nom (1).

En même temps, le P. Ring montrait à ses jeunes confrères que l'activité de sa vie n'avait aucunement diminué l'esprit religieux dans son âme fervente ; et on admirait, en s'édifiant, comment il se montrait assidu à tous les exercices de la Règle.

En septembre 1918, le bon vieillard se fit un plaisir de quitter sa solitude, pour donner un témoignage de sa dévotion envers la Très Sainte Vierge. Malgré ses 84 ans, il passa la mer et se rendit à Londres, pour prêcher une neuvaine en l'honneur de Notre-Dame des Grâces, dont la chapelle avait été érigée par lui dans l'église de Tower-Hill et pour laquelle professait un culte spécial Sir Stewart Knill, alors Maire de Londres. Il mit dans

(1) *Sketches of the Life of Mgr* de Mazenod (1782-1861), *with a brief Account of the Oblates' Labours in home and foreign Missions*, by the Very Rev. Robert Cooke, *O. M. I.* : voir *Missions*, N° 209 (juin 1919), pages 160 et 163 (5 & 12).

cette prédication, qui allait si bien à son cœur, tout ce qu'il est possible d'avoir d'élan et d'onction à un âge si avancé !

Peu après, il fut atteint de l'influenza, qui faisait alors tant de ravages, et dut se retirer à Kilburn. Sa santé se mit, dès lors, à décliner considérablement. Il eut, cependant, assez de forces pour donner encore un sermon dans l'église de Kilburn, le 9 février 1919 : c'était en l'honneur de l'Apparition de Notre-Dame de Lourdes. Ce fut pour le vénéré vieillard le chant du cygne ; et il convenait bien que ce cœur s'éteignît sur les louanges de cette douce Vierge — qu'il avait tant contribué à faire aimer et honorer, pendant toute sa vie.

Pendant une quinzaine de jours, le P. Ring souffrit beaucoup ; mais il domptait son mal par la prière. La prière fut sur ses lèvres, jusqu'à la fin. Elle lui procura la patience la plus édifiante et lui obtint enfin une heureuse mort, le 29 avril 1919, à l'âge de 85 ans, après 63 ans de vie religieuse.

R. I. P.

VIII. — F. C. Henri NIGROS, 1834-1898 (472).

Parmi les Frères convers qui ont mérité d'être cités comme modèles pour leur perfection à remplir leur emploi, il faut ranger le Fr. Nigros.

Henri Nigros naquit, le 17 mai 1834, au Pont d'Aubenas, Diocèse de Viviers.

À l'âge de 22 ans, il se présenta au Noviciat de Notre-Dame de l'Osier ; et il y prit l'habit, le 20 juin 1856. Durant son noviciat, il se fit remarquer par ce qu'on peut appeler une piété vraie, sans exagération. Il avait compris que la piété sérieuse ne consiste pas dans les tendres et chaudes effusions des premiers temps, mais

s'acquiert, peu à peu, à mesure qu'on fait des efforts sur soi-même pour avancer dans la vertu.

Le Frère Nigros se fit si bien remarquer par le sérieux de sa vertu et l'ensemble de ses bonnes qualités, qu'on le destinait à la Maison générale, à Paris. Il fut employé, cependant, dans la maison de Montolivet, durant quelques années, pour y exercer l'emploi d'infirmier et, parfois, de sacristain, — deux tâches qu'il sut remplir avec beaucoup de charité et d'esprit de foi. Son oblation perpétuelle date du 17 février 1860.

Citons quelques extraits d'une de ses lettres d'alors au T. R. P. Joseph Fabre, Supérieur Général, où il nous montre ses bonnes dispositions aussi bien que son excellent cœur :

— « *J'ai reçu votre lettre, qui m'a causé le plus doux plaisir, en même temps qu'elle vient me ranimer dans la ferveur de mon saint état. Je n'oublierai jamais les bons soins que vous avez pris pour moi, ainsi que les saints avis que vous m'avez donnés... Je suis, grâce à* Dieu, *toujours disposé en faire en tout la volonté du bon Maître et, quoique avec un peu de peine, à faire le sacrifice de vivre éloigné de vous.* »

Il fut, ensuite, placé à la Maison générale, à Paris. Là, il reçut la charge d'infirmier de la communauté. C'était un emploi de haute confiance, car il avait à veiller sur la santé des vénérables Chefs de la Congrégation, aussi bien que d'autres Pères anciens qui y séjournaient assez fréquemment. Il s'y adonna avec un grand dévouement, — voire même avec habileté, car il y mettait ce qui fait toujours réussir : tout son cœur. Aussi les médecins de la communauté avaient-ils pleine confiance en lui, pour la préparation ou l'administration des remèdes qui ne demandaient pas nécessairement l'intervention du pharmacien. C'est ce qui le portait à dire plaisamment, sur ses vieux jours, qu'il avait été le médecin de l'Administration générale.

Il donna, notamment, ses soins les meilleurs au vénéré P. François Tempier. Il l'aimait à l'égal d'un Père, lui donnant les marques les plus touchantes d'un véri-

table amour filial, dormant souvent dans un coin de sa chambre, pour être prêt à lui porter secours à tout moment...

On l'envoya, ensuite, à la maison d'Aix, pour y remplir le double emploi de sacristain et de portier. Il s'acquitta de ces fonctions si disparates à la satisfaction générale, — soit des Pères de la communauté, soit du public qui fréquentait alors en grand nombre la chapelle et la maison. Les fidèles admiraient la bonne organisation et l'éclat des fêtes de la chapelle, et s'édifiaient de la piété et de l'esprit de foi du sacristain ; et les visiteurs étaient charmés du bon accueil et de la politesse du portier, qui avait gardé le vernis de la Capitale.

Comme il avait obtenu un succès de bon aloi dans cette maison, on ne s'étonnera pas qu'il s'y fût attaché profondément et qu'il ait éprouvé un peu de nostalgie dans la communauté du Calvaire, à Marseille, où il fut placé pendant quelque temps. La bonne Providence le ramena, bientôt, dans sa chère maison d'Aix, et il continua à y remplir son double emploi, avec la même fidélité et le même succès. Et, jusqu'à la fin de sa vie, il continua aussi à être le modèle des Frères convers.

Il mourut de la mort des saints, à Aix, le 2 avril 1898, à l'âge de 64 ans, dont 48 de vie religieuse.

R. I. P.

IX. — R. P. Jean PAHAMUNAY, 1863-1918 (1013).

Le R. P. Jean Pahamunay a eu le bonheur d'être le premier Oblat que la Congrégation ait recruté parmi les sectateurs de Bouddha, dans l'Ile de Ceylan. C'était un rejeton de cette fière race Kandyenne, qui se tient si fermement attachée à ses anciennes traditions. Il naquit, le 23 août 1863, d'une famille appartenant à la haute classe, dans un village, dont il prit plus tard le nom, près de Kurunegala.

Ses parents et toute sa famille étaient bouddhistes. Ses oncles même étaient moines de Bouddha et exerçaient la plus grande autorité, non seulement sur sa famille, mais encore sur toute leur communauté. Il était, par conséquent, entouré de toutes parts d'influences bouddhistes — qui, nécessairement, imprégnèrent jusqu'au fond de son âme. Il venait au monde au sein d'une forteresse bouddhiste, dans laquelle, selon les calculs humains, il aurait non seulement à vivre mais encore à occuper un rang prépondérant. Ainsi la religion de Bouddha le réclamait dès son plus jeune âge ; et, avant même sa dixième année, il fut revêtu de la robe jaune des bonzes, comme symbole de sa consécration définitive au service du Bouddhisme.

Mais la grâce de Dieu sut rompre tous ces liens et opéra, en sa faveur, un de ces miracles de conversion qui ont, si souvent, caractérisé l'histoire de l'Église. Le jeune novice de Bouddha rejeta, tout d'un coup, la robe impure du paganisme ; et, attiré invinciblement par les mystérieuses influences de la grâce, il abandonna sa famille, dit adieu aux espérances du plus brillant avenir, et alla se réfugier sous l'humble toit du missionnaire Oblat de Kurunegala, — lequel était alors le P. Adrien Duffo — lui demandant de l'admettre dans le vrai bercail de Jésus-Christ.

On devine avec quelle joie et quelle bienveillance il fut accueilli par le Père Missionnaire — qui lui donna, bientôt, le saint baptême et le plaça dans l'orphelinat qui venait d'être établi dans la ville.

Là, sous la bienveillante direction des Sœurs de la Sainte-Famille, le jeune converti fit de rapides progrès dans la vertu. Il est bon de noter aussi que c'est là qu'il acquit ce goût et ce talent pour la musique qui le distinguèrent si grandement, plus tard.

En 1876, le jeune Pahamunay fut envoyé, par le P. Duffo, au Petit Séminaire de Jaffna — où il progressa, rapidement, dans toutes les branches de la science. Ses maîtres eurent, bientôt, remarqué les rares talents dont il faisait preuve et lui fournirent tous les moyens pour

les développer. On lui donna les meilleurs ouvrages français et anglais, tant en poésie qu'en prose ; et non seulement il en fit son régal, mais encore il les analysa et chercha à se les assimiler, avec cette ardeur qu'il mettait à tous ses travaux. Et nous avons là le secret de cette maîtrise avec laquelle il arriva à manier ces deux langues et qui excita souvent l'admiration, tout en lui méritant une grande estime comme auteur et éditeur. Ce fut ainsi l'étude persévérante et méthodique, guidée par des maîtres habiles, qui firent de lui l'homme accompli qu'il devint bientôt.

Avec la même application, il s'adonna à l'étude du tamoul, qu'il posséda bientôt parfaitement, en même temps qu'il cultivait son goût très prononcé pour la musique — où il eut de tels succès, qu'il fut nommé organiste de la Cathédrale.

Mais son intelligence était si complète et son esprit si fertile, que tout cela ne l'empêchait pas de suivre attentivement ses cours de philosophie et de théologie. Ajoutons que son cœur n'était pas au-dessous de son intelligence : il pratiquait pieusement cette belle vertu de la reconnaissance pour ses maîtres, qui lui faisait dire, bien longtemps après, au jour de son Jubilé sacerdotal, en 1914 :

— « *Parmi les grâces qu'il a plu à la divine Providence de m'accorder, il y en a trois qui sont plus éminentes : ma vocation à la vraie Foi, ma vocation au sacerdoce et ma vocation à la vie religieuse dans la Congrégation des Oblats de* Marie *Immaculée. Ces trois grâces sont tout ce que je possède : avec elles, je suis quelque chose, mais, sans elles, je ne suis rien. Or, ces trois vocations, je les dois, après* Dieu, *aux bons Pères Oblats. Ce sont eux qui m'ont fait ce que je suis ; et, s'il y a quelque bien en moi, intellectuellement ou moralement, tout cela vient des Pères Oblats, car, sans eux, je ne serais qu'un païen ignorant ou, peut-être, quelque chose de pire encore.* »

En 1882, à l'âge de 19 ans, notre jeune étudiant revêtit le saint habit de la cléricature ; et, au bout de 7 ans, il fut ordonné prêtre. Trois jours après, il entra au Novi-

ciat des Oblats ; et, l'année suivante (1890), il eut le bonheur de faire son Oblation perpétuelle.

Sa longue et brillante carrière de missionnaire commença à Chilaw, sous la direction du R. P. Jean Lelons. Son arrivée fut une bénédiction pour les Singhalais catholiques. Il leur donna comme une nouvelle vie, développa les écoles et infusa à la Mission cette sève catholique vigoureuse — qui subsiste encore parmi eux, grâce au zèle des missionnaires qui lui ont succédé. Il ne sera pas hors de propos de rappeler qu'il fonda à Chilaw ce chœur de chant qui maintient encore sa renommée. Et il ne faut pas oublier qu'à cette époque il n'avait pas encore cette connaissance parfaite du singhalais qu'il posséda dans la suite ; ce fut au milieu des travaux incessants de sa vaste Mission qu'il s'appliqua à l'étude très approfondie de cette langue, — et tout Ceylan a pu constater avec quelle perfection il arriva à la posséder.

En octobre 1894, le P. Pahamunay fut nommé curé de la Mission de Madampe, nouvellement créée. Il y travailla, pendant trois ans, et y revint encore, peu après, pour une période de cinq ans (de 1899 à 1904). Un catholique éminent de cette Mission nous disait naguère :

— « *C'est lui qui fit tout. Avant son arrivée, Madampe était comme un vaste désert, à cause du manque de missionnaires et, notamment, de missionnaires parlant le singhalais. En vérité, nous lui devons tout.* »

En 1904, il fut chargé de la Mission de Kalamulla. Il s'y dévoua, pendant trois ans et demi, et y laissa un souvenir qui ne s'effacera jamais.

Bien que le P. Pahamunay eût les plus grands succès comme missionnaire, ses Supérieurs, cependant, jugèrent opportun de rendre ses talents profitables à tout le Diocèse de Colombo. En conséquence, il fut nommé, le 12 janvier 1908, directeur du journal catholique de Colombo, le *Catholic Messenger* (1). Cette situation lui fit toucher de près toutes les questions politiques

(1) Voir *Missions*, N° 213 (juin 1921), page 213.

et religieuses du jour ; et on peut dire, en toute confiance, qu'il sut les manier toutes avec un tact et une habileté consommés. Le journal gagna en considération auprès de toutes les classes, car tous les catholiques, clergé et laïques, s'apercurent bientôt qu'il avait à sa tête un maître incontesté.

Cette œuvre n'était pas en conformité avec sa nature, qui était plutôt portée vers la vie active, mais il s'adonna à sa tache avec un esprit tout surnaturel, et l'on ne put jamais remarquer le moindre ralentissement dans son zèle. En sa qualité d'éditeur, il composa des œuvres importantes — dont quelques-unes furent, plus tard, publiées en brochures.

Il n'abandonnait, cependant, pas absolument son apostolat. Renommé comme prédicateur, il était souvent invité et il se prêtait volontiers à rendre service à ses confrères, pour le ministère de la chaire — comme aussi du confessionnal et du service des malades...

En mars 1912, le P. Pahamunay tomba dangereusement malade, à la suite d'une opération. Son état fut bientôt désespéré, et on lui administra les derniers Sacrements. Ce fut alors qu'on put voir en quelle estime le tenaient les Catholiques de Ceylan. Ils s'unirent tous dans de ferventes prières, pour demander au Ciel sa guérison. Et leurs pieux désirs furent exaucés, car le cher malade revint à la santé et fut, bientôt, rendu à l'affection des fidèles.

Son œuvre comme éditeur avait été hautement appréciée. Aussi son Archevêque voulut-il se l'unir plus intimement et le nomma membre de son Conseil et censeur ecclésiastique. Il lui confia aussi la direction du journal catholique *Nanartha Pradipaya*, en langue singhalaise. Entre ses mains, cette feuille eut une diffusion très rapide, et elle fut bientôt portée à trois editions par semaine, au lieu de deux.

La maladie du P. Pahamunay avait sérieusement endommagé sa constitution, mais sa volonté de fer lui permettait de toujours aller de l'avant. La guerre ayant réduit le nombre des missionnaires, il fut nommé, en

octobre 1914, curé de la paroisse de Borella — qu'il sut diriger, avec un grand zèle, sans suspendre la direction de son journal, ni du *Messager du Sacré-Cœur* (*The Messenger of the Sacred Heart for Ceylon*) qu'il avait fondé récemment...

Le P. Pahamunay était d'un caractère doux et très aimable, et il attirait instinctivement tous ceux qui l'approchaient. Très poli et très obligeant, il se montrait toujours prêt à rendre service. Sa bonté, cependant, n'était pas de la faiblesse, et il ne permettait pas qu'on lui fît perdre son temps sans profit ; mais il mettait tant de courtoisie à le faire comprendre, que personne ne pouvait s'en offenser...

L'une des causes de ses succès fut son esprit de méthode. Chaque chose, dans sa journée, avait son temps : les sermons, les conférences, les ouvrages, tout était prévu et préparé d'avance, et tout était fait sérieusement. Les inclinations personnelles ou l'humeur d'un tempérament capricieux n'avaient aucune place dans ses journées. Chaque chose était faite, parce que c'était son devoir et pour la gloire de Dieu.

Ces qualités si sérieuses firent de lui un religieux exemplaire ; car, s'il était régulier pour les autres matières, il l'était encore plus dans tout ce qui regardait ses devoirs religieux et sacerdotaux. De bonnes habitudes précoces et des qualités naturelles s'étaient développées en lui et l'avaient marqué du sceau d'un grand homme : il était grand musicien, inspiré dans sa composition et plein d'âme dans son jeu, — grand écrivain, dont les ouvrages en anglais avaient un fini et une perfection remarquables, et ceux en singhalais une saveur pleine de charmes, — grand prédicateur d'une éloquence enflammée, attirant les âmes au Cœur doux et tendre de Jésus, — et enfin, docteur savant dans son enseignement et courageux dans la défense de l'Église et de ses droits...

Dans ses dernières années, le cher Père fut en proie à des crises d'oppression de cœur. Sur l'avis du médecin, il était parti pour Nuwara Eliya, le 3 août 1918.

L'air et le repos semblèrent lui faire du bien et, le samedi suivant, il put se rendre à Ragalla — où il célébra la sainte Messe, le lendemain. Après déjeuner, il se disposait à redescendre à Nuwara Eliya, lorsque, tout à coup, il tomba sans connaissance. Deux médecins furent aussitôt appelés et mirent tout en œuvre pour conserver une vie si précieuse ; mais tout fut inutile, et, deux heures après, le bon et regretté Père PAHAMUNAY remettait son âme à DIEU, le 12 août 1918. Ses précieux restes furent transportés à Borella, où on lui fit les funérailles les plus solennelles.

R. I. P.

« Ordo » de 1923.

7 Janv. : In V. com. seq. (*Videntes*) et Dom. (en vertu des changements au Missel, parus dans le courant de 1922).
19 Janv. : Color rub. et non alb. (alb. était pour la Sainte Famille, aujourd'hui transférée).
11 Févr. : Ult. Ev. festi simplif. (S. R. C., 16 Juin 1922, F.).
15 Févr. : Certains Ordos permettent, ce jour-là, les Messes quotidiennes de *Requiem*, comme premier jour libre de Carême.
17 Févr. : La commémoraison de la férie a été oubliée pour Laudes et la Messe.
27 Févr. : L'imprimeur a laissé tombé l'astérisque qui rappelle la présence des Prières fériales à Vêpres.
10 Avril : Inc. Actus, cum resp. fer. 3ª.
13 Avril : Resp. 7um *Tristitia*, ad Mat.
6 Mai : Ult. Ev. festi simplific. (cf. 11 Fév.).
7 Mai : Lect. 1 Noct. e fer. 3, resp. de fer. 2. (Supprimer la mention correspondante, le 9 Mai).
25 Juin : Inc. II Reg. cum suis resp. A Vêpres, la mémoire du précédent a été oubliée.
22 Juill. : A Vêpres, la mémoire du suivant a été oubliée.
5 Août : Ult. Ev. festi simplif. (cf. 11 Fev.).
3 Sept. : 3 or. *Fidelium*, 4 ad lib. (cela va sans dire).
16 Sept. : On a oublié le suffrage à Laudes et la mémoire des SS. Corneille et Cyprien à Vêpres.
19 Sept. : Lect. 1 Noct. e fer. 2. (Le lendemain : e fer. 3, et le 22 : e fer. 5).

DOCUMENTS A CONSULTER [1]

IV. — Les Missionnaires Oblats de Marie Immaculée [2].

Du jour (25 janvier 1816) où le Père Eugène de Mazenod fonda, à Aix-en-Provence, la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, au jour où le Père Pierre Grollier, l'un de ses fils, arbora la Croix sur la plage de l'océan Glacial, il s'écoula quarante-trois ans.

En moins d'un demi-siècle, l'humble Société, destinée d'abord à n'évangéliser que la Provence, avait porté le nom de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre.

*

Charles-Joseph-Eugène de Mazenod naquit, à Aix, le 1er août 1782, d'une famille de haute noblesse, qui donna à la France des prélats, des amiraux et des magistrats. Chassé, avec ses parents, du domaine ancestral par les hordes révolutionnaires, Eugène passa son adolescence dans les amertumes de l'exil — de Turin à Naples, de Naples à Venise, de Venise à Palerme. Lorsque sa vocation sacerdotale se fut manifestée, il répondit à l'un de ses oncles, qui lui représentait qu'en la suivant il condamnerait à s'éteindre le nom des aïeux :

— « Rien ne ferait plus d'honneur à notre famille que de finir par un prêtre. »

La famille de Mazenod devait finir par deux évêques.

Le 21 décembre 1811, Eugène, ayant achevé ses brillantes études au Grand Séminaire de Saint-Sulpice, sous la direction

(1) Voir *Missions*, Vol. LVI, N° 216 (juin 1922), pp. 434-457.

(2) Cette notice — extraite de l'intéressant ouvrage (*Aux Glaces Polaires*) du R. P. Pierre Duchaussois — devrait être traduite et répandue partout. C'est dans ce but que nous la reproduisons ici, — ainsi que la *Notice sur l'Association de* Marie *Immaculée* et sur *La Sainte-Famille aux Missions étrangères*, que l'on trouvera plus loin.

de M. Émery, fut ordonné prêtre par Mgr Demandolx, Évêque d'Amiens.

Déclinant l'offre que lui fit, immédiatement, Mgr Demandolx de le nommer son Vicaire Général, le nouveau prêtre rentra à Aix, afin de s'y « consacrer tout entier au service de la jeunesse et des pauvres ». Les populations ouvrières l'entendirent prêcher, chaque dimanche, en leur langue provençale. Les malades, les prisonniers, les pauvres honteux reçurent ses visites assidues et ses aumônes.

Une épidémie de typhus, où il multiplia son zèle, le conduisit au bord de la tombe. Tout espoir humain était perdu, lorsque les prières universelles de la ville d'Aix lui rendirent la santé.

Par reconnaissance pour ce miracle, le Père de Mazenod résolut de se consacrer plus entièrement encore au service des pauvres, en faisant appel à des compagnons embrasés de la même ardeur que lui-même pour les âmes abandonnées.

Son âme s'attristait à la vue des maux causés par la Révolution dans le clergé, les Ordres religieux et les populations rurales :

— « Il me semblait », disait-il, « que si je pouvais réunir en communauté quelques prêtres vraiment zélés, d'un désintéressement à toute épreuve, solidement vertueux, des hommes apostoliques, en un mot, qui, ayant à cœur leur propre sanctification, se donnassent tout entiers à la conversion des âmes, je remédierais, autant que possible, aux maux de l'Église et procurerais un grand bien. »

*

Cette communauté, que son amour de Dieu et de l'Église lui faisait désirer, il la fonda, le 25 janvier 1816, en la réunissant dans un ancien monastère de Carmélites, à Aix, où ne subsistaient qu'un délabrement et une pauvreté extrêmes. Le Fondateur proposa, alors, la devise qui fait la fierté des Oblats : *Evangelizare pauperibus misit me* — Il m'a envoyé évangéliser les pauvres. Pour costume apostolique et, plus tard, religieux, il fut décidé que les missionnaires porteraient la simple soutane noire et la croix.

Au premier but — qui était l'évangélisation des pauvres par les missions, les retraites et les catéchismes — s'ajouta, bientôt, celui de la formation de la jeunesse, dans les grands séminaires et dans les collèges ecclésiastiques.

Se retirant dans une retraite profonde, le Père de Mazenod élabora les Règles et les Constitutions des *Missionnaires de Provence*, nommés aussi *Oblats de Saint-Charles*. Aux vœux ordinaires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, que prononcent les religieux, il adjoignit celui de la *persévérance dans le saint Institut*. Ces constitutions furent telles, qu'elles suffirent à retenir, unis et fidèles, tous les membres de la Congrégation, à travers toutes les tempêtes qui devaient les disperser.

A la fin de 1825, le Père de Mazenod, muni de son livre de Règles et encouragé par les évêques dont les Oblats avaient évangélisé les diocèses depuis dix ans, se rendit à Rome, afin de solliciter du Souverain Pontife l'institution canonique de sa jeune Société.

Tout ce que pouvait espérer le Fondateur, — on le lui avait dit de toutes parts — c'était une *louange*, les Congrégations romaines s'étant fait une loi de traiter ainsi les communautés nouvelles et de remettre à beaucoup plus tard l'*approbation formelle*.

Déjà, en effet, les cardinaux s'étaient prononcés pour un *bref d'éloges*, lorsque le Père de Mazenod, au sortir d'une longue prière aux pieds de la Sainte Vierge, se présenta à Léon XII. Comme mu par une inspiration spéciale, le Pape s'écria :

— « Cette Congrégation me plaît... Elle ne doit pas être *louée*, mais *approuvée*. »

Et il demanda, aussitôt, aux cardinaux de reprendre l'examen des constitutions et de conclure dans le sens qu'il désirait.

Léon XII fit bien plus : il donna à la Congrégation le nom de *Missionnaires Oblats de* Marie *Immaculée* (*Missionarii Oblati Beatissimæ Virginis* Mariae *sine labe conceptæ*).

Le Père de Mazenod ne contient plus sa joie ; et ses lettres la redisent à ses missionnaires de France :

— « Oblats de Marie Immaculée !... Non qui plaît tant au cœur et à l'oreille ! Mais n'est-ce pas le brevet de notre prédestination à tous ! »

Léon XII approuva définitivement la Société, le 17 février 1826. C'est pourquoi le 17 février est resté, depuis, la grande fête annuelle des Oblats. Ils ont le privilège de célébrer, ce jour-là, la Messe solennelle de l'Immaculée Conception et de renouveler leurs vœux de re igion.

*

Les fruits de la haute bénédiction du Pape tombèrent, sans tarder, sur la Congrégation naissante.

En 1830, elle porte son noviciat en Suisse et évangélise les Diocèses de Lausanne et Genève.

En 1840, c'est l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande qui appellent les Oblats et les reçoivent.

En 1841, s'ouvre le Nouveau Monde. Mgr Bourget, Évêque de Montréal, au Canada, vient demander des missionnaires au Fondateur — qui, depuis quatre ans, avait succédé à son oncle, Mgr Fortuné de Mazenod sur le siège de Marseille. Mgr de Mazenod hésite à imposer par l'autorité le sacrifice de l'exil à ses enfants. Il leur envoie une circulaire, prescrivant à chacun de lui faire sa libre réponse.

Tous s'écrient :

Ecce ego : mitte me — *Me voici : envoyez-moi !...*

Mgr Bourget reçut, bientôt, la première caravane des missionnaires, à Montréal.

Ce fut le signal du prodigieux développement de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Bientôt, ils rempliront l'Amérique du Nord jusqu'aux bords des trois océans qui la baignent.

En 1847, l'Ile de Ceylan, la *perle des Indes*, les réclame à son tour.

En 1851, ils débarquent au sud de l'Afrique, pour se dévouer aux Blancs, aux Cafres, aux Zoulous, aux Basutos, etc...

Le vénéré Fondateur eut donc la récompense de voir lui-même sa Congrégation couvrir l'univers. Il eut le bonheur aussi de donner la consécration épiscopale à six de ses enfants — auxquels l'Église confiait déjà des diocèses ou des vicariats apostoliques.

Mgr de Mazenod mourut, le 21 mai 1861, à l'âge de 70 ans. Ce fut au moment où ses Oblats, réunis autour de sa couche, récitaient les dernières paroles du *Salve Regina : O clemens, o pia, o dulcis Virgo* Maria !

La mort de ce saint évêque, que ses continuelles mortifications ont fait appeler le « grand Pénitent du xixe siècle », fit paraître tous les signes de la prédestination. Ses fils espèrent le voir, un jour, placé par l'Église au rang des Saints, à côté de l'Oblat dont la cause est introduite à Rome : le Père Dominique Albini.

*

Aujourd'hui, malgré les persécutions, malgré les ruines accumulées par la grande Guerre, malgré la mort de plusieurs sur le champ de bataille, il reste sur la brèche près de trois mille Oblats. Pontifes, simples prêtres, frères coadjuteurs, ils travaillent, avec une égale abnégation, sous la bannière de Marie Immaculée. Leurs communautés cultivent la charité fraternelle et hospitalière, que leur légua leur vénéré Fondateur et qui les caractérise.

En un siècle, la Congrégation des Oblats a donné à l'Église un cardinal (Mgr Hippolyte Guibert, Archevêque de Paris) et 38 archevêques ou évêques.

Les Supérieurs Généraux de la Société, élus à vie, ont été Mgr de Mazenod, les TT. RR. PP. Fabre, Soullier, Augier, Lavillardière et S. G. Mgr Augustin Dontenwill, Archevêque de Ptolémaïs. Mgr Dontenwill, élu en 1908, fut pris au siège archiépiscopal de Vancouver (Canada). A l'occasion du centenaire de sa Congrégation (1916), il a été nommé, par S. S. Benoît XV, Assistant au Trône pontifical.

La Maison-Mère — résidence du Supérieur Général — se trouve 5, *via Vittorino da Feltre, Rome* (2), *Italie* (1).

---

(1) Chaque Province ou Vicariat peut ajouter ici les adresses auxquelles ses ressortissants pourraient demander les renseignements complémentaires désirés.

*

État présent de nos *Provinces et Vicariats de Missions :*

En Europe : Les *trois Provinces de France.* (Il est peu de paroisses françaises qui n'aient entendu la prédication des Oblats) ; — la *Province britannique,* pour l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande ; — les *Provinces de Belgique, d'Allemagne, d'Italie.*

En Amérique : La *Province du Canada,* dans l'est du Dominion, et où fleurissent toutes les œuvres de la Congrégation, depuis celles des Missions indiennes, sur les côtes du Labrador et de la Baie d'Hudson, jusqu'à celle de la magnifique Université d'Ottawa, avec ses facultés de philosophie et de théologie ; — les *trois Provinces des États-Unis,* couvrant l'immense République et le Mexique ; — la *Province du Manitoba,* qui commence le Nord-Ouest canadien. (Prêchant à la bénédiction de la Cathédrale de Saint-Boniface, le 4 octobre 1908, S. G. Mgr Paul-Eugène Roy, coadjuteur de S. É. le Cardinal Bégin, Archevêque de Québec, disait : « L'évangélisation du Nord-Ouest est le plus beau fleuron de la couronne que portent les fils de Mgr de Mazenod et l'un des plus merveilleux ouvrages de l'apostolat catholique dans le monde ») ; — la *Province d'Alberta-Saskatchewan ;* — les *Vicariats de la Colombie-Britannique, du Keewatin, de l'Athabaska, du Mackenzie et du Yukon.*

En Asie : Le *Vicariat de Jaffna,* qui compte environ 80.000 catholiques, et à qui il reste à convertir 300.000 bouddhistes ou païens ; — le *Vicariat de Colombo,* avec une centaine de missionnaires et 245.000 catholiques ; il y reste 1.700.000 infidèles.

En Afrique : Le *Vicariat de Natal,* comprenant la colonie anglaise de Natal, la Cafrerie proprement dite, le Zoulouland, le Swasiland et l'Amatonga ; — le *Vicariat de Kimberley* (autrefois, État libre d'Orange), avec ses Boërs, ses Noirs, et les Blancs attirés par les mines d'or et de diamants ; — le *Vicariat du Transvaal* (mêmes éléments que le précédent) ; — le *Vicariat du Basutoland,* contrée peu fréquentée des Blancs, mais où les missionnaires ont formé de magnifiques chrétientés de Noirs. (N. B. : « Dans ces quatre Vicariats de l'Afrique méridionale, le climat est parfaitement salubre ; la température n'excède pas celle du midi de l'Europe ; l'état actuel de ces missions est consolant ; l'avenir est plein d'espérance... ») ; — la *Préfecture apostolique de la Cimbébasie.*

En Océanie : *Une maison établie dans le Diocèse de Perth* (Australie).

*

La Congrégation des Oblats de Marie Immaculée possède des *noviciats,* dont l'épreuve dure une année, — des *juniorats,* où elle donne le cours classique aux adolescents qui se destinent à devenir ses membres, — des *scolasticats,* pour l'enseignement

de la philosophie et de la théologie, — et plusieurs *grands séminaires*.

Citons les *Scolasticats* de Rome, de Liège, de Dublin, de Hünfeld, d'Ottawa, d'Edmonton, de Washington, de Castroville et de Colombo.

Dans ces vastes scolasticats, sont confondus — jusqu'au jour des *obédiences*, qui se donnent au lendemain de l'ordination sacerdotale — les futurs missionnaires des cinq parties du monde, « les aspirants à l'Afrique et les amis des glaces, les partisans des Zoulous et ceux des Esquimaux ». Les supérieurs tiennent compte des goûts et des aptitudes manifestés ; et tous baisent, avec bonheur, la main du Général qui les envoie sur le champ de bataille qu'il a choisi, assurés d'être partout les *Missionnaires des Pauvres*.

Ajoutons qu'une consolation leur est désormais assurée : celle de n'être plus isolés, — comme le furent, par nécessité, plusieurs missionnaires des commencements, surtout dans l'Athabaska-Mackenzie. La Règle des Oblats, qui prescrit la vie commune, peut être généralement observée. Et, si le missionnaire doit se condamner parfois encore à des voyages ou à des résidences solitaires, ce n'est que pour peu de temps : bientôt il reverra ses confrères du voisinage. D'ailleurs, ce n'est pas dans cet isolement, accepté par sacrifice et pour les âmes, que la grâce de Dieu manquera jamais à son apôtre.

*

La dévotion filiale à Marie Immaculée les a conduits à l'apostolat privilégié du Sacré-Cœur. Ils furent les premiers chapelains de Montmartre (1876-1903) et les premiers aussi de la Basilique nationale de Belgique, à Bruxelles.

Partout où sont établis les Oblats, la dévotion au Sacré-Cœur, sous la forme de la Communion du premier Vendredi du mois surtout, est en pleine prospérité.

« Trois années avant que la persécution religieuse les chassât de Montmartre, les Oblats de Marie avaient reçu, du Pape Léon XIII, la mission de propager, à travers le monde, le Scapulaire du Sacré-Cœur. Par un rescrit daté du 19 mai 1900, le Souverain Pontife accordait au Supérieur Général alors en charge, et à ses successeurs, à perpétuité, la faculté, soit de bénir et d'imposer le Scapulaire du Sacré-Cœur, soit de déléguer, pour cette bénédiction et cette imposition, outre les prêtres de sa Congrégation, tout prêtre du clergé tant séculier que régulier ». Cette mission officielle, reçue du Vicaire de Jésus-Christ, est une bénédiction incomparable pour toutes les œuvres confiées à la Congrégation des Oblats de Marie.

*

Le R. P. Théophile Ortolan, auteur de nombreux ouvrages, publie, en ce moment, l'Histoire générale de la Congrégation

des Oblats de MARIE Immaculée, sous le titre : *Cent Ans d'Apostolat dans les deux Hémisphères.* Des six ou sept volumes qui composeront cette Histoire, deux ont paru, — illustrés, l'un et l'autre, de nombreuses gravures et de cartes. Cette édition, tirée sur papier couché, est digne du célèbre auteur et du sujet traité par lui. En vente : *Œuvre des Missions*, 4, rue Antoinette, Paris (XVIIIe).

V. — Notice sur l'Association de Marie Immaculée [1].

Fondée par Mgr de MAZENOD lui-même, en 1840, canoniquement approuvée par le Souverain Pontife, l'*Association de* MARIE *Immaculée* constitue comme le *Tiers-Ordre* de la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée, et fait part à ses membres des mérites gagnés par les missionnaires, Pères et Frères, sur tous les champs de leur apostolat.

*

Le rôle des *associés* est : — 1° de demander à DIEU, par l'intercession de MARIE Immaculée, de bénir les travaux des Oblats ; 2° de coopérer eux-mêmes à l'Œuvre des Vocations, en suscitant et en aidant le recrutement des missionnaires.

CONDITIONS D'ADMISSION :

1° Se faire inscrire. (A qui ne connaîtrait quelque centre établi, ou quelque zélatrice de l'Association, nous indiquerions l'adresse de la Maison Générale, citée plus haut, page 741) ;

2° Réciter, chaque jour, trois *Ave Maria* ou le *Tota pulchra es ;*

3° Faire une aumône annuelle à l'Œuvre des Vocations, suivant le titre que l'on choisira : *Simple associé :* un franc, — *Souscripteur :* douze francs, — *Bienfaiteur :* cent francs.

Il y a en outre : — 1° les *Protecteurs*, qui adoptent un élève, en assumant les frais de sa pension ; 2° les *Fondateurs*, qui versent le capital d'une bourse à perpétuité.

*

Les associés de MARIE Immaculée trouvent, sur les publications qu'on leur adresse, la liste des nombreuses indulgences qu'ils peuvent gagner.

Chaque semaine, le Saint Sacrifice de la Messe est offert à leurs intentions.

(1) Voir *Missions*, Vol. LVI, N° 215 (mars 1922), page 82 : *Statuts de l'Association de Marie Immaculée.*

VI. — La Sainte-Famille aux Missions Étrangères.

Née à Bordeaux, en 1820, du cœur d'un saint prêtre, M. Pierre-Bienvenu de Noailles, la Congrégation de la Sainte-Famille reçut, presque aussitôt, le cachet de Dieu, par un miracle de la Sainte Eucharistie.

Le 3 février 1822, dimanche de la Septuagésime, dans la chapelle des Religieuses de Bordeaux, durant le Salut du Saint Sacrement, Notre-Seigneur apparut, au milieu de l'ostensoir, à la place de l'hostie, sous la forme d'un « jeune homme, d'environ trente ans, extraordinairement beau ». « Le buste était revêtu d'une écharpe rouge foncé ». Ce miracle, solennellement commémoré chaque année, fut le point de départ de l'accroissement merveilleux de l'humble Congrégation religieuse.

*

Le ministère des Sœurs de la Sainte-Famille s'exerce : tantôt auprès des orphelins abandonnés, tantôt dans l'enseignement, — « depuis l'école du village, l'ouvroir, la classe primaire, jusqu'aux externats et pensionnats ouverts aux jeunes filles de la classe aisée », — tantôt au chevet des malades de toutes conditions.

Ces vaillantes religieuses, répondant au vœu de leur Fondateur, regardent les *Missions étrangères* comme le champ privilégié de leur apostolat.

En 1862, elles abordaient en Asie, à l'Ile de Ceylan, « la perle des Indes », et, en 1864, au Sud de l'Afrique.

*

A Ceylan, la Sainte-Famille compte actuellement 8 centres principaux : orphelinats, pensionnats, hôpital. A ces grandes entreprises elles ajoutent « une quarantaine d'écoles tamoules ou singhalaises ». Leur succès fut si grand, que de nombreuses jeunes filles quittèrent le paganisme, non seulement pour se donner à la vie chrétienne, mais pour embrasser la perfection de l'état religieux. Deux cent trente de ces Religieuses indigènes » dirigent, sous le contrôle des Sœurs européennes, des écoles que fréquentent près de 8.000 enfants ».

*

En Afrique, les Sœurs missionnaires eurent à affronter plus que le paganisme : la vie sauvage. Elles durent souvent « défricher

le sol », afin d'en tirer « leur subsistance et celle des enfants confiés à leurs soins », et « tisser des étoffes, destinées à couvrir le noir petit monde qu'elles entreprenaient de civiliser ». Inlassables catéchistes, patientes gardes-malades, elles ont donné à DIEU des légions de convertis ; et elles ont même trouvé, parmi eux, quelques âmes éprises des abnégations de la vie religieuse.

La Cafrerie, le Basutoland, la Colonie du Natal, celles de l'Orange et du Transvaal voient plus de 6.000 enfants aux écoles de la Sainte-Famille. Au sanatorium de Johannesburg et à celui du Cap, les Sœurs rendent, chaque année, à la santé et à la vie surnaturelle des milliers de malades.

*

Les Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux sont affiliées à la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée.

*

Pour tous renseignements, s'adresser à Madame la Supérieure des Sœurs de la Sainte-Famille, 33, rue Sainte-Eulalie, Bordeaux (Gironde).



Nihil obstat.

Romæ, die 25ª Decembris A.D. 1922.

✝ AUG. DONTENWILL, *O. M. I.*,
Arch. Ptol., Sup. Gen.

Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duc. — Impr. SAINT-PAUL. — 7117,2,23.

L. J. C. & M. I.

MISSIONS

DES

OBLATS

DE

MARIE IMMACULÉE

56° Année. N° 218. Décembre 1922.

PREMIÈRE PROVINCE AMÉRICAINE

Rapport au Chapitre Général de 1920 [1].

§ I. — Œuvres et Ouvriers.

Notre sphère d'influence et d'action s'étend de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique, dans la moitié septentrionale des États-Unis. Sont compris dans nos œuvres le ministère paroissial, — le soin spirituel des asiles de vieillards, de pauvres et d'aliénés, — des aumôneries dans la marine nationale, — l'aumônerie d'une garnison militaire à Buffalo, — la prédication des missions paroissiales — et la direction d'un juniorat, d'un noviciat et d'un scolasticat.

(1) Traduit de l'anglais. N'a pu être publié plus tôt, pour des raisons indépendantes de notre volonté. Respectueux merci au R. P. Smith de nous en avoir fourni une seconde copie !

Nos sept Maisons sont les suivantes : — *a*) Saints-Anges, à Buffalo (1851) ; *b*) Saint-Pierre, à Plattsburg (1853) ; *c*) Saint-Joseph, à Lowell (1868) ; *d*) Immaculée-Conception, à Lowell (1868) ; *e*) Noviciat de Tewksbury (1883) ; Sacré-Cœur, à Lowell (1884) ; *g*) Scolasticat de Washington (1916).

De plus, nous comptons neuf Résidences, à savoir : — *a*) Notre-Dame de Lourdes, à Lowell ; *b*) Duck Creek (Wisconsin) ; *c*) Bailey's Harbor (Wisconsin) ; *d*) Mac-Cook (Nebraska) ; *e*) Seattle (Washington) ; *f*) Aurora (Kansas) ; *g*) Egg Harbor (Wisconsin) ; *h*) Fond-du-Lac (Wisconsin) ; *i*) Portsmouth (Virginia).

Quant à l'état de notre Personnel, voici ce qu'il était à l'époque du dernier Chapitre (1908) et ce qu'il est aujourd'hui (1920) :

1908 :		**1920 :**	
a) Pères	56	*a*) Pères	79
b) Scolastiques	15	*b*) Scolastiques	35
c) Coadjuteurs	18	*c*) Coadjuteurs	15
Total	89	Total	129
d) Novices	4	*d*) Novices	10
e) Junioristes	25	*e*) Junioristes	63

Dans nos Maisons régulièrement constituées, les exercices de communauté sont bien suivis. Il faut ajouter, cependant, que, dans quelques-unes de nos Maisons, par suite de l'absence presque continuelle du plus grand nombre de nos Missionnaires, il n'est pas facile d'avoir régulièrement tous les exercices. En effet, nos Pères sont souvent appelés, même dans les saisons libres, à aider, dans le ministère paroissial, les prêtres pour lesquels nous donnons des missions : c'est la coutume dans le pays, et les Évêques désirent que nous nous y conformions. — Dans nos Résidences, il arrive, très souvent, qu'il ne reste qu'un seul Père, durant une bonne partie de la semaine.

Mais j'ai trouvé, partout, une grande soumission, un véritable esprit de sacrifice, un zèle et un dévouement admirables, et une conduite vraiment religieuse et sacerdotale.

Et je me plais à rendre aussi un sincère hommage à l'aide précieuse et à la régularité si édifiante de nos Frères convers — qui, malheureusement peu nombreux, sont une grande consolation pour notre Province.

§ II. — Fondations et Améliorations.

Depuis 1910, nous avons abandonné la Résidence de Campbell, dans l'État du Nebraska : nous n'y pouvions garder qu'un seul Père, ainsi condamné à l'isolement, et nous avions, du reste, l'espoir de pouvoir établir ailleurs un centre de communauté.

Une Résidence fut donc fondée à Aurora, dans le Kansas, avec deux Missions dépendantes et, par conséquent, du travail pour trois Pères. Puis, nous avons également établi une nouvelle Résidence à la paroisse Saint-Louis, dans la cité de Fond-du-Lac (Wisconsin). — La Résidence d'Aurora n'est pas très éloignée de nos autres Missions du Nebraska ; et Fond-du-Lac se trouve tout près des Missions que nous avions déjà dans le Wisconsin.

On nous a offert d'autres postes de Missions ; mais nous sommes déjà si éparpillés, et si peu nombreux pour un territoire si étendu, que l'Administration provinciale a cru bon d'ajourner l'acceptation de ces postes.

L'Archevêque de Chicago a daigné prendre en considération favorable une proposition que nous lui avons faite ; mais, pour encore, rien de définitif n'a été décidé sur ce point. Nous avons, également, la promesse presque formelle d'un poste dans le diocèse de New-York. Enfin, on nous a promis de prendre en sérieuse considération la demande, qui nous a été faite, d'accepter une paroisse dans la ville de Denver...

Voici, d'ailleurs, un résumé sommaire des travaux que nous avons accomplis, dans nos paroisses, durant les dix dernières années :

1. *A Saint-Joseph, Lowell*, nous avons rebâti la grande église en granit, qui avait été détruite par un incendie,

agrandi notre orphelinat, construit un nouveau couvent et fondé une école auxiliaire ;

2. *A l'Immaculée-Conception, Lowell*, nous avons entièrement renouvelé l'intérieur de l'église supérieure, ainsi que de la crypte, et acheté une deuxième maison d'école, avec la propriété attenante ;

3. *Au Sacré-Cœur, Lowell :* construction d'une nouvelle école et d'un nouveau couvent ;

4. *A Notre-Dame de Lourdes, Lowell :* acquisition d'une nouvelle résidence, d'un couvent et d'une école ;

5. *A Sainte-Marie, Lowell-Sud :* agrandissement de l'école ;

6. *Aux Saints-Anges, Buffalo*, nous avons considérablement réduit la grande dette qui grevait notre nouvelle école, et payé notre quote-part pour la construction de la nouvelle cathédrale ;

7. *A Saint-Pierre, Plattsburg :* rénovation de l'église ;

8. *A Saint-Jean-Baptiste, Duck Creek* (**Wisconsin**) *:* nouvelle église en pierres ;

9. *A Saint-Jean-Baptiste, Egg Harbor* (*Wisconsin*) *:* nouvelle église et nouvelle résidence, toutes deux en pierres ;

10. *A Saint-Patrice, McCook* (*Nebraska*), nous avons bâti une nouvelle maison, un nouveau couvent et une nouvelle école, ainsi qu'une nouvelle église dans chacune des trois Missions qui dépendent de ce poste ;

11. Enfin, *à Saint-Benoît, Seattle* (*Washington*), nous avons construit un nouveau couvent et renouvelé notre église.

§ III. — Œuvre des Missions.

En 1910, deux de nos Pères furent chargés, exclusivement, de prêcher des Missions dans les paroisses. Nous avons, maintenant, quinze Missionnaires attitrés ; et, avec l'aide que nous fournissent nos propres paroisses, nous pouvons, parfois, compter jusqu'à vingt-quatre Missionnaires ensemble à la besogne.

En 1912, nos Pères ont prêché soixante-seize (76)

semaines de missions ; en 1919, ils en ont prêché cent cinquante (150).

C'est avec un grand enthousiasme qu'ils ont accepté ce genre de travail, et ils l'accomplissent avec zèle et abnégation, — d'où, avec l'abondante bénédiction de Dieu, le succès qu'ils y ont remporté : de tous côtés nous parviennent les éloges les plus flatteurs sur notre genre de prédication et les fruits qui en résultent. Nous avons prêché dans les grandes villes et dans les campagnes les plus pauvres.

Mgr Jean Carroll, Évêque d'Helena (Montana), a fourni à trois de nos Missionnaires neuf mois de travail, dans son diocèse. Et, l'an dernier, dans le Nord-Ouest canadien, deux de nos Missionnaires ont été à la besogne, depuis octobre jusqu'à la fin de mai.

Nous avons prêché des missions dans les Cathédrales de Boston, Seattle, San-Francisco, Helena, Lincoln, Hamilton, Denver et Halifax ; et, cette année, nous prêchons les missions des Cathédrales de Chicago, Philadelphie et Baltimore.

Et, cependant, force nous a été de refuser presque autant de travail que nous en avons accepté, à cause du nombre trop limité de nos Missionnaires.

Les Oblats, en effet, ont pris rang, comme Missionnaires, parmi les meilleurs Ordres ou Congrégations qui s'adonnent à cette œuvre. Sans parler de mon rapport sur nos travaux apostoliques, Mgr notre Révérendissime Père Général me permettra d'ajouter, aux témoignages que j'ai déjà cités, l'appréciation personnelle du Cardinal Guillaume O'Connell, Archevêque de Boston, sur notre œuvre des missions : Son Éminence nous place au tout premier rang, sans oublier de dire que les Oblats sont de vrais, humbles et zélés religieux.

§ IV. — Scolasticat de Washington.

Il y a quatre ans, à l'occasion de la célébration de nos fêtes du Centenaire de la Congrégation, nous avons ouvert notre Scolasticat de Washington.

La bénédiction et l'inauguration du nouvel édifice furent présidées par le regretté Cardinal Jacques Gibbons, Archevêque de Baltimore ; Mgr Thomas Shahan, Recteur de l'Université catholique, chanta la Messe ; et Mgr Michel FALLON, Évêque de London (Ontario), qui avait commencé l'œuvre en achetant la propriété, prêcha le sermon de circonstance. Plusieurs évêques, des représentants de divers Ordres religieux et de nombreux prêtres séculiers honorèrent de leur présence notre fête de famille. — Son Excellence Mgr Jean Bonzano, Délégué apostolique aux États-Unis, vint, deux jours plus tard, clôturer nos solennités, en célébrant la sainte Messe dans notre chapelle et en déjeunant avec nous (1).

Notre nouveau Scolasticat est bâti en granit et peut facilement abriter soixante (60) Scolastiques. C'est une construction solide et confortable.

Nous formons partie du groupe de communautés religieuses réunies autour de l'Université catholique, et notre maison se trouve même juste en face de l'entrée principale de cette noble Institution. Et le nouveau Sanctuaire de l'Immaculée-Conception, Patronne des États-Unis, lequel doit coûter plus de cinq millions de dollars ($ 5.000.000), va être bâti sur les terrains de l'Université, de l'autre côté de la rue qui se trouve derrière le Scolasticat. Le terrain et l'édifice de notre nouvelle maison nous appartiennent : car nous les avons payés, — non pas grâce à des aumônes ou des donations reçues, mais grâce aux économies et au travail de notre Province.

Les études y consistent en deux années de philosophie et quatre années de théologie. Ce sont nos propres professeurs qui enseignent toutes les branches de la théologie, — ainsi que toutes les branches de la philosophie, sauf l'économie politique et la littérature. Les professeurs de l'Université donnent à nos élèves des conférences

---

(1) Voir *Missions*, Tome LIV, N° 211 (juin 1920), pp. 164-167 : *Fêtes du Centenaire aux États-Unis* (Scolasticat *O. M. I.*, Washington).

sur les différents sujets du programme des cours de philosophie et de théologie. Quant à la musique d'église, c'est le professeur de musique à l'Université qui l'enseigne à nos Scolastiques. Toutes les classes se font chez nous. — Après l'ordination sacerdotale, quelques-uns de nos étudiants sont désignés pour suivre des cours spéciaux à l'Université : trois de nos jeunes prêtres suivent déjà ces cours.

Les Scolastiques ont une maison de campagne dans les *Blue Ridge Mountains*, à cent dix (110) milles de Washington.

Il me plaît de constater que la formation donnée au Scolasticat nous donne pleine satisfaction et que l'esprit religieux de nos Frères et leur application au travail sont pour nous un sujet de grande consolation (1).

§ V. — Aumôniers et Chapelains

Nous avons accepté d'assumer le soin spirituel de la base navale de Portsmouth (Virginia), au début de la Guerre, et nous n'avons pas encore été déchargés de cette œuvre. Cinq de nos Pères ont, durant un certain temps, été employés à ce ministère ; et, actuellement, nous en avons encore quatre là-bas. Dans cette œuvre est inclus le soin de la caserne d'instruction (*training station*), de l'hôpital naval, du camp de la base navale, et des navires de guerre qui viennent stationner dans le

(1) Nous avons reçu les deux premiers numéros d'une charmante Revue, rédigée, imprimée et publiée par les Scolastiques de Washington. Cette Revue — intitulée : *Oblate News Letter* — nous mettra, désormais, au courant de la vie religieuse et apostolique des Missionnaires Oblats qui se dévouent, à l'ombre du drapeau étoilé, à la gloire de Dieu et au salut des âmes abandonnées, et dont, jusqu'à présent, nous ignorions par trop les prouesses et les travaux apostoliques. Nous comptons, dans une prochaine livraison, offrir à nos vénérés lecteurs un bouquet composé des plus belles fleurs que nous avons remarquées dans cette double corbeille. En attendant, ceux d'entre eux qui désireraient recevoir la Revue elle-même, n'ont qu'à s'adresser au *Rev. Editor*, Oblate News Letter, 391, *Michigan Avenue, Washington, D. C. (U. S. A.)*.

port et qui n'ont pas d'aumônier. L'un de nos Pères a le grade et les privilèges d'un officier de marine ; les autres sont chapelains des Chevaliers de Colomb.

S. G. Mgr Patrice Hayes, Archevêque de New-York, a daigné me remercier publiquement pour l'excellent travail que nous avons accompli là. Le Diocèse se trouvait dans l'impossibilité de fournir des prêtres pour ce ministère et nous accueillit donc avec joie.

C'est également un de nos Pères qui a été l'aumônier de l'hôpital militaire de Buffalo, pendant la dernière année de la Guerre, tandis que deux autres ont servi en Europe comme aumôniers des troupes anglo-canadiennes ; — et l'un de ces derniers a même mérité, pour son dévouement et sa bravoure, plusieurs décorations.

Nous sommes chargés de l'asile de bienfaisance, à Tewksbury, lequel héberge plus de quatre mille (4.000) personnes, malades ou pauvres ou aliénés, — de la prison de Lowell, — de la ferme des pauvres, à Lowell, — du sanatorium pour poitrinaires, à Seattle, — et de l'Institution du Bon-Pasteur, également à Seattle. Ainsi essayons-nous de garder, dans nos ministères, l'esprit de notre vénéré Fondateur, en nous occupant d'œuvres bien conformes à la fin spéciale de notre Congrégation.

§ VI. — **Visites et Espoirs.**

Nous avons, en 1910, reçu la visite de notre Révérendissime Père Supérieur Général. L'intérêt vraiment paternel qu'il a témoigné à notre Province et à ses œuvres a merveilleusement fortifié les liens de charité et de confiance qui nous unissent à la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

En 1915-1916, c'est le R. P. Isidore Belle qui est venu faire la Visite canonique de la Province. Avec grand soin et sans se soucier de la fatigue, le R. Père a visité tous et chacun des postes occupés par nous dans notre immense champ d'action. Et, de tout cœur, il a approuvé

et encouragé nos entreprises apostoliques, ainsi que notre projet de bâtir un nouveau Scolasticat...

Immense, dis-je, est notre champ d'action. Le nombre de nos ouvriers augmente aussi graduellement. Nous espérons donc, avec la grâce de DIEU, pouvoir nous-mêmes agrandir considérablement, chez nous, la sphère d'activité des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée.

Térence SMITH, *O. M. I.*

Réouverture d'une Chapelle.

L'émouvante cérémonie de la réouverture de la Chapelle des Carmélites ou Église de la Mission, Place Forbin, à Aix-en-Provence, a eu lieu, le mardi 11 juillet dernier.

A 8 heures 1/2, Sa Grandeur Mgr Louis Rivière, Archevêque d'Aix, fait son entrée solennelle, entourée de nombreux membres du clergé de la ville : le cortège s'avance, au milieu de la foule pressée, silencieuse et émue... La Messe commence aussitôt.

Détail intéressant : la chasuble que porte Sa Grandeur est de Mgr Eugène de MAZENOD et le calice est de Son Éminence le Cardinal Hippolyte GUIBERT, l'un et l'autre enfants de la cité, qui furent des premiers à offrir le saint Sacrifice de la Messe, dans cette chapelle, après la Révolution de 1793. Donc, que de souvenirs pour tous ceux qui connaissent l'histoire de ce monument restauré !

De la tribune, la chorale du Petit Séminaire emplit d'harmonie le vaisseau et y réveille les échos endormis depuis vingt ans.

A l'évangile, Monseigneur prend la parole. L'éloquence émue de Sa Grandeur développe le texte de Job : *Lignum habet spem ; si præcisum fuerit, rursùm virescit et rami ejus pullulent* (*Job*, XIV, 7). « Dans notre terre de Provence, le platane émondé repousse plus verdoyant ; dans les régions dévastées par la guerre, le tronc que l'ennemi avait décapité, espérant y éteindre la vie, se couronne a nouveau de pousses vigoureux... Ainsi pour l'Église de DIEU et ses œuvres. Ainsi pour cette église et ce tabernacle : à nouveau Notre-Seigneur va en prendre possession, à nouveau ces murs s'animent, la vie reprend, et ce jour est celui de la résurrection... »

Voici l'élévation : *Benedictus qui venit!* Voici la communion et le tabernacle qui s'ouvre et se referme : la prise de possession est accomplie !... Maintenant, Seigneur, nos cœurs émus vous redisent la prière des disciples d'Emmaüs : *Mane nobiscum, Domine!*

VICARIATS D'AFRIQUE AUSTRALE

Visite Canonique de nos Œuvres Africaines [1].

§ XLIII. — Bloemfontein et Kroonstad.

Nous arrivons, vers 7 heures du soir (21 juin), à Bloemfontein et trouvons, à la gare, les Pères O'Leary et Miller. La maison de Bloemfontein va nous ouvrir, une fois de plus, sa porte hospitalière. Nous avons la tristesse d'apprendre que le bon Père Lenoir est malade de la grippe. Espérons que son âge en aura raison...

Monseigneur passe quatre jours à Bloemfontein, pour se remettre tout à fait. Les Pères savent lui rendre ce séjour agréable, par leur empressement filial et leur gaîté. Le Père Lenoir charme nos récréations de midi, — que la grippe lui laisse passer, avec nous, au soleil — en dévidant le fuseau de ses souvenirs et en émaillant ses récits d'une foule de traits intéressants. Ce que nous admirons le plus, avec une mémoire d'une précision d'intacte jeunesse, c'est l'intarissable bonne humeur de cet aimable octogénaire, qui plaisante sa personne et son mal, même au milieu des accès de toux les plus douloureux.

L'anniversaire de son sacerdoce (le 62e, s'il vous plaît) tombe pendant ces jours : nous lui faisons remarquer que, s'il est le troisième de la Congrégation par l'âge, il en est le second par la profession religieuse.

---

(1) Voir *Missions*, N° 216 (Juin 1922), pp. 245-319, et N° 217 (Septembre 1922), pp. 508-691.

Le R. P. Constant CHOUNAVEL, de Colombo, est, en effet, toujours le premier, avec ses 97 ans d'âge et ses 72 ans d'oblation. Puis vient le Père Louis TROUIN, de San-Giorgio, avec 95 ans d'âge et 58 d'oblation. Le R. P. LENOIR en compte 86 et 66. Nous lui souhaitons encore, au moins, 15 ans : sa verve et sa mémoire semblent les lui promettre. DIEU veuille les lui donner !...

Lundi 26, nous partons, avec le Père MILLER, pour Kroonstad. C'est, de nouveau, le plateau sud-africain, — plus uni et plus plat que jamais, surtout depuis que nos yeux se sont reposés, avec tant de plaisir, sur les pittoresques montagnes du Basutoland.

Nous admirons, en passant, les installations agronomiques de Glen (100.000 acres, soit 40.469 hectares) et l'école qui a été construite au centre. De chaque côté de la ligne, mais à des distances de 30 à 50 kilomètres, des mines de diamants — toutes fermées, en ce moment.

Il est une heure de l'après-midi, lorsque nous parvenons à Kroonstad. Le R. P. Arthur DELPORT, un Père Jésuite de Grahamstown (le R. P. Ord) et deux catholiques de la ville nous attendent sur le quai.

Les bagages vont sur l'automobile des Sœurs de Notre-Dame, et nous utilisons celle d'un négociant catholique de Kroonstad.

La ville, que nous traversons à la hâte, semble petite : pas même 10.000 habitants --- dont 4.259 blancs et 5.095 de couleur. Les maisons ressemblent à celles des camps de commerce du Basutoland : beaucoup de bois, vérandas, boutiques, etc. Nous verrons, peut-être, mieux demain. Deux flèches élégantes : c'est l'église *Dutch Reformed* (calviniste boer) et la presbytérienne.

La rivière Valsch l'arrose et donne un peu de fertilité relative à la contrée : c'est ce qui fait la richesse de Kroonstad, centre d'un district fermier. La ville a été capitale de l'État libre d'Orange, pendant 60 jours, du 13 mars au 11 mai 1900.

Le couvent des Sœurs de Notre-Dame est à 3 milles. C'est une belle construction à deux étages, — chose

extrêmement rare en ce pays — au milieu d'une grande propriété de pâtures.

Le costume bien connu des Sœurs de Notre-Dame de Namur nous rappelle un pays où abondent les religieux dévouements. Ces Sœurs, toutes anglaises, ont été appelées ici par Mgr Mathieu GAUGHRAN, avant la guerre : elles possèdent encore deux grands établissements, en Rhodésie, chez les Pères Jésuites (Vicariat du Zambèze).

Le Pensionnat est en vacances et les Sœurs le regrettent : nous les faisons passer, en guise de compensation, aux souvenirs de leur Noviciat de Namur, où leur bon aumônier, M. le chanoine Rousseau, avait eu la bonté d'apprendre l'anglais, pour pouvoir prêcher aux novices de cette langue et les confesser. Elles ont gardé une grande affection pour leur Maison-Mère et en conservent religieusement l'esprit.

Nous avons déjà dit qu'elles ont fondé, à Kroonstad, une école pour les noirs — école florissante, que nous allons visiter.

De l'autre côté de la ville, à 4 milles du couvent, se trouve une importante location de natifs, où diverses sectes hérétiques ont déjà bâti chapelles et écoles.

Les Sœurs de Notre-Dame ont voulu y établir la Maison de la Vérité. Elles n'y sont pas allées de main morte : leur construction est de beaucoup la plus importante. Sur quatre grandes salles, une sert de chapelle, le dimanche. Le tout abrite près de 400 enfants, dont le quart est catholique.

Les enfants reçoivent l'automobile de Monseigneur en grand orchestre, — cinq instruments de cuivre, une grosse caisse et un tambour. Une jolie séance, dans la plus grande salle, a réuni les catholiques indigènes (et d'autres aussi, dont un ministre protestant noir) et les enfants, petits et grands. Je signale la présence d'une Sœur de Mariannhill. L'instituteur principal dirige les chants, qui sont parfaitement exécutés : il est encore wesleyen, mais son âme est en marche vers le Catholicisme, — il est, d'ailleurs, excellent *teacher* et apprend

aux enfants le catéchisme catholique comme pas un. C'est un Mosotho, de Herschel (Colonie du Cap).

Quatre jeunes filles exécutent un *drill* (*club-swinging*) irréprochable ; on représente en saynète, entre autres, *Le Petit Chaperon Rouge.* Les noirs ont une façon très intéressante de jouer les saynètes : si leur accent anglais laisse à désirer, il n'en a que plus de saveur, et leur jeu est exceptionnellement expressif.

On finit par le *God save the King* et le *God is so very good* des Sœurs de Notre-Dame de Namur, — ce dernier, chant traditionnel des filles de la Bienheureuse Julie Billiart.

Monseigneur termine la séance par une allocution pleine d'humour et de cœur, et qui va droit à l'âme des petits natifs : nul doute que les bons conseils qu'il y sème ne restent gravés dans la mémoire de ces écoliers et écolières.

Il y a parmi eux, une très grande proportion de mulâtres et surtout de mulâtresses : on les reconnaît à leur teint plus clair et aussi à leurs cheveux plus ou moins longs.

La sortie est accompagnée par le petit orchestre, comme l'arrivée.

Le bien se fait en grand dans cette location, rien que par le fait de cette école : deux écoles hérétiques ont déjà dû fermer leurs portes, tant il est vrai qu'il suffit de bâtir grand pour faire venir. Protestants et païens forment les trois quarts de la clientèle scolaire et reçoivent, du même coup, une éducation franchement chrétienne.

Le jour de l'Ascension, le Père Delport a baptisé douze natifs adultes, — et autant, le jour de la Pentecôte. Comme au Basutoland, il leur fait faire deux ans de catéchuménat. Ceci porte à une soixantaine le nombre des adultes catholiques indigènes : noyau déjà relativement important — et qui le deviendrait davantage, si l'on pouvait adjoindre au Père (très surchargé par les postes éloignés) un prêtre qui s'occuperait exclusivement des noirs. La chapelle de cette location n'a

jamais la sainte Messe, et l'on ne prévoit la possibilité de la lui donner, une fois par mois, que si le Père O'Leary vient de Bloemfontein à cet effet : il est, pourtant, déjà fort pris...

Vraiment, il y a quelque chose à faire dans l'État libre d'Orange pour la population indigène ; et l'apparition d'un prêtre catholique, sachant la langue des natifs, ferait bien vite pâlir tous les ministres de l'erreur. Tellement les indigènes, dans leur simplicité, ont la notion de ce qui est sérieux et profond !...

L'après-midi, rencontre, chez un notable de la ville, Mr. Mooney, — celui-là même qui a mis son automobile à la disposition de Monseigneur — de tous les principaux catholiques de l'endroit.

Le R. P. Miller nous quitte, pour prendre le train de 5 heures et aller donner aux catholiques de Brandfort, sur la ligne de Kroonstad à Bloemfontein, la consolation de la visite du prêtre et de l'assistance à la sainte Messe. Quelle situation que celle de tous les catholiques de l'Orange, trop peu nombreux en chaque endroit pour constituer une paroisse et privés pour ce motif de toutes les consolations de la Religion ! Lorsque les Pères entreprennent ainsi de visiter les centres principaux, dans une direction donnée, on prévient les fidèles des environs ; et tous ceux que leurs occupations laissent libres accourent entendre la parole du prêtre et assister à la sainte Messe — qui est célébrée dans une petite chambre...

Quand l'un d'entre eux est malade, il lui faut faire venir le Père, parfois de très loin, pour l'assister à son chevet et lui donner les derniers réconforts des Sacrements. Un télégramme arrive au presbytère, réclamant un secours immédiat et, lorsque la distance est grande, précisant qu'il y a lieu de prendre une automobile. Dernièrement, le Père O'Leary fut mandé ainsi à plus de 100 milles (160 kilomètres) — et le malade, un simple fermier, n'hésita pas à exiger le *motor-car*, qu'il paya d'ailleurs lui-même, séance tenante. On imagine quel devait être le prix d'un tel déplacement, dans un pays

à change élevé — où, en surplus, tout est le double plus cher qu'en France ou en Belgique...

Nous rentrons, le soir, au couvent, dont les Sœurs offrent l'hospitalité à Monseigneur, avec une grâce et un empressement, qui semblent vouloir remercier, à tout instant, leur hôte de l'honneur fait à leur maison...

Nous lisons sur le devant de l'immeuble, gravée sur la première pierre, la date de la fondation, 18 octobre 1907, et le nom de Mgr Mathieu GAUGHRAN, le Vicaire apostolique de Kimberley à cette époque. Il y aura donc, bientôt, 15 ans que les Sœurs de Notre-Dame sont ici les collaboratrices des Oblats de MARIE Immaculée.

§ XLIV. — Réception à Johannesburg.

Mercredi 28, départ pour Johannesburg.

Les journaux ont annoncé, à plusieurs reprises, l'arrivée de Mgr DONTENWILL. Le maire de la première ville du Sud-Africain (280.387 habitants, recensement de 1921) doit être à la gare pour recevoir notre Révérendissime Père et le saluer le premier. La réception menace d'être grandiose. Les notables catholiques sont convoqués, la Jeunesse catholique également, et la fanfare de Nazareth-House doit exécuter deux morceaux de bienvenue.

Nous partons de Kroonstad, avec le Père DELPORT, à une heure. Le paysage est de plus en plus nu, dans cette partie nord de l'Orange : rien que des prairies immenses et toutes sèches. De-ci de-là, des fermes isolées, reconnaissables à la présence de bouquets d'arbres verts, — et c'est tout.

Curiosité à noter : nous passons à Douvres, d'où part un petit embranchement qui conduit à Calais et à Paris : il n'y a que 30 kilomètres de Douvres à Paris, en Orange. C'est ce qui pourrait s'appeler une simplification des distances et une solution des grands problèmes du fameux détroit.

Il y a, d'ailleurs, dans ce pays, nombre de localités qui portent des noms européens, — comme si les émigrants avaient voulu calmer, un peu, la nostalgie par

l'illusion facile de la consonance. C'est ce qui nous vaut Canada, Berlin, Artois, Marsala, Cambridge, Francfort, Haarlem, Amsterdam, Florida, Holland, Memel, Ypres, Myre, Utrecht, etc. La domination boer a multiplié les noms hébraïques, tirés de l'Histoire Sainte et de la géographie palestinienne, ainsi que les noms de leurs grands hommes ou des localités chères aux calvinistes exilés de France. Ainsi La Rochelle, faubourg de Johannesburg, et qui fut un des remparts huguenots dans notre pays ; ainsi Villiers, Joubert, Du Toit, Le Roux, Clarens, Beaufort, pour les Français, et Botha, De Wet, Pretorius, Brand, Steyn, Kruger ont donné leur nom chacun à plusieurs localités plus ou moins importantes.

Mais passons. Voici le Vaal, que nous traversons sur un pont de cinq arches, en fer. C'est la frontière entre l'État libre d'Orange et le Transvaal. Aussitôt après, nous arrivons à Vereeniging, où a été signé le traité d'union entre les deux Républiques, nous dit-on (*vereeniging*, union). A la gare, nous trouvons le R. P. Jacques Schang, premier conseiller du R. P. Vicaire des Missions, qui a voulu souhaiter la bienvenue à Monseigneur dès son entrée au Transvaal. Il nous explique que cette ville est en passe ou en prétention de devenir le Birmingham du pays : c'est d'ici que part l'eau qui sert à la grande ville de Johannesburg.

Un peu plus loin, nous commençons à distinguer, au loin, les pentes du Witwatersrand, sorte de chaîne de collines qui contiennent le quartz aurifère, richesse du pays.

Nous montons continuellement sur le plateau, qui s'élève jusqu'à Johannesburg.

Voici Germiston, ville de 54.000 habitants, dont 22.000 blancs. C'est la résidence du R. P. Schang. A la gare, se trouvent une cinquantaine de catholiques, qui demandent à saluer Monseigneur. Notre Révérendissime Père descend volontiers sur le quai et s'entretient aimablement avec les gens — charmés de sa bonne humeur et de sa simplicité.

Les deux Pères Dominicains de Boksburg arrivent aussi et restent dans le compartiment avec nous.

Dès Germiston, qui est à l'est de Johannesburg, nous sommes en pleine agglomération. Le R. P. Schang nous explique que la ville, le Londres du Sud-Africain, s'étend sur une superficie de 25 à 30 kilomètres de diamètre. Elle possède une petite centaine de faubourgs, tous très peuplés. Le Père nous montre dans l'obscurité les diverses mines d'or, dont on perçoit le fourmillement immense : cette multiplicité de lumières trouant la nuit, cette étendue interminable de mouvement et de vie, ce bruit uniforme et sourd, dominé quand même par le silence de l'atmosphère, — tout cela fait penser à un monstre gigantesque qui repose, et dont on entend la respiration infinie, tandis que ses milliers d'yeux lancent des éclairs innombrables. Longtemps, le train perce les flancs du monstre couché sur le sol ; longtemps, il passe entre les lumières : de temps à autre, il croise une rue brillamment éclairée ; puis il rentre dans la nuit relative, se frayant un chemin à travers ces multitudes d'étoiles terrestres, qui semblent garder la ville endormie.

Quelle ville ! 280.000 habitants, dont 150.000 blancs ; des Juifs en masse, ce qui la fait appeler parfois Jewburg, au lieu de Joburg, abréviation de Johannesburg ; trente loges maçonniques, et seulement neuf ou dix églises catholiques ! Et cette ville n'a pas 36 ans !

Elle contient plus de 1.100 kilomètres de rues, et son altitude varie entre 1.750 et 1.830 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Nous arrivons à la grande gare de Park Station.

Sur le quai, plus d'un millier de personnes attendent notre train.

Dès qu'il s'arrête, un formidable hourra s'élève, poussé par toutes ces poitrines.

Monseigneur descend, et, aussitôt, il est accueilli par Mgr Cox, Évêque de Dioclée, Vicaire apostolique du Transvaal, — entouré des Pères O'Shea, Supérieur de Johannesburg, Dupays, Péron, Varrie, Roux,

Ryan, de M. Burns, prêtre séculier, et de toute la Jeunesse catholique de la ville (au moins 300 jeunes gens).

La fanfare de Nazareth House commence l'hymne si aimé des catholiques de langue anglaise — *Faith of our Fathers*, que toute la foule chante avec un enthousiasme impossible à décrire.

Le Maire de la ville, Mr. S. Hancock, se fraie un chemin à travers tout ce monde, pour arriver jusqu'à Monseigneur. Il est en grand uniforme officiel, — robe violette, avec le collier d'or.

On le présente à Monseigneur, qui l'accueille en souriant et échange avec lui quelques paroles.

L'hymne terminé, *His Worship the Mayor* prend la parole, d'une voix forte — qui résonne sous le hall et scande les mots. C'est un chaleureux *Welcome* qu'il adresse à son auguste visiteur. Faisant allusion aux troubles causés par la dernière grande grève, il exprime le souhait que Monseigneur trouve encore une cordiale hospitalité dans la ville et lui assure la sympathie de Johannesburg, au nom de tous les habitants de la cité.

Très maître de lui, souriant, Monseigneur répond en remerciant le Maire de son aimable souhait de bienvenue et les assistants de leur inoubliable réception. Il déclare reconnaître à ces signes qu'il entre dans la vraie Capitale du Sud-Africain et salue la grande ville dans la personne de son premier représentant.

Un triple hourra souligne ses paroles, et la fanfare entonne immédiatement le *God bless our Pope*, que toute la foule chante religieusement.

Puis, le Maire offre aimablement à Monseigneur de le conduire chez lui dans son automobile — où prennent place, avec notre Révérendissime Père, le Maire, Mgr Cox, le R. P. Schang et le Père Perbal.

Un cortège se forme : en avant, la fanfare et la Jeunesse catholique, — puis, l'automobile, — en arrière, le peuple : environ deux mille personnes.

La fanfare joue les plus beaux airs de son répertoire ; l'automobile suit lentement. La foule peut accompagner, sans peine, à travers les rues de la ville, dont les

passants s'arrêtent — intrigués, mais sympathiques. J'ai déjà noté (avec quelque fierté, puisqu'il s'agit de notre Père) la surprise des voyageurs du train, en contemplant cette foule inusitée sur le quai de la gare et en écoutant ces discours et ces hymnes triomphants. C'est une manifestation catholique de premier ordre.

On dirait que le cortège prend les rues les plus fréquentées de la ville. La fanfare joue toujours. Une équipe de *policemen* maintient l'ordre, — sans grande difficulté, d'ailleurs. Ces braves gens doivent trouver que les cortèges catholiques sont bien plus pacifiques que les démonstrations bolchevistes de la dernière grève...

Vers la fin, nous entendons la *Marseillaise* sortir des cuivres de la fanfare. On approche. Voici Kerk-Street. Nous nous arrêtons devant la maison ou, plutôt, l'évêché.

Monseigneur remercie encore le Maire de sa gracieuseté. La voiture part ; mais la foule reste, massée dans la rue.

Monseigneur monte au balcon et lui exprime sa reconnaissance pour cette belle démonstration de catholicisme et d'attachement à ses pasteurs. Un triple hourra lui répond. Monseigneur en fait pousser un en l'honneur des Catholiques de Johannesburg, — ce qui a le don de provoquer la gaîté de tous. Décidément, ce peuple est gagné à notre Révérendissime Père, et la communication de sympathie est parfaite.

Encore l'hymne *God bless our Pope*, un grand hourra pour le Pape, et chacun se retire.

Le tout a duré plus d'une heure...

A la maison, nous trouvons le Père Eugène Noel, l'ancien Missionnaire de Vleeschfontein et son vrai fondateur, que des raisons de santé ont obligé à quitter sa chère Mission pour venir en la capitale.

Sur ces émotions, nous avons bien gagné notre repos...

Le lendemain, visite au Maire, pour le remercier de sa gracieuse démarche de la veille. Il paraît enchanté et se fait un plaisir de montrer à Monseigneur toutes

les salles de l'hôtel de ville et d'offrir son automobile pour permettre à Monseigneur de tout voir à Johannesburg.

Pendant la journée, les Sœurs de la Sainte-Famille viennent présenter à leur bon Père leurs hommages filiaux : celles de la Paroisse cathédrale, celles du Pensionnat de Parktown et celles du Sanatorium — dont la Supérieure est la sœur de notre cher Frère Théodore De Byl, le grand architecte de nos églises du Manitoba et du Keewatin.

A midi, les Pères arrivent des faubourgs : le R. Père Joseph Dupays, de Mayfair (Saint-Joseph), — le R. P. Patrice Ryan, de Braamfontein (Trinité), — le R. P. Eugène Laurent, de Norwood (Bon-Pasteur), — le R. P. Louis Péron, de La Rochelle (Saint-Patrice), — le R. P. Émile Roux, de Yeoville (Saint-François d'Assise), — le R. P. Jacques Schang, de Germiston (Saint-Augustin), — le R. P. Jean O'Brien et le R. Père Reinhard Boernke, de Krugersdorp (Saint-Pierre et Saint-Paul), — le R. P. Constantin Kempf, de Benoni (Saint-Patrice), — les RR. PP. Thomas Ryan, Camille De Hovre et Guillaume Quinlivan, de Pretoria.

Mgr Cox avait tenu à présenter, dès le premier jour, à notre Révérendissime Père Général le plus grand nombre possible des Pères du Vicariat. La réunion fut ce qu'elle devait être, simple et affectueuse. Mgr Cox présenta les Pères, — « tous de première classe », dit-il en souriant, mais trop peu nombreux pour le service intense du Vicariat.

Monseigneur lui répondit, en le remerciant de les avoir réunis tous autour de lui, qu'il ne doutait pas de la valeur des Pères — qui ne pouvaient être qu'un clergé de premier ordre, étant dirigés par un évêque de premier ordre lui-même.

Le R. P. Thomas Ryan, sollicité par tous ses confrères de prendre la parole à son tour, se leva pour dire bien des choses très humoristiques et tout à fait à propos, — ce qui ne fut pas sans ajouter à l'entrain et à la gaîté de tous... Il assura Mgr le Supérieur-Général que, s'il

était un prêtre de premier ordre, il ne s'en était jamais aperçu jusqu'alors, et il termina en disant :

— « Quoi qu'il en soit, envoyez-nous beaucoup de Pères de premier ordre. Nous les accueillerons bien. »

§ XLV. — Œuvres du Transvaal.

Il serait temps de dire un mot des œuvres de nos Pères du Transvaal. Aussi bien, l'occasion s'en présente. Saisissons-la.

a) L'église cathédrale, dédiée à l'Immaculée Conception, est une grande église aux murs de briques, mais sans voûtes ou, du moins, les voûtes sont en planches ; les arcatures elles-mêmes, qui font saillie sur la voûte, sont en planches. Le tout est peint, mais les jointures des planches apparaissent très visiblement. Il y a trois nefs, un remarquable maître-autel et un mobilier fort convenable.

La paroisse compte 3.300 catholiques. Il y a 50.000 communions et, à peu près, 25 conversions, par an.

Les quatre prêtres qui desservent la paroisse ont quatre couvents ou écoles : le Collège des Frères Maristes, le Pensionnat de la Sainte-Famille à Parktown, l'École paroissiale des Sœurs de la Sainte-Famille et le Sanatorium des mêmes Sœurs. Mgr Cox est obligé d'assurer, chaque matin, la Messe paroissiale, d'entendre les confessions matinales, etc. Il le fait, d'ailleurs, avec un zèle admirable et une simplicité rare ; et, quand personne n'est présent à la sacristie, il prépare lui-même les burettes et l'autel. Mais on avouera que l'arrivée d'un prêtre ou deux en plus serait précieuse et bien accueillie.

Le dimanche, à la cathédrale, il y a trois Messes ; et l'église cafre de Doornfontein s'ajoute aux chapelles déjà citées, ainsi que la chapelle de Bezuidenhout Valley. Si l'on songe que plusieurs de ces chapelles se trouvent très loin, — 2, 5, 6 et 7 kilomètres — on peut se rendre compte de la charge qui pèse sur les Pères de Johannes-

burg et le prêtre séculier qui les assiste — les PP. O'Shea, Noel et Varrie, et M. Urquhart.

b) Après la cathédrale, vient Mayfair. Il y a 1.150 catholiques ; et le R. P. Dupays compte 7.000 communions et un peu plus de 15 conversions, par an. Il a deux Messes, chaque dimanche.

c) Norwood n'a que 370 catholiques ; et le R. P. Laurent donne plus de 11.000 communions, par an. Son service se fait au Bon-Pasteur (deux Messes, chaque dimanche).

d) L'église syrienne compte 1.540 communions, pour 549 catholiques.

e) Braamfontein (R. P. Patrick Ryan) a 660 catholiques, 12.000 communions et 6 conversions. Comme Mayfair, cette paroisse compte une École supérieure, dirigée par les Sœurs de la Miséricorde, et le Père dit deux Messes, chaque dimanche.

f) La Rochelle a une population de 1.104 catholiques. Le Père Péron y donne 12.958 communions et compte une douzaine de conversions, par an. Il y a deux Messes, chaque dimanche.

g) Yeoville (355 catholiques) compte 45.000 communions, à cause du Couvent de Nazareth ; l'an dernier, il y a eu deux conversions. Service : deux Messes, le dimanche, — une à Nazareth et l'autre à l'église.

h) Belgravia compte 2.100 catholiques, avec 11.500 communions et une douzaine de conversions, par an. Service : deux Messes, le dimanche.

i) Alexandra Township est desservi par le Père Laurent : il y a une quarantaine de noirs catholiques, et une douzaine de conversions par an. Un millier de communions.

j) Doornfontein est desservi par le Père Noel : il y a 450 natifs catholiques, 775 communions et une vingtaine de conversions.

La ville de Johannesburg renferme donc un total de 10.018 catholiques. Chaque année, il y a une centaine de conversions, 570 baptêmes d'enfants et plus de 152.000 communions. Sept stations n'ont pas de prê-

tre résidant, et seize écoles ou institutions possèdent des chapelles desservies par les onze prêtres de la ville.

On s'étonnera, peut-être, du grand nombre de ces chapelles que les Pères consentent à desservir ; mais il ne faut pas oublier que Johannesburg est une ville interminable et que ces chapelles de couvents ou d'écoles sont, la plupart du temps, de véritables chapelles de secours, fréquentées par les catholiques dont la demeure se trouve dans le quartier.

Pour le reste du Transvaal, nous avons les chiffres suivants :

a) Germiston : 8 à 900 catholiques, 12 conversions, 7.800 communions, 67 baptêmes d'enfants.

b) Boksburg (desservi par deux Pères Dominicains) : 460 catholiques, 16 conversions, 900 communions, 43 baptêmes d'enfants.

c) Benoni : 810 catholiques, 6 conversions, 12.000 communions, 48 baptêmes d'enfants.

d) Krugersdorp : 800 catholiques, 12 conversions, 14.000 communions, 46 baptêmes d'enfants.

e) Potchefstroom : 255 catholiques, 6 conversions, 16.210 communions, 16 baptêmes d'enfants (R. P. Pierre Mérour, *O. M. I.*).

f) Klerksdorp : 215 catholiques, 2 conversions, 3.600 communions, 10 baptêmes d'enfants (R. P. Louis Decorme, *O. M. I.*, malade).

g) Vleeschfontein, Mission indigène : 600 catholiques, 13 conversions, 4.025 communions, 27 baptêmes en tout (R. P. François Gutfreund, actuellement en Alsace, remplacé provisoirement par le R. P. Yves Saccadas).

h-i) Pretoria et Gezina (RR. PP. Thomas Ryan et Guillaume Quinlivan) : 2.000 catholiques, 21.000 communions, 67 baptêmes d'enfants et 2 d'adultes.

j) Sainte-Thérèse, près de Pretoria (R. P. Camille De Hovre), Mission indigène : 315 catholiques, 116 conversions, 6.552 communions, 126 baptêmes en tout.

k) West-Fort, près de Pretoria (asile des lépreux, desservi par le R. P. De Hovre) : 80 catholiques, 30 caté-

chumènes, 22 conversions, 26 baptêmes en tout, 750 communions.

l) Les Pères Rédemptoristes de Pretoria, outre leur Mission, s'occupent de tous les postes isolés du Vicariat : en tout, ils comptent 767 catholiques, 11 conversions, 29 baptêmes d'enfants, 4.650 communions.

m) Volksrust, sur la frontière du Natal, est desservi par les Pères Dominicains de Newcastle (Natal) : 40 catholiques seulement.

Total pour le Vicariat : près de 18.000 catholiques, 259 conversions, 81 catéchumènes, 865 baptêmes d'enfants, 1.232 baptêmes en tout, 247.430 communions, 63.716 confessions.

n) Le district de Lydenburg, jusqu'ici desservi par le R. P. Alphonse Van Hecke, va être cédé aux Fils du Sacré-Cœur de Vérone, pour former un Vicariat distinct : 440 catholiques, 24 catéchumènes, 18 baptêmes en tout, 4.400 communions.

Il y a, dans le Vicariat, 299 religieuses, avec 4.494 enfants dans leurs écoles, dont 1.855 catholiques. Il faut ajouter 15 Frères Maristes, avec 662 jeunes gens, dont 278 catholiques. Total : 5.856 élèves, dont 2.133 catholiques (1.880 garçons et 3.976 filles).

Les Frères Chrétiens (*Christian Brothers*), d'Irlande, fondent un Collège à Pretoria, en ce moment.

Voilà un bilan qui dénote une vive activité dans ce Vicariat. Des renforts seraient bien utiles, autant pour conserver ce qui existe que pour permettre aux Pères d'aller de l'avant.

Il est à remarquer que les noirs ne sont pas oubliés : 175 ont été convertis, pendant cette année, et 105 reçus catéchumènes, et il y a eu, parmi eux, 361 baptêmes en tout. On en compte 1.500 dans les Missions organisées pour eux ; les autres sont dispersés dans les paroisses. La difficulté est qu'il n'y a qu'une réserve, Vleeschfontein, et encore n'est-elle pas une réserve proprement dite. La population native est généralement instable. Les uns sont domestiques — et s'en retournent chez eux, dès que la nostalgie les prend ou qu'ils ont gagné un

peu d'argent. Les autres travaillent dans les mines, et leur contrat de travail est toujours temporaire. D'autres travaillent dans les fermes et sont encore plus difficiles à saisir. Ils sont, d'ailleurs, aussi très vagabonds. Quant à ceux qui semblent fixés dans les villes, ils se mêlent aux blancs et produisent une race de métis, qui empruntent aux blancs beaucoup de vices et peu de vertus. Dans les quartiers spéciaux où ils habitent, les catholiques (très rares) sont littéralement noyés et perdus. Il faudrait un apôtre aux qualités extraordinaires et à la patience à toute épreuve pour espérer obtenir quelque résultat dans un tel milieu. S'il n'avait que ce ministère, peut-être pourrait-il essayer de saisir ce ramassis de mixtures de races, mais en employant pas mal d'années de sa vie avant d'arriver à quelque chose, — il paierait cher ses succès !...

§ XLVI. — Visite de Johannesburg.

Comme il avait été convenu, le vendredi 30 juin, la voiture du Maire vint nous chercher pour visiter la ville. Les PP. Péron et Varrie se firent nos *ciceroni*, et le P. Delport nous accompagna.

En réalité, la ville de Johannesburg est très accidentée : plusieurs collines la séparent en quartiers distincts, comme la ville de Rome, — avec cette différence qu'ici les collines n'ont pas été prises d'assaut par la marée montante des habitations pressées les unes contre les autres.

Nous traversons un beau quartier, aux rues tracées à angle droit, aux *cottages* coquets — tous accompagnés d'un jardinet et d'une cour. La rue est bornée, pendant des kilomètres, de haies très épaisses d'ifs taillés soigneusement et différemment, ce qui donne à ce quartier un aspect varié et riant ; l'été, rien ne doit être plus gai que ces rues de villégiature plutôt que de ville d'affaires.

Nous arrivons au sommet d'une de ces collines qui divisent Johannesburg. Les hautes pentes et le plateau sont presque déserts, rocailleux. Soudain, s'étale devant

nous le panorama du centre de la ville. Nous admirons le tracé géométrique des rues, l'étendue donnée aux parcs et terrains de jeux, l'espacement des maisons dès que le regard s'éloigne du centre commercial, la quantité extraordinaire d'arbres répandus partout et, surtout, l'immensité de la ville dont l'horizon ne fixe pas les limites.

Il y a, cependant, des solutions de continuité entre les divers quartiers : ici, c'est la colline, — là, c'est une autre colline, — plus loin, c'est une mine, qui a fini par amonceler un tel amas de déchets de quartz qu'elle a caché complètement le quartier voisin, — une autre mine encore, — et ainsi de suite.

Nous descendons sur Yeoville. Ce sont encore les cottages, avec leurs petites propriétés. Puis, à droite de Norwood (et c'est toujours Johannesburg), la campagne, mais une campagne pittoresque : la route descend une pente raide, entre les rochers, et s'élance, à travers une vallée de prairies, vers un horizon de bois verts. Un moment, nous avons l'illusion des randonnées de l'année dernière, dans les pins de la Gironde : quelle parfaite similitude de décor ! Ici, les pins élancés, — à côté, la prairie, — et les pins, tout au bout, enserrant les prés ou les champs de leur ceinture toujours verte...

Voici Parkwood, où un grand nombre de terrains vagues attendent la reprise des affaires et l'arrivée de nouveaux riches, qui s'y tailleront des propriétés splendides.

Puis c'est Parktown, où ces installations sont déjà faites : châteaux et parcs s'y succèdent, avec une variété et une richesse qui ne laissent rien à envier aux plus beaux quartiers européens.

Nous nous arrêtons au *Zoological Garden*, le premier du monde pour la conservation et la reproduction des lions...

Et nous rentrons en ville, où notre distingué *cicerone*, le Père PÉRON, nous fait passer et repasser dans le quartier des gens de couleur : toutes les nuances possibles et imaginables du jaune, du noir et du chocolat s'y

succèdent sur les visages des habitants. Et quelles rues ! La population y grouille dans des maisons basses, beaucoup en tôle ondulée, maculée, trouée, quelques-unes en bois, avec des vérandas qui ont dû avoir la prétention d'élever ces demeures à un niveau supérieur mais qui, aujourd'hui, ne le cèdent pas à leurs voisines de tôle pour la saleté et la vétusté. Dans la rue, les enfants se roulent au milieu des ordures et des débris de toute sorte. Quelquefois, mais rarement, il y a un petit hiatus entre ces cabanes ignobles : c'est un terrain vague, suivant la définition habituelle, mais il a, chaque fois, une physionomie bien précise, quoique innombrable, car les termes manquent pour décrire ce chaos repoussant. Et l'odeur !...

Nous entrons dans le centre commercial, où les maisons se pressent, car le terrain y coûte cher. On nous montre l'endroit où la dernière grève a causé le plus de dégâts. Là, se trouvaient les barricades, — ici, était le quartier-général bolcheviste : la maison porte les traces profondes du bombardement, — plus loin, une auberge démolie : dans cette rue, les balles ont percé les devantures et même les colonnettes en fer des magasins. Il paraît que la lutte fut sauvage et acharnée. Le calme fut rétabli, grâce à l'énergie du Gouvernement du Général Smuts.

Enfin, nous sommes chez nous, à Gold-Street...

§ XLVII. — Mission de La Rochelle.

Dimanche 2 juillet, nous partons, après le dîner, pour La Rochelle. Ici encore, notable solution de continuité entre le centre et le faubourg. Une jolie avenue nous conduit, à travers les terrains de mine et de jeux, jusqu'à La Rochelle — où le Père Péron nous attend.

Une petite église charmante, avec un autel en imitation de marbre, et la chapelle des Sœurs Dominicaines ouvrant sur le chœur, du côté de l'épître.

Quand nous arrivons, elle est remplie de jeunes filles, — toutes Enfants de Marie, venues des quatre coins de la grande ville, quelques-unes même de Pretoria, qui est à 72 kilomètres d'ici. Les Enfants de Marie de la

paroisse sont au premier rang, vêtues de blanc, avec un joli manteau bleu clair, exactement de la même forme que le manteau blanc des Carmélites et fixé au cou de la même manière. Sur la tête une petite couronne et un voile de tulle blanc. Elles sont une quarantaine habillées de la sorte, et celles qui sont déjà Enfants de Marie portent, comme partout, la médaille de la sainte Vierge, avec un ruban bleu plus foncé.

Une quinzaine doivent être admises dans la Congrégation, durant cette cérémonie. Elles sont semblables aux autres, sauf la médaille et le ruban — que Monseigneur bénit, avant la réception. Les rites traditionnels se succèdent : questions et réponses, acte de consécration, oraisons et prières dites par le Prélat, puis collation des médailles — que la Préfète attache autour du cou de chacune des nouvelles Enfants de Marie.

Dans une charmante allocution, Monseigneur leur montre ce qu'est pour elles ce beau titre, en fait ressortir la noblesse et les avantages, et ajoute les conseils que l'Église prodigue à la jeunesse et que le titre d'Enfants de Marie rend plus pressants encore.

Les chants sont tout simplement superbes, et la petite église de La Rochelle a une acoustique très favorable.

Après la Bénédiction du Très Saint Sacrement et la Bénédiction papale, on nous invite à une séance chez les Sœurs Dominicaines. C'est une grande salle de classe, garnie de tables pour le thé. Ces demoiselles sont déjà installées partout — sauf, évidemment, à la table d'honneur. Le thé ne se prend pas sans douceurs, cela va sans dire, et les *sweets* couvrent les tables, ainsi que les fleurs.

Après une tasse de thé et quelques gâteaux, Monseigneur parcourt la salle avec les Pères Péron, O'Shea et Varrie, pour féciliter les nouvelles Enfants de Marie et accueillir, par de bonnes paroles, celles qui viennent des autres paroisses. Alors commence la séance proprement dite — deux morceaux de piano et une opérette anglaise, du genre de celle que nous avons entendue, à Londres, chez nos Pères de Kilburn. Les chants sont

merveilleusement exécutés. Décidément, La Rochelle est riche en artistes distingués...

Monseigneur remercie en termes chaleureux ; et le Père Péron le fait acclamer par trois hourras. Monseigneur fait acclamer les Pères, puis la Congrégation des Enfants de Marie... Et l'on se sépare dans les sourires amusés et contents...

A la cérémonie du soir, à la Cathédrale, Mgr Dontenwill donne le sermon. Ce sermon avait été annoncé par les journaux pour la Messe de 11 heures, et l'église était bondée pour cette Messe. Malgré le malentendu, il y avait foule encore à l'office du soir.

Monseigneur reprend le thème qu'il avait déjà développé à Kimberley et à Bloemfontein : « Le Pape ». Son discours fut très goûté, — plus d'un écho nous l'a redit, — et, le lendemain, les deux journaux de la ville donnaient en larges colonnes le compte rendu de ce sermon.

Le beau chant irlandais *God bless our Pope* souligna dignement les paroles du Pontife, jaillissant spontanément des poitrines et, surtout, des cœurs des assistants, après les beaux enseignements qu'ils venaient d'entendre...

§ XLVIII. — **Réunions à Johannesburg.**

Lundi, Mgr Cox avait voulu inviter, à la table de son hôte, les prêtres séculiers (MM. Burns et Urquhart), les Pères Rédemptoristes de Pretoria et les Pères Dominicains de Boksburg, ainsi que les PP. Schang, de Germiston, et Mérour, de Potchefstroom.

A l'heure dite, les agapes fraternelles réunissaient les représentants des diverses Congrégations qui évangélisent le Transvaal, — avec le Père Joseph Achgar, prêtre séculier du rite maronite, qui s'occupe des cinq ou six cents Libanais de Johannesburg et de tous ceux du Transvaal...

Le soir, dans le *Town Hall*, réunion des Catholiques de la ville, pour souhaiter solennellement la bienvenue à Monseigneur notre Révérendissime Père.

La manifestation, soigneusement préparée par la Jeunesse catholique, réunit près de 2.000 personnes. Monseigneur, assis au milieu de l'immense salle, accueillait tous les assistants l'un après l'autre, à mesure qu'ils lui étaient présentés nommément par le Vice-Président de la Jeunesse catholique, et, pour chacun, Monseigneur avait infatigablement un mot aimable ou plaisant. Cette cérémonie dura une heure.

La vraie séance commence alors. Monseigneur prend place au fauteuil présidentiel, avec Mgr Cox à sa droite. A sa gauche, se trouvait Sir Evelyn Wallers, Président de la Chambre des Mines ; à droite de Mgr Cox, M. Frank Brown, membre du Conseil de la Province : à gauche de Sir Evelyn, l'avocat Saul Solomon, pasteur anglican converti ; puis les Pères Tigar et Gabriel, Dominicains ; le P. Achgar, Maronite ; un Père Bénédictin de la Préfecture du Transvaal septentrional ; les PP. Schang, O'Shea, Varrie, Péron, Dupays, Laurent, Roux, Kempf, Delport, Mérour et O'Brien.

Le Président de la Jeunesse catholique, assisté de son Vice-Président et de son Secrétaire, — respectivement, MM. O'Connor, Jones et Anderson — vint lire une adresse, délicatement enluminée par les Sœurs Dominicaines de Benoni : souhaits de bienvenue et salut cordial des Catholiques de Johannesburg à leur auguste visiteur, avec l'expression de la reconnaissance de tous pour l'œuvre accomplie par ses Fils, les Oblats de Marie Immaculée, et ses Filles, les Sœurs de la Sainte-Famille.

Mr. Frank Brown prit la parole. Après un hommage à la *Catholic Young Men's Society*, dont il souhaita que les 300 membres devinssent bientôt des milliers, l'orateur fit ressortir l'action des Oblats de Marie Immaculée, dans la région, non seulement en ce qui regarde cette belle œuvre de jeunesse, née d'hier et si bien organisée, mais encore pour tout le développement de la vie catholique au Transvaal. Il les a vus arriver, il les a vus travailler, peiner et souffrir, et il est heureux de dire à leur Chef que les résultats répondent à leurs efforts. Ils ont mis dans les communautés chrétiennes la discipline. —

« ce qui n'est pas toujours facile », ajoute-t-il, « avec les pécheurs comme moi », — l'amour du travail et la charité. Il félicite leur Supérieur Général, si dignement placé à leur tête : parti, très jeune, d'un pays qu'il a eu le bonheur de revoir rendu à la mère-patrie, il se fixa en Amérique, — où il donna l'exemple du travail utile et des vertus religieuses, comme en témoigne la confiance constante de ses Supérieurs d'abord, du Saint-Siège ensuite, et de tous les dignitaires Oblats, qui l'ont choisi pour leur Père.

Il parla ensuite des Sœurs de la Sainte-Famille, qui se dévouent, à coté des Oblats, dans les œuvres d'enseignement et dans leur beau Sanatorium de Kensington, après avoir offert leur dévouement à la ville de Johannesburg, dans le grand Hôpital communal — qu'elles ont dirigé longtemps, à la vive satisfaction de tous les citoyens.

Puis, Sir Evelyn Wallers passa en revue, à l'occasion de la visite de celui qu'il appela « un grand dignitaire de l'Église catholique », les belles œuvres accomplies et menées à bonne fin dans le pays. Sir Evelyn est protestant ; mais l'admiration sincère qu'il éprouve pour le dévouement catholique éclatait dans toutes ses paroles, d'autant plus précieuses qu'elles se tenaient dans une juste mesure de constatation presque froide, tellement il visait à la précision positive des idées et des chiffres. C'était l'homme d'affaires établissant un bilan ; et ce bilan était un réel triomphe pour la cause catholique à Johannesburg.

Notre Révérendissime Père remercie les jeunes gens de la C. Y. M. S., d'abord : ils ont été les organisateurs de cette fête, et les beaux résultats obtenus depuis leur fondation justifient les plus belles espérances, — il leur souhaite progrès, succès et accroissement indéfinis. Puis vient le tour de M. Frank Brown, dont les appréciations élogieuses ne paraissent pas à Monseigneur devoir être prises au mot, mais qu'il remercie, cependant, de sa bienveillante amabilité. Il n'a garde d'oublier Sir Evelyn, qui a tracé un tableau si complet et si convaincu des travaux des Catholiques en ce pays.

Monseigneur fait appel aux laïques, accourus si nombreux et si sympathiques : il leur demande d'aider les Pères, dans leur œuvre si difficile, et de se tenir toujours à leurs côtés. Il souligne ce qu'a de spécial la mission du prêtre catholique dans les pays de formation récente : il assiste à une ascension rapide, à des progrès continus et surprenants dans l'ordre matériel, mais ce n'est pas pour les contempler qu'il a été envoyé en un tel pays. Le prêtre est là pour rappeler et faire mettre en honneur les principes qui sont à la base du vrai progrès, ceux sans lesquels celui qui bâtit ne fait rien qui dure : *Si* DIEU *n'édifie pas la cité, c'est en vain que ceux qui travaillent à la construire dépensent leurs forces et leur temps.* Or, ces principes, il ne faut pas aller les chercher bien loin : ce sont, tout simplement, les dix Commandements de DIEU. Un penseur américain fit un jour une trouvaille :

— « On se donne beaucoup de peine », dit-il, « pour inventer de nouveaux systèmes de morale et s'en servir pour rendre les hommes meilleurs et les sociétés plus habitables. J'ai découvert, dans l'antiquité, quelque chose qui est bien mieux que tout cela : les dix Commandements de DIEU. »

— « Eh bien », dit Monseigneur, « je ne prétends pas avoir fait une trouvaille : cette règle incomparable de vie et de progrès, vous la connaissez aussi bien que moi. On l'oublie trop, dans la fièvre des affaires et des entreprises. Les Pères sont auprès de vous pour vous dire qu'elle existe et qu'elle renferme seule les éléments de la prospérité et du bonheur. »

Sa Grandeur termina en remerciant, une fois de plus, les habitants de Johannesburg — les Catholiques, spécialement — de la splendide réception qui lui avait été faite, en souhaitant, à la Jeunesse catholique, les vertus qui rendent les œuvres fortes et fécondes et, à la cité tout entière, la paix dans la connaissance et la pratique de la vérité.

Après ces paroles, aussi aimablement prononcées que profondément pensées et solidement vraies, le concert commença.

Johannesburg possède, dans cette salle, le troisième orgue du monde : 77 jeux, des tuyaux magnifiques et, avec cela, un artiste consommé, Mr. J. Connell. Un chœur — composé des chanteurs et chanteuses les plus exercés des paroisses de la ville et dirigé par Mr. H. Garvin, le Directeur musical de la Cathédrale — exécuta, avec accompagnement de l'orgue et d'un splendide piano, un *Gloria in excelsis*, un *Gaudeamus omnes in Domino* et, pour finir, le vibrant *Faith of our Fathers* et le *God save the King*. Dans les intervalles, des solistes, souvent rappelés, chantèrent divers morceaux de la façon la plus réussie.

Il était 11 heures et plus, quand nous pûmes quitter la salle.

Durant la séance, une fillette gracieuse vint, sans façon, demander à Monseigneur de bénir sa petite croix et une autre, plus timide mais tout aussi gracieuse, lui offrit un superbe bouquet.

La cordialité la plus familiale régna pendant toute la soirée. On sentait que ce peuple était heureux de fêter ses prêtres, dans la personne de leur chef. Tous — Syriens, Irlandais, Anglais, Afrikanders, quelques Français et Polonais — ne formaient qu'un cœur et qu'une âme, dans la communion à la même allégresse et à la même fierté religieuse.

Vraiment, cette visite comptera dans les annales de la communauté catholique de Johannesburg ; et l'affirmation de vitalité catholique et d'union fraternelle, dont elle aura été l'occasion, ne passera pas inaperçue...

§ LXIX. — Paroisses et Couvents.

Mardi matin, Messe à Kensington, — au Sanatorium. C'est un des points les plus élevés de la grande cité. Les Sœurs de la Sainte-Famille ont choisi là un emplacement superbe, et leur établissement se trouve réaliser toutes les conditions voulues pour fournir aux malades le grand air et le confortable. Admirablement organisé, ce Sanatorium — qui est, en somme, une clinique très

moderne — n'est pas encore achevé ; la dernière aile est en construction. Nous avons admiré les installations actuelles, qui sont de toute beauté. Quand le bâtiment sera terminé. il y aura trois salles d'opération, munies de toutes les dernières inventions et offrant aux docteurs tous les perfectionnements que la science a réussi à découvrir pour l'antisepsie chirurgicale ; une salle de radiographie y sera jointe, sans parler de mille détails — si importants pour les malades qui désirent souffrir peu et guérir vite.

Les Sœurs se dévouent, à Kensington, jour et nuit, et le Sanatorium regorge toujours de malades : le bon renom de la maison en est cause, et la charité inépuisable des Sœurs pour les patients est la raison, et la seule, de cette bonne renommée.

A côté des Sœurs, douze *nurses* laïques, pour les soins de la journée, — la nuit étant réservée aux religieuses.

La chapelle, toute neuve, est fort jolie dans sa claire simplicité. L'ornementation, parfaitement harmonisée, est presque toute due à la reconnaissance émue des malades guéris à Kensington — et qui savent que c'est la meilleure manière de faire plaisir aux Sœurs qui les ont soignés...

Mercredi matin, Messe à End-Street, à l'Externat de nos Sœurs de la Sainte-Famille. La maison d'End-Street s'occupe des écoles paroissiales de la Cathédrale, à President Street, des écoles paroissiales de Yeoville, que nous verrons lundi, et du Pensionnat (École supérieure) d'End-Street. Inutile de revenir sur ce que nous avons déjà dit du dévouement de ces religieuses modèles : elles sont ici ce qu'elles sont au Basutoland, à Kimberley, à Bloemfontein, — c'est-à-dire, les auxiliaires précieuses de nos Pères, tant dans les écoles qu'à l'église, à la sacristie et dans les œuvres. Institutrices hors ligne (il suffit de juger les résultats et de constater leur réputation inégalée), elles ne reculent devant rien pour assurer tout le bien que le prêtre attend de leur travail. Elles savent descendre jusqu'aux plus petits détails, pour promouvoir les œuvres et garantir le succès de l'orga-

nisation sacerdotale. et, si, lundi dernier, à l'hôtel de ville, leur éloge est sorti de toutes les bouches, il n'était que le témoignage mérité de leur labeur...

Mercredi soir, banquet au *Grand National Hotel*, organisé encore par la *Catholic Young Men's Society*. Présidé par M. C.-J.-A. Jones, le distingué Vice-Président de la C. Y. M. S., ce banquet fit honneur aux jeunes — qui l'avaient préparé, avec le concours du dévoué Père Péron. Soixante-dix couverts. A droite et à gauche du *chairman* (président), Mgr Dontenwill et Mgr Cox, puis MM. Allen (le précédent Maire de Johannesburg), O'Meara, Bies, Mackenna, Anderson, O'Connor (ces deux derniers respectivement secrétaire et président de la C. Y. M. S.), etc., et les PP. O'Shea, Varrie, Péron, *O. M. I.*, Tigar et Gabriel, *O. P.*..

Les toasts furent portés au Pape et au Roi, par Mr. Jones, — à Mgr Dontenwill, par Mgr Cox, — au clergé, par Mr. Mac-Kenna, — aux hôtes, par Mr. O'Meara ; Mgr notre Révérendissime Père donna la réplique à Mgr Cox, — le R. P. O'Shea, en qualité de Supérieur, à Mr. Mac-Kenna, — et Mr. Allen, à Mr. O'Meara...

Jeudi soir, passage du R. P. Léon Sormany — qui allait prendre part, à Pretoria, aux sessions du Conseil supérieur de l'Instruction, dont il fait partie. En qualité de Supérieur de notre ancien Collège de Pietermaritzburg, il fut choisi par le Gouvernement pour représenter, non pas l'enseignement catholique mais tout enseignement — catholique, laïque, protestant, etc. — du Natal. Il est le seul membre du Conseil pour le Natal : sa position n'en est que plus favorable et le choix qui a été fait de sa personne, plus flatteur...

Vendredi matin, Messe au Pensionnat de nos Sœurs de Parktown. Fondé, il y a quelques années, par les Sœurs d'End-Street, pour décharger cette maison trop petite, il a été fixé dans ce quartier excentrique de Johannesburg, à plus de huit kilomètres du centre de la ville, au milieu des parcs et *cottages* opulents, dans un site ravissant, — on dirait, presque en pleine campagne.

Bâti pour 150 pensionnaires, il ne reçoit que 50 externes et se trouve déjà trop petit. On y a voulu assurer tout ce qui est nécessaire pour donner aux jeunes filles de la société une éducation parfaite ; et l'estime grandissante dont il jouit montre que l'on a réussi. Les installations sont magnifiques : classes, salles de musique (il y en a 24), salles de bains, de gymnastique, etc., — tout y est *up to date.* Les sports ne sont pas négligés ; et une Sœur nous montre, avec une fierté bien anglaise, la splendide coupe gagnée, lors d'un concours, par le Club de tennis. Le parc et le jardin sont de toute beauté, grâce à un brave jardinier polonais, qui utilise tout son savoir au service de l'établissement...

Une auto vient nous prendre pour nous conduire chez les Pères Dominicains de Boksburg, de l'autre côté de Johannesburg, — à une cinquantaine de kilomètres, cette fois.

Boksburg est un centre minier de 38.000 habitants : sur tout le long de la route, nous longeons les mines d'or, qui déversent constamment sur leurs flancs des tonnes de quartz réduit en poussière blanche ou légèrement jaunâtre. Dans cette localité, les Sœurs Dominicaines bâtissent un Pensionnat pour 500 jeunes filles, auxquelles pourront s'adjoindre 500 externes ou demi-pensionnaires. Rien que la construction, qui est une vraie petite ville, doit coûter la bagatelle de 5 millions, au cours actuel de notre franc...

Dans l'après-midi, le Père Kempf nous entraîne chez lui, à Benoni, neuf kilomètres plus loin. Benoni a 48.000 habitants. Nous admirons sa jolie église et son beau presbytère... Mais il nous faut revenir bien vite à Johannesburg, pour le Salut du soir, à Mayfair.

Pour comprendre la disposition des différentes paroisses et couvents de Johannesburg, il est bon d'en donner un aperçu sommaire. Supposant que nous partions de la gare de Park-Station, nous avons, au sud, le quartier des affaires, où se trouve la Cathédrale, — plus au sud, après une dépression que remplit le territoire de plusieurs mines d'or, La Rochelle, — à l'est, tout contre la gare, Doorn-

fontein, où l'on a bâti une église pour les noirs, desservie actuellement par le R. P. Noel, — plus loin, se déployant en éventail et contigus les uns aux autres, les quartiers de Bezuidenhout Valley (desservi par les Pères de la Cathédrale), Kensington (Sanatorium) et Belgravia (paroisse du R. P. Saccadas), — au nord de la gare, Braamfontein, — plus loin, vers le nord-est, Yeoville, — et, plus loin encore dans la même direction, Norwood, — Parktown est tout juste au nord de Braamfontein — enfin, à l'ouest de la gare, Fordsburg et Mayfair, desservis par le R. P. Dupays.

Germiston, Boksburg et Benoni sont des communes indépendantes de Johannesburg, à l'est : pour y parvenir on sort de la grande vile par Belgravia. Elles sont respectivement à 15, 32 et 37 kilomètres.

Krugersdorp est, au contraire, à l'ouest-nord-ouest, ainsi que Randfontein et Roodepoort ses annexes ; Roodepoort est à 20 kilomètres, Krugersdorp à 32, et Randfontein à 45 kilomètres de Johannesburg...

Pour en revenir à Mayfair : nous sommes reçus par le R. P. Dupays, rayonnant de joie de voir Monseigneur chez lui. L'église est bien remplie : une jolie église de style gothique anglais, avec trois nefs, un plafond-voûte, en *pitchpin*, et de belles arcades ogivales (un peu basses, comme l'exige le style), — les trois nefs se poursuivent jusqu'au bout du chœur, se terminant chacune par un autel, proportionné à l'importance de chaque nef, ce qui fait l'effet de trois églises se donnant la main.

Nous sommes au premier Vendredi du mois : Monseigneur lit l'Acte de Consécration et, après la Bénédiction du Très Saint Sacrement, prononce, en anglais, une allocution pieuse et pratique sur la dévotion au Sacré-Cœur, puis donne la Bénédiction papale.

Après le Salut, le Père présente à Monseigneur les neuf Sœurs de la Merci, qui tiennent les écoles paroissiales ; et l'auto nous ramène à Kerk-Street.

Samedi matin, Messe chez les Sœurs du Bon-Pasteur, où le R. P. Laurent est chapelain. Après la Messe, Monseigneur visite l'établissement, qui est des plus pau-

vres, — sauf la buanderie, assez bien installée. Le logement du Père se compose de deux pièces, dans une bicoque en bois. Outre les catholiques de Norwood, — qui n'ont, d'ailleurs, pour église que la misérable chapelle du couvent, — le Père doit visiter Alexandratown et ce qu'on appelle la Dynamite. Il fait en moyenne, 480 kilomètres par mois, souvent davantage.

Vers 10 heures, nous partons pour Alexandra Town, réserve de noirs, à 5 kilomètres. Comme ce sont les vacances, nous ne sommes accueillis que par une trentaine d'enfants, sur les 200 qui fréquentent l'école ; mais, bientôt, ils sont renforcés : et la chapelle-école est presque pleine, lorsque commence le Salut.

Après la Bénédiction papale, les Sœurs de la Croix demandent à Monseigneur de se laisser photographier au milieu du groupe des assistants. Un *teacher* profite de ces quelques moments de répit pour lire une adresse à Monseigneur au nom de la centaine de Catholiques de cette réserve.

Nous visitons la bâtisse en construction, qui deviendra la future école : 25 mètres de long sur 12 de large. Il faudra encore du temps et de la peine pour convertir les 4.000 habitants d'Alexandra Town. Bien que placés en dehors des limites de Johannesburg, ils sont, cependant, trop près de la grande ville pour ne pas se ressentir de ce voisinage, d'autant plus que beaucoup y travaillent constamment.

Il faudrait là un Père qui sache la langue. Il faudrait... il faudrait beaucoup de choses ; et c'est un vrai crève-cœur de devoir s'en tenir toujours à des « il faudrait »...

L'auto nous ramène, à midi, en ville après une matinée bien remplie...

Dimanche 9, Messe pontificale à Kerk-Street, à 11 h. Annoncée depuis plusieurs semaines, cette Messe attire beaucoup de monde à la Cathédrale. Les manifestations grandioses des jours précédents n'ont pas été sans remuer profondément l'opinion. Les journaux catholiques — et, particulièrement, le *Catholic News* des Pères PÉRON et QUINLIVAN — ont reproduit, à

deux reprises, la photographie de l'auguste visiteur ; et le numéro qui paraît aujourd'hui de ce dernier périodique renferme de larges colonnes de comptes rendus sur les diverses cérémonies et les réceptions qui lui ont été faites.

Ce numéro exceptionnnel paraît légèrement en retard, afin de pouvoir faire le récit du plus grand nombre possible de ces circonstances ; mais il est considérablement embelli et grossi.

La Messe pontificale déroula ses cérémonies devant une église archicomble. Le sermon fut donné par S. G. Mgr Cox, avec la piété qui le caractérise. Le chœur, dirigé par Mr. Garvin, dépassa toutes les prévisions qu'on était autorisé à fonder sur le talent bien connu des artistes.

A 3 heures, une auto vint prendre les deux évêques pour une visite au cimetière, afin de déposer une prière sur les tombes des Oblats — dont la dernière, celle du regretté Père Guillaume Soye, était encore toute fraîche...

A 4 heures, Salut à l'église cafre de Doornfontein : singulière assemblée, remplissant le sanctuaire comme un œuf, et composée presque exclusivement d'hommes. Nous en exprimons notre étonnement au R. P. Noel. Il nous explique que tous ces gens sont des domestiques ou des ouvriers, venus dans la grande ville, pour peu de temps, et décidés à retourner dans leur village, aussitôt qu'ils auront réuni un peu d'argent. Il y a très peu de noirs établis à Johannesburg : ceux qui ont un ménage habitent les locations, comme Alexandra Town. Voilà pourquoi ce sont presque tous des hommes et même des jeunes gens. Il y a bien quelques filles dans les grandes maisons des richards de la ville ; mais elles ne sont jamais libres, l'après-midi.

Ces braves gens chantent de tout leur cœur, comme dans leur pays. Monseigneur leur adresse quelques mots, après le Salut, et leur donne la Bénédiction papale.

Avant notre départ, ils veulent nous serrer la main. Les deux tiers sont Zoulous, les autres Basutos ou Ban-

tous de la Rhodésie septentrionale. Tout un groupe d'entre eux nous disent, gauchement, quelques mots de français : nous apprenons, en les questionnant, qu'ils viennent du Vicariat du Bangouelo, de chez Mgr Larue (ils prononcent Laroué). Ils ont le teint noir plus que celui des Basutos et la physionomie plus gaie, plus ouverte ; ils sont empressés et serviables au possible, — en voilà deux qui s'emparent de nos surplis et soutanes, de la crosse et de la mitre, et qui nous accompagnent jusque chez nous.

On voit que le ministère des noirs à Johannesburg est un vrai problème. Que de langues il faudrait savoir pour s'en acquitter : le zoulou, le sesotho, le sechuana, les dialectes des natifs du Transvaal septentrional, ceux des habitants de la Rhodesia, etc. !...

A 7 heures, une auto vient nous prendre pour aller à Braamfontein. Petite, toute petite église : le R. Père Patrice Ryan est en quête de ressources pour en bâtir une plus grande. Mais elle est fort bien ornée : l'autel, en bois richement sculpté, vient de Bruges et les ornements et l'ostensoir, fort beaux, ont été faits à Lyon, et le tout s'harmonise avec un goût qui fait honneur à l'ancien étudiant de Rome qu'est le R. P. Ryan.

L'église est bondée : plusieurs des assistants viennent de cinq milles, en tramway. Après le Salut, Monseigneur parle, avec une heureuse opportunité (d'ailleurs voulue), de la place que tient l'église dans la vie du catholique et montre les raisons fondamentales de l'amour que le peuple chrétien a toujours senti pour ses temples. De là, les grandes cathédrales du moyen âge en Europe ; de là, cette générosité pour la construction et l'embellissement des sanctuaires ; de là, cette rivalité de toutes les classes de la société pour contribuer à cette œuvre, riches et pauvres donnant, les uns, leur or et, les autres, leur travail. La conclusion est facile à tirer : mettez-vous à l'œuvre avec votre dévoué prêtre, et bâtissez à votre Dieu une église digne du quartier et de la paroisse de Braamfontein.

La Bénédiction papale clôture la cérémonie, suivie

du chant *God bless our Pope*, exécuté par la foule entière...

Lundi matin, c'est la voiture de Nazareth House qui vient nous chercher. Les enfants de cette belle institution sont au nombre de 400 ; il y a aussi des vieillards des deux sexes. Les garçons, moins nombreux que les filles, ont une jolie fanfare — celle qui vint saluer Monseigneur à la gare, le 28 juin.

Les chants, pendant la Messe, furent remarquablement exécutés ; entre la Messe de Monseigneur et la Messe d'action de grâces, l'assistance reçut la Bénédiction papale. Vers 10 heures, la Supérieure nous fit visiter l'établissement — et, particulièrement, la nouvelle chapelle, qui s'achèvera bientôt et qui marquera, parmi les églises de la ville, par la pureté de son style ogival.

Les Sœurs de Nazareth, suivant une tradition qui leur est chère, voulurent réunir, autour de Monseigneur, le clergé de la ville : Mgr Cox, les RR. PP. O'Shea, Schang, Kempf, Dupays, Noel, Laurent, Péron, Varrie, Roux (qui est leur aumônier) et Perbal. Vers 3 heures, nous étions conviés à une petite séance fort bien réussie, à laquelle avait préludé la fanfare, qui joua plusieurs morceaux pendant le repas.

A la fin de la séance, Monseigneur remercia et félicita les Sœurs et les artistes : chants, danses, saynètes, — tout contribuait à souligner et démontrer quelle bonne et forte éducation Nazareth donne à ses pupilles. Dans une causerie pleine d'à-propos, Monseigneur fit passer les conseils les plus appropriés à son jeune auditoire, en les enchâssant avec bonheur au milieu de fines allusions aux morceaux récités et chantés et de traits d'esprit fort prisés de ce jeune public, — aux trois quarts, irlandais d'origine...

Le soir, Salut à Yeoville. Comme la paroisse est peu populeuse, nous ne nous attendions pas à une assistance monstre : mais elle suppléa, par la distinction et la piété des chants et surtout par l'enthousiasme de l'accueil, à ce qui pouvait manquer du côté du nombre.

Dans une allocution chargée de bonnes pensées, Monseigneur échauffa en ses auditeurs l'amour de l'Église et de l'Eucharistie, leur recommanda particulièrement la visite au Très Saint Sacrement et la communion fréquente, et termina par un mot sur le Pape.

Au départ, l'auto fut saluée par des hourras interminables. Le R. P. Roux peut être fier de son peuple : s'il rappelle le *pusillus grex* de l'Évangile, on peut lui dire : *Noli timere*, car la peine qu'il se donne n'est pas perdue..:

Un détail oublié dans le compte rendu de cette journée de lundi : à 11 heures, nous étions allés visiter les écoles paroissiales de Yeoville. Comme nous l'avons dit, elles sont tenues par les Sœurs de la Sainte-Famille d'End-Street — qui s'y rendent, chaque matin, en voiture ou en tram. L'école est neuve et bien aménagée ; les bâtiments sont compris de la manière la plus pratique, les classes vastes et bien aérées, les cours spacieuses. Rarement, nous avons eu l'occasion de visiter une école qui fasse meilleur effet : la décoration murale surtout, discrète et bien appropriée, est d'un goût sûr et parfait, — autour des bâtisses, des terrains sont aménagés pour les jeux de tennis, de cricket et de balle, — et, à l'extrémité, une maison d'habitation a été achetée et transformée en salle de gymnastique.

250 élèves fréquentent cette école, qui touche presque plusieurs écoles protestantes — une anglicane, une presbytérienne, une méthodiste et une wesleyenne. Ces écoles, stimulées par l'exemple des catholiques, se sont mises à organiser des jeux de tennis et à copier les Sœurs de la Sainte-Famille pour nombre de détails, — sans réussir, cependant, à entamer leur clientèle scolaire, même dans la partie protestante des enfants qui en suivent les cours.

C'est une nouvelle preuve de l'esprit pratique et de la sérieuse formation des Sœurs. Incontestablement, elles inspirent la confiance et appellent le succès. Les protestants eux-mêmes n'hésitent pas à leur envoyer leurs enfants, tandis que les familles catholiques sont

si heureuses de les trouver que pas une ne consentirait à les confier à d'autres éducatrices.

Les Missionnaires Oblats de Marie Immaculée apprécient les services innombrables que leur rendent ces Sœurs, leurs Sœurs, auxiliaires malheureusement trop peu nombreuses de leur apostolat. Comme eux, les Sœurs de la Sainte-Famille comprennent les besoins des œuvres et s'y adaptent pleinement et joyeusement. Elles sont missionnaires comme eux : à leur exemple et à leurs côtés, elles ne reculent devant aucune difficulté et se penchent sur toutes les misères morales... L'esprit de Mgr de Mazenod et du bon Père Noailles ne dérivait-il pas de la même source ?...

Le lendemain, mardi, nous avions laissé la journée libre, pour permettre à Monseigneur de voir, en particulier, ceux des Pères de la ville qu'il n'avait pas encore vus et pour le laisser respirer, un peu, avant de partir pour Mafeking...

§ L. — Mission de Mafeking.

Mardi soir, à 7 heures, nous prenons le train de Rhodésie, qui nous déposera à Mafeking. Comme nous allons voyager de nuit, nous ne verrons pas grand'chose du pays que nous allons traverser.

En passant à Krugerdorp, nous admirons la file interminable des lumières qui trahissent la présence d'une ville populeuse et très étendue. La ville elle-même n'a que 42.000 habitants ; mais les localités voisines la continuent, d'une manière presque ininterrompue.

Nous nous apercevons que la ligne descend, peu à peu, des hauteurs de Witwatersrand et passe de la hauteur de 1.780 mètres à celle de 1.150, vers Zeerust, c'est-à-dire dans le *Veld*.

Nous nous réveillons à cinq heures : il est temps de prendre nos dispositions pour l'arrivée. En effet, à six heures moins douze minutes, le train s'arrête en gare de Mafeking.

Sur le quai, dans la demi-obscurité que la lune éclaire à peine de sa lumière blafarde, je distingue le Père Daniel DURAND, escorté d'une douzaine de personnes : ce sont des Catholiques de l'endroit, qui se sont imposé ce lever extra-matinal pour venir saluer Monseigneur.

Une auto se trouve là, devant la gare, à point nommé, pour nous transporter au couvent des Sœurs de la Merci : elle appartient à un excellent catholique, autrefois paroissien de Mafeking et qui habite aujourd'hui dans le Transvaal. Il était venu, la veille seulement, dans son ancienne paroisse, dont il a contribué à faire consolider l'église, et, apprenant l'arrivée de Monseigneur pour le lendemain, il a généreusement offert sa voiture. En quelques minutes, Mr. Nolan nous amène au couvent — où nous disons nos Messes.

La rentrée des classes s'est effectuée, il y a deux jours : cela nous permet de visiter l'école, attenante à la maison des Sœurs. Il y a 75 à 80 élèves, pour le moment. Les Religieuses dirigent aussi, en ville, une école pour les enfants de couleur.

Mafeking est à 1.278 mètres au-dessus du niveau de la mer. La ville ne compte que 2.300 habitants, dont 350 catholiques. Le district entier atteint le chiffre de 430 catholiques. 16.150 communions ont été distribuées, l'année dernière. Il y a eu 43 baptêmes, l'an dernier, et environ 75, cette année.

La paroisse renferme un bon nombre d'Indiens, de métis et de noirs. Ces derniers viennent d'un peu partout : Zululand, Basutoland, Northern Rhodesia, Bangouélo, Nyassa et, surtout, Bechuanaland.

L'église n'est pas excessivement vaste, et elle a été bâtie avec des matériaux défectueux : aussi les fentes se montrent-elles, par ci par là, et, si Mr. Nolan n'avait sérieusement aidé le missionnaire à consolider les murs, l'édifice serait, probablement, déjà par terre. L'autel en bois, simple et artistique à la fois, vient de Bruges. Des peintures sur métal représentent diverses scènes de la vie de Saint Antoine de Padoue, le patron de la

paroisse. Mais que de choses manquent encore, dans cette pauvre Mission ! Je suis sûr que, si les clients de Saint Antoine de Padoue — et ils sont nombreux, de par le monde — savaient la situation de cette église de Mafeking, ils n'hésiteraient pas à s'y intéresser.

Un détail : à cause de la cherté de la vie et de la sécheresse constante en Bechuanaland, depuis trois ans, beaucoup de familles catholiques ne peuvent plus envoyer leurs enfants à l'école catholique, et 21 d'entre ces petits sont obligés de fréquenter les écoles officielles, neutres comme dans notre France... et gratuites aussi.

Mais ce qui s'impose surtout, en ce pays, c'est — comme dans la région de Taungs, située plus au sud — des Missions et des Missionnaires. Il y a, par ici, de nombreux villages bechuanas : Kanye, Mashupa, Molepole, Lehutulu, à l'ouest, — sans compter les innombrables tribus qui habitent au nord : Ootsi, Ramoutsa, Motchudi, etc. Et pas un prêtre pour les évangéliser et les amener à DIEU ! Pourtant les hérétiques ont fondé, un peu partout, des postes et des missions...

Justement, nous arrive la nouvelle des derniers actes de S. S. PIE XI sur les Missions catholiques et la Propagation de la Foi : jamais l'époque n'a été mieux choisie pour entreprendre l'apostolat de ces peuples, délaissés jusqu'ici. A la voix du Pontife, qui continue si bien S. S. Benoît XV, des centaines de jeunes gens devraient se lever pour cette œuvre de toute première nécessité. Il n'est pas permis de se croiser les bras, en face de cette indigence de centaines de milliers de noirs, qui nous appellent de tous leurs vœux. Les revues vraiment apostoliques, qui ont pris à tâche de développer le zèle et l'amour des âmes parmi nos contemporains, devraient se mettre, de plus en plus, à l'unisson du grand mouvement qui emporte l'Église vers les Missions indigènes. Le souffle puissant de l'Esprit-Saint devrait les animer toutes d'une ardeur communicative et entraîner

vers l'apostolat africain toutes les âmes de bonne volonté (1).

O terre d'Afrique, terre des Augustin et des Cyprien, terre bénie des Martyrs de l'Uganda, terre des héros inconnus du monde qui s'appellent les Pères Gérard et LeBihan, si l'on savait ce que tu renfermes de ressources d'apostolat et de joies suprêmes pour les grands cœurs qui cherchent le dévouement !

Faites-la donc connaître, vous tous qui tenez une plume et dont les pages pénètrent dans toutes ces demeures que le Missionnaire ignore ; parlez de son ministère trop isolé, montrez sa douleur à se voir impuissant devant l'océan de misères à soulager, — impuissant comme l'enfant qui voulait remplir avec une coquille, sur la côte africaine, un petit trou creusé dans le sable, en y versant toute l'eau de la mer. Faites sentir, aux âmes catholiques de tous les pays chrétiens, combien sont à plaindre ces malheureux noirs, — si bons, si naïfs, si simples — assiégés de tous côtés par l'hérésie, plus prompte que la vérité. Ah ! si l'on avait vu, ne fût-ce qu'une fois, le bon sourire, la mine heureuse, le regard pur et confiant de quelques-uns de ces jeunes gens bien instruits des principes de notre Foi, comme l'on comprendrait quel trésor constitue, pour ces natures neuves, la possession de l'Évangile de Jésus-Christ !...

Ce matin encore, deux jeunes Bantous vinrent solliciter, au presbytère de Mafeking, l'honneur de saluer Monseigneur. Ils devaient repartir, la veille, pour leur pays ; mais, apprenant l'arrivée d'un archevêque catholique, ils remirent leur voyage pour avoir la joie de lui parler quelques instants. Le Père voulut tenter une expérience. Il mit entre les mains de Monseigneur un catéchisme en leur langue :

(1) L'une des plus intéressantes de ces revues, la *Bonne Nouvelle*, du R. P. Edmond Thiriet, ne cesse de faire entendre l'appel du Sacré-Cœur à ses fidèles et de sonner l'alarme des pauvres païens abandonnés. Que n'est-elle dix fois plus répandue, et que ne peut-elle se frayer un chemin dans tous les foyers où abondent les enfants et les moyens de soutenir les Missionnaires !

— « Questionnez, Monseigneur. Vous prononcerez tant bien que mal, mais vous pourrez constater que les réponses arrivent sans hésitation et sont parfaitement conformes à la lettre du catéchisme. »

Ainsi fut fait. Pas un ne broncha ; et pas une réponse ne fut manquée. Et il fallait voir l'aisance de ces deux jeunes gens et le charmant sourire qui éclairait leur visage très noir d'Africains du Centre. Qui donc a dit que les noirs n'étaient pas beaux ? Celui-là n'a jamais vu de noirs catholiques ! Il ne sait pas que l'âme illumine les traits ; il n'a pas lu sur ces faces très douces l'amour du prêtre, la joie de se sentir dans la vérité et l'innocence que procure la pratique de la vertu...

Pourquoi donc, ô mon Dieu, tous ne peuvent-ils pas recevoir le même bienfait ?...

Revenons à Mafeking.

On se souvient qu'en 1899-1900, cette ville fut assiégée par les armées boers. Le colonel Baden-Powell résista, pendant 217 jours, à toutes les attaques des assiégeants, avec 800 hommes et une demi-batterie de canons. Mafeking ne fut jamais pris.

Le pays est plutôt un pays de pâturage : c'est ce qui rend la sécheresse terrible, dans cette contrée, et l'on comprend pourquoi la famine y règne, en ce moment, — ou, tout au moins, la misère, comme dans le reste du Bechuanaland.

La ville renferme quatre églises : une anglicane, une calviniste boer, une wesleyenne et l'église catholique. Notre Mission a été fondée par le R. P. Lenoir, actuellement notre doyen au Sud-Africain. Lui ont succédé les RR. PP. Georges Ogle (mort, depuis), Pierre Séchet, Joseph Morin, Joseph Maher, Victor Hecht, David O'Leary, Daniel Durand — qui réside ici depuis plus de six ans.

Mercredi soir, Salut à l'église. Monseigneur, avant de donner la Bénédiction papale, adresse quelques mots à l'auditoire (blancs et Indiens) qui se presse dans l'église. Après le Salut, réunion dans les salles de l'école du couvent. Le Père a invité les catholiques à venir

saluer Monseigneur et à lui souhaiter la bienvenue à Mafeking.

Au meeting se trouvaient le Maire (Mr. Rice), le Magistrat (Mr. Vilmot, un catholique) et une centaine de personnes.

Le Maire parla le premier et offrit à Monseigneur les souhaits de bienvenue de la cité, en relevant l'honneur fait à Mafeking par la visite d'un archevêque — le premier, certainement, qui ait entrepris le tour de l'Afrique du Sud. En considération de l'honneur qui s'attache à l'Église catholique et de la grande faveur que fait à la ville la visite d'un si distingué dignitaire, Son Honneur le pria, en finissant, d'accepter le titre de « citoyen de Mafeking ».

Le Magistrat parla au nom des catholiques de la ville, en qualité de membre le plus en vue de la paroisse. En homme habitué à considérer les influences et à doser les valeurs humaines, il s'attacha surtout à montrer ce qu'avaient fait les Pères depuis 1895, date de la fondation de la Mission, et ce que valaient ces hommes de Dieu — venus, loin de leur patrie, dans un pays où tout leur était étranger : langue, coutumes et religion. Il affirma que les Protestants, qui sont la majorité dans cette contrée, ne connaissent pas le prêtre catholique et ne l'apprécient pas à sa juste valeur. S'ils le respectent, c'est un peu trop le respect de l'ignorance — qui passe à côté du mérite vrai, sans se douter de son prix. Mais l'œuvre des Pères est immense, si l'on va jusqu'au fond des âmes et si l'on cherche à se rendre compte des résultats de préservation obtenus sur des quantités de catholiques — qui se seraient attiédis et séparés de nous, sans son action vigilante. Et que dire des conversions obtenues ? Tant dans la colonie blanche que parmi les Indiens, les gens de couleur et les noirs, il y a eu un grand nombre d'âmes arrachées au mal par l'influence des Pères, dont on ne saura jamais toute l'abnégation et tous les sacrifices.

Le Père parla après Mr. Wilmot. Il rappela ses souvenirs personnels, son ordination, à Liège, des mains de Mon-

seigneur DONTENWILL, alors Évêque de New-Westminster, sa rencontre avec Monseigneur, devenu alors Supérieur Général des Oblats de MARIE Immaculée depuis trois ans, et fit ressortir l'attachement qu'éprouvent tous les Oblats pour leur vénéré Père. L'explication valable du zèle et du dévouement des Pères de Mafeking est à chercher dans leur union avec le Centre de la Famille, avec le Père, — dans la grande cohésion religieuse, dans l'amour de la famille, dans le parfait esprit de corps qui les anime. Ils sont soutenus et ils recourent, sans cesse, à leur bienfaisant soutien. Ils se renforcent, continuellement, par la participation à cette vitalité puissante qui fait la vigueur des Sociétés religieuses ; et la Visite de Mgr DONTENWILL accroîtra encore, au Sud-Africain, l'union intime entre la tête et les membres, pour le meilleur succès des œuvres.

Une grande cordialité marqua cette réunion ; et l'on eut bien de la peine à se séparer. Visiblement, tous étaient conquis par l'amabilité de notre Révérendissime Père et voulaient jouir plus longtemps de sa compagnie...

Jeudi, visite de l'école noire et indienne, tenue par les Sœurs de la Merci, dans l'intérieur de la ville, non loin de la Mission. Cent enfants nous attendent, — noirs, métis, Indiens. Ils chantent quelque peu, puis Monseigneur leur parle, en entrecoupant ses paroles des questions à leur portée. Peu de timidité : ils se sont vite mis à l'aise et répondent avec une assurance qui fait honneur à leurs éducatrices.

Malheureusement, l'exiguïté du local empêche les Sœurs d'accepter les noirs qui ne sont pas catholiques : sinon, on en recevrait des centaines, tellement l'école a bon renom.

Peu après, le Comité catholique vient chercher Monseigneur en *ford*. Nous visitons le *Town Hall* ou hôtel de ville, où l'on nous montre les souvenirs du siège (obus, éclats, modèle du canon fait ici même pendant le siège), le drapeau anglais déchiré (glorieuse relique de cette époque), la grande salle, etc... De là, nous partons vers un des forts qui défendaient la cité : fort peu de

chose, en somme, — si nos soldats et les Tommies de 1914-1918 s'étaient contentés de cela pendant la grande Guerre, ils n'auraient pas su résister longtemps.

Nous passons ensuite dans la grande réserve appelée Mafeking Stad, — qui contient 10.000 Bechuanas. En effet, c'est très grand et très ramassé, soit par rapport à la réserve de Taungs, soit en regard des petits villages du Basutoland. Quelques maisons presque européennes ; mais la plupart des habitations sont des huttes, à peu près semblables à celles de Taungs, avec leurs enceintes tombant si facilement en poussière.

Les Wesleyens sont solidement établis ici ; et ils ont fait avec le chef un contrat, par lequel celui-ci s'engage à ne laisser pénétrer dans la réserve aucun autre ministre — ni protestant, ni catholique. Quel crève-cœur, pour le prêtre, de voir la citadelle de l'erreur installée chez ces pauvres noirs, et l'accès de leurs âmes rendu impossible, au moins pour longtemps ! Daigne la Vierge Immaculée, qui a écrasé la tête du serpent, ouvrir la route à un missionnaire sauveur, en brisant ce pacte infernal !...

Le soir, Salut chez les Sœurs — qui veulent avoir, elles aussi, leur part des bénédictions de Monseigneur.

§ LI. — **Visite à Vleeschfontein.**

Vendredi matin, départ, à 7 heures, pour Zeerust. Nous trouvons à la gare le R. P. Porte, parti de Taungs à minuit et arrivé ici à 6 heures 20. Il nous attend, pour prendre avec nous la ligne de Johannesburg jusqu'à Zeerust.

La ligne monte, d'abord, de l'altitude de 1.280 mètres à celle de 1.430, à Ottoshoop, centre de mines d'or, sur la rivière de Malmani, puis redescend à 1.179 mètres, à Zeerust. C'est là que nous descendons.

Zeerust est une petite ville de 2.000 habitants, assez agréable et plus ou moins importante, à cause de la fertilité de la vallée de la rivière Marico, dont elle draine les produits : citrons, blé, avoine, coton, et toutes sortes de fruits et de plantes sub-tropicales. Le sous-sol

est riche, mais encore peu exploité ; on extrait, pourtant, du plomb à 25 kilomètres au sud et du zinc à 11 kilomètres à l'ouest. Le gibier abonde vers le nord ; et la vallée du Marico donne de plus en plus satisfaction aux fermiers qui s'y établissent.

Il y a de grandes réserves pour les noirs : Linokana, à 25 kilomètres, et Gopani, à 45 kilomètres.

Pour aller à Vleeschfontein, il nous faut recourir au « wagon » à bœufs ou à l'automobile. Par le premier véhicule, nous mettrions trois jours, car la Mission est à 62 milles (exactement 100 kilomètres) ; par le second, il nous faudra quatre heures.

Le R. P. Porte, qui a tout prévu et arrangé, a retenu d'avance une automobile, qui nous attend à Zeerust ; et bientôt nous partons vers le nord, c'est-à-dire vers la chaleur. Déjà, dans la ville de Mafeking, nous avions senti une notable différence de température avec Johannesburg, — différence due, à la fois, à la diminution de l'altitude et à la proximité du chaud désert du Kalahari. A Zeerust, nous sommes plus bas encore, et nous nous rapprochons du nord. Aussi, malgré la vitesse de l'auto, nous éprouvons de plus en plus la douceur du climat d'hiver de cette région.

Qu'on se figure une contrée traversée par deux chaînes, non pas de montagnes, mais de petites collines ou ondulations plus ou moins légères, — le tout assez boisé, non pas comme une forêt aux arbres pressés les uns contre les autres, mais comme un verger interminable dont les arbres seraient jetés, çà et là, sans ordre apparent. Sur les collines, ils sont plus rares, de même que dans certains fonds garnis d'herbe haute et sèche. Quelquefois, ils deviennent plus nombreux, presque comme une jungle.

Ce qui est remarquable, c'est que ces arbres, dont la plupart sont très vieux, ne sont presque jamais élevés : ils ont la forme contournée et rabougrie de petits pommiers, ou celle de pins-parasols isolés et arrêtés dans leur croissance. Ce sont, en général, des arbres épineux, des mimosas et plusieurs autres espèces propres à ce pays.

Et cela continue, sans interruption, pendant 100 kilomètres !

En tout, sur cet immense trajet, nous avons vu trois fois des maisons : une d'abord, complètement seule, puis trois, puis une encore. Ajoutez cinq huttes de natifs, et c'est tout. Cependant, le pays n'est pas désert. Il y a, de temps en temps, des clôtures en fil de fer barbelés, qui nous barrent la route : il faut alors descendre de l'auto, ouvrir et refermer, soigneusement, après le passage de la voiture, — sinon, nous serions passibles d'une amende de deux livres *sterling*.

Ces clôtures trahissent la présence de fermes très étendues, dont la richesse consiste en champs de maïs ou de sorgho, dans les fonds de vallées, et en pâturages, pour les neuf dixièmes de la superficie. Quant aux arbres innombrables des propriétés, on ne s'en préoccupe guère. Les fourmis les assiègent, parfois, de pyramides de terre, allant jusqu'à un mètre ou deux du sol, et les rongent par l'intérieur. Beaucoup tombent de vétusté, et tout ce bois mort demeure là, sans emploi : le transport coûterait plus que la valeur de ce bois.

La terre passe par plusieurs couleurs : nous avons vu, successivement, le plus beau rouge brique, le sable blond des plages, la terre noire et fertile des bas-fonds. Le chemin subit, lui aussi, le contre-coup de ces changements. Parfois, la voiture enfonce profondément dans la poussière et rejette de côté d'énormes vagues — rouges ou blondes, suivant les cas. Lorsque le chemin est de poussière, durant un assez long trajet, il devient très difficile de nous faire avancer. On est obligé de se frayer un chemin sur le gazon ou dans les broussailles, — ce qui ne manque pas d'un certain intérêt, surtout lorsque les branches épineuses viennent nous gifler en plein visage...

La route est à peine tracée ; c'est le trafic des « wagons » à bœufs qui la marque sur la plaine, et cette formation est tellement suffisante par endroits, que l'automobile court avec autant d'aisance et de vitesse que sur les plus beaux macadams des environs de Paris.

Après avoir passé une nouvelle chaîne de collines, nous nous trouvons soudain en face d'une sorte de plaine qui aboutit à des pentes douces : c'est la propriété de Vleeschfontein ou la Mission. Sa surface est de huit mille hectares. Le fond de la plaine est fertile, les pentes excessivement rocheuses, les arbres nombreux, — sauf dans les roches, où nous remarquons plutôt des arbustes et des broussailles. Là-bas, sur le haut de la pente, qui est très légère, des arbres plus touffus, plus élevés, plus nombreux : la Mission s'y cache.

Arrivés sur les roches, notre automobile est mise à une rude épreuve : toutes ces pierres sont à fleur de terre ou émergent de quelques centimètres, et, continuellement, nous sommes secoués et jetés les uns sur les autres, au grand dommage des pneus.

Voici le village des noirs de la Mission, puis la maison des Sœurs (oh ! combien modeste !), une avenue de grands arbres, qui conduit du village à l'église, et, enfin, la Mission.

Aussitôt descendu de voiture, Monseigneur est acclamé par des hourras et des vivats. Le cri de *Pula !* — tant de fois entendu au Basutoland — résonne ici avec plus de force, car la pluie serait encore plus la bienvenue dans cette région que dans les montagnes. Hélas ! elle se laisse désirer davantage !

Une courte visite à l'église, et nous allons dîner, car il est deux heures et demie...

A quatre heures et demie, la cloche appelle les natifs pour souhaiter officiellement la bienvenue à Monseigneur. Le Frère Joseph Otrzonszek a construit une estrade en forme de trône pour Sa Grandeur. Les RR. PP. Porte, Vicaire des Missions, et Saccadas, en charge de Vleeschfontein pendant l'absence du R. Père Gutfreund (en vacances dans sa famille, en Alsace), y montent avec notre Révérendissime Père.

Quelques chants par les enfants de l'école, et le Père Saccadas (le Père Yves, comme on dit au Transvaal) salue — au nom des Oblats et des Sœurs, puis au nom des chrétiens — l'auguste Visiteur. Il est le premier

membre de l'Administration générale qui vienne à Vleeschfontein ; il est le chef, il est le Père. Tous ces motifs augmentent le précieux encouragement qu'il apporte à ses enfants, et ses enfants tiennent à lui dire leur merci. Ce ne sera pas si triomphal qu'à Johannesburg, mais il y a autant de cœur et de bonne volonté.

Le chef s'avance, alors, pour lire une adresse. Puis Monseigneur répond en anglais, interprété par le R. Père Porte. Il remercie le Père, les Frères Kribs et Otrzonszek, les Sœurs, le chef, les enfants et tout le peuple de la réception qui lui a été faite. Il sait, depuis longtemps, par les lettres qui lui ont été adressées, ce qu'est Vleeschfontein ; il est heureux de venir le voir de ses yeux. Il termine par quelques conseils aux fidèles et par des souhaits de bénédiction divine.

Aussitôt commence le Salut. Puis les gens se retirent.

La Mission de Vleeschfontein a commencé par être un pied-à-terre pour les Pères Jésuites de la Préfecture du Zambèze. La route, de Grahamstown à Bulawayo, était bien longue et le climat de la Rhodésie, bien meurtrier. Il fallait, sur le chemin, un point d'arrêt et, pour les malades, une sorte de villégiature plus au sud. Vleeschfontein fut choisi et bien choisi, du moins à cette époque des longs voyages en « wagon ».

C'est vers 1881 que fut décidée cette fondation. Le Préfet apostolique du Transvaal d'alors donna, bien volontiers, la permission aux Pères de s'établir là, et, quelques années plus tard, les Pères y commençaient une Mission.

Lorsque fut construit le chemin de fer de Kimberley à Bulawayo, la route changea d'orientation. Il faut dire aussi que la rapidité des voyages la fit préférer à l'ancienne, si bien que Vleeschfontein n'avait plus pour les Pères Jésuites la même utilité. De plus, il devenait plus commode aux malades de descendre jusqu'à Grahamstown par le chemin de fer que de parcourir des 50 ou 100 kilomètres en char à bœufs.

Ils demandèrent donc aux Pères Oblats de prendre cette propriété. Ce fut en 1894 que le R. P. Porte ins-

talla le R. P. Noel à Vleeschfontein. Le R. P. Noel fut le véritable organisateur de cette Mission. Il bâtit une église plus grande, ajouta des annexes à la Mission et, aidé du dévoué Fr. Joseph Kribs, monta complètement l'exploitation de tout ce qu'il fallait pour la faire fructifier quelque peu.

Aujourd'hui, il y a environ 600 noirs qui habitent sur le terrain ; ils ont leurs champs, leurs bestiaux et, naturellement, leurs habitations — dont plusieurs, sur les indications du R. P. Noel, sont construites à la mode européenne, avec enclos et jardinet. Ils paient pour tout cela une redevance annuelle d'une livre *sterling*, aujourd'hui une cinquantaine de francs, — soit, moins de la moitié de ce qui est exigé dans les fermes des blancs. Les veuves paient une redevance deux fois moindre, et plusieurs familles sont même dispensées de la totalité. Les années de misère, comme celles-ci, les pauvres indigènes ne paient que ce qu'ils peuvent payer — c'est-à-dire, souvent, rien du tout.

La sécheresse a, en effet, réduit considérablement les récoltes et diminué la valeur des bestiaux. Heureusement que, par deux fois, des sauterelles sont arrivées sur le pays : les noirs en ont fait une récolte abondante ; ils les ramassent dans des sacs, les font cuire, puis sécher. La chair se réduit en poudre, et s'ajoute aux aliments ordinaires, quand il y en a.

Le R. P. Noel a dû quitter Vleeschfontein, il y a six ans, pour des raisons de santé. Il a été remplacé par le R. P. Gutfreund. Au Fr. Kribs, qui est Lorrain, est venu s'ajouter, cette année, le Fr. Otrzonszek, Polonais, qui est maçon et beaucoup d'autres choses encore.

Dans la propriété, se trouve un réservoir en maçonnerie, qui peut contenir 200.000 litres d'eau : la question de l'eau est donc parfaitement résolue. Tout près, le Fr. Otrzonszek est en train de bâtir une forge, une menuiserie et diverses dépendances, — le tout en pierre, avec les murs de séparation en briques qu'il a cuites lui-même. La menuiserie est la partie du Fr. Kribs.

Il y a un bon jardin ; et l'on songe à entourer de fils

de fer quatre ou cinq cents hectares, pour y laisser paître les bestiaux, qui s'y nourriront et s'y reproduiront en liberté, au profit de la Mission et sans aucune peine pour son personnel restreint.

Dans ce pays, on ne peut conserver les chevaux, à cause d'une maladie qui les atteint tous et les fait périr rapidement.

La subsistance de la Mission étant assurée, le Père peut se livrer à la formation morale des natifs. Sur 600 ou 630 habitants de la propriété, une petite centaine seulement ne sont pas catholiques. Malheureusement, ils appartiennent à diverses tribus et ne constituent pas un tout homogène : la langue est bien commune, mais, étant venus de différents endroits et ayant été attirés ici par les facilités relatives de la vie matérielle, ils ne sont pas de tout premier choix. Il en résulte une certaine difficulté pour le prêtre de les amener à une vie chrétienne intégrale : il faudra de nombreuses années pour former, de ces familles d'origine diverse, une paroisse idéale et pour obtenir de chacun de ces noirs plus ou moins fervents des habitudes de vertu. Ce sera l'œuvre du Missionnaire qui saura le mieux unir la bonté et la douceur du père à la fermeté du chef. Problème long et délicat : si l'on est trop sévère, les noirs s'en vont et, si l'on est trop bon, ils arrivent de partout et l'on risquerait d'avoir chez soi un ramassis de toutes sortes d'indésirables.

Les Pères ont interdit sur leur terrain (et l'on comprend, sans peine, qu'ils en ont tout à fait le droit) la formation d'une communauté protestante et la célébration des mystères et des sorcelleries païennes. Si ces derniers sont admis à vivre sur le territoire de la Mission, c'est à condition de se borner à célébrer en particulier leurs pratiques religieuses. Il ne peut être toléré que des prêtres catholiques fassent de tels avantages à des natifs, sans leur imposer des conditions — qui, après tout, ne sont pas draconiennes.

Les noirs de Vleeschfontein paraissent plus hardis que les Basutos, mais semblent moins intelligents

Ils appartiennent à la nation Bechuana, comme ceux qui vivent de l'autre côté de la frontière du Transvaal. Leur langue est sensiblement la même que celle parlée au Basutoland, avec des différences de dialecte. Si on la compare au sechuana de Taungs, ces divergences sont moindres encore.

Non loin d'ici, se trouvent des tribus nombreuses, qui voudraient avoir le prêtre catholique, et dont les chefs sont prêts à nous céder tous les terrains que nous jugerions nécessaires à l'établissement d'une Mission. Mais nous n'avons pas encore les hommes qui pourraient nous permettre d'accepter ces offres répétées. C'est toujours la même douleur qui nous pince le cœur, chaque fois que nous abordons une de nos Missions : trop d'âmes à sauver et trop peu de Pères pour s'occuper d'elles ! Cette année, une quarantaine de prêtres seulement sortent de nos Scolasticats et de nos Noviciats : qu'est-ce que cela pour nos 25 Provinces et Vicariats ? L'an prochain, une soixantaine et, dans deux ans, cinquante : ce n'est que dans trois, quatre et cinq ans que nous pourrons espérer ne plus ressentir les effets désastreux de cette guerre atroce et pourvoir, un peu, aux besoins criants de nos pauvres Missions.

Dimanche matin, la dernière Messe est dite, par Monseigneur, à huit heures. Il n'y a pas de comparaison entre le ministère du Basutoland et celui de Vleeschfontein : comme ici tous les fidèles sont à portée de la main, les offices n'ont pas besoin d'être placés si tard.

A l'évangile, Monseigneur commente les paroles et les actes de Notre-Seigneur, nourrissant la foule de ses auditeurs avec quelques pains et quelques poissons. L'application à l'Eucharistie était facile, et Monseigneur la fit avec beaucoup de bonheur et des conclusions pratiques fort bien amenées. Le R. P. Porte servait d'interprète.

Le soir, Salut du Très Saint Sacrement, précédé d'un sermon du R. P. Porte, qui se meut dans la langue sechuana avec une aisance et une facilité merveilleuses et qui sait profiter de toutes les occasions pour entrer

dans le détail de la vie de ses auditeurs et les obliger à s'appliquer les leçons contenues dans son enseignement. Pas moyen de lui échapper ; et nous en verrons la preuve déjà, le lendemain, par une assistance plus nombreuse à la sainte Messe.

Après le Salut, Bénédiction papale, précédée de quelques mots de Monseigneur pour l'annoncer et l'expliquer.

En sortant, les braves noirs disaient entre eux : « C'est inoubliable ! »

Jamais, en effet, ils n'avaient eu, à la fois, au milieu d'eux, trois prêtres et un évêque, jamais des cérémonies comme celles de ce jour n'avaient frappé leurs regards. Puisse cette circonstance les enflammer davantage pour les vérités et les pratiques de notre sainte Religion !

L'église de Vleeschfontein est d'une pauvreté touchante. Quatre murs, très vieux déjà, sur lesquels des poutres ou plutôt des chevrons, grossièrement équarris et jamais droits, soutiennent les minces plaques de zinc qui forment la toiture : voilà tout. Peu de bancs ; peu de statues (il y en a trois, toutes petites, et qui ont l'air de laissés pour compte d'un petit magasin d'Europe, ou de vieilles statues abandonnées par un curé de village de France) : un chemin de croix fait d'images d'Épinal encadrées ; deux petits autels, où l'on a juste assez de place pour mettre le calice, et sur lesquels il est impossible au prêtre de se pencher, la table venant à la hauteur des épaules ; un maître-autel, qui n'a point de degrés sur les côtés (ce qui devient assez dangereux, quand on assiste un évêque) ; bref, la pauvreté dans toute sa splendeur...

Si l'on passe au presbytère, c'est pis encore. Faute de place, la bibliothèque est dans la sacristie, large comme un corridor ; de là, on passe dans la cour. A gauche, le réfectoire et la dépense, formant un bâtiment aussi grand qu'une cellule de couvent européen. Les murs tombent en ruine et l'on se demande si le toit ne va pas, un jour, couvrir la table et niveler les plats du maigre repas quotidien.

Attenant à la dépense, deux chambres datant encore du temps des Pères Jésuites, qui les avaient construites

provisoirement : ce n'est pas que dans les grands États civilisés que le provisoire dure plus que le définitif. Ces chambres ont, en plus de leur ancienneté, la précieuse qualité d'être fort sombres.

A droite, trois chambres, dont deux servent aux Frères : lorsqu'il pleut, il faut y prendre un parapluie, et, lorsqu'il fait chaud, il y pleut des serpents.

En face, une petite cuisine, — puis, la chambre dite de l'évêque : c'est la plus belle de la Mission, mais, comme tout est relatif en ce bas monde, on comprendra sans peine qu'à Vleeschfontein elle ne réalise pas le suprême degré du confort.

Le tout forme une cour, qui est, en été, un admirable condensateur de chaleur : nous en jugeons à notre aise actuellement, en plein hiver, car nous y cuisons de dix heures du matin à quatre heures de l'après-midi.

On me dira : Mais que les Pères se construisent une maison plus commode !

Oui, mais le moyen ?

En ce moment, les voisins de la propriété veulent entourer leurs fermes de clôtures : or, d'après la loi, les clôtures sont mitoyennes et le voisin n'en paie que la moitié et peut exiger le reste du prix. Et il faut 253 kilomètres de fil de fer ! Allez bâtir une maison, quand vous devez déjà payer 126 kilomètres et demi de fil de fer barbelé, sans compter les poteaux !

Mais la propriété ? Il ne faut pas se faire une idée exagérée du profit que l'on retire d'une propriété de 8.000 hectares, en Transvaal. Une ferme de trois hectares en France rapporterait davantage, incontestablement. Comme les noirs ne peuvent pas payer, en ce moment, la minime redevance qui leur est demandée et que les Pères ne songent pas à réclamer, comme, en surplus, ils font passer une bonne part de leurs récoltes en aumônes pour aider les plus pauvres, qui mourraient de faim sans cet appoint, il est facile de conclure que : le budget de Vleeschfontein se clôt, actuellement, par un déficit.

Si l'on pouvait réaliser, sans retard, le rêve tant de fois caressé, depuis vingt ans, et constituer un camp de

pâturage pour un bétail de 1.000 bêtes !... Mais il faudrait une clôture : soit encore une vingtaine de kilomètres de fil de fer, sans compter les poteaux. Les animaux resteraient en liberté dans cet espace, s'y multiplieraient à profusion et Vleeschfontein pourrait envisager des jours meilleurs. Mais... mais... tout manque pour donner à ce rêve la consistance d'une réalité palpable.

En attendant, on se contente d'espérer. Si les livres *sterling* pouvaient se cultiver et pousser dans le jardin, il y a longtemps que le bon Fr. Kribs en aurait récolté des provisions dans son enclos. En attendant, il vient de... planter une vigne, avec le concours de Monseigneur, qui a posé les plants et béni la vendange future : « *Ego plantavi, Frater rigabit,* Deus *autem incrementum dabit.* »

En attendant, il faut murer complètement le *kraal* des bestiaux, qui envahissent parfois le jardin à travers la haie d'aloès — laquelle n'a d'autre avantage appréciable que d'être un nid à serpents.

Les serpents : voilà les voisins et les hôtes les plus nombreux des Pères.

D'abord, le python, qui mange les poules épargnées par la maladie. Aujourd'hui, la gent gallinacée a disparu de la Mission, et il n'en reste plus que chez les Sœurs et les indigènes. Le Frère achète les œufs, au moyen de patates et de sacs de sorgho.

Il y a, ensuite, le cobra et les différentes variétés de serpents qui montent dans les arbres et se balancent gracieusement au-dessus de la tête des promeneurs. Ils fascinent les oiseaux, quand ils n'ont pas d'hommes à se mettre sous la dent. Ils viennent faire des incursions dans les chambres et chercher la chaleur des lits, lorsque le froid commence à les engourdir dans leurs nids de rochers ou de broussailles.

Il y a enfin la grosse vipère, dite ici *puffoder* (je ne garantis pas l'orthographe), — et qui est fort dangereuse, dit-on. Heureusement que ce serpent est excessivement paresseux et n'attaque que lorsqu'on le touche ou qu'on marche sur lui. Il est parfois étendu au soleil, au milieu d'un sentier : il ne se dérangera pas à votre approche et,

si vous passez à côté de lui, il ne bougera pas ; mais, si vous avez le malheur de le heurter du pied, il se détendra comme un ressort et vous mordra cruellement. En trois heures, votre sort sera réglé par la mort. On trouva, un jour, une jeune fille bechuana morte dans sa hutte : elle avait un « puffoder » dans la poche de son tablier ; sans doute avait-elle voulu mettre la main dans cette poche, la bête l'avait mordue, et la pauvre fille en était morte.

Le *mamba* tue presque instantanément. Il a parfois quatre à cinq mètres de long. Il s'enroule sur sa queue et vise à la tête. C'est ce moment que l'on choisit pour le frapper d'un bâton ou d'une tige flexible qui lui casse la colonne vertébrale. Il est impossible de le manquer. Le P. Saccadas nous dit qu'il en a tué un grand nombre et que jamais personne n'a été mordu dans la Mission par aucun de ces serpents. L'arme la plus commode est un bâton ou une baguette.

Pour le *puffoder*, rien de plus facile : il attend le coup, immobile. Avec un fusil, on peut le viser à la tête, le canon du fusil presque à bout portant sur les yeux : il ne bouge pas. Les serpents qui sont accrochés dans les branches des arbres se tuent de la même manière : il est quasi impossible qu'un plomb ne les atteigne pas.

Aussi les Pères et les Frères de Vleeschfontein rient-ils de nous, quand nous semblons les plaindre d'un tel voisinage ou nous effrayer pour eux : ils n'ont pas la notion d'un danger, puisque, si facilement, ils en viennent à bout. Même, lorsqu'un de ces singuliers visiteurs arrive dans une chambre, même à 30 centimètres de leur corps (le cas s'est présenté pour le Père Saccadas), ils n'ont pas la moindre difficulté à les faire passer de vie à trépas.

Il n'y a plus de lions ni de tigres dans la région. Dans les commencements de la Mission des Pères Jésuites, cinq lions logeaient à trente mètres de l'habitation actuelle, dans une petite dépression humide couverte d'épais roseaux. On en tua trois et les deux autres s'enfuirent.

Le 12 mars 1896, un tigre vint dévorer le chien de nos

Pères, et l'on retrouva son corps à moitié mangé. La nuit suivante, le tigre revint avaler le reste, que l'on avait laissé sur place. On le suivit de loin et l'on découvrit sa tanière, dans les rochers de la colline voisine : il fut tué, non sans avoir enlevé une partie de la cuisse d'un noir — que le R. P. Noel réussit à guérir.

Dans la rivière la plus proche, on trouve des crocodiles et des hippopotames. Ceux-ci sont protégés par la loi et font, d'ailleurs, peu de mal aux bestiaux, — sauf quelquefois aux veaux, qu'ils écrasent de leur énorme masse. Les crocodiles, au contraire, s'attaquent aux bêtes qui viennent s'abreuver.

Les collines renferment encore un certain nombre de léopards, qui font beaucoup de mal aux bêtes à cornes et aux moutons.

En venant de Zeerust, nous avons aperçu des gazelles par troupeaux, des autruches et des perdrix. On trouve également, par ici, des pintades et bon nombre de volatiles sauvages.

Les bœufs et les vaches de ce pays portent des cornes énormes et très écartées de la tête ; nous avons vu des cornes d'un bon mètre chacune. La Mission possède environ 80 bêtes à cornes et une soixantaine de chèvres et moutons. Mais ce troupeau ne représente pas une grande valeur, — ces animaux se vendant, aujourd'hui, à des prix dérisoires. Un bœuf vaut environ trois livres, soit 150 francs de notre monnaie actuelle, quelquefois quatre. On juge par là du profit que l'on peut retirer des chèvres et des moutons...

Lundi, Monseigneur, accompagné du R. P. Porte et du R. P. Saccadas, va visiter la partie de la frontière de la propriété où le voisin établit sa clôture, — nous obligeant à faire une moitié du travail. Leur tour, en auto (l'auto qui nous a conduits ici et qui reste jusqu'à notre retour à Zeerust), dure deux heures un quart.

L'après-midi, visite du chef, qui vient saluer Monseigneur encore une fois.

Un homme du village amène sa femme en petite charrette à bras, parce qu'elle est paralysée partiellement :

la pauvre femme n'aurait pas voulu être privée du bonheur de voir Monseigneur et de recevoir sa bénédiction.

Un autre vient traiter une affaire avec le R. P. Porte, qui le connaît de longue date. Il lui dit, au cours de la conversation :

— « Tu es un sorcier. »

De fait, Jacob fut sorcier avant sa conversion.

Le visage du pauvre homme trahit, immédiatement, une indignation véhémente :

— « Moi, sorcier ! Oui, je le fus : mais, maintenant, je suis chrétien ! Un chrétien ne peut plus faire ces choses-là ! »

Mais il vit bien vite que le Père plaisantait, et il se calma.

Il nous montra son pauvre pantalon troué en mille endroits et sa veste déchirée, tous deux couverts de pièces multicolores, — pauvre habit qui datait, certainement, d'une vingtaine d'années. Il exerce le métier de vannier et va vendre ses produits dans les fermes des Boers. Le Père lui achète cinq paniers, pour les donner à l'école de Taungs, où ils serviront de modèles pour les jeunes filles de l'école des Sœurs...

La poste arrive à Vleeschfontein une fois par semaine : télégrammes, lettres et paquets restent à Zeerust, en attendant que le fermier voisin vienne les chercher, — il faut encore envoyer les prendre chez lui, à plus de 14 kilomètres...

L'école de Vleeschfontein est dirigée par les Sœurs de la Sainte-Famille : elle compte 70 enfants. Ce n'est pas la moitié de ce qu'il faudrait. Les Bechuanas sont beaucoup moins partisans de l'instruction que les Basutos. Les enfants restent souvent à la maison, pour garder les petits, ou sont employés comme bergers, chaque famille faisant paître ses troupeaux à part.

Les Sœurs ont six ou sept petits pensionnaires Bechuanas et autant de sang mêlé. Leur couvent est bien aménagé, les salles sont vastes et aérées, ce qui les rend plus gaies que celles de la « cahute » des Oblats. Leur jardin

est bien entretenu, propret et fertile. Une seule chose leur fait défaut : l'eau, mais elles sont en train de faire creuser un puits.

Il y a trois Sœurs européennes et deux Sœurs indigènes, venues du Basutoland — qui est, jusqu'ici, la seule source pour nous de vocations indigènes.

Le dévouement des Sœurs, formées au Basutoland, est le même ici que là-bas : elles sont vraiment les auxiliaires du prêtre, s'occupent de la sacristie, du chant à l'église et, sous sa direction, contribuent puissamment à l'éducation religieuse de la jeunesse. Il est regrettable que les Sœurs de la Sainte-Famille ne soient pas assez nombreuses pour rendre les mêmes services aux Pères Oblats dans tout le Bechuanaland, pour les Missions présentes et futures. Leurs qualités exceptionnelles de simplicité et de dévouement, leur ardeur au travail et leur parfaite concordance d'esprit avec les Oblats rendent leur collaboration tout à fait indiquée.

La grande difficulté à Vleeschfontein, pour un ministère d'envergure, c'est l'éloignement des réserves noires. Il faudrait des chevaux pour pouvoir rayonner dans le pays et fonder des postes secondaires ; mais les chevaux ne peuvent vivre en cette région, la maladie les emportant tous. Les voyages, nécessités par la présence de catholiques dans les agglomérations indigènes les plus proches, nécessiteraient chaque fois une semaine en char à bœufs. Le jour où deux Pères vivraient à Vleeschfontein (comme il est désirable), l'un des deux serait perpétuellement en « wagon ». Mieux vaudrait fonder des résidences. Mais pour cela, il faut des prêtres. C'est l'éternel refrain qui revient sous notre plume.

Il ne faut pas croire, cependant, que le missionnaire de Vleeschfontein ait peu de travail. Former ses cinq cents chrétiens, catéchiser les catéchumènes, recevoir et instruire les nouveaux arrivants qui s'établissent sur le territoire de la Mission, ce n'est pas une sinécure. Comme il y a du va-et-vient, le travail se renouvelle constamment. Il n'y a pas, comme au Basutoland, à courir sans cesse de côté et d'autre à cheval, pour voir

les malades ou visiter les stations ; mais le missionnaire est suffisamment occupé, s'il veut faire de ses fidèles de fervents chrétiens, — et c'est plus difficile par ici que chez les Basutos.

Lorsque le domaine sera entouré de clôtures, les noirs viendront plus volontiers, à cause de la sécurité plus grande et des facilités de vie. « Il fait bon vivre sous la crosse », disait-on, au moyen âge ; c'est encore vrai à Vleeschfontein, de nos jours.

Les noirs sont moins habillés ici qu'au Basutoland. Quoique plus à l'aise qu'à Taungs et qu'au Bechuanaland proprement dit, ils n'ont pas le moyen, en ces années de sécheresse surtout, de se payer des couvertures voyantes. Les enfants sont à peu près nus, sauf le pagne ou même simplement un carré de toile malpropre retenu par une ficelle passée autour des reins. Les grandes personnes portent des défroques de blancs, rapiécées en dix endroits et ressemblant à des habits d'arlequins sordides, déchirées, laissant voir la peau de partout. Les femmes portent des turbans misérables et des jupes en lambeaux. La propreté des enfants laisse à désirer, et il n'est pas rare de voir les têtes couvertes de maux repoussants. L'eau n'abonde guère, et le peu qu'on en trouve près de la Mission ou dans le village est trop précieuse pour qu'on l'enlève aux animaux qui s'en abreuvent.

§ LII. — Assemblée du Village.

Mardi matin, se tient un *pitso* ou assemblée des hommes du village, convoqués par le chef Stephanus, pour entendre et discuter des communications du R. P. Porte. A l'heure dite, trente chefs de famille, dûment avertis par la trompette de Stephanus la veille au soir, débouchent sur le terrain contigu à la nouvelle forge, près des grands eucalyptus. On place, à l'ombre, les trois fauteuils, de forme et de facture plus que primitives, que possède la Mission : les Pères Porte, Saccadas et Perbal y prennent place. Le chef s'assied, en face, sur une boîte

en fer-blanc ; autour de lui, les trente hommes, les uns assis sur des pierres, les autres à terre, dans toutes les positions. De-ci de-là, un genou noir émerge des pantalons troués, et les coudes percent souvent les manches en dentelles des vestons *khaki* autrefois portés devant Lille ou La Bassée.

Le R. P. Porte commence et, lentement, explique le sujet du *pitso*. Les hommes écoutent, dans un silence parfait. Je ne sais pourquoi, je pense, en ce moment, à notre Palais-Bourbon. Il y a ici une extrême-gauche, constituée par le seul Salomon, le plus riche en bestiaux. Il y a une droite, forte de sept beaux noirs : six jeunes et bien découplés, et un vieil aveugle, — son petit-fils l'a conduit jusqu'ici, puis s'est éclipsé, les enfants ne pouvant assister au *pitso*. En voyant ces beaux gars de droite, je pense instinctivement à la belle santé de Léon Daudet.

La grande différence que je constate d'avec notre Chambre des Députés et d'avec toute assemblée de représentation démocratique, c'est le respect avec lequel on écoute l'orateur et la vive attention que l'on prête à ses paroles. Pas un muscle ne bouge sur ces visages tendus ; pas une parole ne se perd, car on sait qu'il faudra répondre tout à l'heure.

Après le R. P. Porte, le chef Stephanus prend la parole. Il pose des questions, pour éclairer son opinion, et formule des objections.

Ici, la Chambre délibérative devient moins calme. Une ou deux voix s'élèvent à gauche, et tout à coup l'extrême-gauche proteste.

Le Père Porte prie l'extrême-gauche de s'avancer. De fait, Salomon s'est placé si loin, que l'on ne peut saisir ses paroles. Il ne s'exécute pas. Décidément, les extrêmes-gauches sont partout les mêmes.

Le chef reprend son discours, avec calme et modération. Sa parole est posée, sans effets d'éloquence, mais facile et coulante.

Soudain, l'extrême-gauche se lève, — c'est le cas de le dire, comme un seul homme — s'avance au centre de

l'assemblée, en criant, gesticulant et sans entendre aucune des paroles que lui adresse le R. P. Porte. La colère ou l'animation de Salomon grandit, il parle de sa mort prochaine, élude la question qui a été posée, et, dans sa vivacité et sa fureur, se met à entamer un chapitre qui n'était pas au programme du *pitso*.

Puis, sentant que ses paroles détonaient, au milieu d'une assemblée qui était restée jusqu'alors courtoise, il s'expulse lui-même, en continuant à proférer des paroles enflammées pendant dix minutes. Il était déjà loin, qu'on le voyait encore gesticuler avec animation et qu'on entendait des éclats de sa voix emportée.

Bel exemple pour nos Cachin et nos Vaillant-Couturier. S'ils s'expulsaient d'eux-mêmes, ils assainiraient d'autant l'atmosphère de la Chambre... C'est le cas de le répéter après un de nos Missionnaires du Sud-Africain :

— « Voilà quarante ans que je suis parmi les Cafres, et j'ai toujours trouvé chez eux plus de bon sens que dans la plupart des cervelles européennes. »

En tout cas, c'est bien vrai en ce qui regarde les communistes de tout acabit.

La séance continua, malgré cet incident. Plusieurs sourirent ; et une explication du R. P. Porte me fit soupçonner que cette colère et cette sortie n'étaient qu'une ruse destinée à éluder le véritable sujet de la conférence en cours. Salomon voyait venir les conclusions, et celles-ci ne lui plaisaient guère d'avance.

De la gauche, de la droite et du centre, des orateurs parlèrent. Les noirs sont naturellement éloquents, et ceux-ci le montrèrent. Les paroles les plus sensées vinrent de Piterosi, un des membres de la droite.

Un de ceux du centre se mit à parler avec véhémence ; mais, bientôt, des murmures de désapprobation s'élevèrent.

Malheureusement, les noirs ne peuvent rester longtemps sur des questions générales. Ils tombent trop vite dans les cas particuliers et font dévier la discussion : il fallait, à chaque instant, qu'on les remît sur la voie. Mais, à la fin, les conclusions principales étant d'ailleurs

acquises, plusieurs en revinrent à la question soulevée par Salomon, et ce, non sans arguments spécieux.

— « Tu as posé », dirent-ils au R. P. Porte, « un programme pour ce *pitso*, parce que tu voulais nous parler. Mais, nous aussi, nous voulons te parler. Et tu ne nous le permets pas, en disant que ce n'est pas sur l'ordre du jour. Mais combien de temps nous faudra-t-il attendre que tu reviennes, pour que nous puissions te dire ce que nous voulons ? Laisse-nous parler, écoute notre avis, et puis tu verras. »

Mais ils se mirent à parler tous à la fois : il était bien visible qu'il s'agissait là d'un sentiment et d'un désir de grands enfants, et que l'autorité religieuse ne pouvait en tenir compte. Le chef le comprit et prit le chemin du village. Désormais, plus de *pitso*. Ce fut le commencement de la fin. Quelques-uns restèrent encore à discuter. Puis les Pères rentrèrent, et tout se calma.

Non, pas plus chez les noirs que chez les blancs, je ne vois les réels avantages des assemblées démocratiques. Et dire que, plus que jamais, on nous parle de démocratie !...

Donc, mardi, à une heure de l'après-midi, nous partons, au milieu de la foule des noirs venus pour saluer une dernière fois Monseigneur. Salomon est là, comme les autres : il ne se souvient déjà plus de la scène de tout à l'heure. La seule chose qu'il désire, c'est que nous n'emmenions pas son cher Père Saccadas : il veut à toute force être enterré par lui...

§ LIII. — **Rentrée à Johannesburg.**

Et nous voilà partis à travers le désert, que nous allons arpenter pour la seconde fois. Nous commençons par nous tromper de chemin ; et nous voilà dans un sentier à peine suffisant pour les piétons, tout près d'une colline que nous ne devons passer que sur un col situé beaucoup plus loin. Il faut rebrousser chemin et interroger un noir, qui habite une hutte sur la limite de la Mission. Il nous dit que nous étions sur un chemin assez bon et que, si nous avions eu un peu plus de patience, nous serions

arrivés sur une route qui longe la colline jusqu'au col en question.

Nous préférons prendre cette route plus haut ; et nous voilà repartis, car l'auto n'a aucun goût pour les sentiers.

Une heure après, le chauffeur aperçoit une gazelle. Il fait stopper la voiture, descend avec son fusil et tire : le pauvre animal est touché, car il fait un bond de côté. Une seconde décharge le fait bondir encore, et il file. Le chasseur n'ayant pas une arme très perfectionnée, il lui faut revenir auprès de nous, pour enlever les cartouches qui restent dans le canon et recharger de nouveau. Quand il retourne sur le lieu de la chasse, il ne retrouve ni la gazelle ni sa trace. Il erre et cherche, pendant dix bonnes minutes. Un noir passe. Le Père PORTE lui dit :

— « Monna (homme), il y a six *pence* pour toi, là-bas. »

— « Comment ? » dit le noir, défiant.

— « Si tu retrouves la trace d'une gazelle blessée par ce blanc, tu auras six *pence*. »

Et le Bechuana s'en va chercher, à son tour. Sans succès : malgré son flair, supérieur à celui du blanc, la gazelle, cachée dans un buisson lointain, les défie tous deux.

Une demi-heure se passe. Le chauffeur revient, découragé. Il aurait tant voulu offrir cette gazelle aux Sœurs de la Sainte-Famille d'End-Street, chez qui sa jeune femme a été élevée !

Le brave Bechuana reçoit, quand même, sa petite pièce ; et nous repartons.

Soudain, un *khoraan*, sorte de gros oiseau sauvage, se lève devant nous. Sans descendre, le chauffeur épaule et tire. Deux coups. Au second, l'oiseau descend vers la terre, mais pas en chute : il n'est que légèrement touché. Quand le chasseur arrive sur le lieu de l'atterrissage, la bête a utilisé ses pattes pour se réfugier plus loin, dans un buisson ou dans l'herbe haute. Encore deux cartouches perdues.

Tout à coup, le pneu de gauche d'une des roues d'ar-

rière crève. Une nouvelle demi-heure d'arrêt. Nous en profitons, pour admirer le *veld* à notre aise. L'herbe est haute et touffue, mais toute sèche : il n'y a pas assez de troupeaux pour la manger. Le verger est abondant... en arbres épineux, en bois de fer et en mimosas.

On repart. Voici la route principale. Le chauffeur nous confie qu'il vient de remarquer que, sur cinq ressorts, il en a trois de brisés. C'est la raison de notre crevaison : le bord du pare-boue, à cause de l'inclinaison inaccoutumée de la voiture à gauche, râcle continuellement le pneu et a fini par le crever. Il est à craindre que la même chose se reproduise sur le nouveau pneu. En conséquence, nous mettons les bagages à droite et nous nous serrons vers le milieu de la voiture, pour soulager la carrosserie de gauche.

Sur la route, les trous abondent. En passant l'un d'eux, nous entendons un craquement : le quatrième ressort vient de sauter. La voiture penche affreusement vers la gauche, malgré tous nos efforts, et des râclements sinistres se font entendre continuellement. Il faut s'arrêter. Le chauffeur se met à dévisser le pare-boue, afin de préserver le dernier pneu.

Déjà il avait enlevé trois vis, avec beaucoup de peine, lorsque nous entendons arriver une autre automobile — qui, bientôt, stoppe auprès de nous. Le chauffeur — un Mr. Daly, de Zeerust — en descend et nous demande ce qu'il y a et s'il peut nous être utile. Il vient examiner le dégât et dit à notre chauffeur de lier avec un fil de fer les ressorts brisés : cela tiendrait au moins jusqu'à destination.

Mais il faudrait avoir du fil de fer. Notre chauffeur est un automobiliste amateur, neveu du propriétaire du garage, et il ne semble pas bien au courant ni bien monté. Qu'à cela ne tienne ! Dans le désert, on est tous frères : Mr. Daly sort une provision de fil de fer et une forte courroie de cuir. Il aide notre chauffeur à réparer le dommage et ne s'en va que lorsque tout semble devoir aller pour le mieux, non sans nous avoir offert à chacun une petite bouteille de bière. La nuit était venue, et

ces gens en avaient encore pour une soixantaine de kilomètres.

Quant à nous, nous dûmes attendre que le tout fût bien assujetti : nous avions perdu une nouvelle heure et demie.....

Au bout de quelques mètres, le chauffeur arrêta l'auto. Malgré toutes ces réparations, elle penchait démesurément à gauche, et le fond de la carrosserie tout entier râclait l'axe des essieux.

Que faire ? Déjà le R. P. Porte, habitué aux aléas des voyages dans le *veld*, nous parlait de coucher là, autour d'un grand feu, enroulés dans nos couvertures. Pour tout souper, nous devrions nous contenter de deux morceaux de pain et d'une bouteille de vin, seuls vivres emportés dans son sac. Nous aurions à voisiner avec les gazelles : nous aurions peut-être la visite d'un léopard, que nous ne pourrions guère inviter à partager notre trop modeste repas, mais qui pourrait fort bien prélever sa part sur les quartiers de viande fraîche qu'il taillerait dans nos personnes...

Le chauffeur fit alors une proposition, à laquelle nous ne pouvions que nous rallier avec empressement : voyager doucement, mais en laissant le moins de poids possible dans l'arrière de l'auto. Un des voyageurs devrait se dévouer pour se caser par devant.

On essaya de se mettre à trois, sur le siège du chauffeur, mais le maniement de la voiture devenait impossible. Le Père Porte proposa de porter quelqu'un sur ses genoux, le moins lourd, évidemment : mais nous n'aurions pu faire cinq kilomètres dans cette position, et il y en avait 29 !

Après plusieurs essais, on décida qu'un d'entre nous se mettrait sur le marchepied, en logeant tout ce qu'il pourrait de son individu dans l'embrasure de la portière qui est près du chauffeur. Ainsi fut fait. C'est une position à conseiller aux personnes qui sont sujettes au lumbago : rien n'est plus efficace pour éteindre la douleur. Il n'y avait moyen de poser qu'une minime partie de son séant sur le siège improvisé : la partie de beaucoup

la plus importante du corps se trouvant en dehors, il fallait se cramponner d'un côté à la glace de devant, de l'autre à la portière ouverte, et se crisper davantage, lorsque la voiture penchait, — ce qui arrivait souvent. De temps à autre, les branches des arbres épineux venaient caresser les mains de l'intéressé, qui oublia vite les petites impressions d'une espèce de courbature (rhumatisme ou lumbago naissant ? DEUS *scit*) contractée à Vleeschfontein.

Et cela, durant près de trente kilomètres, lentement, avec mille précautions...

Enfin, on arriva.

Dire que nous remerciâmes le Bon DIEU et Saint JOSEPH, à qui nous nous étions spécialement confiés en ces conjonctures, serait inutile. Il était huit heures et demie.

Le reste du voyage n'a plus le même intérêt.

Le lendemain, nous prîmes le train de Johannesburg, traversant d'abord un pays très accidenté, dont les vallées étaient couvertes de milliers de magnifiques orangers, puis un immense plateau nu et fertile, couvert de fermes et de pâturages. Magaliesberg nous offrit le beau spectacle de ses montagnes, dernier refuge des héros (*magali*) Béchuanas traqués par les Boers, et de ses vallées fertiles et verdoyantes, qui produisent surtout du tabac.

Puis, les centres miniers : Randfontein, Krugersdorp, Roodepoort, etc...

Un joli trait que je ne veux pas oublier. A Zeerust, tout le monde avait été intrigué par l'arrivée du haut personnage qui était passé vendredi et devait revenir le mardi suivant. La petite ville en était toute remuée.

Un catholique, voyageur de commerce, arrière-petit-cousin du grand O'Connell, se voit aborder par une demoiselle de l'hôtel :

— « *Please, sir*, pourriez-vous me dire quand l'Archidiacre-évêque va nous arriver ? Je ne voudrais pas le manquer. »

Mr. O'Connell eut toutes les peines du monde à faire

entendre à cette personne qu'il s'agissait d'un archevêque et non d'un archidiacre-évêque. Elle se croyait bien ferrée sur les titres et n'en démordait pas...

Jeudi matin, Messe à Parktown, où se trouvent réunies, sous la présidence de la Révérende Mère Marie-Emmanuel, Vicaire de la Congrégation de la Sainte-Famille, toutes les Sœurs qui avaient pris part à la retraite — clôturée, la veille.

A 11 heures, profession, présidée par Monseigneur, chez les Sœurs Dominicaines de La Rochelle. Assistance de Mgr Cox, de nombreux prêtres et de la Mère Rose, Supérieure Générale des Sœurs Dominicaines de Newcastle.

Le lendemain, à huit heures du matin, départ pour Pretoria, avec le R. P. Porte — et le R. P. Schang, que nous prenons en passant à Germiston.

§ LIV. — **Pretoria, la Capitale.**

Les collines aurifères disparaissent, et, tout en descendant notablement, nous traversons un plateau fertile en pâturages. Nous passons près d'Irene (prononcez *aïrîne*), siège du futur Noviciat du Sud-Africain. Puis. voici une région très accidentée, très fournie en sources, en forêts, en vallons pittoresques : on nous dit que Pretoria est tout proche. Il y a 72 kilomètres seulement, mais l'altitude n'est que de 1.362 mètres au lieu de 1.750...

A la gare, nous sommes reçus par les Pères Ryan, De Hovre et Quinlivan, avec un certain nombre de laïques de la paroisse. On nous offre deux, trois autos : quelle abondance et quelle générosité ! Il est à noter que nous trouverons cet empressement généreux pendant tout notre sejour à Pretoria et qu'il faudra nous efforcer de contenter tout le monde et de ne pas faire de jaloux...

Monseigneur tient conseil avec les RR. PP. Porte, Ryan et Schang.

Puis, ils vont visiter le terrain que la Congrégation

possède à Irene : deux autos sont là. En un instant, les voitures démarrent.

Une troisième automobile arrive après leur départ. Le R. P. Alphonse Van Hecke, missionnaire de Lydenburg, — venu, de sa Mission trop lointaine, pour bénéficier de la visite de Monseigneur — me demande de descendre et d'utiliser cette voiture pour faire plaisir à son propriétaire, Mr. O'Driscoll, un brave Irlandais, qui porte à la boutonnière les couleurs du *Sinn-Fein*.

Nous allons visiter la ville. Il y a, à Pretoria, 74.000 habitants, dont 45.000 blancs et près de 29.000 noirs, Indiens ou gens de couleur. Pretoria est la capitale administrative du Sud-Africain. Quand les divers Dominions — le Cap, Natal, l'Orange et le Transvaal — se sont décidés à s'unir pour former l'Union Sud-Africaine, on a partagé les offices gouvernementaux entre les quatre capitales. Pretoria possède le pouvoir exécutif, le Chef de l'État, les ministres et le Gouverneur Général (ce dernier représente le Roi d'Angleterre). La ville du Cap a le pouvoir législatif, Sénat et Assemblée. On me dit que Bloemfontein a la Justice et Durban les Finances; mais je ne puis garantir ces deux renseignements.

Pretoria se développe constamment : en qualité de capitale, elle semble destinée à un brillant avenir. C'est une ville très étendue, aux rues larges et bien soignées, aux monuments splendides, — les uns datant de la période de l'indépendance, les autres bâtis après la guerre.

Elle couvre plus de 103 kilomètres carrés et va jusqu'au pied des Magaliesberg, dont nous avons aperçu l'autre extrémité en venant de Zeerust.

Mr. O'Driscoll nous conduit aux bâtiments du Gouvernement, dits *Union Buildings*. Bâti en 1910–1913, ce palais ne mesure pas moins de 375 mètres de longueur en façade. Il s'élève à près de deux kilomètres de la ville, sur le flanc d'une colline assez en pente, complètement isolé, et se détache violemment par sa blancheur trop neuve sur le fond vert sombre des végétations qui l'entourent. Deux ailes rectilignes, encadrant un amphi-

théâtre en colonnade (54 colonnes, en magnifiques pierres blanches), deux coupoles, du marbre à profusion, des colonnes monolithes dans les cours intérieures, et du granit, etc., — le tout couvert par un mesquin toit de tuiles rouges, qui semble écraser cette architecture à peu près grecque : voilà les *Union Buildings.* Autant que possible, les matériaux ont été pris au Sud-Africain ; et nous avons admiré copieusement les meubles et les portes en bois de teck de la Rhodésie, les marbres et les granits indigènes, les pierres immaculées tirées des carrières voisines et, la plupart, d'une grandeur étonnante.

Les avenues qui amènent à ce monument sont des plus jolies, les terrains sont tous garnis de toutes les espèces imaginables d'aloès, beaucoup en fleurs en ce moment, et les jardins, ainsi que les pelouses, sont admirablement soignés : 600 noirs sont attelés à cette besogne continuelle, tandis que 300 autres travaillent à l'intérieur, pour maintenir en état de propreté cet immense bâtiment, — le second du monde, nous dit-on fièrement, le plus grand étant à Londres — pendant que 1.200 employés ou fonctionnaires y collaborent à l'œuvre gouvernementale du Général Smuts. N'oublions pas d'ajouter qu'il s'y trouve 500 secrétaires-dactylographes.

Le monument a coûté, en y comprenant l'aménagement de la colline, deux millions et demi de livres, — ce qui fait, aujourd'hui, 128 millions de francs.

La maison du Gouverneur, située un peu plus loin, est en style flamand : on dit que c'est une des plus jolies résidences des possessions anglaises. Elle est occupée actuellement par le Prince Arthur de Connaught, Gouverneur Général, quand il vient à Pretoria.

Le Musée, à l'autre extrémité de la ville, renferme de belles collections zoologiques et toute une salle de souvenirs du temps de l'indépendance boer et de la guerre anglo-boer. Si, aux *Union Buildings,* nous avons pu admirer les canons pris aux Allemands pendant la dernière guerre par les troupes de l'Union, ici se trouvent les vieux canons de 1881 et 1899, — depuis le canon tout

en cuivre jusqu'à l'énorme mitrailleuse qui porte encore la marque de Meudon et qui venait de Napoléon III.

Le Jardin zoologique, qui est attenant, est un des meilleurs du Sud-Africain, bien pourvu en collections animales.

Sous la colline des *Union Buildings*, et un peu vers le sud, le quartier universitaire, — École d'agriculture, École supérieure, École supérieure pour les Boers, etc. C'est là que se trouvent la paroisse et le couvent des Pères Rédemptoristes, Hillcrest, — avec, tout auprès, le nouveau Collège des *Christian Brothers*. Le couvent des Pères est le mieux aménagé que nous ayons vu encore en ce pays. Très spacieux et très commode, il est entouré d'un parc gracieux et riche en espèces végétales, remplaçant le terrain vague et broussailleux que les Pères ont trouvé, il y a sept ans. Ils ont, décidément, bien travaillé. La chapelle est petite, mais suffisante pour la paroisse : Saint Alphonse de Liguori, Saint Gérard Majella, Saint Clément-Marie Hofbauer y sont vénérés, et aussi Notre-Dame du Perpétuel-Secours — dans une petite chapelle, située au fond de la grande.

Dimanche 23, Monseigneur donne la Communion, durant sa Messe, à environ 200 personnes. La grande église de Pretoria contient à peu près 250 à 300 places, si l'on se serre bien. C'est visiblement insuffisant pour une population de près de 2.000 âmes.

La grand'Messe — chantée par le Père Perbal, assisté par les Pères Quinlivan et Van Hecke, devant Mgr Dontenwill, assisté par le R. P. Ryan — avait attiré beaucoup de monde. On s'étouffait dans l'église. Tout était comble, même la tribune, les embrasures des portes et le parvis extérieur.

Monseigneur prêcha sur les sources de la grâce, les Sacrements et la vie chrétienne. Le chœur exécuta une *Messe* de Van Breda, avec grand succès.

A deux heures, Confirmation de près d'une centaine de garçons et de fillettes, outre une huitaine d'adultes. La cérémonie fut très impressionnante, et l'assistance

fort pieuse. Le tout se termina par la Bénédiction papale.

A trois heures et demie, trois automobiles venaient nous prendre pour nous conduire à Pretoria-West, Mission Sainte-Thérèse, chez les natifs.

Cette Mission, desservie avec un zèle extraordinaire par le R. P. De Hovre, date de sept ans seulement. Elle borde une location noire, dont elle est séparée par une avenue de grands arbres, — le tout sur la pente douce d'une colline sans cultures !

De loin déjà, nous voyons les bâtiments de la Mission et, au-dessous, deux groupes de fidèles, l'un près de l'église, l'autre beaucoup plus bas. Ce sont ces derniers qui nous accueillent d'abord : une fanfare de douze instrumentistes, habillés de superbes uniformes bleus et jaunes, fait retentir une sérénade tout à fait distinguée. L'auto prend la tête ; et l'orchestre suit, avec la foule. On acclame peu : la musique tient sous le charme tous les assistants.

Il y a un bon nombre d'Indiens, — reconnaissables, comme ailleurs, à leurs traits réguliers sous la couleur très sombre de la peau, ainsi qu'à leur belle chevelure noire et opulente ; les femmes ont souvent les deux narines percées et ornées chacune d'un joyau, sans préjudice des oreilles, qui en portent toute une charge.

Les noirs parlent un dialecte sesotho. Quand on leur demande ce qu'ils sont, ils disent toujours : « Basotho ! » Non pas Basotho de Moshoeshoe, mais Basotho du Transvaal...

L'église est formée de deux salles d'école et d'un chœur, ordinairement séparé des salles par un fort rideau.

En un clin d'œil, tout est rempli ; et les chants commencent, avec cette absence de toute nuance et cette ignorance compète des *pianissimos* qui fait la distinctive des gosiers cafres. Le R. P. De Hovre est à l'orgue, un petit orgue assez faible, venu d'un couvent voisin...

Monseigneur dit quelques mots à l'auditoire sur le Sacrement de la Confirmation : un indigène traduit en sesotho. Puis la Confirmation commence : environ

80 Indiens et Cafres, la plupart adultes, se présentent devant le Pontife. Pour finir, Monseigneur va confirmer une pauvre femme, que l'on a dû apporter sur un matelas et que l'on a pu, à grand'peine, coucher sur une sorte de chaise-longue, non loin de la table de Communion.

Puis, le Salut et la Bénédiction papale...

Aussitôt que nous sortons, la fanfare nous fait goûter ses plus beaux morceaux. Ce n'est pas une fanfare de village, bruyante et vulgaire ; bien que les noirs aiment ce qui retentit et sonne, ils savent se discipliner à ce point, qu'ils peuvent jouer des morceaux qui ne dépareraient pas le répertoire d'un orchestre européen. D'ailleurs, le R. P. De Hovre s'y connaît et les apprécie. Le chef d'orchestre nous paraît intelligent, et sa direction est aussi délicate et nuancée que celle du R. P. Emmanuel Teunissen, dirigeant le plus beau chœur de Bruxelles...

Les Sœurs de la Croix nous reçoivent, ensuite, et nous parlent de leurs Sœurs du Basutoland, de Taungs et d'Alexandra Township. Elles aiment les noirs et se dévouent volontiers pour eux. Outre les deux classes qui constituent l'église, le dimanche, elle ont un second bâtiment qui est uniquement réservé à l'école.

Le départ s'effectue, au milieu d'une foule extraordinairement empressée : la glace est rompue, tous se bousculent pour baiser l'anneau de Monseigneur. Pendant ce temps, la fanfare joue le *God save the King*, dont les notes graves suivent encore quelques minutes nos trois voitures...

Au retour, nous passons devant la statue de Kruger, le dernier Président du Transvaal indépendant, et devant sa maison, modeste rez-de-chaussée avec véranda en bois. C'est là que recevait « l'Oncle Paul », la cafetière toujours bouillante sur le poêle, pour régaler les visiteurs et arroser la conclusion des affaires. Il les traitait, d'ailleurs, avec une simplicité et une bonhomie patriarcales, sans la moindre complication de bureaucratie ; et, s'il lui arrivait de concéder le même terrain, successivement, à deux ou trois quémandeurs, voire à des acheteurs

différents, ni lui ni les intéressés n'y voyaient malice, — on en était quitte, lui pour donner d'autres territoires, eux pour réclamer davantage.

Kruger est mort en Hollande, mais son corps repose à Pretoria, dans le cimetière qui est en face de sa statue; et les Boers, ralliés ou non, vénèrent toujours sa mémoire...

§ LV. — L'Asile des Lépreux.

Lundi 24, dans l'après-midi, Confirmation chez les lépreux. Le *Leper Hospital* est à un peu plus de 11 kilomètres à l'ouest de la ville. Cette œuvre est confiée aussi au R. P. De Hovre. On se rappelle les lettres intéressantes et enflammées de ce zélé missionnaire, sur ces pauvres malades, auxquels il voulait donner un harmonium : il a réussi, et, aujourd'hui, un « Mustel » superbe vient d'arriver ; il n'y a plus qu'à le faire transporter là-bas.

Le R. P. Thomas Ryan s'intéresse, lui aussi, aux déshérités du *Leper Hospital*. Il a obtenu du célèbre artiste gallois Brangwyn une décoration et un chemin de Croix pour la chapelle. Brangwyn est connu pour ses attaches avec une école qui n'est pas encore comprise du grand public, — le sera-t-elle, un jour ? nous n'en savons rien — mais, ce qui est certain, c'est qu'il jouit d'une grande vogue et que ses œuvres sont chèrement achetées. Les Revues d'art ont parlé, longuement et élogieusement, de ce chemin de Croix, et telle d'entre elles en a donné des reproductions parfaitement exactes. On peut ne pas être formé à l'admiration de ce genre de peinture : loyalement, il faut constater cela.

Nous avons vu ce chemin de Croix, qui n'est pas encore placé. Les traits des personnages sont rudes et réalistes ; l'artiste n'a pas voulu en faire des princes ni des danseuses ; il a vu et voulu faire voir des ouvriers, des gens du peuple. Ses teintes sont originales ; il a des dominantes dans les tons clairs, comme les modernes de certaines salles du Musée d'Art moderne, à Bruxelles. Ce qu'on ne peut lui refuser, c'est la force de ses créations — qui

frappent et conquièrent l'attention, qu'on le veuille ou non.

Le fait est que ce chemin de Croix a une valeur actuelle de 70.000 francs. Si l'artiste en recueille aujourd'hui quelque gloire, il l'a bien méritée par sa contribution généreuse à l'Œuvre des Lépreux de Pretoria, — car ce chemin de Croix est un pur cadeau de sa part.

L'Asile des Lépreux se trouve dans un faible repli de terrain, auquel on accède par les routes les plus poussiéreuses de ce coin de pays, — il faut dire que la saison des grands vents est commencée — et, lorsque nous arrivons, nous sommes littéralement couverts d'une couche de poussière rouge, soulevée par les autos...

Dans la propriété qui leur est réservée, le Gouvernement a fait bâtir toute une ville de petites maisonnettes pour ces pauvres gens. L'asile renferme 900 lépreux. Il n'y a que 100 blancs, la plupart Boers. Le nombre des catholiques dépasse un peu 150 : presque pas de blancs, les Boers étant fanatiques calvinistes, — le Père De Hovre a réussi à en convertir trois, l'an dernier, mais ils sont morts.

La mortalité est effrayante : 300 par an. Le nombre des catholiques ne se renouvelle pas par la natalité, comme dans les populations ordinaires, mais par arrivées de malades et surtout par conversions,

Toutes les semaines, plusieurs fois, le Père réunit ses gens par groupes et en fait amener d'autres : il leur parle pendant deux, trois heures, leur montre les images du Catéchisme de la Bonne Presse, leur joue du phonographe, leur fait voir des vues par la lanterne magique et réussit de la sorte à les intéresser. On l'enferme avec ses pauvres clients, et l'on n'ouvre le local que lorsqu'il veut partir. Sa parole est très communicative, et son amour pour Dieu et les pauvres délaissés tellement ardent qu'il fait constamment de nouveaux adeptes. Il ne leur trouve que des qualités, il les plaint, il les aime et sait le leur montrer. C'est la raison de son succès auprès d'eux.

Il a pu, ces temps derniers seulement, procurer à leur

chapelle l'harmonium demandé : il n'ose plus tendre la main. Puis-je le faire pour lui ? Qui voudrait l'aider pour ses projections lumineuses ? Il a des vues, mais pas de lampe. Ces lépreux, — séquestrés, séparés de leurs famille, du monde entier, n'ayant sous les yeux que le spectacle affreux de leurs réciproques misères physiques, restés cependant de grands enfants, amoureux des spectacles nouveaux et brillants, — pourquoi les priver de cette saine joie, de contempler des gravures édifiantes sur la vie de Notre-Seigneur et l'histoire de l'Église ? Qui aura pitié de ceux dont les regards ne se posent plus que sur des membres déformés ou des visages tuméfiés ? Qui leur donnera le plaisir de se reposer la vue sur les grands événements de la Foi et de la Religion ? Oh ! si l'on pouvait les régaler des vues de la Passion de Nancy, par exemple, afin de les faire participer aux émotions suaves et salutaires dont se nourrissent les âmes chrétiennes de notre France ?

Et quel bien ne feraient pas aux cœurs ulcérés de ces pauvres parias de telles consolations ? Quels horizons ouverts aux païens ! Quelles grâces de lumière et de conversion ! La plupart sont au seuil de leur éternité : chrétiens de nos vieux pays, tendez-leur la main pour leur faire faire le grand passage et les amener doucement à DIEU...

Mais je quitte un peu trop vite mon sujet.

Nous arrivons. Il y a plusieurs églises dans cette propriété. Nous voyons, en passant, une rotonde : c'est le temple calviniste. Voici l'église catholique : on entend les chants des lépreux qui nous attendent.

La cérémonie commence : rien de plus émouvant que de voir arriver, l'un après l'autre, ces malheureux que le mal a rongés, — les uns par les pieds, les autres par les mains ou la face. Le premier avance péniblement : il n'a plus de doigts de pied. Le second est ravagé dans toute la partie inférieure du visage. Beaucoup n'ont plus que la paume de la main : les doigts ont disparu. Et ils passent, quarante ainsi défigurés ou diminués, véritables martyrs que le plus affreux des maux s'acharne à détruire

avant la tombe, pauvres corps humains sur qui se réunissent les efforts de la pourriture, faisant tomber les chairs et même les os, par lambeaux informes, et qui se voient décomposés avant de pouvoir mourir.

Les plus malades, ne pouvant bouger, demeurent à leur place : Monseigneur va leur porter l'onction sacramentelle.

Après le Salut, Bénédiction papale. Un des lépreux sert d'interprète, chaque fois que Monseigneur parle à l'assistance.

Quelqu'un veut nous photographier après la cérémonie, avec les *nurses* et les lépreux ; mais plusieurs de ceux-ci s'esquivent, sentant trop bien qu'ils ne sont pas en forme pour paraître sur une photographie.

Le Père De Hovre nous communique ses impressions. Une surprise nous avait été réservée : l'harmonium, le fameux *Mustel*, était là, transporté ce matin-là même, et son inauguration a coïncidé avec la visite de Monseigneur et la cérémonie. Mais les pauvres gens ont été effarés à la vue de tout ce monde : Monseigneur, les Pères Ryan, Van Hecke, Perbal, De Hovre, Quinlivan et Roux (venu de Yeoville). De plus, ils avaient appris à chanter sans instrument : aussi furent-ils quelque peu déconcertés. Cependant (et nous rassurons le Père), nous avons trouvé leur chant plus affiné que celui des indigènes vivant en Mission. Sous la conduite du musicien qu'est le Père De Hovre, leur manière s'est adoucie, leurs voix se sont mariées, et c'est dans une harmonie relative qu'ils exécutent leurs chants.

Pour le reste, le Père est ravi. Ses gens sont contents, cette fête fera époque à la léproserie, et les consolations de ce jour adouciront, un peu, l'amertume de ces existences si éprouvées.

Quant à nous, c'est avec une certaine stupeur que nous voyons sortir de l'église de tout jeunes enfants, des jeunes filles, dont les mains nouées indiquent, avec assez de clarté, les premières atteintes du terrible mal. La lèpre prend toutes les formes ; mais une des plus effrayantes est, certainement, celle qui ronge peu à peu

les mains et les pieds, pour ne laisser que d'affreux moignons rapetissés, au bout de longs bras amaigris ou de jambes branlantes.

§ LVI. — Grande Réception civique.

Le soir, réception officielle au *Town Hall* (hôtel de ville).

Salle comble. Monseigneur reçoit chaque arrivant, qui lui est présenté et qu'un mot aimable met instantanément en communication avec l'illustre Visiteur. Un orchestre exécute des morceaux variés, et plusieurs artistes nous permettent d'attendre la fin des présentations.

Puis Mr. Basil O'Reilly vient lire l'adresse des Catholiques de Pretoria, en présentant un superbe album. Il fait ressortir l'œuvre des Oblats, particulièrement l'action du R. P. Ryan et attire l'attention de Monseigneur sur le pressant besoin d'une nouvelle et grande église.

Mr. Drabbe parle, ensuite, en hollandais. Le fond de son discours est le même que pour l'orateur précédent. L'église de Gezina, celle des lépreux, le nouveau Collège et la Mission des natifs sont mentionnés tour à tour. Il insiste aussi sur la future et nécessaire cathédrale de Pretoria.

Le Maire, Mr. Yardley, souhaite officiellement la bienvenue à Monseigneur. Son salut, il le veut cordial, parce que le visiteur qu'il reçoit est un messager et un apôtre de paix, et il espère que son passage donnera un peu plus de paix à la cité. Parlant des Anglicans, il souhaite l'union des deux grandes confessions chrétiennes, plutôt par l'absorption de l'Anglicanisme par l'Église Romaine. Il lit ensuite la lettre de l'Évêque anglican de Pretoria, le chargeant d'offrir ses souhaits de bienvenue à l'Archevêque catholique qui vient visiter cette ville.

Mr. Rissik, Administrateur du Transvaal, se joint à Mr. Yardley, par respect des traditions d'hospitalité

de la ville et du pays. Il vente l'œuvre d'éducation et de charité accomplie par la communauté catholique en cette cité.

— « Nous en profitons tous », dit-il ; « et j'espère que le passage de Votre Grandeur stimulera encore le zèle des membres de votre Église et, un peu aussi, celui de nos coreligionnaires, qui n'auront qu'à imiter les Catholiques. »

Monseigneur se lève à son tour, copieusement acclamé. Venu pour voir ses Pères, il se voit jeté de leurs bras dans ceux de ces Messieurs, qui sont plus aimables les uns que les autres. Il remercie des éloges que l'on a décernés aux Pères et constate que le R. P. Ryan doit avoir de grandes capacités et de larges épaules pour mériter et supporter de pareils compliments. Merci à « Son Honneur » le Maire et prière de transmettre à l'Évêque anglican l'expresssion d'une profonde gratitude, avec le souhait que tombent bientôt les quelques différences qui séparent l'Église anglicane de l'Église catholique, pour une union totale...

— « Pretoria est une vraie capitale : elle porte dans ses monuments un cachet artistique, lequel, d'ailleurs, se retrouve dans les talents de ses habitants. Elle est appelée à un grand avenir et sera prospère, si elle marche vers le progrès avec les principes chrétiens. La communauté catholique a de belles œuvres et un excellent esprit : c'est le fruit du travail des Pères et aussi de la collaboration des laïques. Avec Dieu, avec les fidèles, dans l'union et la charité, les œuvres ne feront que grandir et augmenter le bien. Pretoria doit devenir une cité modèle : je n'ai qu'un regret, celui de ne pas pouvoir y demeurer. Mais, *I will remember* — Je me souviendrai !... »

La séance s'achève sur les chants et morceaux artistiques les plus délicats...

Une grande cordialité avait régné, pendant ces deux heures, comme un esprit de famille. La communauté catholique de Pretoria porte, en effet, le cachet distinctif d'une paroisse très attachée à ses prêtres, à cause de

la stabilité des familles. Alors que, dans presque tout le Transvaal, les gens se fixent peu ou que ceux qui y sont établis le sont depuis trop peu de temps, Pretoria est une très ancienne paroisse et compte de nombreuses familles — qui constituent un noyau constant, depuis la fondation.

Les Sœurs de Lorette y dirigent l'école, depuis de longues années, avec un zèle qui a été signalé au cours de la séance.

Le R. P. Ryan, objet des éloges de plusieurs de ces Messieurs, a fait et fait encore preuve d'une activité qui a stabilisé les œuvres de la paroisse et assuré son avenir.

Le R. P. De Hovre le seconde avec son zèle ardent, surtout dans l'évangélisation des noirs et des lépreux.

Le R. P. Quinlivan — qui a succédé récemment au R. P. O'Shea, nommé supérieur et curé de la Cathédrale de Johannesburg — est la meilleure plume du Vicariat. Sans rien négliger de son devoir paroissial, il a remonté, avec le R. P. Péron (de la Rochelle) et le R. P. Varrie (de la Cathédrale), l'organe appelé *Catholic News* et en assure le succès grandissant, par sa collaboration, à la fois doctrinale et littéraire, de toute première valeur.

Les Oblats de Pretoria méritent réellement les compliments qui leur ont été faits durant ce *meeting*, et leur Supérieur Général peut être fier de la façon dont ils remplissent leur ministère.

§ LVII. — Potchefstroom et Klerksdorp.

Mardi matin, départ pour Potchefstroom. Le voyage n'a plus rien d'attrayant pour nous, — la partie Pretoria-Johannesburg-Krugersdorp ayant déjà été vue par nous, une ou deux fois. Et, de Krugersdorp à Potchefstroom, c'est la plaine, ce sont les fermes, ce sont les champs, Pas une colline ; à peine un repli de terrain, mais très

adouci, comme estompé par la nature, qui semble avoir horreur, par ici, des heurts et des lignes brisées.

A la gare, le R. P. Mérour nous attend, avec plusieurs Catholiques de la ville. Le R. P. Pierre Mérour est un ancien Missionnaire du Pays de Galles — où il demeura quatorze ans, non loin du R. P. Trébaol, tenaces tous deux comme les granits bretons. Lorsque l'Administration Générale décida de les reprendre, le R. P. Mérour accepta volontiers de venir au Transvaal, à l'âge de 45 ans. Le climat de ce pays est tellement sain, que le Père ne souffrit jamais de la transplantation. Il dessert, non seulement Potchefstroom, mais encore tout le district sud-ouest du Transvaal, de Randfontein à Warrenton, soit sur une longueur de 335 kilomètres.

La chapelle des Sœurs Dominicaines sert d'église paroissiale ; et c'est dans le couvent, près de la sacristie, que nous sommes d'abord accueillis. Il était plus de trois heures, — notre train ayant subi un fort retard, du fait de la rupture des attaches entre la partie wagons de marchandises (fort longue) et la partie voitures pour voyageurs...

Le Père nous installe ensuite dans son presbytère — maison sans apparence coquette, mais suffisante et dotée d'un agréable jardinet, d'une belle vigne et d'arbres touffus.

Le niveau du sol est sensiblement moins élevé qu'à Johannesburg : 1.352 mètres. La ville a 13.000 habitants, dont 5.000 noirs ou gens de couleur. C'est la plus ancienne cité du Transvaal : elle a été fondée, par le Chef *trekker* Potgieter, en 1839. Elle demeura capitale jusqu'en 1863, époque où fut choisie Pretoria. La Mooi River la baigne, et l'on a réussi, par un puissant barrage, à former un grand lac de la contenance de 1.360 millions de litres : c'est une bénédiction pour la contrée, qui en bénéficie largement.

Le couvent nous ouvre sa chapelle pour le Salut, suivi de la Bénédiction papale. Puis, il nous offre sa plus grande salle pour la réception. A la grande surprise du Père Mérour, plus de cinquante catholiques étaient

présents, auxquels s'étaient joints le magistrat, le Directeur du Collège et quelques personnalités.

Le Père ouvre la séance, en souhaitant la bienvenue à Monseigneur, en son nom personnel : il rappelle que c'est Monseigneur qui lui a conféré le sacerdoce, en 1900, et qui l'a envoyé au Sud-Africain, en 1919.

Mr. Nagle lui succède et, en quelques mots, offre les souhaits de la communauté catholique.

Monseigneur répond avec sa bonhomie et son entrain habituels. Il a bien vite fait de mettre à l'aise l'assistance et de conquérir sa sympathie : deux petites histoires écossaises y contribuent pour leur part. Il termine en souhaitant à la paroisse de voir se multiplier ses membres, sous la direction du bon Père Mérour.

Ensuite, commence le concert proprement dit : morceaux récités, chants artistiques, etc. C'est gentil, simple et, pourtant, aussi bien que dans n'importe quelle grande réception.

Mercredi matin, après la Messe, la Révérende Mère Supérieure nous fait les honneurs de sa grande maison — trois bâtiments pour 182 pensionnaires et les classes catholiques de la paroisse. Le premier bâtiment a presque le cachet européen, le second est un simple rez-de-chaussée africain avec l'habituelle véranda, et le troisième est un vrai bâtiment scolaire, en briques, avec deux ailes.

Mr. Nagle vient, ensuite, nous chercher pour nous conduire à travers les rues et avenues de Potchefstroom et nous montrer les beautés de la vieille cité boer.

On constate vite que la place ne manque pas : les maisons s'espacent, les terrains de jeux se multiplient, et notre *cicerone* nous montre avec orgueil le plus vaste jeu de *golf* de toute l'Afrique, — si l'on excepte le Sahara. Les rues sont longues et nombreuses (115 kilomètres), et, comme il y a de l'eau à profusion, on les arrose à les rendre profondément boueuses...

A 3 heures, nous reprenons le train, cette fois pour Klerksdorp : notre convoi est un peu plus long que de coutume, car il décharge à Potchefstroom deux grands wagons pleins de fillettes, qui font aujourd'hui leur

rentrée au Pensionnat des Sœurs Dominicaines, que nous venons de quitter.

La distance de Potchefstroom à Klerksdorp n'est que de 29 milles (46 kilomètres et demi). A 4 heures et demie, nous sommes reçus en gare par un laïque dévoué et une auto. Le R. P. Decorme n'a pas osé hasarder le trajet ; et il a bien fait, si son état est tel qu'on nous l'a dépeint.

Nous le trouvons chez lui, dans sa petite maison, située dans l'enclos du Couvent des Dominicaines, juste à l'extrême limite de la vieille ville — qui est séparée de la nouvelle et de la gare par un bon bout de chemin.

Pas un fil blanc dans la chevelure, malgré ses 52 ans et sa pauvre santé : mais il se courbe et il tousse... Il est la grande raison de notre voyage à Potchefstroom et à Klerksdorp : comme il ne pouvait venir à Johannesburg, Monseigneur a voulu aller le visiter chez lui. Cette attention touchante sera une consolation pour lui et un réconfort dans ses souffrances.

Le Couvent des Sœurs Dominicaines, moins important que celui de Potchefstroom, compte 24 Sœurs et une centaine d'élèves.

La ville, elle aussi, est moins populeuse : 5.700 habitants, dont 3.200 blancs. Nous ne sommes plus ici qu'à 1.325 mètres au-dessus du niveau de la mer. Comme Potchefstroom, Klerksdorp est très bien approvisionnée en eau. La vieille ville date de 1838 : elle est donc d'un an l'aînée de Potchefstroom.

La communauté catholique est peu nombreuse, et les offices se font dans la Chapelle des Sœurs — assez exiguë, d'ailleurs. Le service de cette paroisse est, généralement, confié à un prêtre que sa santé empêche de fournir un gros travail. Cependant, ces dernières années, le Père Decorme a été arrêté plus d'une fois ; et une de ses premières paroles a exprimé au Supérieur Général la nécessité d'un remplaçant à Klerksdorp.

Au Salut du soir, pourtant, la chapelle était comble. Les fidèles écoutèrent, avec une religieuse attention,

les paroles de Monseigneur et reçurent, avec piété, la Bénédiction papale. Puis une petite réunion eut lieu, toute familiale, au parloir des Sœurs.

Jeudi matin, après la Messe, visite de la maison et des classes, où les enfants accueillent, avec enthousiasme, leur illustre visiteur.

§ LVIII. — Arrêt à Krugersdorp.

A onze heures, départ pour Krugersdorp, qui est sur la ligne du retour à Johannesburg.

Krugersdorp est au centre d'un bassin minier très actif. La ville compte 42.000 habitants, dont 13.500 blancs seulement. Les Pères desservent encore Roodepoort (24.000 habitants, dont 7.000 blancs) et Randfontein, où une mine atteint 2.100 mètres de profondeur.

De plus, ils s'occupent de tous les catholiques vivant sur la ligne de Krugersdorp à Zeerust, — ce qui n'est pas une sinécure.

Le Père O'Brien nous reçoit sur le quai de la gare : il est assisté de plusieurs catholiques de la localité. Sans tarder, nous nous dirigeons vers le Couvent des Sœurs Ursulines, situé à l'autre extrémité de la ville.

Les enfants sont rangés en ordre dans l'allée principale du parc, copieusement décorée. Garçons d'abord, puis fillettes en blanc, — avec des ceintures dorées, s'il vous plaît. Je crois que, cependant, elles n'ont pas renoncé à leur bonne renommée : les deux sont bonnes à prendre et à garder.

Des vivats, des hourras, puis, Monseigneur étant descendu de voiture, chacun et chacune se présente, en faisant une révérence gracieuse. Les Mères ne sont pas oubliées, et les Novices elles-mêmes ne s'oublient pas...

Salut en musique, puis Bénédiction papale ; et la réunion se termine par un grand congé, accordé par Monseigneur à tout ce petit peuple, qui en trépigne de joie...

On rentre au presbytère. L'église est déjà bondée :

« congrégation » recueillie, qui assiste au Salut et reçoit la Bénédiction papale. Quel dommage que cette église soit si petite !

Nous remarquons, près de la table de communion, une pierre commémorative qui nous émeut vivement : — « VOUS QUI AVEZ DE LA CHARITÉ, PRIEZ POUR LE REPOS DE L'AME DU RÉVÉREND PÈRE RICHARD CONROY, DÉCÉDÉ LE 29 AOUT 1919 (1) ». Le souvenir de ce charmant et dévoué Père nous revient, avec sa physionomie si bonne, son regard franc, sa cordialité inépuisable, son sourire et son zèle. Arrivé d'Irlande au Scolasticat de Liège, en 1906, il avait été ordonné en 1911 et venait, à peine, de donner au Vicariat du Transvaal sept années de sa jeune et sympathique vitalité sacerdotale. C'est avec piété que nous accordons à son âme la prière que nous demande cette touchante plaque de marbre...

Aussitôt après, l'auto nous reprend pour nous conduire, de nouveau, vers le Couvent des Sœurs. Cette fois, les allées du parc ont ajouté — à leurs oriflammes, bannières et arcs de triomphe — la lumière des lampes électriques. L'ombre des grands arbres est percée, de place en place, par ces cônes brillants, qui projettent leurs feux d'or sous la feuillée et qui éclairent groupes de piétons et voitures élégantes. De-ci de-là, une guimpe blanche apparaît, violemment trahie par les rayons dénonciateurs, puis s'enfonce dans une ombre nouvelle et plus épaisse... Nous arrivons. On s'écarte. On salue discrètement : le moment des présentations n'est pas encore venu.

Monseigneur se revêt de sa cappa et fait son entrée dans la salle des fêtes : c'est alors que les gens pénètrent, à leur tour, et viennent s'incliner devant le prélat, à l'appel de leur nom. Ils baisent l'anneau, et Monseigneur leur dit, à chacun, le petit mot qui fait plaisir et parfois va au cœur.

La séance est une des plus gracieuses que nous ayons vécues en ce pays. D'abord, une adresse lue par un catho-

(1) Le R. P. CONROY n'était âgé que de 34 ans ; il y en avait 12 qu'il faisait partie de la Congrégation.

lique de la paroisse : elle est inscrite, avec un art qui rappelle les enluminures du moyen âge, sur une immense feuille où l'artiste a voulu représenter les trois églises de Krugersdorp, de Randfontein et de Roodepoort, le couvent et l'école paroissiale, — le tout parfaitement réussi et d'un charmant effet.

Le R. P. O'Brien prononce une allocution très aimable et fort spirituelle, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire. Un catholique de Roodepoort parle au nom des catholiques de cette ville et finit en réclamant de Monseigneur l'envoi de vingt Pères pour le Transvaal ; naturellement, il y en aura un pour Roodepoort.

Monseigneur répond, avec sa grâce coutumière, et soulève, à plusieurs reprises, l'hilarité de l'assistance, littéralement sous le charme.

— « *Very nice* (très gentil) », entends-je murmurer, de tous côtés.

C'est alors que commence la séance musicale, dont les pensionnaires du couvent feront tous les frais. Un chant de bienvenue : « *Heureux le jour de votre venue parmi nous, grand Prince de la sainte Église de Rome...* »

Puis, huit fillettes viennent, à tour de rôle, débiter chacune des lettres qui forment le mot « Augustin » ; et les lettres sont accrochées à tour de rôle, d'or sur fond bleu, à un paravent gracieux, situé au fond de la scène. Ce jeu délicat est intitulé : *Un souhait.* C'est, en effet, un souhait que ces huit petits angelots viennent formuler : l'or du nom (et l'on fait une allusion fort heureuse au grand Africain qu'était Saint Augustin), et le bleu de la tenture ornée de fleurs en fournissent les éléments.

L'une de ces gentes enfants revient, ensuite, chanter une jolie chanson : *Si j'avais un bonnet rempli de souhaits..*, et la chante, de sa voix fluette, avec des gestes si charmants et des intonations si ingénues, que l'assistance la rappelle avec frénésie.

Le reste de la soirée prend une allure artistique, plus générale mais non moins réussie. Et l'on termine par le beau chant *Faith of our Fathers* — exé-

cuté par les enfants, que l'assistance accompagne en sourdine.

Il est grand temps de mener ces petites au dortoir. Et les novices, donc ! Dire qu'il y a encore des voiles blancs dans le parc, lorsque nous sortons. Pauvres novices, qui écoutaient en cachette et s'enfuient dès que la salle commence à se vider ! Ce n'est pas tous les jours qu'elles profiteront d'une pareille aubaine, et la formation sévère du noviciat va les reprendre demain, pour leur faire expier doucement cette échappée de fête...

Demain... c'est vendredi, et, pour nous, c'est la rentrée à Johannesburg. L'auto qui vient nous chercher nous laisse le temps d'aller jeter un coup d'œil dans les classes de l'école paroissiale, et nous dépose en route, à Roodepoort — où les Sœurs Ursulines dirigent encore une école, celle-ci à ses débuts...

§ LIX. — **Belgravia, Germiston, Benoni.**

Rentrés à Johannesburg, il nous faut aller encore à Belgravia, la seule paroisse de la ville que nous n'ayons pas encore visitée ; et Monseigneur y donne la Bénédiction papale, après le Salut. Belgravia est la paroisse où vient de mourir le R. P. Guillaume SOYE et que dirigeait, avec lui, le R. P. SACCADAS — en ce moment, à Vleeschfontein pour remplacer le R. P. GUTFREUND. On compte qu'il reviendra, en octobre, rejoindre son poste (1).

Belgravia est une des plus florissantes paroisses de Johannesburg. L'église est jolie et bien proportionnée. L'autel, en bois sculpté, rivalise avec celui de Braamfontein. La population chrétienne est fort attachée au prêtre et parfaitement disposée. Souhaitons que la bénédiction de Monseigneur porte des fruits abondants : *Cecidit in terram bonam...*

---

(1) Le R. P. SOYE — né à Dublin, le 22 mai 1883 — est décédé le 3 juin dernier, âgé de 39 ans, dont 21 de vie religieuse. *R. I. P.*

Samedi 29, une auto vient nous prendre, à 9 heures, pour Germiston. Ville de 54.000 habitants, dont 22.000 blancs, Germiston est la quatrième du Transvaal et la plus importante de l'*East Rand*. Elle est à 14 kilomètres de Johannesburg. Le bassin minier appelé *East Rand* est, en ce moment, beaucoup plus actif que le *West Rand*, — c'est-à-dire, la région de Roodepoort-Florida-Krugersdorp, dont les mines s'épuisent ou sont déjà en partie épuisées.

Cette situation n'est pas faite pour donner à ce pays une stabilité que la fièvre de l'or et les spéculations inévitables en pays neuf lui ont toujours refusée.

Le R. P. Schang, Missionnaire en charge de Germiston, veut nous faire voir, non pas une mine, ce qui prendrait trop de temps, mais une usine d'extraction et de raffinerie d'or. Il en a plusieurs sur sa paroisse, et nous n'avons que l'embarras du choix.

Partis, à 9 heures, de Johannesburg, nous couvrons assez vite les 14 kilomètres qui nous séparent de Germiston. Tout le long de la route, nous côtoyons les immenses tas de quartz pulvérisé, dont l'or a été extrait et que l'on entasse à proximité des usines. Comme nous sommes, depuis quelques jours, dans la saison des vents, nous recevons, en quantités plus que raisonnables, les fines poussières de quartz enlevées, par la force de l'air en mouvement, à la surface des collines de résidus. On pense, instinctivement, aux terrils du pays de Liège, de Charleroi, de la Louvière, de Mons, et aux tas de crasse des bassins miniers de Longwy, de Hayange et de Briey. Il y a, cependant, cette différence que les collines de quartz, accumulées par les chercheurs d'or, sont faites de substance extrêmement fine, blanche ou légèrement bleutée, quelquefois blonde comme le sable des côtes ou jaune comme l'or des blés, mais toujours malfaisante, parce que très fine, facile à soulever par le vent et mélangée d'arsenic. Lorsque survient la saison des vents, précisément à cette époque de fin de juillet et surtout pendant le mois d'août, la poussière obscurcit souvent l'atmosphère et rend la respiration dangereuse.

— qu'on se rassure : pas, cependant, au point de s'empoisonner. Les gens continuent à vivre, en avalant quantités de poussières de toutes couleurs.

En cette matinée, nous avons pu suivre la production de l'or, depuis son extraction (exclusivement) jusqu'à sa sortie en lingots.

Les morceaux de quartz, arrachés aux profondeurs du sol et montés à la surface, sont conduits dans les « batteries », où d'énormes pilons, très rapprochés les uns des autres, les frappent, continuellement, en tournant sur eux-mêmes. Il est très curieux d'observer le mouvement mécanique de ces pilons, dont on ne voit que les tiges et qui s'agitent, sans fin, comme des pantins raides et nerveux. Le bruit est assourdissant, infernal. Impossible d'articuler un son au milieu de ce vacarme. Songez que ces pilons pèsent de sept à neuf cents kilos chacun et martèlent de la roche, entre des planches, dans un bâtiment tout en bois...

L'eau est amenée sous le pilon et s'écoule avec la poussière de quartz, formant une boue très délayée (il passe plus de 400 litres, par heure, sous chaque pilon), laquelle s'écoule suivant un plan incliné et arrive sur des plaques dites « amalgamées », — c'est-à-dire, recouvertes d'une solution de mercure. Le mercure retient les grains d'or, une certaine partie du moins : on râclera plus tard les plaques, et le mélange de mercure et d'or subira une transformation chimique qui libérera l'or, — ceci, à la fin du mois.

Mais on ne fait pas grâce à la boue aurifère, après ces émotions diverses qu'elle a déjà subies. Des élévateurs la saisissent, la mènent dans des cônes où elle est écrasée, le sable séparé de l'or, au moyen de certains procédés, et la vase renvoyée ailleurs.

La « pulpe » d'or est traitée par l'arsenic, dans des réservoirs remplis d'eau, et l'on en retire encore une bonne quantité du précieux métal. Quant à la vase, elle n'est pas encore quitte, mais subit un dernier traitement, — après quoi, on l'abandonne à son malheureux sort, en l'entassant en collines, comme celles que nous

avons vues, ou bien, désormais, en la rejetant dans les parties de la mine qui sont totalement exploitées.

On pense que, par toutes ces opérations, — qui nécessitent un immense matériel, énormément d'eau et de place, — on récupère 94 à 97 pour cent de l'or contenu dans le quartz, dont 60 à 70 par le mercure et le reste par l'arsenic, le zinc ou le cyanure. Le reste demeure dans la poussière de quartz : avis aux chercheurs qui auraient la patience d'entamer ces effrayants monceaux blancs...

La mine que nous avons visitée s'estime heureuse, quand elle peut produire, chaque mois, cinq ou six briques d'or brut. On tire environ la valeur de 36 francs par tonne de minerai. L'exploitation coûte près de 29 francs la tonne (chiffres comptés d'après le change d'avant la guerre). Il y a vingt ans, ces chiffres étaient, respectivement, de 62 et 55 francs.

L'or brut est envoyé, en briques, à la raffinerie. Là, on commence à le peser soigneusement, à la réception deux fois et autant lors de son passage dans les divers bâtiments. Ces balances sont des merveilles : véritables petits monuments, elles pèsent, jusqu'à un cinquième de gramme, des briques qui vont jusqu'à vingt kilos.

Ces masses d'or sont soumises à une première fonte, puis à diverses manipulations, qui en retirent de l'argent et du cuivre en quantités respectables. Enfin, s'opère la raffinerie proprement dite, dans des vases de terre réfractaire ; et l'or liquide qui s'en échappe est d'une limpidité admirable. C'est alors qu'on lui donne la forme de lingots destinés à la monnaie et qui valent, chacun, près de cent mille francs de notre change actuel.

Tous ces travaux sont étroitement surveillés, et les briques, parcelles et lingots enfermés dans des locaux blindés et puissamment verrouillés, quand ils ne sont pas manipulés par les ouvriers.

Les vases en terre réfractaire, les scories de la fonte, les tuyaux amenant les gaz dans les fours, la poussière des fourneaux et du sol, la fumée elle-même qui s'échappe des foyers, — tout est soigneusement recueilli : ce qui

peut être réduit en poussière est écrasé par de puissantes meules, et ce résidu subit de nouvelles opérations, dont le rendement est productif d'or, puisqu'on les continue avec succès.

En 1920, le Transvaal a produit tout près de la moitié de l'or mondial, — 49,8 pour cent : en valeur 34.653.947 livres *sterling*, soit près de deux milliards de notre franc...

Mais des événements plus intéressants nous attendent à la paroisse. Nous sommes reçus par les Sœurs Dominicaines, qui dirigent les écoles et qui ont invité, à rencontrer Monseigneur, les deux Pères Dominicains de Boksburg, le R. P. Tigar (anglais) et le R. P. Bezzina (maltais).

A trois heures, *meeting*. Dans la grande salle de l'école, sont réunis les Catholiques de Germiston, un bon nombre du moins. A gauche de Monseigneur, la seule femme qui exerce au Sud-Africain les fonctions de Maire, *Her Honour the Mayor.*

Le R. P. Schang commence par souhaiter la bienvenue à Monseigneur, au nom de la paroisse entière. Il rappelle qu'il a connu Monseigneur, il y a 25 ans, lorsqu'il étudiait la théologie au Scolasticat d'Ottawa. A cette époque, il ne pensait guère pouvoir offrir à Monseigneur, qui venait d'être sacré Évêque de Germanicopolis, des félicitations de Jubilé épiscopal, en Afrique. Il le fait, avec d'autant plus de joie que ce bonheur paraissait inespéré, et lui affirme que sa visite laissera une vive impression parmi les Catholiques du Transvaal — et ceux de Germiston, en particulier, qui ont été les premiers à saluer Sa Grâce, le 28 juin dernier.

Madame la « Maire » — on prétend que le titre de mairesse est réservé à l'épouse d'un maire et qu'ici il faut conserver le mot dans son intégrité masculine — se lève, à son tour, et, en quelques mots émus, salue Monseigneur, en qualité de catholique d'abord, au nom de la commune de Germiston ensuite.

Mr. Joergenson lit une adresse, au nom de l'Association de la Jeunesse catholique de la paroisse, et une fillette de l'école des Sœurs en présente une seconde, au nom de toutes les maîtresses de l'établissement, des enfants qui

le fréquentent et de tous les garçons et filles catholiques de l'endroit. Ces deux adresses font allusion au Jubilé épiscopal de Monseigneur et lui souhaitent de voir ses noces d'or.

Monseigneur répond, avec son à-propos coutumier. Dès les premiers mots, il communique avec son auditoire et le conquiert. Il remercie, mais en se dérobant quelque peu aux compliments qu'il a reçus : il proteste que, ce Jubilé, il voulait le faire bien modestement et qu'il n'avait guère prévu qu'on en parlerait autant en Afrique. Enfin, il donne aux Catholiques de Germiston de bons et pratiques conseils : bon exemple, fermeté dans la conduite, charité, éducation chrétienne des enfants.

Les enfants de l'école viennent, par leurs chants, leurs récitations et leurs jolies danses irlandaises, si gracieuses et si modestes, récréer l'assistance — qui se retire charmée. La soirée est finie...

Dimanche 30, à neuf heures, Communion générale de la Jeunesse catholique et des Enfants de Marie. Quelle magnifique impression produit l'église cathédrale, remplie de ces bons jeunes gens ! D'un côté, la Jeunesse catholique, en habits noirs ; de l'autre, les jeunes filles, vêtues de blanc, — les unes avec le large ruban bleu, les autres ajoutant le beau manteau bleu (que nous avons déjà pu admirer à La Rochelle, le 2 juillet), toutes portant le voile blanc. Ces teintes délicates de blancheur et d'azur sont du plus gracieux effet...

391 communions. La piété de toute cette jeunesse est exemplaire. L'ordre est parfait. Pas un accroc. Le recueillement ajoute encore sa note à cette harmonie du ciel, et la présence de Jésus Eucharistie dans ces jeunes cœurs chrétiens consacre les saintes émotions de cette matinée, pour les transformer en effets de vertu et de courage. Il en faut, certes, pour vivre et demeurer catholiques de fait, au milieu de cette population en grande majorité protestante ou sans religion, dans cette atmosphère de vie facile et large, de dangers et de plaisirs...

Aussitôt après, réunion des Enfants de Marie, chez les Sœurs de la Sainte-Famille, à End-Street.

Cette réunion des Enfants de Marie est mensuelle et contribue excellemment à maintenir l'unité d'action dans la fédération interparoissiale des jeunes filles catholiques de la grande ville et des environs. Naturellement, elles sont plus nombreuses aujourd'hui, à cause de la présence de l'illustre visiteur. Monseigneur a tenu, en effet, après leur avoir distribué la sainte Communion, à les voir et à leur parler, comme il le fera, l'après-midi, pour les jeunes gens de la *Catholic Young Men's Society*.

La réunion des Enfants de Marie devient, en l'honneur de la visite de Monseigneur, un véritable concert chrétien, auquel chacune des paroisses fournit sa quote-part. Celle de la C. Y. M. S., sans exclure la note gaie, conserve l'allure grave d'une séance de travail : le Président parle de l'œuvre, le Secrétaire disserte sur l'organisation, et le Président de la section de Belgravia expose la tâche sociale de l'Association. Monseigneur clôt ces débats par une allocution aimable et enjouée, sans négliger d'apporter le concours de son expérience américaine aux conclusions formulées par les conférenciers...

Le soir, une auto nous emporte vers Benoni, ville de 47.500 habitants, dont 33.000 de couleur, au centre d'un district minier important, à 32 kilomètres de Johannesburg, dans l'East Rand. Repassant par Germiston, nous refaisons une partie du trajet de la veille et n'arrivons à Benoni qu'à la nuit tombante.

Salut, Bénédiction papale, puis, au presbytère, réunion des notables catholiques de l'endroit — parmi lesquels l'oncle du regretté Père Michel Merrick, enlevé si tôt à la Congrégation dans nos œuvres d'Angleterre.

§ LX. — **Réunion de Départ.**

Lundi 31, les Oblats des environs se réunissent pour assister à la clôture de la Visite et offrir à Monseigneur les vœux de ses Enfants du Transvaal, à l'occasion de

ses noces d'argent épiscopales. Le R. P. Durand et le R. P. Mérour étaient arrivés le matin, après avoir voyagé toute la nuit.

Mardi 1er août, à 10 heures du matin, grande réunion au *Town Hall.*

Avant de nous y rendre, Monseigneur à accepté de jeter un coup d'œil sur les bâtiments du Collège des Frères Maristes. 680 élèves fréquentent cet établissement : un tiers est catholique, les autres protestants ou juifs. Nous visitons quelques classes, rapidement, — assez bien, cependant, pour nous rendre compte que le Collège est trop petit. Bâti en un temps où Johannesburg était une petite ville, il devrait être assez grand pour recevoir aujourd'hui 1.200 élèves et plus, et les demandes qui affluent sans cesse justifient ce pronostic. Mais, pas de terrain et pas d'argent. Les Frères se dévouent, autant qu'ils peuvent, et s'attachent à donner à leurs jeunes gens catholiques une forte éducation chrétienne, dont profitent les non-catholiques à leur tour.

Mais les collégiens quittent successivement l'établissement, pour se rendre dans le centre de la ville, où se trouve le *Town Hall.* Nous en faisons autant.

A 10 heures, l'immense salle est presque remplie : de 2.500 à 3.000 enfants des deux sexes y sont réunis. Lorsque Monseigneur fait son entrée, le chœur entonne un magnifique *Welcome...*

Sur la grande estrade sont assises, gradin par gradin, cinq cents élèves des Sœurs de la Sainte-Famille : c'est à elles qu'est dévolue la partie musicale de la séance. Elles ont, en tout, au moins 700 enfants dans la salle. Comme Parktown n'est pas encore rentré de vacances, il y en aurait eu environ 900, toutes leurs écoles étant au grand complet.

Les autres couvents — Sœurs de la Miséricorde, Sœurs de Nazareth, Sœurs Dominicaines, de deux Congrégations différentes, et Sœurs Ursulines — se partagent la salle avec les Frères Maristes. Les tribunes sont remplies aussi.

Tour à tour, apparaissent les élèves des écoles d'End-

Street, de Yeoville, de President-Street, qui exécutent magistralement des morceaux d'opéras, chœurs parfaitement harmonisés. Puis, l'orchestre de violons des Frères Maristes ; et les petites et petits des écoles de La Rochelle, qui chantent et dansent avec une grâce ingénue et pourtant soigneusement exercée. Les enfants de Bezuidenhout Valley (Ursulines) viennent nous montrer leur adresse en gymnastique, avec tambourins.

Les petites de Nazareth, aux habits multicolores, font défiler, devant nos yeux éblouis, les plus charmantes toilettes d'enfants, dans des mouvements vertigineux, avec une souplesse et une élégance qui ne laissent rien à désirer : sur leurs prestes évolutions tombe une pluie d'applaudissements, et, comme les Sœurs ont eu l'habileté de faire paraître les groupes un par un, sans transitions et comme par une suite naturelle des mouvements, — violettes, roses, lis, papillons, myosotis et boutons d'or — c'est une vraie cascade qui pleut sur les rapides envolements d'étoffes et les doux balancements des corps agiles.

Belgravia nous exhibe une vingtaine de jeunes filles bien musclées, qui viennent, à deux reprises, nous faire de la gymnastique, avec bâtons, puis les mains libres : si elles ne portaient des jupes, on jurerait des garçons, admirablement stylés, presque militairement dressés.

La Rochelle revient, pour une danse irlandaise à six. Lorsque paraissent ces six fillettes, vêtues de blanc avec un manteau vert, symbole de la Verte Erin, bien des Irlandais tressaillent, et nous avec eux, car est-il possible de ne pas aimer l'Irlande, terre de sainteté et de souffrance, terre de grâce et d'énergie ? Rien de plus délicat, de plus modeste et, en même temps, de plus séduisant que ces airs irlandais et les danses qui les accompagnent. On sent vibrer l'âme d'un peuple imprégné de foi et qui a su concilier, avec les règles de la morale la plus sévère, le besoin de gaîté et de beauté qui fournissait à ses douleurs un soulagement et à ses héroïques soucis une diversion salutaire...

L'*Angelus* et les *Brésiliennes*, chœurs chantés par End-Street et Yeoville, fournissent un intermède.

En voici un autre : une élève des Sœurs de la Sainte-Famille vient lire une superbe adresse à Monseigneur. Mr. Hancock, au nom de tous les enfants des écoles, lui souhaite la continuation des contentements qu'il a éprouvés jusqu'ici, et rend hommage aux éducateurs et aux éducatrices de la jeunesse transvaalienne. M. Becker, au nom des collègiens des Frères Maristes, s'associe aux salutations offertes à Monseigneur et soulève l'émotion de l'assistance, en évoquant le souvenir du Fr. Valérien, qui a tant fait pour le Collège de Johannesburg.

Monseigneur remercie, en termes chaleureux, et s'élève aussitôt dans la région des conseils. Une si grande réunion d'enfants est bien encourageante, mais éveille aussi les responsabilités : celles-ci, sont portées par les maîtres et les maîtresses avec le sentiment du devoir, qu'ils puisent dans les éléments de la vie religieuse. Aux enfants de se soucier, à leur tour, des responsabilités de leur âge : ils ont la charge de leur âme. Qu'ils s'en souviennent ! Qu'ils gardent jalousement, comme autrefois le jeune Romain Tharcisius, le trésor que le Créateur leur a donné, qu'ils le protègent, qu'ils l'embellissent, qu'ils combattent, toutes les fois qu'il faudra, et qu'ils travaillent ! Qu'ils travaillent : voilà en quoi se concrétise leur devoir, actuellement. Ils répondront ainsi aux efforts de leurs maîtres et à l'attente de leur Dieu.

La séance reprend par la représentation d'une Chambre des Députés, pour rire. Ce sont les grands élèves des Frères Maristes qui fournissent ce numéro. Rien n'y manque : ni le Président ou *Speaker*, habillé à la mode anglaise, ni les sténographes, ni les fractions parlementaires (droite et gauche seulement, pour simplifier), ni même les mœurs de nos Parlements — interruptions, cris, déclamations creuses, emphase grotesque, discours en dehors de la question, rappels à l'ordre, expulsion d'un député, etc., et, finalement, le vote et la défaite du ministère.

L'école de Braamfontein nous offre une jolie danse à trois fillettes, exquise de précision et de sveltesse. Mayfair fait exécuter, par les petites, l'*Ave Maria* de Gounod, accompagné par un piano et deux violons : c'est pieux et touchant. Un chœur, les *Cloches du Couvent*, exécuté par les élèves de President-Street...

Puis, l'heure étant dépassée, on vient nous avertir que les tramways retenus s'impatientent et qu'il faut à tout prix sortir de la salle. Nous y perdons une danse irlandaise, qui devait être exécutée par les garçons de Nazareth (c'est une vraie perte, nous le savons), et le chœur final, qui avait été confié à la belle école de Yeoville.

Il faut partir, mais pas avant d'avoir acclamé Mgr DONTENWILL et Mgr Cox : trois formidables hourras s'échappent de ces 3.000 poitrines d'enfants, comme une trombe que les écluses brisées laissent, enfin, échapper avec un fracas de tonnerre. Et c'est fini !...

Et ce soir, à neuf heures, le train nous emmènera vers le Natal. Nous emporterons avec nous le souvenir ému de tout ce que fait le Transvaal, de cette somme extraordinaire d'œuvres, de ce travail inlassable des Pères et des Religieux et Religieuses, — qui doivent lutter à la fois contre les distances, le petit nombre des ouvriers et l'atmosphère générale de la contrée — et de ces beaux résultats, signe d'une activité intelligente et organisée. Nous n'oublierons jamais l'impression d'union vivante que laissent ces œuvres si diverses, toutes fédérées étroitement sous la direction vigilante de Mgr Cox, et nous nous rappellerons que cette union est due à la collaboration large et souple des Ordres religieux qui se partagent cette gigantesque besogne de la conquête d'un pays. Tous — Pères Oblats, Pères Dominicains, Pères Rédemptoristes, Prêtres séculiers, Frères Maristes, bientôt Frères chrétiens, Sœurs de la Sainte-Famille, Dominicaines, Ursulines, Sœurs de Nazareth, de Lorette et de la Miséricorde — tous sont à pied d'œuvre, la main dans la main, pour DIEU et le salut du Transvaal.

Ils se sentent soutenus, ils se sentent organisés. La main qui les dirige est douce et paternelle, dans le plein sens des mots. Mais elle tient vigoureusement le gouvernail et sait manier la barre avec fermeté. Mgr de Dioclée donne l'impression de la droiture et de l'austérité de vie, en même temps que de la sagesse et de la justice de gouvernement. Il voit, il sait, il dirige... et il prie : *Justitia et pietate*, voilà sa devise, et jamais devise n'a été plus vraie. Ennemi de la popularité facile, il travaille au bien de son grand Vicariat et veut laisser à ses successeurs des œuvres florissantes, nettes et ordonnées. Il aura fait le Transvaal catholique, fondé par le dévouement des premiers Pères Oblats — parmi lesquels nous ne citerons que les Préfets disparus, les Pères Odilon Monginoux et Aloys Schoch, qui ont laissé ici de si profonds souvenirs.

Il nous restera aussi l'impression des secours constants et dévoués que donnent aux prêtres et aux religieuses les personnes laïques. A l'encontre de ce qui se passe dans certains pays, les laïques du Transvaal sont montés sur le navire et travaillent sous les ordres du capitaine : ils acceptent le mot d'ordre, obéissent à la direction et paient généreusement de leur personne, toutes les fois qu'il le faut. Ils sont entrés dans l'organisation générale, et leur collaboration en est décuplée de valeur et d'efficacité. Quel beau spectacle que celui de la fraternité intime qui existe, en cette contrée, entre les fidèles et leur clergé ! Quelles fécondes récoltes ne peut engendrer cette union de tous les instants ! Et quelles leçons pour les vieux pays !...

Donc, ce soir du mardi 1er août, nous trouvions à la gare une foule qui attendait, devant notre compartiment, le départ du train. Décidément, Johannesburg tient à multiplier ses preuves d'attachement à Monseigneur.

Il est facile de reconnaître — parmi tout ce monde, que Mgr Cox domine de sa haute stature — les Pères O'Shea, Varrie, Ryan, Roux, Péron, Laurent, Dupays, Durand, Schang, MM. O'Connor, Jones et

Anderson, de la C. Y. M. S., MM. Bies, Turner, Mc-Inerney, qui nous ont été tous trois si dévoués, et tant d'autres ! M. Khalil, un Maronite fervent, dépose dans le compartiment un panier artistement rempli de fruits et décoré de larges rubans aux couleurs françaises — aussi aimées au Liban qu'en France, m'assure-t-il, lorsque je le surprends. Au moment où le train va s'ébranler, Monseigneur donne sa bénédiction, et tous entonnent avec force, à la suite de Mr. Jones, le beau chant *Faith of our Fathers*. Et, pendant ce temps, le train s'ébranle lentement, au son des dernières notes : *We will be true to thee till death !...*

Le R. P. Schang — qui a voulu accueillir, le premier, son Supérieur Général sur la terre du Transvaal — veut être le dernier à l'accompagner. Il reste avec nous jusqu'à Germiston, où attendent un bon nombre de ses paroissiens, sur le quai de l'importante gare de jonction.

Puis, c'est fini : nous disons adieu au Transvaal...

« *Ordo* » 1923 (*suite*).

11 Oct. : Il est de toute évidence qu'à une Messe de Dom. præcedenti on ne peut faire mémoire de ce Dimanche. Il faudra donc lire : or. ut 1 huj., et supprimer la mention *md.*

30 Oct. : Pour être plus complet, ajouter : Lect. e fer. 2, cum resp. fer. 3.

3 Nov. : De même ici : cum resp. Sabb.

17 Nov. : 1re colonne : la mémoire du Dimanche a été oubliée à Vêpres. Ajouter CD aux deux colonnes.

19 Nov. : Ajouter dans les deux colonnes : Inc. Osee, cum suis resp. : 2e colonne : 9 lect. S. Pontiani.

23 Nov. : Pour être complet, ajouter : cum resp. fer. 6.

28 Nov. : Pour être complet, ajouter : cum resp. fer. 4.

1 Déc. ; Pour être complet, ajouter : cum resp. Sabb. Ajouter aussi Cpr.

2 Déc. : Ajouter Ppr.

7 Déc. : Ajouter CD.

16 Déc. : Ajouter Cpr.

17, 18 et 19 Déc. : Rétablir l'astérisque à Vêpres, car il y a Preces fer.

18 Déc. : Dicitur Oratio imperata.

23 Déc. : Ajouter Ppr.

30 Déc. : Pas de troisième oraison.

NOUVELLES DE PARTOUT [1]

XXXVII. — Un Oblat aux Pieds du Pape.



'AME encore débordante de la blanche vision du Vicaire de JÉSUS-Christ, je veux, avant que s'achève cette journée (du 17 octobre 1922), vous en écrire quelques lignes.

Il n'y a pas vingt-quatre heures que je suis à Rome, et déjà j'ai vu le Pape ! Il m'a été donné de lui parler. Sa Sainteté a daigné me parler longuement, elle-même ; et sa bénédiction s'est étendue sur mes humbles demandes — parmi lesquelles j'avais soigneusement placé la prospérité de nos diverses *annales* et les intérêts de leurs nombreux et sympathiques lecteurs.

Comme ce n'est pas chose ordinaire qu'un simple missionnaire, arrivant *in nigris* à la Ville Éternelle, prenne le pas sur d'éminents prélats, qui « attendent leur tour » des jours, des semaines parfois, et soit admis incontinent à voir le Pape de tout près, dans une audience intime, il faut d'abord que je vous dise quel fut l'ange de ma bonne fortune.

Un évêque, notre ami, — « Oblat de cœur », comme il se plaît à le répéter lui-même, depuis vingt-cinq ans, et qui, de fait, s'est acquis tous les droits à notre reconnaissance, — frappait, hier soir, à la porte de notre Maison Générale, pour y attendre, jusqu'au matin, l'heure convenue de sa visite au Souverain Pontife.

C'était Mgr Augustin Migliore, Évêque de Monopoli,

---

(1) Voir *Missions*, N° 215 (Mars 1922), pp. 85-158, N° 216 (Juin 1922), pp. 320-414, et N° 217 (Septembre 1922), pp. 692-723.

en Apulie. Avant son élévation à l'épiscopat, il était le Vicaire Général de Caserta, près de Naples, et s'était employé à faire confier aux Oblats deux des plus célèbres sanctuaires consacrés à la Sainte Vierge, dans le diocèse : *Santa-Maria-a-Vico* et *Maddaloni*. A Santa-Maria, les Oblats prirent, en même temps, la charge d'un collège fondé, en 1875, par Mgr Migliore et dirigé par lui-même, durant vingt ans. La Province Italienne greffa ensuite son propre juniorat sur ce collège, et une sainte émulation stimule les deux institutions.

— « Venez », me dit le bon évêque, en me voyant en peine, « vous passerez avec mon Grand Vicaire, qui, lui non plus, n'a pas encore vu le Pape. Je connais la bonté de Pie XI : il ne m'en voudra pas de vous avoir conduit sans plus de forme... Je lui présenterai, d'ailleurs, un exemplaire du livre *Aux Glaces Polaires* que j'ai avec moi, et je lui dirai que « l'Académie de France » vient de le récompenser. Cela fera plaisir au Saint-Père, qui aime les œuvres d'histoire. »

Il ne sied pas aux mendiants de faire les difficiles. Malgré ma confusion d'être ainsi mis en cause, je consentis à tout.

Les simples fidèles peuvent-ils comprendre l'émotion d'un prêtre qui se dit : Je vais contempler enfin le Vicaire de ce Dieu fait homme que, depuis ma jeunesse sacerdotale, j'immole chaque jour au saint Autel, le successeur de Pierre, celui d'où me vient le pouvoir de pardonner les péchés et d'annoncer l'Évangile de la vérité ?

Cette impression me saisit à un tel point, que je gravis, presque sans les remarquer, les escaliers solennels de marbre blanc qui mènent de la porte de bronze du Vatican à la Cour Saint-Damase, puis de celle-ci à l'étage du Pape, — que je distinguai à peine les livrées des gardes-Suisses, des gardes-Palatins, des gardes-Nobles, qui présentent les armes aux évêques qui passent, — et que je traversai, distrait, ces nombreuses salles construites par Paul V, somptueusement décorées par les siècles, et qui servent d'avenue à l'antichambre du Royal Pontife...

Mgr Migliore entra seul chez le Saint-Père.

Le Grand Vicaire et moi attendîmes d'être appelés.

L'évêque eut grande joie à nous raconter, ensuite, ce qu'il avait dit de la Congrégation des Oblats et les paroles réconfortantes que le Pape avait prononcées, en réponse à son haut rémoignage. Offrant enfin le livre :

— « Très Saint Père, voici un ouvrage qui traite des Missions les plus lointaines de l'Amérique du Nord. Celui qui l'a fait a commencé à parcourir les séminaires, les collèges, les patronages de France et de Belgique, dans le but de faire connaître les travaux apostoliques de sa Congrégation... »

— « Très bien ! » interrompit le Pape. « On ne saurait, en vérité, accomplir de plus utile travail. Oui, que l'on parle des Missions partout, partout ! La moisson attend chez les infidèles. Il nous faut des légions d'apôtres. »

— « J'ai pris la liberté, Très Saint Père, de vous amener le missionnaire, dont je viens de vous parler. Il est là, avec mon Grand Vicaire. Je prie Votre Sainteté de daigner les recevoir. »

— « Oui, oui : qu'ils viennent, tout de suite ! »

Les cloches d'appel retentirent. Deux camériers violets se précipitèrent vers nous, et nous nous trouvâmes comme poussés par les épaules, auprès du Souverain Pontife.

Pie XI était là, debout, souriant.

Mgr Migliore se tenait à sa droite.

La taille du Saint-Père dépasse un peu la moyenne, m'a-t-il semblé, et toute sa personne respire la force. Sa noble figure ronde, que ni la photographie, ni la peinture n'ont besoin de flatter pour en faire valoir l'air de jeunesse et la beauté, son teint clair, les cheveux blonds, que laisse voir la calotte blanche, le regard très humble, qui se pose sur vous, la voix sonore et franche qui vous accueille, — tout attire vers lui.

A peine eûmes-nous le temps de nous prosterner jusqu'à ses pieds :

— « Levez-vous ! » dit-il, en nous prenant les mains. « Ainsi, vous avez parcouru les régions arctiques du

Nouveau-Monde », continua-t-il aussitôt ? « Eh bien, je vous dirai que, lorsque j'étais jeune étudiant à la bibliothèque de la Villa Borghèse, les premières lectures que je fis parlaient du Mackenzie. Ces récits, qui eurent toujours mes préférences, m'ont tellement frappé, que je me les rappelle encore. Et je n'ai pas cessé de m'intéresser à ce qui se passe dans ces pays... »

La voix du Pontife s'élevait graduellement, et ses yeux semblaient sonder un horizon immense, à mesure que, dans un français très pur, avec une diction parfaite, il énumérait les auteurs qu'il avait lus, notamment les relations de Franklin sur son deuxième voyage à l'Océan Glacial — voyage qui eut pour terme le cap *Turn Again* et dont le retour, à travers les steppes du *Barren Land*, fut si tragiquement marqué par la mort de ses serviteurs.

Puis, tout à coup, revenant de l'histoire des explorateurs qui passent à celle des missionnaires qui demeurent :

— « Et ce sont les Oblats qui évangélisent toujours les peuplades de ces terres désolées, n'est-ce pas ? »

— « Oui, Très Saint Père, depuis soixante-quinze ans. Ils ont été les seuls, jusqu'ici, dans presque tout le territoire qui comprend les Vicariats du Keewatin, de l'Athabaska et du Mackenzie. »

— « Ah ! les braves ouvriers ! » s'écria le Pape, en joignant les mains. « J'ai toujours été convaincu que, pour rester dans ces pays si déserts et si froids, il fallait une grande force de résistance physique et morale... Oui, une grande *valeur physique et morale* », répéta-t-il, en martelant cette expression.

J'avais remarqué que le livre se trouvait ouvert, sur la table de travail, au pied du grand crucifix papal, à une page montrant le portrait de Mgr Breynat avec son attelage de chiens sur la neige. Je m'enhardis à le faire observer :

— « Très Saint Père, voilà justement celui qui est Évêque du Pôle Nord, conjointement avec Mgr Charlebois, Vicaire Apostolique du Keewatin. Il réside et voyage en Athabaska-Mackenzie depuis 1891... Et,

cependant, il ne jouit pas toujours d'une bonne santé... »

— « En ce cas », repartit vivement le Pape, avec un accent d'admiration, « il possède une double valeur morale ! »

Refermant, à ces mots, le pauvre livre imprimé sur papier d'après guerre et relié en carton rouge :

— « Je le lirai », dit-il. « Et je prierai spécialement pour les Missions des Oblats de MARIE Immaculée. »

Nous tombâmes à genoux.

Largement, allègrement, tout à la missionnaire, le Saint-Père traça sur nous un signe de croix, finissant en français la formule latine :

— « *Benedictio Dei omnipotentis, Patris et Filii et Spiritus Sancti, descendat super vos,* ET QU'ELLE DEMEURE TOUJOURS ! »

La vision avait passé !...

Mgr Migliore rayonnait.

Quant au pauvre Grand Vicaire, peu initié à la langue française, il avait eu le loisir de bien voir. Trop absorbé sans doute dans son sujet, le Pape avait oublié de lui parler, malgré ses boutons de pourpre et sa *cappa magna*.

Comme je croyais devoir en manifester, ensuite, un certain regret :

— « Laissez, laissez, mon Père », fit l'Évêque de Monopoli, « il saura ce que c'est que de n'être pas missionnaire. Et puis il reviendra... »

Pierre DUCHAUSSOIS, *O. M. I.*

XXXVIII. — Le Pèlerinage de Notre-Dame de Neunkirch.

Parmi les œuvres de la Province d'Alsace et de Lorraine, le pèlerinage de Notre-Dame de Neunkirch occupe une place de choix. Nous aimons à y voir la continuation de nos traditions de

famille. En effet, dès le début, les Missionnaires Oblats se sont volontiers prêtés à desservir des sanctuaires de Marie, qui, dans la suite, leur ont été confiés toujours plus nombreux.

Le pèlerinage de Neunkirch est situé à 7 kilomètres du Rhin et à 35 kilomètres en amont de Strasbourg. Tout près passe le canal du Rhône au Rhin. On y aborde soit par la ligne secondaire débouchant de Strasbourg et ayant une station (Friesenheim) à proximité, soit par la grande ligne Strasbourg-Bâle, assez distante (station Benfeld).

Tout autour de Neunkirch s'étendent de vastes prairies, entrecoupées de bosquets et bordées au fond par de petites forêts que domine la lointaine silhouette des Vosges, — ce qui donne au pays, avec un aspect charmant, un air de solitude et de recueillement, bien que, tout autour, à une distance assez rapprochée, s'étende toute une ceinture de localités importantes, parmi lesquelles Friesenhein, commune dont dépend Neunkirch.

Pour sa part, Neunkirch compte deux hôtels-restaurants, avec deux autres foyers. A vingt minutes, au delà du canal, il y a l'annexe de Zelsheim — qui possède une petite chapelle, dédiée à Saint Georges, et une ferme-école, sorte d'établissement de relèvement moral, tenue par les Frères diocésains de la Doctrine chrétienne, dits Frères de Matzenheim.

Ce pèlerinage lui-même comprend l'ancienne église de Notre-Dame, la nouvelle église de Sainte-Anne et une chapelle en l'honneur de quatorze Saints, appelés les Quatorze Auxiliaires, dont Notre-Dame du Perpétuel Secours est la Reine.

Tout autour de l'ancienne église, s'échelonnent les stations d'un chemin de croix monumental, entrecoupant le modeste cimetière. Plus loin, au milieu d'une pelouse, on aperçoit une colonne, surmontée de la statue de Notre-Dame de Lourdes, et, au fond, un calvaire du plus impressionnant effet.

Les Pères Chapelains logent dans une bâtisse fort confortable, en face de l'ancienne église, et ont la jouissance de tous les revenus du pèlerinage, ainsi que de

dix hectares de terre, — champs, près, forêts — sur lesquels reposent des fondations.

* * *

L'historique du pèlerinage n'est pas sans intérêt.

La première trace de l'existence de Neunkirch se rencontre dans un document daté de l'an 1290. De même, les connaisseurs regardent la statue miraculeuse comme une œuvre du XIII[e] siècle, vraie œuvre d'art.

Elle est en ivoire et n'a qu'une hauteur de quinze centimètres. Elle représente MARIE, coiffée d'un petit voile, tenant un sceptre à la main droite et l'Enfant JÉSUS sur le bras gauche. Le visage de la Vierge respire la bonté et la fermeté : l'Enfant JÉSUS, fort gracieux, enlace de ses petits bras un livre ouvert et désigne de l'index de la main droite la lettre initiale du second feuillet.

La tradition veut que cette statue ait été trouvée fortuitement dans la forêt communale de Friesenheim, à l'endroit même qui, dans la suite, s'appela Neunkirch, et que, à cette occasion, MARIE a fait éclater son intervention céleste.

En effet, une ancienne chronique relate qu'un pâtre de Friesenheim gardait, un jour, son troupeau dans la forêt communale. Une de ses bêtes, fouillant le sol près d'un puits, mit à nu une grosse pierre dont l'excavation renfermait une charmante petite statue. Le pâtre la recueillit pieusement et, en rentrant, il la déposa sur l'autel latéral de l'église de son village. Le lendemain, la statue avait disparu. Le pâtre la retrouva près du puits. De nouveau, il la porta à l'église et, de nouveau, elle retourna à l'endroit où elle avait été trouvée. Cette disparition se répéta jusqu'à neuf fois, au grand étonnement des fidèles.

Ils en référèrent à l'Évêque de Strasbourg, qui examina le fait. Il y reconnut l'intention de MARIE d'être honorée au lieu même où la statue avait été découverte. Bientôt, il permit à une dame de son diocèse d'y faire ériger une

chapelle, sous le vocable de Notre-Dame de Neunkirch (neuf-église), en souvenir des neuf mystérieux retours de la statue vénérée.

Les pèlerins ne tardèrent pas à affluer de tous côtés ; et Notre-Dame de Neunkirch se montra si admirablement secourable, qu'on l'appela bientôt *Virgo thaumaturga* — la Vierge aux prodiges.

La chapelle devint insuffisante : et, en 1455, l'Évêque Robert, de Strasbourg, fit élever, sur des proportions plus vastes, l'église actuelle, comme l'atteste l'inscription du frontispice. Elle est dédiée à Notre-Dame de la Nativité.

* * *

Au cours du XVIIe siècle, une grande épreuve vint contrister les pèlerins. C'était une époque où les armées s'entrechoquaient presque sans relâche et, dans la tourmente, la statue de MARIE fut, par une main sacrilège, enlevée de son autel. On désespérait presque de la voir revenir, lorsque, en 1634, on la retrouva dans un couvent de Franciscains — à qui un général en avait fait présent.

Ceux-ci la remirent aux Jésuites de Molheim, qui l'exposèrent, dans leur église, à la vénération des fidèles, en attendant qu'elle pût, en toute sécurité, réintégrer son sanctuaire. Ce qui n'arriva qu'après sept années d'absence.

Vers la fin du siècle suivant, la statue eut un non moins triste sort. La Révolution battait son plein, faisant la chasse aux prêtres restés fidèles, auxquels la célébration des saints Mystères était interdite, sous peine de mort.

Mais le desservant de Neunkirch, le Père Benoît Hurstel, ancien Jésuite, continua à remplir ses fonctions, nommément aux fêtes de la Très Sainte Vierge.

Les émissaires de la Révolution vinrent à l'apprendre. Et voilà que, le 8 décembre 1793, alors que les fidèles étaient venus, en foule, pour avoir la consolation d'assister enfin de nouveau à une sainte Messe, une douzaine de sicaires, avec le commissaire du tribunal révolution-

naire en tête, apparurent soudain aux portes de Neunkirch, hurlant avec rage :

— « Où est le prêtre, où est le prêtre ? »

Mais le prêtre s'était déjà réfugié dans son impénétrable cachette ; et les fidèles se gardèrent bien de le trahir.

— « Nous vous sommons de nous dire où est le prêtre : où est le prêtre ? » vociférèrent-ils.

Une bonne vieille eut pitié d'eux. Les larmes aux yeux et des sanglots dans la voix, elle leur répondit :

— « Le prêtre, le prêtre : mais le voilà enterré là-bas ! »

En disant cela, elle désigna la tombe encore assez fraîche du prédécesseur du Père Hurstel.

A ces mots, les révolutionnaires ne se tinrent plus de fureur. Ils s'écrièrent :

— « Ah ! sur la tombe de ce misérable, nous allons faire flamber un feu infernal. »

Ce disant, ils se ruèrent dans le sanctuaire, le pillant et le saccageant de fond en comble. Une partie des objets fut brûlée sur la dite tombe, l'autre partie conservée et emportée, — entre autres, la statuette de Notre-Dame.

Le Père Hurstel, en constatant, peu après, les sinistres ravages de cette scène dévastatrice, fut inconsolable. Ce qui l'attrista le plus, ce fut la disparition de la Madone. Il voulut la recouvrer, coûte que coûte. Il appela donc un homme de confiance, lui remit tout son avoir en argent, lui recommanda de faire de soigneuses recherches dans les environs et le pria de ne pas s'en revenir, avant d'avoir découvert le précieux trésor.

Cet homme se mit en route. Plusieurs jours se passèrent sans résultat. Enfin, arrivé dans une localité (Enzheim), près de Strasbourg, il descendit à l'hôtel du relai des Postes. L'hôtelière, qui était protestante, lui confia, au cours de la conversation, que son fils, en revenant naguère de Neunkirch, lui avait remis une belle petite statue. Le voyageur ayant l'air de s'y intéresser, elle la lui montra. Aussitôt, il reconnut la Vierge miraculeuse, et, en offrant à la dame une assez forte somme, il la décida à la lui céder.

A son retour, la joie du gardien du sanctuaire fut à son comble. Il reçut, de ses mains, la statue, avec une effusion attendrissante, et, quelques années après, quand le calme fut entièrement rétabli, il la plaça sur le nouveau trône qu'il lui avait préparé.

* * *

Jusqu'en l'année 1702, le pèlerinage fut desservi par un prêtre séculier. Il est vrai que, dès 1590, il avait été confié, avec la jouissance de tous les revenus, aux soins des Pères Jésuites du Collège de Molsheim. Mais ceux-ci déléguèrent un prêtre des environs pour en faire le service, moyennant une allocation annuelle.

Ce n'est qu'en 1702, sur la demande formelle de l'évêché, que deux des leurs furent députés à Neunkirch. Ils exercèrent leurs fonctions jusqu'en 1765. Le pèlerinage leur doit différentes améliorations : érection d'une belle croix de mission, construction du presbytère, de la sacristie et de la toute petite chapelle attenante, dite Chapelle du Pâtre, — où se vénère une gracieuse statue de la Vierge, de grandes dimensions, où se trouve aussi représentée la scène de la découverte de la statuette miraculeuse et où est placée la pierre d'où celle-ci a été extraite.

Après les Pères Jésuites, des membres du clergé séculier furent placés à la disposition des pèlerins.

L'un d'entre eux mérite une mention spéciale : c'est le chanoine Kelhetter, missionnaire diocésain. Il séjourna à Neunkirch, à partir de 1869, et y mourut, en 1903.

Grâce à son zèle, l'affluence des pèlerins — qui, de temps immémorial, avait été fort considérable — augmenta dans des proportions étonnantes. De nouveaux besoins se firent sentir ; et le chanoine Kelhetter conçut de nouveaux plans. Par leurs larges offrandes, les fidèles l'aidèrent à les réaliser.

Il entreprit, d'abord, la construction de la chapelle des Quatorze Auxiliaires, arrangée en chœur pour la célébration des offices — auxquels la foule assistait,

massée sous les arbres séculaires. Plus tard, pour que ceux-ci fussent à l'abri des intempéries de l'air, il éleva la spacieuse église de Sainte-Anne, — aujourd'hui, lieu de réunion pour les jours de grande solennité. Le zélé missionnaire voulut, en plus, agrandir et embellir l'ancienne église ; et il dota le pèlerinage de tout ce qui peut parler au cœur des fidèles.

* * *

Le pèlerinage fut confié aux révérends Pères Oblats, en 1913, par Mgr Adolphe Fritzen, Évêque de Strasbourg.

Sa Grandeur avait eu connaissance de notre désir de desservir un sanctuaire de Marie, à la suite de démarches faites en vue d'obtenir le pèlerinage des Trois-Épis, — que le Révérend Père Dozois, Assistant Général, avait visité, avec l'auteur de ces lignes, et où d'autres religieux nous avaient devancés.

Monseigneur ne nous perdit pas de vue et, dès que Neunkirch fut libre, il songea à nous pour nous en nommer les chapelains.

Le premier supérieur fut le R. P. Alphonse Loos, installé en juillet 1903. Il eut comme successeur, en janvier 1920, le R. P. Jean-Baptiste Hagen. Celui-ci prit, en août 1922, la direction de la maison de Strasbourg ; il fut remplacé, à Neunkirch, par le R. P. Joseph Hector.

Les Oblats qui, jusqu'ici, ont résidé à Neunkirch sont : — les Révérends Pères Ignace Schueck (à deux reprises), Georges Allmang, Henri Hueber, Nicolas Boulanger, Pierre Gauthier, Alphonse Helmer, Joseph Thiel et Auguste Bernard ; puis les Frères Henri Schmalz, Jean Glahn, François Stef, Guillaume Clesius, Joseph Steinmetz et Joseph Boehlefeld.

Tous ont rivalisé d'ardeur et de dévouement et méritent une mention très honorable. A n'en pas douter, les Missionnaires Oblats ont justifié la confiance que leur a témoignée le premier Pasteur du diocèse.

C'est que, durant les dix années qui précédèrent notre

arrivée, le pèlerinage avait, pour différentes raisons, perdu de sa vogue, et l'évêché nous y a appelés pour lui faire prendre son ancien élan. De fait, nos Pères ont pris leur mission à cœur. Ils se sont mis tout entiers au service des fidèles, ils ont donné aux fêtes de la Vierge une splendeur inaccoutumée, et ils se sont multipliés pour porter les pèlerins à honorer MARIE, pai des instructions solides et des allocutions vibrantes.

Bientôt, leur appel à la générosité chrétienne eut d'heureux effets et, moyennant de riches offrandes, ils ont pu entreprendre des embellissements remarquables.

Peu à peu, le sanctuaire de Notre-Dame prit un nouvel essor et, de tous côtés, on n'entend qu'une voix, et de la part des fidèles et de la part du clergé :

— « Les Pères Oblats font bien à Neunkirch. »

* * *

Ce fut, tout, particulièrement, pendant la guerre, un spectacle bien touchant que de voir et d'entendre tant de mères chrétiennes, avec leurs enfants, prier et conjurer la Très Sainte Vierge de préserver un fils, un père ou un frère de tout danger. Dans leur naïve confiance, elles suspendaient aux murs du sanctuaire l'image des êtres si chers qu'elles désiraient voir rentrer, un jour, sains et saufs, au foyer paternel.

Après l'armistice, un grand nombre d'entre elles sont revenues, avec eux, pour dire un cordial merci à la bonne Mère ; et la conviction que Notre-Dame de Neunkirch est vraiment la Vierge aux prodiges n'a fait que s'accentuer davantage dans les esprits et dans les cœurs.

Le pèlerinage n'a aucunement souffert de la guerre. Même, alors que les cloches et clochettes avaient été réquisitionnées dans toutes les paroisses et communautés des environs, la sonnerie de Neunkirch a continué à lancer au loin son joyeux carillon. Nous ne nous sommes jamais bien expliqué cette intéressante exception. Le

doigt maternel de Marie n'y aurait-il pas été pour quelque chose ?

Une seule petite alerte s'est produite, au commencement des hostilités. Le Père Supérieur se promenait tranquillement, après dîner, avec le Père Schueck, à cent mètres de l'église, quand ils furent arrêtés par un poste militaire — qui avait l'air de soupçonner en eux des espions en soutane. Les deux Pères durent, bel et bien, rentrer entre deux factionnaires — qui avaient mission de constater que leur allégation d'être des chapelains de Neunkirch reposait sur la vérité. Et ce n'est qu'après vérification consciencieuse que les soldats leur rendirent la liberté.

A l'armistice, Neunkirch se trouvait sur le passage de l'armée qui avait capitulé et qui regagnait la rive droite du Rhin. C'était une longue file de voitures, de charrettes et de carrioles ; plusieurs de ces dernières étaient tirées à bout de bras. Cela nous fit quelque peu sourire. Deux des soldats, s'en apercevant, se mirent eux-mêmes à rire, en nous disant d'un ton bon enfant :

— « Hein ! les remouleurs ! »

Le lendemain, 21 novembre, fête de la Présentation, vers une heure de l'après-midi, les pèlerins purent saluer les premières colonnes de l'armée victorieuse, qui allaient s'installer le long de la rive gauche du Rhin.

* * *

Bien des Pères Oblats, tant d'Europe que des pays de missions, ont déjà poussé une pointe jusqu'à Neunkirch. Il y a tout spécialement à signaler la visite des Révérends Pères Assistants Servule Dozois et Simon Scharsch, mais, avant tout, celle de Monseigneur Augustin Dontenwill, notre bien-aimé Supérieur Général, qui y a fait une double apparition. Chaque fois, nous avons trouvé, dans ses entretiens si paternels, un doux réconfort et un puissant encouragement.

En l'année 1921, Monseigneur Charles Ruch, Évêque de Strasbourg, accepta l'invitation du Révérend Père

Supérieur de présider la fête du Saint Rosaire. L'affluence des pèlerins, favorisée par un temps splendide, fut plus nombreuse que jamais. Monseigneur se montra infatigable. Après un voyage d'une heure, en automobile, — durant lequel il faisait tous les frais d'une conversation animée — il adressa la parole aux fidèles, en allemand et en français, célébra une grand'Messe pontificale et poussa la complaisance jusqu'à distribuer de sa main, à chaque pèlerin, les roses qu'il venait de bénir. Sur notre remarque qu'il faisait passablement lourd à l'église, il nous répondit, en souriant :

— « Je ne m'en suis pas aperçu, excepté au moment où il me fallut parler dans la nouvelle langue, qui ne m'est pas encore bien familière. »

A table, Sa Grandeur fit un toast des plus flatteurs à l'adresse de notre Congrégation et, en particulier, des Pères qui se dévouent, avec tant de zèle, à la prospérité de ce pèlerinage — si aimé de ses diocésains.

Nos Pères continueront donc, avec un dévouement inlassable, leur ministère auprès de Celle qui est l'auguste Patronne de notre Famille religieuse ; et cette bonne Mère ne manquera pas de les combler, eux et leur bien-aimée Congrégation, des plus riches bénédictions du Ciel.

Alphonse Loos, *O. M. I.*,
Provincial d'Alsace-Lorraine.

XXXIX. — Le Découvreur du Témiscamingue, au Canada.

On a commémoré par des fêtes religieuses, le 13 août dernier, à Ville-Marie, le cinquantième anniversaire de l'arrivée du Révérend **Frère Joseph** Moffette, *O. M. I.*, — **qui a été le premier défricheur du** Témiscamingue québecois.

Il y arriva, en effet, avec les premiers missionnaires Oblats, qui étaient alors, avec les employés de la Compagnie de la Baie

d'Hudson, les seuls blancs sur les eaux supérieures de l'Ottawa. Ville-Marie est son œuvre de patient dévouement et de long labeur.

Le Frère MOFFETTE a été surnommé, par les Algonquins de la région, *Maiakisis* — qui veut dire « comme le soleil ». Les Algonquins lui avaient donné ce surnom, parce qu'ils étaient habitués à voir le Frère MOFFETTE levé, tous les matins, avec le soleil et à l'ouvrage avec le lever du jour.

En effet, ce religieux dévoué se mit résolument à l'œuvre et, s'attaquant à la forêt, il y ouvrit de nombreux villages. Partout, pendant un demi-siècle, il précéda le colon, pour lui ouvrir la voie. Le missionnaire le suivait de près et, avec l'établissement d'une petite colonie de paysans, l'Église faisait une nouvelle conquête.

Le Frère MOFFETTE est, aujourd'hui, âgé de 70 ans et compte 45 ans de vie religieuse, — il a prononcé ses vœux perpétuels en 1877.

A l'occasion de ce jubilé, — dont nous n'avons, du reste, pas reçu le compte rendu — le sermon de circonstance a été prononcé par le R. P. Georges SIMARD. Le P. SIMARD avait, quelques mois auparavant, publié, dans le *Canada Français*, un article fort intéressant sur ce même sujet (1). C'est cet article que nous reproduisons ici.

La presse a publié, récemment, la grave maladie qui a failli enlever — à l'affection de ses proches, de ses amis et de ses frères en religion — le Frère Joseph MOFFETTE, de la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée. C'est le *Devoir*, je crois, qui mentionnait que ce bon vieux Frère était considéré comme le découvreur du Témiscamingue. Rien n'est plus vrai. Je voudrais le montrer, avant que les souvenirs s'en effacent. Et, il y aurait quelque utilité, il me semble, à le lire, à cette heure où l'on remue notre terroir pour en faire monter tous les sucs dans le sang des générations qui lèvent.

C'est le 9 septembre 1872 que le Fr. MOFFETTE arrivait au Témiscamingue. Il y trouvait des Pères, qui y résidaient depuis neuf ans, et une maison, proprement tenue par les Sœurs Grises de la Croix (d'Ottawa).

Il n'avait que vingt et un ans, — l'âge où l'on rêve brillamment. Mais le Père Jean PIAN, qui dirigeait la mission, ne ménageait pas assez ses propres forces,

(1) Voir le *Canada Français*, de Québec, vol. VI, N° 4 (mai 1921), pp. 216-221 : *Fr.* MOFFETTE, *le Découvreur du Témiscamingue.*

pour laisser à ses collaborateurs le loisir de songer. Aussi fallait-il vivre.

En été, c'était la culture, avec toutes les difficultés qu'elle offre, — quand il est nécessaire, avant l'ensemencement, de couper les arbres, de brûler les abatis, d'essoucher, en un mot, de faire de la terre neuve. L'hiver, il y avait le bois à charroyer et, de temps en temps, les interminables voyages, de la mission à Mattawa : près de quatre-vingt-dix milles à parcourir, en des chemins point du tout entretenus, souvent détrempés, — aujourd'hui, sous le ciel calme et mélancolique du nord et, demain, enveloppé dans la neige qui tombe drue, aveuglé par la *poudrerie* ou transpercé par la bise sèche qui descend, rapide et pressée, dans le couloir du lac.

On peut penser qu'il en coûtât cher au jeune religieux pour persévérer à l'épreuve.

C'est en se prêtant au métier de bûcheron que le Fr. Moffette sentit s'affermir, en lui, sa vraie vocation. La tâche qui lui avait été assignée consistait à faire, chaque jour, sa corde de bois d'érable. Tout d'abord, l'inexpérience de la hache lui rendit assez pénible la journée. Bientôt, ses muscles d'acier et ses poumons puissants s'y accommodèrent, et si bien, qu'il lui restait une heure, deux heures, pour l'exploration. Quand le goût lui en venait, le tâcheron volontaire accomplissait, en trois ou quatre jours, l'ouvrage de la semaine et puis, avec une permission que le P. Pian lui accordait, sans trop en saisir toute la portée, il s'enfonçait hardiment dans les forêts de la province de Québec ou de l'Ontario.

A la belle saison, s'il gagnait du temps par le même surmenage, il obtenait même congé.

Un printemps, en 1879, au plus tard, le Fr. Moffette avait, à force d'activité intense, terminé les semailles bien tôt en juin. Il demanda au P. Pian la liberté d'aller travailler à un endroit qu'il avait jugé propice à la culture la plus variée. Pour la centième fois, peut-être, il exprimait ce vœu sincère à son supérieur. Le P. Pian, qui aimait l'apostolat épique, concevait la résidence Saint-Claude comme le point de ralliement des mission-

naires qui évangélisaient les Indiens et desservaient les hommes des chantiers, nullement comme un centre dans le rayonnement duquel il serait opportun de jeter les bases d'un établissement de colonisation. Tout de même, il donna l'autorisation sollicitée avec tant d'insistance.

Ce printemps-là, le Fr. Moffette eut la satisfaction de semer du blé, sur le terrain qu'occupent, actuellement, l'hôpital, le presbytère et l'église de Ville-Marie. A l'automne, il récolta, raconte-t-il, quatre-vingt-dix minots. Ce qui réconcilia à jamais le P. Pian avec la « ferme d'en haut », comme l'on disait alors.

A partir de cette date, le Fr. Moffette eut deux *biens* à exploiter : celui-ci, à la Baie des Pères, et un autre, à trois milles en aval de la Vieille-Mission, sur la rive ontarienne, — en un lieu appelé la « Pointe à la barbe », du fait que les employés de la Compagnie d'Hudson, avant de paraître en présence des bourgeois du Fort, s'arrêtaient là pour se raser, en se mirant dans le cristal de l'onde, et pour se requinquer de leur mieux.

En ces temps primitifs, la mission recevait, pendant juillet et août, un groupe de visiteurs assez considérable : les scolastiques Oblats y passaient leurs vacances. Cette gent active, avide d'inconnu et capable de toutes les audaces, fouillait les baies, escaladait les berges ou les pics, courait les plateaux et les vallons ombreux. L'un de ces trappeurs d'aventure, à l'enthousiasme facile et de faconde communicative, écrivit une brochurette — qui révéla, avec éclat, aux anciennes paroisses, engorgées de population, l'existence et les richesses de la nouvelle terre de Chanaan. Sur le coup, à peine quelques unités crurent aux promesses et se décidèrent à immigrer au Témiscamingue. C'est qu'il manquait, pour attirer des familles nombreuses, un chef responsable, qui comprît le changement des temps et s'y pliât à demeure. En effet, aucun des successeurs immédiats du P. Pian — ni le P. Jean Déléage, qui s'était usé à une œuvre similaire, dans la vallée de la Gatineau, ni le P. Philémon Provost, peu enclin aux nouveautés — ne favorisait efficacement le mouvement de la colonisation.

Le Fr. MOFFETTE, lui, continuait à reculer la forêt et à remuer la glèbe, subvenant aux besoins matériels de la mission, préludant et s'entraînant à sa grande œuvre.

Avec l'arrivée du Père François-Xavier THÉRIEN, comme supérieur, en 1886, s'ouvrit l'ère de la colonisation ferme et soutenue. Le « Lotty » et la « Minerve » sillonnèrent le lac. Un « chemin de fer » de bois — selon le langage des contemporains — fut construit, qui relia le Long-Sault à Mattawa et à la grande ligne du Pacifique-Canadien. Par train léger — la locomotive Gendreau et le wagon Duhamel accouplés — et par bateaux, il devenait possible d'accéder au Témiscamingue arable, sans déployer un héroïsme surhumain.

Le Fr. MOFFETTE inaugura alors le rôle bienfaisant, qu'il devait remplir jusqu'en 1906 et qui consistait à aider les colons chez eux, à les employer sur nos lots, — moyennant rémunération, il va sans dire — à acheter les produits dont la vente, en leur procurant quelque argent sonnant. leur permettait les emplettes les plus urgentes. Dans ce laps de temps, il détint entre ses mains presque tout le commerce de la région. Les compagnies qui exploitaient le bois, répugnant à établir des relations d'affaires avec autant de têtes qu'il y avait de cultivateurs, obtinrent du Fr. MOFFETTE qu'il les pourvût de tout le nécessaire, pendant les mois d'hiver. Celui-ci achetait donc avoine, foin, patates et viande ; et il les distribuait aux chantiers par les colons dont il louait les services. Ainsi, durant des semaines, une longue théorie d'attelages — une centaine, aux jours prospères — processionnaient, sur un parcours de trente-cinq lieues environ, de Ville-Marie à Old-Man's Lake. Ici et là, à chaque vingt-cinq milles au moins, s'élevaient une maison et une écurie modestes où, le soir, tous les vivants en marche trouvaient le vivre substantiel et l'abri protecteur.

Le Fr. MOFFETTE se montra, en ces années-là, calculateur, avisé, un peu normand. Non pas qu'il enrichît sa Famille religieuse. A la résidence, il n'était

pas question de lucre. Le Père Thérien avait donné comme mot d'ordre de seconder les colons, le plus possible.

Ce trafic considérable, à bénéfice moins que modique, ne pouvait, cependant, pas toujours durer. Quand le rejeton du nord eut atteint l'âge d'adulte, le Fr. Moffette fut prié par ses supérieurs de ralentir et puis de cesser tout négoce du genre. A quoi il se soumit docilement.

Depuis lors, le Fr. Moffette s'est replié au cœur de son œuvre, sur les fermes de Ville-Marie. Il y besognait encore, tout dernièrement, à la tête de ses jeunes Frères en religion, qui le chérissent comme un papa, et des serviteurs, qui vivent heureux à l'ombre de sa houlette. Dans tout le comté, les humbles, les riches, les catholiques et les protestants le vénèrent comme un personnage, un oracle dont la parole vaut tous les textes de loi. Jamais il ne s'éloigne que pour la retraite annuelle. Qu'il jouisse de l'entourage qui lui est sympathique, c'est certain, et d'autant plus que sa nature un peu fermée ne se livre guère. Et puis, quel spectacle n'a-t-il pas à regarder, habituellement ! Des hauteurs de Ville-Marie s'étale à ses yeux la vallée où ondulent les foins verts et les beaux blés d'or. S'il vient du Fort ou de Haileybury, de la proue de son yacht d'ouvrage, qu'il manœuvre avec l'assurance d'un capitaine de long cours, il aperçoit le village — qui semble s'adosser à un mamelon laurentien, pour contempler, avec plus de quiétude, la vaste baie où il baigne et s'admire complaisamment. Accepte-t-il, de l'un ou de l'autre de ses amis, la proposition de visiter, en automobile, les cantons maintenant acquis à la civilisation, de Fabre à Témiscamingue-nord, de Ville-Marie au fond de Latulippe, trente-cinq milles du sud au nord, de l'ouest à l'est, c'est toujours la même vision de champs fertiles, de maisons à l'aise et pleines d'enfants. Or, c'est là le royaume qu'il a découvert, qu'il a fondé, à la prospérité duquel il a tant contribué !

Assurément, le Fr. Moffette s'amuserait beaucoup, si je lui attribuais un rôle par trop important dans l'évo-

lution du Témiscamingue. Il sait les noms de ses compagnons, de ses associés, les Frères qui ont peiné avec lui et comme lui, les Pères à qui incombaient la responsabilité et la direction générale de la Mission, au temporel non moins qu'au spirituel. Vite, il attaquerait mes appréciations, — de façon pas tout à fait juste, je soupçonne. Comme toujours, il s'oublierait. Ne précisons donc rien, puisque aussi bien le moment n'en est pas encore venu. Abandonnons à l'histoire locale — qui s'écrira, nous l'espérons — de peser équitablement les ouvriers qui ont créé la partie la plus avancée et, peut-être, la plus belle de ce qui constitue le diocèse de Mgr Élie Latulippe. Et finissons, en souhaitant au Fr. Moffette de se remettre complètement afin de fêter, l'an prochain, le cinquantenaire de sa vie d'agriculteur et d'entendre les sifflets de la locomotive qui annonceront, bientôt, à Ville-Marie, l'arrivée de son premier train à vapeur.

Georges Simard, *O. M. I.*

XL. — Les Oblats au Nord-Ouest Canadien.

Les évêques du moyen âge passent pour avoir fait l'Europe chrétienne. Au même titre, on a écrit que les Oblats et le chemin de fer du Pacifique ont fait l'Ouest canadien. La grande entreprise, dirigée aujourd'hui par Sir Thomas Shaughnessy, a certainement fait beaucoup pour cet immense pays. Elle a relié ensemble les quelques postes déjà existants et leur a, par là, communiqué un regain de vie qui fait l'admiration de tous les voyageurs. Elle a surtout fait surgir, sur la grande prairie, des centaines de centres de population, puis peuplé de colons de toutes sortes les campagnes environnantes. Mais, longtemps avant l'achèvement de cette voie ferrée, quarante ans avant que les premiers éléments de son

réseau aient été en opération, l'avant-garde des missionnaires qui ont rendu ces progrès possibles, en domptant les aborigènes et les rendant sympathiques à l'action des blancs parmi eux, était arrivée à Saint-Boniface — qui, alors, était plutôt un nom géographique qu'une ville ou même qu'un village.

Mgr Provencher, de sainte mémoire, avait certes beaucoup travaillé dans l'intérêt, même matériel, de la jeune colonie de la Rivière-Rouge. L'un de ses missionnaires venait même de prendre son élan pour l'Extrême-Ouest (1). Pourtant, en 1844, ce pays ne comptait encore que quatre prêtres, avec l'évêque-fondateur de ces lointaines missions ; et le départ successif de leurs prédécesseurs faisait entrevoir une impossibilité manifeste de développer le bien commencé ou, même, de marcher de pair avec les progrès matériels du pays. Le vénérable chef spirituel des 2.800 catholiques de races blanche et métisse, éparpillés dans une contrée vaste comme bien des royaumes, le sentit et fit appel au zèle d'une Congrégation religieuse fondée, en France, au commencement de 1816, — c'est-à-dire, deux ans seulement avant l'inception de la Mission de la Rivière-Rouge. Son appel fut entendu ; et, le 25 août 1845, les deux premiers Oblats de l'Ouest venaient lui prêter main-forte. C'étaient le Père Pierre Aubert et le Frère scolastique Alexandre Taché — lequel devait, incontinent, recevoir l'onction sacerdotale et allait devenir le Canadien le plus éminent de l'Ouest.

Pendant que le premier, homme d'âge mûr et prudent conseiller, aidait Mgr Provencher à consolider le bien déjà fait, le second rejoignait M. Thibault à l'Île-à-la-Crosse — mission qui était encore à l'état de formation, puisque son fondateur n'y était arrivé que depuis quelques mois. C'était l'inauguration d'une série de longs travaux chez les Indiens, alors aussi primitifs que possible, —

(1) Son nom mérite d'être cité. C'était M. Jean-Baptiste Thibault, l'un des plus précieux auxiliaires des deux premiers Évêques de Saint-Boniface.

travaux qui devaient exciter l'admiration des catholiques et des protestants ; que dis-je ? des ministres hérétiques eux-mêmes.

— « Ils sont, tous les deux, des hommes intelligents et instruits, dévoués à leur tâche d'instruire les Indiens », admettait Sir John Richardson, en parlant des premiers prêtres de l'Ile-à-la-Crosse.

— « Tout protestant que je suis, je désire rendre témoignage au dévouement, au zèle ardent et à la simplicité des missionnaires catholiques romains, dans la partie la plus septentrionale du Nord-Ouest », écrivait, plus tard, un autre Anglais dans la revue *Saturday Night*, de Toronto.

— « Dans tout le Nord-Ouest », proclamait à son tour un troisième protestant, le Prof. John Macoun, « il n'y a eu aucun représentant d'une Église supérieur, en quoi que ce soit, aux Pères que j'ai rencontrés dans mes nombreux voyages à l'est et à l'ouest des montagnes Rocheuses. Je considère leurs travaux comme ayant produit le respect qui est dû au mariage, la considération qui convient au sabbat et un gage de société paisible et amie de la droiture, dans toutes les parties du pays qu'ils ont visitées. »

Pour revenir à la première mission indienne, à l'établissement de laquelle un Oblat ait coopéré, et que ses Frères en religion ont depuis conservée et développée, l'Ile-à-la-Crosse était, à l'arrivée du P. Taché, au cours de 1846, le rendez-vous de sauvages à peu près nomades, des Montagnais et des Cris qui rivalisaient en débauche et en brèches à la morale, des infidèles qui changeaient de femme sous l'impulsion du moindre caprice, qui abandonnaient les vieillards et les infirmes à une mort certaine, qui pratiquaient l'infanticide et traitaient le faible et l'orphelin en véritables esclaves, et parmi lesquels la loi du plus fort était toujours la meilleure. Dix ans plus tard, cette mission ne comptait pas moins de 534 excellents chrétiens et de 53 catéchumènes. Elle n'avait plus que 148 païens.

De l'Ile-à-la-Crosse, le P. Taché rayonnait dans tous

les pays circonvoisins et se rendait même jusqu'au grand lac Caribou. En 1847, un jeune Oblat français, le P. Henri FARAUD, le rejoignait à la première localité, — lequel devait, deux ans plus tard, fonder une mission au lac Athabaska, être le premier prêtre à visiter les Indiens du Grand-Lac-des-Esclaves, et passer plus de quarante ans dans les Missions du Nord comme simple missionnaire et, surtout, comme évêque. Mgr FARAUD fit immensément pour les postes reculés de ces régions désolées, et c'est sous sa haute direction que la plupart d'entre eux furent fondés et se développèrent. Le bien que ce digne prélat et ses collaborateurs, tous Oblats, firent aux pauvres habitants des bois dépasse toute conception, — de même que les privations, souffrances et labeurs de toutes sortes, qui furent le partage de cet évêque et de ses prêtres, ne sauraient s'exagérer.

Un autre excellent ouvrier des parties boréales du Grand-Nord, un véritable saint qui devait fournir une longue carrière, en dépit de la faiblesse de sa constitution, fut Mgr Vital GRANDIN — qui, tout jeune évêque, fut le grand voyageur de ces immenses contrées, le digne émule de Saint Paul, comme lui « dans de fréquents voyages, dans les périls des eaux, les périls des voleurs, les périls du désert, les périls de la mer, les périls des faux frères, dans le travail et la douleur, dans de grandes veilles, dans la faim et la soif, dans de fréquents jeûnes, dans le froid et la nudité » (1).

A propos des conditions atmosphériques, Pie IX allait, paraît-il, jusqu'à appeler nos Pères du Nord canadien les « martyrs du froid » ; et certes, s'il fut jamais titre bien mérité, ce fut celui-là. Froid et pauvreté : tels furent les deux ennemis, d'ordre matériel, contre lesquels les Oblats du Mackenzie eurent constamment à lutter. Qui pourrait compter, parmi eux, les oreilles, nez et mentons gelés au cours de leurs interminables pérégrinations, par un froid à fendre les rochers, alors que les arbres de la forêt éclataient sous sa morsure impitoyable

(1) II Cor., XI, 26-27.

et que l'haleine, en s'échappant, se congelait immédiatement pour retomber ensuite en fine poussière ? Et la pauvreté, cette bien-aimée du bon Saint François, jamais le sublime stigmatisé d'Assise n'eut même la moindre idée des limites où elle devait être poussée par les Oblats de l'Athabaska et du Mackenzie. Le pain était pour eux chose inconnue, leurs demeures étaient de véritables taudis, à peine propres à loger des animaux, pas de lits pour se coucher, à peine un siège pour s'asseoir, et parfois le papier était si rare chez eux qu'ils étaient obligés de faire les actes de baptême et de mariage aussi laconiquement que possible. Beaucoup de missionnaires n'en avaient même point pour écrire à leurs supérieurs.

Un des plus zélés apôtres de la période des fondations, le P. Henri Grollier, s'éteignait au fort *Good Hope*, sous le cercle Arctique, pressuré par un asthme, qui l'avait longtemps fait horriblement souffrir. Couché sur une peau de buffle, étendue sur le plancher de sa cabane, on lui demandait, un jour qu'il paraissait plus souffrant que d'habitude, si l'on ne pourrait rien faire pour lui. Ce à quoi il répondit qu'il croyait qu'une pomme de terre et un peu de lait lui feraient du bien. Mais on ne put trouver ni lait ni pomme de terre à sa pauvre mission. Ni médecin ni aucun remède n'étaient à sa portée pour le soulager, au moins temporairement, dans ce poste hyperboréen.

Et, pendant que nous sommes dans les régions désolées du Nord canadien, comment oublier les incessants labeurs de Mgr Isidore Clut dans les vallées de l'Athabaska et du Mackenzie, ainsi que dans le Yukon et dans l'Alaska ? Comment ne pas parler des brillants travaux géographiques, ethnographiques, linguistiques et géologiques du. P. Petitot, prêtre aussi savant que missionnaire zélé, qui découvrit un grand nombre de lacs, de rivières et de montagnes dont il fit la carte, publia livres sur livres, essais sur essais, et dota ses Frères du Nord d'un grand dictionnaire de trois langues indiennes ? Comment taire les noms d'apôtres comme les PP. Jean Séguin et Zéphyrin Gascon, Xavier Ducot et Alphonse Gasté, ainsi que de NN. SS. Émile Grouard, peintre

et linguiste, et Albert Pascal, Évêque de Prince-Albert ?

Et, pourtant, une figure encore plus originale et plus populaire se détache sur l'horizon occidental. Pour la rencontrer, il nous faut descendre dans les grandes plaines de l'Ouest. Tout le monde a déjà nommé l'incomparable P. Albert Lacombe, l'ami des petits et des grands, missionnaire émérite, colonisateur heureux, fondateur d'hôpitaux et autres établissements, le grand philanthrope de l'Ouest, protecteur de villes comme Calgary (1885), et appui des constructeurs de chemins de fer, l'homme le plus universel que les grandes plaines occidentales aient jamais vu, prêtre qui pouvait faire l'office de curé de ville, comme il le fit à Winnipeg, après avoir évangélisé Cris et Pieds-Noirs, le missionnaire dévoué par excellence qui quittait la loge de l'Indien pour les palais des rois et des princes de l'Église, lorsque le bien du prochain le demandait (1).

Du reste, les services de ces éminents missionnaires ne sont point passés inaperçus du monde, et la gratitude publique s'est, maintes fois, emparée de leurs noms pour en perpétuer la mémoire, autant qu'il dépendait d'elle. Nous avons donc aujourd'hui la ville de Lacombe, centre de chemin de fer important, et des localités comme Leduc et Végreville, Grouard et Grandin, Pascal et Legal, Delmas et Lebret, Camperville et Mulvihill, sans compter les postes qui portent les noms des patrons d'évêques et de Pères Oblats, comme Saint-Isidore (en l'honneur de Mgr Clut), Saint-Laurent (P. Fourmond), Saint-Vital (Mgr Grandin), Saint-Henri (Mgr Faraud), etc.

Mais le plus illustre de tous les Oblats de l'Ouest fut, sans contredit, Mgr Taché. Évêque incorruptible, homme d'État et grand patriote, aussi bien qu'écrivain distingué, ce prélat brilla, dans l'Occident, d'un éclat

(1) En 1900, il alla en Autriche et vit l'Empereur, ainsi que certains cardinaux, pour en solliciter des aumônes et des prêtres pour les Ruthènes de l'Ouest. — Il est mort, à Midnapore (Alberta), le 12 décembre 1916.

tout particulier. Par lui-même ou par ses Frères en religion, — tels que les PP. Joseph LeStang, Jean Beaudin, Pierre Saint-Germain, Joachim Allard, Joseph Lavoie, Damase Dandurand, Jules Decorby, Louis Lebret, Joseph Hugonard, Charles Cahill et Louis LeCorre, — il organisa et dirigea nombre de paroisses qui furent, plus tard, confiées à des prêtres séculiers. Il s'occupa activement de colonisation, veilla avec un soin jaloux sur les écoles catholiques et, jusqu'à sa mort, ne cessa de soutenir les droits de ses ouailles.

Et que dire de cette grande et sympathique figure dont l'Église de Saint-Boniface déplore encore la perte ? Mgr Adélard Langevin était Oblat jusque dans la moelle des os, ainsi qu'il disait lui-même : or, l'Ouest canadien lui doit l'établissement d'innombrables paroisses, la fondation d'un institut religieux, les Oblates du Sacré-Cœur et de Marie-Immaculée, et Saint-Boniface en particulier peut lui attribuer l'érection d'une cathédrale monumentale et d'un superbe petit séminaire. Il fut aussi le patron généreux de l'œuvre de presse catholique, la *West Canada Publishing Co.*, qui publie chaque semaine des journaux en cinq langues différentes (1).

Pendant de longues années, le clergé de l'Ouest fut exclusivement composé d'Oblats, tout comme est aujourd'hui celui du Grand-Nord, — qui n'a jamais possédé, permanemment, un seul prêtre séculier — et personne ne se plaignit jamais du manque d'activité de ces religieux.

Pour nous résumer, les premiers prêtres résidants de Winnipeg, Brandon, Regina, Lethbridge, Macleod, Calgary, Saskatoon, Prince-Albert et Grouard, sans compter une multitude de postes d'ordre secondaire, furent des Oblats. Oblats furent aussi les premiers missionnaires du lac Athabaska (P. Taché, en 1847) ;

(1) Le *Patriote de l'Ouest*, aujourd'hui à Prince-Albert, fut aussi fondé par un Oblat.

du Grand-Lac-des-Esclaves (P. Faraud, 1851) ; des Esquimaux de la mer Arctique, (P. Grollier, 1860) ; du Grand-Lac-des-Ours (P. Petitot, 1866) ; tandis que la première école à l'ouest de la Rivière-Rouge fut établie à Edmonton (1862) par le P. Scollen, de même que toutes les écoles industrielles catholiques pour les Indiens de l'Ouest — à Qu'Appelle, Dunbow et ailleurs — furent fondées et continuent à être dirigées exclusivement par des Oblats. Le premier petit séminaire de ce pays, celui de Saint-Albert, fut aussi inauguré par un Oblat, Mgr Grandin (1900).

Au point de vue intellectuel, le premier géographe à dresser une carte ethnographique correcte du Grand-Nord fut l'Oblat Émile Petitot (1876), lequel publia aussi, la même année, le premier dictionnaire de trois langues dénées. Le R. P. Laurent LeGoff fut aussi le premier à donner au monde philologique une grammaire complète de la langue montagnaise (1889), de même que P. Albert Lacombe fut l'auteur du premier dictionnaire des langues crise (1874) et, croyons-nous, pied-noire, un peu plus tard, — sans compter nombre d'ouvrages moins importants par ces mêmes Pères et plusieurs autres. Le P. Lacombe fut, en outre, le premier prêtre à s'occuper activement de la colonisation.

Même au simple point de vue matériel, les missionnaires Oblats de l'Ouest ont un passé dont ils ont droit d'être fiers. Ainsi, ce fut le P. Jean Tissot qui enseigna, le premier, la manière de faire la chaux, à l'ouest de la Rivière-Rouge (1861). Le premier chemin de voiture, ouvert à travers bois, fut dû à l'intelligente activité des PP. Maisonneuve et Tissot (1856), deux Oblats alors stationnés au lac la Biche. Un peu plus au sud, le P. Lacombe érigea, en 1863, le premier moulin à farine qu'on ait jamais vu à l'ouest de Saint-Boniface ; et, à la même époque, le même infatigable missionnaire construisit le premier pont de quelque importance connu dans tout l'Ouest canadien, — et cela en dépit de l'opposition de ceux qui eussent, apparemment, dû s'occuper de pareille besogne. Enfin, c'est à l'esprit

d'initiative d'un autre Oblat, Mgr GROUARD, qu'on doit le premier bateau à vapeur bâti par un missionnaire de n'importe quelle confession dans le Grand-Nord.

Tout autant de points qui, ajoutés au fait qu'ils furent et restent les seuls missionnaires catholiques chez les Indiens, prouvent, à ne s'y point tromper, que les Fils de Mgr de MAZENOD n'ont pas perdu leur temps, pendant les soixante-dix ans qu'ils ont passés dans le Nord-Ouest.

Adrien MORICE, *O. M. I.* (1).

XLI. — Les Fêtes de l'Assomption à Ratmalana.

La neuvaine préparatoire à la fête de l'Assomption (1922), à Ratmalana, était commencée depuis quelques jours.

Mémorable événement, le mercredi 10 août : le « Supérieur du Monastère bouddhiste » de Ratmalana est venu me voir. Il a été très aimable. On a parlé de la pluie et du beau temps — et de la vilaine réputation du village, que le brave homme attribue à la mauvaise conduite de ses bouddhistes : en quoi il a raison... Il m'invite à aller voir son « monastère », où une vingtaine de jeunes moines font leurs études. On verra.

Le pauvre homme, tout de jaune habillé, est *une grosse*

(1) Voici la liste des principaux ouvrages du R. P. MORICE : — a) *Histoire de l'Église catholique dans l'Ouest canadien ;* 3 forts volumes reliés et superbement illustrés ($ 5.00) ; b) *Dictionnaire historique des Canadiens et des Métis de l'Ouest;* deuxième édition avec supplément (relié et *franco*, $ 1.25) ; c) *Essai sur l'Origine des Dénés de l'Amérique du Nord;* un volume illustré de belles gravures d'Indiens et d'Asiatiques (broché, $ 1.00) ; d) *Vie de Mgr L.-P.-A.* LANGEVIN, *O. M. I., Archevêque de Saint-Boniface;* un volume illustré (broché, $ 1.00 ; relié, $ 1.25 et 1.50, selon la qualité de la reliure). — S'adresser à l'auteur : « R. P. A.-G. MORICE, *O. M. I.*, A. M., Saint-Boniface, Man., Canada. »

légume parmi les bouddhistes : mais ce qu'il était timide en ma présence ! C'est la première fois, je crois, qu'il parlait à un Européen ou, du moins, à un Missionnaire catholique...

* * *

La neuvaine marche à merveille. Chaque jour, les décorations varient, mais les couleurs sont toujours aussi criardes. C'est le vert et le rouge qui dominent partout.

Les bouddhistes viennent, en nombre, contempler les décorations et entendre les sermons. Quand je fais l'aspersion de l'assemblée, en passant dans les rangs, ils ont comme un mouvement de frayeur à chaque coup de goupillon... Par ailleurs, ils sont très bienveillants. Un de leurs grands chefs me disait, l'autre jour, en riant :

— « Nous ne savons pas ce qui va arriver. Voilà que nos bouddhistes parlent de vous comme s'ils étaient catholiques. Ils disent : « *Notre Swami* (notre Père). »

C'est très flatteur, sans doute, mais je me rends parfaitement compte que ces pauvres gens ne songent pas du tout à se convertir. Ils sont complètement satisfaits d'eux-mêmes et de la religion qui a toujours fait l'affaire de leurs aïeux. Les malheureux !...

* * *

Le vendredi 12 août, sensation !

J'avais justement à donner l'Extrême-Onction au voisin de mon moine ; et je suis allé le voir. Il était tout content et tout ému. Je l'ai pris à l'improviste, ayant sauté par-dessus la haie, au lieu de suivre la grande allée qui conduit à la pagode. Ce n'est pas, précisément, une pagode ; c'est plutôt une espèce de monastère, un grand bâtiment carré, avec une cour intérieure ; une vingtaine de chambres donnent sur cette cour, et une véranda ou cloître en fait le tour.

Le brave moine avait la bouche pleine de bétel ; il

chiquait comme un vieux marin et crachait comme une pompe. Il m'a fait visiter toute sa boutique... Elle n'est pas très propre. J'ai aperçu des groupes de jeunes moinillons qui me regardaient avec des yeux... comme des phares. C'est qu'on ne voit pas, tous les jours, un Missionnaire européen dans un nid de moines bouddhistes !... J'ai assisté à une classe : une dizaine de petits moines — accroupis, comme des tailleurs, sur une natte — écoutaient un vieux moine mal rasé, qui leur expliquait des textes de sanscrit. Je crois que le professeur devra recommencer ses explications, car les élèves étaient beaucoup plus occupés de ma présence que de son éloquence.

L'inspection finit par une petite causette chez mon grand moine. Je suppose que ma visite fut l'occasion d'un congé pour la communauté, car les portes et les fenêtres de la chambre où nous parlions étaient encombrées de têtes curieuses qui me regardaient. On ne doit pas beaucoup insister, chez eux, sur la modestie des yeux, et le cours de politesse est, pour sûr,... inconnu.

Le Supérieur crachait toujours ; mais, dans sa chambre, on lui apporta un grand vase en cuivre pour cette opération...

* * *

Nous voici au samedi 13 août, dernier jour des cérémonies de la neuvaine. Demain soir, chant des Vêpres.

Je confesse presque tout le monde. On m'en amène qu'on n'avait plus vus à l'église depuis des années. Je fais de mon mieux leur... toilette spirituelle et essaie de les instruire. Très souvent, ils connaissent fort bien leur religion : c'était indifférence ou paresse. Je crois que c'est la beauté de l'église qui les a, cette année, décidés à y revenir et à s'acquitter de leurs devoirs.

Quand on aura plâtré l'extérieur et achevé la façade, ils voudront passer leurs journées à l'église ! Qui veut leur procurer cette satisfaction, rendre heureux leur missionnaire et honorer le Bon Dieu ?...

* * *

Le 14 août, ouverture des festivités.

Superbe ! Un artiste de Colombo est venu décorer l'église, pour les premières Vêpres. Mirifique ! On n'a jamais rien vu de si beau, à Ratmalana, — et moi, je n'avais jamais vu planter tant de clous dans les murailles. Des anges, en carton, dans toutes les positions, étaient suspendus, chacun par un clou, un peu partout. Les douze Apôtres, en carton, avaient chacun leur clou, au milieu des anges... Et puis, une profusion de drapelets en papier, de guirlandes et d'oriflammes, en un déploiement des plus solennels.

Les gens du village s'étaient cotisés pour faire une fanfare — dont les instruments devaient, certainement, avoir plus de trous que ne le comporte l'art musical. Il était difficile de reconnaître les morceaux de son répertoire. Il m'a semblé qu'à un moment donné on jouait *Malbrouck s'en va-t-en guerre !...* mais je n'en suis pas bien sûr, à cause des notes *extras* qui venaient parfois tout embrouiller. Bref, ça faisait du bruit, et le succès fut grand.

Avant les Vêpres, on me fit un présent.

La fanfare a joué un air, — quelque chose comme : *Je me brûle l'œil, au fond d'un puits.* Le cadeau reposait sur un plateau d'étain, et on l'avait modestement recouvert d'un voile emprunté à une « dame » sous la véranda de l'église... Qu'y avait-il sur ce plateau, sous ce voile ? Laissons planer le mystère... Mais je vous dirai que ce plateau me fut offert entre deux tiroirs, les deux tiroirs de la table du maître d'école, — et ceux-là n'étaient pas voilés. Ils contenaient : 6 œufs, 12 pommes de terre, 6 oignons, 2 pains, une grappe de bananes, un petit cornet de sucre, 4 tomates et...

Ouf !... un cri formidable ! C'est un coq, les deux pattes liées, qu'on vient de lancer, sans miséricorde, sur le tiroir... Il n'a pas l'air de reconnaître les œufs comme

étant de sa famille, — mais ceci nous donne une idée de la mise en scène singhalaise.

Après les Vêpres, feu d'artifice — qui monte en fusées multicolores vers le ciel étoilé...

* * *

Enfin, le grand jour est venu.

Mes deux vicaires arrivent de Moratuwa pour la grand'Messe ; et un Père singhalais, notre voisin, y donne un sermon de belle envergure.

Après la Messe, procession. Le brancard où trône, majestueuse, la statue de l'Immaculée est porté par quatre hommes. Les femmes précèdent la statue, les hommes la suivent, — en chantant, très pieusement, les Litanies. Sur tout le parcours, des pétards, par milliers, font un bruit assourdissant, tandis que la fanfare s'évertue à rehausser la solennité... en renforçant le tapage.

Au retour de la procession, la foule immense s'agenouille dans l'église, devant, sur les côtés, et je lui donne la bénédiction avec une petite statue de la Très Sainte Vierge.

La fête religieuse est finie. Le soir, la jeunesse du pays vient se divertir sur la place de l'église. Mais, dès que tinte l'*Angelus*, tous se retirent ; et bientôt, dans la nuit, s'éteignent les derniers chants sous les cocotiers...

Que l'Immaculée, derrière les étoiles qui scintillent là-haut, daigne jeter un regard et une bénédiction sur ses chrétiens de *Ratmalana !*

Joseph MILLINER, *O. M. I.*

XLII. — Les Sœurs Missionnaires au Basutoland (Afrique).

Voici du vécu : toute une suite d'épisodes faisant voir, comme pris au film, le rôle apostolique de la Sœur de la SAINTE-FAMILLE (de Bordeaux) — travaillant dans les lointaines missions, à côté

du missionnaire Oblat de Marie Immaculée. Et de quel précieux secours est l'apostolat de ces dévouées religieuses, dans une mission, ces lignes vont nous le dire.

§ I. — La Sœur Vicaire.

Dans les missions, le petit nombre de prêtres oblige souvent chacun d'eux à prendre à sa charge le service de plusieurs centres ou paroisses : les dimanches, surtout. sont jours très chargés. Le prêtre ne peut pas être partout où sa présence serait nécessaire.

Qui le suppléera ? La Sœur missionnaire, et elle s'en acquitte avec honneur et succès. Les Sœurs de la *Sainte-Famille* sont aux missions du Basutoland ; elles y sont, depuis cinquante ans, les collaboratrices des Oblats de Marie. A Roma, mission centrale de tout le pays et siège du Vicaire apostolique (Mgr Jules Cénez), il n'est pas rare que la Sœur soit appelée à remplacer le Missionnaire.

Si elle ne dit pas la Messe, elle peut, du moins, présider la réunion des chrétiens. Elle fera, alors, la lecture des prières de la Messe, récitera le chapelet, dirigera le chant des cantiques, etc...

N'en déplaise à Saint Paul, qui défend aux femmes de prêcher en public, la Sœur, si elle ne prêche pas, donne du moins à tous des conseils opportuns, pour maintenir, dans l'accomplissement du devoir, les chrétientés naissantes. Et, puis, elle enseigne le catéchisme aux catéchumènes, préside aux funérailles, conduit les morts au cimetière, récite les dernières prières et rappelle à l'assistance que cette terre est une vallée de larmes et le ciel notre future patrie.

Voilà la religieuse : n'est-elle pas la *Sœur Vicaire* et *Missionnaire* pour tout de bon ?

§ II. — La Sœur Infirmière.

La chère Sœur Saint-Damase est l'ange de la consolation, la messagère de l'espérance près des pauvres malades de la mission de Roma. La souffrance est son royaume : tous les malheureux sont ses sujets.

Deux fois la semaine, en moyenne, elle apparaît au chevet des infirmes, pour les soigner et les consoler. On la voit tantôt d'un côté du pays, tantôt d'un autre ; et on a l'impression qu'elle est partout en même temps, tant elle se multiplie. Elle porte une douceur, un remède, un soulagement, une bonne parole du cœur toujours ; elle catéchise ; bref, elle répand, à pleines mains, les trésors de son zèle et de sa charité.

On la trouve souvent, elle ou une de ses Sœurs, au chevet d'une pauvre femme, âgée ou infirme, qu'elles ont gagnée au catéchuménat et qu'elles ont l'espoir de faire entrer au bercail du Bon Pasteur. Encouragements, leçons de catéchisme, exercice de la prière, — rien n'est épargné pour amener cette âme à recevoir le saint baptême. La bonne vieille est intelligente et de bonne volonté ; tout, dès lors, indique qu'on en fera une bonne chrétienne ; ce sera une nouvelle conquête, après beaucoup d'autres.

§ III. — La Sœur Catéchiste.

Le royaume des Basutos n'est pas encore « à la page » ; on n'y a d'autres moyens de communication que ses jambes ou... le cheval.

Un jour, deux Sœurs partaient de Roma, pour aller faire une tournée de visites dans un village assez éloigné.

Cédons la parole à l'une d'elles :

— « Après avoir longtemps marché au milieu d'une épaisse poussière blanche, nous arrivons enfin à destination. Notre premier souci est d'aller saluer le jeune chef de l'endroit, qui venait de rentrer avec sa jeune épouse. Tous deux sont protestants, bien que presque tout le village soit catholique.

« Nous entrons dans la maison du chef, véritable hutte, ronde, tout à fait à la mode cafre : au milieu, un feu de bois brûle sous la marmite, pleine jusqu'au bord de bouillie de maïs, et, autour, sont assis bonne femme et enfants, puis deux estropiés qui ne peuvent se tenir debout et ne se déplacent qu'en se traînant à terre. On leur parle du Bon Dieu, on fait réciter la prière et on distribue quelques bonbons à la société.

« Il faut visiter ensuite les chrétiens, encourager celui-ci, gronder quelque peu celui-là, catéchiser un vieil aveugle qui a plus de quatre-vingt-dix ans, — avant de reprendre sa route vers un autre village, celui de Matebele.

« Là, un assez bon nombre de femmes sont chrétiennes ; les enfants, chrétiens et païens, vont à l'école dirigée par un instituteur indigène sorti du Collège catholique de Roma.

« Tout ce monde se réunit au beau soleil, devant la porte d'une jeune femme infirme, pour écouter avidement la parole du Bon DIEU que nous leur adressons, en terminant, comme toujours, par la prière : tous la savent, et c'est merveille de voir comme la semence évangélique lève partout dans notre cher Basutoland. Oh ! qui nous donnera des ouvriers et des ouvrières pour ces moissons blanchissantes ?

« Un peu plus loin, nous nous arrêtons chez un bon vieux maître de village, converti et baptisé depuis un an : il nous ravit par ses bonnes dispositions, sa connaissance des premières vérités que, chaque jour, une bonne chrétienne vient lui redire, ayant soin de le faire prier.

« De là, nous allons visiter une vieille femme, malade elle aussi. Dès notre arrivée, la hutte se remplit : bonne occasion pour un bout de sermon et une nouvelle prière.

« En quittant la malade, nous décidons d'aller au pied même du Vopanyana — où, sur un joli plateau, s'étale le village dit de Patrick. La nouvelle école, située à une courte distance du village, compte plus de cent enfants. Il s'y est déjà fait un bien immense. Là encore, vieux et vieilles sont à instruire ; nous accomplissons notre petit ministère ; les jeunes profitent de l'instruction et nous écoutent avec grand respect.

« Il est plus de midi, quand nous achevons notre première tournée de visites. Mais, ce sont les vacances ; aussi en profitons-nous pour faire un détour, qui nous permettra de visiter un coin du pays, dont on nous a souvent parlé mais encore inconnu pour nous.

« Il n'était pas moins de cinq heures du soir, quand nous rentrâmes, ce jour-là, — fatiguées, sans doute, mais heureuses de notre randonnée apostolique. »

§ IV. — **La Sœur Apôtre.**

Mère Léocadie et une de ses Sœurs eurent, un jour, une bien douce consolation, dans un village, qu'ensemble elles traversaient, pour se rendre à la Mission de Nazareth.

— « Dans ce village, vivait un vieux chef ayant trois femmes et une nombreuse génération. Il était très bon, mais très attaché à ses superstitions. Nous le trouvâmes fort occupé à préparer des médecines : os, plumes, racines, plantes, ongles d'oiseaux, poils de bêtes. Malgré cet important travail, il voulut bien nous recevoir, il nous écouta et accepta une médaille de Saint Benoît.

« La cour se remplit, bien vite, de femmes et d'enfants venus pour voir et entendre les Mères. La première femme du chef, âgée et toute courbée mais ne manquant pas d'une certaine finesse malicieuse, se prétendait trop vieille pour se convertir. On sema, cependant, dans ces cœurs quelques paroles de salut ; avant de partir, tout le monde fit la prière. Une Sœur, discrètement, glissa une médaille de Saint Benoît dans le toit de paille de la hutte.

« Les visites se renouvelèrent par la suite. Le saint Père Gérard vivait encore. Il se mit de la partie, tout le monde se mit en prière : le vieux chef se convertit, et sa femme en fit autant, ainsi que plusieurs personnes du village.

« Il n'était pas rare, ensuite, qu'allant voir ces nouveaux chrétiens on les trouvât agenouillés, récitant avec respect *Pater*, *Ave* et *Credo*. La conversion de ces deux païens fut la récompense du zèle et de la ferveur de leur fille aînée, convertie elle-même trente ans avant ses parents. Elle a été une pieuse et digne associée de la *Sainte-Famille :* successivement ses fils et ses filles se sont convertis, puis ce fut le tour de son mari. »

§ V. — **La Sœur Visiteuse.**

La Sœur missionnaire a ses entrées jusque chez le Grand-Chef de la nation ; elle peut donc en parler en connaissance de cause :

— « Du temps de l'ancien chef Lerotholi, son village se composait de deux parties distinctes, — l'une où habitaient les femmes du chef, et l'autre, les gens de son entourage.

« La partie réservée aux femmes était, du vivant de leur seigneur, — tout entourée d'un mur de clôture, avec une seule entrée. Chaque femme avait sa maison, sa cuisine et sa cour. Le soir, chacune étant chez elle, on l'enfermait à clef pour la nuit. Vers le matin, la porte était ouverte, et alors ensemble elles allaient à la fontaine, sous la garde d'un homme, leur geôlier. De retour à la maison, chacune vaquait à son ménage. Dans la journée, elles se réunissaient dans une cour plus vaste et passaient le temps à s'amuser comme de vrais enfants. Aucun homme ne pouvait pénétrer dans l'enceinte sacrée, sans une permission spéciale du chef.

« Toutes les femmes de grands chefs sont ainsi surveillées, même celle du chef d'aujourd'hui, tout chrétien qu'il est : c'est une loi de ce pays encore païen. Lerotholi avait 67 femmes.

« Depuis la mort de leur mari, elles vivent comme tout le monde, — le mur de clôture est en ruines : elles peuvent aller et venir et même voyager.

« Griffith, le roi actuel, les habille et les nourrit ; elles vivent ensemble, en bonne intelligence.

« Quelques-unes sont converties et devenues de bonnes chrétiennes. Proches de la mission, elles peuvent facilement remplir leurs devoirs, et, chaque soir, la prière est faite en commun chez l'une d'elles.

« Le dimanche, la Messe doit être célébrée, à 11 heures, par le Père qui déjà a célébré à Massabielle, dès le matin. Un peu avant la Messe, le chef, aujourd'hui chrétien, arrive en automobile, avec sa « dame » Veronika : une voiture suit, avec Mlle Pascalina, une de ses filles, récemment mariée. Les autres personnages viennent à pied ou à cheval...

« Dès son arrivée, nous allons saluer Sa Majesté, qui nous reçoit aimablement. Après la Messe, Madame Veronika tient à faire un bout de causette avec nous.

Mais Griffith est déjà dans son auto. Nous apercevant, il descend, vient à nous et nous fait l'honneur de donner la main à chacune de nous. On l'a rarement vu aussi avenant.

« Le temps froid de ce jour ne permet de faire aucune promenade ; mais vienne le beau temps, et, après la Messe et le déjeuner, les chevaux seront attelés, et la famille royale reprendra sa récréation au grand air... »

§ VI. — La Sœur Institutrice.

L'apostolat de la Sœur missionnaire s'exerce dans tous les domaines, mais en majeure partie près des enfants :

— « Quand les enfants des écoles, garçons et filles, font leur retraite, trois fois par jour le pain de la divine parole leur est distribué par le zélé Pasteur. Mais, par deux fois aussi, une Sœur fait une sorte de catéchisme aux filles. Ces pauvres enfants nous donnent toute satisfaction, par leur silence et leur piété.

« Parmi nos enfants, nous comptons une douzaine de protestantes, presque toutes de religion anglicane. Elles sont vivement impressionnées par les sermons de la retraite et par les cérémonies. Si elles avaient la liberté, plusieurs se convertiraient volontiers. L'une d'elles en a déjà fait la demande, mais ses parents s'y opposent ; il lui faut donc attendre. La semence jetée dans les cœurs produira, plus tard, des fruits de salut. Le Bon Dieu a, sans doute, des vues miséricordieuses sur ces petites âmes, en les faisant venir chez nous.

« Elles aiment et apprécient beaucoup notre école ; et force nous a été d'en refuser un grand nombre, — sinon, presque toute l'école anglicane de Maseru serait passée chez nous.

« Ce qui les attire, c'est le travail manuel — pour lequel notre école tient le premier rang dans le pays, grâce au dévouement, au zèle et à l'industrie de notre chère Mère. Aucun étranger ne vient à Roma, sans emporter la meilleure impression des multiples travaux auxquels nos jeunes filles sont initiées. »

Voilà quelle est la Sœur-missionnaire, la Sœur de la Sainte-Famille, à l'œuvre ! A la fois, suppléant le prêtre dans une partie de son saint ministère, visitant les malades, donnant l'enseignement aux enfants comme aux adultes, instruisant les catéchumènes des vérités de notre sainte Religion, — en un mot, donnant libre cours à tout ce qu'à son âme apostolique peut suggérer pour la transformation et la sanctification de ces pauvres peuples noirs. Elle est vraiment missionnaire et partagera, un jour, la récompense promise aux apôtres.

Daigne le divin Maître augmenter leur nombre, en proportion des besoins toujours grandissants de ces magnifiques missions noires du Basutoland !

Morts à Rome.

1.	15 Janvier. . .	1922 :	F. C. Chautemps, Vincent (1).
2.	3 Février. . .	1900 :	F. C. Mauroit, Mansuet.
3.	10 Février. . .	1906 :	R. P. Hamonic, Aristide.
4.	31 Mars. . . .	1920 :	R. P. Baffie, Eugène.
5.	1er Avril . . .	1899 :	F. C. Nicolas, Pierre.
6.	24 Avril. . . .	1902 :	R. P. Chateau, Jean.
7.	30 Avril. . . .	1922 :	F. Sc. Dufour, Ernest.
8.	2 Mai.	1896 :	R. P. Cuny, Jean.
9.	26 Mai. . . .	1884 :	F. Sc. Giroux, Étienne.
10.	3 Juin . .	1908 :	F. Sc. Winkelmann, Théodore
11.	4 Juin . . .	1920 :	R. P. Peytavin, Anselme.
12.	1er Juillet. . . .	1902 :	R. P. Massot, Joseph.
13.	14 Juillet. . . .	1889 :	F. Sc. Froger, Victor.
14.	30 Juillet. . . .	1894 :	F. C. Tancé, Jean.
15.	31 Juillet. . . .	1895 :	R. P. Lahondès, Jean (2).
16.	22 Août. . . .	1919 :	F. Sc. O'Halloran, Jacques.
17.	8 Septembre. .	1894 :	F. Sc. Michelis, Ernest.
18.	10 Septembre. .	1917 :	R. P. Favier, Frédéric (3).
19.	26 Septembre. .	1889 :	Mgr Allard, François.
20.	4 Octobre . .	1917 :	R. P. Tatin, Charles
21.	15 Octobre. .	1868 :	F. C. Gandolfi, François.
22.	22 Novembre. .	1896 :	F. Sc. Doumeizel, Joseph
23.	29 Novembre	1887 :	F. Sc. Wilkinson, Jérôme.
24.	30 Décembre. .	1869 :	R. P. Gubbins, Jacques

(1) Roviano. (2) Rieti. (3) Vitré.

GALERIE DE FAMILLE[1]

X. — R. P. Ignace WATTEROTT, 1869-1922 (1164[2]).

La Province d'Allemagne vient d'être grandement éprouvée par la mort d'un de ses Pères les plus méritants. Le Père Ignace Watterott est décédé le 1er décembre 1922. En lui, le Scolasticat de Hünfeld a perdu un Supérieur bien-aimé.

Le Père Ignace Watterott — né à Neustadt (Eichsfeld), dans la province de Saxe, le 3 août 1869 — était du nombre des premiers aspirants allemands qui vinrent, après 1880, au Collège des Pères Oblats à Heer (près de Maëstricht), lequel fut transféré, en 1885, sous le Père Léon Legrand, le fondateur de la Province allemande, à Valkenburg (Fauquemont), dans le Limbourg hollandais.

Il reçut la première formation à la vie religieuse, au Noviciat voisin de Saint-Gerlach, et y fit ses premiers vœux le 16 juillet 1890. Aussitôt après, il retourna

(1) Voir *Missions*, N° 215 (Mars 1922), pp. 159-182, N° 216 (Juin 1922), pp. 415-433, et N° 217 (Septembre 1922), pp. 724-737.

(2) Nous sommes heureux de pouvoir, dès aujourd'hui, publier ici une esquisse de la vie du regretté Père Watterott. Ordinairement, nous sommes obligé de différer, plus longtemps, la publication de chacune de nos *Notices nécrologiques :* il faut attendre qu'elles soient prêtes, il en reste un très grand nombre en retard et l'on comprend, par ailleurs, que nous ne pouvons en faire passer que quelques-unes seulement dans chaque numéro des *Missions*. Pour remédier, jusqu'à un certain point, à cet inconvénient, nous comptons, dès notre prochaine livraison, ouvrir dans la Revue une nouvelle rubrique, sous laquelle nous reproduirons quelques articles ou entrefilets, publiés ailleurs, sur nos chers défunts, — quitte à revenir là-dessus, plus tard, dans la *Galerie de Famille*, lorsque nous posséderons les *Notices* mêmes de ces Pères ou Frères.

au juniorat, pour y enseigner comme professeur en même temps que pour y vaquer aux études philosophiques et théologiques. Il y fut ordonné prêtre, le 19 mai 1894.

Le 5 mai de l'année suivante, fut fondée la Province allemande — pour laquelle s'ouvrit bientôt une ère de croissance et d'épanouissement, sous la direction de son premier Provincial, le R. P. Simon SCHARSCH. Et l'un des hommes auxquels cette Province doit le plus est précisément le Père WATTEROTT.

Professeur toujours fort apprécié, il dut, en janvier 1899, quitter l'enseignement pour devenir Maître des novices ; mais ce ne fut que pour peu de temps. Dès le mois de juillet de cette même année, l'obéissance lui confia le Supériorat de Saint-Charles. Sous sa direction, la maison se développa toujours plus, au dedans comme au dehors.

Lorsque, en septembre 1904, le R. P. Simon SCHARSCH fut élu Assistant Général, personne ne s'étonna de ce que la lourde charge de Provincial fût posée sur les robustes épaules du P. WATTEROTT. Il réussit à élargir les limites de la Province et à la fortifier à l'intérieur.

Après six ans d'une prodigieuse activité, comme chef de la Province, il devint, en septembre 1910, Supérieur de la Communauté de Saint-Nicolas et, en décembre 1913, Supérieur de la Maison de Neuss. Enfin, en septembre de l'année 1919, il prit la direction du Scolasticat de Hünfeld, qu'il garda jusqu'à sa mort.

Voilà, très brièvement, les principales périodes, avec les incidents les plus remarquables, de sa vie comme religieux Oblat.

Mais, outre les nombreuses et difficiles occupations que lui imposaient ses diverses charges, le P. WATTEROTT déployait, sans relâche, une activité intense et fructueuse comme missionnaire, prédicateur de retraites et écrivain.

Ses ouvrages, qui ont presque tous eu une 4e ou une 5e édition, sont de plus en plus connus et goûtés, même dans les pays étrangers. En voici les principaux : — 1° *Erziehung und Unterricht in geistlichen Internaten :*

ein Beitrag zur praktischen Erziehungslehre (Éducation et instruction dans les pensionnats) ; 2° *Ordensleben und Ordensgeist* (Vie religieuse et esprit religieux ; 40 discours principalement destinés aux religieuses) ; 3° *Mutter Clara Fey, Stifterin der Genossenchaft der Schwestern vom armen Kinde Jesu* (Mère Claire Fey, Fondatrice de la Société des Sœurs du pauvre Enfant-Jésus) ; 4° *Ordensleitung : Gedanken und Erwaegungen über die Pflichten der Ordensobern* (Direction des communautés religieuses ; Considération sur les devoirs des Supérieurs) ; 5° *Das Leben* Jesu : *Betrachtungen besonders für Ordenspersonen* (La vie de Jésus-Christ : Méditations, principalement pour les personnes religieuses, en quatre volumes).

Tous ces ouvrages sont imprégnés du véritable esprit surnaturel ; on y rencontre une grande simplicité, accompagnée d'une profonde connaissance de l'Évangile. Les lecteurs religieux ne pourront que profiter des conseils toujours si pratiques et si discrets, qu'ils trouveront dans ces écrits (1).

Le P. Watterott n'a jamais eu en vue, dans toute sa vie et dans tout ce qu'il faisait, que de réaliser, en lui-même d'abord et ensuite dans ses semblables, notre unique idéal, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il l'exprime nettement dans la préface de son dernier ouvrage — les Méditations sur la *Vie de* Jésus-*Christ* : « Il faut », dit-il, « que le Christ devienne, trait par trait, une réalité vivante, devant et dans notre âme ».

Combien il a réalisé lui-même ce divin idéal pendant sa vie, sa mort nous le fait connaître. Car, s'il est vrai que nous mourrons comme nous aurons vécu, nous pouvons juger aussi de la vie d'un homme par sa mort, qui en est le reflet. Ainsi, la mort du Père Ignace Watterott a été une image fidèle de sa vie.

Le R. P. Léonard Leyendecker, Provincial d'Allemagne, a fait de cette mort l'objet d'une *Circulaire*

(1) Voir *Missions*, vol. LV, N° 214 (Décembre 1921), page 622, alinéas 34-36, et Vol. LVI, N° 218 (Décembre 1922), page 930.

adressée aux maisons de sa Province. Elle contient une série de détails intéressants et édifiants pour tout Oblat. C'est pourquoi nous croyons devoir la publier presque intégralement (1) :

Plongée dans un deuil des plus profonds, la communaute de Hünfeld a accompagné, ce matin, au lieu de son dernier repos, le R. P. Ignace Watterott, *Supérieur du Scolasticat et* 1er *Consulteur de la Province. Les postes que le défunt a occupés successivement étaient si importants, son travail fut si heureusement béni, sa mort enfin si édifiante et si sainte, que je regarde comme mon devoir d'en dire quelques mots à sa mémoire. Peut-être réussirai-je, par là, à calmer ma propre douleur.*

Notre défunt était, extérieurement, d'une nature calme. Qui ne l'avait connu de près, ne pouvait se douter de la vivacité de son esprit toujours actif. Malgré certains troubles dans l'organisme, qui accablaient sa constitution presque continuellement, il a été un des hommes les plus laborieux de la Province. Ses dernières années, à Hünfeld, devaient être précisément les plus abondantes en travail et les plus fertiles. Toujours, il était à son poste de Supérieur du Scolasticat, — même, lorsque l'état de santé de ses Pères l'obligea à assumer aussi la charge de modérateur. Et, cependant, il trouvait encore le temps de prêcher de nombreuses retraites, dans nos propres maisons aussi bien que dans des communautés étrangères. Mais, qui plus est, il a pu, et cela dans l'année même de sa mort, publier des Méditations sur l'Évangile, *en quatre volumes. Il avait entrepris, aussitôt après, un second travail du même genre sur les Épîtres apostoliques ; et déjà, des deux Épîtres aux Thessaloniciens, une première ébauche était écrite.*

Il commentait, justement, ce passage dans l'Épître aux Galates (ii, 20) : Avec le Christ, j'ai été cloué à la croix ; et je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais c'est

(1) Traduction de la *Circulaire* provinciale N° 20, datee de Hünfeld, le 4 décembre 1922.

le Christ qui vit en moi, *lorsque le médecin appelé se présenta pour l'auscultation. Celui-ci constata une obstruction presque totale du gros intestin, — constatation qui fut confirmée par un second examen, à l'hôpital régional de Fulda.*

Une opération s'imposait. Le Père Watterott *l'envisageait avec calme et résignation. Il reçut les sacrements des mourants, après s'être confessé plusieurs fois, renouvela ses vœux et dit adieu à la vie. Avant l'opération, nous nous entretînmes encore très en détail sur les paroles de l'Épître aux Galates auxquelles il avait dû s'arrêter si inopinément. Son esprit était tout rempli de ce qui avait fait, durant les dernières semaines, l'objet de ses études. Ainsi s'explique ce qu'il dit, à un moment d'anesthésie, pendant l'opération :*

— « La plus grande des œuvres d'art, c'est la foi. »

Pendant cette longue opération, hormis quelques minutes d'assoupissement causé par l'éthérisation, le malade s'entretenait avec les personnes qui l'entouraient. Environ un décimètre du gros intestin fut retranché. La déclaration du médecin nous donna de l'espoir ; il nous disait, en effet, que la partie retranchée n'était probablement pas une végétation cancéreuse. Tout se passa normalement. L'intestin recommença à fonctionner lundi, trois jours après l'opération.

Nous croyions déjà le Père hors de danger. Mais voici que, le lundi soir, 27 novembre, se produisit une complication. Et ce que le défunt me disait, avant l'opération, devait malheureusement se vérifier :

— « Opération parfaitement réussie, déclareront les médecins, mais patient mort, par suite d'une complication. »

Toute une journée durant, le cher malade souffrit cruellement d'un hoquet ininterrompu — qui, souvent, suit les opérations de ce genre. Dans la nuit de mercredi à jeudi, le cœur s'arrêta ; mais une injection directe dans la veine du bras l'excita de nouveau... Au courant du mercredi, les poumons aussi furent gravement atteints (oppression de la poitrine)...

Le 1er décembre, à 3 heures du matin, je dus, le cœur

bien gros, déclarer au cher malade la gravité de sa situation. Il était non seulement résigné, mais il voulait mourir. Alors, devant ceux qui étaient auprès de son lit, — c'est-à-dire : le Père Joseph JANSEN, *la Supérieure de l'hôpital et moi — il fit, au prix des plus grands efforts mais d'une voix forte, un acte de contrition et reçut une dernière absolution. Ensuite, il demanda son chapelet et sa croix d'oblation et renouvela ses vœux, en accentuant et en redisant par deux fois ces mots* « usque ad mortem ». *Puis, il se redressa un peu et commença, d'une voix encore plus forte, à nous adresser une allocution en règle, qui semblait destinée surtout à sa chère communauté de Hünfeld. Comme nous le priions alors de se ménager, lui de répondre vivement :*

— « C'est inutile, puisque je vais mourir tout à l'heure ; mais j'ai encore quelques recommandations à vous faire. »

Il nous pria de dire, en son nom, aux membres de sa communauté, d'être bons religieux et bons prêtres, « non secundum naturam, sed secundum regulam », *— c'est-à-dire, de ne pas se donner au monde, de ne pas suivre le monde et de ne pas rechercher le succès devant le monde.*

— « Car tout cela n'est que vanité ; moi, si misérablement couché ici, je vous en suis une preuve. C'est pour la gloire de DIEU *que vous devez vivre et travailler. »*

Avec des efforts redoublés, il loua ensuite la grandeur et la puissance de DIEU *:*

— « Combien grand est notre DIEU, *seul loué dans toute l'éternité ! Et moi, je ne suis qu'un misérable et pauvre pécheur. Pour moi, l'heure sombre et grave est venue, l'heure à laquelle je dois me présenter devant Lui, pour rendre compte de ma vie. »*

Je ne l'ai jamais vu parler avec plus d'énergie et d'enthousiasme que dans ces incomparables et inoubliables instants. Il nous paraissait tout radieux et comme jouissant déjà de la gloire céleste. Je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— « Oh, c'est sublime ! »

En prononçant ces dernières paroles, il perdit un peu le calme, — c'était là un de ses traits caractéristiques — mais, bientôt, il se laissa rassurer par mes encouragements, et protesta de sa confiance en DIEU, *dont il continua à*

célébrer les louanges. Quand le Père JANSEN *lui promit, au nom de la communauté, de ne jamais oublier ses dernières exhortations, il lui serra vivement la main.*

Puis, il manifesta le désir qu'on appelât la Sœur qui l'avait soigné, de même qu'une autre religieuse, qui, malade aussi, se trouvait dans la chambre attenante. Quand elles entrèrent, il les appela par leurs noms et les remercia de leurs soins et de leurs bonnes prières. Alors, il nous donna une dernière bénédiction, en accentuant et en répétant les mots « et maneat semper ». *Enfin, il nous transmit ses derniers adieux à tous ses parents, amis et connaissances...*

A notre tour, nous lui avons recommandé, parfois un peu jovialement, toutes nos intentions et entreprises, tant spirituelles que temporelles, et aussi les grands intérêts de notre pays, afin qu'il s'en souvienne dans la patrie céleste. Il prêtait une oreille bienveillante à tout, et nous promit, à plusieurs reprises, qu'il penserait à tous et à tout.

A partir de 4 heures, notre cher malade est resté immobile et n'a plus proféré une seule parole. Il était comme abîmé en DIEU... *Après 5 heures, la respiration cessa. A 5 heures trois quarts, je récitai, pour la troisième fois, la prière :* « Proficiscere, anima christiana », *pendant laquelle je faisais toucher à son front l'image de la Mère Claire Fey, dont il avait tant pris à cœur le procès de béatification. Mais ce fut comme si la Mère Claire l'eût voulu emmener, car, après quelques respirations, il rendit doucement son âme, au moment où je récitais ces paroles de l'oraison pour les agonisants :* « Que JÉSUS-Christ se montre à vous plein de douceur ; qu'Il vous place parmi ceux qui vivront éternellement auprès de Lui. » *Nous dîmes un* « *De profundis* », *et je lui fermai les yeux pour l'éternel repos. Et vous, mes frères, vous vous écrierez tous avec moi : « Quelle édifiante et sainte mort ! »*

Sa Grandeur Mgr l'Évêque de Fulda m'écrivit, le 3 courant :

— « J'ai été profondément ému par les choses si touchantes que j'ai apprises sur ses derniers moments, et, instinctivement, je n'ai éprouvé que ce désir : *Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia.* »

Le souvenir du Père Watterott *ne s'effacera jamais de notre mémoire. Ses écrits, qui le caractérisent comme « un éminent homme d'esprit », — paroles de l'Évêque de Fulda — en sont garant. Ils sont une source où viennent puiser de nombreux religieux et prêtres séculiers. Et nous-mêmes, tout d'abord, nous saurons en profiter.*

Inoubliables aussi seront pour nous les traits les plus frappants de son caractère et les exemples les plus remarquables de sa vie. Le Père Watterott *était, avant tout, un homme d'une profonde foi. Ses pensées, ses paroles et ses actions étaient dominées par la foi. Cette foi, il la nourrissait à la source des saintes Écritures, qu'il aimait tant, surtout pendant les dernières années. Il savait les mettre à la portée de ses lecteurs et en montrer toujours le côté pratique. Il savait entrer dans les profondeurs de la parole de* Dieu. *Mais, surtout, il en tirait profit d'abord pour sa propre âme. C'est là, d'ailleurs, le seul moyen d'arriver à l'éloquence apostolique.*

En outre, le Père Watterott *était un homme de conscience. Certes, il a aussi rappelé les autres à leurs obligations, il a fait valoir ses droits, mais, en premier lieu, il a pensé à son devoir à lui. Il n'était pas de ceux qui prétendent toujours mieux savoir que les autres, ni dans ses jeunes années ni plus tard. L'esprit de critique lui était étranger : il savait se taire. Il insistait, en toute occasion, sur le devoir d'économiser, aux temps actuels ; et lui-même le mettait en pratique le premier. Enfin, il était une âme aux aspirations nobles et généreuses. Combien il a su avantageusement combler les lacunes laissées inévitablement, vu l'ensemble des circonstances d'alors, dans ses études humanitaires et théologiques : exemple pour ceux qui n'ont plus à vivre nos temps « héroïques ». Quelle que fût la situation dans laquelle il se trouvait, il savait toujours s'y adapter parfaitement : exemple en cela à ces religieux qui ne sont jamais bien nulle part. Et comme il a bien employé son temps libre, sans détriment aucun pour ses devoirs, et dans l'esprit de sa vocation de prêtre et de religieux, ainsi qu'en témoignent ses ouvrages, qui nous font tant honneur !*

Voici donc qu'un de nos meilleurs n'est plus. Le défunt lui-même et la Province demandent des héritiers de son esprit. »

Dans la personne du Père Ignace WATTEROTT, la Congrégation a perdu un saint prêtre et un saint religieux. Le roi et souverain Maître de toute vie, « *Cui omnia vivunt* », l'a enlevé de cette terre dans la pleine force de l'âge, dans sa 54e année. Mais, bien que sa dernière maladie ait été de courte durée, nous pouvons croire que ce fidèle serviteur n'a pas été surpris aux approches de l'ange de la mort. Que Celui pour qui il avait vécu et travaillé ici-bas se fasse, selon sa promesse, lui-même, au ciel, sa récompense, sa vie et sa félicité éternelles !

R. I. P.

XI. — F. Sc. Joseph ALOYSIUS, 1880-1914 (849).

Ceux qui, entre 1907 et 1914, visitaient fréquemment la communauté de Saint-Charles, à Jaffna, avaient pu remarquer un Frère scolastique, de maigre apparence, mais toujours souriant, qui ne quittait guère sa cellule que pour se rendre à la chapelle. C'était le Frère ALOYSIUS, qui avait été un élève plein d'entrain, puis un professeur apprécié à Anuradhapura, mais qui n'était plus, depuis sept ans, qu'un pauvre invalide — se préparant pour le ciel dans le creuset de la souffrance et édifiant ses confrères par sa patience et son courage.

Le Fr. Joseph ALOYSIUS naquit, le 9 janvier 1880, à Narandanai, dans l'Ile de Ceylan. A l'âge de onze ans, il fut admis au Petit Séminaire de Saint-Martin, à Jaffna; puis il poursuivit ses études au Collège de Saint-Patrice, jusqu'au jour où il fut admis au noviciat, en 1899.

Deux ans après, il prononça ses vœux perpétuels et reçut la tonsure. Après avoir fini ses études philosophiques, il fut envoyé, en 1904, à Anuradhapura, pour y

tenir l'école anglaise. Il s'acquitta de sa charge avec un grand zèle et y obtint de beaux succès, jusqu'au moment où ses forces le trahirent. Rappelé alors à Jaffna, il y commença ses études théologiques ; mais le mauvais état de sa santé l'obligea, bientôt, de les interrompre. On l'envoya à Mannar, pour lui procurer un changement d'air. N'écoutant que son zèle, il demanda à s'y occuper de l'école ; malheureusement, avec son tempérament ardent, il se dépensa au delà de ses forces, et bientôt il fut incapable de remplir son emploi.

Il revint alors à Jaffna (1907) et y reçut les ordres mineurs. Mais la maladie de poitrine avait déjà pris complètement le dessus et, pendant les sept ans qu'il vécut encore, il n'eut plus qu'une vie de souffrances, de solitude et de préparation au départ suprême. La grâce de Dieu l'assista, abondamment, dans cette longue épreuve, et lui, qui naturellement avait un tempérament vif et un caractère volontaire, devint, peu à peu, un modèle de patience et de douceur. Il saluait, avec un agréable sourire, tous ceux qui venaient le voir et les remerciait affectueusement de leur visite. Il témoignait souvent sa reconnaissance au divin Maître, qui l'avait toujours traité avec une grande bonté, dirigeant tous les événements vers son progrès spirituel, et lui en donnait une nouvelle preuve, dans sa maladie, en lui procurant un si grand nombre de secours pour son âme et pour son corps, au sein d'une Congrégation religieuse.

Au milieu de ses souffrances, le Fr. Aloysius montrait une grande générosité. Jusqu'à la fin, même au jour de sa mort, il voulut se procurer, coûte que coûte, le bonheur d'entendre la sainte Messe et de faire la sainte Communion. Il lui fallait l'acheter à un grand prix, faible comme il était et la poitrine déchirée par une toux opiniâtre, qui ne faisait qu'augmenter à son lever; il lui fallait une heure pour revêtir ses habits et se préparer, et il se voyait obligé de s'arrêter et de se reposer par intervalles, mais il n'aurait voulu à aucun prix se priver de la consolation de recevoir la nourriture céleste, où son âme allait puiser force et consolation.

Il voulait même se rendre utile, en quelque manière, et employait son temps à faire des lettres, à collectionner des extraits de journaux, à faire d'autres petits travaux de ce genre pour les Pères — trop occupés par le saint ministère. Mais, par-dessus tout, il menait une vie de prière.

Depuis quelque temps, cependant, son état empirait, et, quand on le pressait de questions, il finissait par avouer qu'il souffrait beaucoup et qu'il éprouvait comme une plaie ouverte dans la poitrine. Le soir du 23 février 1914, tandis que la communauté se trouvait à la chapelle, le Fr. Aloysius fut entendu frappant pour appeler au secours. On le trouva sous le coup d'une hémorragie et couvert de sang, les mains jointes et regardant son crucifix. Il reçut, avec une admirable piété, l'Extrême-Onction et l'Indulgence plénière, en présence de la communauté ; et, pendant que Mgr Joulain récitait les prières, il rendit le dernier soupir.

R. I. P.

XII. — R. P. Louis MASMÉJEAN, 1870-1905 (654).

C'est dans la Lozère, terre de la foi vive et des convictions fortes, que Dieu plaça le berceau du Père Masméjean. Il était le quatrième d'une famille de dix enfants, — famille bénie, à laquelle présidaient un père et une mère qui savaient allier la vigueur de l'autorité aux douceurs d'un amour tendre et dévoué.

Né, le 10 juillet 1870, à Villefort, il grandit gracieusement sous l'énergique direction de son père :

— « *Caractère charmant, affectueux, enjoué et ouvert* », nous dit sa sœur, « *il aimait à plaisanter, et sa réplique était toujours pleine d'à-propos. Dès son enfance, il était déjà oublieux de lui-même et plein d'attentions pour ses*

petits frères et sœurs, employant sa bourse à leur procurer des jouets et des friandises et ne se réservant jamais rien. »

Dès lors aussi, sa future vocation se laissait deviner par sa piété. Son goût du sacerdoce le portait à *célébrer* jusqu'à huit et dix fois le jour.

— « *On le taquinait souvent* », nous dit encore sa sœur, « *sur la répugnance qu'il avait pour le vin. Si on lui demandait ce qu'il ferait, plus tard, du vin de messe, puisqu'il n'aimait pas à le boire, il répondait d'un air mutin :* Je le ferai boire au servant ! »

Il fit sa première Communion à dix ans. Qui dira jamais les confidences de Jésus à ce cœur pur et ardent ? Quoi qu'il en soit, Louis entrait, deux ans après, au Juniorat de Notre-Dame des Lumières, d'où il passa au Petit Séminaire de Beaucaire, où les Junioristes avaient accepté l'hospitalité généreuse de Mgr Besson, Évêque de Nîmes.

Pendant deux ans, dans ce milieu un peu spécial pour un Junioriste, il saura se faire estimer et aimer, et il y conquerra de nombreux lauriers.

Nous ne pouvons nous attarder sur ces premières années, mais on nous pardonnera de citer un trait suggestif de cette vie de Junioriste Oblat, déjà si sérieux et si formé.

Après des années d'éloignement de la famille, années bien longues pour son cœur, il eut l'occasion de voir sa sœur Marguerite. Mais il fallait pour cela faire un petit voyage — oh ! bien court — de Beaucaire à Nîmes ! La maman conseillait le sacrifice, mais ne l'imposait pas... D'autre part, c'eût été si bon de respirer, près de Marguerite, le parfum du foyer ! Il y eut lutte, une lutte que le Directeur des Junioristes nous raconte d'une façon charmante :

— « *Fallait-il, oui ou non, demander au R. P. Directeur le voyage à Nîmes : telle était la question. Une seule réflexion a suffi : il y a deux êtres en Louis, le frère de Marguerite et le Junioriste Oblat de* Marie *Immaculée. Que le frère demande d'aller voir sa sœur, rien de plus naturel : c'est un droit de famille ! Mais que le petit Oblat profite de toute circonstance pour immoler son cœur*

à Dieu, *rien de plus méritoire : c'est un devoir d'état ! Gouverner son cœur, l'asservir au devoir, voilà la vraie grandeur de Louis, voilà quelle sera son unique gloire ! Aussitôt dit, aussitôt conclu :* Mon Père, *dit-il,* c'est entendu, je n'irai pas à Nîmes. *Et je n'ai pas remarqué* », ajoute le R. P. Directeur, « *un seul nuage de tristesse sur le front du petit Oblat.* »

Une admirable lettre de sa mère ne manqua pas de récompenser le jeune brave : elle le félicita, sans s'inquiéter de ce que lui avait coûté le sacrifice, sachant qu'on ne forme les saints qu'en leur apprenant à regarder en haut. Puis elle ajouta une douce leçon :

— « *A la question que je t'adressais dans ma lettre : Que fais-tu ? tu me réponds :* Je mange, je bois, je dors, je m'amuse, je travaille et je prie. *Tout cela me fait bien plaisir et dénote une bonne santé, mais c'est la prière qui m'en fait le plus. Tes prières, entouré comme tu l'es, doivent surtout plaire à* Dieu *et nous obtenir beaucoup de grâces... Laisse-moi, cher enfant, te constituer l'ange gardien de la famille...* »

Et Louis le fut, vraiment, par une affection devenant plus pure et plus surnaturelle à mesure qu'il avançait vers le sacerdoce : et, je le sais, ce fut avec une ferveur toujours croissante qu'il pria pour les siens, jusqu'au dernier jour de sa vie.

M. Masméjean, lui aussi, encourageait son fils : mais, peu ami des compliments, qui peuvent distiller dans les âmes trop jeunes le poison de l'orgueil, il le faisait d'une manière forte.

— « *J'ai reçu* », écrit-il, « *ton bulletin trimestriel. Je constate, avec plaisir, que tout y est pour le mieux : conduite, application, piété, ordre et travail, — partout, très bien... Tu dois te rappeler que ces notes sont les mêmes que celles que j'exigeais de tes frères...* »

Un de ses amis nous écrit sur cette période de la vie du Père Masméjean :

— « *A Beaucaire, les Junioristes se distinguèrent bien vite et s'installèrent d'emblée à la tête de leurs classes respectives. Pour le Frère* Masméjean, *le progrès fut*

tellement marqué, qu'après trois ou quatre mois, le professeur demanda son ascension à une classe supérieure. Deux classes faites en un an ne l'empêchèrent pas, à la fin de l'année 1884, *de remporter le prix d'excellence. On ne me taxera pas d'exagération, si j'affirme que Louis se montra, sinon un phénomène, du moins une intelligence peu vulgaire... Dès cette époque, la conscience parlait haut chez lui.... Les pratiques de pénitence, vues de* Dieu *seul, entraient déjà dans ses habitudes.* »

Est-ce à dire que le « bon petit enfant » (comme disaient ses maîtres) n'avait pas quelque petit défaut ? On n'aurait plus aucune confiance en ce récit, si nous allions jusque-là. Mais il est des défauts de l'enfant qui marquent d'avance le caractère de l'homme : que la grâce puisse travailler à loisir la jeune âme, et les défauts, réduits par cette force surnaturelle, deviendront l'occasion de mérites. Et, comme ils ne sont qu'une exubérance de force et de vie, la plupart du temps, elle saura, peu à peu, les régler avec sagesse et les orienter en les endiguant.

Ainsi en fut-il de Louis : ses idées un peu absolues devinrent le principe d'une rectitude inébranlable en face du devoir, — sa finesse, la diplomatie de la charité qui fait éviter les heurts, — son esprit piquant, la joyeuse amabilité qui égaie les récréations et trouve, toujours à propos, le mot pour rire.

Mais tout cela veut dire luttes et combats.

— « *Il savait* », ajoute son ami, « *accepter, à son tour, une plaisanterie... Que de bonnes récréations nous a fournies son nez un peu accentué ! Il fit lui-même chanter, par les auteurs sacrés et profanes, cette gloire d'être bien né, et chaque nouveau trait, qui provoquait nos rires, n'en faisait pas naître de plus franc que le sien.* »

Mais, bientôt, le Juniorat sortit de ses langes. Transporté de Beaucaire à Diano-Marina, il augmenta en nombre et en qualité ; et il promettait un bel avenir, — quand survint la catastrophe de 1887.

C'était le Mercredi des Cendres ; plusieurs avaient communié et, parmi eux le Frère Masméjean. En trente-deux secondes, le tremblement de terre avait mis

à bas la plupart des maisons et, au *Palazzo*, avait tué deux Junioristes et rendu le Juniorat inhabitable. Le soir même, il était licencié, et les rhétoriciens envoyés au Noviciat de Notre-Dame de l'Osier.

C'est là qu'il nous faut suivre, maintenant, le Frère Masméjean. Son esprit et son cœur etaient prêts. Il répondit, docilement, à la grâce du noviciat et réalisa, de plus en plus, la conquête et l'immolation de lui-même au Cœur de Jésus.

D'après ce que nous avons dit, on a pu soupçonner que le démon de l'orgueil devait être l'un des ennemis les plus acharnés du jeune Novice. Ses dons naturels et les dons de la grâce eux-mêmes pouvaient, aussi bien que l'estime dont on l'entourait, devenir pour lui une pierre d'achoppement : mais ses idées étaient trop nettes, sa foi trop éclairée, pour qu'il permît à l'ange de ténèbres de se transformer, pour le tromper, en ange de lumière. Il se regarda bien en face et, sans hésiter, entreprit une lutte qu'il sentait devoir être continuée toute sa vie : l'amour-propre, a dit Saint François de Sales, ne meurt qu'un quart d'heure après nous.

La mortification lui fut d'un grand secours, et il avait le souci de cacher aux yeux de ses frères ce qu'il voulait offrir à Dieu seul. Mais il est difficile de tout dissimuler, quand on se trouve en perpétuel contact avec des jeunes gens dont les regards ne sont pas encore familiarisés avec le voile de la modestie religieuse ; et les échos nous sont parvenus, qui disent le courage du jeune Frère Masméjean.

L'humilité fut donc, dès 1887, son grand souci spirituel ; et nous verrons, plus tard, combien méthodique fut son plan de bataille, énergique sa lutte et précieuses ses victoires. Afin de dérouter la perspicacité trop vive de ses compagnons, il disait souvent, dans sa finesse native :

— « Ma grande qualité naturelle, c'est la candeur acquise ; ma vertu dominante, c'est l'humilité. »

Mais on n'avait garde de s'y laisser prendre, et le pauvre en était pour ses frais d'esprit à ses propres dépens.

Il comprit aussi que la meilleure mortification est

celle de la volonté, que le meilleur exercice d'humilité se trouve dans l'application à la voie commune : il se livra en plein à l'obéissance, qui est le joug de la volonté.

— « *L'obéissance* », a-t-on dit de lui, « *fut le point central de sa formation : la haute estime qu'il en avait le fera paraître un peu sévère, quand il dirigera les autres.* »

Il ne tergiversera jamais sur ce point, ni au Noviciat, ni au Scolasticat, ni en Afrique :

— « La vie religieuse n'est pas pour rire », disait-il.

Et l'obéissance a pu le jeter de côté et d'autre, lui imposant des sacrifices pénibles ; mais jamais il n'a murmuré.

Son caractère, ses luttes, son sérieux pouvaient le rendre très réservé, presque inaccessible même ; mais sa charité brisa les angles et adoucit peu à peu les lignes : c'est ce qui explique pourquoi, chez ses frères, l'admiration a toujours été suivie d'affection.

Et, puis, une dévotion — qui prit, à cette époque, un remarquable accroissement dans son âme — vint aider sa charité à se développer : la dévotion à la Sainte Vierge. Sa dévotion au Cœur de Jésus était grande ; elle le fit entrer, avec vigueur, dans la voie du sacrifice et du dévouement. Mais peut-on concevoir, surtout dans un cœur d'Oblat, la dévotion au Sacré-Cœur sans voir fleurir, côte à côte avec elle, un tendre amour pour notre Immaculée Mère ? Louis, qui aimait tant sa mère de la terre, aima plus encore sa Mère du ciel : il portait son nom, comme tous ses frères et sœurs, et c'est à partir du noviciat qu'il commença, pour ne cesser jamais, à signer toutes ses lettres Louis-Marie. Désormais, sa vie spirituelle sera remise aux mains de la Vierge bénie : ses sacrifices, ses communions, ses prières, ses joies, ses tristesses, ses efforts, tout sera marqué d'un mot révélateur : En Marie et par Marie !... Marie voulut-elle répondre à son amour filial ? Le mois de mai, qui vit sa première Communion, vit aussi son Ordination sacerdotale ; et c'est le 15 août que la Vierge vint recueillir son dernier souffle, pour l'attirer auprès d'Elle dans les splendeurs de la Vision.

A la fin de l'année du noviciat, il écrivait à ses sœurs :

— « Chères petites sœurs, dans une semaine, votre Louis aura dit adieu au monde... C'est une grande grâce, de laquelle vous remercierez DIEU avec moi ; car mon bonheur est le vôtre, et le vôtre est le mien. Vous aurez recours au Cœur Sacré de JÉSUS, source de toutes les grâces, à MARIE, qui ne sait rien refuser, et à Saint JOSEPH, dont le mois commence... »

Ce n'étaient que les vœux d'un an ; mais, dans sa pensée, c'était pour toujours, c'était un adieu à tout ce qui passe et un salut à tout ce qui dure, un adieu à la terre et un salut au ciel...

Quelques mois après, le 7 mars 1888, le Frère MASMÉJEAN était envoyé par ses Supérieurs au Scolasticat de Rome.

Rome ! Le Scolasticat ! Ceux-là seuls, qui ont vécu dans ce sanctuaire de l'étude et de la piété, peuvent comprendre les visions que ces deux mots révèlent : cinquante Scolastiques de toutes langues et de toutes nations, unis dans la plus fervente charité, ont pour mission, non seulement de se préparer au sacerdoce et à l'apostolat, mais aussi de sauvegarder et d'accroître l'honneur de leur Mère — la Congrégation des Oblats. Jetés par l'obéissance sur un champ de bataille intellectuel, ils doivent maintenir son drapeau sur les positions conquises par leurs devanciers et, s'il est possible, l'élever plus haut encore. Les adversaires sont nombreux, et tous ont à cœur de remporter la victoire : ce n'est pas un combat d'homme à homme, mais une lutte de collège à collège, pour la gloire de son *Alma Mater*. Cette situation faisait du Scolasticat une école d'amour et de dévouement à la Famille, et aussi de travail et de forte piété.

Les vues personnelles étaient mises de côté, le seul objectif étant le triomphe du nom des Oblats dans les joutes de l'Université Grégorienne. Il faisait bon contempler l'ardeur des champions, les voir s'entr'aider dans le travail de la préparation des concours ; il faisait bon, surtout, les voir revenir à la distribution annuelle

des prix, comptant, non pas leurs succès propres, mais le nombre des médailles gagnées par le Collège. Ce n'était ni Pierre, ni Paul, ni Louis qui triomphaient : c'étaient les Oblats !

Tel fut l'esprit du Frère Masméjean. Il s'en pénétra, le maintint et l'accrut de tout son pouvoir, persuadé avec raison que cet esprit était le secret des victoires constantes du Scolasticat. D'après ce que nous avons dit de lui, on devine qu'il se donna entièrement, mais surnaturellement, aux chères études, et que ses efforts firent monter plus haut le nombre des prix décernés aux Oblats. Son esprit clair, décisif, profond devait jouir en philosophie ; mais il se défendit strictement de briller, réservant de donner sa mesure aux examens et aux concours. Cependant, il ne réussit pas à voiler, complètement, son mérite à ses Supérieurs ; car ils le nommèrent Répétiteur de philosophie, dès ses premières années de théologie.

Il s'adonna tout entier à son double travail, autant que le lui permirent ses forces. Un jour qu'il avait préparé pour ses élèves un de ces aperçus généraux dont il avait le secret et qu'il savait aimés de tous, il le développait devant eux, quand, au bout de vingt minutes, il fut subitement arrêté. Un des plus brillants et des mieux disposés de ses auditeurs, soit par distraction, soit par fatigue, se mit à bâiller avec force. Le Père Répétiteur, tout à fait démonté, en perdit le fil de son exposition. Un moment, sous l'influence du découragement, il faillit tout planter là. Il se ressaisit et reprit la parole, sans rien laisser remarquer de son état d'âme ; mais il avoua, plus tard, que la tentation avait nécessité, même après la classe, d'énergiques efforts.

Si les études du Frère Masméjean faisaient penser au *fervet opus*, sa piété se développait et s'intensifiait à l'ombre de Saint-Pierre, au contact de la Cité sainte et des souvenirs des Martyrs. Les émotions sacrées de sa vie romaine sont restées vivaces chez lui, jusqu'à la fin.

— « *Notre cabine* », écrivait-il, plus tard, en se rendant

en Afrique, « *notre cabine, située sous le pont du bateau, n'était que faiblement éclairée. Ce local si resserré, les timides et vacillantes lueurs des cierges, l'autel si dénué d'ornements, cette séparation de tout le monde et ce mystère enfin qui nous enveloppait, tout cela reportait mon souvenir aux Messes que nous disions, jadis, au fond des Catacombes : tout y était à l'étroit, sauf les cœurs, — tout y était caché, sauf la piété et la joie, — tout y était instable, sauf l'invisible fondement auquel s'appuie l'espérance.* »

Les années passaient ainsi, amenant à leur suite les grâces ordinaires du Scolasticat : l'Oblation perpétuelle, le 19 mars 1889, les divers Ordres, et enfin la Prêtrise, qui lui fut conférée, par le Cardinal Parocchi, le 14 mai 1894. Inutile d'essayer une esquisse des joies intimes que cette date apporta au cher Père... Il s'y était préparé par la prière, le renoncement, une lutte courageuse contre lui-même, et la grâce du Sacerdoce le trouva parfaitement disposé. Je me rappelle encore sa première Messe, que j'eus le bonheur de servir : sa figure pâle, sa voix haletante et pénétrée, l'émotion contenue qui le faisait presque trembler et, avec cela, le calme surhumain de tout son être reportaient ma pensée vers les saints prêtres qui soulevaient, en célébrant, l'admiration des hommes et des anges...Et, au-dessus de l'autel, la Vierge peinte par Saint Luc, dans la Basilique de Sainte-Marie-Majeure, semblait bénir son enfant et sourire à sa joie.

Voici comment Louis annonçait à ses parents la grande nouvelle :

— « *Le recueillement de ce jour béni ne souffrira aucun dommage de ces mots tracés pour vous faire participer au bonheur de votre enfant...* **Réjouissez-vous : vous avez** *un fils prêtre... Ce matin, j'ai célébré ma première Messe, dans la Basilique de Sainte-Marie-Majeure, à l'autel de la Sainte Vierge. Cette Messe a été pour vous, ainsi que je vous l'avais promis... Je portais toutes mes intentions sur mon cœur, jointes à ma consécration à la Très Sainte Vierge... Hier et aujourd'hui, j'ai donné bien des bénédictions. Privé de votre présence, je me jette à vos genoux,*

comme votre fils, pour vous demander la vôtre ; et, comme prêtre, je vous envoie de tout cœur la plénitude des bénédictions et des grâces que l'onction sacerdotale me permet de donner, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. — Rome, le 15 *mai* 1894, *en ce jour béni et à jamais inoubliable où la divine Victime a été immolée, pour la première fois, par celui qui trace ces lignes.* »

Prêtre, il l'était ; mais, comme le premier Prêtre était aussi Victime, le Père Masméjean sera victime, lui aussi, et le jour n'est pas loin où la main de Jésus le clouera à la Croix. Le jour de son Ordination, il avait demandé la double grâce d'une vie cachée et d'une vie active. La première, il l'obtiendra ; quant à la seconde, Dieu en décidera autrement, dans son insondable sagesse.

Depuis plusieurs années, il avait souffert de maux de tête, mais ce n'était que le noviciat d'un état plus souffrant. Quelques mois après sa prêtrise, il fut atteint d'une pleurésie qui, pendant longtemps, déconcerta les docteurs. Une opération fut résolue, qui réussit fort bien mais ne put guérir les poumons — attaqués déjà par la terrible maladie qui ne pardonne pas : la phtisie.

Le cher Père comprit son état et accepta cette cruelle épreuve, comme il avait accepté les autres. Il l'accepta sans réserve, mais il sentit toute l'amertume du calice, et son visage, tristement quoique doucement résigné, laissait deviner sa souffrance morale. Être arrêté par la douleur dans ses élans de jeune prêtre, — ne voir, devant lui, qu'une perspective d'impuissance plus ou moins prolongée, — avoir en mains les plus merveilleux instruments de salut pour les âmes et ne pouvoir s'en servir, — avoir rêvé d'arracher à Satan une riche moisson et se voir condamné à demeurer les mains vides : c'était bien dur. Et, pourtant, un seul mot passait sur ses lèvres, une touchante traduction du *Fiat* divin :

— « Que le bon Dieu soit béni ! »

Que de fois, à Rome, alors, et, plus tard, au Natal, nous avons entendu ce mot, prononcé d'un ton pénétré et si rempli de touchante résignation !

La maladie amena un changement dans son attitude morale. Il avait toujours été réservé, peut-être à l'excès parfois, sur tout ce qui le concernait. Il devint plus communicatif. Pendant les longues heures qu'il passait étendu sur une chaise, ou pendant les lentes promenades qu'on lui permettait de faire, il se prit à s'épancher avec ses compagnons ; et l'on put admirer, alors, la profondeur de son sens religieux, son esprit d'obéissance, sa foi vive, sa charité parfaite, d'allure si aisée et cependant si méritoire, les délicatesses de sa prudence en matière de gouvernement, — prudence qui savait maintenir une discipline rigoureuse, en sauvegardant la susceptibilité des natures sensibles.

On mit tout en œuvre pour sauver une vie si précieuse : tous les ans, des vacances le ramenaient dans sa famille, pour lui donner l'occasion de se soumettre au traitement dévoué que lui donnait l'un de ses frères, docteur en médecine. Ses lettres d'alors montrent, tour à tour, la tristesse résignée et les éclairs d'une gaieté qui était l'écho de son passé et qu'un effort de vertu rappelait à portée :

— « *Je reviens à Rome, avec la pensée peu consolante que je ne pourrai fournir qu'une somme bien minime de travail. Mon impuissance à écrire s'accroît, chaque jour, de ce que je perds de force et de vie... Mon occupation principale consiste à ne rien faire, et l'on ne songe pas à m'en donner de secondaire...* »

— « *On me fait, tous les huit jours, une cinquantaine de pointes de feu* », écrit-il encore. « *La chambre s'emplit, alors, d'une odeur de côtelettes rôties, du genre de celle qu'on respirait autour du gril de Saint Laurent. Pour donner du courage à l'infirmier, — il a l'âme tendre et paraît soupçonner que les caresses de ses fers rougis à blanc ne sont que médiocrement divertissantes, — je lui ai fait remarquer la différence que cela met entre moi et le commun des mortels : chez eux, il y a le feu des passions, et, chez moi, c'est la passion du feu...* »

Bientôt, on dut le retirer de Rome ; et ses Supérieurs l'envoyèrent à Arcachon, où il put prêcher un peu.

— « *J'aurais voulu que vous fussiez là pour admirer mon éloquence* », écrit-il à ses parents. « *Aussitôt après le sermon, un prêtre étranger est venu, à la sacristie, me dire que c'était exquis, et un autre, que j'avais l'onction de Saint François de Sales ! Pensez que j'ai entendu cela et que je n'ai pas crevé d'orgueil et que je me laisse encore tutoyer par Marie et Cécile ! Il faut que je sois cerclé d'humilité !* »

Je ne puis juger des sermons qu'il a donnés à Arcachon, sinon par les retraites religieuses qu'il a prêchées en Afrique. Or, bien des Sœurs conservent ici, de sa direction et de ses sermons, un souvenir ineffaçable.

Le cher Père en était là, quand, un jour, lui arriva son obédience pour le Natal. Pour bien apprécier son sacrifice, il suffit de savoir que jamais il n'y avait aspiré, en raison des difficultés, fort grandes, qu'il entrevoyait dans le ministère des Missions Étrangères.

Au fait, cette obédience lui brisa le cœur : il sentait que le climat, pourtant si favorable, du Natal ne pourrait le sauver, et puis il souffrait, doublement, de la douleur de ses bien-aimés parents.

Aussi, quel mérite il y a dans ces lignes, écrites à son Supérieur Général, le 23 août 1898, alors que cette obédience n'était pas encore décidée :

— « *Je suis à votre entière disposition. Je partirai avec plaisir, comme je resterai sans peine, selon que l'un ou l'autre me sera commandé. Mon bonheur sera d'accepter le choix que votre volonté aura fait pour moi.* »

Il obéit donc, sans murmure et sans observation ; et, renfermant au fond de son cœur ses douleurs et ses tristesses (augmentées par la mort tragique de son frère Joseph, le médecin, arrivée en septembre 1899), il s'embarqua, le 11 novembre 1901, pour Durban.

Envoyé d'abord à Pietermaritzburg, il y fut reçu, à bras et cœur ouverts, par ceux qui le connaissaient déjà et gagna bientôt l'estime et l'affection de tous. D'un jugement sûr et éclairé, d'une modestie qui le portait sans cesse à s'effacer, il fit le bien, dès les premiers jours. On aimait à le consulter, à lui soumettre ses

doutes, et l'on était certain d'une réponse où la saine théologie et le bon sens pratique s'allieraient parfaitement.

Il se mit, aussitôt, à l'étude de l'anglais et du zoulou et y persévéra — jusqu'aux dernières semaines de sa vie. Il en vint à écrire l'anglais très correctement et put même prêcher de façon à se faire goûter.

On lui confia quelques classes aux enfants du Collège Saint-Charles, et il donna trois retraites aux religieuses. Ces petits travaux semblaient lui faire du bien ; et nous nous bercions de l'espoir qu'il se fortifierait et serait à même, bientôt, de remplir des charges importantes dans le Vicariat. Un séjour à Estcourt accentua le progrès, — du moins, en apparence, car (hélas !) ce n'était qu'une apparence, et la fatale maladie continuait à le miner.

Il alla ainsi, tantôt mieux, tantôt plus mal, et fut déchargé de tout travail. On le renvoya, de nouveau, à Estcourt... pour y traîner une vie languissante et y consommer son sacrifice. Jusqu'aux dernières semaines, nous étions pleins d'espoir ; et l'annonce de son affaissement plus rapide et du danger prochain nous arriva comme un coup de foudre.

La victime était prête : elle avait savouré le calice jusqu'à la lie.

Oui, elle était prête ; et la douleur avait achevé de purifier cette âme et de lui enlever les dernières taches. Qu'on nous permette de montrer, en quelques mots, l'énergie et la méthode de sa lutte contre lui-même, et nous verrons combien était vraie du Père Masméjean cette parole de nos Saints Livres : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.*

Je l'ai dit : l'ennemi de son âme était l'orgueil. Il y ajoutait une absorption excessive de l'étude.

Dès le début de son Scolasticat, il se met en face de son intérieur et se propose de combattre le danger par l'*esprit de foi.* Il vise haut, et son courage ne se dément pas un instant ; voici son programme général, qu'il présente sous la forme d'un syllogisme :

— « *Pour être un saint, il suffit de le vouloir ; or, je veux être un saint ; donc, je le suis... Pour la vérité de la conclusion, il n'y a qu'à vérifier la mineure, qui dépend de ma volonté, car je suis sûr que la grâce ne me manquera pas. Donc, volonté bien arrêtée, volonté énergique et constante de devenir un saint. Me bien souvenir que rien ne peut m'arrêter dans le chemin de la perfection ; si je le veux, au contraire, tout peut m'y aider.* » (Notes de retraite).

Quand il a bien préparé la voie, par la pensée de Dieu toujours présente, il fait un pas en avant et s'enhardit à combattre de front son ennemi :

— « *Je m'appliquerai désormais, tous les jours de ma vie, à acquérir l'humilité.* »

Et il fait converger vers ce but tous ses efforts, toutes ses prières, ses mortifications et ses souffrances.

Afin de ne rien perdre, il se trace un règlement spirituel, très détaillé, pour chaque heure du jour, et se le remet devant les yeux, à chaque retraite mensuelle. Il y insiste, surtout, sur la méditation, qui doit enflammer son cœur d'amour pour Dieu et l'ancrer lui-même dans le souvenir de sa petitesse. Tous les ans, il fait une neuvaine à Saint Ignace, pour en obtenir le don d'oraison ; tous les soirs, il prépare sa méditation, la plume à la main.

Ceux-là seuls, qui ont vu ce cher Père pendant les dernières années de sa vie, savent quelque chose de ce que la grâce avait opéré en lui ; car, en dépit de ses efforts pour disparaître, on devinait à l'instant le saint prêtre et le saint religieux. Sa pensée, sa parole, sa vie étaient toutes saturées de Dieu, et le rayonnement de la présence divine était continuel autour de lui.

Oui, la victime était prête, la fleur était en plein épanouissement et toute remplie de parfums ; et Dieu, du même coup, allait cueillir la fleur et frapper la victime.

Le 30 juillet 1905, après la sainte Messe, il dut s'aliter et, bientôt, sentit que le délire approchait. Il reçut les dernières étreintes de la douleur avec une résignation parfaite :

— « Mon Dieu, soyez béni ! » répétait-il alors. « Oh ! oui, soyez béni, mon Dieu ! »

A une Sœur, qui essayait de soulager ses souffrances, il disait :

— « Ah ! si vous connaissiez le prix de la croix ! Les Saints le connaissaient bien ! Je suis heureux de rester ici et de souffrir tout ce que le Bon Dieu voudra et aussi longtemps qu'il le voudra ! »

Une autre religieuse lui suggérait de demander à Dieu la diminution de ses peines : la réponse ne fut qu'un regard, mais un regard qui prévint toute tentative nouvelle.

Le 4 août, je revins de Johannesburg, sur un télégramme reçu la veille ; nous eûmes encore un long entretien et je le quittai, espérant toujours. Quelques jours après, je fus rappelé encore et je le trouvai sans voix. Il me reconnut, me sourit, et répondit à toutes mes paroles, en me pressant la main. Puis il perdit connaissance ; de temps à autre, cependant, il revenait à lui et alors baisait sa croix d'Oblat, essayait de dire son chapelet et portait à ses lèvres son scapulaire. Dans un de ses moments lucides, je lui demandai de bénir ses pauvres parents et toute sa famille : il leva les yeux au ciel et poussa un soupir d'acquiescement. Il répéta, plusieurs fois, la formule de ses vœux et resta ainsi jusqu'au 15 août.

Quelques instants avant de mourir, il ouvrit une dernière fois les yeux, regarda ceux qui entouraient son lit et rendit paisiblement son dernier soupir.

Il avait reçu les Sacrements des mourants, la semaine précédente, avec foi, énergie et piété ; mais la bonne Mère, qu'il avait tant aimée, se le réservait pour le jour de son Assomption...

Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur ! Puissent nos derniers moments ressembler aux leurs ! Puissions-nous tous avoir, comme dernière parole, ici-bas, sur nos lèvres, la parole du cher Père Masméjean :

— « Dieu soit béni ! »

R. I. P.

NOTRE BIBLIOTHÈQUE O. M. I.

I. — L'Histoire des Oblats, du R. P. Ortolan [1].

Cent *Ans d'Apostolat dans les deux Hémisphères*, — Les Oblats de Marie Immaculée, durant le premier siècle de leur existence, — par le R. P. Théophile Ortolan, *O. M. I.* Avec nombreuses illustrations (portraits, vues, cartes et plans) :

Tome Ier : *En Europe* (1816-1861). Beau volume, grand in-8°, de xv-638 pages (10 fr.). Librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette, Paris (vi^e). 1914 (2) ;

Tome II : *En dehors de l'Europe* (1841-1861). Beau volume, grand in-8°, de 478 pages (15 fr.). Librairie des *Annales*, 4, Rue Antoinette, Paris (xviiie). 1921 (3).

§ I — Approbation de Monseigneur.

Mon Révérend et bien cher Père. — Au commencement de la lettre par laquelle vous me faites hommage du premier volume de l'Histoire de notre Congrégation, vous évoquez le souvenir aimé de notre vénéré Fondateur. C'est une pensée des plus heureuses. Elle nous montre sa noble et sainte figure planant sur votre travail. Son cœur en conçut le projet ; sa main en traça

---

(1) Nous croyons faire œuvre utile, en publiant ici, telles quelles, les principales appréciations (approbations épiscopales, notices bibliographiques ou critiques littéraires) dont nous avons pu avoir connaissance, concernant les ouvrages les plus importants publiés par nos Pères, durant ces dernières années. Et cette note nous permet, en même temps, de réitérer notre prière très instante à tous les nôtres de vouloir bien nous envoyer au moins un exemplaire des journaux, revues et livres faisant une allusion quelconque aux œuvres apostoliques ou littéraires des membres de la Famille. Respectueux merci d'avance !

(2) Voir *Missions*, vol. LIII, N° 210 (Décembre 1919), p. 388 : *Ouvrages du R. P. Théophile* Ortolan, *O. M. I.* (15).

(3) Voir *Missions*, vol. LVI, N° 216 (Juin 1922), p. 148 : *Notre Bibliothèque O. M. I., Quelques Ouvrages recents* (1).

le programme ; son autorité, qui est pour nous d'un si grand poids, approuva pleinement, par avance, le décret du Chapitre général de 1908 qui en ordonna l'exécution.

Je constate avec bonheur que nous ne nous sommes pas écartés de ses indications, — ni nous qui avions à choisir l'écrivain, ni vous que nous avons choisi.

Nous estimions précisément qu'il fallait, d'abord, trouver un homme « capable », selon l'expression de son Journal intime, — c'est-à-dire, un homme qui, habile dans le maniement de la plume, allierait à la promptitude et à la sagacité de l'esprit, un jugement droit, une critique éclairée, un sens exact des convenances, qui le pousserait à placer en relief les événements les plus importants et à grouper les autres autour de ceux-ci en un tout harmonieux.

Au risque de blesser votre modestie, je dois témoigner que nous reconnûmes en vous ces qualités et d'autres non moins précieuses. Votre amour pour la Famille nous garantissait, en outre, le soin que vous mettriez à la réalisation de l'œuvre.

Pour ces raisons, le choix de votre personne s'imposait.

Suivant nos prévisions, vous avez répondu généreusement à notre appel, en fouillant patiemment nos Archives, — en recueillant, un peu partout, d'innombrables matériaux, — en vérifiant une foule de dates, — en réunissant, dans un ensemble régulier et agréable, tant d'éléments divers.

Dans ce volume, prémices de votre inlassable labeur, après nous avoir tracé le portrait vivant de l'homme aux vertus éminentes que le Ciel nous donna pour Père, vous nous racontez les merveilles accomplies par ses prédications apostoliques et par celles de ses compagnons : puis, vous nous décrivez la croissance vigoureuse, l'extension rapide et la multiplicité des établissements de notre Société, en France, en Angleterre, en Ecosse et en Irlande.

En lisant ces pages si attrayantes, on voit avec satisfaction qu'une documentation des plus rigoureuses ne nuit aucunement à la beauté de la forme et à l'intérêt captivant du récit. Tous les Oblats, j'en suis fermement convaincu, seront heureux de posséder ce livre. Ils y puiseront des motifs nouveaux de reconnaissance envers Dieu, qui s'est montré si magnifique par les grâces insignes qu'Il a prodiguées à notre Famille religieuse, — envers la Vierge Immaculée, dont elle est si fière de porter le nom et par qui nous vinrent tant de faveurs, — envers le Saint-Siège, qui, par son approbation solennelle, lui marqua officiellement un rang dans l'Église immortelle.

Au nom de tous les Oblats et en mon nom personnel, je vous félicite de l'excellence de votre travail ; je vous remercie du dévouement avec lequel vous vous êtes consacré, sans réserve, à la tâche immense des longues et pénibles recherches qu'il nécessitait ; je m'applaudis du charme dont vous avez su revêtir la narration.

A la demande que vous m'adressez de vous bénir, je réponds

par une prière ardente à l'Auteur de tout bien pour qu'Il répande sur vous ses dons les plus abondants.

Daigne le Seigneur vous conserver la santé, vous soutenir dans vos fatigues et vous accorder la consolation de terminer une œuvre de cette importance — déjà si heureusement commencée. Ce sera une grande joie pour nous de pouvoir présenter à la Congrégation son Histoire complète, entreprise à l'occasion du centenaire de ses origines.

Recevez, mon bien cher Père, l'assurance de mon paternel dévouement en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

† Aug. Dontenwill, *O. M. I.*,
Archevêque de Ptolémaïs, Sup. Gén. O. M. I.

§ II. — Quelques Lettres typiques.

1. Lettre d'un Évêque. — S. G. Mgr François Bonnefoy — Archevêque d'Aix, Arles et Embrun († 1920) — écrivait à Mgr notre Révérendissime Père, à la date du 11 Novembre 1915 :

— « Monseigneur et Révérendissime Père, — Que Votre Grandeur me permette de lui donner ce nom de *Père*, car c'est à vous que je dois d'être affilié à une Congrégation à laquelle je ne cesse pas de demeurer attaché par le cœur.

« J'ai reçu, de votre part, le volume écrit, par le R. P. Ortolan, sur les origines de la Congrégation et son développement pendant un siècle. Je ne saurais vous dire et ma gratitude et la profonde impression que cette lecture laisse en mon âme. Que de souvenirs, que de noms toujours vénérés, que d'événements ou de circonstances rappelés, que de détails revivifiés dans ma mémoire et dans mon cœur !

« Soyez-en remercié, Monseigneur et vénérable Père, et daignez agréer, avec l'assurance de mon humble dévouement, l'hommage de mon religieux respect.

† François, *Archevêque d'Aix.* »

2. Lettre d'un Oblat. — D'autre part, à la date du 26 décembre 1915, le R. P. Guillaume Charlebois, alors Provincial du Canada, écrit à l'auteur lui-même :

— « Mon Révérend et bien cher Père, — J'ai dûment reçu, il y a plus d'un mois, votre lettre du 7 octobre et les six exemplaires de *Cent Ans d'Apostolat*, envoyés en colis postaux. Les exemplaires adressés au R. P. Deus Dalpé ne sont pas encore arrivés, à notre grand regret. Je me ferai un plaisir de faire parvenir à Mgr Ovide Charlebois les exemplaires qui lui sont destinés... Je vous suis très reconnaissant pour les divers envois.

« Notre premier volume est donc lu dans nos principales maisons. Je puis vous dire, sans flatterie, que nous en sommes très satisfaits, à tous les points de vue. Nous le trouvons intéressant, captivant même, du commencement à la fin. Nous sommes particulièrement enchantés de voir avec quelle piété filiale et

quel talent vous savez, en toutes circonstances, faire ressortir les nobles qualités, les vertus et les œuvres de notre vénéré Fondateur et de ses Oblats.

« En élevant ce magnifique monument à la gloire de nos Pères, vous avez grandement mérité de la Congrégation. Je vous offre, à ce titre, les félicitations et les remerciements sincères des Oblats de la « Province du Canada ». Nous prions le Bon Maître de vous récompenser, au centuple, en ce monde.

Guillaume Charlebois, *O. M. I.* »

3. Lettre d'un laïque. — Enfin, M. Alexandre Guasco, Avocat, et Secrétaire général du Conseil central de Paris de l'Œuvre de la Propagation de la Foi († 26/27 juin 1922), nous écrivait, à la date du 6 décembre 1920 :

— « Mon Révérend Père, — Quand, en rentrant à Paris, au mois d'octobre, j'ai trouvé, sur la table de mon bureau, le livre du R. P. Ortolan que vous avez bien voulu offrir à la Bibliothèque de l'Œuvre, — *Les Oblats de Marie*, Tome I[er] : *En Europe*, — je vous en ai accusé réception, en vous remerciant. Aujourd'hui que j'ai terminé la lecture de cet ouvrage, je tiens à vous dire combien elle m'a intéressé.

« Tout y est attachant : les aperçus sur la vie de votre si vénérable et si vaillant Fondateur, vos modestes débuts et, après cela, les providentiels développements de votre pieuse Congrégation, les luttes contre les fausses idées des Jansénistes et des Gallicans, les travaux de tant d'hommes de Dieu qui ont si bien travaillé pour sa gloire.

« Le P. Ortolan m'a fait passer des heures heureuses ; et je savais, avant de commencer, qu'il en serait ainsi, car j'avais déjà lu son livre — *Diplomate et Soldat* (1). Ajouterai-je qu'il a réveillé chez moi d'anciens souvenirs ? Bien des fois, jadis, j'avais ouï dire à mon père combien il avait été frappé de l'éloquence du P. Guibert, quand il l'avait entendu à Bastia (2). J'ai reçu, quant à moi, la Confirmation des mains de Mgr Casanelli d'Istria. Soyez donc de nouveau remercié...

Alexandre Guasco, *Secrétaire.* »

---

(1) *Diplomate et Soldat.* — Mgr Casanelli d'Istria, Évêque d'Ajaccio (1794-1869). 2 vol. in-8°, de 438 et 481 pages, avec portrait (8 fr.). Librairie Bloud et Barral, 4, rue Madame, et 59, rue de Rennes, Paris (VI[e]). 1900. — Voir *Missions*, Vol. LIII, N° 210 (décembre 1919), page 388.

(2) S. E. le Cardinal Hippolyte Guibert, — Évêque de Viviers, puis Archevêque de Tours, et enfin Archevêque de Paris, — né à Aix-en-Provence le 13 décembre 1802, profès à Aix le 4 novembre 1823, est mort à Paris le 8 juillet 1886. *R. I. P.*

§ III. — « Semaine Religieuse », Québec [1].

I

La Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée a pris naissance, à Aix-en-Provence, dans un ex-couvent de Carmélites, le 25 janvier 1816.

A l'occasion du premier centenaire, le R. P. Ortolan, *O. M. I.*, a été chargé d'écrire l'histoire des Oblats durant le premier siècle de leur existence.

Il l'a fait sous le titre que nous venons d'inscrire en tête de cet article. — Cent Ans d'Apostolat, *dans les deux Hémisphères.* Le premier volume, paru en 1916, nous donne le récit des travaux des Oblats, en Europe, depuis leur fondation jusqu'à la mort de leur vénéré Fondateur (21 mai 1861). Le tome deuxième vient de paraître, recueil de leurs œuvres « en dehors de l'Europe », jusqu'à cette même date de 1861.

Ce tome deuxième — magnifique volume, de 475 pages in-8° — en consacre 335 à l'établissement des Oblats au Canada. Leur venue sur ce continent fut tout à fait providentielle, car Mgr Bourget — qui, en 1841, passait en France pour y chercher des Jésuites — ignorait même l'existence de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

— « *Marseille était sur sa route* », dit le R. P. Ortolan. *Il s'y arrêta et attendit même, plusieurs jours, le départ du navire pour l'Italie. Au séminaire, où il se présenta pour célébrer la messe, le* P. Tempier *le reçut avec les égards dus à son rang.*

Pendant le déjeuner, l'évêque causa du Canada, du but de son voyage et de ses efforts — jusque-là infructueux.

— « Puisqu'il en est ainsi », *répondit son interlocuteur*, « nos Oblats probablement pourraient vous être utiles. »

« — Vos Oblats !... »

« — Il me semble. »

« — Comment ? Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous, je vous prie. »

Mgr Bourget ne connaissait pas notre Congrégation... Il demanda d'être introduit auprès du vénéré Fondateur.

Comme tant d'autres, il fut frappé de ses nobles manières, de sa

---

(1) Cet article — intitulé Cent Ans d'Apostolat, *dans les deux Hémisphères*, et écrit par le R. P. Alexandre Faure — a, d'abord, paru dans la *Semaine Religieuse*, de Québec. Nous le reproduisons d'après *Le Droit*, d'Ottawa, N° 19 (24 janvier 1923), page 3, — N° 21 (26 janvier 1923), page 3, — et N° 23 (29 janvier 1923), page 3... N. B. : *Le Droit* est un journal catholique, publié par le Syndicat d'Œuvres sociales, angles des Rues Georges et Dalhousie, à Ottawa (Ontario). Édition quotidienne, $ 5 (Étranger, $ 10), et Édition hebdomadaire, $ 2 (Étranger, $ 3).

distinction et de sa piété si vive... et, surtout, il obtint des Oblats pour son diocèse et pour le Canada.

C'était en 1841. La première équipe de ces ouvriers, maintenant si connus au Canada, quitta Marseille le 29 du mois de septembre, mais ne put s'embarquer au Havre que le 22 octobre.

L'arrivée à New-York faillit lui devenir fatale. Ayant frôlé de trop près les récifs de Sandy Hook, le paquebot risqua de s'y briser ; mais on en fut quitte pour la peur.

Le voyage se fit, de New-York à Montréal, par la rivière Hudson, les lacs Georges et Champlain, puis Saint-Jean et, dans l'après-midi du 2 décembre 1841, Montréal.

Le dernier Jésuite était mort en 1800 et le dernier Récollet en 1813, de sorte que les Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée étaient les premiers religieux à venir au Canada depuis le traité de Paris, de 1763.

Ils étaient six : quatre prêtres, les Pères Jean HONORAT, Pierre TELMON, Lucien LAGIER et Jean BEAUDRAND, et deux Frères convers, Basile FASTRAY et Louis ROUX — ce dernier connu, surtout, sous le nom de Frère Louis.

Ils étaient six, et je me pose aussitôt cette question : Combien d'Oblats ont travaillé, au Canada, depuis cette époque, et combien sont-ils aujourd'hui ? La réponse nous est fournie par le *Nécrologe des Oblats*, qui nous donne la liste des morts de cette Congrégation jusque vers la fin de l'année 1921, et aussi par le *Personnel*, qui nous indique le poste qu'occupe chacun des Oblats vivants, en cette même année 1921.

Ainsi, depuis 1841 jusqu'à 1922, 108 prêtres Oblats français sont morts, au Canada, et 62 prêtres Oblats canadiens-français, — 35 Frères convers français et 28 canadiens-français. Les autres nationalités ont fourni à la mort 39 victimes, au Canada (Pères et Frères convers).

La Congrégation a donc inhumé, en terre canadienne, 272 de ses membres, sans compter les Scolastiques profès.

La France, d'où venaient ici les premiers Oblats, a donc vu mourir, sur le sol canadien, 143 de ses enfants, le Canada français, 90, et les autres pays, 39.

Nous pouvons compléter ces détails par le chiffre de nos morts aux États-Unis : 31 prêtres Oblats français et 4 Frères convers, — 9 prêtres Oblats canadiens-français et 2 Frères convers, — 18 prêtres ou Frères convers Oblats des autres pays.

Au total, sur le continent nord-américain, 336 Oblats sont morts aux champs de l'apostolat. De ceux-là 178 étaient français, c'est-à-dire plus de la moitié, venus en Amérique du Nord à la suite de la première équipe de 1841, sur l'appel de ce grand évêque qui a nom : Ignace Bourget.

Combien sont-ils aujourd'hui ? Du haut du ciel, le vénéré Fondateur — Mgr DE MAZENOD, Évêque de Marseille — et l'illustre Évêque de Montréal peuvent, d'un œil ravi, contempler la suite magnifique de leurs projets de 1841.

La Congrégation des Oblats, des bords du Golfe du Mexique jusqu' « aux Glaces Polaires », compte cinq provinces, cinq vicariats apostoliques et une jeune vice-province franco-américaine — riche des plus belles espérances.

Au Canada, il y a 433 Oblats, évêques et prêtres, et 167 Frères convers, — soit 605 Oblats, parmi lesquels nous ne comptons pas encore nos jeunes scolastiques profès qui n'ont pas terminé leurs études théologiques.

Nous ne les comptons pas, non plus, dans ce recensement des États-Unis où la Congrégation des Oblats emploie 169 prêtres et 32 Frères convers à l'évangélisation des pauvres.

Ces 201, ajoutés aux 605 du Canada, portent l'effectif de cette armée d'apôtres au chiffre de 806 ; de sorte que, avec 336 morts, la Congrégation a mobilisé une troupe de 1.142 sujets, de 1841 à 1921, en Amérique seulement.

On nous permettra d'ajouter, en faveur des curieux de statistiques, qu'il y a, en Europe, 486 prêtres Oblats, — 154, en Asie, — 111, en Afrique, — et 6, en Océanie.

Après « *cent ans d'apostolat dans les deux hémisphères* », il s'y trouve, actuellement, — en 1921, — 1364 prêtres et 477 frères : un total de 1.841 Oblats employés au service des Missions. La réserve de l'année active, c'est-à-dire nos étudiants et nos novices, atteint le chiffre de 500.

Notons encore que le clergé indigène est déjà suffisamment représenté chez nous, surtout dans l'île de Ceylan. Ainsi vous ne serez pas surpris si, un jour, vous lisez quelque article savant, signé de noms comme ceux-ci : Joseph Tewerapperuma, *O. M. I.*, Swaminader Gnanapragasam, *O. M. I.*, ou Philippe Thampirajah, *O. M. I.*, etc.

La Congrégation, en effet, se recrute, maintenant, dans tous les pays où elle établit ses postes et même ses avant-postes ; et ces Missionnaires — qui ont commencé par évangéliser les pauvres dans la belle langue d'oc, dans un provençal aussi pur que celui de Mistral dans *Mireille* — ces mêmes Missionnaires Oblats évangélisent, aujourd'hui, les âmes en 25 langues et dans une vingtaine de dialectes.

C'est dire que la France, qui fut le berceau de cette Congrégation et qui lui fournit, pendant très longtemps, la très grosse majorité de ses membres, c'est dire que la France n'est plus le seul pays où les vocations à l'Institut des Oblats se rencontrent nombreuses et pleines de dévouement apostolique.

La France, cependant, est encore actuellement le pays qui soutient le plus gros de l'effort de l'apostolat dans ce que l'on est convenu d'appeler les « Missions étrangères » des Oblats. Ainsi, au Texas, sur 9) prêtres, 36 sont français. Au Canada, on ne compte pas une douzaine de prêtres Oblats français, dans la florissante Province de l'Est, dont le centre est à Montréal ; mais, par contre, ils sont presque seuls chargés des missions indigènes de l'extrême Nord-Ouest canadien. Ainsi, sur les 21 prêtres

du Vicariat du Mackenzie, 19 sont français ; dans l'Athabaska, Vicariat de Mgr GROUARD, sur 29 prêtres, 24 sont français. En Colombie anglaise, il y a 33 Pères, dont 15 sont français, et 2 canadiens-français. Dans le Vicariat de Keewatin, 9 Pères sont français sur 17 ; tandis que l'on en compte 52 dans la province d'Alberta-Saskatchewan, où ils travaillent de concert avec 18 prêtres canadiens-français, 26 de langue allemande et quelques autres d'ailleurs, — il y a 108 prêtres Oblats dans cette belle Province de l'Ouest.

Nous dirons, plus loin, quelque chose de ce qui s'est fait et reste maintenant à faire dans cette mosaïque de peuples qu'est devenu l'Ouest canadien.

II

Le blé, avait dit quelqu'un, ne mûrira jamais sur ce sol, à cause de la profondeur de la gelée et de l'inclémence du ciel. Et le blé est venu, grenu et bien mûr, — avec le blé, les chemins de fer, — avec et par les chemins de fer,... Babel !

Il y a une Géographie de l'Histoire : mais, ici, la géographie a précipité les événements de l'histoire. Par centaines de mille, les immigrants sont arrivés, et, comme une vague sans reflux, ont couvert la prairie féconde. Leur affluence a ému les penseurs et soulevé dans leur esprit une multitude de problèmes — qui sont loin d'être résolus.

Mais, pour nous, la grande question qui prime les autres, c'est la question de la Religion catholique, du salut des âmes, — la question de la Foi.

La Foi — il la faut conserver, d'abord, chez ceux qui l'ont reçue. Dès 1845, les Oblats ont évangélisé les Indiens, dans les conditions héroïques que l'on sait. Ces circonstances n'ont presque pas changé dans les vicariats apostoliques ; mais elles ne sont plus du tout les mêmes dans les diocèses organisés. Là, les missions indiennes ne sont plus l'œuvre principale, comme autrefois. Sans doute, nos missionnaires s'occupent toujours des aborigènes, — soit pour les conserver dans la Foi, soit pour convertir les païens que la grâce n'a pas encore convertis, — mais, ce qui importe surtout dans ces diocèses, c'est l'évangélisation des blancs. C'est ce gros travail qui occupe et même préoccupe les Évêques de l'Ouest.

L'on sait, en effet, qu'à l'époque de l'immigration intense, des groupes nombreux de catholiques européens — surtout allemands, polonais et ruthènes — se sont implantés sur les fermes de ces pays. Les Oblats ont alors paré aux premiers besoins de ces âmes, parce que, heureusement, ils trouvèrent chez eux des membres parlant la langue des nouveaux venus.

Autant que cela peut dépendre d'eux, ils poursuivront encore ce même labeur — pour lequel ils préparent des ouvriers au Scolasticat d'Edmonton. La prédication évangélique, là-bas, nous ramène presque aux heures de la Pentecôte et, dans notre Scolasticat, le personnel enseignant nous fait penser au mot de Saint

Luc : *Viri religiosi ex omni natione quæ sub cœlo est* (1). Français, Canadiens, Allemands, Espagnols, Polonais, et Irlandais se livrent à l'œuvre si importante de la formation de nos missionnaires. Les Oblats ne veulent pas être pris au dépourvu, et ils savent s'adapter aux besoins du moment.

Ils font mieux encore, en se recrutant sur place. Personne ne me l'a dit ; mais je ne risque pas ma tête, en affirmant que la France n'enverra plus de ses missionnaires dans l'Ouest canadien. Elle y a fait, sans doute, sa part, et, désormais, ses enfants s'en iront, ailleurs, mettre leur héroïsme apostolique au service d'œuvres aussi pénibles que celles-ci. Les provinces doivent donc s'alimenter chez elles. Elles le font, là-bas, avec un succès croissant ; et rien ne nous y a intéressé autant que de voir, à la salle d'étude, nos jeunes étudiants consulter, celui-ci les auteurs latins, l'autre les livres français, un autre les travaux anglais et ceux-là les ouvrages allemands, polonais, etc., tandis que les survivants des *Glaces Polaires* sont encore tout près pour enseigner les langues indiennes.

Les Oblats sont donc encore une aide précieuse pour les Évêques de ces six diocèses, qui en formeront probablement d'autres, avant longtemps. Mais les Oblats ne sont plus seuls. Le clergé séculier devient, lentement, — mais sûrement, osons-nous croire, — de plus en plus riche en bons sujets pour prendre charge des paroisses qui se fondent. Il le faut, car les besoins sont grands, — toujours le *messis quidem multa !*

Ces chapelles, dont la vue nous faisait peine, attestent la multiplicité des croyances, — c'est-à-dire des erreurs religieuses, — et nous rappellent cette nécessité, toujours urgente, de préserver la Foi, pour la garder pure de tout alliage. La brise, qui courbe les vagues blondes, semble aussi souffler dans les âmes l'indifférentisme, l'amour exagéré du bien-être, la cupidité et un libéralisme du plus mauvais aloi. Certains groupements catholiques ont trouvé dans leur langue une protection, parfois très efficace, contre les infiltrations hérétiques ou schismatiques : les Allemands, les Polonais et, plus particulièrement, les Canadiens français. Mais le danger est toujours grand — et plus inquiétant encore, pour les Ruthènes, que l'on croirait immunisés par l'usage de leur idiome jusque dans les rites de la religion. Les enfants vont aux écoles et, y apprenant l'anglais, se comparent avec ceux qui mènent les affaires et l'argent ; et n'est-il pas vrai que cette comparaison les portera, tôt ou tard, à sourire de leur idiome et de leurs rites et à les perdre tous deux, en perdant la Foi ?

L'immigration doit reprendre, dit-on, plus intense ; ne fera-t-elle pas de l'ouest un véritable pays de « missions » ?

Nous nous posons cette question, sans essayer de la resoudre, pendant que le Trans-Canada — et le livre du Père Ortolan — nous transporte vers la Colombie-Anglaise.

(1) Act., II, 5.

III

En 1816, là-bas, sur les bords du Rhône, la Congrégation des Oblats commence son ministère de prédications, dans l'obscurité et l'effacement. Elle n'a d'autre dessein que de former des missionnaires pour la Provence. En 1826, ses constitutions sont approuvées d'une manière définitive, dans des circonstances qui semblent bouleverser toutes les habitudes de la Cour romaine. Et, en 1841, les Oblats arrivent à Montréal, — en 1845, sur les bords de la Rivière-Rouge, — et, le 5 septembre 1847, une autre caravane, partie de Marseille en janvier de la même année, s'arrêtait au fort Walla-Walla. Il semble que cela ne suffit pas ; car, le 1er octobre 1847, Mgr Bettachini emmenait avec lui trois Pères Oblats et un Frère convers, pour fonder l'œuvre des Missions dans l'Ile de Ceylan ; et, le 19 janvier 1852, Mgr François ALLARD, *O. M. I.*, débarquait, avec ses Pères et ses Frères Oblats, au Cap de Bonne Espérance, pour entreprendre, dans l'hémisphère austral, l'évangélisation des Cafres.

Le vénéré Fondateur des Oblats est mort, à Marseille, le 21 mai 1861 ; mais il a déjà, sur cette terre, reçu une partie de la récompense promise aux hardiesses de la Foi. Sa petite Congrégation, hier encore retenue sur les rives du Rhône et de la Durance, a étendu son champ d'action de l'Ile de Ceylan jusqu'aux rivages de l'Océan Pacifique.

Le Père Pascal RICARD fut choisi comme le fondateur de ces dernières missions. Le voyage se fit, selon les facilités de l'époque, d'abord de Marseille à Saint-Louis (Missouri). De Saint-Louis, le bateau remonta nos missionnaires jusqu'à Kansas-City ; puis, de cette dernière étape du monde civilisé, une caravane d'une cinquantaine de chariots, traînés par six bœufs, emmenait, dans la direction de l'ouest, spéculateurs, chercheurs de bonne fortune et missionnaires Oblats. En 1850, le Père Louis d'HERBOMEZ — « que Dieu réservait aux honneurs de l'épiscopat, comme premier Vicaire apostolique de la Colombie britannique » — se rendait en sa lointaine mission, à bord d'un navire à voiles, allant directement de Marseille au Cap Horn et à San-Francisco.

Il y a donc soixante-quinze ans — septembre 1847-1922 — que les Oblats ont ouvert leurs missions du Pacifique.

Aujourd'hui, dans les diocèses de Vancouver et de Victoria, il y a de magnifiques établissements fondés par des religieuses canadiennes, du diocèse de Montréal, — les Sœurs de la Providence et les Sœurs de Sainte-Anne de Lachine. Nous en avons visité quelques-uns, qui nous ont émerveillé. Il est bon qu'il y ait là-bas de saintes religieuses, qui se dévouent à l'éducation de l'enfance et au soulagement des miséreux. Il est bon qu'il y en ait, surtout, pour procurer la gloire de DIEU. Le missionnaire — qui quitte Saint-Sauveur de Québec, pour aller prêcher à New-Westminster ou à Vancouver — ne doit pas s'attendre à des

démonstrations religieuses comme celles dont nous sommes coutumiers à Québec.

On trouve à peine 50.000 catholiques dans les deux diocèses réunis de Vancouver et de Victoria, de sorte que nos bonnes religieuses donnent leurs soins, dans les hôpitaux surtout, à une population en grande partie non-catholique.

Puis, l'air que l'on respire sur la côte n'est pas celui des prairies de l'ouest ni celui de Québec ; c'est plutôt l'atmosphère de l'Orient, mêlée à quelques souffles d'Amérique. Les Chinois, les Japonais, les Hindous à la haute taille croisent partout les blancs de tous pays et semblent mêler leurs pensées, leurs sentiments, leurs aspirations aux mœurs d'Occident, qu'ils ne rendent pas surnaturelles. Les religieuses, heureusement, sont là pour rappeler, par leur vie de piété et de dévouement, qu'il est un autre monde — auquel il faut se préparer par l'imitation, sur cette terre, de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le clergé séculier, quoique peu nombreux, encourage et soutient leur zèle, tandis que les Pères Oblats, en dehors du ministère des villes, ont encore la charge des missions indiennes.

Mais là, plus qu'ailleurs, l'on a besoin de prêtres et de missionnaires ; et la plus pressante recommandation que le R. P. Jean Welch, *O. M. I.*, Vicaire des Missions, nous a adressée à l'heure du départ, c'est de diriger vers la Colombie anglaise des apôtres ardents et véritablement saints, pour hâter la conquête de tant d'âmes qui ne semblent penser qu'à jouir de la vie douce et parfumée de la côte du Pacifique.

Par eux se continuerait avec succès cette œuvre de « Cent ans d'apostolat dans les deux hémisphères », première page de l'histoire magnifique des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

Alexandre **Faure**, *O. M. I.*

II. — Nouveaux ouvrages français, anglais et allemands.

1. R. P. Anizan. — Par Lui, *Formation de l'Ame dévouée au Sacré-Cœur*, par le R. P. Félix Anizan, *O. M. I.* Volume in-12, de 405 pages (3 fr. 50). Librairie Saint-Paul 6, rue Cassette, Paris (vie) ; et Bureaux des Œuvres religieuses, rue du Général-Petit, Paray-le-Monial (Saône-et-Loire). 1917.

« Sous ce titre, M. l'abbé Anizan, pour aider l'âme dévouée au Sacré-Cœur à se former à la charité, lui présente, *en toute sécurité*, une série d'exercices qui renferme *la pure doctrine de*

Saint Thomas et d'où est *soigneusement exclue toute opinion qui serait formellement contraire à la pensée de l'Angélique Docteur.* Nous en savons gré à l'auteur. Toujours fidèle à sa manière de concevoir la dévotion au Sacré-Cœur, mais sans doute aussi en souvenir de quelques remarques faites jadis dans nos colonnes, M. l'abbé ANIZAN a su habilement ménager, dans le choix de ses expressions, la susceptibilité des lecteurs en désaccord avec lui sur les principes. Quoi qu'il en soit, les enseignements empruntés au Maître de la théologie, les pages choisies des favoris de la dévotion au Cœur de JÉSUS fournissent d'attrayantes lectures, de substantielles méditations qui porteront leur fruit. Le livre de M. ANIZAN est un excellent mois du Sacré-Cœur. A en suivre les exercices, on ferait une bonne retraite (1). » *Par Lui* est, en effet, « un manuel de vie intérieure, mais d'une vie intérieure inspirée par la meilleure dévotion au Cœur de JÉSUS et orientée vers la perfection en Lui. L'auteur a si heureusement rassemblé et harmonisé là les enseignements les plus sûrs des théologiens et des auteurs ascétiques, que tout confesseur, tout prédicateur pourra y revenir, fréquemment, pour diriger et instruire. Et les fidèles, que n'y prendront-ils pas ? Retraite de trente-trois jours, retraites du mois, organisation de la vie spirituelle, — tout cela s'y trouve, et sous une forme que le rappel des sources n'empêche jamais d'être vivante, suggestive, agréablement personnelle (2). »

Table des Matières : — I. Exercices préliminaires ; II. Exercices qui doivent établir en moi le désir de me former à la charité (2 jours) ; III. Exercices qui doivent me faire apprécier à sa juste horreur le grand obstacle à ma formation d'âme — le péché (5 jours) ; IV. Exercices qui doivent affermir en moi la haine du péché et le désir de la charité (3 jours) ; V. Exercices qui doivent me déterminer à l'emploi des moyens indirects de ma formation (7 jours) ; VI. Exercices qui doivent me déterminer à l'emploi des moyens directs de ma formation (5 jours) ; VII. Exercices qui doivent me faire mieux connaître la charité et me déterminer à sa pratique (8 jours) : VIII. Exercices qui doivent me faire connaître les lois de la formation à la charité et me déterminer à m'y soumettre (5 jours) ; IX. Actes à faire le lendemain du 33e jour, pendant l'action de grâces.

2. R. P. LEMIUS, *O. M. I.* — LA COMMUNION ET LES ASSOCIATIONS D'HOMMES, *Rapport présenté, au Congrès eucharistique de Lourdes*, par le R. P. Jean-Baptiste LEMIUS, *O. M. I.*, ancien Supérieur de Montmartre. Volume in-8°, de 66 pages (1 fr. 50). Librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette, Paris (VIe). 1921.

---

(1) Voir l'*Ami du Clergé*, de Langres, 36e année, N° 62 (20 novembre 1919), page 1.259 : *L'Ami du Clergé et les Livres* (*Par Lui*, etc.).

(2) Extrait d'une lettre, du 31 mars 1919, adressée par le R. P. Albert PERBAL à l'Auteur.

« Ce rapport, lu au Congrès eucharistique de Lourdes, étudie, par le raisonnement et l'expérience, le lien qui existe entre la fréquentation de l'Eucharistie, centre d'unité pour les âmes, et les diverses Unions que les hommes établissent entre eux. Unions de piété, d'action sociale, d'apostolat, de soutien mutuel, elles trouvent toutes leur leçon, leur force active et leur lumière sûre dans la Communion. L'histoire des Associations catholiques confirme ces idées (1). »

Table des Matières : — I. La Communion dans les Associations d'Hommes en général : La puissance de la Communion dans les Associations, prouvée : *a*) par l'étymologie ; *b*) par le symbolisme du Sacrement ; *c*) par les Figures et les Promesses ; *d*) par l'institution de la sainte Eucharistie ; *e*) par la première Association de la primitive Église ; *f*) par Saint Paul ; *g*) par l'unité de l'Église ; *h*) par le caractère du Christ Eucharistie ; *i*) par l'histoire des Corporations ; *j*) par ses effets (charité, dévouement, dégagement des passions, respect mutuel dans l'égalité, paix, paradis ici-bas) ; etc. II. La Communion dans les Associations d'Hommes en particulier : *a*) dans l'Union diocésaine et les Associations paroissiales ; *b*) dans les Associations de foi et de piété ; *c*) dans les Associations de charité ; *d*) dans les Associations de l'enseignement ; *e*) dans les Associations de défense religieuse ; *f*) dans les Associations de secours mutuels ; *g*) dans les Associations économiques, syndicats, corporations, etc. ; *h*) dans les Associations littéraires, scientifiques et artistiques ; etc.

3. R. P. VILLENEUVE, *O. M. I.* — LA GRÈVE ET L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE, *Étude donnée, à la Semaine sociale de Montréal, le* 24 *juin* 1920, par le R. P. Rodrigue VILLENEUVE, *O. M. I.* Brochure in-12, de 44 pages (75 cents). En vente à l' « Action paroissiale », 1300, rue Bordeaux, Montréal. 1921.

Le R. P. Rodrigue VILLENEUVE, Supérieur du Scolasticat Saint-Joseph, à Ottawa, fut invité, en 1920, — à l'occasion de la première Semaine sociale du Canada, tenue à Montréal, à la fin de juin, — à donner un cours sur « *La Grève et l'Enseignement catholique* ». Le résumé en a paru, à l'époque, dans les journaux ainsi que dans le *Rapport* publié par le Comité des Semaines sociales au Canada. « L'École sociale Populaire » (1075, rue Rachel, Montréal) vient d'en publier le texte complet, lequel forme les numéros 92-93 de sa collection, — c'est-à-dire une plaquette in-12 de 44 pages, avec de nombreuses références bibliographiques. Les notes relatives à la situation ouvrière du Canada donnent à cette publication un intérêt particulier.

En voici, d'ailleurs, les principales divisions : — I. Nature de

(1) Voir *L'Eucharistie*, de Paris, 13ᵉ année, N° 64 (mai-juin 1922), couv. page 3.

la Grève ; II. Cause des Grèves ; III. Mauvais effets des Grèves ; IV. Avantages et légitimité des Grèves ; V. Les Remèdes et Préventifs aux Grèves ; VI. Conclusion.

4. Mgr Cox, *O. M. I.* — RETREAT CONFERENCES FOR RELIGIOUS, by the Right Rev. Charles Cox, *O. M. I.*, Bishop of Dioclea, Vicar-Apostolic of the Transvaal. 2 volumes in-12, de VIII-307 et de VIII-352 pages (   ). Burns, Oates & Washbourne, ltd., 28, Orchard Street, W. 1, et 8-10, Paternoster Row, E. C. 4, Londres. 1922.

Ces *Conférences de Retraite* — adressées « aux Religieux (et Religieuses) de langue anglaise qui, consacrés à DIEU, travaillent avec beaucoup de dévouement, en plusieurs pays, pour la gloire de son Nom » — ont, d'abord, paru (en trois volumes) sous le titre de *Retreat Conferences for Convents* (Conférences de Retraite pour Couvents). L'édition de ce premier ouvrage étant complètement épuisée, le vénérable et pieux auteur l'a, maintenant, adapté à l'usage de *tous* les Religieux aussi bien que des Religieuses. La nouvelle édition, parfaitement imprimée sur beau papier et superbement reliée, ne laisse rien à désirer : enseignement sûr, conseils toujours judicieux et style aussi simple que coulant. Voici, d'ailleurs, ce qu'écrivait déjà, au sujet des *Retreat Conferences for Convents*, notre regretté P. Charles TATIN, alors Assistant Général : — « L'impression que me laisse votre livre est bonne. Vous instruisez l'âme religieuse de ses devoirs ; vous lui proposez d'excellents motifs pour les accomplir et pour tendre incessamment à la perfection. Mais, tout en lui proposant l'idéal à atteindre, vous avez soin de ne pas la décourager. Les âmes ferventes et celles qui ont besoin d'être aiguillonnées peuvent, également, profiter de votre livre. Ce livre fera, certainement, du bien et contribuera à la sanctification de beaucoup d'âmes, qui vous en seront éternellement reconnaissantes. »

Table des Matières : — I. (23 conférences) : *a*) La Retraite ; *b*) La Profession religieuse, la sainte Pauvreté, le Péché du Religieux ; *c*) La Méditation, la Chasteté, la Négligence ; *d*) La Pureté d'intention, la sainte Obéissance, la Mort ; *e*) L'Observance de la Règle, la Confession, la Vie intérieure et extérieure ; *f*) Les Enseignements de la Passion, la sainte Communion, la Dévotion envers la Très Sainte Vierge ; *g*) La Voie des Saints, la Fragilité humaine, le Recours au Sacré-Cœur ; *h*) La Confiance en DIEU, la Récompense, l'Amour de DIEU ; *i*) Considérations finales ; II (23 conférences) : *a*) La Retraite ; *b*) Les Desseins de DIEU à notre égard, la Correspondance aux desseins de DIEU, le Péché mortel ; *c*) La Tiédeur, la Vocation religieuse, le mauvais Exemple ; *d*) Les Tentations, l'Humilité, la Conversion ; *e*) La Miséricorde divine, la Piété, la Mort ; *f*) La Discipline de l'Obéissance, le Recueillement intérieur, le Jugement ; *g*) La Conformité à la

Volonté divine, la Prière, la Voie de la Paix ; *h*) *L'Amour* du prochain, la sainte Eucharistie, le Recours à MARIE ; *i*) La Persévérance.

5. Mgr DELALLE, *O. M. I.* — PASTORAL LETTERS *of the Right Rev. Henry* DELALLE, *O. M. I., Titular Bishop of Thugga and Vicar Apostolic of Natal.* 24 plaquettes, in-8° ou in-12, d'environ 12 à 16 pages chacune. Printed at the Mariannhill Mission Press, Pinetown, Natal. 1904-1923.

Nous prions S. G. Mgr DELALLE de vouloir bien agréer nos respectueux remerciements pour avoir bien voulu nous envoyer la collection à peu près complète — il n'y manque, probablement, que le fascicule de 1912 — de ses *Lettres pastorales* (1). Cette correspondance, si vivante et si apostolique, du Pasteur avec ses ouailles nous permet de suivre, pour ainsi dire pas à pas, l'histoire spirituelle du Vicariat apostolique de Natal durant l'épiscopat déjà long (19 ans), et surtout très fécond, du vaillant Évêque de Thugga. Puisse-t-il continuer, longtemps encore, à instruire et à conduire, dans les voies du salut, les âmes si nombreuses qui sont confiées à sa sollicitude, dans cette lointaine portion de la Vigne du Seigneur, afin que s'y propage, de plus en plus, le Règne du Sacré-Cœur de JÉSUS : *Oportet Illum regnare !*

Voici, par ordre de publication, le titre de chacune des 24 *Lettres pastorales* que nous possédons de Sa Grandeur : — *a*) Le Jubilé de la Proclamation du Dogme de l'Immaculée Conception (1904) ; *b*) Le Règne du Sacré-Cœur de JÉSUS (1905) ; *c*) Publication du Décret sur la Communion fréquente et quotidienne (1906) ; *d*) L'Éducation dans la Famille (1906, 1907 et 1908) ; *e*) Publication des Décrets *Lamentabili sanè exitu* et *Ne temerè* (1907) ; *f*) Le Spiritisme (1909) ; *g*) Le Denier du Culte (1910) ; *h*) La Communion des Enfants (1911) ; *h*) Le Mariage (1913, 1914 et 1919) ; *i*) Publication de l'Encyclique *Ad Beatissimi* (1915) ; *j*) Nos Devoirs en temps de guerre (1916) ; *k*) Le Pape et la Guerre (1917) ; *l*) La note du Pape sur la Paix (1918) ; *m*) L'Église et la Question sociale (1920) ; *n*) La Propagation de la Foi (1920) ; *o*) La Division du Vicariat (1921) (2) ; *p*) L'Ignorance religieuse (1922) ; *q*) La Mort du Pape Benoît XV (1922) ; *r*) Sur la Prière (1923).

(1) NN. SS. les autres Évêques et Vicaires apostoliques *O. M. I.* nous permettront-ils de leur demander, en tout respect et simplicité, d'avoir la grande bonté de nous rendre tous le service que nous a déjà rendu S. G. Mgr DELALLE (ainsi que S. G. Mgr Cox) ? Qu'ils soient d'avance remerciés de l'utile présent qu'ils feront ainsi à *Notre Bibliothèque O. M. I. !*

(2) Nous avons publié la traduction de cette Lettre pastorale sur *La Division du Vicariat de Natal :* voir *Missions*, 56ᵉ année, N° 215 (mars 1922), page 149.

6. R. P. LeGoc, *O. M. I.* — The Doctrine of Rebirth and Dr. Evans-Wentz, *a public Lecture delivered, under the auspices of the Catholic Union of Ceylon*, by the Very Rev. Father Maurice LeGoc, *O. M. I., Ph. D., M. A., B. Sc.*, Rector of St. Joseph's College, Colombo. Plaquette in-16, de 38 pages. Printed at the *Messenger Press*, Borella, Colombo (Ceylan). 1921.

Nous avons déjà annoncé cette conférence de l'éminent et actif Supérieur du Collège Saint-Joseph, à Colombo, sur *la Doctrine de la « Renaissance »* et *le Dr. Evans-Wentz*. Ce Docteur (?) a cru devoir venir d'Amérique jusqu'à Ceylan pour y prêcher cette doctrine. Il ne voudrait pas assurer, dit-il, que nous renaissons, après la mort, dans des animaux, des insectes, etc. : cela ne semble pas scientifique. Mais M. Wentz a découvert cette autre merveille que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même prêchait, publiquement, cette doctrine de la « renaissance » et que les missionnaires catholiques, aujourd'hui, à Ceylan, sont des hérétiques, puisqu'ils la combattent et cachent la lumière sous le boisseau. Le R. P. LeGoc, dans cette plaquette, fait bonne justice de pareilles rêveries : en quelques pages, où tous les coups portent, il désagrège victorieusement les arguments de l'Américain bouddhiste.

Voici la division de la Conférence : — *a*) Introduction ; *b*) La Méthode du Docteur (ses Amis, ses Adversaires, sa Doctrine et ses Témoignages) ; *c*) Les Arguments du Docteur (ses Assertions, ses Contradictions, ses Textes bibliques et ses Références ésotériques) ; *d*) Conclusion ; *e*) Notes.

7. R. P. Watterott, *O. M. I.* — Das Leben Jesu, *Betrachtungen besonders für Ordenspersonen*, von P. Ignaz Watterott, *O. M. I.* 4 volumes in-12, de xvi-211 & xvi-388 & xvi-320 & xvi-391 pages. Druck und Verlag von Ferdinand Schœningh, Paderborn (Westphalie). 1922 (1).

Le vénéré et regretté auteur de cet ouvrage — Vie de Jésus, *Méditations principalement des Religieux* — avait entrepris son vaste travail en vue d'offrir, à tous ceux qui tendent à la perfection religieuse, un moyen facile et sûr pour y arriver plus rapidement. La perfection, nous dit Saint Paul, c'est la formation du Christ en nous. Pour cela, il est donc nécessaire que nous étudiions ce grand modèle. Or, nous ne le pouvons mieux que dans l'Évangile. Et c'est à quoi nous aident très efficacement les *Méditations* du P. Watterott. Ces méditations se composent d'abord d'un passage du texte sacré ; et ce texte peut très bien servir pour l'exercice préparatoire de la veille. Quant au corps de la méditation, il comprend deux parties : la première est une explication

(1) Voir plus loin, la *Notice* nécrologique du R. P. Watterott (page 890).

des paroles, des vérités et des faits contenus dans le texte cité en tête, et la seconde traite une vérité en rapport avec la vie religieuse et découlant comme conclusion du premier point — n'étant, au fond, que l'exemple du divin Maître proposé à l'âme méditante. Ajoutons que ces pieuses méditations gagnent encore considérablement par l'esprit des anciens Pères de l'Église dont elles sont pénétrées. Nous souhaitons donc et espérons que l'esprit profondément évangélique qui caractérise ces méditations leur procurera accès facile chez les chrétiens fervents et dans le monde religieux surtout.

Les quatre volumes sont répartis sur le cycle liturgique et correspondent, de la manière suivante, aux différentes phases de la vie de Notre-Seigneur : — *a*) Le premier volume traite de l'histoire de notre divin Sauveur, depuis sa naissance jusqu'au début de sa vie publique, et va du 1er Dimanche de l'Avent jusqu'au Dimanche de la Septuagésime (76 méditations) ; *b*) le deuxième volume comprend les événements de la vie de Notre-Seigneur, depuis l'onction de Jésus par Marie-Madeleine à Béthanie jusqu'à l'Ascension et, par conséquent, fait suite au Dimanche de la Septuagésime (112 méditations) ; *c*) et *d*) le troisième et le quatrième volume étudient la vie publique de Jésus-Christ et sont destinés à servir entre la Pentecôte et l'Avent (85 et 95 méditations).

8. R. P. Scharsch, *O. M. I.* — Die Devotionsbeichte, *Die Tilgung der lætzlichen Günde in der heiligen Beichte. Lehre und Anleitung von P. Philip* Scharsch, *O. M. I.* Volume in-12 cartonné, de 229 pages (4e édition). Vier Quellen Verlag, Leipzig. 1922.

La Confession fréquente, — *La Rémission du Péché véniel dans la Confession :* tel est, en français, le titre de ce livre, appelé à remplir une lacune qu'on pouvait, jusqu'ici, déplorer dans la littérature ascétique — et, en effet, ce qui le prouverait, c'est que, imprimé pour la première fois en 1921, il en est déjà à sa quatrième édition. On peut, pour ainsi dire, le considérer comme le pendant de tout ce qui a été écrit, jusqu'à présent, sur la Communion fréquente. Mais l'auteur, dans ces *Instructions et Avis*, poursuivait un but plus pratique. Il voulait montrer, à l'âme désireuse de sa purification, — et tous ceux qui ont lu ou liront son livre devront avouer qu'il y a réussi — quelle idée on doit vraiment se faire de la Confession fréquente, en même temps qu'il inspire aux pieux lecteurs une profonde crainte de traiter avec routine ou indifférence ce grand Sacrement de la Pénitence, en accumulant confessions sur confessions sans jamais se corriger de ses défauts. Dans ces pages, tout est basé sur une théologie solide, ce qui n'empêche pas qu'en même temps tout y est très pratique et éminemment adapté aux besoins de notre temps.

L'ouvrage se compose de treize chapitres. Voici les titres de quelques-uns d'entre eux : — *a*) La Confession fréquente, moyen de pardon du péché véniel ; *b*) Nos intentions dans la Confession ; *c*) L'objet de la Confession fréquente ; *d*) Le repentir dans la Confession fréquente ; *e*) Combien de fois dois-je me confesser ? *f*) Les fruits de la Confession fréquente ; etc.

9. R. P. Balgo, *O. M. I.* — Religion und Leben, *Die Religion Christi in ihren vielfachen Segenswirkungen auf das Menschenleben dargestellt in sieben Fastenpredigten*, von P. Heinrich Balgo, *O. M. I.* Volume in-12, cartonné de 66 pages. A. Laumann, Verleger des heiligen Apostolischen Stuhles, Dulmen (Westphalie). 1920 (1).

Ceux des nôtres, qui connaissent l'allemand, seront heureux de posséder ces pieux et instructifs *Sermons de Carême* sur *Religion et Vie — La Religion de* Jésus-Christ *montrée dans ses multiples effets de salut sur la vie de l'homme.* L'ouvrage est, d'ailleurs, soigneusement édité et plaira certainement à ceux qui s'en serviront pour la préparation de leurs instructions de Carême, de Missions ou de Retraites sur ce thème de la Religion et de la Vie.

Ces sermons sont au nombre de sept : — I. La Religion et la vie humaine en général (I Petr., ii, 9) ; II. La Religion et le travail (Matth., xi, 28) ; III. La Religion et la souffrance (Joan., viii, 12) ; IV. La Religion et la joie (Philipp., iv, 4-5) ; V. La Religion et la charité (II Cor., vi, 4-6) ; VI. La Religion et l'enfant (Matth., xix, 14, et Marc., x, 14) ; VII. La Religion et le monde (I Joan., v, 4).

III. — Almanachs et Annuaires (1922-1923).

1. La Bannière de Marie Immaculée, pour 1923 (31e année), publiée par les Pères Oblats de Marie Immaculée. Brochure, grand in-8°, de 132 pages, ornée de nombreuses illustrations (50 cents). Direction et Administration : Juniorat du Sacré-Cœur, 600, rue Cumberland, Ottawa (Canada). 1922 (2).

Sommaire : — *a*) Marie, Reine de tous les Saints (E. D.) ; *b*) « L'Esprit missionnaire » ; *d*) Prière pour la Propagation de la

(1) Voir *Missions*, N° 214, décembre 1921, page 618.

(2) Voir *Missions*, vol. LIV, N° 211 (juin 1920), page 203 : *Les Revues et Journaux des Oblats* (7).

Foi (Benoît XV, Pape) ; *e*) La Main du Prêtre (Victor Delaporte, *S. J.*) ; *f*) *Adveniat Regnum tuum* — Les Retraites fermées et l'Ouvrier, à Saint-Augustin, Québec ; *g*) Nobles Chevaliers de Dieu (Louis Veuillot) ; *h*) Prière aux saints Protecteurs de la Jeunesse ; *i*) Votre meilleur Ami (Athanase Francœur, *O. M. I.*) ; *j*) Notre-Dame de Témiscaming (Georges Simard, *O. M. I.*) ; *k*) Les Devoirs de ceux qui entourent les Malades (P. Pétetot) ; *o*) Benoît XV (Henri Bourassa) ; *m*) La Beauté de l'Ame (Louis LeJeune, *O. M. I.*) ; *n*) Sa Sainteté Pie XI (B. Sienne) ; *o*) La Vocation et l'Apostolat des Religieux (Georges Simard, *O M. I.*). ; *p*) Mgr Charles-Hughes Gauthier, Archevêque d'Ottawa ; *q*) La Paroisse canadienne (Mgr Émard) ; *r*) L'Université d'Ottawa ; *s*) Messe sous la Tente (Ovide Charlebois, *O. M. I.*) ; *t*) Notre nouvel Archevêque (Rodrigue Villeneuve, *O. M. I.*) ; *u*) La Semaine sociale d'Ottawa (Émile Allie, *O. M. I.*) ; *v*) S. G. Mgr Joseph Prud'homme et le Collège de Gravelbourg ; *w*) Prêtre ou Religieux ? (Raoul Plus, *S. J.*) ; *x*) Le Révérend Père Tourangeau (Abbé Élie Auclair) ; *y*) Notre-Dame de la Blanche (Paul Lavallée, *O. M. I.*) ; *z*) Le Père Pierre Deguire, *O. M. I.* (Abbé Élie Auclair) ; etc., etc.

2. Annuaire de l'Université d'Ottawa, pour l'année académique 1921-1922, publié par les Pères Oblats de l'Université Saint-Joseph. Volume, grand in-12, de viii-79 pages, avec 12 illustrations hors texte. Rédaction et Administration : Université catholique, Ottawa, Ont. (Canada). 1921 (1).

Sommaire : — *a*) Calendrier 1921-1922 ; *b*) Administration financière ; *c*) Conseil d'Administration ; *d*) Personnel de l'Université ; *e*) Université d'Ottawa ; *f*) Renseignements scolaires ; *g*) Renseignements disciplinaires ; *h*) Conditions ; *i*) Cours d'études; *j*) Cours préparatoire ; *k*) Cours commercial ; *l*) Cours classique ; *m*) Cours d'Immatriculation ; *n*) Cours des Arts ; *o*) Cours de Philosophie ; *p*) Cours de Théologie ; *q*) Cours postcolaires ; *r*) Enseignement ; *s*) Examens ; *t*) Diplômes et Grades académiques ; *u*) Bourses d'études ; *v*) Dons ; *w*) Sociétés et Organisations ; *x*) Listes des Gradués ; *y*) Liste des Élèves ; *z*) Collation des Grades ; etc., etc.

3. Blue and White — *St. Joseph's College Magazine for* 1922 (N° 18), publié par les Pères Oblats du Collège de Colombo. Brochure, grand in-8°, de 122 pages, avec 11 photographies.

(1) Il existe de cet *Annuaire* une édition anglaise — intitulée : *The Calendar of the University of Ottawa*. Volume même format de viii-75 pages, avec 12 illustrations hors texte.

(2) Voir *Missions*, Vol. LIV, N° 212 (décembre 1920), page 382 : *Les Revues et Journaux des Oblats* (21).

Rédaction et Administration : Oblate Fathers, St. Joseph's College, Colombo (Ceylan). 1922 (2).

Sommaire : — *a*) Le Règne de la « Foi intrépide » — Pie XI, Pape (De Fons, *J. P.*) ; *b*) Le Père Martin, *O. M. I.* ; *c*) Distribution des Prix ; *d*) Palmarès ; *e*) Poème (Nemo) ; *f*) Résultat des Examens ; *g*) Le Collège Saint-Joseph — Inauguration de l'Aile sud ; *h*) Notre-Dame du Folgoët (Maurice LeGoc, *O. M. I.*) ; *i*) Nos Sociétés littéraires ; *j*) L'École préparatoire Saint-Joseph ; *k*) Fête du R. P. Recteur ; *l*) Un autre Chant ; *m*) Association de nos Anciens Élèves ; *n*) Le Club de Tennis ; *o*) Carndonagh (Iona) ; *p*) *Ave atque Vale* — C. O. de Silva (1894-1922) ; *q*) Enfants ; *r*) Cricket et Football ; *s*) L'Homme qui subjugua Sardiel (D. J. Kuruppu) ; *t*) Notes du Rédacteur ; *u*) *In memoriam* ; *v*) Churchill, Ministre des Colonies ; *w*) Pensées philosophiques ; etc., etc.

4. St. Patrick's College Annual for 1922, publié par les Pères Oblats du Collège de Jaffna. Brochure, grand in-8°, de 74-xxvi pages, ornée de nombreuses photographies. Rédaction et Administration : Oblate Fathers, St. Patrick's College, Jaffna (Ceylan). 1922.

Sommaire : — *a*) Prospectus du Collège Saint-Patrice, Jaffna ; *b*) Préface du Rédacteur ; *c*) Un grand Évêque missionnaire — Mgr Joulain, *O. M. I.* (S. G. P.) ; *d*) Sa Grandeur Mgr J.-A. Brault, *O. M. I.*, Évêque de Jaffna ; *e*) Rapport du Recteur et Distribution des Prix pour 1921 ; *f*) R. P. Charles Soubry-Matthews, *O. M. I.* ; *g*) Êtes-vous prêts ? (A. Gnanapragasam, *B. A.*) ; *h*) Notre nouveau Recteur — le R. P. Alfred Guyomard, *O. M. I.* (S. A.) ; *i*) La Mission de la Parole écrite (C. I. E.) ; *j*) Le R. P. Paul Francis, *O. M. I.* (C. A.) ; *k*) Le R. P. Charles Beaud, *O. M. I.* (G. N. T.) ; *l*) Le Père Sebastian (H. A. Sandrasagara) ; *m*) La Bibliothèque des Élèves du Collège Saint-Patrice ; *n*) La Fête de Saint-Patrice à Colombo, en 1922 ; *o*) Notre Passé ; *p*) Une Nuit à la Bibliothèque (C. Sabaratnam) ; *q*) Notes de Collège ; *r*) Éphémérides 1922 ; *s*) *In Memoriam* ; *t*) Cricket ; *u*) Annonces et Réclames ; etc., etc.

5. Iahres-Bericht, *für die Mitglieder des Marianischen Missionsvereins*, herausgegeben von der Vereinsleitung : Oktober 1921 (Nr. 25). Plaquette in-8°, de 24 pages. Verlag der Oblaten der Unbefleckten Jungfrau Maria, Hünfeld (Hessen-Nassau). 1922.

Sommaire : — *a*) Le rusé Fritz ; *b*) Je frappe ; *c*) Nouvelles de l'Association ; *d*) Nouvelles de la Congrégation ; *e*) Nouvelles de la Province d'Allemagne ; *f*) Nouvelles des Missions.

6. Personnel abrégé de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée : *Décembre* 1922 (N° 9 *bis*), — suivi du : Necrologium Patrum et Fratrum Congr. Miss. Oblatorum SS. et Imm. Virg. Mariae *usque in hanc diem in Domino defunctorum, pro anno* 1923. Plaquette in-18, de 32-33 pages. Rédaction : Maison Générale *O. M. I.*, 5, Via Vittorino da Feltre, Rome-2. 1922.

Sommaire : — *a*) Avis ; *b*) Nos Évêques ; *c*) Europe (Maison Générale, Scolasticat de Rome, Roviano) ; *d*) Province Britannique ; *e*) Province d'Allemagne ; *f*) Province de Belgique ; *g*) Province d'Alsace et de Lorraine ; *h*) Vice-Province d'Italie ; *i*) Vicariat de Pologne ; *j*) Province du Canada ; *k*) Première Province des États-Unis ; *l*) Deuxième Province des États-Unis ; *m*) Province du Manitoba ; *n*) Province d'Alberta-Saskatchewan ; *o*) Vice-Province de Saint-Jean-Baptiste de Lowell ; *p*) Vicariat de la Colombie Britannique ; *q*) Vicariat d'Athabaska ; *r*) Vicariat du Mackenzie ; *s*) Vicariat du Yukon ; *t*) Vicariat du Keewatin ; *u*) Vicariat de Ceylan ; *v*) Vicariat du Natal ; *w*) Vicariat du Sud-Afrique ; *x*) Vicariats du Basutoland, de la Cimbébasie, d'Australie ; *y*) Tableau récapitulatif ; *z*) Nécrologe pour 1923 (et pas 1922) ; etc., etc. (1).

(1) Pour être complet, mentionnons aussi l'apparition de l'Ordo divini Officii recitandi Sacrique peragendi, *juxta ritum sanctae Romanæ Ecclesiæ, ad usum Congregationis Missionariorum Oblatorum B. Mariæ Virg. Immac., pro anno Domini* 1923. Plaquette in-24, de 48 pages. Ceux des nôtres qui ne l'auraient pas reçu peuvent le réclamer : *Romæ, in Domo generali Congregationis*, 5, Via Vittorino da Feltre.

Écrits des Oblats.

Vient de paraître le Tome I — *Écrits des Missionnaires Oblats* (*1816-1915*) — de la Bibliographie des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, par le R. P. Marcel Bernad, *O. M. I.* (Voir ***Missions***, Juin 1922, page 319).

C'est un volume, grand in-8°, de 147 pages, à deux colonnes (prix, 10 francs), fort bien imprimé, par H. Dessain, 7, Rue Trappe, à Liège. On peut le demander directement au R. P. Bernad, *O. M. I.*, 41, Rue Soubre, Liège (Belgique).

Ainsi que nous l'avons déjà annoncé, le second volume de ce très précieux répertoire « renseignera le lecteur sur tout ce qui a été publié concernant la Congrégation, ses membres et ses œuvres ».

MOUVEMENT DU PERSONNEL

I. — Oblations des Années 1921 et 1922.

§ I. — Numéros d'Oblation (1921).

3422 Goulette Aimé, Albany, 6 janvier (F. C.).
3423 Courtemanche Georges, Ville-La-Salle, 6 janvier (F. C.).
3424 Chemin Francis, Liège, 17 février.
3425 Maynard Léo, Ville-La-Salle, 17 février (F. C.).
3426 Lachance Albert, Ottawa, 17 février.
3427 Boucher Armand, Ottawa, 17 février.
3428 Laferté Napoléon, Edmonton, 17 février.
3429 Lamontagne Édouard, Ottawa, »
3430 Dutilly Arthème, Ottawa, »
3431 Garneau Philéas, Ottawa, »
3432 Maillette Antoni, Ottawa, »
3433 Matte Henri, Ottava, »
3434 Bouchard Alfred, Ottawa, »
3435 Jeort Pierre, Liège, 17 février.
3436 Gerhardy Charles, Frischau, 3 mars (F. C.).
3437 Ryba Louis, Huenfeld, 19 mars (F. C.).
3438 Sansterre Joseph, Ville-La-Salle, 24 avril (F. C.).
3439 Meinecke Augustin, Hüenfeld, 5 mai.
3440 Gallagher Gilbert, Belmont, 5 mai (F. C.).
3441 Kerrin Bernard, Inchicore, 6 mai (F. C.).
3442 Lett Antoine, Liège, 15 mai.
3443 Seiler Guillaume, Engelport, 29 mai (F. C.).
3444 Fleming Francis, Washington, 12 juin.
3445 Larkin Peter, Washington, 12 juin.
3446 Fahlmann Théophile, Edmonton, 24 juin.
3447 Paradis Alphonse, Edmonton, 24 juin.
3448 Royal Eugène, Rome, 15 août.
3449 Smith James, Castroville, 8 septembre.
3450 Mysliwiec Francis, Castroville, 8 septembre.
3451 Denious Thomas, Castroville, »
3452 Germain Paul, Ottawa, »
3453 Laberge Charles, Ottawa, »
3454 Castonguay Ernest, Ottawa, »
3455 Martin Gérard, Ottawa, »

3456 PIGEON Honoré, Ottawa, 8 septembre.
3457 CARY Laurent, Ottawa, »
3458 POUPART Henri, Rome, »
3459 TURCOTTE Rodolphe, Ottawa, »
3460 CONNELLY John, Washington, »
3461 CHICOINE Edgar, Lestock, »
3462 GRATTON Léopold, Ottawa, »
3463 BRUNET Antoine, Ottawa, »
3464 TRUDEAU Georges, Edmonton, 12 septembre.
3465 TURCOTTE Joseph, Edmonton, »
3466 VALLIÈRES Adolphe, Edmonton, »
3467 CHARTIEZ Marcel, Edmonton, »
3468 LAMBERTZ Henri, Hüenfeld, 29 septembre.
3469 CHEVALIER Arthur, Cap-de-la-Madeleine, 29 septembre.
3470 FITZSIMONS Michael, Belmont, 29 septembre.
3471 DANAHER Philip, Belmont, »
3472 O'REILLY Patrick, Belmont, »
3473 MCCARTHY Patrick, Belmont, »
3474 O'NEILL Pierre, Belmont, »
3475 SANSREGRET Oscar, Ville-La-Salle, 7 octobre (F. C.).
3476 STOEBER Philip, Castroville, 1er novembre.
3477 BEUGLET Luc, Edmonton, »
3478 LEMIEUX Edmond, Ottawa, »
3479 FINNEGAN Hugh, Castroville; »
3480 PLANTE Albini, Fort-Résolution, 8 décembre (F. C.).
3481 LATREILLE Médard, Providence, 8 décembre (F. C.).

§ II. — Année 1922 (49)

1 RAU Nicolas, Burlo, 17 février (F. C.).
2 MORGENSCHWEIS Antoine, Engelport, 17 février (F. C.).
3 BECKER Charles, Hüenfeld, 17 février.
4 DION Antoine, San-Antonio, 17 février (F. C.).
5 CARON Arthur, Ottawa, 19 mars.
6 SAINT-DENIS Henri, Ottawa, 19 mars.
7 DÉCARIE Joseph, Ottawa, 19 mars.
8 CHÊNEVERT Simon, Ottawa, 19 mars.
9 DESCHATELETS Léo, Ottawa, 19 mars.
10 SAUVÉ Avila, Ville-La-Salle, 25 mars (F. C.).
11 QUÉMÉNEUR Louis, Liège, 25 mars.
12 PAYREDER Aloys, Ober-Elchingen, 29 mars (F. C.).
13 BAYER Eugène, Metz, 13 mai (F. C.).
14 BREAULT Alphonse, Ottawa, 25 mai.
15 LÉTOURNEAU Émilien, Ottawa, 25 mai.
16 DUPONT Armand, Ottawa, »
17 LATOUR Conrad, Ottawa, »
18 AMEYE Octave, Liège, 4 juin.
19 RYBAK Guillaume, Lubliniec, 11 juin.
20 BOSSÉ Louis, Ville-La-Salle, 14 juin.

21 ROUTHIER Henri, Rome, 15 août.
22 FEUERSTOSS Willy, Rome, 15 août.
23 HÉBERT Lucien, Edmonton, 8 septembre.
24 RYAN Patrick, Castroville, »
25 O'CONNELL John, Castroville, »
26 DESROCHERS Georges, Edmonton, »
27 DIEZ Nicolas, Castroville, »
28 MONGEAU Gérard, Castroville, »
29 SCHEFFER Philippe, Ottawa, »
30 CALDWELL William, Castroville, »
31 LEJEUNE Michel, Liège, 29 septembre.
32 DEMAZY Paul, Liège, »
33 BRACKELAIRE Jacques, Rome, »
34 DESSY Louis, Liège, »
35 BUCKLEY John, Belmont, »
36 KELLY Richard, Belmont, »
37 BROWN Augustin, Belmont, »
38 CORMICAN Robert, Belmont, »
39 McGOURAN Patrick, Belmont, 9 octobre.
40 FERNANDO Peter, Colombo, 1er novembre.
41 DABRERA Zacharias, Colombo, 1er novembre.
42 ROCHE Martyn, Colombo, 1er novembre.
43 LANGLAIS Cyrille, Ville-La-Salle, 8 décembre (F. C.).
44 DORÉ Dolor, Ville-La-Salle, 8 décembre (F. C.).
45 McINTYRE Patrick, Cahermoyle, 25 décembre (F. C.).
46 BROHAN Julien, Liège, »
47 BAUSEN François-Xavier, Hüenfeld, »
48 QUINKLER Maurice, Hüenfeld, »
49 HOFF Jean, Hüenfeld, 25 décembre (1).

II. — Liste des Obédiences données en 1922.

1. — **Maison Générale, Rome :**

12 juillet. R. P. TISSIER Jos. (Bordeaux), de la 2e Prov. de France.
4 oct. R. P. BAILLE P. (Bordeaux), de la 1re Prov. de France.

(1) Ne nous sont pas encore parvenues les formules d'Oblation perpétuelle des Frères dont les noms suivent : — D'ANJOU Joseph (F. C.), CABANA Jean, COMEAU Charles, CONNOLLY Edward, CONNORS James, COSTELLO Charles, FAFARD Wilfrid, KELLY Vincent, KRUCHTEN Édouard, LAILLÉ Auguste, LATREILLE Henri, MORISSETTE Donat, SAVOIE Élie, SHEEHAN Alban et VALOIS Joseph.

2. — Première Province Française :

16 avril. R. P. GAVARY Jules, de la 2e Province de France.
29 juillet. R. P. PEEL Flavien, du Juniorat de Lyon.

3. — Deuxième Province Française :

25 juin. R. P. RESSLÉ Joseph, du Scolasticat de Liège.
25 » R. P. LAILLÉ Auguste, du Scolasticat de Liège.
12 juillet. R. P. BRÉTÉCHER Eug., de la Maison-Gén. (Bordeaux).
19 août. R. P. COTARMANACH Charles, de la Prov. de Belgique.

4. — Province du Canada :

25 avril. R. P. SAINDON Émile, du Scolasticat d'Ottawa.
25 juin. R. P. LECLERC Isidore, » »
25 » R. P. VERVILLE Émery, » »
25 » R. P. HÉBERT Joseph, » »
25 » R. P. RICHARD Elphège, » »
25 » R. P. BÉTOURNAY Alfred, » »
25 » R. P. ADAM Médéric, » »
25 » R. P. GAGNON Louis, » »

5. — Province Anglo-Hibernique :

25 janv. R. P. O'DONNELL Frédéric, de la Prov. du Manitoba.

6. — Première Province Américaine :

10 juin. R. P. ROBBINS Guill., du Scolasticat de Washington.
10 » R. P. BARRY Charles, » »

7. — Province d'Allemagne-Hollande :

25 juin. R. P. DROESSLER François, du Scolasticat de Hünfeld.
25 » R. P. SEIDLER Joseph, » »
25 » R. P. SCHOENEN François, » »
25 » R. P. LOEWOENICH François, » »
25 » R. P. JUERGENS Guillaume, » »

8. — Deuxième Province Américaine :

20 mai. R. P. KENNEDY Philippe, du Scolasticat de Castroville.
20 » R. P. LOPEZ Ladislas, » »
20 » R. P. AGUIRRE, François, du Scolasticat de Liège.
20 » R. P. PEREZ Anastase, » »
20 » R. P. MONJE Delphin, » »

9. — Province du Manitoba :

12 avril. R. P. SALAMON Georges, du Scolasticat d'Edmonton.
12 » R. P. LAVIGNE Majorique, » »

10. — Province de Belgique :

25 juin. R. P. AMEYE Octave, du Scolasticat de Liège.

11. — **Province d'Alsace-Lorraine :**

9 juillet. R. P. MOSTHOFF Xavier, de la 2e Province de France.

12. — **Province d'Alberta-Saskatchewan :**

1er avril. R. P. KOHLER Jules, du Vicariat de Ceylan.
» R. P. POETTGENS Joseph, » »
25 juin. R. P. FORBES Georges, du Scolasticat d'Edmonton.
» R. P. GOETZ Valentin, » »

13. — **Vice-Province d'Italie :**

25 juin. R. P. CELESTE François, du Scolasticat de Liège.

14. — **Vicariat de Colombie :**

25 juin. R. P. EHMANN Joseph, du Scolasticat d'Edmonton.

15. — **Vicariat Sud-Africain :**

25 juin. R. P. SCHVIETE Guillaume, du Scolasticat de Hünfeld.
» R. P. JANSEN Hermann, de la Prov. d'Allemagne.

16. — **Vicariat du Basutoland :**

25 juin. R. P. CHEVRIER Odilon, du Scolasticat d'Ottawa.
8 juillet. R. P. KLEIN Louis, du Scolasticat de Liège.
» F. C. STEF François, de la Prov. d'Alsace-Lorraine.

17. — **Vicariat du Mackenzie :**

26 janv. R. P. COUDERT Jean, de la 2e Prov. des États-Unis.

18. — **Vicariat du Keewatin :**

12 avril. R. P. VÉZINA Willibrod, de la Province du Manitoba.
» R. P. DÉSORMEAUX Émile, du Scolasticat d'Edmonton.
» R. P. TRUDEAU Georges, » »

19. — **Vicariat de Pologne :**

28 oct. F. C. SLEZKA Vincent, de la Province d'Allemagne.

III. — Nécrologe de l'Année 1922 (26 Décès).

1144 F. C. BROCKWAY Thomas, du Vicariat de la Colombie-Britannique, décédé à la Mission Sainte-Marie, le 7 janvier 1922, à l'âge de 57 ans, dont 9 de vie religieuse.

1145 F. C. Chautemps Vincent, de la Maison-Générale, décédé à Roviano, le 15 janvier 1922, à l'âge de 74 ans, dont 46 de vie religieuse.

1146 R. P. Tourangeau Ernest, de la Province du Canada, décédé à Québec, le 7 février 1922, à l'âge de 56 ans, dont 36 de vie religieuse.

1147 R. P. Quinn Jacques, de la 2e Province Américaine, décédé à San-Antonio, le 12 février 1922, à l'âge de 62 ans, dont 36 de vie religieuse.

1148 F. C. Adam Nicolas, de la Province du Nord, décédé à Liège, le 20 février 1922, à l'âge de 59 ans, dont 30 de vie religieuse.

1149 F. Sc. Allaire Roch, de la Province du Canada, décédé au Noviciat de Notre-Dame des Anges, le 24 février 1922, à l'âge de 35 ans, dont 13 de vie religieuse.

1150 F. C. Teillet Gustave, du Vicariat d'Athabaska, décédé à Peace River, le 3 mars 1922, à l'âge de 70 ans, dont 37 de vie religieuse.

1151 R. P. Vorlander Édouard, du Vicariat de Ceylan, décédé à Jaffna, le 14 mars 1922, à l'âge de 63 ans, dont 43 de vie religieuse.

1152 R. P. Martin Jean-Baptiste, du Vicariat de Ceylan, décédé à Colombo, le 23 mars 1922, à l'âge de 43 ans, dont 21 de vie religieuse.

1153 F. Sc. Dufour Ernest, du Scolasticat de Rome, décédé à Rome, le 30 avril 1922, à l'âge de 24 ans, dont 4 de vie religieuse.

1154 R. P. Majello Alphonse, de la Vice-Province d'Italie, décédé à Oné, le 16 mai 1922, à l'âge de 57 ans, dont 22 de vie religieuse.

1155 F. C. Josso Jean-Pierre, du Vicariat du Mackenzie, décédé à la Mission Saint-Bruno (Fort-Smith), le 1er juin 1922, à l'âge de 56 ans, dont 39 de vie religieuse.

1156 R. P. Soye Guillaume, du Vicariat de Sud-Africain, décédé à Johannesburg, le 3 juin 1922, à l'âge de 39 ans, dont 21 de vie religieuse.

1157 R. P. Deguire Pierre, de la Province du Canada, décédé à Montjoli, le 16 juin 1922, à l'âge de 58 ans, dont 37 de vie religieuse.

1158 R. P. O'Ryan Daniel, de la Province Britannique, décédé à Leeds, le 18 juillet 1922, à l'âge de 56 ans, dont 35 de vie religieuse.

1159 R. P. Valès Philippe, de la Province du Manitoba, décédé à Berens-River, le 14 août 1922, à l'âge de 57 ans, dont 35 de vie religieuse.

1160 R. P. Eyrund Jean, de la Province d'Allemagne, décédé à Saint-Rupert, le 15 août 1922, à l'âge de 53 ans, dont 31 de vie religieuse.

1161 F. Sc. Lavallée Paul-Emile, de la Province du Canada, décédé à La Blanche, le 15 août 1922, à l'âge de 23 ans, dont 3 de vie religieuse.

1162 R. P. Bazin Marie-Joseph, de la Province du Nord, décédé à Notre-Dame de Sion, le 27 août 1922, à l'âge de 70 ans, dont 30 de vie religieuse.

1163 R. P. Benoit Joseph, de la Province du Canada, décédé à Montréal, le 3 septembre 1922, à l'âge de 55 ans, dont 30 de vie religieuse.

1164 F. Sc. Chicoine Edgar, de la Province du Canada, décédé à Ottawa, le 26 septembre 1922, à l'âge de 27 ans, dont 4 de vie religieuse.

1165 R. P. Tresch Isidore, de la 2e Province Américaine, décédé à Stanton, le 13 octobre 1922, à l'âge de 57 ans, dont 37 de vie religieuse.

1166 R. P. Dunne Patrice, de la Province Britannique, décédé à Inchicore, le 18 octobre 1922, à l'âge de 60 ans, dont 40 de vie religieuse.

1167 R. P. Dommeau Pierre, de la Province du Nord, décédé à Thy-le-Château (Belgique), le 30 octobre 1922, à l'âge de 61 ans, dont 40 de vie religieuse.

1168 R. P. Watterott Ignace, de la Province d'Allemagne, décédé à Hünfeld, le 1er décembre 1922, à l'âge de 53 ans, dont 32 de vie religieuse.

1169 F. C. Mac-Iver Arthur, de la Province Britannique, décédé à Philipstown, le 6 décembre 1922, à l'âge de 72 ans, dont 50 de vie religieuse.

R. I. P.

Réimpression du « Necrologium ».

Comme cette année, nous comptons, à la fin de l'année prochaine (Décembre 1923), publier le *Nécrologe* à la suite de la (deuxième) édition annuelle du *Personnel*. Mais, pour qu'il soit un peu moins volumineux, nous le ferons imprimer en caractères plus petits.

A cette occasion, il serait bon, croyons-nous, de le reviser et d'y faire quelques corrections, éliminations ou additions utiles. Nous prions donc nos vénérés confrères de nous aider dans cette tâche, un peu délicate, en nous faisant part, le plus tôt possible, des remarques qu'ils auraient à faire sur les noms et prénoms des Pères et Frères mentionnés ou oubliés dans ce *Necrologium*, ainsi que sur la date et le lieu de leur décès.

Indications à fournir : — Nom du défunt, prénom (un seul), qualité (Père ou Frère, etc.), lieu exact de sa mort, Province dont il faisait partie, et date précise du décès.

TABLE DES MATIÈRES

Sommaire des Numéros 215 à 218.

a) Numéro 215 (Mars).

Pages

5. Nouvelles de Partout :

6. Galerie de Famille :

b) Numéro 216 (Juin).

7. « Docete omnes gentes (2) :

8. Province du Midi :

c) Numéro 217 (Septembre).

d) Numéro 218 (Décembre).

Nihil obstat.

Romæ, die 25ᵉ Aprilis A.D. 1923.

† AUG. DONTENWILL, *O. M. I.*,
Arch. Ptol., Sup. Gen.

Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duc. — Impr. SAINT-PAUL. — 7.494,5,23.

